




302483295-

J.-G. DROYSEN

HISTOIRE DE L'HELLÉNISME

TOME DEUXIÈME

ANGERS, IMPRIMERIE BURDIN ET Cie, 4, RUE GARNIER.

HISTOIRE GRECQUE. TOME VII.

J.-G. DROYSEN

HISTOIRE
DE
L'HELLÉNISME

Traduite de l'allemand sous la direction
DE
A. BOUCHÉ-LECLERCQ
PROFESSEUR SUPPLÉANT A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

TOME DEUXIÈME

HISTOIRE DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE
(*DIADOQUES*)

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28. Rue Bonaparte, 28
1884

AVERTISSEMENT

*Ce deuxième volume de l'*Histoire de l'Hellénisme *comprend les tomes* II, 1 *et* II, 2 *de l'édition allemande de* 1878. *L'auteur a bien voulu nous communiquer toutes les corrections et retouches qu'il tenait en réserve pour une édition définitive, et c'est ce texte revu que nous reproduisons ici.*

*La traduction des deux premiers livres de l'*Histoire des Diadoques (pp. 1-303) *a été remaniée de telle sorte qu'elle n'appartient plus en propre à personne. Les trois autres livres* (pp. 305-640) *ont été traduits par* M. P. HUSCHARD, *membre du Conseil supérieur de l'Instruction publique, un collaborateur vaillant et ami dévoué, qui a déjà attaché son nom au cinquième volume de l'*Histoire Grecque *de* E. CURTIUS.

Les notes et appendices — dont je me suis, comme à l'ordinaire, réservé le soin — ont pris dans ce volume un développement justifié par le nombre et l'importance des questions ainsi discutées hors texte. La monographie intitulée Les villes fondées par Alexandre et ses successeurs (p. 655-777) *contient à elle seule la matière d'un in-12 ordinaire. Je dois dire que, placée par* M. DROYSEN *à la fin de l'*Histoire des Épigones (III, 2, pp. 189-358 *de l'original*), *elle est donnée ici au lecteur par anticipation, et cela, pour des motifs d'ordre purement pratique. J'ai voulu éviter que le tome troisième de notre édition ne fût démesurément grossi par cette annexe,*

*tandis que le tome deuxième se serait trouvé notablement inférieur, comme dimension, aux deux autres. Il m'a paru que ce transfert ne nuirait en rien à l'économie générale de l'ouvrage. Là où l'auteur renvoie à l'*Histoire des Épigones, *c'est-à-dire à des explications fournies antérieurement, j'ai donné à la phrase la forme du futur : le seul inconvénient que je n'aie pu faire disparaître est celui de ne pas indiquer peut-être, en pareil cas, d'une façon tout à fait exacte la page visée par le renvoi. J'ai cru être agréable aux lecteurs français en passant au crible le texte de cette laborieuse dissertation et en rejetant au bas des pages les références qui, mises entre parenthèses dans le texte, arrêtaient à chaque pas le cours de l'exposition.*

Les numéros I *et* II *de l'*Appendice *figurent sous les numéros* III *et* VI *dans l'original allemand* (II, 2, pp. 375-376. 388-399) : *j'ai déjà averti ailleurs que les articles* I, II, IV, V *de l'original ont passé dans l'appendice annexé à l'*Histoire d'Alexandre, *où ils portent les numéros* II, III, IV, V.

*Il reste encore à publier l'*Histoire des Épigones, *suivie d'un* Index général. *L'adaptation de cette Table, qui occupe* 145 *pages dans l'original, sera la dernière, mais la plus ingrate portion d'un labeur que je suis tenté d'appeler interminable, même au moment où j'en puis prévoir et annoncer la fin.*

A. B.-L.

LIVRE PREMIER

CHAPITRE PREMIER

Mort d'Alexandre. — Organisation du gouvernement par les généraux. — Arrhidée proclamé roi par l'infanterie. — Conflit entre la cavalerie et l'infanterie. — Transaction entre les deux partis. — Les lustrations. — Mort de Méléagre. — Partage des satrapies.

Alexandre est le premier auquel l'histoire ait donné le nom de Grand. Quelle que soit l'origine de ce surnom, sa persistance peut être regardée comme une preuve de l'impression qu'ont produite sur ses contemporains et sur la postérité la personne du conquérant et ses hauts faits.

On peut se demander ce qu'il faut plus admirer, ou l'audace de ces plans qu'il exécute avec un bonheur toujours constant, ou les mesures par lesquelles il pensait assurer la durée de son œuvre, ou leurs effets, qui ont survécu pendant des siècles à l'œuvre elle-même.

Dix ans lui ont suffi pour détruire l'empire des Perses, pour soumettre l'Asie jusqu'aux déserts de la Scythie, jusqu'au cœur de l'Inde, pour métamorphoser ces vastes régions où il commença à répandre la civilisation hellénique et pour ouvrir la mer du Sud. Ses expéditions, conquêtes et découvertes tout à la fois, réunissent la partie jusque-là connue et la partie inconnue de l'Orient en un seul empire.

Au retour de l'Inde, après une année non de repos, mais d'activité prodigieuse consacrée à organiser ses vastes conquêtes, il semble vouloir entreprendre une œuvre plus audacieuse encore. On ne pouvait guère expliquer autrement ses formidables préparatifs, en pleine voie d'exécution au printemps de l'année 323, lorsqu'il se rendit d'Ecbatane à Babylone.

De toutes les parties du vaste empire arrivaient des troupes

de toute arme et de toute sorte : l'Asie fournit des cavaliers, la Grèce des mercenaires, les satrapies des bataillons exercés à la macédonienne ; des constructeurs et des capitaines de vaisseaux, des marins des côtes de la Méditerranée se rassemblaient à Babylone. On savait qu'au commencement de l'été on allait se mettre en marche vers l'Occident ; que Néarque, avec la flotte de l'Euphrate, contournerait l'Arabie : il était question d'immenses armements qui se faisaient en même temps dans les ports de la Méditerranée ; on croyait savoir qu'après la circumnavigation de l'Arabie, une expédition serait tentée contre Carthage ou l'Italie, ou bien encore qu'après avoir doublé les côtes encore inconnues de l'Afrique du Sud, on devait s'emparer, en passant par l'Océan occidental et les colonnes d'Héraclès, du bassin ouest de la Méditerranée, occupé par les Carthaginois, et des régions qu'il baigne ; qu'une fois maître de la Méditerranée, après avoir répandu la civilisation grecque sur ses côtes jusqu'à Tartessos et Lixos, on allait achever et asseoir sur une base à jamais inébranlable l'édifice hardi d'un empire universel.

Le roi avait donné l'ordre de commencer les mouvements. Après les funérailles d'Héphestion, l'armée de terre devait se mettre en marche le 22 du mois Dæsios, et la flotte partir le 23.

Cinq jours avant, Alexandre tomba malade : la fièvre augmentait de jour en jour. Il fallut retarder le départ jusqu'à nouvel ordre. Déjà la santé d'Alexandre excitait les plus vives inquiétudes. Les stratèges et les hipparques restaient à demeure dans les antichambres de la salle où le roi était couché : les capitaines et les chefs de bataillons se tenaient nuit et jour dans la cour du château ; les vétérans macédoniens, se pressant aux portes du palais, demandaient à voir leur roi une dernière fois. On les fit défiler devant son lit : déjà il ne pouvait plus parler. Ses forces déclinaient rapidement : le 28 Dæsios, il expira.

D'abord, nous dit un de nos auteurs, les vastes espaces du château retentirent de lamentations et de gémissements : puis le silence se rétablit peu à peu. Après la première explosion de douleur, on se demandait anxieusement ce qu'on allait devenir.

Des pages partaient du château et parcouraient les rues, en répandant la triste nouvelle. La foule s'amassait devant les portes : Macédoniens et Barbares, soldats et bourgeois, tous se pressaient dans la cour. Les Asiatiques, gémissant sur la mort du roi, l'appelaient le plus juste et le plus doux des maîtres ; les Macédoniens et les Grecs, le prince toujours victorieux, le plus vaillant, le plus illustre de tous ; ils ne se lassaient pas de le louer, de parler de sa maladie insidieuse et de sa fin, de songer à leur propre avenir, qui n'était que trop sombre. Ainsi grandissait dans les cœurs douloureusement serrés l'incertitude et la perplexité : la tension des esprits devenait inquiétante. Qui serait l'héritier d'Alexandre ? On sentait bien qu'on n'était pas sûr du lendemain, que l'armée restait sans guide et l'empire sans chef. Chaque instant pouvait amener de l'imprévu, une révolte, de sanglants conflits. On commençait à se laisser aller aux prévisions les plus désolantes. Depuis longtemps déjà la nuit était tombée : çà et là des troupes s'étaient mises sous les armes ; les habitants de la ville dans leurs maisons attendaient les événements, se gardant bien de faire voir de la lumière ; de temps à autre un appel isolé, un tumulte soudain, retentissaient dans le grand silence de la nuit [1].

Cette description est peut-être plus pittoresque qu'exacte : mais il suffit de réfléchir à la situation pour comprendre combien le moment était terrible.

Le roi étant mort sans laisser aucune instruction relativement à ce qu'il fallait faire après lui, l'armée, l'empire, le sort de la moitié d'un monde, se trouvaient comme en face d'un abîme ; d'un moment à l'autre tout pouvait s'effondrer, n'être plus qu'un immense chaos.

Le plus pressé était d'établir un semblant d'ordre et de direction, un état de choses provisoire, quel qu'il fût.

[1]) CURT., X, 5 : probablement d'après Clitarque. Trogue-Pompée (JUSTIN., XIII, 1), suivant, à ce qu'il semble, la narration de Douris, comprend tout autrement la situation. Une troisième manière de voir, que l'on retrouve dans les extraits d'Arrien (τὰ μετὰ Ἀλέξανδρον), dans Diodore (XVIII, à partir du ch. 2) et dans Plutarque (*Eumen.* à partir du ch. 3) remonte à Hiéronyme de Cardia.

Cette tâche s'imposait naturellement à ceux qui avaient approché Alexandre de plus près, qui avaient été les confidents de ses projets, les organes de sa volonté, aux sept gardes du corps[1]. On dit que, lorsqu'il avait vu son mal s'aggraver, il avait remis à l'un d'eux, Perdiccas, peut-être le premier en grade par l'ancienneté[2], l'anneau avec lequel il fallait sceller, pour en attester la provenance, les ordres à donner, même pour les jours suivants. Si le fait est exact, Perdiccas avait jusqu'à un certain point le droit de prendre l'initiative. Les six autres étaient sans doute d'accord avec lui pour convoquer, comme d'ailleurs Alexandre l'avait fait lui-même dans des moments décisifs, les principaux des hétæres et les commandants en chef de l'armée[3], afin de discuter et de décider ce qu'il y avait à faire. Que Perdiccas ait ou non, pour éviter toute apparence de prétention ou de privilège, déposé l'anneau qui lui avait été confié sur le trône, à côté des autres insignes royaux, et qu'il s'en soit remis aux officiers assemblés du soin d'arrêter les mesures à prendre, il fallait cependant quelqu'un pour présider à la délibération.

[1]) Arrien (*De reb. succ.*, I, § 2) nomme comme présents Perdiccas, Léonnatos, Ptolémée, Lysimaque, Pithon, Aristonous. Il laisse de côté Peucestas, qui, d'après les *Éphémérides*, se trouvait à ce moment à Babylone; et il a raison, car Peucestas, en acceptant la satrapie de Perse, cessait d'être *somatophylaque*, comme Balacros quand il était devenu en 333 satrape de Cilicie, et Ménès quand il avait été nommé en 331 hyparque du littoral syrien (Arrian., II, 12, 2; III, 16, 9). Peut-être, comme on le verra tout à l'heure, Arrhidæos (Arrhabæos) avait-il été ou allait-il être nommé garde du corps à la place de Peucestas.

[2]) Peut-être aussi Alexandre lui avait-il, après la mort d'Héphestion, confié le commandement de la cavalerie. Si Héphestion devait continuer à être appelé chef de ce corps, il fallait cependant bien que les fonctions de chiliarque fussent gérées par quelqu'un, et elles revenaient au plus haut dignitaire de l'armée et de la cour.

[3]) *Principes amicorum ducesque copiarum* (Curt., X, 6, 1). — οἱ δὲ μέγιστοι ἔχοντες ἀξίωμα τῶν φίλων καὶ σωματοφυλάκων (Diodor., XVIII, 2). — [*duces*] *armati in regiam coeunt ad formandum rerum præsentem statum* (Justin., XIII, 2). On fit comme avant la bataille de Gaugamèle, quand le roi convoqua τούς τε ἑταίρους καὶ στρατηγοὺς καὶ ἰλάρχας καὶ τῶν συμμάχων καὶ μισθοφόρων ξένων τοὺς ἡγεμόνας (Arrian., III, 16, 4). Il est possible cependant que cette fois, à la mort du roi, on n'ait convoqué que les hétæres, stratèges, hipparques, autrement dit, rien que des Macédoniens : les auteurs ne disent rien là-dessus.

Perdiccas posa d'abord la question. Fallait-il remplacer le roi mort, et comment? Il semble bien qu'on ne tomba pas tout de suite d'accord sur la nécessité de donner un successeur à Alexandre, pour conserver avec l'hérédité la monarchie et l'unité de l'empire. On pouvait certainement faire valoir avec raison que l'unité résidait en Alexandre seul ; que, sans lui ou un autre plus grand que lui, elle était impossible; qu'il fallait sacrifier de cette unité autant qu'il était nécessaire pour maintenir, dans le détail et dans l'ensemble, l'ordre de choses récemment créé. D'autre part, l'unité et l'hérédité paraissaient plus simples et plus conformes au droit.

Mais, qui était appelé par le droit de succession ? Il y avait bien un fils d'Alexandre, Héraclès, né de Barsine, veuve de Memnon : mais Barsine n'avait jamais passé pour l'épouse d'Alexandre; elle vivait à Pergame avec son enfant[1].

Les épouses légitimes d'Alexandre, c'était Roxane, c'était Statira. Roxane attendait ses couches dans trois mois ; mais donnerait-elle le jour à un enfant mâle ? Et le fils d'une Bactrienne allait-il porter le diadème des rois de Macédoine ? Il y avait bien encore à Babylone un rejeton de la famille royale,

[1]) Diodore (XX, 20), à la date de 310, appelle Héraclès ἑπτακαίδεκα ἔτη γεγονώς. Justin (XV, 2, 3) dit au même propos : *qui fere annos XIIII excesserat*. Il devait par conséquent être né vers 327 ou 324 : et cependant Parménion, — qui avait, dit-on, conseillé à Alexandre de nouer des relations avec Barsine, — ne faisait plus partie personnellement de l'entourage du roi depuis 330, et à la fin de cette année il avait déjà été mis à mort. Barsine avait eu déjà de Memnon un fils, et auparavant, de — Mentor, qui était déjà mort en 338, — trois filles, dont l'aînée avait épousé Néarque à Suse. Si elle avait mis au monde Héraclès en 324, elle aurait déjà été d'un certain âge, et d'autant moins attrayante pour Alexandre, qui était plus jeune qu'elle. Le duc DE LUYNES a publié (*Essai sur la numismatique des satrapies*, pl. XVI) une médaille qui, d'après son type (un lion déchirant un taureau), appartient à la Cilicie : elle porte au revers la légende אלכסנדר : au droit une tête de femme avec ···ברם. A supposer que BLAU (*Wiener Numism. Zeitschrift*, 1876, p. 235) ait d'aussi bonnes raisons pour reconnaître le nom de Barsine que pour celui d'Alexandre, il faudrait bien en conclure que Barsine avait reçu comme dotation une ville de Cilicie, peut-être Tarse. Mais BRANDIS (*Münzkunde*, p. 431) substitue à la leçon de Blau la leçon plus exacte צתחט, dans laquelle SIX (*Monnaies d'Hiérapolis en Syrie*, excellent article de la *Numism. Chron.* N. S. XVIII, p. 103) reconnaît une abréviation de עתה טובת (*Athe Thabe*), l'Ἀτταγάθη d'Hésychius (Ἀττ' ἀγαθή = *Dea bona*).

Arrhidée, frère consanguin du roi; mais il était simple d'esprit[1] et d'ailleurs bâtard : le roi Philippe l'avait eu d'une danseuse thessalienne.

Dans quel sens les officiers réunis en conseil résolurent-ils cette question, on l'ignore : les sources, examinées de près, ne s'accordent pas sur ce point, et surtout elles ne nous donnent pas la moindre idée de l'inextricable difficulté de la situation, de la gravité et des conséquences de la résolution prise. On peut induire de la conduite ultérieure de Perdiccas qu'il fit passer en première ligne le maintien de l'unité monarchique de l'empire, sous quelque forme que ce fût. On prétend que Néarque aurait parlé en faveur du fils de Barsine, mais cette assertion soulève des doutes: on se demande si le navarque, si prudent d'ordinaire et qui n'était même pas Macédonien de naissance, aurait voulu courir le risque de s'entendre reprocher qu'il songeait à servir les intérêts de son beau-frère. Il est plus admissible que Ptolémée ait proposé, comme on le dit encore, un gouvernement composé des chefs d'armée. Cela prouverait combien il trouvait la situation critique, et avec quelle intuition hardie il indiquait d'avance jusqu'où il fallait reculer pour échapper au danger. On paraît n'avoir fait mention d'Arrhidée dans le conseil que pour l'écarter comme impossible.

On finit par s'arrêter à une résolution qui maintenait pour le moment l'unité de l'empire et faisait la part de l'imprévu. Si Roxane donnait le jour à un fils, ce fils aurait l'empire : Perdiccas et Léonnatos seraient ses tuteurs pour l'Asie, Antipater et Cratère pour l'Europe[2].

Mais l'assemblée qui prenait cette décision avait-elle le

[1]) Diodore (XVIII, 2) le dit ψυχικοῖς πάθεσιν συνεχόμενος ἀνιάτοις. On a voulu, en conséquence, corriger dans Justin (XIII, 2, 11) *valitudinem majorem* (épilepsie) en *valitudinem animorum*.

[2]) D'après Quinte-Curce (X, 6, 19), Perdiccas hésite à accepter la primauté (*summam imperii*) qu'on lui offre : *hærebat inter cupiditatem pudoremque, et quo modestius quod expectabat appeteret, pervicacius oblaturos esse credebat. Itaque cunctatus diuque quod ageret incertus, ad ultimum tamen recessit et post eos qui sedebant proximi recessit*. Puis vient, sur la proposition du somatophylaque Pithon, la nomination des *tutores* (Curt., X, 7, 8. Cf. Justin., XIII, 2, 14).

droit de la prendre? Alexandre lui-même, à l'apogée de sa puissance, n'avait-il pas fait décider les affaires importantes par les « troupes réunies? » Il se peut que les hétæres de la cavalerie se soient tenus pour satisfaits de ce qu'il plairait aux grands seigneurs de décréter en conseil de guerre ; mais l'infanterie des pézétæres et des argyraspides n'était rien moins que calme en apprenant qu'on allait disposer de l'empire sans sa coopération ; au contraire, les attroupements grossissaient à vue d'œil du côté des fantassins, et l'idée dut leur venir bien vite qu'il n'était pas besoin d'une si longue délibération si l'on n'avait pas de mauvaises intentions : car enfin, on avait le fils de Philippe ; il était l'héritier naturel et il se trouvait sur les lieux[1].

On raconte que l'infanterie se porta au palais du roi et en tira Arrhidée, qu'elle acclama sous le nom aimé de Philippe. Or, même si les membres du conseil avaient eu sous la main les hétæres de la cavalerie pour barrer le chemin à cette foule tumultueuse, ils auraient certainement succombé sous le nombre, dans le château même. Il fallait donc à tout prix gagner du temps en négociant.

Parmi les membres du conseil se trouvait le stratège Méléagre, fils de Néoptolème, qui déjà avait pris part avec sa phalange à l'expédition du Danube. C'est lui que la réunion délégua auprès des fantassins, sur lesquels il avait une grande autorité, afin de les apaiser et d'obtenir leur concours pour l'exécution des résolutions prises[2].

1) Il est à remarquer que Justin (XIII, 1, 7) parle comme si l'infanterie avait renouvelé à la mort d'Alexandre les scènes d'Opis : *ut hostem amissum gaudebant et securitatem nimiam et adsidua belli pericula exsecrantes, etc.*

2) Diodore parle de plusieurs délégués : πρέσβεις ἐκ τῶν ἀξίωμα ἐχόντων ἀνδρῶν : on est tenté de supposer que les stratèges furent envoyés auprès de leurs phalanges, Méléagre peut-être à leur tête, comme le premier par rang d'ancienneté. D'après Justin, on envoya avec Méléagre Attale, ou bien un stratège ou taxiarque dont on n'a point parlé encore, celui que mentionne Arrien (*De succ. Alex.* ap. PHOT., § 33, — ou le fils d'Andromène, le Tymphéen qui avait épousé la sœur de Perdiccas ; seulement, comme nous le verrons plus tard, il n'est guère possible d'appliquer à ce dernier ce que dit plus loin Justin (XIII, 3, 7) : *Attalus ad interficiendum Perdiccam ducem partis alterius mittit.*

Que Méléagre se soit chargé de cette mission avant qu'on ne connût la proclamation d'Arrhidée comme roi, où qu'il ait blâmé la décision du conseil et n'ait accepté la commission que pour donner le change, toujours est-il qu'il se rallia aussitôt à la cause populaire, qui offrait les plus brillantes perspectives à son ambition.

Il s'agissait de forcer Perdiccas et son parti à reconnaître les faits accomplis. Le prétexte et le but de la première démonstration, qui ne pouvait manquer de se produire, fut d'obtenir les insignes de la royauté pour le nouveau roi. Il paraît qu'on en vint aux mains dans les appartements même où gisait encore le cadavre d'Alexandre ; les cavaliers auraient été repoussés, et Séleucos aurait protégé avec le bataillon des pages royaux la retraite de Perdiccas et des autres gardes du corps[1].

Repoussés, mais non vaincus, ils se rallient devant les portes de Babylone. Là campait la cavalerie : elle tenait les abords de la ville. En rase campagne, l'infanterie ne pouvait guère les entamer : eux, au contraire, pouvaient mander des renforts et disposer des ressources des satrapies. Le choix de l'infanterie avait été dicté par le patriotisme macédonien le plus dédaigneux : en prenant le fils qui allait naître de la Persane, ils s'assuraient, au pis aller, le concours des Asiatiques.

C'était là pour le parti de Méléagre un grave danger. Plus il hésiterait à le braver, plus le péril serait grand. Méléagre essaya, dit-on, de se tirer d'embarras en cherchant à assassiner Perdiccas, comme si Philippe lui en avait donné l'ordre.

[1]) *Quingenti cum eo erant spectatæ virtutis, Ptolemæus quoque se adjunxerat ei puerorumque regia cohors* (Curt. X, 7, 17). Le chef de cette cohorte était Séleucos; et Arrien (*De success. Alex.* I § 3) le range parmi ceux qui tenaient pour Perdiccas. Les autres détails que l'on trouve dans Quinte-Curce et Justin, si dramatiques qu'ils soient, paraissent être de pure invention, notamment l'assertion : *Perdiccas, ne abducendo equites abrupisse a cetero exercitu videretur, in urbe substitit.* Si, dans l'extrait trop succinct que Photius a fait de l'Histoire des successeurs d'Alexandre par Arrien, on pouvait utiliser la moindre allusion, on tirerait peut-être du début (τὴν ἀνάῤῥησιν Ἀῤῥιδαίου.... ἐφ' ᾧ καὶ Ἀλέξανδρον, ὃν ἔμελλεν.... τίκτειν Ῥωξάνη, συμβασιλεύειν αὐτῷ) la conclusion que c'est cette transaction qui a mis fin au premier conflit engagé dans le palais royal entre l'infanterie et la cavalerie. Pour mon compte, je n'ose pas aller jusque-là.

La situation du parti appuyé sur la cavalerie n'était pas moins embarrassante : ils seraient bien avancés, après la lutte et la victoire, s'il leur fallait acheter le triomphe au prix du massacre de l'infanterie macédonienne et du meurtre d'Arrhidée, un malheureux digne de compassion !

Les deux partis devaient accepter avec joie un compromis. Le secrétaire particulier d'Alexandre, Eumène de Cardia, appartenait au parti de la cavalerie[1], mais il était resté à Babylone. Il commença à parlementer avec quelques-uns des chefs et à les exhorter à la paix, disant que lui, étranger, restait personnellement en dehors de ces dissensions funestes entre Macédoniens; il n'avait en vue que la grande cause de l'empire, d'où dépendait le salut du monde hellénique et de l'Asie[2]. Le Grec avisé réussit à se faire écouter : il est possible que d'autres Hellènes, chefs de mercenaires dans l'armée, aient appuyé ses démarches; le Thessalien Pasas, l'Arcadien Amissos, furent envoyés avec Périlaos aux troupes campées devant la ville, pour négocier avec elles au nom du roi[3]. Puis les députations se succédèrent de part et d'autre; il s'engagea des négociations où Eumène notamment paraît avoir rendu des services signalés à Perdiccas et à la cause de l'empire. Perdiccas lui-même devait désirer un arrangement, pour ne pas rester plus longtemps un simple chef de parti : placé près d'un roi faible, il était sûr d'éclipser bientôt l'influence de l'odieux Méléagre[4].

[1]) D'après Plutarque (*Eumen.*, 1), Eumène aurait obtenu l'hipparchie de Perdiccas après la mort d'Héphestion, lorsque Perdiccas remplaça le défunt comme chiliarque. La chose est peu vraisemblable.

[2]) PLUT., *Eumen.* 3. Diodore (XVIII, 2) dit aussi : οἱ χαριέστατοι τῶν ἀνδρῶν ἔπεισαν αὐτοὺς ὁμονοῆσαι. C'est dans ces circonstances qu'il faut placer l'anecdote racontée par Plutarque (*Eumen.*, 1) : à l'entendre, l'archi-hypaspiste Néoptolème aurait dit, après la mort d'Alexandre, qu'il avait accompagné Alexandre avec le bouclier et la lance, tandis qu'Eumène portait les tablettes et le poinçon.

[3]) *Igitur a rege legatur Pasas Thessalus et Amissus Megalopolitanus et Perilaus* (CURT. X, 8, 15) : ce dernier était probablement un Macédonien, sans doute le même qui se trouve cité dans Diodore (XIX, 64) comme stratège d'Antigone. Il n'est guère possible, en fin de compte, que les deux personnages grecs soient tout simplement inventés par Clitarque.

[4]) D'après Q. Curce (X, 8, 22), qui fait venir les propositions de l'infanterie, les fantassins demandent simplement à Perdiccas *ut Meleagrum tertium*

On finit parconclure un accord sur les bases suivantes : les cavaliers macédoniens reconnaissaient le roi proclamé par l'infanterie ; celle-ci accordait en retour que, si la reine Roxane donnait le jour à un fils, ce fils serait également roi[1]. Il était stipulé de plus qu'Antipater serait stratège en Europe, Cratère « prostate » du royaume, Perdiccas chiliarque comme l'avait été Héphestion, et Méléagre hyparque[2]. Arrhidæos était chargé de conduire le corps d'Alexandre au temple d'Ammon[3]. Le traité une fois juré, les phalanges sous la conduite

ducem acciperent : haud ægre id impetratum est. Ce qu'Arrien dit de la convention conclue à la suite des pourparlers montre que cette version est le contre-pied de la vérité.

[1]) *Servata est portio regni* (Justin., XIII, 4, 3). L'extrait d'Arrien ne mentionne pas cette clause : elle doit avoir existé, car désormais il est toujours question « des rois » : leurs noms figurent officiellement dans le décret des Nasiotes en l'honneur de Thersippos (C. I. Græc. II, n° 2166. *App.* p. 1024. Cf. le texte reproduit dans l'Appendice du présent volume) : ὅτε... Φιλίππος [ὁ Φιλίππου καί] Ἀλέξανδρος ὁ Ἀλεξάνδρω τ[ὰμ βασιλεία]ν παρέλαβον... et plus loin (lig. 13) : παραγενόμενο[ς πρὸς τοὶ]ς βασίληας... Nos sources ne disent pas comment on devait s'arranger pour la tutelle de cet enfant. La qualification « d'Alexandre Ægos », jadis employée de temps à autre, provient du Canon des Rois de Petau, celui-ci ayant trouvé dans son manuscrit et accepté la leçon Ἀλέξανδρος ΑΙΓΟΣ pour ΑΛΛΟΣ.

[2]) Il y a ici un passage important dans les extraits d'Arrien : Ἀντίπατρον μὲν στρατηγὸν εἶναι τῶν κατὰ τὴν Εὐρώπην, Κράτερον δὲ προστάτην τῆς Ἀῤῥιδαίου βασιλείας, Περδίκκαν δὲ χιλιαρχεῖν χιλιαρχίας ἧς ἦρχεν Ἡφαιστίων· τὸ δὲ ἦν ἐπιτροπὴ τῆς πάσης βασιλείας· Μελέαγρον δὲ ὕπαρχον Περδίκκου. Justin (XIII, 4, 5) est plus superficiel : *castrorum, exercitus et rerum cura Meleagro et Perdiccæ assignatur.* Le texte d'Arrien se trouve expliqué par un fragment de Dexippos (*fr.* 1) : Ἀντίπατρος δὲ στρατηγὸς αὐτοκράτωρ ἐκαλεῖτο, τὴν δὲ κηδεμονίαν καὶ ὅση προστασία τῆς βασιλείας, Κράτερος ἐπετράπη, ὃ δὴ πρώτιστον τιμῆς τέλος παρὰ Μακεδόσι. Il ne s'agit sans doute pas de la fonction d'ἐπίτροπος, telle que la remplit le Lynceste Aéropos après la mort d'Archélaos (Diodor., XIV, 37), Ptolémée d'Aloros après la mort d'Alexandre Ier (Æschin., *De falsa leg.* § 29 : ὃς ἦν ἐπίτροπος καθεστηκὼς τῶν πραγμάτων), et Philippe après la mort de Perdiccas, comme ἐπίτροπος de son petit-neveu Amyntas (*diu non regem sed tutorem pupilli egit.* Justin., VII, 5, 9). Le mot προστασία ne doit pas signifier simplement le *decus regium*, comme le pense Wesseling (ad Diodor. XVIII, 49) et comme Diodore l'emploie en effet quelque part (XVII, 34) : c'est ce qui paraît résulter d'un texte du même Diodore (XVIII, 23), où il est dit de Perdiccas : παρέλαβε τάς τε βασιλικὰς δυνάμεις καὶ τὴν τῶν βασιλέων προστασίαν.

[3]) D'après le décret en l'honneur de Thersippos, il est hors de doute que son vrai nom était Arrhabæos ; et dans un passage tout au moins de Polyænos (VII, 30, un stratagème qu'on a tout lieu de rapporter à Cyzique), la leçon des mss. est Ἀριβαίου ou Ἀριββαίου. Diodore (XVIII, 3. 26. 39. 51, etc.) écrit toujours Ἀῤῥιδαῖος. On voit par la méprise de Justin (XIII,

de Méléagre et les escadrons de la cavalerie sous les ordres de Perdiccas quittèrent leurs positions pour se réunir sous les murs de la ville, et rentrèrent ensuite dans la capitale, ne formant plus comme auparavant qu'une seule armée.

Ce traité mettait fin aux dissensions du moment[1], et jetait les premières bases des destinées futures de l'empire. En reconnaissant le nouveau roi, on se prononçait pour le maintien de l'empire et de son unité. Le gouvernement garda ses anciennes formes, et les satrapies demeurèrent aux mains des titulaires en fonction. Il n'y eut de changements importants que pour les grands commandements militaires et les provinces européennes. Comme Cratère n'était pas encore arrivé en Europe, Antipater conservait dans toute leur étendue des pouvoirs qu'il aurait dû lui céder, suivant l'ordre donné par Alexandre dans l'été 324. Cratère reçut la charge la plus élevée qu'il y eût à la cour dans la hiérarchie macédonienne, la *prostasie* ou présidence du royaume; il faut dire que, maintenant qu'il était en marche avec ses 10,000 vétérans, c'était une nomination sans effet immédiat, un simple titre honorifique. L'hyparchie de Méléagre n'était pas sans doute le commandement en chef de l'infanterie; c'était la seconde place dans l'état-major de l'armée : mais Parménion avait déjà occupé un poste semblable[2]. La chiliarchie de Perdiccas n'était pas davantage une innovation. Alexandre avait emprunté cette

4, 6) : *jubetur Arrhidæus rex corpus Alexandri in Ammonis templum deducere*, combien la corruption du nom est ancienne. C'est précisément pour cette raison que je n'ai pas osé abandonner la tradition des manuscrits, d'autant plus qu'on ne donne jamais ni le nom du père, ni quoi que ce soit indiquant l'origine de ce personnage. Naturellement, c'est un des grands, et le vrai nom indiquerait la famille des Lyncestes; peut-être est-ce un fils de l'hipparque Amyntas, petit-fils d'Arrhabæos et arrière-petit-fils du roi Aéropos. La mission d'accompagner le cadavre et la situation qu'occupe plus tard cet Arrhabæos font supposer qu'il avait pris parmi les somatophylaques la place de Peucestas.

1) D'après Q. Curce (X, 10, 9), le cadavre d'Alexandre est resté sept jours abandonné ; Élien (*Var. Hist.*, XII, 64) dit trente jours.

2) Le fait que, dans le mauvais catalogue de l'armée d'Alexandre donné par Diodore (XVII, 17), Parménion commande toute l'infanterie, ce fait, dis-je, ne prouve rien. L'expression d'Arrien : Μελέαγρον δὲ ὕπαρχον Περδίκκου indique la vraie situation, bien que le mot ὕπαρχος soit employé de bien des façons.

charge aux usages de la cour des Perses. Le chiliarque n'était pas seulement le chef des nobles chevaliers appelés « parents du roi »; mais, en toute autre circonstance aussi, il venait immédiatement après le roi; il était constamment à ses côtés[1] : c'était un véritable grand-vizir de l'empire. Sous Alexandre, il est vrai, cette charge conférait simplement au titulaire les plus grands honneurs après le roi : aussi l'avait-il donnée à son plus intime ami, et, lui mort, il décida qu'elle resterait inoccupée, pour que le nom d'Héphestion y demeurât à jamais attaché[2]. Perdiccas, en reprenant cette chiliarchie « des parents du roi » (ce nom paraît avoir été aussi rétabli), avait toutes les attributions d'un maire du palais et paraissait à même de prendre un pouvoir absolu, si le roi manquait de force ou d'autorité.

Si quelqu'un était à la hauteur de ces importantes fonctions, c'était Perdiccas, qui se sentait assez fort pour les exercer dans la plénitude de leurs droits et prérogatives. L'illustration de sa naissance, son rang élevé[3], ses longs états de service dans l'entourage des rois Philippe et Alexandre; ajoutez à cela une personnalité habile, perspicace, impérieuse; tout devait lui assurer sur les autres généraux comme sur les masses une supériorité qu'il avait assez d'empire sur lui-même pour dissimuler, autant que la prudence le commandait : à l'occasion, aussi hardi dans la parole que dans l'action, imposant sa volonté et assuré du succès. Cette marche ferme et décidée vers le pouvoir suprême donne à sa physionomie la noblesse de l'audace, à ses actions la logique rigoureuse et vigoureuse dont il avait besoin avant tout dans sa position.

[1]) *Ad chiliarchum qui secundum gradum imperii tenebat* (CORNEL. NEP., *Conon*, 3). Cf. DIODOR., XVIII, 48.

[2]) οὔκουν οὐδὲ ἄλλον τινὰ ἔταξεν ἀντὶ Ἡφαιστίωνος χιλίαρχον ἐπὶ τῇ ἵππῳ τῇ ἑταιρικῇ, ὡς μὴ ἀπόλοιτο τὸ ὄνομα τοῦ Ἡφαιστίωνος ἐκ τῆς τάξεως κ. τ. λ. (ARRIAN., VII, 14, 10).

[3]) On trouve des détails sur son caractère dans Élien (*Var. Hist.* IX, 3. XII, 16 [πολεμικός], XII, 39 [εὔτολμος]), et dans bien des passages de Diodore : Q. Curce (X, 7, 8), parlant de lui et de Léonnatos, les appelle *regia stirpe genitos*. Au temps de la guerre du Péloponnèse, le prince d'Orestide était Antiochos (THUCYD., II, 80), et Oronte, le père de Perdiccas, pouvait être le petit-fils ou le fils de cet Antiochos.

C'est qu'en effet, maintenant encore, malgré le retour de l'ordre et de la paix, cette anarchie complète de l'armée qui avait abouti aux dispositions présentes révélait des tendances complètement incompatibles avec la discipline militaire et sur lesquelles on ne pouvait rien fonder de durable. Mis en possession du pouvoir suprême par le consentement unanime des Macédoniens, Perdiccas voulut montrer qu'il entendait l'exercer librement, dans toute sa rigueur, et au besoin contre les Macédoniens eux-mêmes. A tout prix, il lui fallait dominer la situation; l'autorité seule pouvait maintenir la cohésion de l'ensemble. Partager le pouvoir avec Méléagre qu'il haïssait, qu'il craignait, c'était impossible : l'ambitieux et remuant hyparque trouverait assez d'occasions dans l'exercice de sa charge pour tramer de nouvelles intrigues. La confiance que lui accordaient les phalangites, le grand nombre des mécontents et des brouillons, — il y en avait même parmi les grands, — le rendaient doublement dangereux. C'est lui que Perdiccas choisit pour montrer, par un exemple de sévérité impitoyable et tranchante, comment il saurait être le maître.

Depuis la sédition militaire, la souillure du sang versé était restée sur l'armée ; des Macédoniens avaient tué des Macédoniens : il fallait des lustrations solennelles pour purifier l'armée[1]. A cet effet, suivant les usages nationaux, on coupe un chien en deux parties égales, et les deux moitiés sont placées à quelque distance l'une de l'autre en pleine campagne : toute l'armée défile dans l'intervalle. On porte en tête du cortège les armes de l'ancien roi; puis vient le roi lui-même, entouré des gardes du corps, des nobles, des hétæres de la cavalerie; les différents corps d'infanterie ferment la marche. Les lustrations terminées, la cavalerie et l'infanterie prennent position l'une en face de l'autre, et un combat simulé entre les deux corps termine la cérémonie[2]. C'est ainsi que

[1]) *Infensus seditionis auctoribus repente ignaro collega lustrationem castrorum propter regis mortem(?) in posterum edicit* (JUSTIN., XIII, 4, 7). L'assertion de Quinte-Curce, à savoir que Méléagre s'est associé pour cette lustration avec Perdiccas, *communi consilio opprimendi noxios*, paraît être une explication de pure rhétorique.

[2]) LIV., XL, 6 et 13. D'après Hésychius (s. v. Ξανθικά), on procédait régulièrement à la lustration dans le mois de Xanthicos, qui cette année-là

les choses se passèrent cette fois; d'un côté se rangea la cavalerie avec les éléphants, sous le commandement du roi et de Perdiccas, de l'autre, l'infanterie avec Méléagre. Sitôt que la cavalerie s'ébranla, l'infanterie, dit-on, manifesta une certaine inquiétude, comme si l'on s'apprêtait à lui jouer un mauvais tour. En rase campagne, devant la cavalerie et les éléphants, impossible pour elle de se sauver. Perdiccas, aux côtés du roi, à la tête d'un escadron, vint droit sur la première ligne d'infanterie et demanda, au nom du roi, à chaque bataillon de lui livrer les meneurs de la dernière révolte, menaçant à la moindre hésitation d'attaquer avec la cavalerie et de lancer les éléphants sur les phalanges. Devant de telles menaces et surtout de telles forces, l'infanterie impuissante fit ce qu'on lui demandait. Plus de trente soldats furent livrés, jetés aux pieds des éléphants et écrasés par eux[1].

C'est par cette exécution que Perdiccas inaugura son gouvernement; le roi lui-même avait été obligé d'ordonner ou du moins de permettre la mort de ceux qui l'avaient élevé au trône. Méléagre ne pouvait plus douter du sort qui l'attendait lui-même; pendant cette scène affreuse, il n'avait pas osé, dit-on, quitter sa place à la tête des phalanges; mais, lorsque les troupes furent rentrées dans leurs quartiers, ne se trouvant plus assez en sûreté dans son propre domicile, il se réfugia dans un temple, croyant peut-être que la sainteté du lieu le protégerait. Mais Perdiccas avait décidé sa perte, et il trouva aisément un prétexte; Méléagre, suivant lui, avait voulu attenter à ses jours, et, en prenant la fuite, il avouait lui-même qu'il méritait la mort. Sur l'ordre du roi et de son chiliarque, on le mit à mort sur les marches même de l'autel.

Perdiccas agit comme il était nécessaire; du moment qu'il s'attribuait le devoir et qu'il avait l'intention de prendre les

pouvait correspondre au mois de mars; ici, c'est une lustration extraordinaire.

1) Arrian., *loc. cit.* Justin., XIII, 4. Curt., X, 9, 14-21. Diodor., XVIII, 4. Ainsi Hiéronyme, qui était présent à Babylone, donne le chiffre de 30 suppliciés : Q. Curce va jusqu'à 300. D'après Q. Curce, l'exécution eut lieu *conspectu totius exercitus;* d'après Justin (XIII, 4, 9), sur l'ordre secret de Perdiccas (*occulte jubet*). Diodore raconte le fait après la répartition des satrapies, contrairement à Arrien et à la nature même de l'incident.

rênes du pouvoir, ces premiers actes montrèrent toute l'énergie et la décision qu'exigeaient son rôle officiel et les circonstances. L'exemple de Méléagre apprendrait aux chefs d'armée comment Perdiccas comptait traiter ses adversaires. L'armée, qui à la mort d'Alexandre avait dépassé les limites sinon de ses droits du moins de la subordination[1], et qui s'apprêtait à devenir le modèle des prétoriens et des janissaires des siècles futurs, était ramenée d'un seul coup à l'obéissance et à la discipline, la seule garantie qui pût assurer l'existence de l'empire. Il fallait que la royauté et ses représentants pussent compter sur l'armée, si l'on voulait faire face avec succès à d'autres périls qui n'étaient déjà que trop imminents.

La noblesse militaire macédonienne avait toujours conservé cette morgue et cette confiance souvent présomptueuse en elle-même qui, à la fois condition et résultat de ses incomparables qualités militaires, ne se courbait que devant la supériorité intellectuelle d'un Alexandre, et que le grand roi lui-même avait parfois jugé à propos de ménager. Sans doute, Alexandre savait prendre ses hétæres : il les dominait par sa supériorité personnelle; il savait aussi se les attacher par leurs propres faiblesses, qu'il utilisait tout en paraissant les dissimuler, tantôt usant avec eux d'une munificence royale, tantôt les comblant d'honneurs militaires, tantôt se montrant affable et indulgent pour les fautes commises. Tout cela avait fait de son entourage une milice fière et soumise à la fois, si bien qu'on a peine à reconnaître ce corps d'élite si distingué par ses qualités, son énergie et son dévouement, dans ces chefs violents, avides de pouvoir, pleins d'astuce et de haine, ne connaissant plus les limites de la raison et même du possible, que nous rencontrons au temps des Diadoques. Mais la mort d'Alexandre avait brisé le lien puissant qui les contenait jusque-là; le débat aussitôt engagé sur la succession au trône leur fit sentir pour la première fois qu'ils n'avaient plus de maître, et leur apprit à ne plus compter qu'avec leurs intérêts. La révolte de l'infanterie, appuyée seulement par un petit

[1]) *Quorum libertas solutior* (JUSTIN., XIII, 2, 2).

nombre d'officiers supérieurs[1], les avait obligés à faire encore une fois cause commune et à prendre parti pour un homme pris dans leurs rangs; mais, dès l'instant que cette révolte était étouffée, Perdiccas lui-même devenait par le fait l'objet de leur défiance et de leur jalousie[2], en détenant seul ce pouvoir sur lequel tous avaient des prétentions ou du moins des espérances. Avait-il une valeur supérieure, plus d'exploits à son compte? était-il digne de les commander tous? La raison décisive était-elle que, issu de la famille des princes d'Orestide, il avait des rois parmi ses aïeux? Mais Polysperchon aussi et Léonnatos, le garde du corps[3], se trouvaient dans le même cas. D'ailleurs, dans les circonstances présentes, la capacité valait mieux que la naissance, et la maison royale devait seule être privilégiée. La raison était-elle que Perdiccas, déjà garde du corps sous Philippe, se trouvait peut-être le plus ancien en grade? Mais c'était maintenant moins que jamais le moment de faire passer le vrai mérite après les hasards de l'ancienneté. Si Alexandre, comme on le croyait et l'affirmait peut-être déjà à ce moment, avait donné en mourant son anneau à Perdiccas, son intention avait été simplement de confier en garde au plus ancien de son entourage l'insigne de la royauté, jusqu'à ce qu'on se fût arrêté à un parti. Quant au récit d'après lequel le roi, comme on lui demandait qui allait se charger de l'empire, aurait répondu « le meilleur ! » et donné en même temps son anneau à Perdiccas, c'était une anecdote insignifiante ou une fable inventée

[1]) En dehors de Méléagre et de ce problématique Attale, nous n'en connaissons pas un seul : parmi les chefs de phalange que nous savons avoir été en fonctions à cette époque, Alcétas, frère de Perdiccas, Attale (fils d'Andromène), marié avec Atalante, sœur de Perdiccas, Philotas, qui reçut bientôt après la satrapie de Cilicie, n'étaient évidemment pas du parti opposé.

[2]) ὕποπτος ἐς πάντας ἦν καὶ αὐτὸς ὑπώπτευεν (Arrian., ap. Phot., I, 5).

[3]) Curt., X, 7, 8. Léonnatos peut avoir été d'une branche collatérale de la famille royale, car il est dit originaire de Pella (Arrian., VI, 28, 4). Comme Arrien appelle son père tantôt Antéas (VI, 28, 4. III, 5, 5 : Onasos est dans ce dernier passage une fausse leçon), tantôt Anthès (ap. Phot., 69 a 12), tantôt Eunos (*Indic.* 18), on ne sait quel est le nom exact. Alexandre l'avait nommé garde du corps en 331 (Arrian., III, 5, 5), et c'est peut-être par erreur que Diodore (XVI, 94) le cite déjà parmi les gardes du corps de Philippe.

dans l'intérêt du chiliarque. Si donc Perdiccas avait su s'emparer complètement du pouvoir suprême, moitié par sa prudence avisée, moitié par sa sévérité foudroyante, beaucoup de ceux qui l'avaient soutenu jusque-là pouvaient déjà le regretter. Le parti des grands, qui avait arraché le pouvoir à l'infanterie et à son chef Méléagre, devait, s'il ne voulait tout perdre, chercher l'occasion de résister ouvertement à l'ambition de ce nouvel adversaire, plus dangereux encore que le premier.

Détourner ce péril avant qu'il ne fût déclaré, tout était là pour Perdiccas : il devait chercher à empêcher que la coalition des grands, qui s'était faite pour lui, ne se reformât contre lui ; il devait séparer, isoler leurs intérêts, pour concentrer davantage l'autorité entre ses mains et la rendre plus efficace. Le moyen le plus direct et le plus naturel d'y parvenir était une nouvelle répartition des emplois et des satrapies. Il pouvait éloigner ainsi du gouvernement et de l'entourage du roi les plus dangereux de ses anciens amis, et, par surcroît, faire valoir à leurs yeux comme une faveur et une récompense ce qu'on aurait pu tout aussi bien appeler un exil[1]. Il était sûr que les généraux accepteraient cet arrangement s'ils croyaient se rapprocher par là du but de leurs convoitises, c'est-à-dire se créer une souveraineté indépendante. Lui-même d'ailleurs pouvait penser que, si ces chefs ainsi isolés cherchaient à se soustraire à l'autorité royale, il lui serait toujours facile, au nom du roi et avec une armée toute prête à sa disposition, de réprimer les tentatives particulières d'usurpation et de maintenir sa propre autorité[2].

Il y a bien une tradition qui attribue ce plan à Ptolémée Lagide[3]; mais elle ne contredit nullement ce qui précède et

[1]) *ut removeret æmulos et munus imperii sui beneficii faceret* (JUSTIN., XIII, 4, 9).

[2]) Il est fort étonnant de voir Diodore (XVIII, 3) raconter la répartition des satrapies avant l'exécution des émeutiers et le meurtre de Méléagre : ceux qui contestent que Diodore suive Hiéronyme attachent de l'importance à cette remarque. Seulement, la chose n'est pas plus explicable si Diodore a copié Douris; surtout, ce n'est pas Douris qui lui aurait indiqué Méléagre au lieu de Ménandre comme satrape de Lydie.

[3]) αὐτὸς μάλιστα ἐγένετο εἰς τὰς βασιλείας αἴτιος τὰ ἔθνη νεμηθῆναι (PAUSAN., I, 6).

ne prouve pas davantage que le plus prudent et le plus avisé des officiers supérieurs ait encore agi en cette circonstance dans l'intérêt du chiliarque. Celui-ci avait pour le moment tout l'avantage de son côté, mais il se trompait dans ses calculs pour l'avenir : le Lagide, qui raisonnait plus à froid, n'hésitait pas à sacrifier les avantages immédiats pour atteindre plus sûrement son but plus tard. Échapper à la surveillance du chiliarque comme à l'influence des coteries que la réunion des grands provoquait nécessairement à la cour; dans la position de satrape, indépendante de fait, gouverner un riche pays pour son compte, avec des pouvoirs aussi étendus que possible; travailler à le transformer en domaine indépendant et se suffisant à lui-même, puis, s'appuyer sur cette base solide pour résister à l'autorité du chiliarque et finalement à celle d'un empire qui, en définitive, ne pouvait pas durer; telles devaient être les visées qui firent proposer ce plan par le Lagide. Le chiliarque l'approuva au nom du roi, et les grands l'acceptèrent sans objection.

Cette circonstance, et ce fait que le plan fut suggéré par le Lagide, font supposer un compromis par lequel l'autorité impériale accordait à ceux qui consentaient à la laisser aux mains de Perdiccas des avantages destinés à les dédommager jusqu'à un certain point et à garantir leur sécurité.

C'est sans doute uniquement la question militaire qui fit adopter ce compromis. Si, dans le système d'Alexandre, la stratégie était généralement séparée de la satrapie, on pouvait alléguer maintenant des motifs plausibles pour modifier ce régime. En prévision des circonstances difficiles que l'on allait traverser, il fallait que dans chaque satrapie tous les pouvoirs fussent concentrés en une seule main, et, pour garantir l'unité de l'empire, il fallait laisser à chacun de ses membres la cohésion, la compétence et les moyens pour le défendre et pour en répondre, chacun de son côté; à condition toutefois que l'autorité supérieure se réserverait le droit d'envoyer des ordres ...aires aux satrapes dans certaines circonstances détermi... et, le cas échéant, d'employer les milices locales pour ...térêts de l'empire[1].

[1] ...es auteurs ne disent mot de ce compromis, de ce changement de

Au lendemain même des lustrations, les généraux furent convoqués en conseil, et Perdiccas leur exposa au nom du roi que, vu les circonstances difficiles et en considération des grands services que beaucoup d'entre eux avaient rendus au roi et à l'État, il avait paru bon d'introduire quelques changements dans le régime des satrapies et dans les commandements militaires. Les indications plus spéciales que donnent à ce sujet les auteurs nous permettent de passer en revue les personnages les plus marquants qui jouent un rôle au cours de l'histoire des Diadoques : c'est pourquoi nous entrerons ici dans le détail[1].

Perdiccas devait, suivant l'arrangement adopté, rester dans l'entourage immédiat du roi et prendre le commandement en chef de toutes les troupes royales. Revêtu de pouvoirs illimités comme administrateur de l'empire, il aurait le sceau royal et transmettrait les ordres royaux à tous les fonctionnaires, aussi bien dans l'armée que dans l'administration[2].

Sa charge de commandant de la cavalerie[3] passa à Séleucos, fils d'Antiochos, qui commandait jusque-là la garde noble. A peine âgé de trente ans[4], il s'était signalé d'une façon éclatante à

système; mais, comme on trouve par la suite le dernier système réellement appliqué, on peut conclure avec quelque certitude qu'il y a eu modification.

[1]) *perducto in urbem exercitu* (Curt., X, 10, 1). Il y a, pour cette répartition, six listes qui, comme le montre l'ordre suivi dans l'énumération, reposent toutes sur un même prototype. Deux d'entre elles, celle de Q. Curce (X, 10) et celle de l'extrait d'Arrien (τὰ μετὰ 'Αλέξανδρον) ne contiennent que la première moitié, tandis que Diodore (XVIII, 3), Justin (XIII, 3), Orose (III, 24), qni représente à tout le moins un ancien manuscrit de Justin, et l'extrait de Dexippos (τὰ μετὰ 'Αλέξανδρον) dans Photius, donnent la liste complète. Justin a eu sous les yeux un catalogue autrement disposé (Douris) que Diodore et Dexippos (Hiéronyme) : Arrien est d'acord avec ces derniers auteurs.

[2]) Comme, d'après le témoignage exprès de Diodore, la chiliarchie passe à Séleucos, c'est que Perdiccas a échangé cette dignité contre une plus haute, et cette charge plus élevée ne peut être que celle d'ἐπιμελητὴς αὐτοκράτωρ, qui en tout cas se trouve mentionnée expressément quelques années plus tard (Diodor., XVIII, 39). Cette opinion se trouve confirmée encore par un passage où Diodore (XVIII, 2) donne déjà par anachronisme à Perdiccas le titre de ἐπιμελητὴς τῆς βασιλείας.

[3]) Diodor., XIII, 4. Justin (XIII, 4, 17) qualifie cette fonction de *summus castrorum tribunatus*.

[4]) D'après Porphyre (in Euseb. Armen., I, p. 249). Séleucos est mort en 281, dans la 75e année de son âge.

la tête de son corps dans la campagne de l'Inde, notamment à la bataille de l'Hydaspe. A la fête nuptiale de Suse, il avait épousé la fille d'un prince de la Sogdiane, Spitamène; son caractère tenace et résolu, sa force physique extraordinaire[1], jointe à un mélange singulier de bonhomie et de prudence réfléchie, qui est le trait marquant de sa physionomie, l'avaient sans doute fait considérer par l'administrateur de l'empire comme particulièrement apte à une fonction où il aurait vu avec déplaisir un général plus ancien, autorisé par ses services à avoir plus de prétentions.

Séleucos fut remplacé à la tête de la garde noble par Cassandre, fils d'Antipater, qui, peu avant la mort du roi, était venu à Babylone avec une mission de son père. Du même âge que Séleucos[2] et sans avoir pris part de sa personne aux glorieuses campagnes d'Asie, il se vit rapidement élevé à un des plus hauts grades de l'armée. Perdiccas espérait peut-être s'attacher le père en honorant le fils; peut-être aussi voulait-il avoir dans la main un gage de la docilité d'un homme qui, en raison de ses hautes fonctions et de la capacité dont il y avait fait preuve durant de longues années, pouvait se croire appelé avant tout autre à la direction des affaires.

On ne nous renseigne pas sur les autres changements que dut entraîner dans l'état-major de l'armée[3] le renouvellement du personnel des satrapies, dont nous allons parler. La répartition des provinces était chose plus importante.

La satrapie d'Égypte, qui comprenait la vallée du Nil proprement dite et les deux régions en dehors du Delta, appelées

[1]) LUCIAN., *De dea Syria*. APPIAN., *Syriac*. 57. Élien (*Var. Hist.* XII, 16) le qualifie de ἀνδρεῖος.

[2]) Athénée (I, 18) raconte, d'après Hégésandros, qu'à l'âge de 35 ans il était encore obligé de rester assis à table à côté de son père, au lieu de se coucher sur un lit, parce qu'il n'avait pas encore abattu de sanglier à la chasse.

[3]) Il serait intéressant, par exemple, de savoir sous quelle forme a subsisté l'institution des gardes du corps; mais sur ce point, comme sur toute l'organisation militaire en vigueur durant les années suivantes, il n'y a rien de bien clair à tirer des auteurs. Seul Aristonous, qui paraît avoir été particulièrement lié avec Perdiccas, continua à faire partie des gardes du corps, et sans doute en la même qualité, comme approchant la personne du roi.

par les Égyptiens Arabie et Libye[1], était, grâce à sa position géographique, à sa prospérité rapide, à sa capitale Alexandrie, fondée depuis quelques années à peine et déjà florissante, une des provinces les plus importantes de l'empire. Alexandre avait mis une prévoyance et une prédilection toute particulière à organiser l'administration de l'Égypte ; il s'était attaché notamment à ne pas réunir une trop grande puissance dans une seule main. C'est abusivement que Cléomène de Naucratis, le nomarque des cercles de l'Arabie, qui gérait en même temps les revenus de la satrapie entière, avait pris avec le temps les attributions effectives d'un satrape[2]. Dans la nouvelle organisation, la province eut un satrape unique, le garde du corps Ptolémée Lagide, et on décida que Cléomène resterait en Égypte à titre d'hyparque.

La satrapie de Syrie en deçà de l'Euphrate comprenait le pays entre le fleuve et la côte, et contenait les principautés phéniciennes. Nous ne savons en quelles mains elle avait été remise dans les dernières années d'Alexandre. Elle fut donnée

[1]) Arrien dit : Λιβύης καὶ ὅσα τῆς Ἀράβων γῆς ξύνορα Αἰγύπτῳ. Naturellement, il ne s'agit ici que des contrées de Tiarabia et de Niphæat. A coup sûr, le nom de Libye tout court ne comprend pas Cyrène ; il n'embrasse même pas tout le domaine que l'on désignait, au point de vue politique, par le terme de Libye. Les monnaies qui portent ΛΙΒΥΩΝ et parfois le type d'Alexandre montrent que le mot n'est pas simplement employé comme expression géographique et ethnographique, mais qu'il a désigné à une certaine époque une communauté politique, composée probablement de tribus nomades du désert. Nous n'examinerons pas ici si l'M phénicien que l'on rencontre sur ces monnaies doit s'entendre des Macédoniens, des Marmarites, ou des Makæens (voy. les diverses explications proposées dans C. MÜLLER, *Numismatique de l'ancienne Afrique*, I, p. 133) ; en tout cas, les *Mer-mer-ti* qui, d'après une inscription hiéroglyphique de l'an 211 (LEPSIUS, *Zeitschr.*, IX, p. 1), ont été soumis par Ptolémée sont les tribus du désert qui habitent entre l'Égypte et la Cyrénaïque. — Dans la répartition des satrapies, la Cyrénaïque paraît avoir été d'abord considérée comme faisant partie de l'Hellade libre. — Quant à l'Arabie, Pline (V, 15), parlant probablement d'après Posidonius, dit : *ultra Pelusiacum Arabia est ad mare Rubrum pertinens... Ostracine Arabia finitur.*

[2]) *Ad tractandam* (vulg. *tradendam*) *provinciam additur* (JUSTIN., XIII, 4, 11). On donne parfois à Cléomène le titre inexact de satrape. Pausanias, par exemple, dit : ὃν σατραπεύειν Αἴγυπτον κατέστησεν Ἀλέξανδρος (I, 6, 3) et Arrien, dans l'extrait de Photius : ὁ ἐξ Ἀλεξάνδρου τῆς σατραπείας ταύτης ἄρχειν τεταγμένος (phrase qui se retrouve dans Dexippos, *fr.* 1) ; plus loin apparaît le titre exact : Πτολεμαίῳ ὕπαρχος.

cette fois à Laomédon, fils de Larichos d'Amphipolis et Mytilénien de naissance. Si peu qu'il soit question de lui dans l'histoire d'Alexandre, il a dû être cependant un des hommes les plus remarquables de l'entourage du roi; avec Néarque, Ptolémée et son frère Érigyios, il avait été mêlé en 337 à ces intrigues si connues en faveur d'Alexandre et forcé de quitter le royaume. Une fois sur le trône, Alexandre l'avait rappelé, et, en 332, comme il possédait la langue syrienne, il avait été chargé de garder les prisonniers de guerre[1]. Il ne paraît pas avoir occupé d'autres fonctions militaires; mais il était au nombre des trente-deux triérarques de la flotte de l'Indus, et ce fait nous montre qu'il occupait un rang et une place distingués parmi les grands.

Au point de vue militaire, la Cilicie avait une importance toute particulière, puisqu'elle assurait les communications entre l'est et l'ouest de l'Asie. Aussi, en 332, Alexandre avait-il réuni dans cette province la satrapie et la stratégie, et confié cette charge importante à un de ses gardes du corps, Balacros, fils de Nicanor. Celui-ci venait d'être tué dans un combat contre les montagnards du Taurus. La province fut dévolue cette fois au taxiarque Philotas[2].

A l'ouest de la Cilicie se trouve la Pamphylie, réunie à la Lycie depuis la conquête d'Alexandre. Elle avait eu d'abord pour satrape Néarque, qui en 326 avait amené des troupes dans l'Inde. Peut-être ces pays furent-ils adjugés de nouveau à l'ancien gouverneur[3]; peut-être cependant parut-il nécessaire de le maintenir à la tête de la flotte macédonienne dans

[1]) ARRIAN., III, 6.

[2]) Philotas est donné dans Arrien (III, 29. IV, 25) comme chef d'une phalange. Il joue dans les discordes ultérieures un rôle assez appréciable, comme partisan de Perdiccas.

[3]) Justin est seul à affirmer que Néarque a reçu la Lycie et la Pamphylie : Diodore (XVIII, 3) prétend que les deux provinces ont été assignées à Antigone. Il serait étonnant que l'amiral, qui était évidemment un des personnages les plus influents de la cour, fût sorti de là les mains vides : ses relations antérieures avec la Lycie et la Pamphylie, et la situation de ces provinces, si propice à la marine, semblent donner plus de poids encore à l'assertion de Justin. Malheureusement, il est impossible de déterminer la date de la lutte engagée, au rapport de Polyænos (V, 35), entre Néarque et Antipatridas au sujet de Telmessos.

les mers du Sud, et de laisser provisoirement sa satrapie aux mains d'Antigone.

Antigone, fils de Philippe[1], était depuis l'an 333 déjà satrape de la Grande-Phrygie. Il appartenait à la vieille génération des généraux macédoniens ; prudent, expérimenté, d'une résolution calme, il avait dû pendant ces dix dernières années donner à son autorité la ferme assiette dont elle avait besoin, surtout dans cette province entourée de brigands et d'alliés presque indépendants. Au sud, les monts Taurus étaient habités par des tribus pisidiennes qui parfois infestaient même la grande route militaire frayée à travers les passages difficiles de Termessos et de Sagalassos : tout récemment encore, Balacros avait perdu la victoire et la vie en luttant contre les deux villes des Isauriens et des Larandiens. Au nord-est, dans la partie de la Cappadoce baignée par le Pont-Euxin, régnait le vieux prince Ariarathe, qui pendant une longue suite d'années s'était efforcé d'augmenter sa puissance militaire, et qui passait pour avoir 30,000 fantassins et 15,000 hommes d'excellente cavalerie[2].

[1]) Le renseignement donné par Élien (αὐτουργὸς ἦν ὁ Ἀντίγονος. *Var. Hist.* XII, 13) provient évidemment de quelque écrit où l'on se moquait d'Antigone; Élien a dû l'emprunter à Douris, l'adversaire des Antigonides, qui se plaisait à ces impertinences. On en trouve, du reste, toute une anthologie colligée par Élien (*Var. Hist.*, XII, 43) probablement dans les Μακεδονικά de Douris. Ce que dit Justin (XIII, 4, 10) de Ptolémée (*quem ex gregario milite Alexander virtutis causa provexerat*) porte la même marque de fabrique. Comment Alexandre, dès le début de la guerre, aurait-il fait d'un αὐτουργὸς un satrape de Phrygie? Comment s'expliquer que, comme le dit Élien (*Var. Hist.*, XII, 16), il ait été inquiet de l'ambition de ce personnage? Antigone était à coup sûr de grande famille (voy. *Histoire d'Alexandre*, p. 89, 3) et Diodore (XXI, 1) ne dit pas le contraire quand il emploie, en parlant de lui, l'expression : ἐξ ἰδιώτου γενόμενος δυνάστης. Du reste, avant de recevoir la satrapie de Phrygie (333), il avait été stratège des contingents d'infanterie fournis par la Ligue hellénique, et, d'après la version arménienne d'Eusèbe (I, p. 248, ed. Schœne), il entrait déjà dans la soixantaine au moment où nous sommes.

[2]) Diodor., XVIII, 16. Cf. un passage où le même auteur (XXXI, 19, 4) parle de la prétendue généalogie qui faisait descendre Ariarathe d'une ancienne famille princière de la Perse. On ne nous dit pas si la Haute-Cappadoce, qu'Alexandre parcourut en 333 et qu'il plaça sous les ordres du satrape Sabictas (?) ne fut pas peut-être réunie plus tard à une autre satrapie, par exemple, à la Grande-Phrygie (Cf. Curt., IV, 1, 35). D'après Waddington (*Revue Numism.*, 1861, p. 2 sqq.), c'est à cet Ariarathe qu'appartiennent les

Les rapports avec les voisins du côté du nord, les Paphlagoniens, paraissent avoir changé alors du tout au tout : en 333, ils s'étaient soumis spontanément au roi, à la condition qu'ils conserveraient leurs princes et que leur frontière ne serait pas franchie par les troupes macédoniennes, et on les avait placés sous la suzeraineté du satrape de la Phrygie riveraine du Pont-Euxin. Quels furent les changements introduits, nous l'ignorons[1] ; ce qui est certain, c'est que la Paphlagonie allait être englobée désormais dans le gouvernement d'Eumène, lequel ne pouvait être établi que par la force des armes.

Eumène, en effet, devait gouverner comme satrape la Paphlagonie, la Cappadoce et le littoral du Pont-Euxin jusqu'à Trapézonte à l'est[2]. Natif de Cardia en Chersonèse, et fils de Hiéronymos, Eumène, déjà au service de Philippe depuis 342, puis secrétaire particulier d'Alexandre, était, en sa qualité de Grec, d'autant moins aimé des grands de Macédoine que le roi l'avait distingué à plusieurs reprises, et récemment encore en le mariant à la fille d'Artabaze. Connaissant ces

monnaies d'argent, frappées probablement à Sinope et à Gazioura, avec la légende אריורת. Sur les belles monnaies de cuivre avec la même légende, voy. Merzbacher (*Wiener Num. Zeitschr.*, 1871, p. 427). Il a été question de ces monnaies et des doutes qui planent sur leur attribution dans l'*Histoire d'Alexandre*, p. 245, 4.

[1]) D'après Diodore (XVI, 90, 2), Mithradate avait succédé en 337 à son père Ariobarzane comme souverain (τὴν βασιλείαν διαδεξάμενος), et le même auteur dit plus haut (XV, 90, 3) qu'Ariobarzane était satrape de Phrygie : ὃς καὶ Μιθριδάτου τελευτήσαντος τῆς τούτου βασιλείας κεκυριευκὼς ἦν. Il est à peu près certain qu'en somme la Paphlagonie était le domaine propre de cette dynastie. Suivant Diodore (XVI, 90), ce Mithradate est resté trente-cinq ans sur le trône. On ne voit pas bien si c'est du vivant d'Alexandre ou seulement à l'époque actuelle qu'il a perdu son héritier; à partir de ce moment, il s'est rallié à Antigone et est resté en bon termes avec son fils Démétrios. Plutarque (*Demetr.* 4) fait ces deux princes du même âge, alors que Mithradate avait quelque chose comme quarante ans de plus que Démétrios (Lucian., *Macrob.*, 13. Cf. Wesseling ad Diodor. XIX, 41).

[2]) Παφλαγονίαν καὶ Καππαδοκίαν καὶ πάσας τὰς συνοριζούσας ταύταις χώρας ἃς Ἀλέξανδρος οὐκ ἐπῆλθεν κ. τ. λ. (Diodor., XVIII, 3). Plutarque (*Eumen.* 3) dit : μέχρι Τραπεζοῦντος. Cf. Justin, Dexippos, Arrien et Q. Curce. Sur la profession et le rang de son père, voy. les commentateurs d'Élien (*Var. Hist.* XII, 43). D'après Théodoros Metochita (p. 789 ed. Müller), Eumène aurait encore reçu la Cilicie. C'est une assertion qui, comme tant d'autres chez ce grand-chancelier brouillon, est complètement inexacte : désormais je ne citerai plus ses allégations concernant Démétrios, Perdiccas, Pyrrhos, etc.

dispositions des grands, l'habile Cardien, à la mort du roi, s'était tenu à l'écart, sans se mêler au conflit entre la noblesse et les phalanges, disant qu'« il ne convenait pas à un étranger de s'immiscer dans les querelles des Macédoniens ». Nous avons vu quelle part importante il prit par la suite à l'accommodement intervenu.

Le souvenir de ce service et de la situation antérieure d'Eumène, d'autre part, l'idée que, s'il restait à Babylone sous le coup d'une disgrâce et la rancune au cœur, il pouvait devenir des plus dangereux, ont pu décider Perdiccas à lui faire sa part. La nomination à une satrapie ne signifiait pas autre chose. Cette satrapie, il devait la conquérir, sinon tout entière, du moins en grande partie ; et c'est au prince Ariarathe, un ennemi puissant, qu'il fallait l'arracher. Antigone reçut par écrit l'ordre de faire cette conquête ; il pouvait paraître avantageux d'engager en compagnie d'Eumène ce satrape puissant, aux visées ambitieuses, dans une guerre qui devait lui coûter du temps et de l'argent et ne lui procurer aucun avantage en cas de victoire, mais lui donner un voisin habile et puissant qui, quand on lui demanderait la récompense des services rendus, attacherait plus étroitement ses intérêts à la cause du lieutenant-général de l'empire.

En Carie, la vieille princesse Ada d'Alinda était morte, sans doute du vivant même d'Alexandre : le pays devint une satrapie immédiate de l'empire. On ne dit pas à qui elle fut adjugée d'abord ; ce fut probablement à ce même Asandros[1] qui la gouverna depuis. Asandros était un fils du vieux Philotas et un frère de Parménion. Il avait déjà reçu en 334 la satrapie de Lydie ; mais, en 330, il avait rejoint l'armée en Bactriane avec de nouvelles troupes. Il a dû s'en retourner avec le roi et se trouver à Babylone lors du partage.

L'ancien satrape de Lydie, Ménandre[2], était également

[1]) Après les éclaircissements donnés par Böckh (C. I. Græc., n° 105), on doit considérer comme un fait acquis que le nom du satrape est bien tel que le donne Dexippos, et qu'il ne faut pas l'appeler Cassandros, bien qu'Arrien, Diodore, Q. Curce et Justin écrivent ainsi son nom.

[2]) Il succéda à Asandros comme satrape en 331 (Arrian., III, 6. Cf. VII, 23, 1 : 24, 1). Ce doit être un Macédonien, et non pas, par conséquent, le

venu à Babylone avec des troupes fraîches peu de temps avant la mort du roi : on lui rendit la satrapie qu'il avait occupée.

Infiniment plus importante, du moins au point de vue militaire, était la troisième satrapie du littoral occidental, qu'on appelait la Phrygie sur l'Hellespont. C'est par là que passait la grande route d'Asie en Europe, et quiconque était maître de la Phrygie pouvait couper au moins les communications par voie de terre. Pour le passage de l'Hellespont, c'était en quelque sorte la tête de pont du côté de l'Asie et une excellente position pour surveiller un ennemi venant d'Europe. Après Calas fils d'Harpalos, c'est Démarchos [1] qui avait commandé dans la région. Dans les circonstances actuelles, où il y avait des divisions et des conflits à prévoir, cette satrapie avait une double importance. Si Léonnatos, le garde du corps, qui semblait destiné tout d'abord à partager l'autorité suprême avec Perdiccas et qui, par son attitude décidée à la tête de la cavalerie, avait plus que personne contribué à la victoire de Perdiccas, si Léonnatos, disons-nous, reçut cette satrapie, c'est que probablement il renonça à partager le pouvoir avec Perdiccas, préférant une charge qui lui assurait évidemment une influence plus grande qu'une place à ses côtés, et Perdiccas, de son côté, préférait peut-être aussi confier un poste aussi important à un homme dont il croyait avoir éprouvé le dévouement lors de la révolte. Léonnatos reçut l'ordre de s'associer avec Antigone pour ouvrir en commun la campagne contre Ariarathe.

Les affaires d'Europe furent réglées par l'administrateur de l'empire d'une façon assez singulière. Non content de partager le pouvoir entre Cratère et Antipater, comme il avait été stipulé déjà dans le traité avec Méléagre, il en détacha toute la Thrace à l'est de l'ancienne frontière macédonienne, c'est-à-dire le pays des Odryses et des Thraces au delà de l'Hémos, régis jusqu'alors par des stratèges particuliers soumis au gouverneur de la Macédoine, et il en fit une satrapie à part. La

Magnésien Ménandre, fils de Mandrogène, qui figure parmi les triérarques de la flotte de l'Indus (Arrian., *Indic.* 18).

[1]) Arrian., *Alex. success.* I, 6.

défaite du dernier stratège Zopyrion et la nécessité d'opposer une digue solide à la poussée des Scythes vers le Danube pouvaient justifier ces mesures; mais le but réel de Perdiccas était de soustraire la Chersonèse et les pays voisins, autrement dit le chemin de la Macédoine, à l'influence d'Antipater, qui ne pouvait guère se trouver très satisfait des arrangements pris à Babylone. Ce fut le garde du corps Lysimaque[1] qui reçut la satrapie de Thrace. C'était un des officiers supérieurs les plus vigoureux et les plus entreprenants de l'armée[2], de plus, très dévoué à Perdiccas.

Si celui-ci ne pouvait plus compter sur l'ancien administrateur de l'empire en Macédoine, les ordres donnés par Alexandre pendant l'été de 324 lui fournissaient assez de prétextes pour enlever à Antipater un commandement qui constituait un danger pour le nouveau régime. Mais Cratère avec ses vétérans n'avait pas encore dépassé la Cilicie, et Antipater gardait encore toute son autorité en Macédoine : il y était trop puissant pour que Perdiccas pût l'attaquer ouvertement dès à présent. En outre, on avait des raisons de craindre que les Grecs, en apprenant la mort d'Alexandre, ne prissent les armes, et Antipater était seul pour le moment en état de leur tenir tête. En le dispensant de céder son commandement à Cratère pour conduire une armée fraîchement recrutée en Asie, on semblait lui accorder une faveur dont il serait peut-être reconnaissant. Pour tout le reste, Perdiccas s'en tint à ce qui avait été décidé avant la lustration de l'armée. Antipater, comme stratège investi de pleins pouvoirs[3], Cratère, comme *prostate*[4], reçurent donc dans leurs attributions tout le pays

1) Θράκης καὶ Χεῤῥονήσου καὶ ὅσα Θρᾳξὶ σύνορα ἔθνη ἔστε ἐπὶ θάλασσαν τὴν ἐπὶ Σαλμυδησσὸν τοῦ Εὐξείνου πόντου καθήκοντα (ARRIAN., *ibid.*). La concordance presque littérale du texte de Diodore (XVIII, 3) montre que l'un et l'autre suivent Hiéronyme. Les événements survenus sous Zopyrion et Memnon et relatés dans l'*Histoire d'Alexandre* (p. 392) montrent que jusque-là les deux stratèges de la région, celui de la Thrace au sud de la chaîne et celui du nord, étaient sous les ordres d'Antipater.

2) στρατηγεῖν ἀγαθός (ÆLIAN., *Var. Hist.*, XII, 16).

3) Dexippos (ap PHOT., p. 64. — p. 668 ed. Müller) le qualifie de ἐπὶ πᾶσι Μακεδόσι καὶ Ἕλλησι καὶ Ἰλλυρίοις καὶ Τριβαλλοῖς καὶ Ἀγριᾶσι καὶ ὅσα τῆς Ἠπείρου ἐξέτι Ἀλεξάνδρου στρατηγὸς αὐτοκράτωρ.

4) τὴν δὲ κηδεμονίαν καὶ ὅση προστασία τῆς βασιλείας Κράτερος ἐπετράπη (DE-

situé à l'est de la satrapie de Lysimaque, c'est-à-dire la Macédoine, l'Illyrie, le pays des Triballes, des Agrianes, l'Épire jusqu'aux monts Cérauniens et toute la Grèce[1].

Tandis que, dans les provinces occidentales de l'empire, on avait opéré presque partout des changements considérables, l'Orient presque tout entier resta sous le gouvernement des satrapes en fonctions. Les satrapies de cette région commencèrent dès lors à se trouver plus complètement abandonnées à elles-mêmes : éloignées comme elles l'étaient des contrées marquées par la force des choses pour être le théâtre de la lutte future, elles n'avaient qu'une importance secondaire pour le règlement définitif des affaires du monde. On dut aussi chercher à éviter autant que possible tout changement de régime chez des peuples à peine soumis encore et peu habitués au gouvernemeut des Macédoniens. Il sera cependant à propos d'énumérer les satrapies d'Orient, ne fût-ce que pour donner une idée de l'extension de l'empire et rappeler les vastes relations qu'on avait nouées.

L'Extrême-Orient, c'est-à-dire le pays entre l'Hydaspe et l'Hyphase, restait entre les mains du roi Porus ; il n'est plus fait mention des deux principautés de Phégée et de Sopithès sur l'Hyphase ; probablement la satrapie du Bas-Indus tomba sous la domination du même roi[2]. A côté de lui, entre l'Hy-

XIPP., *loc. cit.*). Arrien aussi (p. 69 a 20. I, 3) l'appelle προστάτης. Quand Justin (XIII, 4) dit : *regia pecuniæ cura Cratero traditur*, il indique en effet une partie importante de ses attributions. La nature même des faits peut seule nous apprendre comment, dans le détail, Cratère et Antipater s'arrangèrent entre eux.

1) Arrien donne le catalogue suivant : τὰ δὲ ἐπέκεινα τῆς Θρᾴκης ὡς ἐπὶ Ἰλλυριοὺς καὶ Τριβαλλοὺς καὶ Ἀγριᾶνας καὶ αὐτὴ Μακεδονία καὶ ἡ Ἤπειρος ὡς ἐπὶ τὰ ὄρη τὰ Κεραύνια ἀνήκουσα καὶ οἱ Ἕλληνες σύμπαντες. Dexippos (*loc. cit.*) fournit les mêmes indications, avec une seule divergence : καὶ ὅσα τῆς Ἠπείρου ἐξέτι Ἀλέξανδρου, ce qui veut dire sans doute qu'une partie de l'Épire a été réunie à la Macédoine, et que le royaume d'Épire est resté indépendant sous le sceptre d'Æacide.

2) Du moins, dans le partage de 321, Porus garde τὴν κατὰ τὸν Ἰνδὸν καὶ Πάτταλα (ARRIAN., *loc. cit.*). Justin et Diodore ne s'occupent pas du tout de lui à propos de ce partage, et l'extrait d'Arrien (p. 69) le passe sous silence ainsi que toutes les autres provinces de l'Est. Dexippos (ap. PHOT.) nomme Porus tout seul, mais en ajoutant une assertion fausse, à savoir que Porus a reçu οἱ ἐν μέσῳ Ἰνδοῦ ποταμοῦ καὶ Ὑδάσπου νέμονται.

daspe et l'Indus, Taxile conserva ses anciennes possessions[1]. Les deux rois étaient à peu près indépendants de l'empire, qui ne parvint à rétablir son prestige et faire valoir ses droits dans ces contrées que bien des années plus tard.

La satrapie de l'Inde en deçà du fleuve, possédée jusqu'en 324 par Philippe, fils de Machatas, l'Élymiote, et administrée par intérim après sa mort par le chef des troupes qui y étaient cantonnées, fut donnée à Pithon, fils d'Agénor, qu'Alexandre avait laissé en 325 à la tête des pays de l'Indus inférieur[2].

La satrapie du Caucase, pays des Paropamisades, resta entre les mains d'Oxyartès, père de Roxane. L'Arachosie et la Gédrosie restèrent également réunies sous l'autorité de Sibyrtios; l'Arie et la Drangiane conservèrent leur ancien satrape, Stasanor de Soles[3].

Au nord du Caucase, Amyntas, fils de Nicolaos, gouvernait depuis 329 la Bactriane : comme il était mort, à ce qu'il semble, Philippe lui succéda, et la Sogdiane fut confiée à un grand du pays. Lors du soulèvement des colons helléniques, en 325, ce gouverneur doit avoir été révoqué pour négligence ou pour un motif quelconque, et Philippe administra désormais les deux provinces[4]. La Parthie, avec l'Hyrcanie et la Tapurie, resta à Phratapherne.

1) Diodore (XVIII, 3) dit que les régions limitrophes des satrapies de la Haute-Asie restèrent sous l'autorité des rois qui entouraient Taxile (τοῖς περὶ Ταξίλην βασιλεῦσι), expression qui pourrait s'appliquer à la fois à Porus, à Phégée et à Sopithès. Justin dit : *terras inter amnes Hydaspem et Indum Taxiles habet.*

2) *In colonias in Indis conditas Pithon Agenoris filius mittitur* (JUSTIN., XIII, 4, 21.)

3) On voit par Strabon (XIV, p. 683) et Diodore (XVIII, 39) que Stasanor est de Soles dans l'île de Cypre.

4) D'après Diodore, Philippe reçoit la Bactriane et la Sogdiane. Dexippos dit : Φιλίππου δὲ ἦν ἀρχὴ Σογδιανοὶ (? sans doute Βακτριανοὶ)... τὴν δὲ Σογδιανῶν βασιλείαν Ὀρώπιος εἶχεν οὐ πάτριον ἔχων ἀρχὴν ἀλλὰ δόντος αὐτῷ Ἀλεξάνδρου· ἐπεὶ δὲ τύχη τις αὐτῷ συνέπεσεν ἐπαναστάσεως αἰτίαν φεύγοντι, παραλυθῆναι τῆς ἀρχῆς, τότε κοινῶς αὐτῶν τὴν ἀρχὴν εἶχε (Φίλιππος). A cette τύχη qui intervient ici, on peut reconnaître un emprunt fait à Hiéronyme de Cardia, mais on se demande qui est cet Ὀρώπιος, si ce ne serait pas peut-être le Χοριήνης d'Arrien (IV, 21, 10). Le texte de Justin (XIII, 4, 23) est embrouillé à cet endroit par de mauvaises leçons : *Bactrianos Amyntas sortitur, Sogdianos Sulceus Stagnor, Parthos Philippus, etc.* Il répète plus loin (XLI, 4) le nom de Stagnor, disant qu'à la mort d'Alexandre, *nullo Macedonum dignante*

Il y eut quelque changement, paraît-il, dans les provinces limitrophes du côté de l'ouest. Atropatès, dont Perdiccas avait épousé la fille à Suse, conserva la satrapie de la Petite-Médie[1]; Pithon, fils de Crateuas, le garde du corps, fut nommé satrape de la Grande-Médie, avec Ecbatane pour résidence. Avec son caractère remuant et ambitieux[2], ce général devait trouver bientôt l'occasion de tirer de sa position un parti extrêmement remarquable. Il éclipsa complètement Atropatès; le Perse avisé se contenta prudemment de gouverner la Médie du nord, que traverse la riche vallée de l'Araxe, et l'Atropatène passa comme principauté indépendante à ses fils et petits-fils.

La satrapie d'Arménie, située entre la Médie et les provinces qu'Eumène devait occuper, fut remise — on ne sait trop à qui elle appartenait jusque-là — à l'archi-hypaspiste Néoptolémos, qui se vantait de descendre des Æacides[3].

La satrapie limitrophe du côté du sud, c'est-à-dire la Méso-

Parthorum imperium Stagnori, externo socio, traditur. Comme, au partage de 322, Stasanor de Soles obtient la Bactriane et la Sogdiane en échange de l'Asie (Diodor., XVIII, 39) tandis que Phratapherne garde la Parthie avec l'Hyrcanie, Justin a dû faire ici une confusion et la reproduire au deuxième passage indiqué.

[1]) Justin (XIII, 4, 12, ed. Jeep) dit : *Pitho Illyricus Mediæ majori, Atropatos minori socer Perdiccæ præponitur. Pitho* est une correction pour le *Philo* de la plupart des mss.; le bizarre *illyrior* ou *illir, yllir* est à coup sûr bien interprété, mais on n'explique pas par là qu'il s'agit de Pithon, fils de Crateuas d'Alalcomenæ, quand bien même l'emplacement de cette ville serait mieux fixé qu'il ne l'est par l'Ἀλαλκομεναί de Strabon (VII, p. 327) et la mention d'Étienne de Byzance : Ἀλκομεναί... πόλις Ἰλλυρίας. Arrien (*Indic. l. c.*) range expressément Pithon fils de Crateuas parmi les Macédoniens, et il le met ailleurs (*Anab.* VI, 28, 4), comme Ἐορδαῖος, à côté du Lagide Ptolémée. Rabaisser un Macédonien de ce rang et l'appeler Illyrien rentre tout à fait dans la manière de Douris, et c'est une preuve de plus que Trogue-Pompée l'a pris pour guide.

[2]) τὸ νεωτεροποιόν (Ælian., *Var. Hist.*, XIV, 48) — φρονήματος πλήρης δυνάμενος δὲ στρατηγεῖν (Diodor., XVIII, 7). L'orthographe varie entre Python, Pithon, Peithon.

[3]) Même dans les trois listes complètes, la satrapie d'Arménie est passée sous silence : Alexandre l'avait donnée en 331 à Mithrinès, l'ancien commandant de Sardes : on voit par Plutarque (*Eumen.* 4) qu'elle a été donnée cette fois à Néoptolémos l'Æacide. Cependant, il paraît n'en avoir possédé réellement qu'une partie; du moins, en 316, le satrape d'Arménie est Oronte (Diodor., XIX, 23, 2), le même certainement qui l'avait été avant la bataille de Gaugamèle (Arrian., III, 8, 5).

potamie ou Syrie au delà du fleuve, fut le lot d'Archélaos, probablement ce même Archélaos, fils de Théodoros, qui avait été stratège de la Susiane depuis 330. La satrapie de Babylonie passa à Archon [1].

On ne saurait dire avec certitude à qui échut la satrapie de Suse [2]; on ne sait pas non plus si la Parætacène continua de former une satrapie spéciale, ou si elle fut réunie à la Médie ou à la Perse. La Perse même conserva son ancien gouverneur, Peucestas, et la province limitrophe de Carmanie resta à Tlépolémos, nommé par Alexandre en 325.

Telle fut la répartition des satrapies. Si le lieutenant-général de l'empire voulait éloigner les autres grands du centre de l'empire et les écarter de l'armée, pour avoir dans sa main cette force toujours prête, pour garder vis-à-vis des satrapes sa supériorité et s'assurer de leur obéissance, il devait avant tout se rendre complètement maître de cette armée. Ce qui s'était passé récemment aux portes de Babylone avait assez brisé l'arrogance des phalanges [3] pour que le moment parût venu de flatter leur orgueil par un acte important qui les atta-

[1]) Ἄρχων (Diodor., XVIII, 3), *Pellæus* (Justin., XIII, 4, 23), fils de Clinias (Arrian., *Indic.* 18). D'après l'extrait de Photius, Dexippos nomme Séleucos au lieu d'Archon comme satrape de Babylone; c'est là ou une erreur, ou une rectification anticipée de l'abréviateur.

[2]) Justin (XIII, 4, 14) dit : *Susiana gens Scyno* (var. *scinno*, *senio*) *adsignatur*. On corrige en *Cœno* ; mais, après la mort de l'hipparque (Arrian., VI. 2, 1), on ne rencontre aucun personnage considérable portant ce nom. Il faut écrire *Susiana Philoxeno*, le même Philoxenos qui était arrivé quelques semaines auparavant à Babylone, στρατιὰν ἄγων ἀπὸ Καρίας, et qui, en 331, avait joué un rôle des plus actifs lors de l'occupation de Suse (Arrian.. III, 16, 6). Il n'était pas possible de ne rien donner à un homme de cette valeur.

[3]) Je n'ose pas suppléer au silence des auteurs et insister dès maintenant sur le corps des *argyraspides*, qui se trouve si fort en évidence plus tard et qui dirigea un certain temps l'opinion dans l'armée macédonienne. Il est bien certain que, dans toutes les agitations relatées jusqu'ici, ce sont les troupes macédoniennes, et elles seulement, qui ont joué un rôle; le grand nombre des milices barbares, grossi tout récemment encore par l'arrivée de nouvelles recrues, ne donne nulle part signe de vie. Avec les renseignements dont nous disposons, il est impossible de se faire une idée, même approchée, de la force de l'armée qui se trouvait à la disposition de l'administrateur de l'empire, de son organisation, des forces réparties dans les diverses satrapies, etc. Aussi la politique des années suivantes, où les armées jouent le premier rôle, est pour nous à peu près comme un calcul fait avec des nombres inconnus.

cherait au nouveau régime. Alexandre avait chargé Cratère de nombreuses et coûteuses missions : si on les lui laissait remplir, il fallait non seulement laisser à sa disposition des sommes énormes, mais encore mettre à contribution le Trésor royal dans une mesure que Perdiccas ne pouvait accepter sans déplaisir. Pour annuler les ordres d'Alexandre, Perdiccas, selon la coutume nationale, convoqua les Macédoniens en assemblée générale : il leur dit qu'il avait trouvé dans les papiers du roi [1] les plans que Cratère était chargé d'exécuter.

Les projets furent lus successivement : on devait construire pour la campagne projetée vers l'Occident une flotte de mille vaisseaux de guerre plus grands que les trirèmes : les docks, ports et arsenaux nécessaires seraient établis sur les côtes aux endroits les plus convenables, et on tracerait une grande route militaire le long des rivages de Libye jusqu'aux colonnes d'Héraclès. On devait ensuite favoriser autant que possible la fondation de villes nouvelles, et notamment la réunion des bourgades séparées en une seule enceinte fortifiée ; on faciliterait l'émigration d'Europe en Asie et réciproquement, pour faire disparaître par toute espèce de mélanges et d'égalisation les différences entre les sujets asiatiques et européens. Enfin, on devait construire un certain nombre de grands édifices, dont voici la liste : en l'honneur de Philippe de Macédoine et pour lui servir de monument funéraire, une pyramide aussi élevée que la plus grande de l'Égypte ; six grands temples, qui devaient coûter chacun mille cinq cents talents, c'est-à-dire à Dion en Macédoine, en l'honneur de Zeus ; à Amphipolis sur le Strymon, pour Artémis Tauropole ; à Cirrhos en Macédoine pour Athênê ; à Délos, à Delphes et à Dodone pour les dieux du pays, etc. Perdiccas fit remarquer que le Trésor avait déjà été fortement mis à contribution pour les funérailles d'Héphestion, dont il fit connaître la dépense : il était inutile de se mettre à construire la flotte et la route militaire de la Libye, puisque raisonnablement on ne devait plus songer à la campagne contre Carthage, l'Italie ou l'Ibérie. Les Macédoniens laissèrent voir leur admiration pour

1) ἐν τοῖς ὑπομνήμασι τοῦ βασιλέως (DIODOR., XVIII, 4).

les vastes plans d'Alexandre; mais, comme leur exécution offrait d'énormes difficultés et que les circonstances ne s'y prêtaient pas, on résolut d'annuler les dispositions du roi [1].

Quelques semaines à peine s'étaient écoulées depuis la mort du grand roi, « depuis la fin de sa vie, celle du moins qu'il tenait des hommes [2] », et comme son souvenir était déjà relégué à l'arrière-plan! comme on s'écartait de la voie hardie qu'il avait si heureusement frayée! Dans toutes les résolutions concernant l'empire, on sentait un mouvement de recul irrésistible et une action dissolvante. Sur un point seulement, tous étaient unanimes : chacun voulait tout sacrifier à son propre intérêt. Déjà les premiers symptômes de l'ambition et de la jalousie, les vieilles rancunes que la main ferme du roi avait si longtemps contenues, éclataient çà et là comme des éclairs annonçant la tempête. Et cela, non seulement dans l'armée et entre ses chefs. La reine Roxane, qui se trouvait près d'Alexandre à ses derniers moments, écrivit à la reine Statira, qu'il avait épousée à Suse, pour la prier de venir à Babylone et de s'y mettre en sûreté sous la protection du lieutenant-général et de l'armée. Quant elle fut venue, et avec elle sa sœur Drypétis, la jeune veuve d'Héphestion, les deux princesses furent traîtreusement assassinées. Avec elles s'éteignait la famille des rois de Perse : les cadavres furent jetés dans un puits que l'on combla ensuite. Perdiccas savait tout cela, et prêta même son concours [3]. Sur ces entrefaites, Roxane accoucha d'un garçon, qui fut acclamé par l'armée sous le nom de roi et d'Alexandre [4].

1) DIODOR., XVIII, 4. Il n'y a aucune raison de suspecter ces renseignements. Des plans de constructions de toute sorte, des mesures comme les transportations d'Asie et d'Europe, enfin les immenses préparatifs pour une campagne d'Occident, sont tout à fait dans le goût d'Alexandre, et de pareils projets, confirmés par des analogies antérieures, se trouvent indiqués à l'avance par une foule de dispositions, politiques et militaires, qui ont été signalées dans l'*Histoire d'Alexandre*.

2) C'est une expression employée dans une inscription des Nasiotes : ὅτε Ἀλέξανδρος διάλλαξεν τὸν ἐξ ἀνθρώπων βίον.

3) εἰδότος ταῦτα Περδίκκου καὶ συμπράττοντος (PLUT., *Alex.* s. fin.). Plutarque, il est vrai, prétend que les meurtriers ont été soudoyés par Roxane.

4) ARRIAN., p. 69. 6. 16. A en juger par l'endroit où Arrien place ce renseignement, l'assertion de Justin (XIII, 2), à savoir, que Roxane était en-

C'est à ce moment qu'eurent lieu les funérailles du roi [1]. La puissance macédonienne y apparut pour la dernière fois unie et en paix. Les nouveaux satrapes se rendirent ensuite chacun dans sa province : ils ne devaient plus se retrouver désormais que sur les champs de bataille.

ceinte de huit mois à la mort d'Alexandre, paraît plus exacte que celle de Q. Curce (X, 6, 9), qui parle de six mois.

1) C'est bien aux obsèques qu'Arrien (VII, 14) fait allusion, quand, à propos des 3000 acteurs qui jouèrent auprès du bûcher d'Héphestion, il dit : καὶ οὗτοι ὀλίγον ὕστερον ἐπ' Ἀλεξάνδρου τῷ τάφῳ λέγουσιν ὅτι ἠγωνίσαντο. Élien (*Var. Hist.*, VII, 8) semble précisément s'en référer à ce passage. Du reste, le départ des satrapes nouvellement nommés, notamment de Ptolémée et d'Eumène, probablement aussi de Léonnatos, paraît avoir été retardé au moins jusqu'en hiver.

CHAPITRE DEUXIÈME

323-322

Les Asiatiques à la mort d'Alexandre. — Soulèvement des Grecs dans l'Asie supérieure. — Athènes à la mort d'Alexandre. — Préparatifs de guerre des Athéniens. — Les Grecs entrent dans leur alliance. — Préparatifs de guerre en Macédoine. — Combat à Héraclée. — Antipater assiégé à Lamia. — Mort de Léosthène. — Antiphilos nommé général. — Retour de Démosthène. — Marche de Léonnatos. — Mort de Léonnatos. — Guerre sur mer. — Bataille de Crannon. — Négociations. — Capitulation des Athéniens. — Mort de Démosthène. — Situation d'Antipater. — Guerre avec les Étoliens.

Pendant que tout cela se passait à Babylone, la nouvelle de la mort du roi s'était déjà répandue dans les contrées les plus éloignées, et elle y avait produit des impressions très diverses. Maintenant que le bras qui avait groupé en un faisceau des peuples séparés par les distances les plus extrêmes avait disparu, tout devait changer, et les nations se prenaient à craindre ou à espérer pour leur avenir.

Les Asiatiques, jadis les sujets des Perses, portaient à juste titre le deuil du roi. Pendant des siècles, ils avaient langui sous le joug du despotisme et de l'arbitraire; traités en esclaves, ils n'avaient même pas joui de la paix de l'esclavage. Alexandre était pour eux sinon un libérateur, du moins un maître clément et paternel. Il les avait protégés contre l'arbitraire des fonctionnaires et la rapacité des hordes de pillards; il avait respecté leurs coutumes et leur religion nationale; il avait commencé même à relever leur prospérité matérielle par des mesures rapides et efficaces. Sa mort les laissait sans protecteur et sans maître à eux; ils voyaient revenir le régime des satrapes d'autrefois, à cette différence près qu'il leur fau-

drait obéir désormais à des maîtres macédoniens, ce qui augmentait encore leurs préoccupations pour l'avenir. On eût dit que la renaissance provoquée par Alexandre en Asie allait être étouffée dans son printemps, et le résultat définitif de toutes ces victoires, c'était qu'une servitude plus dure remplacerait le joug des maîtres asiatiques auquel on était accoutumé. Voilà les préoccupations et les tristes pensées qui s'emparaient des peuples. L'avenir devait paraître plus sombre encore aux grands d'Asie, qui avaient déjà commencé à s'accoutumer à la nouvelle situation qu'Alexandre leur avait faite dans l'empire, et qui se réconciliaient peu à peu à son service avec l'esprit de l'Occident. Les Macédoniens, ils le savaient trop bien, ne s'étaient pas corrigés de leur orgueil, ni les Grecs de leur vanité, parce que le roi leur avait imposé silence; les événements qui suivirent de près la mort d'Alexandre suffisaient à leur prouver que pour eux, les vaincus, il n'y avait plus de place à côté des vainqueurs. Le sort de leurs filles, qu'ils avaient données aux grands seigneurs de l'Occident, devait bientôt leur révéler ce brusque et amer changement survenu dans leur condition. On dit que Sisygambis, la vieille mère de Darius, se donna la mort en apprenant la mort d'Alexandre; au moins ne vit-elle pas à quelque temps de là assassiner ses petites-filles[1].

Il est à remarquer que, parmi tous les peuples de l'Asie, aucun ne profita de la mort du roi pour essayer de se soustraire à la domination étrangère. C'est là une preuve non pas seulement peut-être de leur indolence, mais de la ferme direction qu'Alexandre avait su imprimer au gouvernement de son empire. A quelques exceptions près, il y avait partout des Macédoniens comme satrapes, disposant de troupes et de colonies militaires européennes; et cette force armée, la discipline macédonienne, l'intérêt même des populations prévinrent toute révolte. Il éclata cependant un mouvement qui faillit enlever à l'empire au moins l'extrême Orient.

Déjà en 325, lorsqu'on désespérait de voir Alexandre revenir de l'Inde, une partie des Grecs établis dans la Marche

[1]) JUSTIN., XIII, 1. CURT., X, 5, 18.

oxianique[1] s'étaient soulevés et avaient tenté de retourner dans leur pays en Europe. Maintenant qu'on savait Alexandre mort pour tout de bon, un mouvement beaucoup plus dangereux se propagea dans les colonies des satrapies supérieures. Le désir de revoir leur pays doubla d'intensité chez les intéressés. Le nom du puissant monarque ne les épouvantait plus, et l'espoir du succès augmentait leur courage et leur désir. Ils quittèrent leurs postes et se dirigèrent, les armes à la main, vers les grandes routes de l'Occident. Il y avait là près de 20,000 fantassins et plus de 3,000 cavaliers, tous vétérans de la grande armée, pleins de confiance en eux-mêmes, ayant une bravoure éprouvée et cette audace farouche des coupables. Ils se réunirent aux lieux de rendez-vous fixés d'avance, choisirent un chef parmi eux, l'Æniane Philon[2], et poursuivirent leur marche.

Cette nouvelle dut remplir d'inquiétude l'administrateur de l'empire. Ce n'était pas seulement la possession des provinces supérieures qui était compromise : il y avait là, chose beaucoup plus grave, un exemple d'insubordination qui, s'il était couronné de succès, tenterait les autres colonies. C'était en tous cas une masse d'hommes considérable qui allait traverser l'empire à la débandade et jeter des troupes exercées dans la Grèce, où l'on remarquait déjà les signes précurseurs d'un soulèvement général. Le vice-roi dirigea aussitôt sur les provinces supérieures 3,000 hommes de pied et 800 cavaliers pris dans les troupes macédoniennes; il en confia le commandement au garde du corps Pithon, fils de Crateuas, qui avait été nommé satrape de la Médie, et envoya aux satrapes les plus rapprochés l'ordre de lui expédier des renforts. C'est ainsi qu'on réunit 10,000 fantassins et 8,000 cavaliers. Pithon avait ordre de marcher droit à la colonne des révoltés, de l'attaquer sur le champ, de les passer tous au fil de l'épée et de partager le

1) *Græci milites nuper in colonias a rege deducti circa Bactra* (CURT., IX, 7, 1). — οἱ κατὰ τὴν Βακτριανὴν καὶ Σογδιανὴν κατοικισθέντες Ἕλληνες (DIODOR., XVII, 99).

2) Le chef de la sédition de 325 s'appelle, dans les mss. de Q. Curce, *Biton* ou *Bicon* (IX, 7, 4 sqq.) : il ne serait pas impossible que le Philon de 323 fût la même personne.

butin à ses troupes. Cet ordre terrible était une mesure de prudence prise contre le général, dont l'ambition était d'autant plus à craindre qu'elle était servie par de grands talents militaires[1]. Assurément, Pithon, qui avait accepté très volontiers cette mission, ne songeait guère à exécuter l'ordre du vice-roi. Il espérait réunir à ses troupes ces bandes grecques, et, à leur tête, s'emparer des provinces supérieures, où, désormais de taille à lutter contre Perdiccas, il se créerait un empire oriental indépendant. C'est dans cet espoir qu'il marcha avec ses Macédoniens et les troupes des satrapes à la rencontre des révoltés. Il réussit facilement à nouer des intelligences dans le camp ennemi et à acheter la trahison d'un des commandants en second, nommé Lipodoros. Lors donc que les deux armées marchant l'une sur l'autre eurent engagé le combat, au moment où la mêlée meurtrière oscillait indécise, Lipodoros se retira avec ses 3,000 hommes sur une colline vers laquelle les autres, croyant que tout était perdu, se précipitèrent dans une débandade complète. Maître du champ de bataille, Pithon fit sommer les fuyards par les hérauts d'avoir à déposer les armes, leur offrant une capitulation honorable qui permettrait à tous de regagner en paix leurs colonies. On conclut solennellement une convention. Les Grecs se rallièrent et campèrent à côté des Macédoniens. Pithon était au comble de la joie, d'avoir si bien réussi dans l'exécution de la partie la plus difficile de son plan. Mais les Macédoniens étaient au courant des instructions du lieutenant-général; ils n'entendaient pas être frustrés du riche butin des révoltés. Au mépris du traité juré, ils tombèrent sur les Grecs sans gardes et sans armes, les égorgèrent tous, et s'emparèrent de leur camp qu'ils mirent au pillage[2].

Nous ne savons pas exactement ce qui est advenu, après cet épisode, des provinces supérieures, qui avaient perdu ainsi une grande partie de leurs garnisons défensives. En tout cas, l'ordre ne fut pas troublé davantage; les satrapes gardèrent

[1]) ὄντος τοῦ Πύθωνος κινητικοῦ καὶ μεγάλαις ἐπιβολαῖς περιβαλλο μένου (DIODOR., XIX, 14).

[2]) DIODOR., XVIII, 7. Diodore est seul à raconter ces faits.

leurs postes, et les villes d'Alexandre, abandonnées par les vétérans qu'on y avait installés, conservèrent les habitants de race asiatique associés aux premiers colons.

Dans l'intervalle avait éclaté en Occident, dans les régions grecques, une insurrection qui menaçait sérieusement la puissance macédonienne.

Athènes en était le foyer. Là, le parti anti-macédonien avait subi un grave échec à l'issue du procès d'Harpale, et Démosthène était, depuis le printemps de 323, banni d'Athènes. C'est à ce moment qu'Hipparque, fils d'Asclépiade, apporta à Athènes la nouvelle de la mort d'Alexandre. Le peuple entra dans une effervescence extraordinaire. « C'est impossible ! » s'écriait l'orateur Démade : « si cela était, le monde serait rempli de l'odeur de son cadavre ! » D'autres regardaient la mort du roi comme certaine, disaient que c'était le moment ou jamais de secouer le joug. En vain Phocion s'efforçait de modérer la surexcitation passionnée de la foule. « S'il est mort aujourd'hui, il le sera encore demain, après-demain, et nous avons le temps de prendre une décision réfléchie en toute tranquillité ». Les riches surtout craignaient une guerre qui ne leur apportait que des dangers et une quantité de prestations publiques. Mais il y avait trop de pauvres, de révolutionnaires et de braillards ; les beaux noms de liberté, d'hégémonie et de gloire du temps passé étaient plus puissants que la voix de la prudence ou le respect des traités jurés. La puissance macédonienne, disait-on, était un cyclope maintenant aveuglé. On acclama ceux qui suggérèrent l'idée de se servir de ces milliers de mercenaires que Léosthène avait amenés d'Asie au Ténare, et qu'il était tout prêt à mettre en campagne au nom d'Athènes[1].

La nouvelle de la mort du roi n'était pas encore confirmée. Pour n'engager l'État d'aucune façon et ne rien négliger cependant, pour endormir par une inactivité apparente la vigilance d'Antipater, on résolut d'envoyer à Léosthène pour ses mercenaires cinquante talents prélevés sur le trésor d'Harpale et des armes provenant des arsenaux de l'État : dès que la

[1]) PLUT., *Phocion*, 22. DIODOR., XVIII, 9.

mort d'Alexandre serait confirmée, la république prendrait parti ouvertement. Léosthène prit donc à la solde d'Athènes ces 8,000 hommes de troupes excellentes et éprouvées et noua des négociations secrètes avec les Étoliens qui, à cause d'Œniadæ et de leur refus de recevoir les bannis, devaient souhaiter une rupture entre Athènes et la Macédoine. Il se rendit en personne dans leur pays, et reçut la promesse que 7,000 Étoliens se joindraient à lui.

En attendant, les messages arrivaient coup sur coup de l'Asie, rapportant des détails plus explicites sur les événements de Babylone, parlant de la surexcitation des esprits dans les villes d'Asie-Mineure, et de Rhodes qui avait expulsé sa garnison macédonienne[1].

Léosthène vint lui-même à ce moment à Athènes. Hypéride appuya ses propositions; il s'agissait d'une levée de boucliers immédiate contre la Macédoine[2]. Des ambassadeurs macédoniens arrivaient en même temps pour recommander le maintien des conventions et rappeler les excellentes qualités d'Antipater. « Nous savons que c'est un excellent maître, dit Hypéride, mais n'avons pas besoin d'un maître, même excellent ». Phocion, qui avait été tant de fois stratège, mettait ses concitoyens en garde contre les résolutions précipitées : il montrait la grandeur du danger et rappelait le malheureux

[1]) Ce dernier fait est attesté par Diodore (XVIII, 8). Les événements que Polyænos (VI, 48) signale à Éphèse n'ont pas leur place ici : ils se sont passés avant le départ de Philoxenos pour Babylone (324). Il n'est pas plus certain que Chios soit entrée dès à présent dans le mouvement qui obligea l'historien Théopompe à s'enfuir « auprès de Ptolémée en Égypte ». Alexandre avait retiré en 331 la garnison macédonienne de Chios, sur les instances des ambassadeurs chiotes qui étaient venus le trouver à Memphis : nous le savons par Q. Curce (IV, 8, 12), dont l'assertion se trouve confirmée par l'expression — générale, il est vrai, — d'Arrien (III, 5, 1). Un trait caractéristique, c'est qu'en apprenant la mort d'Alexandre, le tyran d'Héraclée sur le Pont, comme le raconte Memnon (ch. 4 ap. C. Müller, *Fr. Hist. Græc.*, II, p. 529), faillit mourir de joie et voua une statue à l'Εὐθυμία : enfin, il pouvait respirer.

[2]) Il ne semble pas que la liste des discours d'Hypéride mentionne une harangue de lui à cette occasion. Le fragment de Dexippos (*fr.* 2. ap. C. Müller) est une composition de l'historien, aussi bien que le fragment de réplique (par Phocion) qui vient après. Les renseignements utilisés ci-dessus ont été conservés par Plutarque (*Phoc.* 23. *De se ips.* 17. *Apophth. Phoc.*).

sort de Thèbes ; il exhortait ses concitoyens à ne pas se laisser égarer par ces hommes qui rêvaient de commander une armée. Léosthène lui demanda d'un ton narquois quels services il avait rendus à la république pendant ces longues années qu'il avait été stratège. « N'est-ce donc rien, lui répliqua Phocion, que les citoyens trouvent un tombeau dans leur patrie et le repos dans leur tombeau ? » Mais Léosthène vanta comme chose bien plus glorieuse la sépulture au Céramique avec l'oraison funèbre, les deux récompenses accordées aux guerriers morts pour la patrie. Voilà ce qui était digne d'un homme : l'heure de la guerre était venue ; l'assistance de tous les Hellènes était sûre et le succès certain. Phocion répondit : « Tes discours, jeune homme, ressemblent au cyprès : il s'élance droit et superbe, mais il ne porte pas de fruit. Mon plus beau titre de gloire, c'est que, tant que j'ai été stratège, on n'a pas eu besoin de faire des oraisons funèbres ». Et comme Hypéride lui demandait quand donc il conseillerait la guerre sinon maintenant : « Quand je verrai les jeunes gens ne plus déserter leur poste, les riches donner leur fortune pour la guerre et les orateurs ne plus voler le Trésor public ». Les efforts de Phocion furent inutiles : la guerre fut résolue et Léosthène rejoignit en toute hâte ses mercenaires.

Les patriotes athéniens eux-mêmes, s'ils avaient calculé à froid, auraient dû souhaiter que la politique athénienne prît une autre direction. Athènes était assez puissante pour attendre ce qui sortirait de cette fermentation confuse provoquée par la mort d'Alexandre, et ne se mettre en avant que quand elle pourrait le faire avec pleine chance de succès. Il était évident qu'en signant leur premier accommodement à Babylone, les potentats macédoniens n'avaient pas dit leur dernier mot ; que de nouvelles dissensions surgiraient entre le lieutenant-général et les satrapes, entre l'empire et les provinces ; que, si la lutte éclatait, la puissance d'Athènes et son influence sur les États de la Grèce pourraient grandir singulièrement. Peut-être, dès ce moment même, Antipater aurait-il consenti à faire des concessions importantes, s'il avait pu acheter ainsi la neutralité d'Athènes. Si Athènes avait exigé pour prix de sa complaisance que les autres États de l'Hellade fussent autorisés à

se rallier à la neutralité athénienne; si elle s'était offerte à transformer la ligne de Corinthe en une fédération d'États helléniques sous son hégémonie, Antipater se serait volontiers dispensé d'engager ses forces, dont il prévoyait qu'il aurait bientôt grand besoin pour résister à la puissance envahissante de Perdiccas, dans une entreprise qui lui présageait des embarras inextricables et, en admettant l'hypothèse la plus favorable, un succès stérile : au contraire, la neutralité d'Athènes, des États de l'Hellade et du Péloponnèse, l'assurait de la tranquillité de la Thessalie et de l'Épire; il pouvait tenir en respect les Barbares au Nord et dans la Thrace, et, en attendant l'arrivée de Lysimaque, satrape désigné de ces contrées, lui rendre des services qui l'attacheraient d'avance à sa personne. Si la situation que Perdiccas avait faite au gouverneur de Macédoine lui imposait des obligations qui lui liaient les mains et le paralysaient, Antipater, en s'entendant avec Athènes et la Ligue corinthienne, se serait tiré d'embarras et aurait pu dès lors prendre position en face de Perdiccas, comme représentant d'une politique qui devenait plus difficile à mesure qu'il tardait à l'inaugurer. Avec les résolutions prises à Athènes, cette possibilité lui échappait. L'effervescence du moment et la violence passionnée des chefs poussa la ville et l'Hellade à des coups de tête qui, même en cas de succès, n'auraient pas amené la moindre rénovation; n'auraient produit aucune idée nouvelle ni imprimé aucun élan nouveau à la vie hellénique. Ce fut encore une fois la politique de sentiment, celle des dernières impressions et des froissements récents, qui triompha à Athènes.

Tout d'abord, on poursuivit les partisans de la Macédoine, et le *dêmos* se mit à condamner avec enthousiasme. On lança contre Démade trois ou même sept accusations d'illégalité (παρανομία) : après trois condamnations, il avait perdu le droit de haranguer le peuple [1]. Il fut puni d'une amende de cent talents, pour avoir proposé de rendre à Alexandre les honneurs

[1]) Diodore (XVIII, 18) en compte trois, et Plutarque (*Phoc.* 26) sept. C'est par l'*atimie* après la troisième condamnation que le comique Antiphane (ap. Athen., XI, p. 451 a) explique son ῥήτωρ ἄφωνος.

divins. On bannit et Callimédon surnommé le « crabe », et le jeune Pythéas. Aristote lui-même, qui enseignait au Lycée, dut expier le crime d'avoir été l'ami du grand roi. A l'instigation de l'hiérophante Eurymédon, il fut accusé par Démophilos, fils de l'historien Éphore, d'avoir divinisé l'eunuque Hermias, qui avait été d'abord esclave, puis tyran. Aristote fut naturellement condamné et mourut bientôt après à Chalcis en Eubée, où il s'était réfugié.

Léosthène était déjà en pleine activité. En nouant des rapports avec les Étoliens, il s'était ménagé la possibilité de pénétrer rapidement dans le nord de la Grèce, d'occuper les Thermopyles, par exemple, sans être forcé de se frayer par les armes un chemin à travers la Béotie et de passer devant la Cadmée. Il fit voile avec ses mercenaires vers l'Étolie, et, avec les 7,000 hommes de renfort qu'il y trouva, il se dirigea vers les Thermopyles. Cependant la déclaration de guerre avait été votée à Athènes. « Le peuple d'Athènes, disait le décret, voulait défendre la liberté commune des Hellènes, délivrer les villes de leurs garnisons. A cette fin, l'on armerait une flotte de quarante quadrirèmes et de deux cents trirèmes : tous les Athéniens, jusqu'à l'âge de quarante ans, prendraient les armes; les milices de trois tribus garderaient le pays; les sept autres se tiendraient prêtes à partir pour la guerre : en outre, des ambassadeurs seraient envoyés aux différents États de l'Hellade pour leur annoncer que le peuple d'Athènes, qui autrefois déjà, regardant l'Hellade comme la patrie une et commune de tous les Hellènes, avait repoussé en combattant sur mer le joug des Barbares, aujourd'hui encore, pour le salut commun de l'Hellade, croyait devoir combattre sur terre et sur mer, avec son or et son sang[1].

Ce manifeste belliqueux dut faire sur les Hellènes une impression extraordinaire. Les gens raisonnables[2] pensaient bien qu'Athènes entreprenait une chose glorieuse, mais oubliait l'utile; qu'elle partait en guerre avant l'heure; qu'à vouloir

[1]) Diodore (XVIII, 10) cite ce décret, en conservant assez bien la langue officielle.

[2]) οἱ μὲν συνέσει διαφέροντες (Diodor., *ibid.*).

risquer la lutte contre les troupes invincibles de la Macédoine, elle s'exposait au sort de Thèbes. Mais cette attitude hardie d'Athènes était précisément de nature à réveiller même chez les indécis le vieil amour de la liberté, et à faire éclater la haine de l'étranger. La Macédoine était dégarnie de troupes pour l'instant, et la situation de l'empire était telle, que tout pouvait être bouleversé au moindre choc venant de l'extérieur. C'était maintenant ou jamais qu'Athènes pouvait espérer remporter la victoire. Qu'un coup décisif réussît avant que Cratère eût passé l'Hellespont avec ses vétérans, et tout semblait gagné.

Pendant que Léosthène marchait de l'Étolie pour aller occuper les Thermopyles, les ambassadeurs athéniens couraient de tous côtés pour inviter les Hellènes à une alliance contre les Macédoniens. L'accueil qu'on leur fit dépendait de la haine qu'on éprouvait pour les Macédoniens, et surtout des inimitiés entre voisins, dont l'ardeur venait de se rallumer. Les Locriens et les Phocidiens[1] s'armèrent pour s'unir à Léosthène; les Béotiens n'en tinrent que plus fortement pour la Macédoine. Douze ans auparavant, ils avaient voté et exécuté la destruction de Thèbes et s'étaient partagé son territoire : ils pouvaient prévoir que, si les confédérés avaient la victoire, Thèbes serait restaurée et se vengerait sur eux de ce qu'elle avait souffert[2]. La Macédoine était leur seul appui.

Déjà Léosthène avait atteint les Thermopyles avec son armée. L'armée athénienne, composée de 5,000 citoyens pesamment armés, 500 cavaliers et 2,000 mercenaires, s'avança par la route de Béotie pour rejoindre Léosthène. Afin d'empêcher la jonction, les Béotiens, réunis aux Macédoniens de la Cadmée et des villes d'Eubée[3], avaient établi un camp devant

[1]) Un fragment d'inscription (C. I. ATTIC., II, n° 182) permet encore de constater que, le 18 Pyanepsion de l'archontat de Céphisodoros, c'est-à-dire vers le 27 octobre, on délibéra au sujet d'une ambassade envoyée aux Phocidiens; mais les débris de l'inscription ne peuvent plus nous apprendre si c'est alors seulement qu'on s'occupa de conclure une alliance.

[2]) DIODOR., XVIII, 11. PAUSAN., I, 25, 4. Alexandre avait fait fortifier Platée « par reconnaissance envers la cité, pour la part qu'elle avait prise à la guerre des Athéniens contre les Perses » (PLUT., *Aristid.* 11).

[3]) τοὺς πρώτους ἀντιταξαμένους τῇ τῶν Ἑλλήνων ἐλευθερίᾳ Βοιωτοὺς καὶ Μακεδόνας καὶ Εὐβοέας καὶ τοὺς ἄλλους συμμάχους αὐτῶν ἐνίκησε μαχόμενος ἐν

l'entrée du défilé du Cithéron, sur l'emplacement de Platée. La route était barrée aux Athéniens. Léosthène accourut des Thermopyles avec une partie de ses troupes, pour gagner à travers la Béotie les défilés de Platée. Un combat s'engagea, le premier de cette guerre : les Béotiens furent battus; Léosthène éleva des trophées, rallia les Athéniens et regagna à marches forcées les Thermopyles. Avec son armée, forte maintenant de 30,000 hommes[1], il avait l'intention d'y attendre les Macédoniens, ou peut-être de se porter à leur rencontre jusqu'aux défilés de Tempé, si la Thessalie se soulevait à la nouvelle de cette victoire.

Comment Antipater avait-il pu laisser la situation s'aggraver à ce point? Pourquoi n'était-il pas descendu depuis longtemps vers le sud avec ses troupes?

Sa position était des plus critiques. L'ordre d'Alexandre qui l'appelait en Asie avait dû ébranler sa situation dans le pays : il était toujours en lutte avec la reine Olympias; et naturellement, cet ordre, qui semblait lui avoir fait perdre la partie, avait singulièrement augmenté en Macédoine le nombre des partisans de la reine. La mort du roi et les arrangements pris par les officiers supérieurs après une lutte violente lui avaient bien attribué de nouveau le gouvernement de la Macédoine, mais sa situation n'en valait guère mieux. Il avait, il est vrai, à sa disposition une flotte de cent dix voiles, qui venait d'apporter de grandes sommes d'argent, et avec cet argent, il avait assez de ressources pour faire ses armements : mais, après tant de levées faites pour l'armée d'Asie, la Macédoine était épuisée de jeunes gens en âge de porter les armes. Antipater n'avait guère plus de 13,000 hommes sous les armes, tandis que dans l'Hellade, où depuis la nouvelle de la mort du roi l'effervescence grandissait de jour en jour, des milliers de mercenaires étaient prêts à s'enrôler immédiatement contre la Macédoine[2]. Sans doute, l'important était d'arriver le plus tôt

Βοιωτίᾳ (HYPERID., *Epitaph.* 6, 15 sqq.). Pausanias (I, 25, 4. cf. I, 1, 3) mentionne aussi la présence des Macédoniens dans ces premiers engagements.

[1]) DIODOR., XVIII, 11. PAUSAN., I, 1, 3. PLUT., *Phocion*, 23.

[2]) On ne nous dit pas à quel moment Antipater reçut la nouvelle de la

possible en Thessalie, aux Thermopyles, avec une armée qui, appuyée sur les garnisons de la Cadmée et des villes d'Eubée, étoufferait le mouvement avant qu'il ne prît une tournure plus sérieuse. Mais déjà la Thrace était en proie à une fermentation des plus inquiétantes; le prince des Odryses, Seuthès, fit un appel aux armes[1], et Lysimaque ne pouvait arriver assez vite de Babylone pour faire face au danger dont un soulèvement en Thrace menaçait déjà les frontières de la Macédoine. Les tribus barbares du nord et les Illyriens ne resteraient sans doute pas en arrière; on pouvait le prévoir. Déjà même quelques tribus des Molosses, suivant le mouvement commencé dans l'Hellade, se mettaient en insurrection[2]. C'étaient la Petite et la Grande-Phrygie qui auraient pu envoyer le plus directement du secours; mais, d'après les décisions prises à Babylone, ces forces devaient appuyer l'expédition d'Eumène contre la Cappadoce. Cratère, qui devait se rendre en Macédoine, était encore en Cilicie avec ses vétérans. Antipater envoya vers lui pour le prier de hâter sa marche autant que possible. Il envoya aussi demander du secours à Léonnatos, qui devait occuper la Phrygie ou l'Hellespont, et lui fit offrir la main de sa fille[3].

maladie et de la mort d'Alexandre. Si, comme on n'en saurait douter, Alexandre avait conservé et perfectionné en Perse l'ancienne institution de la poste royale (HEROD., V, 62. H. KIEPERT, *Monatsbericht der Berl. Akad.* 1857, p. 123 sqq.), avec ses estafettes toutes prêtes à chaque station, c'est-à-dire à peu près tous les trois milles, une dépêche pouvait arriver de Babylone à Sardes en six jours environ, et, si le service de la poste était organisé de la même façon entre Sardes et Pella, il ne fallait guère plus de dix jours pour que la nouvelle parvînt à Pella. Nous ne saurions dire de combien de jours Antipater put ainsi devancer les préparatifs des Hellènes : ce qu'on peut admettre en toute sûreté, c'est qu'il avait été informé de la mort d'Alexandre avant de venir à Athènes.

1) τῶν τ' Ἰλλυριῶν καὶ Θρᾳκῶν [οὐκ] ὀλίγοι συνέθεντο συμμαχίαν διὰ πρὸς τὸ τοὺς Μακεδόνας μῖσος (DIODOR., XVIII, 11). Une preuve que Seuthès se mit à la tête du mouvement en Thrace, c'est qu'il combattit ensuite contre Lysimaque. Polyænos (IV, 16) nous apprend en passant qu'il y avait en Thrace une noblesse nombreuse.

2) Diodore cite, parmi ceux qui s'insurgèrent contre les Macédoniens, καὶ Μολόττων οἱ περὶ Ἀρυπταῖον, οὗτος δ' ὕπουλον συμμαχίαν συνθέμενος ὕστερον διὰ προδοσίας συνήργησε τοῖς Μακεδόσι. On ne voit pas si cet Aryptæos était un adversaire ou un partisan d'Olympias.

3) Diodore (XVIII, 12) nomme Φιλώταν, que l'on a rectifié avec juste raison en Λεόννατον : il parle des fiançailles proposées, sans qu'on puisse

Ses ambassadeurs coururent à Athènes et dans les villes du Péloponnèse ; mais ils durent bientôt se convaincre, à Athènes en particulier, que la rupture était certaine et imminente.

Antipater réunit en toute hâte ce qu'il avait de soldats pour garantir la Macédoine contre des incursions venant des Épirotes, des Illyriens et des Thraces ; il y laissa Sippas à la tête de quelques troupes, avec ordre de les renforcer en faisant le plus d'enrôlements possible. Lui-même partit avec sa petite armée (13,000 fantassins et 600 cavaliers) vers le sud, après avoir donné ordre à la flotte de suivre l'expédition en longeant la côte. Grâce à la promptitude de ces mesures, il put être en Thessalie avant qu'un soulèvement général n'éclatât[1]. Les quatre provinces thessaliennes lui fournirent leur contingent de cavalerie. En fait de cavalerie du moins, il était supérieur à l'ennemi.

Le détail des opérations militaires qui suivent ne se voit pas nettement dans les auteurs. Si l'armée des Hellènes se tenait aux Thermopyles et se contentait de les défendre, Antipater, avec son infanterie plus faible de moitié, était hors d'état de forcer le passage. Déterminé à attendre l'arrivée des renforts sur lesquels il pouvait compter, et nourrissant, d'autre part, l'espoir fondé qu'à la longue les confédérés ne resteraient pas unis et serrés les uns contre les autres[2], il se contenta de franchir le Sperchios et d'occuper Héraclée, où se séparent les routes qui montent vers la Doride et vers les Thermopyles.

Cette lenteur, le nombre évidemment restreint des troupes dont disposait Antipater, enfin le désir d'encourager la bonne volonté des Hellènes par une victoire et de rallier plus d'adhérents à la Ligue, toutes ces raisons pouvaient bien décider Léosthène à franchir les défilés et à provoquer l'ennemi au combat par une série d'escarmouches[3]. Enfin, il réussit à

savoir s'il s'agissait de la fille aînée d'Antipater, la veuve du Lynceste Alexandre, ou d'une des plus jeunes.

[1]) C'est ici, ce semble, qu'il faut placer le stratagème raconté par Polyænos (IV, 5, 3).

[2]) Phocion disait de l'armée des coalisés, qu'elle était καλῶς πρὸς τὸ στάδιον, τὸ δὲ δόλιχον τοῦ πολέμου φοβοῦμαι (PLUT., *Phocion*, 23) : d'après les *Vies des dix Orateurs* (p. 846), le propos était de Démosthène.

[3]) De là l'expression de Plutarque (*Phocion*, 23) : πάλιν ἄλλων ἀπ' ἄλλοις

amener l'ennemi sur le terrain. Avec ses forces supérieures, le succès ne pouvait être douteux, d'autant plus que les cavaliers thessaliens passèrent à l'ennemi; on ignore si c'est avant ou pendant la bataille. Antipater repoussé se retira dans son camp, et, comme les cavaliers thessaliens barraient le passage du Sperchios, il garda ses troupes sous les armes, jusqu'au moment où ceux-ci se dirigèrent sur Lamia pour s'y loger plus commodément chez les particuliers. Aussitôt qu'il vit le passage libre, il franchit le fleuve, courut à Lamia, surprit la ville et s'y établit solidement[1].

Ce combat, qui dut se livrer au milieu de l'été, fut regardé et à juste titre par les Hellènes comme un grand succès; il enflamma partout l'enthousiasme des patriotes. Seules, les villes qui se sentaient menacées par leur haine ou leur arrogance restèrent fidèles aux Macédoniens. La Thessalie tout entière entra dans le mouvement : la Macédoine n'avait plus pour elle que la Thèbes de Phthiotide, Pélinnæon, que le roi Philippe avait grandie aux dépens des villes voisines, et Héraclée au pied de l'Œta, qui avait à craindre une recrudescence de haine chez les Œtéens et les Maliens[2]. Les Ænianes, les Dolopes, les Acarnaniens d'Alyzia abandonnèrent le parti macédonien : les autres Acarnaniens lui restèrent fidèles, par haine contre les Étoliens qui leur avaient arraché Œniadæ. Quoique l'Eubée fût tenue en bride par une forte garnison macédonienne, les Carystiens passèrent aux Hellènes. La forte garnison de la Cadmée empêcha les Thébains de revenir et de reconstruire leur ville, et, parmi les villes de la Béotie, aucune n'embrassa la cause de la liberté, qui signifiait pour elles le

εὐαγγελίων γραφομένων καὶ φερομένων ἀπὸ στρατοπέδου; sur quoi Phocion aurait dit : πότε ἄρα παυσόμεθα νικῶντες; Tout cela, sans doute, ne prouve pas d'une façon péremptoire que les faits se soient passés comme il est dit ci-dessus; mais Justin (XIII, 5, 8) écrit : *detrectantem pugnam et Heracleæ urbis tuentem se cingunt*. Il confond, il est vrai, le combat et le siège (de Lamia), mais on est pourtant en droit d'en conclure que l'engagement a eu lieu à Héraclée, d'autant plus que Pausanias (I, 1, 3) dit de Léosthène : Μακεδόνας ἔν τε Βοιωτοῖς ἐκράτησε μάχῃ, καὶ αὖθις ἔξω Θερμοπυλῶν καὶ βιασάμενος ἐς Λαμίαν κατέκλεισεν κ. τ. λ.

1) POLYÆN., IV, 4, 2.

2) Diodore (XVIII, 11) donne la liste des confédérés helléniques, et l'on y trouve Μαλιεῖς πλὴν Μαλιέων (corr. Λαμιέων).

rétablissement de la domination de Thèbes et sa vengeance[1]. Les Péloponnésiens eux-mêmes, qui jusqu'ici s'étaient tenus prudemment à l'écart, commençaient à s'agiter plus vivement depuis le combat sur le Sperchios. Des ambassadeurs athéniens, entre autres Hypéride et Polyeucte de Sphettos, allaient de ville en ville : ils furent rejoints par Démosthène qui, depuis son exil après l'affaire d'Harpale, séjournait le plus souvent à Trœzène et à Égine. Argos, Sicyone, Phlionte, Épidaure et ce qu'on appelait l'*Akté* d'Argolide, Élis, la Messénie, se joignirent à la Ligue, malgré les efforts contraires des ambassadeurs macédoniens; en compagnie de Pythéas et de Callimédon, les deux orateurs récemment expulsés d'Athènes, ceux-ci se présentèrent dans une assemblée des Arcadiens en face des députés athéniens, et, après un échange de discours et de répliques violentes, les Arcadiens se déclarèrent, eux aussi, pour les alliés[2].

Ils ne sortirent pas de chez eux cependant, sous prétexte peut-être que Corinthe leur barrait le passage. Il y avait là, en effet, une garnison macédonienne[3]. Mégare aussi tenait pour

[1]) PAUSAN., I, 25, 4. Pausanias donne un deuxième catalogue des confédérés.

[2]) Plutarque (*Demosth.* 27) rapporte les bons mots de cette délibération. Bien que Pausanias (VIII, 6, 1) dise que, dans cette guerre, les Arcadiens n'avaient combattu ni pour ni contre les Hellènes, on doit croire exacte l'assertion du biographe des orateurs (PLUT., *Vit. X Oratt.*, p. 846) affirmant que Démosthène les décida à prendre part au mouvement. Seulement, on ne s'explique pas bien comment cette adhésion des Arcadiens peut se concilier avec la situation du pays, notamment de Mégalopolis. En effet, ceci se passait avant la mort de l'excellent législateur Cercidas (voy. son épigramme sur le fameux Diogène dans DIOG. LAERT., VI, 70), que Démosthène (*De Coron.*, p. 324 r) compte parmi les traîtres coupables d'avoir (vers 344 livré leur ville natale aux Macédoniens, reproche dont, soit dit en passant, Cercidas est suffisamment lavé par son compatriote Polybe (XVII, 14). Ce doit être le parti de Polyænetos qui, à Mégalopolis, a provoqué cette défection (Cf. DIODOR., XVIII, 56), bien que ce système soulève aussi des difficultés sérieuses.

[3]) Justin (XIII, 5) nomme, il est vrai, Corinthe parmi les villes qui ont été entraînées dans le parti de la Ligue par Démosthène et Hypéride; mais, d'après Plutarque (*Arat.* 23), il y avait constamment dans l'Acrocorinthe, depuis le temps de Philippe, une garnison macédonienne; et le fait que Dinarque, le partisan d'Antipater, séjournait alors à Corinthe ([DEMOSTH.], *Epist.* V, p. 648 ed. B.) semble réfuter l'assertion de Justin. Si Corinthe

les Macédoniens; l'Achaïe se tenait tranquille depuis le désastre de Chéronée : quant à Sparte, depuis sa défaite en 330, elle avait en Macédoine cinquante otages, pris parmi les nobles.

La Ligue de Corinthe, sur laquelle reposait l'influence macédonienne en Grèce, était en pleine dissolution. Elle était remplacée par une Ligue hellénique avec une Diète qui la dirigeait [1], une armée alors victorieuse, et la flotte athénienne de 40 quadrirèmes et 200 trirèmes qui allait prendre la mer, flotte de beaucoup supérieure à celle des Macédoniens, tant pour le nombre que pour la grandeur des bâtiments.

Mais le coup le plus sensible pour Antipater, c'était la défection de la Thessalie. Le seul avantage qu'il possédât jusqu'ici, il en était privé, depuis que les 2,000 cavaliers thessaliens avaient passé à l'ennemi. Cette désertion était due surtout, paraît-il, à l'hipparque Ménon, dont la fille Phthia avait épousé le roi d'Épire Æacide. Cette trahison non seulement mettait Antipater hors d'état de tenir la campagne contre les alliés, mais coupait ses communications avec la Macédoine, du moins celles par voie de terre, et il en serait de même par mer, si la flotte athénienne arrivait avec toutes ses forces. L'armée ennemie pouvait, au contraire, par suite de l'accession de tant d'alliés nouveaux, faire venir sans cesse de nouveaux renforts : l'Eubée elle-même n'était plus sûre depuis la défection de Carystos, et les Béotiens étaient entourés à peu près de tous côtés d'ennemis exaspérés. Dans ces circonstances cri-

était aux mains des Macédoniens, cela pouvait suffire pour empêcher les Péloponnésiens, dont bon nombre, quoique membres de la Ligue, ne prirent point part à la guerre, de se mettre en campagne.

[1]) Ce synédrion n'était connu jusqu'ici que par une lettre qu'on citait comme envoyée par Démosthène (ἦλθεν ἐπιστολὴ πρὸς τοὺς τῶν συμμάχων συνέδρους). Son existence est aujourd'hui confirmée par le décret rendu en 306 en l'honneur de Timosthène de Carystos. Il y est dit : καὶ πρότερον ἐ[ν τῷ πολέμῳ ὃν πεπολέμηκε]ν ὁ δῆμος ὁ 'Αθηναίων [...ὑπὲρ τῆς ἐλ]ευθερίας τῶν ['Ελλή]νων [...σ]ύνεδρος ἐπὶ τ[ὰ σ]τρατ[ιωτικὰ...] συμμάχων ἠωνίζετο (C. I. Attic., II, n° 249). Les débris d'une autre inscription (C. I. Attic., II, n° 184) nous donnent, suivant l'ingénieuse conjecture de Koumanoudis, une liste des peuples associés pour cette guerre, les noms étant suivis de chiffres bas, qui paraissent indiquer le nombre de leurs voix ; par exemple : Φωκέων III, Λοκρῶν III [...Θ]ασίων III (peut-être vaudrait-il mieux lire ici Φλι]ασίων, d'après Pausanias, I, 25, 4); ensuite ... ἀπὸ Θράκης καὶ ... Κεφαληνίας III.

tiques, Antipater n'avait plus guère d'autre parti à prendre que de se maintenir à tout prix dans Lamia, où il s'était jeté, en attendant l'arrivée des renforts d'Asie. La situation de la ville, son acropole élevée, ses remparts prêtaient à la résistance, et son port de Phalara, à un mille de la ville, permettait de rester en communication avec la flotte. Antipater répara et augmenta les fortifications, accumula des armes, des machines de guerre et du matériel de toute sorte, fit des provisions de bouche autant qu'il en put trouver. La petite rivière de l'Achéloos, qui traversait la ville, fournissait de l'eau potable à discrétion [1].

Léosthène avait suivi l'ennemi avec toute l'armée confédérée jusqu'à Lamia. Pour se couvrir, il établit des retranchements munis d'un fossé, et mena son armée rangée en bataille contre la ville. Vu le tempérament de son armée, il tenait à éviter, si faire se pouvait, un long siège. Comme l'ennemi se renfermait derrière les murailles et que rien ne pouvait le décider à une sortie, Léosthène essaya de prendre la ville d'assaut. Il renouvela l'attaque chaque jour avec la plus grande vigueur : on le repoussa avec un courage et une ténacité égale. Les alliés éprouvèrent des pertes considérables, et Léosthène comprit qu'il ne pouvait emporter la ville de vive force. Il entreprit alors un blocus en règle et ferma toutes les approches de la ville ; notamment les communications avec Phalara et la mer furent tout à fait coupées. On commença à entourer la ville d'un mur avec fossés, qui isolait complètement les assiégés. Vu le grand nombre d'hommes enfermés dans la ville, il y avait lieu d'espérer que les provisions seraient bientôt épuisées et que le manque de vivres forcerait Antipater à se rendre [2].

On était à l'équinoxe d'automne, époque où la Ligue étolienne avait coutume de se réunir pour choisir un nouveau stra-

[1]) Diodor., XVIII, 12. Justin., XIII, 5. Strab., IX, p. 434. Sur l'emplacement de Lamia (Zeitoun) voy. Leake, *Travels in Northern Greece*, II, p. 20. C. I. Græc., I, n° 1776.

[2]) Diodor., XVIII, 12. Hypéride est ici d'accord avec Diodore : ἐν ᾗ γε παρατάττεσθαι μὲν ὁσημέραι ἀναγκαῖον ἦν. πλείους δὲ μάχας ἠγωνίσθαι. ...χειμώνων δ' ὑπερβολὰς κ. τ. λ. (*Epitaph.* IX).

tège [1]. Les Étoliens demandèrent à Léosthène la permission de s'en retourner dans leur pays « pour y vaquer à leurs affaires locales ». Le prétexte était-il sincère, ou bien étaient-ils déjà las d'une guerre qui donnait beaucoup de fatigue et de peine sans le moindre butin, toujours est-il qu'ils retournèrent dans leur pays, et ils formaient le quart de l'armée. Léosthène cependant restait assez fort pour continuer le blocus de la ville. La disette commençait à s'y faire cruellement sentir, et Antipater se vit obligé d'entamer des négociations. Il offrait la paix, mais Léosthène voulait qu'il se rendît sans conditions [2]. Plus d'espoir pour Antipater : de jour en jour l'enceinte construite par l'ennemi devenait plus solide et plus épaisse; des sorties tentées contre les travaux ne servaient qu'à empêcher le soldat de perdre dans l'inaction absolue sa dernière espérance et ce qui lui restait d'énergie. C'est dans une de ces sorties que Léosthène, se trouvant dans un fossé récemment creusé, reçut une pierre de fronde à la tête : il s'affaissa; on le transporta évanoui dans son camp; trois jours après, il était mort [3].

La mort de Léosthène était un coup terrible pour la cause des alliés. Bon soldat et général capable, il avait la confiance absolue des alliés [4], et son nom attirait de loin comme de près les bandes de mercenaires. Les résultats obtenus jusqu'alors avaient répondu aux plus belles espérances des coali-

[1]) Polyb., IV, 37, 2. Lukas (*Ueber Polybios' Darstellung des aitolischen Bundes*, p. 64) explique autrement ce retour au pays : « Probablement, dit-« il, les Acarnaniens, Ambraciotes et Amphilochiens avaient profité de « l'absence de leurs ennemis les Étoliens pour faire une incursion en Étolie ». Ce n'est cependant pas là ce que doit signifier l'ἐθνικαὶ χρεῖαι de Diodore, au passage indiqué.

[2]) Suivant Diodore (XVIII, 18), Antipater rejette plus tard toutes les propositions des Athéniens, ἐὰν μὴ καθ' ἑαυτοὺς ἐπιτρέψωσιν αὐτῷ... καὶ γὰρ ἐκείνους συγκλείσαντες εἰς Λαμίαν τὸν Ἀντίπατρον τὰς αὐτὰς ἀποκρίσεις πεποιῆσθαι, πρεσβεύσαντος αὐτοῦ περὶ τῆς εἰρήνης.

[3]) Diodor., XVIII, 13. Justin (XIII, 5) dit : *telo e muris in transeuntem jacto occiditur*, ce qui paraît bien ne pas s'appliquer à un engagement proprement dit (συμπλοκῆς γενομένης. Diodor., *ibid.*). D'après Pausanias (III, 6, 2), Léosthène tomba au commencement du combat, « comme Cléombrote à Leuctres, et Hippocrate à Délion ».

[4]) Pausanias (I, 25, 4) dit de Léosthène : δοκῶν εἶναι πολέμων ἔμπειρος, et un peu plus loin : καὶ δὴ τότε ὧν εἰς αὐτὸν ἤλπισαν τὰ ἔργα λαμπρότερα ἐπιδειξάμενος παρέσχεν ἀποθανὼν ἀθυμῆσαι πᾶσι καὶ διὰ τοῦτο οὐχ ἥκιστα σφαλῆναι.

sés ; aucun accident n'était survenu, et, sous sa direction, la « guerre hellénique », comme on l'appelait à Athènes[1], paraissait devoir aboutir au plus brillant succès.

Sa mort frappait au cœur la puissance des coalisés et lui enlevait sa vitalité. Plus on s'était promis de grandes choses sous son commandement, plus on avait joyeusement célébré de sacrifices, de fêtes et de processions aux messages de victoire qu'il envoyait incessamment du camp, plus on s'était abandonné à l'ivresse du succès, plus le découragement fut profond à Athènes quand on apprit sa mort. On exalta par des panégyriques outrés et des lamentations le deuil du grand mort et les regrets accordés à sa renommée. La fiancée du général, la fille d'un Aréopagite considérable, se donna la mort en disant que « vierge encore, elle était déjà veuve, et que nul autre n'était digne de posséder la fiancée de Léosthène[2] ». On fit au défunt les plus belles funérailles[3]; le peuple athénien décida ensuite qu'il y aurait une fête des Morts au Céramique, et Hypéride, l'homme d'État qui était alors à la tête des affaires, fut chargé de prononcer l'oraison funèbre de Léosthène et des citoyens morts dans la campagne de Lamia[4].

[1]) Le décret de 301 en l'honneur d'Euphilétos (C. I. Attic., II, n° 270) appelle cette guerre ὁ Ἑλληνικὸς πόλεμος.

[2]) Ce renseignement est tiré de St Jérôme (*Adv. Jovin.*, I, p. 35 ed. Francof. 1684); je le dois à Grauert (*Analekten*, p. 259). Grauert ajoute : « L'héroïsme d'autrefois n'était pas mort à Athènes »; cependant ce suicide, si tant est que ce ne soit pas une invention, témoignerait plutôt de l'espèce d'affectation et de surexcitation que l'on admire dans ces temps d'enthousiasme rétrospectif pour la liberté. Du reste, Léosthène était veuf et avait des enfants (Pausan., I, 1, 3).

[3]) D'après Diodore (XVIII, 13), le stratège paraît avoir été inhumé dans la plaine devant Lamia : ταφέντος ἡρωϊκῶς διὰ τὴν ἐν τῷ πολέμῳ δόξαν, ὁ μὲν δῆμος κ. τ. λ. La solennité des funérailles au Céramique n'a guère pu avoir lieu dès le mois de novembre 323.

[4]) Pausan., I, 29, 12. Le tableau dont parle Pausanias (I, 1, 3) doit avoir été dédié plus tard. Il s'est conservé de l'Ἐπιτάφιος d'Hypéride (ap. Stob., *Sermon.* CXXIII, p. 618) un fragment qui se rejoint presque sans lacune à un autre fragment du même discours retrouvé de nos jours dans un papyrus égyptien, à côté de fragments de trois autres discours d'Hypéride, de sorte que l'on a une idée nette et sûre des sentiments qu'exprime l'orateur. Il était dit dans une note de la première édition, insérée à cette place, que Léosthène avait été un des hétæres d'Alexandre : la question est vidée maintenant par une correction apportée au passage de Strabon sur la guerre

Il s'agissait maintenant de nommer à la place de Léosthène un général à qui on pût confier la direction supérieure de la guerre[1]. On craignait que le peuple ne choisît Phocion, qui était à l'époque le seul général en vue à Athènes; mais Phocion avait toujours entretenu d'excellents rapports avec les gouvernants de la Macédoine, et il s'était dès le début opposé à la guerre. D'ailleurs, sa prudence et son aversion pour les mesures décisives auraient entravé la marche des opérations, peut-être même amené une solution à l'amiable, tandis qu'on se flattait encore de l'espoir que la puissance macédonienne serait bientôt humiliée. C'est pourquoi le parti de la guerre à Athènes mit en avant un homme d'ailleurs sans influence qui conjura le peuple de ne pas choisir Phocion pour général, disant qu'il honorait en lui son plus vieil ami, qu'il avait été son camarade d'école, mais qu'on pouvait bien ne pas exposer aux périls de la guerre le plus grand héros qu'il y eût à Athènes, celui qu'on devait réserver pour le péril suprême. Après quoi il proposa le nom d'Antiphilos, et Phocion appuya sa proposition en disant qu'il ne connaissait pas cet excellent orateur, son plus vieil ami, mais qu'il lui saurait gré à l'avenir du zèle qu'il avait mis à lui rendre service. Le peuple choisit donc pour général cet Antiphilos qui, bien qu'incapable de remplacer complètement Léosthène aux yeux des Athéniens, fit preuve cependant de courage et d'habileté dans le commandement[2].

On doit trouver étonnant que Démosthène, qui avait été si longtemps le chef du parti anti-macédonien, ne fût pas encore revenu, alors que la guerre durait déjà depuis plusieurs mois. Il est possible qu'Hypéride, qui avait été un de ses accusateurs

Lamiaque (IX, p. 431) : ἐν ᾧ Λεωσθένης τε ἔπεσε τῶν Ἀθηναίων στρατηγὸς [καὶ Λεόννατος] ὁ Ἀλεξάνδρου ἑταῖρος.

[1]) Athènes paraît avoir eu, malgré l'existence du synédrion des alliés, le droit de nommer le généralissime (πόλεως ἀξιώματι. PAUSAN., I, 25, 3). On ne voit pas bien si le nouvel élu était, comme Phocion, un des dix stratèges ordinaires de l'année, parmi lesquels on choisissait les commandants, ou s'il fut élu exprès pour ce poste.

[2]) Diodore (XVIII, 13) l'appelle : ἀνὴρ συνέσει στρατηγικῇ καὶ ἀνδρείᾳ διαφέρων. Plutarque (*Phocion*, 26), en disant que, si les choses allèrent mal par la suite, ce fut en partie ἀπειθείᾳ — πρὸς τοὺς ἄρχοντας ἐπιεικεῖς καὶ νέους ὄντας, vise probablement Antiphilos; mais sa parole est de peu de poids en présence du témoignage d'Hiéronyme, suivi par Diodore.

dans l'affaire d'Harpale, ait désiré tenir à distance le grand orateur, auquel il lui aurait fallu céder le pas à la tribune. Il est possible aussi que, étant donné l'attitude de Démosthène pendant la guerre de Sparte en 330 et lors de l'arrivée d'Harpale, où il avait déconseillé une nouvelle lutte contre la Macédoine, Léosthène ait pensé qu'il s'opposerait encore à la guerre, malgré les chances de succès[1]. Cependant sa conduite dans le Péloponnèse, lorsqu'il s'était joint aux ambassadeurs athéniens pour recruter des adhérents à la ligue contre la Macédoine, prouvait bien qu'on pouvait compter sur son approbation; et maintenant que la mort du grand capitaine avait jeté le découragement au dedans et en dehors d'Athènes, on pouvait trouver opportun de ne pas se priver de gaieté de cœur de l'appoint d'un nom aussi respecté et aussi illustre parmi les Hellènes[2].

Sur la proposition de Démon de Pæania, cousin de Démosthène, le peuple décréta son rappel : une trirème fut dépêchée pour aller le chercher à Égine, où il se trouvait en ce moment. Quand il débarqua, les magistrats de la ville, les prêtres, une foule immense se rendit à sa rencontre et le reçut avec des cris de joie. Il leva les mains vers le ciel pour remercier les dieux, disant que son retour était plus beau encore que celui d'Alcibiade, car il ne revenait pas par la force, mais rappelé par

[1]) Plutarque (*Parall. Dem. et Cic.* 3) insinue peut-être quelque chose d'approchant, quand il dit que les hommes de guerre avaient eu peur des orateurs : Δημοσθένους μὲν Χάρητα καί Διοπείθην καὶ Λεωσθένην, Κικέρωνος δὲ Πομπήιον καὶ Καίσαρα κ. τ. λ.

[2]) L'auteur des *Vies des dix Orateurs* (p. 849) parle d'une réconciliation entre Hypéride et Démosthène (καὶ συμβαλὼν Δημοσθένει καὶ περὶ τῆς διαφορᾶς ἀπολογησάμενος) qui aurait eu lieu après la prise d'Athènes : A. SCHÆFER (*Demosthenes*, III, p. 336) estime qu'il s'agit de l'entrevue des deux orateurs en Arcadie. Si la sixième lettre de Démosthène était authentique, elle démontrerait, par la plus forte des preuves, que Démosthène vivait encore loin d'Athènes alors qu'Antiphilos était déjà stratège. Il suffit de constater qu'à propos de la solennité du Céramique, Diodore (XVIII, 13) dit de Démosthène; κατ' ἐκεῖνον τὸν χρόνον ἐπεφεύγει. Sans doute, Justin (XIII, 5, 11-12), après avoir dit *ab exsilio revocatur*, continue par *interim — Leosthenes occiditur*, et Plutarque (*Vit. X Oratt.*, p. 846) met le blocus de Lamia après son retour; mais je ne suis pas d'avis, comme GRAUERT (*Analekten*, p. 255), qu'il faille laisser le dernier mot à ces deux auteurs.

l'amour du peuple[1]. Quant à l'amende à laquelle il avait été condamné et qui ne pouvait être remise, on trouva un expédient pour l'acquitter : le peuple le chargea du soin d'orner l'autel pour la fête de Zeus Sauveur, et, au lieu de la somme habituelle, on lui compta le montant de l'amende qu'il avait à payer.

Pendant que ces événements se passaient à Athènes, les choses avaient bien changé sur le théâtre de la guerre, et en faveur des Macédoniens. Aussitôt après la mort de Léosthène, Antipater avait détruit une partie des lignes ennemies et gagné de l'espace, ce qui lui permit de faire des approvisionnements suffisants et d'attendre l'arrivée d'une armée de secours. Lysimaque avait déjà amené des troupes en Thrace, et de ce côté la Macédoine n'avait plus rien à craindre. Mais surtout Léonnatos approchait. Hécatæos, le tyran de Cardia, qu'Antipater lui avait dépêché, l'avait rencontré marchant du côté d'Eumène, qu'il devait aider à soumettre la Cappadoce : il lui avait exposé que les Macédoniens étaient serrés de près à Lamia ; que de prompts secours étaient nécessaires ; qu'on devait d'abord parer au danger le plus pressant. Comme il s'agissait de nuire à un ancien ennemi, le tyran de Cardia avait redoublé de zèle. En même temps, Léonnatos recevait une lettre de Cléopâtre, sœur d'Alexandre et veuve du roi d'Épire, qui l'invitait à venir à Pella, en lui disant qu'elle avait le désir de se marier avec lui. Aucune nouvelle ne pouvait être plus agréable à cet ambitieux; son armée était prête, la défaite des Hellènes à peu près certaine ; il devenait le sauveur de la Macédoine, éclipsait Antipater, prenait une influence décisive dans l'empire d'Alexandre, et la main de la reine achevait de combler ses vœux. Il abandonna l'expédition de Cappadoce, retourna en Europe, et, ralliant en route une foule de jeunes Macédoniens qui accouraient de tous côtés pour se joindre à sa troupe, il traversa la Macédoine pour aller en Thessalie débloquer Antipater, à la tête de 20,000 hommes de pied et de 2,500 cavaliers[2].

1) Plut., *Demosth.* 27. Lucian., *Encom. Demosth.* 31.
2) Diodor., XVIII, 14. Plut., *Eumen.* 3.

On pouvait être alors au deuxième mois de l'année 322. L'armée des alliés n'était plus au complet : les Étoliens n'étaient pas revenus, et les contingents de plusieurs États grecs avaient regagné leurs foyers pour l'hiver[1]. C'est à ce moment aussi, semble-t-il, qu'Aryptæos abandonna la cause des alliés avec ses Molosses[2]. Il n'était plus possible, avec des forces ainsi réduites, de partager l'armée en deux corps, dont l'un continuerait le siège de Lamia, tandis que l'autre marcherait à la rencontre du gouverneur de Phrygie. L'essentiel était d'empêcher la jonction des deux armées macédoniennes, et le seul moyen, c'était une victoire rapide et décisive sur Léonnatos. Aussi le siège fut-il aussitôt levé, le camp incendié, les bagages et les invalides transportés à Méliteia, ville forte située au milieu des montagnes, sur la grande route de Lamia en Thessalie[3]. L'armée hellénique, forte de 22,000 fantassins et de plus de 3,500 cavaliers conduits par Ménon, l'hipparque de la cavalerie thessalienne, s'avança sous le commandement en chef d'Antiphilos au-devant de l'ennemi[4]. Les deux armées se rencontrèrent dans une plaine qui, entourée de hauteurs boisées, aboutissait d'un côté à un marais couvert de joncs. C'était un excellent champ de bataille pour la cavalerie, qui faisait la force de l'armée des coalisés. Un combat de cavalerie s'engagea qui se prolongea longtemps et fut mené avec vigueur : finalement, les escadrons macédoniens ne purent résister davantage au nombre et à la supériorité marquée de la cavalerie thessalienne. Ils furent rompus ; une partie fut jetée dans le marais, et parmi eux Léonnatos, qui avait combattu avec sa vi-

1) τῶν ἄλλων Ἑλλήνων οὐκ ὀλίγοι (DIODOR., XVIII, 15).

2) ὕστερον διὰ προδοσίας συνήργησε τοῖς Μακεδόσι (DIODOR., XVIII, 11, 1). On ne voit pas si Aryptæos était de la famille des princes, ou simplement un personnage important de la région ; puisqu'il passa alors du côté des Macédoniens, c'est sans doute qu'il n'était pas du parti d'Olympias.

3) Meliteia est située sur le versant septentrional de l'Othrys, au bord de l'Enipée (STRAB., XI, p. 432), à 60 ou 70 stades au-dessus de Pharsale, et à une forte étape de nuit de Larissa (POLYB., V, 97).

4) Par quel chemin, c'est ce qu'on ne dit pas ; ce n'était probablement pas par celui de Méliteia, la principale route pour aller en Thessalie ; il semble que Léonnatos essaya de se jeter du côté de Lamia, en passant par Phères et Thèbes, d'autant plus que cette Thèbes sur le golfe de Pagase était fidèle aux Macédoniens.

gueur et son courage habituels. Couvert de blessures, il s'affaissa et mourut : c'est à grand peine que les siens purent arracher le corps de leur général à l'ennemi victorieux. Pendant ce combat de cavalerie, l'infanterie des deux côtés n'avait pas bougé. Dès que la victoire se fut décidée en faveur des alliés, la ligne macédonienne se retira sur les hauteurs boisées, soit qu'elle craignît d'être enfoncée par les Thessaliens enivrés de leur victoire, ou qu'elle eût reçu l'ordre exprès de cesser le combat[1]. Les Thessaliens cherchèrent à plusieurs reprises à s'emparer des hauteurs, mais sans succès. Épuisés par un combat de plusieurs heures, les chevaux ne pouvaient plus servir à de nouvelles tentatives. Les alliés érigèrent un trophée sur le champ de bataille et se retirèrent dans leurs positions.

En dépit de leur victoire, les alliés n'avaient rien gagné, puisqu'ils n'avaient pas pu anéantir toute l'armée de secours. C'était un insuccès irréparable, car, le lendemain de la bataille, Antipater, s'échappant de Lamia où l'on n'avait pas pu laisser de corps d'observation, fit sa jonction avec l'armée de secours, dont le gros n'avait pas été entamé. Pour lui, l'issue de la journée précédente était décidément favorable : Léonnatos eût été un rival dangereux, et, s'il avait été vainqueur, Antipater sauvé par lui n'aurait pu jouer à côté de lui qu'un rôle secondaire. Maintenant, au contraire, il héritait, par la force des choses, du commandement de l'armée même qu'avait amenée Léonnatos; et, sans être supérieur aux alliés, car sa cavalerie avait été fortement éprouvée, il était du moins en état de tenir la campagne en pays ennemi. Évitant les plaines et les moindres escarmouches, il se retira lentement de la partie méridionale de la Thessalie en suivant les hauteurs généralement boisées, et prit enfin position à proximité de la Macédoine, de

[1]) Diodore, qui donne seul un récit un peu détaillé de cette bataille (XVIII, 15), adopte la première version : cependant, vu les circonstances présentes, il n'aurait pas été prudent d'engager toutes les forces de l'armée dans un combat qui ne devait être que défensif : le but principal était de rejoindre les Macédoniens de Lamia, et ce but, on le vit bien le jour suivant, pouvait être atteint sans prolonger la lutte. Aucun auteur ancien ne désigne l'endroit où eut lieu l'engagement; il devait être à quelques milles au N.-E. de Lamia, sur la route qui mène à Thèbes de Phthiotide.

façon à pouvoir faire venir les renforts et les provisions nécessaires[1]. Antiphilos, avec l'armée des alliés, campa dans la plaine de Thessalie ; il n'osait attaquer les Macédoniens dans leurs fortes positions, et il se vit obligé d'attendre leurs mouvements ultérieurs.

Cependant, la guerre sur mer avait pris une tournure à laquelle on ne pouvait guère s'attendre en comparant les forces navales des deux parties belligérantes au commencement des hostilités. Dans l'état actuel de nos sources, on ne peut guère en distinguer que partiellement les diverses phases.

Diodore est le seul auteur qui donne des indications quelque peu suivies. Après avoir conduit le récit de la guerre sur le continent jusqu'à la défaite de Léonnatos et la retraite d'Antipater vers la frontière de Macédoine, il continue ainsi : les Macédoniens étant maîtres de la mer, les Athéniens armèrent de nouveaux vaisseaux pour les joindre à ceux qui tenaient déjà la mer, ce qui portait leur flotte à 170 bâtiments ; celle des Macédoniens en comptait 240, commandés par le navarque Clitos. Clitos, opposé au navarque athénien Euétion, fut vainqueur dans deux batailles, et coula un grand nombre de vaisseaux ennemis près des « îles Échinades ». Or, ces îles sont situées sur la côte étolienne : comme on a jugé impossible que la guerre maritime ait eu lieu dans ces parages et qu'il se soit même livré deux batailles navales, on a supposé que Diodore a confondu peut-être les îles Échinades avec le port d'Échinos, à quelques lieues à l'est de Phalara, ou qu'il veut parler peut-être des îles Lichades, situées à proximité, à la pointe nord-ouest de l'Eubée.

Au commencement de la guerre, les Athéniens avaient

[1]) Peut-être la position dont il s'agit ici est-elle celle de Pélinnæon dans l'Histiæotide, à l'entrée sud des défilés Cambuniens ; autrement, cette partie de la Thessalie restée fidèle à la cause macédonienne et le chemin de la Haute-Macédoine se seraient trouvés ouverts à l'ennemi. Naturellement, la route de Tempé resta également occupée. L'assertion de Justin : *in Macedoniam concessit* paraît inexacte, car plus tard c'est seulement en Thessalie que Cratère opère sa jonction avec Antipater. De même, ce qui suit : *Græcorum quoque copiæ, finibus Græciæ hoste pulso, in urbes dilapsæ*, n'est vrai qu'en partie.

décidé d'armer 40 vaisseaux à quatre rangs de rames et 200 trirèmes, tandis que Clitos ne pouvait alors mettre en mer que 110 bâtiments. Même en distrayant de ces 240 navires un nombre considérable de vaisseaux pour protéger la côte et les ports athéniens, la flotte active eût été bien supérieure encore à celle des ennemis, si l'on avait mis toute la diligence nécessaire aux armements. Qu'Antipater, retiré à Lamia quand la défection de la Thessalie était déjà consommée, ait pu faire ses approvisionnements de vivres et de matériel par Phalara et la mer, cela prouve que la flotte athénienne n'avait pas encore commencé son action en août, ni même en septembre. D'autre part, si la flotte macédonienne, qui au début de la guerre n'était que de 110 vaisseaux, s'est élevée à 240, les renforts n'ont pu lui arriver que de Cypre, de la Phénicie et de la Cilicie. Du reste, Alexandre lui-même, peu de temps avant sa mort, en apprenant que la Grèce commençait à remuer, avait donné l'ordre de tenir tout prêts 1,000 vaisseaux de guerre[1].

A Athènes aussi on devait savoir que Clitos attendait ces renforts importants. Cette considération explique pourquoi l'on mit à la mer un nombre si considérable de vaisseaux, pour écraser Clitos avant qu'il n'eût reçu ses renforts, ou du moins pour barrer le passage à la flotte auxiliaire et l'arrêter aussi loin que possible à l'est. On pouvait peut-être espérer dans ce cas que les Rhodiens, qui avaient déjà chassé de chez eux leur garnison macédonienne, réuniraient leurs vaisseaux à ceux des Athéniens.

Depuis que Lamia étroitement assiégée était coupée du port de Phalara, la flotte macédonienne n'avait plus rien à faire dans les eaux étroites du golfe Maliaque; elle n'aurait donc eu aucun motif de livrer deux batailles navales, comme on veut le faire dire à Diodore, si même deux victoires complètes n'avaient dû apporter aucun soulagement à l'armée de Lamia. Le navarque Clitos devait avant tout rallier ces ren-

[1]) En tout cas, Léonnatos n'a pas dû avoir de flotte sérieuse à sa disposition. *Quod cum nunciatum Alexandro erat, mille naves longas sociis imperari præceperat, quibus in occidente bellum gereret excursurusque cum valida manu fuerat ad Athenas delendas* (Justin., XIII, 5, 7). Il y a bien quelque exagération dans ce renseignement.

forts expédiés d'Asie, afin d'opérer, en débarquant sur les côtes des ennemis, des diversions qui rappelleraient leur armée de terre, ou du moins d'empêcher par des démonstrations énergiques que les alliés rentrés dans leur foyers pour l'hiver, les Étoliens, par exemple, ne retournassent à l'armée fédérale en Thessalie.

Ici se place une anecdote, dont Plutarque parle à plusieurs reprises et d'où l'on peut, ce semble, tirer quelque renseignement. Clitos, dit-il, après avoir détruit à Amorgos deux ou trois vaisseaux helléniques, s'était fait appeler Poseidon et avait pris le trident[1]. Il dit encore, à propos de cette bataille navale, qu'à Athènes on se promettait un brillant succès ; qu'un beau jour Stratoclès avait traversé en toute hâte le Céramique, une couronne sur la tête, annonçant que la flotte athénienne avait remporté une grande victoire, et demandant en conséquence qu'on offrît des actions de grâces aux dieux et un repas au peuple. Au milieu du banquet, pendant que les citoyens s'abandonnaient à la joie, les débris de la flotte vaincue rentraient au Pirée. Comme les Athéniens voulaient rendre Stratoclès responsable de leur déception, il eut l'impudence de répondre : Eh bien ! qu'ai-je fait de mal en vous tenant en joie pendant trois jours[2] ?

Peut-être faut-il voir une conséquence immédiate de cette défaite dans l'incident que Plutarque raconte dans la *Vie de Phocion*, après la nomination d'Antiphilos comme successeur de Léosthène et avant la bataille livrée par Léonnatos en

[1]) [Plut.] *De fort. Alex.*, II, 5. Clitos livra une seconde bataille navale en 318, mais dans d'autres parages, et il y fut vaincu et tué. Entre les Cyclades et les Sporades, il y a un large bras de mer non obstrué, route naturelle des navires qui vont de Rhodes à la côte de l'Attique ; c'est sur le bord occidental de cette voie que se trouve Amorgos, la plus avancée des Cyclades au S.-E.

[2]) Plut., *Præc. reip. ger.* 3. *Demosth.* 11. A cette bataille, la flotte athénienne était commandée par Euétion ; c'est ce qui résulte d'un décret rendu en 302/1 en l'honneur de deux métèques domiciliés à Athènes :... καὶ ἐπὶ τοῦ Ἑλληνικοῦ πολέμου εἰς τὰς ναῦς [τὰς] μετ' Εὐε[τί]ωνος ἐκπλευσάσας εἴς τε τὴν πρώτη[ν ἐπίϐ]ασιν καλῶς καὶ φιλοτίμως συνεπεμελήθησ[αν ὅπως] ἂν ἐκπλεύσωσιν, καὶ πάλιν ἀπὸ τῆς ναυμαχ[ίας κατα]πλευσασῶν τῶν νεῶν τῆς... λ... τῆς ἐξα... (C. I. Attic., II, n° 270). Plutarque aussi (*Phoc.* 23) appelle la guerre dite Lamiaque τὸν Ἑλληνικὸν πόλεμον.

Thessalie. Des vaisseaux macédoniens se seraient montrés à Rhamnonte; une troupe considérable de Macédoniens et de mercenaires aurait débarqué sous la conduite de Micion, et, poussant au loin ses incursions dévastatrices, aurait ravagé toute la Paralia. Le narrateur retrace avec les couleurs les plus vives l'effet produit à Athènes par cette surprise. Les Athéniens s'attroupent sur la place publique; chacun donne son avis, l'un, qu'il faut occuper les hauteurs, l'autre, qu'il faut lancer la cavalerie sur le flanc de l'ennemi, si bien que Phocion s'écrie : « Par Héraclès! combien voilà de stratèges et peu de soldats! » Il finit par réunir une troupe d'hoplites et marche à leur tête contre l'ennemi : mais à peine les a-t-il rangés en ligne que chacun se lance en avant, l'un plus vite que l'autre, comme s'il allait à lui seul chasser l'ennemi; puis, voyant que l'affaire devient sérieuse, chacun regagne son rang en toute hâte, méritant les reproches amers du stratège qui leur disait : « Vous avez abandonné deux fois votre poste, celui que votre stratège vous avait donné, celui que vous aviez pris vous-mêmes ». Malgré cela, le vieux et brave général réussit à battre les Macédoniens. Beaucoup furent tués, parmi eux Micion[1].

A la nouvelle de la défaite d'Amorgos, la partie de la flotte destinée à protéger la côte de l'Attique s'est sans doute concentrée rapidement devant Munychie et le Pirée, pour recueillir les débris de l'Armada vaincue et couvrir les ports. Il est probable que Clitos, en les voyant garantis de la sorte, après la tentative infructueuse sur Rhamnonte, n'en fit pas une seconde et se porta du côté où il pouvait rendre le plus de services pour

[1]) Plut., *Phocion*, 25. Immédiatement avant, entre l'élection d'Antiphilos et les événements de Rhamnonte, Plutarque rapporte que les Athéniens avaient voulu entreprendre une campagne contre les Béotiens; que Phocion s'y était opposé, et que, comme toutes ses remontrances n'aboutissaient à rien, il avait ordonné à tous les hommes valides, jusqu'à l'âge de 60 ans, de se pourvoir de vivres pour cinq jours, afin de marcher sur la Béotie. Comme les vieux se lamentaient d'être obligés de partir, il leur avait répondu que, malgré ses 80 ans, il irait avec eux; mais le peuple avait décidé alors d'abandonner ce projet. Polyænos (III, 12, 2) raconte la même chose. On pourrait conjecturer que cette expédition en Béotie avait été proposée comme riposte à la marche en avant de Léonnatos.

la guerre de Thessalie. Le mieux qu'il pouvait faire était d'empêcher les Étoliens de rejoindre l'armée, jusqu'à ce que Léonnatos se fût avancé assez loin pour débloquer Lamia; et si Léonnatos avait déjà succombé, si Antipater devenu libre avait pris position au delà du Pénée, la diversion sur les côtes étoliennes devenait encore plus nécessaire.

Si, au commencement « de la guerre hellénique », les Athéniens avaient résolu de mettre en ligne un grand nombre de vaisseaux, après cette défaite et à voir la tournure que prenaient leurs affaires en Thessalie, il était grand temps de le faire. Dans ce qu'on est convenu d'appeler les « archives de la marine » se trouvent des listes tronquées de vaisseaux, de matériel, de sommes d'argent, etc., qui ont été transmises lors du renouvellement des fonctionnaires, dans l'été de 322 et de 321[1]. On y voit que des vaisseaux ont été envoyés à Aphètes[2], à l'entrée du golfe de Pagase, probablement pour assurer à l'armée de Thessalie ses communications avec la mer; que d'autres ont été expédiés ensuite sous le commandement de Métrobios : c'était peut-être un envoi provisoire, en attendant que le reste de l'escadre qu'on avait décidé d'armer fût prête à partir pour la côte de l'Étolie. Parmi ces armements complémentaires, on voit une quinquérème, la première qui ait été lancée à Athènes[3].

C'est uniquement du passage cité de Diodore qu'il ressort que la flotte athénienne succomba dans une seconde bataille navale. S'il indique les deux batailles comme livrées près des îles Échinades, c'est peut-être qu'il a pris ses notes un peu à la hâte ou qu'il y a une lacune dans le texte. En tout cas, on ne distingue plus quel lien chronologique il y a entre cette seconde bataille sur les côtes de l'Étolie et les opérations en Thessalie.

[1]) J'ai essayé jadis (*N. Rhein. Museum*, II [1842], p. 511 sqq.), en suivant les magistrales études de Böckh sur les archives de la marine, de grouper les renseignements que fournissent sur la guerre hellénique les nos XV, XVI, XVII des *Seeurkunden*.

[2]) Böckh, *Seeurkunden*, p. 549.

[3]) Böckh, *op. cit.*, p. 567. Cette *Pentère* est commandée par l'Acharnien Pythoclès, celui qui conduisait auparavant la *tétrère* Paralia (XVII, 25). Cf. *Rhein. Museum*, II, p. 524 sqq.

Cratère, le prostate du royaume, était arrivé d'Asie vers le mois de mai ou de juin 322, ayant avec lui les 10,000 vétérans de la grande armée macédonienne, 1,000 frondeurs et archers perses, et 1,500 cavaliers. Il traversa la Macédoine sans s'arrêter et, s'avançant rapidement sur la Thessalie, fit sa jonction avec Antipater, auquel il abandonna le commandement supérieur, en sa qualité de stratège « autocrate » de la Macédoine et de l'Hellade. L'armée ainsi grossie comptait maintenant plus de 40,000 fantassins, 3,000 archers et frondeurs, 5,000 cavaliers. Elle s'avança aussitôt à l'intérieur de la Thessalie et prit position aux bords du Pénée.

L'armée des alliés se trouvait dans la plaine au sud du fleuve, du côté des montagnes : elle était en assez mauvais état, diminuée de beaucoup de contingents grecs qui, au printemps, après la retraite des Macédoniens, avaient regagné leurs foyers, les uns lassés de cette campagne sans résultat, les autres croyant la partie gagnée, les autres enfin mus par des jalousies mesquines. Les forces des alliés ne dépassaient pas 25,000 hommes pour l'infanterie et 3,500 pour la cavalerie. Ce qui était plus fâcheux encore, c'est que cette armée était inférieure à celle des ennemis non seulement en nombre, mais aussi en expérience et en discipline. Elle comptait beaucoup de jeunes officiers, qui, pour s'entendre avec leurs subordonnés, devaient se montrer d'autant plus conciliants qu'ils avaient moins de capacité réelle et d'expérience militaire pour asseoir leur autorité. A mesure que la situation des alliés empirait, le désordre augmentait dans les masses et l'indécision dans le conseil de guerre. Ils auraient dû à tout prix se tenir sur la défensive, d'autant plus qu'ils étaient presque inattaquables sur la pente de la montagne, qu'ils pouvaient compter que des troupes fraîches leur arriveraient des États grecs, et que leurs communications étaient assurées avec le pays et avec la mer. Mais l'ennemi était proche et les pressait de jour en jour davantage. L'impatience dans l'armée grecque augmentait d'une façon inquiétante[1]. Confiants dans la cavalerie thessalienne, dans les avantages du terrain et la solidité de leurs positions

[1]) DIODOR., XVIII, 17. — ἀπειθείᾳ πρὸς τοὺς ἄρχοντας, ἐπιεικεῖς καὶ νέους ὄντας (PLUT., *Phocion*, 26).

dans la montagne, qui leur restaient en cas de retraite, les alliés décidèrent de livrer bataille.

Au sud du Pénée s'étend, à deux milles environ vers le sud, la plaine de Cranon, entourée de hauteurs que traverse la route de Larissa à Lamia et à Pagase[1]. L'armée des alliés était campée sur les hauteurs au sud, tandis qu'Antipater avait passé le fleuve un peu au-dessus de Larissa, et de là cherché à différentes reprises à forcer l'ennemi au combat. Enfin, le 7 août, jour anniversaire de Chéronée, les colonnes de l'infanterie grecque descendirent dans la plaine et se rangèrent en bataille. Sur leur flanc droit chevauchaient les escadrons de la cavalerie thessalienne[2]. L'armée macédonienne se trouva bientôt en ligne, sa cavalerie sur l'aile gauche, pour commencer le combat avec les cavaliers thessaliens, force principale des alliés. Malgré leur bravoure et leur supériorité numérique, les Macédoniens ne purent résister à l'attaque impétueuse des Thessaliens et furent obligés de battre en retraite. Cependant, Antipater avait conduit les phalanges macédoniennes contre les hoplites ennemis : ceux-ci furent enfoncés ; une sanglante mêlée s'engagea : ne pouvant résister au nombre et au poids des phalanges, les alliés cessèrent précipitamment le combat et se retirèrent en aussi bon ordre que possible sur les hauteurs, d'où ils réussirent à repousser les attaques de la grosse infanterie macédonienne, qui tenta à plusieurs reprises d'escalader les hauteurs. Mais la cavalerie des alliés, déjà victorieuse, en voyant la retraite de l'infanterie, se hâta de la rejoindre pour ne pas être coupée. Ainsi la bataille finit sans résultat, bien que la victoire penchât du côté des Macédoniens, car leurs pertes ne dépassaient pas 130 morts, tandis que les alliés avaient perdu environ 500 hommes, dont 200 Athéniens[3].

[1]) Ces indications topographiques sont tirées des auteurs anciens. D'après Galien (*Epidem*. I, p. 350, ed., Basil. 1538), Cranon (*Cranon* chez Tite-Live et autres auteurs) se trouvait ἐν κοιλῷ καὶ μεσεμβρινῷ χωρίῳ, et la route de Lamia est marquée sur la Table de Peutinger. La date de la bataille (7 Métagitnion) est donnée par Plutarque (*Camill.*, 19. *Demosth.*, 28).

[2]) Diodore dit : πρὸ τῆς τῶν πεζῶν φάλαγγος ἔστησαν τοὺς ἱππέας, ce qui ne peut désigner autre chose que le côté ouvert et vulnérable, autrement dit, le flanc droit de l'infanterie.

[3]) DIODOR., XVIII, 17. PAUSAN., VII, 10, 5. Pausanias, ici comme plus

Le lendemain, Antiphilos et Ménon réunirent en conseil de guerre les généraux de leur armée, pour décider s'il fallait attendre de Grèce de nouvelles troupes et risquer une bataille décisive quand on aurait reçu des renforts suffisants, ou s'il valait mieux engager des négociations en vue de la paix. L'armée des alliés était encore assez importante pour se maintenir dans ses solides positions, et la bataille même de Cranon avait prouvé que, si l'on parvenait à égaler à peu près l'effectif des Macédoniens, on pourrait leur tenir tête : les secours ne pouvaient tarder à arriver; avec une bonne direction et cette excellente cavalerie thessalienne, on devait pouvoir tenir l'ennemi en échec. Mais cette rencontre avait jeté le découragement dans une grande partie de l'armée : on trouvait que l'insuccès était dû à des fautes; les derniers liens de l'entente et de la discipline se rompirent : qui pouvait dire si les villes enverraient encore des renforts dans les conditions présentes, et si les Macédoniens ne recevraient pas de leur côté de nouvelles troupes? Il semblait encore possible d'obtenir à l'heure actuelle une paix honorable; en présence de la Ligue de tous les Hellènes, Antipater paraissait devoir se contenter de quelques concessions. On envoya donc des députés au camp macédonien pour ouvrir des négociations au nom des alliés. Le stratège macédonien répondit qu'il ne pouvait discuter avec une Ligue qu'il ne reconnaissait pas[1]; que les États qui désiraient la paix devaient lui faire parvenir séparément leurs propositions. Ces prétentions parurent sans doute aux alliés une exigence insolente, et les négociations furent rompues.

Cette malheureuse tentative de négociation fut plus préjudiciable à la cause hellénique que le combat de Cranon. Elle avait trahi le découragement et l'indécision des Grecs; on s'aperçut qu'ils n'étaient nullement résolus à pousser à bout et à tout prix l'entreprise commencée. Quant à l'offre que faisait Antipater de négocier séparément avec les différents États de la Ligue, elle donnait assez aux uns et aux autres la

haut (I, 8, 4) et comme Polybe (IV, 29, 2), nomme Lamia à la place de Cranon.

[1]) Diodore (XVIII, 17) dit simplement : οὐδενὶ τρόπῳ κοινὴν σύλλυσιν ποιήσασθαι.

tentation de chercher leur salut aux dépens de la cause commune. Dès lors, comment auraient-ils pu compter les uns sur les autres? comment les uns n'auraient-ils pas craint d'être trahis, les autres d'être exploités ?

Les contingents de l'armée coalisée se trouvaient encore réunis dans une position bien fortifiée, mais l'état moral des troupes rendait impossible tout autre mouvement militaire. Des détachements macédoniens se présentèrent, sans rencontrer de résistance, devant les villes thessaliennes : n'étant pas secourues par la Ligue, les places fortes durent se rendre l'une après l'autre. Déjà les alliés, sans doute dans la crainte d'être tournés, avaient quitté leurs positions; alors Pharsale[1], la patrie de l'hipparque Ménon, fut prise à son tour, et la cavalerie thessalienne, principale force des alliés se dispersa : la Thessalie était au pouvoir des Macédoniens. Plusieurs États de la Ligue étaient déjà entrés en pourparlers avec Antipater et Cratère. On fit sans doute aux premiers arrivés des conditions capables de séduire ceux qui hésitaient encore[2]. Athènes elle-même demanda la paix : Antipater exigea qu'on lui livrât les orateurs qui avaient parlé contre la Macédoine; sinon, il viendrait lui-même pour en finir les armes à la main. Les négociations furent rompues là-dessus[3], mais les autres États se hâtèrent d'autant : en quelques semaines, la Ligue hellénique

[1]) Plut., *Vit. X Oratt.* p. 876.

[2]) Ces conditions, nous ne les connaissons pas : mais comme, quelques années plus tard, il est question des autorités oligarchiques instituées par Antipater et de la suppression du régime autonome (Diodor., XVIII, 69), il est à croire que les bases du système, c'est-à-dire la suppression de la démocratie absolue, ont dû être posées dès maintenant, avec l'assentiment d'un parti, dans les cités de la Ligue.

[3]) Plut., *loc. cit.* Comme on ne consentit pas encore à livrer les orateurs, il est à croire que ces négociations ont été engagées en Thessalie même. Suidas (s. v. Δημοσθένης et 'Αντίπατρος) dit qu'on exigeait τοὺς δέκα ῥήτορας : on peut douter cependant que, cette fois encore, comme au temps d'Alexandre, il y eût justement dix hommes d'État à réclamer. La liste des noms cités par Suidas concorde, à peu de chose près, avec celle des orateurs réclamés en 335 (Arrian., I, 10) et contient des personnages qui n'étaient plus en vie en 322, comme Éphialte, Charidème, Lycurgue. Démocharès, le neveu de Démosthène, se présenta cette fois l'épée au côté dans l'assemblée du peuple pour parler contre l'extradition des orateurs (Plut., *Vit. X Oratt.*, p. 847).

fut dissoute[1]. Il ne restait plus ensemble que les Athéniens et les Étoliens : ceux-là savaient qu'il leur était impossible de s'arranger avec la Macédoine et n'avaient plus que le choix entre la soumission complète ou la lutte à outrance.

Les troupes athéniennes s'étaient retirées dans leur pays : on se demandait s'il fallait continuer la guerre. Mais quand on vit l'armée macédonienne arriver de la Thessalie, franchir sans obstacle les Thermopyles, entrer en Béotie et camper près de la Cadmée, les citoyens furent à bout de courage. On s'adressa à Démade, pour le prier d'aller trouver Antipater. Mais celui-ci refusa de paraître à l'assemblée, prétextant qu'après ses condamnations pour illégalité il n'avait plus le droit de parler en public[2]. On se hâta d'annuler l'*atimie* dont il était frappé. Il conseilla alors d'envoyer à Antipater et à Cratère des ambassadeurs munis de pleins pouvoirs. Il est vrai qu'on ne voyait plus d'autre parti à prendre; mais, pour ne pas lui confier toute la mission à lui seul, on lui adjoignit le vieux Phocion, sur la loyauté duquel on pouvait compter. Les deux ambassadeurs partirent pour le camp macédonien à Thèbes[3].

A l'ouverture des négociations, Phocion demanda tout d'abord que l'armée macédonienne n'allât pas plus loin, et qu'Antipater conclût la paix sur place. Cratère fit remarquer ce qu'il y avait d'inacceptable dans cette prétention : l'armée campait pour le moment dans le pays d'alliés fidèles, à qui la guerre avait déjà imposé assez de charges; il était juste qu'on entrât sur le territoire des vaincus. Antipater le prit affectueusement par la main et lui dit : « Cédons, pour faire plaisir à Phocion ». Mais, lorsque celui-ci parla des conditions auxquelles les Athéniens acceptaient la paix, Antipater l'arrêta : quand il était assiégé à Lamia, le général athénien lui avait demandé de capituler sans conditions ; il demandait de même aujour-

[1]) ἐμπεσούσης ὁρμῆς εἰς τὰς πόλεις ἰδίᾳ πορίζεσθαι τὴν σωτηρίαν ταχὺ πᾶσαι τῆς εἰρήνης ἔτυχον... διὰ ταύτης τῆς σωτηρίας διαλύσας τὸ σύστημα τῶν Ἑλλήνων κ. τ. λ. (Diodor., XVIII, 18).

[2]) Ce refus malintentionné est rapporté par Diodore (XVIII, 18).

[3]) Diodor., XVIII, 18. Plut., *Phocion*, 26. Arrian. ap. Phot., 69 b, § 12. Pausan., VII, 10, 4. Corn. Nep. *Phocion*, 2.

d'hui qu'on se soumît sans restriction à toutes les mesures qu'il jugerait à propos de prendre.

C'est cette réponse que les ambassadeurs rapportèrent à Athènes. On aurait pu prolonger encore la résistance derrière les remparts, ou émigrer à Salamine comme au temps de Thémistocle, mais la flotte athénienne avait été battue deux fois déjà; il n'y avait pas de secours à attendre. Démosthène, Hypéride, Aristonicos de Marathon, Himéræos de Phalère[1], les chefs du parti anti-macédonien, se hâtèrent de quitter la ville avant que le peuple ne les sacrifiât. Une seconde ambassade fut envoyée à Thèbes pour accepter les conditions de la paix. Elle était composée de Phocion, de Démade, du vieux Xénocrate de Chalcédoine, le chef de l'Académie à cette époque : quoiqu'il ne fût pas citoyen athénien, Xénocrate fut adjoint à la députation, car c'était une des gloires du temps, et l'on se promettait quelque résultat de son intercession auprès d'Antipater et du prostate de Macédoine[2].

Quand on introduisit les ambassadeurs, Antipater leur fit un accueil aimable et leur tendit la main pour leur souhaiter la bienvenue, à tous, dit un auteur, excepté au philosophe. Celui-ci aurait dit alors qu'Antipater avait raison de rougir devant lui seul de la cruauté qu'il voulait exercer à l'égard d'Athènes; et, quand Xénocrate voulut prendre la parole, Antipater l'interrompit d'un air mécontent et lui imposa silence[3]. Si le fait est exact, c'est peut-être qu'Antipater ne regardait pas un métèque comme autorisé à parler au nom d'Athènes. Il y a une autre version qui dit à peu près le contraire. Antipater aurait non seulement reçu le philosophe avec une parfaite courtoisie, mais il aurait même rendu plusieurs prisonniers à la liberté sur sa demande[4]. Il se peut bien que Phocion ait dit que, puisque la ville se rendait au vainqueur sans conditions, il

[1]) Himéræos était le frère de Démétrios de Phalère, qui faisait partie de l'ambassade (PLUT., *Demetr.* 28. ATHEN., XIII, p. 542).

[2]) PLUT., *Phocion*, 27. Il fut plus tard intimement lié avec Polysperchon (PLUT. *De falso pudore*). Sur ses rapports diversement interprétés avec Aristote, voy. STAHR, *Aristoteles*, II, p. 285 sqq.

[3]) PLUT., *ibid.*

[4]) DIOG., LAERT., IV, 9.

le priait de se souvenir de l'ancienne gloire d'Athènes et des ménagements que Philippe et Alexandre avaient observés à son égard. Antipater régla sa conduite sur d'autres considérations; il se déclara prêt à conclure la paix et une alliance avec les Athéniens, si on lui livrait Démosthène, Hypéride et leurs complices. D'après une autre version peut-être plus conforme à la réalité, il exigea que la ville fût remise complètement en son pouvoir, avec faculté de disposer de son sort par la suite[1].

Il aura certainement manifesté l'intention de changer la constitution d'Athènes, de façon à ce qu'on pût enfin avoir avec elle des relations stables; il ne dissimula pas non plus que, comme garantie pour l'avenir, il mettrait une garnison à Munychie et l'y laisserait tant qu'il serait nécessaire. Il réclama également une indemnité de guerre et une amende; la situation de Samos, toujours occupée par les clérouques athéniens, serait réglée à Babylone. Phocion le pria de retrancher l'article concernant la garnison macédonienne; mais, comme Antipater riposta en demandant s'il se portait garant que les Athéniens ne violeraient pas la paix et resteraient tranquilles, il garda le silence[2], et on s'en tint aux propositions d'Antipater. Celui-ci dit qu'il ferait volontiers à Phocion toutes les concessions, excepté celles qui tourneraient au préjudice des deux parties.

Les autres ambassadeurs se déclarèrent satisfaits du traité, notamment Démade, qui avait suggéré l'idée de la garnison macédonienne[3]. Ainsi fut conclue, au commencement de sep-

[1]) Diodore (XVIII, 18) s'exprime comme il suit : ὁ δὲ δῆμος οὐκ ὢν ἀξιόμαχος ἠναγκάσθη τὴν ἐπιτροπὴν καὶ τὴν ἐξουσίαν πᾶσαν Ἀντιπάτρῳ δοῦναι περὶ τῆς πόλεως.

[2]) Comme Phocion garda le silence, l'exclamation d'un assistant : ἐὰν δὲ οὗτος φλυαρῇ, σὺ πιστεύσεις καὶ οὐ πράξεις ἃ διέγνωκας; n'est guère en situation. On l'attribue à l'Athénien Callimédon, qui se serait trouvé dans l'entourage d'Antipater. Cornélius Népos (*Phocion*, 2) dit que Démosthène et les autres patriotes ont été bannis sur le conseil de Phocion et de Démade, et qu'on en voulut d'autant plus à Phocion, que Démosthène avait toujours été pour lui un ami fidèle. En tout cas, pas un ami politique.

[3]) Pausanias (VII, 10) dit : « Antipater aurait volontiers accordé l'indépendance aux Athéniens et à toute l'Hellade, parce que la campagne d'Asie l'obligeait à terminer la guerre aussi vite que possible, mais Démade et les autres traîtres lui déconseillèrent toute mesure de douceur vis à vis des Hellènes; ils lui firent du peuple athénien un portrait odieux, et lui per-

tembre, la paix entre Athènes et la Macédoine, paix que Xénocrate aurait qualifiée ainsi : « trop douce pour des esclaves, trop dure pour des hommes libres[1] ».

On était en septembre 322[2]. Les Athéniens célébraient la fête d'Iacchos, le sixième jour des grandes Éleusinies ; le cortège des initiés, précédé du dadouque couronné, s'avançait sur la route sacrée vers la plaine d'Éleusis. Là, on aperçut des troupes macédoniennes qui la traversaient pour aller occuper Munychie. Le fait a inspiré à un des historiens de cette époque une série de tristes réflexions. Il semblait, dit-il, que la cité dût sentir plus amèrement encore l'étendue de son malheur en voyant cette humiliation coïncider justement avec la procession. On se rappelait la bataille de Salamine, dont ce jour était l'anniversaire, et où les divinités d'Éleusis avaient manifesté leur présence protectrice par des signes éclatants et de grands cris à travers les airs : en ce même jour, les dieux avaient infligé à la glorieuse cité l'humiliation la plus profonde. C'est maintenant que se réalisait la prédiction de l'oracle de Dodone, qui recommandait de garder la hauteur d'Artémis, précisément la colline d'Artémis à Munychie, avant que l'étranger ne s'en emparât[3].

Cependant, la garnison macédonienne avait pris possession de Munychie ; les autres mesures suivirent. On commença par modifier la constitution athénienne ; pour être citoyen, il fallut dorénavant posséder un avoir de plus de 2,000 drachmes, dis-

suadèrent de mettre des garnisons à Athènes et dans la plupart des villes grecques ».

1) D'après l'auteur des *Vies des dix Orateurs* (p. 847), on voyait plus tard à l'entrée du Prytanée une statue représentant Démocharès avec l'épée, dans l'attitude qu'il avait, dit-on, en parlant au peuple lorsqu'Antipater avait demandé l'extradition des orateurs. Il est plus que douteux qu'on pût encore délibérer à ce moment sur la question de savoir si l'on accepterait la paix à laquelle avaient adhéré les plénipotentiaires chargés de la conclure. Les orateurs devaient être déjà en fuite ; sans quoi, il eût fallu les livrer.

2) Plut., *Phocion*, 27. *Demosth.* 28. Ce jour était le 20 Boédromion de l'archontat de Philoclès (Ol. CXIV, 3).

3) Plut., *Phocion*. 27 (probablement d'après Douris). — φρουρά τε Μακεδόνων ἐσῆλθεν Ἀθηναίοις, οἱ Μουνυχίαν, ὕστερον δὲ καὶ Πειραιᾶ καὶ τείχη μακρὰ ἴσχον (Pausan., I, 25, 5). Il n'y avait pas encore, ce semble, de fort sur la hauteur de Munychie : ce sont les Macédoniens qui le bâtirent ensuite.

position aussi sensée tout au moins que rigoureuse. Jusqu'alors, en effet, d'après le recensement de 378, les citoyens dont la fortune dépassait 2,500 drachmes avaient seuls supporté les charges publiques, tandis que les citoyens moins fortunés, qui formaient la majorité dans l'assemblée du peuple, non seulement décidaient des affaires publiques sans tenir aucun compte des ressources des riches et de celles de l'État, mais vendaient encore leur suffrage dans l'assemblée et dans les tribunaux, ou se montraient toujours disposés à accepter les mesures qui flattaient leurs intérêts et leurs passions. Pour corriger cette anomalie démocratique et faire fonctionner une constitution qui permît d'établir une situation durable, il fallait réserver le droit de cité à ceux qui, par leur fortune, offraient quelque garantie. Il était permis de supposer que celui qui, en cas de guerre, était soumis à la taxe, aux liturgies et autres charges, s'efforcerait de maintenir la paix. On fut obligé cependant d'abaisser d'un cinquième le maximum du cens[1], car depuis le recensement de 378, la fortune de l'Attique avait beaucoup diminué. Néanmoins plus de la moitié des citoyens ne purent atteindre ce chiffre; ils perdirent leurs droits actifs, et furent exclus des tribunaux et de l'assemblée du peuple. Ils perdaient du même coup une partie de leurs moyens d'existence, c'est-à-dire, les jetons de présence (διαίται) pour les jurys, l'assemblée, l'argent des fêtes, etc.; si on les laissait dans le pays, mécontents et exaspérés comme ils l'étaient, ils constituaient pour la tranquillité intérieure un danger dont la garnison macédonienne elle-même, à la longue, n'aurait pu venir à bout. Les Macédoniens leur offrirent d'émigrer en Thrace; plusieurs milliers, dit-on, acceptèrent et furent embarqués pour cette destination. Désormais, le corps social se composa à peu près de 9,000 citoyens. Il conserva ses lois traditionnelles, et les citoyens leurs propriétés[2]; mais l'ancienne souveraineté de la

1) Böckh (*Staatshaushaltung*, I², p. 635) entendait par ces 2,000 drachmes (τοὺς κεκτημένους πλείω δραχμῶν δισχιλίων. Diodor., XVIII, 18) l'avoir tout entier, biens meubles et biens-fonds. L'opinion exprimée ci-dessus dans le texte a été également adoptée par Bergk (in *Jahrbb. f. Philol.* LXV, p. 397).

2) Diodore (XVIII, 18) dit, et son opinion a du poids comme représentant celle d'Hiéronyme : — φιλανθρώπως αὐτοῖς προσενεχθεὶς συνεχώρησεν ἔχειν

ville était réduite à néant : il ne lui restait plus qu'une autonomie communale[1]. Dans ses possessions extérieures, elle perdit certainement Imbros et Oropos; Lemnos resta « aux Athéniens de Lemnos[2] ». En ce qui concerne Samos, Perdiccas, le gouverneur général, décida au nom du roi qu'on rétablirait cet État, dont les Athéniens avaient fait occuper depuis 40 ans le territoire par des clérouques[3].

L'une des principales conditions imposées par Antipater,

τήν τε πόλιν καὶ τὰς κτήσεις καὶ τἄλλα πάντα, comme si le droit de la guerre ne leur avait absolument rien laissé. L'expression ἀποψηφισθέντων employée par Plutarque (*Phocion*, 28) pour désigner ceux que la réforme constitutionnelle dépouilla de leurs droits, semble indiquer que la procédure adoptée fut de les éliminer par διαψήφισις. On a maintes fois démontré que les chiffres de Diodore (22,000 citoyens emmenés en Thrace, 9,000 restés à Athènes) sont erronés : les commentateurs de Diodore font remarquer que la proportion la plus vraisemblable est de 12,000 pour la première catégorie (comme le dit expressément Plutarque, *Phocion*, 28), et de 9,000 pour la seconde. Cf. BÖCKH, *Staatshaushaltung*, I², p. 692. Diodore dit expressément : πάντες δὲ τὰς οὐσίας εἰάθησαν ἔχειν ἀναφαιρέτους. Par conséquent, il est inexact de dire que 12,000 citoyens ont dû quitter la terre de leurs ancêtres et errer en mendiants par la Grèce ou se laisser « déporter » en Thrace (GRAUERT, *op. cit.* p. 283); c'est, comme le dit Diodore, τοῖς βουλομένοις qu'on accorda un établissement en Thrace, et Plutarque (*ibid.*) dit en propres termes que, sur les 12,000, les uns restèrent et les autres allèrent en Thrace. Cratère et Antipater leur assignèrent la Thrace pour résidence, soit après entente avec Lysimaque, satrape de la région, soit en vertu de leur autorité supérieure, qui s'étendait même à la Thrace.

1) Ἀντίπατρος, κατέλυσε τὰ δικαστήρια καὶ τοὺς ῥητορικοὺς ἀγῶνας (SUIDAS. s. v.); et Pausanias (VII, 10) dit expressément : Μακεδόσιν ἐδουλώθησαν. Cf. POLYB., IX, 29, 2.

2) C'est ce qui paraît résulter de C. I. ATTIC., II, nº 268.

3) DIODOR., XVIII, 18. DIOG. LAERT., X, 1. On a bien souvent déjà fait observer que l'allégation de Diodore, à savoir que les Samiens étaient rentrés après 43 ans d'absence, est inexacte (Cf. BÖCKH, *Staatshaushaltung*, I, p. 460). Cependant le proverbe Ἀττικὸς πάροικος, comme le remarque VISCHER (*Rhein. Mus.*, XXII, p. 321) permet une interprétation qui justifie les 43 ans. Le même savant doute que le décret de Perdiccas ait été exécuté; du moins, vers 302, l'île était libre (Cf. C. I. GRÆC., II, nº 2254, 1). Il est difficile d'admettre avec WESTERMANN (in Paulys *Realencycl.* s. v. *Duris*) que la tyrannie de Douris l'historien doive se placer entre 319 et 281; il était disciple de Théophraste, et se trouvait par conséquent à Athènes entre 322 et 281, et HAAKE (*De Duride Samio.* 1874) croit pouvoir affirmer qu'il y était précisément en 308, d'après un passage de Diodore (XX, 40), qui rapporte une anecdote sur Ophélas, empruntée à Douris. Ce n'est pas là cependant une preuve suffisante. Douris n'avait pas besoin d'avoir vu de ses yeux ce qu'il raconte.

c'était la remise entre ses mains des orateurs qui s'étaient enfuis à l'approche des Macédoniens. Ils furent donc cités à comparaître de la part du peuple athénien et, comme ils ne se présentèrent pas, condamnés à mort par contumace, sur la proposition de Démade. Antipater se chargea d'exécuter la sentence. Il partit précisément alors de Thèbes pour se rendre dans le Péloponnèse, et transforma partout les constitutions démocratiques sur le modèle de celle d'Athènes. Partout il fut reçu en grande pompe : on lui décerna des couronnes d'or et des présents honorifiques, comme au véritable fondateur de l'ordre dans les pays helléniques. Il envoya une bande de valets d'armée pour lui ramener les fuyards morts ou vifs : un ancien acteur, Archias de Thurii, se chargea de la commission. Parti en toute hâte pour Égine, il y trouva dans le temple d'Éaque Hypéride, Himéræos, Aristonicos et Eucrate. On les arracha de l'autel pour les transporter à Cléonæ, où se trouvait Antipater. Celui-ci les fit périr dans les tourments[1]. Avant qu'Archias fût revenu d'Égine, Démosthène s'était réfugié à Calaurie, dans le temple de Poseidon, pour y chercher un asile. Bientôt, raconte Plutarque, sans doute d'après Douris, Archias arriva avec sa valetaille, fit cerner le temple et y pénétra de sa personne. Démosthène avait passé la nuit à côté de la statue du dieu : il s'était vu en songe concourant avec Archias dans des jeux scéniques ; le peuple le couvrait d'applaudissements, mais il finissait par perdre la victoire à cause de la mine besoigneuse de son chœur. A son réveil, il voit devant lui Archias ; celui-ci le salue amicalement et l'invite à le suivre auprès d'Antipater, qui lui fera un accueil gracieux ; il lui conseille de se fier à lui et au stratège macédonien. Démosthène reste

[1]) Plut., *Phocion*, 39. Suivant d'autres auteurs (*Vit. X Oratt.* p. 849), le fait s'est passé à Corinthe. Nous n'avons pas à examiner si Hypéride s'est lui-même coupé la langue avec les dents, ou si on la lui a coupée, ou si ni l'une ni l'autre de ces deux versions n'est vraie. D'après Plutarque (*Demosth.* 30), l'exécution eut lieu le 15 Pyanepsion, le jour de la νηστεία. A. Mommsen (*Heortologie*, p. 293), se fondant sur cette dernière indication, veut substituer dans le texte τρίτη ἐπὶ δέκα. Quoi qu'il en soit, la date tombe en octobre 322, c'est-à-dire en Ol. CXIV, 3, année de l'archonte Philoclès, bien que Diodore place la prise d'Athènes sous l'archonte précédent, Céphisodoros, c'est-à-dire, suivant sa manière de compter, en 323.

immobile. « Quand tu jouais sur la scène, Archias, dit-il, ton art n'a jamais pu me faire illusion ; tu ne me persuaderas pas davantage aujourd'hui que tu m'apportes une bonne nouvelle ». En vain, Archias essaie de le persuader ; puis il insiste, il menace d'user de violence. Démosthène reprend : « Te voilà maintenant dans ton vrai rôle : laisse-moi un moment, le temps d'écrire quelques lignes aux miens ». En disant ces mots, il recule de quelques pas, prend ses tablettes, porte son poinçon à sa bouche et le mâche entre ses dents, comme il avait coutume de faire avant de se mettre à écrire. Puis il se voila la face et pencha la tête. Cependant les sbires riaient de voir le grand homme peureux et hésitant. Alors Archias s'avance vers lui et l'invite à se lever et à le suivre : tout irait bien ; Antipater était clément. Mais Démosthène, sentant déjà les effets du poison qu'il avait sucé au bout de son stylet, se découvrit la tête et dit : « Maintenant tu peux jouer Créon dans la tragédie, jeter dehors mon cadavre et le laisser sans sépulture ». Frissonnant déjà et demi-mort, il fit quelques pas en chancelant et tomba mort près de l'autel du dieu[1].

La main du vainqueur pesait bien lourdement sur l'Hellade vaincue. Outre Démosthène et les quatre orateurs, une foule de citoyens appartenant au parti anti-macédonien, tant à Athènes que dans les autres pays, furent les uns exécutés[2], les autres exilés entre le Ténare et les monts Cérauniens : la plupart se sauvèrent en Étolie. On considéra comme une grande faveur la permission accordée, sur la prière de Phocion, à quelques proscrits athéniens de se retirer

[1]) PLUT., *Demetr.* 29. Il y a bien des récits différents sur la mort de Démosthène, et Plutarque rapporte un certain nombre de ces variantes. La version adoptée ci-dessus est confirmée par Strabon (VIII, p. 375). La narration qui figure dans l'*Éloge de Démosthène* par Lucien, narration soi-disant tirée des Mémoires de la famille royale de Macédoine, n'est qu'une série de tirades. Qu'il ait pris du poison, tous le disent, excepté son neveu Démocharès, qui prétendait que, θεῶν τιμῇ καὶ προνοίᾳ, il avait été soustrait à la brutalité et s'était endormi promptement et doucement.

[2]) Le scoliaste édité par SPENGEL (*Artium Script.* p. 226) assure qu'on bannit d'Athènes 40 orateurs, et 100 de toute l'Hellade : l'Anonyme du même SPENGEL (*ibid.* p. 211) parle même de 98 bannis d'Athènes et de 1,800 expulsés de la Grèce (Cf. TZETZES, *Chiliad.* VI, 176). En tout cas, le nombre en a été considérable.

dans le Péloponnèse[1]. Le Péloponnèse reçut un épimélète dans la personne du Corinthien Dinarque[2]. Seuls, les Étoliens se maintenaient encore dans leurs montagnes : isolés comme ils l'étaient, Antipater croyait pouvoir facilement les réduire dans une seule campagne d'hiver[3]. En tout cas, c'était un prétexte tout trouvé pour de nouveaux armements. Pour activer ces préparatifs et prendre les autres mesures que nécessitait la marche des événements au delà de l'Hellespont, Antipater retourna en Macédoine.

A ne juger que les apparences, il était toujours en bons termes avec le gouverneur général; à plus d'un point de vue, leurs intérêts étaient conformes. Les prétentions exagérées de la mère d'Alexandre étaient une gêne pour Perdiccas aussi bien que pour lui, et, pour résister à celles des satrapes, l'administrateur de l'empire semblait ne pouvoir se passer de l'appoint des forces de la Macédoine et de l'Hellade[4]. C'est pourquoi Perdiccas avait demandé à Antipater la main de sa fille Nicæa. Antipater se déclara prêt à la lui accorder; Nicæa, accompagnée par Archias[5] et ayant avec elle son frère Iollas, partit pour l'Asie. Ce n'est pas que les deux potentats eussent bien confiance l'un dans l'autre; si l'influence depuis longtemps établie du stratège sur la Macédoine, influence qui venait de s'étendre à la Grèce, était déjà un objet de préoccupations pour Perdiccas, la bonne entente d'Antipater et de Cratère, du prostate du royaume et du stratège qui avaient terminé ensemble cette pénible guerre hellénique, dut lui apparaître comme une

[1]) Il obtint par son intercession le rappel de plusieurs bannis, et il empêcha que ceux qui durent subir l'exil ne fussent, comme tant d'autres, relégués au delà des monts Acrocérauniens et du cap Ténare : ils eurent la permission de s'établir dans le Péloponnèse (Plut., *Phocion*, 29). Polybe (IX, 29, 4) dit aussi, dans le beau discours de Chlæneas : οἱ δὲ διαφυγόντες ἐκ πάσης ἐξενηλατοῦντο τῆς Ἑλλάδος.

[2]) Suidas., s. v. Δείναρχος.

[3]) Sur la situation des Étoliens, voy. Polyb., IX, 29-30.

[4]) C'est ce que fait entendre l'expression de Justin (XIII, 6, 6) : *quo facilius ab eo supplementum tironum ex Macedonia obtineret.*

[5]) Arrian., ap. Phot., p. 70 a 33. Ce ne peut guère être le Thurien Archias, le φυγαδοθήρας, sans quoi on aurait là un point de repère de plus pour assurer la chronologie. Archias était-il aussi un frère de Nicæa? était-ce le Pellæen mentionné parmi les triérarques de la flotte de l'Indus (Arrian., *Ind.* 18)? c'est une question qu'il faut laisser en suspens.

entrave qui pouvait à bref délai devenir dangereuse pour son système politique tel qu'il avait l'intention de l'organiser. Antipater, de son côté, ne pouvait se dissimuler que le gouverneur général était résolu à faire valoir tous ses droits et marchait d'un pas ferme à la domination absolue sur les stratèges et les satrapes de l'empire. Déjà, au commencement de l'année 322, Ptolémée lui avait fait part de ses craintes : il savait que le gouverneur général se préparait à lui contester la possession de l'Égypte; s'il réussissait, les autres stratèges et satrapes courraient bientôt le même danger. C'était aussi l'opinion d'Antipater; il conclut avec les hommes de confiance que lui avait envoyés Ptolémée une convention en bonne forme[1], pour le cas, inévitable à leurs yeux, où il s'agirait de défendre leur puissance respective contre l'autorité de l'empire. En même temps, Antipater chercha à resserrer son union avec Cratère, qui, soldat des pieds à la tête et d'une fidélité inébranlable à la royauté, hésiterait peut-être, quand le moment décisif serait venu, à se déclarer contre le représentant reconnu du pouvoir suprême. S'il réussissait à attacher à ses intérêts ce vaillant capitaine, honoré jadis de l'entière confiance d'Alexandre, jouissant de la considération du peuple et de l'armée, et connu, entre tous les compagnons d'Alexandre, pour agir sans visées personnelles et tout en vue de la cause à laquelle il s'était une fois dévoué, il gagnait là un point d'appui précieux pour ce qu'il méditait de faire. Il le combla d'honneurs et de présents, ne laissant passer aucune occasion de lui témoigner qu'à lui seul il devait son salut, sa victoire sur les forces des Hellènes. Il lui donna en mariage sa fille Phila, une femme de grand cœur, dont il avait l'habitude de suivre les sages conseils même dans les affaires les plus importantes, une des plus nobles figures de femme qu'on rencontre dans cette époque troublée[2].

[1]) Il n'est guère possible d'entendre autrement l'expression de Diodore (XVIII, 14) : κοινοπραγίαν συνέθετο.

[2]) Diodor., XIX, 59. Antonius Diogenes (ap. Phot., *Bibl.* p. 111, 6, 3) commence ses histoires merveilleuses par une lettre que Balacros est censé avoir écrite à sa femme, la fille d'Antipater. Il ne faut pas même tirer de cette lettre apocryphe la conclusion que j'avais cru pouvoir admettre autrefois, à savoir, que Phila avait été mariée en premières noces avec Balacros.

Les États grecs envoyèrent une foule d'ambassadeurs aux fêtes du mariage. Il faut admettre que les partisans des Macédoniens étaient revenus partout à la tête des affaires : on ne peut savoir au juste, en raisonnant par analogie d'après l'exemple d'Athènes, jusqu'à quel point les formes du gouvernement oligarchique avaient été appliquées : on nous dit qu'Antipater avait partout réformé la constitution des villes, et que celles-ci l'en remercièrent par l'envoi d'adresses et de couronnes d'or [1].

Seuls les Étoliens n'avaient pas encore fait leur soumission ; tant qu'ils conservaient leur indépendance dans leurs montagnes, la tranquillité de la Grèce n'était pas garantie pour longtemps. L'empressement avec lequel ils avaient accueilli tant de proscrits des cités helléniques montrait bien que la destruction de la confédération étolienne pouvait seule assurer la domination macédonienne en Grèce. A la fin de 322, une armée macédonienne forte de 30,000 fantassins et 25,000 cavaliers, sous le commandement d'Antipater et de Cratère, marcha sur l'Étolie.

Il ne s'agissait pas seulement de vaincre les Étoliens, mais de dissoudre leur communauté et de transporter, dit-on, tous les habitants en Asie. Les Étoliens réunirent rapidement 10,000 combattants, mirent les femmes, les enfants et les vieillards en sûreté dans la montagne, abandonnèrent les villes de la plaine, qui ne pouvaient opposer de résistance, mirent des garnisons dans les places fortes, et attendirent de pied ferme un ennemi bien supérieur en nombre. Les Macédoniens, trouvant les villes de la plaine désertes, se hâtèrent d'assaillir les places fortes, où l'ennemi avait concentré ses moyens de résistance. Ils luttèrent avec des pertes considérables, sans résultats sérieux : mais quand vinrent les rigueurs de la saison d'hiver, quand Cratère établit à demeure ses Macédoniens dans des quartiers d'hiver bien retranchés, les Étoliens, qui étaient forcés de rester dans les hautes montagnes couvertes de neige, commencèrent à manquer du nécessaire : leur perte semblait prochaine ; il leur fallait ou bien descendre dans la plaine pour lutter

καὶ ταῖς Ἑλληνίσι πόλεσιν ἐπιεικῶς προσενεχθεὶς καὶ τὰ πολιτεύματα συναγαγὼν καλῶς καὶ καταστήσας ἐπαίνων καὶ στεφάνων ἔτυχεν (Diodor., XVIII, 18).

contre un ennemi supérieur en nombre et parfaitement commandé, ou attendre une mort misérable par la famine.

Un revirement inattendu les sauva. C'est précisément sur ces entrefaites que le satrape de la Grande-Phrygie, Antigone, arriva en fugitif au camp macédonien. Consterné des nouvelles qu'il apportait, Antipater tint conseil avec Cratère et les généraux de l'armée. D'un accord unanime, en résolut de lever le camp et de partir immédiatement pour l'Asie, se réservant de recommencer la guerre contre les Étoliens en temps opportun. Pour le moment, on leur accorda une paix très favorable[1].

[1]) DIODOR., XVIII, 25.

CHAPITRE TROISIÈME

(322-321)

Léonnatos et Eumène. — Perdiccas et Eumène marchent contre la Cappadoce. — Perdiccas contre les Pisidiens. — Néoptolème et Eumène. — Nicæa. — Cléopâtre. — Cynane et Eurydice. — Fuite d'Antigone. — Ptolémée. — Perdiccas fait ses préparatifs de guerre. — Départ d'Antigone avec ses troupes. — Guerre en Asie-Mineure. — Mort de Cratère et de Néoptolème. — Les Étoliens contre Polysperchon. — Puissance de Ptolémée. — Cyrène au pouvoir de Ptolémée. — Expédition de Perdiccas contre l'Égypte. — Mort de Perdiccas. — Ptolémée à l'armée royale. — Jugement des partisans de Perdiccas. — Intrigues d'Eurydice. — Rébellion de l'armée. — Antipater gouverneur général.

Les renseignements relatifs à l'époque des Diadoques qui sont parvenus jusqu'à nous ne nous montrent jamais que l'agitation incessante et la désorganisation dont le monde est travaillé; nulle part il n'est question d'éléments fixes et modérateurs, du vaste ensemble qu'ébranle ce mouvement et de la lenteur avec laquelle il s'opère.

Il y avait cependant de ces éléments inertes et résistants. Ce n'est pas seulement le caractère passif et le génie propre des peuples orientaux, dont il nous a été conservé au moins un exemple frappant dans les décrets des prêtres égyptiens, à l'époque où Ptolémée portait encore le titre de satrape; mais chez les dominateurs aussi, il y a des habitudes et des formes, des forces conservatrices qui ne sont domptées que peu à peu par les progrès de la décomposition.

Le peuple macédonien et son armée gardent un penchant prononcé pour la monarchie, surtout pour l'ancienne dynastie indigène, et les règnes glorieux de Philippe et d'Alexandre

ont donné à ce sentiment tout national une forme bien nette, qui ne s'effacera plus. Avant tout, l'armée a ses grands souvenirs; elle conserve une habitude du commandement et de l'obéissance qui persiste malgré les mutineries et les révoltes passagères. Il y a plus : chaque arme a ses traditions particulières, ses distinctions et ses droits; les différents corps ont chacun une organisation fermée et constituent comme autant de communautés démocratiques : tout cela ne rend peut-être pas les troupes plus faciles à manier, mais leur donne une plus grande force d'action et de résistance. La soldatesque, comme au temps de Wallenstein et de Banner, forme, en dehors et en dépit de la politique, une puissance avec laquelle doit compter celui qui dirige les affaires.

Alexandre a su dominer et employer avec une entière liberté cet instrument; il s'entendait à manier la masse des soldats aussi bien que les officiers des grades les plus élevés, et c'est là une preuve plus convaincante que bien d'autres de la supériorité de son génie, de la puissance absorbante de son esprit et de sa volonté. Les désordres qui suivirent sa mort montrent tout ce qu'il avait su contenir et réprimer de passions violentes et explosives chez ses hipparques, ses stratèges, ses gardes du corps et ses satrapes. Ces désordres mêmes permettent de juger combien le système fondé par lui était bien conçu. Les formes de son empire durèrent longtemps après sa mort, plus longtemps que ne l'eût fait supposer la désastreuse faiblesse de ceux qui portèrent après lui le nom de roi. Ce n'est pas un roi qui succédait au conquérant : « Un enfant et un imbécile », comme dit le vers allemand, allaient le remplacer.

Qu'il nous soit permis de citer ici par anticipation un trait à l'appui de nos allégations. Certainement chacun des satrapes, des stratèges et autres grands d'Alexandre aspirait à une domination indépendante, à une puissance personnelle. Si les uns hésitaient en calculant à froid, si les autres étaient arrêtés par la crainte d'un voisin plus puissant, d'autres enfin par le danger d'un premier pas, tous avaient la même convoitise, une convoitise qui croissait à mesure que le succès devenait plus probable. Et cependant, personne n'osa prendre le titre de roi aussi longtemps que vécurent « l'enfant et l'imbécile ».

Même après la fin tragique des deux infortunés, six années entières s'écoulèrent (jusqu'en 306) avant qu'un des « successeurs (διάδοχοι) » crût pouvoir mettre le diadème sur son front. Il y a plus : dans le dernier siècle de l'empire perse, les satrapes avaient pris l'habitude de frapper des monnaies portant leur nom[1]. Ce fait ne se reproduisit plus sous Alexandre, et nous pouvons bien voir là une preuve des modifications importantes qu'il apporta à la condition des satrapes; et cette transformation se maintint, après la mort d'Alexandre, tant que son empire subsista de nom. Naturellement les satrapes, et certainement aussi les stratèges, faisaient frapper des monnaies d'or et d'argent, mais à l'effigie et au nom des rois légitimes. C'est à peine si de petits signes accessoires, tels que l'aigle de Ptolémée, l'ancre de Séleucos, le demi-lion de Lysimaque, trahissent l'intention de revenir au système des satrapes battant monnaie. Encore ces premiers essais ne doivent-ils pas remonter au delà de 311. Sur le grand nombre des satrapes de l'est et de l'ouest, il n'en est pas un qui se soit permis des manifestations de cette nature.

Sans doute, les satrapes, tels que les avait institués le premier partage, avec le pouvoir souverain qu'ils exerçaient dans leurs provinces, et toute la liberté, en fait de politique intérieure, que leur laissaient les coutumes de l'État et de la région administrée par eux, pouvaient arriver à se créer une sorte de principauté territoriale; mais le gouverneur général n'en avait pas moins autorité sur eux au nom de l'Empire, et le droit qu'il avait de les destituer lui donnait le moyen de les maintenir dans les limites de leurs attributions.

Ce système offrait un grave danger. Nous avons dû supposer que, loin des délibérations d'où sortit, à Babylone, le régime en question, la puissance militaire dans les satrapies, qu'Alexandre avait en règle générale séparée de l'autorité civile et placée à côté des satrapes, était subordonnée à ceux-ci. Si donc les satrapes avaient le commandement des forces

[1]) On sait déjà par Hérodote que la satrape d'Égypte Aryandès a battu monnaie; mais les pièces portant la marque AVPA ou même APVAN sont plus que douteuses.

militaires attribuées à leur territoire, ils trouveraient facilement l'occasion et le prétexte d'étendre leurs pouvoirs et d'attacher les troupes à leur personne. Voilà où était le danger sérieux pour l'unité de l'empire. C'était ce même système qui avait déjà visiblement hâté la dissolution de l'empire perse. Les efforts du gouverneur général devaient donc tendre à mettre en vigueur, avec l'armée royale, qui n'avait plus de conquêtes à faire, ce qu'on pourrait appeler la « stratégie générale » de l'empire, et, en vertu de ses fonctions, à prendre des mesures pour rappeler au pouvoir militaire des satrapes qu'il était à la disposition de l'empire.

Lors de la répartition des satrapies en 323, il avait été décidé qu'Antigone et Léonnatos partiraient, l'un de la Grande-Phrygie, l'autre de la Phrygie sur l'Hellespont, pour aller, à la tête de leurs armées, soumettre la Paphlagonie et la Cappadoce pour le compte d'Eumène. Antigone jugea à propos de ne point obéir aux ordres qu'il reçut à ce sujet. Non seulement cette expédition n'eût été d'aucun avantage pour lui, mais encore elle l'eût montré dépendant des ordres du gouverneur général, envers lequel il n'était rien moins que disposé à la soumission. Il en était autrement de Léonnatos. Ce dernier était parti de Babylone avec des forces importantes, dans l'intention de terminer tout d'abord la campagne de Cappadoce, et de se rendre ensuite dans sa satrapie sur les bords de l'Hellespont. Ce fut pendant qu'il marchait sur la Cappadoce[1] que Hécatée de Cardia, envoyé par Antipater, vint réclamer son secours. Hécatée était en outre porteur de lettres secrètes de la part de la royale veuve, Cléopâtre, sœur d'Alexandre, qui invitait Léonnatos à se rendre à Pella, pour s'assurer du pays de Macédoine et accepter sa main. Quelle perspective pour l'entreprenant et ambitieux Léonnatos! Il renonça sans hésitation à la campagne dirigée contre la Cappadoce et fit ses efforts pour déterminer Eumène à prendre part à cette nouvelle expédition, qui devait, disait-il, préserver l'empire d'un des coups les plus terribles dont il pût être

[1]) Plutarque (*Eumen.* 3) dit : κατέβη μὲν ἄνωθεν εἰς Φρυγίαν, ce qu'il n'aurait pas pu dire d'une armée venant de la Petite-Phrygie.

atteint. Il lui demandait de faire acte de dévouement à l'empire en mettant de côté, pour le moment, ses propres intérêts: et d'ailleurs, la lutte terminée en Grèce, on pourrait attaquer Ariarathe avec d'autant plus de promptitude et de vigueur. Eumène hésitait à le suivre. Du vivant d'Alexandre, objectait-il, il avait demandé plusieurs fois que la liberté fût rendue à Cardia, sa patrie. C'était là le motif de la haine que lui portait Hécatée, qui, on le voyait bien par ce message, était l'ami le plus dévoué d'Antipater. Il avait donc à craindre qu'Antipater, pour complaire à Hécatée, ne se crût tout permis contre lui. Sa vie même, il le craignait, pouvait être menacée dans le voisinage d'Antipater. Alors Léonnatos lui déclara que les rapports qui unissaient Antipater et Hécatée n'étaient pas tels qu'il se l'imaginait. Il lui confia que le tyran de Cardia lui avait fait, de la part de Cléopâtre, des propositions secrètes, ne tendant à rien moins qu'au renversement du stratège de Macédoine : il lui mit sous les yeux la lettre de Cléopâtre. Le salut d'Antipater n'était qu'un prétexte pour passer en Europe; le but véritable de l'expédition, c'était la prise de possession de la Macédoine[1].

Eumène ne pouvait plus alléguer la crainte qu'il avait d'Antipater pour refuser son concours[2]; mais il était maintenant en possession d'un secret dont les conséquences devaient avoir sur les destinées de l'empire une influence incalculable. A quoi lui aurait servi de passer en Europe avec Léonnatos? Au contraire, en communiquant les plans de Léonnatos au gouverneur général, il s'assurait la reconnaissance de ce dernier. Partout les satrapes s'efforçaient plus ou moins ouvertement de se soustraire à l'autorité de Perdiccas; le gouverneur général, d'autre part, était résolu à faire valoir énergiquement le pouvoir qu'il avait en mains au nom de l'Empire. Tôt ou tard donc on en viendrait à un conflit; et le gouverneur général avait tout intérêt à gagner, en prévision de la

[1]) Plut., *ibid.* Diodor., XVIII, 14. — ἐπιβοηθεῖν δοκῶν Ἀντιπάτρῳ (Arrian. ap. Phot., 69 b. 23 § 9).

[2]) Plutarque (*Eumen.* 3) dit qu'Eumène se refusa à prendre part à la campagne, soit par crainte d'Antipater, soit τὸν Λεόννατον ἔμπληκτον ὄντα καὶ φορᾶς μεστὸν ἀβεβαίου καὶ ὀξείας ἀπογνούς.

lutte qui se préparait, des amis véritablement dévoués qu'il armerait de la plus grande puissance possible. Eumène n'était pas encore en possession de sa satrapie, et les satrapes, quand bien même il embrasserait leur parti, n'avaient aucun intérêt à l'aider à s'en emparer. Au contraire, il se pourrait qu'ils eussent avantage à laisser à Ariarathe, ennemi déclaré de l'empire et par conséquent du gouverneur général, la puissance considérable dont il disposait. Tels furent sans doute les motifs qui dictèrent à Eumène sa conduite, conduite qu'on pourrait presque qualifier de trahison, si l'on considère la franchise avec laquelle Léonnatos s'était ouvert à lui. Pendant que ce dernier s'imaginait l'avoir déjà gagné à ses projets, ou du moins espérait l'y gagner bientôt, Eumène fit charger ses bagages dans le silence de la nuit et quitta précipitamment le camp avec 300 cavaliers, 200 hommes d'armes et 5,000 talents d'or. Il se rendit auprès de Perdiccas et lui révéla les plans de Léonnatos. Il s'établit vite entre ces deux hommes des rapports d'autant plus étroits que leurs intérêts étaient communs. A partir de ce moment, l'habile Cardien devint le conseiller le plus intime du gouverneur général et son partisan le plus fidèle[1].

L'important, à cette heure, pour Perdiccas, c'était de mettre cet ami fidèle et dévoué en possession des provinces qui lui étaient échues en partage. Une campagne contre Ariarathe venait d'autant plus à souhait qu'elle lui offrait l'occasion de passer avec ses troupes en Asie-Mineure, où les deux satrapes les plus puissants, Antigone et Léonnatos, avaient, avec une indépendance menaçante, méconnu ses ordres. Au commencement de l'année 322, l'armée royale s'avança vers la Cappadoce, sous le commandement du roi Philippe, de Perdiccas et d'Eumène. Ariarathe marcha à leur rencontre avec 30,000 hommes d'infanterie et 15,000 cavaliers. Les Macédoniens furent vainqueurs dans deux batailles; 4,000 Cappadociens furent tués, 5,000 faits prisonniers, et, dans le nombre, le vieux prince lui-même. On le mit en croix avec les siens; les Cappadociens obtinrent leur pardon et la garantie de

[1]) τοῦ συνεδρίου μετεῖχεν (PLUT., *loc. cit.*).

leurs droits. Le pays fut donné en satrapie à Eumène, qui prit aussitôt les dispositions nécessaires et choisit, pour s'assurer la nouvelle satrapie, ses fonctionnaires civils et militaires parmi ses fidèles[1]. Son intention était de rester auprès de Perdiccas, tant pour être toujours prêt à l'assister au conseil et à l'action que pour ne rien perdre de son influence en demeurant éloigné du camp royal. Aussi quitta-t-il bientôt sa nouvelle province pour se rendre en Cilicie, où se trouvait cantonnée l'armée royale[2].

On pouvait être alors au printemps de 322. Léonnatos était déjà tombé dans la lutte contre les Hellènes; Cratère avait repris la route de la Macédoine; Lysimaque, après une lutte courte mais meurtrière contre Seuthès, prince des Odryses, avait battu en retraite pour se préparer à une nouvelle expédition[3]; Antipater se trouvait derrière le Pénée, hors d'état d'exercer la moindre influence sur les affaires de l'autre côté de l'Hellespont : Perdiccas, qui avait pris pied en Asie-Mineure par son expédition de Cappadoce, pouvait donc avancer dans la voie où il s'était engagé; il pouvait songer à rétablir, par un exemple sévère, l'autorité de l'empire sur les satrapes. Antigone, dans la Grande-Phrygie, s'était rendu coupable d'une grave insubordination; les rois lui envoyèrent l'ordre de se présenter devant leur tribunal. Perdiccas pouvait compter que le fier satrape ne viendrait pas et qu'il faudrait avoir recours contre lui à la force des armes. Pour être tout à fait à portée au moment de la lutte et s'ouvrir un chemin vers la Phrygie, il résolut d'entreprendre une expédition contre les villes de Laranda et d'Isaura, dans cette partie de la Pisidie qui est située entre la Cilicie « âpre » et la Phrygie. Du vivant même d'Alexandre, les Pisidiens, indomptés dans leurs

1) Arrian., 5, 11. Plut., *loc. cit.* Diodor., XVIII, 16. De la Paphlagonie on ne nous dit rien, à moins qu'elle ne soit contenue dans l'αὐτή τε ἡ Καππαδοκία καὶ τὰ πλησιόχωρα de Diodore (XXXI, 19, 4) : en tout cas, Eumène a bientôt après des cavaliers paphlagoniens dans son entourage. Du reste, Ariarathe avait alors 82 ans (Lucian., *Macrob.* 13). Son fils Ariarathe se réfugia en Arménie (Diodor., XXXI, 19, 5).

2) Plut., *loc. cit.*

3) Diodor., XVIII, 14.

montagnes, avaient résisté avec le plus grand succès aux généraux du roi; il était enfin temps de les châtier.

Laranda fut prise rapidement et sans peine[1]. La plupart des habitants furent massacrés, les autres vendus comme esclaves, et la ville elle-même rasée au niveau du sol. L'armée s'avança ensuite contre la grande ville, solidement fortifiée, d'Isaura. Une nombreuse garnison la défendait, et elle était suffisamment pourvue de munitions de guerre et de provisions de toute sorte. Les Isauriens combattirent pour leur indépendance avec un courage extraordinaire. Deux fois les assiégés repoussèrent l'assaut, mais avec de grandes pertes, et il ne leur restait plus assez d'hommes pour garnir d'une façon suffisante le sommet des remparts. Instruits par la destruction de Laranda du sort qui les attendait si leur ville était prise, ils préférèrent préparer eux-mêmes la ruine à laquelle ils ne pouvaient plus échapper. Ils enfermèrent les vieillards, les femmes et les enfants dans les maisons, et dans l'ombre de la nuit mirent le feu en plusieurs endroits de la ville à la fois : puis, pendant que l'intérieur de la ville était en flammes, tous les hommes en état de porter les armes s'élancèrent sur les remparts pour les défendre jusqu'au dernier moment. A la lueur de l'immense incendie, les troupes macédoniennes s'avancèrent, cernèrent les murs et tentèrent un assaut de nuit. Les Isauriens se battirent avec une valeur peu commune, forcèrent les ennemis à abandonner l'attaque, puis, descendant des remparts, ils se précipitèrent ensemble dans les flammes. Le lendemain matin, lorsque les Macédoniens revinrent, ils entrèrent sans obstacle dans la ville embrasée et réussirent à arrêter les progrès du feu. Les lieux incendiés furent livrés au pillage, et, en fouillant les décombres, les Macédoniens trouvèrent une grande quantité d'or et d'argent dans les cendres de cette cité, naguère si opulente[2].

1) Diodor., XVIII, 22. Sur l'emplacement de la ville, il ne peut pas y avoir de doute, car son nom s'est maintenu jusqu'à nos jours concurremment avec le nom plus connu de Karaman.

2) Diodor., XVIII, 22. Hamilton, guidé par des inscriptions (*Researches in Asia Minor*, II, n° 427), a retrouvé Isaura à Olou-Bounar, dans le voisinage du lac de Soghla-Gheul. (Cf. C. I. Græc., III, n° 4382 sqq. C. I. Lat. III, n° 288). Tchihatcheff (Petermanns *Ergænzungsheft*, Nr. 20 p. 16)

Pendant ce temps, Eumène se trouvait dans sa satrapie de Cappadoce. Perdiccas l'y avait envoyé parce que Néoptolème, satrape de la province voisine d'Arménie, lui paraissait tout aussi peu sûr qu'Antigone. Sans doute le satrape d'Arménie, avec son humeur hautaine, avait de grandes visées; mais Eumène, par sa prudence et son adresse, réussit à le gagner, ou du moins à entretenir extérieurement avec lui d'excellents rapports. Eumène n'en mit pas moins le temps à profit pour faire tous ses préparatifs en vue d'une lutte imminente. Cette guerre en perspective n'était point populaire parmi les Macédoniens, et il semblait dangereux de compter uniquement, pour la faire, sur des troupes si arrogantes et si pleines de morgue militaire. La province administrée par Eumène avait de tout temps brillé par sa cavalerie. Le satrape se hâta de former un corps de cavaliers indigènes qui pût, le cas échéant, tenir tête aux phalanges. Il accorda aux habitants propres au service de la cavalerie exemption complète d'impôts, donna à ceux dont il était particulièrement sûr des chevaux et des armes, les encouragea par des récompenses et des distinctions, et les exerça dans l'art de manœuvrer et de combattre à l'européenne. En peu de temps, il eut à sa disposition un corps de 6,500 cavaliers parfaitement exercés, si bien que les phalanges elles-mêmes, étonnées, se montrèrent immédiatement plus disposées à servir[1].

De son côté, Perdiccas se préparait d'autre façon à la guerre qui menaçait. Naturellement, le satrape de Phrygie entretenait avec Antipater d'amicales relations. Ce dernier venait de soumettre heureusement les Grecs; uni à Cratère, il commandait alors à des forces considérables et disponibles. C'était pour Antigone un point d'appui et une réserve qui pouvait lui paraître parfaitement sûre. C'est sans doute pour lui enlever cet appui que Perdiccas demanda à Antipater la main de sa fille. Elle arriva en Asie, accompagnée d'Archias et d'Iollas, pour l'épouser[2].

a vu en 1848, le 14 octobre, les superbes ruines qu'on lui dit s'appeler Assar-Kalessi ou Zengibar-Kalessi.

[1]) PLUT. *Eumen.* 4.

[2]) DIODOR., XVIII, 23. ARRIAN., ap. PHOT,, p. 70 a 30. Avec les rensei-

Mais ce plan fut traversé par une intrigue de la reine Olympias, qui détestait Antipater avec toute la violence de son âme passionnée. Après sa haine, ce qui lui tenait le plus au cœur, c'était l'orgueil de la domination et la puissance de la maison royale. Elle voyait clairement les efforts que faisaient Antipater et les autres gouverneurs pour arriver à un pouvoir indépendant. Ses sympathies devaient être pour Perdiccas, qui, quelles que fussent ses intentions pour l'avenir, travaillait à maintenir la majesté et l'unité de l'empire. Assisterait-elle à présent, tranquille, à la réconciliation des deux grands représentants des tendances opposées? Si Perdiccas abandonnait jamais la cause des rois, du moins ne fallait-il pas que ce fût en faveur d'Antipater. Aussi la reine, vers l'époque où Nicæa se rendait en Asie, fit-elle offrir au gouverneur général la main de sa fille Cléopâtre, veuve du roi d'Épire. C'était le meilleur moyen, lui semblait-il, de lier les intérêts du puissant gouverneur général sinon à la fortune des rois, du moins à celle de la maison royale.

Perdiccas et son conseil pesèrent longtemps et mûrement cette proposition. D'un côté, on pouvait objecter que Perdiccas, par ce mariage, se lierait les mains. Pour ajouter au pouvoir suprême qu'il possédait déjà en fait dans l'empire le nom et les insignes de ce pouvoir, point n'était besoin de chercher le vain prétexte de droits légitimes; mieux valait se fortifier par une alliance avec Antipater. Sans doute, une union avec la famille royale donnerait aussi de grands résultats, des résultats même plus grands certainement, mais plutôt au profit de la famille royale qu'à celui de Perdiccas, car les droits légitimes de Cléopâtre seraient toujours considérés comme le fondement de sa puissance à lui. D'autre part, on pouvait alléguer que la puissance du gouverneur général lui venait de ce qu'il était le représentant de la royauté et de ses droits; c'est comme tel qu'il était sûr des Macédoniens, et c'était une situation qu'il ne devait abandonner à aucun prix. Seule une

gnements plus que sommaires dont nous disposons, il nous manque précisément, ici comme dans ce qui suit, les détails particuliers qui feraient voir sous leur véritable jour des intrigues du genre de celle-ci.

alliance avec une princesse de sang royal lui frayait le chemin qui devait le conduire à de plus hautes destinées. Le roi Philippe Arrhidée, étant bâtard, n'avait que peu de droits au trône, et il serait facile de détacher de ce prince, l'homme le plus simple d'esprit du royaume, les Macédoniens qui l'avaient élu dans un moment de précipitation. Le fils d'Alexandre était l'enfant d'une Asiatique, et, lors du règlement de la succession, les phalanges avaient fait à plusieurs reprises de cette origine un sujet d'objections. Donc Cléopâtre, la seule de toute la maison royale qui fût issue d'un mariage régulier et assorti, restait l'héritière légitime. Perdiccas possédait déjà le pouvoir dans sa plénitude; dès qu'il serait l'époux de Cléopâtre, les Macédoniens le reconnaîtraient sans peine pour maître et pour roi.

Perdiccas se décida à épouser pour le moment Nicæa, ne voulant pas se brouiller avant l'heure avec Antipater, qui se trouvait alors tout-puissant par suite de la soumission des Hellènes. Il savait parfaitement qu'il existait, entre Antipater d'une part et Antigone et Ptolémée de l'autre, une union très étroite, et qu'il lui serait peut-être impossible, si Antipater se déclarait pour eux, de maintenir les gouverneurs sous le joug. Son dessein était de tomber à l'improviste sur le satrape de Phrygie, qui ne pourrait de si tôt, vu l'éloignement, recevoir du secours d'Égypte; de se déclarer ensuite ouvertement l'adversaire d'Antipater en épousant Cléopâtre, et de passer en Europe pour y faire valoir tous les droits que semblerait lui conférer son mariage avec la seule héritière légitime de la maison royale[1].

Ces desseins, si grandioses et si bien conçus en apparence, furent inopinément menacés, et c'est du sein même de la maison royale que s'éleva le danger.

Le roi Philippe, devenu régent au nom du fils mineur de son frère et harcelé par des chefs illyriens, avait jadis épousé, lui aussi, une Illyrienne. De cette union était née Cynane, une fille qu'il avait mariée, dès qu'elle fut en âge, à cet Amyntas qui aurait dû obtenir la royauté. Amyntas lui-même était un

[1]) Arrian. ap. Phot., p. 70 a 35. Diodor., XVIII, 23.

personnage insignifiant; mais ses droits pouvaient servir de prétexte à ceux qui, après l'assassinat de Philippe, avaient conspiré pour écarter Alexandre de la succession au trône. Lorsqu'Alexandre revint de sa première expédition en Grèce, on découvrit des complots dans lesquels le nom d'Amyntas jouait un rôle : il fut condamné et exécuté. Cynane lui avait donné une fille, Adéa[1] ou, comme on l'appela plus tard, Eurydice. Alexandre fiança la jeune veuve au prince des Agrianes, Langaros, qui lui était resté fidèle dans les pénibles luttes de l'année 334; mais Langaros mourut avant que les noces fussent célébrées, et Cynane désormais préféra rester veuve.

Elle avait dans les veines le sang ardent de sa mère, l'Illyrienne. Elle suivait l'armée à la guerre; les aventures et les expéditions étaient ses délices, et plus d'une fois elle prit personnellement part aux combats. Dans une guerre contre les Illyriens, elle tua leur reine de sa propre main et ne contribua pas peu, en poussant une charge furieuse dans les rangs ennemis, au succès de la journée. De bonne heure, elle avait dressé sa fille Eurydice aux armes et lui avait donné l'habitude des expéditions guerrières. Cette princesse de quinze ans, belle, impérieuse, belliqueuse comme elle l'était, héritière de la couronne soustraite à son père par son grand-père, parut à sa mère un moyen tout trouvé de rentrer sur la scène du monde, d'où les intrigues d'Antipater l'avaient écartée.

Brouillée avec ce dernier et avec son parti, il lui fallait chercher parmi les adversaires de son ennemi à qui offrir, avec la main de sa fille, ses hautes prétentions. Puisque Cléopâtre projetait, par son mariage avec le puissant gouverneur général Perdiccas, d'exercer dans l'empire une influence souveraine, il ne lui restait plus, à elle, qu'à se créer un tiers parti entre le gouverneur général et les satrapes. Ce fut au roi Philippe qu'elle résolut de conduire sa fille. Brusquement elle partit de la Macédoine à la tête d'une petite troupe, se dirigeant en toute hâte vers le Strymon; mais Antipater s'y était porté avec des troupes pour l'arrêter[2]. La lance à la main, elle et sa fille

[1]) Sur le nom d'Adea ou Audate, voy. PERIZON. ad Ælian. XIII, 36.

[2]) Par conséquent, ceci se passait après la fin de la campagne de Grèce et avant l'expédition d'Étolie, c'est-à-dire vers le mois d'octobre 322.

chargèrent les lignes ennemies, qui furent rompues. D'autres postes qui cherchèrent à lui barrer le chemin furent également culbutés, et cette expédition bizarre traversa sans encombre l'Hellespont, entra en Asie et continua sa route vers le camp du roi. Perdiccas envoya des troupes à sa rencontre sous le commandement d'Alcétas, avec ordre d'attaquer la reine partout où il la trouverait, et de la ramener morte ou vive. Mais, en présence de cette princesse courageuse, de la fille de Philippe, les Macédoniens refusèrent de combattre[1]; ils réclamèrent la fusion des deux armées et le mariage de la jeune princesse avec le roi. Il était temps qu'Alcétas exécutât les ordres sanguinaires qu'il avait reçus. En vain Cynane rappela-t-elle avec une éloquence hardie sa naissance royale, la noire ingratitude d'Alcétas et de Perdiccas et la trahison dont on l'avait enveloppée; Alcétas, conformément aux ordres de son frère, la fit mettre à mort. L'armée exprima hautement son mécontentement, qui menaçait de dégénérer en révolte ouverte contre le gouverneur général, et on ne l'apaisa qu'à grand peine, en fiançant Eurydice à Philippe Arrhidée. Perdiccas espérait, après s'être débarrassé de la mère, venir facilement à bout de la fille. La jeune princesse fit son entrée dans le camp royal, et la puissance de Perdiccas parut sortir de ce péril plus grande et mieux affermie. Eurydice était à sa portée; le sort de cette princesse était entre ses mains. Il semblait toucher à son but suprême, quand un événement inattendu vint hâter le dénouement.

Perdiccas avait espéré qu'Antigone, cité devant un tribunal macédonien, refuserait de se rendre à cette sommation et fournirait ainsi l'occasion de procéder contre lui avec toute la rigueur que mérite un rebelle déclaré, auquel cas il n'était point douteux que le satrape ne fût écrasé par les forces du gouverneur général. Antigone avait promis de se présenter et de fournir les preuves de son innocence; puis, secrètement, il

[1]) Diodor., XIX, 52. Polyænos (VIII, 60) dit qu'elle aima mieux mourir que de voir la race de Philippe dépouillée de la souveraineté; par conséquent, Alcétas exigea peut-être d'elle qu'elle renonçât à ses prétentions. Arrien (ap. Phot., 70 b. § 23) parle de τὴν Μακεδόνων στάσιν.

avait quitté sa satrapie avec son fils Démétrios et ses amis, avait gagné la côte, et, montant sur des vaisseaux athéniens qui se trouvaient dans ces parages[1], s'était rendu en Europe auprès d'Antipater. Les choses tournaient au gré de Perdiccas. Sans doute, le sort du satrape coupable, auquel il s'apprêtait à infliger un juste châtiment, était maintenant un objet de pitié, même pour l'armée, qui n'avait que trop l'habitude de raisonner et de critiquer, ce dont elle ne se fit pas faute à cette occasion. Aux yeux des soldats, Antigone passait maintenant pour une victime injustement poursuivie. Il avait raison, le noble satrape, quand le sanguinaire gouverneur général n'avait pas respecté même les membres de la famille royale, de ne pas vouloir confier sa vie à un tribunal qui, évidemment, ne serait pas convoqué pour l'amour de la justice. La fuite d'Antigone en Europe présageait, disait-on, à l'empire de grandes luttes intestines; il ne s'était risqué à prendre la fuite qu'avec la certitude que Cratère, Antipater, et d'autres encore peut-être prendraient les armes pour soutenir sa cause. C'était là précisément ce qu'attendait et désirait le gouverneur général. Ce n'était plus sa faute alors, à lui, si l'on en arrivait à une rupture et à une lutte décisive. Cratère et Antipater avaient bien vaincu les Grecs, mais non les Étoliens, qui tenaient encore la campagne contre eux et leur donnaient pleinement à faire. Pour le moment, les deux satrapes ne pouvaient donc que peu de chose en faveur d'Antigone. Cette circonstance, qu'il s'était enfui auprès d'eux, servait à établir la preuve de leur culpabilité et de leur complicité. Il s'agissait de prévenir la coalition naissante et de les frapper avant qu'ils pussent prendre l'offensive, et le moyen d'atteindre Antipater en Macédoine même était tout indiqué par l'offre de Cléopâtre et de sa mère Olympias.

[1]) Diodore (XVIII, 23) dit : εἰς τὰς Ἀττικὰς ναῦς, comme si les navires athéniens avaient eu là une station régulière, chose assez étonnante après les deux batailles gagnées par la flotte macédonienne, à moins qu'on n'admette qu'il subsista à Samos une station de ce genre, en attendant qu'on eût statué à Babylone sur les clérouques de l'île. Cependant, il semble bien qu'il ne faut pas rapporter à cette question le σκεύη ἔχουσι etc., qu'on trouve dans les *Seeurkunden* (XVII, c. 155).

Jusque-là Perdiccas avait continué son jeu vis-à-vis de la fille d'Antipater. Cette fois, il envoya Eumène, avec de riches présents, à Sardes, où Cléopâtre s'était retirée. Il lui fit dire qu'il avait résolu, pour l'épouser, de renvoyer Nicæa à son père [1]. Immédiatement la reine donna son consentement. Nicæa, répudiée, retourna dans la maison paternelle.

C'est avec raison que Perdiccas voyait dans le Lagide son adversaire le plus dangereux. A partir du moment où il avait prit possession de sa satrapie [2], Ptolémée s'était préparé à la lutte contre Perdiccas, lutte qu'il reconnaissait inévitable. Il avait commencé par se débarrasser de l'ancien gouverneur de l'Égypte, Cléomène, qui, d'après les dispositions prises à Babylone, devait servir sous lui en qualité d'hyparque. Il était naturel, en effet, que Cléomène, dépouillé de son ancien pouvoir, se rangeât du côté de Perdiccas [3]. Les exactions effroyables qu'il avait exercées dans sa satrapie fournissaient assez de motifs de lui faire son procès. Le trésor de 8,000 talents, que Cléomène avait amassé, fut confisqué par le satrape. Ce dernier s'en servit aussitôt pour enrôler des troupes, que la gloire de son nom pouvait attirer en grand nombre, et pour améliorer la situation du pays, que l'administration rapace de Cléomène avait plongé dans la plus profonde misère [4]. Ptolémée s'entendait mieux qu'aucun autre des généraux d'Alexandre à gagner l'affection des peuples qu'il avait à gouverner. Sous son intelligente direction, et grâce aux dispositions extraordinairement douces pour l'époque qu'il prit à l'égard des indigènes, le pays se releva rapidement. Le commerce actif avec les contrées d'outre-mer, qui s'était déjà concentré dans Alexandrie, offrait à cette contrée, si riche de sa nature, un débouché avantageux pour ses produits. Ajoutez à cela la

1) ARRIAN. ap. PHOT., 70 b. 25 § 26.

2) Porphyre (ap. EUSEB. I, p. 162) dit : μετ' ἐνιαυτὸν καὶ διὰ τῆς εἰς Φίλιππον ἀναγεγραμμένης ἡγεμονίας (*post unum annum imperii ad Philippum delati*. EUSEB. ARMEN., trad. de Petermann). D'après l'ἀναγραφή que le chronographe a sous les yeux, il semble que la première année de Philippe commence au 1er janvier 323 : d'après le canon des Rois, elle commence au 1er Thoth 324. Ptolémée n'a pas dû arriver en Égypte avant le mois de novembre 323.

3) PAUSAN., I, 6.

4) DIODOR., XVIII, 14.

position géographique de l'Égypte, exceptionnellement favorable en cas de guerre. Entouré presque de tous côtés de déserts dont les rares habitants, des peuplades nomades de Bédouins, ne constituaient aucun danger, le bassin du Nil n'était accessible à une armée de terre que d'un seul côté, le long de la côte de Syrie. Encore cette route offrait-elle à l'ennemi des difficultés sans fin, lui rendant les communications très pénibles, et, en cas d'insuccès, la retraite presque impossible. Les forces égyptiennes, au contraire, renforcées de tous les avantages d'un terrain malaisé et coupé en tous sens, facile à inonder, ayant constamment à proximité des provisions et des ressources de toute sorte, trouvant enfin à chaque pas qu'elles feraient en arrière une nouvelle position aussi solide que la première, n'avaient presque qu'à se tenir sur la défensive pour être sûres de la victoire. Du côté de la mer, le pays est plus ouvert à l'invasion : mais il suffit d'une défense tant soit peu bien organisée pour arrêter l'ennemi sur la côte, et encore l'accès malaisé des bouches du Nil rend-il un débarquement fort pénible. Alexandrie, le seul point propre à l'attaque, avait été suffisamment fortifiée par les soins prévoyants de son fondateur. Par un heureux concours de circonstances, l'Égypte s'agrandit encore rapidement et sans peine d'un territoire qui, outre qu'il couvrait ses derrières, était par lui-même de grande valeur.

Vers l'époque de la mort d'Alexandre, et selon toute apparence à l'occasion de cet événement, avaient éclaté dans la Cyrénaïque des troubles à la suite desquels tout un parti de Cyrénéens, chassés de la ville de Cyrène, se joignirent aux exilés de la ville de Barca et allèrent chercher du secours à l'étranger. Ils s'unirent à Thibron. Thibron était ce Spartiate qui, pendant l'automne de 324, s'était rendu avec Harpale, le grand trésorier d'Alexandre, du Ténare en Crète, y avait assassiné son compagnon, s'était emparé de ses trésors et avait gardé à son service les 6,000 mercenaires venus avec Harpale. Appelé par les Cyrénéens exilés, il passa avec ses hommes en Libye, fut vainqueur dans une rencontre sanglante, et se rendit maître du port d'Apollonie, à deux milles de Cyrène; puis il marcha contre la ville elle-même, en fit le siège, et

contraignit enfin les Cyrénéens à demander la paix. Ils eurent à payer 500 talents et à livrer la moitié de leurs chars de guerre : en outre, les bannis devaient être réintégrés dans leurs biens. En même temps, les envoyés de Thibron se rendaient dans les autres villes de la Cyrénaïque, pour les inviter à s'unir à lui afin de combattre les tribus libyennes voisines. Deux de ces villes au moins se joignirent à lui : Barca et Euespéria.

En attendant, pour s'attacher les mercenaires, il leur avait permis de piller le port. Les marchandises qui s'y trouvaient en entrepôt et les biens des habitants fournirent un riche butin; mais, lorsqu'il s'agit de le partager, des querelles s'élevèrent. Le Crétois Mnasiclès, un des capitaines de Thibron, homme décidé à tout et arrogant, eut à rendre compte de sa conduite lors du partage. Il préféra abandonner la cause de Thibron, et, gagnant Cyrène, il s'y répandit en récriminations sur la cruauté et la perfidie de son général. A son instigation, les Cyrénéens, qui n'avaient encore livré que 60 talents, suspendirent les paiements ultérieurs, déclarèrent nul et non avenu le traité conclu, et prirent de nouveau les armes. A cette nouvelle, Thibron fit saisir quatre-vingts citoyens de Cyrène, qui se trouvaient précisément dans Apollonie, et, renforcé des Barcéens et des Euespériens, alla mettre une seconde fois le siège devant la ville. La résistance, dirigée par Mnasiclès, fut couronnée de succès, et Thibron se retira sur Apollonie. Les Cyrénéens se hâtèrent d'aller avec une partie de leur garnison dévaster les territoires de Barca et d'Euespéria, et, tandis que Thibron accourait avec le gros de son armée au secours des deux villes, Mnasiclès fit une sortie avec les Cyrénéens, surprit Apollonie, se rendit maître du peu de troupes que Thibron y avait laissées et occupa le port. Ce qu'on y trouva encore de marchandises ou autres biens fut rendu aux propriétaires ou mis de côté. Thibron n'osa pas marcher tout de suite sur Apollonie; il se jeta avec son armée vers Taucheira, dans l'ouest de la province, avec l'intention d'y faire venir sa flotte et d'aviser ensuite. Cependant, par suite de la prise d'Apollonie, la flotte était privée de sa station; les équipages devaient descendre à terre chaque jour pour se procurer des

vivres, et bientôt il leur fallut pénétrer à l'intérieur des terres, la côte ne fournissant plus assez de provisions. Les paysans libyens s'attroupèrent, guettèrent les matelots, en tuèrent un grand nombre et firent beaucoup de prisonniers. Les autres se réfugièrent sur leurs vaisseaux. Mais, pendant qu'ils faisaient voile vers les villes amies de la Syrte, il s'éleva une tempête qui dispersa la flotte et détruisit la plus grande partie des vaisseaux; le reste fut jeté par les vents et les flots soit du côté de Cypre, soit à la côte d'Égypte.

La situation de Thibron commençait à devenir critique; cependant il ne perdit pas courage. Il envoya des affidés dans le Péloponnèse, au marché des mercenaires, qui se tenait au Ténare. Quelques mois auparavant, Léosthène avait enrôlé pour la guerre Lamiaque tous les soldats qui s'y étaient rassemblés. Pourtant, les émissaires de Thibron y trouvèrent encore 2,500 hommes qu'ils prirent à leur solde et avec lesquels ils s'embarquèrent à la hâte pour la Libye. Sur ces entrefaites, les Cyrénéens, encouragés par leurs précédents succès, avaient risqué le combat contre Thibron lui-même; il avait éprouvé une grande défaite. Juste à ce moment, alors qu'il désespérait déjà de son salut (on pouvait être áu printemps de 322), arrivèrent les troupes fraîches du Ténare. Immédiatement, il fit de nouveaux plans et conçut des espérances plus hardies. Les Cyrénéens, de leur côté, se préparaient avec la plus grande énergie à une nouvelle et inévitable lutte. Ils allèrent chercher des secours chez tous les peuples libyens des alentours et jusqu'à Carthage[1]; ils réunirent une armée de 30,000 hommes. Une bataille s'engagea. Thibron remporta la victoire et soumit ensuite les villes de la contrée. Les Cyrénéens, dont les chefs étaient restés sur le champ de bataille, conférèrent à Mnasiclès le commandement en chef et se défendirent avec la dernière opiniâtreté. Thibron avait à plusieurs reprises tenté d'enlever Apollonie, et ses troupes cernaient étroitement Cyrène elle-même. Bientôt la détresse augmenta dans la cité assiégée;

[1]) μετεπέμψαντο τὴν συμμαχίαν παρὰ τῶν πλησιοχώρων Λιβύων καὶ παρὰ τῶν Καρχηδονίων (DIODOR., XVIII, 21). Par conséquent, ils avaient droit par traité de leur demander du secours.



des troubles commencèrent à se produire, et le bas peuple, excité selon toute apparence par Mnasiclès, chassa de la ville les riches, dont une partie passa dans le camp de Thibron, pendant que l'autre s'enfuyait en Égypte. Ces derniers informèrent le satrape de ce qui se passait dans la Cyrénaïque et le prièrent de les ramener dans leur patrie[1].

Rien ne pouvait arriver plus à propos pour lui que cette demande. Il lui serait facile de remporter la victoire, vu l'état d'épuisement où se trouvaient les parties belligérantes. Vers l'été de 322, il envoya en Cyrénaïque, sous le commandement du Macédonien Ophélas[2], un corps considérable de troupes de terre et de mer. A leur approche, les exilés qui s'étaient réfugiés auprès de Thibron résolurent de se joindre à elles. Leur dessein fut découvert, et ils furent tous mis à mort. Les meneurs de la populace de Cyrène, redoutant les représailles des exilés s'ils rentraient dans la ville à la suite des Égyptiens, firent à Thibron des propositions de paix et s'allièrent à lui pour repousser Ophélas. Pendant ce temps, ce dernier se mettait à l'œuvre avec toute la prudence requise. Il envoya un détachement contre Taucheira, sous le commandement d'Épicyde d'Olynthe, et se dirigea lui-même sur Cyrène. Il rencontra Thibron : celui-ci, complètement défait, s'enfuit vers Taucheira, où il espérait trouver un abri, et tomba entre les mains d'Épicyde. Ophélas chargea les Taucheirites du soin de le châtier. Ils le battirent de verges, le traînèrent ensuite à Apollonie, qu'il avait si cruellement ravagée, et finalement le mirent en croix[3]. Les Cyrénéens, cependant,

[1]) C'est l'expédition « dans le pays des habitants de la Marmarique », d'après une inscription hiéroglyphique dont il sera question ultérieurement.

[2]) Cet Ophélas est probablement le Pellæen, fils de Silanos, qui, d'après Arrien (*Ind.* I, 18), figurait parmi les triérarques de la flotte de l'Indus.

[3]) Diodor., XVIII, 19-21. Arrian. ap. Phot. 70 a. 10, § 16 sqq. Le décret rendu à Athènes en l'honneur de Thibron (C. I. Attic , II, nº 231), à propos, ce semble, de la protection accordée par Thibron à des citoyens athéniens (κατοικοῦσιν 'Α[θηναίων... lig. 7. — ἐ]π[ιμ]έλειαν ἐπο[ίει ου ἐποιήσατο... lig. 9), doit cependant, si Böckh a eu raison de reconnaître dans le personnage ainsi honoré l'aventurier en question, avoir été rédigé de son vivant, et en un temps où les Athéniens avaient les mouvements plus libres. En ce cas, il ne faudrait pas compléter avec Köhler par ἐπ' 'Αρχίππου ἄρχον]τος, atten-

résistaient toujours. Ophélas ne put venir à bout d'eux qu'à l'arrivée de Ptolémée lui-même qui, à l'aide de ses troupes fraîches, s'empara de la ville et annexa la province à sa satrapie[1].

C'était un grand avantage que d'avoir conquis des pays grecs, mais c'en était un plus grand encore que de s'être présenté à eux comme un véritable sauveur, en mettant fin à une effroyable anarchie. Le nom de Ptolémée fut dès lors célébré au loin dans tout le monde grec, et déjà, depuis les campagnes d'Alexandre, il était populaire au plus haut degré chez les Macédoniens. On dit que, plus la guerre semblait à prévoir entre lui et l'armée royale, plus le nombre augmentait de ceux qui accouraient à Alexandrie pour entrer à son service, « tous prêts, quelles que fussent la grandeur et l'évidence du danger pour lui, à sacrifier leur vie pour son salut ». Le bruit courait qu'il était seulement de nom le fils de Lagos, mais qu'en réalité il était fils du roi Philippe. En effet, il avait dans le caractère, dans les manières, quelque chose qui rappelait le fondateur de la puissance macédonienne. Seulement il était plus doux, plus affable, et se montrait toujours plein d'égards. Nul, parmi les successeurs d'Alexandre, ne sut

du que Ptolémée a soumis Cyrène dès l'automne de 322, sous l'archontat de Philoclès (Ol. CXIV, 3). D'après la remarque fort juste de KÖHLER relativement au nombre des lettres à suppléer, on pourrait tout au plus proposer ἐπ' Ἡγησίου ἄρχον]τος ; mais il faudrait alors, ce qui est d'ailleurs bien possible, que la nouvelle de la mort d'Alexandre fût arrivée à Athènes en six semaines environ, et l'endroit où Thibron s'est rendu utile à des citoyens d'Athènes serait Cydonia en Crète, localité qu'on retrouve (τοῖς ἀφικνου]μένοις Ἀθηναίων εἰς Κυδ[ωνίαν) dans un décret honorifique postérieur d'un an ou deux peut-être (C. I. ATTIC., II, nº 193). Il me semblait autrefois que les συμπρόεδροι de 321 ne devaient pas provoquer de bien grands scrupules, car le décret relatif aux réfugiés de Thessalie (nº 222), qui contient cette formule, passait pour être de Ol. CXIV, 4 ; mais aujourd'hui j'y trouve de la difficulté, attendu que, dans des inscriptions de date certaine, l'une rédigée avant la fin du printemps 322 (nº 186), l'autre du mois de Scirophorion 320 (nº 191), on ne rencontre pas de συμπρόεδροι, et les troubles en Thessalie dont il est question au nº 222 peuvent bien appartenir à une époque postérieure, avant toutefois que Cassandre ne fût maître d'Athènes.

[1]) Comme Diodore (XVIII, 21) et Arrien (ap. PHOT., § 18) relatent l'expédition de Cyrène et la mort de Thibron avant la campagne de Syrie, il faut bien croire qu'elle était terminée avant la fin de 322. Justin (XIII, 8, 1) dit également : *hujus urbis auctus viribus bellum in adventum Perdiccæ parabat*.

mieux que lui conserver par la modération et accroître, tout en sauvant les apparences, la puissance que sa bonne étoile lui avait fait échoir; nul ne sut avec plus de perspicacité s'arranger de façon à se faire soulever et porter plus loin par le flot montant. On peut dire que, dès le commencement, il reconnut que la tendance de l'époque était de transformer le royaume en une série de petits États indépendants, et il sut en faire la base de sa politique. Son pouvoir fut le premier qui se tranforma en État dans le sens des nouvelles idées, et il resta jusqu'au bout le chef et l'âme de cette tendance qui devait assez tôt prévaloir dans l'empire. C'est dans cet esprit que fut conclue son alliance avec Antipater, alliance qui, à l'issue de l'année 322, était devenue bel et bien une coalition contre le gouverneur général.

Déjà les malentendus entre ce dernier et les potentats de l'Occident commençaient à prendre un caractère plus sérieux; déjà Perdiccas avait pris possession de la Cappadoce pour le compte d'Eumène et cité Antigone de Phrygie à son tribunal. Antigone alors s'était enfui en Europe, peut-être déjà d'accord avec Ptolémée, ainsi que le fait présumer ce qui arriva par la suite.

Lors de la grande convention de Babylone, pendant l'été de 323, il avait été décidé que le corps d'Alexandre serait transporté en grande pompe dans le temple d'Ammon. L'organisation et la direction du convoi devaient être confiées à Arrhidæos.

A la fin de l'année 322, tous les préparatifs étaient terminés; le gigantesque char, destiné à recevoir le cercueil royal, avait été construit avec une magnificence incomparable. Sans attendre l'ordre du gouverneur général, Arrhidæos partit de Babylone[1]. Le char funèbre s'avançait accompagné d'un immense et solennel cortège; de près et de loin une foule innombrable accourait sur la route qu'il suivait, soit pour admirer la splendeur du catafalque et du convoi, soit pour

[1]) C'est ce qui résulte de l'expression d'Arrien : παρὰ γνώμην αὐτὸ (τὸ σῶμα) Περδίκκου λαβών. D'après Diodore (XVIII, 28), Arrhidæos est parti σχέδον ἔτη δύο ἀνάλωσας περὶ τὴν παρασκευήν. Les événements ne permettent guère cependant de descendre plus bas que la fin de 322.

rendre les derniers honneurs au grand roi. C'était une créance générale parmi les Macédoniens que le corps du roi, comme jadis celui de l'Œdipe thébain, aurait ce pouvoir merveilleux de faire du pays où il reposerait dans la tombe une terre prospère et puissante entre toutes. Cet oracle avait été rendu par le vieux devin Aristandre de Telmesse, peu après la mort du roi[1].

Que Ptolémée partageât cette croyance ou qu'il désirât l'exploiter à son avantage, peu importe ; il avait sans doute d'autres motifs encore pour s'entendre avec Arrhidæos et l'engager à partir sans les ordres du gouverneur général. Il pouvait redouter que Perdiccas, pour donner plus de solennité au convoi, n'accompagnât le corps en Égypte avec l'armée royale. C'en était fait de sa situation dans les provinces à lui confiées, s'il s'y montrait une autorité plus grande que la sienne, une force militaire sous un commandement autre que le sien[2]. Ainsi qu'il avait été convenu avec Ptolémée, Arrhidæos conduisit le cortège funèbre à Damas. En vain Polémon, général de Perdiccas, qui se trouvait près de là, voulut s'y opposer ; il ne put faire respecter les ordres précis du gouverneur général. Le convoi funèbre traversa Damas, se dirigeant vers l'Égypte. Ptolémée, pour rehausser la pompe des funérailles, alla avec son armée jusqu'en Syrie au-devant des cendres royales. On les conduisit à Memphis, pour y reposer jusqu'à ce que le splendide mausolée qui devait servir, à Alexandrie, à la sépulture des rois fût en état de les recevoir[3].

[1]) ÆLIAN., XII, 64. Je ne saurais dire d'où viennent les histoires fabuleuses que raconte cet auteur sur la supercherie opérée par le Lagide avec une fausse image.

[2]) On voit de reste que cette explication a quelque chose de forcé. Il est possible, à la rigueur, qu'il y ait un fonds de vérité dans ce que dit Pausanias, à savoir que le corps du roi avait dû être transporté à Ægæ en Macédoine. Perdiccas a bien pu, contrairement à la décision prise auparavant, faire donner cet ordre, afin d'avoir un prétexte pour faire une expédition en Macédoine, etc. Cette manière de voir paraît confirmée par un passage de Strabon (XVII, p. 794) : ἔφθη γὰρ τὸ σῶμα ἀφελόμενος Περδίκκαν ὁ τοῦ Λάγου Πτολεμαῖος κατακομίζοντα ἐκ Βαβυλῶνος καὶ ἐκτρεπόμενον ταύτῃ κατὰ πλεονεξίαν καὶ ἐξεδιασμὸν τῆς Αἰγύπτου.

[3]) DIODOR., XIII, 26-29. ARRIAN. ap. PHOT., 70 b. 20. STRAB., XVII, p. 794. PAUSAN., I, 6, 3. Pausanias dit expressément que le corps fut d'abord

Arrhidæos avait quitté Babylone de son propre chef; le Lagide était allé à sa rencontre jusqu'en Syrie, et tous deux avaient poursuivi leur route au mépris des instructions expresses adressées au stratège Polémon. C'étaient là des actes de révolte ouverte contre la première autorité de l'empire, tout aussi coupables que la conduite des gouverneurs d'Europe à l'égard du satrape fugitif de Phrygie.

Perdiccas assembla ses amis et ses fidèles en conseil de guerre. Il déclara que Ptolémée avait bravé les ordres des rois au sujet des restes d'Alexandre, et qu'Antipater et Cratère avaient donné asile au satrape fugitif de Phrygie. Tous, ils étaient armés pour une lutte qu'ils cherchaient à provoquer. Il s'agissait de maintenir contre eux l'autorité de l'empire; il fallait chercher à les prévenir et à les battre l'un après l'autre. La question était de savoir si l'on attaquerait d'abord l'Égypte ou la Macédoine. Les uns recommandaient de se rendre en Macédoine[1] : c'était le cœur de la monarchie; Olympias s'y trouvait, et la population se soulèverait aussitôt en faveur de la maison royale et de ses représentants. Néanmoins, on se décida pour une expédition contre l'Égypte. Il fallait d'abord écraser Ptolémée, pour l'empêcher, pendant la campagne d'Europe, de se jeter en Asie à la tête de ses troupes d'élite et de couper ainsi les communications de l'armée royale avec les provinces du nord. Antipater et Cratère étaient encore aux prises avec les Étoliens; on viendrait facilement à bout d'eux après la chute de Ptolémée.

On était justement au commencement du printemps de l'année 321. Perdiccas se dirigea sur l'Égypte avec les rois et l'armée de l'empire. La flotte, commandée par Attale, reçut l'ordre de suivre l'armée, pendant que celle de la mer Égée restait sous le commandement de Clitos, avec mission de fermer

conduit à Memphis; c'est Philadelphe seulement qui l'amena à Alexandrie (PAUSAN., I, 7, 1) et le fit déposer dans le *Séma* (Cf. CASAUBON. ad Sueton. *Aug.* 18).

[1]) *Ad ipsum fontem et caput regni... Olympias non mediocre momentum partium, et civium favor* (JUSTIN., XIII, 6). Justin est d'accord pour le fond avec Diodore (XVIII, 25), mais on reconnaît chez lui le langage de Douris quand il dit : *Aridæum et Alexandri magni filium in Cappadocia, quorum cura illi mandatum fuerat, de summa belli in consilium adhibet.*

l'Hellespont[1]. Eumène, qui avait déjà tant de fois fait ses preuves, devait parer une attaque éventuelle du côté de l'Europe. Ce fut à cette fin, semble-t-il, qu'on lui confia, outre sa satrapie de Cappadoce, celle de la Petite-Phrygie, vacante depuis la mort de Léonnatos[2], celle de Carie qu'avait occupée Asandros, et enfin celles de Lycie et de Phrygie, abandonnées par Antigone[3]. Il fut nommé stratège, avec pouvoir absolu, de toutes les satrapies en deçà du Taurus[4]. Le gouverneur général plaça son frère Alcétas, Néoptolème, satrape d'Arménie, et le satrape de Cilicie, Philotas, dont la province fut donnée à Philoxénos[5], sous les ordres d'Eumène. Il lui laissa nombre de capitaines des plus distingués, avec quelques troupes[6], et le chargea de rassembler dans les satrapies de l'Asie-Mineure autant d'hommes qu'il pourrait, de s'avancer jusque dans les

1) *Clito cura classis traditur* (Justin.. XIII, 6, 16). Diodore (XVIII, 37), au contraire, parle d'Attale. Si l'assertion de Justin ne repose pas sur un renseignement erroné ou une méprise, il faut que Perdiccas se soit assuré de la fidélité de Clitos : la preuve que celui-ci dès le début ne tenait pas pour la coalition, c'est la façon dont Cratère et Antipater passent l'Hellespont.

2) L'attribution de la satrapie de la Petite-Phrygie à Eumène n'est pas mentionnée expressément, mais elle parait résulter de l'état des choses.

3) *Eumeni præter provincias quas acceperat Paphlagonia et Caria et Lycia et Phrygia adjiciuntur* (Justin., XIII, 6). Plutarque ne parle que de l'Arménie et de la Cappadoce.

4) αὐτοκράτορα στρατηγὸν ... χρῆσθαι τοῖς πράγμασι ὅπως αὐτὸς ἔγνωκεν (Plut., *Eumen.* 5).

5) Diodor., XVIII, 29. Plut., *loc. cit.* Corn. Nep., *Eumen.* 3, 2. Justin (XIII, 6) dit : *adjutores ei dantur cum exercitibus frater Perdiccæ Alcetas et Neoptolemus... Cilicia Philotæ ademta Philoxeno datur*. Philotas n'a pas été congédié comme adversaire de Perdiccas, mais envoyé quelque part ailleurs ; ce qui le prouve, c'est que, lors de la réinstallation des satrapes, après la chute de Perdiccas, il ne fut pas réintégré dans sa situation antérieure, mais au contraire se ligua avec Alcétas et se conduisit en ennemi d'Antigone (Diodor., XIX, 16). Il ne faut pas confondre ce Philotas avec son homonyme, l'ami d'Antigone (Diodor., XVIII, 52). Philoxénos était, suivant la conjecture émise plus haut (p. 33, 2), satrape de Susiane. Ménandre de Lydie parait n'avoir pas été éloigné, en dépit de ses accointances avec Antigone.

6) Diodore (XVIII, 25) dit qu'il l'a laissé μετὰ δυνάμεως ἀξιολόγου, et plus loin (c. 29), qu'il était parti lui-même μετὰ τῶν βασιλέων καὶ τῷ πλείστῳ μέρει τῆς δυνάμεως; Eumène avait avec lui cinquante τῶν ἀξιολόγων ἡγεμόνων et ἐπιφανῶν ἀνδρῶν (Diodor., XVIII, 37), et parmi eux ce Docimos dont il sera question plus loin.

contrées que baigne l'Hellespont, et de rendre impossible à l'ennemi toute tentative de débarquement[1].

En effet, c'était là le point menacé tout d'abord. Vers l'époque où Perdiccas partait de la Pisidie[2] avec l'armée royale pour prendre la route d'Égypte, l'armée macédonienne s'avançait à grandes journées vers l'Hellespont.

Antipater et Cratère avaient résolu de se mettre en marche dès qu'ils avaient reçu la nouvelle apportée par Antigone, lequel la tenait de Ménandre, satrape de Lydie, que Perdiccas était sur le point d'épouser Cléopâtre et de renvoyer la fille d'Antipater. Aussitôt ils conclurent avec les Étoliens la paix dont il a déjà été question et se rendirent en toute hâte en Macédoine, pour envahir l'Asie le plus vite possible. Ce fut alors qu'ils apprirent que Perdiccas était parti pour l'Égypte avec l'armée royale. Ils envoyèrent à Ptolémée d'Égypte pour l'informer du danger qui les menaçait tous et lui promettre qu'ils allaient passer l'Hellespont avec toutes leurs forces, traverser à marches forcées l'Asie-Mineure et la Syrie pour apparaître à temps sur les derrières du gouverneur général. Il fut décidé que Cratère recevrait l'hégémonie de l'Asie et qu'Antipater conserverait celle d'Europe[3]. Durant son absence, Polysperchon serait stratège de Macédoine. Au printemps de 321, l'armée macédonienne, sous le commandement de Cratère, se trouvait sur les bords de l'Hellespont : Antipater était avec lui ; Antigone paraît-il, commandait la flotte[4].

Eumène ne pouvait se dissimuler que sa tâche était plus difficile et plus dangereuse qu'on n'aurait pu le prévoir. A la vérité, les tentatives faites auprès des Étoliens pour les pousser

[1]) Diodor., XVIII, 29. Justin., *loc. cit.*

[2]) D'après Justin, la susdite réunion des généraux avait eu lieu en Cappadoce ; suivant Diodore (XVIII, 25), l'armée partit de la Pisidie. Perdiccas doit avoir marché de la Cilicie sur la Cappadoce et avoir pris là ses quartiers d'hiver, pour commencer au printemps sa marche sur l'Égypte en passant par Damas.

[3]) καὶ τῷ μὲν Κρατερῷ τὴν τῆς Ἀσίας ἡγεμονίαν περιτιθέναι, τῷ δὲ Ἀντιπάτρῳ τὴν τῆς Εὐρώπης (Diodor., XVIII, 25, 38). Par conséquent, les dispositions relatives à la campagne d'Asie émanent de Cratère.

[4]) C'est la conclusion que je tire d'un texte d'Arrien (ap. Phot. 71 a. 33, § 30) : μετεκαλεῖτο δὲ καὶ Ἀντίγονος ἐκ Κύπρου.

lèvement avaie
traités pour u
et Antipater a
ments qui pouva
ns macédoniens
, qu'Alcétas ref
acédoniens qu'il
contre Antipat
telle vénération
n côté[1]. De plu
ilicie n'étaient
it tout juste de
son esprit tur
nes. En outre,
forces supérieu
xercées et si dé
nent que des r
rent à ne pas
ellespont[2], mai
il pouvait com
cer son armée e
res étant forcé
rie, son intenti
rrêter entièrem
sans relâche.
Arrivés dans la
mé les troupes
g de l'Hellespon
r général pour

Plut. *Eumen.* 5. —
et *inexercitatæ et n*
Il *est à remarquer*
nts *comme si toute*
sinage *de l'Hellespo*
e ; *mais l'enchaînem*
ieur *de l'Asie-Mineu*
D'*après l'inscription*
agit *immédiatement*
erdiccas *pour lieuten*
ition.

volontiers : elles haïssaient Eumène, en sa qualité de Grec, et étaient dévouées corps et âme à Cratère. Ils n'eurent pas non plus grand'peine assurément à gagner le navarque Clitos. Ainsi, les généraux franchirent sans obstacle l'Hellespont et pénétrèrent en Asie. Ils ne rencontrèrent de résistance nulle part. Ils réclamèrent et obtinrent de toutes les villes grecques libres des contingents, absolument comme s'il se fût agi d'une guerre pour le salut de l'empire contre l'arbitraire et la violence[1]. On eût dit qu'Eumène abandonnait l'Asie-Mineure à leurs forces supérieures. Le printemps était passé et les généraux pouvaient avoir déjà pénétré dans la Grande-Phrygie, lorsque Néoptolème d'Arménie leur envoya un message secret. C'était contre sa volonté, leur faisait-il dire, qu'il avait embrassé la cause de Perdiccas; il était tout décidé à faire cause commune avec Cratère, et il prouverait par sa conduite envers Eumène que ses propositions étaient sincères. Il chercha à confirmer ses promesses en attentant perfidement à la vie du Cardien, auquel il portait une haine profonde. Ses plans échouèrent; Eumène découvrit la trahison. Mais, avec sa prudence habituelle, il dissimula, et se contenta d'intimer au satrape l'ordre de venir immédiatement avec son armée en Cappadoce. Comme le satrape n'obéit pas, il marcha contre lui en toute hâte; Néoptolème, plein de confiance dans l'infanterie macédonienne de son armée, alla à sa rencontre. Un combat acharné s'engagea : les Macédoniens de Néoptolème écrasèrent l'infanterie asiatique d'Eumène; lui-même faillit perdre la vie. Mais, avec ses excellents cavaliers cappadociens, il remporta une victoire décisive, s'empara des bagages enne-

[1]) Ceci résulte du décret des Nasiotes en l'honneur de Thersippos, décret qui a été publié d'après des copies défectueuses dans le C. I. Græc., II, nº 2166 et *Add.* p. 1025, et dont le texte correct, reproduit dans l'*Appendice* du présent volume, se trouve maintenant imprimé dans le Μουσεῖον καὶ βιβλιοθήκη τῆς εὐαγγ. σχολ. ἐν Σμύρνᾳ. 1876, p. 128 sqq. Le passage auquel le texte fait allusion est ainsi conçu : 'Α]ντιπάτρῳ γὰρ ἐπιτάξαντος χρήματα εἰς [τὸν πόλεμ]ον εἰσφέρην πάντων τῶν ἄλλω[ν εἰσφερ]όντων, Θέρσιππος παραγενομένο[ς πρὸς τοὶ[ς βασίληας καὶ 'Αντίπατρον ἐ[κούφισε τὰ]μ πόλιν, ἔπραξε δὲ πρὸς Κλε[ῖτον περὶ] τᾶς εἰς Κύπρον στρατείας καὶ [οὐκ ὀλίγα]ς δαπάνας εἰς μικρὸν συνάγαγ[ε χρόνον]. La suite du décret honorifique continue l'exposé des motifs jusqu'en 318.

mis, culbuta enfin l'infanterie macédonienne et la força, après une défaite complète, à mettre bas les armes et à jurer fidélité à Perdiccas. Cette victoire fut pour Eumène d'une importance extraordinaire, non seulement parce qu'elle augmentait ses forces, mais surtout parce qu'il avait, avec une armée asiatique, enfoncé ces phalanges macédoniennes réputées invincibles. Ses derrières assurés, il pouvait avec plus de confiance marcher contre Cratère[1].

Déjà des ambassadeurs étaient venus le trouver, lui apportant de la part d'Antipater et de Cratère les propositions les plus séduisantes. Les généraux étaient prêts, s'il voulait abandonner la cause du gouverneur général, non seulement à lui laisser les satrapies qu'il possédait déjà, mais à y ajouter encore une nouvelle province et à placer une armée sous ses ordres. On le priait de ne pas rompre d'une façon si malheureuse la longue amitié qui l'unissait à Cratère. Antipater, de son côté, était disposé à oublier les anciennes querelles et à devenir pour lui un ami fidèle. Eumène prit le parti le plus difficile. Il savait bien que, n'étant point Macédonien de naissance, il ne trouverait de solide appui à sa puissance que dans Perdiccas; il ne pouvait que se soutenir et tomber avec le gouverneur général. Il fit répondre aux généraux qu'il ne commencerait point, pour une cause injuste, à lier amitié avec celui dont il était l'ennemi depuis tant d'années, surtout en voyant comment Antipater se comportait envers ceux dont il s'était longtemps dit l'ami. Quant à son vieux et honoré camarade Cratère, il était prêt à tout tenter pour le réconcilier avec le gouverneur général. La cupidité et la trahison gouvernaient le monde; mais, pour lui, il voulait servir et servait la bonne cause injustement attaquée, et, tant qu'il vivrait, il se sacrifierait pour elle corps et biens plutôt que de trahir ses serments[2].

En même temps que la réponse d'Eumène, et au moment où l'on délibérait sur les mesures qui restaient à prendre,

[1]) DIODOR., XVIII, 29. PLUT., *Eumen.* 5. ARRIAN. ap. PHOT. p. 70 b. 30, § 27.

[2]) PLUT. *Eumen.* 5. On sent parfaitement qu'en cet endroit Plutarque reproduit littéralement le texte d'Hiéronyme.

arriva Néoptolème. Il avait fui après la perte de la bataille, et, rassemblant autour de lui 300 cavaliers environ, avait gagné à la hâte, par la route la plus courte, le camp macédonien, où il venait chercher aide et protection. Il rapporta l'issue du combat. Il était à prévoir, à son avis, qu'Eumène, ne s'attendant point de sitôt à l'arrivée des Macédoniens, se livrerait avec son armée aux douceurs de la victoire. D'ailleurs, il ne pouvait pas compter sur ses troupes : les Macédoniens de son armée avaient pour le nom de Cratère une telle vénération qu'ils ne consentiraient à aucun prix à combattre contre lui. Si, sur le champ de bataille, ils entendaient sa voix et reconnaissaient son panache, ils passeraient à lui avec armes et bagages. Les généraux se convainquirent qu'il ne fallait point, après la défaite de Néoptolème, laisser sur leurs derrières Eumène avec des forces qu'il ne serait sans doute plus difficile d'écraser maintenant. Il fut décidé qu'Antipater prendrait les devants en Cilicie avec la plus faible partie de l'armée, et que Cratère, avec 20,000 hommes d'infanterie et 2,000 cavaliers appartenant presque tous aux troupes macédoniennes, marcherait, accompagné de Néoptolème, sur la Cappadoce, où il espérait surprendre Eumène au dépourvu. Cratère partit aussitôt et se dirigea à marches forcées vers la contrée où l'on croyait que campait l'armée d'Eumène[1].

Ils se trompaient en supposant que le prudent général croyait tout danger passé. Après sa victoire sur Néoptolème, Eumène était prêt pour le nouveau combat auquel il devait s'attendre. Il ne devait pas céder à l'ennemi l'avantage de l'offensive, et son devoir était de ne point laisser refroidir dans l'inaction et la retraite le courage de ses troupes, que leur récente victoire n'avait pas peu enflammé. Il eût été dangereux que ses soldats apprissent le nom de celui qu'ils

[1]) *Continuatis mansionibus* (Justin., XIII, 8). Diodor., XVIII, 29. Plut., *Eumen.* 6. La route que prirent les Macédoniens n'est pas indiquée avec précision, mais ce ne peut être que celle qui mène aux défilés du nord de la Cilicie en passant par Gordion ; et, à en juger par les mouvements consécutifs, le premier combat d'Eumène doit avoir été livré dans la Cappadoce orientale, le suivant, contre Cratère, dans la même contrée, à quelques jours de marche de la grande route.

allaient combattre, et son premier soin fut de le leur laisser ignorer autant que possible. Sachant que le nom de Cratère suffirait à décider sa défaite, il fit répandre le bruit que Néoptolème vaincu, ayant trouvé l'occasion de réunir des cavaliers cappadociens et paphlagoniens, voulait, de concert avec Pigrès, essayer de résister[1].

C'est contre cet ennemi qu'il donna l'ordre de marcher. Il conduisit l'armée par des routes écartées, où aucune nouvelle de l'ennemi ne pouvait arriver aux siens. Mais qu'adviendrait-il s'il ne remportait pas une victoire décisive, ou si les troupes s'apercevaient pendant l'action qu'elles combattaient contre Cratère! Il ne pouvait se dissimuler que, dans ce cas, livré à la fureur de ses propres soldats et de ses ennemis, il était perdu sans ressource. Plusieurs fois il fut sur le point de révéler à ses confidents et aux officiers supérieurs l'état des choses; mais n'était-ce point s'exposer à voir le secret trahi, la seule chance de succès perdue? Il prit le parti de se taire et de jouer jusqu'au bout cette partie téméraire.

On devait rencontrer l'ennemi le jour suivant, et tout le monde encore était persuadé qu'on avait affaire à Pigrès et à Néoptolème. On raconte que, pendant la nuit, Eumène eut un songe significatif. Il lui sembla voir deux Alexandres marcher l'un contre l'autre, chacun à la tête d'une armée rangée en bataille. Athêna se portait au secours de l'un, Déméter au secours de l'autre. Le parti d'Athêna succomba, et Déméter posa une couronne d'épis sur le front du vainqueur. Eumène interpréta ce songe en sa faveur. N'allait-il pas combattre pour le beau pays d'Asie-Mineure, comblé précisément à l'heure actuelle des bénédictions de Déméter ? tout à l'entour s'étendaient les champs couverts de moissons mûrissantes. Il apprit en outre que le mot d'ordre des ennemis était Athêna et Alexandre. Son mot d'ordre à lui, pour le jour de la bataille, fut Déméter et Alexandre. Il ordonna à ses troupes de se couronner d'épis, eux et leurs armes : les dieux avaient annoncé que c'était là le signe de la victoire.

1) PLUT. *Eumen.* 6. *De garrul.* 9. JUSTIN., *loc. cit.* CORNEL. NEP., *Eumen.* 3. ARRIAN. ap. PHOT. p. 70 b. 35.

Le matin de la bataille, Cratère prit ses positions sur le terrain, sachant qu'Eumène se tenait de l'autre côté de la colline. Il harangua ses troupes, et enflamma, comme il savait le faire, leur ardeur belliqueuse; il leur promit de leur laisser piller le camp et les biens de l'ennemi vaincu. Puis il rangea son armée en bataille. Les phalanges et le reste de l'infanterie formaient le centre; la cavalerie, qui devait ouvrir l'attaque, fut placée aux deux ailes: on présumait que cela suffirait pour rompre les lignes ennemies. Cratère prit le commandement de l'aile droite et remit celui de l'aile gauche à Néoptolème.

Eumène, de son côté, avait aussi disposé son armée en ordre de bataille. Son infanterie se montait bien aussi à 20,000 hommes, mais elle se composait en majeure partie d'Asiatiques, qui n'étaient pas en état de tenir tête aux phalanges macédoniennes de l'armée ennemie. C'était sa cavalerie, supérieure en nombre (il avait dans cette arme 5,000 hommes de troupes excellentes, quoique jeunes pour la plupart), qui devait décider du succès de la journée. Il la répartit sur les deux ailes. Sur la gauche, en face de Cratère, il plaça deux hipparchies de cavaliers asiatiques, sous le commandement de Pharnabaze[1] et du Ténédien Phœnix, avec ordre de charger l'ennemi dès qu'il serait en vue, de ne reculer à aucun prix, de ne prêter l'oreille à aucun appel de l'ennemi, bref, de ne rien entendre, même s'il voulait parlementer. Il prit lui-même le commandement de l'aile droite et rassembla en *agéma* autour de lui 300 cavaliers d'élite, afin de combattre en personne contre Néoptolème.

La ligne des cavaliers d'Eumène franchit au trot, en rangs serrés, les collines qui coupaient le champ de bataille, et, dès que l'ennemi fut en vue, ils se précipitèrent au galop, au son retentissant de la musique militaire et en poussant le cri de guerre. Cratère, voyant avec étonnement ce qui se passait, exprima à haute voix sa colère contre Néoptolème, qui l'avait trompé en assurant que les Macédoniens d'Eumène feraient

[1]) Ce Pharnabaze est probablement le fils d'Artabaze, le même qui de 333 à 331 avait été amiral de la flotte perse; sa sœur Artonis était depuis 324 la femme d'Eumène.

aussitôt défection. Après avoir exhorté dans une courte allocution ses cavaliers à la bravoure, il donna le signal de l'attaque. Le choc eut lieu d'abord entre l'aile qu'il commandait et l'aile opposée de l'ennemi; il fut d'une violence extrême. Bientôt les lances furent rompues; on tira le glaive et l'on combattit avec un acharnement effroyable. Le succès fut longtemps incertain, par suite de la supériorité numérique des cavaliers ennemis. Cratère était lui-même au premier rang, infatigable, au plus épais des ennemis, renversant tout sur son passage, toujours digne de son ancienne renommée et de son maître Alexandre. Enfin, l'épée d'un Thrace lui perça le flanc; il s'abattit avec son cheval; les escadrons lui passèrent sur le corps l'un après l'autre sans le reconnaître : il luttait contre la mort. Ce fut dans cet état que le trouva et le reconnut Gorgias, un des généraux d'Eumène. Gorgias descendit de cheval, le déclara son prisonnier et laissa un poste pour le garder. Les Asiatiques poursuivirent leur charge victorieuse, et les Macédoniens, se voyant privés de leur chef, se replièrent avec de grandes pertes sur la ligne des phalanges.

Cependant l'action s'était aussi engagée sur l'autre aile. Deux fois déjà l'attaque s'était renouvelée; ce ne fut qu'à la troisième qu'Eumène et Néoptolème se rencontrèrent. Ils se précipitent l'un sur l'autre avec une fureur effroyable, essayant de la lance, de l'épée; à la fin, ils lâchent la bride sur le cou de leurs chevaux, et, se prenant à bras le corps, se saisissent par la crinière de leur casque et les bandes de leur cuirasse. Leurs chevaux, effrayés de ces tiraillements et de ces secousses, se dérobent sous eux; tous deux tombent sur le sol, roulant l'un sur l'autre, luttant, proférant des imprécations, incapables de se relever sous le poids de leurs armures. Enfin Néoptolème se redresse; Eumène, d'un coup de poignard, lui coupe le tendon du jarret. Arc-bouté sur l'autre genou, le blessé continue à lutter avec rage, et, tout épuisé qu'il est, il frappe trois fois son adversaire sans lui faire de blessure profonde. Un nouveau coup qu'Eumène lui porte à la gorge lui enlève ses dernières forces : il s'affaisse mourant. Eumène, la raillerie et l'insulte à la bouche, se met à lui enlever son armure; alors, rassemblant le reste de ses forces, il pousse son

épée dans le ventre de son ennemi. Mais le coup porté par sa main mourante reste inoffensif, et il assiste de son dernier regard au triomphe de son ennemi mortel.

Cependant l'épouvantable mêlée où est engagée la cavalerie ondoie dans la plaine. Eumène, quoiqu'il se sente couvert de blessures et ruisselant de sang encore chaud, se jette de nouveau sur un cheval. Les ennemis commencent à céder et à se replier sur leurs phalanges. Eumène, à travers des escadrons en fuite et ceux qui les poursuivent, vole sur le champ de bataille vers l'autre aile, où il suppose qu'on est encore au fort du combat. Les ennemis ont déjà vidé le terrain, et il apprend que Cratère est tombé. Il s'élance vers lui, et, le voyant qui respirait encore et qui gardait sa connaissance, il saute à bas de son cheval et l'embrasse tout en larmes. Il maudit la mémoire de Néoptolème ; il déplore le sort de Cratère et le sien propre, qui l'a mis dans la nécessité de combattre contre un ancien ami, un vieux compagnon d'armes, et de causer sa mort ou de succomber lui-même. C'est dans ses bras qu'expire Cratère, le plus magnanime et le plus illustre des capitaines d'Alexandre, celui que le grand roi estimait entre tous[1].

La cavalerie macédonienne, battue sur tous les points, s'était repliée vers les phalanges. Épuisé par ses blessures, Eumène, qui ne voulait pas risquer le gain de la journée en attaquant l'infanterie macédonienne encore intacte, fit donner le signal de la retraite. Il dressa les trophées et enterra ses morts. Ses envoyés allèrent annoncer aux troupes ennemies que, toutes battues qu'elles étaient, sans chefs et entre les mains de leur adversaire, ce dernier leur offrait cependant une capitulation honorable. Ceux qui ne voulaient pas embrasser sa cause et celle du gouverneur général étaient libres de rentrer en paix dans leurs foyers. Les Macédoniens acceptèrent ses offres, jurèrent d'observer le traité et se retirèrent, suivant ses instructions, dans les localités du voisinage qui leur furent assignées. Mais leur soumission n'était qu'apparente. Dès qu'ils se furent un peu reposés des marches forcées et du combat, et qu'ils eurent rassemblé des vivres en quantité suffisante,

[1]) Plut., *Eumen.* 7. Diodor., XVIII, 30, 32.

ils partirent dans le silence de la nuit et marchèrent à toute vitesse dans la direction du sud, pour rejoindre Antipater. A la nouvelle de cette violation de la foi jurée, Eumène leva le camp pour se mettre à leur poursuite. Mais, redoutant la supériorité et le courage éprouvé des phalanges macédoniennes, arrêté aussi par la fièvre que lui donnaient ses blessures, il renonça à son dessein[1].

Eumène avait gagné cette bataille dix jours après la défaite de Néoptolème[2]. Ses affaires et celles du gouverneur général n'auraient pu prendre une tournure plus favorable. Il avait coupé la retraite sur la Macédoine à Antipater et à son armée; les satrapies de l'Asie-Mineure lui étaient ouvertes; il n'y avait plus personne pour lui barrer le chemin. Sa gloire était dans toutes les bouches. Deux fois il avait vaincu des forces militaires supérieures aux siennes; il avait vaincu Cratère. Il est vrai que les guerriers macédoniens de tous les pays s'indignaient que le Grec de Cardia eût occasionné la mort du noble Cratère, le favori de ces vétérans qui avaient soumis l'Asie, le seul homme qui fût digne de toute leur confiance. Mais Eumène profita de toute les occasions pour témoigner tous les regrets que lui causait la mort de son vieil ami, et la vénération qu'il gardait jusque dans la mort à celui dont il n'avait pas été en son pouvoir d'épargner la vie. Il lui fit faire de pompeuses funérailles, et renvoya ses cendres aux siens pour qu'ils lui rendissent les derniers honneurs[3].

Il s'empressa de tirer tout le parti possible des victoires remportées. Les instructions du gouverneur général lui interdisant de quitter l'Asie-Mineure, il passa de la Cappadoce dans les satrapies de l'ouest, pour s'en assurer de nouveau et

[1]) DIODOR. *loc. cit.* D'après Cornélius Népos, ce furent les Macédoniens qui proposèrent l'accommodement.

[2]) La date de la bataille est indiquée par un détail significatif : on dit que l'armée d'Eumène se couronna d'épis. Du reste, les synchronismes établis par ailleurs font voir également que les deux batailles ont été livrées en Cappadoce, au mois de juillet.

[3]) CORN. NEP. *Eumen.* 4. DIODOR., XIX, 59. Son épouse était Phila, fille d'Antipater, et il l'avait épousée dans l'automne de 322, de sorte que leur fils Cratère (celui qui a collectionné les documents) n'était probablement pas né encore : on ne nous parle pas d'autres enfants de Cratère.

prêter main-forte autant que possible à ses alliés d'Europe, en prenant position dans le voisinage de l'Hellespont.

En Europe aussi, les affaires du gouverneur général marchaient à merveille. On avait décidé les Étoliens à reprendre les hostilités, malgré les conventions jurées dans les premiers mois de l'année avec Antipater et Cratère. Au printemps, dès que les deux généraux furent passés en Asie, ils avaient réuni une armée de 12,000 hommes d'infanterie et de 400 cavaliers. Puis, sous la conduite de l'Étolien Alexandre, ils étaient entrés en campagne contre la ville locrienne d'Amphissa, dévastant son territoire et occupant quelques-unes des villes environnantes. Le général macédonien Polyclès accourut pour débloquer la ville. Les Étoliens allèrent à sa rencontre, le battirent, le tuèrent, lui et bon nombre de ses troupes, et firent prisonniers le reste. On en vendit une partie comme esclaves; l'autre fut rendue à la liberté contre une forte rançon. Enhardis par de pareils succès et par les encouragements qu'ils recevaient d'Asie, ils envahirent la Thessalie. La plus grande partie de la population se souleva contre la Macédoine; Ménon de Pharsale rejoignit les Étoliens, à la tête de la cavalerie thessalienne. Leur armée s'élevait maintenant à 25,000 hommes d'infanterie et 1,500 cavaliers; ils enlevèrent l'une après l'autre toutes les villes occupées par les garnisons macédoniennes. C'était vers le temps où Eumène remportait ses victoires. Il ne manquait plus qu'un soulèvement des Grecs proclamant leur liberté. Le gouverneur général avait déjà reçu d'Athènes des informations qui lui faisaient concevoir les meilleures espérances. Dans d'autres endroits encore, l'effervescence et l'enthousiasme pour la liberté allaient croissant. La voix publique se déclarait naturellement en faveur de Perdiccas[1]; on le savait précisément en voie de châtier le satrape qui venait d'anéantir aussi la liberté des villes grecques en Libye.

Au printemps de l'année 321, le gouverneur général, accom-

[1]) Diodor., XVIII, 38. C'est à cet ordre d'idées que parait se rapporter ce que dit Pausanias (VI, 16, 2. V, 2, 5). Sur les lettres de Démade à Perdiccas, voy. ci-dessous, p. 163.

pagné des deux rois et de la jeune reine Eurydice, avait quitté, à la tête de l'armée royale, la Pisidie et la Cappadoce, pour marcher par Damas sur la frontière égyptienne ; comme il l'avait fait l'automne précédent, lorsqu'il s'était agi de punir Antigone, il convoqua l'armée pour juger le satrape d'Égypte. Il attendait un arrêt en vertu duquel il comptait achever ce qu'il avait commencé. L'acte d'accusation portait sans doute que le satrape d'Égypte avait refusé l'obéissance qu'il devait aux rois ; qu'il avait combattu et soumis les Grecs de la Cyrénaïque, auxquels Alexandre avait garanti la liberté ; qu'il s'était enfin emparé des dépouilles mortelles du roi défunt et les avait conduites à Memphis[1]. D'après le seul renseignement (il provient de la meilleure source) qui nous soit parvenu touchant ce jugement, il faut croire que Ptolémée comparut en personne pour se défendre devant l'armée rassemblée[2]. Il avait sans doute sujet de compter sur l'impression produite par une confiance si loyale, sur sa popularité chez les Macédoniens et sur l'aversion qui régnait contre l'impérieux gouverneur général. Sa défense fut écoutée avec une faveur croissante, et il fut absous par le verdict de l'armée. Malgré cet acquittement, le gouverneur général resta décidé à la guerre. Cette conduite ne fit que lui aliéner davantage

[1]) Arrien (ap. PHOT. 71 a. 10 § 28) parle seulement d'une manière générale d'un jugement : je crois pouvoir conclure d'un passage de Strabon (*XVII*, p. 794) qu'un des principaux chefs d'accusation portait sur le corps d'Alexandre ; le parti, étant donné son caractère, dut trouver un second grief dans la soumission de la Cyrénaïque.

[2]) κατηγορήσας δὲ Πτολεμαίου κἀκείνου ἐπὶ τοῦ πλήθους ἀπολυομένου τὰς αἰτίας, καὶ δόξας μὴ δίκαια ἐπικαλεῖν· ὅμως καὶ τοῦ πλήθους οὐχ ἑκόντος πολεμεῖ (ARRIAN. *loc. cit.*). Certainement, Arrien parle ici d'après Hiéronyme. Diodore a passé sous silence ce fait important ; il le remplace par une description détaillée de la pompe des funérailles (c. 26-29), morceau qui, quoi qu'en dise Athénée (V, p. 206 c), ne peut guère avoir été emprunté à Hiéronyme, comme le montre la fin, où il est dit de Ptolémée : οὐ παρ' ἀνθρώπων μόνον, ἀλλὰ καὶ παρὰ θεῶν καλὰς ἀμοιβὰς ἔλαβεν, et plus loin : οἱ δὲ θεοὶ διὰ τὴν ἀρετὴν καὶ εἰς πάντας τοὺς φίλους ἐπιείκειαν ἐκ τῶν μεγίστων κινδύνων παραδόξως αὐτὸν (Ptolémée) διέσωσαν. On pourrait supposer que ce chapitre vient indirectement de l'écrit rédigé par Éphippos d'Olynthe, Περὶ τῆς Ἀλεξάνδρου καὶ Ἡφαιστίωνος ταφῆς, car Éphippos ὁ Χαλκιδεύς (ARRIAN., III, 5, 4) avait été nommé ἐπίσκοπος en Égypte par Alexandre et devait être resté au service du Lagide ; seulement, il faudrait savoir par quel intermédiaire ce morceau est parvenu dans les extraits de Diodore.

l'esprit des troupes. La guerre contre l'Égypte n'était rien moins que de leur goût; bientôt les murmures éclatèrent: Perdiccas essaya d'étouffer cet esprit d'insubordination par de sévères exécutions militaires. Toutes les représentations des capitaines et des stratèges furent vaines : fantasque, ne tenant compte de rien, il traita même les grands d'une façon despotique, privant de leur commandement les officiers les plus méritants, ne se fiant qu'à lui et à sa volonté. Ce même homme, qui après avoir commencé la carrière de sa grandeur avec tant de prudence et de réserve l'avait poursuivie avec énergie et constance, semblait, à mesure qu'il se rapprochait du but suprême, de la souveraineté absolue, perdre de plus en plus la clarté de vues et la modération qui seules auraient pu lui faire franchir le dernier pas, le plus dangereux de tous[1].

Il avait l'avantage de posséder des troupes aguerries et les éléphants d'Alexandre; la flotte, sous les ordres de son beau-frère Attale[2], était près des bouches du Nil: il passa la frontière. A ce moment il reçut d'Asie-Mineure la nouvelle que Néoptolème avait passé du côté de ses adversaires et qu'Eumène, après l'avoir complètement battu, avait rallié la plus grande partie de ses troupes. Il marcha à l'ennemi avec d'autant plus de confiance[3], atteignit Péluse sans obstacle et y fit camper son armée. En dedans de la branche pélusiaque du Nil se trouvaient des places fortes isolées, d'où l'on pourrait menacer les flancs de l'armée, lorsque l'expédition remonterait

1) Diodor., XVIII, 33.

2) Cet Attale, le mari d'Atalante, sœur de Perdiccas (Diodor., XVIII, 37), est le fils du Tymphéen Andromène, celui dont il est si souvent question dans l'histoire d'Alexandre et qui plus tard embrassa si vaillamment, avec son frère Polémon, la cause de Perdiccas ; en 330, il commandait déjà une phalange en Bactriane (Arrian., IV, 22, 1) et faisait partie des triérarques de la flotte de l'Indus (Arrian., *Ind.* 18); il passait pour ressembler à Alexandre (Curt., VIII, 13, 21).

3) πυθόμενος τὴν κατὰ τὸν Εὐμένη νίκην πολλῷ θρασύτερος ἐγένετο πρὸς τὴν εἰς Αἴγυπτον στρατείαν (Diodor., XVIII, 33). Diodore dit cela après avoir raconté la bataille où succombèrent Cratère et Néoptolème, tandis qu'un peu plus loin (XVIII, 37) il assure que la nouvelle de cette victoire, la deuxième remportée par Eumène, est parvenue au camp seulement après la mort de Perdiccas.

le fleuve, si elles restaient aux mains de l'ennemi. Ces places fortes et les provisions de toutes sortes qui se trouvaient en abondance dans l'intérieur du Delta, tandis que la route dite d'Arabie traversait des pays peu cultivés, rendaient nécessaire le transbordement de l'armée sur l'autre rive du bras pélusiaque. Il était à présumer que les forces égyptiennes y prendraient leurs positions. Si elles n'en faisaient rien, Perdiccas n'en avait pas moins besoin d'une position d'où il pût diriger ses opérations contre l'Égypte, tout en restant en communication avec sa flotte déjà ancrée devant Péluse, et où il lui serait possible de se retirer, le cas échéant. Pour effectuer le passage avec plus de facilité, Perdiccas fit déblayer un ancien canal ensablé qui aboutissait au Nil[1]. Sans doute, on procéda aux travaux sans les précautions voulues; on ne prit pas garde que, vu la quantité de limon déposée par l'eau du Nil, le canal, ensablé depuis longtemps, devait avoir un fond beaucoup plus bas que le lit actuel du fleuve. Une fois l'ancien fossé ouvert, l'eau du fleuve s'y engouffra soudain avec une violence telle que les digues qu'on avait élevées, minées par les affouillements, furent renversées, et que beaucoup d'ouvriers perdirent la vie. Au milieu de la confusion qui suivit cette catastrophe, un grand nombre d'amis, de capitaines et autres grands de l'armée, quittèrent le camp et passèrent dans celui de Ptolémée[2].

Tels furent les débuts de la guerre d'Égypte. Cette désertion de tant d'hommes considérables pouvait donner à réfléchir à Perdiccas. Il convoqua les officiers de son armée, s'entretint d'un ton affable avec chacun en particulier, faisant des cadeaux aux uns, donnant ou promettant aux autres un avancement honorable. Puis, il les exhorta à ne point faillir à leur ancienne

[1]) On trouve dans Lucien (*Hippias*, 2) une assertion étrange et inexacte: τὸν Κνίδιον Σώστρατον (celui qui construisit le fameux phare d'Alexandrie, voy. Osann dans les *Annali di Corr. arch.*) τὸν Πτολεμαῖον χειρωσάμενον καὶ τὴν Μέμφιν ἄνευ πολιορκίας, ἀποστροφῇ καὶ διαιρέσει τοῦ ποταμοῦ. Cependant, il y a quelque chose au fond de ce bruit, car Sostratos de Cnide, fils de Dexiphane, comme l'appelle Strabon (XVII, p. 791), commande encore vers 264 la flotte égyptienne.

[2]) Diodor., XVIII, 33. Cet auteur donne seul quelques détails sur la campagne d'Égypte, mais il s'y prend de telle sorte qu'on a peine à deviner un plan stratégique quelconque dans les mouvements de Perdiccas.

renommée et à combattre vaillamment contre le rebelle pour la cause des rois; il les congédia enfin, en leur recommandant de tenir les troupes prêtes au départ.

Ce fut au soir seulement que l'on fit connaître à l'armée, en lui donnant le signal du départ, la direction qu'on allait suivre. Perdiccas craignait qu'avec ces désertions continuelles sa marche ne fût indiquée à l'ennemi. On s'avança en toute hâte pendant toute la nuit : enfin le camp fut établi sur la rive, en face d'une place forte, le fort du Chameau. A l'aube, après un court repos pris par les troupes, Perdiccas donna l'ordre de passer le fleuve. Les éléphants venaient en tête, puis les hypaspistes, les porteurs d'échelles et les troupes désignées pour l'assaut, enfin l'élite de la cavalerie, qui devait repousser l'ennemi s'il s'avançait pendant l'assaut. Perdiccas espérait, pourvu qu'il pût prendre pied sur la rive opposée, mettre facilement en fuite, grâce à la supériorité de ses forces, les troupes égyptiennes. Quant à ses soldats, il était persuadé, et avec raison, que, malgré leur peu de sympathie pour lui, à la vue de l'ennemi, ils oublieraient tout pour ne plus songer qu'à l'honneur militaire.

La moitié des soldats avaient passé le fleuve, et les éléphants se mettaient déjà en mouvement contre la forteresse, lorsqu'on vit des troupes ennemies se diriger en toute hâte de ce côté : on entendait le son de leurs trompettes et leurs cris de guerre. Elles devancèrent les Macédoniens sous les remparts et entrèrent dans le fort. Sans perdre courage, les hypaspistes marchèrent à l'assaut; les échelles furent dressées contre les murs; on poussa en avant les éléphants, qui renversèrent les palissades et démolirent les parapets. Mais les Égyptiens défendaient vaillamment leurs murs. Ptolémée, entouré de quelques soldats d'élite et revêtu de l'armure des phalangites macédoniens, se tenait sur le rempart, la sarisse à la main, toujours au premier rang des combattants. Il plongea sa lance dans l'œil de l'éléphant placé en tête des autres et transperça sur son dos son cornac indien ; il renversa les assaillants qui se trouvaient sur les échelles, en blessa et en tua un grand nombre. Ses hétæres et ses officiers rivalisaient de courage. Le cornac du second éléphant fut également précipité à bas de

sa bête et l'attaque des hypaspistes repoussée. Perdiccas lançait troupes sur troupes à l'assaut, voulant à tout prix s'emparer de la forteresse. Ptolémée, de son côté, enflammait les siens par la parole et par l'exemple. On lutta avec une ténacité incroyable, Perdiccas ayant pour lui tous les avantages du nombre : tous deux sentaient qu'il y allait de l'honneur des armes, et cette idée, aiguillonnant leur courage, provoquait de leur part les efforts les plus extraordinaires.

Ce combat terrible se prolongea pendant toute la journée. Des deux côtés, on comptait un grand nombre de morts et de blessés ; le soir vint, et rien encore n'était décidé. Perdiccas donna le signal de la retraite et regagna son camp.

Au milieu de la nuit, l'armée s'ébranla de nouveau. Perdiccas espérait que Ptolémée resterait dans le fort avec ses troupes, et qu'après une marche forcée de nuit on pourrait effectuer, à quelques milles en amont, le passage du fleuve. A la pointe du jour, il était en face d'une des nombreuses îles que forme le Nil en ouvrant ses bras pour les refermer aussitôt; elle était assez large et assez spacieuse pour permettre à une grande armée d'y camper [1]. C'est là qu'il résolut de conduire la sienne, malgré la difficulté qu'offrait le passage. Les soldats avaient de l'eau jusqu'au menton et ne pouvaient résister au courant qu'avec les plus grands efforts. Pour le rompre un peu, Perdiccas fit avancer les éléphants dans le fleuve, en amont, sur la gauche des hommes en train de traverser, pendant que les cavaliers y entraient en aval, pour recueillir et transporter à l'autre bord ceux qui seraient entraînés par le courant. Déjà quelques détachements avaient ainsi passé à grand'peine; d'autres se trouvaient encore dans le fleuve quand on s'aperçut que l'eau devenait plus profonde; sous leurs lourdes armures, les soldats coulaient à fond; les éléphants et les cavaliers en-

[1]) Champollion-Figeac (*Annales des Lagides*, I, p. 289 et 400 sqq.) pense que ce pourrait être l'île de Myecphoris. Vu les changements considérables qu'a éprouvés le delta du Nil et l'incertitude des renseignements fournis par Diodore, c'est là une opinion qu'on ne peut ni contester ni appuyer : cependant l'expression de Diodore (XVIII, 34) : κατήντησεν εἰς τὸν ἐπενάντιον τόπον τῆς Μέμφεως, πρὸς ῇ συμβαίνει σχίζεσθαι τὸν Νεῖλον, se trouve confirmée jusqu'à un certain point par le passage de Lucien cité plus haut (p. 119).

fonçaient aussi de plus en plus dans l'eau. Une panique immense s'empara de l'armée; on criait que l'ennemi avait bouché les canaux en amont et que bientôt tout serait sous l'eau, ou bien que les dieux avaient déchaîné les pluies dans les contrées du sud, et que c'était là ce qui faisait enfler le fleuve; les plus raisonnables comprenaient que le fond du fleuve, piétiné par la multitude qui le traversait, cédait et se creusait. Il était impossible de continuer le passage, et ceux qui se trouvaient dans l'île ne pouvaient pas davantage revenir. Ils étaient complètement coupés et livrés à l'ennemi, qu'on voyait déjà s'approcher avec des forces imposantes[1]. Il ne restait plus qu'à leur donner l'ordre de repasser le fleuve du mieux qu'ils pourraient. Heureux ceux qui savaient nager et avaient assez de vigueur pour traverser la large nappe d'eau! Beaucoup se sauvèrent ainsi et gagnèrent la rive sans armes, à bout de forces et irrités. Les autres se noyèrent ou furent dévorés par les crocodiles; ou bien encore, entraînés toujours plus loin par le courant, ils abordèrent au-dessous de l'île, à la rive ennemie. On constata dans l'armée l'absence d'environ 2,000 hommes, parmi lesquels beaucoup de capitaines.

Sur l'autre bord on voyait le camp des Égyptiens; on voyait les soldats de Ptolémée empressés à retirer de l'eau ceux qui se débattaient dans le fleuve, et la flamme des bûchers allumés çà et là pour rendre aux morts les derniers honneurs. De ce côté-ci de l'eau régnait un morne silence: chacun avait à chercher son camarade, son capitaine, et ne le trouvait plus au nombre des vivants. Par surcroît, les vivres commencèrent à manquer; et il n'y avait aucune perspective d'échapper à cette effroyable situation. La nuit tombait; on entendait de ci et de là des plaintes et des imprécations. Tant de braves guerriers avaient donc été inutilement sacrifiés! Ce

[1]) Polyænos (IV, 38) et Frontin (IV, 7, 20) mentionnent un stratagème qui ne peut trouver place qu'ici. Ils racontent que Ptolémée, voyant Perdiccas passer le fleuve à Memphis avec des forces supérieures aux siennes, fit chasser de grands troupeaux de bestiaux traînant des bottes de paille sur les routes poudreuses, afin que sa petite armée eût l'air d'être immense, et que ses adversaires, effrayés en présence de masses aussi énormes, prirent la fuite.

n'était pas assez d'avoir perdu l'honneur des armes ; leur vie aussi était maintenant exposée par l'imprudence de leur chef : être dévorés par des crocodiles, c'était là maintenant la mort glorieuse réservée aux soldats macédoniens. Un grand nombre de chefs se rendirent dans la tente du gouverneur général et l'accusèrent ouvertement d'être la cause de ce malheur, ajoutant que les troupes étaient surexcitées, qu'on manquait du nécessaire, que l'ennemi était proche. Dehors, les Macédoniens des phalanges, qui s'étaient rassemblés autour de la tente, appuyaient ces plaintes de leurs vociférations. Une centaine de capitaines, ayant à leur tête le satrape de Médie, Pithon, déclarèrent qu'ils déclinaient toute responsabilité pour l'avenir ; ils signifièrent au gouverneur général qu'ils ne lui devaient plus obéissance et sortirent de la tente. Alors quelques hétæres, conduits par le chiliarque Séleucos et Antigène, le chef des argyraspides, envahirent la tente et se jetèrent sur le gouverneur général[1]. Antigène lui porta le premier coup ; les autres l'imitèrent à l'envi. Après une vive résistance, Perdiccas, couvert de blessures, s'affaissa mort sur le sol.

Ainsi finit Perdiccas, fils d'Oronte, trois mois après être devenu gouverneur général. Sa grande pensée, de maintenir l'unité de l'Empire qui lui était confié, l'eût rendu digne d'un meilleur succès, s'il s'y était voué avec plus de sincérité et de réflexion. Mais les vues personnelles qui le dirigeaient, et l'enivrement de sa fortune grandissante, qui l'entraîna bientôt à l'injustice, à la perfidie et aux mesures despotiques, causèrent sa perte. Il n'était pas de taille à gouverner le monde

[1]) Diodore (XVIII, 36) dit que le meurtre fut commis par quelques cavaliers, et ceci confirme l'assertion de Cornélius Népos (*Eumen.* 5), d'après lequel Perdiccas aurait été assassiné par Séleucos (le chiliarque) *et Antigone* (c'est-à-dire *Antigène*, d'après Arrien [ap. Phot., 71 b. 36, § 35]). Strabon (XVII, p. 794) assure qu'il a péri ἐμπεριπαρεὶς ταῖς σαρίσσαις : en ce cas, s'il y avait des cavaliers, ils n'étaient pas seuls. Perdiccas doit avoir été assassiné vers le commencement de juillet 321, pas plus tard, car les inondations n'avaient pas encore commencé, et pas plus tôt, attendu que les soldats d'Eumène ne s'étaient couronnés d'épis dans le midi de la Cappadoce lors de la bataille dont la nouvelle n'arriva au camp qu'après le meurtre. L'assertion de Diodore (XVIII, 36) : que Perdiccas a péri ἄρξας ἔτη τρία, est inexacte ; elle doit provenir des tables chronologiques, celles d'Apollodore, par exemple, où la troisième année commencée pouvait être désignée de la sorte.

après Alexandre. Il croyait n'avoir plus qu'un pas à faire pour atteindre son but, et ce dernier pas amena sa chute.

Bientôt Ptolémée fut instruit de ce qui s'était passé dans le camp. Le lendemain matin, il traversa le fleuve et se fit conduire auprès des rois, leur apportant des présents ainsi qu'à leurs principaux officiers; il se montra affable et cordial envers tous et fut salué de tous côtés par des cris d'allégresse. Puis on convoqua l'armée en assemblée; Ptolémée parla aux Macédoniens sur le ton qui convenait à la circonstance. La nécessité seule l'avait obligé, dit-il, à combattre son vieux camarade; il regrettait plus que personne la mort de tant de braves : la faute en était à Perdiccas, qui avait reçu le salaire qu'il méritait. Désormais, plus d'hostilité d'aucune espèce. Il avait sauvé ce qu'il avait pu des soldats qui se débattaient contre la mort au milieu du fleuve, et préparé les funérailles des cadavres rejetés sur le rivage. Enfin, la disette étant dans le camp, il avait donné ordre qu'on y apportât des vivres et tout ce qui était nécessaire. Ses paroles furent accueillies par des cris de joie; l'homme qui tout à l'heure encore était l'ennemi des Macédoniens, qui leur tenait tête et qu'ils avaient combattu avec tant d'acharnement, se trouvait maintenant au milieu d'eux en toute sécurité, admiré, vanté comme un sauveur. C'était lui, on le voyait bien, le vainqueur, et il se trouvait pour le moment en possession incontestée de toute la puissance dont Perdiccas avait abusé. Il s'agissait tout d'abord de savoir qui remplacerait Perdiccas et gouvernerait au nom des rois. On exprima hautement le désir de voir Ptolémée s'en charger. Mais la prévoyance et la circonspection du Lagide ne se laissèrent aveugler ni par la séduction de telles offres, ni par ce brusque revirement de fortune, ni par les joyeuses acclamations des Macédoniens. Il savait qu'en dédaignant la plus haute charge de l'Empire pour la donner à un autre, il cessait lui-même d'être au-dessous d'elle, qu'elle perdait son prestige aux yeux du monde, et que, maintenue à titre gracieux par son bon plaisir, elle servirait à le faire paraître d'autant plus puissant qu'il aurait en apparence agi avec plus de désintéressement. Absolument comme si c'eût été une récompense qu'il avait à distribuer, il recommanda

lui-même à l'armée, pour cette charge, ceux dont il se croyait l'obligé. C'étaient Pithon, le satrape de Médie, qui avait fait le premier pas décisif contre Perdiccas en passant dans le camp égyptien, et Arrhidæos, qui, au mépris des ordres de Perdiccas, avait conduit le corps d'Alexandre en Égypte. Tous deux furent, au milieu des acclamations, nommés gouverneurs généraux, avec une autorité absolue[1]. Ils prirent le commandement « jusqu'à nouvel ordre ».

Les grands inconvénients qui résulteraient de ce partage de l'autorité ne pouvaient rester ignorés des gens sensés. Ce brusque changement de toute la situation devait nécessairement compromettre beaucoup des amis de Perdiccas, et leur faire craindre toute la fureur de la foule surexcitée. Un texte isolé[2] nous apprend que Ptolémée s'efforça de rassurer par tous les moyens ceux qui auraient pu avoir encore à redouter quelque chose de la part des Macédoniens. Même les gens de mauvaise volonté durent reconnaître que Ptolémée, maître absolu pour le moment, usait de son pouvoir avec autant de sagesse que de modération, évitant de trancher du seigneur, ce qui rendait son omnipotence tout au moins supportable.

Deux jours après le meurtre de Perdiccas arriva d'Asie-Mineure la nouvelle qu'Eumène était vainqueur, que Cratère et Néoptolème avaient succombé, et que les provinces d'Asie-Mineure étaient entre ses mains. Si ce message avait été apporté deux jours plus tôt (c'est du moins ce que dit la tradition qui remonte jusqu'à Hiéronyme, l'ami et le compagnon d'Eumène), personne, sans doute, n'eût osé porter la main sur Perdiccas; ses troupes, loin de songer à la révolte, auraient lutté contre les Égyptiens avec un nouveau courage, et alors, suivant les prévisions humaines, nul autre qu'Eumène n'eût été le premier parmi les Macédoniens[3]. Maintenant l'armée

1) τῶν βασιλέων ἐπιμεληταὶ αὐτοκράτορες (Diodor., XVIII, 36). — ἄρχοντες τῆς πάσης δυνάμεως (Arrian., p. 71 a. 28, § 30). Quelle était leur situation vis-à-vis l'un de l'autre et leur compétence respective, nous l'ignorons.

2) ὁ δὲ καὶ τοῖς Περδίκκου φίλοις συναχθόμενός τε δῆλος ἐγένετο καὶ ὅσοις τι κινδύνου ἔτι ἐκ Μακεδόνων ὑπελείπετο, καὶ τούτους ἀπαλλάξαι τοῦ δέους παντὶ τρόπῳ διεσπούδασεν (Arrian., *ibid.* § 29).

3) Plut., *Eumen.* 8. Diodor., XVIII, 37.

regardait la victoire d'Eumène comme un malheur et une défaite personnelle; elle lui imputait à crime la mort de Cratère, pour qui on avait une sorte de vénération. Toute la fureur de l'armée, aigrie par la révolte et la défaite, se déchargea sur le scribe de Cardia. Le satrape d'Égypte dut voir de bon œil les mauvaises dispositions des esprits se jeter dans cette voie; c'était pour lui le moyen d'atteindre le seul homme qu'il ne pouvait espérer gagner et ceux qui avaient vaincu avec lui, avant qu'ils pussent entreprendre autre chose. L'armée fut de nouveau convoquée pour juger Eumène et les autres stratèges absents de Perdiccas. Ils furent, au nombre de quinze, condamnés à mort, et parmi eux Alcétas, frère du gouverneur général; sa sœur Atalante, épouse de l'amiral Attale, qui se trouvait dans le camp, fut exécutée sur-le-champ. Quant à Attale lui-même, il s'était rendu en toute hâte avec la flotte de Péluse à Tyr, pour sauver le Trésor qui y était déposé et rallier les débris du parti qui avait été dispersé aux bords du Nil.

Ensuite des messagers furent envoyés à Antipater dans la Syrie supérieure et à Antigone, qui se trouvait à Cypre [1], pour les presser de rejoindre au plus vite les rois à Triparadisos. L'armée elle-même, sous la conduite des gouverneurs généraux, se mit en marche pour retourner en Syrie : Ptolémée, à ce qu'il paraît, resta en Égypte.

C'est pendant cette retraite qu'Eurydice, la jeune épouse du roi Philippe Arrhidée, qui jusqu'alors s'était abstenue de toute

1) Dans le décret rendu en l'honneur de Phædros (C. I. Attic., II, n° 331), on dit de son père Thymocharès : χειροτονη]θεὶς στρατηγὸς ὑπὸ τοῦ δήμου ἐπὶ τὸ ναυτικ[ὸν ἔπλε]υσεν ἐπὶ τῶν νεῶν ἃς ὁ δῆμος ... (*ici des lettres effacées*) συνέπεμπεν εἰς τὴν 'Ασίαν καὶ συνδιεπολέμησ[εν τ]ὸν πόλεμον τὸν ἐν Κύπρῳ καὶ ἔλαβεν Ἄγνωνα τὸν Τήϊον καὶ τὰς ναῦς μετ' αὐτοῦ. Comme, dans d'autres passages de l'inscription, les noms d'Antigone et de Démétrios et les choses flatteuses pour eux sont effacés en plusieurs endroits, c'est certainement 'Αντιγόνῳ qu'il faut restituer ici, et l'on obtient aussi un renseignement tout nouveau sur ce qui s'est passé en mer à cette époque; par exemple, qu'Antigone a battu, en partie avec des navires athéniens, le navarque du lieutenant-général, Hagnon de Téos (Plut., *Alex.* 20. 40). On trouve un deuxième renseignement sur cette même expédition de Cypre dans le décret des Nasiotes en l'honneur de Thersippos (voy. l'*Appendice*) : ἔπραξε δὲ καὶ πρὸς Κλε[ῖτον περὶ] τὰς εἰς Κύπρον στρατείας (lig. 14), par où l'on voit que Clitos s'était rallié à la cause d'Antipater aussitôt que celui-ci fut passé en Asie.

participation aux affaires de l'empire, encouragée par son secrétaire Asclépiodore, commença à jouer vis-à-vis des gouverneurs généraux un rôle auquel sa situation, non moins que son caractère, semblait l'autoriser. En sa qualité d'épouse du roi, ayant à la gestion des affaires du royaume l'intérêt le plus direct et le plus naturel, elle somma Pithon et Arrhidæos de ne plus la frustrer à l'avenir de la part qui lui revenait dans la direction du gouvernement. Tout d'abord les gouverneurs généraux ne dirent pas non; mais bientôt, lorsqu'on fut sur le point de rejoindre Antipater, inquiets de la vieille inimitié de ce dernier contre Eurydice, ils refusèrent à la reine de la laisser s'immiscer davantage dans leurs affaires : ils avaient toute la responsabilité, disaient-ils, et ils agiraient donc seuls jusqu'à l'arrivée d'Antipater et d'Antigone[1]. Mais Eurydice avait les sympathies de l'armée; elle était aimée comme princesse de la maison royale et à cause de son caractère, qui était plutôt celui d'un soldat que celui d'une femme. Par contre, depuis son expédition en Médie, dans l'automne de 323, Pithon avait perdu la faveur des Macédoniens, et la méfiance de l'armée à son égard se manifestait assez ouvertement. Les intrigues de la jeune reine donnèrent tant à faire aux gouverneurs généraux que, arrivés à Triparadisos, ils se virent forcés de se démettre de leur dignité dans une assemblée des Macédoniens.

Les intrigues d'Eurydice n'avaient réussi qu'à moitié : elle n'avait pas assez d'empire sur l'armée pour qu'il lui fût possible de diriger à son gré l'élection d'un nouveau gouverneur général. L'armée nomma Antipater[2], choix qui devait aller à l'encontre de tous les désirs et de toutes les espérances de la jeune reine.

Déjà Antipater et Antigone étaient arrivés dans les environs de Triparadisos[3], et l'armée d'Antipater avait établi son

1) Arrian. ap. Phot. 71 a. 35, § 31.
2) Diodor., XVIII, 39. Arrian., *loc. cit.* Sur la position de Triparadision (Paradisos dans Strabon) près des sources de l'Oronte, voy. Mannert, VI, 1, p. 426.
3) Arrien dit : εἰς Ἀντίπατρον ἡ δυναστεία περιίσταται. Diodore (XVIII, 39) l'appelle ἐπιμελητὴν αὐτοκράτορα.

camp sur l'autre rive de l'Oronte. Dès qu'Antipater eut rejoint les Macédoniens, la première chose que ceux-ci lui demandèrent fut qu'on leur distribuât enfin l'argent qu'Alexandre leur avait déjà promis comme récompense. Le vieil Antipater, en face de l'arrogance de ces troupes intraitables, n'osa prendre une attitude sévère et infliger des punitions disciplinaires. Il exprima ses regrets de n'avoir pas pour le moment de quoi les satisfaire; cependant, il y avait çà et là quelques trésors royaux et, en temps et lieu, quand il en aurait pris possession, il ferait droit aux justes réclamations des troupes. L'armée écouta cette réponse avec dépit, et Eurydice attisa tant qu'elle put l'irritation. Elle détestait Antipater, qui jadis ne l'avait pas soutenue, elle et sa mère, comme il aurait dû le faire, et auprès duquel elle eût bientôt perdu l'influence qu'elle venait à peine d'acquérir. Elle ne réussit que trop bien : une véritable révolte éclata. La reine elle-même tint aux troupes rassemblées un discours composé par Asclépiodore. Elle accusa Antipater d'être aussi avare que négligent, de n'avoir pas mis en sûreté le trésor que Perdiccas avait déposé à Tyr. Si l'on procédait ainsi avec les trésors royaux, les Macédoniens pourraient attendre toute leur vie les récompenses qu'ils avaient si bien méritées, les armes à la main, au prix de leur sang; il leur fallait rompre avec Antipater. Après elle, Attalos, un des chefs de l'infanterie, prit la parole et accumula de nouvelles accusations contre Antipater[1]. L'assemblée devenait de plus en plus tumultueuse : ils ne laisseraient pas partir le stratège qu'il n'eût donné de l'argent et se fût justifié; et s'il ne le pouvait pas, ils le lapideraient. En même temps, ils se postèrent devant le pont par où Antipater devait nécessairement passer pour regagner le camp des siens de l'autre côté de l'Oronte, dont le cours est excessivement rapide. La situation devenait très critique pour Antipater; le peu de cavaliers qu'il avait avec lui n'étaient pas suffisants pour le protéger en cas d'attaque, encore moins pour lui ouvrir un passage à travers les phalanges. Dans cette extrémité, Anti-

[1]) Arrian., ap. Phot. 71 b. 10, § 33. Naturellement, ce n'est pas le Tymphéen Attale.

lui promit son aide; il était d'intelligence avec le chiliar- Séleucos. Tout armé, il traversa le pont au milieu des phalanges, annonçant à chacun qu'il avait l'intention de parler devant l'armée. Les Macédoniens ouvrirent leurs rangs devant l'illustre général, et le suivirent pour entendre ce qu'il allait dire. Pendant que la foule se tenait autour de lui, écoutant son apologie d'Antipater, un long et habile discours où il mêlait les promesses, les exhortations, les paroles de conciliation, Séleucos saisit le moment avec ses cavaliers. En rangs serrés et ayant Antipater au milieu d'eux, ils passèrent le pont au trot, défilant devant les Macédoniens, et gagnèrent l'autre camp [1]. Antigone eut grand'peine à se dérober à l'indignation de la foule. Antipater fut déclaré déchu de sa dignité et destitué; on eût dit que le pouvoir allait passer tout entier aux mains d'Eurydice. Mais la vieille rivalité entre la cavalerie et l'infanterie se ralluma. Les hétæres de la cavalerie se séparèrent du reste de l'armée [2] : leurs hipparques, sur l'ordre d'Antipater, revinrent dans son camp. Les phalanges pouvaient craindre de se trouver livrées à elles-mêmes, sans chef et sans discipline; Eurydice elle-même s'effraya de la possibilité d'une attaque, dont Antipater la menaçait : on se hâta de faire soumission. Dès le lendemain, il fut décrété qu'Antipater était gouverneur général, avec pouvoir absolu [3].

Antipater n'hésita pas à accepter le pouvoir qui lui était pour la seconde fois remis. L'affaire la plus urgente et la plus importante était de répartir les dignités et satrapies de l'empire conformément aux nouvel état de choses. Il fallait procéder au partage avec une certaine circonspection, le parti de Perdiccas n'étant nullement anéanti encore.

[1]) Polyæn., IV, 6, 4.

[2]) Cette séparation de la noblesse et des phalanges n'est pas, il est vrai, nettement affirmée, mais elle paraît bien cependant indiquée par Arrien.

[3]) Arrian., *loc. cit.* — οἱ δὲ Μακεδόνες ἐπιμελητὴν εἵλοντο τὸν Ἀντίπατρον αὐτοκράτορα (Diodor.. XVIII, 39). Appien (*Mithrid.* 8), qui cite directement Hiéronyme, dit : Ἀντίπατρος ἐπὶ τῷ Περδίκκᾳ τῆς ὑπὸ Ἀλεξάνδρου γενομένης γῆς ἐπιτροπεύων, de sorte qu'on ne voit pas bien si son titre était ἐπίτροπος ou ἐπιμελητής.

CHAPITRE QUATRIÈME

(321-320)

Coup d'œil rétrospectif. — Le partage de Triparadisos. — Les Étoliens contre Polysperchon. — Les partisans de Perdiccas en Asie-Mineure. — Retour d'Antipater par l'Asie-Mineure. — Eumène dans ses quartiers d'hiver. — Passage d'Antipater en Europe. — Antigone, stratège de l'Asie-Mineure. — Retraite d'Eumène. — Eumène à Nora. — Ptolémée occupe la Phénicie. — Antigone contre Alcétas et Attale. — L'armée d'Antigone en Asie-Mineure. — Situation de la Grèce : Phocion et Démade. — Mort de Démade. — Mort d'Antipater.

Dans ce qu'on appelle le second partage des satrapies de l'empire macédonien, rien ne fut changé quant à la forme; il y eut seulement quelques noms nouveaux substitués aux anciens. On reconnaît assez clairement cependant que la situation des satrapes vis-à-vis de l'empire était essentiellement modifiée. Les événements des deux dernières années écoulées depuis la mort d'Alexandre avaient déjà indiqué suivant quelles lignes l'empire d'Alexandre allait se morceler au milieu des luttes ultérieures des Diadoques.

Lors de la répartition des satrapies telle qu'elle avait été faite à Babylone dans l'été de 323, on s'était proposé surtout de maintenir l'unité de l'empire et de continuer à le gouverner au nom des héritiers du grand roi; à cette fin, le gouverneur général avait reçu en mains l'autorité suprême sur les satrapes et le droit de disposer de l'armée royale. Même au cas où Perdiccas eût pu compter sur l'armée, même si les satrapes eussent eu sincèrement la volonté de conserver avec abnégation l'unité de l'empire, le rôle du gouverneur général eût été bien difficile encore ; au lieu de cela, il eut à lutter

sans cesse contre l'opposition et les prétentions des Macédoniens de l'armée, et les grands de l'empire, se prévalant de leur pouvoir territorial qui se constituait déjà, cherchèrent de toutes les manières à relâcher les liens de dépendance qui les rattachaient à l'empire. Perdiccas lui-même ne regardait le pouvoir qui lui fut confié que comme un moyen d'acquérir pour lui-même l'autorité suprême de fait, et même de nom, s'il était possible. Il eut des succès tant que son intérêt fut d'accord avec celui des rois. Pithon de Médie dut plier devant lui; la Cappadoce fut conquise ; Antigone de Phrygie, qui avait refusé l'obéissance, fut obligé de fuir. Sans posséder une province en particulier comme fondement de sa puissance, Perdiccas gouvernait au nom de la majesté impériale; il représentait la bonne cause. Toute insubordination, toute résistance contre lui était une rébellion contre l'empire et un acte criminel; il avait grand air, une attitude digne et irréprochable. Puis il commença à séparer ses intérêts de ceux des rois. Son union avec la reine Cléopâtre devait lui frayer le chemin au trône; il se fit le meurtrier de la princesse Cynane; il répudia la fille d'Antipater; avec une injustice criante, il mit la main sur les provinces d'Asie-Mineure ; il força Antipater et Ptolémée à la guerre. C'en était fait de sa fortune, et bientôt de sa vie.

Au point de vue de l'intérêt de l'empire, la mort de Perdiccas fut un grand malheur; s'il avait été victorieux, le pays se trouvait réuni dans une seule main, et, même si les rois avaient été écartés, l'empire serait resté à la branche féminine de la maison. Perdiccas assassiné, Ptolémée dédaigna de prendre la dignité de gouverneur général : il lui enleva son autorité en la partageant; il la donna à deux hommes à qui il payait ainsi une dette de reconnaissance. Ceux-ci ne purent se maintenir contre les intrigues de la reine Eurydice; on vit bientôt que l'autorité de l'empire ne suffisait plus par elle-même à contenir dans l'obéissance même l'armée, qui seule pouvait la faire reconnaître. Les troupes choisirent pour gouverneur général le gouverneur de Macédoine : il fallait maintenant, pour exercer ces fonctions, une autre espèce d'autorité, une sorte de puissance territoriale. Dorénavant, les rois furent moins

représentés que protégés, la royauté moins affirmée que tolérée.

Voilà le changement essentiel que subit l'empire, par suite de la mort de Perdiccas et par l'effet de ses conséquences immédiates. La royauté, quel que fût son représentant, avait subi une défaite de la part des satrapes; sortis vainqueurs de la lutte, ils conservèrent l'indépendance plus large qu'ils avaient ambitionnée. La plupart d'entre eux, destitués par Perdiccas, rentrèrent dans leurs anciennes places avec de nouvelles prérogatives : on commençait à parler des droits acquis par la force des armes. En face du droit héréditaire de la maison royale, il y avait maintenant le droit de conquête, revendiqué par chaque potentat en particulier[1]. Antipater, stratège des provinces européennes, avait entre les mains, comme gouverneur général, l'autorité suprême à laquelle il aurait dû être soumis lui-même. En retournant dans ses provinces et en y emmenant les rois, bien qu'il n'ait jugé à propos de le faire qu'à la suite de complications ultérieures, il transportait le centre de l'empire d'Asie en Europe, ou, pour mieux dire, l'empire cessait d'avoir un centre, d'autant plus qu'Antipater morcela l'armée royale, qu'il en laissa la plus grande partie en Asie, qu'il la confia à d'autres mains, qu'il l'éloigna de l'entourage des rois. Ceci a contribué plus que toute autre chose, extérieurement du moins, à la destruction de la royauté et à la dissolution de l'empire.

Les dispositions les plus importantes adoptées lors de la répartition des honneurs et des satrapies, telle qu'elle fut faite par Antipater à Triparadisos, étaient les suivantes :

Ptolémée garda naturellement sa satrapie, telle qu'il la voulait. On lui garantit la possession de l'Égypte, de la Libye,

[1]) C'est à propos du partage de Triparadisos que Diodore (XVIII, 43), c'est-à-dire Hiéronyme, emploie pour la première fois, en parlant de l'Égypte, le mot significatif δορίκτητος : Πτολεμαῖος, ἀποτετριμμένος παραδόξως τόν τε Περδίκκαν καὶ τὰς βασιλικὰς δυνάμεις, τὴν μὲν Αἴγυπτον ὡσανεί τινα δορίκτητον (il manque ici χώραν, ἀρχὴν ou quelque chose d'analogue) εἶχεν. Antipater lui laisse cette possession διὰ τὸ δοκεῖν τὴν Αἴγυπτον διὰ τῆς ἰδίας ἀνδρείας ἔχειν οἱονεὶ δορίκτητον (XVIII, 39). On voit par là ce que veut dire Diodore (XVII, 17), c'est-à-dire la tradition émanée de Clitarque, lorsqu'il raconte qu'Alexandre, traversant l'Hellespont et approchant du rivage, brandit sa lance et l'enfonça dans la terre d'Asie : πήξας δὲ εἰς τὴν γῆν καὶ αὐτὸς ἀπὸ τῆς νεὼς ἀφαλλόμενος παρὰ τῶν θεῶν ἀπεφαίνετο τὴν 'Ασίαν δέχεσθαι δορίκτητον.

de l'Arabie et de toutes les conquêtes qu'il ferait du côté de l'ouest ; sans doute on faisait allusion par là à Carthage, qui, du reste, avait envoyé des secours aux Cyrénéens.

La Syrie resta entre les mains de Laomédon d'Amphipolis, Lesbien de naissance ; ce personnage avait pu se justifier, paraît-il, de sa conduite envers Perdiccas, auquel tout au moins il ne s'était pas montré ouvertement hostile.

En Cilicie, Philoxénos avait été nommé, il est vrai, par Perdiccas, mais il semble bien qu'à l'approche d'Antipater il s'était immédiatement déclaré pour celui-ci : il resta en possession de sa province.

Parmi les satrapies dites supérieures, la Mésopotamie et l'Arbélitide furent enlevées à leur satrape actuel et données à Amphimachos[1]. La Babylonie aussi reçut un nouveau satrape dans la personne de Séleucos, le ci-devant chiliarque, dont Antipater avait appris à apprécier, dans la dernière révolte, le dévouement et la fidélité. Bien que Babylone cessât d'être la résidence des rois, elle restait cependant, à tous les points de vue, une des villes les plus importantes de l'empire, le trait d'union entre les satrapies de l'Orient et de l'Occident. C'était une situation que Séleucos ne manqua pas, plus tard du moins, d'exploiter à son profit.

La province voisine, la Susiane, reçut, elle aussi, un nouveau satrape ; ce fut Antigène, qui déjà sous Alexandre était chef de l'*agéma* des hypaspistes, corps appelé depuis les argyraspides, c'est-à-dire, « Boucliers d'argent ». Ce corps se composait uniquement de vétérans des campagnes d'Asie ; c'est à peine, à ce qu'on nous dit, s'il y en avait un parmi eux qui n'eût pas soixante ans. Les argyraspides passaient pour invincibles, pour l'élite de l'armée macédonienne. Ils étaient pleins de morgue, bravaient tout ordre qui leur déplaisait, se faisaient les meneurs de toutes les mutineries et n'étaient fidèles qu'à la maison royale[2]. Antipater désirait les éloigner

[1]) Arrien (ap. PHOT. 71 b. 27, § 35) l'adjuge τῷ τοῦ βασιλέως ἀδελφῷ, et on ne peut guère songer ici qu'à Antimachos, le frère de Lysimaque (ARRIAN., I, 18) ; cependant Diodore (XVIII, 39, 6) donne aussi 'Αμφίμαχος.

[2]) PLUT., *Eumen.* 19. DIODOR., XVIII, 40 sqq. D'après Justin (XVIII, 12), Antigène, qui prit part à la sédition en Égypte, était au nombre des chefs

et les occuper, mais il ne le pouvait qu'en leur donnant une mission honorable. Il décida donc que 3,000 d'entre eux accompagneraient Antigène à Suse, pour transporter à la côte les trésors qui y étaient accumulés[1].

Il laissa généralement les satrapies de l'extrême Orient aux mains de ceux qui les possédaient. Peucestas conserva la Perse; Tlépolémos, la Carmanie; Sibyrtios, la Gédrosie et l'Arachosie; Oxyartès, le pays des Paropamisades; Pithon, fils d'Agénor, l'Inde citérieure; Taxile, le pays au delà de l'Indus, sur l'Hydaspe; Porus, tous les pays riverains de l'Hydaspe jusqu'à l'embouchure de l'Indus. Les seuls changements faits en Orient furent les suivants. La Bactriane et la Sogdiane furent réunies dans les mains de Stasanor de Soles : Philippe, jusqu'alors satrape de la Sogdiane et Bactriane, prit la satrapie de Parthie; Stasandros de Cypre, la Drangiane et l'Asie; enfin, Pithon, fils de Crateuas, conserva sa satrapie de Médie jusqu'aux défilés Caspiens, et, pour le dédommager de la dignité de gouverneur général, il fut encore nommé stratège des satrapies supérieures, à moins qu'il ne l'ait été qu'un peu plus tard[2].

Il est surprenant que, dans les listes qui nous sont parvenues du partage de Triparadisos, il ne soit fait mention ni de la Médie septentrionale ni de l'Arménie. Nous savons qu'Atropatès s'est maintenu comme souverain héréditaire dans la Médie, qui lui était échue au partage de 323; et Orontès, qui à la bataille de Gaugamèle avait combattu dans l'armée perse en qualité de satrape d'Arménie, se retrouve trois ans après en possession de son ancienne province[3].

qui retournaient au pays avec les vétérans, sous la conduite de Cratère, en 324; je ne sais trop comment concilier ces assertions, et s'il y avait des argyraspides parmi les 10,000 vétérans.

[1]) Arrian. ap. Phot., 72 a. 10, § 38.

[2]) στρατηγὸς τῶν ἄνω σατραπειῶν ἁπασῶν (Diodor., XIX, 14). C'est un détail dont il n'est question, à propos du partage de Triparadisos, ni dans Arrien (§ 37), ni dans Diodore lui-même (XVIII, 39). Ce silence et la situation éminente d'Antigone permettraient peut-être de supposer que, dans cette nouvelle organisation de l'empire, Pithon ne reçut pas encore le titre de stratège.

[3]) Polyæn., IV, 8, 3. Cf. Arrian., III, 8, 9. Cet Orontès paraît être la même que Diodore (XXXI, 19, 5) appelle Ardoatès.

La Cappadoce, qui y touche du côté de l'ouest, administrée avec tant de soin par Eumène et déjà visiblement relevée, fut destinée à Nicanor[1]. Antigone devait rentrer en possession de la Grande-Phrygie et de la Lycie, avec les provinces voisines de Lycaonie et de Pamphylie. Asandros aussi fut confirmé dans son ancienne satrapie de Carie. Ménandre ne retourna pas en Lydie et resta désormais à l'armée[2]; Clitos, qui avait été jusque-là navarque dans les eaux helléniques, devait administrer cette satrapie à sa place. Enfin, la Phrygie sur l'Hellespont fut destinée à l'ancien gouverneur général Arrhidæos.

Antipater lui-même gardait, comme autrefois, les provinces européennes. Il est à remarquer que, du moins d'après le statut de Triparadisos, il semble avoir fait bon marché de son pouvoir de gouverneur général; il fallut des complications ultérieures pour le décider à diviser l'armée impériale et à transporter la résidence des rois en Europe. Pour le moment, il décida qu'Antigone, outre sa satrapie, recevrait encore, en qualité de stratège autocrate[3], le commandement en chef des

[1]) Harpocration et Photius (s. v.) mentionnent trois personnages de ce nom, le fils d'un Balacros, le fils de Parménion et le Stagirite. Le fils de Parménion tout au moins était déjà mort. Au temps des Diadoques, il y a quatre Nicanor, qu'il faut bien distinguer : d'abord, le susdit satrape de Cappadoce, qui était dévoué à Antigone ; puis l'ami et général de Ptolémée (Diodor., XVIII, 43); ensuite le Stagirite, plus tard partisan de Cassandre et commandant de la garnison de Munychie, un fils adoptif d'Aristote (Zeller, *Philos. der Griechen*, II, 2, p. 6) ; enfin, le frère de Cassandre (Diodor., XIX, 11). Peut-être faut-il encore en ajouter un cinquième, d'après Malalas (III, p. 198) qui, parlant d'une époque un peu postérieure, assure que Séleucos confia l'administration de l'Asie (τῆς σατραπείας τὴν φροντίδα πάσης τῆς Ἀσία;) à Nicomède et Nicanor, τοὺς συγγενεῖς αὐτοῦ, υἱοὺς δὲ Διδυμέας, ἀδελφῆς τοῦ αὐτοῦ Σελεύκου.

[2]) Plut., *Eumen.* 9.

[3]) Cette stratégie d'Antigone est une dignité exceptionnelle. On pourrait dire qu'elle équivaut à la *Karanie*, telle que la possédait, par exemple, Cyrus le Jeune, qui cumulait avec cela les satrapies de Lydie, de Phrygie et de Cappadoce. Alexandre paraît n'avoir rien créé de semblable : du moins, Plutarque (*Alex.* 22) se trompe quand il qualifie Philoxénos de ὁ ἐπὶ θαλάττης στρατηγὸς, titre auquel Polyænos (VI, 49) substitue, sans plus de raison, celui d'ὕπαρχος Ἰωνίας, et c'était aussi un office très différent que celui qu'Alexandre, d'après Arrien (III, 16, 10), confia à Ménès, nommé hyparque des régions comprises entre Babylone et la mer (ὁ ὕπαρχος Συρίας καὶ Φοινίκης καὶ Κιλικίας). Alexandre institua plusieurs stratèges côte à côte en Égypte, en Médie (Arrian., III, 5. VI, 27), un à Babylone, un en

troupes de l'empire et continuerait, selon ses désirs, la guerre contre les restes du parti de Perdiccas, notamment contre Eumène. En même temps, on remit les rois à ses soins, de sorte que le pouvoir exercé en entier par Perdiccas fut divisé d'une façon qui laisse supposer qu'Antipater se croyait parfaitement sûr du dévouement de son stratège, ou qu'il n'a pu se soustraire aux exigences d'Antigone. Pour ne rien négliger de ce que réclamait la prudence, il nomma son propre fils Cassandre chiliarque et l'adjoignit à Antigone, espérant sans doute opposer ainsi une barrière suffisante à Antigone, si, enivré par le pouvoir certainement très grand qu'on lui avait confié, il se laissait aller à de mauvais desseins. Enfin, il institua gardes du corps du roi Philippe Autolycos, frère de Lysimaque de Thrace[1], Amyntas, frère de Peucestas de Perse, Alexandre, fils du stratège Polysperchon, et Ptolémée, fils de Ptolémée[2].

Susiane (Arrian., III, 16); l'ἐπίσκοπος σὺν στρατιᾷ installé sur le Paropamisos paraît avoir été un fonctionnaire du même genre (Arrian., III, 28, 4). Dans le partage de l'an 323, on renonça à cette institution de la stratégie (l'Europe exceptée); comme l'armée ne fut plus employée désormais à faire des conquêtes, le gouverneur général fut dorénavant le véritable stratège. Évidemment, les divers satrapes reçurent, chacun dans son territoire, les pouvoirs des stratèges; mais il était entendu que le gouverneur général se réservait le droit de disposer de leurs forces militaires (Léonnatos, Antigone), ou même de nommer un stratège sous les ordres duquel ils seraient obligés de placer leurs troupes (Pithon, Eumène). La dignité de stratège conférée à Antigone était autre chose que le commandement déjà confié par Perdiccas au satrape Eumène, car Antigone reçut le droit de disposer d'une grande partie de l'armée de l'empire, c'est-à-dire qu'on lui donna, à proprement parler, la puissance militaire en Asie; c'était un coup des plus sensibles porté à la dignité de gouverneur général, que l'on dépouillait ainsi du commandement militaire.

[1]) Arrien (ap. Phot. 72 a. 14 § 38) l'appelle fils d'Agathoclès; comme on n'acceptait parmi les gardes du corps que des gens de haut parage, il n'y a rien de plus naturel que de songer à cet Agathoclès, père de Lysimaque, que le roi Philippe avait déjà élevé à un si haut rang, bien qu'on prétende que c'était auparavant un *péneste* de Cranon (Theopomp. ap. Athen., VI, p. 260 a).

[2]) Il n'y a pas lieu de penser à un fils du Lagide, à Céraunos, par exemple, qui probablement n'était pas né encore; il est d'autant plus vraisemblable qu'il s'agit d'un fils de ce Ptolémée qui était garde du corps en 334, celui qui partit avec les nouveaux mariés pour la Macédoine et fut tué à Issos; celui-là était fils de Séleucos. Il n'est pas impossible que ce Séleucos fût le grand-père du fameux Séleucos, qui aurait été, par conséquent, le

Telles furent, en substance, les dispositions qu'Antipater prit à Triparadisos dans l'automne de 321. Elles furent acceptées avec une satisfaction générale; et, pour consolider le nouvel état des choses, on décida dans ce moment même le mariage du Lagide Ptolémée avec la fille d'Antipater, Eurydice[1].

Cependant le parti de Perdiccas n'était rien moins qu'anéanti; sur plus d'un point, il avait encore le dessus et restait debout, armé pour la résistance la plus opiniâtre. Il est vrai qu'en Europe les Étoliens, qui, à l'instigation de Perdiccas et d'Eumène, avaient recommencé la guerre au printemps de cette année, étaient déjà vaincus. Ils s'étaient avancés jusqu'en Thessalie; la population de ce pays s'était soulevée contre les Macédoniens[2]. Une armée de 25,000 fantassins et 1,500 cavaliers était prête à envahir la Macédonie. Tout à coup arriva la nouvelle que les Acarnaniens avaient franchi la frontière étolienne, qu'ils parcouraient l'Étolie, ravageant et pillant partout, et qu'ils assiégeaient les principales villes du pays. Aussitôt les Étoliens, laissant leurs alliés sous les ordres de Ménon de Pharsale pour couvrir la Thessalie, regagnèrent en toute hâte leur pays et réussirent à chasser les Acarnaniens. Mais, dans l'intervalle, Polysperchon, qu'Antipater avait laissé comme stratège en Macédoine, était venu en Thessalie avec une armée considérable, avait battu ses adversaires, tué leur capitaine Ménon, passé la plus grande partie des ennemis au fil de l'épée et reconquis la Thessalie. On ne dit pas s'il a accordé la paix aux Étoliens, ni à quelles conditions[3].

Plus dangereuse pour le gouverneur actuel était l'attitude du parti de Perdiccas en Asie-Mineure. Eumène y avait pris

cousin germain du susdit Ptolémée; ce nom, en effet, se rencontre fréquemment dans la maison des Séleucides, avant qu'elle ne se fût alliée à la maison d'Égypte.

1) La date de ce fait n'est appuyée par le témoignage d'aucun auteur ancien, mais certains événements survenus plus tard la rendent vraisemblable.

2) Il paraît bien que Tricca, en particulier, et Pharcadon sur le cours supérieur du Pénée, se sont déclarées pour eux (Diodor., XVIII, 56). C'est à cette circonstance que doit faire allusion Pausanias (VI, 16, 2).

3) Diodor., XVIII, 38.

décidément le dessus, à la suite de la double victoire remportée dans le courant de l'été sur Néoptolème et Cratère. Aussitôt après son succès, il était allé s'emparer des satrapies du littoral, et tout le pays depuis le Taurus jusqu'à l'Hellespont était en son pouvoir. En apprenant que Perdiccas avait été assassiné, que lui-même était déclaré déchu de ses dignités et condamné à mort par l'armée des Macédoniens, il se prépara avec d'autant plus d'activité à la résistance.

Dans les provinces situées tout à fait au sud de l'Asie-Mineure se trouvait encore Alcétas, frère de Perdiccas[1]. Il avait su notamment s'attacher si bien les Pisidiens qu'il pouvait compter entièrement sur la fidélité de ces montagnards sauvages et aguerris. Ce pays, hérissé de châteaux et semblable, avec ses montagnes, à une forteresse, devait être, dans la lutte qui menaçait d'éclater, un poste d'observation et un refuge à peu près inexpugnable, d'où l'on pouvait recommencer sans cesse des incursions aux alentours : Eumène y eut bientôt réuni des forces importantes. Il était naturel que tout ce qui était encore attaché à Perdiccas prît le chemin de l'Asie-Mineure. Au nombre de ses partisans, on remarquait avant tout Attale, dont l'épouse Atalante, sœur de Perdiccas, avait été exécutée dans le camp, immédiatement après la défaite de son frère. En apprenant la mort de sa femme, Attale, qui se trouvait avec sa flotte devant Péluse, avait aussitôt gagné le large. Il aborda à Tyr : le Macédonien Archélaos, commandant de la garnison, lui remit la ville et le trésor de 800 talents que Perdiccas y avait déposé[2]. Tous les partisans de Perdiccas, qui s'étaient échappés du camp en Égypte et s'étaient dispersés dans toutes les directions, se rallièrent à lui. Bientôt ses forces s'élevèrent à 10,000 fantassins et 800 cavaliers, avec lesquels il se dirigea vers les provinces méridionales de l'Asie-Mineure.

Ainsi les forces considérables du parti de Perdiccas étaient réunies en Asie-Mineure. La flotte d'Attale leur assurait la

[1]) Arrien (ap. Phot., p. 72, a. 27 § 39) dit : ἔφυγε. D'où s'est-il enfui, je l'ignore.

[2]) Diodor., XVIII, 37.

supériorité sur mer. Si elles s'étaient réunies pour une action commune, ou si seulement elles avaient agi de concert, elles auraient pu en effet braver longtemps le nouvel ordre de choses, et notamment barrer le chemin à Antipater qui regagnait l'Europe. Mais, alors que l'union était le plus nécessaire, ni Alcétas ni Attale ne se montrèrent disposés à se soumettre au Cardien Eumène, contre lequel ils n'avaient pas caché leur jalousie, du vivant même de Perdiccas. Attale se dirigea avec sa flotte vers la Carie, pour s'emparer du littoral depuis Cnide jusqu'à Caunos et, si faire se pouvait, de l'île de Rhodes, tout au moins pour appliquer le droit de la guerre au commerce maritime extraordinairement actif que Rhodes entretenait entre l'Europe et l'Asie. Mais les Rhodiens, qui aussitôt après la mort d'Alexandre avaient chassé leur garnison macédonienne[1], vivaient depuis lors dans une heureuse indépendance sous une sage constitution; en possession d'un commerce excessivement vaste, ils étaient arrivés en peu de temps à une prospérité qui ne devait pas tarder à faire de leur île une des premières puissances maritimes de ces parages. Ils mirent en mer une flotte sous les ordres de Démarate. Il y eut une bataille navale où Attale fut vaincu : il s'enfonça avec les débris de se forces dans l'intérieur du continent. A ce moment même, conformément aux instructions d'Antipater, Asandros marchait sur la Carie, la satrapie qui lui avait été assignée; il rencontra Alcétas, auquel s'était joint Attale. Le combat qui eut lieu, quoique indécis, suffit à faire échouer leurs plans[2].

Cependant, au cours de l'été, Eumène avait, comme on l'a dit plus haut, gagné les provinces occidentales de l'Asie-Mineure, frappé des contributions sur les villes éoliennes, remonté superbement sa cavalerie dans les haras royaux du mont Ida[3]. De là il descendit aux environs de Sardes, pour y attendre dans ces vastes plaines de la Lydie, le meilleur de

[1]) Diodor., XVIII, 8. Arrian. ap. Phot., § 39.

[2]) Arrien (§§ 39 et 41) raconte les affaires d'Attale et d'Alcétas dans son dixième livre; elles se placent par conséquent avant le passage d'Antipater en Europe, c'est-à-dire vers le commencement de 320.

[3]) Plut. *Eumen*. 8. Les inscriptions nous apprennent qu'il y avait dans la région de l'Ida de grandes propriétés domaniales (βασιλικὴ χώρα). Cf. *Histoire d'Alexandre*, p. 780.

tous les champs de bataille pour sa nombreuse cavalerie, Antipater et l'armée qui regagnait avec lui la Macédoine. La reine Cléopâtre se trouvait à Sardes. Il voulait lui montrer que lui, le vainqueur de Cratère, était tout aussi capable de tenir tête au vieil Antipater : son intention était de se poser en défenseur de la reine, qui avait d'ailleurs offert sa main à Perdiccas, et de continuer en son nom la lutte contre les nouveaux détenteurs du pouvoir. Elle le conjura de s'éloigner, sinon les Macédoniens croiraient que c'était elle qui causait cette nouvelle guerre. Sur ses instances, il se décida à quitter la Lydie et se retira à Célænæ, dans l'ouest de la Phrygie, pour y prendre ses quartiers d'hiver[1]. Cette position lui offrait le double avantage d'être, d'un côté, assez près des autres partisans de Perdiccas qui se trouvaient encore présentement dans les provinces maritimes du sud pour lui permettre de se réunir à leurs forces et à celles des Pisidiens, les fidèles partisans d'Alcétas, d'autre part, d'attirer ainsi Antigone, qui s'avançait de l'est avec l'armée royale, sur un champ de bataille dangereux par la nature des lieux et le voisinage des contrées montagneuses de la Pisidie. Le plan d'Eumène dut être de se maintenir dans sa position de Célænæ, qui commande les routes principales entre l'intérieur du pays et les côtes de l'ouest, et d'y rester sur la défensive, en face d'un ennemi aux forces supérieures duquel il ne croyait pas pouvoir résister en rase campagne.

Pendant ce temps, Antipater s'était avancé en Lydie, nous ignorons par quelle route[2], avec les troupes qu'il avait emmenées d'Europe au début de la campagne. Arrivé à Sardes, il demanda formellement compte à la reine Cléopâtre de ce

[1]) Plut., *loc. cit.* Arrian. p. 72 a. 40. Vu l'insuffisance de nos renseignements sur ces mouvements (Diodore a ici, entre XVIII, 39 et 40, une lacune, où manque l'indication de l'archontat d'Archippos, Ol. CXIV, 4= 321/0), il est difficile d'en déterminer le lieu stratégique ; l'exposé ci-dessus est ce qu'on a trouvé de plus vraisemblable.

[2]) En tout cas, ce n'est sûrement pas la route venant de Cilicie à travers les régions de l'intérieur, car le chemin qu'il prit devait éviter Eumène, qui remontait le Méandre à partir de Sardes. Le plus probable, c'est qu'il venait du sud, de la Pamphylie probablement, et qu'il avait dû faire le trajet jusque-là par mer.

qu'elle avait offert sa main à Perdiccas, lequel était déjà marié avec sa fille, et provoqué ainsi la guerre sanglante de cette année ; ensuite, de ce qu'elle n'était pas revenue à de meilleurs sentiments, même après la chute de Perdiccas, et était restée en rapports avec Eumène mis au ban de l'empire.

Cléopâtre, impliquée probablement dans un procès en règle, se défendit devant l'armée réunie avec une éloquence hardie, extraordinaire pour une femme. Elle reprocha en face au gouverneur général la façon dont il avait déshonoré la famille royale, traité indignement la reine-mère Olympias, et fait passer son intérêt personnel avant la dignité de l'empire. Elle était en son pouvoir ; il pouvait lui faire subir à son tour ce qu'avait souffert de Perdiccas sa sœur Cynane ; la race de Philippe et d'Alexandre semblait destinée à être anéantie par ceux mêmes qui leur devaient tout. Antipater n'osa pousser les choses plus loin : il laissa la reine tranquille dans sa résidence de Sardes. Sans plus tarder, il se mit en marche vers l'Hellespont[1].

L'hiver approchait : Eumène était déjà dans ses quartiers, sur le cours supérieur du Méandre ; il employait ses moments de loisir à faire des incursions dans les pays avoisinants, qui lui étaient hostiles. Il inventa pour ses soldats une manière toute nouvelle et vraiment bien militaire de gagner leur solde : il vendait aux différentes troupes des terres, châteaux et autres propriétés situées sur le territoire ennemi, avec tout ce qu'elles contenaient, hommes, bestiaux et instruments de labour ; il leur donnait congé et leur fournissait l'équipage nécessaire pour s'emparer de ces places, et les camarades partageaient ensuite le butin. Par ce procédé, les hommes conservaient leur belle humeur, leur vigueur militaire et leur entrain, choses qui ne se perdent nulle part plus vite que dans les cantonnements[2]. Cependant Eumène prenait activement toutes ses dispositions pour la guerre qui devait recommencer, dès que la saison le permettrait. Il commença par nouer des négociations avec Alcétas et les restes du parti de Perdiccas rassemblés autour de lui, les invitant à se joindre à lui pour

1) Arrian. ap. Phot., p. 72 b. 3.
2) Plut., *Eumen.* 8.

tenter une action commune contre l'ennemi. Attale et Alcétas reçurent le message du stratège : on disputa le pour et le contre dans le conseil des intimes; enfin, à la majorité des voix, on se décida pour le parti le moins sensé. Alcétas, Attale et les autres se refusèrent à opérer sous Eumène, ou même à ses côtés. Ils lui répondirent qu'il ferait bien de leur céder le commandement : Alcétas était le frère de Perdiccas, Attale son beau-frère, et Polémon le frère d'Attale; c'était donc à eux que revenait le commandement, et Eumène devait se soumettre à leurs arrangements. Cette réponse fit tomber les espérances du général. « C'est comme le proverbe : et de mort, il n'en est pas question ! » s'écria-t-il, douloureusement ému. Il vit que c'en était fait de la cause de son parti, mais il voulut du moins résister aussi longtemps que possible. Il pouvait compter sur ses troupes : même les Macédoniens de son armée lui étaient dévoués de tout cœur. Ils savaient qu'aucun général ne prenait soin de ses hommes avec plus de sollicitude et de bonté. A plusieurs reprises, on trouva dans le camp des lettres annonçant qu'Eumène était condamné à mort et que son meurtrier recevrait du Trésor royal cent talents de récompense; mais il ne se trouva personne pour commettre cette action infâme. Eumène convoqua les troupes en assemblée, remercia les soldats de leur fidèle attachement, se félicitant d'avoir remis sa vie entre leurs mains; il avait vu ses troupes soutenir honorablement cette épreuve trop forte et trop témérairement choisie peut-être, et il y voyait une garantie pour l'avenir, car, certainement, de semblables tentatives ne se renouvelleraient que trop tôt de la part de l'ennemi. La foule, avec un étonnement approbateur, écoutait le général présenter si habilement les choses, et ajoutait foi à la tournure qu'il leur donnait. Pour le préserver de dangers à venir, ils s'offrirent à l'envi à lui servir de gardes particuliers et résolurent enfin de former un corps de mille capitaines, chefs de bataillons et autres hommes éprouvés, qui protégeraient sa personne et lui feraient de jour et de nuit une sûre escorte. Ces braves se réjouirent alors de recevoir de leur général les honneurs que les rois avaient coutume de distribuer aux « amis ». Eumène avait en effet le droit de conférer la *causia* rouge et les man-

teaux d'honneur, les insignes les plus enviés de la faveur royale chez les Macédoniens[1].

Devant la disposition d'esprit où se trouvait l'armée d'Eumène et la solidité de la position qu'elle occupait, le nouveau gouverneur général n'avait pas jugé à propos de rien entreprendre contre le proscrit avant que le stratège Antigone fût à portée. Seul, Asandros de Carie avait été envoyé contre Attale et Alcétas; mais il avait fini par se retirer après un combat indécis, et l'ennemi restait le maître pour le moment dans la Carie, la Lydie et la Pisidie.

Cependant Antigone s'avançait par le Taurus avec l'armée de l'empire et les rois : le chiliarque Cassandre l'accompagnait. Déjà des dissentiments fâcheux avaient éclaté entre les deux chefs; le rude et fier chiliarque ne voulait pas se soumettre à l'austère stratège, qui maintenait ferme la discipline militaire, pas plus que celui-ci n'était disposé à tolérer les prétentions d'un jeune homme n'ayant pour lui rien que le nom de son père et quelques souvenirs désagréables des dernières années d'Alexandre. Le vieil Antipater avait une fois déjà imposé silence à son fils, au sujet de ses plaintes et de ses récriminations contre Antigone : mais l'effet de sa réprimande ne fut que de courte durée[2].

Dans le courant de l'hiver, lorsque l'armée royale se fut rendue en Phrygie, — par la route de Gordion, selon toute apparence, — pour prendre ses quartiers d'hiver dans les contrées qui n'avaient pas encore souffert de la guerre, Cassandre courut en personne au camp de son père, qui se trouvait dans la Phrygie d'Hellespont. Il lui dénonça la conduite équivoque d'Antigone et les préparatifs que celui-ci faisait pour des entreprises évidemment dangereuses; il le conjura de ne pas aller plus loin et de ne point quitter l'Asie avant d'avoir déjoué dès le début les desseins du stratège et de s'être assuré, lui et les rois, contre de grands périls. Cependant Antigone

1) JUSTIN., XIV, 1. ἐξῆν γὰρ Εὐμένει καὶ καυσίας ἁλουργεῖς καὶ χλαμύδας διανέμειν, ἥτις ἦν δωρεὰ βασιλικωτάτη παρὰ Μακεδόσι (PLUT., *Eumen*. 9).

2) *Il* devait être question de tout cela et de bien d'autres choses dans la collection des lettres d'Antipater à Cassandre, — collection que Cicéron a pu lire encore (*De Off*. II, 14), — si toutefois elle était authentique.

lui-même s'était rendu au camp du gouverneur général. Peut-être travaillait-il déjà en silence à d'autres projets, mais, pour l'instant, il ne pouvait faire autrement que de rester encore en bons termes avec Antipater. Il se justifia complètement et montra combien il était loin de sa pensée de vouloir contrecarrer Antipater, auquel il devait tout. Il rappela son dévouement pour lui, sa conduite passée et le témoignage de tous ses amis. Antipater l'assura qu'il quittait l'Asie sans autre inquiétude, ajoutant qu'il jugeait bon toutefois de tenir les rois à l'écart du tumulte continuel de la guerre et des dangers possibles auxquels ils étaient exposés au milieu d'une armée en campagne. Il les emmènerait donc avec lui en Europe. Pour la lutte imminente avec Eumène, on ne pouvait avoir dans les Macédoniens de l'armée royale, qui avaient longtemps servi sous Perdiccas et s'étaient plusieurs fois montrés indociles, toute la confiance qu'il fallait pour les opposer à un tel ennemi. A la place de ce corps, il lui laisserait une partie des Macédoniens avec qui il était venu lui-même d'Europe, à savoir 8,500 fantassins; plus, sous le commandement du chiliarque, autant de cavaliers qu'il en avait eu jusqu'alors; enfin, la moitié des éléphants, c'est à dire 70[1]. Après avoir pris ces dispositions extrêmement importantes pour la marche ultérieure des événements, Antipater se dirigea vers l'Hellespont, accompagné du roi et de son épouse Eurydice, du jeune roi Alexandre, âgé maintenant de deux ans et demi, et de sa mère Roxane[2]. Il em-

[1]) ἐλέφαντας δὲ τῶν πάντων τοὺς ἡμίσεας ο' (ARRIAN. ap. PHOT. 72 b 25, § 43). Ainsi, à cette époque, le nombre total des éléphants aurait été de 140, tandis qu'Alexandre, lorsqu'il descendit le cours de l'Indus, en avait déjà 200 (ARRIAN., VI, 2, 2): il est cependant peu probable que le nombre ait diminué d'autant en si peu d'années. Arrien n'explique pas bien nettement si peut-être l'armée royale n'était pas restée avec Antigone. J'ai cru devoir accepter l'hypothèse contraire, parce que l'armée royale était seule capable de faire une émeute pour réclamer des cadeaux en argent (αἰτῶν τὰ χρήματα) et qu'elle devait par conséquent être allée avec Antipater. Arrien dit que 8,500 hommes d'infanterie, καὶ ἱππέας τῶν ἑτέρων ἴσους, étaient restés avec Antigone. Il faut évidemment lire τῶν ἑταίρων, mais, même avec cette correction, le passage offre encore des difficultés, et on pourrait faire bien des objections à l'explication adoptée ci-dessus.

[2]) Strabon (XVII, p. 427) fait cette remarque immédiatement après la mort de Perdiccas : σὺν αὐτῷ (Περδίκκᾳ) δὲ... (*ici manquent quelques mots*) καὶ οἱ βασιλεῖς Ἀρριδαῖός τε καὶ τὰ παιδία τὰ Ἀλεξάνδρου) est ceci inexact,

menait aussi la plus grande partie des fantassins macédoniens de l'ancienne armée de Perdiccas, un effectif qu'on peut bien évaluer à 20,000 hommes, déduction faite des argyraspides commandés par Antigène, des troupes laissées dans les différentes garnisons, et de ceux qui s'étaient enfuis auprès d'Attale. Quant à la chevalerie des « fidèles » de la grande armée, il en resta une grande partie en Asie sous le commandement de Cassandre. En revanche, Antipater emmenait la moitié des éléphants de guerre, les premiers qu'on devait voir en Europe.

Les vétérans d'Alexandre avaient espéré de nouvelles guerres et un nouveau butin; maintenant, ils devaient rentrer au pays sans même avoir reçu les gratifications qu'Alexandre leur avait destinées et qu'Antipater leur avait formellement promises. Il se peut que la reine ait encore nourri cette fois le mécontentement des troupes, car elles se révoltèrent de nouveau dans la marche, réclamant les présents promis et menaçant le vieil Antipater. Il s'engagea à donner le tout, ou du moins le plus fort acompte, quand on aurait atteint Abydos et l'Hellespont. L'armée eut foi en ses paroles et continua tranquillement sa route vers Abydos, comptant sur les paiements. Mais Antipater partit au milieu de la nuit avec les rois et quelques fidèles, passa l'Hellespont et se rendit auprès de Lysimaque; il pensait que les troupes, en se voyant sans chefs et abandonnées à elles-mêmes, craindraient enfin de ne rien recevoir du tout et rentreraient aussitôt dans l'obéissance. Ce fut en effet ce qui arriva. Dès le lendemain, les vieux soldats traversèrent l'Hellespont et se soumirent aux ordres du gouverneur général : il ne fut plus question des gratifications promises. C'est ainsi qu'Antipater retourna en Macédoine : on pouvait être au mois de février de l'an 320[1].

A cet endroit, il se trouve dans nos documents une lacune qui comprend les événements de quelques mois. Au bout de ce temps, nous trouvons la situation de l'Asie-Mineure déjà bien changée. Eumène a abandonné ses positions de Célænæ;

attendu que le bâtard Héraclès était à Pergame) καὶ ἡ γυνὴ Ῥωξάνη ἀπῆραν εἰς Μακεδονίαν.

1) Arrian., *loc. cit.* Son histoire τῶν μετὰ Ἀλέξανδρον se terminait ici avec le dixième livre.

il est en route pour se retirer dans son ancienne satrapie de Cappadoce. Il se tient prêt pour la lutte décisive. Antigone, de son côté, a fait sortir ses troupes de leurs quartiers d'hiver et poursuit Eumène avec ses forces réunies. Par ce déplacement du théâtre de la guerre, la majeure partie de la péninsule est entre les mains des satrapes désignés à Triparadisos; Arrhidæos a pris possession de la Phrygie sur l'Hellespont, Clitos, de la Lydie; Asandros, lui aussi, est, paraît-il, installé en Carie; quant à Attale et Alcétas, ils se sont retirés dans les montagnes de la Pisidie. En marchant de la Phrygie sur la Cappadoce, Antigone les a complètement séparés d'Eumène. Ce dernier, en effet, de tous les capitaines le plus habile, à la tête d'une armée considérable et de plus maintes fois victorieuse, était l'adversaire qu'il fallait combattre tout d'abord.

On cite comme un trait particulier du caractère d'Antigone que, lorsqu'il avait en ligne une armée supérieure en nombre, il faisait la guerre avec timidité et lenteur, mais qu'en présence d'un ennemi plus fort, il était infatigable, toujours prêt à tout risquer et ardent au combat jusqu'à la témérité[1]. Tel était alors son cas. Eumène avait sur lui une supériorité marquée, et néanmoins il s'était lancé à sa poursuite. Il est vrai qu'il trouva dans l'armée même de son ennemi un appui qui paraissait lui assurer le succès. Avec la fortune d'Eumène, la fidélité de ses troupes semblait également chanceler. L'un de ses lieutenants, du nom de Perdiccas, avait refusé obéissance avec un corps de 3,000 fantassins et de 500 cavaliers à lui confiés, et n'était pas rentré dans le camp. Contre ces révoltés, Eumène envoya Phœnix de Ténédos avec 4,000 hommes d'infanterie et 1,000 cavaliers qui, au milieu du silence de la nuit, les surprirent dans leur campement, l'occupèrent et firent Perdiccas prisonnier. Eumène le punit de mort, lui et les autres meneurs; quant aux troupes, que le général croyait simplement dévoyées, elles ne furent pas autrement châtiées, mais on les répartit dans les autres corps. A la vérité, Eumène regagna par sa douceur le cœur de ses troupes; mais la preuve avait été donnée que son pouvoir était déjà miné par le dedans,

[1] Polyæn., IV, 6, 5.

et Antigone se hâta d'en tirer profit à son avantage. Il y avait dans l'armée d'Eumène un commandant de cavalerie du nom d'Apollonide[1]. Antigone noua des intelligences secrètes avec lui et l'acheta à très haut prix. Apollonide promit, lorsque les deux armées en viendraient aux mains, de passer avec ses troupes du côté d'Antigone.

Eumène se trouvait dans le pays des Orcyniens[2]. Il avait choisi pour champ de bataille cette contrée favorable pour sa cavalerie. Il avait 20,000 hommes d'infanterie et 5,000 cavaliers. Antigone, par contre, n'avait avec lui que 10,000 fantassins, dont la moitié étaient Macédoniens, 2,000 cavaliers et 30 éléphants[3]. Confiant dans les promesses d'Apollonide, il engagea le combat. Des deux côtés on se battit avec acharnement; puis, au moment décisif, Apollonide passa du côté d'Antigone avec ses cavaliers. Le sort de la journée était dé-

[1]) τῶν ἱππέων ἀφηγούμενον (DIODOR., XVIII, 40, 5) et plus loin (§ 8) : μετὰ τῶν περὶ αὐτὸν ἱππέων. Il n'est pas probable qu'il ait commandé à la fois les 5,000 cavaliers d'Eumène.

[2]) ἐν Ὀρκυνίοις τῆς Καππαδοκίας (PLUT., *Eumen.* 9). — τῆς Καππαδοκίας ἔν τισιν εὐθέτοις πεδίοις πρὸς ἱππομαχίαν (DIODOR., XVIII, 40). Je n'ai pas réussi à découvrir d'autre renseignement que cet ἐν Ὀρκυνίοις. Peut-être est-ce la région que Strabon (XII, p. 567, 568, 576) place à gauche de la Grande-Phrygie, entre Pessinonte et la Lycaonie, au sud de ce qui fut plus tard le pays des Tectosages, et qu'il appelle τὰ περί Ὀρκαορικοὺς (Cf. LEAKE, *Asia minor*, p. 88). Il y a trop loin de là, ce semble, à cette Orcestos dont POCOCKE et HAMILTON ont lu le nom sur des inscriptions dans les ruines voisines d'Alekian (sur la route de Kara-Hissar ou Métropolis à Ancyre), inscription que MORDTMANN n'a plus retrouvée en 1859 (cf. C. I. GRÆC., III, n° 3822 b², p. 1051. C. I. LAT., III, 1, n° 352). On pourrait plutôt songer à l'*Oroanticus tractus* (PLIN., V, 32. Cf. MANNERT, VI, 2, p. 180), situé sur la route de Célænæ à Mazaca par la Lycaonie, pays qui a été décrit par Artémidore (STRAB., XIV, p. 663), et en partie par ARUNDELL, à la fin de la première partie de son beau livre. Cependant, cette dernière hypothèse n'est guère plausible, à cause du caractère absolument montagneux de la région. Les trois contrées précitées se trouvent à la frontière occidentale de l'ancienne Cappadoce, de sorte que, si plus tard, comme c'était à prévoir, Eumène était obligé de se retirer du côté de l'Orient, il pouvait s'échapper par Nora.

[3]) Il y a là bien moins de troupes qu'Antipater n'en avait laissé au stratège; il y manque au moins 500 Macédoniens, et peut-être la majeure partie de la cavalerie. Il semble que ceux-ci aient été dans l'intervalle détachés ailleurs. Aucun auteur ancien ne nous apprend ce qu'on a fait durant cette année 320 contre Alcétas et Attale : Polyænos (IV, 6, 6) parle seulement de 3,000 hommes en Lycaonie, qui se révoltèrent plus tard en hiver.

cidé : 8,000 hommes de l'armée d'Eumène restèrent sur le champ de bataille ; tous les bagages tombèrent aux mains du vainqueur. Eumène se retira en aussi bon ordre que possible. Un hasard favorable lui livra le traître, qu'il fit pendre incontinent. De savantes marches et d'habiles détours rendirent à l'ennemi la poursuite impossible. Eumène revint alors sur ses pas, campa sur le champ de bataille, fit élever des bûchers avec les portes et les poutres des maisons des environs et brûla ses morts; puis il continua sa marche. Lorsqu'Antigone revint de sa poursuite, après avoir perdu les traces de l'ennemi vaincu, il ne put assez s'étonner de la hardiesse et de l'intelligente conduite d'Eumène[1].

L'intention d'Eumène était de se replier sur l'Arménie pour essayer de s'y faire des alliés. En effet, non seulement son armée était singulièrement réduite, mais il craignait encore davantage que la défaite essuyée et la perte de tous les bagages n'eussent découragé ses troupes. Il redoubla de prudence dans ses combinaisons et ses mouvements ultérieurs. N'étant plus en état de tenir tête à l'ennemi, il ne pouvait plus que l'inquiéter par d'heureux coups de main et couvrir sa propre retraite. C'est ainsi que, plusieurs jours après la bataille, il surprit les bagages d'Antigone; le long train des équipages, commandé par Ménandre, s'était arrêté dans la plaine où Eumène allait justement s'engager. C'eût été une occasion non seulement de reconquérir les bagages de ses gens, perdus dans la dernière bataille, mais de faire en outre une capture exceptionnelle de femmes, de valets, d'argent et autres objets utiles ou précieux. Mais il craignit que ses soldats, chargés de butin, ne fussent plus assez lestes pour les rapides mouvements de la retraite; qu'une nouvelle et riche proie ne les rendît soucieux de la conserver et impropres aux fatigues et aux coups de main à venir. Pourtant, il n'osa pas leur refuser tout net ce riche butin qu'ils n'avaient qu'à prendre. Il leur ordonna de se livrer d'abord au repos et de faire manger

[1]) Plut., *Eumen.* 10. Diodor., XVIII, 40. *Hunc persequens Antigonus, cum omni genere copiarum abundaret, sæpe in itineribus vexabatur, neque unquam ad manum accedere licebat, nisi his locis, quibus pauci possent multis resistere* (Corn. Nep., *Eumen.* 5).

les chevaux, pour tomber ensuite sur l'ennemi avec des forces toutes fraîches. Pendant ce temps il envoyait, en bon ami, prévenir secrètement Ménandre de sa présence dans le voisinage et du danger dont lui, Ménandre, était menacé; il lui faisait dire de quitter la plaine au plus vite et de se retirer sur les montagnes, où lui-même ne serait pas en état de le suivre. Aussitôt, Ménandre se retira dans la montagne. Cependant Eumène envoya une troupe de cavaliers en reconnaissance, donna l'ordre à la cavalerie de seller les chevaux, et à l'infanterie de se tenir prête à marcher. Quand les éclaireurs revinrent avec la nouvelle que l'ennemi avait gagné les montagnes et que sa position était inexpugnable, lui-même feignit d'éprouver un violent dépit d'avoir laissé échapper cette riche capture et continua sa marche. Ménandre arriva sain et sauf auprès d'Antigone et lui vanta l'action d'Eumène.

Les troupes macédoniennes firent tout haut son éloge ; elles vantaient le respect qu'il avait témoigné pour elles, pour les Macédoniens de l'armée royale, et aussi son humanité, attendu qu'il pouvait, en définitive, faire prisonniers leurs femmes et leurs enfants ou les abandonner à l'exaspération de ses troupes, et qu'il avait préféré, pour les sauver, sacrifier son propre intérêt. Antigone se mit à rire : « Ce n'est pas par sollicitude pour vous, bonnes gens, qu'il les a laissés échapper, mais bien par précaution pour lui-même : il n'a pas voulu, quand il s'agit de fuir, s'attacher des entraves aux pieds[1] ».

En dépit de toute son habileté, le Cardien ne réussit pas à atteindre l'Arménie : il se trouva serré de plus en plus près ; les chemins étaient barrés devant lui ; ses soldats commençaient à désespérer de sa cause et passer à l'ennemi[2] ; bientôt il lui devint impossible de fuir plus loin. Il ne lui restait plus qu'à se jeter dans Nora, un fort bâti sur un rocher, et à s'y maintenir, si faire se pouvait, jusqu'à ce que quelque retour favorable de la fortune lui rendît ses coudées franches ; car, s'avouer perdu n'était pas dans le tempérament d'un homme aussi hardi et aussi expérimenté, et ce temps était trop fertile

1) PLUT., *Eumen.* 9. POLYÆN., IV, 8, 5.
2) CORNEL. NEP., *Eumen.* 5. DIODOR., XVIII, 41.

en revirements inattendus et bizarres de la chance pour que, dans l'adversité, on ne pût compter sur un retour prochain du succès. Eumène congédia ce qui lui restait encore de troupes en leur disant qu'il espérait bien, le moment venu, les appeler de nouveau aux armes ; il ne garda avec lui que 500 cavaliers, 200 fantassins, choisis parmi les plus éprouvés ; et même, sur ce petit nombre de fidèles, il en congédia encore une centaine qui ne se sentaient pas la force de rester étroitement enfermés dans un lieu si incommode et dans de si tristes circonstances. Nora, en effet, était au haut d'un rocher : les murailles et les tours étaient bâties sur les parois à pic du rocher ; le fort n'avait que 600 pas de tour, mais la nature et l'art l'avaient rendu tellement inexpugnable que la disette seule pouvait le contraindre à capituler. Le cas avait été prévu : Eumène y avait fait accumuler des provisions de bouche, du combustible, des objets de toute sorte, en telle quantité qu'il aurait pu se maintenir plusieurs années dans ce nid d'aigle [1].

Il n'avait plus, il faut le dire, que ce fort et sa personne. Le reste de son armée était déjà passé au service d'Antigone : son adversaire avait occupé ses satrapies, s'en était approprié les revenus et avait ramassé de tous côtés autant d'argent qu'il avait pu ; il était plus puissant en Asie-Mineure que ne l'avait jamais été Eumène aux jours de ses plus brillants succès, et en même temps que sa puissance grandissait chez lui le désir de la faire sentir, de se proclamer d'abord le maître en Asie-Mineure, puis, le moment venu, de se débarrasser d'une subordination qui lui pesait vis-à-vis du gouverneur général ; enfin, quand les bases de sa puissance seraient affermies, il comptait bien jouer vis-à-vis des autres satrapes, et même vis-à-vis des rois, le rôle que Perdiccas avait eu la sot-

[1]) Nora ou Noroassos (Strab., XII, p. 537) était située, d'après Cornélius Népos, en Phrygie ; d'après Plutarque, sur la limite de la Lycaonie et de la Cappadoce. Les indications de Strabon (cf. XII, p. 558) ne sont pas de nature à permettre d'arriver à un résultat plus précis ; il n'y a rien non plus, que je sache, dans les relations des voyageurs modernes qui caractérise de plus près ce château assis sur un rocher, comme on en trouve beaucoup dans l'intérieur de l'Asie-Mineure. Il paraît avoir été situé à peu près à l'endroit où la route venant de Mazaca se bifurque pour aller d'un côté en Cilicie, de l'autre à Iconion.

tise de ne pas savoir prendre. L'ambition d'Antigone avait été déjà, dit-on, remarquée d'Alexandre [1]: à mesure que ses succès allaient grandissant, cette pensée prenait dans son âme une place plus large et une forme plus arrêtée : elle dirigea désormais chacun de ses pas.

Il fallait tout d'abord, il est vrai, procéder avec la plus grande prudence, entretenir de bonnes relations avec le gouverneur général jusqu'à ce que le fruit fût mûr: Eumène, l'ennemi le plus redouté des puissants du jour, serait son allié naturel ; l'intérêt d'Antigone exigeait qu'il nouât de bons rapports avec cet adversaire qui, bien qu'impuissant pour le moment et proscrit, par ses qualités militaires, son habileté politique, sa connaissance des affaires, sa fidélité résolue à la cause qu'il avait une fois embrassée, paraissait l'auxiliaire le plus précieux pour l'accomplissement de grands desseins. Antigone croyait l'obliger doublement en offrant au vaincu, dont il tenait le sort entre ses mains, la liberté, des honneurs et de nouvelles espérances.

Antigone s'était avancé jusqu'au devant de la forteresse escarpée et campait au pied de la montagne. Il enferma la place dans une double enceinte de murs, de remparts et de fossés. L'offre qu'il fit de négocier lui fournit un prétexte pour inviter Eumène à se rendre dans son camp. Eumène répondit qu'Antigone avait assez d'amis qui pourraient conduire ses troupes s'il venait à leur manquer; que les siennes étaient complètement abandonnées, s'il leur faisait défaut : si Antigone voulait lui parler, il fallait qu'il lui donnât des garanties suffisantes pour sa sécurité personnelle. Antigone fit répondre qu'il était le maître et que c'était à Eumène de se soumettre. Eumène répliqua qu'il ne reconnaissait la supériorité de personne, tant qu'il avait encore l'épée à la main. Si Antigone voulait envoyer son neveu Ptolémée[2] dans le fort comme otage, dans ce cas, il était prêt à se rendre dans son camp et à négo-

1) Ἀντιγόνου δὲ αὐτὸν ἐλύπει τὸ φιλότιμον (ÆLIAN., *Var. Hist.*, XII, 16).

2) Ptolémée est fils de Démétrios. On pourrait être tenté de reconnaître dans ce Démétrios l'amiral du roi Philippe, que signale A. SCHÆFER (*Demosthenes*, II, p. 476); mais on rencontre encore trois autres officiers supérieurs du nom de Démétrios dans l'armée d'Alexandre.

cier. Cela fut fait. Antigone alla à la rencontre d'Eumène et lui montra beaucoup d'affabilité. Les deux généraux s'embrassèrent et rivalisèrent de démonstrations affectueuses pour témoigner la joie qu'ils avaient de se revoir comme de vieux amis et camarades. Puis les négociations commencèrent. Antigone confia à Eumène que son désir le plus ardent était d'entrer en rapports plus intimes avec lui ; qu'il avait agi jusque-là au nom du gouverneur général, mais que, si Eumène voulait se joindre à lui, son associé trouverait certainement l'occasion de tirer avantage de cette situation et d'occuper parmi les grands de l'empire la place qui était due à sa vieille réputation et à ses brillantes aptitudes. Eumène déclara qu'il ne pouvait continuer les négociations qu'à la condition qu'on lui laisserait ses anciennes satrapies, qu'on démentirait les accusations portées contre lui, et qu'on l'indemniserait des pertes causées par une guerre injuste. Les amis présents d'Antigone s'étonnaient de cette assurance hardie du Cardien, qui parlait, disaient-ils, comme s'il se trouvait encore à la tête d'une armée. Antigone refusa de prendre sur lui une décision si grave et renvoya toutes les propositions à Antipater : il espérait sans doute que le siège, en se prolongeant, amènerait à composition l'assiégé étroitement bloqué avant que la réponse ne fût arrivée de Pella. Cependant, lorsque le bruit se fut répandu qu'Eumène était au camp, les Macédoniens s'étaient réunis en groupes compactes devant la tente du général, désireux de voir le célèbre Cardien. En effet, depuis qu'il avait vaincu Cratère, il était de tous les grands celui dont on avait dit le plus de bien et le plus de mal, et les événements de la dernière année avaient fait mieux sentir encore ce que cet homme pesait à lui tout seul. Quand il sortit de la tente avec Antigone, la foule devint si pressée de tous côtés, les apostrophes et les cris si équivoques, qu'Antigone, craignant qu'on ne fît violence à Eumène, cria d'abord aux soldats de reculer et jeta des pierres à quelques-uns qui s'approchaient de trop près : puis, voyant qu'il n'obtenait rien et que la poussée devenait toujours plus forte, il entoura Eumène de ses bras, fit faire la haie par ses gardes, et l'emmena ainsi hors de la foule[1].

[1]) DIODOR., XVIII, 41. PLUT., *Eumen.* 10. Cette histoire n'est certaine-

Antigone, que les mouvements des Perdiccaniens appelaient en Pisidie, laissa alors dans le camp des troupes en nombre suffisant pour cerner le rocher. Le siège en règle de la forteresse commença à la fin de 320. On raconte des choses extraordinaires au sujet d'Eumène et des dispositions qu'il prit durant le siège. Il avait du sel, de l'eau et du blé en abondance, mais c'était tout ; néanmoins, ses soldats restaient en belle humeur, malgré ces maigres repas que le général partageait avec eux, les assaisonnant de sa bonté, de ses saillies et de ses récits merveilleux sur le grand roi et ses campagnes. Le fort était si exigu qu'il n'y avait pas même de place pour se donner du mouvement et promener les chevaux : aussi le plus grand logement, celui du haut, qui n'avait que 30 pieds de profondeur, fut transformé en halle pour servir de promenoir. Pour les chevaux, Eumène imagina quelque chose d'original : il leur faisait passer autour du cou des câbles solides fixés par le haut à une poutre, et on les hissait par ce moyen assez haut pour qu'ils ne pussent plus toucher le sol de leurs pieds de devant ; puis on faisait claquer les fouets, si bien que les chevaux impatientés se mettaient à ruer, cherchaient à prendre terre avec leurs pieds de devant, piaffaient, se démenaient de tout leur corps, soufflaient bruyamment et finissaient par se mettre tout en sueur. Cet exercice violent, renouvelé tous les jours, les maintint vigoureux et en bonne santé [1].

Eumène était convaincu que, s'il persévérait, son temps viendrait. Les offres d'Antigone avaient bien l'avantage de le ramener pour l'instant dans le grand courant de la politique générale, et il devait être persuadé qu'elles seraient confirmées à ce moment encore, s'il tendait la main au stratège. Mais Eumène n'était pas homme à sacrifier l'avenir aux intérêts du moment : il savait fort bien que, Grec de naissance, il ne se ferait jamais une place à côté des grands macédoniens qu'en

ment pas de Douris, comme on l'a supposé ; elle n'est pas non plus dans le ton que l'on est en droit d'assigner à la narration d'Hiéronyme, surtout le εἰδὼς τὴν τύχην ὀξέως μεταβάλλουσαν de Diodore.

1) Diodor., XVIII, 42. Plut., *Eumen.* 11. Corn. Nep., *Eumen.* 5. Frontin., *Strateg.* IV, 7, 34.

se dévouant tout entier à la cause de la maison royale, qui les gênait tous; jamais il n'aurait joué qu'un rôle secondaire à côté d'Antigone, qui le sacrifierait du reste dès qu'il aurait tiré de lui tout ce qu'il voulait. Le stratège lui avait laissé plonger le regard trop avant dans ses projets : il était évident que tôt ou tard une rupture ouverte éclaterait entre lui et le gouverneur général. En le renvoyant à celui-ci, Antigone lui avait fourni le moyen de continuer les négociations commencées, négociations au cours desquelles il aurait peut-être l'occasion de faire un usage opportun de ces confidences. Révéler au gouverneur général les plans du stratège, c'était pour Eumène le moyen le plus facile et le plus sûr de rentrer sur la scène; et, en vue des complications nouvelles qui se préparaient, Antipater avait intérêt à se faire des amis puissants et habiles en Asie. Il envoya donc à Antipater son fidèle Hiéronyme de Cardia, pour négocier avec lui dans le sens indiqué[1].

Pendant que ceci se passait en Asie-Mineure, Ptolémée d'Égypte songeait à un agrandissement de territoire : c'était le premier pas dangereux dans ce système de compensations réciproques tout récemment inauguré par les détenteurs du pouvoir. L'Égypte avec Cyrène ne lui suffisait plus. Pour assurer la sécurité du commerce égyptien, qui prospérait à vue d'œil, et plus encore pour développer pleinement l'influence que l'Égypte allait acquérir sur la politique générale, il avait besoin d'une marine; or l'Égypte n'avait qu'un très petit nombre de ports. Elle manquait du bois nécessaire à la construction d'une flotte, tandis qu'on en trouvait, et d'excellent, dans l'île de Cypre et dans les forêts du Liban. Le pays lui-même pouvait être facilement défendu; mais, autant il était protégé par sa situation géographique, autant il était isolé du reste du monde. Pour pouvoir entrer dans le mouvement de la politique générale, Ptolémée devait posséder la Syrie, qui lui ouvrait le chemin des pays de l'Euphrate et du Tigre, l'île de Cypre, qui le mettait à proximité du littoral de l'Asie-Mineure, le champ de bataille le plus important des partis et

[1]) Diodor., XVIII, 42. Justin (XIV, 2) donne une version un peu différente.

celui où ils devaient se rencontrer tout d'abord. Il ne fallait pas songer pour le moment à conquérir les villes cypriotes, qui entretenaient une flotte importante : c'est par la Syrie que devait commencer le développement de sa puissance.

A la vérité, s'il s'emparait de la Syrie de gré ou de force, l'organisation de l'empire, la répartition territoriale des pouvoirs et dignités était modifiée d'une façon très sensible : le satrape d'Égypte occupait alors les positions d'attaque contre les pays de l'Euphrate et l'Orient, contre le Taurus et l'Occident. Tandis que la puissance impériale transférée en Macédoine et enchaînée là-bas par les troubles récents ne possédait pas les moyens de s'opposer à des changements aussi subversifs, par le fait même que la Syrie passait en d'autres mains, les voisins immédiats et les plus directement intéressés après eux, c'est-à-dire les satrapes de Cilicie, de Phrygie, de Carie, de Mésopotamie, de Babylonie, de Susiane, se trouvaient séparés les uns des autres comme par un coin enfoncé dans le groupe, et Ptolémée se glissait au milieu d'eux, plus puissant que les uns et les autres. S'il réussissait, suivant son désir, à obtenir cette possession importante par un arrangement à l'amiable, il ne pouvait y avoir d'opposition sérieuse nulle part, à plus forte raison, chez l'homme qui avait reçu la stratégie en Asie avec l'armée impériale pour soumettre les restes du parti de Perdiccas, encore assez groupés et menaçants en Asie-Mineure. Le satrape de Syrie lui-même pouvait passer pour un adhérent de ce parti.

C'était Laomédon l'Amphipolitain, natif de Mytilène, qui avait reçu cette satrapie de Perdiccas. S'il n'avait pas joué de rôle dans la grande lutte entre Perdiccas et Ptolémée, c'est qu'il n'avait pas eu assez de forces ou assez d'ambition pour risquer gros jeu ; on l'avait maintenu dans sa satrapie lors du partage de Triparadisos. Ptolémée lui fit entendre qu'il allait occuper son gouvernement, mais qu'il était disposé à lui allouer une indemnité pécuniaire. Laomédon repoussa cette proposition. Alors une armée, sous les ordres de Nicanor, un des « amis » de Ptolémée, envahit la Palestine. Jérusalem fut prise pendant le repos du sabbat. Les Égyptiens s'avancèrent sans trouver de résistance ; ils finirent par rencontrer Laomé-

don, qui fut fait prisonnier et envoyé en Égypte. Des postes égyptiens furent alors mis dans les places fortes du pays; des navires égyptiens s'emparèrent des villes maritimes de la Phénicie. Un grand nombre de Juifs furent transportés à Alexandrie, où on leur donna droit de cité. Sans qu'il y eût aucune modification dans l'administration locale et la constitution de la Syrie, la province passa sous l'autorité du satrape d'Égypte. Laomédon trouva l'occasion de s'échapper d'Égypte et s'enfuit en Carie chez Alcétas, qui, juste à ce moment, se jetait dans les montagnes de la Pisidie pour engager de là une lutte décisive contre Antigone[1].

Celui-ci était encore dans ses quartiers d'hiver en Cappadoce[2] quand il fut informé des mouvements d'Alcétas et d'Attale[3]; ces nouvelles le décidèrent à partir au plus vite. Il se dirigea à marches forcées vers le sud-ouest, par la route qui va d'Iconion en Pisidie. En sept jours et sept nuits de marche, il avait fait environ soixante milles et atteint les défilés de la ville de Crétopolis sur la rivière de Cataracte[4].

[1]) Diodor., XVIII, 43. Appian., *Syr.* 52. Joseph., *Ant. Jud.* XII, 1. *In Apion.* I, 22. Diodore parle de cette occupation immédiatement avant le début de l'archontat d'Apollodoros (Ol. CXV, 2), qui pour lui correspond à l'an 319; par conséquent, elle tombe, suivant lui, sous l'archontat de Néæchmos (Ol. CXV, 1), qui ne figure pas dans son texte tel que nous l'avons aujourd'hui.

[2]) C'est à ce moment (ἐχείμαζεν. 320/319) que se produit en Lycaonie la défection des 3,000 Macédoniens, qui furent ramenés à l'obéissance par une ruse habile et reconduits dans leur pays par Léonidas (Polyæn., IV, 6, 6).

[3]) Diodore (XVIII, 41) est seul à parler de ces mouvements : Antigone, selon lui, est parti ἐπὶ τοὺς πορευομένους ἡγεμόνας, et il les trouva avec des forces considérables à Crétopolis, ville par laquelle passe la grande route allant de la côte de Pamphylie en Phrygie. On était au commencement de l'hiver 320/319. Probablement les chefs, comptant sur l'éloignement d'Antigone, avaient médité une incursion en Phrygie.

[4]) Mannert (VI, 2, p. 153) identifie, probablement avec raison, la ville de Crétopolis avec celle qui s'appela plus tard Sozopolis, d'où est venu le nom actuel, Sousou. L'endroit décrit ci-dessus, ainsi que les renseignements donnés par Polybe (V, 72, 5), s'accordent on ne peut mieux avec le paysage dépeint par Arundell (II, p. 59). La ville est à 5 heures 1/2 au sud de Sagalassos, à 18 heures au nord d'Adalia (Arundell, p. 85) : à 2 heures du côté de l'est se trouve dans les montagnes le remarquable fort de Cremna (Girmeh), d'où, suivant toute vraisemblance, Antigone marcha à l'ennemi. Diodore évalue à 2,500 stades la distance de Crétopolis à Nora ; son calcul s'accorde avec notre hypothèse, à savoir que Nora se trouvait sur la route

Les ennemis étaient bien loin de supposer qu'il arriverait si vite. Il réussit à occuper les hauteurs et les positions d'un accès difficile, et à lancer l'avant-garde de sa nombreuse cavalerie sur les derniers contreforts de la vallée avant que les Perdiccaniens s'aperçussent de sa présence. C'est alors seulement que ceux-ci, campés dans la vallée aux alentours de Crétopolis, comprirent la gravité du danger. Aussitôt Alcétas fit avancer son infanterie en ordre de bataille, et lui-même, à la tête de sa cavalerie, s'élança sur le mamelon le plus voisin pour en déloger les escadrons qui l'occupaient déjà. Un combat violent de cavalerie s'engagea; des deux côtés, la lutte fut opiniâtre et les pertes sensibles : Antigone appela aussitôt la réserve de sa cavalerie, forte de 6,000 chevaux, et se jeta avec elle dans la vallée qui séparait les phalanges ennemies du champ de bataille, pour couper Alcétas et ses cavaliers. La manœuvre réussit. En même temps, l'avant-garde attaquée par Alcétas, favorisée par le terrain et renforcée de quelques escadrons, repoussait de plus en plus vigoureusement les cavaliers ennemis. Coupés de leurs phalanges, cernés des deux côtés par Antigone, les cavaliers d'Alcétas se voyaient perdus : c'est à grand'peine, et en essuyant de grandes pertes, qu'Alcétas réussit à se faire jour avec un petit nombre des siens jusqu'à ses phalanges.

Pendant ce temps, le reste de l'armée d'Antigone avec les éléphants avait franchi les montagnes et s'avançait en bataille contre les Perdiccaniens, qui ne comptaient plus que 16,000 hommes d'infanterie et quelques centaines de cavaliers. En face d'eux se déployait une ligne de 40,000 fantassins, 7,000 cavaliers et 30 éléphants de guerre. Déjà on avait poussé les éléphants en avant pour ouvrir le combat : la cavalerie ennemie débordait leurs deux ailes, et des hauteurs boisées descendaient dans la vallée les lourdes phalanges des Macédo-

de Mazaca, et non loin de cette ville. ARUNDELL (II, p. 101) veut que Bourdour, bâtie dans la montagne à l'entrée des défilés qui débouchent de Phrygie, soit Crétopolis ; mais sa conjecture n'est pas d'accord avec Polybe, lequel dit, en parlant de cette région, que les Selgiens avaient occupé les défilés, et que, pour cette raison, Garsyéris était arrivé à Crétopolis en traversant la contrée de Milyade.

niens. L'ennemi avait exécuté si rapidement ses manœuvres, qu'il ne restait plus le temps de se ranger d'une façon quelconque pour livrer bataille et de couvrir les flancs. La journée était perdue avant même que le combat n'eût commencé. Au premier choc, les phalanges d'Alcétas furent ébranlées: en vain Attale, Polémon, Docimos, s'efforcèrent de soutenir la lutte ; bientôt ce fut une déroute générale. Eux-mêmes furent faits prisonniers avec un grand nombre de capitaines. On ne tua pas beaucoup de monde : la plupart des Macédoniens de l'armée vaincue jetèrent bas les armes et se rendirent à Antigone, qui leur fit grâce, les répartit dans ses phalanges et s'efforça de les attacher du mieux qu'il put par sa bonté et sa clémence [1].

Alcétas s'enfuit dans la direction du sud avec ses propres hypaspistes, les pages [2] et les fidèles Pisidiens qui avaient fait partie de son armée. Il se jeta dans la ville de Termessos qui, située à quatre journées de marche environ du côté du sud, au delà des montagnes, commande les défilés allant de la vallée de la Cataracte dans la région alpestre de Myliade [3]. Il avait avec lui environ 6,000 Pisidiens, d'une bravoure et d'un dévouement éprouvés, qui lui renouvelèrent solennellement la promesse de ne jamais l'abandonner et le prièrent de ne pas se décourager. Pendant ce temps, Antigone s'était avancé

1) Polyæn., IV, 6, 7. Diodor., XVIII, 44, 45.

2) Diodore dit : μετὰ τῶν ἰδίων ὑπασπιστῶν καὶ τῶν παιδῶν, ce qui ne peut désigner ni ses enfants, ni ses esclaves, comme le pense Wesseling.

3) Termessos ou Termissos, ἐπικειμένη τοῖς στενοῖς δι' ὧν ὑπέρβασίς ἐστιν εἰς τὴν Μιλύαδα (Strab., XIV, p. 666). Τερμήσσεις οἱ μείζονες sur les monnaies et dans Étienne de Byzance. Le général Köhler est parvenu à ces défilés le deuxième jour après son départ d'Idalia (Leake, p. 135). Corancez, dans son *Itinéraire d'une partie peu connue de l'Asie-Mineure* (p. 394), publié sans nom d'auteur, décrit très exactement le pays ; derrière les ruines d'Isindos (à quatre heures au N.-E. d'Adalia), il traversa un bois, puis arriva bientôt dans un défilé encaissé entre d'énormes rochers calcaires ; le col lui-même monte en pente raide à partir de la plaine ; on y trouve encore quantité de ruines, et, à l'endroit le plus resserré du chemin, une muraille assez considérable est menée en travers. A une demi-lieue au delà du défilé, on voit des débris d'anciennes constructions, des tours, des murs, etc. Il faut ajouter aujourd'hui à ces renseignements ceux de Schönborn, de Forbes, etc., et surtout les détails instructifs que donne G. Hirschfeld (*Monatsber. der Berl. Akad.* 1874, p. 716).

avec toutes ses forces; il somma Alcétas de se rendre. Les anciens de la ville conseillèrent de ne pas s'exposer aux dernières extrémités et de se résigner, en cas de nécessité, à livrer Alcétas : les plus jeunes crièrent que jamais ils n'abandonneraient leur général et résolurent de résister avec lui à outrance. Voyant que toutes les représentations étaient vaines, les anciens décidèrent, dans un conseil tenu secret, d'envoyer pendant la nuit des ambassadeurs à Antigone, pour lui dire qu'ils lui livreraient Alcétas mort ou vif, et le prier de faire pendant quelques jours de fausses attaques contre la ville pour attirer la jeunesse hors des murs ; il feindrait ensuite de fuir pour se faire poursuivre, et, pendant ce temps, eux trouveraient l'occasion d'exécuter leur dessein. Antigone accepta ces propositions. Aussitôt que les jeunes gens furent sortis, les vieillards envoyèrent quelques hommes sûrs et vigoureux s'emparer d'Alcétas. Celui-ci ne s'attendait pas à cette surprise : voyant qu'il ne lui restait plus de salut, il se jeta sur la pointe de son épée. Son cadavre fut déposé sur un banc, recouvert d'un vieux drap et transporté devant la porte de la ville, où les gens d'Antigone le reçurent. C'est ainsi que finit le frère de Perdiccas, et avec lui cette lignée ambitieuse d'Oronte, qui jadis avait donné des princes à l'Orestide leur patrie et qui, tout récemment encore, avait étendu la main vers le diadème d'Alexandre.

Quand les jeunes volontaires pisidiens apprirent à leur retour qu'Alcétas avait été traîtreusement assassiné, toute leur fureur se retourna contre les vieillards. Ils se ruèrent par les portes de la ville, les armes à la main, occupèrent une partie de la ville, et, dans le premier mouvement, résolurent d'y mettre le feu pour se jeter ensuite dans les montagnes et dévaster les provinces d'Antigone, dont ils seraient éternellement les ennemis. Les prières et les supplications de leurs parents purent seules les empêcher de se porter à ces extrémités : ils se contentèrent de quitter la ville et de se disperser dans les montagnes, pour y subsister en allant s'embusquer sur les routes et faisant des incursions dans la plaine. Antigone, après avoir abandonné pendant trois jours aux insultes publiques le cadavre d'Alcétas, qui entrait déjà en putréfaction, le fit enfin

jeter sans sépulture. Quelques Pisidiens compatissants l'enterrèrent aussi honorablement qu'ils purent[1].

Antigone s'en retourna par la route qu'il avait prise en venant, pour regagner la Phrygie. La défaite d'Alcétas, l'anéantissement complet du parti perdiccanien, le rôle de seigneur et maître qu'il avait pris en Asie-Mineure, le décidèrent sans doute à réaliser les plans qu'il méditait depuis si longtemps en silence. Il disposait d'une armée de 60,000 fantassins, 10,000 cavaliers et 70 éléphants de guerre : avec ces forces, il pouvait se croire à la hauteur de n'importe quel adversaire. Ce qu'il avait à faire maintenant, c'était ou de s'emparer du gouvernement général, ou de l'attaquer, lui et la royauté sur laquelle il s'appuyait, et de mettre son existence même en question. Dans les deux cas, Antipater, à qui il devait son relèvement et sa puissance actuelle, devenait son premier ennemi. Un heureux hasard débarrassa le stratège de difficultés qui, bien qu'il fût assez égoïste pour ne pas se laisser arrêter par des scrupules de conscience et par le sentiment de la reconnaissance, n'auraient pu tout au moins être écartées qu'avec une grande perte de temps. Au moment où, retournant en Phrygie, il arrivait à Crétopolis, le Milésien Aristodémos vint lui apporter des nouvelles d'Europe qui annonçaient un changement complet dans la situation.

Antipater était retourné en Europe depuis un an environ. Il avait trouvé les Étoliens vaincus, la Thessalie rentrée dans l'obéissance. Nulle part, ni dans l'Hellade ni dans le Péloponnèse, l'ordre n'avait été troublé, malgré les succès des Étoliens au début. Les garnisons macédoniennes mises dans les villes, et les oligarchies qui avaient été instituées ou maintenues sous différents noms et différentes formes dans les villes importantes, défendirent le peuple contre les entraînements de cet enthousiasme dangereux pour la démocratie, l'autonomie et la « liberté », qui n'était plus guère qu'un vain mot, un feu follet. Les États de la Grèce, avec leurs dimensions exiguës, leurs intérêts mesquins et leurs petites jalousies, s'effaçaient chaque jour davantage au milieu de ces grands mouvements

[1]) Diodor., XVIII, 47.

de l'empire. Si les potentats macédoniens se préoccupaient encore de « ce que disaient les Grecs », c'était en souvenir de leur nom dès longtemps célèbre, par égard pour la culture intellectuelle du pays, qu'on attribuait encore de temps en temps à ces petites communautés le rôle chimérique de puissances : en réalité, elles ne pouvaient plus être que des stations d'où la civilisation allait s'exporter pour l'Asie, des postes stratégiques dans la lutte des partis, objets de pitié ou de faveurs généreuses, auxquels l'un ou l'autre des potentats pouvait encore faire l'aumône de la liberté afin d'acquérir un bon renom dans le monde.

C'était surtout le cas d'Athènes. L'issue de la guerre Lamiaque lui avait fait perdre, par le fait, sa démocratie et son indépendance. Cependant elle jouissait de la paix au dehors, de la tranquillité au dedans, et acquérait rapidement une nouvelle prospérité[1]. Elle était aux mains de deux hommes qui, avec des tendances toutes différentes, semblaient dévoués au parti macédonien. Entre Phocion et Démade, il y avait un antagonisme de caractère, de pensées et d'actions qu'on peut regarder comme caractéristique pour l'Athènes d'alors. Tous deux, qu'ils occupent la tribune ou tiennent le timon de l'État, se conduisent absolument comme dans la vie privée : le pieux Phocion ressemble à un brave père de famille qui met au-dessus de tout l'ordre et la tranquillité chez lui, qui se sent engagé par sa responsabilité à garantir aux siens ces conditions premières de l'existence. D'un caractère ferme et austère, estimable par sa droiture, sans égoïsme, ne pensant qu'à rendre service aux siens et à leur aplanir la route, plus peut-être qu'ils ne l'eussent voulu, il s'avançait vers la tombe avec l'illusion consolante qu'il pouvait aboutir. Au milieu de cette immense agitation, il voulait apprendre à son peuple à vivre dans une paisible et sûre retraite; comblé de faveurs par les rois et les généraux, il regarde comme une vertu de pouvoir aussi bien s'en passer : autant qu'il le peut, il éloigne des affaires publiques les esprits inquiets et brouillons; il s'efforce de ranimer chez les Athé-

[1]) τὸ λοιπὸν ἀταράχως πολιτευόμενοι καὶ τὴν χώραν ἀδεῶς καρπούμενοι ταχὺ ταῖς οὐσίαις προσανέδραμον (DIODOR., XVIII, 18).

niens l'amour de la campagne et de l'agriculture, et, chaque fois qu'une nouvelle occasion démontre l'inutilité de ses efforts, il persévère dans son illusion. Tout autre est Démade. D'un égoïsme achevé, ne connaissant d'autres considérations, d'autres intérêts que les siens propres, il ne voit dans ses rapports avec ses concitoyens qu'un moyen d'être quelque chose ou de gagner quelque chose. Il regrette de n'être qu'un Athénien : il se sentirait à sa place au milieu des intrigues de la cour de Macédoine, ou des machinations des partis qui s'agitent dans l'empire ; il n'a ni l'ambition de gagner ou de refuser les bonnes grâces des grands, ni le désir patriotique de donner à sa république un rôle dans les affaires du monde. Et pourtant, il ne peut rester tranquille ; il faut qu'il intrigue, qu'il possède pour dissiper, qu'il soit quelque chose pour qu'on parle de lui. Il a beaucoup de talent, mais point de caractère ; il est spirituel et superficiel en tout. Il a une rare éloquence ; sa parole est frappante, colorée, d'une vivacité entraînante ; jusque dans l'âge mûr, il conserve l'humeur mobile et vantarde du jeune homme : c'est l'Alcibiade d'Athènes en décadence.

Tels étaient les deux hommes qui représentaient à Athènes le parti macédonien. Antipater disait souvent que tous les deux étaient ses amis ; mais qu'à l'un il ne pouvait jamais persuader de rien accepter, et que l'autre, il ne pouvait jamais le rassasier, si généreux qu'il fût avec lui. Démade, disait-il encore, ressemblait à une victime, qui finit par n'avoir plus que la langue et le ventre[1].

A côté d'eux se trouvait Ményllos, le commandant de la garnison macédonienne de Munychie, homme à idées libérales et entretenant de bons rapports avec Phocion, mais qui, malgré cela, devait nécessairement devenir importun aux Athéniens. Ils avaient espéré qu'Antipater, une fois le nouveau régime organisé, le retirerait, lui et ses troupes : ce régime lui-même ne semblait-il pas la meilleure garantie pour le maintien de la paix? Cependant la garnison était là depuis deux ans déjà ;

[1]) Plutarque a raconté ces anecdotes et d'autres analogues dans la *Vie de Phocion*, et, suivant sa manière, il les a encore reproduites ailleurs. On fera bien de n'y pas attacher trop d'importance.

les citoyens prièrent Phocion de vouloir bien intervenir à ce sujet auprès d'Antipater. Il s'y refusa, non seulement parce qu'il désespérait de réussir, mais parce qu'il croyait que l'ordre et la tranquillité publique tenaient à la crainte inspirée par le voisinage des Macédoniens. Néanmoins, il obtint d'Antipater une diminution dans les contributions de guerre et des échéances plus éloignées. La bourgeoisie adressa alors les mêmes demandes à Démade; celui-ci se chargea volontiers d'une mission où il pourrait montrer son influence sur l'homme le plus puissant du jour. Il avait, il est vrai, plus que négligé ses relations avec Antipater, lorsque Perdiccas était victorieux et que les Étoliens pénétraient en Thessalie : mais il espérait que ses négociations d'alors étaient restées complètement secrètes. A la fin de l'année 320, il se rendit donc en Macédoine, accompagné de son fils Déméas : ce fut pour son malheur. Dans les papiers de Perdiccas, Antipater avait trouvé des lettres de Démade qui invitait le gouverneur général à venir délivrer la Grèce, disant qu'elle n'était attachée que par une vieille corde pourrie; Antipater était vieux et malade; Cassandre était son bras droit[1]. Sur ces entrefaites arriva Démade; il parla, suivant son habitude, avec vivacité et d'un air présomptueux, disant qu'Athènes n'avait plus besoin dorénavant de garnison et que le moment était venu de provoquer le rappel des troupes, comme on l'avait promis. Antipater ordonna de le saisir, lui et son fils, sans faire attention qu'en sa qualité d'ambassadeur il pouvait invoquer l'inviolabilité pour sa personne. Au tort de son père, Cassandre ajouta sa cruauté brutale. Il fit d'abord massacrer le fils de Démade sous les yeux du père et presque dans ses bras, au point que celui-ci fut éclaboussé de sang; puis, après lui avoir reproché violemment sa trahison et son ingratitude, il le fit transpercer lui-même[2].

1) Arrian. ap. Phot. 70 a. 4, § 14. Plutarque (*Demosth.* 31) rapporte que Dinarque le Corinthien s'est fait l'accusateur de Démade. Ce Dinarque est ou bien le célèbre orateur, ou l'administrateur du Péloponnèse, qui fut exécuté en 318, lorsqu'il vint trouver Polysperchon pour intercéder en faveur des oligarques d'Athènes.

2) Arrian. *loc. cit*. Diodor., XVIII, 48. Plutarque (*Phocion*, 30) dit que Démade avait noué ces négociations avec Antipater. C'est à coup sûr une erreur. On trouve d'autres renseignements également erronés dans Suidas sur la mort de l'orateur.

Antipater ne devait pas longtemps survivre à l'orateur; il sentait ses forces décliner. C'est sans doute pour ce motif qu'il rappela son fils Cassandre de l'Asie et le chargea d'une partie des affaires du gouvernement général[1]. S'il jetait un coup d'œil sur son passé, il pouvait se dire qu'il avait accompli heureusement beaucoup de choses glorieuses, tant qu'il avait eu au-dessus de lui un Philippe ou un Alexandre. Prudent, actif, sûr, il s'était montré véritablement à sa place au second rang; ni ses capacités, ni la force de son caractère ne s'élevaient plus haut, et ce mouvement énorme qui avait commencé avec la mort d'Alexandre ne lui donna ni une énergie supérieure ni une impulsion nouvelle. Trop prudent pour étendre jamais la main vers le pouvoir suprême, comme Perdiccas, trop égoïste et trop étroit par le cœur pour se dévouer fidèlement et sans réserve aux intérêts de la maison royale, il n'eut ni le courage de transmettre ne fût-ce que sa dignité et sa puissance comme un héritage à ses descendants, ni la ferme résolution d'y renoncer. Il aurait bien voulu que son fils lui succédât; mais il savait trop bien que les Macédoniens détestaient ce Cassandre dur et violent. Il se conforma donc au vœu public en nommant comme gouverneur général et son successeur en Macédoine le vieux et respectable Polysperchon, qui jadis avait ramené avec Cratère les vétérans d'Opis dans leur pays : quant à son fils Cassandre, il l'associa, en qualité de chiliarque, au gouverneur général[2]. A part cela, rien ne fut changé dans l'organisation de l'empire. En mourant, il avertit encore une dernière fois Polysperchon et Cassandre de ne laisser à aucun prix le pouvoir tomber aux mains des femmes de la maison royale[3].

[1]) Il n'est pas possible de savoir quand et comment Cassandre revint d'Asie et quitta le camp d'Antigone : cependant, on le voit par la suite, il dut se séparer en bons termes d'Antigone. Dexippos (ap. Syncell., p. 504 ed. Bonn.) dit : σὺν τῷ πατρὶ τὴν 'Αριδαίου καὶ 'Αλεξάνδρου διοικεῖ βασιλείαν ἐν Μακεδόσιν.

[2]) ἀπέδειξεν ἐπιμελητὴν τῶν βασιλέων Πολυσπέρχοντα (de même XVIII, 55, 1) καὶ στρατηγὸν αὐτοκράτορα πρεσβύτατον σχεδὸν ὄντα τῶν τῷ 'Αλεξάνδρῳ συνεστρατευμένων καὶ τιμώμενον ὑπὸ τῶν κατὰ τὴν Μακεδονίαν, τὸν δ' υἱὸν Κάσσανδρον χιλίαρχον καὶ δευτερεύοντα κατὰ τὴν ἐξουσίαν (Diodor., XVIII, 48).

[3]) Diodor., XIX, 11.

Antipater mourut au commencement de l'an 319, âgé de 80 ans[1]. Sa mort marque une nouvelle et funeste crise dans les destinées de l'empire. Si peu qu'il ait eu de puissance comme gouverneur général ou si peu qu'il ait fait sentir son autorité, il avait été institué dans cette charge élevée, qui représentait l'unité de l'empire, par un grand acte politique, et reconnu par tous les potentats qu'il y avait dans l'empire d'Alexandre comme le dépositaire de cette souveraineté. Polysperchon pouvait avoir l'affection de l'armée et du peuple; il pouvait être un stratège capable, et absolument digne de la première charge de l'empire; il n'en est pas moins vrai que la façon dont elle lui fut transmise n'était pas propre à diminuer les difficultés de ce changement de personnes. Antipater avait été, pour son propre compte, un gouverneur général assez modeste; mais ce dernier acte de sa vie politique impliquait une compétence qui exagérait singulièrement l'étendue de ses pouvoirs, et ceux des potentats qui aspiraient à vivre à leur guise ne pouvaient manquer de contester la validité d'une nomination faite sans leur consentement, encore qu'au nom des rois.

C'est sur cette question du gouvernement général que se ranima la discorde à peine apaisée dans l'empire, et des luttes plus terribles recommencèrent qui eurent pour résultat immédiat la chute de la maison royale et son complet anéantissement.

1) ἐβίω δὲ ἔτη οθ' (SUIDAS, s. v.). La chronologie de ces années offre dans Diodore de grandes difficultés, car non seulement il a omis entre le chapitre 36 et le chapitre 44 deux archontes (Archippos, Ol. CXIV, 4 : Neæchmos, Ol. CXV, 1), mais, induit en erreur probablement par un second Archippos, qui a été archonte en Ol. CXV, 3, il a embrouillé la répartition des événements. On trouvera de plus amples détails à ce sujet dans l'*Appendice de l'Histoire d'Alexandre* (p. 805 sqq.).



LIVRE DEUXIÈME

CHAPITRE PREMIER

(319-316)

Considérations générales. — La maison royale. — Polysperchon gouverneur général de l'empire. — Fuite de Cassandre. — Mesures prises par Polysperchon. — Eumène s'échappe de Nora. — Eumène chez les argyraspides. — On cherche à attenter à sa vie. — La situation d'Antigone. — Plans d'Arrhidæos. — Antigone contre Arrhidæos. — La Lydie occupée par Antigone. — Cassandre auprès d'Antigone. — Polysperchon proclame la liberté des Hellènes. — Lutte des partis à Athènes. — Mort de Phocion. — Cassandre au Pirée. — Polysperchon devant Mégalopolis. — Guerre maritime entre Clitos et Antigone. — Cassandre s'empare d'Athènes. — Mort de Nicanor. — Alliance d'Eurydice avec Cassandre. — Retour d'Olympias en Macédoine. — Mort de Philippe et d'Eurydice. — Expédition de Cassandre en Macédoine. — Æacide chassé de l'Épire. — Olympias assiégée à Pella. — Mort d'Olympias. — Cassandre maître de la Macédoine.

Par suite du partage de Triparadisos, la royauté d'Alexandre avait été ramenée d'Asie en Europe, son berceau : elle avait cessé d'être représentée par une puissance indépendante, qui commandât le respect. Le gouverneur de Macédoine la prit sous sa garde, avec le titre de gouverneur général de l'empire. Ainsi la Macédoine, berceau de la royauté, prit vis-à-vis des autres parties de l'empire une situation tout à fait contraire aux intentions du grand fondateur de la monarchie. Tandis que la royauté qu'Alexandre avait commencé à développer dans un sens vraiment hellénistique redevenait macédonienne de fait, elle perdait, avec sa mission, la force de dominer ces pays asiatiques qui avaient déjà été gagnés à la vie hellénistique.

Puisque nous appelons de ce nom la pénétration réciproque du génie grec et du génie oriental envisagé d'une manière

générale, il est évident que la grande diversité des régions et des races asiatiques apportait dans cette combinaison trop d'éléments disparates pour qu'ils n'en vinssent pas, avec le temps, à se séparer en subissant une foule de modifications; mais, pour le moment, ces éléments étaient encore confondus pêle-mêle et dans une violente fermentation : les luttes des Diadoques marquent la longue et sanglante réaction au cours de laquelle ils continueront à se décomposer et à se précipiter pour prendre enfin des formes nouvelles. Mais, pour rendre ceci possible, la réunion en un empire unique devait disparaître : les potentats macédoniens en Europe, en Asie et en Afrique devaient poursuivre et détruire tout d'abord la royauté qui les avait investis de leurs fonctions, puis se détruire eux-mêmes tant qu'ils resteraient comme Macédoniens à la tête d'armées macédoniennes, jusqu'à ce qu'enfin, tout en conservant l'unité d'une civilisation hellénistique devenue cosmopolite, les nationalités transformées pussent se constituer en royaumes distincts, en nouvelles « individualités politiques ».

On dit que l'histoire est juste : elle l'est pour les principes, dont la lutte est le sujet même qui l'occupe, mais non pour les personnes qui les représentent. Serait-ce justice, par hasard, que la grandeur d'Alexandre ait dû être expiée par sa race, qui subit une ruine affreuse et ignominieuse? C'est une lourde et émouvante fatalité qui, pas à pas et avec une froide logique, achemine la dynastie royale au-devant d'une ruine inévitable et la fait devenir coupable, afin que, égarée, trébuchante et appelant sur elle les représailles, elle rencontre plus sûrement sa perte. Si le grand roi n'avait pas eu d'héritier, ses fidèles auraient pu se partager le butin et honorer sa mémoire : mais il y a là un enfant posthume, un fils bâtard, un frère idiot, une vieille mère et des sœurs auxquelles une hérédité contre nature a fait passer le courage et la décision qui auraient pu faire la gloire des fils et du frère. N'est-il pas naturel qu'elles s'efforcent de conserver ou de conquérir pour leur propre compte le pouvoir qu'Alexandre avait fondé dans leur maison, pouvoir si mal géré maintenant par ces grands perfides, égoïstes, et avides de gouverner en leur nom personnel? Pour échapper à la haine d'Antipater, la reine-mère Olympias

a dû fuir en Épire ; elle croit, et beaucoup le pensent avec elle, qu'Antipater a causé la mort d'Alexandre, que son fils Iollas lui a donné du poison. Comme elle n'a pas à elle toute seule la force de se venger, elle et son illustre fils, elle offre la main de sa fille Cléopâtre au gouverneur général Perdiccas. Celui-ci tombe, et avec lui s'évanouit cet espoir. Elle vit maintenant en Épire comme en exil ; avec elle se trouve la jeune princesse Thessalonice, que le roi Philippe avait eue de la nièce du tyran de Phères et qu'elle aime comme sa propre fille. Cléopâtre habite au loin, à Sardes ; là même, Antipater cite la princesse devant un tribunal macédonien, et elle n'est sauvée que par son courage et son éloquence hardie d'une condamnation à mort. Cynane, fille du roi Philippe et d'une Illyrienne, négligée et presque oubliée en Macédoine, conduit, à la tête d'une troupe en armes, sa fille Eurydice en Asie pour la marier au roi : une mort violente est son châtiment. Sa fille essaye de prendre les rênes du gouvernement au nom de son époux idiot ; les phalangites se groupent avec enthousiasme autour de la jeune reine, émule des Amazones : mais Antipater, avec une prévoyance perfide, l'éloigne de l'armée ; elle est obligée de l'accompagner en Macédoine. Sous ses yeux, elle est contrainte à l'inaction. Là vit aussi la veuve du roi, Roxane, la mère de l'enfant auquel doit revenir l'empire d'Alexandre ; elle est une étrangère au milieu de ces Macédoniens, au milieu de la cour européenne, auprès du trône auquel elle a donné un héritier. Ici Antipater est le maître ; incapable de maintenir les satrapes de l'empire qu'il gouverne dans le devoir et l'obéissance, indifférent à l'invasion de la Syrie par le Lagide, fermant les yeux sur les empiètements audacieux d'Antigone, il emploie ses dernières forces à abaisser la maison royale.

A la mort d'Antipater, le gouvernement passe à Polysperchon. Celui-ci était originaire de la contrée de Tymphæa, située sur la frontière qui sépare la Macédoine de l'Étolie[1], et issu des anciens princes de ce petit pays[2]. Sous Alexandre, il

1) Tzetzes ad Lycophr. v. 802. C'est pour cela que Pausanias l'appelle Étolien.

2) Ceci d'après l'expression de Lycophron : Αἰθίκων πρόμος, ainsi commentée par Tzetzès : Πολυσπέρχων ὁ Τυμφαῖος, Αἰθίκων βασιλεύς. Τυμφαῖοι.

était commandant de phalange et avait montré en mainte circonstance sa bravoure et ses capacités. En 324, il était retourné au pays avec les vétérans d'Opis, et, vu la santé chancelante de Cratère, il avait commandé ces troupes en sous-ordre. Les Macédoniens faisaient grand cas de lui[1]. C'était un excellent capitaine, solide, loyal, et d'une jovialité soldatesque; on le vit plus d'une fois aux banquets, vieux comme il l'était, quitter son manteau de guerre pour prendre des habits de fête, des chaussures de Sicyone, et se livrer à la danse[2]; fidèle au devoir, brave, et bon surtout pour servir sous les ordres d'un supérieur, il n'avait pas assez d'étoffe pour représenter la royauté dans des circonstances si difficiles. La succession d'Antipater lui avait donné une charge au-dessus de ses forces, et les difficultés de sa position, dont il ne savait pas prévoir toutes les graves conséquences, le poussèrent bientôt à une série de demi-mesures, de méprises, d'actes faux, indignes même, qu'on n'aurait pas attendu d'un caractère d'ailleurs si honorable. Polysperchon a pu avoir l'intention de gouverner l'empire dans le sens de son prédécesseur, et Antipater, au fond, avait tout passé aux autres satrapes, se contentant d'être le maître de la maison royale, le maître de la Macédoine et de la Grèce. Mais Polysperchon laissa tomber l'influence à laquelle sa dignité lui donnait droit sur les satrapies de l'empire[3], sans posséder chez lui une autorité incontestée et sans pouvoir en user avec fermeté. C'est Cassandre, le fils d'Antipater, qui mit en question son autorité et sa dignité, qui le força d'abandonner la politique d'Antipater vis-à-vis de la maison royale et l'attira

Ἠπειρωτικὸν ἔθνος, καὶ Αἴθικες ὁμοίως. D'après Diodore (XVII, 57), Polysperchon commandait la phalange des Tymphéens.

1) οὐδενὸς Μακεδόνων ὄντα δεύτερον οὔτε κατὰ τὴν στρατηγίαν οὔτε κατὰ τὴν ἀξίωσιν (Duris, fr. 29 ap. Athen., IV, p. 155 c). — πρεσβύτατον σχεδὸν ὄντα τῶν τῷ Ἀλεξάνδρῳ συστρατευμένων καὶ τιμώμενον ὑπὸ τῶν κατὰ τὴν Μακεδονίαν (Diodor., XVIII, 48). Le roi Pyrrhos déclara expressément que Polysperchon était à ses yeux le meilleur général.

2) Duris, *fr.* 29.

3) Ce qu'on lit dans le décret des Nasiotes en l'honneur de Thersippos : καὶ Πολυσπέρχοντος εἰς τὰν Ἀσί[αν πέμψαν]τος διώκησε φίλον αὐτὸν τᾷ π[όλι ὑπάρ]χην, prouve seulement qu'il considérait les cités helléniques comme rentrant également dans sa juridiction, et non pas qu'il y exerçait une grande influence.

dans des complications où les membres de la maison royale, divisés entre eux et prenant parti les uns pour Cassandre, les autres pour Polysperchon, devaient bientôt dissiper eux-mêmes les dernières forces de la royauté.

Ce sont là les grandes lignes des événements qui suivent la mort d'Antipater. Dans les derniers temps déjà, Cassandre avait dirigé au nom de son père la plus grande partie des affaires; maintenant il était obligé de remettre le sceau royal et le pouvoir suprême, qu'il avait la plus ferme espérance de conserver, à un autre, à un Polysperchon, et de se contenter de la seconde place, de la chiliarchie; il lui fallait se mettre aux ordres d'un vieillard dont il avait depuis longtemps l'habitude d'être le supérieur. Il avait l'humeur trop despotique et trop de confiance en lui-même, le pouvoir suprême dans l'empire était pour lui un enjeu trop séduisant pour qu'il ne cherchât pas à s'en emparer à tout prix. Il espérait qu'en engageant l'action il trouverait des adhérents; il croyait pouvoir compter en Grèce sur les commandants et les garnisons macédoniennes, et sur les oligarchies instituées par son père dans les cités; il ne doutait pas non plus qu'il ne parvînt à gagner les gouverneurs de l'Asie par quelques concessions. En Macédoine, il voyait pour le moment Polysperchon trop populaire pour qu'il pût tenter là le premier pas : il dut donc chercher à l'attaquer du dehors. Le deuil de la mort de son père lui fournit un prétexte pour quitter la cour avec ses amis et se retirer à la campagne. Là il leur communiqua, à chacun en particulier, ses craintes, ses espérances, ses intentions, et s'assura de leur fidélité. Il envoya son ami dévoué, Nicanor de Stagire, à Munychie, avant que la nouvelle de la mort d'Antipater et des nouvelles dispositions qui avaient été prises n'y fût arrivée, pour y relever le gouverneur actuel, Ményllos, et recevoir en son nom les serments des chefs de la ville.

Il envoya de même dans les autres États de la Grèce, et l'on prit avec les oligarques des cités les arrangements nécessaires. D'autres ambassades se rendirent en Asie, chez les satrapes et les stratèges, pour annoncer qu'Antipater était mort, et que c'était non pas Cassandre, mais Polysperchon qui avait été nommé gouverneur général, lui, le parent de Polémon et

d'Attale [1] : on pouvait prévoir que le parti perdiccanien à peine écrasé releverait encore une fois la tête. Il était de l'intérêt de tous de prévenir ce malheur; et lui, Cassandre, comptait sur leur assistance pour s'opposer à un régime que son père avait accepté à l'heure de la mort, au moment où ses facultés étaient affaiblies. Il s'adressa surtout à Ptolémée et lui rappela leur alliance de famille et leur amitié jusqu'alors, lui montrant les dangers que susciterait la nomination de Polysperchon pour tous les gouverneurs de l'empire et notamment pour lui. Il l'invitait donc à conclure une alliance offensive et défensive pour la garantie de leurs intérêts communs, à envoyer une flotte dans l'Hellespont pour prévenir tout au moins le danger le plus imminent [2].

Tandis qu'il expédiait ces messages de tous les côtés, et que ses amis les plus fidèles gagnaient secrètement en toute hâte l'Hellespont, emportant de l'argent, des armes et tout ce qui est nécessaire pour la fuite, lui-même, en apparence inactif et indifférent aux affaires du monde, continuait à porter son deuil dans la tranquillité de la campagne. On organisa alors une grande partie de chasse de plusieurs jours, soi-disant pour distraire le chiliarque : il voulait essayer s'il pourrait enfin atteindre en dehors de la piste et frapper à mort un sanglier, pour n'être pas obligé de rester seul assis parmi les Macédoniens alors que les autres se couchaient pour prendre leur repas. Il se dirigea avec ses amis vers la frontière montagneuse et boisée pour chasser [3]. Déjà Polysperchon se félicitait sans doute que le chiliarque si redouté parût tourner le dos pour toujours à la scène politique. On apprit alors que,

[1]) Ceci n'est pas dit expressément par les auteurs ; mais Polysperchon est de la famille princière des Tymphéens; son père s'appelle Simmias ; or Attale, fils d'Andromène, celui qui a épousé Atalante, la sœur de Perdiccas, est aussi un Tymphéen (ARRIAN., *Ind.* 18), et il a pour frères Simmias, Polémon, Amyntas, tous bien connus par les guerres d'Alexandre.

[2]) DIODOR., XVIII, 49, 54.

[3]) Diodore dit d'abord (XVIII, 49) ; κυνηγίαν ἐπὶ πολλὰς ἡμέρας συστησάμενος, et plus loin (c. 54) : ἐφ' ἡμέρας τινὰς σχολήσας καὶ κυνήγια συστησάμενος. Il n'y a pas là, en fin de compte, un écart tellement grand qu'on en doive conclure, comme on l'a fait tout dernièrement, que Diodore puise ici à deux sources différentes.

pendant cette grande chasse, Cassandre s'était échappé, était arrivé dans la Chersonèse, y avait rallié ses amis et avait passé en Asie pour se joindre à Antigone : bientôt après, on sut qu'Antigone avait effectivement accueilli le chiliarque et que Ptolémée avait conclu une alliance avec lui; que Nicanor, le partisan le plus dévoué de Cassandre, avait su s'emparer de Munychie. Le gouverneur général ne pouvait plus douter de ce qui se préparait. Tout dépendait donc de la rapidité avec laquelle on prendrait des mesures pour prévenir un danger si menaçant ou pour y faire face.

Il convoqua donc les chefs de l'armée et les notables du pays; il délibéra avec eux sur ce qu'il fallait faire. On devait supposer que Cassandre se dirigerait sur la Grèce : c'est là que se trouvaient les garnisons macédoniennes et les commandants nommés soit par son père, soit par lui-même au nom de son père. Les oligarchies dans les différents États se composaient d'amis et de partisans d'Antipater et se mettraient certainement à la disposition de son fils. L'alliance de celui-ci avec le satrape d'Égypte, déjà trop puissant, avec l'ambitieux stratège Antigone, qui tous deux avaient à leur disposition de fortes sommes d'argent et des ressources considérables pour la guerre, qui étaient les maîtres des pays les plus riches de l'empire, faisait prévoir une lutte qu'on n'espérait pouvoir soutenir que si l'on savait, par des mesures énergiques et radicales, attirer à soi et déchaîner sur eux des forces auxquelles ils ne seraient plus de taille à résister.

On prit des résolutions dans ce sens. Tout était perdu si on laissait l'ennemi gagner la Grèce, où Cassandre était déjà maître des points stratégiques les plus importants; un seul moyen s'offrait, c'était de restaurer la liberté hellénique. Il est vrai qu'ainsi la pierre angulaire de la politique macédonienne, telle que Philippe et Alexandre l'avaient fondée, était abandonnée. Mais c'était aussi le seul moyen qui restât encore de brouiller le jeu de l'ennemi et d'opposer à la puissance des alliés la puissance plus forte encore de l'opinion publique et l'approbation de ceux dans lesquels l'esprit hellénique voyait ses chefs. On convoqua donc les ambassadeurs des États helléniques présents à la cour; on leur remit

l'acte d'affranchissement, pour qu'ils se rendissent aussitôt dans leur pays et y fissent connaître la décision des rois et de leurs grands officiers[1].

Cette mesure fut suivie d'une autre non moins importante. Cassandre était, plus encore que son père, ennemi de la maison royale, et son union actuelle avec Antigone et Ptolémée, dont l'opposition au pouvoir royal s'était déjà manifestée assez clairement, le constituait à l'état d'ennemi déclaré de la maison royale. Il était naturel que Polysperchon se posât d'autant plus résolûment en défenseur de la dynastie, qu'il invoquât pour sa cause toute l'autorité du nom royal et l'attachement inné du peuple macédonien pour la maison royale, qu'il cherchât à entrer en relations intimes avec le chef de la famille, cette Olympias sans cesse insultée et persécutée par Cassandre. Il est vrai qu'en engageant directement la maison royale, comme telle, dans le conflit, au lieu de la couvrir, il donnait à cette lutte imminente un sens qu'il aurait dû écarter autant que possible, s'il avait été dévoué à la mémoire de Philippe et d'Alexandre. Il expédia des envoyés en Épire, et invita la reine-mère à revenir en Macédoine pour diriger l'éducation du jeune roi Alexandre, ajoutant qu'il s'estimerait heureux de la rendre au royaume d'où les persécutions d'Antipater et de Cassandre l'avaient forcée de s'éloigner[2].

Enfin, on prit dans l'assemblée convoquée par Polysperchon une troisième mesure qui, si elle recevait l'accueil qu'on espérait, promettait les plus grands succès dans la lutte à venir. Déjà, vers la fin de l'année précédente, Eumène avait fait dire de Nora au gouverneur général d'alors qu'Antigone prenait évidemment des dispositions pour se détacher de l'empire, qu'il avait repoussé pour son compte les propositions faites par le stratège et qu'il était prêt à sacrifier pour la maison royale sa fortune et sa vie. Que l'ambassade fût alors

[1]) τὴν τῶν βασιλέων καὶ τῶν ἡγεμόνων εἰς τοὺς Ἕλληνας εὔνοιαν (DIODOR., XVIII, 55).

[2]) καὶ διατρίβειν ἐν Μακεδονίᾳ, τὴν βασιλικὴν ἔχουσαν προστασίαν (DIODOR., XVIII, 49). D'après ce qui se passe ensuite, il paraît bien que cette « prostasie » d'Olympias devait être un peu plus qu'un simple *decus regium*.

arrivée ou non à Pella, on y savait certainement qu'Eumène était toujours retranché dans sa forteresse; on était sûr que jamais il ne ferait cause commune avec Antigone : c'était bien l'homme capable de tenir tête aux ennemis de la royauté. Si Polysperchon réussissait à le gagner, on pouvait dire que la victoire en Asie était décidée. On lui fit dire, au nom des rois, que son heure était venue; qu'il ne devait engager aucune négociation avec Antigone, mais persévérer dans sa fidélité envers les rois. Polysperchon attendait une décision de sa part, soit qu'il lui plût de venir en Macédoine exercer conjointement avec lui le gouvernement général, soit qu'il préférât rester en Asie comme stratège, avec de pleins pouvoirs et armé des ressources nécessaires en hommes et en argent pour faire la guerre à Antigone, qui ne faisait plus mystère de sa défection. La satrapie qu'Antigone lui avait arrachée lui fut confirmée au nom des rois, ainsi que toutes les possessions, donations et biens qu'il avait eus en Asie : comme dédommagement pour les pertes qu'il avait subies jusqu'à présent, il devait prélever 500 talents sur le Trésor qui récemment avait été transporté à Cyinda par les argyraspides. Les 3,000 argyraspides eux-mêmes reçurent l'ordre de lui prêter serment s'il avait besoin de troupes plus nombreuses; le gouverneur général en personne, avec les rois et toute l'armée de la Macédoine, accourrait en Asie pour châtier avec lui les traîtres qui profanaient la mémoire d'Alexandre. C'eût été certainement la plus efficace des mesures décidées à ce moment, si l'ordre des rois et du gouverneur général avait suffi à procurer à Eumène assez de forces et d'argent pour qu'il pût rendre tous les services qu'on attendait de lui.

Durant plusieurs mois[1], en effet, du haut de son nid

[1]) Diodore (XVIII, 53) emploie des termes inexacts quand il dit : ἐνιαυσίου οὔσης τῆς πολιορκίας. Cornélius Népos (*Eumen.* 5) précise : *tenuit se uno loco quamdiu fuit hiems, — ver adpropinquabat, simulata deditione*, etc. Le siège ne peut pas avoir duré beaucoup plus de six mois. La sortie de Nora et ce qui s'ensuit sont des faits qui appartiennent certainement à l'année 319 : Diodore les raconte à sa manière, c'est-à-dire que, pour suivre le fil de son récit, il transpose les événements et relate les premiers plus tard, à l'année 318.

d'aigle, il avait bravé les assiégeants et leur avait infligé des pertes sensibles, de différentes manières, sans qu'ils eussent pu eux-mêmes l'atteindre : exerçant ses chevaux dans ce réduit exigu, plaisantant au milieu des maigres repas qu'il partageait avec ses fidèles, et coupé de toute communication avec le monde extérieur, il attendait tranquillement ce que le temps lui apporterait. C'est ainsi que l'hiver s'était passé ; le printemps arriva sur ces entrefaites ; Antipater mourut en Europe ; Cassandre se réfugia chez Antigone ; les armements commencèrent pour une grande lutte contre le gouverneur général et les rois. Eumène ne savait rien encore de tout cela ; il croyait que son ami Hiéronyme négociait toujours avec Antipater, et qu'il pourrait bientôt rentrer furtivement dans le fort avec une bonne nouvelle[1]. Un beau jour, Hiéronyme revint en effet devant les portes du fort, mais ouvertement et accompagné par les assiégeants, qui lui faisaient honneur. Dans l'état actuel de nos sources, on ne peut savoir s'il était arrivé à temps en Macédoine pour négocier encore avec Antipater. Cette fois-ci, il venait de la part d'Antigone, avec les propositions suivantes[2] : Antigone lui réitérait ses premières propositions, le priant d'oublier les anciens dissentiments et de conclure avec lui alliance et amitié, d'être le premier entre ses lieutenants, le compagnon de tous ses succès. Il recouvrerait sur-le-champ tout le territoire qu'il avait possédé autrefois, avec espoir de pouvoir y ajouter bientôt de plus grands do-

[1]) *A quo cum auxilia Eumeni missa Antigonus didicisset, ab obsidione recessit* (JUSTIN., XIV, 2). D'après le contexte, *a quo* désigne Antipater ; Justin, dans son abrégé sommaire, a probablement passé les phrases où il était question de Polysperchon, auquel il faut rapporter *a quo*.

[2]) τοῦτον δὲ μεγάλαις δωρεαῖς προσκαλεσάμενος ἐξαπέστειλε πρεσβευτὴν κ. τ. λ. (DIODOR., XVIII, 50). On a prétendu trouver là la preuve certaine que Diodore n'a pas puisé ses renseignements dans Hiéronyme, attendu qu'évidemment Hiéronyme n'a pas pu se donner lui-même pour un individu acheté. Que l'on ne tienne pas compte de la mention que fait Diodore dans ce même passage des écrits d'Hiéronyme (τὸν τὰρ ἱστορίας γράψαντα), soit : mais le fait que, deux lignes plus loin, Antigone fait offrir à Eumène, par l'intermédiaire d'Hiéronyme : γενέσθαι φίλον καὶ σύμμαχον αὐτῷ καὶ λαβεῖν δωρεὰς πολλαπλησίους ὧν πρότερον ἦν ἐσχηκὼς καὶ σατράπειαν μείζονα κ. τ. λ. aurait dû interdire une pareille argumentation, sans compter les expressions analogues qu'on rencontre ailleurs (DIODOR., XX, 28) et sur lesquelles nous reviendrons plus loin.

maines encore. Il s'agissait de lutter contre le gouverneur général actuel, Polysperchon. Cassandre devait recevoir sa place, qu'il désirait, mais avec des restrictions essentielles à sa compétence. Lui, Antigone, serait alors maître de l'Asie, et il ne désirait rien tant que d'être alors l'obligé reconnaissant du glorieux satrape de la Cappadoce.

Eumène se rendait parfaitement compte de la situation; les événements qu'il attendait s'étaient accomplis, mais toutes les raisons qui l'avaient déterminé jadis à rester attaché à la cause des rois avaient à ce moment plus de force que jamais. Il se montra disposé à entrer en négociations avec Antigone et se fit communiquer le texte du contrat réciproque qu'Antigone avait déjà rédigé. Dans ce traité, il n'était fait mention des rois qu'au début et par manière d'acquit; tout le reste, et notamment la formule du serment, ne s'appliquait qu'à Antigone. Eumène introduisit des modifications dans le projet, et inscrivit en tête de la formule du serment les noms des rois Philippe et Alexandre et de la reine Olympias : il ne promettait pas seulement de rester fidèle à Antigone, d'avoir les mêmes amis et les mêmes ennemis que lui, mais il jurait en même temps une fidélité inviolable aux rois et à la reine Olympias. C'est cette formule ainsi modifiée qu'Eumène fit parvenir au camp, en priant les Macédoniens de décider si le texte transformé ne valait pas mieux. La décision des Macédoniens fut telle qu'il l'attendait : ils firent prêter serment à Eumène et invitèrent Antigone à jurer à son tour. Puis ils levèrent le siège et se disposèrent au départ.

Eumène descendit alors en toute hâte du fort, avec sa petite troupe en parfait état, au grand étonnement de tous. Il remit en liberté les otages des Cappadociens et reçut les présents des villes, chevaux, mulets et bêtes de somme. Puis il fit un appel à ses anciens soldats, dont bon nombre étaient encore dispersés en Cappadoce. La nouvelle qu'il avait reparu suscita partout l'allégresse, et, en quelques jours, 2,000 hommes s'étaient enrôlés chez lui; après quoi, il gagna en toute hâte l'intérieur du pays.

Les choses se passèrent comme il l'avait prévu. Dans la formule modifiée du serment, Antigone vit bien que le rusé

Cardien cherchait à lui brouiller son jeu. Il donna aussitôt l'ordre de recommencer le siège, mais l'ordre arriva trop tard. Les tentatives qu'il fit pour se débarrasser de cet ennemi dangereux par un assassinat échouèrent : Eumène était en sûreté [1].

Il resta jusqu'à l'automne, quelque part en Cappadoce, attendant les événements et se préparant avec le plus grand soin à la lutte inévitable. C'est alors qu'il reçut les propositions faites par le gouverneur général au nom des rois. Le message l'invitait à diriger la guerre contre Antigone en Asie, mettait à sa disposition le trésor de Cyinda et les argyraspides, le nommait enfin stratège de toute l'Asie avec des pouvoirs illimités. D'autres lettres venues de Macédoine lui disaient qu'Antigone inspirait les plus vives inquiétudes, et qu'on redoutait le sort le plus cruel pour la Macédoine et la maison royale. Il recevait en même temps une lettre particulière de la reine Olympias, qui le priait de la façon la plus touchante de s'intéresser à elle et à la cause des rois, disant qu'il était le seul et véritable ami de la maison royale, le seul capable de la relever et de la sauver ; que Polysperchon l'avait invitée à venir en Macédoine ; qu'elle demandait l'avis d'Eumène pour savoir s'il ne valait pas mieux qu'elle restât en Épire, afin de ne pas être obligée de se confier aujourd'hui à celui-ci, demain à celui-là, tous personnages qui se disaient bien gouverneurs généraux, mais ne songeaient en réalité qu'à confisquer la royauté à leur profit : peut-être, au contraire, serait-il d'avis qu'elle aurait plus d'avantage à rentrer. Elle le priait enfin de prendre avec lui en Asie le petit Alexandre, qui n'était pas assez en sûreté en Macédoine et dont la vie même était menacée, et de se charger de son éducation. Eumène recommanda à la reine de rester dans l'Épire, qui était un lieu sûr, jusqu'à la fin de la guerre prochaine. Au cas où elle se déciderait néanmoins à retourner en Macédoine, il la conjurait, au nom de l'empire et de la maison royale, d'oublier le passé et de ne faire sentir à personne le ressentiment de toutes les injures qu'elle avait essuyées. Au gouverneur général Polysperchon, il répondit qu'il était entièrement

[1]) Diodor., XVIII, 50. 53.

dévoué à la maison royale ; qu'il l'avait prouvé en tout temps, et même dans la situation la plus critique ; qu'il saurait représenter en Asie la cause de la royauté : il n'y avait de salut que si tous ceux qui étaient dévoués à l'empire sans arrière-pensée se réunissaient pour résister aux plans criminels d'Antigone, Cassandre et Ptolémée[1].

Eumène, après avoir ainsi resserré de nouveau et en quelque sorte proclamé officiellement ses attaches avec la royauté, se hâta de quitter la Cappadoce. Il ne prit pas le temps de rallier toutes les troupes qui avaient été engagées à son compte de tous côtés ; il s'empressa de marcher sur la Cilicie avec ses 500 cavaliers et 2,000 fantassins, attendu qu'Antigone avait déjà envoyé une armée importante sous les ordres de Ménandre pour le repousser, ou du moins pour le couper de la Cilicie. Il avait une avance de trois jours, et, en dépit des marches forcées de Ménandre, il franchit heureusement les défilés du Taurus.

Les argyraspides étaient en Cilicie depuis le printemps, sous les ordres d'Antigène et de Teutamas, qui avaient ramené les trésors de Suse et les avaient déposés provisoirement dans la forteresse de Cyinda, d'où ils devaient être transportés plus loin par mer[2]. Pour garder ces trésors, dont on avait déjà distrait 600 talents expédiés en Macédoine sur quatre vaisseaux rhodiens, les argyraspides avaient pris leurs quartiers à demeure en Cilicie. L'ordre était déjà venu d'Europe que le satrape de Cilicie et les trésoriers de Cyinda devraient compter à Eumène 500 talents comme présent des rois et le laisser prendre toutes les sommes dont il aurait besoin ultérieurement, car Eumène

[1]) Les comptes-rendus de Diodore (XVIII, 58. cf. CORN.NEP., *Eumen.* 6. PLUT., *Eumen.* 13) sont probablement des analyses des documents authentiques dont Hiéronyme s'est servi dans son ouvrage.

[2]) MANNERT croit avec Suidas (s. v. Ἀνάζαρβος. cf. VALES. ad Ammian. Marc. VIII, 8) que Cyinda est identique à Anazarbe sur le fleuve Pyrame ; et, en effet, le château d'Anavasy ou Naversa occupe une forte position, comme celle qu'on attribue à Cyinda. Mais ce système a contre lui le témoignage de Strabon (XIV, p. 762), qui dit expressément : ὑπέρκειται δὲ τὰ Κύινδα τῆς Ἀγχιάλης ἔρυμα. Cette indication s'accorde avec la description du « ruined castle on a small round hill about a mile from the sea » que l'on trouve dans BEAUFORT, *Karamania*, p. 267.

avait été nommé stratège de l'Asie avec des pouvoirs illimités: les argyraspides devaient lui prêter serment et attendre ses ordres. Quand on apprit au camp des argyraspides qu'Eumène arrivait de la Cappadoce, Antigène, Teutamas et de nombreux amis allèrent au loin à sa rencontre, le saluèrent comme leur nouveau stratège, le félicitant d'avoir échappé aux plus grands dangers pour le bien de la royauté, et l'assurèrent de leur dévouement. Il fut reçu avec le même respect par les troupes de vétérans elles-mêmes. Cependant Eumène voyait bien que sa position était extrêmement précaire; il sentait que les deux commandants, malgré toutes leurs protestations de dévouement, le regardaient d'un œil jaloux, et que les vétérans argyraspides trouvaient au-dessous de leur dignité d'avoir reçu pour les commander un homme qui n'était pas Macédonien. Il craignait que ces vétérans, trop fiers pour obéir, arrogants au souvenir de leur vieille gloire et habitués à vivre à leur guise, ne fussent pas disposés à lui rester soumis en toute circonstance, à lui qui avait été condamné à mort par leur jugement et celui des autres Macédoniens, à lui qui arrivait maintenant chez eux sans avoir la force en main, presque en fugitif, et qui devait prendre une partie du Trésor remis à leur garde pour continuer la guerre. Bientôt, en effet, des difficultés de cette nature se présentèrent: certaines formalités de l'étiquette militaire, auxquelles on ajoutait une grande importance dans l'armée, choquèrent les chefs des vétérans. Il leur parut qu'il ne convenait pas à des hommes de leur rang de se rendre dans la tente d'Eumène pour tenir conseil. Avec une heureuse et habile prudence, Eumène prévint ces scrupules; il convoqua les vétérans en assemblée, et dit que, sans doute, il avait été nommé stratège de l'Asie avec des pouvoirs illimités et que les rois lui avaient assigné 500 talents sur le Trésor; mais une si grande somme ne lui était pas nécessaire, car il ne cherchait pas, comme tant d'autres, à acquérir richesse et puissance aux dépens de la royauté. Il préférait conserver pour les rois l'argent à lui destiné, ou l'employer à défendre leur juste cause; aussi n'avait-il pas cherché à acquérir la stratégie; il avait même redouté d'assumer dans un temps si difficile de si grandes responsabilités, d'autant plus qu'il

n'était pas Macédonien et n'avait pas d'autres droits aux dignités de l'empire que ses longs et loyaux services ; il était épuisé de fatigues, las de faire campagne, d'errer çà et là, d'avoir toujours les armes à la main ; il soupirait après le repos, mais l'ordre exprès des rois, l'espoir aussi de pouvoir de son côté faire quelque chose pour eux, l'avaient décidé à accepter une fonction qui, à côté d'une foule de préoccupations et de périls, ne lui offrait que le plaisir de se retrouver au corps de ses anciens camarades, le seul qui fût encore intact et conservant ses cadres parmi ceux qui avaient assisté à Issos et à Gaugamèle, fait l'expédition des Indes et de la Bactriane et les glorieuses campagnes d'Alexandre. Il ajouta qu'il avait eu pour la seconde fois un songe qui lui paraissait digne d'attention, à lui et certainement aussi à tous ceux qui avaient foi dans la puissance du grand roi mis au rang des dieux et exerçant encore sur eux l'action vivante de son génie. Alexandre lui était donc apparu, au milieu d'une tente royale, couvert de pourpre et le diadème en tête, donnant des ordres et prenant des dispositions. Alexandre lui aurait dit que, si on se soumettait à ses ordres, tous s'en trouveraient pour le mieux ; sinon, ils étaient tous menacés de périr. « Élevons donc, dit Eumène en terminant, une tente royale, et au milieu d'elle un trône d'or, sur lequel nous déposerons le diadème, le sceptre, la couronne et les autres ornements du glorieux roi ; puis, nous autres chefs, nous nous réunirons tous les matins dans sa tente, nous lui offrirons le sacrifice du matin et nous nous placerons autour de son trône pour délibérer et prendre des résolutions en son nom, comme s'il vivait parmi nous et gouvernait par nos mains. » Ces paroles furent accueillies par une vive approbation. Aussitôt la « tente d'Alexandre » fut dressée avec l'appareil le plus somptueux ; le trône fut élevé, et on y déposa le diadème, le sceptre, l'épée, l'armure et le baudrier du roi ; devant le trône, on disposa un autel où les chefs offraient à tour de rôle en sacrifice de l'encens et de la myrrhe dans une coupe d'or : tout autour se trouvaient les sièges d'argent où les chefs prenaient place, après le sacrifice, pour délibérer[1].

[1]) DIODOR., XVIII, 60. POLYÆN., IV, 8, 2. PLUT., *Eumen.* 13, avec quelques légères divergences.

Par cette fiction, qui indiquait le vrai caractère de la cause qu'Eumène représentait et l'esprit de sa politique, non seulement il avait rassuré les chefs, qui voyaient la forme sauvée, tandis qu'au fond, c'était précisément cette forme qui, vu la supériorité de son coup d'œil et son incomparable habileté, affermissait entre ses mains la direction des affaires, mais, ce qui était plus important encore, cette mesure communiqua un nouvel élan au corps des argyraspides et lui donna une mission de nature à l'élever au-dessus de lui-même. Il faut se figurer ces vétérans blanchis et endurcis dans le métier des armes, et voir avec quelle indifférence, quel mépris ils regardaient chacun des chefs vivants, combien ils trouvaient le présent mesquin, vantant le passé et se glorifiant eux-mêmes avec les exagérations les plus bizarres, tout à leur rêve et s'exaltant au souvenir de celui qui donnait son nom à leur passé glorieux. Alexandre est leur héros; ils célèbrent ses exploits, qui prennent chez eux des proportions fabuleuses, exploits plus grands, disent-ils avec orgueil, que ceux d'Héraclès et de Dionysos; ils citent de lui mille légendes; ils lui attribuent sincèrement tout ce qu'il y a de plus étonnant, de plus merveilleux, de plus surhumain. Bientôt son caractère historique disparaît complètement; il devient une figure mythique, une idole qu'ils mettent leur orgueil à embellir, à célébrer, à diviniser. C'est par ce côté qu'Eumène s'empare d'eux : il est sûr de leur dévouement, dès qu'il peut donner un aliment et une expression séduisante à leur vanité, à leurs superstitions soldatesques, à ces habitudes bizarres qui datent des feux des bivouacs et des cantonnements transportés dans tous les pays et chez tous les peuples imaginables. Il dresse donc la tente royale et le trône d'or pour Alexandre; les argyraspides se sont figuré sans doute qu'elle contenait assez de merveilles et de mystères; ils se sont imaginé que, par une merveille incompréhensible, le grand roi y était réellement présent, que de là il parcourait dans le silence de la nuit le camp de ses fidèles, comme il faisait jadis, ou que, dans leurs marches, il précédait leurs colonnes à la façon d'un génie invisible[1].

[1]) τῆς κατὰ τὸν βασιλέα δεισιδαιμονίας ἐνισχυούσης ἀγαθῶν ἐλπίδων ἅπαντες ἐπληροῦντο. καθάπερ θεοῦ τινος αὐτῶν ἡγουμένου (DIODOR., XVIII, 61).

Et puis, l'habile capitaine se mêle à la foule, parlant à chacun avec prévenance, en camarade, traitant les chefs comme ses égaux, plaisantant avec eux; pour tout le monde, il n'est que le serviteur fidèle de la maison royale.

C'est ainsi qu'en peu de temps Eumène prit sur ces orgueilleux argyraspides un ascendant auquel nul n'eût osé même prétendre depuis la mort d'Alexandre. C'est avec le nom d'Alexandre et de la maison royale qu'il les dominait; il n'hésitait plus maintenant à puiser dans les trésors de Cyinda pour enrôler des troupes. Des hommes sûrs furent envoyés dans tous les pays pour embaucher des recrues; ils réussirent surtout en Lydie, en Pisidie, en Cilicie et en Syrie; on établit des bureaux de recrutement jusque dans l'île de Cypre. Lorsque l'on connut la solde élevée qu'Eumène donnait à ses soldats, les mercenaires arrivèrent en foule de très loin, et même de la Grèce, en Cilicie. En peu de temps, Eumène avait renforcé son armée de 10,000 fantassins et de 2,000 cavaliers. Il se forma ainsi dans les premiers mois de l'année 318, presque soudainement, une armée improvisée[1] qui, vu le talent éprouvé de son général et ses grandes ressources financières, promettait à bref délai de grands succès.

Ses adversaires comprirent le danger qui s'apprêtait pour eux en Cilicie. Si étonnant que cela fût, le Cardien, proscrit, sans dignités, sans honneurs, sans argent il y a quelques mois, avait maintenant tout cela; de plus, les Macédoniens célébraient son nom comme celui du seul champion des rois, et, quoique n'étant pas Macédonien lui-même, il allait protéger la royauté macédonienne. Ce prodige inconcevable était pourtant réel; les forces d'Eumène augmentaient tous les jours, et avec elles le danger pour ses adversaires. Il fallait se hâter de le prévenir: certainement, c'était la personnalité d'Eumène seule qui avait fait toutes ces merveilles; si l'on parvenait à se débarrasser de lui, les forces concentrées en Cilicie se débanderaient, et l'on pourrait employer l'élite de ses troupes à renforcer l'armée des coalisés. Ptolémée d'Égypte, l'allié d'Antigone, se trouvait déjà avec une flotte près de la Cilicie.

[1]) παραδόξου δὲ καὶ ταχείας τῆς αὐξήσεως γενομένης (Diodor., XVIII, 63).

Il débarqua au cap Zéphyrion, à l'embouchure du Calycadnos[1]. Il envoya de là quelques-uns de ses amis aux chefs des argyraspides, pour les exhorter, par respect pour leur gloire, à ne pas obéir à un homme qui avait été condamné à mort par eux et par les autres Macédoniens. Il invitait les commandants et le trésorier de Cyinda à ne pas remettre d'argent à Eumène, disant qu'il était lui-même à proximité, pour les protéger contre tout péril. Ces deux invitations restèrent sans effet appréciable; ni les argyraspides ni les gens de Cyinda ne continuèrent les pourparlers. La tentative avortée de Ptolémée ne servit qu'à confirmer l'autorité d'Eumène, et à attacher plus étroitement l'armée aux intérêts de la maison royale et au stratège investi de pleins pouvoirs par Olympias et Polysperchon.

Ses adversaires l'observaient avec d'autant plus d'inquiétude, lui et son armée. Il n'était pas encore possible à Antigone, toujours très occupé dans les contrées de l'ouest, de se diriger vers la Cilicie avec des forces suffisantes. Il essaya donc des voies détournées pour se débarrasser de cet adversaire redouté : il choisit parmi les « amis » un homme astucieux, nommé Philotas, pour porter une proclamation aux argyraspides et et aux autres Macédoniens. Il le fit accompagner de trente Macédoniens, gens habiles, intrigants, ayant l'habitude de la parole, avec mission de s'adresser aux chefs des argyraspides pour les exciter contre Eumène et organiser, si faire se pouvait, un complot contre lui, d'exciter notamment à la trahison Antigène et Teutamas, le premier en lui promettant une satrapie plus grande que sa Susiane, le second en lui donnant de l'argent et de grandes espérances. Ces affidés reçurent l'ordre de faire des largesses aux argyraspides, de recourir à tous les moyens possibles pour fomenter un soulèvement contre Eumène, et de provoquer au besoin un attentat contre sa per-

[1]) Wesseling (ad Diodor. XVIII, 62) se demandait si ce cap Zéphyrion était celui du Calycadnos ou son homonyme, voisin d'Anchiale, que Strabon (XIX, p. 671) distingue de l'autre. A coup sûr, ce n'est pas ce dernier, car il n'aurait été qu'à une lieue de distance du camp d'Eumène. Le Zéphyrion en question a été indiqué sur la carte de Leake plus exactement que dans Beaufort, tout près de l'embouchure du Calycadnos.

sonne. Ils arrivèrent au camp de Cilicie et commencèrent leurs menées, mais sans succès; aucun des chefs n'entra en relations avec eux. Enfin ils réussirent à gagner Teutamas, lequel promit d'essayer s'il ne pourrait pas également gagner Antigène. Mais celui-ci lui déclara que ce serait une folie insigne d'abandonner la cause d'Eumène et de prêter leur concours à ses adversaires. Antigone, s'il remportait la victoire, leur enlèverait bientôt leur puissance, leurs biens et leurs satrapies, pour les donner à ses créatures, car ils lui avaient été longtemps hostiles : il se frayerait ainsi le chemin à un pouvoir unique, qui anéantirait non seulement les droits légitimes de la maison royale, mais plus encore les avantages de tous ceux qui ne se soumettraient pas servilement à sa volonté. Eumène, n'étant pas Macédonien de naissance, n'oserait jamais porter la main sur le pouvoir souverain et se contenterait de la stratégie; il apprécierait d'autant plus leur amitié que la fortune se déclarerait plus ouvertement en sa faveur; il leur laisserait tous leurs droits et possessions, et chercherait toujours à se les attacher en leur accordant de nouveaux privilèges, de nouvelles richesses. Il ne lui fut pas difficile de convaincre Teutamas, et les négociateurs envoyés par Antigone renoncèrent à aboutir par ce moyen.

Alors parut Philotas, avec les proclamations de son stratège. Il les remit entre les mains de quelques capitaines, et le bruit s'en répandit bientôt dans le camp, grossi par des exagérations de toutes sortes. On chuchotait la nouvelle, d'un air mystérieux et important; on se plaisait à en parler avec des mines significatives : enfin, comme s'il y avait eu un mot d'ordre, les argyraspides et les autres Macédoniens se réunirent sur la place où se tenaient les assemblées du camp et demandèrent lecture de la proclamation. Elle portait de graves et sérieuses accusations contre Eumène; elle faisait appel aux troupes, les sommant d'arrêter le stratège et de l'exécuter : sinon, Antigone arriverait avec toute son armée, et les récalcitrants seraient justement punis. La lecture de ce singulier document produisit une effervescence extraordinaire : les troupes redoutaient les forces supérieures d'Antigone et, d'autre part, craignaient d'abandonner la cause des rois. On délibérait bruyam-

ment. A ce moment, Eumène se présenta dans l'assemblée spontanément et la tête haute ; il se fit remettre la proclamation, qu'il lut d'un air indifférent, après quoi il prit la parole.

Certainement sa vie, dit-il, était entre leurs mains : mais il se savait en sûreté au milieu d'eux; il avait prêté le même serment qu'eux; il était en communion d'idées avec eux. Ils savaient aussi bien que lui que leur fidélité était le seul espoir de la royauté en danger, et ils ne refuseraient jamais d'obéir aux ordres des rois; encore bien moins se laisseraient-ils entraîner à un forfait aussi odieux par les offres de ce traître qui levait l'étendard de la rébellion ouverte contre l'empire. Les troupes accueillirent ce discours par de bruyantes acclamations, déclarèrent qu'Antigone était un rebelle et un traître, et qu'ils voulaient vivre et mourir avec leur stratège[1].

Eumène avait fait plus que surmonter le danger; il avait obtenu la preuve frappante qu'il était maître de ses soldats, qu'ils lui étaient fidèles et dévoués. Si, en sa qualité d'Hellène, il avait eu d'abord à vaincre de nombreuses jalousies, dédains et préjugés, avant de pouvoir prendre vis-à-vis de ses troupes l'attitude que le premier chef macédonien venu avait en débutant, cette rapidité et cette sûreté avec lesquelles il avait conquis le suffrage des troupes étaient une preuve d'autant plus remarquable de la grande supériorité intellectuelle du Grec, et montraient ce que les rois pouvaient attendre de lui en Asie.

Il y avait environ un an qu'Antipater était mort, et quelques mois seulement qu'Eumène avait été nommé stratège avec pleins pouvoirs. Il se trouvait à la tête d'une armée qui, sans être encore assez forte pour prendre l'offensive contre Antigone, pouvait cependant entrer en campagne au printemps. Antigone, qui avait peut-être l'intention de passer en Europe pour y frapper un grand coup et y vider la querelle des révoltés, et qui avait déjà occupé les positions sur lesquelles il comptait pour assurer sa marche vers l'Occident, voyait ses plans entravés : il avait maintenant sur ses derrières une armée formée par Eumène au nom de la royauté.

En effet, Antigone, pendant l'année 319, grâce à sa grande

1. Diodor., XVIII, 62 sqq.

activité et à sa prévoyance, favorisé outre mesure par les événements d'Occident, maître des plus grandes forces qui fussent réunies alors sous un seul commandement, Antigone s'était fait en Asie-Mineure une situation qui l'autorisait à former les projets et les espérances les plus hardies. Dans l'automne de 320, il avait complètement battu Eumène et, avec un corps d'armée, l'avait si étroitement cerné dans le fort de Nora qu'il pouvait espérer s'être rendu tout à fait maître de son adversaire. Il avait vaincu ensuite en Pisidie les Perdiccaniens, dont les chefs étaient les uns prisonniers, les autres morts. Il revenait précisément de Pisidie; il méditait encore sur les moyens les plus opportuns et les plus efficaces pour faire défection à l'empire, et tout d'abord au gouverneur général, quand il reçut à Crétopolis la nouvelle de la mort d'Antipater et de la nomination de Polysperchon comme gouverneur général. Les nombreux inconvénients qu'offrait une lutte avec Antipater disparaissaient tout à coup : il pouvait prévoir entre Polysperchon et Cassandre une rupture qui lui offrirait une excellente occasion de se déclarer contre le gouverneur général, sous prétexte de prendre la défense de Cassandre. Son intention était de commencer par occuper les provinces l'une après l'autre, pour les donner à des hommes de son parti, d'enlever ainsi au gouverneur général toute espèce de pouvoir, et, lorsqu'il verrait la royauté sans appui, sans espérances et sans partisans, de faire d'elle ce que bon lui semblerait. Ses forces étaient largement suffisantes pour qu'il pût s'engager dans cette voie hardie, ou plutôt pour continuer la route commencée, route bien aplanie déjà par les changements survenus en Macédoine. Il disposait de 60,000 hommes d'infanterie, 10,000 cavaliers, et de tous les éléphants de l'empire, qui étaient restés en Asie : ses ressources pécuniaires étaient suffisantes, et il espérait encore les augmenter en s'emparant des trésors royaux en Asie, de façon à pouvoir doubler ses forces, s'il était nécessaire, par de nouveaux enrôlements.

On nous parle encore d'un événement important, qui précéda le grand dénouement. On était à peu près au mois d'avril 319; Eumène était encore étroitement cerné à Nora ; Antigone avait marché avec son armée jusqu'à Célænæ : c'est de là

qu'il envoya Hiéronyme à Nora avec ces propositions dont il devait croire l'effet immanquable. Il convoqua alors les « amis », pour leur annoncer qu'il ne pouvait reconnaître Polysperchon comme gouverneur général et leur dire ce qu'il comptait faire[1]. Il leur déclara en même temps qu'il avait l'intention de répartir entre eux les stratégies et les satrapies qui deviendraient disponibles au cours de son entreprise. Naturellement, ces promesses du général furent bien accueillies. Il s'assura ainsi, grâce au lien puissant de la solidarité des intérêts, de ses officiers supérieurs, et par eux de l'armée, qui, par cet acte de son stratège, participait complètement à la révolte contre le nouvel ordre de choses.

Il ne pouvait avoir l'idée de gagner à ses intérêts les satrapes dont les provinces se trouvaient visées tout d'abord par ses projets d'agrandissement; il n'avait pour allié naturel que le plus puissant parmi le reste des satrapes de l'empire, Ptolémée d'Égypte, que l'occupation de la Phénicie avait mis en possession d'une marine sans rivale et que sa conduite à l'égard de Laomédon de Syrie avait jeté dans la même opposition contre l'empire. Quand Cassandre les invita tous deux à le soutenir contre Polysperchon, à ne pas laisser tomber l'empire entre les mains d'un étranger, Antigone et Ptolémée conclurent une alliance en règle et se mirent bientôt à agir de concert. Si Hiéronyme réussissait dans sa mission et si Eumène accédait à la coalition, ils avaient partie gagnée.

La nouvelle de la mort d'Antipater avait sans doute provoqué aussi en Asie-Mineure bien des mouvements de diverse nature. Plusieurs satrapes et dynastes durent croire l'occasion bonne et mettre à profit un changement si important pour augmenter leurs prérogatives et leur indépendance. Les vraies intentions d'Antigone n'étaient pas encore connues à ce moment, paraît-il, sans quoi les petits potentats, que la puissance du stratège, avec ses progrès inquiétants, menaçait bientôt d'engloutir, n'auraient rien eu de plus pressé que de se rattacher avec tout le zèle imaginable au gouverneur général.

[1]) καὶ περὶ τῆς τῶν ὅλων ἐπιϐολῆς κοινωσάμενος διέγραψε τῶν ἀξιολόγων φίλων οἷς μὲν σατραπείας, οἷς δὲ στρατηγίας (DIODOR., XVIII, 50).

Aucun détail ne nous est parvenu sur des mouvements de cette nature en Asie-Mineure, et, s'il y en a eu, l'attitude bientôt si énergique d'Antigone a dû les arrêter avant qu'ils eussent des conséquences. Seul Arrhidæos, dans la Phrygie d'Hellespont, exerça une certaine action sur la marche générale des affaires. Il comprenait le danger qui le menaçait du côté du stratège : celui-ci devait attacher une importance capitale à sa satrapie, car elle lui ouvrait le chemin de l'Europe. Arrhidæos n'était pas le moins du monde disposé à se laisser enlever sa possession légitime, et, bien qu'à l'heure présente, lui qui avait été jadis gouverneur général ne fût pas précisément satisfait de la nomination de Polysperchon, il s'agissait pour lui non pas de gagner des avantages mais de repousser un préjudice. Il se croyait assez fort pour se maintenir; il avait plus de 10,000 hoplites mercenaires, 1,000 Macédoniens, 500 archers et frondeurs perses, 800 cavaliers, des approvisionnements considérables de catapultes et de balistes ; il était abondamment pourvu de tout ce qu'il fallait pour la guerre en rase campagne et les sièges. Il protégea les places fortes de sa satrapie en y mettant des garnisons suffisantes, et il comptait bien écarter toute attaque de la part du stratège en lui opposant une suite de solides forteresses. Il prévoyait cependant qu'Antigone, allié avec Ptolémée, pourrait au besoin attaquer également ses provinces par mer. La position la plus importante qu'il y eût sur ses côtes était la ville de Cyzique : elle dominait la Propontide et était remarquablement fortifiée. Une fois en possession de cette place, il espérait pouvoir attendre tranquillement une attaque par mer. Aussi résolut-il de s'en emparer, quoiqu'elle fût une des villes libres et colonies grecques[1]. L'ayant surprise à l'improviste, il fit prisonniers un grand nombre de Cyzicéniens habitant la campagne qui n'avaient pas fui assez vite, et il demanda que la ville reçût une partie de ses troupes comme garnison. Les Cyzicéniens, quoiqu'ils ne fussent nullement préparés à la lutte et bien qu'attaqués par des forces

[1]) Antigone lui reproche plus tard : ὅτι Ἑλληνίδα πόλιν σύμμαχον οὖσαν καὶ μηδὲν ἀδικοῦσαν ἐτόλμησε πολιορκεῖν (DIODOR., XVIII, 52). Ce qui a été dit plus haut (*Hist. d'Alexandre*, p. 233.780 sqq.) de la condition des villes helléniques d'Asie-Mineure se trouve confirmé une fois de plus par cet exemple.

supérieures, résolurent cependant de se défendre de leur mieux, eux et leur indépendance. Pendant qu'ils envoyaient en toute hâte deux ambassadeurs au satrape, pour négocier avec lui, comme s'ils étaient disposés à accepter toutes ses conditions, sauf l'entrée de troupes étrangères dans leur ville, ils appelèrent les citoyens sous les armes, armèrent aussi leurs esclaves, occupèrent les remparts et les tours, si bien que les ambassadeurs purent montrer au satrape campé sous les murs de la ville comment les Cyzicéniens étaient prêts à défendre leur liberté. Arrhidæos maintint sa demande; les négociations continuèrent le jour et toute la nuit suivante. Les Cyzicéniens gagnèrent ainsi le temps de compléter leurs armements, de demander par exprès à Byzance des troupes, des munitions et des vivres, de mettre en état leurs trirèmes et d'en envoyer quelques-unes sur la côte pour recueillir et ramener les fugitifs. Ainsi renforcés, pourvus à Byzance de troupes et de matériel, protégés par la situation très forte de leur ville, qui commande les ponts entre le continent et l'île considérable où elle est placée, les Cyzicéniens purent repousser les assauts de l'ennemi, qui commencèrent le lendemain et se multiplièrent. Arrhidæos fut obligé de lever le siège, après avoir subi des pertes sérieuses, et de rentrer dans sa satrapie[1].

La nouvelle de l'attaque de Cyzique parvint au satrape Antigone à Célænæ : il semblait que la fortune voulût l'aider à chaque pas dans l'exécution de ses plans. Il pouvait dès lors, comme stratège du pays, agir contre Arrhidæos, qui avait attaqué une ville libre, reconnue comme telle par l'empire, aller de suite la débloquer et lui laisser pour sa défense une garnison qui lui assurerait à lui-même le port le plus important de la Propontide. Il partit donc en toute hâte pour la Phrygie

[1]) Diodor., XVIII, 51. Cette entreprise a dû avoir lieu en mars 319. C'est à elle que fait allusion le décret des Nasiotes en l'honneur de Thersippos : παρεσκεύασσε δὲ καὶ ['Αρ]ραβα[ῖον καὶ] τοὶς ἄλλοις τ[οὶ]ς ἐπ[ί] τινων τετα[γμένοι]ς ὑπὸ τῶν βασιλήων φίλοις τᾷ π[όλι ...]. On a déjà fait remarquer (ci-dessus, p. 12, 3) que, confronté avec l'inscription, le nom d''Ἀῤῥιδαῖος donné par les auteurs est une corruption remontant à l'antiquité : on a dit aussi que le passage de Polyænos (VII, 30) doit avoir trait à cette tentative d''Ἀριβαῖος sur Cyzique, bien que son récit ne concorde pas tout à fait avec celui de Diodore.

avec 20,000 hommes d'infanterie et 3,000 cavaliers ; là il apprit que Cyzique avait pourvu elle-même à sa défense. Il crut donc bon de se borner pour le moment à féliciter la ville de s'être sauvée et à faire parvenir à ces vaillants citoyens l'assurance de sa sympathie. Quant à Arrhidæos, il lui envoya un message pour lui dire qu'ayant osé attaquer sans motif et sans raison une ville grecque alliée, dont la liberté était reconnue par l'empire, et qu'ayant montré par ce fait et d'autres opérations militaires de ce genre son intention de se détacher de l'empire pour n'être plus dorénavant le satrape, mais le souverain du pays, il lui ordonnait, en vertu de ses pouvoirs de stratège des rois dans l'Asie occidentale, de se démettre de ses fonctions de satrape. Il ajoutait qu'il lui assignerait une ville, dont les revenus lui permettraient d'y vivre comme simple particulier[1]. Le satrape repoussa ces injonctions de la façon la plus énergique, en disant que le stratège n'avait pas à le juger ; on savait en Asie aussi bien qu'en Macédoine quels étaient les desseins d'Antigone, et l'usurpation qu'impliquait cette sentence soi-disant légale en donnait une nouvelle preuve, s'il en était besoin encore. La Phrygie était préparée à la guerre et ne céderait qu'à la force des armes. Quelle que dût être l'issue du conflit, on allait voir que ce n'était pas lui, mais bien Antigone, qui était le rebelle et l'ennemi de l'empire. C'est ainsi qu'Arrhidæos congédia les ambassadeurs. Il renforça les troupes et les ouvrages de défense dans les places fortes de la frontière, et envoya à marches forcées en Cappadoce, où Eumène était encore à ce moment assiégé dans Nora, un corps de troupes destiné à débloquer le fort et à délivrer Eumène. Il invitait celui-ci à s'allier avec lui contre Antigone[2].

On ne nous dit pas s'il fit également appel au secours de son voisin immédiat, Clitos de Lydie ; mais il serait étonnant qu'il n'eût pas demandé du secours au gouverneur général, qui devait en effet avoir grand intérêt à le soutenir contre Antigone. En tout cas, de quelque côté qu'il se soit tourné pour trou-

[1]) καὶ μίαν λαβόντα πόλιν εἰς καταβίωσιν τὴν ἡσυχίαν ἄγειν (Diodor., XVIII, 52).

[2]) Diodor., *loc. cit.* C'est ici que je placerais volontiers l'assertion de Justin (XIV, 2, 4), à savoir, qu'Antipater avait envoyé à Eumène des secours, et qu'à leur arrivée le corps d'Antigone se retira.

ver aide et appui, il fut déçu dans ses espérances. Antigone était un adversaire trop prévoyant et trop prompt pour lui avoir laissé le temps de nouer des alliances. Il fit aussitôt marcher une partie de ses troupes contre Arrhidæos, qui, délogé de ses positions l'une après l'autre, se retira enfin dans la ville de Cios, riveraine de la Propontide, sur la frontière de Bithynie[1].

Antigone, dans l'intervalle, était parti avec le reste de l'armée en Lydie; nous ne savons sous quel prétexte, ni même s'il y eut un prétexte mis en avant. Le but de l'expédition était d'enlever à Clitos sa satrapie. Celui-ci avait prévu cette attaque, et, après avoir suffisamment pourvu de garnisons les places fortes du pays, il s'était hâté de passer en Macédoine pour apporter aux rois et au gouverneur général la nouvelle de l'attaque d'Antigone contre la Phrygie et de la Lydie, de sa défection manifeste, et pour demander du secours. Ces faits pouvaient se passer à l'époque où Cassandre rompit soudain le deuil qu'il était censé observer depuis la mort de son père, pour se diriger vers l'Hellespont avec quelques fidèles. Polysperchon pouvait prévoir que Cassandre, appuyé par Antigone, se jetterait sur la Grèce. Il ne jugeait sans doute pas prudent d'engager dans ces circonstances difficiles une guerre d'outremer, et d'attaquer Antigone sur le terrain où il avait la supériorité. Nous avons déjà dit qu'avec l'assentissement d'une assemblée d'amis et de grands, il envoya des messages à Eumène pour lui offrir la stratégie de l'Asie et la direction de la guerre contre Antigone. Il aurait aussi adressé Clitos au nouveau stratège, qui juste à ce moment venait de trouver moyen de sortir de Nora, si Antigone n'avait pas été plus à proximité et plus prompt à exécuter ses plans : sur quoi le satrape Clitos préféra rester à la cour des rois et prendre bientôt après le commandement de la flotte macédonienne, qu'il avait déjà dirigée si glorieusement quelque temps auparavant[2].

Déjà Antigone était entré dans la satrapie de Lydie, et s'était avancé jusqu'aux villes ioniennes du littoral. Il s'était emparé d'Éphèse sans difficulté, avec le concours d'un des partis

[1]) Diodor., XVIII, 72.
[2]) Diodor., XVIII, 52.

de la cité[1]. Il y trouva dans le port une escadre de quatre vaisseaux, commandée par le Rhodien Eschyle, qui venait de Cilicie et devait conduire en Macédoine le premier envoi du Trésor de Cyinda, s'élevant à la somme de six cents talents. Il les saisit, cette fois encore, paraît-il, en vertu de ses pouvoirs de stratège, et se fit livrer l'argent, sous prétexte qu'il en avait besoin pour engager des mercenaires. Après s'être assuré du littoral et avoir fermé ainsi les ports à un débarquement éventuel de troupes venant d'Europe, il gagna les villes de l'intérieur et les occupa, les unes de vive force, les autres par capitulation.

C'est alors que le chiliarque fugitif, Cassandre, après avoir passé l'Hellespont, arriva au camp d'Antigone. Il n'était accompagné que de quelques fidèles et n'avait pour le moment aucune puissance; mais son parti en Grèce, ses relations dans l'armée, les amis qu'il avait en Macédoine même, et surtout les prétentions qu'il élevait sur la dignité de gouverneur général, lui donnaient une importance qui devait être d'un grand poids au premier succès. Il avait déjà négocié avec Ptolémée et Antigone : des traités avaient été ou furent conclus à ce moment entre eux, traités par lesquels on s'engageait à ne pas reconnaître la nomination de Polysperchon au gouvernement général, mais à faire rentrer à tout prix Cassandre en possession de cette charge qui lui appartenait et de la Macédoine, à garantir à Antigone la stratégie de l'Asie avec pleins pouvoirs, à confirmer à Ptolémée la possession de la Syrie et à lui faciliter la conquête de Cypre[2]. Il était dans la nature des choses que Cas-

[1]) De quel parti s'agit-il? Quelque temps avant la mort d'Alexandre, l'hyparque Philoxénos avait mis une garnison dans la ville, parce que les citoyens avaient refusé de livrer les trois frères Anaxagoras, Codros et Diodoros, coupables d'avoir assassiné le « tyran » Hégésias; il avait emmené les trois individus en question dans la forteresse de Sardes; mais ils avaient trouvé moyen de s'enfuir et de se réfugier à Athènes. Diodoros seul avait été pris et conduit à Babylone. Après la mort d'Alexandre, Perdiccas avait renvoyé le prisonnier à Éphèse, pour qu'il y fût jugé; mais les deux autres, apprenant la mort du roi, étaient revenus au pays et avaient sauvé leur frère (POLYÆN., VI, 49). Il est probable que Clitos avait aussi mis garnison à Éphèse, malgré l'autonomie de la cité, et que le parti autonomiste s'est soulevé en faveur d'Antigone.

[2]) Dans les extraits d'Hiéronyme que donne Diodore, extraits par trop sommaires, il n'est pas fait mention expresse de traités semblables, et il

sandre exprimât le désir de tenir tête à Polysperchon en Grèce, où il pouvait compter sur les oligarques alors au pouvoir et sur les garnisons macédoniennes. Antigone offrit de mettre à sa disposition des vaisseaux et des troupes; il alla au-devant de ses vœux en lui proposant de marier son fils Démétrios avec Phila, veuve de Cratère. Le deuil de cette femme, veuve du plus noble des Macédoniens, les exhorterait à venger la mort de son époux sur celui qui en avait la responsabilité [1].

Certainement Antigone avait intérêt à ce que le gouverneur général fût assez occupé en Europe pour qu'il ne pût rien entreprendre contre l'Asie : lui-même y avait encore suffisamment à faire. Eumène, dans son ancienne satrapie de Cappadoce, se préparait à une sérieuse résistance; Arrhidæos, dans la Petite-Phrygie, n'était nullement abattu encore. En Cilicie se trouvaient les argyraspides avec le riche Trésor de Cyinda, et, vu leur attachement à la royauté, on ne pouvait guère s'attendre à ce qu'ils abandonnassent la cause de Polysperchon et de la maison royale. Ptolémée occupait la Syrie depuis trop peu de temps pour qu'on pût de là rien tenter de sérieux contre Eumène et la Cilicie.

On voit combien les combinaisons des alliés étaient encore incertaines et dépendaient des circonstances. Ils s'attendaient encore moins aux mesures hardies par lesquelles Polysperchon ruina leurs plans sur la Grèce, à ce décret qui rendait aux villes helléniques leur liberté et leur autonomie. Le rescrit royal est assez remarquable pour que nous le citions à peu près en entier [2].

n'est question dans Polybe (V, 67) des conventions relatives à la Syrie qu'à propos de celles qui furent conclues ensuite entre Ptolémée et Séleucos, et qui datent vraisemblablement de 315.

1) Diodor., XVIII, 54. XIX, 59. C'est à cette époque que dut avoir lieu le mariage de Demétrios avec Phila, la sœur de Cassandre; on en peut juger par l'âge de leur fils Antigone Gonatas, qui est mort en 239 dans sa quatre-vingtième année (Lucian., *Macrob.* 11).

2) ἦν δὲ τὸ διάγραμμα τοιοῦτον (Diodor., XVIII, 56). Ce document a dû être copié en entier par Diodore, tel qu'il était dans Hiéronyme, et il n'y a pas de doute à avoir sur son authenticité; une preuve de plus qu'il est authentique, c'est qu'il est publié seulement au nom du roi Philippe. Des faussaires n'auraient pas manqué de nommer les deux rois. Probablement, à l'époque où le décret fut rendu, Roxane s'était déjà enfuie en Épire avec son enfant.

« Comme il est arrivé à nos ancêtres d'obliger à plusieurs reprises les Hellènes, nous voulons conserver leurs traditions et donner à tous une preuve de la bienveillance que nous continuons à porter aux Grecs. Lorsqu'Alexandre mourut et que la royauté passa entre nos mains, nous avons envoyé un manifeste à toutes les villes grecques, dans l'espoir qu'elles pourraient toutes recouvrer la paix et les constitutions données par notre royal père Philippe. Mais, tandis que nous ne songions nullement à la guerre, quelques Grecs, dans leur aveuglement, ont attaqué la Macédoine et ont été vaincus par nos stratèges : cette guerre a causé aux villes bien des malheurs, et vous étiez convaincus que nos stratèges seuls en étaient la cause. Nous, au contraire, demeurant fidèles aux principes établis dès le début, nous vous accordons la paix[1]; nous vous confirmons vos constitutions, telles qu'elles étaient sous Philippe et Alexandre, et tout le reste, aux termes des stipulations qu'ils ont posées. Nous réintégrons dans leur patrie les exilés et ceux qui ont été bannis par nos stratèges depuis le départ d'Alexandre pour l'Asie, et les citoyens que nous réintégrons recouvreront leurs anciens droits et possessions; ils resteront tranquilles, de même que nous oublierons le passé : toutes les dispositions prises contre eux sont abrogées du même coup. Seront exceptés uniquement ceux qui sont bannis pour meurtre ou pour sacrilège, ainsi que les gens de Mégalopolis exilés avec Polyænétos pour cause de trahison, et de plus les habitants d'Amphissa[2], de Tricca[3], de Pharcadon et d'Héraclée[4].

[1]) ἡμεῖς δὲ τιμῶντες τὴν ἐξ ἀρχῆς προαίρεσιν κατασκευάζομεν ὑμῖν εἰρήνην.

[2]) Sur Polyænetos, voy. ci-dessus, p. 51, 2. Amphissa fut plus tard complètement absorbée dans l'Étolie. Les Locriens qui prirent parti dans la guerre Lamiaque contre la Macédoine étaient probablement ceux d'Amphissa : leur cité a dû être détruite, en tant qu'État, par suite de la guerre, lors de la campagne de Cratère.

[3]) Tricca et Pharcadon avaient été détruites par Philippe et leur territoire adjugé aux Pellinéens; les exilés des deux villes ont essayé de rentrer au début de la guerre Lamiaque, ou lors de l'invasion des Étoliens en Thessalie.

[4]) Je ne crois pas qu'il faille songer aux proscrits d'Héraclée sur le Pont, dont parle Memnon au chapitre 4, attendu qu'il s'agit ici des affaires de l'Hellade proprement dite. C'est bien d'Héraclée près des Thermopyles qu'il est question; la ville peut avoir pris parti pour les alliés dans l'été de 323, après le combat qui se livra dans le voisinage, et les Macédoniens devaient tenir à en être bien maîtres, à cause des défilés que la ville commande.

Tous les autres pourront rentrer, jusqu'au dernier jour du mois de Xanthicos[1]. Si les constitutions données par Philippe et Alexandre renferment des dispositions contraires, les villes devront s'adresser à nous à cet effet, pour que nous puissions décider au mieux de nos intérêts et de ceux des villes. Les Athéniens garderont ce qu'ils possédaient sous Philippe et Alexandre : Oropos restera aux Oropiens; en revanche, nous rendons Samos aux Athéniens, attendu que notre père Philippe la leur avait aussi laissée. Tous les Hellènes devront voter de concert une résolution portant qu'aucun d'entre eux ne nous fera la guerre ou ne tentera rien contre nous: quiconque contreviendra à ces dispositions sera expulsé avec toute sa famille, et ses biens confisqués. Nous avons ordonné que Polysperchon réglerait avec vous les détails, sur ce point comme pour le reste. Vous, de votre côté, comme nous l'avons dit, faites bien attention à ceci : car si quelqu'un d'entre vous faisait résistance aux ordres émanés de notre initiative, celui-là serait traité par nous sans le moindre égard ».

Ce décret nous apprend, plus qu'aucun autre document, dans quelle profonde décadence la Grèce était tombée, et comme elle était courbée sous le joug de la Macédoine. Cette proclamation de la liberté, à laquelle Polysperchon appelait les villes, n'était qu'un appel fait au parti humilié naguère, pour le soulever contre les oligarques favorisés jusque-là par la Macédoine et attachés à la cause de Cassandre. Pour rendre hommage à la vérité, il est juste de reconnaître que, grâce à l'oligarchie, dans la forme qu'elle avait prise sous l'influence macédonienne après de longues et terribles luttes de partis, la tranquillité et la stabilité étaient revenues dans les villes grecques ; mais, il faut l'avouer, c'étaient les épées des garnisaires macédoniens qui maintenaient partout le peuple dans

[1]) Xanthicos est le sixième mois et Dæsios le huitième de l'année macédonienne. Si l'on était plus sûr qu'on ne l'est que Dæsios correspondait au mois de Thargélion ; que cette année (Ol. CXV, 1) était aussi dans le comput macédonien une année intercalaire (C. I. Attic., II, nº 191); enfin que l'Artémisios était compté deux fois, à titre de mois intercalaire, entre Xanthicos et Dæsios; alors le 30 Xanthicos tomberait à peu près à la fin de mai 319. Mais, en tenant compte des autres événements, cette date paraît impossible.

la crainte et l'obéissance. Il se produisait maintenant un renversement bizarre de toutes les situations; tout d'un coup, la royauté macédonienne et la démocratie ne formaient plus qu'un seul et même parti. Au nom de la plus haute autorité qu'il y eût au monde, le parti populaire, si profondément abattu, relevait la tête; il le fit avec cette passion sauvage et cette exaltation qui l'avait jadis rendu si redoutable à la royauté. C'étaient précisément ces dispositions que Polysperchon prenait soin d'entretenir. Il expédia à Argos et dans d'autres villes[1] l'ordre d'expulser ceux qui avaient été mis à la tête de la cité par le choix d'Antipater, d'exécuter les chefs des gouvernements oligarchiques et de confisquer leurs biens: C'est ainsi qu'il espérait anéantir le parti de Cassandre[2].

L'effervescence en Grèce a dû être terrible. Les traits caractéristiques de cette révolution se découvrent, même en l'absence de traditions précises; l'exaspération du peuple qui se sent tout d'un coup en possession de toute sa puissance, qui a le droit de juger à son tour ces aristocrates détestés et de prendre sur eux sa revanche, de remplir les coffres de l'État par la confiscation de leurs biens et d'assouvir sa haine cupide en les jetant dans la misère, la foule de ces exilés qui rentrent maintenant dans leur pays avec un air de triomphe ironique, et qui se dédommagent par une vengeance rapide et cruelle d'avoir été privés de leur patrie pendant des années. Ajoutez-y cette fougue véritablement hellénique, cette passion impitoyable, qu'aucun malheur n'a pu instruire, et qui, sans souci de l'éventualité, possible cependant, d'un nouveau changement à bref délai, suit l'impulsion du moment, qui, complètement absorbée par les intérêts mesquins du présent le plus actuel, est d'autant plus ardente dans l'admiration ou la haine vouée au concitoyen, au voisin, au frère.

Nous n'avons pas d'autres détails sur ce qui s'est passé immédiatement après en Grèce. Ce n'est qu'à Athènes que nous pouvons observer jusqu'à un certain point ces dé-

[1]) ἔγραψεν πρός τε τὴν Ἀργείων πόλιν καὶ τὰς λοιπὰς (DIODOR., XVIII, 57). Dans la source où puise Diodore, ce τὰς λοιπὰς devait être expliqué par le contexte; mais actuellement, cette explication nous échappe.

[2]) DIODOR., XVIII, 57.



sordres dans leurs traits principaux. Là, depuis la mort de Démade, Phocion dirigeait les affaires d'une façon plus exclusive encore que par le passé, s'efforçant toujours de garantir la ville de tout dommage et de la maintenir à flot au milieu des tempêtes qui menaçaient de nouveau. Les citoyens avaient espéré que Démade leur obtiendrait le rappel de la garnison de Munychie : cette faveur leur fut refusée. Il paraît que les Athéniens n'élevèrent même pas de plaintes au sujet de la mort honteuse de leur ambassadeur. Si des propositions ont été faites dans ce sens, comme on peut le supposer, Phocion aura pris soin de les faire échouer[1]. Ensuite Nicanor vint au Pirée pour relever Ményllos, qui avait commandé jusque-là la garnison. Quelques jours plus tard, on eut des renseignements précis sur la mort d'Antipater et ses dernières dispositions. On se douta bien que la mesure prise à Munychie en était le contre-coup. De toutes parts on reprocha à Phocion d'avoir été au courant de l'intrigue qui s'était nouée à la cour de Macédoine, et d'avoir gardé le silence par complaisance pour Nicanor, favorisant ainsi un changement qui tout au moins entraînait Athènes dans la lutte des partis. Phocion s'inquiéta peu de ces récriminations : il eut à plusieurs reprises des entrevues avec Nicanor; il le mit au courant de la situation de la ville et le décida à se montrer doux et prévenant envers les Athéniens, à gagner le peuple par quelques largesses et des fêtes publiques[2].

Alors parut le décret libérateur, accompagné d'une lettre de Polysperchon au peuple athénien[3]. Cette lettre, qui insis-

[1]) On ne voit pas bien quel était le chef du parti libéral à Athènes; le personnage qui apparaît bientôt après au premier plan est le triste démagogue Agnonide. Il est bon de remarquer, ce qui résulte du récit de Plutarque, que Phocion ne négociait plus avec les grands potentats de Macédoine, mais avec leurs stratèges à Munychie.

[2]) γενόμενον ἀγονοθέτην (Plut., *Phocion.*, 31). Il résulte des explications de Köhler (*Mittheil.* III, p. 229) que la notice de Suidas : ἀγονοθέτης, ὁ ἐν τοῖς σκηνικοῖς, ἀθλοθέτης δὲ ὁ ἐν τοῖς γυμνικοῖς est erronée, et que, par conséquent, on ne peut pas, comme je le croyais autrefois, tirer de l'anecdote de Plutarque une indication chronologique applicable à l'occupation de Munychie. Suivant l'argumentation prudente de Köhler, l'anecdote elle-même est suspecte ; il est probable que l'*agonothésie* a été introduite avec la réforme constitutionnelle de Démétrios de Phalère.

[3]) ἐπιστολὴν τοῖς ἐν ἄστει γεγραμμένην (Plut., *Phocion*, 32) : c'est-à-dire à

tait particulièrement sur le passage du décret royal où il était dit que tous les Athéniens prendraient part désormais au gouvernement des affaires, fut prise pour une allusion dirigée contre Phocion. Si grande qu'a dû être à Athènes l'effervescence provoquée par ce message, pour le moment, rien de sérieux ne fut tenté contre Phocion et son parti; Nicanor, avec ses troupes de Munychie, était prêt à marcher pour le soutenir. Nicanor alla même jusqu'à inviter la ville à rester fidèle à Cassandre, qui, appuyé sur de solides alliés, paraîtrait bientôt en Grèce avec des forces imposantes pour protéger ses amis. Les Athéniens ne se laissèrent pas séduire par ses promesses; ils étaient d'avis qu'avant tout il fallait que la garnison macédonienne se retirât de Munychie. Nicanor demanda au moins quelques jours de délai; il était, disait-il, sur le point de prendre une mesure utile pour la ville et demandait l'autorisation de paraître dans l'assemblée pour y faire des communications à ce sujet[1]. Ceci lui fut accordé : le Conseil fut convoqué au Pirée et Nicanor invité à y paraître, Phocion se portant garant de sa sûreté personnelle, car l'irritation du peuple était grande contre Nicanor, et on parlait déjà d'enrôlements secrets, de surprises et de trahisons que le commandant machinait. Nicanor se présenta : Dercyllos, le stratège de la région[2], avait pris des dispositions pour l'arrêter. Le commandant n'eut que le temps de s'enfuir. Alors on se mit à vociférer contre Phocion; on disait qu'il avait laissé à dessein Nicanor s'échapper, qu'il ne voulait pas le bien de la ville et qu'il était le complice des oppresseurs. Maintenant Nicanor avait se venger, et l'on était désarmé contre un ennemi puissant : Phocion allait causer la perte d'Athènes. Phocion répondit qu'il avait confiance en Nicanor et ne redoutait rien de lui, mais qu'en cas de malheur, il aimait mieux subir l'injustice que de la commettre. Comme le bruit se confirmait que Nicanor renforçait ses troupes par de nouveaux enrôlements, qu'il en vou-

peu près de la même façon que la mesure prise tout à l'heure au sujet d'Argos. Plutarque ajoute : ἦν δὲ τοῦτο κατὰ τοῦ Φωκίωνος ἐπιβουλή.

[1]) On me permettra de combiner de cette manière les données fournies par Plutarque et Diodore (XVIII, 64), qui puisent ici tous deux dans Hiéronyme.

[2]) Dercyllos, ὁ ἐπὶ τῆς χώρας στρατηγός.

lait au Pirée, qu'il avait débarqué des mercenaires à Salamine et cherchait à attirer dans son complot quelques habitants du Pirée, comme le stratège Dercyllos vint signaler aussi de nouveaux indices du danger soupçonné et rappeler à Phocion que la ville était en péril d'être coupée de ses communications avec la mer, et par là privée des subsistances nécessaires, Phocion repoussa également ces allégations comme calomnieuses et exagérées et déclara faux les témoignages à ce sujet, disant que, lorsque le moment serait venu, il ferait son devoir de stratège. On décida néanmoins, dans une des nombreuses délibérations sur les meilleures mesures à prendre contre Nicanor, qu'on prierait Polysperchon et le roi de venir au secours de la ville et de faire de l'autonomie promise une réalité. Dans une nouvelle délibération, Philomélos de Lamptra[1] proposa un décret qui fut ratifié par le peuple; tous les Athéniens devaient prendre les armes et se tenir à la disposition de Phocion. Mais c'est en vain qu'on attendit de jour en jour l'ordre de marcher sur Munychie pour assiéger la forteresse du port. Un beau matin, la nouvelle arriva subitement que Nicanor était sorti de Munychie durant la nuit, et qu'il avait occupé les murs et les digues du Pirée, ainsi que les Longs Murs[2].

Il y eut alors un tumulte épouvantable à Athènes. Phocion appela aux armes, mais les citoyens lui refusèrent l'obéissance, disant qu'il était trop tard maintenant et qu'il voulait peut-être aussi les trahir. En attendant, le secours qu'on avait demandé en Macédoine était encore bien loin, et Nicanor, en possession des ports d'Athènes, n'arrêtait pas seulement toutes les relations avec les pays d'outre-mer, mais, en interceptant les navires chargés de blé à destination d'Athènes et les bateaux

[1]) C'est ainsi que l'appelle Plutarque (*Phocion*, 32). Son contemporain et homonyme, qui est plus connu, était de Pæania (Böckh, *Seeurkunden*, p. 24).

[2]) Diodor., XVIII, 64. Plut., *Phocion*, 32. Corn. Nep., *Phocion*, 2. Diodore place par anticipation tout ce qui s'est passé jusqu'ici sous l'archontat d'Archippos, qui dans son système coïncide avec l'année 318. Il ne faudrait pas en conclure que les pourparlers avec Nicanor et la garnison n'ont eu lieu qu'en 318. Le décret proclamant la liberté ne peut pas avoir été rendu plus tard que mai 319, et l'occupation du Pirée doit avoir été effectuée au plus tard en août ou en septembre de la même année.

qui, chaque jour de marché, apportaient des vivres du Péloponnèse; il pouvait encore à bref délai réduire aux plus terribles privations cette population si mal pourvue d'approvisionnements. On désespérait de s'emparer de vive force du port, bien fortifié par lui-même, suffisamment défendu par les troupes de Nicanor. Il ne restait plus qu'à tenter la voie des négociations. On envoya donc comme ambassadeurs à Nicanor, en compagnie de Phocion, Conon et Cléarchos[1]; tous deux étaient des hommes riches, très considérés, le premier, fils de l'illustre Timothée, l'autre, du stratège Nausiclès. Ils avaient pour mission de protester au nom du peuple contre l'occupation irrégulière du Pirée et de demander qu'on accordât aux citoyens l'autonomie et l'indépendance qui leur avaient été assurées par le décret royal; qu'en attendant, à tout le moins, le port ne fût pas barré. Nicanor répondit qu'il fallait s'adresser pour cela à Cassandre, qui l'avait nommé commandant de la garnison; lui ne pouvait agir de son propre chef[2].

Vers le même temps, Nicanor reçut aussi de la reine Olympias une lettre lui enjoignant de rendre aux Athéniens Munychie et le Pirée; il apprit du même coup qu'Olympias, étant dans les meilleurs termes avec le gouverneur général, retournerait prochainement en Macédoine pour se charger de l'éducation du jeune roi et exercerait une grande influence sur les affaires de l'empire. Cette union dans les sphères du pouvoir, ce mouvement prononcé en Grèce en faveur de Polysperchon et de son parti, enfin, le fait qu'il ne se sentait pas lui-même en mesure de résister à une attaque sérieuse et que l'arrivée de Cassandre, qu'on attendait avec de grandes forces, paraissait bien reculée, le décidèrent à faire en attendant les promesses les plus gracieuses, pour gagner du temps tout au moins et ne pas pousser les choses à la dernière extrémité.

[1]) Conon est plus connu par ses liturgies que par ses actes (Voy. *Seeurkunden*, X, 39 et les remarques de Böckh sur ce texte). Ce Cléarchos, que mentionnent les *Seeurkunden* (XIII, a 70. 120. 160. XIV, c. 238) est le fils de... ένους Αἰγιαεύς, si toutefois... ένους est la leçon exacte. Comme on trouve plus loin (XIV, 238) παρὰ Ναυσικλέους Ὀῆθεν κληρονόμου Κλεάρχου Αἰγιλιῶς, on peut supposer que le testateur de dème différent était son parent du côté maternel.

[2]) Diodor., XVIII, 65.

Les Athéniens étaient remplis de joie par la lettre de la reine : ils croyaient déjà avoir recouvré leurs ports, et s'imaginaient que la liberté et l'indépendance du bon vieux temps étaient revenues. Ils se réjouissaient de cette entente cordiale avec la royauté macédonienne, qui, suivant la promesse de Nicanor, devait leur rapporter à eux aussi, et tout de suite, une foule d'avantages. Mais les jours succédaient aux jours, et Nicanor ne s'en allait pas. Alors arriva la bonne nouvelle qu'une armée macédonienne allait entrer en Grèce, et que Polysperchon envoyait en avant un corps de troupes sous les ordres de son fils Alexandre, qui allait venir en Attique pour délivrer les ports. Alexandre arriva en effet avec ses troupes, accompagné d'un grand nombre d'Athéniens qui étaient les uns des bannis, les autres des émigrés de l'an 322. Des étrangers s'étaient joints à eux, des gens sans aveu, des esclaves fugitifs et des vagabonds de toute sorte, qui entrèrent dans la ville sous le nom de bons citoyens athéniens et remplirent désormais l'assemblée populaire, pour tenir, au milieu des clameurs et du vacarme, des séances vraiment démocratiques.

Cependant plusieurs de ceux qui avaient dirigé jusque-là la cité, et parmi eux Phocion, s'étaient rendus auprès d'Alexandre. Ils pouvaient se dire que Nicanor, s'étant conduit comme un ennemi de la ville en occupant le Pirée, comme un antagoniste déclaré de l'empire en renvoyant l'affaire à Cassandre, avait rompu lui-même de cette façon les liens qui les attachaient jusque-là, eux et la ville, au commandant macédonien ; ils pensaient faire une démarche correcte en s'adressant à Alexandre, qui venait au nom des rois et qui présentement pouvait plus nuire à la ville et au pays que Nicanor ne pouvait lui faire de bien. Ils lui firent entendre combien il serait à désirer que l'Attique ne fût pas dégarnie de force armée, maintenant que la lie de la population était revenue et qu'il fallait s'attendre à toutes sortes de dissensions intérieures et de désordres. Seule la force armée pouvait intimider jusqu'à un certain point la populace. C'est pourquoi ils conseillèrent au général d'occuper les ports avec ses troupes, et de ne les rendre aux Athéniens qu'après la défaite de Cassandre. Alexandre, qui campait déjà aux environs du Pirée, préféra poursuivre

d'abord ses plans sans leur concours. Il eut une entrevue personnelle avec Nicanor[1] et négocia secrètement avec lui.

On se douta à Athènes qu'il se préparait quelque chose ; on craignit que les deux chefs ne tombassent d'accord et ne fissent leur paix aux dépens de la ville : on savait que les oligarques avaient négocié avec Alexandre ; le *dèmos,* qui s'était reformé à nouveau, craignait pour sa liberté et son indépendance. On réunit donc une assemblée où Phocion fut destitué solennellement de sa charge et où de nouveaux stratèges furent nommés[2] ; sur la proposition d'Agnonide, on décida aussi que les partisans et les soutiens des oligarques seraient mis en accusation comme traîtres à la patrie ; si on les reconnaissait coupables, ils seraient les uns condamnés à l'exil et leurs biens confisqués, les autres à mort. De ce nombre était le stratège Phocion, puis Callimédon, Chariclès, Hégémon, Nicoclès, Démétrios de Phalère et beaucoup d'autres.

Parmi ceux qui se trouvaient sous le coup de cette accusation, les uns, comme Démétrios, Callimédon et Chariclès, cherchèrent leur salut dans la fuite. D'autres se rendirent avec Phocion au camp d'Alexandre, qu'ils croyaient s'être obligé. Ils furent très bien accueillis par lui, et il leur assura toute la protection possible. On ne sait pas au juste comment on pouvait en appeler au roi et à ses représentants pour décider dans la querelle entre les oligarques et la démocratie rétablie, à moins que la question de l'extradition ne fût

[1]) Ce n'est pas sans doute par pur hasard que Plutarque et Diodore se rencontrent ici dans un détail d'expression insignifiant ; Diodore dit : ἰδίᾳ δὲ συνιὼν εἰς λόγους, et Plutarque : εἰ δὲ μὴ εἰς λόγους ξυνιὼν ὁ Ἀλέξανδρος.

[2]) Diodore dit : ὁ δὲ δῆμος ... τὰς μὲν ὑπαρχούσας ἀρχὰς κατέλυσεν, ἐκ δὲ τῶν δημοτικωτάτων τὰ ἀρχεῖα κατέστησε, τοὺς ἐπὶ τῆς ὀλιγαρχίας γεγονότας ἄρχοντας κατεδίκασε κ. τ. λ. Plutarque (*Phoc.* 33) parle seulement de l'élection de nouveaux stratèges. Il est probable que tous les magistrats élus furent destitués ; on ne voit pas si les fonctionnaires tirés au sort furent traités de même. Si l'on instruit contre eux en vertu de la νόμος εἰσαγγελτικὸς, le κατεδίκασε de Diodore est inexact, ou plutôt, il ne désigne que l'enregistrement de l'*eisangélie* et de la pénalité proposée en même temps pour le cas où les accusés seraient reconnus coupables, ainsi que la décision spécifiant si le verdict doit être rendu par un tribunal ou par le peuple en assemblée : jusque-là les accusés restent en prison, à moins qu'ils n'aient prévenu leur arrestation par la fuite.

l'occasion de cette démarche[1]. En tout cas, Alexandre envoya Phocion et ses amis à son père, avec des lettres de recommandation où il le priait expressément de ne leur faire aucun mal, car ils avaient montré d'excellentes dispositions à son égard et étaient prêts à le soutenir en toute occasion[2]. En même temps, le peuple envoyait en Phocide une ambassade, avec Agnonide à sa tête. Nous savons de bonne source que Polysperchon aurait désiré occuper le Pirée et Munychie, et que dans ce but il avait eu l'intention de protéger Phocion : mais il changea d'avis par la suite, quand il put se convaincre que cette occupation, contraire au décret royal qui venait de paraître, lui ferait perdre la confiance des Hellènes[3].

Sur la route d'Élatée aux Thermopyles, à un demi-mille au sud de Thronion, dans une gorge boisée de la montagne de Cnémis, dominée par le pic d'Acrourion, sur l'emplacement de Tarphé, détruite par les tremblements de terre et les inondations, se trouve le bourg de Pharygæ, ainsi nommé à cause d'une hauteur voisine, surmontée d'un temple de Hèra[4]. C'est là que campait l'armée macédonienne qui, sous le commandement du gouverneur général, était entrée en Grèce avec le roi Philippe Arrhidée pour faire exécuter le décret de libération, partout où besoin serait. C'est là que se rendirent les ambassadeurs athéniens et Phocion, avec les co-accusés ses amis, auxquels se joignirent, par amitié pour lui, Solon de Platée et Dinarque de Corinthe, personnages qui croyaient avoir quelque influence sur Polysperchon. Plutarque[5] nous raconte ce qui se passa dans un récit assez chargé d'anecdotes et de détails caractéristiques, mais qui n'est pas aussi digne

1) Il est vrai que Plutarque dit : πρεσβεῖαν κατηγορήσουσαν τοῦ Φωκίωνος.

2) C'est l'expression de Diodore (XVIII, 66) : ὅπως μηδὲν πάθωσιν οἱ περὶ Φωκίωνα τἀκείνου πεφρονηκότες καὶ νῦν ἐπαγγελλόμενοι πάντα συμπράξειν.

3) αἰσχυνόμενος δ' ἐναντία πράττειν τῷ ὑφ' ἑαυτῷ γεγραμμένῳ διαγράμματι κ. τ. λ. (Diodor., XVIII, 66).

4) PLUT., *Phocion*, 33. Cf. STRAB., IX, p. 426.

5) Ce n'est certainement pas d'Hiéronyme que Plutarque a tiré ces détails sur ce qui se passait dans le camp macédonien, au lieu que ce qu'il dit d'Athènes s'accorde, au moins pour le fond, avec Diodore. Les incidents survenus dans le camp sentent tout à fait chez Plutarque la manière de Douris et son antipathie pour les Macédoniens ; il est possible, du reste, que Plutarque y ait mêlé quelques anecdotes épigrammatiques tirées d'Idoménée.

de foi qu'intéressant. Le roi Philippe y est représenté assis sous un baldaquin d'or; le gouverneur général et ses amis l'entourent; une foule d'étrangers sont venus assister à ce singulier procès, ainsi que beaucoup de soldats macédoniens qui n'ont pas autre chose à faire dans le camp. Les deux parties s'avancent. Tout d'abord, Polysperchon commande d'arrêter le Corinthien Dinarque, de le mettre à la torture et de l'exécuter[1]: puis la parole est donnée aux Athéniens. Un vacarme épouvantable se produit; les deux parties font assaut de calomnies; chacun cherche à couvrir la voix de l'autre. Agnonide s'écrie: « Mettez-nous dans une souricière[2] et envoyez-nous à Athènes, pour que nous puissions, là-bas, parler et répondre ». Le roi rit de tout son cœur: les étrangers et les soldats qui font galerie s'amusent de la querelle et désirent que les débats continuent; ils crient aux ambassadeurs d'exposer leurs griefs. Pendant que Phocion répond à leurs accusations, Polysperchon l'interrompt à plusieurs reprises, s'irrite, et, frappant violemment la terre de son bâton de commandement, lui défend de continuer. Les autres oligarques parlent ensuite, et parmi eux Hégémon. Il dit que Polysperchon lui-même pouvait témoigner de la bienveillance qu'il avait toujours montrée pour le peuple: à quoi le gouverneur général répond d'un ton rogue qu'il n'entend pas être calomnié plus longtemps en présence du roi. Le roi se lève alors brusquement, se rue sur Hégémon, la lance à la main, et l'aurait transpercé si Polysperchon ne l'avait retenu. Celui-ci fait alors voter les « amis », qui prononcent la culpabilité des accusés; puis il adresse aux ambassadeurs des paroles bienveillantes, disant qu'après s'être convaincu du bien-fondé de leurs plaintes, il voulait que l'affaire fût décidée à Athènes. Il fait mettre aux fers Phocion et ses amis, et les remet à Clitos pour les conduire à Athènes, « soi-disant afin que les Athéniens prononçassent le

[1]) Naturellement, ce n'est pas le célèbre orateur, qui vécut encore longtemps après; c'est celui dont Suidas dit que « nommé gouverneur du Péloponnèse par Antipater, il périt après la mort de celui-ci, parce que Polysperchon en voulait à sa vie (ἐπιβουλεύσαντος) ». Dinarque paraît avoir été poursuivi non pas comme Corinthien, mais comme fonctionnaire immédiat de l'empire, et la procédure menée en conséquence.

[2]) Le mot exact dans Plutarque est « piège à belettes » (γαλεάγρα).

verdict, mais, en réalité, afin qu'ils se chargeassent de l'exécution ». Plutarque raconte ensuite, avec le même luxe de détails, comment Clitos conduisit à Athènes les accusés sur des chars escortés par des valets de l'armée macédonienne, pour les soumettre au jugement du peuple réuni en assemblée au théâtre de Dionysos.

Le caractère tumultueux de ces événements se remarque très bien, même dans la version la plus digne de foi. Suivant cette tradition, le gouverneur général envoie les accusés enchaînés à Athènes, laissant le peuple athénien libre de les acquitter ou de les mettre à mort. Devant l'assemblée constituée en tribunal, l'accusation a la parole : elle remonte jusqu'aux événements de la guerre Lamiaque ; elle déclare les accusés coupables de l'asservissement de leur patrie, de la dissolution de la démocratie, du renversement des lois. Après l'accusation, dit la suite du récit, Phocion obtient le premier la parole pour sa défense ; mais le tapage que fait la foule l'empêche longtemps de commencer, et, quand il a enfin pris la parole, des cris incessants l'interrompent. Une foule de petites gens qui avaient été expulsés, et qui, contre toute espérance, avaient obtenu la permission de rentrer, étaient on ne peut plus exaspérés contre ceux qui les avaient privés de leurs droits de citoyens autonomes. Les premiers rangs pouvaient seuls entendre ce que disait Phocion : ceux qui se trouvaient éloignés ne voyaient que les gestes véhéments du vénérable stratège, pour qui c'était une question de vie ou de mort. Enfin, las de raisonner inutilement, il s'écria qu'on pouvait bien le condamner à mort, mais épargner les autres. Il est probable que son exclamation ne fut pas entendue davantage par les auditeurs plus éloignés. Quelques-uns de ses amis s'avancèrent alors pour parler en sa faveur. On écoutait les premiers mots de leurs discours ; mais, dès qu'on voyait où ils voulaient en venir, leur voix était également couverte par le vacarme et les vociférations.

Il paraît que les autres accusés n'eurent pas la parole pour se défendre, qu'on ne vota pas non plus séparément sur le sort de chacun d'eux, et qu'enfin le verdict ne fut pas rendu dans les formes traditionnelles, avec des cailloux pour suffrage. Agnonide, dit Plutarque, fit valoir le décret du peuple, évi-

demment celui qui avait été rendu sur sa dénonciation (εἰσαγγελία) ; or, il était dit déjà dans le décret que le jugement ne serait pas rendu par le jury, mais dans l'assemblée du peuple, et que l'on voterait non pas avec des cailloux, mais par mains levées. Il paraît qu'il ne fut plus question de l'alternative qu'on avait laissée dans cette proposition au sujet de la pénalité, la mort, ou l'exil et la confiscation. On dit qu'après la lecture du décret, beaucoup demandèrent une disposition additionnelle portant que Phocion serait d'abord mis à la torture et qu'on ferait venir les bourreaux avec la roue du supplice. Mais Agnonide, voyant que Clitos manifestait vivement son mécontentement à propos de cette cruauté brutale et inutile, aurait répondu : « Quel supplice nous restera-t-il donc pour Callimédon, si nous parvenons à le prendre ? » Là-dessus une voix cria dans le peuple : « Et pour toi donc ? » La mort fut votée presque à l'unanimité[1]. Les condamnés furent ensuite conduits dans la prison des Onze, et, durant le trajet même, le peuple les accompagnait de ses huées et de ses railleries. Le jour où avait lieu en l'honneur de Zeus Olympios la processiondes chevaliers couronnés, — beaucoup d'entre eux ôtèrent cette fois leur couronne — Phocion et ses amis vidèrent la coupe de ciguë. Leurs cadavres furent jetés sans sépulture hors du territoire attique, « abandonnés à la voracité des chiens et des oiseaux de proie[2] ».

Voilà quel fut le premier exploit de la démocratie rétablie à Athènes : c'est un acte plus répugnant encore que l'assassinat juridique consommé quatre-vingts ans auparavant par le peuple d'Athènes sur la personne des généraux vainqueurs aux

1) τὸ δ' ἔσχατον πανδήμῳ φωνῇ καταχειροτονηθέντες (Diodor., XVIII, 67).

2) Diodor., XVIII, 67. Plut., *Phoc.* 37. Corn. Nep., *Phoc.* 3. Plutarque dit : ἦν δὲ ἡμέρα μηνὸς Μουνυχιῶνος ἐνάτη ἐπὶ δέκα καὶ τῷ Διὶ τὴν πόμπην πέμποντες οἱ ἱππεῖς παρεξῄεσαν. On a supposé que cette procession des *Olympia* tombait dans la troisième année d'une olympiade, mais uniquement d'après Diodore, qui raconte la chose sous l'archontat d'Archippos (Ol. CXV, 3). L'enchaînement des faits ne permet pas de douter que la mort de Phocion n'ait eu lieu en Ol. CXV, 2, sous l'archontat d'Apollodoros, par conséquent en 318, vers le 10 mai. A. Mommsen (*Heortologie*, p. 702) fait remarquer que la mort de Phocion tombe à une époque où la *théorie* délienne était partie, mais n'était pas rentrée, c'est-à-dire en un moment où aucune sentence de mort ne devait être exécutée.

Arginuses. A ce moment-là, du moins, on pouvait prétexter les devoirs sacrés envers les morts, négligés par les généraux. Il y avait une excuse dans l'irritation des esprits, surexcités, après des périls et des efforts extraordinaires, par la tension extrême de toutes les facultés. Ici, rien que la fermentation malsaine d'un ramassis de gens de toute espèce, qui reçoit inopinément le droit de jouer de nouveau au peuple souverain et qui commence à exercer son appétit criminel en s'attaquant au meilleur citoyen d'Athènes. Sa destinée est une sorte de parabole. Pendant le cours de sa longue vie, il n'avait eu en vue que le bien de la cité, et il ne se trompait pas en croyant que le temps de la démocratie, de la grandeur politique d'Athènes, était passé; que les gouvernants actuels n'avaient autre chose à faire que de sauvegarder par une direction modeste et sûre la tranquillité et les intérêts du peuple, qui n'avait plus la fierté et les grands sentiments d'autrefois. S'il a toujours fait prévaloir ces vues, alors même que, devant la puissance écrasante de Philippe et d'Antipater, l'enthousiasme et les pensées de grandeur et de liberté commençaient à renaître à Athènes, s'il ne croyait plus à la force salutaire de l'idéal ou des illusions avec lesquelles les orateurs en renom espéraient pouvoir rajeunir le peuple athénien affaibli, ce fut là, on peut le dire, la faute pour laquelle plus tard, lorsque ses prévisions s'étaient déjà réalisées de la façon la plus triste, il dut subir une mort imméritée, après une vie vertueuse dont la dignité planait au-dessus de toute passion mesquine. Ce n'était pas l'acte d'un peuple soulevé pour l'antique liberté et la grandeur d'autrefois, et qui, brisant les chaînes de la domination oligarchique, avait soif de se venger sur celui qui couvrait cette oligarchie de son prestige, mais une intrigue politique tramée par la puissance à laquelle il avait été attaché par conviction pendant toute sa vie, et qui, sans être disposée le moins du monde à servir la démocratie, s'en servait comme d'un instrument contre un ennemi auquel elle-même disputait la domination d'Athènes; c'est là ce qui valut cette mort ignominieuse au dernier homme d'honneur qui rappelât encore des jours meilleurs.

Polysperchon avait cru enlever complètement Athènes à la

cause de Cassandre par la mort de Phocion et des autres oligarques, et s'assurer ainsi une position stratégique importante pour la guerre prochaine. Mais Nicanor occupait toujours le Pirée et Munychie : de nombreux transfuges athéniens se ralliaient à lui. C'est précisément à ce moment que parut Cassandre, qui, dans les lents progrès de Polysperchon en Grèce et dans ce fait que les ports de Munychie étaient toujours occupés par un chef à sa dévotion, pouvait voir une preuve que sa cause était loin d'être perdue. Il arriva avec une escadre de 35 vaisseaux et 4,000 soldats qu'Antigone lui avait donnés. Nicanor lui remit le Pirée, et se retira lui-même à Munychie. A cette nouvelle, Polysperchon accourut en toute hâte de Phocide, et vint camper sous les murs du Pirée avec l'armée macédonienne. Il avait 20,000 hommes d'infanterie macédonienne, sans compter 4,000 alliés, 1,000 cavaliers macédoniens et 65 éléphants. C'est avec ces troupes qu'il commença le siège[1]. L'affaire traîna en longueur; le pays ne pouvait entretenir longtemps une armée aussi forte : Polysperchon dut se résoudre à lever le siège. Ne laissant, pour observer le port, que juste l'effectif de troupes que le pays pouvait aisément nourrir, sous le commandement de son fils Alexandre, il se dirigea lui-même avec le reste de l'armée vers le Péloponnèse, pour anéantir là aussi les oligarchies attachées à Cassandre et mettre en vigueur le décret de liberté.

Il convoqua un congrès des villes[2] et déclara que les oligarchies instituées par Antipater étaient dissoutes; que l'autonomie des États était rétablie; qu'il restaurait la Ligue telle qu'elle avait existé avant la guerre Lamiaque[3]. En même temps, il envoya l'ordre aux différentes villes d'exécuter les magistrats oligarchiques, si elles ne l'avaient pas déjà fait, et

[1]) Il est possible qu'il faille placer ici ce que dit Pausanias (I, 15, 1) du trophée érigé non loin de la *Stoa Poikilé* : τρόπαιον Ἀθηναίων ἱππομαχίᾳ κρατησάντων Πλείσταρχον, ὃς τῆς ἵππου Κασσάνδρου καὶ τοῦ ξενικοῦ τὴν ἀρχὴν ἀδελφὸς ὢν ἐπετέτραπτο.

[2]) συναγαγὼν ἐκ τῶν πόλεων συνέδρους (DIODOR., XVIII, 69, 3). L'absence de l'article indique bien que le *synédrion* convoqué alors ne passait pas pour être l'ancienne diète de la Ligue de Corinthe.

[3]) Diodore (XVIII, 69) dit : περὶ τῆς πρὸς αὐτὸν συμμαχίας, et plus loin (XVIII, 75) : προστατεῖν τῆς τε βασιλείας καὶ τῶν συμμάχων.

de rétablir les démocraties; sinon, il était prêt, avec son armée, à faire respecter les ordres du roi. Presque partout ces ordres furent exécutés de la façon la plus sanguinaire : une foule de partisans d'Antipater et de Cassandre furent égorgés; après quoi, les villes contractèrent alliance avec Polysperchon.

Seule, la ville de Mégalopolis refusa d'obéir à cette injonction. Elle était restée fidèle aux rois Philippe et Alexandre; elle avait, du moins après la guerre Lamiaque, étroitement embrassé les intérêts d'Antipater; elle était entrée dans l'alliance de Cassandre, ayant déjà éprouvé jadis que, dans ces époques agitées, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de persévérer et de rester conséquent, une fois qu'on a choisi un parti. Les Mégalopolitains s'armèrent pour la lutte : ils nommèrent stratège Damis, qui, sous Alexandre, avait fait les campagnes d'Asie. Tous les biens meubles furent transportés de la campagne dans la ville : ils armèrent leurs esclaves et les étrangers domiciliés, ce qui leur permit de mettre 15,000 hommes sur pied. On se prépara à la défense avec la plus grande ardeur : devant la ville, les ouvrages avancés furent renforcés par un fossé profond. On enfonça en terre des palissades coupées dans les vergers des environs; on forgea des armes; on construisit des balistes et des catapultes; partout régnait une activité fiévreuse. En présence d'un ennemi dont la puissance était singulièrement augmentée par la renommée terrible des éléphants de guerre, les premiers qui entraient dans le Péloponnèse, on ne désespérait pas. A peine ces préparatifs indispensables étaient-ils terminés que Polysperchon s'avança avec son armée et ses éléphants[1]. Il fit camper sous les murs de la ville d'un côté les Macédoniens, de l'autre, les alliés; il fit construire aussitôt des tours en bois plus élevées que les remparts, et les fit avancer en regard des endroits favorables, pour que les machines de trait et les soldats installés au haut de ces tours pussent éloigner les assiégés du mur d'enceinte. En même temps, des mineurs creusaient des galeries jusque sous

[1]) Il n'avait avec lui qu'une partie des éléphants qu'Antipater avait amenés en Europe en 320 (Diodor., XIX, 35).

les remparts; puis les madriers qui soutenaient les terres du rempart furent allumés : le sol s'affaissa sous le mur, et les trois tours les plus fortes de l'enceinte s'écroulèrent avec les portions de murailles qui les reliaient entre elles. Les Macédoniens, poussant des cris de joie, marchèrent à l'assaut contre la brèche. Les habitants de la ville se divisèrent rapidement, de telle sorte que, tandis que les uns repoussaient l'ennemi, favorisés qu'ils étaient par l'accès difficile du point d'attaque encore tout couvert de débris de constructions, les autres barraient en toute hâte la brèche par un fossé et, travaillant sans relâche le jour et la nuit suivante, construisaient derrière ce fossé une seconde muraille avec un angle rentrant. Sur le soir, voyant avec quel courage et quel succès la brèche était défendue, et sachant par les hommes postés dans les tours que derrière on avait déjà creusé un fossé et commencé un nouveau mur, Polysperchon fit sonner la retraite. Alors, les Mégalopolitains se retirèrent derrière le nouveau mur. Le lendemain, les assiégés virent que les ennemis travaillaient en grand nombre sur le lieu du combat à enlever les débris de maçonnerie et à niveler le terrain. Damis comprit l'intention de l'ennemi, qui voulait faire avancer là les éléphants. Il fit garnir un nombre considérable de grandes portes avec des clous ayant la pointe en l'air; on posa à plat ces panneaux dans des fosses peu profondes, en dedans des nouveaux ouvrages, à certains endroits où l'on avait ménagé des passages, et on les recouvrit d'une légère couche de terre : puis il garnit le mur de l'angle rentrant avec des archers, des frondeurs et des machines de trait de toute espèce, en ayant soin de laisser sans défenseurs les ouvrages qui dominaient les passages. Lorsque les assaillants s'avancèrent hors du camp en ordre de bataille et que la ligne formidable des éléphants s'ébranla sans que personne leur tînt tête, les Macédoniens crurent la chute de la ville assurée et marchèrent à l'assaut. Les Indiens juchés sur le cou des éléphants les dirigèrent sans obstacle contre les nouveaux ouvrages, et les engagèrent dans les passages. Alors les animaux allèrent l'un après l'autre s'enfoncer dans les fosses : ils poussaient des hurlements lorsqu'ils sentaient les pointes meurtrières s'enfoncer profondément dans les moignons du

pied; ils se blessaient de plus en plus en se démenant pour trouver une issue. En même temps, les machines de trait se mirent à les prendre en flanc; des pierres, des flèches, lancées dru comme grêle, sifflaient dans l'air : la plupart des Indiens tombèrent morts ou blessés sous les pieds ensanglantés des animaux qui, privés de leurs cornacs, effarouchés par les cris poussés des deux côtés, exaspérés par leurs plaies cuisantes, firent volte-face et se frayèrent un passage à travers les lignes macédoniennes, écrasant un grand nombre de soldats et jetant le désordre partout.

L'insuccès de cet assaut, qui coûta cher au gouverneur général, sauva la ville[1]. Devant une résistance aussi énergique, il ne pouvait espérer une victoire décisive à bref délai. Il dut se hâter de retirer ses troupes affaiblies avant que l'ennemi ne s'aperçût de leur situation et ne fît des sorties, d'autant plus que la nouvelle lui était arrivée d'Asie qu'Antigone se préparait à passer l'Hellespont et à attaquer la Macédoine elle-même. Déjà aussi, en plusieurs endroits de la Grèce, des mouvements avaient éclaté en faveur de Cassandre, qui, de son côté, appuyé sur le Pirée, avait pris Égine, tenté une attaque contre Salamine, et occupé cette île après avoir livré un combat naval aux Athéniens[2]. Laissant un corps d'observation devant la ville, le gouverneur général se hâta d'évacuer le Péloponnèse, pour parer aux dangers les plus pressants[3].

Ce qu'il craignait surtout, c'était une invasion d'Antigone en Europe. Il espérait qu'Eumène, qui avait déjà réuni des forces imposantes en Cilicie, attaquerait celui-ci du côté de l'est et protégerait ainsi l'Europe. Or, il apprenait maintenant

[1]) Diodor., XVIII, 69-71.

[2]) Comme il assiégeait Salamine, les Athéniens allèrent l'attaquer avec leur flotte et furent battus ; il relâcha sans rançon les Salaminiens prisonniers, et là-dessus l'île se rendit (Polyæn., IV, 11). Les Athéniens condamnèrent à mort le général qui commandait a Salamine, Ascétade, et jurèrent de se souvenir à tout jamais de la trahison des Salaminiens (Pausan., I, 35). Ceci se passait avant l'installation de Démétrios de Phalère (Pausan., I, 25), naturellement aussi avant le congé de Nicanor, c'est-à-dire maintenant (Cf. C. I. Attic., II, nº 594). C. F. Hermann (*Philologus*, III, p. 548) a substitué Ἀσκληπιάδου au nom que donne Pausanias (I, 35, 2) : Ἀσκητάδου τοῦ ἐς τὴν Σαλαμῖνα στρατηγοῦ.

[3]) ἐφ' ἑτέρας ἀναγκαιοτέρας πράξεις ἐτρέπετο (Diodor., XVIII, 62).

que le stratège n'avait pas marché sur les provinces occupées par Antigone, mais qu'il avait préféré envahir la Phénicie et la Syrie. Bien que ce mouvement fût habilement combiné et promît de grands résultats, il exposait pour le moment la Macédoine à un grave danger. Le gouverneur général espéra le prévenir en envoyant toutes les forces maritimes dont il pouvait disposer, sous le commandement d'un amiral éprouvé, Clitos, dans les eaux de l'Hellespont. Clitos avait mission de surveiller soigneusement les communications entre l'Asie et l'Europe, de rallier Arrhidæos, qui se trouvait encore à Cios, pour occuper de concert les villes de la Propontide.

Dès que la nouvelle de l'envoi de la flotte macédonienne fut arrivée au Pirée, Cassandre remit à son général Nicanor l'escadre qu'il avait lui-même amenée, avec ordre de prendre au plus vite la mer et de se diriger vers l'Asie, de faire sa jonction avec la flotte d'Antigone et d'attendre les ordres de celui-ci. Le plan fut exécuté. Nicanor, avec toute la flotte réunie, qui comptait 130 vaisseaux[1], traversa l'Hellespont et entra dans la Propontide, tandis qu'Antigone le suivait avec l'armée de terre en longeant les côtes d'Asie. Clitos était déjà dans ces eaux depuis plusieurs jours; il avait rallié Arrhidæos, occupé plusieurs villes maritimes, et il était maintenant à l'ancre non loin de Byzance, à l'entrée du Bosphore. C'est là[2] que la flotte de Nicanor vint l'assaillir, en ordre de bataille. Clitos avait pour lui le courant qui se dirige du Bosphore dans la Propontide : l'ennemi ne put résister à la poussée du courant et au choc des trirèmes, dont il augmentait la force d'impulsion; bientôt il fut en pleine déroute; dix-sept vaisseaux étaient coulés bas, quarante pris par Clitos; le reste se réfugia dans le port voisin de Chalcédoine.

Antigone y arriva vers le soir. Il ordonna aussitôt de tenir prêts les vaisseaux encore intacts, au nombre de soixante, pour prendre la mer durant la nuit. Il répartit les plus vigoureux de ses hypaspistes sur ces vaisseaux, avec l'ordre (car cette dé-

1) Polyænos (IV, 6, 8) évalue le nombre des vaisseaux à 130; Diodore (XVIII, 72) à « plus de 100 ». Polyænos dit : ἀπέβαλε ναῦς ἑβδομήκοντα.

2) Polyænos (IV, 6, 8 et 9) se trompe et met l'Hellespont à la place du Bosphore.

faite subite avait semé un découragement général) de menacer des châtiments les plus sévères quiconque refuserait de combattre. En même temps il fit venir de Byzance, qui était tout proche et bien disposée pour lui, autant de bâtiments de transport que possible, afin de faire passer, au milieu du silence de la nuit, les peltastes, les frondeurs et 1,000 archers sur la rive opposée. C'était là en effet que Clitos avait jeté l'ancre après sa victoire de la veille; croyant que la flotte ennemie ne pourrait tenir la mer, il avait laissé ses équipages et les soldats embarqués sur les vaisseaux descendre à terre pour se reposer. Au point du jour, il fut réveillé par une grêle de flèches et de pierres de fronde. Tout à fait surpris et dans un désordre croissant, les matelots coururent aux vaisseaux, tirèrent sur les câbles des ancres et remontèrent les échelles. Les blessés erraient sur la plage; quelques-uns essayaient de gagner les vaisseaux à la nage; beaucoup furent faits prisonniers, et tout ce qu'on avait apporté à terre devint la proie des ennemis. Quand le désordre fut au comble, on vit s'avancer en bon ordre la flotte ennemie, ayant à bord quantité d'hypaspistes. Tout était perdu; après un court combat, les vaisseaux de Clitos furent coulés ou capturés; seul le vaisseau amiral put s'échapper. Clitos s'y trouvait. Pour se mettre à l'abri des poursuivants, il se fit bientôt débarquer, dans l'intention de se réfugier par voie de terre en Macédoine. Il tomba entre les mains d'une bande armée au service de Lysimaque et fut tué[1].

Telle fut l'issue de cette expédition maritime sur laquelle Polysperchon avait fondé tant d'espérances. Antigone était maître de la mer : le passage en Europe lui était ouvert. Si les succès d'Eumène en Asie, succès dont il sera bientôt question, ne l'avaient pas obligé de porter son attention de ce côté, et surtout si la domination de la mer, qu'il croyait maintepouvoir s'assurer à bref délai[2], ne lui avait promis plus d'avantages encore pour la réussite de ses plans, Polysperchon aurait

[1]) Polyæn., *loc. cit.* Diodor., XVIII, 72. La bataille navale a dû avoir lieu vers le mois d'octobre.

[2]) C'est ainsi que le judicieux auteur dont s'inspire Diodore (XVIII, 72) comprend la situation : θαλασσοκρατῆσαι δὲ ἔσπευδε καὶ τὴν τῆς Ἀσίας ἡγεμονίαν ἀδήριτον περιποιήσασθαι..

été attaqué simultanément par lui et par Cassandre, dont la puissance avait rapidement augmenté en Grèce, et aurait infailliblement succombé.

En effet, avant même que la nouvelle de la bataille navale de Byzance et de la destruction de la flotte macédonienne ne fût arrivée en Grèce, la cause de Polysperchon y avait déjà énormément perdu. Lui qui avait proclamé la liberté, qui, en entrant en Grèce avec une armée imposante, avait commencé à parler en maître, comme si nul adversaire n'était capable de résister à sa puissance, il n'avait pas été capable d'arracher à son adversaire les ports d'Athènes, et une ville du Péloponnèse avait pu braver l'armée royale de la Macédoine. L'effectif de son armée avait été considérablement réduit à la suite de ce malheureux assaut donné à Mégalopolis : une grande partie des éléphants était perdue. L'expédition commencée pour faire pleinement reconnaître l'autorité de Polysperchon n'avait servi qu'à l'affaiblir complètement. De quoi servait au gouverneur général d'avoir laissé çà et là quelques garnisons? c'était une charge pour les pays où elles étaient cantonnées : elles ne servaient qu'à lui aliéner davantage les sympathies déjà bien refroidies des Grecs, qui comprenaient enfin de quelle façon il entendait rétablir la démocratie. Partout les partisans de Cassandre commençaient à relever la tête ; ils disaient que Cassandre était un tout autre homme, plus fort, plus sûr, et certain du succès ; que bientôt il terrasserait complètement Polysperchon, et qu'alors on serait forcé quand même de lui obéir. Il valait mieux pour les citoyens se rallier à lui de bonne grâce et assurer ainsi leur propre avenir. Déjà à ce moment plusieurs villes embrassèrent ouvertement la cause de Cassandre.

A Athènes, où tout d'abord on s'était jeté complètement dans les bras de Polysperchon, le zèle pour sa cause devenait de jour en jour plus tiède ; on avait espéré qu'il délivrerait les ports, et on avait été déçu ; la lettre de la reine Olympias était également restée sans effet. Au contraire, les ennemis avaient pardessus le marché occupé Salamine, et les troupes d'Alexandre étaient inutilement à la charge du territoire attique. Enfin, l'un des notables proposa dans l'assemblée de nouer des négociations avec Cassandre, disant que l'alliance avec lui pouvait

seule encore sauver la ville. La première effervescence qu'excita cette proposition une fois passée, on se décida à envoyer des ambassadeurs à Cassandre et à traiter avec lui aux meilleures conditions possibles. Après bien des négociations, le traité de paix fut rédigé comme il suit[1] : les Athéniens gardent leur ville, leur territoire, leurs revenus, leurs navires et tout le reste, et sont désormais les alliés et les amis de Cassandre. Cassandre, en revanche, reste quant à présent en possession de Munychie et occupera Panacton[2], forteresse située en Attique, sur la frontière de la Béotie, jusqu'à l'issue de la guerre contre les rois. Le reste des anciennes possessions athéniennes, notamment Salamine, demeure détaché d'Athènes : la constitution de la ville est modifiée par certaines restrictions; ainsi, ceux-là seuls seront comptés comme citoyens dont la fortune imposable s'élève au moins à mille drachmes. Enfin, les citoyens choisissent pour administrateur de la ville un Athénien, qui sera confirmé dans sa charge par Cassandre[3]. Les Athéniens élurent Démétrios, fils de Phanostrate, du dème de Phalère[4], et Cassandre approuva ce choix qu'il avait peut-être suggéré lui-même. En remettant entre ses mains un pouvoir absolu, au fond, en dépit de la constitution démocratique d'Athènes, il le rendait responsable envers lui de la tranquillité et de la soumission du peuple, et Athènes, tout en conservant les apparences de l'autonomie, était en réalité sujette[5].

[1]) La marche des événements se trouve indiquée dans un décret du dème d'Æxonæ en l'honneur de Démétrios de Phalère (C. I Attic., II, nº 584) : ... καὶ πολέμ[ου γενομένου] ἐν τῇ χώρᾳ καὶ χωρισθέντ[ων τοῦ Πειραιῶς] καὶ τοῦ ἄστεος διὰ τὸν [πόλεμον εἰς μερίδ]ας, διέλυσε Ἀθηναίους καὶ πάλι]ν ἐπανήγαγε]ν εἰς τὸ αὐτὸ κ. τ. λ.

[2]) Pausan., I, 35, 5.

[3]) D'après Diodore (XVIII, 74), ἐπιμελητὴς τῆς πόλεως pourrait passer pour le titre officiel du gouverneur de la ville. L'inscription citée tout à l'heure ne le permet pas : d'après Köhler, la lacune qu'on trouve dans le passage καὶ σ[ῖτον εἰσήγαγεν τοῖς Ἀ]θηναίοις καὶ τει χώ[ρᾳ καὶ ...] αἱρεθεὶς ὑπὸ τοῦ δή[μου etc., ne laisse de place que pour ἐπιστάτης ou προστάτης. Strabon (IX, p. 398) dit que Cassandre ἐπέστησε τῶν πολιτῶν Δημήτριον.

[4]) Parmi le grand nombre de textes pouvant servir à faire apprécier le caractère de cet homme remarquable, les plus importants sont Athen., XII, p. 542. Diog. Laert., V, 75. Polyb., XII, 13.

[5]) Dans son livre περὶ τῆς δεκαετείας, que Strabon (*loc. cit.*) qualifie de

Aussitôt après la conclusion de cette paix avec Athènes, vers le commencement du mois de novembre 318 [1], Nicanor revint de la Propontide, avec ses vaisseaux ornés des trophées de la victoire navale et des éperons des trirèmes vaincues. Cassandre le reçut avec de grandes marques d'honneur, et, voulant diriger en personne les autres opérations avec la flotte, il lui remit son ancien commandement de Munychie [2]. Bientôt Cassandre crut s'apercevoir que, après de tels succès, le général avait maintenant des visées plus hautes; qu'il cherchait à s'attacher la garnison de Munychie, qui était restée si longtemps sous ses ordres : on eût dit qu'il songeait à prendre rang parmi les généraux qui se disputaient le pouvoir souverain. Rompre ouvertement avec lui était pour le moment chose impossible; le laisser faire était encore plus dangereux, car Cassandre était obligé de partir. Il fallait user de ruse. Déjà les vaisseaux étaient prêts à faire voile et Cassandre sur le point de s'embarquer, lorsqu'arriva un courrier de Macédoine, apportant des lettres de ses amis de là-bas; ils lui disaient que, vu le mécontentement général contre Polysperchon, les Macédoniens désiraient le voir prendre sa place auprès des rois. Aussitôt il manda Nicanor auprès de lui, lui communiqua les lettres et l'embrassa avec effusion, disant qu'ils avaient maintenant l'un et l'autre des choses plus importantes à faire, et qu'il fallait prendre sur le champ des dispositions provisoires au sujet de l'empire. Tout en parlant ainsi, il conduisit Nicanor dans une maison voisine, pour l'entretenir seul à seul. Là il changea insensiblement le ton de la conversation : une troupe d'hypaspistes qui s'étaient tenus cachés

ὑπομνήματα ἃ συνέγραψε περὶ τῆς πολιτείας ταύτης ἐκεῖνος, Démétrios dit lui-même que οὐ μόνον οὐ κατέλυσε τὴν δημοκρατίαν, ἀλλὰ καὶ ἐπηνώρθωσε. Pausanias (I, 35, 6), au contraire, l'appelle nettement « tyran d'Athènes ».

[1]) Pour cette date, je n'ai d'autre preuve que la vraisemblance intrinsèque. L'assertion courante, à savoir que Démétrios est resté dix ans à la tête de la cité (Diog. Laert., V, 75. Strab. *loc. cit.*), n'est pas tout à fait exacte.

[2]) Polyæn., IV, 11, 1. Diodor., XVIII, 75. C'est, je crois, à cette époque et aux efforts de Nicanor que fait allusion un passage de Dion Chrysostome (*Orat.* XXXI, p. 346) où il est dit que ceux qui veulent railler la ville citent généralement l'épigramme de la statue de Nicanor, ὃς αὐτοῖς καὶ τὴν Σαλαμῖνα ἐωνήσατο.

dans la maison sortit à son appel et s'assura de la personne de Nicanor. Aussitôt Cassandre convoqua l'armée en assemblée et invita qui voudrait à accuser Nicanor. Tandis qu'il faisait occuper Munychie par quelques troupes sous les ordres de Dionysios, l'assemblée, ayant pris connaissance de nombreuses et graves accusations portées contre Nicanor, le condamna à mort.

L'invitation que Cassandre prétextait avoir reçue de Macédoine n'était point entièrement supposée. La jeune reine Eurydice avait noué une intrigue qui ébranla encore plus profondément, et au point le plus vulnérable, la situation de l'empire si embrouillée déjà. A la mort d'Antipater, Eurydice avait sans doute espéré qu'elle pourrait enfin jouer son rôle sous le nom de son époux. Au lieu de cela, Polysperchon, la jugeant peut-être trop jeune pour les grandes affaires, avait invité la reine-mère, qui se trouvait en Épire, à se rendre en Macédoine. Sur le conseil d'Eumène, la vieille reine était restée dans sa retraite; la situation, considérable au début, de Polysperchon fit sans doute qu'Eurydice hésita d'abord par prudence. Elle aura noué ses intrigues en silence. Comme à ce ce moment il y eut une tentative d'assassinat sur le jeune roi Alexandre, et que sa mère Roxane s'enfuit avec lui en Épire, on soupçonna qu'Eurydice était pour quelque chose dans l'affaire[1]. Mais quand son époux fut rentré en Macédoine, que la puissance de Polysperchon eût éprouvé un échec devant le Pirée et Mégalopolis, qu'en Macédoine et en Grèce l'opinion publique se souleva contre lui, elle jeta le masque et se mit à agir plus ouvertement. En peu de temps, vu la complète nullité de son époux, elle eut l'influence qu'elle désirait. Il était dans la nature des choses qu'elle s'adressât aux ennemis de Polysperchon. Cassandre était le plus à proximité : elle entra en négociation avec lui. Les vastes perspectives que lui ouvrait cette alliance l'ont sans doute aidé à prendre si rapidement et d'une façon définitive la haute main en Grèce, quoiqu'il n'eût pas de forces importantes, et ont décidé, par

[1]) Il n'est pas possible que Roxane se soit réfugiée en Épire du vivant même d'Antipater : c'est ce qui résulte du récit de Plutarque (*Eumen.* 13).

exemple, Athènes à se livrer à lui. En même temps survint la victoire de Byzance. Polysperchon était obligé de regagner la Macédoine en toute hâte; pour réparer ses échecs, il devait désirer jeter de nouvelles forces dans la balance. Olympias se décida alors à revenir. Si elle rentrait, si Polysperchon rentrait aussi, Eurydice reconnaissait que c'en était fait du pouvoir qu'elle commençait à peine à acquérir. Elle se décida à appeler Cassandre pour la protéger et le nomma gouverneur général au nom de son époux. Quant à Polysperchon, elle lui envoya l'ordre de remettre l'armée à Cassandre, que le roi avait nommé pour lui succéder au gouvernement général. Elle envoya le même message à Antigone en Asie[1].

Ainsi la grande lutte entre les puissants de l'empire prenait sinon une nouvelle forme, du moins de nouveaux noms. Ce n'était plus la royauté qui était en jeu, et la guerre ne se faisait plus pour ou contre elle : la lutte était maintenant entre Olympias et Eurydice, entre le jeune Alexandre et Arrhidée, entre la race d'Alexandre et celle de Philippe. On mettait en avant des noms de partis, comme on l'avait fait immédiatement après la mort d'Alexandre, à cette différence près qu'autrefois les factions s'étaient formées pour servir les intérêts de la royauté, tandis qu'aujourd'hui, au contraire, la maison royale suivait l'intérêt des partis, et, tout en cherchant à sauver son autorité, allait se perdre, elle et la royauté.

Ici, dans les renseignements qui nous sont parvenus, se trouve une lacune très sensible. Cassandre, une fois débarrassé de Nicanor, passe en Macédoine[2]. « Beaucoup de ses compatriotes embrassèrent sa cause; les villes grecques montrèrent même une véritable ardeur pour entrer dans son alliance, car Polysperchon semblait traiter les intérêts de l'empire et des alliés avec négligence et d'une façon déraisonnable, au lieu que Cassandre, en se montrant affable pour

[1]) Cette lettre disait de Cassandre : *in quem regni administrationem transtulerit* (JUSTIN., XIV, 5, 3).

[2]) ἐκράτευσε δὲ καὶ εἰς Μακεδονίαν καὶ πολλοὺς ἔσχε τῶν ἐγχωρίων ἀφισταμένους πρὸς αὐτόν (DIODOR., XVIII, 75). C'est là la προτέρα ἐμβολή mentionnée par Diodore (XIX, 35).

tout le monde et appliqué aux affaires, gagna beaucoup de partisans[1] ». Au printemps suivant, après avoir fait venir de Macédoine les éléphants que Polysperchon n'avait pas emmenés, Cassandre se trouve de nouveau en Grèce, et lutte avec avantage dans le Péloponnèse[2]. Il nous manque l'histoire de cette expédition en Macédoine, qui remplit l'hiver de 318 à 317. Cassandre a dû rallier beaucoup de partisans, notamment dans les hautes classes des Macédoniens, et réunir, en dehors des éléphants de guerre, des forces importantes. Il semble avoir pensé qu'après cette révolution complète dans le pays, Olympias elle-même n'oserait pas y retourner, et qu'au besoin l'armée restant à la disposition d'Eurydice suffirait à défendre la Macédoine. Quant à lui, il retourna certainement en Grèce pour écraser Polysperchon et réduire les garnisons que celui-ci avait laissées çà et là en différentes villes.

Cependant les événements prirent une autre tournure. Il paraît que Polysperchon, avec son armée extrêmement affaiblie, s'était retiré en Étolie ou en Épire. Cassandre jugea sans doute plus important de s'assurer de la Grèce. Pendant qu'il descendait dans le Péloponnèse, Polysperchon se mit en rapports avec le roi d'Épire Æacide et le décida à armer ses sujets pour ramener en Macédoine, avec son concours, la reine Olympias et le fils d'Alexandre, alors âgé de six ans[3]. On lui promit que sa fille Déidamia épouserait un jour le jeune prince[4]. Eurydice, à cette nouvelle, envoya des messages pressants à Cassandre pour demander un prompt secours : avec des présents et de grandes promesses, elle gagna à sa cause les

[1]) Diodor., XVIII, 75.

[2]) *Quo beneficio devinctus Cassander nihil non ex arbitrio muliebris audaciæ gerit. Dein profectus in Græciam multis civitatibus bellum infert* (Justin., XIV, 5, 4). Cf. Diodor., XIX, 11.

[3]) C'est la version de Diodore (XIX, 11) et de Pausanias (I, 11) : Αἰακίδης τά τε ἄλλα διατέλει ὑπήκοος ὢν Ὀλυμπιάδι καὶ συνεστράτευσε πολεμήσων Ἀῤῥιδαίῳ καὶ Μακεδόσιν, οὐκ ἐθελόντων ἕπεσθαι τῶν Ἠπειρωτῶν. Dexippos (ap. Syncell. p. 504 ed. Bonn.) dit au contraire ; ἡ παρὰ Αἰακοῦ σταλεῖσα... ἢ τοῦτον φυγοῦσα καὶ πρὸς Μακεδόνας ἐλθοῦσα, et Justin (*loc. cit.*) : *cum Epiro in Macedoniam prosequente Æacide veniret.* Je ne sais d'où vient cette allégation, qu'Olympias a été chassée par Æacide ; en tous cas, étant donné les relations des deux personnages, elle est invraisemblable.

[4]) Plut., *Pyrrhus*, 3.

plus actifs et les plus énergiques des Macédoniens; à la tête de l'armée, elle marcha à la frontière, au-devant de l'ennemi, pour lui barrer l'entrée du pays; son camp était à Evia [1]. Olympias désirait voir terminer la guerre d'un seul coup. Les deux armées campaient l'une en présence de l'autre [2]. Mais les Macédoniens, dans l'armée d'Eurydice, déclarèrent que jamais ils ne combattraient contre la mère de leur grand roi; ils passèrent du côté d'Olympias. Aussitôt après, Philippe Arrhidée fut fait prisonnier avec toute sa cour. Eurydice réussit à s'enfuir à Amphipolis avec un de ses intimes, Polyclès; mais elle y fut rejointe et mise sous bonne garde. Partout la Macédoine accueillit avec allégresse la mère du grand Alexandre. Elle avait maintenant le pouvoir de venger toutes les insultes qu'elle avait subies; les sombres passions de cette âme sauvage, qui avaient couvé durant de si longues années, éclatèrent avec une énergie d'autant plus redoutable. N'était-ce pas Antipater qui l'avait outragée, elle, la mère du conquérant du monde, et l'avait forcée à s'enfuir en Épire? N'était-ce pas lui qui avait traduit sa fille Cléopâtre devant un tribunal macédonien pour demander sa mort? N'était-ce pas son fils à cet Antipater, Iollas, qui, au dire de tout le monde, avait donné à Alexandre la coupe empoisonnée? N'était-ce pas encore un fils d'Antipater qui, allié avec les potentats rebelles de l'Asie, luttait contre le gouverneur général, comme champion de cette odieuse Eurydice? Elle se rappelait aussi le passé. Souvent le roi Philippe l'avait délaissée pour des femmes thraces ou thessaliennes. Elle détestait les bâtards, comme jadis elle avait brûlé de ja-

[1]) En ce qui concerne la situation géographique d'Evia, je ne sais rien de plus que ce que WESSELING (ad Diodor. XIX, 11) cite de Cl. Ptolémée, c'est-à-dire, que la ville se trouve sur la frontière des Dassarétiens. L'endroit en question serait donc aux alentours du lac Lychnitis, par conséquent, au nord de l'Épire, dans la région que possédait jadis l'Illyrien Clitos (Cf. *Hist. d'Alexandre*, p. 115. 132, 3), et où plus tard son fils Pleuron et son petit-fils Agron s'étaient constitué une principauté. Probablement, les voies plus proches de la frontière thessalienne étaient barrées par les alliés de Cassandre en Thessalie, et l'Illyrie était alliée avec Æacide.

[2]) Douris (fr. 24, ap. ATHEN. XIII, p. 560) raconte à sa manière comment Olympias et Eurydice menèrent leurs armées au combat, la première à la façon des bacchantes, au bruit des tympanons, l'autre en Amazone, armée à la macédonienne.

lousie contre leurs mères; elle haïssait cet Arrhidée idiot, fils d'une danseuse thessalienne; elle haïssait doublement cette Eurydice, la fille de la sauvage Cynane, elle qui, dans sa présomption, avait songé à s'emparer de l'empire par un coup de main. Ce couple odieux, leurs partisans, les amis de Cassandre, tous ceux qui l'avaient outragée jadis pour faire leur cour à Antipater, toute la Macédoine enfin était maintenant dans sa main. On eût dit que, dans son âme, il n'y avait plus qu'une seule et unique pensée, la pensée de la vengeance. Elle ordonna d'emmurer Arrhidée et Eurydice dans un étroit espace, et de leur faire passer par une petite ouverture des aliments, juste assez pour que la mort par la faim ne finît pas trop vite leurs tortures. L'effroyable supplice de ces malheureux la comblait de joie; elle prenait plaisir à y ajouter de nouvelles tortures. Les cœurs endurcis des soldats en furent eux-mêmes touchés; bientôt le mécontentement fut général. Pour prévenir un éclat, la reine ordonna à quelques Thraces de percer de leurs flèches le roi dans sa tour. Eurydice, hautaine jusque dans la mort, criait tout haut, de façon à être entendue des passants, qu'elle seule avait des droits à la royauté; que son père Amyntas avait été frustré du trône, son héritage paternel, par le roi Philippe et mis à mort par le roi Alexandre; elle était l'héritière de la royauté et l'épouse du roi de Macédoine. Bientôt après, Olympias lui envoya une épée, une corde, et une coupe de poison, en lui disant de choisir; sans laisser échapper une plainte, mais suppliant les dieux de faire qu'un jour Olympias fût heureuse de recevoir les mêmes présents, elle pansa les blessures de son époux frappé à mort, le couvrit de son manteau, et, attachant sa propre ceinture au chambranle de la porte, elle se pendit[1]. Ainsi débarrassée du roi et de la

[1]) DIODOR., XIX, 11. ÆLIAN., *Var. Hist.* XIII, 36. PAUSAN., VIII, 7, 7. I, 11, 3. JUSTIN., XIV, 5, 3. Le texte de Dexippos (ap. SYNCELL., p. 504 ed. Bonn.) est fortement corrompu. Le Canon des Rois, document parfaitement authentique, qui fait commencer la première année de Philippe au 1er Thoth 324, lui accorde sept années, autrement dit, fait finir sa dernière année en novembre 317. On trouve une indication plus exacte dans Diodore (XIX, 11): βασιλέα γεγενημένον ἓξ ἔτη καὶ μῆνας τέτταρας. Si l'élévation d'Arrhidée au trône a eu lieu vers le commencement de juillet 323, sa mort tombe à la fin d'octobre ou au commencement de novembre 317, sous l'archontat de

reine, Olympias tourna sa fureur contre leurs amis. Elle fit assassiner Nicanor, frère de Cassandre, violer la tombe de son autre frère Iollas, exécuter des centaines de ses partisans, qui appartenaient à la plus haute noblesse du pays. C'est avec cette hâte cruelle qu'Olympias accomplit l'œuvre de sa vengeance. Les Macédoniens, qui avaient salué son retour avec allégresse, se détournaient maintenant d'elle avec horreur; tout le monde soupirait après un changement au pouvoir, que la colère des dieux semblait avoir fait tomber aux mains d'une reine pareille aux Furies.

Cassandre assiégeait la ville de Tégée dans le Péloponnèse lorsqu'il fut informé de la victoire d'Olympias, des actes de cruauté commis ensuite, de l'irritation générale parmi les Macédoniens. Il résolut d'aller aussitôt en Macédoine. En vain les alliés le conjurèrent de ne pas les abandonner, de ne pas les livrer à Alexandre, qui était sur le point d'envahir le Péloponnèse avec une armée : c'était plus que jamais le moment opportun pour se saisir de la Macédoine; une fois maître du pays, Cassandre espérait venir facilement à bout de ses adversaires en Grèce. Il repassa l'isthme avec une hâte extrême et arriva en Béotie; là il apprit que, pour plaire à Olympias et à Polysperchon, les Étoliens s'étaient avancés jusqu'aux Thermopyles et barraient le passage. Pour ne pas perdre de temps, il réunit autant de navires qu'il put en trouver en Eubée et en Locride, afin de se transporter par mer en Thessalie[1].

En apprenant que Cassandre accourait du Péloponnèse, Polysperchon était parti de Macédoine et s'était rendu par les montagnes dans la province de Perrhébie : là, il avait occupé les passages, espérant du reste que la difficulté de franchir les Thermopyles arrêterait longtemps l'ennemi. Tout à coup, Cassandre parut avec son armée en Thessalie. Polysperchon n'était pas en mesure de couvrir à la fois les défilés de la Per-

Démogène (Ol. CXV, 4). C'est d'après cette date assurée qu'il faut ordonner les traditions souvent embrouillées qu'on rencontre à partir de la mort d'Antipater (janvier 319).

[1]) Diodor., XIX, 35. A cette époque, les Spartiates redoutaient une agression de la part de Cassandre, et ils élevèrent pour la première fois une muraille autour de leur ville ((Justin., XIX, 5).

rhébie et la route de Tempé; il envoya en Macédoine, pour dire qu'on expédiât le plus vite possible des troupes chargées d'occuper les passages de Tempé. Déjà Cassandre avait détaché contre lui personnellement le stratège Calas[1], pour le tenir en haleine pendant que Dinias, à la tête d'un corps de troupes suffisant, prenait les devants, s'emparait rapidement de Tempé et refoulait les troupes envoyées là par Olympias. L'armée victorieuse était maîtresse de la route qui va à Pella par Dion et Pydna; elle grossissait de jour en jour, en accueillant dans ses rangs ceux qui détestaient la domination d'Olympias.

Olympias comprit la gravité du danger qui la menaçait; comme Polysperchon avait fort à faire pour couvrir tout au moins l'accès des provinces supérieures et les routes qui mènent en Épire, elle nomma stratège Aristonous, fils de Pisæos, qui avait déjà fait partie des sept gardes du corps d'Alexandre, en lui enjoignant de défendre le plat pays contre Cassandre; quant à elle, elle se jeta dans la ville forte de Pydna, au bord de la mer. Elle avait avec elle le jeune roi et sa mère Roxane, Thessalonice, Déidamia, la fille du roi Æacide, la fille d'Attale, et quantité de dames nobles. C'était une cour trop nombreuse pour le siège auquel il fallait s'attendre; il n'y avait même pas d'approvisionnements suffisants dans la forteresse. En fait de forces défensives, la reine avait quelques cavaliers ambraciotes, la plus grande partie des troupes au service de la maison royale[2], tous les éléphants, Cassandre ne les ayant pas emmenés avec lui dans le dernier hiver. Ces forces n'étaient certainement pas suffisantes pour résister au nombre; mais elle espérait pouvoir tenir jusqu'à ce qu'elle reçût des secours par mer, notamment de la part du fils de Polysperchon, Alexandre, et des Grecs, qui défendraient son gouvernement et l'intérêt de la démocratie. Elle comptait qu'Æacide viendrait d'Épire la débloquer, qu'Aristonous se joindrait à Polysperchon et chasserait l'ennemi.

Cependant, changeant de route, Cassandre avait envahi la

[1]) Ce Calas est-il celui qui, dans les premières années d'Alexandre, était satrape de la Petite-Phrygie, le fils d'Harpalos, ou était-ce un autre Calas, c'est ce qu'il est maintenant impossible de préciser.

[2]) τῶν περὶ τὴν αὐλὴν εἰωθότων διατρίβειν στρατιωτῶν (DIODOR., XIX, 35).

Macédoine par les défilés de Perrhébie[1] et s'était dirigé sur Pydna à marches forcées. Il cerna rapidement la ville, et l'entoura d'une ligne d'ouvrages et de fossés allant de la mer à a mer; il fit dire aux États qui seraient disposés à lui prêter leur concours[2] d'envoyer des vaisseaux, des projectiles et des machines de guerre de toute sorte, pour assiéger en même temps la ville du côté de la mer. A la nouvelle qu'Æacide allait quitter l'Épire avec une forte armée pour délivrer la reine, il envoya Atarrias[3] avec une partie de ses troupes contre lui, et celui-ci fit une telle diligence que les défilés de l'Épire étaient occupés avant l'arrivée des Épirotes. Si ceux-ci s'étaient déjà rendus de mauvaise grâce à l'appel de leur prince, ils murmuraient bien plus fort maintenant qu'il fallait attaquer l'ennemi en possession des défilés; bientôt ils se mirent en révolte ouverte. Æacide licencia ceux qui ne voulaient pas aller plus loin, pour atteindre d'autant plus sûrement Pydna avec les gens décidés; mais le nombre de ceux qui lui restèrent fidèles était trop petit pour qu'à leur tête il pût forcer le passage. Ceux qui étaient rentrés sans lui au pays provoquèrent un soulèvement général en Épire. Pour la première fois, depuis des siècles que les descendants d'Achille régnaient sur les Molosses, le roi, d'un accord unanime, fut déclaré déchu. Beaucoup de ses amis furent tués, d'autres échappèrent par la fuite. Quelques fidèles emportèrent le fils unique du roi, Pyrrhos, alors âgé de deux ans, au milieu des plus grands dangers, et le menèrent dans le pays du prince des Taulantins, Glaucias[4]. Les Épirotes firent alliance avec Cassandre, et celui-ci leur envoya

[1]) Diodore (XIX, 36) dit : τὰ κατὰ τὴν Περραιβίαν στενά, c'est-à-dire probablement le défilé de Voloustana (décrit avec précision par H. Barth), qui conduit par Phylacæ (Seldvisdje) au milieu du bassin de l'Haliacmon, tandis que Polysperchon, pour couvrir les deux défilés qui se trouvent plus haut, a dû reculer plus loin du côté de l'ouest, vers Tricca, par exemple, ou avoir été refoulé par Calas.

[2]) παρὰ τῶν συμμαχεῖν βουλομένων (Diodor., XIX, 36).

[3]) Est-ce toujours le vieil Atharrias qui figure dans l'histoire d'Alexandre, tradition de Clitarque (Curt., V, 2, 5. Cf. *Hist. d'Alex.* p. 215, 1. 641, 2), c'est ce qu'on ne saurait dire.

[4]) Plut., *Pyrrh.* 2. On dit bien qu'il n'y a jamais eu d'autre révolte contre les princes épirotes, mais Wesseling émet là-dessus des doutes qu'il justifie en renvoyant à Diodore (XV, 13).

Lyciscos comme gouverneur et stratège[1]. Avec la tournure qu'avaient prise les événements, non seulement la reine perdait son principal allié, mais beaucoup de Macédoniens qui avaient hésité jusque-là à prendre parti, regardant la cause d'Olympias comme perdue, passèrent dès lors du côté de Cassandre. Aristonous avait, il est vrai, réuni quelques milliers de soldats; mais il était trop faible pour pouvoir débloquer Pydna. L'unique espoir de la reine, c'était donc Polysperchon; mais Calas, lieutenant de Cassandre, qui campait en face de lui, trouva moyen de distribuer aux soldats de son adversaire de riches présents : ils désertèrent en foule et passèrent dans son camp. Le gouverneur général n'en conserva qu'un petit nombre; lui non plus ne pouvait rien faire pour délivrer la reine[2].

Cependant Cassandre tenait Pydna étroitement assiégée; si la rigueur de la saison l'empêchait de donner l'assaut aux solides fortifications de la ville, en revanche, celle-ci était d'autant plus soigneusement cernée par terre et par mer. Bientôt on y manqua du nécessaire : déjà les soldats ne recevaient plus que cinq chénices de farine pour un mois, juste autant qu'un esclave en recevait autrefois pour une ration de cinq jours. Pour nourrir les éléphants, on fit broyer des poutres qu'on leur servait en guise de nourriture, et l'on abattit les chevaux pour manger leur chair. Olympias espérait toujours voir arriver une armée de secours et ne voulait pas entendre parler de reddition. Les éléphants, mourant de faim avec cette misérable nourriture, tombaient l'un après l'autre. Les cavaliers

[1]) ἐπιμελητὴν ἅμα καὶ στρατηγὸν (DIODOR., XIX, 36). Plutarque (*Pyrrh.* 2) dit au contraire que les Molosses avaient chassé Æacide et l'avaient remplacé sur le trône par les « enfants de Néoptolémos ». En fait de fils de Néoptolémos (mort vers 360), nous n'en connaissons pas d'autres qu'Alexandre le Molosse, qui avait péri en Italie en 330, et il ne peut être question de ses deux filles, Olympias et Troas, la mère d'Æacide. La nomination d'un intendant et stratège paraît indiquer que l'Épire tomba sous la dépendance de la Macédoine. Néoptolémos, le fils d'Alexandre le Molosse, avait alors entre 17 et 20 ans, et, si les Épirotes l'avaient pris pour roi, il aurait pu gouverner sans tuteur : par conséquent, l'Épire était officiellement sous le protectorat de la Macédoine. Cependant, Diodore se contente de dire : παραλαβόντος τὴν Ἤπειρον τῇ συμμαχίᾳ.

[2]) DIODOR., XIX, 36.

qui ne faisaient pas partie de la levée régulière[1] furent privés de leurs rations; la plupart moururent de faim, ainsi que beaucoup de soldats macédoniens. Quelques Barbares se nourrissaient des cadavres des morts. Les chefs des troupes de la maison royale faisaient enterrer les morts ou ordonnaient de les jeter par-dessus les murs, mais le nombre en était trop considérable. Bientôt la ville fut remplie de cadavres en décomposition et d'émanations fétides, de telle sorte que non seulement les princesses, mais les vieux soldats eux-mêmes ne pouvaient plus supporter cette puanteur, ce spectacle épouvantable, cette affreuse misère. Seule, la vieille reine restait inébranlable. La saison s'avançait; les rayons plus chauds du soleil exaltèrent encore l'odeur de la putréfaction. Impossible de trouver de la nourriture pour les soldats; à peine pouvait-on subvenir aux besoins de la reine et de son entourage immédiat. Les troupes demandaient ou la reddition de la ville ou leur congé. Elles furent licenciées. Cassandre leur fit bon accueil et les répartit dans les différentes villes du pays. En donnant cette preuve de mansuétude, et en propageant la nouvelle qu'Olympias était dans une situation désespérée, il comptait arrêter les soulèvements qui commençaient en maint endroit en faveur de la reine. En effet, les provinces éloignées étaient encore aux mains des stratèges Aristonous et Monimos, et la fermeté orgueilleuse avec laquelle la reine résistait, le triste sort de la maison royale, devaient provoquer des sympathies qu'il suffirait d'exploiter pour amener la délivrance. Mais les récits des soldats licenciés montrèrent que la cause d'Olympias était perdue. Aussi les provinces du nord elles-mêmes se déclarèrent-elles en faveur de Cassandre. Aristonous et Monimos[2] n'étaient plus en état de tenir en rase campagne; ils se retirèrent, l'un sur Amphipolis, l'autre sur Pella, abandonnant la partie.

Alors, perdant tout espoir d'être secourue, Olympias résolut de s'enfuir. Une pentère fut mise à la mer pour la recevoir, elle et les siens. Quand elle arriva sur la plage, le vaisseau

[1]) τῶν δὲ ἱππέων οἱ μὲν ἔξω τάξεως ὄντες (Diodor., XIX, 49).

[2]) Ce Monimos est sans aucun doute celui que Plutarque (*fr.* 18, ap. Athen., XIII, p. 609) appelle fils de Pythion : il n'y aucune raison de corriger en Python.

n'y était plus: Cassandre l'avait capturé. Un déserteur lui avait appris le projet de la reine. Elle comprit qu'il ne lui restait plus d'espoir[1]. Elle envoya donc des ambassadeurs à Cassandre pour négocier un traité. Il demanda la reddition à merci; c'est à peine si elle obtint la vie sauve, et elle n'obtint de garantie que pour sa propre personne. C'est ainsi que Pydna fut prise au printemps de 316 : la famille royale était entre les mains de Cassandre[2].

Il envoya des troupes devant Pella et Amphipolis, pour demander la reddition de ces places. Monimos se rendit sans faire de résistance. En revanche, Aristonous avait, quelques jours auparavant, défait Crateuas, stratège de Cassandre, passé au fil de l'épée la plus grande partie de son corps d'armée, et il tenait le reste, environ 2,000 hommes, assiégé dans une ville de la Bisaltie où Crateuas s'était jeté; celui-ci fut obligé de capituler. Aristonous espérait maintenant pouvoir tenir à Amphipolis jusqu'à ce que Polysperchon et son fils amenassent des renforts ; il comptait aussi qu'Eumène enverrait des secours d'Asie. Aussi refusa-t-il de se rendre, disant qu'il voulait défendre la cause du roi et de la reine, et qu'il mourrait plutôt que de violer son serment de fidélité. Mais quand il eut reçu des lettres de la reine qui lui prescrivaient de rendre la ville et le déliaient de ses engagements, il ouvrit les portes. Il obtint sécurité complète pour sa personne.

Cassandre était maître de la Macédoine; son premier soin

1) πεντήρη ναῦν κατασπᾶν ἐπεχείρησε (DIODOR., XIX, 50). Par conséquent, il y en avait là sur la plage, probablement dans les νεωσοίκοις de Pydna. D'après le récit de Polyænos (IV, 11, 3), Polysperchon envoie un messager avec une πεντεκοντήρη à Pydna : le messager est arrêté, puis envoyé avec la lettre du gouverneur général à la reine, qui, trompée de cette façon, essaie de fuir et se voit ou se croit trahie même par ses derniers fidèles. Nous ne chercherons point si ce détail est emprunté à Douris, car Justin (XIV, 6, 5), dans un extrait, il est vrai, très sommaire, se contente de dire : *longæ obsidionis tædio pacta salute victori se tradidit.*

2) Diodore (XIX, 50, 1) commence par τοῦ ἔαρος ἀρχομένου... le dernier acte du siège : il le met sous l'archontat de Démoclide (Ol. CXVI, 1), c'est-à-dire, d'après sa manière de compter, en 316, et non pas en 315, comme le croit C. MÜLLER (*Fragm. Hist. Græc.* III, p. 694). Les chronographes (EUSEB., I, p. 231 ed. Schœne) adjugent à Philippe Arrhidée les sept années juliennes qu'ils comptent de Ol. CXIV, 2 à Ol. CXV, 4, c'est-à-dire de 323 à 317, et ils font entrer une année d'Olympias dans les 19 années de Cassandre.

fut de s'assurer la possession de sa conquête, sur laquelle il fondait des espérances plus hardies encore. Il craignait les vaincus, cet Aristonous qui, jadis avantagé par Alexandre et tenu en haute estime par les Macédoniens, dévoué complètement à la cause de la royauté, pouvait entraver ses projets, et qui était certainement disposé à recommencer : il craignait cette vieille reine Olympias pour qui, dans quelque exil qu'elle vécût humiliée et impuissante, le nom de son fils Alexandre le Grand était une source intarissable de puissance ; il craignait ce petit Alexandre, héritier légitime de l'empire, autour duquel les mécontents pouvaient se rallier à la première occasion, cet enfant dont les droits pouvaient devenir un levier puissant aux mains des autres potentats et les autoriser, sous prétexte de défendre la dynastie, à intervenir sans ménagement ni scrupule. Cassandre n'osait agir ouvertement ; il tâcha d'arriver à son but par des détours. A quelque temps de là, on apprit que des parents de Crateuas avaient assassiné le garde du corps Aristonous. Une assemblée générale des Macédoniens fut convoquée. Cassandre leur demanda ce qu'ils voulaient qu'on fît d'Olympias : les proches parents de ces cent nobles que la reine avait fait exécuter l'année précédente se présentèrent en habits de deuil, se lamentant sur la perte des leurs, et demandèrent sa mort. La sentence fut prononcée, sans qu'elle fût présente pour se défendre ou que personne parlât en sa faveur. Cassandre envoya prévenir la reine en toute hâte, disant qu'elle avait encore le temps de fuir, et il lui fit offrir un vaisseau qui la transporterait à Athènes en toute sécurité. Il voulait non pas la sauver, mais la voir reconnaître et confirmer le jugement en prenant la fuite ; si l'on se débarrassait d'elle en route, elle aurait l'air d'avoir bien mérité son sort. Olympias répondit qu'elle n'avait pas l'intention de sauver sa vie par la fuite, et qu'elle était prête à défendre sa cause devant les Macédoniens. Mais Cassandre n'osa pas s'exposer à ce danger ; il craignait sa hardiesse, l'impression que produirait cet orgueil indompté, la mémoire de Philippe et d'Alexandre qu'elle ne manquerait pas d'invoquer, enfin, l'esprit changeant des Macédoniens et un mouvement subit en faveur de la reine. Elle devait mourir. Deux cents hommes furent en-

voyés pour exécuter le jugement, avec ordre de la tuer sans autre forme de procès. Ils entrèrent au château où se trouvait Olympias. Couverte de pourpre, ornée du diadème, appuyée sur deux femmes de sa suite, elle s'avança à leur rencontre. Ils reculèrent; ils n'osaient porter la main sur la mère d'Alexandre. Alors Cassandre chargea de cette corvée sanglante les parents des Macédoniens qui avaient été exécutés. Accablée de pierres auxquelles elle offrait sa poitrine, le regard assuré, sans plaintes et sans larmes, préoccupée encore en mourant d'arranger ses cheveux gris et d'envelopper dans les plis de sa robe son corps qui s'affaissait, Olympias rendit l'âme[1].

C'est un spectacle émouvant que de voir la grandeur aux prises avec la grandeur et succomber; mais, quand les derniers géants d'une grande époque, emportés de faute en faute par la folie des passions déchaînées, se trouvent enlacés et renversés par une astuce patiente qui les guette, afin qu'une race plus petite, accomplissant l'arrêt divin, se partage leurs dépouilles et se pavane sous leur parure, alors on dirait que la destinée se joue de la grandeur et de sa chute.

La mort d'Olympias délivrait Cassandre de sa plus grave préoccupation. Il aurait bien voulu aussi se débarrasser de Roxane et de son fils, pour ceindre son propre front du diadème de l'enfant. Mais, pour le moment, on parlait trop de la mort d'Olympias pour qu'il pût risquer immédiatement le dernier pas et arriver à son but. Il ne savait pas non plus quelle tournure prendrait la grande lutte en Orient. Il se contenta donc de tenir prisonniers l'enfant et sa mère à Amphipolis, sous la surveillance de Glaucias. Il ordonna d'éloigner les enfants qui étaient élevés avec le jeune roi, et d'écarter d'eux toute espèce de cour: les prisonniers devaient être confinés et tenus à part, pour qu'ils apprissent à oublier que le diadème du monde leur appartenait. Par ses soins, Cynane, Philippe Arrhidée et Eurydice furent ensevelis à Ægæ dans le tombeau des rois, avec les plus grands honneurs, et de superbes jeux funèbres furent célébrés à cette occasion[2]. Lui-même épousa Thessalonice, fille

[1]) Justin., XIV, 6, 6. Diodor., XIX, 51. Pausan., IX, 7.

[2]) D'après Diyllos, au XI[e] livre de son *Histoire* (ap. Athen., IV, p. 155 a), ceci arriva après la campagne de Grèce qui sera relatée plus loin.

du roi Philippe[1] : elle devait lui apporter des droits sur la royauté, dont il évitait seulement encore de prendre le nom. Pour tout le reste, il agissait comme s'il était le roi du pays. Il fonda même une ville à laquelle il donna son nom, Cassandria, sur la presqu'île de Pallène, et il y appela le reste des populations de Potidée, d'Olynthe et de quelques autres villes chalcidiennes détruites par Philippe[2]. La ville fut dotée on ne peut plus largement de terres propres à la culture et de droits de toute sorte[3]. Personne ne pouvait plus douter des intentions de Cassandre. Comme la suite du récit le montrera, la seule chose qui l'arrêtait encore, c'était la peur de froisser les potentats qui, en Asie, poursuivaient le même but; du côté de l'armée et du peuple, point d'obstacles, à vrai dire, sur sa route. Ceci prouve que tout le monde regardait la maison royale d'un œil indifférent, ou bien encore, que la crainte du sanguinaire vainqueur était plus forte que l'attachement à la malheu-

[1]) D'après le grammairien Lucillus ou Lucius de Tarrha, dans son *Histoire de la ville de Thessalonique* (Steph. Byz., s. v.), sa mère Nicésipolis aurait été une nièce de Jason de Phères. La tradition première (Satyrus ap. Athen. XIII, p. 557. Strab., VII, p. 330, *fr.* 24) ne parle pas de cette parenté avec le célèbre potentat thessalien, et l'on est tenté de croire que ce pourrait bien être une invention du patriotisme local. Diodore (XIX, 52, 1) dit du mariage de Cassandre : σπεύδων οἰκεῖον αὐτὸν ἀποδεῖξαι τῆς βασιλικῆς συγγενείας, et plus loin (XIX, 61, 2) : Θετταλονίκην βιασάμενος ἔγημε.

[2]) Diodor., XIX, 51. Strab., VII, p. 231. Liv., XLIV, 10, 11. Scylax, v. 628.

[3]) Une entreprise non moins heureuse fut la fondation de Thessalonique, que l'on doit attribuer, avec la majorité des auteurs anciens, à Cassandre : d'autres disent, il est vrai, qu'elle fut fondée par Philippe à la suite d'une victoire sur les Thessaliens, ou parce qu'il avait vu là et épousé une jolie fille (ceci se rapporterait plutôt à Cassandre). Voy. Etym. Magn. Steph. Byz. s. v. Constant. Porphyrog., II, cap. *De Therm.* Julian. Imp., *Orat.* III, p. 107. Je mentionnerai encore la fondation d'Ouranopolis, au sommet du mont Athos (*in cacumine.* Plin., *Hist. Nat.* IV, 10, § 37), sur l'emplacement, ou, comme le veut Leake, dans le voisinage d'Acrothoi (Ἀκράθωοι ap. Strab., VII, p. 331. *exc.* § 33. *Acrothon* ap. Pompon. Mel., II, 2). La dite ville fut fondée, au rapport de Strabon (VII, p. 331. *exc.* § 35) par le frère de Cassandre, Alexarchos (et non pas Alexandros), un « savant » étonnant, en effet, comme le prouve la charmante anecdote racontée par Athénée (III, p. 98) et par Clément d'Alexandrie (*Protrept.* ch. 4, p. 10, ed. Sylburg). Son existence est confirmée par une monnaie qui porte la légende ΟΥΡΑΝΙΑΣ ΠΟΛΕΩΣ (Eckhel, *Doctr. Numm.* V, p. 69) ainsi que par le tétradrachme récemment acquis par le cabinet de Berlin (dont le poids, il est vrai, n'excède pas 13 gr. 3) et portant la légende ΟΥΡΑΝΙΔΩΝ.

reuse famille du grand roi. Peut-être aussi Cassandre s'imaginait-il justifier, par son mariage avec la fille de Philippe, sa conduite avec la mère d'Alexandre et ce qu'il comptait faire de sa veuve et de son fils.

Parmi les Diadoques et les Épigones, il n'en est peut-être aucun dont le caractère ait été plus diversement jugé que celui de Cassandre. On fait ressortir que c'était un esprit d'une haute culture, et qu'il aimait démesurément Homère[1]; qu'il avait entretenu des relations avec des hommes d'une très grande valeur scientifique. On peut bien dire aussi que sa position était plus difficile et ses actions plus sujettes à être mal interprétées que celles des autres grands; que sa situation le mit constamment en conflit avec les Grecs et la maison royale, adversaires envers lesquels on n'est que trop disposé à la partialité; qu'il faut louer sous plus d'un rapport sa perspicacité, le choix intelligent des voies et moyens, sa fermeté et sa persévérance dans l'exécution de ce qu'il jugeait nécessaire. Il faut avouer aussi que jamais, comme, par exemple, Polysperchon, il n'a compromis ses chances de succès par des demi-mesures et des scrupules qui peuvent être la marque d'un bon cœur, mais non pas une preuve d'intelligence. En réalité, c'est un caractère; il a l'énergie de poursuivre d'un pas sûr le but qu'il s'est fixé et de l'atteindre à tout prix. Mais on ne trouve pas chez lui un seul trait qui puisse vous réconcilier avec la dureté et la froideur de son tempérament, encore que les circonstances puissent y être pour quelque chose. Pendant que les hommes de son âge (il a dû naître vers 354) traversaient l'Asie en combattant avec le grand roi, il avait vécu dans ses foyers, auprès de son père. Le premier fait que la tradition nous rapporte sur son compte, c'est qu'il fut envoyé à Babylone pour présenter la justification de son père, qu'Alexandre voulait mander auprès de lui, et qu'il offensa son maître et la majesté royale en souriant ironiquement de choses que comportait l'étiquette de la cour. Le temps et le but élevé qu'il voyait devant lui ont pu lui apprendre à contenir les éclats de son caractère brutal et violent; mais sa

[1]) Athen., XIV, p. 620.

conduite avec la famille royale, sa haine et son mépris pour tout ce qui rappelle la mémoire du grand roi, blesseront toujours le sentiment. Si sa prudence sait à l'occasion paraître clémente, conciliante, généreuse, ce masque ne dissimule pas son vrai caractère, qui paraît plus repoussant à mesure qu'on le trouve plus égoïste, impitoyable et tyrannique. Il a un trait bien accusé du *principe volendosi mantenere* de Machiavel : il entend les *crudeltà ben usate*, et il a appris *a essere non buono ed usarlo non usarlo secondo la necessità*.

Tandis qu'une nouvelle époque, de nouveaux progrès, se développent sous le sceptre des autres Diadoques, son action à lui n'apparaît que sous une forme négative ; il n'a fait qu'abaisser l'esprit macédonien qui s'était élevé si haut, détruire ce qu'une grande époque et de grandes actions avaient créé. Le Destin l'a choisi entre tous pour être le bourreau de la famille royale.

CHAPITRE DEUXIÈME

(318-315)

Situation des satrapies orientales. — Pithon contre les satrapes. — Eumène en Phénicie. — Expédition d'Eumène du côté de l'Orient. — Eumène allié aux satrapes. — Expédition d'Antigone en Orient. — Défaite d'Antigone sur le Copratas. — Expédition d'Antigone en Médie. — Les alliés en Perse. — Bataille dans la Paraetacène. — Les alliés dans leurs quartiers d'hiver. — La campagne d'hiver. — Complot contre Eumène. — Bataille dans la Gabiène. — Eumène livré à Antigone. — Mort d'Eumène. — Caractère d'Eumène. — Défection et mort de Pithon. — Soulèvement des partisans de Pithon. — Antigone distribue les satrapies. — Antigone à Suse. — Fuite de Séleucos. — Caractère d'Antigone. — Coup d'œil rétrospectif.

Les années suivantes sont remplies par des expéditions des plus intéressantes : il s'agit de la domination sur les satrapies supérieures ; Eumène essaie d'y défendre la cause de la royauté contre le parti des usurpateurs, au nom desquels Antigone le poursuit.

C'est le berceau de l'ancien empire médo-persique qui est le théâtre de la lutte. Ce qui est remarquable, c'est que les peuples eux-mêmes, à ce qu'il semble, restent complètement désintéressés de la lutte. Sans doute, ils étaient redevables au nouveau régime qui leur était survenu de maint progrès et de mainte amélioration; ils étaient, par exemple, moins écrasés par les levées militaires que jadis; mais ce n'est certainement pas ce motif qui les maintint dans l'obéissance.

Depuis la mort d'Alexandre, leurs rapports avec l'empire étaient effectivement devenus différents de ce qu'avait voulu le roi. Depuis qu'à la place du grand roi, les factions des grands dominaient l'empire, ils n'étaient plus, aux yeux de

ceux-ci et de leurs Macédoniens, que des Barbares vaincus, un peuple conquis : leur dépendance était au moins aussi complète qu'aux plus mauvais jours du gouvernement des satrapes perses. Ils n'avaient aucune part, aucun droit, dans le règlement de ces grandes questions pour lesquelles les stratèges et les satrapes luttaient les uns contre les autres avec leurs armées, détruisant de leurs propres mains ce que leur grand roi avait fondé, ruinant dans cette lutte et les formes et les forces qui leur auraient permis d'arriver au but de leurs prétentions et de les asseoir sur des bases solides. Il importait peu à ces gens, méprisés et exclus des affaires, que leurs maîtres s'appelassent satrapes, stratèges, rois, gouverneurs généraux ou autre chose. Si la puissance gréco-macédonienne continuait à s'user ainsi dans des luttes sans cesse renaissantes, il faudrait bien qu'un jour cette caste seigneuriale, si fière encore, revînt s'appuyer, en fin de compte, sur ceux mêmes qu'elle méprisait alors comme des vaincus et des Barbares. Pour le moment, les sombres nuages qui passaient bien haut au-dessus de leurs têtes éclataient en tempêtes et en ouragans incessants, mais ces convulsions hâtaient d'autant le morcellement et la transformation de l'empire, que le grand roi n'avait pas entendu fonder exclusivement pour ceux qui se croyaient autorisés à le posséder comme un butin ou à le partager.

Il était dans l'ordre des choses que ce mouvement se prononçât en premier lieu dans les satrapies orientales. Les satrapes de ces régions n'avaient pris pour ainsi dire aucune part aux luttes qui, durant les premières années après la mort d'Alexandre, ébranlèrent tout l'Occident. Puis la nomination de Pithon comme stratège, nomination qui, comme nous pouvons le supposer, n'était pas faite encore au partage de Triparadisos, amena un changement sensible. Certainement, l'ambition de Pithon n'était pas satisfaite de ce que, malgré le rôle qu'il avait joué lors de la chute de Perdiccas, ses possessions antérieures n'eussent pas été agrandies dans ce partage. Peut-être la stratégie des satrapies supérieures était-elle le prix que lui offrait la coalition contre le nouveau gouverneur général, afin de l'empêcher de prendre parti pour lui et pour

Eumène. Dans les provinces supérieures, il pouvait paraître absolument nécessaire de mettre le commandement des forces militaires dans une seule main, afin que les satrapes de ces provinces ne prissent pas prétexte de la cause royale pour se déclarer contre la coalition et ne songeassent pas à acquérir un pouvoir indépendant, comme Cassandre, Ptolémée et Antigone. C'était bien de ce côté que se dirigeaient les pensées de Pithon, et on en avait vu la preuve dans les mesures prises par lui à l'égard des garnisons des colonies orientales qui retournaient au pays[1]; maintenant, la puissance royale et le gouvernement général, qui avait à ce moment-là entravé ses projets, allaient déclinant, et il était moins que jamais conforme à son orgueil et son intérêt de prendre parti pour le Cardien et le fantôme de majesté royale qu'il représentait. Comme, en sa qualité de stratège, Pithon disposait du commandement militaire dans les provinces supérieures, il pouvait espérer y jouer le même rôle qu'Antigone dans les provinces inférieures.

Au printemps de 318, au moment où Antigone venait d'expulser les satrapes de Phygie et de Lydie, où Eumène occupait la Cilicie, Pithon envahit subitement la Parthie, fit prisonnier le satrape du pays, Philippe, le livra au supplice et mit à sa place son propre frère, Eudamos[2]. La nouvelle de cet acte de violence produisit une grande consternation chez les satrapes des provinces supérieures; ils devinèrent l'intention du stratège; ils savaient qu'il entendait agir comme ceux qui étaient déjà presque victorieux en Occident, et qu'aucun secours ne pouvait leur venir de ce côté pour le moment. Ils se coalisèrent donc pour résister de concert. Ainsi, Eudémos lui-même, qui avait assassiné le vieux roi Porus et mis la main sur son royaume, partit en campagne contre Pithon, dans l'automne de 318. Les coalisés réussirent à vaincre le stratège dans une grande bataille rangée. Il abandonna la partie en prenant la fuite, et chercha à se mettre en sûreté dans sa satrapie. Mais bientôt il ne se crut plus en sécurité en Médie;

[1]) Voy. ci-dessus, p. 40.

[2]) Diodore (XIX, 14) dit : Πύθων... στρατηγὸς δὲ τῶν ἄνω σατραπειῶν ἁπασῶν, γένει Παρθυαῖος, ὃς Φιλώταν μὲν τὸν προυπάρχοντα στρατηγὸν ἀπέκτεινε. J'adopte la correction de Wesseling : ἁπασῶν γενόμενος Φίλιππον μὲν τὸν κ. τ. λ.

il courut en toute hâte à Babylone, chez Séleucos, pour lui demander son assistance, lui promettant en cas de succès de partager avec lui. Séleucos s'allia au stratège dans un intérêt commun.

En Orient aussi, deux partis puissants se trouvaient maintenant en présence : ils avaient cela de commun qu'ils visaient tous les deux à conquérir une indépendance aussi complète que possible, les uns, avides d'étendre leur domination sur ceux même qui avaient des droits égaux aux leurs, adversaires du pouvoir royal et en rébellion ouverte contre lui, les autres, alliés pour conserver leurs satrapies, n'étant pas plus attachés que les premiers à la royauté au nom de laquelle ils avaient été institués, mais forcés par les circonstances à la défendre et à la représenter. La seule différence à noter entre la lutte qui surgit en Orient et le conflit engagé en Occident, c'est qu'à l'Est, pour le moment, le parti royal a un avantage marqué, tandis qu'à l'Ouest il est près de succomber.

A ce moment, Eumène n'était plus en Cilicie. Il avait su y gagner le corps des argyraspides à sa cause et fait des enrôlements considérables en puisant dans le trésor de Cyinda. Néanmoins, ses forces n'étaient pas encore assez importantes pour qu'il pût se mesurer avec Antigone. Celui-ci devait avoir l'intention de passer en Europe pour y frapper un coup décisif. Eumène, pour l'en empêcher, avait besoin d'une flotte considérable; il lui fallait s'ouvrir des communications directes avec la Macédoine et la Grèce, et en tirer assez de troupes pour tenir tête à Antigone, même sur le continent. La conduite de Ptolémée qui, au mépris du gouvernement royal et en vertu de son pouvoir discrétionnaire, avait usurpé la Syrie, offrait aux représentants de l'autorité royale un motif légitime d'intervention armée. Eumène entra en Phénicie au printemps de 318, à peu près à l'époque où Polysperchon se rendait en Grèce[1]. Il semble n'y avoir rencontré aucune résistance. Comme Ptolémée tenait la mer avec les vaisseaux des villes, Eumène ordonna d'en construire au plus vite de nouveaux, de

[1]) D'après Appien (*Syr.* 53), qui peut-être puisait encore directement dans Hiéronyme, Ptolémée possédait aussi la Haute-Syrie, et non pas seulement la Cœlé-Syrie et la Phénicie.

les équiper et de les tenir prêts à partir. Il espérait pouvoir entrer dans les eaux de la Grèce avant le commencement de l'hiver, faire sa jonction avec la flotte macédonienne, et assurer en peu de temps le triomphe de la cause royale[1]. A la fin de l'été, il avait réuni devant le promontoire de Rossos une flotte importante, composée de vaisseaux phéniciens sur lesquels il avait fait transporter les trésors, et le navarque Sosigène n'attendait plus qu'un temps favorable pour partir. Alors on vit paraître une flotte voguant à pleines voiles, couverte de guirlandes, de trophées et des éperons enlevés aux trirèmes capturées : c'était la flotte d'Antigone, qui avait remporté tout récemment la victoire en Propontide[2]. Les équipages des vaisseaux phéniciens, apprenant ce qui s'était passé, tombèrent sur les trésors, les pillèrent, et passèrent sur les vaisseaux ennemis qui les emmenèrent au plus vite avec leur butin[3].

Antigone avait renoncé à passer en Europe, juste au moment où la victoire de Byzance semblait lui en avoir ouvert le chemin; il tenait avant tout à rester maître de la mer. Les mouvements d'Eumène, peut-être aussi l'idée que plus d'une province de l'Asie-Mineure n'attendait qu'une occasion pour se révolter, les périls que Ptolémée pouvait redouter du côté de la Cœlé-Syrie, lui fournirent un prétexte pour différer d'envoyer à Cassandre les secours que celui-ci attendait. Sa flotte entra dans les eaux de la Cilicie, ayant soin de se montrer avec son appareil triomphal dans le plus grand nombre possible de ports, pour que les villes dont on se défiait perdissent toute idée de révolte, et sa seule présence suffit à anéantir les projets maritimes d'Eumène. Antigone en personne, après avoir, paraît-il, remis le commandement de l'Asie-Mineure au satrape de Carie, Asandros, partit des bords de l'Hellespont, emmenant 20,000 fantassins et 4,000 cavaliers, l'élite de son armée, pour marcher à la rencontre d'Eumène, le battre et l'écraser avant qu'il n'eût eu le temps d'augmenter ses forces et d'étendre ses conquêtes[4]. Ceci se passait vers la fin de l'automne 318.

[1]) Diodor., XVIII, 63.
[2]) Voy. ci-dessus, p. 216.
[3]) Polyæn., IV, 6, 9.
[4]) Diodor., XVIII, 73.

Quand Eumène, privé de sa flotte, en vue de laquelle il avait voulu se maintenir en Phénicie, apprit la marche d'Antigone, il reconnut qu'il lui serait impossible de tenir la campagne dans l'état actuel de ses forces ; ni lui ni l'empire n'avaient rien à gagner en Phénicie, où tout le pays était contre lui : le parti le plus sage était d'abandonner à son sort l'ouest de l'empire et de marcher vers l'est pour s'allier aux satrapes qui, au nom de la royauté, s'étaient mis en guerre contre Pithon et Séleucos, avec espoir d'entraîner peut-être aussi ces derniers contre Antigone. Il traversa la Cœlé-Syrie, gagna heureusement l'Euphrate, et, après avoir repoussé avec succès une attaque subite des tribus nomades de cette région, il passa le Tigre avec Amphimachos, satrape de la province, qu'il avait rallié ; après quoi il établit ses quartiers d'hiver dans la contrée de Caræ, à l'entrée des défilés de la Médie du côté de l'ouest [1]. Il fit parvenir aux satrapes des contrées supérieures les lettres royales [2] qui les plaçaient sous ses ordres, et les prévint qu'il approchait pour se réunir à eux. Séleucos et Pithon furent invités aussi à se joindre à lui, stratège de l'Asie, pour défendre la cause de la royauté contre Antigone. Ceux-ci étaient les plus près de lui ; ils répondirent qu'ils étaient au service de la royauté et feraient leur devoir, mais qu'ils ne pouvaient reconnaître en qualité de stratège celui qui avait été condamné à mort par les Macédoniens, et encore moins obéir à ses ordres. C'est pourquoi ils invitaient Antigène et les argyraspides à se rappeler le rang qu'ils occupaient dans l'armée, et à donner l'exemple en refusant l'obéissance au Cardien. Leur appel ne trouva pas d'écho. Lorsque l'hiver fut passé et les troupes reposées, Eumène descendit vers le Tigre et

[1]) παρεχείμασε (Diodor., XIX, 12). C'est l'hiver de 318/7, que Diodore, suivant son système, place sous l'archontat de Démogène (Ol. CXV, 4), tandis qu'en réalité la quatrième année de l'olympiade ne commence que dans l'été de 317. L'endroit où Eumène prit ses quartiers d'hiver n'est pas Carræ en Mésopotamie, comme on l'a supposé, car, dans les circonstances actuelles, il n'eût pu faire de choix plus absurde, mais cette Caræ, sur la route d'Ecbatane à Opis, qui se trouve mentionnée à propos de la dernière campagne d'Alexandre en Médie (Diodor., XVII, 110, 3).

[2]) τὰς παρὰ τῶν βασιλέων ἐπιστολὰς ἐν αἷς ἦν γεγραμμένον πάντα πειθαρχεῖν Εὐμένει (Diodor., XIX, 13).

vint camper à trois cents stades de Babylone[1], d'une part pour effrayer Séleucos et Pithon, d'autre part, pour continuer à travers ces riches contrées sa marche vers Suse, car les pays qu'il laissait derrière lui étaient complètement épuisés. A l'entrée des défilés de la Perse, il espérait faire sa jonction avec les satrapes des provinces supérieures, sur lesquels il croyait pouvoir compter après leur rupture avec Pithon, et s'assurer des trésors qui étaient encore en dépôt dans la ville; enfin, favorisé par le terrain, il comptait pouvoir résister à l'armée d'Antigone, qui le suivait déjà derrière l'Euphrate. Il fit donc réunir tous les bâtiments qui se trouvaient sur le fleuve, et tout préparer pour le passage.

A ce moment, deux trirèmes et beaucoup de barques de rivière, restes de la flotte construite à Babylone en 323, arrivèrent en descendant le courant[2]. En même temps, quelques troupes de cavalerie se montraient sur la rive opposée. Les bâtiments accostèrent sur le point choisi pour le passage; ils amenaient Séleucos et Pithon. Ceux-ci invitèrent encore une fois les Macédoniens à se détacher d'Eumène; ils s'adressèrent tout particulièrement à Antigène, lui promettant monts et merveilles, lui rappelant les trésors déposés dans sa satrapie de Susiane, et lui montrant la victoire prochaine d'Antigone qui allait bientôt arriver. Ne trouvant nulle part d'écho, ils se dirigèrent en amont, vers un ancien canal dont l'entrée supérieure était obstruée, et coupèrent le barrage[3]. En peu de temps, la partie basse du rivage où se trouvait le camp d'Eumène fut complètement inondée et toute l'armée en danger

1) Diodore (XIX, 12) indique cette distance : elle paraît prouver qu'Eumène était réellement passé sur la rive droite du Tigre. Mais l'origine du renseignement est tout à fait obscure.

2) κατέπλευσαν (DIODOR., XIX, 12) : par conséquent, ces navires venant de Babylone sont arrivés dans le Tigre en amont du camp où se trouve Eumène : le but devait être d'empêcher Eumène de marcher vers Suse et de s'allier avec les satrapes de la Haute-Asie. Diodore raconte deux fois l'histoire du canal détourné par Séleucos (XVIII, 73 et XIX ,12) : cela montre seulement de quelle façon il travaillait.

3) Depuis Bagdad jusqu'à Kout-el-Ammara, où il tourne à court vers l'est, le Tigre reçoit des dérivations de l'Euphrate; de Kout-el-Ammara, au contraire, les canaux vont du Tigre à l'Euphrate. On reconnaît par là jusqu'où a dû s'avancer Eumène en descendant la rive droite du Tigre.

d'être submergée. C'est avec peine, et non sans avoir perdu des hommes et du matériel, que les troupes gagnèrent les hauteurs des environs. Ils attendirent ainsi jusqu'au lendemain matin; puis le gros de l'armée fut passé sur l'autre rive, sur trois cents canots, sans que la cavalerie ennemie osât les arrêter. Le plus grand danger du moins, celui d'être coupé, était passé. Cependant Eumène ne voulait pas sacrifier les bagages qui se trouvaient encore sur l'autre rive, car cette perte aurait pu mécontenter le corps si riche des argyraspides et changer leurs dispositions. Les habitants du pays se déclarèrent prêts à indiquer une place où l'on pouvait, sans grande dépense de travail, boucher le canal et laisser l'eau s'écouler. Eumène fit donc retourner les Macédoniens sur la rive opposée, et ce travail s'exécuta rapidement; le pays fut de nouveau libre et praticable; la route de Babylone était ouverte à l'armée. Séleucos pouvait craindre qu'Eumène ne marchât sur la ville pour se venger; il désirait voir sa satrapie hors de danger[1] et l'armée ennemie s'éloigner le plus vite possible. Il fit donc proposer à Eumène un armistice, lui offrant tous les secours possibles pour passer le fleuve. En même temps, il envoyait des courriers à Antigone, qui était en Mésopotamie avec son armée, pour le prier d'accélérer sa marche, disant que les satrapes des provinces supérieures étaient déjà en route pour se réunir à Eumène, qu'il lui avait été impossible d'arrêter celui-ci dans le pays de Babylone, et qu'il fallait absolument le battre avant qu'il n'eût fait sa jonction avec les satrapes.

Cependant Eumène avait passé le fleuve, et, pour faire vivre son armée plus facilement, il marchait sur Suse en trois colonnes. Il avait envoyé aux satrapes des provinces supérieures, qui lui avaient sans doute fait parvenir leur acquiescement, l'invitation pressante[2] de descendre dans la Susiane pour se joindre à lui. Ces satrapes étaient encore réunis avec des forces importantes[3]. Peucestas avait 3,000 hommes d'in-

1) καὶ βουλόμενοι τὴν ταχίστην αὐτοὺς ἐκ τῆς ἰδίας στρατείας ἀπαλλάξαι (DIODOR., XIX, 13).

2) βιβλιαφόρους est l'expression qu'emploie Diodore, ici et ailleurs, certainement d'après l'exemple d'Hiéronyme.

3) Les chiffres donnés ci-après sur la foi de Diodore (XIX, 14) doivent

fanterie armés à la macédonienne, 600 cavaliers grecs et thraces, 400 cavaliers perses, en outre 10,000 archers qui se tenaient en Perse tout prêts à marcher. Tlépolémos de Carmanie disposait de 1,500 fantassins et 700 cavaliers; Sibyrtios d'Arachosie, de 1,000 fantassins et 600 cavaliers[1]. Androbazos, qu'Oxyartès avait envoyé de Paropamisos, avait 1,200 hommes d'infanterie et 400 cavaliers; Stasandros d'Asie, ses propres troupes et les troupes bactriennes, soit 1,500 fantassins et 1,000 cavaliers: enfin Eudémos avait amené de l'Inde 3,000 fantassins, plus de 700 cavaliers[2] et 125 éléphants. Tous, d'un accord unanime, avaient remis le commandement suprême à Peucestas de Perse, déjà nommé plus haut, un ancien garde du corps d'Alexandre, qui le tenait en haute estime, celui de tous les satrapes qui avait montré le plus d'habileté à manier ses sujets asiatiques et qui avait su le mieux se les attacher. Se rendant à l'appel d'Eumène, les satrapes descendirent dans la Susiane et firent leur jonction avec l'armée d'Eumène, qui, avec les troupes d'Amphimachos de Mésopotamie, comptait 15,000 hommes, la plupart fantassins macédoniens, et 2,800 cavaliers[3].

contenir des erreurs : cependant, ils sont exacts en thèse générale, comme le prouve la comparaison avec une autre énumération (Diodor., XIX, 27), et intéressants pour ce qu'ils nous apprennent sur les forces militaires des satrapies orientales. Le total donné par Diodore (XIX, 24), « 18,000 hommes de pied et 4,600 cavaliers », est certainement faux en ce qui concerne le premier nombre, et aucun des deux chiffres ne s'accorde avec les effectifs attribués par Diodore lui-même aux différents corps; mais, pour la cavalerie, on peut rectifier le total d'après les chapitres 27 et 28. Les 10,000 archers et frondeurs perses dont parle Diodore ont été, comme on le voit plus loin (XIX, 17), amenés de leur pays plus tard.

[1]) Diodore (XIX, 14) dit 116 cavaliers : ailleurs (XIX, 27) il donne le chiffre plus exact de 600.

[2]) Diodore appelle ce satrape Eudamos, tandis que dans Arrien (VI, 27, 2) il porte le nom d'Eudémos. Au chapitre 14, Diodore lui attribue 500 cavaliers; mais plus loin (ch. 27) il mentionne l'*agéma* d'Eudémos, comptant 150 cavaliers, et ses deux escadrons de *xystophores*, qui marchent sur 50 chevaux de profondeur (βάθος ἔχουσα).

[3]) D'après Diodore (XVIII, 73), Eumène, lors de son entrée à Suse, avait 1,300 cavaliers. Le récit de la bataille (Diodor., XIX, 28) prouve que le compte est faux. On y énumère 900 hétæres à cheval, 150 hommes de l'*agéma* d'Antigène, 300 de l'*agéma* d'Eumène, deux escadrons de pages à 50 chevaux chacun, quatre autres escadrons (c'est-à-dire de 800 à 1000 chevaux) parmi lesquels 200 hommes d'élite, plus 300 autres cavaliers choisis

Les forces militaires réunies au nom de la royauté étaient assez importantes ; mais les satrapes, enorgueillis par la victoire qu'ils venaient de remporter et gâtés par l'exercice du pouvoir absolu dans leur province, n'étaient pas disposés à reconnaître Eumène comme le stratège nommé par les rois pour leur commander; ils voulaient être ses alliés, non ses subordonnés. A l'arrivée des troupes alliées, une assemblée générale fut immédiatement convoquée pour décider cette question. On discuta avec beaucoup de vivacité, pour savoir qui aurait le commandement en chef. Peucestas pouvait faire valoir qu'il avait commandé jusqu'à ce moment l'armée de la Ligue et qu'il n'y avait aucun motif de changer cet état de choses; d'ailleurs, cette place lui appartenait, à cause de sa dignité de garde du corps d'Alexandre et du contingent supérieur en nombre qu'il fournissait. Antigène déclara que la décision de cette question revenait à ses Macédoniens, qui avaient soumis l'Asie avec Alexandre, qui pouvaient se glorifier justement d'être le premier corps de toutes les armées de l'empire, et qui, s'ils n'avaient pas pour eux le nombre, étaient l'élite et la seule force macédonienne de toute l'armée réunie. Lorsque d'autres avis eurent été exprimés, comme la surexcitation des esprits atteignait un point dangereux, Eumène exposa un avis raisonnable, disant qu'il fallait veiller surtout à ce que la discorde ne livrât point la victoire à l'ennemi; il fallait à tout prix s'entendre, sinon c'en était fait de tous : il proposait donc de ne remettre le commandement en chef à personne en particulier, et conseillait, comme cela s'était déjà fait dans l'armée royale qui venait de la côte, que les satrapes et les chefs de l'armée se réunissent tous les jours en conseil dans la tente royale; on agirait conformément aux résolutions prises par le conseil de guerre[1]. Sa proposition recueillit l'approbation de tous. Eumène pouvait espérer qu'il aurait en fait le commandement suprême sous cette forme, qu'il dirige-

dans tout le corps de cavalerie. — Amphimachos doit avoir opéré sa jonction avec Eumène dès l'arrivée de celui-ci, car plus tard, il n'aurait pas pu le rejoindre avec des troupes.

[1]) Diodore ajoute (XIX, 15), et l'expression doit être de lui : οἷόν τινος δημοκρατουμένης πόλεως.

rait avec son habileté ordinaire les votes du conseil, et que ses talents éprouvés de général lui assureraient la direction des opérations militaires. De plus, en vertu des lettres royales qu'il put exhiber, les trésoriers de Suse lui ouvrirent à lui seul les trésors de cette ville, ce qui le mit en état de payer d'avance aux Macédoniens la solde de six mois et de donner à Eudémos de l'Inde un présent de 200 talents, soi-disant pour l'entretien des 125 éléphants. Tandis que chacun des autres chefs ne disposait que de ses propres troupes, Eumène espérait s'assurer, avec les Macédoniens et les éléphants d'Eudémos, une force qui, au cas où l'on tenterait de revenir sur les résolutions prises, lui donnerait une supériorité marquée.

Pendant que ceci se passait dans le camp des alliés, Antigone, sur l'invitation pressante de Séleucos, avait quitté ses quartiers d'hiver en Mésopotamie, dans l'espoir de pouvoir encore atteindre Eumène avant qu'il n'eût opéré sa jonction avec les satrapes. En apprenant que déjà tous ses ennemis étaient réunis, il avait suspendu sa marche pour reposer son armée, qui pouvait être épuisée en effet par des marches continuées sans interruption depuis l'Asie-Mineure, et pour enrôler de nouvelles troupes.

Une diversion dangereuse faillit être faite à ce moment contre lui en Asie-Mineure. Les partisans de Perdiccas, Attale, Docimos, Polémon, Philotas, Antipater et quelques autres, vaincus en 320 et retenus prisonniers depuis lors dans une forteresse de Phrygie, avaient trouvé l'occasion de rompre leurs fers, de s'emparer de la place et d'y faire venir des troupes. Ils pensaient déjà à sortir, à appeler aux armes leurs anciens partisans et à se frayer un chemin vers la Susiane; mais ils furent cernés trop rapidement par les garnisons les plus voisines. Cependant Docimos réussit à s'échapper, au cours des négociations qu'il avait engagées avec Stratonice, épouse d'Antigone; mais il fut bientôt repris. Les autres, retranchés dans la forteresse, se défendaient vaillamment contre le nombre des assiégeants: ils finirent cependant par succomber, après un siège de quatre mois[1].

[1]) Diodor., XIX, 16.

Vers le mois de mai 317[1], Antigone quitta la Mésopotamie, rallia dans la Babylonie les troupes de Séleucos et de Pithon, auxquel s'était joint Néarque, l'amiral d'Alexandre, passa le Tigre et marcha droit sur Suse.

Là, au camp des alliés, ne régnait pas précisément le meilleur esprit. Les satrapes, habitués depuis la mort d'Alexandre à se conduire par leur propre volonté et suivant leurs intérêts, tous brouillés entre eux et rivaux les uns des autres, cherchaient avant tout la faveur des Macédoniens, les accablaient de toutes les flatteries imaginables, leur offraient à tout moment des banquets et des fêtes avec sacrifices, leurrant la foule, comme les démagogues dans une démocratie, avec des présents, des louanges et des familiarités. Bientôt le camp ne fut plus qu'une vaste auberge, où l'on se livrait aux orgies les plus dissolues. Les soldats, de joyeuse humeur, se réunissaient chaque fois devant la tente de celui qui leur faisait le plus de largesses, l'accompagnaient comme une garde d'honneur, en disant que c'était bien là l'homme qu'il fallait, que celui-là était un véritable Alexandre. Alors arriva la nouvelle qu'Antigone était proche avec une grande armée. Les fêtes cessèrent comme par enchantement; on prit les armes, et les yeux se tournèrent vers Eumène, comme le seul qui fût à la hauteur du commandement. On s'empressa d'exécuter ce qu'il

[1]) Diodore commence ici (ch. 17) l'archontat de Démoclide, qui s'est ouvert avec l'été de 316, mais qui, pour Diodore, comprend déjà l'hiver de 317 à 316. Comme, aussitôt après, l'historien fait coïncider la marche d'Antigone avec le lever de Sirius, CLINTON et autres rapportent cette marche à l'été de 316 (Ol. CXVI, 1). Ceci est inexact, et Diodore lui-même s'est trompé dans ses calculs. Si les choses étaient telles qu'il le dit, Antigone aurait passé l'hiver de 318/7 en Mésopotamie (παραχειμάσας ἐν Μεσοποταμίᾳ, XIX, 16) : il y serait resté inactif durant l'année 317, et de là (ἐκ τῆς Μεσοποταμίας ἀναζεύξας, XIX, 17) serait parti pour Suse au printemps de 316, pour passer l'hiver suivant (316/5) en Médie (XIX, 37). Or, si la bataille navale de Byzance est de l'année 318, et plus exactement, du mois d'octobre, comme nous l'avons admis, il en résulte qu'Eumène est parti de Phénicie vers la fin du mois de novembre, et qu'il pouvait bien être en janvier dans les quartiers d'hiver de Caræ; et si Antigone était parti vers le même temps de la Phrygie d'Hellespont, il pouvait bien, lui aussi, en forçant un peu les étapes, il est vrai, avoir atteint la Mésopotamie vers la fin de janvier. — Du reste, c'est à ce moment que Blitor paraît avoir été nommé satrape de Mésopotamie à la place d'Amphimachos (APPIAN., *B. Syr.* 53).

conseillait ou ordonnait. Comme l'armée alliée, bien que supérieure en nombre, comptait beaucoup moins de Macédoniens que l'armée ennemie, peut-être aussi pour augmenter par un mouvement en arrière les craintes et par là même l'obéissance des troupes et la soumission de leurs chefs, Eumène, au lieu de faire marcher l'armée de Suse sur l'ennemi, la fit reculer jusqu'aux montagnes des Uxiens, après avoir recommandé à Xénophilos, commandant de la forteresse de Suse, de ne s'engager d'aucune manière avec l'ennemi, de lui interdire l'accès des trésors et de repousser toute offre de négociations. Il conduisit lui-même l'armée à quelques journées de marche dans la direction du S.-E., au pied des contreforts d'où descend le Pasitigris[1]. Ce fleuve, dont la largeur moyenne va jusqu'à mille pas, est si profond que les éléphants ont peine à le traverser à gué, et, sur une grande étendue, il n'y avait point de ponts. Le plan d'Eumène était de prendre position derrière le fleuve et de le garnir de troupes dans toute sa longueur, pour attendre ainsi l'ennemi. Comme les troupes n'étaient pas assez nombreuses pour établir partout des postes importants, Eumène et Antigène invitèrent le satrape Peucestas à faire venir ses 10,000 archers. Tout d'abord, celui-ci s'y refusa, disant qu'on avait pas voulu lui donner le commandement en chef et qu'on devait se tirer d'affaire comme on pourrait. Mais, d'une part, les représenta-

[1]) Diodore (XIX, 17) dit le Tigre, et Plutarque (*Eumen.* 14) le Pasitigris. Strabon (XV, p. 729) assure qu'Alexandre a franchi successivement le Choaspe, le Copratas, le Pasitigris, c'est-à-dire la Kerka, le fleuve de Dizfoul, celui de Shouster. D'après Polyclitos de Larissa, le Choaspe, l'Eulæos et le Tigre se déversaient tous trois dans un lac et de là dans la mer (Strab. *loc. cit.*) : suivant d'autres, dit Strabon, les cours d'eau de Suse se réunissaient εἰς ἓν ρεῦμα τὸ τοῦ Τίγριος ... διὰ δὲ τοῦτου κατὰ τὰς ἐσβολὰς ὀνομάζεσθαι Πασίτιγριν. On le voit, le Copratas et l'Eulæos sont bien le même cours d'eau, et le nom de Pasitigris, transporté au fleuve qui recueille tous ces affluents, sans autre raison évidemment que son étymologie grecque, désigne plus exactement le puissant fleuve de Shouster. Pline (XII, 17) dit à propos d'une plante : *nascitur ultra Pasitigrin in finibus oppidi Sostræ in monte Sanchro* (Nöldeke, *Gœtt. gel. Anzeig.*, 1874. *Nachrichten*, p. 195). De Suse, on n'arrive pas au fleuve de Shouster (Pasitigris) en une journée, mais, comme le dit Diodore (XVII, 67), τεταρταῖος. On pourrait donc fort bien introduire dans le texte de Diodore (XIX, 17) : ἀπέχοντα Σούσων ἡμέραν ἡ', une correction déjà proposée, ἡμέρας δ'.

tions d'Eumène, qui lui montrait qu'en cas d'échec sa province serait la première envahie par les vaincus et les vainqueurs, et que sa satrapie serait en danger aussi bien que sa vie si Antigone remportait la victoire, d'autre part, l'espoir secret que, si les troupes déjà en ligne recevaient un appoint aussi important, il lui serait facile de prendre d'autorité le commandement suprême, tout cela le décida à promettre ce qu'on lui demandait. Grâce aux postes placés à courts intervalles, à portée de la voix, et qui s'étendaient jusqu'à la capitale perse, l'ordre de faire descendre les 10,000 archers arriva en un jour à Persépolis, située à « trente journées de marche », et les renforts demandés arrivèrent.

Cependant Antigone avait atteint Suse avec ses alliés ; il avait nommé Séleucos satrape de la province, et, comme Xénophilos refusait de livrer le château-fort et les trésors, il laissa des troupes en nombre suffisant pour l'assiéger. Lui-même, avec le reste de l'armée, se mit à la poursuite de l'ennemi. La route à travers la plaine de la Susiane était extrêmement difficile, car on était au plus fort de l'été, vers le moment où la canicule se lève : beaucoup de gens dans l'armée, qui n'étaient pas accoutumés à de telles fatigues, succombèrent. Les marches de nuit même, l'eau et les provisions que l'on avait en aussi grande abondance que possible, ne furent pas d'un grand secours[1]. Ce n'est qu'en sacrifiant beaucoup d'hommes et de bêtes de somme qu'on atteignit enfin le Copratas, affluent occidental du Pasitigris. L'ennemi campait à deux milles environ en arrière du fleuve. Antigone fit faire halte sur le Copratas, laissa reposer ses troupes et prit ses dispositions pour le passage. Le fleuve, large de 200 pas seulement, a un courant très violent : impossible de le traverser sans bateaux ou sans ponts. L'ennemi avait, autant qu'il l'avait pu, détruit les moyens de transport. Cependant Antigone réussit à réunir un certain nombre de barques, avec lesquelles on passa un corps de trois mille Macédoniens qui avaient l'ordre d'élever sur la

[1]) Diodore dit : ἠναγκάζοντο... στρατοπεδεύεσθαι περὶ τὸν ποταμὸν κ. τ. λ. ; les derniers mots paraissent fautifs, ou sont une addition entachée d'erreur. Antigone semble avoir marché vers le sud plusieurs jours durant, pour franchir le Copratas plus en aval et tourner le flanc gauche d'Eumène.

rive opposée des retranchements avec fossés; ainsi couvert, le reste de l'armée devait suivre peu à peu. Dès qu'ils eurent abordé, quatre cents cavaliers les suivirent pour protéger les travaux de défense. En outre, 6,000 hommes environ de cavalerie légère passèrent encore le fleuve sur différents points et se répandirent dans les environs, soit pour fourrager, soit pour observer les mouvements possibles de l'ennemi. Pendant qu'on prenait ces mesures sans attirer l'attention des chefs ennemis, même de ceux qui se trouvaient le plus à proximité, Eumène avait appris par ses émissaires l'approche de l'ennemi. Aussitôt, à la tête de 4,000 hommes d'infanterie et de 1,400 cavaliers, il avait passé le pont du Pasitigris pour marcher en toute hâte sur le Copratas. La cavalerie légère dispersée dans la campagne prit aussitôt la fuite, et les 400 cavaliers n'osèrent pas non plus résister à des forces aussi nombreuses: les gens de pied essayèrent de tenir, mais bientôt ils durent céder devant l'attaque impétueuse de l'ennemi; ils se replièrent sur la rive et se jetèrent dans des barques qui, surchargées, ne tardèrent pas à sombrer. Beaucoup périrent ainsi : très peu échappèrent. Près de 4,000 hommes se rendirent à l'ennemi. Antigone, sur la rive opposée, assistait à cette scène, sans pouvoir porter secours aux siens.

Ce dénouement malheureux de la première rencontre avec l'ennemi, qui avait coûté à Antigone près du quart de son armée et notamment beaucoup de cavaliers, l'impossibilité d'offrir une nouvelle bataille à un ennemi maintenant supérieur en nombre ou de lui tenir tête dans ce pays pauvre en ressources, d'ailleurs fort épuisé déjà et rendu très malsain par les ardeurs excessives du soleil, forcèrent Antigone à battre en retraite sur Badaca[1]. Les privations et la chaleur emportèrent encore dans cette marche un grand nombre de soldats; le

[1]) Ce nom ne se rencontre nulle part ailleurs : la ville était située, suivant Diodore (XIX, 19), sur l'Eulæos (fleuve de Dizfoul), certainement du côté des montagnes, et il fallait neuf jours, comme on le verra plus tard, pour aller de là en Médie. KINNEIR (*Geogr. Mem.*, p. 106) assure qu'en partant de Shouster, la route la plus directe pour aller à Hamadan passe par Dizfoul, et que, par conséquent, cette dernière ville doit être à peu près à la place de l'ancienne Badaca.

camp d'Antigone était rempli de fiévreux, d'hommes découragés et mécontents. A Badaca, il accorda plusieurs jours de repos à l'armée. Son plan était de se jeter dans la Médie. Il espérait, par cette démonstration dans les provinces supérieures, inquiéter les satrapes sur le sort de leurs domaines et les décider à retourner en hâte chez eux. Ainsi affaibli, Eumène pourrait être facilement abattu, et les satrapes isolés auraient été obligés de se soumettre. Antigone savait qu'il y avait encore à Ecbatane de riches trésors, qui pouvaient lui être d'une grande utilité précisément dans les circonstances actuelles; enfin l'alliance avec Pithon, dont le parti en Médie était sans doute devenu plus fort depuis l'invasion des satrapes, semblait promettre un heureux succès.

Pour aller en Médie, deux routes s'ouvraient à l'armée; l'une, à travers les plaines de Nysa et la région des défilés de Bagistane[1], était, il est vrai, commode et sans danger; mais il lui eût fallu retourner sur ses pas, par les plaines brûlantes de la Susiane et de la Sittacène, pour arriver à l'entrée des défilés. Pendant les quarante jours de marche qui séparaient d'Ecbatane, il eût été facile à l'ennemi de prendre les devants. L'autre route offrait encore plus d'inconvénients. Elle traversait une région dépourvue de tout, le pays des Cosséens, qui, quoique soumis par Alexandre, continuaient comme par le passé leur vie de brigandage. Elle était resserrée, impraticable, dominée par des rochers et des pics, de façon que les indigènes pouvaient barrer le passage même à l'armée la plus considérable. Néanmoins Antigone se décida pour celle-ci, vu qu'on y était à l'abri de la chaleur et qu'on pouvait arriver par là en Médie en moins de temps. Pithon lui conseilla d'acheter aux Cosséens le droit de passage: il méprisa ce conseil, comme indigne de lui et de son armée. Il décida donc que l'élite des peltastes, puis les archers et les frondeurs, avec la moitié de toutes les troupes légères, sous les ordres de Néarque, formeraient l'avant-garde et occuperaient les défilés et les gorges :

[1]) L'expression de Diodore, ἡ μὲν γὰρ ἐπὶ Κολῶνος καλὴ καὶ βασιλική, ne peut désigner que la route traversant la Καλλωνῖτις de Polybe (V, 54, 7), la Χαλωνῖτις d'Isidore Charax. L'autre route pourrait être celle qui remonte le Dizfoul en passant par Bahrein et Bouroudjird.

l'autre moitié devait gravir les hauteurs dominant la route et les occuper pendant le passage de l'armée. Lui-même conduisit le gros des troupes et donna à Pithon le commandement de l'arrière-garde. Néarque prit les devants et occupa quelques hauteurs et défilés: mais la plupart des positions, et les plus importantes, étaient déjà barrées par l'ennemi. C'est avec les plus grands efforts et au prix de pertes considérables qu'il réussit à les forcer. Il laissa, il est vrai des postes bordant la route; mais, au fur et à mesure qu'Antigone suivait, l'ennemi, qui connaissait le terrain, avait déjà partout occupé des hauteurs plus élevées, d'où il faisait rouler des troncs d'arbres et des quartiers de roche sur le passage de l'armée; ou bien il apparaissait soudain dans une fissure de rochers et tirait de là sur l'ennemi. Là il ne fallait pas songer à se défendre. Souvent les corps des hommes tombés obstruaient l'étroit sentier; les chevaux et les éléphants s'abattaient dans ce terrain difficile, et beaucoup d'hoplites succombèrent aux fatigues d'une montée aussi rapide. Cette marche à travers les montagnes dura neuf jours, et c'est avec de grandes pertes que l'armée atteignit enfin la Médie[1].

Les troupes d'Antigone étaient épuisées, découragées et irritées contre leur général, disant qu'en quarante jours à peine il leur avait causé un triple malheur; d'abord la marche à travers la contrée brûlante, puis la défaite sur le Copratas, et en dernier lieu ce désastre dans le pays des Cosséens. Si l'ennemi arrivait maintenant, c'en était fait d'eux. Antigone s'efforça, avec toute la prudence possible, de maîtriser ces mauvaises dispositions de son armée. Des paroles affables et consolantes, dans lesquelles il savait mettre un charme particulier, de grands approvisionnements qu'il fit venir, enfin la ferme confiance du général dans sa fortune et le succès final, rendirent bientôt aux troupes leur premier entrain et leur assurance. Pithon fut envoyé pour réunir dans toute la satrapie autant de cavaliers, de chevaux de guerre et de bestiaux que possible. En peu de temps, il fut de retour au camp avec 2,000 cava-

[1]) διεσώθη μόγις ἐναταῖος εἰς τὴν οἰκουμένην τῆς Μηδίας (Diodor., XIX, 20). De Dizfoul à Bahrein, il y a en ligne droite plus de vingt milles.

liers, plus de 1,000 chevaux tout harnachés, un nombre immense de bestiaux[1], et enfin un convoi d'argent de 500 talents, tiré des trésors royaux d'Ecbatane. Les escadrons de cavalerie furent alors complétés et remontés, les bestiaux partagés aux différents corps, les nouvelles troupes exercées, les armes mises en état, et tout fut préparé pour la reprise des hostilités.

Dans l'armée ennemie, après la victoire sur le Copratas, quand on apprit qu'Antigone se dirigeait vers la Médie, de graves dissentiments éclatèrent au sein du conseil de guerre sur la direction des opérations : Eumène, Antigène et les autres, qui étaient venus de la côte, étaient d'avis qu'il fallait marcher en avant sans tarder, couper Antigone de ses provinces occidentales et les envahir, car elles seraient facilement conquises en l'absence de l'armée et du commandant en chef. La route de la Macédoine serait alors ouverte; on pourrait se réunir aux rois et à leur armée, et les troupes royales seraient assez fortes alors pour écraser les autres ennemis de la royauté. A cela les satrapes de la Haute-Asie objectèrent que leur pays, laissé sans défense pendant ces mouvements, deviendrait infailliblement la proie d'Antigone; qu'en outre, cette expédition vers l'Ouest serait longue et exposée à des hasards impossibles à prévoir; qu'enfin Antigone les inquiéterait sur leurs derrières. En le coupant de ses provinces, ils seraient à leur tour coupés des leurs : le succès d'une telle expédition était douteux, même avec les meilleures chances de succès, vu que le parti d'Antigone était puissant en Asie-Mineure et que sa flotte et celle de Ptolémée barreraient le passage du côté de l'Europe. Ils étaient donc d'avis qu'il fallait écraser l'ennemi avant qu'on cessât de le craindre : on ne devait pas le poursuivre pendant qu'il s'acheminait à travers les montagnes vers la Médie, mais rebrousser chemin en Perse, pour qu'il ne les surprît pas en descendant des provinces supérieures. Eumène comprit parfaitement qu'il ne pouvait lutter contre la voix de l'égoïsme, ni gagner les satrapes à ses plans hardis et d'une exécution absolument sûre.

[1]) Diodore (XIX, 20) dit : « une si grande quantité, que toute l'armée put s'équiper (καθοπλίσαι) » : il veut parler sans doute des objets de cuir, souliers, boucliers, pourpoints en cuir, courroies, etc.

Il lui semblait encore moins opportun de se séparer d'eux dans le moment, pour exécuter ce plan à lui seul avec ses troupes : même s'il avait pu compter sur la victoire, les satrapes auraient été vaincus par l'ennemi ou auraient passé de son côté, auquel cas ils auraient augmenté extraordinairement sa puissance et l'auraient mis à même de partir pour l'Occident avec de nouvelles forces. Il se rangea donc à l'avis des satrapes, et l'armée se rendit des rivages du Pasitigris à Persépolis en vingt-quatre journées de marche, en passant par les défilés de la Perse.

Elle campa dans la riche vallée du Boundemir. Peucestas le satrape s'efforça de rendre aux troupes macédoniennes leur séjour dans sa province aussi agréable que possible. Il paraissait plutôt le riche et gracieux amphitryon d'un grand banquet militaire que l'un des sept généraux. Par ces procédés, il espérait gagner les bonnes grâces de l'armée, autant qu'il en avait besoin pour réaliser ses vastes convoitises. Ce qu'il y eut de plus splendide, ce fut une grande fête accompagnée de sacrifices qu'il donna en l'honneur des dieux Philippe et Alexandre. On traça quatre cercles : le cercle extrême, de 3,000 pas de circonférence, occupé par les mercenaires, les étrangers et les troupes alliées, enveloppait un second cercle de 2,400 pas, réservé aux argyraspides et aux hétæres de l'infanterie, qui avaient combattu sous Alexandre. Ce cercle en enfermait un troisième de 1,200 pas pour les capitaines, les amis et les stratèges non compris dans les cadres, et les hétæres de la cavalerie. Enfin, au centre, le quatrième cercle, de 600 pas de tour, contenait les autels des dieux et des deux rois. Ces autels étaient entourés de tentes de feuillages, ornées de tentures précieuses, garnies de coussins et de tapis pour les officiers supérieurs, stratèges, hipparques, satrapes, et pour quelques Perses de distinction. Le grand sacrifice terminé, des banquets furent servis dans les dits cercles; on fit une chère exquise : c'est avec tout le luxe d'un souverain de l'Orient que le satrape traita la foule et la combla de présents; les assistants portaient aux nues le mérite de l'excellent et généreux prince[1].

[1]) Diodor., XIX, 22. Plut., *Eumen.* 14.

Le prudent Eumène ne pouvait manquer de deviner l'intention du satrape et de s'apercevoir de l'impression favorable que sa manière d'agir avait faite sur les troupes. Il devait craindre qu'enlacés dans les pièges artificieux du satrape, les soldats ne lui confiassent le commandement en chef, comme il l'avait exercé dans la campagne contre Pithon. Si l'ennemi avait été à proximité, l'armée serait bientôt revenue à son général éprouvé : mais, dans les loisirs et les plaisirs du camp, cette foule étourdie ne réfléchissait pas plus loin. Déjà les amis de Peucestas, parmi lesquels le satrape de l'Arachosie se faisait remarquer par son zèle, parlaient de concentrer de nouveau le commandement dans une seule main; ils rappelaient la haute estime où Alexandre tenait Peucestas, ses grands mérites et ses droits légitimes au commandement en chef. Eumène observait tout cela : il fallait agir avant qu'il ne fût trop tard. Il montra des lettres écrites en syriaque, qu'il prétendait avoir reçues d'Oronte, satrape d'Arménie et ami de Peucestas. Ces lettres rapportaient que la reine Olympias s'était rendue d'Épire en Macédoine avec son petit-fils, le jeune roi, qu'elle avait écrasé ses ennemis et s'était assurée de l'empire. Cassandre était non seulement vaincu, mais mort : Polysperchon était parti avec les éléphants et l'élite des troupes en Asie pour combattre Antigone, et on l'attendait déjà en Cappadoce[1]. Ces lettres furent communiquées à plusieurs satrapes et commandants. Personne ne douta de leur authenticité, et en effet elles disaient vrai au fond; car, dans l'été de 317, la reine Olympias était bien retournée en Macédoine. Soudain le camp se remplit de ces nouvelles et des espérances qu'elles faisaient naître. On attendait l'armée royale ; toute la situation parut prendre une face nouvelle. Eumène était à présent l'homme tout-puissant par l'entremise duquel on pouvait attendre honneurs et avancement. On se courba sous l'autorité du stratège royal, qui détenait entre ses mains le droit de récompenser et de punir. Peucestas lui-même, ainsi que les autres commandants, s'empressa de protester de son dévouement au stratège qu'ils avaient souvent traité avec

1) POLYÆN., IV, 8, 3. DIODOR., XIX, 23.

si peu de déférence. C'était bien ce que souhaitait Eumène : alors, pour faire sentir sa supériorité, et aussi pour les intimider par un exemple de rigueur énergique, il cita devant un tribunal macédonien le satrape Sibyrtios d'Arachosie, qui avait entretenu des relations particulièrement intimes avec Peucestas. En même temps il envoyait une troupe de cavaliers chez les Arachosiens pour confisquer les riches bagages du satrape, qui, condamné à mort par les Macédoniens, réussit à grand'peine à s'échapper. Cette initiative prompte et hardie d'Eumène produisit l'effet désiré. La discipline et l'ordre reparurent rapidement : lui-même, une fois assuré de l'autorité pleine et entière, après avoir montré qu'il était résolu à s'en servir sans ménagements, ne tarda pas à traiter tout le monde avec sa bonté accoutumée et à se montrer surtout aimable pour le satrape Peucestas, qui devait se tenir pour averti par la chute de Sibyrtios. Eumène, qui ne pouvait se passer de lui pour la campagne prochaine, à cause des forces importantes dont il disposait, sut le gagner à sa cause par des présents et des promesses. Sous prétexte que les fonds de guerre étaient épuisés, il leva sur les satrapes et les commandants des contributions importantes, au nom du roi. Chacun d'eux s'estima heureux de rendre service au tout-puissant stratège et de gagner sa faveur. Les 400 talents qu'Eumène réunit de cette façon n'étaient pas seulement d'un grand secours pour l'entretien de l'armée, mais ils attachaient encore les intérêts des puissants créanciers à sa personne et les obligeaient à soutenir de tous leurs efforts un homme et une cause à laquelle ils avaient confié une si forte somme[1].

Eumène se trouvait ainsi de nouveau en possession d'un pouvoir considérable et presque absolu. Ce qu'il y a d'extraordinaire chez cet homme, c'est que, toujours en lutte avec les événements, il sait constamment les dominer, et que, entouré de dangers pressants qui se succèdent sans discontinuer, il emploie avec plus de vigueur et plus d'habileté ses talents inépuisables. Il alliait la réflexion la plus mesurée, qui ferme et de sang-froid guette le moment favorable, à la hardiesse

[1]) Diodor., XIX, 24. Plut., *Eumen.* 14.

prompte et décisive qui exécute ensuite rapidement, sûrement et avec un plein succès les mesures nécessaires, la patience et l'abnégation à la vigueur et l'énergie : c'est un véritable Ulysse. C'est de plus un excellent général, le plus illustre peut-être qui se soit formé à l'école d'Alexandre le Grand. Ce qui le caractérise, ce n'est pas précisément cette vigueur héroïque du grand roi, ni la noblesse chevaleresque de Cratère, ou cette persévérance obstinée qui assura toujours à Antipater le dernier mot et l'avantage décisif; c'était plutôt sa façon calme d'attendre, tout prêt à agir au moment favorable, puis l'action soudaine portée sur le point décisif, action bien calculée et logique, qui décidait du cours ultérieur de la lutte. Aucun peut-être des généraux d'Alexandre ne comprit comme lui l'art des mouvements stratégiques et les combinaisons de la grande guerre.

Il devait trouver bientôt l'occasion de montrer ses aptitudes. La nouvelle arriva à Persépolis (on pouvait être dans l'automne de 317) qu'Antigone avait quitté la Médie avec une armée considérablement renforcée, et qu'il marchait sur la Perse. L'armée alliée se mit aussitôt en route : le second jour, on donna encore aux troupes une grande fête avec sacrifices, où Eumène les harangua encore une fois, les exhortant à la bravoure, leur recommandant la discipline la plus sévère et leur promettant une heureuse issue de la campagne dans un avenir prochain. Un excès de boisson qu'il fit par imprudence à cette fête l'obligea à prendre le lit, et le mal empira si rapidement qu'il fut obligé d'arrêter sa marche. Le découragement qui gagna promptement toute l'armée prouvait assez combien les soldats avaient confiance dans leur général : maintenant, disaient-ils, l'ennemi allait les attaquer, et le seul qui fût capable de les commander était malade. Les autres savaient banqueter et faire des orgies, mais il n'y avait qu'Eumène qui fût en état de commander et de faire la guerre. Dès que le stratège se sentit un peu mieux, l'armée continua sa marche en avant. En tête de la colonne se trouvaient Peucestas et Antigène. Eumène lui-même, encore extrêmement faible, suivait dans une litière à l'arrière-garde, où il était éloigné du bruit et du danger d'un engagement éventuel.

Déjà les deux armées n'étaient plus éloignées l'une de l'autre que d'un jour de marche; des deux côtés on faisait des reconnaissances et l'on s'attendait au combat; on marchait en avant, tout prêt pour la lutte. A ce moment, l'avant-garde de l'armée alliée vit l'ennemi franchir quelques collines et descendre dans la plaine. Dès que les premières lignes des argyraspides virent reluire les armes étincelantes des colonnes ennemies, et au-dessus d'elles les tours des éléphants de guerre et les couvertures rouges dont on avait coutume de les parer pour la lutte, ils firent halte en demandant à grands cris qu'on amenât Eumène; ils ne voulaient plus faire un pas s'il ne les conduisait. Ils déposèrent leurs boucliers à terre, criant à leurs compagnons de s'arrêter, à leurs chefs de se tenir tranquilles et de ne pas engager la lutte, de ne faire aucun mouvement contre l'ennemi sans Eumène. Eumène, prévenu, se fit transporter en toute hâte au milieu d'eux, et, écartant les rideaux de sa litière, il montra un visage joyeux, étendant la main comme pour saluer les troupes. Alors les acclamations des vieux guerriers éclatèrent; ils le saluèrent dans la langue nationale, et, élevant leurs boucliers, les frappaient de leurs sarisses, poussant le cri de guerre pour appeler l'ennemi au combat: maintenant leur chef était là. Eumène, porté de çà de là dans sa litière, fit avancer ses troupes pour les ranger en ordre de bataille dans la plaine, et attendit l'attaque des ennemis dans une solide position. L'ennemi n'attaqua pas. Antigone, ayant appris par quelques prisonniers la maladie d'Eumène, s'était avancé à marches forcées et s'était mis en bataille, croyant qu'il pourrait contraindre les chefs ennemis à accepter le combat sans leur général et les battre facilement. Mais quand, en poussant des reconnaissances, il vit l'excellente position des ennemis, leur ordre de bataille parfait et ne laissant aucune prise, il s'arrêta un moment étonné; puis, ayant aperçu une litière qu'on transportait d'une aile à l'autre, il partit d'un éclat de rire, comme c'était son habitude, et dit à ses amis: « C'est donc cette litière qui leur a donné cet entrain! » et aussitôt il battit en retraite pour établir son camp dans une position solide[1].

[1]) Plut., *Eumen.* 15.

Les deux armées n'étaient guère plus qu'à mille pas l'une de l'autre : entre elles coulait une rivière, au fond d'une gorge de rochers. Quelques engagements eurent lieu aux avant-postes : on fit des reconnaissances dans les environs, qui étaient peu cultivés, pour trouver des subsistances, et, sur les flancs, des mouvements de peu d'importance pour occuper quelques fortes positions. Quatre jours se passèrent sans qu'une lutte plus sérieuse s'engageât. Le cinquième jour arrivèrent au camp des alliés des négociateurs envoyés par Antigone aux satrapes et aux Macédoniens, pour les inviter à laisser complètement Eumène de côté et à donner leur confiance à Antigone ; il laisserait aux satrapes leurs provinces, donnerait des terres aux soldats, accorderait à tous ceux qui le désireraient un congé honorable avec de riches gratifications, et recevrait dans ses propres troupes ceux qui préféreraient rester au service. Les Macédoniens accueillirent ces propositions en manifestant bruyamment leur indignation, et menacèrent les ambassadeurs de leur faire un mauvais parti s'ils ne s'esquivaient au plus vite. Les satrapes eux-mêmes, l'eussent-ils voulu, ne pouvaient plus désormais entrer en rapports avec Antigone. Eumène parut alors au milieu de ses troupes ; il les félicita de la fidélité qui assurait son salut et le leur : c'était comme dans la fable du lion qui, tombé amoureux d'une belle jeune fille, demande sa main à son père. Celui-ci donne son consentement, mais en disant qu'il avait peur de ses griffes et l'invitant à les faire couper avant le mariage. Aveuglé par son amour pour la belle jeune fille, le lion se rongea lui-même les griffes avec les dents, et le père, voyant le superbe animal sans défense, l'assomma à coups de bâton. Antigone voulait faire de même : il leurrait l'armée macédonienne, ce lion royal superbe, avec toutes les promesses possibles ; son intention n'était nullement de les tenir, mais de perdre les braves Macédoniens. Puisse-t-il en être empêché par la faveur des dieux, dont l'assistance, secondant le courage de ses vaillants camarades, lui permettrait, il l'espérait, de châtier cet impudent adversaire. Les paroles du stratège furent accueillies par des acclamations. On se réjouissait à l'idée d'une rencontre prochaine, qu'Eumène désirait moins, il est vrai, que son adversaire.

A la nuit tombante arrivèrent des déserteurs du camp d'Antigone, qui rapportèrent que les troupes avaient reçu l'ordre de se tenir prêtes à marcher à la seconde veille de nuit. L'intention de l'ennemi était facile à deviner. Le terrain ne se prêtait aucunement à une bataille, et Antigone avait absolument besoin d'une rencontre. Les vivres commençaient à lui manquer; il devait se hâter de trouver des cantonnements pour l'hiver qui approchait. Incapable de surprendre ici son prudent adversaire, il avait l'intention de gagner la province de Gabiène, à trois journées de marche[1]. Il y avait là de l'eau potable, de gras pâturages, de riches villages, un terrain offrant des abris de toute sorte, et la Gabiène se trouvait sur la route de la Susiane, assurant par conséquent la voie de communication la plus directe avec Séleucos, qui se trouvait encore devant Suse. Eumène comprit le plan de son adversaire et se hâta de le prévenir. Il dépêcha au camp ennemi quelques émissaires, qui devaient se faire passer pour déserteurs et répandre le bruit qu'à la nuit suivante on tenterait d'attaquer le camp. En même temps, il faisait filer les bagages sans bruit, ordonnait aux troupes de se tenir prêtes pour le départ, et se mettait en marche vers minuit, tandis qu'Antigone, informé

[1]) La partie géographique de toute cette campagne est extrêmement obscure : rien ne fait deviner où les deux armées se rencontrèrent pour la première fois ; tout ce qu'on peut affirmer, c'est que ce fut sur la route de Médie en Perse, et dans la Parætacène (Diodor., XIX, 34). Strabon (XV, p. 728) dit : βασίλεια τὰ ἐν Γάβαις, ἐν τοῖς ἀνωτέροις που μέρεσι τῆς Περσίδος. Cette Gabæ est-elle identique avec la Γαβήνα de Ptolémée, c'est une question à débattre. Strabon (XVI, p. 744), parlant des trois routes qui mènent à Séleucie, dit que l'une vient de Médie par la Massabatique, la deuxième de Perse, la troisième ἐκ τῆς Σουσίδος διὰ τῆς Γαβιανῆς. ἐπαρχίαι δ' εἰσιν αὗται τῆς Ἐλυμαίας ἥ τε Γαβιανὴ καὶ ἡ Μασσαβατική : or, la distinction faite ici entre l'Élymaïde et la Suside embrouille tout. La seule chose qu'on puisse dire, c'est que la Gabiène était située entre la Perse, la Médie et la Suside (Élymaïde). Et comme, plus tard, l'armée, prenant ses quartiers d'hiver dans cette région, put se disséminer à des distances allant jusqu'à 100 stades (Plut., *Eumen.* 15) ou 6 jours de marche (Diodor., XIX, 37), il est difficile de trouver sur nos cartes un espace semblable autre que celui que limitent à droite et à gauche les cours d'eau dont la réunion forme le Dizfoul. Si la leçon ἐν Τάβαις dans Polybe (XXXI, 11, 3) n'était pas assurée par les manuscrits, et si on pouvait y substituer ἐν Γάβαις, on pourrait peut-être retrouver la source où Strabon a pris ce qu'il dit de l'Élymaïde et de la Gabiène.

de ce projet d'attaque pour la nuit, renonçait à son plan, disposait en toute hâte et non sans appréhension ses troupes pour la lutte, et attendait l'attaque des ennemis jusqu'à l'aube. Eumène se trouvait déjà à quelques milles en avant sur la route de la Gabiène. Antigone reconnut bientôt à quel point il avait été dupe. Il fit préparer ses troupes en toute hâte pour la marche, et se mit aux trousses de l'ennemi comme s'il poursuivait des fuyards. Mais, avec toute son armée, il ne pouvait rattraper l'avance de deux veilles de nuit que l'ennemi avait sur lui : aussi, ordonnant à l'infanterie sous les ordres de Pithon de suivre tranquillement, il se lança à la tête de la cavalerie sur les traces de l'ennemi. Au matin, il atteignit une hauteur d'où il découvrit l'arrière-garde de l'armée d'Eumène. Une fois bien en vue, il fit mettre ses troupes en ligne et s'arrêta. Dès qu'Eumène vit la cavalerie ennemie si près de lui, croyant qu'Antigone arrivait avec toutes ses forces, il donna l'ordre à ses troupes de faire halte, les rangea au plus vite en bataille, pour n'être pas attaqué durant la marche. Antigone gagnait ainsi du temps pour attendre l'arrivée de son infanterie. Trompé lui-même un instant auparavant par un stratagème d'Eumène, il le trompait à son tour par une ruse analogue.

Les généraux prirent leurs dispositions de bataille, en déployant toutes leurs connaissances militaires, s'inspirant moins de la tactique macédonienne que de la nature du terrain et du nombre des forces disponibles; Eumène, pour couper à l'ennemi la route de la Gabiène, Antigone, pour se l'ouvrir de haute lutte. Eumène profita de ce qu'il était déjà sur le terrain avec toutes ses forces, en s'y prenant de la façon suivante : il adossa son aile gauche aux hauteurs qui, à ce qu'il semble, bornaient la plaine au nord, pour reporter tout le poids de l'attaque sur son aile droite, qui avait ainsi devant elle le champ libre sur une vaste étendue. C'étaient les cavaliers carmaniens, les hétæres, les *agémas* de Peucestas, d'Antigène, et sa propre escorte, une masse compacte de 2,300 chevaux, qui formaient le corps de l'aile droite[1]. A côté de cette ligne, en tête

[1]) DIODOR., XIX, 28. Attenant au centre se trouvaient Tlépolémos de

de colonne, pour avoir les mouvements plus libres, se trouvaient deux escadrons de pages royaux; devant eux, en diagonale, quatre escadrons de cavaliers d'élite pour les couvrir; 300 autres cavaliers, choisis dans toutes les hipparchies, étaient placés comme réserve, derrière l'*agéma* d'Eumène. Enfin, devant l'aile toute entière, 40 éléphants. Le centre de l'armée d'Eumène était formé de l'infanterie, qui comptait, en allant de droite à gauche, 3,000 hypaspistes, les 3,000 argyraspides, l'un et l'autre corps commandés par Antigène et Teutamas, 5,000 hommes armés et exercés à la macédonienne, 6,000 mercenaires. Devant ces 17,000 hommes du centre, une ligne de 40 éléphants. Tout contre l'infanterie, à gauche, se trouvait la cavalerie de l'aile gauche, commandée par Eudémos : c'étaient des Thraces des satrapies supérieures, des Paropamisades, des Arachosiens, des Mésopotamiens, des Ariens, et, à la tête de la colonne, l'*agéma* d'Eudémos avec deux escadrons de cavaliers d'élite[1], soit une ligne serrée de 3,300 chevaux. Une rangée de 45 éléphants formait un angle avec cette ligne et la reliait aux hauteurs. Les intervalles, ici comme pour le centre, étaient remplis par des pelotons de troupes légères[2].

Antigone n'avait que 65 éléphants à opposer aux 125 d'Eumène. Il était également plus faible en infanterie légère, en archers et en frondeurs; mais sa cavalerie était plus forte d'un tiers (10,400 contre 6,300), et dans celle-ci se trouvaient plusieurs corps d'élite, notamment 2,300 hommes désignés sous le nom

Carmanie avec 800 cavaliers, puis 900 hétæres, puis les escortes de Peucestas et d'Antigène, 300 cavaliers en un même escadron, puis 300 cavaliers formant l'escorte d'Eumène, puis, comme πρόταγμα, 100 παῖδες, ensuite πλάγιαι φυλάττουσαι ἔξω τοῦ κέρατος 200 ἐπίλεκτοι, enfin les 300 ἐπιλελεγμένοι τοῖς ταχέσι καὶ ταῖς ῥώμαις ... κατόπιν τοῦ περὶ αὐτὸν ἀγήματος.

[1]) On trouve, en détaillant, 500 Thraces, 500 Paropamisades envoyés par Oxyartès, 600 Arachosiens que commandait actuellement Céphalon, après la fuite de Sibyrtios, 600 cavaliers conduits par Amphimachos de Mésopotamie, 950 Ariens de Stasandros; enfin, sur la hauteur, l'escorte d'Eudémos, soit 150 cavaliers ayant comme πρόταγμα deux escadrons de lanciers (*xystophores*), chacun sans doute de 50 cavaliers, bien que Diodore (XIX, 27) donne à chacun 50 hommes de profondeur (?).

[2]) Diodore évalue l'effectif total de cette armée à 35,000 hommes de pied, 6,100 cavaliers et 114 éléphants, tandis que, si l'on additionne les chiffres qu'il énumère, on trouve 17,000 hommes de pied, 6,300 cavaliers plus 2

de Tarentins[1]. Il avait aussi 28,000 hommes d'infanterie de ligne contre 17,000; mais surtout, il était seul pour commander, et ses troupes étaient habituées à obéir.

De la hauteur où il se trouvait, il vit les dispositions de bataille de l'ennemi. De la concentration d'une masse de cavaliers d'élite sur l'aile droite, il conclut que le fort de l'attaque serait de ce côté. Son plan était de laisser Eumène frapper dans le vide et de se jeter lui-même sur l'aile gauche de l'ennemi, pour y porter le coup décisif. Il concentra ses meilleurs escadrons de cavalerie sur l'aile droite, son *agéma*, 1,000 hétæres sous les ordres de son fils Démétrios, qui assistait pour la première fois à une bataille, 500 alliés, 500 mercenaires, 1,000 Thraces, ensemble 3,300 cavaliers, et, comme avant-garde, tout à fait en tête, ses « pages », soit 150 chevaux, avec 100 Tarentins sur les flancs. Le centre comptait 28,000 hommes de grosse infanterie, et parmi eux les 8,000 Macédoniens auxquels Antipater avait fait passer l'Hellespont[2]. Toute la cavalerie légère fut postée à l'aile gauche. Elle avait pour mission de harceler l'ennemi et de battre en retraite dès qu'on l'attaquerait, puis de faire volte-face, d'attaquer de nouveau et d'entretenir ainsi le combat. A la tête de cette aile se trouvaient 1,000 archers et lanciers mèdes et arméniens, qui s'entendaient particulièrement à combattre ainsi en se dérobant; puis les 2,200 Tarentins qu'il avait amenés de la mer[3], troupes qui

escadrons, c'est à dire 100 chevaux probablement, et 125 éléphants. Si les 18,000 fantassins qui manquent sont des troupes légères, c'est que l'on met 144 hommes par éléphant; si l'on n'en compte que 100 par éléphant, il en reste 5,500 détachés pour protéger le camp, etc. Peucestas avait en ligne, à lui tout seul, 10,000 archers et frondeurs.

1) τοὺς ὑπὸ θαλάσσην συναναβεβηκότας Ταραντίνους (DIODOR., XIX, 29). Ces Tarentins sont une espèce de cavaliers armés à la légère, qui lancent d'abord leurs traits et attaquent ensuite l'ennemi, soit avec la pique qu'ils ont gardée sur toute leur provision, ou encore avec le sabre droit (σπάθη). Cf. ARRIAN., *Tact.* 3.

2) Outre ces 8,000 Macédoniens, il y avait 8,000 hommes armés à la macédonienne, 3,000 Lyciens et Pamphyliens (sans doute des hypaspistes), et 9,000 mercenaires (DIODOR., XIX, 29).

3) Certainement Nicanor, qui avait reçu, lors du partage de 321, la satrapie de Cappadoce, a reparu dans le pays après qu'Eumène fut sorti de Nora. Peut-être est-ce lui qui a recruté des cavaliers en Cappadoce, un pays de chevaux, les a formés à la mode de Tarente et amenés à Antigone.

lui étaient très dévouées et connaissaient parfaitement leur service ; 1,000 cavaliers de la Lydie et de la Phrygie ; les 500 hommes de Pithon, satrape de Médie ; les 400 piquiers de Lysanias ; enfin, ceux qu'on appelait les voltigeurs [1], pris parmi les colons établis dans les provinces supérieures. Quant à ses éléphants, Antigone en plaça 30 en crochet devant son aile droite, un petit nombre devant son aile gauche, et le reste devant l'infanterie, au centre ; avec eux se trouvaient les pelotons nécessaires de troupes légères [2]. Il confia à Pithon le commandement de l'aile gauche ; lui-même, à la tête de son *agéma*, se chargea de conduire l'aile droite. Il descendit dans la plaine, l'aile droite ouvrant la marche, avec l'intention évidente de brusquer l'attaque de ce côté. Vu sa grande supériorité numérique, Pithon dépassait de beaucoup l'aile droite de l'ennemi, et il était d'autant plus facile de harceler et d'occuper cette aile. Il s'agissait de porter le coup décisif avant que le combat d'infanterie ne fût engagé et que les redoutables argyraspides d'Eumène n'eussent fait sentir leur force irrésistible.

La description de cette bataille, telle qu'elle nous est parvenue, paraît avoir des lacunes sur beaucoup de points : elle omet notamment les mouvements qu'Eumène a dû faire pour retarder l'attaque de l'ennemi sur son aile gauche, qui, du reste, était couverte par la force imposante de 40 éléphants, par autant de grosses batteries et par l'infanterie légère que comportait son effectif. Le récit de la bataille dans Diodore nous montre au début les deux armées poussant en même temps le cri de guerre ; les trompettes sonnent, et les masses de cavaliers chargent avec Pithon. Celui-ci, dont le front dépasse de beaucoup l'aile droite d'Eumène et qui veut aussi éviter la ligne des éléphants, se jette sur le flanc des ennemis, les accable d'une grêle de traits et tourne bride dès que la

[1]) Je ne sais s'il faut lire ἄνθιπποι ou ἄμφιπποι, et ce que pouvait bien être l'une ou l'autre arme : les premiers, si l'on prend le mot à la lettre, étaient peut-être une espèce de πρόδρομοι, et les autres des voltigeurs.

[2]) Diodore (XIX, 27) ne fait pas entrer en ligne de compte ces troupes légères, quand il évalue l'armée entière d'Antigone à « plus de 28,000 fantassins et 8,500 cavaliers » : en additionnant les effectifs qu'il donne aux divers corps de cavalerie, on trouve 10,400 hommes.

grosse cavalerie d'Eumène fond sur lui, puis revient à la charge avec une nouvelle impétuosité, en lançant de nouveau une grêle de flèches. Alors Eumène fait venir en toute hâte de l'aile d'Eudémos ce qu'il a de plus léger en fait de cavalerie, et fait en même temps descendre toute sa ligne sur la droite; puis il se jette avec ses escadrons volants et les éléphants sur l'aile gauche de l'ennemi, qui, ne pouvant résister à cet assaut, se sauve en déroute du côté des montagnes. Pendant ce temps, Eumène a fait avancer aussi son centre, pour engager la lutte des phalanges, malgré son adversaire qui avait espéré l'éviter : bientôt les deux centres sont aux prises; la mêlée est furieuse; après un long et sanglant carnage, le poids et la fureur des argyraspides, ces vétérans éprouvés, entraîne la victoire. Antigone voit son centre rompu en pleine déroute, son aile gauche complètement dispersée. Son entourage lui conseille de ramener également son aile droite, de rallier et de mettre à l'abri sous la protection des hauteurs ses troupes battues, pour couvrir du moins la retraite. Mais son aile droite est encore en état de lutter et complètement intacte. Au même instant, tandis que les phalanges lancées à sa poursuite s'avancent vers les montagnes, il aperçoit dans les lignes ennemies un grand vide entre le centre et l'aile gauche, vide qui s'élargit de plus en plus : c'est là qu'il se jette avec une partie de sa cavalerie, en se portant sur les escadrons les plus proches à sa droite. Surpris, les premiers cèdent; il est impossible de former rapidement un nouveau front contre les assaillants; on n'a pas même le temps de faire venir assez vite les éléphants. Antigone dépêche ses cavaliers les mieux montés vers ses troupes battues, pour leur ordonner de se rallier, de se remettre rapidement en ligne et de se tenir prêts pour une nouvelle attaque, car la victoire est pour ainsi dire décidée.

Eumène, de son côté, dès qu'il voit son aile gauche complètement culbutée et l'ennemi près de déborder sur les derrières de ses phalanges, fait sonner la retraite, afin de sauver l'aile gauche, si la chose est encore possible. Au moment du crépuscule, les deux armées sont de nouveau rangées en bataille et pleines d'ardeur pour la lutte. Mais l'heure avancée empêche de recommencer le combat resté indécis.

Déjà la pleine lune éclaire la campagne; les deux armées ne sont qu'à 200 pas l'une de l'autre; on distingue parfaitement d'un camp à l'autre le hennissement des chevaux, le cliquetis des armes, presque le bruit des conversations. Aucune attaque n'a lieu. Les deux armées se retirent lentement du champ de bataille où gisent les morts et les blessés. A minuit, elle sont à une distance de trois lieues, et, épuisées par la marche, par la lutte de toute la journée et la faim, elles font halte. C'est là qu'Eumène veut établir son camp; de là, il se propose de revenir le lendemain matin pour enterrer les morts, se montrer ainsi maître du champ de bataille et s'attribuer l'honneur de la journée. Mais ses Macédoniens, inquiets pour les bagages laissés en arrière en présence d'un ennemi qui a une si forte cavalerie, exigent qu'on rétrograde jusque-là. Eumène n'ose les contraindre et accède à leur désir: il est forcé de se contenter d'envoyer des hérauts à Antigone au sujet des devoirs à rendre aux morts.

C'est celui-ci qui a subi les pertes les plus fortes; 3,700 fantassins et 54 cavaliers ont succombé de son côté; l'ennemi n'a perdu que 540 fantassins et quelques cavaliers. Eumène compte plus de 900 blessés, mais Antigone en a près de 4,000: puis, ses troupes sont découragées, et la sévère discipline à laquelle elles sont habituées empêche seule de plus graves événements. Antigone ne se croit pas assez fort pour rester dans le voisinage de son audacieux ennemi; il a résolu de s'éloigner aussi loin que possible et de prendre ses quartiers d'hiver. Pour faciliter la marche de l'armée, il fit prendre les devants aux blessés et à la plus grande partie des bagages. Lui-même voulut rester encore le lendemain aux environs du champ de bataille, pour enterrer ses morts, s'il en était encore temps. Alors arriva le héraut des ennemis pour traiter de l'enterrement des morts. Antigone le retint chez lui: le lendemain matin, il fit sortir ses troupes pour préparer les bûchers de ses morts; ensuite il laissa partir le héraut en lui disant que, le lendemain, l'ennemi pourrait se rendre lui aussi sur le champ de bataille pour enterrer les morts[1]. De cette façon, Antigone,

[1]) Diodor., XIX, 34. Polyæn., IV, 6, 10.

quoiqu'il ait éprouvé les plus grandes pertes, semble être le vainqueur de la journée; sa retraite ne paraît plus une fuite: encouragées par cette heureuse solution, ses troupes se mettent en marche à la tombée de la nuit suivante. Il se dirige en plusieurs étapes, sans trêve ni repos, vers la contrée de Gadamarta en Médie, pays qui, épargné jusque-là par la guerre, offre des provisions en abondance, de bons quartiers d'hiver, et lui fournit le moyen de recruter de nouvelles troupes[1].

Eumène apprit par ses espions le départ de son adversaire; mais, à cause de la fatigue de ses troupes et pour ne pas s'exposer à les trouver de nouveau récalcitrantes, il renonça à troubler la retraite de l'ennemi. Il fit enterrer les morts avec tous les honneurs militaires, puis il conduisit l'armée hors du pays de Parætacène, pour aller plus loin prendre ses quartiers d'hiver.

Voilà quelle fut cette bataille, une des plus remarquables du temps des Diadoques. Pour la première fois depuis longtemps, l'infanterie montre tout ce qu'elle vaut. Le mouvement que fit Eumène, au moment où son aile droite prenant l'offensive avait forcé à la retraite l'aile gauche de l'ennemi, en poussant ses phalanges, en lançant les terribles argyraspides sur l'infanterie de l'ennemi plus forte d'un tiers et l'écrasant sur place, devait décider de la journée, pour peu qu'Eudémos, à l'aile gauche, restant tranquillement sur la défensive, fît tant soit peu son devoir. Même à l'heure où Eumène fit sonner la retraite, pour sauver le reste de ces escadrons en déroute, il était encore maître du champ de bataille; mais l'infanterie refusa de faire un dernier effort pour se maintenir sur le terrain. Ce n'est pas une défaite militaire, mais un insuccès

[1]) Le nom de cette province est modifié de bien des façons : Gamarga, Gadamala ou Gadarla, Gadamarta, sont les appellations diverses qu'on rencontre dans Diodore et dans Polyænos. Quelle est la véritable? on ne saurait le dire. Il est également impossible de déterminer plus exactement la situation de cette contrée. On serait presque tenté de chercher quelque chose de moins vague dans ce qui va être dit relativement à la distance comptée de là à la Gabiène. D'après la description de la route, d'après la possibilité d'obliquer du côté de l'Arménie, enfin, d'après la direction dans laquelle Antigone s'est retiré après la dite bataille, on pourrait supposer que Gadamarta devait se trouver dans les environs de Koum et de Sava.

moral d'autant plus grand, que le général de génie a essuyé ce jour-là.

A peine les troupes eurent-elles quelque repos du côté de l'ennemi, que de nouveau elles se laissèrent entraîner à la rébellion; elles se montrèrent insolentes et récalcitrantes vis-à-vis des chefs, et s'abandonnèrent à la licence la plus effrénée. Les chefs aussi et les satrapes oublièrent bientôt toute prévoyance, sans plus faire attention à Eumène et à ses sages conseils. Ils éparpillèrent leurs quartiers d'hiver sur tout le pays de la Gabiène, de telle sorte que les différents corps étaient isolés les uns les autres et séparés souvent par une distance de 25 milles. Eumène avait moins d'autorité que jamais. La nouvelle de la victoire du parti de la royauté en Macédoine, du passage de l'armée impériale en Asie, cette nouvelle qui avait rétabli quelque mois auparavant son autorité sur l'armée, ne s'était pas confirmée. Au contraire, on apprit que Cassandre était parti pour la Macédoine avec des troupes fraîches et que le parti de la royauté courait le plus grand danger. La position d'Eumène devenait de jour en jour plus difficile.

Ces nouvelles de l'Occident devaient sans doute encourager aussi Antigone à de nouvelles entreprises. La situation fausse de ses adversaires n'était pas un secret pour lui. S'il n'espérait pas pouvoir leur tenir tête dans une lutte ouverte, il croyait être assuré d'un triomphe en les surprenant à l'improviste. Par la route ordinaire, il y avait de Gadamarta jusqu'aux quartiers d'hiver de l'ennemi vingt-cinq journées de marche environ. Cette route longeait le flanc de la montagne. Une autre plus courte, tracée en ligne droite à travers la plaine qui s'étend devant cette chaîne, n'avait que huit journées de marche: mais cette plaine n'avait pas un arbre, pas de fourrage, pas un brin d'herbe; on ne trouvait d'eau nulle part; aucune trace d'habitations: c'était une véritable steppe salée[1]. C'est par cette voie qu'Antigone résolut de passer. On pouvait atteindre l'ennemi en neuf jours, et le vaincre avant qu'il n'eût le temps de se concentrer.

[1]) ἦν δὲ ἡ μὲν ὁδὸς παρὰ τὰς ὑπωρείας· τὸ δὲ κάτω πεδίον ὁμαλὸν, ἄνυδρον, ἀοίκητον, οὐ βοτάνην ἔχον, οὐ δένδρον, οὐ φυτὸν, ἀσφαλτῶδες καὶ πλῆθον ἁλμυρίδος (POLYÆN., IV, 6, 11). Cf. DIODOR., XIX, 37. PLUT., *Eumen.*, 15. CORN. NEP., *Eumen.*, 8.

Mais il importait avant tout de tenir cette entreprise absolument secrète. Les troupes reçurent l'ordre de se tenir prêtes à partir, de se munir de provisions pour dix jours et du fourrage nécessaire pour les chevaux. Pour les besoins de l'armée, on fabriqua dix mille outres, qui furent remplies d'eau potable. On disait partout dans le camp qu'on partait pour l'Arménie. L'armée se mit en marche à la fin de décembre 317, à l'époque du solstice d'hiver[1], non pas pour l'Arménie, mais droit à travers la lande salée. On marchait avec beaucoup de circonspection; il était interdit d'allumer des feux même pendant les nuits froides, pour que les habitants des montagnes ne découvrissent pas la marche de l'armée et n'allassent pas en informer l'ennemi. C'est ainsi qu'on marchait déjà depuis cinq jours, au milieu des plus grandes difficultés; le mauvais temps se mit alors de la partie; il y eut de violentes tempêtes, et le froid devint rigoureux. Les soldats ne purent y tenir; il fallut leur promettre de recourir au seul moyen de salut, c'est-à-dire, d'allumer des feux. Des montagnes qui bornent la steppe les indigènes voyaient les feux pendant la nuit et pendant le jour les colonnes de fumée, le tout en grande quantité, de sorte qu'ils jugèrent la chose assez importante pour en rapporter la nouvelle au camp du satrape Peucestas. Les messagers se dirigèrent en toute hâte sur des dromadaires vers la Gabiène, disant que l'armée d'Antigone s'avançait, qu'on l'avait vue à mi-chemin de la Gabiène.

Aussitôt un conseil de guerre fut convoqué; on délibéra sur les mesures à prendre. L'ennemi pouvait atteindre le camp en quatre jours; il n'était pas possible en si peu de temps de concentrer les troupes, éloignées les unes des autres de six journées de marche. Toutes sortes de plans furent proposés; on ne savait que faire. Peucestas proposa de réunir en toute hâte les troupes les plus à proximité, et de se retirer avec celles-ci, pour éviter la rencontre de l'ennemi jusqu'à ce qu'on eût fait venir les troupes les plus éloignées. Eumène prit alors la parole pour démontrer le vice des mesures proposées : il

[1]) ὥρμησε διὰ τῆς ἐρήμου, τῆς ὥρας οὔσης περὶ χειμερινὰς τροπάς (DIODOR., XIX, 37).

insista sur ce point, que ce péril était une conséquence de la répartition défectueuse des quartiers d'hiver, du système déconseillé par lui dès le début. On n'avait pas voulu alors l'écouter : heureusement il était encore en état de remédier au péril, si toutefois on voulait s'engager à se soumettre à ses ordres et les exécuter avec la promptitude nécessaire. Il s'agissait de rallier toutes les troupes avant l'arrivée de l'ennemi. Or, ceci pouvait se faire en six jours. L'ennemi avait encore quatre journées de marche avant d'arriver au camp, et lui se chargeait de le retarder de trois ou quatre autres jours encore. Il les pria donc de dépêcher chacun au quartier d'hiver de leurs troupes respectives, et de les faire venir le plus tôt possible. L'ennemi, épuisé par la marche et les privations, non seulement attaquerait alors sans succès, mais tomberait pour ainsi dire à coup sûr entre leurs mains. C'est avec étonnement qu'ils écoutèrent tous les propositions du stratège : ils s'engagèrent à lui obéir de tout point, et lui demandèrent comment il pensait tenir ses promesses. Quand on eut dépêché différents courriers, Eumène ordonna à tous les chefs présents de le suivre avec les troupes qu'ils avaient sous la main. Ils gagnèrent à cheval la lisière du désert, jusqu'à une large pente qui descendait vers la steppe et qui devait se voir de loin. Là il fit tracer un camp de près de deux milles de circonférence, et ficher en terre de distance en distance des pieux garnis d'un fanion; puis il distribua les intervalles entre ses compagnons, avec ordre d'allumer des feux à une distance de vingt coudées l'un de l'autre. Pour que l'ennemi s'imaginât avoir devant les yeux un camp véritable, il ordonna d'entretenir vigoureusement les feux pendant la première veille, comme si tout était encore en l'air dans le camp et les hommes assis autour des feux ou en train de prendre le repas du soir, puis de diminuer ces feux à chaque veille consécutive et de les laisser éteindre complètement sur la fin de la nuit. La même opération devait être répétée la nuit suivante. Tout cela fut exécuté ponctuellement.

On dit que des indigènes qui gardaient leurs troupeaux sur les montagnes voisines, et qui étaient dévoués au satrape Pithon, furent les premiers à informer Antigone et Pithon

qu'il y avait un camp ennemi à proximité. Du reste, les généraux eux-mêmes pouvaient distinguer pendant la nuit à travers la steppe, dans la direction du sud-ouest, les feux de la première, deuxième et troisième veille. A en juger par l'étendue de la ligne des feux, il n'y avait pas à en douter, toute l'armée ennemie était réunie dans ce camp. Eumène avait dû être informé du plan de son adversaire, et c'était là, on pouvait le supposer, le motif qui avait décidé l'armée ennemie à sortir de ses cantonnements. Antigone n'osa pas conduire au combat son armée exténuée par une marche pénible contre les troupes fraîches de l'adversaire, bien entretenues dans leurs quartiers d'hiver et suffisamment préparées à la lutte. De crainte que l'ennemi, ayant conscience de sa supériorité, ne marchât à sa rencontre, Antigone abandonna en toute hâte la route commencée. Dès le lendemain matin, l'armée d'Antigone obliqua sur la droite, du côté de l'ouest, pour regagner la grande route. Là il y avait des deux côtés des pays cultivés, des villages et des villes très rapprochées, assez de provisions et de quartiers pour laisser les troupes épuisées se refaire.

Ce qui surprit le stratège, c'est qu'à son départ les ennemis ne bougèrent aucunement dans leur camp. On ne vit même pas apparaître un corps d'éclaireurs ennemis [1]. Après avoir atteint des contrées plus favorables, on donna du repos aux troupes. Là Antigone apprit des indigènes qu'eux aussi avaient vu les hauteurs couronnées de feux, mais qu'ils n'avaient rien remarqué qui indiquât la présence d'une armée importante; ils croyaient que le camp sur la montagne était vide de soldats. Antigone n'en pouvait plus douter; il avait été trompé, et l'ennemi avait ainsi gagné le temps de concentrer ses troupes. Sa colère fut grande de voir ses plans magni-

[1]) Plut., *Eumen*. 15. Diodor., XIX, 38. Polyæn., IV, 8, 4. Corn. Nep., *Eumen.*, 9. Pour déterminer la position de la contrée, il est important de remarquer qu'Antigone s'écarte à droite pour rejoindre la grande route : le camp fictif d'Eumène ne peut avoir été placé qu'à une journée de marche tout au plus en avant du quartier général. Polyænos (IV, 6, 13) dit de la bataille qui suivit immédiatement : Ἀντίγονος περὶ τὴν Γαβιηνὴν συνέβαλεν Εὐμένει μάχην ; et ce nom peut être utilisé dorénavant pour distinguer cette bataille de la précédente.

fiques échouer de la sorte. Il résolut donc de chercher à tout prix une bataille décisive.

Pendant ce temps, les troupes des alliés arrivaient de tous côtés au camp. Il ne manqua plus enfin que les éléphants, qui se trouvaient plus loin que les autres. Antigone avait été instruit de ce fait par les indigènes : il savait que les animaux, sans escorte suffisante, passeraient le jour suivant à quelques milles de la position qu'il occupait. S'il pouvait s'en emparer par un coup de main, il enlevait ainsi à l'ennemi une partie importante de ses forces de combat. Il fit monter à cheval 2,000 lanciers mèdes et 200 Tarentins, et les fit partir à toute bride, avec toute l'infanterie légère dont il disposait, vers la route par où les éléphants devaient passer. Eumène se doutait qu'Antigone tenterait le coup. Il envoya donc au-devant des éléphants 1,500 cavaliers d'élite, avec 3,000 hommes d'infanterie légère. Les troupes d'Antigone arrivèrent les premières sur la route; le convoi d'éléphants s'avançait. Dès que les chefs aperçurent l'ennemi, ils firent ranger les animaux en carré, mirent les bagages au milieu, les 400 cavaliers d'escorte à l'arrière-garde, et essayèrent de passer à toute vitesse. Alors l'ennemi se jeta en masse sur le convoi: les 400 cavaliers furent bientôt mis en déroute; les cornacs arrêtèrent les éléphants et essayèrent de maintenir le carré sous les traits de l'ennemi, mais, incapables de nuire à l'ennemi, ils souffraient beaucoup des traits et des projectiles lancés incessamment par les frondes. Déjà une grande partie des conducteurs d'éléphants étaient blessés ou morts, lorsqu'arriva enfin le secours envoyé par Eumène. Les nouveaux venus, se lançant soudain et à l'improviste sur l'ennemi, le mirent en fuite après un court combat. Les éléphants furent conduits au camp sans autre accident.

C'était donc la prévoyante habileté d'Eumène qui avait préservé l'armée d'une destruction complète, réparé les fautes des autres commandants, concentré les troupes pour la lutte et sauvé les éléphants. Les soldats étaient remplis d'admiration pour leur grand capitaine. Maintenant que l'ennemi était proche et qu'on attendait d'un jour à l'autre le coup décisif, tous les yeux se tournaient de nouveau vers lui. Les troupes exi-

gèrent qu'il exerçât seul le commandement et que tous les autres chefs se soumissent à ses ordres. Eumène ne s'y refusa pas : il fit fortifier le camp avec le plus grand soin, et l'entoura d'un mur d'enceinte et d'un fossé ; il y accumula des vivres et prit toutes ses dispositions pour la lutte suprême, qui ne semblait pas éloignée. Les troupes attendaient la rencontre avec une entière assurance ; mais les autres commandants sentaient d'autant plus amèrement à quel point ils se trouvaient relégués à l'arrière-plan, subordonnés au commandement du Cardien et déçus dans leurs superbes prétentions. Les deux chefs des argyraspides surtout, Antigène et Teutamas, étaient pleins de dépit et de ressentiment. Ils se communiquèrent leurs idées, se concertèrent pour se débarrasser de cet homme détesté, et attirèrent les autres chefs et satrapes dans leur complot. Tous étaient d'accord sur ce point, qu'il fallait se défaire d'Eumène. Quand et comment, c'est ce qu'ils se demandaient. Ils décidèrent qu'il fallait encore lui laisser gagner la bataille sur Antigone, après quoi on se débarrasserait de lui. Au nombre des conjurés se trouvaient Eudémos de l'Inde et Phædimos ; ces deux personnages avaient confié précédemment au stratège des sommes considérables, et ils craignaient de perdre leur argent si le plan des conjurés s'exécutait. Ils lui dénoncèrent le complot, et Eumène les remercia avec effusion de leur fidélité.

Jamais nouvelle ne l'avait frappé aussi douloureusement. Le danger était aussi grave que pressant. Il se retira dans sa tente et communiqua les révélations à ses amis : « Je vis ici, dit-il, au milieu de bêtes féroces ». Il écrivit son testament, déchira et anéantit ses papiers et ses lettres, pour qu'en cas de malheur elles ne fussent pas la cause de préjudices et de calomnies pour ses amis. Puis il délibéra avec eux sur ce qu'il avait à faire. Devait-il, fort de la faveur dont il jouissait actuellement auprès des troupes, sévir ouvertement contre les conjurés ? Il n'était pas sûr de son armée, et quant aux traîtres, il était à prévoir qu'ils se jetteraient dans les bras d'Antigone. Devait-il négocier lui-même en secret avec Antigone et lui laisser gagner la partie ? Mais alors il trahissait la cause pour laquelle il avait combattu jusque-là ; il se livrait lui-même

comme traître avéré à son ennemi mortel, et, dans l'hypothèse la plus favorable, il ne sauvait qu'une vie vouée à l'opprobre. Devait-il s'enfuir, courir à travers la Médie et l'Arménie jusqu'en Cappadoce, y réunir autour de lui ses vieux amis et exposer une seconde fois sa fortune à l'épreuve qu'elle avait déjà subie une fois? En ce cas, la cause de la royauté était perdue en Asie comme elle l'était déjà en Europe; il n'y avait plus d'autorité à laquelle il pût se rallier, et, en admettant que tout lui réussît, il ne lui restait d'autre perspective qu'une nouvelle lutte, plus courte cette fois et plus malheureuse, ou le sort le plus misérable qui pût lui échoir, l'inaction et l'isolement. Eumène ne prit aucune résolution en présence de ses amis : il restait hésitant. Pour la première fois de sa vie peut-être, il ne savait quel parti prendre, à quoi se résoudre. Les conjurés lui laissaient encore le temps de gagner la bataille : peut-être la victoire lui apporterait-elle une nouvelle force; peut-être ces traîtres respecteraient-ils une tête couronnée par la victoire; peut-être le succès d'une seule journée, un hasard, changeraient-ils tout.

Cependant l'ennemi s'était avancé à un mille de distance. Une rencontre était inévitable. Antigone l'offrait; Eumène l'accepta : tous deux rangèrent leurs troupes en bataille. Antigone avait environ 22,000 hommes d'infanterie, 9,000 cavaliers, y compris ceux qu'il avait rassemblés tout récemment en Médie, et 65 éléphants. Il plaça de nouveau son infanterie au centre et sa cavalerie aux ailes. Il confia le commandement de l'aile gauche à Pithon, celui de l'aile droite à son jeune fils Démétrios, qui s'était glorieusement conduit dans la récente rencontre en Paraetacène. Lui-même resta à cette aile, qui devait faire l'attaque principale. En avant de toute la ligne, il plaça les éléphants, soutenus par des troupes légères. L'armée d'Eumène se composait de 36,700 hommes d'infanterie, 6,050 cavaliers et 114 éléphants. L'ennemi avait une cavalerie supérieure en nombre et en qualité : l'infanterie d'Eumène, au contraire, avait une supériorité marquée, qu'elle devait non seulement au nombre, mais au corps des vétérans argyraspides. Pour soutenir le choc de l'aile droite ennemie avec des forces suffisantes, il mit en ligne sur son aile gauche la plupart des

satrapes[1] avec leur cavalerie d'élite, et il en prit lui-même le commandement. Sur le front, il plaça en forme de crochet les soixante éléphants les plus solides, et, dans les intervalles, l'élite de son infanterie légère. Le centre de la ligne de bataille était formé par l'infanterie : au premier rang les hypaspistes, puis les argyraspides, plus loin les mercenaires et les troupes armées à la macédonienne; devant tous ces corps, la plus grande partie des autres éléphants et l'infanterie légère nécessaire pour les soutenir. Il remit l'aile droite, composée du reste de la cavalerie, soutenue par un petit nombre d'éléphants et de troupes légères, à Philippe[2], avec l'ordre de ne pas engager l'action à fond, mais d'occuper l'ennemi en face de lui par de fausses attaques et d'attendre que l'autre aile décidât la victoire. Le champ de bataille était une vaste prairie fermée par une hauteur du côté d'Antigone : le sol n'était ni ferme et dur, ni défoncé ; c'était une steppe, de sorte que les mouvements des troupes et des animaux soulevèrent bientôt des flots de poussière qui dérobaient complètement la vue des mouvements.

Du haut de la colline, Antigone observait l'ordre de bataille de l'ennemi. Il reconnut que l'aile droite était plus faible et que, sur les derrières, le camp était presque dégarni. Il disposa quelques escadrons de Mèdes et de Tarentins d'élite, avec ordre, une fois l'action engagée, de tourner l'aile droite de l'ennemi, à la faveur de la poussière, et de piller le camp.

Cependant, la ligne de bataille des ennemis avait pris position. Eumène passa à cheval le long des rangs et exhorta ses soldats à lutter vaillamment. Partout il fut accueilli par des acclamations : les phalanges criaient qu'il pouvait avoir confiance en elles, et les vieux argyraspides, que l'ennemi ne leur résisterait pas. Ils envoyèrent un cavalier aux lignes ennemies, à l'endroit où était placé le corps des Macédoniens, et leur firent dire : « Vous voulez donc, têtes maudites, combattre contre vos pères, eux qui ont vaincu le monde entier avec

[1]) Il y avait là aussi Mithradate, fils d'Ariobarzane, descendant de l'un des sept Perses qui avaient mis à mort Smerdis.

[2]) Quel est ce Philippe, il est impossible de le dire.

Alexandre et Philippe, et que vous verrez bientôt dignes des rois et de leur vieille gloire! » Cet appel des terribles vétérans fit une impression profonde sur les Macédoniens ; ils murmuraient hautement d'avoir à lutter contre des compatriotes, des alliés par le sang, et, ce qui sans doute les touchait davantage encore, ils avaient peur de ces vieux soldats d'élite, dont ils avaient éprouvé récemment encore la force irrésistible. Tandis qu'une inquiétude et une hésitation visible perçait chez les soldats d'Antigone, les troupes d'Eumène étaient pleines d'enthousiasme et demandaient joyeusement qu'on engageât le combat.

Sur un signe d'Eumène, les trompettes sonnèrent la charge. Les troupes poussèrent le cri de guerre : sur les ailes où commençait l'attaque, les éléphants se précipitèrent les uns sur les autres, entourés comme d'un essaim par les troupes légères. Bientôt ce fut une mêlée furieuse; la poussière remplissait déjà l'atmosphère à tel point qu'on ne distinguait plus rien. Alors Antigone, avec sa cavalerie supérieure en nombre, se jeta soudain sur l'endroit de l'aile gauche ennemie où se trouvait Peucestas. A peine celui-ci eut-il deviné le but de cette attaque, qu'il se retira en toute hâte, en dehors de cette épaisse poussière. Sa retraite entraîna 1,500 cavaliers des corps voisins. Un vide s'était fait dans cette aile. Eumène, qui se trouvait à l'extrémité de l'autre aile, était coupé : il ne lui restait plus qu'à se jeter avec toutes ses forces sur Antigone et à tenter de soutenir la lutte. Le combat fut acharné, d'une violence extrême : les cavaliers d'Eumène firent des prodiges de courage, mais Antigone avait la supériorité du nombre. Ici le combat de cavalerie était indécis encore; plus loin, l'engagement des troupes légères et des éléphants prenait la même tournure. Alors on vit tomber l'éléphant qui menait la troupe du côté d'Eumène : cet accident donna la victoire à l'ennemi; les éléphants d'Eumène et ses troupes légères commencèrent à plier. Les cavaliers aussi se débandaient de plus en plus. Là, il n'y avait plus rien à sauver. Eumène se hâta de rallier les escadrons de son mieux et de se retirer sur l'aile droite, pour y continuer la lutte, qui au centre était déjà décidée en sa faveur. Les argyraspides avaient fondu en rangs serrés sur l'infanterie

ennemie, et ils avaient ou terrassé ou mis en fuite les corps les plus proches ; puis, s'avançant à droite et à gauche avec leur élan irrésistible et luttant presque seuls contre des troupes qui se renouvelaient sans cesse, ils avaient mis hors de combat près de 5,000 ennemis sans perdre un seul homme. L'infanterie ennemie était pour ainsi dire anéantie.

Pendant ce temps, se glissant inaperçus derrière les flots de poussière soulevés par cette mêlée sauvage, les Mèdes d'Antigone, commandés à cet effet, s'étaient jetés sur le camp ennemi, situé à une demi-lieue en arrière du champ de bataille : ils avaient écrasé sans peine les palefreniers et les valets, ainsi que la faible garde qu'ils trouvaient devant eux, et le pillage avait aussitôt commencé. Ils trouvèrent un immense butin en or et en argent ; les femmes et les enfants des argyraspides et des autres soldats, les trésors des satrapes et des autres commandants, tombèrent entre leurs mains. Eumène en fut informé au moment où il quittait la mêlée pour se replier sur l'aile droite. Peucestas avait reculé jusque là : il le manda au plus vite et lui dit que c'était le moment de réparer sa faute. Le plan du général était de profiter de l'anéantissement du centre ennemi pour tenter une nouvelle attaque de cavalerie. Il espérait qu'en se jetant avec tous ses cavaliers à la fois sur Antigone, il déciderait complètement la victoire : le camp et tout ce qui s'y trouvait serait alors reconquis du même coup. Mais Peucestas refusa d'exécuter cet ordre, disant que tout était perdu. Il continua de reculer. Déjà, comme il arrive en saison d'hiver, le crépuscule tombait malgré l'heure peu avancée ; Eumène ne pouvait plus rallier assez de cavaliers pour une nouvelle attaque. La moitié de la cavalerie d'Antigone suffisait pour tenir Eumène en échec. Avec l'autre, il lança Pithon sur les argyraspides, pour leur fair lâcher pied coûte que coûte. Les argyraspides se formèrent en carré et reçurent en rangs serrés ce choc épouvantable ; mais, comme l'ennemi occupait avec sa cavalerie le champ de bataille et leur camp, comme ils n'avaient plus de leur côté de cavaliers pour les soutenir et rétablir les communications avec le reste des troupes, comme ils avaient à craindre d'être coupés et forcés de capituler sans conditions, ils quittèrent le champ de bataille

sous les yeux de Pithon et occupèrent une position solide sur le bord d'une rivière voisine, jurant tout haut contre Peucestas, qui avait causé la défaite de la cavalerie et l'échec de la journée. C'est également là qu'à la tombée de la nuit se rallièrent Eumène, les satrapes et les troupes dispersées[1].

On se hâta de délibérer sur les mesures à prendre. Les satrapes demandaient qu'on se retirât aussi vite que possible dans les provinces supérieures. Eumène s'y opposa avec la plus grande vivacité, disant que l'infanterie de l'ennemi, c'est-à-dire sa force principale, était complètement anéantie, et que ses pertes étaient assez importantes pour qu'il ne pût pas résister à une nouvelle lutte. Quant à la cavalerie, on pouvait tenir tête à l'ennemi, bien qu'on ne fût pas en nombre : l'issue de la journée ne témoignait pas contre la bravoure de la cavalerie, mais contre certains chefs qui avaient plus redouté la poussière que les armes. Il fallait rester à son poste, et recommencer le combat le lendemain. Antigone, le vaincu du jour, n'était plus de taille à résister, et non seulement on reprendrait le camp avec tout ce qui s'y trouvait, mais on s'emparerait encore de celui des ennemis. Les « Macédoniens », disent les auteurs, c'est-à-dire probablement Antigène, Teutamas et autres, rejetèrent l'une et l'autre proposition. Ils ne voulaient ni fuir, ni continuer la lutte après la perte de leurs biens, de leurs femmes et de leurs enfants. La question fut agitée en tous sens, sans qu'on pût s'arrêter à rien, et l'assemblée se sépara sans avoir pris de résolution.

Cependant les argyraspides ne pouvaient se faire à l'idée

[1]) Le récit de cette bataille est fait d'après Diodore (XIX, 40-43). Cf. Polyæn., IV, 6, 13. Plut., *Eumen.*, 17. Il y a dans ce récit bien des choses qui étonnent : il n'y est pas du tout question des mouvements de l'aile commandée par Philippe, ni de la part prise au combat par l'infanterie, à l'exception des argyraspides. De même pour les éléphants : il n'y est fait allusion qu'en un seul endroit, et l'on ne voit pas bien comment derrière eux ont pu s'engager des combats de cavalerie sur une aussi large échelle. On est amené à penser que Peucestas a agi en traître; on ne comprend pas sans cela comment Antigone a pu risquer la bataille : cependant aucun auteur ancien ne formule ce soupçon. Polyænos, Cornélius Népos et Justin (XIV, 3) considèrent la journée comme une victoire pour Eumène. Quand on évalue à 300 le nombre des morts du côté d'Eumène, on veut dire sans doute que telles ont été les pertes éprouvées par les phalanges.

d'avoir perdu leurs trésors et de coucher une nuit sans leurs femmes. Teutamas augmenta encore leur exaspération : finalement, ils envoyèrent dire à Antigone qu'ils étaient disposés à accepter toute espèce de conditions, s'il leur rendait leur bien. Antigone leur fit répondre qu'il leur rendrait le tout intact et ne leur demandait rien que de lui livrer Eumène. A l'instigation de Teutamas, la proposition fut acceptée, et l'on prit aussitôt ses mesures. Tout d'abord, quelques-uns, sans éveiller les soupçons, cherchèrent à s'occuper auprès de la personne du général, dans le dessein de surveiller tous ses mouvements. D'autres se joignirent à eux, venant se plaindre d'avoir perdu leurs femmes et leurs biens; d'autres, au contraire, les encourageaient et assuraient au général que bientôt tout serait reconquis ; d'autres enfin abreuvaient d'insultes ceux qui avaient fait perdre la bataille et les appelaient des traîtres. Ainsi l'attroupement augmentait, et les cris devenaient plus sauvages et plus menaçants. Eumène pressentait un malheur. La fuite paraissait être sa seule ressource; il sentait qu'il n'avait plus qu'un moment devant lui. Il voulut s'éloigner avec quelques compagnons; mais alors les plus proches s'élancent sur lui, lui arrachent son épée, lui lient les mains avec sa ceinture et l'entraînent. Déjà le désordre est à son comble dans le camp. Chacun des satrapes et des chefs agit à sa guise. Peucestas passe à l'ennemi avec ses 10,000 Perses; d'autres se préparent à suivre son exemple ou à se dérober par une fuite rapide [1].

Nicanor, envoyé par Antigone, vint s'assurer de la personne d'Eumène et prendre toutes les dispositions nécessaires. Quand on lui amena le stratège les mains liées, celui-ci demanda à passer entre les rangs des Macédoniens, disant qu'il voulait leur parler, non pas pour implorer leur pitié ni pour changer leurs sentiments, mais pour leur communiquer une chose utile. On accéda à son désir. Il se plaça sur une éminence, tendit ses mains liées et dit : « O les plus infâmes des

[1]) D'après Polyænos, les Macédoniens auraient commencé à passer du côté d'Antigone : Peucestas les aurait suivis avec ses Perses, et, à la fin, Eumène aurait été pris et livré.

Macédoniens, Antigone aurait-il seulement pu rêver de gagner sur vous des trophées comme ceux que vous lui livrez, à votre plus grande honte, en lui remettant votre général prisonnier? N'était-ce pas déjà assez lâche de votre part, alors que vous étiez vainqueurs, de vous avouer battus, tout cela pour vos bagages, comme si la victoire était attachée à de vains trésors et non pas aux armes? Et maintenant, vous allez jusqu'à livrer votre général comme rançon de ces bagages! On m'entraîne, moi, vainqueur de nos ennemis, non pas terrassé dans la lutte, mais trahi par les miens. Eh bien! je vous en conjure, au nom de Zeus, le dieu des batailles, et des divinités qui vengent le parjure, tuez-moi vous-mêmes ici de vos propres mains; car, si je suis assassiné là-bas, ce sera tout de même votre œuvre! Antigone ne vous en blâmera pas : il veut avoir Eumène mort et non pas vivant. Si vous me refusez vos coups, détachez-moi seulement un bras; il me suffira pour accomplir l'acte. Si vous n'osez me confier une épée, jetez-moi tout lié sous les pieds des animaux, pour qu'ils m'écrasent. Si vous le faites, je vous pardonne le crime que vous avez commis sur moi, et je vous déclare les plus justes et les plus équitables des camarades[1]! »

Ces paroles d'Eumène firent une grande impression sur les troupes : elles pleuraient et se lamentaient tout haut, plaignant l'indigne sort de leur général. Les argyraspides s'écrièrent qu'il fallait l'emmener et ne plus tenir compte de son bavardage; après tout, s'il arrivait malheur à un coquin de Chersonésien[2], qui exposait les Macédoniens à mille guerres, ce n'était pas à beaucoup près aussi regrettable que si les meilleurs soldats d'Alexandre et de Philippe étaient dépouillés, après une vie de fatigues et à un âge avancé, du fruit de leurs labeurs, s'il leur fallait mendier leur pain à la porte des étrangers et laisser leurs femmes passer une troisième nuit chez les ennemis. C'est avec ces cris qu'ils pous-

[1]) C'est ainsi que Plutarque (*Eumen.*, 17) rapporte ces paroles, et il ne les a certainement pas inventées; il les donne à peu près telles qu'il les trouvait dans Hiéronyme. Le discours est plus ampoulé dans Justin (XIV, 4), comme on devait s'y attendre, vu la source d'où il est tiré.

[2]) εἰ Χεῤῥονησίτης ὄλεθρος οἰμώξεται (Plut., *Eumen.*, 18).

sèrent le général plus loin et l'entraînèrent hors du camp. Toute la multitude qui se trouvait dans le camp les suivit, de telle sorte qu'Antigone, craignant des désordres, se vit obligé d'envoyer dix éléphants et quelques troupes de cavalerie mède et parthe pour disperser la foule. C'est ainsi qu'Eumène fut conduit au camp d'Antigone et mis en lieu sûr.

Les auteurs ne nous disent pas et nous n'avons pas d'indications suffisantes pour deviner comment l'armée des alliés se dispersa. L'intention des chefs qui avaient conspiré avant la bataille était qu'Eumène devait gagner d'abord la victoire, après quoi on se débarrasserait de lui. Il va de soi que, dans ces conventions entre coquins, personne ne se fie à son voisin, et que chacun cherche en trompant à prévenir la tromperie. Eudémos et Phædimos méritèrent le premier prix de trahison, en dénonçant le complot à celui que l'on trahissait. La conduite de Peucestas, une fois l'action engagée, ne permet guère de douter que c'est bien à dessein qu'il fit perdre aux conjurés la victoire qu'Eumène devait encore remporter; il a dû offrir ses services de traître à Antigone avant le combat. La cause des conjurés était déjà perdue avant qu'Eumène, malgré leur trahison, remportât la victoire. Il l'aurait conservée, en dépit des traîtres, si les argyraspides ne s'étaient pas laissés séduire par Teutamas, et ceux-ci auraient regagné tout ce qu'ils avaient perdu s'ils avaient recommencé la lutte, comme Eumène le voulait. Mais alors Antigène serait resté le supérieur de Teutamas comme devant : Teutamas engagea ses hommes à parlementer avec l'ennemi, pour se débarrasser de celui qui était le premier à lui barrer le chemin. Il est tout à fait invraisemblable qu'Antigone ait conclu une capitulation quelconque avec ses adversaires; il paraît plutôt qu'une fois sûr de l'arrivée des argyraspides, il se posa en vainqueur vis-à-vis des autres troupes et de leurs chefs. La première chose qu'il fit, ce fut de saisir Antigène et de le faire exécuter. Eudémos de l'Inde, Cébalinos et d'autres chefs furent également exécutés. D'autres se sauvèrent par la fuite. La retraite des autres satrapes ne semble pas non plus avoir été la conséquence d'une convention formelle (sans quoi Antigone n'aurait pas eu besoin plus tard de les confirmer dans leurs satra-

pies), mais bien une reculade aussi précipitée que possible. Les argyraspides et le reste des troupes, à part celles qui avaient suivi les satrapes, se rendirent au camp d'Antigone, furent réunies à son armée et mises sous les ordres de ses lieutenants[1].

L'issue de la campagne ne pouvait pas être plus favorable pour Antigone. D'un seul coup, il devenait maître de la Haute-Asie; son armée recevait un renfort incomparable et se trouvait de taille à accomplir les autres projets, plus grands encore, qui occupaient son esprit. Le dernier soutien de la royauté était abattu, et Eumène, qui valait à lui seul une armée, était entre ses mains. On rapporte qu'il aurait désiré le gagner, l'associer à ses plans ultérieurs, et, avec l'appui de ses talents militaires, de sa renommée et du parti dont le Cardien était le chef et le représentant, marcher contre les potentats d'Occident, ses alliés jusqu'à présent, avec lesquels il aurait tout d'abord à lutter. Il espérait sans doute qu'Eumène, dont la vie était entre ses mains, serait disposé, pour la sauver, à se joindre à lui. Il lui fit ôter les liens dont on l'avait chargé pour le livrer, et permit à ceux qui voulurent de l'approcher pour le consoler, peut-être aussi pour changer ses dispositions et lui faire entrevoir la possibilité d'un avenir heureux auquel il ne s'attendait plus.

Trois jours se passèrent sans qu'Eumène fût fixé sur le sort qui lui était réservé. Il exprima, dit-on, à Onomarchos, qui le gardait, son étonnement de ce qu'Antigone, qui le tenait enfin entre ses mains, ne se décidait ni à le faire exécuter de suite, ni à lui rendre généreusement la liberté. Onomarchos lui ayant répondu que c'était le moment, quand on se battait, de ne pas craindre la mort, Eumène aurait répliqué : « Par Zeus! c'est bien ce que j'ai fait! Demande-le à ceux qui ont combattu avec moi; mais je n'ai trouvé personne qui me fît mordre la poussière. Si tu l'as trouvé maintenant, repartit l'autre, que n'attends-tu l'heure qu'il te destine? »

Cependant Antigone, soit qu'il ne pût ou ne voulût pas

[1]) Parmi les prisonniers se trouvait aussi Hiéronyme de Cardia, envers lequel Antigone se montra fort clément (DIODOR., XIX, 44).

prendre une résolution, avait à plusieurs reprises mis en discussion dans le conseil le sort ultérieur d'Eumène. Néarque et le jeune Démétrios furent les plus ardents à plaider la cause du prisonnier, disant que leur propre intérêt exigeait qu'on le sauvât. Ce serait d'un mauvais exemple que de couronner par cette mort terrible la trahison des vétérans. Néarque aussi était Grec de naissance : il croyait pouvoir promettre qu'Eumène désormais s'attacherait fidèlement à la cause d'Antigone. Mais la plupart des autres se prononcèrent résolûment contre lui ; ce n'était pas probablement dans l'intérêt de la cause commune, mais qui n'aurait craint de perdre de son importance, à côté d'un tel homme, dans l'entourage d'Antigone? Antigone lui-même hésitait entre sa haine contre le seul homme dont il reconnût la supériorité et le désir non moins vif d'utiliser immédiatement à son profit son nom et ses talents. En attendant, des mouvements qui donnaient à réfléchir se manifestaient dans l'armée. Les Macédoniens, et surtout, paraît-il, les argyraspides, étaient irrités et inquiets de ce que cet homme si redouté était encore en vie. Il était à craindre qu'une révolte ouverte n'éclatât si on hésitait plus longtemps. Le stratège ordonna de priver le prisonnier de nourriture. Le troisième jour, quand l'armée se mit en marche, un homme entra dans la prison et l'acheva. On prétend que ce fut à l'insu d'Antigone, par ordre des autres chefs.

Antigone remit le corps d'Eumène à ses amis, avec permission de le brûler et d'envoyer ses cendres dans une urne d'argent à sa famille [1].

C'est ainsi qu'Eumène le Cardien finit sa vie si agitée et si remplie, à l'âge de quarante-cinq ans. Il était depuis l'âge de dix-huit ans au service des Macédoniens [2]. Le roi Phi-

[1]) Voy. Plutarque, Cornélius Népos et Diodore.

[2]) Ce qu'on dit de la pauvreté de sa famille, du vil métier de son père, vient certainement de Douris, à qui Plutarque emprunte le fond des deux premiers chapitres de sa *Vie d'Eumène*. Cependant Plutarque lui-même fait remarquer que, suivant une autre version, Philippe a attiré auprès de lui le jeune Eumène διὰ ξενίαν καὶ φιλίαν πατρῴαν, et il trouve même cette version plus vraisemblable. Le compte des années est fait par Cornélius Népos (*Eumen.*, 13), probablement d'après Clitarque ; les chiffres ne sont pas tout à fait exacts.

lippe, de passage à Cardia, l'avait remarqué, emmené avec lui, et, prompt à distinguer de son regard perçant la valeur des hommes de son entourage, avait fait de lui son secrétaire. Il avait exercé les mêmes fonctions, en qualité de premier secrétaire, auprès d'Alexandre, tant que celui-ci vécut[1]; puis la faveur des deux rois et ses talents supérieurs l'avaient rendu pour les autres grands de Macédoine un objet d'envie et de jalousie. La prudence qu'il était obligé de montrer dans ses rapports avec eux, pour se maintenir entre les uns et les autres, pouvait, par l'apparence de duplicité qu'elle lui donnait, justifier les soupçons continuels qu'on faisait planer sur cet homme tranquille et intelligent. A la mort du roi commença pour lui une série de conjonctures difficiles : ce n'est pas ce qu'il avait été jusque-là et les services rendus qui assurèrent sa position; il dut chercher à se rendre indispensable. Aussi prit-il la plus grande part à la réconciliation de l'infanterie et de la cavalerie dans l'été de 323; cet accord, qui fonda le nouveau régime, fut en grande partie son œuvre. Les circonstances l'obligeaient à se dévouer complètement à la cause de la royauté : il lui resta fidèle jusqu'au dernier moment. Ce qui le perdit, c'est qu'il ne voulut ou ne put lutter que pour elle, sans songer jamais à gagner, à acquérir et posséder pour son propre compte. Il servait une cause perdue. Il a aussi une tache qui le suit partout; toutes ses victoires, toute la renommée, toutes les qualités éminentes qui le distinguent, ne peuvent faire oublier aux Macédoniens, grands ou petits, qu'en définitive il n'est qu'un Grec. Quoi qu'il pût faire, qu'il trouvât un moyen de salut dans les moments les plus critiques, qu'il forçât la victoire par les plans les plus audacieux, tout cela ne comptait que sur le moment. Cet homme infatigable recommence incessamment le travail de Sisyphe. C'est avec une habileté et une vigueur incroyable qu'il soumet les circonstances à sa volonté et se fait le pivot des événements. Il domine la foule, tantôt par des flatteries, tantôt par un prestige qui lui impose;

[1]) D'après Arrien (VII, 14, 10), Cornélius Népos se trompe en disant qu'à la mort d'Héphestion, Alexandre a nommé Perdiccas pour le remplacer comme chiliarque (χιλιαρχίᾳ ἐπὶ τῇ ἵππῳ τῇ ἑταιρικῇ) et transféré l'hipparchie de Perdiccas à Eumène.

il force les hommes les plus distingués à suivre la voie où il veut les mener; les partis le recherchent; il est comblé d'honneurs et de témoignages de confiance ; il devient le chef dirigeant et unique; il est à la fin le vainqueur; et toujours c'est ce vice originel, de n'être qu'un Grec, qui entrave ses projets, arrête le cours de ses victoires et le fait succomber. Ainsi, toujours dans la situation d'un proscrit, détesté par tous bien qu'indispensable, on le méprise quoiqu'il soit le sauveur; il n'est qu'un instrument. Enfin, aigri au fond de l'âme, incertain, ne sachant quel parti prendre, il est livré à son mortel ennemi par la trahison la plus perfide, que l'armée et les chefs trament à l'envi contre lui.

Antigone, après la bataille précitée, s'était mis en marche et avait regagné en Médie ses quartiers d'hiver[1], avec son armée considérablement renforcée. Il établit son quartier général dans une des localités voisines d'Ecbatane. Ses troupes campaient réparties dans toute la satrapie, notamment dans le pays de Ragæ, le long des montagnes Caspiennes; Pithon était dans les contrées les plus reculées de la Médie. Antigone, si complète que fût sa victoire, voyait son armée trop éprouvée, et les nouvelles troupes comptaient des éléments trop difficiles, trop peu disciplinés, pour qu'il pût pousser jusqu'au bout ses avantages et en tirer toutes les conséquences. Peut-être aussi voulait-il d'abord laisser agir le bruit de la révolution complète qui venait de se produire, et son nom s'entourer d'une auréole dont il pourrait tirer grand parti pour ses plans ultérieurs.

En effet, il était maintenant maître de toute l'Asie; non seulement il avait dans sa main le salut ou la perte des grands qui avaient lutté contre lui, mais encore sa situation avait complètement changé vis-à-vis de ses auxiliaires et alliés. Pithon regrettait certainement d'avoir attiré dans ces contrées, dont il avait espéré devenir lui-même maître absolu, l'homme devant lequel le monde entier, et lui comme les autres, semblait devoir bientôt se courber.

[1]) παρεχείμασε (Diodor., XIX, 44, 4) : plus loin (46, 1). χειμάζων ἐν τῇ Μηδίᾳ a trait encore aux mêmes quartiers d'hiver, qui prennent fin avec ἀναλαβὼν τὴν δύναμιν (46, 6), avec le départ pour Persépolis.

Fut-ce particulièrement la crainte des empiétements ultérieurs d'Antigone qui poussa Pithon, fut-ce sa nature remuante et son aveuglement, toujours est-il qu'il résolut de prévenir le danger. Il lui sembla qu'il était encore temps : la nouvelle puissance d'Antigone n'était pas encore assez solidement établie ; tout le monde était encore dans la surexcitation et dans la crainte. Le parti dispersé d'Eumène ne paraissait avoir besoin que d'un nouveau centre pour engager de nouveau l'action. On pouvait attendre d'un grand nombre de satrapes qu'une fois l'impulsion donnée, ils prendraient facilement parti contre le trop puissant stratège. Pithon commença ses intrigues. Il réussit, par des présents et des promesses, à gagner des troupes dans les cantonnements les plus voisins, à enrôler de nouveaux corps de mercenaires à son service, à se procurer de l'argent et à tout préparer pour une nouvelle levée de boucliers.

Antigone fut mis au courant de toutes ces machinations. Il fallait obvier sans tarder au péril. Une lutte ouverte paraissait sinon incertaine quant au succès, du moins une perte de temps ; c'était aussi une concession faite à une rébellion qui ne méritait que le châtiment. Il essaya d'arriver à son but plus sûrement et sans éclat. Il traita ces révélations de calomnies, affectant de supposer qu'on voulait relâcher les liens d'amitié qui l'unissaient à Pithon : il ne pouvait croire que Pithon eût de tels projets en tête alors qu'il était sur le point de lui remettre 5,000 Macédoniens et 1,000 Thraces. Il fit savoir qu'il songeait à retourner prochainement du côté de la mer ; il laisserait Pithon comme stratège des satrapies supérieures avec des forces suffisantes, et il savait sa cause parfaitement en sûreté entre de telles mains. Il écrivit à Pithon en personne pour lui dire qu'il désirait l'entretenir avant son départ, afin d'arrêter, de concert avec lui, les mesures nécessaires et de lui remettre les troupes qui lui étaient destinées. Ces lettres d'Antigone arrivèrent chez Pithon avec d'autres de ses amis du quartier général, qui lui certifiaient qu'en effet Antigone se préparait à partir ; on avait déjà désigné les troupes qui devaient rester avec lui, le futur stratège des satrapies supérieures. Pithon conclut de tout cela que son plan était com-

plètement ignoré : il se crut parfaitement en sûreté et courut à Ecbatane. A peine arrivé, on l'arrêta. Accusé par Antigone dans le conseil des commandants, il fut condamné à mort et exécuté sur-le-champ[1].

Ces procédés expéditifs et énergiques d'Antigone répandirent sans doute une grande consternation parmi les autres potentats. Il ne suffisait pas à Antigone de traiter avec une rigueur sanguinaire ses ennemis vaincus; il paraissait encore observer ses anciens amis avec un redoublement de circonspection et les châtier sans miséricorde. Que d'exécutions en si peu de temps ! que de noms, que de grands du temps d'Alexandre ainsi frappés ! Eudémos, Antigène, Eumène, Pithon, tous des plus grands dignitaires de l'empire et au premier rang du temps d'Alexandre, et quantité d'autres chefs encore, en quelques semaines, tous avaient disparu l'un après l'autre. On eût dit qu'Antigone avait l'intention d'exterminer tout ce que le passé avait laissé de grand et de distingué, et de faire table rase des souvenirs glorieux et des expéditions du temps d'Alexandre. Antigone avait les yeux fixés sur son but ; il le poursuivait sans dévier : à mesure qu'il avançait dans la voie où il s'était engagé, il devait déblayer tout ce qu'il avait rencontré de considérable en face de lui ou à côté de lui ; il devait mettre ses créatures dans les places vides ; enfin, comme maître de l'Orient, disposant des trésors immenses accumulés en divers endroits, il devait se hâter de retourner à la lutte suprême qui commençait à s'organiser contre lui en Occident.

Au commencement du printemps de 316, il retira ses troupes des quartiers d'hiver : il nomma Orontobatès[2] satrape de

[1]) Diodore (XIX, 46) dit expressément que la chose a été décidée ἐν τοῖς μετέχουσι τοῦ συνεδρίου. Je préfère ce témoignage à l'assertion de Polyænos (IV, 6, 14) : ἐς τὸ κοινὸν τῶν Μακεδόνων εἰσαγαγών, parce que la procédure n'en est que plus singulière, un jugement par devant les Macédoniens étant de droit en pareil cas. Cette divergence montre que Polyænos n'a pas dû emprunter ce passage à Hiéronyme.

[2]) Orontobatès est un Mède (Diodor., XIX, 46, 5), différent par conséquent de l'Othontobatès des monnaies, l'Orontobatès des auteurs, le Perse (Arrian., II, 5, 7) qui défendit Halicarnasse en 334 et fut battu l'année suivante. En tout cas, il est étonnant qu'Antigone ait promu à une si haute dignité un indigène. Quelques années plus tard, Nicanor (le même évidemment qui avait obtenu la Cappadoce en 321) est stratège περὶ Μηδίαν

Médie, et le Mède Hippostratos stratège avec 3,500 hommes de troupes d'infanterie étrangères sous ses ordres. Lui-même, avec son armée, commença par aller à Ecbatane; il prit dans le Trésor qui y était déposé 5,000 talents d'argent en barres, et s'avança jusqu'en Perse à vingt jours de marche plus loin. Il le pouvait, attendu que l'armée enrôlée et gagnée par Pithon en vue de sa révolte n'existait plus. Comment a-t-elle été dissoute et dispersée, c'est ce que les auteurs ne disent pas. Sans doute, lorsqu'Antigone eut dépassé les frontières de la Médie, quelques compagnons et amis de Pithon, et dans le nombre Méléagre et Ménœtas surtout, essayèrent de rallier les partisans errants du supplicié. Il y eut même bon nombre des fidèles d'Eumène qui vinrent les rejoindre. Bientôt ils eurent réuni 800 cavaliers, avec lesquels ils parcouraient la Médie en appelant à la révolte et pillant les contrées qui refusaient de leur obéir. En moins de rien, la terreur et la révolte bouleversèrent la satrapie. Hippostratos et Orontobatès marchèrent contre cette bande; pendant la nuit, leur camp fut surpris par les rebelles, et, bien que ceux-ci ne fussent pas en nombre pour risquer un grand coup, un grand nombre de déserteurs cependant se joignirent à eux, dévastant et pillant, remplissant tout d'effroi et de désordre, mais fuyant toujours devant la force armée. Enfin, le stratège réussit à les acculer dans une vallée étroite entourée de précipices et à les y cerner; après une résistance désespérée, où périrent Méléagre, Ocranès le Mède et d'autres chefs, ils furent écrasés et faits prisonniers.

Cependant Antigone était arrivé à Persépolis[1]. Les habitants le reçurent avec les plus grands honneurs; on eût dit que le grand roi faisait son entrée. C'est bien ainsi que l'entendait

(Diodor., XIX, 92) καὶ τῶν ἄλλων σατραπειῶν (XIX, 100), sans qu'il soit fait mention de la mort d'Hippostratos.

[1]) Diodore (XIX, 46, 6) fait partir Antigone — après des quartiers d'hiver qui, vu les fatigues antérieures, ont pu durer jusqu'à la fin de mars — pour Persépolis, qu'il atteignit après 21 jours de marche. Les nombreuses et sérieuses affaires qui l'occupèrent dans cette ville font supposer un séjour prolongé : vient ensuite, d'après Diodore (XIX, 48, 6), la marche (πορεία) vers Suse, marche qui a certainement été plus longue encore que le trajet de la Médie à Persépolis ; puis, après un séjour prolongé à Suse, la marche sur Babylone (Diodor., (XIX, 55), accomplie en 22 jours.

Antigone ; c'est de cette capitale du vieil empire perse qu'il voulait dater les ordres qui allaient décider du sort des satrapies et de leurs maîtres. Il convoqua le conseil, et, d'après ses décisions, pourvut aux nouvelles nominations. Tlépolémos de Carmanie, qui avait combattu pour Eumène, Stasanor, qui lui avait au moins envoyé des troupes, restèrent dans leurs satrapies ; le satrape de l'Arie, Stasandros de Cypre, fut remplacé par Euitos, et, comme celui-ci mourut bientôt après, par Évagoras[1]. Oxyartès, dans le pays des Paropamisades, conserva également sa satrapie, bien qu'il fût venu au secours d'Eumène. Sibyrtios d'Arachosie, qui, à cause de sa trahison déclarée, avait été accusé par Eumène et qui s'était dérobé au jugement, se rendit à Persépolis sur l'invitation d'Antigone. Comme récompense, non seulement il recouvra sa satrapie, mais le tiers du corps des argyraspides fut mis à sa disposition, soi-disant pour une expédition militaire. Enfin Peucestas, en raison de sa situation antérieure auprès du roi Alexandre, d'une part, d'autre part en considération des services qu'il avait rendus à la bonne cause au cours de la dernière guerre, semblait mériter une position plus influente que la satrapie de Perse. Le stratège, disait-on, le garderait pour le moment dans son entourage, afin de lui créer une sphère d'action plus digne de lui. Asclépiodore reçut donc la Perse[2].

Telles furent les dispositions prises à Persépolis. A vrai dire, Antigone n'avait pas l'intention de les exécuter à la lettre. Changer les situations dans la Bactriane, la Carmanie et le pays du Paropamisos, il le pouvait à la rigueur ; mais cela lui eût pris trop de temps et surtout l'aurait plus éloigné des contrées occidentales que ses plans ultérieurs ne le permettaient. Il n'aurait pu, avec de simples décrets, évincer Oxyartès, Tlépolémos, Stasanor, qui administraient admirablement leurs provinces et qui pouvaient compter sur l'aide de leurs sujets en état de porter les armes et de leurs voisins[3]. Il préféra les

[1]) Diodore (XIX, 48, 2) l'appelle ἄνδρα κατ' ἀνδρείαν καὶ σύνεσιν θαυμαζόμενον : le nom indique qu'il était de la famille des princes de Cypre.

[2]) D'après Diodore (XIX, 48, 5), Antigone le nomma τῆς Περσίδος ὕπαρχον.

[3]) Diodore (XIX, 48) rend à Tlépolémos et à Stasanor de Cypre ce té-

gagner par une douceur inattendue. La décision concernant les argyraspides n'avait pas d'autre but que de diviser ce corps puissant, et par suite de l'affaiblir. Les auteurs disent expressément que Sibyrtios reçut l'ordre de les placer aux postes où il serait sûr qu'ils périraient. Les autres argyraspides furent mis comme garnisons dans des bourgs très éloignés les uns des autres[1]. Ce corps, encore tout-puissant récemment, n'osa pas s'opposer à cet ordre qui était sa perte. Il tomba subitement et pour toujours, comme si c'était une punition de la trahison qu'il avait tramée contre Eumène. La conduite du stratège vis-à-vis de Peucestas fut plus circonspecte. Le satrape jouissait d'une faveur si extraordinaire chez ses sujets perses, dont il avait adopté la langue et les mœurs, qu'Antigone, malgré, paraît-il, les engagements formels qu'il avait pris avec lui, crut néanmoins devoir le mettre de côté. Quand cet ordre fut connu, la plus grande consternation et le plus grand mécontentement se manifestèrent partout, et l'un des Perses les plus notables déclara hautement que ses compatriotes n'obéiraient à aucun autre, parole qu'Antigone, pour faire un exemple terrible, punit de mort. Peucestas suivit, dit-on, volontiers le stratège, sans soupçon, rempli de nouvelles espérances : depuis lors, son nom disparaît de l'histoire.

De Persépolis, Antigone descendit à Suse. Il y avait un an qu'il avait quitté cette province en vaincu. A ce moment, il avait été décidé que Séleucos de Babylone adjoindrait cette satrapie à la sienne. Séleucos avait réussi à soumettre le pays : le commandant même du fort de Suse, Xénophilos, après une longue et vaillante résistance, avait fini par passer de son côté. Maintenant Antigone allait arriver. Après les événements de Médie et de Perse, Séleucos comprit qu'il ne pourrait montrer trop de prudence. Il décida Xénophilos à aller au-devant du stratège jusqu'au Pasitigris, pour le recevoir avec honneur et se déclarer, au nom de Séleucos, prêt à recevoir ses ordres avec soumission. Antigone le reçut avec déférence, l'honora de toutes façons, à l'égal des premiers de sa suite, craignant

moignage, qu'ils ont été εὖ τὰ πρὸς τοὺς ἐγχωρίους πεπολιτευμένους καὶ πολλοὺς ἔχοντας συναγωνιστάς.

1) Diodor., XIX, 48. Polyæn., IV, 6, 18. Plut., *Eumen.*, 19.

toujours à part lui qu'on ne lui refusât les trésors de Suse. Puis il entra dans Suse, et dans la forteresse de Suse. Les trésors lui furent remis; il y avait encore là d'abord 15,000 talents d'argent, puis des vases, des couronnes et autres objets précieux d'une valeur de 5,000 talents. Antigone prit tout, et, outre cela, il apportait de Médie pour 5,000 talents de couronnes d'or, de présents honorifiques et de butin. Il se trouva disposer ainsi d'une somme de 25,000 talents[1]. Il nomma à Suse un nouveau satrape, Aspisas de Susiane; c'était déjà le second fonctionnaire non Macédonien qu'il appelait à un poste de cette importance.

Avec son armée et l'immense convoi d'argent qui fut transporté partie sur des chars, partie à dos de chameau, Antigone gagna en vingt-deux jours Babylone, pour se rendre de là à la mer. Séleucos, il est vrai, aurait eu des motifs de s'irriter contre le stratège, qui avait adjugé sans plus de façon à un autre la Susiane à lui promise. Mais il n'osa pas faire voir son mécontentement à son tout-puissant ami. Sans doute il espérait que le séjour d'Antigone dans ces pays ne serait que de courte durée, et que, lorsque le stratège serait bien loin en Occident, il trouverait bien, lui, le temps et l'occasion d'agir dans son propre intérêt. Antigone le prévoyait bien : il connaissait l'esprit souple et actif du satrape de Babylone; il savait combien ses sujets lui étaient dévoués. Il ne pouvait abandonner l'Orient à lui-même tant qu'il s'y trouvait encore au pouvoir des hommes de cette importance, en droit de prétendre à tout et en état de soutenir leurs prétentions. Il s'agissait de rendre celui-ci inoffensif. Séleucos alla au-devant du stratège pour le saluer sur la frontière de sa satrapie : il lui apportait une foule de présents dignes d'un roi et ses félicitations pour les succès qu'il avait obtenus en si peu de temps; il offrit à l'armée du stratège des banquets et des fêtes; il se montra de toutes façons si prévenant, si complaisant envers son ami et allié, qu'il semblait accepter tout ce qui s'était fait

[1]) Diodor., XIX, 48. Si l'on compte cette somme (147,350,000 fr.) en argent, on voit que sa marche a dû être ralentie par un poids d'environ 6,550 quintaux métriques, pour le transport desquels il fallut ajouter à la colonne les bêtes de somme nécessaires.

même contre lui. Mais il arriva que Séleucos fit une observation blessante à un des généraux pour un motif quelconque, sans soumettre l'affaire au stratège. Celui-ci ne cacha pas son étonnement de voir qu'on ne s'adressât pas à lui, en sa qualité de supérieur, pour attendre sa décision. Séleucos, de son côté, contesta absolument qu'il fût, d'une façon quelconque, son subordonné. Cette querelle, insignifiante en elle-même, s'aigrit de plus en plus : des deux côtés on y apportait la vivacité de la méfiance et du parti pris. Enfin, Antigone demanda qu'on lui soumît les comptes des revenus et dépenses de la satrapie. Séleucos repoussa cette exigence, disant qu'il ne reconnaissait point de contrôle de cette espèce : les Macédoniens l'avaient chargé de la satrapie en raison des nombreux services qu'il avait rendus à l'empire, et il ne savait pas de quel droit et à quel titre le stratège se mêlait de l'administration de la satrapie. On ne s'entendait plus. Séleucos avait sous les yeux l'exemple de Pithon; il craignit qu'Antigone ne voulût s'emparer de sa personne, pour se débarrasser de lui comme il avait fait de l'autre, en le faisant condamner à mort par une décision de son conseil, un jugement de cabinet en bonne et due forme. Il se sauva donc en toute hâte et s'échappa de Babylone avec cinquante cavaliers, pour chercher un asile en Égypte auprès de Ptolémée[1].

Pour Antigone, cette issue de la querelle était ce qu'il pouvait souhaiter de mieux; car enfin, il semblait que le satrape n'avait pas été chassé par lui, mais qu'il avouait en fuyant sa culpabilité. Sans avoir fait le moindre tort à son ancien ami, il était maître de sa satrapie et débarrassé d'un compétiteur dangereux. Antigone avait raison de vanter sa bonne étoile, qui lui aplanissait ainsi les voies. C'est alors, dit-on, qu'arrivèrent chez lui les prêtres chaldéens, pour lui déclarer qu'il était écrit dans les étoiles que, s'il laissait Séleucos échapper de ses mains, celui-ci deviendrait le maître de toute l'Asie.

[1]) Diodor., XIX, 55, 3. D'après ce passage, il est clair que Séleucos resta encore quelque temps avec Antigone avant de s'enfuir. Suivant ce qui a été dit plus haut (p. 288), Antigone n'a guère pu arriver à Babylone avant le mois de juin : c'est par conséquent vers le mois de juillet que Séleucos a pris la fuite.

Antigone aurait regretté alors de ne pas s'être assuré de la personne du satrape. Il fit poursuivre le fugitif, avec ordre de le rejoindre et le ramener, si faire se pouvait : il était trop tard. On ajoute expressément qu'à l'ordinaire Antigone traitait légèrement les prédictions de cette sorte, mais que, cette fois-ci, il fut profondément impressionné[1] d'abord par la grande autorité dont jouissaient ces prêtres, et surtout en se rappelant que ces mêmes hommes avaient fait au roi Alexandre des prédictions qui s'étaient accomplies de point en point. Si les renseignements sont véridiques (et ils viennent de la meilleure source), c'est un trait remarquable à ajouter au caractère d'Antigone. Lui, si raisonnable d'ordinaire, si éclairé, on dirait presque si prosaïque, il se laissait aller maintenant, alors que la fortune elle-même lui aplanissait le chemin, à prêter l'oreille aux prédictions des astrologues qui, avec la certitude mathématique de leurs calculs établis sur des milliers d'années, étaient complètement sûrs de s'imposer à la superstition de cette époque rationaliste.

La situation générale ne permettait pas à Antigone de rester plus longtemps à Babylone. Il voyait imminente la lutte décisive avec les potentats de l'Occident, lutte dont l'arrivée de Séleucos allait très vraisemblablement provoquer l'explosion. Antigone devait se hâter de gagner ces contrées, dont la possession lui assurait l'offensive pour la guerre continentale, et où il pouvait concentrer de nouvelles forces navales qui lui étaient surtout nécessaires, car celles qu'il avait eues jusqu'à l'an 318 étaient dispersées ou appartenaient à ceux qui allaient être ses premiers adversaires. Il nomma satrape de Babylone Pithon fils d'Agénor, jadis satrape de l'Inde, se fit livrer comme otages les enfants des principaux habitants et plusieurs amis des réfugiés, et les confia au nouveau satrape pour les garder en lieu sûr dans le château-fort; puis, peu de temps après la fuite de Séleucos[2], il quitta Babylone vers la fin de l'été pour se rendre en Mésopotamie. Il destitua le satrape Blitor, qui avait aidé la fuite de Séleucos, gagna rapidement

[1]) οὐ μετρίως ἐκινήθη τότε (DIODOR., XIX, 55).
[2]) εὐθὺς (?) ἐπι τῇ φυγῇ (APPIAN., *Syr.*, 53).

la Cilicie et arriva à Mallos vers la mi-novembre : là il établit ses troupes dans leurs quartiers d'hiver [1].

Avoir atteint sans peine et sans lutte ce territoire, chaînon intermédiaire entre l'Orient et l'Occident, c'était avoir fait la moitié du chemin qui menait au but. Il se trouvait au milieu de ceux qui pouvaient se lever contre lui, plus puissant que chacun d'eux pris isolément, aussi résolu que préparé à faire valoir sa supériorité. Sa fortune si constante s'était de nouveau affirmée. Elle lui était fidèle, parce qu'en toute circonstance il agissait d'après sa propre volonté et se réservait la direction suprême. Ainsi, ne s'en rapportant qu'à lui-même, il était toujours sûr de son secret, et il arrachait la victoire aux ennemis, qui étaient le plus souvent des coalisés, même quand ils étaient victorieux. Son fils Démétrios fut le seul qu'il commença, depuis lors, à mettre dans sa confidence et à associer à son pouvoir. Il gagnait par là une force nouvelle, car aucun de ses adversaires ne pouvait montrer un allié aussi fidèle et aussi dévoué. Jamais la bonne intelligence entre le père et le fils ne fut troublée, et, à l'apogée de sa splendeur, Antigone mettait son orgueil à vivre avec son fils sur un pied d'intimité familière, on dirait presque bourgeoise. Quand son fils revenait de la chasse, il courait encore couvert de poussière chez son père, l'embrassait et s'asseyait à ses côtés, et le stratège disait aux ambassadeurs qu'ils pouvaient rapporter à leurs maîtres de quelle façon il vivait avec son fils [2]. Rien ne caractérise mieux Antigone que l'ordre et la prudence qu'il montrait même dans les plus petites choses. Il tenait un journal exact de toutes les négociations, et souvent les ambassadeurs

[1]) διεμέρισε τὴν δύναμιν εἰς παραχειμασίαν μετὰ δύσιν Ὠρίωνος (Diodor., XIX, 56, 5). Naturellement, il s'agit ici de la remarque populaire : *sævus ubi Orion hibernis conditur undis* (mi-novembre), et non pas, comme l'a pensé Unger (*Philologus*, XXXIV, 1, p. 53) du coucher tardif d'Orion, vers le 24 avril. Xénophon évalue la distance entre Pyramos (Mallos) et Pylæ à 265 parasanges en 43 étapes, à raison de 4 milles 1/2 par jour, naturellement avec des jours de repos dans l'intervalle : pour aller jusqu'à Babylone, il y a bien encore 15 parasanges en sus. Si bons marcheurs qu'aient été ses soldats, Antigone a dû mettre certainement quelque chose comme 60 jours, et davantage encore, s'il a pris le chemin le plus long, par Mossoul. Il est parti de Babylone vers la fin d'août, quelque temps après la fuite de Séleucos.

[2]) Plut., *Demet.*, 3.

qui arrivaient chez lui étaient étonnés de voir à quel point il était au courant d'affaires passées depuis longtemps, se rappelant ceux qui avaient négocié avec lui à ce moment, ce qui avait été dit et comment on avait réglé les points les plus insignifiants[1]. Le même ordre régnait dans ses finances. Il prenait soin avant tout d'accumuler une réserve en argent aussi considérable que possible; il en soutirait où il pouvait et tant qu'il pouvait. A quelqu'un qui lui représentait qu'Alexandre n'agissait pas ainsi, il répondit qu'Alexandre avait fait la moisson en Asie, et que lui ne faisait plus que glaner[2]. Lorsqu'il arriva, comme il a été dit plus haut, en Cilicie, il apportait avec lui 25,000 talents des provinces supérieures; en outre, il prit les 10,000 talents qui se trouvaient encore à Cyinda, et le produit annuel de ses provinces était tel qu'il put prélever sur ces revenus 11,000 talents en vue de la prochaine guerre[3]. Il savait parfaitement qu'avec la manière dont se faisait la guerre à ce moment, celui qui payait le mieux pouvait disposer des troupes les plus nombreuses et les meilleures: à mesure que les grandes idées et les aspirations nationales allaient s'effaçant de plus en plus, l'argent était le meilleur levier et la seule base sûre de la puissance. Il n'aimait aucune espèce de prodigalités, ni pour lui et ses plaisirs, ni pour s'attirer les louanges des savants et des littérateurs dont il aimait à s'entourer, en homme cultivé et ami des études qu'il était. Il les remettait à leur place, souvent avec cet esprit sec et mordant qui lui était particulier[4]. Quand il le jugeait nécessaire, il savait donner et même prodiguer[5]: le tour gracieux qu'il donnait alors à sa munificence faisait qu'on lui avait

[1]) Polyæn., IV, 6, 2.

[2]) Plut., *Apophth. Antigon.*, 1. Son exemple agit sur ses subordonnés: ainsi ses stratèges, βουλόμενοι οἰκονομικώτεροι εἶναι, mirent un impôt sur les eaux médicinales d'Ædepsos (Athen., III, 73 c).

[3]) συνάγεσθαι ἐκ τῶν προσόδων τῶν κατ' ἐνιαυτὸν τάλαντα μύρια καὶ χίλια (Diodor., XIX, 56).

[4]) Plut., *Apophth. Antigon.*, 15. Comme un cynique mendiant lui demandait une drachme: « Ce n'est pas là une aumône de roi », dit-il. L'autre lui demandant alors un talent, il repartit: « Ceci n'est pas pour un cynique ». Plutarque dit ailleurs (*De fals. pud.*) quelque chose de semblable: « Il savait mieux que n'importe quel autre roi écarter des requêtes de ce genre ».

[5]) Plut., *Apophth. Antig.*, 11.

d'autant plus d'obligation. Il aimait la réalité et non pas l'éclat du pouvoir; on le vit en toute occasion éviter plutôt que rechercher l'extraordinaire. Un jour que quelqu'un l'appelait dans un poème « Fils du Soleil », il dit que le valet qui lui présentait son vase de nuit ne s'en doutait pas[1]; plus tard, alors qu'il était devenu roi, comme on vantait son bonheur et sa puissance: « Si tu savais, dit-il, combien cette guenille (il montrait le diadème) est remplie de maux, tu ne la ramasserais pas sur un tas de fumier[2] ». Un autre, pour se rendre agréable à ses yeux, lui disait « que tout ce que le roi faisait était juste et bon ». « Peut-être chez les Barbares, répondit-il: mais chez nous le juste seul est juste et le bien seul est bien ». On ne saurait imaginer un contraste plus grand en toutes choses qu'entre son fils Démétrios et lui. Autant celui-ci était prodigue, passionné et enthousiaste, autant le père était sobre, prudent et réfléchi[3]. Du reste, ces traits de caractère devenaient d'autant plus saillants avec l'âge : c'était maintenant un septuagénaire. Sa dernière guerre prouve combien il était encore vigoureux; il payait toujours de sa personne au combat et ne semblait jamais de meilleure humeur que quand il fallait marcher contre l'ennemi. Généralement alors les troupes avaient à se raconter une nouvelle saillie de leur vieux chef, ou bien il passait sur leur front et faisait des plaisanteries sur l'ennemi[4]. Dans le camp aussi, il aimait à voir ses gens pleins d'entrain, tout en tenant plus que n'importe quel général à la discipline sévère et à la subordination. Il savait manier les soldats: un jour — c'était en saison d'hiver — qu'il était obligé de camper dans un pays complètement désert, et qu'il entendait en traversant le camp des soldats déblatérer dans leur tente sur l'abominable façon dont ils

[1]) Plut., *Apophth. Antig.*, 7.

[2]) Stob., *Florileg.*, 49, n° 20.

[3]) Quand Hérodien (I, 2) raconte qu'Antigone imitait en tout Dionysos, qu'il se couronnait la tête de lierre au lieu de l'orner de la *causia* et du diadème et qu'il portait un thyrse en guise de sceptre, je croirais volontiers que l'historien confond le père avec le fils *egregiam artem quassandarum urbium professo* (Senec., *De const. sap.*, 5), et que de plus il a puisé à une source entachée d'exagération.

[4]) [ἐν τοῖς ἀγῶσι] χρώμενος φωνῇ τε μεγάλῃ καὶ λόγοις σοβαροῖς, πολλάκις δὲ καὶ τῷ παρασκῶψαί τε καὶ γελοῖον εἰπεῖν τῶν πολεμίων ἐν χερσὶν ὄντων (Plut. *Demetr.*, 28).

étaient conduits, il poussa avec son bâton la porte de la tente et leur cria qu'il leur arriverait malheur s'ils ne prenaient pas plus de précautions[1]. En général, il était indulgent pour les appréciations concernant sa personne; il n'y avait qu'à propos de son œil borgne qu'il n'entendait pas raillerie. Théocritos de Chios ayant répondu au chef de cuisine qui l'invitait au nom du stratège : « Tu veux pour sûr me servir tout cru au Cyclope », il le fit arrêter et mettre à mort[2].

Antigone va être, durant les dix années qui suivent, le centre des affaires du monde. Son retour en Occident marque le commencement d'une nouvelle période dans l'histoire des Diadoques.

Presque à la même époque, Eumène était mis à mort en Asie, la reine Olympias en Europe : ainsi échouait complètement la dernière tentative faite par la maison royale pour conserver et gouverner l'empire d'Alexandre dans son unité. Alexandre, il est vrai, le fils du grand roi, vivait encore; mais il était entre les mains de Cassandre, et c'était un enfant de sept ans. Il ne comptait pour rien dans le monde, si ce n'est qu'il portait attaché à sa personne le titre du pouvoir, titre que chacun des grands enviait à son voisin, dans la même mesure qu'il le convoitait pour lui-même. Le bâtard du roi, Héraclès, était encore en vie aussi, mais il n'avait aucun droit au trône; il passait sa jeunesse dans l'oubli, dans la retraite, et ce n'est que plus tard qu'un des partis le tirera au grand jour, afin de faire de lui pour un moment un prétendant à l'empire. Il y avait encore deux princesses de la maison royale; l'une, Cléopâtre, fille de Philippe, veuve du roi d'Épire, recherchée en mariage par beaucoup de ces grands qui espéraient se rapprocher par elle du diadème; l'autre, Thessalonice, également fille de Philippe et mariée à Cassandre depuis la mort d'Olympias. Elles étaient toutes deux sans influence personnelle sur les grands événements dans lesquels le nom du parti

1) PLUT., *Apophth. Antig.* 10. SENEC., *De ira*, III, 22.
2) PLUT., *De pueror. educ.* 14. On trouve un récit analogue dans Sénèque (*loc. cit.*). Hermippos avait consacré à ce Théocritos un chapitre spécial dans ses βίοι, et Ambryon avait aussi composé sur lui un écrit particulier (DIOG. LAERT., V, 11).

royal ne devait plus servir, pendant quelques années encore, que de prétexte ou d'excuse.

La situation des partis dans l'empire avait complètement changé. A la mort d'Alexandre, on voyait d'un côté Perdiccas, représentant l'unité de l'empire, dont les héritiers étaient en son pouvoir ; de l'autre se trouvaient les satrapes qui cherchaient à se soustraire à son autorité, à se rendre indépendants vis-à-vis de lui et à se faire une souveraineté propre. La chute de Perdiccas rompit le lien avec lequel Alexandre s'était efforcé de rattacher ensemble les vastes régions de son empire. La maison royale dut se réfugier sous la protection du plus puissant des satrapes; la royauté abandonna l'Asie et suivit Antipater en Macédoine. A la mort d'Antipater commence la seconde phase des événements. Cassandre, Antigone et Ptolémée se révoltent contre Polysperchon, le nouveau gouverneur général, qui aurait dû représenter la royauté; ils agissent comme s'ils avaient le droit de garder ce qu'ils ont pris les armes à la main[1]. Le mot fatal, « droit de conquête », devient le mot d'ordre contre le droit de succession et contre l'empire. Le danger augmente toujours; la maison royale elle-même se divise en deux partis. La reine-mère, qui rentre avec Polysperchon, assassine le roi Philippe Arrhidée et son épouse ; Cassandre, à son tour, lutte contre Olympias en Europe, Antigone contre son stratège Eumène en Asie. L'empire était soutenu par les satrapes de l'Est, car c'en était fait de leur indépendance si la royauté impuissante s'écroulait; mais leurs adversaires étaient plus actifs, plus hardis, plus puissants. Déjà Ptolémée était en possession de l'Égypte, de Cyrène et de la Syrie. Antigone était maître de toutes les satrapies de l'Asie-Mineure. Avec le concours de ces deux alliés, Cassandre triomphe dans les provinces d'Europe. Dans l'Extrême-Orient, Pithon s'efforce d'usurper la domination des provinces supérieures; Séleucos s'allie avec lui, et Antigone se

1) D'abord, lors du partage de Triparadisos : Πτολεμαίῳ τὴν προυπαρχοῦσαν προσώρισεν· ἀδύνατον γὰρ ἦν τοῦτον μεταθεῖναι διὰ τὸ δοκεῖν τὴν Αἴγυπτον διὰ τῆς ἀνδρείας ἔχειν οἱονεὶ δορίκτητον (DIODOR., XVIII, 39, 5). Diodore insiste particulièrement là-dessus (XIX, 105, 3) : ἕκαστος... τὴν ὑφ' ἑαυτὸν τεταγμένην χώραν εἶχεν ὡσανεί τινα βασιλείαν δορίκτητον. Cf. ci-dessus p. 132, 1.

joint à eux. Les grandes luttes de l'année 317 se terminent par la destruction du parti royal en Asie et en Europe.

A partir de ce moment, ceux qui s'étaient alliés pour renverser le pouvoir royal se font eux-mêmes la guerre entre eux. En Asie, aussitôt après la défaite des satrapes réunis sous Eumène, Antigone s'était défait de ses alliés Pithon de Médie et Séleucos de Babylone, en assassinant l'un et chassant l'autre de sa satrapie. Tout l'Orient est pour ainsi dire en son pouvoir; les satrapes lui ont prêté serment, ou il les a remplacés par d'autres pris parmi ses adhérents : en sus de ses anciennes provinces, qui lui rapportent 11,000 talents et plus, il dispose actuellement de la Mésopotamie, de Babylone, de la Susiane, de la Perse, de la Médie, de toutes les provinces supérieures jusqu'à l'Indus et l'Iaxarte; sous le nom de stratège, il gouverne tout l'Orient. L'Asie-Mineure surtout lui appartient; il est en droit d'y croire son gouvernement plus solidement établi que partout ailleurs; cependant Asandros, satrape de Carie et frère de Parménion, y a considérablement accru son domaine; il s'est établi en Lycie, a su attirer à lui les anciennes provinces d'Eumène et a soumis, par son général Asclépiodore, la Cappadoce jusqu'au Pont; seule la ville d'Amisos résiste encore. Voilà pourquoi sans doute Antigone s'était arrêté en Cilicie; c'était afin de ne pas en venir trop tôt avec Asandros à une rupture qui entrait dans les calculs de ses adversaires[1].

En effet, dans l'état actuel des choses, Ptolémée était l'allié naturel d'Asandros; Ptolémée avait, depuis 320, occupé la Syrie et la Phénicie, mais la rapidité avec laquelle ces provinces furent reconquises en 318 avait montré combien cette possession était mal assurée. Et cependant l'influence de Ptolémée sur les affaires du monde dépendait de là : il fallait qu'il tînt dans sa main les forces navales de la Phénicie, et par elles l'empire de la mer. Il avait fait venir en Égypte les flottes des différentes villes maritimes, qui devaient en même temps lui servir de caution et lui garantir la docilité des pays du littoral. Sa puissance était considérablement accrue par la

[1]) Le fait que Diodore donne à ce satrape le nom de Cassandre, comme au fils d'Antipater, explique une série de confusions dans son récit.



possession de Cyrène, par son alliance avec plusieurs princes cypriotes, et surtout par la sagesse avec laquelle il avait administré ses provinces et la part peu importante qu'il avait prise jusque-là aux guerres.

A cette époque, la Thrace aussi apparaît comme une puissance de premier ordre. Lysimaque, depuis la mort d'Alexandre, avait la Chersonèse, la Thrace, et tout le pays voisin jusqu'à Salmydessos sur le Pont. Déjà, sous Alexandre, le prince des Odryses, Seuthès Ier, avait fait des tentatives pour recouvrer son ancienne indépendance. Lysimaque ne fut pas plutôt arrivé dans sa satrapie qu'il commença la guerre avec ce prince (322) : Seuthès lui opposa 20,000 hommes d'infanterie et 8,000 cavaliers. Bien que son armée s'élevât à peine au cinquième des forces thraces, Lysimaque risqua la bataille, que tout au moins il ne perdit pas, et se retira pour recommencer prochainement la lutte avec des forces plus considérables [1]. Nous n'avons pas de renseignements sur le cours ultérieur de cette lutte. Lysimaque semble avoir été occupé de ce côté avec toutes ses forces, et d'une manière très sérieuse : ni dans la guerre Lamiaque, ni dans les luttes contre Perdiccas et Eumène, il n'est au nombre des puissances belligérantes; il ne prend également aucune part à la guerre contre Polysperchon, bien que le meurtre de Clitos par ses gens prouve qu'il était alors du parti d'Antigone. Néanmoins, pendant les sept années qui se sont écoulées depuis sa prise de possession de la Thrace, non seulement il a fini par forcer Seuthès à la soumission [2], mais il a encore étendu sa domination sur l'Hémos, sur les villes grecques de la côte occidentale du Pont et sur les bouches du Danube [3]; il semble même avoir franchi l'Hellespont et avoir pris pied solidement dans la Petite-Phrygie [4]. Dès lors, lui aussi devient un ennemi d'Antigone, qui avait arraché cette province au satrape Arrhidæos.

[1]) Diodor., XVIII, 14. Cf. Arrian. ap. Phot., p. 69 b.

[2]) Ceci résulte d'un passage de Diodore (XIX, 73, 8) : Σεύθην... εὗρε (Λυσίμαχος) ἀφεστηκότα πρὸς Ἀντίγονον.

[3]) Diodor., XIX, 77 sqq.

[4]) Sans cela, il n'aurait pas pu revendiquer plus tard cette province contre Antigone.

Enfin, en Macédoine, comme nous l'avons dit plus haut, Cassandre occupe seul le pouvoir. Polysperchon avait été hors d'état de remporter aucun avantage sur lui : la plupart de ses troupes avaient passé à l'ennemi; Æacide d'Épire, son allié et celui d'Olympias, avait été déclaré déchu par les Épirotes, et lui-même était cerné dans une ville de Perrhébie[1] avec les misérables restes de son armée. A la nouvelle de la mort d'Olympias et de la victoire de Cassandre, Polysperchon s'enfuit de là avec une faible escorte, s'associa avec Æacide le proscrit et se réfugia chez les Étoliens, qui étaient ses amis et les ennemis jurés de Cassandre. Cassandre avait installé un stratège en Épire; Athènes était pour ainsi dire entre ses mains par son gouverneur Démétrios de Phalère; la Thessalie et l'Hellade lui obéissaient : il ne restait plus que le Péloponnèse, où Alexandre, fils de Polysperchon, tenait encore la campagne. Pour le soumettre et montrer enfin qu'il était le maître en Grèce, Cassandre partit dans l'été de 316 à la tête d'une armée considérable. On traversa sans obstacle la Thessalie; mais les défilés des Thermopyles étaient occupés par les Étoliens, et ce ne fut pas sans peine qu'on vint à bout de forcer le passage. Cassandre arriva dans la plaine de la Béotie; là, près des ruines de Thèbes, détruite par Alexandre vingt ans auparavant, il publia un décret ordonnant la reconstruction de la ville, afin d'acquérir une « gloire immortelle[2] ». Les Hellènes applaudirent Cassandre : les Messéniens et les Mégalopolitains, même les habitants de la Grande-Grèce et de la Sicile, les Athéniens surtout, prirent part à la reconstruction ou envoyèrent des secours d'argent; les Athéniens célébrèrent des fêtes de joie dans leur ville et construisirent une grande partie du mur d'enceinte[3]; même parmi les Béotiens des alentours, jadis les pires ennemis des Thébains, beaucoup, maintenant

1) Diodore (XIX, 52) l'appelle Naxion, nom auquel DINDORF, adoptant une correction proposée par WESSELING, substitue Ἄζωρος. D'après Strabon (XII, p. 327), il y avait une Azoros en Pélagonie.

2) καὶ διὰ τὴν εὐεργεσίαν ταύτην τυχεῖν ἀθανάτου δόξης (DIODOR., XIX, 53, 3).

3) PLUT., *Præc. pol.*, p. 814. PAUSAN., IX, 7. Cratès le Thébain disait en s'en allant : « Qu'ai-je affaire d'une ville que détruira bientôt un second Alexandre? » (ÆLIAN., *Var. Hist.*, III, 6. DIOG. LAERT., VI, 103).

que le maître était dans le pays, firent preuve d'un zèle empressé; les Platéens décidèrent que les Thébains prendraient part dorénavant à leur fête de Dédale et seraient leurs bons amis[1]. Cassandre, en reconstruisant la ville de Thèbes, gagnait non seulement une position importante et un État qui lui serait dévoué au cœur de la Grèce, mais les sympathies de l'opinion publique dans le monde grec. Il donnait, en effet, aux Hellènes la satisfaction de voir rapporter une mesure qu'ils s'étaient habitués à exécrer comme un révoltant abus de la force commis par Alexandre.

Avec cette auréole de générosité, Cassandre continua sa route vers le Péloponnèse. A la nouvelle qu'Alexandre, fils de Polysperchon, avait occupé l'isthme, il s'arrêta à Mégare, y fit réunir des bâtiments et construire des radeaux sur lesquels il transporta son armée et ses éléphants à Épidaure. Il passa ensuite par Argos et força la ville à abandonner le parti d'Alexandre : elle dut aussi recevoir une garnison macédonienne, commandée par Apollonide. De là il se rendit dans la Messénie, qui embrassa sa cause jusqu'au mont Ithome : d'autres places du Péloponnèse se rendirent à lui par capitulation. Enfin Alexandre marcha à sa rencontre[2].

Soudain, malgré sa supériorité, au moment où tout l'avantage était de son côté, il reprit en toute hâte le chemin de la Macédoine, ne laissant que 2,000 hommes sous le commandement de Molycos pour occuper l'isthme. Il faut supposer que c'est à ce moment même qu'il reçut la nouvelle de la fuite de Séleucos en Égypte, de l'arrivée d'Antigone et de l'ouverture prochaine des hostilités contre le seigneur et maître de l'Orient. Il avait bien quelques motifs d'inquiétude; encore que l'étendue de sa domination égalât au moins celle qu'avait

[1]) PAUSAN., IX, 3. L'inscription du C. I. ATTIC. (II, n° 232) doit avoir trait à cette restauration. La date en est fixée par Diodore. Polémon (ap. ATHEN., I, p. 19) dit qu'un des Thébains qui avaient pu s'enfuir lors de la destruction de la ville (en 335) avait caché son or dans les plis de la draperie d'une statue, et que, quand la ville fut rebâtie (συνοικιζομένης τῆς πόλεως), il retrouva en rentrant l'or resté là depuis 30 ans. Polémon aurait dû dire « vingt ans », s'il tenait à être exact. Je ne sais quel parti tirer de l'assertion de Tzetzès (*Chiliad.*, VII, 139).

[2]) DIODOR., XIX, 53.

son père lorsqu'il risquait l'expédition de l'an 321, il ne pouvait se dissimuler que la possession de l'Épire n'était pas sûre, que son autorité n'était pas non plus bien assise en Grèce, et qu'en Macédoine même son gouvernement n'était pas populaire comme l'était jadis celui de son père. Il pouvait compter qu'aux premiers symptômes d'une grande guerre, le monde hellénique commencerait à vibrer et se trouverait doublement préparé pour une révolution soudaine, maintenant qu'Alexandre, campant sur l'isthme avec son armée intacte encore, semblait inviter à la révolte et garantir le succès.

Tel est le bilan de cette année 316, qui tire à sa fin. De même que la première grande guerre, celle des satrapes contre les adhérents de Perdiccas, avait été dépassée par la seconde, celle dirigée contre la maison royale et ses représentants, de même la troisième menace de devenir plus terrible encore que les deux précédentes. Des forces plus considérables, des prétentions plus hautes, des visées plus audacieuses, des droits plus contestables sont en présence : déjà ce ne sont plus des satrapes et des stratèges, mais des puissances politiques, des États naissants, des royaumes en formation qui s'opposent les uns aux autres. Le stratège Antigone est maître de l'Orient ; il veut réunir sous son autorité tout l'empire d'Alexandre, dont il a déjà soumis la plus grande partie ; contre lui il a les quatre potentats de la Macédoine, de la Thrace, de l'Asie-Mineure, de l'Égypte, plus un cinquième qui s'est enfui de sa satrapie de Babylone pour la reconquérir avec le concours des autres.

Le sort de l'empire est de nouveau mis en question. Il s'agit de savoir si le stratège va le reconstituer en prenant l'Asie pour point de départ, ou si le dernier lien de l'empire va disparaître avec sa défaite.

LIVRE TROISIÈME

CHAPITRE PREMIER

(316-311)

Coalition contre Antigone. — Négociations. — Préparatifs d'Antigone : ses forces maritimes. — Commencement de la lutte en Asie-Mineure. — Premiers mouvements des alliés. — Alexandre abandonne la cause d'Antigone. — Fin de la première année de la guerre. — Deuxième année de la guerre (314). — Antigone fait la conquête de Tyr. — Troisième année de la guerre (313). — Lysimaque contre Callatis. — Capitulation d'Asandros. — La lutte en Grèce. — La lutte pour l'Eubée. — Soulèvement de Cyrène et de Cypre. — Quatrième année de la guerre (312). — La lutte pour l'Épire. — Lutte dans le Péloponnèse. — Lutte en Syrie. — Bataille de Gaza. — Retraite de Démétrios. — Ptolémée occupe la Syrie. — Retour de Séleucos à Babylone. — Défaite de Nicanor. — Victoire de Démétrios à Myonte. — Ptolémée se retire de la Syrie. — Campagne contre les Nabatéens. — Expédition de Démétrios contre Babylone. — Paix de 311. — Résumé.

Séleucos était venu en Égypte auprès de Ptolémée à la fin de l'été de l'année 316 et y avait trouvé l'accueil le plus honorable. Il faut remarquer surtout l'exposé qu'il fit alors à l'Égyptien, si nous en croyons l'auteur le mieux informé. C'est « un acte d'accusation plein d'amertume contre Antigone » : il a, dit-il, manifestement l'intention d'expulser des satrapies tous les hommes de quelque importance, notamment les anciens compagnons d'armes d'Alexandre ; c'est ainsi qu'il a assassiné Pithon de Médie, qu'il a dépouillé de sa satrapie Peucestas de Perse, et qu'il a cherché querelle à Séleucos lui-même, dans l'espoir de trouver une raison quelconque de se débarrasser de lui. Aucun d'eux n'avait rien fait contre lui, bien au contraire ; ils l'avaient soutenu dans sa lutte contre Eumène par tous les moyens et avec une entière abnégation ; telle était maintenant leur récompense : sa puissante armée, les immenses trésors, fruit de ses pillages en Asie, ses étonnants succès

ɜnt tellement gonflé d'orgueil, qu'il croyait pouvoir at- c au pouvoir suprême et qu'il le voulait ; il était évident n'ambitionnait rien moins que la possession de tout re : si on ne lui opposait pas à temps une sérieuse ré- ce, c'en était fait de la puissance des satrapes, dont la rt en Orient étaient déjà dans sa dépendance. Séleucos t sans peine à persuader Ptolémée de l'imminence du r, et à le décider à une guerre qui, étant données les .stances, semblait inévitable. En même temps, Séleucos ait des hommes de confiance à Cassandre et à Lysimaque, ıppeler leur attention sur le développement exagéré de ssance d'Antigone, sur le danger qui les menaçait eux et pour les décider à s'allier entre eux et avec l'Égypte : ıtque de cette façon qu'ils pouvaient espérer être en mesure ister aux forces immenses de l'adversaire. Les négocia- furent entamées avant le commencement de l'année 315, liance définitive fut préparée[1].

s le temps de ces négociations, Antigone avait marché ɔylone sur la Cilicie et y avait pris ses quartiers d'hiver : t pu prévoir que Séleucos ferait tous ses efforts pour r contre lui les potentats de l'Occident ; il espérait sans que si, dans la position décidément prépondérante qu'il prise, il se montrait prévenant à leur égard et s'il démen- ɜ desseins ambitieux dont l'accusait Séleucos, il amène- ɔur le moins les autres chefs à ne pas se coaliser et à sser le temps d'exécuter d'autant plus sûrement ses plans chacun d'eux en particulier. Il envoya des ambassadeurs émée, à Cassandre, à Lysimaque, pour leur rendre compte .ccès qu'il avait obtenus en Asie contre l'ennemi com- et les inviter à conserver encore à l'avenir le lien d'ami- i lui avait permis de faire valoir leurs intérêts communs.

ODOR., XIX, 56. On dut envoyer également vers Asandros, bien soit nommé ni par Diodore, ni par Pausanias (I, 6, 5), car il en est ɔ dans les conditions que plus tard les coalisés posent à Antigone. résulte du récit de Diodore, qui parle de cette ligue immédiatement es quartiers d'hiver d'Antigone. Il est vrai qu'il place le fait sous ıtat de Praxiboulos, qui ne commence qu'en été 315, par con- sept mois après l'entrée des troupes dans les quartiers d'hiver ; mais nement des faits indique la chronologie exacte.

A la fin de l'hiver, il quitta ses quartiers d'hiver et conduisit ses troupes vers la Haute-Syrie[1], afin, dans le cas où les négociations se rompraient, de se jeter sur Ptolémée, qu'il regardait avec raison comme le plus dangereux de ses adversaires, de s'emparer de la Syrie, notamment des côtes et des ports, et d'enlever à l'adversaire, avant que ses alliés ne pussent accourir à son secours, tous les territoires dont l'annexion à l'Égypte avait étendu la puissance du Lagide bien au delà des bornes que lui traçaient les conventions de 321. Antigone pouvait-il s'attaquer à lui en vertu de ses droits de stratège ? il les avait reçus pour combattre les partisans de Perdiccas, et, après la défaite d'Eumène, sa mission n'avait plus d'objet : son titre légitime, c'était justement la puissance qu'il avait conquise par cette victoire et ses conséquences, et elle était assez grande pour obtenir par la force la reconnaissance de ses prérogatives. Peut-être le prudent Lagide appréhendait-il de tenter la fortune des armes contre celui devant lequel Eumène avait succombé.

C'est à ce moment que les ambassadeurs de Ptolémée et de ses alliés arrivèrent au quartier général du stratège. Conduits dans le Synédrion, ils déclarèrent que leurs maîtres désiraient beaucoup garder de bons rapports avec Antigone ; ils avaient fait avec lui la guerre contre Polysperchon et Eumène, il était donc juste qu'ils eussent part aux fruits de la victoire : ils demandaient que les trésors qui avaient été pris dans la Haute-Asie fussent partagés avec eux ; que toute la Syrie, y compris la Phénicie, fût annexée à l'Égypte ; que la Phrygie sur l'Hellespont fût remise à Lysimaque ; que la Lycie et la Cappadoce fussent réunies avec la Carie sous l'autorité d'Asandros ; que la Babylonie fût rendue à Séleucos ; que Cassandre fût reconnu légitime possesseur de ses pays européens et confirmé dans la situation qu'avait eue Polysperchon[2] ; eux, de leur côté,

[1]) Diodore (XIX, 57) dit : προάγοντος εἰς τὴν ἄνω Συρίαν. Cela ne veut pas dire qu'il fût déjà entré dans la Haute-Syrie lorsque les ambassadeurs le rejoignirent, car c'eût été ouvrir déjà les hostilités contre Ptolémée, qui occupait la Syrie. Appien de même (*Syr.*, 53) ne parle de l'expulsion des garnisons égyptiennes en Syrie qu'après l'échec des négociations.

[2]) Diodore (XIX, 57, 1) assure que l'on demanda pour *Cassandre* la Lycie

reconnaîtraient Antigone comme stratège des satrapies supérieures, seraient prêts à lui rendre service et prêter assistance en toute occasion légitime[1] : si Antigone refusait d'accepter ces conditions, les alliés, en unissant leurs forces, sauraient faire triompher leurs justes prétentions. Antigone répondit à ces propositions, avec une dureté qu'il ne chercha pas à déguiser, que tout était prêt pour la lutte contre Ptolémée. Les ambassadeurs quittèrent le camp, et bientôt après fut conclue l'alliance armée entre les généraux que nous avons nommés[2].

Antigone, en face de la coalition, avait l'avantage sur plus d'un point. Il avait ses forces réunies ; tandis que les alliés étaient obligés d'agir sur la périphérie, il avait en Cilicie une position centrale, et par là l'avantage d'opérations concentriques, pour la direction desquelles il fit établir plusieurs lignes de fanaux et de postes à travers toute l'Asie qui lui appartenait ; en sa qualité de stratège, possédant dans son armée toutes ses ressources, ou du moins les plus essentielles, il n'était pas gêné comme ses adversaires par les ménagements de toute sorte qu'il leur fallait avoir pour les pays soumis à leur autorité : il faut ajouter à tout cela qu'il avait à sa disposition une grande armée, parfaitement équipée, et d'immenses ressources pécuniaires. Pourtant la puissance des adversaires était loin d'être à mépriser ; Ptolémée surtout, le plus voisin et le plus important de ses ennemis, qui était le noyau de la coalition et

et la Cappadoce, et Dindorf néglige de corriger ici comme plus loin (XIX, 57, 4 et 60, 2) en 'Ασάνδρου, ainsi qu'il le faut absolument, puisqu'on ne pouvait pas demander ces provinces pour Cassandre. Quant à Cassandre, Diodore le laisse tout à fait de côté en cette occasion : il est permis de supposer, d'après ce qui se passa plus tard, que l'on réclama pour lui le poste de stratège en Europe. Quelle étendue de l'Asie-Mineure voulait-on assigner à Asandros ? c'est ce qui n'apparaît pas clairement. Il eut en tout cas la Lycie ; y joignit-on la Phrygie, où se trouvait l'épouse d'Antigone ? je l'ignore. Pour la Pisidie aussi, la question reste indécise ; mais il est à remarquer qu'Antigone ne peut pas plus tirer de vaisseaux de Pisidie (Pamphylie) que de Lycie.

[1]) Ceci n'est pas dit non plus par Diodore, mais se comprend pour ainsi dire de soi-même. Appien (*Syr.*, 53) dit qu'on exigea le partage des pays et trésors conquis entre les alliés et les autres Macédoniens qui avaient été dépouillés de leurs satrapies : peut-être, outre Séleucos, ceci s'applique-t-il aussi à Peucestas.

[2]) Diodor, XIX, 57. Appian., *Syr.*, 53. Justin., XV, 1.

qui en avait la direction dans les choses essentielles, avait sur mer une force disponible supérieure à la sienne, et il avait dans son armée navale la flotte phénicienne. Maître de la mer, il avait la possibilité de rester en relations constantes avec ses alliés, de maintenir la liberté de l'Hellespont, d'amener d'Europe en Asie-Mineure les armées des alliés, d'attaquer, avec celles-ci et les forces d'Asandros, son adversaire par le nord, tandis que l'armée égyptienne l'attaquerait au sud.

Il fallait qu'Antigone songeât avant tout à rendre d'avance un tel plan de campagne irréalisable; il fallait qu'il occupât les puissances européennes de façon à ce qu'elles ne pussent prendre aucune part à la guerre en Asie, et qu'il isolât de la même façon son adversaire en Asie-Mineure, afin de pouvoir se tourner avec des forces supérieures contre Ptolémée et l'anéantir séparément. Pour cela, l'armée de terre ne suffisait pas; il fallait attaquer du côté de la mer, et pour le moment Antigone n'avait pas un navire à sa disposition. Ce qu'il y avait à faire, c'était de s'emparer immédiatement de la côte de Phénicie et de Syrie, et ensuite, puisque Ptolémée avait retiré tous les navires qui s'y trouvaient, de construire avec toute la rapidité possible et à tout prix sur les chantiers phéniciens des navires neufs et de les mettre en état de prendre la mer. Comme la Phénicie n'était pas en état de résister à une attaque vigoureuse venant de la terre, il était possible d'arriver rapidement à un résultat de ce côté.

Antigone envoya en même temps Agésilas à Cypre, Idoménée et Moschion à Rhodes, pour attirer dans ses intérêts ces deux îles, qui étaient les stations navales les plus considérables et possédaient des navires en quantité, et faire construire sur leurs chantiers des navires neufs. Son neveu Ptolémée devait marcher sur l'Asie-Mineure avec un corps considérable, chasser rapidement de la Cappadoce les troupes d'Asandros, se mettre en communication avec le tyran d'Héraclée[1], se tourner ensuite vers l'Hellespont, afin d'y barrer le passage à des secours venant d'Europe et de menacer les flancs du satrape de Carie, enfin nouer des relations, si c'était

[1]) Memnon ap. Phot., p. 229, 6, 1 (IV, 7). *Fr. Hist. Græc.* III, p. 530.

possible, avec les villes grecques du Pont, qui étaient soumises à Lysimaque, et les insurger. Dans le Péloponnèse fut envoyé le fidèle Milésien Aristodémos avec 1,000 talents: il avait ordre de recruter le plus possible de troupes sur le Ténare, de nouer des négociations avec Polysperchon et son fils Alexandre, de nommer le premier, au nom d'Antigone, stratège du Péloponnèse et d'inviter le second à venir en Syrie pour s'entendre ultérieurement avec Antigone; le plan consistait à faire attaquer Cassandre par des troupes venant du Péloponnèse et à le retenir à Athènes.

Au printemps de 315, Antigone envahit la Syrie, chassa les garnisons égyptiennes des villes[1] et se dirigea sur Tyr à marches forcées. Cette ville était, depuis Alexandre, le point le plus fort de la côte phénicienne; elle était alors occupée par une garnison égyptienne considérable. Située sur une île, elle ne pouvait être attaquée et prise que par mer: l'exemple d'Alexandre avait montré les inconvénients de la construction d'une digue. Antigone était campé en face de l'île, dans la Ville-Vieille; c'est là qu'il manda les princes des villes phéniciennes, et les hyparques des territoires syriens : il déclara aux princes qu'il avait de bonnes intentions à leur égard et qu'il ne les troublerait pas dans leurs possessions; ce n'était pas leur faute si Ptolémée avait enlevé tous les navires de leur pays; il avait besoin de vaisseaux, et il les priait de s'associer à lui pour en construire de neufs aussi vite que possible; il chargea les hyparques de recueillir au plus vite le blé et les provisions nécessaires pour une année. On envoya alors 8,000 hommes abattre dans le Liban des bois de construction pour les navires; on leur donna 1,000 bêtes de trait pour amener le bois aux chantiers : des milliers de charpentiers, de forgerons, de cordiers, d'ouvriers de toute espèce, travaillaient sur les trois chantiers de la Phénicie, à Sidon, à Byblos et à Tripolis : dans un quatrième chantier, en Cilicie, on travaillait

[1]) On voit par Appien (*Syr.*, 53) qu'à proprement parler la Syrie entière était d'abord au pouvoir de Ptolémée, mais qu'Antigone, sans doute au moment où il rétrograda sur la Cilicie, s'était emparé d'une partie de la région (ὁ δὲ ἀντιπαρεσκευάζετο καὶ ἐξέβαλε τὰς φρουρὰς ὅσαι ἔτι ἦσαν ἐν τῇ Συρίᾳ Πτολεμαίου).

avec les bois du Taurus : on expédia encore des bois de construction aux chantiers de Rhodes, et là aussi régnait l'activité la plus fiévreuse. Une flotte égyptienne de 100 voiles, complètement armée en guerre, croisait sous les ordres de Séleucos devant la côte phénicienne : elle semblait se railler des travaux exécutés sur les chantiers. Les villes étaient inquiètes et s'attendaient à voir les côtes attaquées par mer sans pouvoir se défendre. Antigone les rassurait en leur promettant qu'avant la fin de l'été elles le verraient conduire 500 voiles au devant de l'ennemi[1]. C'est vers ce temps qu'Agésilas revint de Cypre : parmi les princes de l'île, il n'avait réussi à rallier que ceux de Cition, d'Amathonte, de Marion, de Lapethos et de Cérynia ; les autres, notamment Nicocréon de Salamine, étaient du côté de Ptolémée. Cette circonstance empêchait, au moins pour le moment, de compter sur l'appoint de la flotte cypriote[2].

[1]) ἐν ταύτῃ τῇ θερείᾳ (DIODOR., XIX, 58, 6). On trouve quelques renseignements sur la construction de cette flotte dans Pline (XIII, 11).

[2]) Ces faits et ces noms ont besoin d'un commentaire. A cette époque comme au temps des Perses (DIODOR., XVI, 42, 2), les neuf grandes villes de l'île, dont le territoire englobait les petites, avaient chacune leur roi. Les cinq qui se rallient à Antigone sont évidemment les moins puissantes. Ce sont : 1° *Lapethos*, sous Praxippos (DIODOR., XIX, 79, 4). 2° *Cition*, probablement sous Pygmalion (DIODOR., *ibid.*), à moins que ce ne soit le Πύματος ὁ Κιτιεύς qui, suivant Douris (*fr.*, 13), acheta la couronne au viveur paresseux Pasicypros ; nous ne saurions dire si ce Pygmalion ou Pasicypros, ou tous deux, appartenaient à la famille de Méléciathon, roi de Cition et d'Idalion, connu par les monnaies et inscriptions cypriotes (BRANDIS, *Monatsber. der Berl. Akad.*, 1873, p. 653). 3° La ville de *Cérynia*, dont Diodore (XIX, 79) cite le « dynaste » sans donner le nom de ce personnage. 4° *Amathonte*, à qui Diodore (XIX, 62, 6) assigne également un « dynaste », tandis que, dans Arrien (II, 22, 2), Androclès en est évidemment le prince légitime. 5° Enfin *Marion*, sous Stasiœcos, ὁ τῶν Μαριέων (DIODOR., XIX, 79) : il importe peu que les mss. donnent τὸν τοῦ Μαλιέως ; pourtant, d'après les monnaies publiées par WADDINGTON (*Mélanges*, p. 56) et qui portent ΜΑΡΑ ou ΜΑΡΑΟ, le nom véritable de la ville a été grécisé (cf. BRANDIS, *Münzwesen*, p. 502). — Viennent ensuite les villes rangées du côté de Ptolémée. Ce sont : 6° *Soli*, qui était gouvernée en 331 par Pasicrate, ὁ Σόλιος, comme l'appelle Plutarque (*Alex.*, 29) : Arrien (*Ind.*, 18) nomme parmi les triérarques de la flotte de l'Indus Νικοκλέης Πασικράτεος Σόλιος ; le satrape de Drangiane et d'Arie, Στασάνωρ ὁ Σόλιος, pouvait être son frère. Comme Athénée (XIII, p. 576) rapporte que Ptolémée donna sa fille Irène à Eunostos, ὁ Σόλων τῶν ἐν Κύπρῳ βασιλεύς, on peut admettre que cet Eunostos régnait alors et était un fils de Pasicrate. 7° *Salamine*, qui depuis Évago-

Après que les négociations avec les princes phéniciens furent terminées et pendant que la flotte se construisait, Antigone courut s'emparer du reste des côtes de la Syrie; devant Tyr fut laissé un corps de siège de 3,000 hommes sous Andronicos. La première résistance qu'il trouva dans sa marche précipitée vers le sud fut à Joppé et à Gaza ; il prit les deux villes, les munit de fortes garnisons, afin, comme il est dit expressément, « de maintenir les habitants dans l'obéissance » : leurs sympathies étaient pour la domination égyptienne. Après

ras Ier offre tant d'intérêt au point de vue numismatique. Au moment où Alexandre assiégeait Tyr, c'est Pnytagoras qui était roi de Salamine : il paraît n'avoir pas vécu longtemps après; du moins, dès l'année suivante, on cite déjà comme roi de Salamine Nicocréon (Plut., *Alex.*, 29. Diog. Laert., IX, 58, et l'épigramme de la statue que lui ont élevée les Argiens, en sa qualité d'Argien et d'Æacide, dans Le Bas, *Voyage archéol.*, II, 122), qui était certainement son fils. Un autre fils de Pnytagoras accompagna Alexandre dans l'Inde : Νιθάφων (?) Πνυταγόρεω Σαλαμίνιος figure parmi les triérarques de la flotte de l'Indus. Von Sallet (*Numism. Zeitschr.*, II, p. 130 sqq.) a démontré qu'il faut restituer à ce Nicocréon les monnaies qu'on attribue ordinairement à Nicoclès de Salamine. 8° *Paphos* doit être rangée sans hésitation dans cette série, bien qu'on manque pour cela de preuves. D'après un renseignement tout à fait isolé qui se trouve dans Ps.-Plutarque (*De fort. Alex.*, II, 8), Alexandre a détrôné à Paphos la dynastie dégénérée des Cinyrades (τοῦ βασιλεύοντος ἀδίκου καὶ πονηροῦ φανέντος ἐκβαλὼν τοῦτον) et l'a remplacée par un parent d'une ligne collatérale, Ἀλύνομος. C'est une variante de l'histoire d'Abdolonyme de Sidon. Une monnaie d'argent que reproduit Mionnet (*Suppl.*, VII, p. 310) et que Imhoof a vue aussi aux *Uffizj* de Florence, avec la légende ΒΑ et ΝΙΚΟΚΛΕΟΥΣ ΠΑΦΙΩΝ, se rattache par son poids (21gr 09) au système babylonien, aussi bien que celles de Pnytagoras (de 7gr 01 à 6gr 50, avec pièces divisionnaires) : le *Timarchus Nicoclis filius Paphii* que Pline (XI, 37, § 167) cite pour sa double rangée de dents peut bien être le fils de ce roi, car le renseignement analogue donné par Pollux (II, 95) d'après Aristote (*fr.* 484) est moins précis (il y a simplement τοῦ Κυπρίου), et le lexicographe le défigure en y mêlant Isocrate. Le Nicoclès ὁ Παφίων βασιλεύς dont Diodore (XX, 21) raconte la fin, est bien certainement celui des médailles. 9° *Chytri* est mentionnée au neuvième rang par Engel (*Kypros*, I, p. 363). D'après Étienne de Byzance (s. v. Χύτροι, d'après Alexandre Polyhistor, *fr.*, 94), elle a eu pour roi Gordias. Il faut dire qu'il y a dans le texte τὴν Γορδίαν, et que toute indication chronologique fait défaut. Peut-être pourrait-on donner cette neuvième place à *Courion*, car Arrien (II, 22, 2), à propos du siège de Tyr en 332, cite à côté du roi Pnytagoras de Salamine celui d'Amathonte, Androclès, et Πασικράτης ὁ Θουριεύς, qu'il faut corriger en Κουριεύς. Le fait que ce même nom de roi se rencontre en même temps à Courion et à Soli n'a pas grande importance.

cela, Antigone revint à la Vieille-Tyr, pour diriger les opérations ultérieures du siège.

Vers ce temps, Alexandre, le fils de Polysperchon, venant du Péloponnèse, arriva au camp : c'était en vertu de l'invitation qu'Aristodémos lui avait transmise, à lui et à son père. Il rapporta qu'Aristodémos avait abordé en Laconie, qu'il avait obtenu des Spartiates l'autorisation de recruter des troupes, et qu'il avait déjà réuni 8,000 hommes. Alexandre avait pleins pouvoirs de son père pour arrêter avec le stratège toutes les conventions nécessaires. On convoqua une assemblée générale[1] : Antigone y parut comme accusateur contre Cassandre. « Cassandre, dit-il, le fils d'Antipater, a assassiné la reine Olympias ; il s'est conduit de la manière la plus indigne à l'égard du jeune roi Alexandre et de sa mère Roxane, qu'il retient prisonniers ; il a forcé la princesse Thessalonice à l'épouser ; il est évident qu'il caresse le rêve criminel d'arracher l'empire à la maison de Philippe et d'Alexandre et de mettre la couronne sur sa propre tête ; en outre, il a établi les Olynthiens, les plus cruels ennemis de la Macédoine, dans une ville nouvelle, à laquelle il a donné son nom ; il a rétabli Thèbes, détruite par les Macédoniens, comme s'il voulait faire oublier et anéantir tout ce qu'ont fait Philippe et Alexandre[2] ». Cette accusation reçut de l'assemblée l'accueil qu'Antigone avait attendu : elle souleva de violentes et bruyantes protestations. Antigone proposa alors de considérer Cassandre comme ennemi de l'empire, s'il ne donnait pas la liberté au jeune roi Alexandre ainsi qu'à la veuve du roi, Roxane, et ne les rendait pas aux Macédoniens ; s'il n'obéissait pas en tout, comme c'était son devoir, au stratège légitime Antigone, qui avait pris l'administration de l'empire, et ne détruisait pas les deux villes restaurées[3]. Les villes grecques devaient, du reste, être libres, indépendantes,

1) L'expression de Diodore (XIX, 61,1) : τῶν τε στρατιωτῶν καὶ τῶν παρεπιδημούντων semble désigner les fonctionnaires présents au camp et les personnages considérables de l'empire, Macédoniens, Grecs, peut-être aussi Asiatiques. C'est par conséquent une sorte de réunion des grands du royaume.

2) Il n'est nullement question dans ce réquisitoire (Diodor., XIX, 65) de ses relations avec Polysperchon ; le fait est étonnant, à moins qu'il ne soit dû à une simple omission dans l'abrégé de Diodore.

3) ἔγραψε δόγμα, καθ' ὃ τὸν Κάσσανδρον ἐψηφίσατο πολέμιον εἶναι, ἐὰν μὴ τάς τε

sans garnison. L'assemblée adopta ce décret, qui fut aussitôt expédié par des messagers dans toutes les directions.

On devine aisément quelles étaient les combinaisons politiques que renferme ce décret. Il était évident que Cassandre ne se soumettrait pas : Antigone pouvait être assuré qu'en proclamant la liberté en Grèce, il provoquerait une agitation très vive, et que, par l'autonomie et par l'expulsion des garnisons, tout le système oligarchique qui liait l'Hellade à Cassandre s'écroulerait. En se proclamant l'administrateur de l'empire, le représentant de la maison royale et de l'héritier d'Alexandre, il donnait à sa cause un caractère de légitimité qui lui gagnait les Macédoniens : la guerre de ses adversaires contre lui, contre lui qui venait de reconquérir la Haute-Asie pour le jeune roi et qui n'entreprenait la lutte nouvelle que pour le délivrer des mains sanglantes de Cassandre, paraîtrait dès lors une trahison contre le roi et l'empire. Antigone était en droit d'espérer que les satrapes de l'Orient, voyant qu'il n'aspirait pas lui-même à la royauté, mais qu'il la conservait à l'héritier légitime, ne lui en seraient que plus dévoués[1].

La situation des deux partis en lutte était redevenue à peu près la même qu'au temps de la première et de la deuxième guerre. Il y avait pourtant une différence notable. Dans la première, malgré ses desseins égoïstes, Perdiccas s'était appliqué à faire triompher l'autorité et l'unité de l'empire encore puissant contre les révoltes des satrapes : dans la seconde, Eumène travaillait à défendre contre les chefs la maison royale menacée et à maintenir ses droits ; tandis qu'Antigone, avec une puissance qu'il avait conquise en combattant la maison

πόλεις καθέλῃ καὶ τὸν βασιλέα καὶ τὴν μητέρα τὴν Ῥωξάνην προαγαγὼν ἐκ τῆς φυλακῆς ἀποδῷ τοῖς Μακεδόσι, καὶ τὸ σύνολον, ἐὰν μὴ πειθαρχῇ τῷ καθεσταμένῳ στρατηγῷ καὶ τῆς βασιλείας παρειληφότι τὴν ἐπιμέλειαν Ἀντιγόνῳ· εἶναι δὲ καὶ τοὺς Ἕλληνας ἅπαντας ἐλευθέρους, ἀφρουρήτους, αὐτονόμους (DIODOR., XIX, 61). Le παρειληφότι amène à cette conclusion, que Polysperchon, légalement revêtu de la dignité d'ἐπιμελητὴς αὐτοκράτωρ, la conféra par traité à Antigone, comme Antipater la lui avait conférée à lui-même. Comme le décret est dirigé contre Cassandre, les villes grecques dont il parle doivent être uniquement celles en dedans des Thermopyles, et non pas les villes helléniques situées n'importe où.

[1]) L'expression est assez singulière ; mais elle est en toutes lettres dans Diodore (XIX, 61).

royale, employait contre ceux qui l'avaient aidé à la conquérir le nom de l'enfant royal comme un drapeau. Il savait bien pourtant combien le jeune prince était peu en sûreté entre les mains d'un homme qui le détestait à la fois comme le fils d'Alexandre, par antipathie pour le père, et comme le seul obstacle qui l'empêchât de s'emparer lui-même de la couronne de Macédoine.

Les premiers vaisseaux de Rhodes et des autres chantiers étaient arrivés : on commença le blocus en forme de la ville de Tyr, qui, bravant toute attaque par la force extraordinaire de ses défenses, obligeait Antigone à la prendre par la famine. Il resta donc devant Tyr, tandis que son neveu Ptolémée, nommé stratège des pays de l'Hellespont, marchait avec une armée considérable sur l'Asie-Mineure et y combattait avec succès. Il avait pris d'abord la direction de la Cappadoce, où Asclépiodore, général d'Asandros, assiégeait Amisos sur le Pont : il courut au secours de la ville, força Asclépiodore à une capitulation qui lui accordait la libre sortie, et prit possession de la satrapie au nom d'Antigone. Il contracta avec Denys d'Héraclée l'alliance désirée par Antigone : cette alliance fut durable et féconde pour leurs intérêts réciproques[1]. Il se tourna ensuite vers l'ouest, pour empêcher toute opération venant de l'Europe et, en s'assurant des villes grecques de la côte, fermer ces rivages aux forces navales qui faisaient la supériorité de ses adversaires. Dans sa marche à travers la Bithynie, il trouva le prince bithynien Zipœtès en lutte avec Astacos et Chalcédoine et assiégeant les deux villes : il le força à lever le siège; il conclut une alliance avec les villes, qui

[1]) C'est sans doute à cette époque qu'eut lieu le mariage de Ptolémée avec une fille que Denys avait eue d'un premier lit (ὅποτε 'Αντίγονος τὴν Κύπρον ἐπολίορκει, [à corriger en τὴν Τύρον.] MEMNON ap. PHOT., p. 224 c. 4. 7). Denys avait hérité de son père Cléarchos l'importante principauté d'Héraclée; lorsque les exilés héracléotes supplièrent le roi Alexandre de restaurer la démocratie, il sut se maintenir par l'intercession de Cléopâtre, qui plus tard résida à Sardes. Les exilés renouvelèrent les mêmes instances auprès de Perdiccas; alors Denys se joignit aux ennemis de Perdiccas, et, comme il était veuf, Cratère lui donna en mariage sa première femme Amastris. Le tyran fit là une excellente affaire, qui lui valut notamment beaucoup d'argent, si bien qu'il put acheter tout l'appareil princier de Denys de Syracuse (?).

furent par conséquent reconnues villes libres, et avec Zipœtès, qui lui fournit des otages, s'engageant à ne plus inquiéter désormais les villes[1]. C'est alors que le stratège reçut une lettre de son oncle, lui annonçant que la flotte ennemie s'était dirigée vers la côte ionienne et qu'il fallait faire les derniers efforts pour la prévenir en occupant les villes de l'Ionie. Ptolémée quitta pour le moment l'Hellespont et courut à travers la Lydie vers la côte. Il apprit en route que Séleucos avec sa flotte était à l'ancre devant Érythræ et bloquait la ville; il y courut à marches forcées : les troupes ennemies se retirèrent sur la flotte, qui prit position plus loin.

Pendant que ces événements se passaient en Asie-Mineure, les adversaires n'avaient pas été inactifs ; Ptolémée d'Égypte, qui avait le plus à craindre mais qui avait de tous les alliés l'armée la plus puissante, était très occupé à prévenir l'ennemi sur tous les points ou à marcher au-devant de lui. Il avait, comme nous l'avons déjà dit, dès le début des hostilités, fait prendre la mer à une escadre de 100 voiles, dant l'objectif principal semblait être d'empêcher l'adversaire de réunir une flotte : il avait gagné à la cause commune les plus puissants des princes cypriotes, et leur avait envoyé 3,000 hommes pour les aider dans la lutte avec les princes alliés d'Antigone ; il avait adressé une proclamation aux villes grecques, dans laquelle, comme Antigone, il leur assurait la liberté[2] : cette mesure, quoique opposée aux intérêts de Cassandre, pouvait sembler nécessaire pour détruire l'impression qu'allait produire le décret d'Antigone. Ce qui est plus surprenant, c'est que Ptolémée se soit laissé arracher si tranquillement la Syrie et la Phénicie. Il avait sans doute calculé que la défense de ce pays lui eût coûté des

[1]) Zipœtès était, dans la dynastie de Bithynie, le successeur de Bas; la guerre de Zipœtès avec Chalcédoine, dont parle Plutarque dans ses *Questions grecques*, doit avoir eu lieu plus tard.

[2]) Diodore (XIX, 62) dit que Ptolémée, après le décret d'Antigone, en avait rendu un semblable : ἔγραψε καὶ αὐτὸς τὰ παραπλήσια βουλόμενος εἰδέναι τοὺς Ἕλληνας, ὅτι φροντίζει τῆς αὐτονομίας αὐτῶν οὐχ ἧττον Ἀντιγόνου. On peut conclure de là que ce décret égyptien ne concernait non plus que les villes grecques en dedans des Thermopyles. Naturellement, c'était de la part du satrape d'Égypte une pure usurpation de pouvoir que de lancer un décret semblable, que l'empire et son vicaire avaient seuls qualité pour rendre.

sacrifices énormes en hommes et en argent; que, s'il ne marchait pas en avant, il forçait son adversaire à venir chercher une bataille décisive dans le voisinage de l'Égypte, qui lui offrait tant d'avantages; qu'une victoire remportée là lui rendait la Syrie, tandis qu'une défaite lui laisserait ouverte la retraite sur le Nil, où il serait protégé par les difficultés du terrain. Ce qui était plus grave, c'était le peu de succès des premiers mouvements de la flotte égyptienne : peut-être Ptolémée et Séleucos avaient-ils été surpris de voir Antigone créer une marine nouvelle avec une si étonnante rapidité ; peut-être leurs 100 voiles étaient-elles insuffisantes pour arrêter les travaux de l'ennemi, travaux si vite commencés et couverts par son armée de terre. Ptolémée devait se hâter de faire prendre la mer à une flotte beaucoup plus importante qu'il n'avait cru nécessaire. Aussi Séleucos revint-il à la fin de l'été d'Érythræ à Cypre, où se réunissait une deuxième flotte plus nombreuse que l'autre. Ptolémée y envoya cent nouveaux navires sous l'amiral Polyclitos, avec 10,000 hommes d'infanterie sous l'Athénien Myrmidon ; tous deux étaient placés sous le commandement de son frère Ménélaos, qui avait pour instructions de s'entendre avec Séleucos au sujet des mouvements qui seraient plus tard nécessaires. Lorsque les deux flottes eurent fait leur jonction, il fut résolu que Polyclitos, avec 53 navires, ferait aussitôt voile vers le Péloponnèse pour opérer contre Polysperchon et Aristodémos, tandis que Myrmidon, avec une grande partie de l'armée, irait en Carie et porterait secours à Asandros, que menaçait justement le stratège Ptolémée. Séleucos et Ménélaos eux-mêmes restèrent pour le moment à Cypre ; unis à Nicocréon et aux autres princes alliés, ils attaquèrent les amis d'Antigone, prirent Lapethos et Cérynia, décidèrent le prince de Marion à passer de leur côté, prirent des otages du dynaste d'Amathonte, enfin, se tournèrent avec toutes leurs forces contre Cition, dont le prince refusait de se donner à la Ligue, et assiégèrent la ville. Ceci se passait en automne 315. S'ils réussissaient à prendre la ville, ils devenaient maîtres de toute l'île, position des plus importantes pour une guerre maritime [1].

1) DIODOR., XIX, 62.

Cependant une flotte considérable s'était rassemblée du côté de l'adversaire, qui assiégeait Tyr. Il y avait déjà plusieurs mois que le navarque Thémison avait amené de Rhodes et de l'Hellespont 40 vaisseaux ; bientôt après, Dioscoride[1] en amena 80 venant des mêmes lieux; en outre, 120 vaisseaux avaient déjà été achevés sur les chantiers phéniciens, de sorte que la flotte d'Antigone se montait à 240 vaisseaux de guerre, parmi lesquels 90 à quatre rangs de rames, 10 à cinq, 3 à neuf, 10 à dix, et 30 non pontés[2]. Une partie de ces vaisseaux fut employée à continuer le siège de Tyr; une autre fut envoyée sous Dioscoride pour croiser sur mer, protéger les alliés, occuper les îles; enfin, 50 voiles devaient se rendre dans le Péloponnèse et soutenir les mouvements qui s'y faisaient.

La lutte était déjà très vive dans le Péloponnèse. Le décret libérateur d'Antigone n'avait pas provoqué l'enthousiasme général qu'on attendait : on se l'explique en présence du décret semblable de Ptolémée, et de la prédominance du parti de Cassandre appuyé par les garnisons macédoniennes. Athènes notamment, dirigée par Démétrios, semble avoir pris tout de suite et ouvertement parti pour Cassandre[3]; ce n'est que dans le Péloponnèse, où Polysperchon et son fils Alexandre avaient pris pied solidement et où les troupes considérables

[1]) Dioscoride est le cousin germain d'Antigone, si le mot ἀδελφιδοῦν dans Diodore (*loc. cit.*) est exact. Wesseling rappelle qu'il y avait un Thémison roi de Cypre, à qui était adressé le Προτρεπτικός d'Aristote (d'après Télès ap. Stob., *Serm.* XCIV, p. 516); roi, je ne sais trop de quelle ville de Cypre. On rencontre plus tard, à la cour d'Antiochos II, un Cypriote de marque portant ce nom (Ælian., *Var. Hist.* II, 41. Athen., VII, p. 289. X, p. 438). Le Thémison mentionné dans le texte est certainement le Samien dont parle Diodore (XX, 50).

[2]) Les autres vaisseaux sont naturellement des trirèmes. Il est probable que Néarque, qui tenait pour Antigone, dirigeait la construction des navires.

[3]) Dans le décret rendu en l'honneur de Phædros (C I. Attic., II, n° 331), on dit de son père Thymocharès : καὶ ἐπὶ Πραξιβούλου ἄρχοντος (Ol. CXVI, 2. =315/4) Γλαυκέτου κατειληφότος Κύθνον καὶ καταγαγόντος ἐντεῦθεν τὰ πλοῖα τήν τε πόλιν ἔλαβεν καὶ αὐτὸν Γλαυκέτην καὶ τὰ πλοῖα τὰ μετ' αὐτοῦ καὶ παρεσκεύασεν ἀσφάλειαν τοῖς πλέουσι τὴν θάλατταν. On peut se demander si cette expédition a eu lieu encore dans l'été de 315 ou au printemps de 314. Glaucétès ne doit pas avoir été un simple pirate, mais un partisan au service d'Antigone; s'il a coulé des navires athéniens, c'est qu'Antigone considérait les Athéniens comme des ennemis.

réunies par Aristodémos et par Alexandre, revenu de Syrie avec 1,000 talents, donnaient la prépondérance à la cause d'Antigone, qu'il se fit quelques mouvements contre la Macédoine. Apollonide, lieutenant de Cassandre à Argos, étant parti en expédition contre Stymphalos en Arcadie et occupé à assiéger cette ville, le parti hostile s'insurgea, proclama la liberté, et fit inviter Alexandre à venir et à prendre possession de la ville; mais, comme Alexandre ne se pressait pas, Apollonide réussit bientôt à reprendre Argos. Arrivé à la tête de ses troupes sur l'agora, il fit mettre le feu au Prytanée, où étaient réunis les 500 citoyens du parti contraire qui formaient le Conseil. Les 500 furent brûlés: parmi les autres citoyens, un grand nombre fut exécuté; la plupart prirent la fuite.

Cependant, à la nouvelle des enrôlements d'Aristodémos dans le Péloponnèse et des forces considérables que les adversaires avaient réunies, Cassandre, après avoir tenté sans y réussir de détacher Polysperchon d'Antigone, avait levé une armée, s'était rendu à marches forcées en Béotie par la Thessalie, avait aidé les Thébains à achever leurs murailles et leurs tours, afin de posséder dans leur ville un point fortifié de plus, et s'était avancé ensuite vers l'Isthme. De là il prit Cenchrées, le port de Corinthe sur le golfe Saronique, traversa en le dévastant dans tous les sens le territoire de la ville, et força à capituler deux châteaux-forts occupés par des garnisons d'Alexandre; quant à Corinthe elle-même, elle resta aux mains de l'ennemi. De là il courut en Arcadie contre Orchomène, où l'avait appelé une faction; il laissa à ce parti le soin de punir les partisans d'Alexandre, qui s'étaient réfugiés au temple d'Artémis; ceux-ci furent arrachés du pied des autels et massacrés. Ensuite il envahit la Messénie, mais trouva la ville de Messène si fortement occupée par Polysperchon, qu'il renonça à donner l'assaut; il revint en Arcadie, où il laissa Damis en qualité de stratège de la région, puis descendit vers Argos: après avoir célébré les jeux Néméens, il conduisit son armée en Macédoine[1]. Il n'avait pas remporté de succès définitifs;

[1]) παρελθὼν δὲ εἰς τὴν 'Αργείαν καὶ θεὶς τὸν τῶν Νεμέων ἄγωνα τὴν εἰς Μακεδονίαν ἐπάνοδον ἐποιήσατο (DIODOR., XIX, 64, 1). Suivant UNGER (*Philologus*, 1878, p. 543), ces Néméennes auraient été célébrées dans l'été de 315. Je crois

; adversaires n'avaient pas osé le braver

arti, ils sortirent de leurs retraites, pé-
s occupés par des troupes macédonien-
adversaires de toutes les villes l'une
nèrent partout la liberté; bientôt la plus
oonnèse fut dans leurs mains. Cassandre
ls de Polysperchon la tentative qui avait
re. Il l'invita par un message secret à
l'Antigone et à devenir son allié; il lui
tratégie du Péloponnèse, le commande-
ortante, et, en général, les honneurs qu'il
pas comme le père : en effet, on lui of-
et ce qu'il ne pourrait obtenir tant qu'il
tigone, à cause du voisinage d'Aristo-
lysperchon; peu lui importait de devenir
ère. Il passa donc à l'ennemi, à ce qu'il
le partie des troupes enrôlées par lui et
ença à se comporter comme stratège de
gions septentrionales du Péloponnèse,
et à Corinthe.
Polyclitos abordait à Cenchrées avec les
ucos lui avait confiés; comme, après la
, il trouvait qu'il n'y avait plus grand'-
aussitôt avec sa flotte dans les eaux
à la côte de Cilicie près d'Aphrodisias;
otos, le navarque d'Antigone, longeait,
Rhodes dont les équipages avaient été
ôte de la Lycie, et que Périlaos accom-
a côte avec une armée destinée à la cou-
r à la rencontre des deux généraux; il
et les rangea sur un terrain favorable,

XIV, p. 16) qu'il n'est plus possible, avec les
ons, d'établir des règles en ce qui concerne les
éméennes, de sorte qu'on ne peut pas utiliser la
ne pour fixer la date d'un fait avec lequel on la
dont il est question ci-dessus paraît, d'après
oir été célébrée dans l'automne de 315.

que devait traverser la colonne ennemie, tandis que lui-même, avec toute sa flotte, était à l'ancre derrière un promontoire qui le cachait aux yeux de l'adversaire pendant que celui-ci s'approchait. Périlaos pénétra sans la moindre défiance dans la région ainsi occupée : le combat s'engagea; Périlaos et un grand nombre de ses soldats furent faits prisonniers; un plus grand nombre tomba sur le champ de bataille. Les hommes de la flotte de Théodotos débarquèrent pour aller au secours des leurs. En ce moment, Polyclitos sortit de l'embuscade avec sa flotte et surprit les vaisseaux, qui étaient pour la plupart sans défense. C'est en vain que Théodotos voulut lutter, avec le petit nombre d'hommes qu'il avait avec lui : mortellement blessé, il fut fait prisonnier; tous ses navires furent pris. C'est avec ce butin que Polyclitos revint par Cypre en Égypte, où il aborda près de Péluse.

C'était, après la défection d'Alexandre et la perte de Cypre, le troisième coup terrible qui frappait Antigone. Son stratège Ptolémée n'osa pas attaquer la Carie, après les renforts considérables qu'Asandros avait reçus par Myrmidon; lui-même assiégeait Tyr depuis huit mois déjà sans obtenir le moindre résultat. Les négociations au sujet du rachat de Périlaos et des autres prisonniers furent l'occasion d'un rapprochement entre Ptolémée et Antigone; après ces premiers pourparlers, ils se rencontrèrent tous deux à la limite de la Syrie et de l'Égypte, près de l'émissaire du lac Sirbonide. Les prétentions de Ptolémée n'étaient pas de celles qu'Antigone pouvait accepter : ils se séparèrent sans que les négociations eussent eu d'autre résultat qu'une continuation plus acharnée de la guerre[1].

Tel était l'état des choses lorsque commença, au printemps 314, la deuxième année de la guerre. Pendant qu'Antigone lui-même poursuivait avec toute l'ardeur possible le siège de Tyr, son fidèle général Aristodémos déployait son activité dans le Péloponnèse, afin de réparer aussi bien que possible les pertes causées par la défection d'Alexandre. Il était allé en Étolie : dans une assemblée générale des Étoliens, il les invita

[1]) Diodor., XIX, 64.

à se déclarer pour Antigone contre Cassandre, l'ennemi commun, et à lui fournir un concours énergique contre ce dernier. Ils le promirent ; Aristodémos recruta des soldats parmi les Étoliens, et passa dans le Péloponnèse avec des forces considérablement accrues. Il débloqua Cyllène, qui était alors vigoureusement attaquée par Alexandre et les Éléens ses alliés ; il y laissa une garnison considérable et marcha sur l'Achaïe ; il chassa de Patræ la garnison de Cassandre, et la ville fut proclamée libre : Ægion fut prise aussi et devait être aussi déclarée libre, mais les mercenaires étoliens prévinrent cette décision en pillant et brûlant la ville, de sorte que le plus grand nombre des habitants périt. Les Dyméens répondirent à l'appel à la liberté en séparant par un mur leur ville de la garnison macédonienne de l'acropole et en s'apprêtant à faire le siège de la citadelle, mais Alexandre accourut, surprit la ville et s'en empara : un grand nombre de Dyméens furent mis à mort ; beaucoup d'autres furent expulsés ou mis en arrestation ; ceux qui restèrent envoyèrent, aussitôt qu'Alexandre fut parti, des ambassadeurs à Ægion pour demander des secours à Aristodémos : à l'aide de ce renfort, ils attaquèrent de nouveau la garnison, la réduisirent, mirent à mort la plus grande partie des soldats avec les citoyens partisans d'Alexandre et proclamèrent la liberté. C'est ainsi que la guerre intestine se déchaînait dans les villes du Péloponnèse, et que le nom de la liberté servait de manteau à la discorde la plus sanglante.

Alexandre était de nouveau parti de Sicyone pour asservir les villes attachées à Antigone ; pendant sa marche, il fut assassiné par quelques Sicyoniens de son entourage, qui espéraient assurer la liberté de leur ville. Mais l'épouse d'Alexandre, la belle et hardie Cratésipolis, se hâta de s'assurer de son armée : elle pouvait se fier au dévouement des troupes, dont elle avait fait la conquête par sa bonté, par les soins prodigués aux malades, par ses aumônes aux veuves et aux orphelins ; elle était initiée aux affaires de son mari et avait été, à la mode de ce temps, exercée aux armes. Comme les Sicyoniens, à la nouvelle de l'assassinat d'Alexandre, avaient couru aux armes, décidés à défendre à tout prix leur liberté reconquise, elle se mit à la tête des troupes, marcha contre les citoyens,

les vainquit, fit mettre en croix trente des meneurs et contraignit la ville à la reconnaître pour souveraine[1].

C'est vers ce temps que les Acarnaniens avaient entrepris une guerre contre leurs voisins les Étoliens : ils l'avaient fait, à ce qu'il paraît, par l'impulsion de Cassandre ; il est certain du moins que ce dernier conclut aussitôt une alliance avec les Acarnaniens, qu'il accourut de la Macédoine avec une armée considérable et campa au nord du territoire étolien, sur le fleuve Campylos. Il invita les Acarnaniens à venir y tenir une assemblée générale ; il leur remontra que, de temps immémorial, ils menaient sans interruption avec les Étoliens cette guerre de frontières, et que le grand nombre de leurs petites places fortes isolées ne faisait que disperser leurs forces sans les protéger effectivement : il leur recommanda de se concentrer dans un petit nombre de villes importantes ; de cette façon, ils ne seraient pas dans la suite réduits par leur dispersion à ne pouvoir se réunir pour résister à une attaque inopinée, et les ennemis seraient moins hardis à les surprendre quand ils seraient groupés dans quelques localités plus considérables. Les Acarnaniens suivirent ses avis : les uns allèrent occuper la ville forte de Stratos sur l'Achéloos ; d'autres Œniadæ, à l'embouchure du fleuve ; d'autres encore Souria et Agrinion, en face de Stratos[2]. Cassandre, après avoir chargé le stratège d'Épire, Lyciscos, de soutenir les Acarnaniens, marcha alors contre la ville de Leucade, qui se soumit spontanément. De là il courut au nord, en traversant le pays des Épirotes, surprit Apollonie et s'en empara ; puis il marcha contre Glaucias, le prince des Taulantins, sous la protection duquel s'était placé le fils du roi exilé des Épirotes, et, après un combat terminé à son avantage[3], le força à prendre l'engagement de ne rien

[1]) ἐδυνάστευσε τῶν Σικυωνίων (DIODOR., XIX, 67).

[2]) La position géographique d'Agrinion résulte de la marche décrite par Polybe (V, 7) : la ville est sur la rive droite de l'Achéloos, comme Stratos sur la rive gauche, au dessus des lacs d'eau douce et des marécages.

[3]) Diodore dit : « après qu'il eut franchi l'*Hébros* ». A vrai dire, nous ne connaissons aucun fleuve d'Illyrie portant ce nom ; cependant, je ne voudrais pas corriger le texte de l'auteur et lire *Apsos* avec WESSELING, ou *Drinos* avec PALMIER, attendu que l'Hébros pouvait bien être un des petits affluents de l'Apsos.

faire pour la restauration de la royauté en Épire et de ne prêter aucune assistance aux adversaires de Cassandre. Il poursuivit sa marche du côté d'Épidamne ; arrivé à une heure de marche de la ville, il envoya quelques troupes faire une incursion dans les montagnes de l'Illyrie, pour y brûler les villages des hauteurs. Les habitants d'Épidamne, qui s'étaient attendus à une attaque de leur ville, retournèrent tranquillement à leurs champs, dans la pensée que tout danger était passé; mais Cassandre démasqua les troupes qu'il avait gardées auprès de lui et surprit les citoyens : près de 2,000 furent faits prisonniers. Les portes de la ville étaient ouvertes; Cassandre s'en empara et y laissa une garnison[1].

Cassandre retourna en Macédoine : il avait conquis les deux points les plus importants sur le littoral de la mer Ionienne; il pouvait espérer que, de cette façon, il s'assurerait la possession de l'Épire et tiendrait en respect les peuples de l'Illyrie. Bien que, aussitôt après son départ, les Étoliens eussent forcé la ville forte d'Agrinion à capituler et, en dépit du traité conclu, mis à mort les Acarnaniens qui y étaient renfermés, sa cause avait pris en Europe une telle prépondérance pour le moment, qu'il put se préparer à aller au-devant de ses ennemis en Asie-Mineure; il espérait de cette façon empêcher d'autant plus sûrement Antigone d'entreprendre quelque chose de sérieux en Europe.

Il ne paraît pas qu'il se soit passé des événements importants en Asie-Mineure depuis l'automne de 315, époque à laquelle le stratège Ptolémée avait envahi la Lydie et menaçait la Carie : du moins, les auteurs ne disent rien, si ce n'est que Ptolémée menaçait les villes de la Carie. Il avait sans doute été arrêté par les forces supérieures d'Asandros, avec lequel Myrmidon, à la tête d'une armée considérable, avait fait sa jonction. Cassandre réussit à jeter en Asie une armée sous Prépélaos, qui se joignit à Asandros : en même temps il envoya à Démétrios à Athènes, et à Dionysios, le gouverneur de Munychie, l'ordre d'expédier sur-le-champ vingt navires à l'île de Lemnos[2], qui s'était déclarée pour Antigone. Aristote

[1]) JUSTIN., XV, 2. POLYÆN., IV, 11, 4.

[2]) Ainsi donc, Athènes a encore comme autrefois sa flotte, et avec sa

partit avec vingt navires athéniens et se joignit à la flotte de Séleucos, qui croisait alors dans ces eaux ; on jeta l'ancre à Lemnos. Comme la ville refusa de se rendre, on commença le siège en dévastant le pays plat et en faisant des travaux de circonvallation ; Aristote fut chargé de pousser les travaux, et Séleucos continua sa course dans la direction de l'île de Cos. A la nouvelle de son départ, Dioscoride se mit en route avec son escadre pour délivrer la ville fidèle, chassa les Athéniens de l'île, et captura les vingt navires avec tous les équipages[1].

Nous n'avons pas non plus de détails sur ce qui s'est passé en Carie ; il est vraisemblable que le stratège d'Antigone se retira du côté du sud devant les forces supérieures des adversaires, puisqu'il prit ses quartiers d'hiver dans ces régions, tandis que nous voyons bientôt après Asandros apparaître comme possesseur de la Lydie et qualifié de maître de l'Asie. Un fait qui semble confirmer cette hypothèse, c'est que Théodotos, le navarque d'Antigone, put enrôler des équipages en Carie pour ses vaisseaux rhodiens. Le stratège Ptolémée avait pris déjà ses quartiers d'hiver, et il était occupé des funérailles de son père, lorsque les adversaires envoyèrent 8,000 hommes sous Eupolémos vers la ville carienne de Caprima[2],

flotte les arsenaux de Munychie et du Pirée. Ces instructions envoyées au gouverneur d'Athènes semblent prouver que l'île, une commune de clérouques athéniens, était restée athénienne, même après la guerre Lamiaque et les succès de Cassandre en 318. Suivant Strabon (IX, p. 437), il paraît bien que le roi Philippe avait déjà enlevé aux Athéniens Imbros, et probablement aussi Scyros. Ce n'est point l'avis de Köhler (*Mitthcilungen*, I, p. 261).

[1]) C'est à cet événement que paraît se rapporter l'inscription (C. I. Attic. II, n° 234) datant de la fin de février 313, archontat de Nicodoros, dans laquelle le peuple d'Athènes exprime sa reconnaissance pour Asandros, fils d'Agathon (c'est-à-dire du frère du satrape de Carie), parce que cet Agathon s'est montré charitable περὶ τοὺς 'Αθηναίους τοὺς ἀφικνουμένους εἰς τὴν χώραν τὴν ἑαυτοῦ καὶ παραγενόμενος εἰς τὴμ πόλιν τάς τε ναῦς ἰδίας καὶ τοὺς στρατιώτας παρέσχετο τοῖς 'Αθηναίοις εἰς τὰς χ[ρείας... Asandros doit être venu à Athènes avec des vaisseaux et des troupes dans l'automne de 314, peut-être pour protéger la ville, après les pertes en navires qu'elle avait faites à Lemnos, contre une attaque possible de Dioscoride. On ne voit pas si Lemnos fut reprise à cette époque : comme, en 307, Démétrios, fils d'Antigone, promet aux Athéniens de leur rendre Imbros et ne parle pas de Lemnos, on pourrait croire qu'ils étaient déjà rentrés en possession de Lemnos.

[2]) Diodor., XIX, 68. Caprima est inconnue d'ailleurs ; peut-être le nom est-il corrompu.

pour essayer un coup de main sur les cantonnements de l'ennemi. Ptolémée fut instruit par des transfuges du dessein de l'ennemi ; il revint aussitôt auprès de ses troupes, fit sortir 8,300 fantassins et 600 cavaliers de leurs cantonnements, surprit inopinément dans le silence de la nuit les ennemis mal retranchés et mal gardés, et les battit si complètement qu'Eupolémos fut fait prisonnier et les autres forcés de se rendre. Après ce brillant succès, il retourna dans ses quartiers d'hiver ; il avait obtenu au moins ce résultat, d'avoir pu se maintenir en face des forces supérieures de ses ennemis, et les affaires en Syrie avaient pris une telle tournure qu'il pouvait espérer recevoir bientôt de là des renforts considérables.

Après un siège de quinze mois, Antigone avait enfin, dans le courant de l'été, forcé à capituler la ville insulaire de Tyr, où la disette avait atteint son comble. Après la sortie du petit nombre de troupes qui restaient de la garnison égyptienne, il y avait fait entrer des forces suffisantes[1]. Comment Ptolémée, avec ses forces navales, n'avait-il pas fait les derniers efforts pour conserver ce point si important ? Attachait-il plus d'importance à l'Archipel qu'à cette reine de la côte phénicienne ? ou croyait-il, en perdant cette ville, perdre moins qu'Antigone ne gagnait en s'en emparant ? Non seulement Antigone était devenu l'égal du grand Alexandre en imitant un de ses exploits les plus vantés, mais, après la prise de Tyr, il pouvait se regarder comme ayant achevé la conquête de la Syrie. Cette conquête avait d'autant plus d'importance pour lui que sa flotte, sans être inférieure en nombre à celle de ses adversaires, ne pouvait néanmoins se risquer encore à se mesurer avec elle : elle était à peine créée ; elle avait besoin de s'exercer, de faire de nouvelles recrues que les côtes phéniciennes mettaient tout particulièrement à sa portée.

Antigone évitait encore d'engager d'une manière décisive la guerre maritime ; en ce moment justement, la puissance d'Asandros en Asie-Mineure prenait un tel développement, ses forces étaient tellement accrues par Myrmidon et Prépélaos,

[1]) Diodor., XIX, 61.

que le valeureux stratège Ptolémée avait peine à se maintenir en face d'elles. Aussi Antigone se hâta-t-il, après la chute de Tyr, de marcher sur l'Asie-Mineure ; mais, dans le même temps, on avait à craindre une attaque contre la Syrie du côté de l'Égypte. C'est pourquoi on laissa pour surveiller le pays une armée considérable, composée de 2,000 Macédoniens, 10,000 mercenaires étrangers, 500 Lyciens et Pamphyliens, 400 frondeurs perses, 5,000 cavaliers, plus de 40 éléphants : le commandement supérieur fut donné par Antigone à son fils Démétrios, alors âgé de vingt-deux ans[1], qui s'était déjà montré un commandant capable. Il mit à ses côtés un conseil de guerre composé de quatre vieux généraux expérimentés : c'étaient Néarque, l'Olynthien Audronicos, Philippe et Pithon, fils d'Agénor, qu'on avait rappelé pour cela de sa satrapie de Babylone. Antigone se mit en marche avec le reste de l'armée à la fin de l'automne de 314, traversa au prix de mille difficultés la Cilicie par les passages du Taurus, déjà encombrés par les neiges, puis continua sa marche vers la Phrygie, où il prit ses quartiers d'hiver dans le pays de Célænæ. En même temps, la flotte occupée jusque-là près de Tyr avait pris la mer sous le commandement de Médios : elle avait capturé une escadre de 36 navires venant de Pydna et croisait maintenant dans les eaux de la mer Égée[2].

Nous sommes au commencement de l'année 313, la troisième de la guerre. Jusqu'alors Lysimaque, quoiqu'il fût l'un des coalisés, était resté sans prendre part à la guerre ; il semble que les événements que nous allons raconter, et qui se déroulent en partie dès l'année 314, l'empêchèrent d'entreprendre quoi que ce soit en Asie ; il est possible aussi que, pour lui faire obstacle, Antigone ait engagé les villes grecques de la rive occidentale du Pont à se souvenir qu'elles avaient été sous Philippe et Alexandre des villes libres de l'empire, et que, en vertu de ses fonctions de vicaire de l'empire, il ait

[1]) ἦν γὰρ Δημήτριος ἔτι νέος τὴν ἡλικίαν ὡς ἂν γεγονὼς ἔτη δύο πρὸς τοῖς εἴκοσι. (Diodor., XIX, 69). Plutarque (*Demetr*,. 5) et Appien (*Syr*. 54) donnent le même renseignement pris à la même source : par conséquent, Démétrios était né vers 337.

[2]) Diodor., XIX, 69.

promis de protéger leur autonomie. Quoi qu'il en soit, les citoyens de Callatis avaient chassé la garnison placée par Lysimaque dans leur citadelle et proclamé leur indépendance ; avec leur aide, les Istriens, les Odessiens et les autres villes helléniques de cette côte en avaient fait autant et s'étaient ligués entre eux pour défendre et conserver leur liberté : ils étaient entrés ensuite en relations avec leurs voisins de Thrace (Gètes) et de Scythie, et avaient ainsi constitué une puissance qui semblait dans tous les cas pouvoir opposer au satrape de Thrace une résistance suffisante. A cette nouvelle, Lysimaque accourut par le pays des Odryses, en franchissant l'Hémos, et se présenta à l'improviste devant Odessos ; la ville fut investie, assiégée et réduite en peu de temps. De là Lysimaque marcha contre Istros, et, après que cette ville eut été soumise, elle aussi, sans beaucoup de peine, il se mit en route pour Callatis. Il rencontra en route les Scythes et les Thraces, qui lui barrèrent le passage : il se jeta aussitôt sur eux ; les Thraces, effrayés par la violence de l'attaque, acceptèrent avec empressement une convention qu'il leur offrit et abandonnèrent la cause de leurs alliés. Les Scythes voulurent courir la chance d'une bataille ; il les vainquit en bataille rangée et les poursuivit jusqu'au delà de leurs frontières. Il revint ensuite à Callatis, campa sous ses murs, investit étroitement la ville, et menaça d'extermination la cité qui avait donné le signal du soulèvement général. Alors arriva la nouvelle qu'une armée de secours, envoyée par Antigone, était en route, qu'une flotte commandée par Lycon était dans le Pont, et que Pausanias, avec des troupes nombreuses, était arrivé au temple qui s'élève à l'embouchure du Bosphore. Aussitôt Lysimaque courut avec la plus grande partie de son armée pour arrêter l'ennemi qui s'approchait ; en arrivant aux passages de l'Hémos, il les trouva barrés par des troupes thraces ; c'était le prince des Odryses, Seuthès, qui, dans l'espérance de reconquérir son indépendance première, s'était déclaré pour Antigone et avait réuni une armée suffisante pour couper Lysimaque de sa satrapie. Il s'engagea une bataille acharnée, sanglante pour les deux parties ; le satrape s'ouvrit ainsi la route de l'Hémos. Il courut au-devant de Pausanias, qui céda devant des forces

supérieures et s'engagea sur un terrain difficile ; sa position fut bientôt prise d'assaut; Pausanias fut tué, le plus grand nombre de ses soldats faits prisonniers; les uns furent rendus à la liberté contre rançon, les autres incorporés à l'armée victorieuse. Lysimaque se hâta de retourner au siège de Callatis, qui, soutenue par la flotte d'Antigone et par le prince du Bosphore Cimmérien, résista longtemps[1].

Cette expédition de Pausanias, quoique non suivie de succès, suffit pour nous faire juger de la prépondérance que la puissance d'Antigone avait prise en Asie-Mineure. Nous ne savons pas comment et où la guerre y recommença; il semble qu'Antigone coupa Asandros des armées de ses alliés, et qu'il fit reculer ces dernières au delà de la Lydie; mais nous savons avec certitude qu'Asandros de Carie, pressé de toutes parts, finit par accepter une capitulation d'après laquelle il devait livrer tous ses soldats à Antigone, rendre leur liberté aux villes grecques, accepter la Carie, dans les limites eù il l'avait possédée autrefois, comme un don d'Antigone, être fidèle et dévoué à ce dernier, et enfin donner comme otage son frère Agathon. Peu de jours après, le satrape se repentit de s'être laissé aller à accepter de telles conditions : il réussit à mettre en sûreté son frère, qui se trouvait déjà au pouvoir d'Antigone, puis il envoya demander de nouveau des secours à Ptolémée, à Séleucos et à Cassandre. Antigone fut extrêmement irrité en apprenant ce manque de parole d'Asandros. Il envahit aussitôt la Carie de plusieurs côtés; pour délivrer les villes grecques, il envoya le stratège Docimos[2] et le navarque Médios, qui firent leur jonction devant Milet, appelèrent la ville à la liberté, forcèrent la garnison de la citadelle à capituler et proclamèrent l'autonomie de la ville; contre Iasos fut envoyé le stratège Ptolémée, qui força la ville à se déclarer pour Antigone; Antigone lui-même arriva par la route de Tralles, s'empara de cette ville, descendit à travers la satrapie vers le sud, s'avança sur Caunos, où la flotte vint l'appuyer, et prit la ville, sauf la

[1]) DIODOR., XIX, 73. XX, 25.

[2]) Ce Docimos (DIODOR., XIX, 75) paraît être le partisan de Perdiccas qui lutta si longtemps contre Antigone; depuis l'an 315, Antigone défend la cause qu'il combattait si énergiquement auparavant.

citadelle qui fut investie et assiégée[1]. L'histoire ne fait plus mention par la suite du satrape Asandros.

Pendant que ces événements se passent en Asie, la cause d'Antigone semble avoir subi de grandes vicissitudes dans le Péloponnèse ; il y envoya, sous le commandement de Télesphoros, une nouvelle expédition composée de 50 vaisseaux et de troupes nombreuses, avec mission de délivrer les villes grecques : il espérait, en renouvelant des efforts de cette nature, convaincre les Grecs de l'intérêt sincère qu'il portait à leur liberté. Télesphoros aborde dans le Péloponnèse; quant à Aristodème et à son armée, il n'en est plus question. Polysperchon semble s'être ligué avec la veuve de son fils, pour se créer dans le Péloponnèse une souveraineté indépendante; du moins voyons-nous Télesphoros lutter contre plusieurs villes occupées par les troupes d'Alexandre et les délivrer, en exceptant toutefois Sicyone et Corinthe, dans lesquelles Polysperchon se maintient avec des troupes nombreuses.

Vers le même temps, Cassandre avait envoyé contre les Étoliens une nouvelle armée sous les ordres de son frère Philippe; celui-ci se joignit aux Acarnaniens et commença ses invasions dévastatrices au delà de l'Achéloos, dans le territoire des Étoliens. On reçut alors la nouvelle qu'Æacide, expulsé par les Épirotes trois ans auparavant, était rentré dans le pays et avait été accepté par ses anciens sujets, fatigués sans doute de la domination macédonienne ; ils demandèrent à Cassandre, maintenant que leur dissentiment avec le roi n'existait plus, de leur permettre de rétablir l'état de choses antérieur. Cette demande, naturellement, fut repoussée, et Philippe reçut l'ordre de partir immédiatement contre Æacide et de l'anéantir avant qu'il eût eu le temps de se mettre en rapport avec les Étoliens. Philippe s'empressa d'obéir. Quoiqu'il eût affaire à une armée nombreuse et bien disciplinée, il commença aussitôt la lutte : la fortune se décida pour lui; beaucoup d'ennemis furent tués, beaucoup d'autres faits prisonniers, et dans le nombre, près de cinquante citoyens du parti qui avait fait revenir Æacide : ceux-ci furent chargés de

[1]) Diodor., XIX, 75.

fers et envoyés en Macédoine. Cependant le roi, avec les débris de l'armée épirote, s'était réfugié vers le sud, chez les Étoliens. Philippe l'y suivit : la bataille s'engagea dans le pays d'Œniadæ et Philippe fut vainqueur pour la seconde fois. Parmi les nombreux guerriers tués se trouva Æacide lui-même ; quant aux Étoliens, terrifiés par ces rapides et éclatants succès de Philippe, ils s'enfuirent avec femmes et enfants de leurs cités, qui étaient pour la plupart sans défense, et gagnèrent les hautes montagnes[1].

Telle était la situation de Cassandre vers la fin de l'été de 313. Il semblait facile de soumettre de nouveau l'Épire ; les Étoliens avaient le dessous ; Télesphoros était contenu dans le Péloponnèse par Polysperchon, l'Hellade soumise. Mais c'est avec raison qu'il s'inquiétait des succès d'Antigone en Asie-Mineure. Déjà l'énergique stratège n'y avait plus d'adversaires ; Lysimaque était occupé sur la côte du Pont ; la marine des alliés n'avait plus la haute main dans les eaux helléniques ; Antigone n'était pas loin de l'Hellespont ; on ne pouvait plus lui barrer le passage. Enfin, dans la Grèce même, les effets de la proclamation d'Antigone se faisaient sentir : les Béotiens, au milieu desquels Thèbes, la ville détestée, était ressuscitée, avaient envoyé des ambassadeurs à Antigone, et il les avait reconnus hautement pour ses alliés ; les Étoliens aussi s'étaient adressés à lui et avaient renouvelé avec lui-même l'alliance conclue avec ses généraux ; dans l'Eubée, la plupart des villes étaient proclamées libres : seule Chalcis était encore occupée par une garnison macédonienne. D'Athènes même il était venu secrètement des pétitions adressées à Antigone, le sollicitant de restaurer la liberté de la ville. Il semblait que Cassandre eût à craindre les résultats les plus funestes si la guerre se continuait : les choses étaient encore dans un état tel qu'il pouvait conclure une paix séparée dans des conditions favorables. Il eut donc une entrevue avec Antigone dans l'Hellespont, et traita avec lui de la paix ; mais les conditions posées par Antigone (il est probable que la liberté des États helléniques y figurait au premier rang) semblèrent inacceptables de toutes façons à Cas-

[1]) Diodor., XIX, 74. Pausan., I, 11.

sandre; les deux adversaires se séparèrent sans avoir rien conclu.

Cassandre pouvait s'attendre à ce qu'Antigone envoyât son escadre en Grèce, pour l'attaquer là au point le plus faible; il était sûr de la ville d'Athènes et de ses ports, mais il avait d'autant plus à craindre qu'Antigone n'abordât en Eubée et ne passât de là en Béotie. Aussi Cassandre s'empressa-t-il de faire une tentative pour occuper l'île. Avec 30 vaisseaux, il gagna Oréos, sur la côte septentrionale de l'île, au rivage d'Artémision, position d'où il était facile de barrer l'entrée du canal. Il venait de réussir à s'emparer du port d'Oréos, et il pressait la ville de la manière la plus vive, lorsque Télesphoros arriva du Péloponnèse avec 20 vaisseaux, et Médios de l'Asie avec 100 autres, pour secourir les Oréens. Les vaisseaux de Cassandre étaient immobiles dans le port de la ville; les adversaires réussirent à y mettre le feu: quatre vaisseaux furent complètement brûlés, et tous les autres étaient dans le plus grand danger. Cependant une flotte arriva d'Athènes, et, dans un moment où les ennemis oubliaient de se garder, Cassandre fit une sortie, coula un de leurs vaisseaux et en captura trois autres avec leurs équipages[1].

Antigone envoya alors en Europe une nouvelle flotte de 150 voiles avec 5,000 hommes d'infanterie et 500 cavaliers, sous les ordres de son neveu Ptolémée[2]; elle avait pour mission d'achever la délivrance des États grecs: les Rhodiens, qui venaient de conclure avec lui une alliance offensive, prirent aussi part à cette expédition avec dix vaisseaux admirablement équipés. Ptolémée aborda près d'Aulis, dans ce qu'on appelait le « port profond » : c'est là qu'au nom de la Ligue béotienne 2,200 hommes d'infanterie et 800 cavaliers vinrent se joindre à lui; on fit venir aussi les vaisseaux qui étaient

[1]) Diodor., XIX, 75. C'est l'envoi dont il question dans l'inscription du C. I. Attic., II, nº 331, où il est dit de Thymocharès : Κασσάνδρου δὲ πολιορκοῦντος Ὠρεὸν ἀποσταλεὶς στρατηγὸς ἐπὶ τῶν νεῶν τῶν τῆς πόλεως τοὺς πολίτας τοὺς πλέοντας ἐν ταῖς ναυσὶν παρειτήσατο ὥστε τῶν συμμάχων μόνους Ἀθηναίους ἀλειτουργήτους εἶναι τῶν ἔργων τῶν πρὸς τὴν πολιορκίαν.

[2]) Diodor., XIX, 77, 2. Dindorf a maintenant corrigé ce passage et imprimé avec raison πολέμων au lieu de Πτολεμαῖος.

encore devant Oréos. Il fortifia Salganeus, tout près de la côte, et fit de cette place le centre de ses opérations. Entre Aulis et Salganeus, au delà du pont qui franchit l'Euripe, très étroit à cet endroit, était située Chalcis, la seule ville de l'Eubée qui fût encore entre les mains de Cassandre[1] : c'est elle que Ptolémée espérait prendre la première. Dès que Cassandre apprit ce dessein des ennemis, il abandonna le siège d'Oréos et accourut à Chalcis, pour défendre cette position, la plus importante de toutes. Pendant ce temps, Médios retourna au plus vite avec toute la flotte en Asie auprès d'Antigone, qui se mit aussitôt en route vers l'Hellespont avec ses troupes, escorté le long de la côte par la flotte : son dessein était de passer en Europe, ou bien pour attaquer, si Cassandre restait à Chalcis, la Macédoine laissée sans défense, ou bien, si celui-ci retournait chez lui afin de sauver la Macédoine, pour anéantir sa puissance en Grèce. C'était pour la puissance macédonienne la plus pénible alternative : n'étant maîtresse ni sur mer ni dans la Grèce, elle était réduite à une défensive qui, en fin de compte, n'était possible qu'avec la possession de la mer ou de la Grèce. Avec Chalcis[2], Cassandre avait encore l'Attique, dans l'Attique, un gouvernement qui lui était absolument dévoué, et, par lui, le concours de la flotte athénienne avec les ports attiques, qui étaient des portes de sortie sur la mer des Cyclades ; tant que l'Attique lui restait, la Grèce et la mer n'étaient pas complètement perdues. Il remit à son frère Plistarchos le commandement dans Chalcis et passa en toute hâte avec son armée à Oropos, sur la frontière de l'Attique, prit cette ville de force, imposa à la Ligue béotienne un armistice, longea l'Asopos vers Thèbes, et, après avoir nommé Eupolémos son stratège dans l'Hellade, il retourna en Macédoine. Ces événements se passaient vers la fin de l'année 313.

[1]) Naturellement la possession de Chalcis mettait aux mains de Cassandre le pont et la saillie du continent (Canétho) qui, comme tête de pont, était certainement fortifiée. Diodore néglige ce détail.

[2]) ἐπίκαιρος γὰρ ἡ πόλις ἐστὶ τοῖς βουλομένοις ἔχειν ὁρμητήριον διαπολεμεῖν περὶ τῶν ὅλων (DIODOR., XIX, 78, 2). Le présent ἐστι indique que Diodore reproduit littéralement son auteur ; c'est au temps d'Hiéronyme, et non au temps de Diodore, que Chalcis avait cette importance.

Cependant Antigone était arrivé sur la Propontide et avait envoyé à Byzance pour sommer cette ville de s'allier avec lui; mais des envoyés de Lysimaque y étaient déjà qui exhortaient les Byzantins à ne pas entreprendre d'hostilités soit contre lui, soit contre Cassandre, mais à craindre le plus rapproché des belligérants. Les Byzantins, qui avaient intérêt à continuer, au milieu de la guerre générale, leur commerce lucratif, répondirent que, comme par le passé, ils resteraient neutres. Cette réponse, le retour de Cassandre, le voisinage de Lysimaque avec son armée, la rigueur de l'hiver, et plus encore les événements de Syrie, décidèrent Antigone à ajourner son passage en Europe; il distribua ses troupes dans les villes de la Petite-Phrygie pour y prendre leurs quartiers d'hiver[1].

Ptolémée d'Égypte avait été empêché durant toute cette année de prêter une assistance immédiate à ses alliés. On peut bien attribuer en partie aux excitations d'Antigone le soulèvement de Cyrène contre Ptolémée, et la défection simultanée des princes cypriotes récemment réduits à l'obéissance. Les Cyrénéens, à ce qu'il paraît, avaient proclamé leur liberté : ils se tournèrent contre la citadelle de la ville et l'assiégèrent; des ambassadeurs étant venus d'Alexandrie pour exiger d'eux la cessation des hostilités, ils les mirent à mort et n'en continuèrent le siège qu'avec plus d'ardeur. Alors Ptolémée envoya une armée de terre considérable, sous la conduite d'Agis, et une flotte sous le commandement du navarque Épænétos. Agis attaqua aussitôt énergiquement les rebelles, les battit, s'empara de la ville et envoya les meneurs pieds et poings liés à Alexandrie; quant aux bourgeois de la ville, il leur enjoignit de livrer leurs armes : puis il réorganisa le gouvernement de la cité selon les ordres de son maître, rendit la stratégie de la ville à Ophélas et retourna à Alexandrie[2].

[1]) Diodore (XIX, 77) rapporte ces faits après le renouvellement de l'année, qui ne serait à sa place qu'au chapitre 81. Il résulte de la succession des événements que ce n'est pas Asandros, comme le pensent Wesseling (ad Diodor. XIX, 75) et Böckh (*C. I. Græc.* n° 105), mais Cassandre qui s'était jeté dans Oréos.

[2]) Pausanias (I, 6) dit qu'Antigone est resté ἐν παρασκευῇ πολέμου jusqu'au moment où il apprit que Ptolémée marchait sur la Libye pour punir la défection des Cyrénéens; qu'alors il fit aussitôt son attaque sur la Phénicie et la

Alors Ptolémée se tourna avec toutes ses forces contre l'île de Cypre. Pygmalion de Cition fut destitué pour s'être engagé dans des pourparlers avec Antigone; Praxippos de Lapethos, Stasiœcos de Marion et le dynaste de Cérynia, également convaincus de défection, furent mis en arrestation et dépouillés de leur souveraineté : cette dernière fut donnée à Nicocréon, prince de Salamine, qui reçut en même temps la stratégie de l'île entière. Après cela, Ptolémée fit voile pour la Syrie, apparut subitement devant Posidion, au sud de l'embouchure de l'Oronte, prit la place d'assaut et la pilla[1]. De là il partit pour la Cilicie, prit Mallos, vendit comme esclaves les prisonniers qu'il y fit, dévasta tout le pays d'alentour, et revint à Cypre avec un riche butin.

A la nouvelle de ces incursions de Ptolémée, Antigone avait envoyé de Phrygie à son fils Démétrios, qui se tenait toujours en Cœlé-Syrie prêt à repousser les attaques venant d'Égypte, l'ordre de courir avec toute la célérité possible vers les pays en danger, pour leur porter secours et les empêcher d'être occupés formellement par Ptolémée. Démétrios était parti aussitôt avec sa cavalerie et l'infanterie légère, laissant en arrière les éléphants et les troupes pesamment armées sous les ordres de Pithon, et s'était avancé à marches forcées vers la Cilicie[2]. Il arriva trop tard. Il s'en retourna aussi vite qu'il était venu, parce qu'il craignait, pendant son absence, une attaque du côté de l'Égypte : les efforts surhumains que nécessitèrent ces mouvements mirent la plupart des chevaux hors d'usage; beaucoup d'hommes aussi périrent. Il dispersa ses

Syrie, fit marcher Démétrios vers l'Hellespont, etc. Ou bien, Pausanias puise à une source de mauvais aloi, ou sa concision lui fait confondre les événements et les dates.

1) Diodore (XIX, 79) dit : Ποσίδειον καὶ Ποταμοὺς Καρῶν ; cette localité, à ce qu'il me semble, n'est mentionnée nulle part ailleurs.

2) Diodore (XIX, 80) dit à propos de ces marches : διέτεινε ἓξ ἡμέραις ἀπὸ Μαλλοῦ σταθμοὺς εἴκοσι καὶ τέτταρας. Naturellement, ce n'est pas de Mallos, mais pour Mallos qu'il partit. Quand même on n'estimerait le σταθμός qu'à 2 milles, il faudrait que l'armée eût marché six jours de suite, à raison de 8 milles par jour, ce qui est presque impossible. La distance de Mallos fait supposer que les cantonnements d'où partit Démétrios se trouvaient dans la Cœlé-Syrie proprement dite, dans les environs d'Émèse et de Laodicée.

troupes en quartiers d'hiver dans le sud de la Syrie. C'est ainsi que se termina l'année 313.

La position respective des puissances en lutte avait pris un caractère définitif, et le problème simplifié ne comportait plus qu'une grande alternative ; on allait savoir qui aurait le dessus en Grèce, qui en Syrie. La nouvelle année, la quatrième de la guerre, devait amener la solution. Tout de suite après le départ de Cassandre, le stratège Ptolémée s'était jeté sur Chalcis, avait chassé la garnison, déclaré la ville libre, et, malgré son importance stratégique, avait décidé qu'elle ne recevrait pas de garnison à l'avenir. Ensuite il attaqua Oropos, s'empara de la garnison qui l'occupait et rendit la ville aux Béotiens. Après s'être emparé encore d'Érétrie[1] et de Carystos en Eubée, il marcha contre le territoire de l'Attique. Là un parti anti-macédonien avait déjà noué secrètement des relations avec Antigone[2] ; à l'approche de Ptolémée, ce parti contraignit le directeur de la ville, Démétrios, à conclure avec lui un armistice et à envoyer Antigone pour traiter d'une alliance formelle. Sans s'arrêter plus longtemps dans la région, le stratège se dirigea vers la Béotie, prit la Cadmée, chassa la garnison de Cassandre et délivra Thèbes. Il remonta ensuite vers la Phocide, chassant toutes les garnisons des acropoles et rendant aux villes leur liberté ; il alla jusqu'en Locride, investit étroitement la ville d'Oponte, qui restait fidèle à Cassandre, et l'attaqua de la manière la plus vive.

Pendant que la cause d'Antigone, favorisée par l'appel à la liberté et par le mouvement populaire toujours croissant, faisait ces heureux progrès dans la Grèce centrale, les ennemis de la Macédoine avaient également lutté avec succès dans l'Ouest. L'État des Corcyréens, qui pouvait se croire lui-même mis en danger par les empiètements de Cassandre, lequel venait de prendre possession de Leucade, et par ses succès réitérés sur les Épirotes, avait prêté son assistance aux Apolloniates et aux Épidamniens en révolte contre Cassandre, chassé la garnison

[1]) Peut-être est-ce à cette entrée de Ptolémée dans Érétrie que fait allusion Diogène Laërce (II, § 140) et l'inscription du C. I Græc. (I, 2144).

[2]) Diodor., XIX, 78. On peut regarder comme certain que Démocharès en particulier était de ce parti.

des deux villes, proclamé la liberté d'Apollonie, abandonné Épidamne à Glaucias, prince des Taulantins, dans le but, sans doute, de pousser ce prince à une levée de boucliers, malgré son traité avec Cassandre. En Épire, d'autre part, après la mort du roi Æacide, son frère aîné Alcétas avait été appelé au gouvernement : son père avait exclu du trône et exilé ce prince connu pour son caractère violent et farouche ; maintenant la haine générale contre Cassandre, haine qu'il partageait, le fit accepter d'autant plus volontiers que ses droits au trône étaient hors de contestation, et que Pyrrhos, le fils d'Æacide, était encore un enfant. Le stratège d'Arcananie, Lyciscos, le même qui avait géré la stratégie d'Épire, s'avança d'Acarnanie en Épire, dans l'espérance de renverser aisément le nouveau régime, qui ne devait pas être encore suffisamment consolidé. Il se dirigea vers le nord et campa dans les environs de Cassopia. Pendant ce temps, Alcétas avait envoyé ses fils Alexandre et Teucros dans les villes, avec ordre d'appeler sous les armes autant d'hommes que possible ; lui-même, avec les troupes qu'il avait déjà, était allé au-devant de l'ennemi et avait établi son camp en face de lui, attendant l'arrivée de ses fils. Lyciscos avait la supériorité du nombre ; il pressa tellement Alcétas que les Épirotes désespérèrent de vaincre et se rendirent. Alcétas s'enfuit dans la ville épirote d'Euryménæ[1]. Lyciscos l'y suivit et l'assiégea ; en ce moment, Alexandre, le fils du roi, s'approcha avec une armée considérable, attaqua les Macédoniens et les battit dans un combat sanglant. Mais Lyciscos reçut des renforts, et, dans un deuxième combat, les Épirotes succombèrent. Alexandre et Teucros se réfugièrent avec leur mère dans une place forte ; Euryménæ fut prise d'assaut, pillée et rasée.

Cassandre, aussitôt qu'il eut appris le premier combat près d'Euryménæ, s'était mis en route pour l'Épire ; il trouva la lutte heureusement terminée. Comme il tenait avant tout à la possession d'Apollonie, et que Glaucias, l'allié des Corcyréens et des Apolloniates, pouvait être considéré en même temps

[1]) DIODOR., XIX, 88. WESSELING distingue cette localité de l'Eurymène de Thessalie ; on n'a pas d'autres renseignements sur elle.

comme l'adversaire d'Alcétas, dont le neveu Pyrrhos était auprès de lui, il fit la paix avec Alcétas et lui céda l'Épire. Il marcha ensuite contre Apollonie: les citoyens s'étaient préparés à cette attaque et avaient fait venir des troupes de chez leurs alliés; ils attendirent l'ennemi, prêts au combat, sous les murailles de leur ville, et, comme ils avaient la supériorité du nombre, ils battirent les Macédoniens. Après avoir subi des pertes considérables, comme, de plus, l'hiver approchait[1], Cassandre battit en retraite. Les Leucadiens, encouragés par sa défaite et par sa retraite, se révoltèrent avec l'appui des Corycréens, chassèrent la garnison macédonienne et proclamèrent la liberté.

Il n'est pas possible de déterminer dans quelle mesure tous ces mouvements contre les Macédoniens ont été secondés par le stratège Ptolémée: sans aucun doute, s'il avait eu les mains libres, il leur aurait donné son appui assez énergiquement pour contraindre les forces macédoniennes à évacuer entièrement la Grèce. Aussi, dans cette attente, Antigone lui avait-il donné de pleins pouvoirs et le commandement général en Grèce; mais c'est justement cette précaution qui fut un obstacle aux mouvements en avant du stratège. Le navarque Télesphoros, qui stationnait près de Corinthe, crut voir dans cette mission un passe-droit à son égard; il se démit de ses fonctions de commandant de la flotte et offrit à ses mercenaires le choix de s'en aller où ils voudraient, après avoir quitté le service d'Antigone, ou bien d'entrer à son service à lui. Il avait le dessein de faire la guerre dans le Péloponnèse pour son propre compte et à son propre bénéfice. C'est dans ces sentiments qu'il marcha contre la ville d'Élis, qui était fidèle à la cause d'Antigone, occupa l'acropole, soumit la ville, pilla le sanctuaire d'Olympie, ramassa près de 50 talents d'argent, et se mit à enrôler des mercenaires tant qu'il put. Le Péloponnèse risquait d'être entièrement perdu pour Antigone. Aussi Ptolémée se hâta-t-il de lever le siège d'Oponte et de marcher vers le Péloponnèse: il arriva à Élis, s'empara en peu de temps de l'acropole, rendit aux Éléens la liberté et au

[1]) τὴν δὲ χειμερινὴν ὥραν θεωρῶν (DIODOR., XIX, 89, 3).

temple ses trésors ; bientôt après, il vint à bout de forcer Télesphoros à rendre Cyllène, où il tenait encore : cette localité fut aussi remise aux Éléens[1].

Pendant ces événements, la lutte en Orient s'était dénouée d'une manière tout à fait inattendue. L'année précédente, après ses succès à Cyrène et à Cypre, Ptolémée s'était contenté d'une diversion rapide contre les côtes de Cilicie et de Syrie, diversion qui avait suffi pour tenir Démétrios en haleine et protéger la frontière d'Égypte. Mais maintenant, au commencement de l'année 312, la puissance d'Antigone était devenue si prépondérante en Asie-Mineure, si menaçante dans la mer Hellénique et dans l'Hellade, qu'il semblait être grand temps d'entreprendre quelque chose de décisif contre la Syrie, en partant de l'Égypte. C'était surtout Séleucos qui conseillait au satrape d'Égypte une expédition qui pouvait non seulement abattre Démétrios, mais faire reprendre la Syrie et menacer l'Asie-Mineure par le sud. Au printemps 312, les grands préparatifs et les enrôlements de Ptolémée étaient terminés. Ptolémée partit d'Alexandrie avec 18,000 hommes d'infanterie et 4,000 cavaliers, tant macédoniens que mercenaires ; il avait en outre une multitude d'Égyptiens, qui étaient en partie armés à la macédonienne, en partie occupés aux attelages et aux machines de guerre comme soldats du train et valets d'équipages : il passa par Péluse, traversa le désert qui sépare l'Égypte de la Syrie, et vint camper près de Gaza[2].

A la nouvelle des armements de Ptolémée, Démétrios avait aussi rappelé ses troupes des quartiers d'hiver et marché avec elles sur Gaza ; le jeune général (il avait l'âge d'Alexandre lorsqu'il commença sa grande campagne d'Orient) brûlait

1) Diodor., XIX, 87. De là l'ex-voto des Eléens (Pausan., VI, 16, 3).

2) Diodor., XIX, 80. C'est avec raison que B. Stark (*Gaza*, p. 252) fait remarquer que cette Gaza est bien la ville qu'Alexandre a prise, détruite comme cité et peuplée à nouveau ; que la Nouvelle-Gaza, située à 1/2 mille de l'ancienne, n'a été fondée que par Pompée. Si Diodore fait marcher maintenant les Égyptiens εἰς τὴν παλαιὰν Γάζαν, c'est que, contre son habitude, il a ajouté de son propre fonds quelque chose qu'il n'a pas pu trouver dans son guide. Du texte de Diodore, le terme de Παλαίγαζαν a passé dans les Phronographes (Porphyr., *fr.* 4, 4 ap. C. Müller. Syncell., p. 266. Euseb. Armen.).

du désir de se mesurer avec l'ennemi, qu'il avait cherché en vain en Cilicie, attendu en vain sur les frontières de la Syrie. Les vieux généraux déconseillaient sérieusement une lutte contre une armée de beaucoup supérieure en nombre et commandée par un chef aussi éprouvé : il valait mieux, disaient-ils, se tenir sur la défensive que de hâter une solution qui, selon toute vraisemblance, serait en faveur de l'adversaire. Malgré tout, Démétrios persista dans sa volonté : il savait qu'il s'exposait grandement en engageant sans son père cette action décisive, mais, malgré sa jeunesse, il voulait la risquer; il espérait que le succès lui donnerait raison. Il convoqua l'armée en assemblée. Les soldats se réunirent tout en armes : comme il avait pris place sur une éminence au milieu d'eux et qu'il restait un instant silencieux et embarrassé, les soldats lui crièrent de se remettre de son émotion et de parler! Avant même que le héraut eût commandé le calme, un silence profond régna tout autour de lui. Alors Démétrios parla à la foule avec la chaleur et la témérité qui lui étaient propres, avec le charme entraînant de la jeunesse qui croit, au premier grand succès, avoir gagné le droit de tout espérer de l'avenir: il ne dissimula pas qu'il se hasardait beaucoup, mais il se fiait à eux pour lui conquérir ses premiers trophées; plus la force de l'ennemi était grande, plus grande aussi serait la gloire du triomphe; plus les généraux de l'armée ennemie, tous deux lieutenants éprouvés d'Alexandre, étaient célèbres, plus il serait glorieux pour lui, jeune homme, de les battre. Il ne demandait que la gloire et abandonnait le butin aux troupes ; pour le rendre digne de leur bravoure, il voulait le grossir par de riches présents. Les troupes répondirent au discours de leur jeune général par des cris de joie; elles étaient enthousiasmées pour leur héros, dans lequel elles croyaient revoir la figure d'Alexandre, la hardiesse et la grandeur d'Alexandre; il était leur favori; personne n'avait à se plaindre de lui; on rejetait tout le mal sur son père, on attendait tout le bien de lui. Antigone était un vieillard; chacun savait qu'il ambitionnait le diadème : dans ce cas, Démétrios était l'héritier du trône, et la fortune à venir dépendait de sa faveur; et pour quel autre aurait-on plus volontiers fait des vœux? Achille pour la

beauté, dans toute la fleur de la jeunesse, de haute stature, couvert d'une armure royale, affable et encourageant avec tous, le visage rayonnant d'intrépidité et d'espérance, les regards tournés hardiment vers l'ennemi, tel il s'avança à la tête de ses troupes vers le champ de bataille.

Là il rangea son armée d'après un plan inspiré par une idée aussi simple que hardie. Il s'agissait, par une initiative rapide et inopinée, de paralyser la supériorité d'un ennemi beaucoup plus nombreux, qui devait compter prendre lui-même l'offensive; il s'agissait de le forcer au combat sur le terrain que l'Égyptien désirait le moins; il s'agissait de frapper le coup de manière à ce que le succès eût pour conséquence la destruction certaine de l'ennemi. Démétrios avait son flanc droit appuyé à la mer; il désigna son aile gauche pour le coup offensif, qui devait, s'il réussissait, jeter l'ennemi dans la mer. Il plaça à son aile gauche 200 cavaliers, un corps d'élite, composé par les « amis », parmi eux le stratège Pithon ; à gauche devant eux trois escadrons, soit 150 cavaliers; un nombre égal, destiné à couvrir le flanc, formait l'extrémité de l'aile, en dehors de laquelle 100 Tarentins marchaient partagés en trois escadrons, de sorte qu'il y avait en tout 600 cavaliers autour de la personne de Démétrios. Après ceux-ci, à droite, venaient les hétæres, soit 800 cavaliers; après eux, d'autres cavaliers, au nombre de 1,500. Devant cette aile on fit marcher 30 éléphants : dans les intervalles était distribuée l'infanterie légère dont on avait besoin, 1,500 hommes, parmi lesquels 500 frondeurs perses. Le centre de la ligne de bataille était formé par 11,000 hommes pesamment armés, parmi lesquels 2,000 Macédoniens, 1,000 Lyciens et Pamphyliens, 8,000 mercenaires; 13 éléphants, avec l'infanterie légère en nombre voulu dans les intervalles, précédaient la ligne des phalanges. L'aile droite se composait de 1,500 cavaliers sous le commandement de l'Olynthien Andronicos; il avait pour consigne de suivre les phalanges en direction oblique, d'éviter tout combat sérieux et d'attendre l'attaque décisive par l'aile gauche.

Pendant ce temps, l'armée ennemie s'était avancée, elle aussi : Ptolémée et Séleucos avaient concentré leur force principale à l'aile gauche, s'attendant à ce que Démétrios

attaquât celle-ci d'abord, d'après l'usage ordinaire de la guerre. Lorsqu'ils reconnurent l'ordre de la ligne ennemie, ils changèrent rapidement leurs dispositions : ils placèrent à l'aile droite, où ils voulaient combattre en personne Démétrios, 3,000 cavaliers d'élite ; pour se défendre contre l'irruption des éléphants, ils firent marcher en avant quelques pelotons porteurs de poutres munies de pointes en fer et reliées entre elles avec des chaînes ; derrière ces « épieux », de l'infanterie légère, qui devait accabler les animaux à coups de flèches et de frondes, au moment où ils arriveraient au trot, et faire tomber, si c'était possible, les cornacs et les autres hommes montés dessus. A l'aile droite ainsi disposée se reliait la phalange, à celle-ci l'aile gauche, composée de 1,000 cavaliers : celle-ci n'était inférieure que d'un tiers à l'aile ennemie placée en face d'elle.

Les renseignements qui nous sont parvenus ne nous mettent pas en état de savoir si Démétrios ne put et pourquoi il ne put profiter du moment de faiblesse dans lequel dut se trouver la ligne de bataille ennemie au moment de ce changement de dispositions en pleine marche, ou si l'émotion que lui causait cette première grande bataille lui fit négliger cet instant précieux. Ce n'est que lorsque l'ennemi fut en ligne que le combat commença : les escadrons de Démétrios, qui étaient en première ligne, l'ouvrirent avec une grande fougue et avec le plus grand bonheur : ils culbutèrent quelques corps ennemis et les poursuivirent. Pendant ce temps, les escadrons de l'extrémité de la ligne égyptienne, qui dépassaient l'aile ennemie, tombèrent sur ses flancs[1] : la lance au poing, ils fondirent sur l'adversaire comme un ouragan ; les armes volèrent en éclats ; des deux côtés les blessés tombaient en grand nombre ; mais les escadrons de Démétrios ne reculèrent pas. Les adversaires se rallièrent pour le deuxième choc et s'élancèrent l'épée nue ; il s'engagea un combat terrible, d'homme à homme : aucun ne céda ; les généraux des deux armées étaient au milieu de la mêlée ; leurs paroles et leur exemple produi-

[1]) ὀρθαῖς ταῖς ἴλαις (Diodor., XIX, 83, 4), c'est-à-dire par « escadrons en colonnes », comme traduisent Köchly et Rüstow.

saient des miracles de bravoure. Pour donner sans doute une tournure décisive à ce combat de cavalerie qui s'agitait incertain, ordre fut donné de faire avancer les éléphants : là Démétrios avait la supériorité sur son adversaire. C'était un spectacle effrayant de voir ces animaux gigantesques arriver au trot en faisant trembler le sol. Ils s'approchèrent de la palissade : une grêle de flèches, de javelots, de pierres de fronde les couvrit en sifflant, eux, leurs cornacs, leurs soldats montés ; les animaux ne coururent qu'avec plus de violence ; tout à coup ils s'arrêtèrent l'un après l'autre en hurlant de douleur et de rage ; c'étaient les pointes de fer des palissades qui pénétraient dans les parties molles de leurs pieds ; de nouvelles décharges de flèches et de pierres firent tomber plusieurs des cornacs : privés de leurs guides, les animaux blessés couraient çà et là, augmentant la confusion de la manière la plus désastreuse. Bientôt la redoutable ligne d'attaque des éléphants fut en pleine débandade ; la plupart des animaux furent pris par les adversaires et le gros de la ligne de cavalerie ouverte à l'attaque des Égyptiens victorieux. Déjà plusieurs des escadrons tournaient bride pour fuir ; c'est en vain que Démétrios, avec ceux qui tenaient encore autour de lui, tenta de rétablir la bataille. On ne nous dit pas ce que fit la phalange de l'infanterie dans ce moment critique, quels ordres elle reçut, ni si elle tenta de couvrir la retraite à laquelle Démétrios se vit forcé. Tout en reculant, il rallia les cavaliers, et c'est dans le meilleur ordre, en rangs serrés, que les escadrons se retirèrent par la plaine jusqu'à Gaza ; ils virent se joindre à eux les hoplites, tous ceux du moins qui avaient mieux aimé jeter leurs armes que de se rendre. Le champ de bataille, les morts et les blessés furent abandonnés à l'adversaire ; au coucher du soleil, les débris de l'armée vaincue remontèrent vers Gaza et longèrent les remparts de la ville, qu'il n'était plus possible de garder. Un corps de cavaliers entra en toute hâte dans la ville pour sauver les bagages de l'armée pendant cette retraite générale ; la quantité de bétail et de voitures, de valets d'équipages et d'esclaves qui se pressaient vers la porte avec bruit et désordre, permit à l'ennemi, avant que la porte fût fermée ou la route barrée, de

pénétrer tout à coup dans la ville, dont il s'empara ainsi que de presque tous les bagages.

Démétrios avait fui plus loin sans s'arrêter; vers minuit, il fit halte à Azotos, à près de sept milles du champ de bataille[1]. Ses pertes étaient énormes et son armée complètement anéantie : près de 8,000 hommes, plus des deux tiers de son infanterie, s'étaient rendus prisonniers; les autres avaient jeté leurs armes et perdu leurs bagages; près de 5,000 hommes étaient tombés, et parmi eux notamment le noyau de la cavalerie, la plupart des « amis », et le stratège Pithon. D'Azotos Démétrios envoya demander aux vainqueurs un armistice pour ensevelir ses morts. Ptolémée lui fit répondre qu'il pouvait les enterrer, et lui renvoya ses amis prisonniers, ses serviteurs, sa cour et ses bagages : il ajouta que ce n'était pas pour ce prix qu'il combattait contre Antigone, mais parce que ce dernier n'avait pas partagé, selon les traités, avec ses alliés ce qui avait été conquis pendant la guerre faite en commun contre Perdiccas et contre Eumène, et qu'ensuite, en dépit du renouvellement de leur traité, il avait dépouillé Séleucos de

[1]) La date de la bataille n'est pas indiquée d'une façon plus précise. Nous savons qu'à la suite de cette bataille, Séleucos courut à Babylone et recouvra sa satrapie, et l'ère dite des Séleucides date du 1[er] octobre 312 (IDELER, *Handbuch der Chronologie*, I, p. 451). Mais on ne dit pas que le jour initial de l'ère soit le jour de la bataille de Gaza. Dans la première édition, j'ai cherché à utiliser, pour déterminer la date de la bataille, ce que dit Diodore (XIX, 85, 1), à savoir, que Démétrios, fuyant περὶ ἡλίου δύσιν, se trouva le jour même sous les murs de Gaza, et, continuant sa marche, atteignit περὶ μέσας νύκτας Astod, qui se trouve à 270 stades de Gaza suivant Diodore, à 28 milles suivant l'*Itinéraire d'Antonin* (p. 150). La longueur du chemin pourrait amener à conclure que la bataille s'est livrée au moment des plus longues nuits; d'après un renseignement qu'a bien voulu me donner M. AUWERS, la différence entre les nuits les plus longues et les plus courtes est, pour la latitude de Gaza, de 4 h. 9 min. (14 h. 13 min. contre 10 h. 4 min.). Mais ceci ne nous donne pas un point de repère assuré pour résoudre le problème. On ne peut guère tirer un meilleur parti de la remarque d'un contemporain — c'est, il est vrai, Hécatée d'Abdère (*fr.* 22 ap. JOSEPH., *Ct. Apion.* I, 22) — à savoir que la bataille s'est livrée ἑνδεκάτῳ ἔτει τῆς Ἀλεξάνδρου τελευτῆς. La onzième année après la mort d'Alexandre finit au commencement de juin 312, un peu avant la fin de Ol. CXVI, 4. Castor (ap. JOSEPH., *loc. cit.*) place la bataille dans la CXVII[e] olympiade; mais c'est qu'il compte d'après le système des chronographes des basses époques, ou qu'il conclut de la date initiale de l'ère des Séleucides à celle de la bataille.

Babylone de sa souveraineté; pour lui, en faisant la guerre, il n'avait pas eu d'autre but que d'appuyer par la force des armes toutes ces justes exigences, dont Antigone n'avait pas daigné tenir compte; il félicitait du reste le jeune général de la bravoure avec laquelle il s'était battu, et il éprouvait une satisfaction particulière de ce que l'issue de la journée l'avait mis en état de donner à son adversaire une preuve de son estime, en lui renvoyant ce qui lui appartenait et ceux qu'il aimait le plus parmi les prisonniers. Démétrios accueillit ce message, qui était tout à fait conforme à la courtoisie militaire de l'époque, en répondant dans le même sens : qu'il espérait ne pas rester longtemps le débiteur du noble Lagide et priait les dieux de lui donner bientôt une occasion de lui rendre la pareille[1].

Dès qu'il eut enseveli ses morts, Démétrios se hâta de quitter les régions méridionales de la Syrie, dans lesquelles il ne lui était pas possible de se maintenir avec ce qui lui restait de soldats en état de combattre; il envoya des courriers à son père pour lui annoncer la défaite de Gaza et lui demander de nouvelles troupes. Il se retira lui-même le long de la côte phénicienne, envoya l'Olynthien Andronicos à Tyr, avec ordre de tenir la ville à tout prix; puis il courut lui-même à Tripolis, y fit venir des places fortes de Cilicie et de la Syrie supérieure toutes les troupes qui n'y étaient pas indispensables, enrôla le plus grand nombre possible de mercenaires, se procura des armes et des provisions et exerça les nouvelles troupes avec le plus grand soin. Sa première défaite ne l'avait rien moins que découragé; il semblait qu'elle n'eût été pour lui qu'une leçon, et qu'elle l'eût fait passer subitement de la folle témérité de la jeunesse à la sage réflexion et à l'énergie de la virilité.

Ptolémée, de son côté, après la bataille de Gaza, avait envoyé les prisonniers de guerre en Égypte, avec ordre de les répartir dans les nomarchies du pays[2]. La Syrie lui était ou-

[1]) Diodor., XIX, 86. Plut., *Demetr.* 4. Justin (XV, 1) appelle le lieu du combat *Gamala* ; bien qu'il y ait en Palestine des localités portant ce nom, il y a évidemment une faute à cet endroit.

[2]) Le texte de Diodore (XIX, 85, 4) : ἐπὶ τὰς ναυαρχίας, a été corrigé

verte ; la retraite de l'adversaire lui livrait la Palestine et la plus grande partie de la Phénicie. Il avança sans retard avec son armée victorieuse : la plupart des villes lui ouvrirent volontairement leurs portes ; il en força d'autres à capituler. Sidon se rendit aussi ; seule la forte ville insulaire de Tyr était encore aux mains de l'ennemi. Ptolémée établit son camp en face de la ville ; il fit sommer de se rendre le commandant, Andronicos d'Olynthe, en lui promettant une riche récompense et les plus grands honneurs s'il entrait à son service. Andronicos répondit qu'à aucun prix il ne trahirait la cause d'Antigone et de Démétrios ; c'était un procédé indigne, disait-il, que de lui faire cette proposition ; il n'y avait qu'un homme comme Ptolémée, un homme ayant lui-même honteusement manqué à la bonne foi, qui pût attendre des autres une conduite semblable. Mais la nouvelle de la défaite de Gaza, de la complète dissolution de l'armée et des progrès de Ptolémée en Syrie et en Phénicie, avait découragé la garnison de Tyr : lorsque le bruit se répandit que la ville ne serait rendue en aucun cas, il éclata une émeute formelle ; c'est à grand'peine qu'Andronicos put échapper et gagner le rivage, où les avant-postes égyptiens s'emparèrent de lui et le conduisirent devant Ptolémée. Le prisonnier s'attendait, après avoir refusé la reddition en termes si offensants, à être aussitôt puni de mort ; mais Ptolémée eut assez de grandeur d'âme ou d'esprit politique pour ne pas faire la moindre allusion à ce qui s'était passé : il lui dit qu'il se réjouissait de ce que sa bonne fortune lui avait amené un général si renommé, et qu'il s'efforcerait de lui faire oublier, par des honneurs et des distinctions, le malheur qui l'avait arraché à des intérêts défendus par lui avec tant de fidélité et d'intelligence[1]. Il sut avec une douceur égale gagner la population du pays syrien ; les enfants d'Israël notamment s'attachèrent à lui, et beaucoup d'entre eux émigrèrent en Égypte ; il se fit un partisan fidèle du grand prêtre Hézékias, personnage d'une grande expérience et vénéré de tous[2].

avec raison par Wesseling en νομαρχίας. On a dû faire de ces prisonniers des κάτοικοι ξένοι.

[1]) Diodor., XIX, 86.

[2]) Hecat. Abder., *fr.* 14.

Après la chute de Tyr, Ptolémée, selon toute apparence, continua de remonter la côte de Phénicie, tandis que Démétrios se retirait vers la Syrie supérieure et même jusqu'en Cilicie[1] : l'intérieur du pays ne pouvait opposer aucune résistance aux Égyptiens; la route de Babylone était libre. Séleucos savait combien les Babyloniens lui étaient dévoués, et combien ils étaient hostiles à la cause d'Antigone. Le satrape établi par Antigone avait péri à la bataille de Gaza; le pays était occupé par des troupes peu nombreuses; il n'y avait personne dans le voisinage qui pût les assister, vu que dans les provinces supérieures l'opinion était mal disposée pour Antigone. Le résultat normal de la grande victoire semblait devoir être le retour de Séleucos dans sa satrapie; il était en droit d'espérer, lors même qu'il arriverait avec une faible escorte, que la province se soulèverait en sa faveur : il pria Ptolémée de lui donner un petit corps de troupes, afin que la révolution pût s'accomplir plus vite et plus sûrement. Ptolémée lui donna 800 hommes d'infanterie et environ 200 cavaliers; il ne pouvait lui en donner davantage sans s'affaiblir, au moment où il s'attendait à être attaqué par Antigone : si l'opinion à Babylone était telle que Séleucos l'espérait, ce corps de troupes suffisait amplement; s'il échouait, la perte ne serait pas trop sensible[2].

Séleucos, avec sa petite troupe, traversa la Syrie, franchit l'Euphrate et s'avança vers la Mésopotamie; à mesure qu'on approchait du moment décisif, ses fidèles commençaient à s'inquiéter; leur nombre était si petit, ils avaient si peu d'argent et de provisions de guerre, tandis que, du côté de ceux contre qui ils allaient lutter, il y avait une telle supériorité de combattants, d'armes, de magasins, tant d'alliés au près et au loin. Séleucos les encourageait, et, à plus d'un point de

[1]) Ceci résulte du fait que plus tard Démétrios part de la Cilicie pour marcher sur la Haute-Syrie. L'assertion d'Appien (*Syr.* 54), à savoir que Démétrios est allé rejoindre son père après la bataille de Gaza, ne peut s'entendre, si elle est exacte, que d'une simple visite; mais, vu le récit de Plutarque (*Demetr.* 6), elle ne paraît pas vraisemblable.

[2]) Appien (*loc. cit.*) dit que Séleucos s'en est allé à Babylone avec 1,000 fantassins et 300 cavaliers; ceci peut se concilier avec le reste, si l'on admet que les domestiques et l'entourage de Séleucos se montaient à environ 300 hommes.

vue, elles sont caractéristiques les paroles qu'on lui prête d'après une tradition qui remonte à Hiéronyme. Il ne convient pas, disait-il, à de vieux soldats, à des vétérans d'Alexandre, que le grand roi a distingués par ses louanges et ses honneurs, de ne se confier qu'au nombre des soldats et aux moyens financiers ; l'expérience et l'intelligence ont une bien plus grande valeur. Alexandre n'est-il pas lui-même la preuve qu'avec de petits moyens on peut faire de grandes choses? quant à lui, il était plein d'espoir; il ne se fiait pas seulement à la justice de sa cause et à ses forces, quoique petites par le nombre, mais la volonté des dieux lui avait plus d'une fois fait pressentir ce que la destinée lui réservait. L'Apollon de Milet l'avait salué du nom de roi; Alexandre s'était approché de lui en songe et lui avait prédit sa puissance future : n'était-ce pas du reste un présage significatif que d'avoir ramassé à la nage le diadème du roi, enlevé de sa tête par un coup de vent dans le lac des Tombes royales, et d'en avoir ceint sa propre tête[1]? Sans doute, il y aurait bien des fatigues, bien des dangers à surmonter, mais les grandes choses ne se font jamais sans peine; il était aussi certain du succès que du dévouement de ses fidèles. Mais ce qui faisait encore plus d'effet que ces discours, c'était la sérénité et l'affabilité de Séleucos; il s'entendait à gagner d'une façon absolue l'amour et le respect de ses hommes, et tous ses compagnons étaient prêts à vaincre ou à mourir avec lui[2].

A Carræ déjà, à quelques journées de marche après l'Euphrate, il réussit à gagner la garnison macédonienne qui l'occupait; il força par les armes d'autres postes à se soumettre et à le suivre. Aussitôt qu'il fut entré sur le territoire babylonien, beaucoup des plus riches habitants vinrent au-devant de lui et s'attachèrent à lui, en lui offrant tous les services qu'il pourrait leur demander; chaque jour voyait s'augmenter le nombre de ceux qui accouraient à lui; le peuple l'acclamait

[1]) Voy. *Hist. d'Alexandre*, p. 725, 1.

[2]) Diodor., XIX, 91. Appien (*Syr.* 56) cite d'autres présages, notamment le songe de l'anneau avec l'ancre. On sait que l'ancre fut le sceau de Séleucos et qu'elle se rencontre fréquemment sur les monnaies de ses successeurs. Le type dominant, dans les monnaies des Séleucides, est l'Apollon assis.

comme un libérateur, et il reçut de tous côtés des preuves de l'attachement le plus passionné et des secours de toute nature ; parmi les fonctionnaires de la province, Polyarchos passa de son côté avec plus de mille mercenaires. Les partisans qu'Antigone avait dans la ville ne pouvaient déjà plus arrêter le mouvement général ; ils se réfugièrent dans la citadelle, où commandait Diphilos. Séleucos la prit d'assaut, délivra ses amis, ainsi que les enfants des notables qu'Antigone y avait transportés comme des otages devant lui assurer la fidélité du pays ; il les rendit à leurs parents. La prise de la citadelle était l'anéantissement du parti d'Antigone. Séleucos se hâta de recruter des troupes, d'acheter des chevaux et de les distribuer dans les différents services : les Babyloniens l'aidèrent avec ardeur ; c'était comme s'il s'agissait de protéger les droits et les prétentions d'un souverain légitime universellement adoré[1].

Cependant Nicanor, le stratège des satrapies supérieures[2], à

[1]) L'ère dite des Séleucides commence au 1er octobre 312 (IDELER, *Handbuch*, I, p. 445 sqq.). On sait — et la chose est démontrée surtout pour l'Égypte (ROSELLINI, *Mon. I. Mon. stor.* t. II, p. 293, 510 ; t. IV, p. 259) — qu'à partir de la mort d'Alexandre, on compta dans toute l'étendue de son empire, les villes autonomes exceptées, par les années du roi Philippe, puis par celles d'Alexandre. Comme la guerre qu'on faisait à Antigone visait en lui le remplaçant du roi, il était naturel que Séleucos considérât son retour à Babylone comme marquant la fin de cette royauté, et imposât un nouveau comput des années pour les dates journellement employées. Cette explication paraît plus simple que la « raison chronologique » à laquelle A. MOMMSEN (*Erster Beitrag zur Zeitrechnung*, p. 16) essaie de ramener l'ère en question. Il est plausible d'admettre que le nouveau style a commencé avec l'année macédonienne dont le premier jour était le plus rapproché, c'est-à-dire, comme l'*Ère de Philippe* en Égypte, avec le premier jour de l'an le plus immédiatement antérieur à l'inauguration du système de Séleucos, de sorte que celui-ci a dû arriver à Babylone après le 1er octobre. Si l'on trouve plus tard à Babylone une ère des Chaldéens employée concurremment avec celle-ci, ère qui commençait à l'automne de 311 (on ne sait si c'est au 1er Dios ou au 1er Hyperbérétæos : cf. IDELER, *Handbuch*, I, p. 224), c'est que les Chaldéens, après avoir appliqué leur système jusqu'à novembre 331, l'ont continué, c'est-à-dire qu'ils adjugeaient l'année où un roi mourait au règne de son successeur : or, le petit Alexandre a été mis à mort dans l'automne de 311 (Ol. CXVII, 2). Naturellement, tout ceci n'a pas la prétention d'être autre chose qu'une conjecture.

[2]) Nicanor, l'ancien satrape de Cappadoce, s'appelle dans Diodore (XIX, 92, 1) ὁ περὶ Μηδίαν στρατηγός, et plus loin (XIX, 100, 3), τοῦ στρατηγοῦ τῆς τε Μηδίας καὶ τῶν ἄλλων σατραπειῶν.

la nouvelle de l'invasion de Séleucos, avait réuni une armée de plus de 10,000 hommes d'infanterie et 7,000 cavaliers de la Médie, de la Perse et des autres pays voisins ; il franchit avec elle les montagnes au plus vite, afin de sauver Babylone pour le parti d'Antigone. Séleucos n'avait pas plus de 3,000 fantassins et 400 cavaliers ; il n'en marcha pas moins au-devant de l'ennemi en franchissant le Tigre : lorsqu'il apprit que Nicanor n'était éloigné que de quelques jours de marche, il cacha ses troupes dans les marais du bord du fleuve, dans l'espoir qu'il pourrait de là surprendre son adversaire à l'improviste. Nicanor s'approcha du Tigre et campa dans le voisinage d'un château royal, et, comme il ne trouva pas trace d'ennemis, quoiqu'il eût été averti qu'ils avaient passé le fleuve, il fut convaincu que ceux-ci s'étaient retirés devant ses forces supérieures. Dans la nuit, Séleucos sortit tout à coup de son embuscade : il trouva le camp des ennemis mal gardé et le surprit. Les troupes de Nicanor combattirent dans la plus grande confusion ; le satrape Evagros de Perse et d'autres chefs tombèrent[1] ; en peu d'instants, l'armée de Nicanor fut dispersée, et ses soldats passèrent par troupes nombreuses du côté de Séleucos : détesté de tous, craignant toujours d'être livré, Nicanor, accompagné d'un petit nombre de fidèles, chercha son salut dans la fuite. Les provinces supérieures étaient ouvertes au vainqueur : la haine contre l'oppression d'Antigone et de ses partisans, que la Médie, la Perse et la Susiane avaient supportée pendant quatre ans, lui facilita ses succès ultérieurs ; ce fut avec joie que les satrapes s'attachèrent à un maître dont la bonté et la justice étaient célébrées au loin[2]. Ils sentaient, et Séleucos avec eux, que, pour être vraiment roi, il ne lui manquait plus que le titre[3].

[1]) Le satrape de Perse, nommé par Antigone en 316, était Asclépiodore; comment avait-il fini, et depuis quand Evagros était-il à sa place, c'est ce qu'on ne dit pas.

[2]) φιλανθρώπως πᾶσι προσφερόμενος (Diodor., XIX, 92, 5).

[3]) Diodore (*loc. cit.*) a un mot caractéristique. Il dit que Séleucos avait écrit à Ptolémée et aux autres amis au sujet de ses ordonnances (περὶ τῶν διῳκημένων), ἔχων ἤδη βασιλικὸν ἀνάστημα καὶ δόξαν ἀξίαν ἡγεμονίας. Hiéronyme doit avoir vu des documents de cette nature et en avoir tiré son allusion à la royauté : du reste, la fondation d'une ère nouvelle (ci-dessus, p. 346, 351) montre que c'était bien le but poursuivi par Séleucos.

Pendant ces événements d'Orient, qui ont dû occuper à peu près l'hiver de 312/1, la guerre avait recommencé dans les pays de la Syrie. A la suite de la bataille de Gaza, Démétrios s'était retiré de la Syrie ; il avait mis tout son zèle à reconstituer à nouveau son armée : sitôt qu'il se crut assez fort, il partit pour attaquer la Syrie supérieure. A la nouvelle de son approche, Ptolémée envoya vers l'Oronte une armée considérable, sous le Macédonien Cillès, un des « amis » ; il espérait que ce mouvement suffirait pour obliger son adversaire, encore sous le coup de sa récente défaite, à se retirer de la Syrie, ou bien, s'il n'évacuait pas aussitôt le pays, pour l'isoler de façon à ce qu'il pût être pour la seconde fois complètement détruit. Cillès était en marche, et déjà à peu de distance de Démétrios ; ce dernier apprit par des espions que l'armée égyptienne se reposait près de Myonte[1], qu'elle gardait mal son camp, et qu'une attaque imprévue devait être d'un effet décisif. Aussitôt Démétrios, laissant derrière lui les bagages et les hommes trop pesamment armés, partit à la tête de ses autres troupes. Après une marche forcée de toute une nuit, il se trouva à l'aurore dans le voisinage du camp ; le petit nombre de sentinelles fut facilement massacré, le camp forcé et occupé avant que les ennemis fussent réveillés, et Cillès, sans avoir combattu davantage, fut contraint de se rendre prisonnier avec toute son armée : 7,000 hommes et un très riche butin tombèrent ainsi entre les mains de Démétrios ; ce n'était pas beaucoup moins que ce qu'il avait perdu lui-même à Gaza. Il avait donc honorablement réparé son échec devant cette ville. Les pertes de l'ennemi et la gloire de cette entreprise si hardie, couronnée d'un si grand succès, lui causèrent moins de satisfaction que l'occasion qu'il y trouva de prendre sa revanche du message et de l'envoi du Lagide après la bataille de Gaza. Avec l'assentiment de son père, qui l'avait laissé entièrement libre de faire de ses prises ce que bon lui semblerait, Démétrios renvoya à Ptolémée Cillès et les autres amis qui étaient parmi les prisonniers, avec de riches présents et une lettre où

[1]) Diodor., XIX, 93. On n'a aucun autre renseignement pour reconnaître la situation de la Myonte de Syrie, si toutefois le nom est exact. Plutarque (*Demetr.* 6) parle de l'expédition, mais non de la ville.

il le priait d'accepter tout cela comme un témoignage de sa reconnaissance et de son estime. Comme il craignait que Ptolémée ne marchât immédiatement contre lui avec toute son armée, il concentra la sienne dans une position qui était couverte par des marais et des étangs: il envoya des exprès à son père pour lui annoncer sa victoire et le prier d'envoyer le plus vite possible une armée en Syrie; le mieux serait qu'il pût venir lui-même avec toutes ses forces; il était possible maintenant de regagner tout ce qu'on avait perdu en Syrie[1].

Antigone était en Phrygie avec son armée: c'est sans doute à cause de la guerre de Syrie qu'il avait renoncé au projet de passer en Europe, comme il y avait songé l'hiver précédent; du moins, à la nouvelle de la bataille de Gaza, il eut pour un instant le dessein de marcher vers la Syrie, afin de montrer au satrape d'Égypte « qu'autre chose était de vaincre des enfants, autre chose de lutter avec des hommes »; les prières de son fils, qui le supplia de lui laisser le commandement, l'avaient décidé jusqu'alors à rester. Il était à Célænæ quand il reçut la nouvelle de la victoire de son fils: sa joie fut extraordinaire; « l'enfant est digne d'un royaume », dit-il aux amis. Il eut bien vite concentré son armée, et, en peu de jours, elle était en marche pour franchir le Taurus; bientôt le père fut dans le camp de son fils et les deux armées réunies en une seule, ce qui constituait une force extrêmement importante.

Informé de ces événements, Ptolémée convoqua en conseil de guerre les commandants et les amis; il leur annonça que l'ennemi avait pénétré en Syrie avec des forces supérieures; la question était de savoir s'il valait mieux l'attendre et assurer en Syrie même la possession de cette province par une bataille décisive, ou s'il fallait retourner en Égypte et attendre l'ennemi sur le Nil, comme du temps de Perdiccas. L'avis général fut que c'était trop tenter le hasard que de combattre, dans un pays nouvellement conquis, une armée supérieure en nombre, com-

[1] Cette surprise prend un tout autre aspect dans Pausanias (I, 6, 5) : καί τινας τῶν Αἰγυπτίων λοχήσας διέφθειρεν οὐ πολλούς. Malheureusement, Justin passe ce combat sous silence: sans cela, on s'apercevrait peut-être que Pausanias a suivi ici Douris, dont l'antipathie contre les Antigonides éclate partout.

mandée par Antigone, un général constamment heureux, et qu'il valait mieux se retirer en Égypte, où, favorisé par les lieux, par les provisions réunies en grande quantité dans le pays, par l'inondation du Nil qui commençait, on pourrait attendre de pied ferme l'attaque des ennemis. L'évacuation de la Syrie fut résolue: on rappela les garnisons; on rasa les forteresses les plus importantes, notamment Ake, Joppé, Gaza; on ramassa le plus possible de contributions en or et en nature, et, dès l'automne, la Syrie fut évacuée par les troupes égyptiennes[1].

Antigone s'avança derrière elles et reprit sans peine les contrées récemment perdues. Il avait certainement l'intention d'aller attaquer Ptolémée en Égypte; mais l'exemple de Perdiccas pouvait lui enseigner avec quelle prudence il fallait opérer contre ce pays si merveilleusement protégé par la nature: le chemin à travers le désert qui sépare la Syrie de l'Égypte offre déjà des difficultés innombrables et ne peut être traversé qu'avec des préparatifs exceptionnels, notamment à cause du manque d'eau potable[2]; à supposer qu'une armée eût franchi heureusement ces obstacles, les opérations militaires rencontreraient de nouvelles et plus grandes difficultés sur un terrain coupé de mille façons et facile à inonder. Il semble qu'Antigone ait eu le dessein ou bien de trouver pour attaquer l'Égypte un chemin tout nouveau, qui lui permît d'éviter, si c'était possible, les difficultés du Delta, ou bien de s'assurer au moins, pour traverser le désert, tous les avantages que pouvait lui procurer la soumission des tribus arabes du voisinage.

Ces tribus arabes, que les anciens désignent sous le nom de Nabatéens, habitaient les pays entièrement incultes qui s'étendent entre la mer Rouge et le golfe Arabique; ils vivaient à l'état nomade, sans domicile fixe, les uns en faisant paître leurs troupeaux, les autres en pillant les routes ou les frontières de la Syrie, d'autres encore en transportant à dos de chameau sur les marchés de la Syrie, de l'Arabie et de l'Égypte, de l'encens, des épices, des marchandises de l'Inde et de l'asphalte

[1]) Diodor., XIX, 93. Pausan., I, 6, 5.

[2]) Cf. Herod., III, 4 sqq., passage où l'historien raconte les négociations de Cambyse avec ces tribus à l'occasion de sa campagne d'Égypte.

qu'ils recueillaient sur la mer Morte. Leur pays est presque entièrement dépourvu d'eau; ils n'avaient pour eux et leur bétail que celle des citernes : ils étaient riches du produit de leur commerce et de leurs rapines, braves, libres, et menaient une vie patriarcale, comme aujourd'hui encore les fils du désert. Antigone résolut d'essayer une attaque contre eux : lors même qu'elle n'aurait pas d'autres résultats, elle servirait au moins à protéger pour l'avenir les frontières de la Syrie reconquise, qu'ils avaient si souvent désolée; une attaque bien conduite promettait aussi un butin considérable ; en cas de plus grands succès, on aurait peut-être l'occasion de prendre possession du pays jusqu'à la pointe de la mer Rouge et de gagner les antiques et célèbres ports d'Ezéon-Geber et d'Aïlath, les entrepôts du commerce du Sud avec la Syrie; dans l'éventualité la plus favorable, ces contrées ouvriraient peut-être une voie plus commode pour attaquer l'Égypte ou permettraient tout au moins d'échelonner de l'eau et des provisions sur la route ordinaire. Dans tous les cas, en attaquant ces tribus de Bédouins, on ne ferait pas une chose inutile et on ne s'exposerait pas à une perte de temps, puisqu'en cette saison, celle de l'inondation du Nil, on ne pouvait rien entreprendre contre l'Égypte. Aussi Antigone décida-t-il qu'Athénæos, un des amis, se mettrait en route contre les Nabatéens avec 4,000 hommes d'infanterie légère et 600 cavaliers. C'était juste au moment d'une grande fête des Arabes, fête à laquelle affluaient de loin et de près les tribus pour apporter et chercher des marchandises, comme à une grande foire; aussi la plupart des Nabatéens — toute la tribu ne comptait que 10,000 hommes — étaient-ils venus là, laissant leurs biens, leurs vieillards, les femmes et les enfants dans la contrée montagneuse de Pétra, que la nature et l'éloignement semblaient rendre un asile sûr, sans autres fortifications; elle était à deux journées de marche des dernières agglomérations de leurs voisins sédentaires; c'est dans cette contrée montagneuse, dans cette Pétra, que s'éleva plus tard la ville de ce nom, la métropole de l'Arabie Pétrée[1].

[1] Sur ces questions, voy. RITTER, *Beiträge zur Geschichte der peträischen Araber* (Abhandl. der Berl. Akad. 1824) et SEEMANN, *De rebus gestis Arabum ante Christum natum*. Berolin. 1835.

Athénæos marcha en toute hâte dans cette direction : partant de l'Idumée, il y arriva en trois jours et trois nuits[1], au milieu de la nuit, s'empara de cette région rocheuse, fit prisonniers une partie des gens qu'il y trouva, massacra les autres ou les laissa blessés sur le sol, prit des monceaux d'encens et de myrrhe et près de 500 talents d'argent; peu d'heures après, pour ne pas attendre le retour des Arabes, il se hâta de revenir et établit son camp à cinq milles plus loin.

Cependant les Nabatéens absents avaient appris cette incursion, et, quittant aussitôt le marché, ils étaient retournés dans leurs montagnes. Ayant appris des blessés ce qui s'était passé, ils s'étaient mis en toute hâte à la poursuite d'Athénæos; ils virent bientôt venir à eux quelques-uns des leurs qui, faits prisonniers, s'étaient enfuis du camp ; ils rapportèrent que tous étaient plongés dans un profond sommeil et que, se croyant en sûreté, ils avaient presque entièrement négligé de garder le camp. A la troisième veille, les Nabatéens, forts d'environ 8,000 hommes, atteignirent le camp, y pénétrèrent sans peine, égorgèrent beaucoup de soldats dans les tentes, réduisirent en peu de temps les autres qui, s'armant à la hâte, avaient essayé de résister; les Arabes massacraient avec l'acharnement de la vengeance, et l'on dit qu'il n'échappa que 50 cavaliers, la plupart blessés. Les Nabatéens rentrèrent chez eux avec leurs biens, ceux des leurs qui avaient été pris et un riche butin. De là ils envoyèrent un message à Antigone, dans lequel ils lui écrivaient qu'ils n'étaient pas responsables de l'événement; qu'attaqués par un corps de troupes, ils avaient été dépouillés de leurs biens ; qu'ils n'avaient fait que reconquérir ce qui était à eux, et que la mort de leurs pères, de leurs frères et de leurs enfants, les avait forcés à remplir le devoir de la vengeance. Antigone leur répondit qu'ils n'avaient fait qu'user de leur droit; qu'Athénæos avait entrepris son acte de brigandage de son propre mouvement et sans qu'il y eût part lui-même; qu'il désirait voir rétablir et se maintenir la bonne entente qui avait régné entre eux et lui. Il espérait, par

[1]) Diodore ajoute : « en parcourant 2,200 stades ». Il paraît bien invraisemblable que l'Idumée se soit étendue si loin au nord de Pétra : le temps, du reste, n'aurait pas suffi pour une marche aussi longue.

ces assurances, rassurer les Arabes de manière à pouvoir les vaincre plus facilement; mais eux, de leur côté, défiants et circonspects comme le sont ces tribus, tout en feignant la confiance, ils ne négligèrent aucune mesure de prudence afin d'être prêts à répondre à une nouvelle attaque[1].

Antigone laissa s'écouler un certain temps, jusqu'au moment où il put croire que les Nabatéens étaient tout à fait rassurés; il choisit alors dans son armée 4,000 hommes d'infanterie légère, exercés à une marche rapide, et un peu plus de 4,000 cavaliers; il leur ordonna de se munir pour plusieurs jours de vivres qu'on pouvait apprêter sans l'aide du feu et confia le commandement de l'expédition à son fils Démétrios, avec la mission de punir les Arabes de toutes les manières possibles. Démétrios traversa le désert trois jours durant, espérant que les Barbares ignoraient son approche; mais les Arabes avaient placé sur les parties élevées du désert des sentinelles qui, dès qu'elles s'aperçurent de l'arrivée des ennemis, informèrent les tribus par des feux. Les Nabatéens, persuadés que l'ennemi allait paraître avec des forces supérieures, se hâtèrent d'aller déposer leurs biens à Pétra, où une certaine place, assise sur un rocher entouré d'obstacles invincibles et accessible d'un seul côté, par une montée artificielle que défendait une garnison suffisante, leur semblait être tout à fait sûre; les autres se dispersèrent de différents côtés dans le désert, avec les hommes, les chevaux et le butin qu'ils avaient pris en dernier lieu et partagé entre eux. Démétrios arriva à Pétra; il tenta aussitôt une attaque contre le rocher, mais les Arabes le défendirent avec une bravoure héroïque: les pentes abruptes ne purent être escaladées, malgré plusieurs tentatives qui se renouvelèrent jusqu'au soir. Lorsque l'attaque fut reprise, le lendemain, les défenseurs du rocher ouvrirent des négociations; ils ne demandaient qu'à vivre libres et en sécurité dans le désert, et étaient prêts à faire à l'ennemi de riches cadeaux, s'il voulait arrêter les hostilités. Là-dessus Démétrios se retira en effet de Pétra, avec quelques-uns des anciens de la tribu, afin de délibérer; il accepta environ 700 chameaux, qui pouvaient

[1]) Diodor., XIX, 96.

être considérés comme une sorte de tribut, et leur accorda la paix[1], à condition qu'ils lui céderaient à l'avenir l'exploitation de l'asphalte de la mer Morte, que les Égyptiens ne pouvaient se procurer que par cette voie pour l'embaumement de leurs momies; après cela, il reçut leurs otages, conduisit ses soldats en une seule marche de presque huit milles jusqu'à la mer Morte, et de là rejoignit le gros de l'armée.

Antigone ne fut pas satisfait de la paix conclue par son fils : selon lui, les Barbares, voyant qu'ils s'en étaient tirés à si bon compte, n'en deviendraient que plus audacieux, et ils regarderaient comme une faiblesse l'indulgence du vainqueur. Il approuva pourtant sans réserve la stipulation concernant l'exploitation de la mer Morte et remercia son fils d'avoir ainsi procuré à l'empire des ressources nouvelles : il décida aussi qu'Hiéronyme de Cardia dirigerait la récolte de l'asphalte et prendrait les mesures nécessaires pour l'exploitation du lac. L'affaire n'eut cependant pas de suites heureuses ; dès que les premières barques parurent sur le lac pour la pêche de l'asphalte, les Bédouins, forts de près de 6,000 hommes, accoururent et massacrèrent les pêcheurs. Antigone aurait bien voulu châtier cette violation de la paix, mais des affaires nouvelles et plus graves absorbèrent toute son attention. Le véritable but de la campagne contre les Nabatéens était manqué[2].

On pouvait être vers la fin de l'année 312 lorsqu'arriva de la Haute-Asie un message du stratège Nicanor, annonçant que Séleucos était arrivé à Babylone avec quelques troupes; que la population de la ville et du pays s'était déclarée pour lui ; qu'il avait chassé sans grand'peine les fonctionnaires et les garnisons laissés dans le pays par Antigone; que ses progrès étaient rapides; que, même dans les pays de l'Asie supérieure, l'opinion était hostile à Antigone et que sa puissance en Orient était en danger : il ajoutait que lui-même avait déjà réuni une armée, qu'il s'apprêtait à la conduire sur le Tigre, et que, s'il était possible de menacer Séleucos du côté de l'ouest, il ne doutait pas que Babylone ne pût être reconquise au plus tôt.

[1]) Il semble que Plutarque (*Demetr.* 7) n'assigne pas à cette affaire une issue aussi pacifique : il parle d'un grand butin que Démétrios aurait fait.

[2]) Diodor., XIX, 100. On renonça aussitôt après à exploiter la mer Morte.

Le danger était grand en effet; depuis quatre ans, Antigone luttait contre les potentats d'Occident sans avoir obtenu de grands succès; maintenant surgissait sur ses derrières un ennemi actif, qui devait être plus dangereux pour lui que Cassandre, Lysimaque et Ptolémée ensemble, s'il ne réussissait pas à l'écraser complètement et à ramener les affaires de l'Orient dans leur état normal. Antigone donna l'ordre à son fils Démétrios de partir sans retard pour Babylone avec 5,000 Macédoniens, 10,000 mercenaires et 4,000 cavaliers; de ramener au plus tôt à l'obéissance le pays et la ville, pendant que Nicanor occuperait Séleucos du côté de l'Orient; de prendre toutes les mesures nécessaires pour assurer une possession aussi importante; enfin de revenir à la côte dans un délai déterminé. Démétrios se mit aussitôt en route, en partant de Damas.

Cependant, comme il a été dit, Séleucos avait déjà attaqué et complètement battu Nicanor; après avoir donné à Patroclès le commandement dans Babylone, il s'était mis en marche, avec son armée toujours grandissante, vers les provinces supérieures; il avait pris possession de la Susiane, de la Médie et de la Perse; il se préparait à marcher contre les satrapies encore plus éloignées et à les soumettre. Tout cela ne fit que hâter la marche de Démétrios, et il se croyait d'autant plus sûr d'un rapide succès lorsqu'il franchit l'Euphrate. Quand Patroclès fut informé de son approche, sachant que ces forces n'étaient pas suffisantes pour résister à une telle attaque, il ordonna à tous les partisans de Séleucos de quitter la ville et de se réfugier ou bien au delà de l'Euphrate, dans les déserts de l'Arabie, ou bien de l'autre côté du Tigre, dans la Susiane, ou sur la mer Persique; lui-même resta avec les troupes dont il disposait, s'établit fortement dans le centre de la satrapie, contrée sillonnée par des fossés, des canaux et des bras des fleuves, espérant par des surprises arrêter l'élan de l'ennemi et attendre du secours de Séleucos, vers lequel il avait aussitôt envoyé des émissaires en Médie. Démétrios, en arrivant, trouva la ville de Babylone abandonnée et les deux citadelles occupées seules par les troupes de Séleucos. Il réussit à prendre d'assaut l'une d'elles, qu'il abandonna à ses troupes pour la

piller; l'autre résista à ses assauts répétés. Comme le temps pressait, il laissa à Archélaos, l'un des amis, 5,000 hommes d'infanterie et 1,000 cavaliers, pour occuper la citadelle conquise et pour continuer le siège de l'autre : quant à lui, il parcourut le pays avec le restant de ses forces, le pillant et le dévastant; puis il revint à marches forcées en Syrie[1].

Sur les événements qui vont suivre, les renseignements dont nous disposons offrent de grandes lacunes. Diodore seul nous donne quelques détails très insuffisants. Il dit : « L'année suivante (311), Cassandre, Ptolémée et Lysimaque firent la paix avec Antigone; le traité portait que Cassandre serait stratège en Europe jusqu'à la majorité du fils de Roxane; que Lysimaque serait maître de la Thrace; que Ptolémée posséderait l'Égypte avec les villes voisines de la Libye et de l'Arabie; qu'Antigone règnerait sur toute l'Asie; enfin que les États grecs seraient autonomes[2] ». Ces quelques mots sont tout ce qui nous a été transmis sur la fin de complications si grandes et si importantes : quant à la manière dont le résultat a été obtenu, dont tel ou tel détail a été réglé à la satisfaction de tous, quant à l'état réciproque de force ou d'épuisement des belligérants à la fin de la lutte, toutes ces questions et d'autres encore restent sans réponse; c'est à peine si par voie d'hypothèse on peut résoudre quelques-unes des difficultés.

On est en peine de savoir d'abord qui avait demandé cette paix et qui l'avait accordée. Aussi bien Antigone que les alliés avaient plus perdu que gagné dans cette guerre de quatre

[1]) Plut., *Demetr*. 7. — αὐτὸς δὲ τοῦ χρόνου συντρέχοντος, ἐν ᾧ συντεταγμένον ἦν αὐτῷ τὴν ἄφοδον ποιεῖσθαι ... κατάβασιν ἐποιεῖτο (Diodor., XIX, 100, 7). C'est le dernier événement de cette année de guerre (Ol. CXVII, 1) que rapporte Diodore. La marche de Damas à Babylone doit avoir pris au moins deux mois, et le retour autant; si l'on considère que la bataille de Gaza s'est livrée au printemps de 312, que l'armée a été ensuite réorganisée en Cilicie et qu'elle s'était avancée en livrant de nouveaux combats de l'Oronte à Pétra, il n'est pas douteux que Démétrios n'a pu revenir en Syrie que dans le printemps de 311, au plus tôt.

[2]) οἱ περὶ Κάσσανδρον καὶ Πτολεμαῖον καὶ Λυσίμαχον διαλύσεις ἐποιήσαντο πρὸς Ἀντίγονον καὶ συνθήκας ἔγραψαν· ἐν δὲ ταύταις ἦν, Κάσσανδρον μὲν εἶναι στρατηγὸν τῆς Εὐρώπης, μέχρι ἂν Ἀλέξανδρος ὁ ἐκ Ῥωξάνης εἰς ἡλικίαν ἔλθῃ, καὶ Λυσίμαχον μὲν τῆς Θρᾴκης κυριεύειν, Πτολεμαῖον δὲ τῆς Αἰγύπτου καὶ τῶν συνοριζουσῶν ταύτῃ πόλεων κατά τε τὴν Λιβύην καὶ τὴν Ἀραβίαν, Ἀντίγονον δὲ ἀφηγεῖσθαι τῆς Ἀσίας πάσης, τοὺς δ' Ἕλληνας αὐτονόμους εἶναι (Diodor., XIX, 105).

années. Ptolémée avait perdu la Syrie; Cassandre, la plus grande part de son influence en Grèce, toute l'Épire, tout le Péloponnèse et toutes les villes de la mer Ionienne; Lysimaque, paraît-il, n'était pas rentré en possession des côtes du Pont-Euxin, et Séleucos, qui avait remporté à Babylone de si rapides succès, se voyait, par l'invasion hardie de Démétrios, repoussé de son pays à peine reconquis vers les satrapies de l'Extrême-Orient. Encore plus grandes étaient les pertes d'Antigone: quand il avait commencé la guerre, il était maître de tout l'Orient, avec les forces duquel il avait espéré s'annexer toutes les possessions de l'immense empire d'Alexandre en Occident; et maintenant, après une lutte de quatre années, après avoir mis en œuvre des ressources immenses et fait des efforts surhumains, qu'avait-il gagné? Il n'avait pas même conservé avec ses limites primitives l'Asie-Mineure, et cela au prix de combats répétés; en Grèce, il ne lui restait guère plus qu'une influence douteuse; il possédait encore la Syrie et une flotte qui n'était pas encore supérieure à la flotte égyptienne, mais l'Orient était perdu, ou du moins ne pouvait être reconquis que par une nouvelle guerre. Si Antigone, comme il semble, devait désirer la paix en Occident, afin de pouvoir de Babylone reconquise soumettre de nouveau les satrapies lointaines des régions de la Haute-Asie, comment ses adversaires, particulièrement Ptolémée, pouvaient-ils accepter une paix avec des conditions rien moins que favorables, dans un moment où la situation de l'Orient semblait aussi favorable que possible à la continuation de la guerre? La puissance de l'Égypte était encore presque intacte; Séleucos, que la défaite de Nicanor avait rendu maître des provinces supérieures, pouvait accourir sur le Tigre avec des forces importantes; il lui était facile alors de culbuter la garnison laissée par Démétrios, d'autant plus facile, que Démétrios, par ses dévastations en Babylonie, n'avait fait qu'exalter la haine générale dont son père et lui étaient l'objet, car il avait donné pour ainsi dire la preuve qu'il ne s'agissait pour lui que d'abandonner le pays à l'ennemi en le mettant dans l'état le plus misérable possible[1]. Dans le cas

[1]) ἐξίστασθαι γὰρ ἐδόκει τῷ κακοῦν, ὡς μηκέτι προσήκουσαν αὑτοῖς (PLUT., *Demetr.* 7).

où Antigone eût été alors attaqué à la fois du côté de l'Égypte et de l'Euphrate, ou que ces mouvements eussent été le moins du monde appuyés par la flotte égyptienne, par Cassandre en Grèce et par Lysimaque sur l'Hellespont, selon toute vraisemblance, le succès se serait décidé enfin pour les coalisés, et ils auraient au moins obtenu une paix leur apportant plus de gain que de perte. Si maintenant nous voyons un résultat tout opposé, si les potentats d'Occident se hâtent de conclure une paix qui les force à renoncer à de grands avantages et à des prétentions encore plus grandes, s'ils abandonnent par-dessus le marché Séleucos, leur audacieux allié, quand on songe à l'obstination de Cassandre, à l'esprit de calcul et à l'intelligence de Ptolémée, il est impossible qu'il ne faille pas chercher la clef de l'énigme dans quelque circonstance impérieuse, dans quelque événement inattendu.

Pourtant, il n'est pas fait mention d'un événement de ce genre, et l'on n'ose hasarder des conjectures qui n'ont d'autre garantie que la vraisemblance. Il y a dans nos sources une indication qui donne peut-être plus qu'elle ne promet au premier abord : Démétrios, partant pour Babylone, avait reçu l'ordre de se hâter de soumettre cette ville et de revenir aussitôt sur la côte[1]; et, en effet, il revint dans le délai fixé avec la plus grande partie de son armée. Pourquoi Antigone ne laissa-t-il pas son fils avec une armée aussi forte que possible à Babylone, d'où pourtant on pouvait le plus facilement briser d'abord le pouvoir renaissant de Séleucos, et reconquérir ensuite tout l'Orient? S'il fit revenir son armée, ce n'était ni pour épuiser les troupes par des marches inutiles, ni pour abandonner Babylone. Antigone ne peut pas avoir eu d'autre dessein que d'obtenir, par une puissante démonstration contre l'Égypte, une paix séparée qui lui permettrait de reprendre avec une nouvelle vigueur sa guerre contre l'Orient. Nos sources ne nous disent pas de quelle nature fut cette démonstration, si Antigone menaça de se jeter sur l'Égypte avec toute son armée, ni s'il s'approcha des frontières ennemies et à quelle dis-

1) καὶ τὴν σατράπειαν ἀνακτησάμενος καταβαίνειν συντόμως ἐπὶ θάλατταν (Diodor., XIX, 100). Cf. Plut., *Demetr.* 7.

tance. Un renseignement, donné il est vrai en passant, nous apprend que, cette année, le gouverneur Ophélas de Cyrène, poussé peut-être par Antigone, se détacha de la domination égyptienne ; les années qui suivent montreront qu'avec la Cyrénaïque il possédait assez de forces pour faire des entreprises considérables[1]. Si Ptolémée continuait la guerre, il allait être en même temps menacé du côté de Cyrène ; d'après les derniers renseignements reçus de Babylone, il devait croire que Séleucos était complètement anéanti et que Babylone avec tout l'Orient était rentrée au pouvoir d'Antigone ; la Syrie semblait irrévocablement perdue : on devait donc s'attendre à voir Antigone attaquer l'Égypte avec des forces supérieures ; une attaque simultanée du côté de Cyrène était à peu près certaine ; ses deux alliés en Europe lui ayant été jusqu'ici de peu d'utilité, il pouvait croire à l'impossibilité de continuer à supporter seul tout le fardeau de la guerre. C'est pour cela qu'il conclut cette paix par laquelle il sacrifiait la Syrie[2], si importante pour lui, abandonnait son allié, qu'il croyait anéanti, et reconnaissait le jeune roi au nom duquel Antigone avait prétendu agir dès le début ; quant à lui, il ne gagnait rien, sinon de maintenir sa situation à côté de la puissance supérieure et redoutée d'Antigone et de frustrer son adversaire des résultats qui avaient été le véritable but de cette guerre, commencée par lui avec des espérances si ambitieuses. Il est douteux au plus haut point qu'Ophélas de Cyrène ait été reconnu ; il est vraisemblable que la Pentapole fut appelée à la liberté avec tous les États helléniques et abandonnée à elle-

1) Μάγας... ἔτει πέμπτῳ μετὰ τὴν ἀπόστασιν εἷλε Κυρήνην (PAUSAN., I, 6, 8). Le fait eut lieu en 308. C'est à ces conjonctures que doit se rapporter le décret hiéroglyphique des prêtres de Pe et de Tep, sur lequel on aura tout à l'heure occasion de revenir. Il est daté de la « septième année, au mois de Thoth », c'est-à-dire de novembre 311. On y félicite le « satrape Ptolémée » de la victoire de Gaza et de ce qu'il a fait « ensuite, lorsqu'il était parti pour le pays des Mer-mer-ti (Marmarique) » ; on raconte qu'il battit également ces ennemis à plate couture. Il est probable que les peuplades entre l'Égypte et la Cyrénaïque firent aussi défection et que ces dernières tout au moins furent soumises.

2) Πτολεμαῖον δὲ τῆς Αἰγύπτου καὶ τῶν συνοριζουσῶν ταύτῃ πόλεων κατά τε τὴν Λιβύην καὶ τὴν Αραβίαν (DIODOR., XIX, 105, 1). Il résulte de ce texte, pris à la lettre, que Ptolémée a reculé la frontière de l'est jusqu'à Ostracine.

même. Lysimaque et Cassandre adhérèrent naturellement sans plus de difficulté à la paix, attendu qu'ils ne pouvaient se promettre à l'avenir aucun avantage d'une guerre qui leur avait déjà coûté des pertes si considérables.

C'est ainsi que fut conclue une paix qui ne fit qu'augmenter l'antagonisme des intérêts en présence, et qui ne rendit que plus sensible à tous les yeux ce qu'il y avait de fictif dans l'état légal restauré au sein d'un empire profondément ébranlé.

Antigone avait gagné sa puissante situation au nom de la coalition qui s'était formée contre le gouverneur général Perdiccas et au prix des luttes les plus pénibles contre Eumène, qui, au nom et par l'ordre même de la maison royale, représentait l'unité de l'empire et le souvenir du glorieux fondateur. Avant que la dernière guerre n'eût éclaté, il était maître de l'Orient; la stratégie était dans sa main une véritable souveraineté sur les satrapies, qu'il distribuait à ses partisans partout où s'étendait sa puissance immédiate ; c'est avec le poids d'une si grande puissance qu'il entreprend de courber sous son autorité le petit nombre de chefs qui avaient conservé à côté de lui leur indépendance, et de reconstituer effectivement la monarchie d'Alexandre, qui n'existait que de nom. Le nom de l'enfant royal lui donna le prétexte, la cession de Polysperchon établi comme administrateur de l'empire lui donna le droit légal d'agir, au nom de l'empire unifié, contre ceux qui songeaient à fonder leur puissance personnelle sur son démembrement. En inaugurant sa lutte contre eux par le jugement de Cassandre, en faisant prononcer par les Macédoniens de son armée la condamnation du bourreau de la maison royale, il fit comprendre au monde entier qu'il voulait être reconnu comme le représentant de l'empire. Mais cette guerre ne le conduisit pas à son but : dans la paix qu'il conclut avec eux, il reconnaissait l'indépendance territoriale des chefs de l'Égypte, de la Thrace, de la Macédoine, qu'il avait voulu réduire à l'obéissance, et il abandonnait la stratégie de l'Europe à celui qu'un jugement solennel de l'armée impériale avait mis hors la loi : le fait d'avoir laissé l'enfant royal entre ses mains ensanglantées disait le reste. On pourra discuter les motifs qui semblent l'avoir décidé et forcé à la conclusion de la paix,

mais une concession importante lui était faite dans ces stipulations : avec la reconnaissance renouvelée du jeune Alexandre en qualité de roi, il avait sauvé le principe de l'unité de l'empire et gardé un droit considérable, celui de s'opposer aux progrès de l'indépendance territoriale, non pas en vertu de sa satrapie de l'Asie, mais en vertu de la cession de Polysperchon, qui avait fait passer entre ses mains les droits du gouverneur général de l'empire; et ces droits lui restaient, même sans une stipulation formelle du traité de paix (nous n'en connaissons pas de cette nature), aussi longtemps que le principe de l'unité de l'empire subsistait par la reconnaissance du droit de l'enfant royal.

Les trois chefs qui avaient conclu la paix avec lui n'en étaient pas moins dans une situation que nous appellerons paradoxale, si l'on nous passe cette expression. Ils avaient lutté de toutes leurs forces pour se défendre contre le principe dont Antigone se prévalait et contre les droits qu'il s'arrogeait d'après lui, mais ils n'avaient pu briser sa puissance ; par cette paix, qui avait été à l'origine, semble-t-il, une paix séparée de Ptolémée avec l'ennemi commun, ils avaient aliéné le meilleur de leur force, la garantie mutuelle qui résultait de leur coalition, en abandonnant Séleucos à sa destinée. De plus, Ptolémée, en sacrifiant la côte de Syrie, avait perdu la plus grande partie de sa puissance maritime ; Cassandre, en accordant la liberté des États helléniques, avait perdu une possession qui n'était pas sans dangers, sans doute, mais pour trouver à la place un voisinage encore plus dangereux ; et Lysimaque n'avait pas pu prendre paisiblement possession des districts du Nord, à qui la guerre commençante avait donné le signal de la défection. Tous les trois, alors qu'ils avaient pu se croire tout près de s'assurer la complète indépendance de leurs possessions, étaient forcés de reconnaître à nouveau la royauté, et Antigone, puissant comme il l'était, trouverait dans le devoir de faire pleinement respecter l'autorité royale un excellent prétexte pour susciter de nouvelles luttes. Il était évident que cette paix renfermait les germes de nouvelles guerres. Bien plus, la paix elle-même avait été faite, au moins d'un côté, en vue d'une guerre nouvelle : il suffisait qu'elle

éclatât sur un point pour devenir bientôt aussi générale que celle qui venait de se terminer. Cette paix semblait remettre tout en question.

Mais, en dehors de ces aliments fournis à un mouvement qui allait se poursuivre, cette paix aboutissait néanmoins à un résultat qui semblait avoir un caractère durable. Les belligérants avaient appris à se connaître comme autant de puissances indépendantes ; les différences naturelles des différents pays devinrent visibles par des effets décisifs ; c'était une première ébauche du développement de ces grands empires dans lesquels devait se transformer la conquête d'Alexandre ; ce fractionnement, qui se rattachait encore à des personnalités éminentes, commençait déjà à prendre le caractère de divisions ethnologiques et géographiques, d'après lesquelles leur politique commençait à se régler.

Le premier empire qui se dessine nettement est un empire égyptien, dont la puissance dépend de la possession de la Syrie, de Cypre et de Cyrène, et qui a déjà un centre rayonnant au loin dans cette Alexandrie devenue si merveilleusement florissante. La Macédoine semble revenir à son rôle naturel de puissance dominante en Europe : elle se détourne de l'Orient, où s'esquissent déjà les contours fort nets d'une monarchie de l'Asie antérieure. Entre les deux, une puissance intermédiaire sur l'Hellespont, dont le centre passera plus tard de la Thrace à Pergame. A côté, les États helléniques sur les deux rivages de l'Archipel, pour la première fois appelés tous ensemble à la liberté ; c'est le malheureux territoire neutre sur lequel se porteront de tous côtés les mouvements les plus violents, le véritable champ de bataille où les différentes puissances se rencontreront et recruteront leurs armées.

Ce n'est qu'en Orient que les masses ethnologiques forment encore un écheveau inextricable : il se passera bien du temps avant qu'il s'y établisse des divisions déterminées et durables ; là il s'agit même encore de savoir à quelle personnalité se rattachera le développement de nouvelles situations historiques.

CHAPITRE DEUXIÈME

311-308

Le jeune roi Alexandre prisonnier de Cassandre, et assassiné par lui. — Guerre qui a lieu probablement entre Antigone et Séleucos. — Ptolémée libérateur des Grecs. — Défection du stratège Ptolémée. — Émigration des Autariates. — Héraclès prétendant à l'empire. — Vengeance exercée par Ptolémée sur Nicoclès de Cypre. — Ptolémée sur la côte de l'Asie-Mineure. — Assassinat d'Héraclès. — Fondation de Lysimachia. — Ptolémée en Grèce. — Agathocle de Syracuse. — Ophélas de Cyrène. — Mort d'Ophélas devant Carthage. — Cyrène soumise par Magas. — Mort de Cléopâtre.

Nous avons de la fin de l'année 311 un monument remarquable, une inscription hiéroglyphique[1] dans laquelle les prêtres de Pe et de Tep racontent comment sa Sainteté le gouverneur d'Égypte, Ptolémée, a restitué à leurs temples le territoire de Patanout, sur la partie libyque du Delta, qu'un roi d'Égypte avait consacré aux dieux à l'époque de Darius et de Xerxès. L'inscription raconte la manière dont le fait s'est passé : le satrape, qui s'est toujours conduit en héros et a déjà fait de

[1]) Le document a été publié par Brugsch dans la Revue de Lepsius (*Zeitschr. für ägyptische Sprache*, IX [1871], p. 1 sqq.) et commenté par Wachsmuth dans le *Rheinisches Museum* (N. F. XXVI [1871], p. 464). La date énoncée ; « septième » année d'Alexandre, « mois de Thoth », s'applique évidemment à l'acte de la délibération au sujet de la donation, lorsque le satrape revint de Libye « le cœur joyeux et se donna du bon temps ». La taille et la gravure de la pierre a dû prendre ensuite beaucoup de temps. On peut remarquer aussi que, dans cette inscription, Ptolémée est appelé plusieurs fois « Ser en Égypte », c'est-à-dire gouverneur, grand personnage, tandis qu'en un passage où il est censé prendre la parole, il dit : « Moi, Ptolémée le satrape », en employant — comme Lepsius a eu la bonté de me l'expliquer — une formule qui se lit phonétiquement *pechschtrpn*, avec adjonction du déterminatif signifiant *potentat*.

grandes choses pour les temples de l'Égypte, vient de partir en expédition dans le pays des Syriens, qui étaient en guerre avec lui : « Il marcha contre eux animé d'un puissant courage, comme le vautour parmi les oiseaux; après les avoir faits tous prisonniers, il conduisit leurs princes, leurs chevaux, leurs flottes et toutes leurs œuvres d'art en Égypte ». On reconnaît la bataille de Gaza et ses résultats immédiats ; les autres sont passés sous silence. Mais il est dit tout de suite après : « ensuite, après avoir marché contre le territoire des Mer-mer-ti, il les prit tous en même temps et emmena leurs hommes, leurs femmes avec leurs coursiers, en châtiment de ce qu'ils avaient fait contre l'Égypte ». Dans le peuple susdit on a cru reconnaître, avec raison sans doute, les Marmarides, qui habitaient au sud de la Cyrénaïque jusque vers l'Égypte. Ces derniers avaient donc, sans doute en profitant de la défection d'Ophélas à Cyrène et pendant la terrible guerre de l'Égypte contre Antigone, commis contre l'Égypte des méfaits pour lesquels ils devaient être punis. L'inscription n'explique pas quel rapport avait la donation faite aux temples de Pe et de Tep avec ces événements, qui ont pu être des incursions et des dévastations des Mer-mer-ti. La donation elle-même est représentée symboliquement sur la pierre de l'inscription : à droite, un roi paré du diadème apporte son présent au dieu Horos de Pe ; à gauche, le même roi présente son offrande à la déesse Bouto de Tep ; le roi est désigné des deux côtés par ce qu'on appelle les cartouches royaux, mais ces cartouches ont été laissés en blanc. L'inscription commence par ces mots : « Dans la septième année, au mois de Thoth, sous le règne du roi Alexandre toujours vivant », etc.

Pourquoi le nom du roi ne figure-t-il pas dans les cartouches, alors qu'il est inscrit dans le libellé de la date du monument ? La réponse à cette question résultera de l'ensemble des événements contemporains.

Dans la paix de l'année 311, on reconnaissait expressément comme roi le jeune Alexandre, âgé alors de douze ans, et il était stipulé en outre que, jusqu'à sa majorité, Cassandre, en sa qualité de stratège de l'Europe, serait chargé d'avoir soin de lui. Cassandre avait en sa puissance, depuis l'année 316,

le prince et sa mère Roxane ; il les tenait prisonniers à Amphipolis, et si, dans le cours de la guerre, son adversaire avait proclamé qu'il représentait les intérêts de l'enfant royal, cela n'avait certes pas dû servir à améliorer la position de celui-ci. Il est vraisemblable que, dans le traité de paix, on avait pris des dispositions spéciales, par exemple, qu'Alexandre devait être soustrait à son indigne captivité, traité en roi et élevé d'une manière conforme à ses destinées. Et c'est Cassandre qui était chargé de ce devoir ! Il ne gagnait rien à le remplir ; il lui était facile de prévoir, au contraire, que tous ceux qui lui étaient hostiles allaient constituer un parti groupé autour du jeune prince ; que, tandis que les autres chefs, éloignés du roi, conservaient leur souveraineté presque absolue, son influence à lui serait, même en Macédoine, mise en question ; bien plus, que sa sécurité personnelle serait en danger, puisqu'il avait constamment manqué aux égards dus au nom et à la postérité d'Alexandre, et qu'il l'avait même persécutée. Et que pouvait-il contre ce danger? L'attachement du peuple pour la mémoire du grand roi était trop fort pour qu'il pût se maintenir en face de son fils ; et, s'il se décidait à appeler contre l'enfant un secours étranger, le parti de ce dernier chercherait et trouverait de l'appui chez le tout-puissant Antigone. Sa haine, son ambition, le soin de sa propre sécurité lui défendaient d'exécuter le traité : il laissa donc le jeune prince en captivité.

Depuis quatre ans, le nom du jeune roi n'était sans doute pas oublié en Macédoine, mais on évitait de le prononcer ; Cassandre régnait comme un despote violent ; il devait avoir pris ses mesures pour que nulle part ne se produisît une manifestation sympathique pour le malheureux enfant, que son peuple n'entendît et ne vît rien de lui, qui grandissait caché, triste, sans amis, ne sachant rien du monde, de son empire, de son peuple. Maintenant la paix rendait son nom aux Macédoniens ; chacun maintenant avait le droit de l'appeler le roi unique et légitime. Nous n'avons pas de renseignements exprès sur ce point, mais on peut se figurer quelle vive sympathie se manifesta alors pour lui : il était l'héritier, le fils du grand, du glorieux roi ; enfant innocent, il avait éprouvé des

malheurs infinis, et cependant tout ce qu'il y avait de grand et de magnifique dans le nom macédonien était son héritage; une guerre terrible avait mis le sceau à son droit, comme le seul qui pût assurer la paix et la sécurité de l'avenir; enfin, on pouvait le désigner comme le seul point stable sur lequel pouvaient se fixer les regards, comme l'espoir de l'empire; il était permis de parler de lui, de sa beauté, des marques qui annonçaient en lui une grande intelligence; on pouvait, en se rappelant l'enfance de son glorieux père, retrouver son image dans le fils; on pouvait le célébrer, l'entourer d'acclamations, comme celui dont le front allait bientôt être orné du diadème de l'Asie et de l'Europe, celui en qui la splendeur du nom macédonien devait renaître; il semblait qu'après les sanglantes luttes qui avaient désolé le monde depuis la mort de son père, sur cette mer sombre et furieuse, allait luire enfin l'aurore d'un jour paisible et splendide.

Nous lisons, dans les pâles récits qui nous sont parvenus, que l'on disait çà et là qu'il était convenable d'arracher l'enfant royal de sa prison et de lui donner le royaume paternel[1]. Cassandre hésitait à le faire: ceux qui parlaient ainsi élevèrent sans doute la voix davantage; la rumeur devint inquiétante; une indication de nos sources nous permet de croire que certains hommes, et non des moins importants, excitèrent l'opinion dans ce sens; il semblait que, si on ne la satisfaisait pas bientôt, on fût menacé de conséquences extrêmes. Cassandre était d'autant plus convaincu qu'il ne fallait pas céder; il avait trop tardé pour pouvoir maintenant faire acte de complaisance, et les choses en étaient venues au point qu'il ne pouvait s'y refuser plus longtemps: il ne lui restait que la plus terrible des ressources. Il envoya dire à Glaucias, le gouverneur d'Amphipolis: « mets à mort dans le plus grand secret l'enfant et la mère; enfouis les cadavres, et ne dis à personne ce qui s'est passé ». Le sanglant forfait fut accompli, et Alexan-

[1]) καὶ κατὰ τὴν Μακεδονίαν λόγους ὑπό τινων διαδεδομένους, ὅτι καθήκει προάγειν ἐκ τῆς φυλακῆς τὸν παῖδα καὶ τὴν πατρῴαν βασιλείαν παραδίδοναι (DIODOR., XIX, 105, 2).

dre tomba sous le poignard avec sa mère, la belle Roxane[1].

Nous ne savons rien sur la manière dont ce crime fut accueilli par les Macédoniens. Si la nouvelle certaine s'en était répandue tout de suite, elle aurait peut-être produit une explosion; mais l'événement fut tenu secret d'abord, il fut connu peu à peu, puis mis en doute; quand on le crut, il n'excita qu'une stérile commisération. Comment les autres chefs accueillirent-ils le fait? Il est douteux qu'ils l'aient approuvé, plus douteux encore que Cassandre ait donné cet ordre avec leur approbation ou conformément à une clause secrète du traité de paix. Sans doute, le meurtre était dans l'intérêt de Ptolémée, de Séleucos et de Lysimaque; après la mort du dernier héritier légitime d'Alexandre, Antigone n'avait pas plus de droit à posséder l'empire entier que chacun des coalisés n'en avait contre lui et pour sa part personnelle. Sous quel prétexte aurait-il pu maintenant réclamer l'obéissance qu'il n'avait pas été assez fort jusqu'ici pour leur imposer? Mais comment Antigone avait-il pu laisser cette jeune existence, dont la conservation avait tant d'intérêt pour lui, entre les mains d'un homme qu'il devait connaître assez pour le croire capable de tout? Peut-être espérait-il, en lui laissant ce gage, y trouver un moyen de plus de le tenir en bride et de le mener. Du moment que le royal enfant était, par les solennelles stipulations du traité, confirmé, pour ainsi dire, à nouveau dans ses droits souverains, il devait se former autour de lui un parti qui, tourné au fond contre Cassandre, devait assurer au vicaire de l'empire, sur lequel il ne pouvait manquer de s'appuyer, une influence croissante; il y a eu certainement une entente de cette nature entre les intérêts d'Antigone et les menées d'hommes considérables en faveur du jeune prince, menées qui ne servirent qu'à hâter sa mort. Ce meurtre faisait crouler les principales bases de la paix de 311 : le vicaire de l'empire aurait été en droit maintenant non seulement

[1]) C'est ainsi que le fait est raconté par Diodore (XIX, 105) et Justin (XV, 3). Suivant Pausanias (XI, 7, 2), on a eu recours au poison. Il n'est plus possible de déterminer la date de ce meurtre, à moins qu'on ne veuille conclure de l'ère chaldéenne mentionnée ci-dessus qu'il s'est accompli avant l'automne de 311.

de demander des comptes à celui à qui l'enfant royal était confié, mais encore d'inviter ceux avec qui il avait traité de la paix à s'unir à lui pour une action commune contre le coupable.

On ne nous parle pas de démarches de ce genre, de négociations diplomatiques à l'occasion de ce meurtre, ni de la part d'Antigone, ni de celle des autres chefs. Antigone était-il peut-être satisfait, lui aussi, de ce qui s'était passé? S'il ne l'était pas ni ne pouvait l'être, pourquoi ne prit-il pas l'initiative de démarches communes? Pourquoi ne tira-t-il pas parti de ce crime pour procéder contre le criminel? Pourquoi ne se mit-il pas aussitôt en marche pour la Macédoine, où il pouvait espérer trouver en ce moment un parti plus considérable que jamais? L'a-t-il fait peut-être, et ne l'ignorons-nous que parce qu'aucun renseignement ne nous est parvenu à ce sujet?

Cette dernière hypothèse paraît la moins probable. Si l'on considère la situation dans laquelle Antigone se trouvait depuis la paix vis-à-vis de Séleucos, on est amené à une autre conjecture. L'auteur qui est notre principale source pour cette époque ne fait pas la moindre mention de la manière dont cette situation a pris fin; et néanmoins Diodore, lorsqu'il parle de nouveau de Séleucos[1], nous le montre comme le maître de Babylone et des provinces supérieures: aucun autre auteur ne nous parle non plus d'une guerre au sujet de Babylone, et cependant, depuis l'hiver de 312/1, le pays était reconquis par Démétrios et gardé par une garnison considérable, et Antigone lui-même, comme nous avons dû le supposer, conclut la paix dans l'intention de faire la guerre à Séleucos, qui s'était emparé des provinces supérieures. Cette guerre semble avoir été faite pendant l'année 311 et une partie de l'année suivante: elle doit avoir empêché Antigone de prendre une part plus immédiate aux affaires de l'Occident. Séleucos, à la nouvelle de la prise de Babylone, revint sans doute des satrapies supérieures : les Babyloniens détestaient le régime d'An-

[1]) Diodor., XX, 106. Ce qui manque ici aurait dû se trouver, suivant le système adopté par Diodore, à XIX, 105; c'est pour raconter les événements de Sicile que Diodore résume aussi superficiellement l'année 311 dans cet unique chapitre.

tigone, dont le fils avait si cruellement maltraité leur pays ; ils ont dû se rallier aussitôt à leur ancien maître. Pendant qu'on faisait la paix pour l'Occident, Babylone a dû être l'objet d'une guerre, à laquelle seule peuvent se rapporter quelques indications qui, autrement, n'auraient aucune signification. Arrien dit : « Les gens envoyés par le Lagide Ptolémée à Séleucos Nicator à Babylone, après avoir franchi un isthme dans l'espace de huit jours, traversèrent en toute hâte sur des chameaux un pays désert et sans eau ; ils ne voyageaient que de nuit, avec des chameaux portant de l'eau[1] ». Ptolémée avait, il est vrai, dans le traité de paix, abandonné la cause de Séleucos, qu'il croyait perdu ; mais, le voyant revenir avec des forces considérables, il est très naturel qu'il lui ait envoyé des secours, car il voyait comme lui dans Antigone son adversaire le plus dangereux. Antigone lui-même semble être parti alors en campagne contre Séleucos. « Séleucos, raconte Polyænos, rangea son armée en bataille devant Antigone, et l'action s'engagea ; le soir survint avant qu'elle fût décidée ; il semblait qu'elle dût s'engager de nouveau le lendemain. Antigone fit camper son armée pour lui donner quelque repos après les fatigues de la journée, mais Séleucos ordonna aux siens de garder leur ordre de bataille et de se reposer sans quitter leurs armes : le lendemain matin, il était prêt à combattre ; il surprit l'ennemi au moment où il s'apprêtait à entrer en ligne, et remporta facilement la victoire[2] ». Si étrange que soit ce stratagème, il montre néanmoins qu'il y eut une bataille et que Séleucos fut vainqueur[3]. On dut signer là-dessus un traité de paix qui abandonna à Séleucos Babylone et les provinces de la Haute-Asie ; cet arrangement ne peut être intervenu, au plus tôt, qu'en 310.

Si, dans un traité formel, Antigone abandonna tout l'Orient, il ne le fit certainement pas sans une nécessité pressante :

[1]) Arrian., *Ind.* 43, 4.

[2]) Polyæn., IV, 9, 1.

[3]) Appien (*B. Syr.* 57) cite les villes qu'a fondées Séleucos : καὶ ἐπὶ ταῖς αὐτοῦ νίκαις ἐστὶ Νικηφόριόν τε ἐν τῇ Μεσοποταμίᾳ καὶ Νικόπολις ἐν Ἀρμενίᾳ τῇ ἀγχοτάτω μάλιστα Καππαδοκίας. Si cette dernière localité marque, comme c'est probable, l'endroit où il a vaincu Démétrios en 302, Nicéphorion sur l'Euphrate pourrait bien désigner le lieu où il a battu Antigone.

les affaires de l'Occident avaient pris une tournure extrêmement dangereuse pour lui.

Si c'est Antigone, et cela n'est pas douteux, qui dans la paix de 311 réclama et obtint la liberté des villes helléniques, c'était à ses yeux avant tout une garantie pour la paix et pour lui-même en face de Cassandre: le jour où ce dernier ne resterait pas dans les limites convenues, cet article donnait à Antigone le droit, en sa qualité d'administrateur de l'empire, de frapper la puissance de Cassandre à l'endroit le plus sensible; lui-même, en éveillant les espérances de liberté chez les Hellènes, il s'assurait une influence immense sur l'opinion publique du monde grec. Il est probable que ses adversaires ne virent pas sans appréhension son entreprise contre Séleucos : si ce dernier était vaincu, si Antigone augmentait sa puissance par la conquête des satrapies de l'Orient, les potentats de l'Occident avaient toute raison d'être inquiets sur leur sort futur. Le prudent Lagide comprit le danger et trouva le plus sûr moyen d'y faire face.

Quelle que soit l'importance des secours qu'il envoya directement à Babylone, ce qui fut d'un effet infiniment plus considérable, c'est la diversion qu'il fit et put faire sur les derrières d'Antigone sans violer la paix jurée. Dans cette paix, on proclamait l'autonomie et la liberté des villes grecques : nos sources ne nous disent pas dans quelle mesure. Mais Antigone n'avait-il pas envoyé des troupes et des vaisseaux au secours des villes grecques du Pont, lorsqu'en 314 elles avaient essayé de faire valoir leur autonomie contre le satrape de Thrace? Toutes les villes helléniques n'avaient-elles pas le droit aussi bien que celles-là de réclamer la reconnaissance de leur liberté? Antigone n'était-il pas en contradiction avec lui-même, lorsqu'il laissait ses garnisons dans les villes du littoral de l'Asie-Mineure aussi bien que dans les îles de l'Archipel, jusqu'en vue de l'Hellade, et lorsque son stratège Ptolémée gardait les positions les plus importantes de la Grèce? Pour frapper d'un grand coup la puissance d'Antigone, il n'y avait pas de meilleur moyen ni de prétexte plus populaire que de donner à cet article de 311 la signification d'un principe général, de proclamer les droits de toutes les villes grecques à la liberté, et

d'intervenir en leur faveur: cette mesure ne faisait rien perdre à l'Égypte, puisque les villes de la Cyrénaïque avaient fait défection sous Ophélas et que leur autonomie était reconnue, à ce qu'il paraît, dans la paix de 311.

Telle est la grande diversion politique que fit le Lagide. Il envoya des émissaires aux villes qui étaient sous l'influence de Cassandre et de Lysimaque, et les invita à défendre avec lui la cause de la liberté: Antigone, leur fit-il dire, n'a pas rempli cette première et plus belle condition de la paix; il n'a pas retiré ses garnisons des villes libres; il le fera encore bien moins lorsqu'il aura terminé heureusement sa campagne d'Orient et qu'il sera deux fois plus puissant: il est temps encore maintenant de faire de la liberté une réalité. En même temps, son général Léonidas faisait voile pour la Cilicie «âpre» et y enlevait les villes qui se trouvaient au pouvoir d'Antigone: ne pouvaient-elles pas, elles aussi, passer pour des villes grecques[1]?

Vers le même temps, la cause d'Antigone en Hellade subit un deuxième et grave échec. Son neveu Ptolémée, qui était stratège sur l'Hellespont et qui avait, pendant la dernière guerre, combattu avec succès en Grèce, crut qu'il n'était pas suffisamment récompensé par son oncle; il semble qu'il avait espéré obtenir la stratégie en Grèce, qui resta au vieux Polysperchon, et qu'il reçut l'ordre de retourner dans sa stratégie sur l'Hellespont. En possession d'une armée considérable et maître de la plus grande partie de la Grèce, il crut pouvoir aspirer à de plus hautes destinées en trahissant la cause de son oncle et en passant du côté de Cassandre: Phœnix, qui pendant son absence avait été chargé du commandement sur l'Hellespont, reçut de lui des troupes et l'ordre de bien garder les villes et les forteresses du pays, car Antigone n'était plus désormais son maître.

Vers le même temps, Lysimaque paraît avoir réussi à pous-

[1]) DIODOR., XX, 19. Cela paraît bien prouver qu'Antigone était absent avec son armée. Lapéthos passait pour grecque, comme Λακώνων κτίσμα (STRAB., XIV, p. 682), Soles comme Ἀργείων ἄποικοι καθάπερ καὶ Ῥόδιοι (POLYB., XXI, 24, 10). Les monnaies de Nagidos et de Kelenderis portent des légendes grecques dès le temps des Perses.

ser aux dernières extrémités, par un blocus étroit, Callatis, qui s'était défendue si longtemps avec un courage héroïque ; la détresse de la ville en arriva au point que 1,000 citoyens, pour ne pas mourir de faim, quittèrent la ville et se réfugièrent auprès du roi Eumélos sur le Bosphore [1]. On ne dit pas pourtant qu'il ait pris la ville. Cette Pentapole de Thrace semble avoir toujours réussi, en s'appuyant sur le royaume scythe d'Eumélos, à défendre son indépendance contre Lysimaque [2].

Cassandre, lui aussi, avait combattu avec succès. Audoléon, prince des Péoniens, pressé par les Autariates, qui avaient émigré hors de leur territoire [3], lui avait demandé des secours ; il s'était avancé contre eux, les avait battus, et avait transporté toute la tribu, près de 20,000 âmes, dans l'Orbélos. Son alliance avec le stratège Ptolémée avait considérablement accru sa puissance : à l'intérieur, le parti qui avait pris les intérêts du jeune Alexandre n'osait plus lever la tête, et Ptolémée d'Égypte, malgré sa lutte pour la liberté des villes helléniques, qui aurait pu faire tort aussi à Cassandre, était son allié naturel.

[1]) C'est précisément en cette année 310 qu'Eumélos arriva au pouvoir (DIODOR., XX, 25).

[2]) L. MÜLLER (*Die Münzen des Lysimachos*, p. 62) arrive à ce résultat : qu'il n'existe pas de monnaies de Lysimaque provenant des villes du Pont, pas plus que de Byzance, et que les monnaies qui ont été frappées au nom de Lysimaque dans les villes en question l'ont été après son règne, et comme monnaie internationale préférée par le commerce dans la région du Pont. Les événements qui ont porté Eumélos à un si haut degré de puissance au nord du Pont sont racontés par Diodore (XX, 22 sqq.) et ont été commentés par BÖCKH (*C. I. Græc.*, II, nº 102 sqq.).

[3]) Les Autariates sont contraints d'émigrer par un fléau abominable, des grenouilles qui leur tombent du ciel (HERACLIDES LEMBUS, *fr.* 3 ap. ATHEN., VIII, p. 333. DIODOR., III, 30. APPIAN., *Illyr.* 4. JUSTIN., XV, 2, 1). Appien place le fait trop tard, et Justin quatre ans trop tôt ; car l'ordre chronologique adopté par Diodore (XX, 19) doit être préféré à leur témoignage. Ce qui est plus remarquable, c'est la façon dont Appien motive ce fléau des Autariates. A l'entendre, ils avaient, de concert avec Μολιστόμῳ καὶ Κελτοῖς τοῖς Κίμβροις λεγομένοις, voulu faire un coup de main sur Delphes pour piller le sanctuaire, mais le dieu avait déchaîné sur eux la pluie et la tempête, et finalement ce fléau etc. On n'entend parler nulle part ailleurs d'une agression contre Delphes avant celle de 278 ; il est encore moins question d'un chef celte du nom de Molistomos, et ce que les celtisants trouvent à dire sur les Cimbres mentionnés à ce propos paraît plus qu'aventuré.

La situation semble avoir pris cette tournure en Occident pendant qu'Antigone combattait encore en Orient. Il envoya aussitôt son plus jeune fils Philippe contre Phœnix sur l'Hellespont, l'aîné Démétrios dans la Cilicie, afin de reprendre le plus tôt possible les villes de la côte occupées par Léonidas. Démétrios réussit à faire évacuer la Cilicie par les troupes égyptiennes. L'alliance nouée par Antigone avec le roi Nicoclès de Cypre semblait promettre des succès plus grands encore. Mais les événements les plus graves étaient ceux qui se passaient en Grèce, non peut-être à l'insu d'Antigone et sans sa connivence. Polysperchon y avait paru à l'improviste, réclamant le titre de roi pour Héraclès, le fils d'Alexandre et de Barsine. Il invita le jeune prince à quitter Pergame, où il vivait avec sa mère, et à venir auprès de lui en Grèce; il fit appel à tous ceux qu'il savait être dévoués à la maison royale et hostiles à Cassandre, les exhortant à s'unir à lui pour donner l'empire au dernier rejeton du sang d'Alexandre; il écrivit à la ligue des Étoliens de l'appuyer de leurs forces, et leur promit des récompenses de toute sorte lorsque Héraclès serait en possession du trône. Les Étoliens arrivèrent sans se faire prier, avec des forces considérables : c'est qu'il s'agissait pour eux de combattre ce Cassandre qu'ils détestaient, de gagner un riche butin et d'autres avantages. De tous côtés se réunirent les partisans de la maison royale et les ennemis de Cassandre : il y eut bientôt une armée de 20,000 hommes d'infanterie et de près de 1,000 cavaliers; l'or, les armes, les munitions de guerre abondaient et permettaient de continuer les armements; de Macédoine vinrent aussi des nouvelles qui faisaient espérer le succès.

Cependant le roi Ptolémée d'Égypte avait eu vent des négociations secrètes du prince Nicoclès de Paphos[1] avec

[1]) Wesseling (ad Diodor. XX, 21) pense, comme bien d'autres érudits du temps passé, que ce Nicoclès de Paphos n'est autre que Nicocréon, celui à qui Ptolémée avait confié le commandement en chef à Cypre. Engel (*Kypros*, I, p. 368. 496) est aussi de cet avis. L'hypothèse s'accommoderait parfaitement aux circonstances, mais elle est insoutenable, attendu que, d'après Plutarque (*Alex.* 29), Nicocréon était roi de Salamine, probablement le fils de Pnytagoras (Arrian., *Ind.* 18, passage où il faudrait peut-être corriger la leçon Νιθαφὼν ὁ Πνυταγόρου Σαλαμίνιος). Cf. ci-dessus, p. 314.

Antigone; il craignit pour la possession de l'île, où il savait que d'autres princes inclinaient à la défection et que ceux qui avaient été précédemment déjà ses adversaires tenaient des réunions; il s'empressa d'étouffer le danger dans son germe. Il envoya deux des amis, Argios[1] et Callicrate à Cypre, avec mission de supprimer le prince Nicoclès. Tous deux mirent à la voile pour Cypre, y reçurent des troupes du stratège Ménélaos, cernèrent à l'improviste le palais du prince et y pénétrèrent en lui annonçant que tout était découvert et que Ptolémée lui ordonnait de se donner la mort sur-le-champ. Le prince essaya de se justifier, mais n'y réussit pas : il se pendit. Les frères du prince, désespérant de se sauver, se donnèrent aussi la mort. Lorsque l'épouse du prince, Axiothéa, apprit ce qui se passait, elle courut avec un poignard dans l'appartement de ses filles et les perça de coups, afin que leur corps virginal ne fût pas livré aux outrages des ennemis; puis elle convoqua au palais les épouses de ses beaux-frères et leur déclara que la vie n'était plus d'aucun prix ; que, puisque la haine sanguinaire de l'Égyptien les poussait toutes à la mort, il valait mieux se la donner volontairement. Elles fermèrent la porte du gynécée et montèrent sur la terrasse de la maison; en bas, la foule, à la nouvelle de toutes ces horreurs, s'était amassée; aux yeux du peuple, elles immolèrent leurs enfants dans leurs bras, mirent le feu aux charpentes, et, lorsque les flammes en jaillirent, les unes se précipitèrent dans le feu, les autres se poignardèrent : Axiothéa elle-même, après s'être mortellement frappée, se jeta mourante dans l'embrasement. C'est ainsi que finit la dynastie princière de Paphos[2].

Si nous ajoutons encore à ces événements de l'année 310 la paix qui fut probablement conclue entre Antigone et Séleu-

[1]) Vu son âge, cet Argios ne peut être le fils de Ptolémée (PAUSAN., I, 7) : il faudrait admettre que Ptolémée avait eu cet enfant avant son premier mariage en 324. Quant à Callicrate, l'on peut presque affirmer avec certitude que c'est le Samien Callicrate, fils de Bascos, que l'on rencontre dans les inscriptions de Délos publiées par HOMOLLE (*Bull. de corresp. hellén.*, IV, p. 320 sqq.). J'ai donné des détails plus précis sur les deux personnages dans le mémoire *Zum Finanzwesen der Ptolemäer* (Sitzungsber. der Berl. Akad., 2 febr. 1882).

[2]) DIODOR., XX, 21. POLYÆN., VIII, 48.

cos, nous constaterons que dans tout l'empire d'Alexandre régnait une paix nominale, car l'entreprise de Polysperchon en faveur d'Héraclès ne peut guère avoir été approuvée officiellement par Antigone : l'expédition de son fils Philippe sur l'Hellespont était motivée par une rébellion; les efforts du Lagide pour réaliser la délivrance des cités grecques trouvaient leur justification dans la paix de 311, et, si Démétrios chassa les garnisons que le satrape d'Égypte avait mises dans les villes de la Cilicie âpre, c'est sans doute qu'il avait fait valoir la compétence supérieure du pouvoir impérial pour protéger la liberté des cités grecques dans l'empire.

Cette situation était étrange, telle qu'elle pouvait être par ce temps de combinaisons inextricables et de fermentations explosives.

Durant l'année suivante, la paix se maintint encore dans les mêmes conditions. Pour réparer la perte de la Cilicie, le Lagide conduisit sa flotte à Phasélis, prit la ville d'assaut, gagna la Lycie et conquit aussi Xanthos, qu'occupait une garnison d'Antigone; continuant sa navigation, il surprit Caunos, prit de force l'une des deux citadelles de la ville et reçut l'autre à capitulation : tout cela, sous prétexte de délivrer des villes grecques. Il passa ensuite à l'île de Cos, pour de là faire une tentative sur Halicarnasse.

Pendant ce temps, il y avait eu une solution aux affaires de l'Occident. Polysperchon, à ce qu'il paraît, s'était mis en marche au commencement de l'année, à la tête d'une armée considérable, pour ramener en Macédoine le jeune Héraclès en qualité de roi ; Cassandre s'était avancé au-devant de lui; il campait sur le territoire de Tymphæa, non loin de son adversaire [1]. Les dispositions favorables au fils d'Alexandre s'ex-

[1]) C'est à ces conjonctures que fait allusion le chapitre de Théophraste περὶ λογοποιΐας, où le colporteur de nouvelles raconte qu'il sait de source absolument sûre comme quoi Polysperchon et le roi ont battu Cassandre à plate couture et l'ont fait prisonnier; on peut lire la chose, dit-il, sur la figure des autorités de la ville (τὰ πρόσωπα τῶν ἐν τοῖς πράγμασι) : puis il s'écrie : « Pauvre Cassandre ! il est bien malheureux ! Comme la chance a tourné contre lui ! » Le roi ne peut pas être Arrhidée; il faut que ce soit Héraclès, car ce n'est qu'à cette époque qu'Athènes était tout à fait pour Cassandre.

primaient clairement parmi les Macédoniens de l'armée de Cassandre ; il lui sembla dangereux de risquer avec eux une bataille dont l'issue était douteuse pour d'autres raisons encore que la supériorité numérique de l'adversaire. Cassandre tenta la voie des négociations ; il envoya demander à Polysperchon à quoi lui servirait une victoire remportée pour Héraclès ? Il ne pourrait plus agir après cela que d'après la volonté des autres ; lui, Cassandre, serait un ami plus utile : le bâtard d'Alexandre était un obstacle pour eux deux comme pour tous les autres ; s'il savait l'écarter, de quelque façon que ce fût, alors ils seraient tous deux les maîtres de l'Occident et partageraient ; Polysperchon recouvrerait ses possessions en Macédoine[1] ; on mettrait à sa disposition une armée suffisante pour qu'il pût rentrer avec elle dans le Péloponnèse comme stratège de ce pays ; personne après cela n'oserait s'attaquer à leur puissance unie. Cassandre accompagnait ses propositions de riches présents ; il en promettait de plus riches encore : Polysperchon fut acheté pour 100 talents, et il conclut un traité secret. Il invita le jeune prince à un festin. Héraclès, qui appréhendait peut-être quelque mauvais coup, s'excusa sur une indisposition ; Polysperchon se rendit auprès de lui, lui fit des reproches sur sa méfiance et sa froideur. Héraclès se rendit avec lui dans la salle du festin ; après le repas, il fut étranglé : c'était le dernier descendant de la famille royale de Macédoine[2]. Après cela, les deux

[1]) παραχρῆμα μὲν ἀπολήψεται τὰς προγεγενημένας κατὰ Μακεδονίαν δωρεάς... τάς τ' ἐν τῇ Μακεδονίᾳ δωρεὰς ἐκομίσατο (DIODOR., XX, 28, 2 et 3). Je ne sais si j'ai bien compris le sens de δωρεάς : d'après le scoliaste d'Aristophane (ἔστι δὲ δῶρα μὲν τὰ ἐπὶ δωροδοκίᾳ δεδόμενα, δωρεὰ δὲ ἐπὶ τιμῆς. ad *Av.* 510), on est en droit d'entendre par là des présents, mais des présents consistant probablement en terres, et l'on peut très bien interpréter dans ce sens les expressions de Diodore (XV, 91, 1. XVI, 3, 4. XIX, 86, 1), bien que, dans ces passages, l'intention de corrompre ne soit pas exclue le moins du monde. Les δωρεαί dont il est question ici ressemblent tout à fait aux offres faites à Eumène et qui ont été mentionnées ci-dessus (p. 191), d'après Diodore (XVIII, 50) : λαβεῖν δωρεὰς πολλαπλασίους ὧν πρότερον ἦν ἐσχηκὼς καὶ σατραπείαν μείζονα κ. τ. λ. Même les distinctions militaires qu'Eumène a droit d'accorder, καυσίας ἀλουργεῖς καὶ χλαμύδας, sont appelées δωρεαί par Plutarque (*Eumen*. 8).

[2]) DIODOR., XX, 28. PAUSAN., IX, 7. PLUT., *De fals. pud.* p. 530. Le crime fut consommé (ἐν θοίναισιν) à Trampya (LYCOPHR., *Alex.* 800, cf. TZETZES, *ibid.*). Justin (XV, 2) est inexact : seulement, il fait la remarque

généraux réunirent leurs armées ; Polysperchon recouvra ses possessions en Macédoine, et, conformément au traité, reçut 4,000 hommes d'infanterie macédonienne et 500 cavaliers thessaliens ; il enrôla de plus tous ceux qui voulurent le suivre : c'est avec ces forces qu'il leva son camp pour se rendre par la Béotie dans le Péloponnèse. Les Béotiens lui refusèrent le passage, et il se vit forcé de gagner le territoire des Locriens pour y passer le reste de l'hiver.

Nous n'avons aucun renseignement sur la conduite que tint, après ce traité entre Polysperchon et Cassandre, le stratège Ptolémée, qui avait trahi la cause de son oncle et s'était attaché à Cassandre ; en tout cas, c'en était fait de ses espérances de principauté hellénique. Nous pouvons bien conjecturer que ce fut avec son appui que les Péloponnésiens et les Béotiens refusèrent le passage à l'armée de Polysperchon, mais nous n'avons aucun moyen de savoir s'il quitta la Grèce sur l'invitation de Cassandre ou de sa propre initiative, pour chercher fortune ailleurs. Il s'embarqua avec ses troupes à Chalcis et se rendit auprès du Lagide à Cos ; celui-ci le reçut avec des honneurs tout particuliers. Mais bientôt il vit avec déplaisir la grande affabilité du stratège envers ses troupes, ses présents aux capitaines, ses efforts visibles pour capter la faveur de la multitude, et il crut devoir prévenir des intrigues plus dangereuses : il fit arrêter le stratège et le força à boire la ciguë ; ses troupes furent apaisées par des présents et versées dans l'armée égyptienne. On peut admettre que le Lagide agit à cette occasion d'accord avec Cassandre ; le neveu d'Antigone avait rendu assez de services à tous les deux en trahissant la cause de son oncle ; désormais il ne pouvait être qu'un obstacle[1].

Avec son armée grossie par l'incorporation des troupes du stratège Ptolémée, le satrape d'Égypte se prépara à l'attaque d'Halicarnasse, où se trouvait une garnison d'Antigone : le siège dut commencer vers la fin de l'année 309. Démétrios

que la mère d'Héraclès, Barsine, fut mise à mort en même temps que lui. Dion Chrysostome (LXIV, p. 599) s'exprime d'une façon fort embrouillée : « Héraclès, fils d'Alexandre, ne fut pas roi, mais on l'apporta sans l'ensevelir à Olympias, et, après qu'elle l'eut pleuré, elle mourut elle-même ».

[1]) Diodor., XX, 27.

accourut pour dégager la ville, et Ptolémée se vit forcé bientôt de battre en retraite sur Myndos[1].

Si Antigone avait subi les pertes les plus graves en Europe par la trahison de Ptolémée et de Polysperchon, du moins ses fils, Démétrios et Philippe, avaient remporté de grands succès en Asie; l'un avait réprimé les tentatives faites par le satrape d'Égypte pour s'affranchir, l'autre avait reconquis les pays sur l'Hellespont, où Phœnix s'était révolté. La paix subsistait toujours nominalement, mais à chaque instant l'orage pouvait éclater. On devait s'attendre à ce qu'Antigone réalisât son ancien plan de passer en Europe. Le danger le plus pressant et le plus grave était alors pour Lysimaque; l'Hellespont serait franchi facilement, et de la Chersonnèse le chemin de la Thrace était ouvert, puisque les fortifications de Cardia n'étaient construites que pour protéger la riche presqu'île contre les Thraces; de ce côté on n'avait plus rien à craindre, attendu que les tribus thraces étaient soumises. Lysimaque résolut de fonder une ville sur l'isthme qui relie la presqu'île au continent; il l'établit à moitié chemin entre Cardia et Pactye, de sorte qu'elle barrait également la route allant de l'Hellespont à l'intérieur du pays; la plus grande partie des habitants de Cardia fut transportée dans la nouvelle ville de Lysimachia[2].

Nous arrivons à l'année 308. Aussitôt que la saison le permit, Ptolémée quitta avec sa flotte la station de Myndos, traversa les Cyclades[3], débarrassa Andros de la garnison enne-

[1]) Diodore ne fait pas mention de ce siège d'Halicarnasse; Plutarque (*Demetr.* 7) le place immédiatement après le retour de Démétrios, qui revint de Babylone en 312. Comme, l'année suivante, Ptolémée fait voile de Myndos, l'affaire d'Halicarnasse doit avoir eu lieu à la fin de l'année.

[2]) Diodor., XX, 29. Pausan., I, 9, 10. Les édits d'Antiochos III (dans Appian., *Syr.* 2 et Diodor., XXIX, 5 ed. Dindorf) nous renseignent sur l'importance de la ville.

[3]) Il est possible que ce soit à cette époque qu'a été fondé le κοινὸν τῶν νησιωτῶν dont on a eu connaissance tout récemment, grâce aux recherches heureuses de savants français. Du moins, la dédicace d'un vase d'or du poids de 433 1/2 drachmes, de Πτολεμαῖος Λάγου Μακεδών, nous reporte au temps où Ptolémée n'avait pas encore pris le titre de roi. Cette indication se trouve dans l'inventaire du trésor du temple de Délos, document des plus intéressants que Homolle a publié et commenté d'une façon magistrale dans le *Bulletin de correspondance hellénique* (VI, [1882] p. 1 sqq.).

mie qui y tenait encore, et aborda à l'isthme de Corinthe. Corinthe et Sicyone étaient encore entre les mains de Cratésipolis, la veuve d'Alexandre; Ptolémée la fit sommer de se rendre, mais ses mercenaires déclarèrent qu'il fallait défendre les deux villes. Elle était à Corinthe : elle loua les excellents sentiments de ses soldats, qu'elle avait souvent éprouvés, et déclara qu'elle ne céderait à aucun prix; que, pour plus de sécurité, elle allait faire venir des renforts de Sicyone. Elle envoya en secret des émissaires à Ptolémée; pendant la nuit, des hommes armés parurent devant les portes de l'Acrocorinthe on crut que c'étaient ceux de Sicyone et on les introduisit: c'était des troupes égyptiennes que Cratésipolis avait appelées. C'est ainsi que Corinthe et Sicyone tombèrent au pouvoir de Ptolémée. Ptolémée envoya de là une proclamation affirmant qu'il était venu pour délivrer les villes helléniques, et invitant ces dernières à l'appuyer; il réclama aux Péloponnésiens des vivres et de l'argent; il espérait que le mot magique de liberté enthousiasmerait aussitôt les Grecs en sa faveur. Mais ils avaient été trop souvent leurrés de cette façon, et ils n'envoyèrent ni vivres, ni subsides. Irrité, dit-on, de leur conduite, Ptolémée abandonna l'œuvre de délivrance et conclut avec Cassandre un traité de paix, d'après lequel chacun garderait ce qu'il possédait; puis il laissa une forte garnison à Sicyone et Corinthe sous les ordres de Cléonidas, et retourna en Égypte[1]. On ne peut admettre l'exactitude des motifs avancés, alors même que Ptolémée se serait exprimé de cette façon dans une proclamation aux Grecs; dans tous les cas, s'il avait cru possible d'étendre sa puissance sur la Grèce, Ptolémée n'aurait pas considéré l'intérêt de son allié. Mais, comme Cassandre venait justement de céder, pour la forme, le Péloponnèse à Polysperchon, Ptolémée agissait peut-être d'accord avec Cassandre, afin de frustrer le vieux Polysperchon d'une possession qui aurait pu lui rendre quelque influence; s'il en avait voulu aux possessions immédiates de Cassandre, il se serait tourné du

[1]) Diodor., XX, 37. Polyæn., VIII, 58. Il prit aussi Mégare, et c'est là qu'il invita le philosophe Stilpon à le suivre en Égypte (Diog. Laert., II, 115) : cependant, la ville retomba au pouvoir de Cassandre. (Voy. ci-dessous, p. 401).

côté d'Athènes, où il aurait trouvé plus de sympathies que dans le Péloponnèse. Quoi qu'il en soit, ce ne fut pas son mécontentement à propos de l'indifférence des Péloponnésiens qui fut cause qu'il ne fit pas d'autre tentative pour s'approprier la péninsule. S'il conclut un traité avec Cassandre et retourna en toute hâte en Égypte, c'est qu'il y fut décidé par un événement survenu en Afrique, et qui était réellement pour lui de la plus haute importance. C'est la première fois que les successeurs d'Alexandre entrent en rapport avec l'extrême Occident.

Il s'était constitué en Sicile une puissance hellénique d'un caractère tout particulier. Depuis près de cent ans, cette île et la Grande-Grèce avaient vu sévir, avec plus de fureur que dans n'importe quel pays de population hellénique, la lutte entre la tyrannie, l'oligarchie et l'ochlocratie; chacun de ces partis employait des bandes de mercenaires qui, sans patrie et sans attache aucune, sans autre mobile que l'appât du butin et du lucre, faisaient la guerre par métier et fournissaient à tous les aventuriers l'occasion d'essayer leurs talents et de tenter la fortune. Tel était Agathocle, fils de Carcinos, potier de profession, capable par son intelligence des actions les plus hardies et les plus étonnantes, d'un brillant talent militaire, doué de cette force de volonté, de cette dureté et de cette ténacité dans l'action qui atteint sûrement au but. Dans cette époque si riche en caractères énergiques et rudes, en événements bizarres et pour ainsi dire excentriques, on trouverait difficilement un caractère de plus grande valeur, un usurpateur plus audacieux, un conquérant plus téméraire que cet Agathocle. La faveur d'un Syracusain, qui avait été élu stratège pour la guerre contre Agrigente, le fit avancer au grade de capitaine : la mort du stratège et la main de sa veuve lui donnèrent la richesse et la considération parmi les citoyens de la ville. Syracuse avait conservé le gouvernement démocratique établi par Timoléon, mais dans son sein dominait le parti oligarchique d'Héraclide et de Sostratos; une nouvelle guerre, à laquelle Agathocle prit part comme commandant, lui parut une occasion favorable de tenter quelque chose contre les oligarques; sa cause eut le dessous, il fut exilé. Il erra partout

avec un certain nombre de soldats, cherchant un nouvel emploi quelque part : les Crotoniates et les Tarentins le chassèrent après l'avoir pris à leur service ; il voulut alors essayer de faire la guerre pour son propre compte. Sostratos assiégeait Rhégion : Agathocle fit aussitôt un appel à tous ceux que les oligarques avaient exilés, pour les inviter à défendre avec lui la cause de la liberté ; il débloqua Rhégion et marcha sur Syracuse. Il y régnait une confusion extrême ; les partis y luttaient avec le dernier acharnement : enfin le peuple exigea qu'Agathocle fût rappelé, nommé stratège et gardien de la liberté. Il établit son pouvoir par les moyens les plus cruels : tous les partisans du gouvernement précédent, les citoyens les plus distingués et les plus riches, furent exécutés ou proscrits par centaines ; il régna absolument par la terreur. Les mercenaires, la populace, pillaient et dissipaient les biens des riches : ils nommèrent Agathocle, qu'ils admiraient, général avec des pouvoirs absolus ; c'est sur eux et sur le peuple des petites villes rurales qu'il s'appuya : à partir de ce moment, il travailla avec une activité infatigable et une intelligence hors ligne à satisfaire ses sujets et à consolider sa puissance.

Mais elle devait bientôt subir une épreuve plus difficile. Les oligarques chassés de Syracuse avaient été accueillis à Agrigente, et avaient su entraîner le peuple à la guerre contre Agathocle ; on fit de grands préparatifs, on chercha des alliés et on décida un prince spartiate à accepter le commandement : les Tarentins le soutinrent avec 20 navires, soi-disant pour délivrer la Sicile. Mais la violence du Spartiate et les dissensions des alliés paralysèrent l'entreprise, et le Carthaginois Hamilcar amena par son intervention, entre Agrigente et Agathocle, une paix d'après laquelle Carthage gagnait Himère, Sélinonte, Héraclée, et Syracuse se réservait l'hégémonie sur les autres villes de l'île. Cela se passait en 313. L'oligarchie dominante de Carthage repoussa cette paix signée par son général, parce qu'elle donnait une puissance dangereuse à leur rival en Sicile, à un despote audacieux et déjà si fort ; elle fit des préparatifs de guerre. Agathocle, de son côté, ne resta pas en arrière ; une attaque de ce dernier contre Messana fut le signal de l'explosion en 312. L'année suivante, les Carthaginois envoyèrent

une grande armée en Sicile; Agathocle fut heureux dans les commencements, mais ensuite il fut battu, abandonné par tous ses alliés et forcé de se retirer dans Syracuse; toute la Sicile, à l'exception de cette seule ville forte, était entre les mains des Carthaginois. Alors Agathocle conçut le dessein hardi de passer en Afrique et d'attaquer les Carthaginois dans leur propre pays, tandis qu'une garnison suffisante, sous les ordres de son frère Antandros, devait défendre Syracuse. Il se procura autant d'argent qu'il lui fut possible; les trésors des temples, le patrimoine des orphelins, les caisses des négociants, le superflu des riches, tout fut confisqué; le moindre murmure était puni avec la dernière rigueur; on ramassa de tous côtés des vaisseaux et des provisions; on choisit les meilleurs des mercenaires, et les cavaliers reçurent l'ordre de se tenir prêts avec leur armes, leur équipement et leur harnachement: c'est dans l'été de 310 que cette expédition aventureuse s'embarqua sur 60 vaisseaux, qui échappèrent heureusement à la flotte punique. On aborda sur la côte libyenne, à l'endroit qu'on appelait les Carrières: un sacrifice fut offert aux divinités de la Sicile, Déméter et Perséphone, et la flotte fut livrée aux flammes en leur honneur. Maintenant il fallait vaincre. Tout concourait à faciliter la tâche de l'audacieux conquérant et à allumer les convoitises de son armée mercenaire; le pays entier était comme un jardin, couvert des magnifiques maisons de campagne des riches négociants carthaginois : ici des vignobles, des bois d'oliviers, des parcs artistement arrosés; là de belles prairies, de plantureux pâturages avec des troupeaux de bœufs d'une grande beauté, des champs de blé, des forêts bien entretenues; à l'arrière-plan, les montagnes; tout ce paysage, parsemé de villes, offrait l'image riante de la paix la plus profonde. Bientôt on fut maître des points les plus rapprochés; Agathocle occupa aussitôt la plaine, pour attendre les Carthaginois et les forcer à livrer bataille. L'État, sous un sévère gouvernement aristocratique, constamment divisé en partis par la jalousie d'un petit nombre de familles en possession de fortunes princières, dirigé avec une extrême prévoyance et une sévérité méfiante par une sorte d'inquisition d'État, comme celle qui se forma plus tard à Venise dans des

conditions semblables, mit en campagne deux armées, commandées par des généraux pris dans deux familles ennemies : les généraux devaient se surveiller l'un l'autre. Hannon périt dans la bataille; Bomilcar s'enfuit, pour être plus sûr, une fois de retour à Carthage, d'être nommé seul et unique commandant. La victoire donna au Syracusain un butin immense et de nouvelles conquêtes; il marcha contre Tunis pour l'assiéger en 309. Carthage était dans la consternation : on enleva les ornements d'or des temples[1] pour les envoyer à Tyr, la métropole ; on croyait que les dieux étaient irrités parce que depuis longtemps on avait nourri et immolé des enfants étrangers au lieu des plus chers parmi les enfants des familles indigènes ; les autorités choisirent deux cents enfants des premières familles et les placèrent dans les bras ardents du Moloch punique : les parents en immolèrent volontairement près de trois cents.

Agathocle était déjà en possession de la plaine ; il avait occupé les montagnes qui entourent Carthage ; plus de deux cents villes du littoral lui avaient rendu hommage. Mais il n'osait pas encore attaquer la capitale, ville très populeuse et solidement fortifiée ; il se rendit dans le pays haut pour le soumettre. Les meilleures nouvelles venaient de Sicile : non seulement Syracuse s'était bien tenue, mais les assiégeants étaient repoussés, leur général avait été pris, exécuté, et on envoyait sa tête à Agathocle. Ce dernier investit la capitale de plus en plus étroitement ; les Carthaginois, qui avaient essayé de faire une sortie, furent repoussés avec les pertes les plus sanglantes. L'année suivante, une deuxième victoire d'Agathocle, en anéantissant les 1,000 Grecs qui formaient le noyau de l'armée carthaginoise, sembla avoir enfin épuisé la puissance de l'adversaire au point qu'Agathocle put croire à la possibilité d'un assaut sur Carthage. Son armée ne lui parut sans doute pas suffisante pour cette lutte suprême et difficile : il lui fallait un grand nombre de nouveaux mercenaires. Mais où les trouver si vite? La flotte punique commandait encore la

[1]) τοὺς ἐκ τῶν ἱερῶν χρύσους ναόυς (DIODOR., XX, 14). Nous ne saurions dire si c'étaient précisément des « modèles » de temples.

mer, de sorte qu'il ne pouvait faire venir des soldats ni de la Sicile, ni de la Grande-Grèce, ni du Péloponnèse ; il hésitait à enrôler des hommes dans les tribus africaines, qui manquaient de l'essentiel, c'est-à-dire de l'habitude des armes[1]. Agathocle finit par trouver un excellent expédient.

En 312, comme il a été dit, Ophélas[2], gouverneur de Cyrène pour Ptolémée Lagide, s'était révolté, en s'appuyant sur l'antipathie souvent exprimée des Cyrénéens pour la domination égyptienne : les démêlés de Ptolémée avec Antigone lui avaient permis de maintenir sa situation ; il se peut que, dans la paix de 311, la liberté de la Pentapole ait été reconnue avec celle de tous les États grecs, sans que la chose eût paru incompatible avec la domination d'Ophélas[3]. Dans les années suivantes, Ptolémée n'avait pas eu le loisir de penser à reconquérir la Cyrénaïque ; il lui importait davantage de gagner les États helléniques de l'Asie-Mineure et de la Grèce en jouant le rôle de libérateur. Pendant ce temps, la puissance d'Ophélas grandissait, et sa domination s'étendait jusqu'à l'autel des Philènes, la frontière punique, dans l'angle sud-est de la grande Syrte ; il avait à son service une nombreuse armée de mercenaires et songeait à étendre sa puissance au delà. C'est en ce moment qu'Orthon vint de Syracuse à Cyrène en qualité d'ambassadeur, et l'invita, au nom de son maître, à faire la guerre aux Barbares ; Agathocle était disposé, en retour, à lui céder toute la Libye : il se contentait de la Sicile, et n'avait porté la guerre en Afrique que pour ne pas être plus longtemps gêné ou

[1]) Sur ces événements, nous n'avons, en fin de compte, que les relations de Diodore et de Justin, qui proviennent l'une et l'autre de Douris.

[2]) Sur cet Ophélas, en dehors de ce qui a été rapporté au cours de la narration (ci-dessus, p. 100.336.364), nous n'avons à peu près aucun renseignement. On voit par Arrien (*Ind.* 18) qu'il était natif de Pella, fils de Silénos, et qu'il avait pris part en 325 aux triérarchies pour la flotte de l'Indus. Ophélas l'Olynthien, mentionné dans [Aristot.], *Œconom.* II, 36, n'est pas, par conséquent, celui de Pella.

[3]) Justin (XXII, 7) et Orose (IV, 1, 6) appellent Ophélas *regem Cyrenes*, ce qui ne doit pas être une inexactitude. Diodore (XX, 40) dit κυριεύων τῶν περὶ Κυρήνην πόλεων ; Plutarque (*Demetr.* 14), Κυρήνης ἄρξαντα. On avait dû songer naturellement à restaurer l'ancienne royauté des Battiades, qui n'existait plus, il est vrai, depuis 150 ans, mais sous laquelle le pays avait été grand et prospère.

menacé dans la possession de cette île magnifique ; s'il était ambitieux, l'Italie plus voisine lui servirait à étendre sa domination, tandis que la Libye était séparée de la Sicile par une mer immense et dangereuse ; il ne songeait pas à réunir ce que la nature avait séparé ; à Cyrène revenait de droit la souveraineté de la Libye. Ophélas écouta ces discours et d'autres semblables de l'envoyé avec la plus grande satisfaction ; il envoya avec lui des ambassadeurs à Agathocle pour contracter une alliance et s'empressa de faire des préparatifs ; il envoya aussi à Athènes pour inviter la ville à une alliance, car son épouse Eurydice était une Athénienne de la famille de Miltiade[1], et, du reste, la ville était bien disposée pour lui, à cause de différentes attentions qu'il avait eues pour elle. Beaucoup d'Athéniens, quantité d'Hellènes d'autres villes, suivirent ses recruteurs : ils se promettaient un riche butin dans l'opulent pays des Carthaginois ; ils espéraient obtenir des clérouchies dans la partie la plus fertile de la Libye ; ils désiraient vivement émigrer et quitter pour toujours leur malheureuse patrie, qui ne semblait plus pouvoir leur offrir ni le repos, ni la liberté, ni même l'espérance.

Lorsque les préparatifs furent terminés, Ophélas marcha avec son armée vers l'ouest : il avait plus de 10,000 hommes d'infanterie, 600 cavaliers, 100 chars de guerre montés par plus de 300 conducteurs et combattants. Outre ces troupes régulières, il avait environ 10,000 de ce qu'on appelait des irréguliers : beaucoup d'entre eux emmenaient leurs femmes et leurs enfants ; on eût cru voir une immense colonie cherchant d'autres pénates. Après dix-huit jours de marche, on atteignit Automala, la dernière ville du territoire cyrénéen. On suivit ensuite une vallée bordée de rochers et on pénétra dans le désert de la Syrte, en passant devant la caverne dite de Lamia. Le manque d'eau et de vivres, une chaleur torride, les bêtes féroces qui suivaient l'armée et dévoraient les traînards, des serpents venimeux, de la couleur du sable du désert et échappant aux

[1]) ἡ Μιλτιάδου μὲν ἀπόγονος τοῦ παλαιοῦ (PLUT., *Demetr.* 14). C'était peut-être une fille du Miltiade qui fut l'οἰκιστὴς de la colonie attique envoyée dans l'Adriatique (BÖCKH, *Securkunden*, nº XIV a, p. 222 et 245).

regards pour blesser d'autant plus sûrement; bientôt après, des fièvres mortelles, l'épuisement des troupes, une mortalité effrayante, le découragement général : telles sont les épreuves que traversa Ophélas dans une marche de plus de deux mois, jusqu'au moment où il amena son armée à Agathocle. Il établit son camp à côté de celui des Syracusains. Agathocle envoya des vivres en quantité, pour permettre aux troupes alliées de se remettre de leurs souffrances, et donna à Ophélas, comme une sorte d'otage, son fils Héraclide, jeune homme d'une grande beauté: sachant qu'Ophélas était adonné au vice contre nature de la pédérastie, il recommanda à son fils d'être aimable avec Ophélas, tout en lui résistant, et d'attendre un jour déterminé par lui pour accorder au prince les dernières faveurs. Lorsque presque tous les soldats cyrénéens se furent dispersés dans le pays, à la recherche du fourrage et des vivres, Agathocle réunit son armée : Ophélas est un traître, lui dit-il ; il abuse de l'enfant qui lui a été confié; ce n'est pas dans l'intérêt général, c'est dans son propre intérêt qu'il veut combattre. Après ces accusations et d'autres semblables, il fit prendre les armes à ses troupes et les conduisit contre le camp des Cyrénéens : Ophélas tenta en vain de se défendre ; il périt en combattant[1]. Privées de leur chef, les troupes de Cyrène furent obligées de se rendre et entrèrent au service d'Agathocle. Il envoya à Syracuse ceux qui étaient impropres au service : une tempête dispersa les vaisseaux, dont beaucoup coulèrent bas; d'autres furent brisés contre les îles Pithécuses; un petit nombre seulement gagna la Sicile[2].

Il n'est pas intéressant pour nous de suivre les opérations de la guerre autour de Carthage[3]; les entreprises d'Agathocle échouent à partir de ce moment: l'année suivante, il est forcé de se rendre à Sélinonte, pour réprimer des insurrections en

[1]) DIODOR., XX, 40. 42. THEOPHR., *Hist. plant.* IV, 3. POLYÆN., V. 3. Justin (XXII, 7) dit : *itaque cum ad belli societatem cum ingenti exercitu ipse venisset, Agathocles blando adloquio et humili adulatione, cum sæpius simul cœnassent adoptatusque filius ejus ab Ophella esset, incautum interfecit.*

[2]) DIODOR., XX, 44.

[3]) Je renvoie à l'excellent ouvrage de HOLM (*Geschichte Siciliens*, II, p. 287 sqq.), en me contentant de faire observer que, d'après ZECH (*Astronom. Untersuchungen*, 1853, p. 34 et 47), l'éclipse de soleil survenue au

Sicile; revenant en toute hâte en Afrique, il subit une grave défaite, suivie d'un soulèvement de ses troupes; il part secrètement, laissant à l'armée ses deux fils; ces derniers voient les troupes cyrénéennes se révolter contre eux; le jour anniversaire de la mort d'Ophélas, elles massacrèrent les deux jeunes gens.

Par l'expédition lointaine d'Ophélas, la Cyrénaïque avait perdu son souverain, sa direction et la plus grande partie de sa puissance. C'est sans doute cette nouvelle qui avait décidé le Lagide à revenir du Péloponnèse dans son royaume. Son traité avec Cassandre, d'après lequel les deux chefs se reconnurent réciproquement la possession des États grecs qu'ils occupaient, montrait assez clairement qu'il voulait cesser d'être le champion de la liberté hellénique. Cyrène était naturellement le premier objet de ses soucis et de ses vœux : c'était ou jamais le moment favorable de la reconquérir. Il envoya son beau-fils Magas[1] avec une armée pour occuper de nouveau le pays : sa soumission s'effectua sans lutte sérieuse ; toute la contrée jusqu'au Catabathmos, la frontière de l'Égypte, semble avoir été replacée sous l'autorité de Ptolémée.

début de l'expédition d'Afrique (Diodor., XX, 5, 5) tombe le 10 août 310, et qu'Agathocle rentra au pays après quatre années de guerre (ἔτος τέταρτον πολεμούμενος ... ἔλαθεν ἐκπλεύσας κατὰ τὴν δύσιν τῆς Πλειάδος, χειμῶνος ὄντος. Diodor., XX, 69, 5), c'est-à-dire en novembre 306.

[1]) ἔτει πέμπτῳ μετὰ τὴν ἀπόστασιν [de 312] εἷλε Κυρήνην (Pausan., I, 6, 8). Dans Pausanias, il est vrai, le fait se trouve placé après la bataille d'Ipsos ; mais, comme le remarque avec raison Thrige (*Res Cyren.* p. 217), c'est bien ici qu'il faut le mettre. Magas était un fils de ce Philippe — probablement fils d'Amyntas — qui commandait une phalange en 334 (Arrian., I, 14, 2) ; sa mère, Bérénice, femme distinguée par son esprit et ses qualités, était venue en Égypte pour accompagner Eurydice, fille d'Antipater, que celui-ci envoyait épouser le Lagide. Elle était la petite-nièce d'Antipater, la petite-fille de son frère Cassandre ; sa mère s'appelait Antigone (Schol. Theocrit., XVII, 61). Le même scoliaste (*ibid.*, 34) appelle son père Lagos, de sorte qu'elle serait sœur de père de Ptolémée. Du reste, Ptolémée n'eut pas besoin pour l'épouser de se séparer d'Eurydice, la sœur de Cassandre ; Bérénice l'accompagnait déjà à titre d'épouse dans l'expédition maritime de 309 ; elle mit au monde dans l'île de Cos Ptolémée Philadelphe, et elle avait déjà eu une fille en 316. D'après l'expression d'Agatharchide (Athen., XII, p. 550) : Μάγαν βασιλεύσαντα Κυρήνης ἔτη πεντήκοντα (jusque vers 260), on pourrait croire que Magas portait déjà le titre de roi ; c'est l'avis de Thrige (p. 223) et la chose n'est pas en soi invraisemblable, attendu qu'il y avait encore d'autres rois soumis à Ptolémée (cf. Philemon, *Fr. incert.* 50).

Avec le rétablissement de l'ordre, une nouvelle ère de prospérité s'ouvrit en peu de temps pour ce riche pays.

C'était incontestablement pour Ptolémée un gain décisif. Mais son expédition maritime de deux années lui en avait valu un second non moins important. Il est vrai que ses projets de délivrance, si fièrement proclamés et qui avaient rempli le monde grec de si grandes espérances, avaient été stériles pour la liberté, mais le traité conclu avec Cassandre, en garantissant leurs possessions respectives en Grèce, permettait à la Macédoine et à l'Égypte de se donner la main dans ce pays; ces deux États, avec Lysimaque, qui n'avait certainement pas hésité à se joindre à cette alliance, avec la position formidable de ce dernier sur l'Hellespont, avec la flotte égyptienne qui pouvait s'appuyer sur Andros et sur Cos, formaient une ligue défensive qui semblait assurer pour toujours les affaires de l'Europe contre toute velléité dangereuse de la part d'Antigone.

Il était visible que la direction des grandes affaires passait de plus en plus dans les mains du Lagide. Un fait de cette année (308) nous montre que les derniers débris de la maison royale étaient disposés à se confier à lui. Outre Thessalonice, l'épouse de Cassandre, il ne restait, en fait de descendants du roi Philippe, que sa fille Cléopâtre, la veuve du roi Alexandre d'Épire ; elle résidait à Sardes depuis près de quinze ans. Autrefois elle avait cherché à prendre de l'influence sur les affaires de l'empire par un mariage avec Léonnatos et avec Perdiccas, mais tous deux étaient morts avant l'accomplissement de leur union ; Cassandre avait ensuite demandé sa main, mais elle le détestait comme l'ennemi de sa maison ; Lysimaque avait aussi été refusé par elle ; Antigone lui-même et Ptolémée avaient sollicité sa main ; après l'extinction de la descendance mâle de la maison royale, une union avec elle pouvait, à ce qu'il semblait, donner des droits au diadème. Le vieil Antigone lui était antipathique, et pourtant, à Sardes, elle était en son pouvoir. C'est au Lagide, au fidèle compagnon d'armes de son frère, qu'elle accorda sa main : elle devait s'évader de Sardes, venir auprès de lui et l'épouser. Mais déjà Antigone avait donné les instructions nécessaires au gouver-

neur de Sardes ; elle fut arrêtée dans sa fuite et ramenée : peu de temps après, on la trouva morte, assassinée par quelques-unes de ses esclaves. Antigone fit arrêter ces dernières ; elles furent convaincues de meurtre et exécutées : le cadavre de la reine fut inhumé, par son ordre, avec tous les honneurs dus à son rang. Personne néanmoins ne douta qu'il ne fût l'auteur de l'attentat[1].

Sa situation était mauvaise ; pendant ces années de paix, l'habile politique de ses adversaires l'avait fait reculer de plus en plus, et chaque année augmentait l'insubordination, la fermeté et les prétentions de ceux qu'il avait voulu, en sa qualité d'administrateur de l'empire, obliger à la soumission ; encore un pas de plus en arrière, et la partie était perdue pour lui.

C'est justement ce principe sur lequel il s'était appuyé que ses adversaires avaient toujours contesté : ils en avaient maintenant doublement le droit, puisqu'il n'y avait plus de légitime héritier de la couronne dont il pût représenter le droit et la majesté, au nom duquel il eût pu administrer l'empire. L'unité de l'empire, qu'il avait pu faire reconnaître encore en principe dans la paix de 311, n'existait plus pour ses adversaires depuis que le sang authentique de la famille royale était tari : qu'est-ce qui pouvait subsister encore, si ce n'est le système territorial ?

C'est ainsi que les tendances s'affirmaient l'une en face de l'autre dans toute leur incompatibilité. Il ne s'agissait pas d'une simple question de titre ; de la solution du problème posé dépendaient les plus grands intérêts pratiques, la situation légale de l'immense empire d'Alexandre, l'avenir des pays et des peuples qu'il avait réunis en un tout grandiose : des deux côtés on devait sentir qu'il s'agissait de l'existence même ; et, pour trancher la question, il n'y avait ni tribunal, ni procédure, ni loi reconnue de tous.

[1]) Diodor., XX, 37. Mais comment Ptolémée, qui avait déjà épousé Bérénice et qui tenait à elle, pouvait-il avoir envie d'épouser Cléopâtre ? Depuis Philippe et Alexandre, ce n'était pas chose rare d'avoir plusieurs femmes, et une union avec Cléopâtre pouvait d'autant mieux être considérée comme une formalité, comme un mariage politique, qu'elle approchait de la cinquantaine.

Il n'est guère possible d'admettre qu'il n'y ait pas eu de négociations entre les chefs sur tout cela. Elles ne pouvaient servir pourtant qu'à accentuer la contradiction. A supposer que d'un côté on eût proposé un congrès, pour amener ou une sentence arbitrale, ou une entente, comme celle qui se fit entre les principaux chefs aussitôt après la mort d'Alexandre, il ne pouvait manquer de se produire de l'autre côté une protestation contre la compétence d'un tribunal arbitral et l'opportunité d'un congrès pour lequel on n'avait ni forme arrêtée ni base incontestée. On aurait pu recourir à la prérogative traditionnelle des Macédoniens, de confirmer par leurs acclamations le droit de celui qui héritait de la couronne, et, par analogie, maintenant qu'il n'y avait plus d'héritier vivant, accorder aux Macédoniens en armes le droit d'élire librement un nouveau souverain; mais il y avait là manifestement une pétition de principe, le postulat de l'empire, qui, d'après ses adversaires, avait cessé d'exister avec le sang royal. Du reste, à quels Macédoniens devait-on reconnaître ce droit? Serait-ce à la soi-disant armée impériale que commandait Antigone? Sans doute, les Macédoniens d'Antigone avaient autrefois mis en accusation et proscrit Cassandre; mais ni Cassandre ni ses amis n'avaient reconnu ce jugement, et Antigone lui-même, en acceptant la paix de 311, avait dû le méconnaître de fait. Alors devait-on convoquer tous les Macédoniens en armes? Chaque potentat avait des Macédoniens dans son armée, sur ses territoires, jusqu'aux cataractes du Nil et jusqu'aux forteresses de la frontière sur l'Indus et l'Iaxarte; comment chacun d'eux aurait-il pu permettre à ses Macédoniens de se réunir, comme relevant immédiatement de l'empire, pour établir une autorité suprême sur laquelle personne n'avait de prétention légitime et dont le droit et la puissance avait passé aux différentes fractions de la nation?

Il y aurait eu un moyen de prévenir la redoutable collision qui était visiblement imminente. On peut être certain que le Lagide n'aura rien négligé pour le recommander. Antigone, avec ce qu'il détenait de territoire, avait le rôle le plus difficile : en effet, il s'agissait pour lui de forcer à faire ses volontés ceux qu'il ne pouvait considérer que comme des usurpateurs,

tandis que ceux-ci, s'en tenant simplement à la défensive contre lui, pouvaient être prêts à lui reconnaître sur ses territoires le même droit qu'ils s'arrogeaient sur les leurs. S'il est vraisemblable que des ouvertures dans ce sens ont été faites à l'administrateur de l'empire, il est tout aussi certain qu'il les a repoussées.

Quelqu'ardent que fût son désir de ceindre son front du diadème d'Alexandre, il avait assez de prudence et d'empire sur lui-même pour s'abstenir, ou du moins pour ajourner une démarche qui aurait servi aussitôt d'occasion et de justification à ses rivaux pour s'élever eux-mêmes de la même façon. Le fait que l'on continua de supputer le temps d'après les années du jeune Alexandre, de celui qui avait été assassiné, et de frapper les monnaies à son effigie, prouve que la fiction légale continuait d'être en vigueur; Antigone n'y gagnait rien, ses rivaux n'y perdaient rien; la question théorique restait pendante jusqu'à nouvel ordre.

Il n'était déjà plus possible de la résoudre par des arguments de droit, ni par des moyens diplomatiques; c'était devenu une simple question de puissance, qui devait être tranchée par les armes.

Antigone avait laissé prendre à ses adversaires une avance assez considérable. Séleucos avait tout l'Orient, Babylone qui formait un centre assuré, et, à l'ouest, peut-être tout le territoire qui s'étend jusqu'à la ligne de l'Euphrate. Avec la possession de Cypre, de Cyrène, avec ses flottes considérables qui lui assuraient la mer Égée et avaient fait sentir sa puissance à la côte méridionale et occidentale de l'Asie-Mineure, le Lagide était un ennemi doublement redoutable depuis qu'il s'était réconcilié avec Cassandre. Celui-ci avait la Macédoine avec la Thessalie; l'Épire, sous le gouvernement d'Alcétas, était à peu près à sa disposition; l'Eubée, Thèbes, Athènes, Mégare, obéissaient à ses phrourarques. Le fait que Ptolémée occupait Andros, l'Acrocorinthe et Sicyone, et que Cassandre et lui s'étaient garanti mutuellement la possession de ce qu'ils tenaient en Grèce, formait un trait d'union entre eux, et mettait à leur disposition les ressources et les recrues des États helléniques. Lysimaque, uni avec eux, couvrant l'Hellespont avec Lysi-

machia, possédant une influence prédominante à Byzance, achevait le blocus politique d'Antigone.

Un seul fait suffit pour nous montrer qu'il voyait tout et prenait ses mesures en conséquence, avec prudence et sûreté. Nous le voyons tout d'abord occupé de la construction de la nouvelle ville d'Antigonia sur l'Oronte; en y établissant le centre de sa puissance, dans une position qui menaçait également les régions de l'Euphrate et du Nil, il révèle la manière dont il concevait sa politique. Il avait fondé une seconde Antigonia, paraît-il, à l'époque où il avait formé le dessein de passer en Europe (313); celle-là, il l'établit sur le point de la côte de la Troade où la baie de Beshika, voisine de l'entrée de l'Hellespont, offre une station à l'abri de la violence de ses courants. De là il lui était facile de tenir en respect la Thrace, malgré Lysimachia ; pour dominer la côte propontique de l'Asie-Mineure, il eût fallu que la Thrace fût, comme du temps de Philippe et d'Alexandre, dans la même main que la Macédoine. Néanmoins, ce territoire thrace pouvait devenir dangereux en ce que Lysimaque pouvait être soutenu, même du côté de la mer, par ses alliés Cassandre et Ptolémée. La circonstance la plus menaçante pour Antigone était que la Macédoine et la Grèce se donnaient la main dans l'Hellade. Il ne pouvait pas laisser se consolider là un pareil état de choses; le premier acte de son offensive devait être de rompre la chaîne dans laquelle on l'enserrait. Il pouvait se tourner de ce côté sans violer la paix de 311 ; il restait absolument dans l'esprit de l'empire et agissait en vertu de son autorité en intervenant en faveur de la liberté des Hellènes, que cette paix avait garantie.

CHAPITRE TROISIÈME

308-306

Les États grecs. — Les ligues étolienne, béotienne, arcadienne. — Le Péloponnèse. — Athènes sous Démétrios de Phalère. — Plan d'Antigone pour la délivrance de la Grèce. — Caractère de Démétrios. — Son expédition en Grèce. — Son débarquement. — Sièges de Mégare et de Munychie. — Restauration de la liberté d'Athènes. — Demétrios à Athènes. — Différend entre Antigone et Ptolémée. — Commencement de la guerre de Cypre. — Siège de Salamine. — Bataille navale. — Démétrios vainqueur. — Antigone roi.

Pour savoir ce que la paix de 311 entendait par liberté des États helléniques, il suffit de voir ce qui s'était passé depuis, d'abord dans l'Hellade elle-même. Le mot magique de liberté devait cependant continuer de séduire les esprits et d'enflammer les cœurs ; chacun n'était occupé que de ce qui lui manquait à cette heure, et de ce qu'il croyait avoir possédé autrefois.

Dans un certain sens, ces républiques municipales pouvaient encore être libres ou le redevenir ; mais une véritable indépendance n'était guère possible pour aucune d'elles. Elles étaient entourées de puissances trop supérieures en force ; et, quoique pleines de soldats aguerris et de mercenaires, ces petites républiques étaient trop pauvres pour lever des armées considérables, trop jalouses les unes des autres et trop haineuses pour s'unir par des alliances loyales, leur bourgeoisie trop dégradée pour qu'on pût espérer un état de choses radicalement amélioré. Leur temps était passé ; il eût fallu des formes monarchiques imposantes pour donner de la cohésion à cette vie trop mobile, qui s'usait et se détruisait elle-même ; mais,

chaque fois qu'on en avait essayé, elles n'avaient pu prendre racine dans ce monde grec, qui ne connaissait que le particularisme et la vie municipale. Ces mêmes qualités qui rendaient les Grecs si incomparablement aptes à devenir le levain, le ferment qui allait transformer les peuples de l'Asie et les pousser en avant, les rendaient incapables de suivre, dans des États indépendants, le développement de la vie nouvelle; les types traditionnels de leur organisation sociale, en contradiction avec les théories des hommes politiques, les tendances du temps, les vœux et les idées des particuliers, et même avec les ressources et les moyens de ces petits États, étaient devenus des formes vides et gênantes, quelque chose de paralysé et de paralysant, une fiction mensongère, méprisable et méprisée.

L'histoire nous a transmis de nombreux symptômes de la confusion des affaires helléniques à cette époque. Tous les partis en vue sur la grande scène politique ont en Grèce des adhérents; leurs luttes s'y répètent en petit : ici comme là on voit se succéder du jour au lendemain les victoires, les défaites, des victoires nouvelles, des vengeances sanglantes, des représailles furieuses. Des généraux étrangers y paraissent, pillent le pays, s'en vont; d'autres les suivent pour punir, piller de nouveau, et laisser ensuite les partis à leur exaspération réciproque. Des tyrans, avec ou sans le nom; des aventuriers qui ne cherchent que butin, domination, jouissances; des bandes de mercenaires qui attendent qu'on les enrôle; des garnisons étrangères qui ne respectent ni loi ni morale, ni la propriété ni la sainteté de la famille; des proscrits ramenés par la force des armes et placés par elle à la tête de l'État; des traîtres gorgés de richesses; les masses appauvries, immorales, indifférentes pour les dieux et la patrie; une jeunesse assauvagie par le métier de mercenaires, usée par les filles de joie, détraquée par les philosophies à la mode; une dissolution universelle, une agitation bruyante, une exaltation fiévreuse à laquelle succède déjà la détente et l'hébétude, tel est le tableau déplorable de la vie grecque d'alors.

Heureuses les villes helléniques de l'Asie-Mineure, de la Thrace, des îles, du Pont : leur liberté est déjà réduite à



l'autonomie communale[1]; pour tout le reste, elles sont dans la dépendance soit d'Antigone, soit de Lysimaque, soit de «dynastes» ou tyrans nationaux; heureuses Rhodes, Cyzique, Byzance, à qui leur situation particulière d'États commerciaux, leur politique prudente et modérée, assure une neutralité respectable; heureuse la Sicile, où le grand aventurier Agathocle a galvanisé de nouveau la fibre politique par des victoires en Afrique ; heureuse la Grande-Grèce elle-même, où la riche Tarente, avec son gouvernement sage et maître de lui, donne même aux petites villes le sentiment qu'elles ont encore un point d'appui! Mais dans l'Hellade, dans le Péloponnèse, il n'y a plus que des scories; dans les villes, grandes et petites, plus que misère croissante, dissolution politique, désespoir: des milliers de leurs habitants sont allés rejoindre Ophélas, pour chercher le repos et la paix dans la lointaine Libye et oublier leur patrie dans un monde nouveau.

Il n'y a qu'un seul point où la situation ne soit pas aussi misérable, le pays des Étoliens. Ces populations grossières, braves, avides de butin, libres et sûres dans leurs montagnes, continuent de résister à la puissance menaçante de la Macédoine; fortifiée par cette lutte, leur Ligue antique se développe sous une forme qui se montre bientôt la seule capable d'assurer leur salut contre des puissances monarchiques d'une force bien supérieure; ils gardent leur indépendance, et, avec leur constitution élastique et simple, ils sont le seul peuple libre de la Grèce. Depuis un temps immémorial, ils ont vécu en mésintelligence avec leurs voisins de l'ouest, les Acarnaniens; presque toujours ils ont été les provocateurs et les spoliateurs; ils ont même été une fois déjà leurs maîtres et les

[1]) Cette opinion s'appuie sur l'ordre adressé par le roi Philippe Arrhidée aux citoyens d'Érésos (ap. CONZE, *Reise auf der Insel Lesbos*, p. 35) au sujet des condamnations prononcées par le peuple, et sur le décret honorifique en l'honneur de Malousios (G. HIRSCHFELD in *Archäol. Zeitung*, 1875, p. 153), décret dans lequel le synédrion des villes groupées autour d'Ilion envoie à plusieurs reprises des ambassades à Antigone avant qu'il ne soit roi, et encore après qu'il l'est devenu, ὑ[πὲρ] τῆς ἐλευθερίας καὶ αὐτονομίας τῶν πόλεων τῶν κοινονουσῶν τοῦ ἱεροῦ (Voy. ces deux documents dans l'*Appendice* de l'*Histoire d'Alexandre*, p. 772 sqq. 783 sqq.).

ont forcés à adhérer à leur Ligue; mais aujourd'hui l'Acarnanie, arrachée aux Étoliens par les Macédoniens, est devenue un camp retranché, une citadelle de la Macédoine contre l'Étolie. Les Locriens semblent unis d'une manière plus constante aux Étoliens, notamment ceux d'Amphissa, qui rougissent de leur nom d'Ozoles et aiment mieux porter celui d'Étoliens[1].

La Béotie avait aussi, depuis les temps les plus anciens, une constitution fédérale à laquelle participaient d'abord quatorze, puis onze villes; la supériorité de Thèbes l'avait fait oublier, mais la forme s'était conservée. Lors de la prise de cette ville en l'année 335 et de sa destruction par les villes alliées longtemps opprimées, la confédération avait repris une importance politique : elle s'attacha à partir de ce moment à la Macédoine ; mais, lorsque Cassandre retourna à Thèbes, en 316, la vieille querelle se ranima; la Ligue passa du côté des adversaires, et, lorsque Polysperchon d'accord avec Cassandre voulut se jeter sur le Péloponnèse, elle alla jusqu'à lui opposer une force armée. La Ligue se composait de huit villes, dont les petites localités dépendaient comme protégées; de même que les Étoliens avaient pour président un stratège, les Béotiens avaient pour chef un archonte de la Ligue béotienne. La situation du pays et l'inimitié de Thèbes, qui, gardée par une garnison macédonienne, tenait pour Cassandre, ne permit pas à la Ligue de devenir forte. Les territoires les plus voisins, ceux des Phocéens, des Locriens septentrionaux, des Thessaliens, étaient tout à fait dans la main des Macédoniens[2].

La ligue des Arcadiens semble avoir eu encore moins de consistance : la ville fédérale, Mégalopolis, était toujours macédonienne de cœur; elle était attachée à Cassandre et avait repoussé en 318 l'assaut de Polysperchon, pendant que d'autres villes arcadiennes, notamment Tégée, Stymphale, Orchomène, tenaient en 314 contre Cassandre; nous ne savons pas au juste

[1]) PAUSAN., X, 38, 2. C'est avec raison que SCHORN (*Geschichte Griechenlands*, p. 28) fait remarquer que les Étoliens cherchaient à étendre leur puissance non seulement par *sympolitie*, mais encore par *symmachie*, et que leur alliance avec les Éléens notamment était de cette dernière sorte.

[2]) BÖCKH, *Corp. Inscr. Græc.*, I, p. 726 sqq.

s'il y avait en Arcadie des garnisons macédoniennes[1], ni dans quelles villes; dans tous les cas, l'appel que fit Ptolémée en 308 pour demander qu'on l'aidât à délivrer les villes grecques avait été adressé aussi aux Arcadiens, mais n'avait pas eu d'effets appréciables.

Les épouvantables désordres des années de guerre, de 316 à 311, avaient surtout éprouvé les pays des côtes, Argos, l'Achaïe, l'Élide; ces derniers étaient enfin, en l'année 308, au pouvoir les uns de Cassandre, les autres de Polysperchon, qui, allié désormais avec le premier, était venu dans le Péloponnèse et avait occupé les villes de l'Achaïe. Mégare avait été cédée par Ptolémée à Cassandre, et avait, comme Argos, une garnison macédonienne; la Messénie, elle aussi, et l'Élide autrefois dévouée à Antigone, étaient sans doute occupées de la même façon : il n'y avait plus de troupes égyptiennes qu'à Corinthe et à Sicyone. Plus d'une fois déjà, la pensée de réunir le Péloponnèse sous une même souveraineté avait été sur le point de se réaliser; c'eût été un grand bienfait pour ces États, qui, séparés par une prétendue liberté, tombaient au pouvoir tantôt de l'un, tantôt de l'autre.

Étrange était dans ce temps-là la situation de Sparte: les anciennes lois et formes politiques de Lycurgue y subsistent encore, mais l'esprit en est perdu et il n'en reste plus trace; la plus honteuse immoralité y règne; la bourgeoisie est réduite à quelques centaines de citoyens à peine; la loi de Lycurgue, respectée en apparence, est un mensonge; plus le cercle d'idées dans lequel on devait se mouvoir était étroit, plus les sentiments étaient grossiers; les lettres et les sciences, consolation et espérance des autres Hellènes, étaient toujours bannies de Sparte. Au point de vue des affaires du temps, Sparte ne présente guère d'autre intérêt que d'être, avec son territoire du Ténare, le centre général de recrutement pour tous les partis : de nobles Spartiates ne songent qu'à partir comme condottieri ; le fils du vieux roi Cléomène II, Acrotatos, conduit lui-même vers 315 une armée de mercenaires à Tarente

[1]) Le fait est vraisemblable, d'après ce que l'on aura occasion de dire à propos de l'expédition de Démétrios.

et en Sicile, et révolte ceux même pour le compte duquel il fait la guerre par sa cruauté et ses vices contre nature. Il revient déshonoré à Sparte et meurt avant d'avoir pu succéder à son père ; à la mort de celui-ci (309), Cléonyme, digne frère d'Acrotatos par ses mœurs et son orgueil, réclame la couronne ; la Gérousie se décide pour Areus, le jeune fils d'Acrotatos, et, quelques années après, Cléonyme entre avec ses mercenaires au service de Tarente, pour y déshonorer le nom spartiate par des actions encore plus odieuses que celles de son frère. Chez eux, la puissance des rois, depuis que l'État n'existe plus comme puissance militaire, est réduite à peu près à rien ; l'éphorat règne oligarchiquement, et l'oligarchie ne cherche, sous le manteau des défuntes lois de Lycurgue, que le repos et les jouissances ; rien n'est plus éloigné d'elle que la pensée, qui aurait été justifiée par la désorganisation de l'Hellade et la guerre renaissante des partis, de ressaisir l'antique hégémonie, ne fût-ce que dans le Péloponnèse.

C'est Athènes qui nous donne l'idée la plus nette de ce temps misérable. Que de fois, depuis la bataille de Chéronée, le parti dominant, la politique de la république, n'ont-ils pas changé ! Enfin, dans l'automne de 318, la victoire de Cassandre avait donné à l'État une forme qui était tout ce qu'on voudra, sauf une démocratie. Celui que le peuple élut comme administrateur de l'État et que Cassandre accepta, était Démétrios, fils de Phanostratos de Phalère ; il avait grandi dans la maison de Timothée, et avait été formé par l'enseignement de Théophraste aux sciences et à la politique ; c'était un homme qui avait autant de talent que de vanité, d'une culture littéraire étendue, sans caractère en politique, du reste, un homme pratique, qui savait se faire partout sa place. Il se peut que, dans ses premières années, il ait vécu en philosophe, que sa table ait été assez frugale et qu'il n'y ait fait figurer « que des olives au vinaigre et du fromage des îles [1] ». Même lorsque plus tard il fut devenu maître de la

[1]) C'est ainsi que le représentent les renseignements qui nous sont parvenus sur son compte. Il faut dire que plus ils sont précis et pittoresques, plus ils mettent en défiance. Tout ce que l'on raconte à Athènes, ou sur Athènes, ou comme venant d'Athènes, à cette époque et dans l'âge suivant,

ville, il se montra, disent les uns, bienveillant, intelligent, excellent homme d'État; mais d'autres lui reprochent de n'avoir employé aux besoins de l'administration et de l'armée [1] que la moindre partie des revenus de la ville, qu'il avait fait monter, avec l'appoint des subsides égyptiens et macédoniens, jusqu'à 1200 talents, et d'avoir dépensé le surplus soit pour les fêtes publiques et le faste extérieur, soit en orgies et débauches. Cet homme qui, par ses préceptes, voulait être le restaurateur des mœurs à Athènes, les corrompit lui-même par ses exemples plus que suspects [2]. Tous les jours, dit-on, il tenait table ouverte, invitait chaque fois un grand nombre de convives, et surpassait par la dépense de ces festins les Macédoniens eux-mêmes, comme il surpassait pour l'élégance les Cypriotes et les Phéniciens. On aspergeait la salle avec du nard et de la myrrhe; on semait des fleurs sur le plancher; les appartements étaient décorés de tapis et de peintures de grand prix; sa table était choisie et abondante, au point que l'esclave chef de cuisine, qui bénéficiait des restes, put au bout de deux ans, avec l'argent de ces menus profits, acheter trois propriétés. Démétrios, ajoute-t-on, aimait le commerce secret des femmes et les visites nocturnes aux jolis garçons; il abusa d'enfants de condition libre et séduisit les épouses des hommes les plus haut placés; tous les adolescents enviaient Théognis, qui était l'objet de son amour immonde : le privilège de s'abandonner à lui passait pour si enviable, que chaque jour, quand il faisait sa promenade après dîner dans la rue des Trépieds, les plus jolis garçons s'y réunis-

si spirituelles que soient les anecdotes, sont du commérage politique et littéraire.

[1]) L'inscription publiée par W. Vischer (*Kleine Schriften*, II, p. 87) nous apprend qu'il a été cinq fois stratège, une fois hipparque. Cf. Polyæn., IV, 7, 6.

[2]) Douris (*fr*. 26 ap. Athen., XII, p. 542) s'exprime comme il suit : ὁ τοῖς ἄλλοις τιθέμενος θεσμοὺς Δημήτριος καὶ τοὺς βίους τάττων, ἀνομοθέτητον ἑαυτῷ τὸν βίον κατεσκεύαζεν. Diogène Laërce (V, 75) est d'accord avec lui : τὸ ἐπὶ τῆς ἀρχῆς αὐτοῦ ἐπέγραψαν ἀνομίας. Le Démétrios qui fut archonte en Ol. CXVII, 4 est bien Démétrios de Phalère : Diodore (XX, 27) le dit, et c'est ce qui résulte également du fragment précité de Douris et du vers d'un poète boursouflé inséré dans ce même fragment. Pausanias (I, 25, 6) l'appelle tyran d'Athènes.

saient pour s'offrir à sa vue [1]. Il était très recherché dans sa mise, se teignait les cheveux en blond, se fardait, s'oignait le corps d'huiles précieuses : il montrait constamment un visage aimable et cherchait à plaire à tout le monde.

Ces deux choses, la légèreté la plus coquette et la plus abandonnée, et la culture délicate, aimable et spirituelle, qu'on a désignée depuis du nom d'atticisme, sont les traits caractéristiques de la vie d'Athènes à l'époque. C'est une affaire de bon ton de visiter les écoles des philosophes; l'homme à la mode est Théophraste, le plus adroit des disciples d'Aristote, sachant rendre populaire la doctrine profonde de son illustre maître, réunissant mille, deux mille élèves autour de lui, plus admiré, plus heureux que ne le fut jamais son maître. Cependant ce Théophraste et quantité d'autres professeurs de philosophie à Athènes étaient éclipsés par Stilpon de Mégare. Quand Stilpon venait à Athènes, les artisans quittaient leurs ateliers pour le voir; quiconque pouvait accourait pour l'entendre; les hétaïres affluaient à ses leçons, pour voir et pour être vues chez lui, pour exercer à son école cet esprit piquant par lequel elles charmaient tout autant que par leurs toilettes séduisantes et l'art de réserver leurs dernières faveurs. Ces courtisanes jouissaient de la société habituelle des artistes de la ville, peintres et sculpteurs, musiciens et poètes ; les deux plus célèbres auteurs comiques du temps, Philémon et Ménandre, louaient publiquement dans leurs comédies les charmes de Glycère et se disputaient publiquement ses faveurs, sauf à l'oublier pour d'autres courtisanes le jour où elle trouvait des amis plus riches qu'eux. De la vie de famille, de la chasteté, de la pudeur, il n'en est plus question à Athènes; c'est tout au plus si on en parle encore ; toute la vie se passe en phrases et

[1]) Phèdre (VI, 1) décrit ces mœurs en termes élégants :

Demetrius
Athenas occupavit imperio improbo.
Ut mos est vulgi passim et certatim ruunt :
Feliciter subclamant. Ipsi principis
Illam osculantur, qua sunt oppressi, manum ;
Quin etiam resides et sequentes otium,
Ne defuisse noceat, repunt ultimi,
In quis Menander...
Unguento delibutus, vestitu adfluens
Veniebat gressu languido et delicato etc.

en traits d'esprit, en ostentation, en activité affairée; Athènes met aux pieds des puissants l'hommage de ses louanges et de son esprit, et accepte en retour leurs dons et leurs libéralités; plus elle devenait oligarchique, plus elle était servile; l'État jouait devant les rois et les puissants le rôle de parasite, de flatteur famélique, et ne rougissait pas d'acheter des éloges et des plaisirs au prix de sa propre honte. On ne craignait que l'ennui ou le ridicule, et l'on avait les deux à satiété. La religion avait disparu, et l'indifférentisme de la libre-pensée n'avait fait que développer davantage la superstition, le goût de la magie, des évocations et de l'astrologie; le fond sérieux et moral de la vie, chassé des habitudes, des mœurs et des lois par le raisonnement, était étudié théoriquement dans les écoles des philosophes et devenait l'objet de discussions et de querelles littéraires; les deux systèmes qui donnèrent le ton dans les siècles suivants, le stoïcisme et l'épicurisme, naquirent en ce temps-là à Athènes[1].

Rien n'a été peut-être plus pernicieux pour Athènes que cette paix de dix ans dont elle jouit sous l'autorité de Démétrios; avec la lutte des partis avait disparu aussi le dernier frottement, la dernière excitation qui pût offrir encore quelque intérêt sérieux aux esprits; elle avait fait place à un marasme écœurant et immoral; l'esprit public était perdu sans retour, et la liberté renaissant encore une fois ne devait plus être qu'une caricature chez les descendants des preux de Marathon. Sans doute, dit-on, la domination de Démétrios développa la prospérité matérielle de l'État; son adversaire Démocharès le reconnaissait lui-même[2]: Démétrios, dit-il, était très fier du commerce lucratif que faisait la ville, de l'abondance de toutes les choses nécessaires à la vie; mais il ne rougissait pas d'avoir dépouillé sa patrie de sa gloire et de n'agir que d'après les ordres de Cassandre. Athènes paraît surtout avoir tiré beaucoup de bénéfices de l'extraordinaire

[1]) C'est dans les fragments des comiques, de Ménandre particulièrement, que se trouvent les traits caractéristiques de l'état moral d'Athènes à cette époque.

[2]) Polyb., XII, 13, 12. Cicéron (*Rep.* II, 1) dit aussi : *postremo exsanguem jam et jacentem rem doctus vir Phalereus sustentasset.*

affluence des étrangers attirés par la civilisation, les hétaïres, la science, les arts et le commerce. Les commandes affluaient dans les ateliers des artistes : en trente jours, dit-on, 360 statues furent élevées par décret du peuple au seul Démétrios[1], et les artistes athéniens travaillaient pour les cours des potentats et pour les nouvelles villes qu'ils fondaient. Le commerce dut être, vers ce temps, plus animé que jamais et rivaliser avec celui de Rhodes, de Byzance et d'Alexandrie. La population de l'Attique, d'après un recensement qui eut lieu probablement sous l'archontat de Démétrios (309), montait à 21,000 citoyens, 10,000 étrangers, 400,000 esclaves[2] : c'était un chiffre considérable pour un territoire d'un peu plus de 40 milles carrés.

Si l'on estime la valeur d'un gouvernement d'après le bien-être matériel du peuple, l'éloge que se décernait Démétrios à lui-même dans ses *Mémoires*, et que plusieurs historiens anciens confirment[3], ne paraîtra pas immérité. Mais c'en

1) Diog. Laert., V, 75. Cf. Wachsmuth (*Die Stadt Athen*, I, p. 711), qui cite aussi les inscriptions trouvées à Éleusis et à Æxone et provenant de ces statues élevées à Démétrios.

2) Sur ce recensement de la population, voy. Böckh, *Staatshaushaltung*, I², p. 52. On a trouvé exagérés les chiffres que donne Athénée (VI, p. 272) d'après Ctésiclès. En effet, des 12,000 citoyens qui, après la guerre Lamiaque, furent privés du droit de cité par Antipater et transportés en Thrace, une grande partie avaient été plus tard employés à peupler Antigonia en Asie; d'où venait donc ce grand nombre d'habitants? On dut à coup sûr accorder la naturalisation à bien des gens et ménager bien des intrus; être citoyen d'Athènes, de la ville civilisée par excellence, était encore un privilège fort apprécié. On a prétendu aussi que l'estimation des revenus de la ville à 1,200 talents (estimation empruntée à Douris) n'était pas moins exagérée que le chiffre de la population. Il est de fait que l'on ne comprendrait pas des recettes aussi élevées, en un temps où il n'y avait plus un seul État fédéral qui payât tribut, si l'on ne supposait des sommes allouées à titre de subsides.

3) Strabon (IX, p. 398) a puisé dans les Ὑπομνήματα de Démétrios (ἃ συνέγραψε ἐπὶ τῆς πολιτείας) sa conviction que ὃς οὐ μόνον οὐ κατέλυσε τὴν δημοκρατίαν, ἀλλὰ καὶ ἐπηνώρθωσε. Élien (*Var. Hist.* III, 17) dit : Ἀθήνησιν ἐπιφανέστατα ἐπολίτευσεν (cf. Diodor., XVIII, 74. Cic., *Legg.* II, 25, III, 6 etc. Diog. Laert., V, 75 : πολλὰ δὲ καὶ κάλλιστα τῇ πατρίδι ἐπολιτεύσατο etc., etc.). Cependant, le témoignage du comique Timoclès (ap. Athen., VI, p. 245) vaut la peine d'être relevé et opposé à ces éloges : il dit que l'on devait tenir les portes ouvertes, afin que les convives fussent en pleine lumière au cas où, conformément à la nouvelle loi, le gynæconome viendrait les compter,

était fait de l'importance politique de l'État athénien ; Démétrios gouvernait d'après les instructions de Cassandre, avec les formes administratives, intactes en apparence, de la démocratie, en s'efforçant de faire croire qu'il avait été porté à la haute position qu'il occupait et qu'il y était maintenu par la confiance de ses concitoyens. Son gouvernement, absolument anti-démocratique, s'immisçait jusque dans les affaires les plus privées : il fonda l'institut des *gynæconomes* ou gardiens des femmes, qui surveillaient, d'accord avec les Aréopagites, les réunions tenues dans les maisons à propos de mariages et d'autres fêtes ; il fixa le nombre des convives qui pouvaient se trouver réunis, fit des cuisiniers des espions veillant sur l'application de ses lois somptuaires ; il créa sous le nom de *nomophylaques* des fonctionnaires spéciaux, qui devaient veiller à ce que les lois fussent appliquées par les magistrats, alors que, dans des temps meilleurs, la participation du peuple à la vie publique avait été pour cela une garantie suffisante [1]. Il est possible que ces mesures et d'autres semblables fussent conformes aux théories politiques qu'il doit avoir exposées dans ses écrits : elles étaient du reste justifiées, du moment que les Athéniens en étaient satisfaits.

Mais, dès l'année 312, lorsque Ptolémée, le neveu d'Antigone, eut abordé en Béotie et se fut approché des frontières de l'Attique, un parti anti-macédonien avait commencé à s'agiter ; Démétrios avait été forcé d'envoyer en Asie des ambassadeurs, avec mission de traiter officiellement de la paix avec Antigone. Là-dessus survint la paix de 311, qui proclamait la liberté des États helléniques, mais Cassandre ne s'en soucia guère, et sa garnison resta à Munychie; les promesses de Ptolémée n'eurent pas plus d'effet, et, après la convention conclue entre les deux potentats, l'ordre de choses existant à Athènes fut confirmé à nouveau et sembla assuré pour l'avenir.

On ne s'est pas douté probablement à Athènes qu'Anti-

et il ajoute que ce fonctionnaire ferait mieux de visiter les maisons de ceux qui n'ont rien à manger.

[1]) Voy. Böckh, *Ueber den Plan der Atthis des Philochoros* (Abhandl. der Berl. Akad. 1832) p. 27.

gone n'en devait être que moins disposé à laisser cet état de choses s'établir d'une manière durable ; la première condition de réussite pour son plan était qu'il restât secret. Son entreprise n'était pas inspirée par un goût particulier pour la liberté d'Athènes et des États helléniques en général, mais elle devait réussir d'autant plus sûrement et avoir une action d'autant plus profonde qu'il réaliserait plus complètement ces promesses de liberté si souvent répétées, et cela, dans le sens qu'y attachaient ceux à qui on les faisait. Comme s'il n'avait eu que ce but unique, il résolut d'envoyer dans l'Hellade une flotte assez importante pour être assuré du succès ; lorsqu'on proposa, dans son conseil de guerre, de garder Athènes comme le vrai boulevard contre la Grèce, il déclara que le meilleur et le plus inattaquable des boulevards serait l'affection d'Athènes, et que d'Athènes, ce phare gigantesque vers lequel se tournaient les regards du monde entier, sa gloire rayonnerait sur tout l'univers[1]. Il nomma son fils Démétrios chef de cette expédition, qui devait prendre la mer au printemps de 307. Ce choix ne pouvait être plus heureux.

Parmi les Diadoques et leurs fils les Épigones, il n'en est pas un qui fût aussi complètement l'image du temps que ce Démétrios ; on dirait que chez lui se sont fondus en un même tout les éléments du caractère macédonien, oriental et hellénique. La vigueur martiale et l'énergie austère du soldat, la souplesse enchanteresse et spirituelle de l'atticisme, les goûts voluptueux, allant jusqu'à l'oubli de soi-même, des sultans asiatiques, tout cela vit en même temps dans sa personne, et l'on ne sait ce qu'on doit le plus admirer en lui, de son énergie, de son génie ou de sa légèreté. Il aime en toutes choses l'extraordinaire, que ce soit la folle témérité, l'esprit d'aventures, la débauche, les plans gigantesques ou les coups d'audace : traverser le monde comme un météore lumineux dont l'éclat éblouit tous les yeux, ou voler sur l'aile de la tempête à travers la mer, le regard fixé sur l'immensité, voilà son plaisir : le repos seul lui est insupportable; la jouissance ne fait que raviver en lui l'aiguillon du désir, et la force exubé-

[1]) Plut., *Demetr.* 8.

rante de son corps et de son esprit réclame sans cesse un labeur nouveau, une témérité nouvelle, un nouveau danger, où il risque le tout pour le tout. Il vénère son père avec une admiration filiale ; c'est le seul sentiment durable qu'il ait au cœur : tout le reste n'est pour lui qu'une attache d'un moment et, en somme, chose parfaitement indifférente. Aimer, pour lui, c'est jouir ; il ne connaît pas, comme Alexandre, le beau et profond sentiment de l'amitié : ses goûts, ses espérances et sa destinée changent du jour au lendemain comme des caprices. Ce n'est pas une grande et unique pensée qui dirige et remplit sa vie et son activité ; il n'a pas, comme Alexandre, la pleine conscience de sa vocation, de l'énergie qu'il puise en elle et pour elle, et qui le rend capable de vaincre le monde : il hasarde, il lutte, il domine pour jouir, plongé en plein dans les joies de l'orgie, d'une force qu'il tourne vers n'importe quel objet. Ce qu'il conquiert, ce qu'il fonde, ce qu'il appelle à la vie, est pour ainsi dire l'œuvre du hasard ; son centre, son but à lui, c'est sa propre personnalité : c'est un caractère fait pour la biographie, non pour l'histoire [1].

Une seule idée favorite surnage et repasse sans cesse dans son esprit : ce peuple athénien, dont le glorieux passé l'a émerveillé dans son enfance, dont il admire l'esprit et la finesse, les artistes et les philosophes ; ce peuple que les hommes cultivés du monde entier s'accordent à célébrer ; ce peuple esclave et dégénéré aujourd'hui, il voudrait lui rendre la liberté ; il voudrait mériter la gloire, la plus grande qui soit au monde, de délivrer Athènes, d'être célébré par les Athéniens comme leur sauveur. Constamment cette image plane devant ses yeux ; il ne pense qu'à Athènes ; il désire ardem-

[1]) Diodore (XX, 92) le caractérise de la façon suivante : « Il avait la taille et la beauté d'un héros, et cette beauté était rehaussée par la pompe royale dont il s'entourait. Aussi, tout le monde se pressait sur son passage pour le contempler. Avec cela, il avait le goût de la magnificence, et, dans son orgueil, il méprisait non seulement le commun des hommes, mais même les autres souverains ; et ce qui le fit le plus remarquer, c'est qu'il passa les loisirs de la paix dans l'ivresse des banquets et au milieu des danses et des jeux. En un mot, il imitait la manière de vivre de Dionysos, lorsque, suivant la tradition consacrée, ce dieu vivait parmi les hommes ; mais, en temps de guerre, il était sobre et d'une grande activité, et il conservait dans ses actions la même force de corps et d'esprit ».

ment voir Athènes ; tout dans cette ville lui est cher, admirable, rayonnant de la splendeur suprême ! Quelle gloire pour lui quand il ira chez les Athéniens et qu'il proclamera devant eux la liberté ! S'il apparaît alors sur la place publique de la splendide cité, dans ses temples, dans ses portiques, comme le peuple louera sa beauté comme il applaudira au charme de ses discours, comme il joindra son nom à ceux d'Alcibiade et d'Aristogiton, comme il le couronnera et l'entourera de ses acclamations ! Et lui-même, comme il échangera de bon cœur les lauriers de ses victoires en Orient contre les couronnes que la libre Athènes lui consacrera !

Et voilà que l'ordre de son père l'appelle à Athènes, avec mission de lui apporter la délivrance ! Que lui importe ce que la politique ordonne, ce qu'elle permet et ce qu'elle défend ? c'est avec enthousiasme qu'il reçoit l'ordre de son père, l'ordre qui lui fournit l'occasion d'accomplir le vœu suprême de sa vie. Il veut apparaître digne et puissant aux yeux des Athéniens : une flotte de 250 voiles l'accompagne ; il a à sa disposition 500 talents d'argent, de nombreux soldats, des machines de guerre, des armes, des ressources abondantes et de toute nature. C'est ainsi qu'il s'embarque à Éphèse [1].

Il arrive à Sounion sans avoir rencontré d'obstacles; là, il laisse la plus grande partie de sa flotte jeter l'ancre à l'abri du promontoire, puis, avec vingt navires choisis, il gouverne le long de la côte, comme s'il allait à Salamine [2]. Du haut de l'acropole d'Athènes, on voit cette brillante escadre ; on croit que ce sont des vaisseaux de Ptolémée qui se rendent à

1) Diodor., XX, 45.

2) πέμπτῃ φθίνοντος Θαργηλιῶνος (Plut., *Demetr*. 8), dans l'année de l'archonte Charinos (Ol. CXVIII, 1). D'après la Table d'Ideler (*Handb.* I, p. 387), ceci correspondait dans le calendrier julien au 12 juin 307 ; mais les calculs d'Ideler sont fondés sur l'hypothèse que l'on employait à Athènes depuis Méton le cycle d'intercalation de cet astronome. Or, Usener (*Rhein. Mus.* XXXIV [1879], p. 388 sqq.) a démontré que le cycle métonien n'avait été adopté qu'en Ol. CXVI, 3 et 4, deux années qui, d'après les inscriptions (C. I. Attic., II, n° 234 et 236), ont été *toutes deux* embolismiques : encore a-t-on été obligé par la suite d'ajouter et d'intercaler des jours pour rester d'accord avec le cours de la lune. Il est actuellement impossible de déterminer la date exacte, en style julien, de l'arrivée de Démétrios à Athènes.

Corinthe, puis on les voit virer de bord et gouverner vers le Pirée ; on prend des dispositions pour les laisser entrer dans le port intérieur. Ce n'est qu'alors qu'on s'aperçoit de l'erreur: on court aux armes pour se défendre, mais déjà Démétrios a pénétré par l'entrée non barrée du port ; il se montre à la multitude armée, sur le pont du vaisseau amiral, dans tout l'éclat de ses armes ; il fait signe aux Athéniens de se taire et d'écouter, et fait proclamer par un héraut qu'il a le bonheur d'être envoyé par son père Antigone pour délivrer Athènes, chasser la garnison macédonienne et rendre aux Athéniens la constitution et les lois de leurs pères[1]. Là-dessus, les Athéniens déposent leurs boucliers et applaudissent ; ils poussent de grands cris de joie, l'appellent leur sauveur, leur bienfaiteur ; ils l'invitent à débarquer et à accomplir ses promesses.

Cependant Démétrios de Phalère et Dionysios, le phrourarque de Munychie, ont garni de troupes les murailles et les tours du Pirée; ils réussissent à repousser les premières attaques, mais ensuite les troupes débarquées gagnent du terrain ; à chaque pas qu'elles font en avant grandit le nombre de ceux qui passent de leur côté : le Pirée est au pouvoir de Démétrios. Dionysios s'enfuit à Munychie, et Démétrios de Phalère rentre précipitamment dans la ville. L'agitation la plus fiévreuse y règne ; il est évident que tout va s'écrouler ; le maître de la ville commence à être inquiet pour sa sûreté personnelle et croit avoir à craindre les citoyens plus encore que le vainqueur. Il envoie dire au stratège Démétrios qu'il est prêt à rendre la ville, et qu'il implore sa protection. Son ambassade est accueillie avec la plus grande bienveillance : le stratège fait répondre que son estime pour le caractère personnel et les brillantes qualités de l'administrateur d'Athènes est trop grande pour qu'il ait la moindre envie de le mettre en danger. C'est avec ce message qu'il envoie dans la ville le Milésien Aristodémos, un des amis, qui est chargé en plus de veiller à la sûreté de l'homme si cruellement éprouvé et de l'inviter, lui et quelques autres citoyens, à venir trouver

[1]) C'est du moins ce que dit Plutarque (*Demetr.* 8). Il y a désaccord entre lui et Polyænos (IV, 7, 6), notamment sur un point: Polyænos assure que toute l'escadre de Sounion était venue au Pirée avec ces vingt vaisseaux.

le vainqueur, pour régler avec lui ce qu'on allait faire. Le lendemain, Démétrios de Phalère et quelques autres, que le peuple avait désignés, arrivèrent au Pirée pour signer l'acte qui restaurait la liberté d'Athènes ; lui-même demanda au stratège la permission de quitter, sous escorte sûre, le territoire de l'Attique et de se retirer à Thèbes. Cette permission lui fut accordée sans difficulté, et il quitta cette ville dont il avait été le maître pendant plus de dix ans[1].

Le stratège Démétrios fit dire au peuple d'Athènes que, malgré son désir le plus vif, il n'entrerait pas à Athènes avant d'avoir accompli l'œuvre d'affranchissement par la prise de Munychie et la soumission de sa garnison. Il fit venir l'escadre de Sounion, entourer de retranchements la forteresse du port de Munychie, dresser ses machines et prendre toutes les dispositions pour s'emparer de cette solide position. Dans l'intervalle, il résolut d'aller à Mégare, où se trouvait également une garnison de troupes de Cassandre[2]. Pendant les travaux du siège de cette ville, Démétrios courut lui-même en Achaïe, où l'attendait une aventure : à Patræ vivait Cratésipolis, la belle et courageuse veuve d'Alexandre de Tymphæa ; elle lui avait fait savoir qu'elle était prête à le recevoir. Il était accompagné d'un petit nombre de troupes légères ; arrivé dans le voisinage de la ville, il leur fit faire halte et dressa sa tente à une grande distance de ses soldats, afin de pouvoir jouir sans être dérangé de l'heure du berger avec la belle veuve. Mais les ennemis accoururent, fondirent à l'improviste sur la tente, et Démétrios eut à peine le temps de prendre un vêtement ; il échappa à grand'peine, et sa tente, avec toutes les magnificences qu'il avait sans doute préparées pour sa galante visite, tomba aux mains des ennemis[3]. Revenu à

[1]) Diodor., XX, 45. Plut., *Demetr.* 9. Ces deux auteurs, grâce à leurs divergences de détail, se complètent en quelque sorte l'un l'autre. Démétrios de Phalère s'en alla en Macédoine, et de là, après la mort de Cassandre, en Égypte (Diog. Laert., V, 78. Strab., IX, p. 398).

[2]) τοῦ γὰρ Ἀναξικράτους ἄρχοντος εὐθὺ μὲν ἡ τῶν Μεγαρέων πόλις ἑάλω (Philoch., *fr.* 144, ap. Dion. Hal., *De Dinarch.* 3), c'est-à-dire, dans l'été de 307.

[3]) Cette histoire galante, rapportée par Plutarque, peut bien provenir de Douris et faire partie des commérages malintentionnés de l'époque ; mais elle mérite d'être vraie, tant elle va bien à celui qui en est le héros.

Mégare, il pressa le siège ; la ville ne tarda pas à être prise, et déjà les soldats se mettaient en devoir de la piller[1] lorsque, sur l'intercession des Athéniens, les citoyens furent épargnés et la liberté des Mégariens proclamée[2].

Là-dessus Démétrios revint à Munychie, où la lutte fut continuée avec la plus grande ardeur. Les troupes de Dionysios combattaient vaillamment, favorisées par le terrain et les solides ouvrages de la forteresse. Enfin Démétrios, qui avait la supériorité du nombre et possédait de nombreuses machines de siège, réussit à prendre Munychie d'assaut, après avoir deux jours de suite renouvelé l'attaque avec des troupes fraîches : l'action meurtrière de l'artillerie avait décimé les défenseurs des remparts ; les troupes macédoniennes jetèrent leurs armes et se rendirent ; Dionysios fut fait prisonnier. Démétrios fit ensuite raser les fortifications du port et proclamer la complète délivrance d'Athènes, alliance et amitié de sa part avec le *dêmos* d'Athènes. Ces événements ont dû se passer en août ou septembre 307 [3].

Enfin Démétrios, à la prière répétée des citoyens, fit son entrée à Athènes au milieu des acclamations sans fin du peuple ; il convoqua l'assemblée du peuple dans l'*Ecclésia* et

[1]) C'est le récit de Plutarque (*ibid.*). Le même auteur (*De educ. liber.* p. 5) dit, non sans hyperbole, que la ville fut rasée. Elle doit avoir été, en tout cas, fort maltraitée, si l'on en croit les anecdotes relatives à Stilpon (Senec., *De constant. sapient.* 5. Plut., *Demetr.* 9). Démétrios demanda au philosophe si on lui avait enlevé quelque chose de son avoir. « Non, répondit celui-ci, car je n'ai vu personne qui m'ait enlevé ma science ». Une autre fois, comme Démétrios prenait congé des habitants en disant : « Je vous laisse une ville absolument libre », Stilpon répliqua : « Effectivement, tu ne nous as laissé à peu près aucun esclave » (τῶν θεραπόντων σχεδὸν ἁπάντων διακλαπέντων).

[2]) Diodore (XX, 46) relate l'expédition contre Mégare *après* la prise de Munychie ; Plutarque, *avant* cet événement. On voit par Philochore (*fr.* 144), un auteur digne de confiance, que la version de Plutarque est la vraie.

[3]) C'est au siège de Munychie que se rapporte une inscription très mutilée, mais conservée en double exemplaire (C. I. Attic., II, n° 252. Köhler, *Mittheil. d. arch. Instit.* V, p. 281), où il est question de subventions ou contributions aux dépenses. On voit par cette inscription que les cotisations furent versées alors qu'on était encore ἐπ' Ἀνα]ξικράτους ἄρχοντος, et que, par conséquent, Munychie n'a été prise qu'en 307/6. La formule β[ασιλέως Δ]ημητρίου employée dans l'inscription montre qu'elle a été gravée un an plus tard.

monta à la tribune. La ville est délivrée, dit-il en substance; il s'efforcera aussi de rétablir sa puissance d'autrefois; avant tout, il faut qu'Athènes redevienne une puissance maritime; il obtiendra de son père qu'il fournisse aux Athéniens du bois pour la construction de cent trirèmes, et qu'il leur restitue l'île d'Imbros; ils n'ont pour cela qu'à envoyer des ambassadeurs à Antigone ; ils recevront aussi en don 150,000 boisseaux de blé; quant aux poursuites judiciaires à exercer contre ceux qui ont prêté les mains à l'abolition de la démocratie, elles sont laissées à leur bon plaisir [1].

Toute l'activité de la démocratie nouvelle se tourna alors en procès aux partisans de l'oligarchie et en décrets à l'honneur de Démétrios et de son père Antigone. Des actions judiciaires (εἰσαγγελίαι) furent introduites contre Démétrios de Phalère, contre ses amis Dinarque l'orateur et Ménandre le poète comique, et contre beaucoup d'autres qui étaient attachés à la précédente constitution. La plupart d'entre eux étaient en fuite ; ils furent condamnés à mort ; les statues du Phalérien furent renversées et fondues; Ménandre et les autres qui étaient restés à Athènes furent acquittés [2]. Puis on songea à témoigner de la reconnaissance pour les bienfaits du libérateur de la ville ; les marques d'honneur décrétées par le libre *dêmos* d'Athènes furent poussées jusqu'à l'absurdité,

[1]) PLUT., *Demetr.* 10. DIODOR., XX, 46. Il existe deux fragments d'inscription que RANGABÉ (434-435) réunit et que KÖHLER (*Hermes*, V, p. 350. C. I. ATTIC., II, n° 238 et 239) sépare au contraire l'un de l'autre. D'après KÖHLER, le n° 239 contenait une décision donnant commission au Milésien Aristodémos d'aller trouver Antigone; le n° 238, un décret rendu après son retour et confirmant toutes les propositions rapportées par lui. Le n° 238 est de la cinquième prytanie, c'est-à-dire de décembre 307 : c'est de la sixième prytanie qu'est daté le décret rendu sur la proposition de Stratoclès en faveur des descendants de l'orateur Lycurgue, qui s'est employé constamment dans l'intérêt de la liberté maintenant restaurée et de la splendeur d'Athènes. Ce document figure en entier dans la *Vie des X Orateurs*, et en partie dans le C. I. ATTIC., II, n° 240.

[2]) DION. HAL., *De Dinarch.* 3 (d'après Philochore). DIOG. LAERT., V, 79. PLUT., *Vit. X Orat.* (*Dinarch.*). Cicéron (*De Finib.* V, 19) dit bien : *Demetrius cum patria pulsus esset injuria,* et Strabon (XI, p. 398) ainsi qu'Élien (*Var. Hist.* III, 17) s'expriment dans le même sens ; mais leur opinion tient à une prédilection, plus littéraire que politique, pour Démétrios. Le droit formel tout au moins n'était pas lésé par la sentence de bannissement.

jusqu'au dégoût; les démagogues se disputaient l'honneur de trouver du nouveau et encore du nouveau, dans l'espérance d'attirer sur eux l'attention du jeune prince et de gagner sa faveur. Celui qui se signala entre tous fut le vieux Stratoclès, dont l'influence, à partir de ce moment, devint prédominante. Sur sa proposition, le peuple décréta l'érection de quadriges d'or, avec les statues des « sauveurs » Démétrios et Antigone, à côté des statues d'Harmodios et Aristogiton ; le même décret faisait hommage aux deux princes de couronnes d'or d'une valeur de 200 talents, leur consacrait un autel sous le nom de « Sauveurs », ordonnait la nomination annuelle d'un prêtre pour leur culte[1], la création de deux nouvelles tribus portant les noms d'Antigonide et de Démétriade[2], l'établissement de concours annuels et de processions avec sacrifices en leur honneur, l'introduction de leurs images dans le tissu du *péplos*, le vêtement consacré à Athêna; des ambassades

[1]) Plutarque (*Demetr.* 10) dit d'une façon tout à fait positive que l'année fut datée par le nom de ces prêtres, comme jusque-là par le nom des archontes. Comme Denys d'Halicarnasse (*De Dinarch.* 9), dans son catalogue des archontes, ne donne pas les éponymes des années suivantes pour des prêtres des « Sotères », j'essayai jadis (*Rhein. Mus.* 1843), « tout en luttant contre l'autorité de Plutarque », de chercher si l'on ne pourrait pas, au moyen d'expédients, conserver la partie tout à fait positive de son témoignage. Les nombreuses inscriptions, datant des années suivantes, qui ont été trouvées depuis prouvent que l'assertion de Plutarque est insoutenable. Plutarque ne l'a certainement pas puisée dans une source ancienne, car Douris lui-même, qu'il suit dans le passage en question, n'a pas pu dire une chose aussi absurde. Kirchhoff (*Hermes*, II, p. 161) paraît avoir trouvé le véritable joint en supposant que Plutarque, superficiel comme toujours, a pris les éponymes des deux nouvelles tribus et leurs prêtres pour des archontes éponymes.

[2]) C'est pour cette raison que leurs statues figuraient à Delphes parmi celles des éponymes (Pausan., X, 10, 1). Le nombre des conseillers fut porté de 500 à 600; les deux nouvelles tribus prirent rang en tête de la liste (C. I. Attic., II, n° 335). Il va de soi que les nouvelles tribus ne comptèrent pas encore pour Ol. CXVIII, 2, archontat d'Anaxicrate; le fait est d'ailleurs attesté par une inscription (C. I. Attic., II, n° 238): elles commencèrent à compter avec Ol. CXVIII, 3, archontat de Corœbos (C. I. Attic., n° 246). Du reste, le libellé jusque-là si incommode de la date des documents officiels gagna en clarté au nouveau système, qui faisait coïncider à peu de chose près les quantièmes des mois et des prytanies dans l'année ordinaire, et, dans les années embolismiques, attribuait du moins à toutes les prytanies une durée uniforme de 32 jours.

devaient se rendre auprès d'Antigone et de Démétrios, sous le nom et avec tout l'appareil des « théories » sacrées. D'autres proposèrent de consacrer à Démétrios, à l'endroit où, descendant de son char, il avait mis pour la première fois le pied sur le sol d'Athènes, un autel sous le nom du « Descendant (Καταιβάτης) », qui était d'habitude réservé à Zeus ; de recevoir Démétrios, quand il viendrait à Athènes, avec la même solennité que Dionysos et Démêter ; d'allouer des sommes d'argent prises dans le Trésor public à quiconque se distinguerait dans cette réception par sa magnificence ou d'ingénieuses inventions, afin qu'il pût consacrer un ex-voto avec ces fonds ; le mois de Munychion prit désormais le nom de Démétrion, le dernier jour de chaque mois celui de Démétrios, la fête des Dionysies celui de Démétries [1]. Puis, comme on allait consacrer des boucliers dans le temple de Delphes, Dromoclide de Sphettos proposa à l'assemblée du peuple le décret suivant : « A la bonne Fortune : le peuple décrète « qu'un homme sera choisi par le peuple parmi les Athéniens, « pour aller chez le Sauveur, et, après avoir obtenu des en- « trailles favorables des victimes, pour demander au Sauveur « quelle est la manière la plus sainte, la plus belle et la plus « rapide d'envoyer les ex-votos ; le peuple agira ensuite « comme il lui aura été prescrit [2] ». Enfin le peuple ne salua pas seulement Démétrios comme un dieu, mais il l'appela, lui et son père, du nom le plus auguste qu'on pût trouver, celui de roi [3]. C'est dans ce mot que se résumaient les grands résul-

1) PLUT., *Demetr.* 13. Ce qui est étrange, c'est qu'on ait précisément donné le nom de Démétrios au mois de Munychion, comme si ce mois avait dû son nom à la forteresse détruite par Démétrios.

2) PLUT., *Demetr.* 10, et les passages cités par GRAUERT (p. 297). PLUT., *De Fort. Alex.* p. 348 a. SCHOL. PIND., *Nem.* III, 2. PHOT., *Lex.* s. v. πάραλος. Le nom de *Démétrios* donné à un jour du calendrier était mentionné par Polémon dans un écrit sur les éponymes des tribus (*fr.* 3). HARPOCRAT., s. v. ἔνη καὶ νέα. Cf. SCHOL. ARISTOPH., *Nub.* 1115.

3) GRAUERT dit que l'on se demande si le fait n'a pas eu lieu *après* la bataille de Cypre. Plutarque le place assez clairement *avant*. « En outre, il n'y avait plus un seul descendant d'Alexandre en vie ; le trône de Macédoine était vacant ; ils aimaient mieux donner à Démétrios qu'à Cassandre le titre de roi, et ils ne l'appelaient pas *leur* roi, attendu qu'ils étaient libres ». Déjà, dans le décret relatif à la mission d'Aristodémos (C. I. ATTIC., II, nº 238), en décembre 307, on trouve l'expression βασι]λέα 'Αντίγο[νον.

tats politiques du temps, un mot que ni Antigone, ni ses adversaires, malgré leur désir le plus vif, n'avaient jamais osé prononcer. Si le peuple athénien se permettait de traduire ainsi sa reconnaissance, cela avait une importance grande ou minime, selon qu'on voudra y voir un acte de servilisme libéral ou une déclaration émanant du centre de la civilisation hellénique et l'expression de l'opinion publique.

Il paraît que Démétrios, à Athènes, entouré de ce peuple si spirituel et si inventif dans l'art de la flatterie, au milieu des festins, des hommes d'esprit et des courtisanes, oubliait la délivrance des autres villes grecques; il semble être resté, des mois durant, inactif à Athènes ; sa figure, ses discours et ses actes d'homme aimable et à la mode durent enchanter de plus en plus les Athéniens. Lorsqu'enfin il épousa la belle Eurydice, la veuve d'Ophélas de Cyrène, qui s'était retirée à Athènes, les témoignages d'une joie enthousiaste ne connurent plus de bornes : on vit le comble de la gracieuseté, de l'honneur et de la félicité, dans ce fait que le héros avait uni ses destinées à celles d'une fille de la race héroïque de Miltiade, confondant ainsi le glorieux passé d'Athènes avec la puissance terrestre la plus auguste du présent[1].

Peut-être comptait-il poursuivre au printemps la délivrance de la Grèce ; peut-être son apparente inactivité à Athènes était-elle occupée à la préparer, à nouer des relations au dehors, et à ouvrir çà et là des négociations. Sur un point tout au moins, et un point des plus importants, nous voyons des traces manifestes de son action. Il importait beaucoup à Cassandre de s'assurer de l'Épire, sur laquelle sa lourde main pesait depuis 317. Le mouvement qui éclata dans ce pays en 313, au moment où la puissance d'Antigone semblait s'affirmer avec succès dans l'Hellade et où le roi Æacide revint dans le pays, montrait assez quel danger menaçait la Macédoine de ce côté ; si Cassandre laissait pour roi aux Épirotes le dur et despotique Alcétas, frère aîné d'Æacide, il ne le faisait que pour rester d'autant plus sûr de ce pays. Les Épirotes ne sen-

[1]) Plut., *Demetr.* 14. Le mariage de Démétrios avec Phila n'en subsista pas moins.

tirent que trop tôt le poids de ce régime oppresseur soumis à l'influence macédonienne, poids d'autant plus écrasant que les succès de Cassandre en Grèce et ses traités avec l'Égypte semblaient faire évanouir toute espérance d'un changement dans l'ordre actuel des choses. Ce changement arriva pourtant, et plus vite qu'on n'eût pu s'y attendre, par l'expédition de Démétrios dans l'Hellade et la délivrance d'Athènes qui en fut le résultat; l'irritation générale dans l'Épire trouva certainement assez vite les voies et moyens d'opérer la révolution désirée; en une seule nuit, le roi Alcétas fut assassiné avec ses enfants [1], et le prince Illyrien Glaucias s'empressa de ramener dans son héritage le fils d'Æacide, le jeune Pyrrhos, alors âgé de douze ans [2]. Cette révolution faisait des Épirotes et des Illyriens de Glaucias les alliés naturels de Démétrios, et le danger dont Démétrios menaçait la puissance macédonienne, aussi bien du côté de la Grèce que du côté de la mer, empêcha Cassandre de s'opposer par la force à ce qui venait de se passer sur sa frontière occidentale.

Certainement, ces succès des Épirotes avaient réconforté tous ceux qui en 312 avaient dû courber la tête avec l'Épire, comme Apollonie, ou qui s'étaient maintenus avec peine, comme Leucade et Corcyre. Pour sa campagne prochaine contre Cassandre, Démétrios pouvait compter sur eux, mais avant tout sur la vieille haine des Étoliens contre la Macédoine; avec son armée de terre ainsi augmentée et la supériorité de ses forces maritimes, il pouvait se regarder comme certain du succès.

Mais voilà que l'ambassade envoyée à Antigone revint avec un ordre de ce dernier pour Démétrios; il devait quitter sur-le-champ la Grèce pour prendre la direction de la guerre contre Ptolémée, qui venait d'éclater dans les eaux orientales; il lui était recommandé d'assembler un synédrion des États grecs alliés, de lui confier le soin de délibérer sur les affaires générales, et de se montrer aussitôt que possible dans les eaux de Cypre. Habitué à obéir sans hésitation aux ordres de son père,

1) PAUSAN., I. 11, 5.
2) PLUT., *Pyrrh.* 3. La date résulte de l'âge que l'on donne alors à Pyrrhos, douze ans.

Démétrios se vit forcé de quitter subitement cette existence si douce et si vertigineuse qu'il menait à Athènes, et cela, sans avoir rien fait qui répondît à la force de son armée; le cœur rempli de nouvelles et héroïques pensées, il courut vers cet Orient où de nouveaux combats et de nouveaux dangers devaient occuper plus dignement son esprit inquiet et passionné. Seules Athènes et Mégare étaient délivrées : Démétrios aurait volontiers exécuté à la hâte telle ou telle entreprise qui lui était chère, mais le temps pressait; il députa vers Cléonidas, le stratège égyptien qui commandait à Corinthe et à Sicyone, lui promettant des sommes considérables s'il voulait renoncer à ces villes et leur accorder la liberté. Ses offres furent repoussées, et Démétrios s'empressa, sans doute au commencement de l'année 306 [1], de quitter Athènes et la Grèce et de faire voile vers l'Orient, accompagné par trente trirèmes attiques sous le commandement de Médios [2].

D'après nos sources, nous ne pouvons nous faire une idée claire de cette évolution soudaine, qui non seulement interrompait l'œuvre de la libération de la Grèce, mais mettait fin à une fiction sauvegardée jusque-là, à l'état de paix subsistant encore en vertu des traités de 311. Nous allons voir que c'est vers ce temps que Séleucos entreprit sa grande expédition dans l'Inde; par conséquent, le plus fort des alliés de l'Égypte ne pouvait en ce moment s'opposer à un coup rapide et hardi. Antigone ne vit-il pas peut-être une menace de guerre dans le fait que le Lagide rassemblait à Cypre de grandes forces de terre et de mer, et que, comme on le disait, toute la flotte égyptienne y serait réunie au printemps? ou bien le sort qui venait de frapper le roi de Paphos fut-il l'occasion de réclamations qui pouvaient facilement devenir un *casus belli*? Il est hors de doute qu'Antigone avait toutes sortes de raisons de chercher maintenant une solution rapide; ce n'était pas une faute, mais une évolution hardie et énergique, que d'interrompre pour le moment

[1]) C'était d'abord une simple conjecture que j'avais faite; depuis, l'hypothèse se trouve confirmée par un décret honorifique (C. I. ATTIC., II, n° 238), daté de la cinquième prytanie (décembre), confirmée en ce sens que l'on est maintenant fixé sur le retour de l'ambassade envoyée à Antigone.

[2]) Diodore (XX, 50) appelle Médios navarque au lieu de stratège.

l'œuvre de la délivrance de la Grèce pour prévenir une attaque du Lagide contre l'Asie-Mineure; si l'on réussissait à le frapper d'un coup semblable à celui qui avait réussi contre Cassandre à Athènes, la coalition avait perdu la partie.

Conformément aux ordres de son père, Démétrios commença par gagner avec sa flotte la Carie : il invita les Rhodiens à s'unir à lui pour la lutte contre l'Égypte, mais ils s'y refusèrent; ils demandaient qu'on leur permît de vivre en paix avec tout le monde; ils préféraient rester neutres et s'occuper paisiblement de leurs propres affaires. Démétrios n'avait pas en ce moment le loisir d'entreprendre quelque chose contre eux, mais il espérait trouver bientôt une occasion de demander compte de ce refus au superbe État marchand. Il longea avec sa flotte la côte dans la direction de la Cilicie; là il attira à lui de nouveaux navires et de nouveaux soldats. A la tête d'une escadre considérablement renforcée[1], ayant à bord environ 15,000 hommes d'infanterie et 400 cavaliers, muni des navires de transport et des provisions nécessaires pour une longue campagne, Démétrios prit de nouveau la mer pour se rendre à Cypre, peut-être en février. Il ne trouva nulle part de flotte égyptienne qui pût lui faire obstacle, et aborda à la côte nord-est de l'île, sur la plage de Carpasia; les vaisseaux furent tirés sur le rivage ; on éleva des retranchements défendus par de profonds fossés, et, de ce camp retranché, on entreprit des incursions dans les territoires voisins : Carpasia et Ourania[2], les villes les plus proches, furent prises et occupées. Ensuite Démétrios commença l'attaque de Salamine, la ville la plus rapprochée sur le rivage méridional de l'île et en même temps la plus importante de toutes. On laissa une partie des navires

[1]) Diodore (XX, 47) dit qu'il avait avec lui 110 vaisseaux de guerre (ταχυναυτούσας τριήρεις, ce qui comprend aussi les grands navires), 53 vaisseaux de transport pour les troupes (τῶν βαρυτέρων στρατιωτίδων). Les indications données à propos d'événements postérieurs ne s'accordent pas avec ces chiffres, mais cela ne veut pas dire cependant qu'ils soient inexacts.

[2]) Il n'est question nulle part ailleurs de la ville d'Ourania; cependant, ENGEL (*Kypros*, I, p. 87) signale les ruines qu'on a trouvées dans les environs de Carpasia, mais sur l'autre côté de la langue de terre, ruines dont l'emplacement concorderait très bien avec les expressions de Diodore (XX, 47, 2).

à la mer pour protéger les côtes; Démétrios en personne, avec toute l'armée de terre, franchit les montagnes et marcha sur Salamine. Là se trouvait, comme stratège de l'île, Ménélaos, le frère de Ptolémée; il avait déjà concentré auprès de lui toutes les garnisons des villes cypriotes et tout ce qu'il avait pu recruter de troupes; il laissa l'ennemi s'approcher jusqu'à la distance d'un mille et l'attendit avec 12,000 hommes d'infanterie et 800 cavaliers. Le combat s'engagea; les troupes égyptiennes furent repoussées et s'enfuirent vers la ville; l'ennemi les poursuivit; près de trois mille hommes furent faits prisonniers, mille étaient tombés sur le champ de bataille; c'est à peine si la ville elle-même put tenir: Démétrios avait remporté la victoire la plus décisive. Il voulut employer les prisonniers à renforcer son armée; mais les pauvres gens avaient laissé en Égypte tout ce qu'ils possédaient, et ils désertèrent en grand nombre, de sorte que Démétrios se vit forcé d'embarquer les autres et de les envoyer à Antigone en Syrie.

Cependant Ménélaos, à Salamine, se préparait du mieux qu'il pouvait à repousser l'attaque à laquelle il devait s'attendre; les créneaux et les tours des murailles furent munis de machines et de traits; on y plaça des postes nombreux et le service de garde fut réglé avec soin, comme l'exigeait la proximité de l'ennemi; des courriers furent envoyés à Alexandrie pour demander un prompt secours; 60 vaisseaux étaient dans le port, de sorte qu'il était impossible à l'ennemi d'entrer et d'attaquer par mer. De son côté, Démétrios s'était convaincu qu'il fallait que la ville fût prise avant l'arrivée des secours d'Égypte; il voyait qu'elle était difficile à prendre, car elle possédait un nombre tout à fait suffisant de défenseurs, des ouvrages excellents et de bonnes machines; il ne pouvait ni s'attarder à un long blocus ni espérer prendre la ville par la force des armes, à moins qu'il ne fît appel à des moyens nouveaux et extraordinaires. Pour la première fois, le jeune général eut l'occasion de montrer son talent merveilleux dans l'invention et la construction de machines de siège, et cette habileté dans la guerre de sièges qui devait lui mériter le surnom de « conquérant des villes », de Poliorcète, nom que

l'histoire lui donne à partir de ce jour ; le nouveau, le surprenant, le grandiose, caractérise sa manière de faire, dans ce genre de création comme ailleurs. Il se hâta de faire venir d'Asie des ouvriers, du métal, des bois de construction, tout ce qui est nécessaire pour ce genre de travaux ; on construisit des machines de toute nature et d'une grandeur extraordinaire, des tortues, des béliers, des catapultes et des balistes à grande portée. Mais ce qui surpassait tout, c'était une machine appelée « Hélépole » (preneuse de villes), une construction gigantesque, qui réunissait en un espace relativement petit la force de nombreuses batteries et dont l'efficacité était d'autant plus redoutable ; large de 75 pieds de chaque côté, haute de 150 pieds, cette machine, en forme de tour, était portée par quatre roues massives ou rouleaux de près de 14 pieds de diamètre : le tout était partagé en neuf étages ; dans l'étage inférieur étaient dressées toutes sortes de machines de trait, dont les plus grandes lançaient des pierres d'un quintal et demi ; dans les étages moyens étaient les plus grandes catapultes, qui lançaient leurs projectiles horizontalement ; dans les étages supérieurs fonctionnaient de petites machines et catapultes en grand nombre ; plus de 200 hommes étaient chargés de les servir : enfin, à cette tour de batteries étaient associés pour une action commune deux énormes béliers, qui étaient montés des deux côtés de la tour et abrités par des tortues de dimensions conformes. On avança ces machines vers le rempart et on les mit en action ; bientôt les créneaux furent nettoyés de leurs défenseurs par une grêle de projectiles, et les béliers ébranlèrent les épaisses murailles. Les assiégés firent travailler de leur côté des machines de toute espèce, dont le jeu ne fut ni moins actif ni moins heureux. Cette lutte dura plusieurs jours ; des deux côtés, pendant ce rude travail, un grand nombre d'hommes furent blessés et tués. Enfin, les assiégeants réussirent à ouvrir une brèche avec leurs béliers ; ils essayèrent d'y pénétrer en donnant l'assaut : une terrible lutte s'engagea sur les ruines des murailles, et les assiégés combattirent avec le plus grand courage : la nuit força Démétrios à donner le signal de la retraite. Ménélaos comprenait bien que le retour du jour ramènerait

le combat et qu'il était en grand danger de ne pouvoir se maintenir dans la ville ; le temps était d'ailleurs trop court pour combler la brèche ou élever par derrière des ouvrages nouveaux ; il espéra qu'un coup d'audace pourrait sauver la ville. Il fit donc réunir, sous le couvert de la nuit, le plus possible de bois sec ; on le jeta à minuit contre les machines ennemies, en même temps qu'on y lançait du haut des murailles d'innombrables flèches enflammées et des torches allumées ; le feu prit aussitôt et commença à atteindre les grandes machines ; les assiégeants accoururent en vain pour les éteindre ; déjà les flammes montaient le long de la tour : tout secours fut impossible et tout fut réduit en cendres ; beaucoup de ceux qui étaient dans la tour et dans les autres machines périrent ; l'immense travail qu'avait coûté la construction de ces machines avait donc été fait en vain[1].

Démétrios n'en poursuivit qu'avec plus d'ardeur le siège de la ville et l'investit étroitement par terre et par mer ; il croyait avoir assez de soldats, même si Ptolémée arrivait dans le dessein de la délivrer, pour le recevoir et le repousser. En effet, à la nouvelle de la bataille de Salamine, Ptolémée s'était mis en route aussitôt avec de grandes forces de terre et de mer ; il avait abordé près de Paphos, sur le côté sud-ouest de l'île, et il y avait réuni tous les vaisseaux des villes qui étaient encore libres : puis il mit à la voile pour Cition, à cinq milles au

[1]) Dans ce récit, fait d'après Diodore (XX, 48), il y a bien des détails qui étonnent. Comment les assiégés avaient-ils pu, sans être ni vu ni empêchés, apporter leur bois sec dans le voisinage des machines ? Si la chose était possible, comment ne s'en étaient-ils pas avisés plus tôt ? Est-ce que peut-être ils seraient sortis par la brèche ? les machines n'étaient donc pas gardées du tout ? Assurément, si nous avions des renseignements plus précis, nous n'en serions pas réduits à supposer chez Démétrios autant d'imprudence qu'on en voit dans le récit ci-dessus. Il est tout aussi difficile d'imaginer que la tour ait rendu des services en proportion avec l'énorme dépense de temps et d'argent qu'avait coûté sa construction. Si je ne me trompe, elle était bien destinée, comme on le dit, à jouer le rôle de batterie contre les postes installés sur la muraille et contre l'intérieur de la ville ; cependant, on dirait que Ménélaos commence seulement après l'ouverture de la brèche à redouter les projectiles de la tour, peut-être parce que la défense de la brèche devenait pour lui infiniment plus difficile sous un tir rapide, et qu'il lui était impossible de tenir dans le rayon battu par l'artillerie.

sud-ouest de Salamine. Sa flotte se composait de 140 navires, les uns à quatre rangs, les autres à cinq rangs de rames [1]; ils étaient suivis de plus de 200 bateaux de transport avec 10,000 hommes d'infanterie. Avec de si grandes forces dans le voisinage de l'ennemi, qui était menacé en même temps sur ses derrières par la garnison de Salamine, il croyait être certain du succès ; il envoya dire à Démétrios qu'il eût à s'éloigner rapidement, avant qu'il ne l'attaquât avec toutes ses forces et ne l'anéantît infailliblement. Démétrios répondit qu'il voulait bien, cette fois encore, lui permettre de battre librement en retraite, à condition qu'il s'engagerait sur l'heure à retirer ses garnisons de Corinthe et de Sicyone ; ces déclarations caractérisent parfaitement le ton des belligérants de ce temps-là. Ptolémée envoya alors des messages secrets à son frère Ménélaos dans Salamine, pour le prier de lui envoyer au plus tôt, si faire se pouvait, les 60 navires qui étaient dans le port de la ville ; avec ce renfort, qui le rendrait bien supérieur à son adversaire pour le nombre des navires, il regardait sa victoire comme certaine ; il pensait ainsi délivrer Salamine, reprendre Cypre et terminer la guerre d'un seul coup.

Démétrios se hâta d'empêcher d'abord la réunion des flottes ennemies. Laissant une partie de son armée de terre pour continuer le siège de Salamine, il embarqua ses autres soldats, les plus vigoureux et les plus capables de son armée, afin de renforcer autant que possible les équipages de ses vaisseaux ; il plaça sur le pont de chaque navire un nombre suffisant de projectiles, de traits, de petites catapultes, et prépara tout ce qui était nécessaire pour une bataille navale. Sa flotte se composait de 118 vaisseaux, en comptant ceux qu'il avait équipés dans les villes déjà conquises de Cypre [2]; les plus grands avaient sept rangs, la plupart cinq rangs de rames. Il passa devant la ville avec cette escadre, jeta l'ancre devant l'entrée

[1]) Plutarque (*Demetr.* 16) dit 150 navires.

[2]) Ce chiffre donné par Diodore ne s'accorde pas avec Plutarque et Polyænos (IV, 7,7), qui parlent tous deux de 180 navires. Il est exact cependant, car on rapporte expressément que l'aile gauche de Démétrios, composée de 57 voiles, était particulièrement forte; or, avec 180 vaisseaux sur toute la ligne, l'aile n'aurait pas eu tout à fait un tiers de l'effectif.

du port, à un peu plus d'une portée de trait, et y passa la nuit, en partie pour empêcher la sortie des 60 navires de Salamine, en partie pour attendre l'arrivée de Ptolémée et pour être prêt à lui livrer bataille.

Le lendemain matin, on vit toute la flotte de Ptolémée arriver du sud-ouest; elle paraissait d'autant plus puissante qu'elle était suivie des bâtiments de transport; d'ailleurs, la flotte de Ptolémée passait toujours pour la mieux exercée et la meilleure qui fût au monde; jamais encore personne n'avait osé l'affronter en bataille rangée, et ce n'est pas précisément avec confiance que la flotte de Démétrios s'engageait dans cette aventure. Mais Démétrios n'en montrait que plus de joyeuse impatience. Avant tout, il s'agissait d'empêcher qu'on ne fût menacé pendant le combat par les 60 navires du port; pour ne pas affaiblir plus que de raison ses forces, il ordonna à son navarque Antisthène d'occuper avec dix vaisseaux à cinq rangs l'ouverture du port, et de conserver à tout prix cette position afin d'empêcher toute sortie. Il rangea en même temps toute sa cavalerie sur le rivage, dans la direction du sud-ouest, afin qu'elle pût sauver les navires qui, dans le cours de la bataille, seraient poussés vers la plage ou les hommes qui seraient forcés de se sauver à la nage, et détruire les ennemis s'ils tentaient d'en faire autant. Ensuite il s'avança en ligne de bataille au-devant de l'ennemi : à l'aile gauche, sept vaisseaux phéniciens à sept rangs et les trente vaisseaux à quatre rangs venus d'Athènes sous le commandement de Médios ; à côté d'eux, dix navires à six rangs et dix à cinq rangs, de sorte que cette aile, dans laquelle il se trouvait lui-même, était particulièrement forte; le centre de la ligne était formé des vaisseaux de moindre bord, commandés par Thémison de Samos et Marsyas de Pella[1]; à l'aile droite, vers la côte, se tenaient les autres vaisseaux, commandés par Hégésippos d'Halicarnasse et Plistias de Cos, le pilote en chef de la flotte. C'est dans cet ordre que la flotte de Démétrios, forte de 108 voiles, s'avança au-devant de l'ennemi.

[1]) C'est l'historien Marsyas, fils de Périandre (SUIDAS, s. v.), frère utérin d'Antigone.

Ptolémée, de son côté, était parti avec ses vaisseaux dans l'obscurité de la nuit, pour gagner l'entrée du port avant que l'ennemi ne fût en position de l'empêcher; mais, voyant au lever du soleil la flotte ennemie rangée en bataille et prête à combattre, il se hâta de ranger son escadre en ordre de combat: les bâtiments de transport furent laissés derrière la ligne, à une distance considérable ; les vaisseaux de combat — il en avait 140 à opposer aux 108 de l'ennemi, mais point de navires à six et sept rangs comme Démétrios en avait — furent disposés de manière que les plus grosses embarcations fussent réunies sur l'aile gauche, vers le rivage, où Ptolémée commandait lui-même; c'est sur ce point qu'il fallait que la ligne ennemie fût rompue, d'abord afin de la couper de la terre, ensuite afin de gagner plus facilement le port de Salamine, tandis que Démétrios avait le dessein d'attaquer la ligne ennemie à l'aile droite, sa partie la plus faible, et de la jeter tout entière à la côte, afin que, une fois la victoire décidée sur mer, les ennemis acculés au rivage tombassent entre les mains de ses cavaliers.

Lorsque les deux escadres eurent été ainsi disposées, la prière fut dite, selon l'usage, par le bosseman de chaque vaisseau et répétée à haute voix par l'équipage; ensuite les rames se mirent en mouvement des deux côtés : les deux généraux, debout sur le tillac, regardaient avec une inquiétude secrète s'engager ce combat, l'un, soucieux à cause de l'énorme effectif de l'*Armada* de son adversaire, l'autre, à cause des bâtiments gigantesques de son rival; ce qui était en jeu, c'était non seulement l'honneur de la journée, mais encore la possession de Cypre, de la Syrie, et les destinées ultérieures de l'empire d'Alexandre. Démétrios, arrivé à mille pas de l'aile droite des ennemis, arbore le bouclier d'or, signal de la bataille; la flotte égyptienne, en face, en fait autant; bientôt la courte distance qui sépare les deux lignes n'existe plus. Les trompettes sonnent sur tous les ponts; les troupes poussent le cri de combat; les flots se soulèvent en écumant autour des vaisseaux les plus vigoureusement lancés, dont les éperons de fer doivent percer tout à l'heure les coques ennemies; déjà une pluie de flèches et de pierres s'abat; déjà les javelots, bien dirigés,

sifflent innombrables à travers les airs et blessent des deux côtés les combattants. Alors les navires se ruent l'un contre l'autre pour l'abordage; les soldats, à genoux le long du bord, tiennent leurs lances en arrêt; les bossemans marquent à grands coups de sifflet la mesure des rames, et les rameurs travaillent avec des efforts surhumains. Puis se produit de navire à navire un choc effroyable; les bancs des rameurs volent en éclats; la coque ne peut plus servir ni à la fuite ni à l'attaque, et les soldats se défendent, comme ils peuvent, sur les planches immobiles. Là des navires conduits avec une adresse égale se rencontrent par la proue et s'immobilisent réciproquement en s'enferrant avec leurs éperons; les rameurs travaillent à rebours pour se dégager et essayer un nouveau choc, tandis que les combattants, ayant l'ennemi tout près, lancent sûrement leurs javelots à coups répétés. D'autres, prenant l'ennemi de flanc, enfoncent leur éperon avec d'horribles craquements dans le ventre de l'adversaire, qui s'efforce en vain de se dégager: on cherche à gagner le bord de l'ennemi; des petits navires on grimpe le long des navires plus élevés; les lances des épibates rejettent dans la mer les assaillants blessés; là où le bord est de hauteur égale, on saute sur le pont de l'ennemi; ceux qui ont fait un bond trop hardi sont jetés à la mer; on combat sur d'étroits espaces : à la mer ceux qui se battent sans vaincre ! Le fracas de cette lutte sauvage domine le bruit des vagues; ce n'est pas la bravoure, c'est la témérité et le hasard qui donnent le succès; la mort, qu'on voit en face, redouble la fureur; il faut vaincre ou périr; la mer agitée engloutit d'innombrables victimes. En tête de tous les autres combat glorieusement le jeune héros Démétrios; debout sur l'arrière de son heptère, qui est toujours la première au combat, il se précipite sans cesse sur de nouveaux adversaires; il est infatigable à lancer le javelot, à repousser ceux qui grimpent à son bord; d'innombrables traits sont dirigés sur lui, il les reçoit sur son bouclier ou les évite par d'adroits mouvements du corps; déjà les trois écuyers qui combattent auprès de lui sont tombés; avec une audace triomphante et suivi des autres navires, il met en déroute les rangs de l'aile droite ennemie. Celle-ci est enfin détruite, et il s'élance

sur le centre : bientôt tout est en désordre, tout fuit avec une rapidité vertigineuse.

Pendant ce temps, Ptolémée n'a pas combattu avec moins de succès contre l'aile droite de Démétrios ; avec les plus gros et les mieux montés de ses vaisseaux, il a repoussé l'ennemi, pris et coulé plusieurs navires ; il s'apprête à anéantir les escadres qui restent à Démétrios : c'est alors qu'il voit son aile droite et son centre complètement battus, dispersés, fuyant, tout perdu. Il court alors sauver ce qui peut encore être sauvé ; il parvient à grand'peine à s'ouvrir un passage, et c'est avec huit vaisseaux seulement qu'il parvient à gagner Cition. Démétrios donne à Néon et à Bourichos l'ordre de poursuivre l'ennemi et de sauver ceux qui nagent encore çà et là sur la mer ; lui-même, avec ses escadres parées des ornements des vaisseaux ennemis et traînant après elles les navires pris, rentre en triomphe à sa station près du camp.

Pendant la bataille, Ménélaos, à Salamine, avait fait sortir sous le navarque Ménœtios ses 60 vaisseaux bien équipés ; ils avaient engagé la lutte avec les 10 vaisseaux qui gardaient l'entrée, les avaient battus après une vigoureuse résistance et forcés à se retirer vers le camp, puis s'étaient dirigés en toute hâte au sud-ouest pour décider la victoire par leur arrivée. Ils arrivaient trop tard ; tout était perdu déjà : ils se hâtèrent donc de regagner le port[1].

[1]) DIODOR., XX, 50-51. PLUT., *Demetr.* 16. Il y a des divergences notables dans le récit que fait de la bataille Polyænos (IV, 7,7) : il nous montre, par exemple, Démétrios embusqué derrière un promontoire et guettant l'ennemi pour le surprendre. Diodore place cette bataille sous l'archontat d'Anaxicrate, qui correspond pour lui à l'an 307 ; c'est une date fausse, sans conteste. D'après l'*Atthide* de Philochore (l. VIII), la délivrance d'Athènes par Démétrios eut lieu peu après le début de l'archontat d'Anaxicrate, c'est-à-dire dans la seconde moitié de 307, de sorte que la guerre n'a pas pu commencer à Cypre avant 306 ; et, dès l'automne de 306, Antigone marchait déjà sur l'Egypte. Les indications des chronographes relatives à la carrière de Ptolémée, comme satrape et comme roi (voy. ci-dessous, p. 436), ne fournissent aucun point de repère assuré. L'enchaînement des faits nous donne comme époque de la guerre de Cypre le commencement de 306, jusqu'au printemps et même jusqu'en été. On pourrait croire que le lieu de la bataille se trouve indiqué dans un passage d'Athénée (V, p. 209), où il est question de la trirème sacrée d'Antigone, ᾗ ἐνίκησε τοὺς Πτολεμαίου στρατηγοὺς περὶ Λεύκολλαν τῆς Κώας τῆς Κύπρου, car c'est à Cypre, entre Salamine et le cap Pedalion,

Démétrios avait remporté une grande et mémorable victoire : elle lui coûtait environ 20 vaisseaux, mais la puissance maritime de l'ennemi était anéantie : 40 vaisseaux de guerre avaient été pris avec leurs équipages[1], plus de 80 coulés ; ces derniers, remplis d'eau de mer, furent dans la suite renfloués par les gens de Démétrios ; des bâtiments de transport, plus de 100 étaient pris ; près de 8,000 soldats qui les montaient étaient prisonniers ; en outre, on fit un butin immense de femmes et d'esclaves, d'argent, d'armes, d'équipements et de provisions de toute sorte, et surtout on prit la belle Lamia, la joueuse de flûte, qui captiva dès lors le cœur du jeune héros.

Immédiatement après cette victoire, Ménélaos se rendit avec sa flotte et ses troupes de terre, dont l'effectif était considérable ; les autres villes de l'île se soumirent aussi au vainqueur, attendu que Ptolémée avait quitté Cition pour se sauver incontinent en Égypte. Démétrios lui-même ne tarda pas à honorer sa bonne fortune par sa générosité et sa magnanimité : il prit soin qu'on ensevelît honorablement les ennemis tombés ; il renvoya à Ptolémée sans rançon et comblés de riches présents beaucoup et des plus considérables d'entre les prisonniers, parmi eux Ménélaos et Léontiscos, le fils de Ptolémée[2] ; la plupart des prisonniers de guerre et notamment des garnisons mises précédemment dans les villes de Cypre, 16,000 fantassins et près de 600 cavaliers, entrèrent à son service ; il envoya en cadeau douze cents panoplies à ses chers Athéniens, dont les vaisseaux lui avaient rendu de fidèles services dans cette bataille. Il dépêcha la nouvelle de la victoire à son père par Aristodémos de Milet, un des fidèles.

Aristodémos mit à la voile aussitôt pour l'embouchure de l'Oronte, qui n'était pas éloignée, afin de porter la première nouvelle de la grande victoire navale ; Antigone était campé à

que se trouve le port de Leucolla (Strab., XIV, p. 682) ; mais, comme c'était Ptolémée, et non pas Antigone, qui assistait à la bataille de 306, la bataille dont parle Athénée n'est pas la même.

[1]) Plutarque dit 70 vaisseaux.

[2]) Léontiscos était un fils que Ptolémée avait eu de Thaïs, l'hétaïre athénienne dont on cite le nom à propos de l'incendie de Persépolis et qu'il avait sans doute épousée aussitôt après la mort d'Alexandre (Athen., XIII, p. 576). Léontiscos pouvait avoir alors environ 17 ans.

quelques milles du rivage et s'occupait de la construction de sa nouvelle capitale Antigonia[1]. Aristodémos, à ce que l'on raconte, ne fit pas aborder son vaisseau, mais jeta l'ancre auprès du rivage, en ordonnant à son équipage de se tenir tranquille à bord jusqu'à nouvel ordre ; il monta seul dans une barque et rama lui-même jusqu'à terre. Antigone était déjà très soucieux en voyant qu'il ne venait pas de message de son fils ; lorsqu'il apprit qu'il était venu un vaisseau de Cypre qui restait à l'ancre, il envoya messagers sur messagers. Ils rencontrèrent Aristodémos, l'interrogèrent, le conjurèrent de mettre fin aux inquiétudes du vieux père et de ne rien cacher, fût-ce la nouvelle la plus désastreuse ; il continua son chemin, le visage sérieux, plongé dans ses pensées. Citoyens et soldats, Macédoniens, Grecs, Asiatiques, un peuple innombrable s'était amassé sur le chemin du château, attendant avec une impatience inquiète le message, qu'ils commençaient déjà à redouter. Antigone lui-même ne put se contenir plus longtemps ; il sortit et se hâta d'aller au-devant du messager qui arrivait, pour demander des nouvelles de son fils et de la flotte. Lorsqu'Aristodémos vit le stratège près de lui, il éleva la main et cria à haute voix : « Réjouis-toi, roi Antigone ! Ptolémée est vaincu ; Cypre est à nous ; 16,800 hommes sont prisonniers ». La foule répéta avec un enthousiasme indescriptible : « Réjouis-toi, roi ! Salut à toi, ô roi ! Salut au roi Démétrios ! » et les amis s'approchèrent, attachèrent au front du stratège le diadème royal[2], le conduisirent au milieu des cris de joie sans cesse renaissants du peuple jusqu'au château. Il dit à Aristodémos : « Je te punirai, Aristodémos, de nous avoir torturés si longtemps ; tu recevras plus tard le salaire de ton message ! » Il envoya alors à son fils victorieux une lettre de remerciement, y ajouta un diadème et écrivit comme suscription : « Au roi Démétrios[3] ».

1) DIODOR., XX, 47 ; avec les notes que WESSELING a tirées de Libanios et de Malalas. Cf. O. MÜLLER, in *Gött. gel. Anzeig.* 1834, p. 1081 sqq.

2) 'Αντίγονον μὲν οὖν εὐθὺς ἀνέδησαν οἱ φίλοι (PLUT., *Demetr.* 18). N'était-ce pas là peut-être une cérémonie traditionnelle, comme l'*enthronismos* dans le royaume des Lagides ? C'est une question à examiner.

3) C'est à cette victoire que l'on rapporte les magnifiques tétradrachmes avec le Poseidon combattant et la légende ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ, por-

Tel est le récit de Plutarque [1]; il ne faudrait pas trop croire d'après lui que ce discours si fécond en conséquences d'Aristodémos n'a été rien autre chose qu'une flatterie de son invention. Aristodémos était un des plus haut placés parmi les généraux d'Antigone, et non, comme Plutarque et certains modernes [2] l'ont dit d'après lui, un de ces nombreux et misérables flatteurs qui s'empressaient autour des potentats; il était initié aux plans et à la politique de son maître, qui non seulement l'avait employé à plusieurs reprises à des négociations importantes, mais qui lui avait confié souvent le commandement en chef de grandes expéditions. Si l'on considère de plus que l'objet de la guerre de Cypre était le diadème, la royauté; que seule la rivalité de Ptolémée, aujourd'hui vaincu, avait empêché qu'on ne disposât du trône vacant; que l'opinion publique n'agitait plus que la question de savoir si Antigone deviendrait roi ou non; si l'on pense à l'impression que dut produire sur elle, sur l'armée macédonienne à Cypre, sur tous ceux qui appartenaient au parti d'Antigone, cette glorieuse victoire de Salamine, on comprendra que la manière dont Aristodémos prononça pour la première fois le nom de roi n'était qu'une façon plus solennelle de saluer son stratège et son maître : il est vraisemblable qu'il le fit par l'ordre de Démétrios; peut-être Antigone était-il dans la confidence; il s'agissait de produire sur le peuple une impression imposante; en résumé, ce fut une de ces mises en scène officielles destinées à donner une expression à un fait auquel il ne manquait plus que cela pour être reconnu de tous. Elle atteignit complètement son but; l'universelle acclamation des spectateurs était la sanction de cette royauté nouvelle, qui ne dédaignait pas de chercher une apparente légitimité dans la volonté

tant au droit la proue d'une trirème en mer, sur laquelle se tient debout la Victoire (Niké) avec un trophée, sonnant de la trompette et lancée en avant. On a reconnu depuis le modèle de cette victoire dans la statue de Niké trouvée à Samothrace.

[1]) PLUT., *Demetr.* 17. Le reste dans APPIAN., *Syr.* 54. DIODOR., XX, 53. JUSTIN., XV, 2 etc.

[2]) GILLIES, par exemple, qui s'exprime ainsi (p. 419) : « The flattering buffoon Aristodemus, who conveyed the news in a manner suitable to the vile servility of his character ».

générale des Macédoniens. Quelque incertains que soient nos renseignements sur les détails de la conduite d'Aristodémos et d'Antigone, une chose est claire, c'est que c'est justement à la suite des victoires de Cypre que la nouvelle royauté fut proclamée [1].

Antigone avait enfin atteint son but ; il avait dépassé l'âge de soixante-quinze ans, et les infirmités de la vieillesse commençaient à se faire sentir. Il n'est pas douteux qu'il a voulu être roi dans toute la force du terme et avec tous les pouvoirs qu'avait possédés Alexandre. Le satrape d'Égypte était si complètement vaincu à Cypre, qu'il ne semblait pas pouvoir se refuser plus longtemps à reconnaître la puissance supérieure et la royauté du vainqueur ; Cassandre était comme paralysé par la délivrance d'Athènes, par l'agitation croissante dans l'Hellade, par la restauration de l'indépendance de l'Épire ; Lysimaque et lui devaient se résigner, comme Ptolémée se résignait : Séleucos était dans l'extrême Orient ; avant qu'il pût regagner de là l'Asie occidentale, Antigone était sûr d'en avoir fini avec toutes les difficultés. Celui-ci, qui avait été toute sa vie un calculateur prudent, qui avait toujours agi avec logique et réflexion, maintenant qu'il avait atteint au diadème, semblait être converti lui-même à la foi dans le mystère de la puissance, et c'est dans le charme magique de ce titre qu'il voyait sans doute la garantie la plus sérieuse de sa durée ; on remarqua qu'il devenait moins calme et moins taciturne, qu'il se prévalait plus capricieusement de sa fortune, qu'il risquait maintenant au lieu de calculer. La jeunesse, lorsqu'elle a réussi à réaliser un de ses vœux les plus chers, se laisse facilement enivrer et regarde comme assurée une fortune que le lendemain commence déjà à mettre en question, mais elle est capable de s'habituer à ce nouveau incessamment

[1]) Appien (*Syr*. 54) dit de la victoire de Cypre : ἐφ' ὅτῳ λαμπροτάτῳ γενομένῳ ὁ στρατὸς ἀνεῖπεν ἄμφω βασιλέας 'Αντίγονόν τε καὶ Δημήτριον. On n'ira pas conclure de là qu'Appien prend ses renseignements dans un auteur qui transportait cet événement à Cypre. Mais l'acclamation des soldats sanctionnant, pour ainsi dire, la prise du diadème est un fait conforme à l'ancienne coutume macédonienne, et qui se reproduit en Égypte notamment, durant toute la période des Lagides.

renouvelé que lui apporte le moment présent, gain ou perte ; elle a besoin de tentatives hasardeuses et de vicissitudes; elle ne saurait renoncer à l'avenir: le tenace entêtement de la vieillesse n'a, au delà d'un but heureusement atteint, que des souvenirs, et le résultat obtenu, qui n'a de valeur et d'efficacité que comme début d'efforts nouveaux, meurt pour ainsi dire sur place; car le vieillard ne s'y attache que comme à une fin, à un résultat, à la somme des choses passées, et elles sont passées à tout jamais. Ce fut la fatalité d'Antigone et enfin sa perte, d'avoir pu croire au rétablissement de l'empire d'Alexandre quand il ne faisait que copier le nom et le symbole de cette vieille institution sans y mettre une pensée nouvelle.

CHAPITRE QUATRIÈME

306-302

L'année des rois. — Situation d'Antigone. — Armements contre l'Égypte. — Expédition de l'armée et de la flotte. — Tentatives de débarquement. — Retraite d'Antigone. — L'État rhodien. — Brouille entre Antigone et les Rhodiens. — Armements à Rhodes. — Débarquement de Démétrios. — Siège de Rhodes. — Paix avec les Rhodiens. — Pyrrhos roi d'Épire. — La démocratie restaurée à Athènes. — Démocharès. — La loi de Sophocle. — Attaque de Cassandre contre Athènes. — Débarquement de Démétrios à Aulis — Son séjour durant l'hiver à Athènes. — Son expédition dans le Péloponnèse et à Corcyre. — Démétrios à Athènes.

Antigone portait donc la couronne royale, mais il s'en fallait de beaucoup qu'il eût réuni tout l'empire sous sa main. Il avait espéré que Ptolémée, après la destruction complète de sa puissance maritime, renoncerait à toute résistance ultérieure, qu'il le reconnaîtrait, lui et la royauté restaurée, et se soumettrait à sa puissance. Mais Ptolémée, maître d'un pays riche, admirablement gouverné, dévoué à sa personne, ne se sentait pas le moins du monde anéanti. Il n'avait jamais eu pour but de devenir le maître de l'ensemble, mais il était prêt à combattre à outrance pour être et rester maître de la portion qui lui était échue, maître dans le sens et l'étendue de la puissance qu'Alexandre avait pu avoir sur le tout. Lorsque la nouvelle parvint en Égypte qu'Antigone avait été proclamé roi par son armée, les troupes du Lagide, dit-on, n'hésitèrent pas à user du même droit et à saluer roi leur maître[1]; elles témoignaient ainsi que, malgré la défaite de Cypre, elles n'a-

[1]) Diodor., XX, 53. Plut., *Demetr.*, 18. Justin., XV, 2. Appian., *Syr.* 54. Ces auteurs sont unanimes à affirmer que Ptolémée, malgré sa défaite à Cypre, a pris le titre de roi (ἀνέγραψεν ἑαυτὸν βασίλεα) ; il a dû certainement le

vaient pas perdu courage, mais que, attachées fermement et fidèlement à leur maître, elles étaient prêtes à défendre sa souveraineté contre celle d'Antigone, qui n'était pas plus fondée en droit. Depuis ce moment, Ptolémée fut roi et porta ce titre [1].

Ce qu'Antigone et Ptolémée avaient fait, pourquoi les autres chefs renonceraient-ils à le faire? Antérieurement déjà Séleucos avait été appelé roi par les Barbares et salué à la mode orientale ; à partir de ce moment, il porta le diadème [2], même quand il donnait audience à des Hellènes ou à des Macédoniens ; il compta les années de sa royauté à partir du temps où, revenant de l'Égypte, il avait reconquis Babylone. Lysimaque de Thrace prit aussi le diadème et le titre de roi ; Cassandre de Macédoine aussi se fit appeler roi, oralement et par écrit, quoiqu'il évitât de prendre lui-même ce titre en signant [3].

faire, par conséquent, avant l'automne de 306, car à ce moment-là, après la malheureuse expédition d'Antigone en Égypte, expédition dont on trouvera plus loin le récit, la chose n'eût plus eu rien d'étonnant. D'après l'usage suivi dans le Canon des Rois, le règne de Ptolémée aurait dû y être daté du commencement de l'année égyptienne qui tombe immédiatement avant, c'est-à-dire du 1er Thoth de la 18e année de Philippe (8 novembre 307). Au lieu de cela, le Canon le fait dater de deux ans plus tard, du 7 novembre 305. Et c'était bien là le comput officiel ; on en a la preuve par l'inscription du prêtre An-em-hi, qui est mort le 8 juin 217, à l'âge de 72 ans 1 mois et 23 jours, étant né le 4 mai 289, « en la 16e année du règne de Soter ». Par conséquent, le règne de Ptolémée Soter date officiellement du 1er Thoth (7 nov.) 305. (Voy. Pinder et Friedlænder, *Beiträge zur älteren Münzkunde*, p. 11). L'écart entre le calendrier et les auteurs est difficile à combler, si l'on ne veut pas admettre que la prise de possession du titre de roi a eu lieu à Alexandrie après le 7 novembre 306, et que la nouvelle année une fois commencée a compté jusqu'à la fin, d'après l'ancien système, comme l'an 19 « après Alexandre ».

1) Ce qui soulève ici des complications inextricables, ce sont les dates des monnaies attribuées à Ptolémée. Les opinions des numismatistes sont sur ce point tellement divergentes, que l'histoire ne peut encore en tirer aucun résultat certain. Il suffit de renvoyer à Pinder, *Die Aera des Philippos auf Münzen* (dans les *Beiträge* de Pinder et Friedlænder, 1851) et à Fr. Lenormant, *Essai sur la classification des Lagides*, 1855. Même la substitution par les Lagides de l'étalon monétaire phénicien au système attique introduit partout par Alexandre ne semble pas fournir encore de point de repère fixe pour la chronologie.

2) Plut., *Demetr.*, 18.

3) ὥσπερ πρότερον εἰώθει τὰς ἐπιστολὰς (Plut., *Demetr.*, 18). On rencontre beaucoup de monnaies avec le nom de Cassandre roi.

Il est digne de remarque que, sauf ces cinq potentats, les autres satrapes et stratèges de l'empire d'Alexandre ne s'attribuèrent pas la dignité suprême ; c'est un signe certain qu'ils n'étaient déjà plus les égaux des premiers et ne pouvaient se considérer, à leur exemple, comme les possesseurs souverains des différentes fractions de l'empire, mais qu'ils se subordonnaient aux nouveaux maîtres, dont ils devenaient les hauts fonctionnaires. Même en dehors du territoire immédiat de l'empire, le titre de roi semble s'être rapidement répandu. Mithridate III du Pont, Atropatès de Médie, peut-être aussi les détenteurs du pouvoir en Arménie, en Cappadoce, ont dû s'attribuer le diadème en ce moment; de même Agathocle de Syracuse [1], Denys d'Héraclée, que l'on surnommait le Doux, prirent le titre de roi [2]. La royauté, ou, pour mieux dire, le pouvoir souverain, est l'idée motrice du temps, la forme qui sert à faire sortir des ruines de l'ancien ordre de choses de nouveaux organismes politiques ; dans toutes les autres formes sociales, le besoin de la conservation personnelle pousse à une concentration semblable, et les modèles sur lesquels elles croient devoir se transformer sont ces puissances politico-militaires de l'empire démembré d'Alexandre dont le titre légal est la conquête, dont le type est l'armée, pour qui la vie politique consiste à se maintenir en face de leurs voisins, à se fortifier par des luttes perpétuelles avec eux, et qui, dans les traités internationaux et les questions de droit des gens, ont pour idéal un système d'États cherchant leurs garanties dans l'équilibre des forces. Aucun de ces empires n'a d'autre légitimité que celle qui résulte de son existence, et la seule consécration supérieure que les princes puissent donner à leur puissance, c'est qu'ils se font rendre un culte et se placent sur la même ligne que les dieux. C'est une situation dont l'époque qui va suivre se réserve de développer les conséquences.

Au point de vue historique, cette année des rois est la catas-

[1]) DIODOR., XX, 54. Diodore dit expressément qu'Agathocle y fut déterminé par l'exemple d'Antigone, de Cassandre, de Lysimaque.

[2]) MEMNON ap. PHOT., p. 224 b. 25 [IV, 7], sans date précise, il est vrai.

trophe décisive qui mit fin à l'empire fondé par Alexandre. Il est vrai que, depuis sa mort, le temps a travaillé sans relâche à la ruine de cet édifice gigantesque et à l'émancipation des différents peuples pétris ensemble pour un moment sous l'action de la puissance nouvelle qui implantait en tous lieux la vie hellénistique. Ce qui est remarquable, c'est que le moment même où il n'y a plus qu'un pas à faire pour restaurer complètement la primitive unité, et où une main puissante s'apprête à réunir de nouveau les éléments épars et à les maintenir ensemble avec une énergie nouvelle, soit celui où ce grand corps s'effondre pour toujours et où le titre de roi va être, pour les régions géographiques dorénavant séparées, le germe vivant qui les transformera en nouvelles « individualités politiques ». C'est maintenant, en effet, que prend fin l'empire unique fondé par Alexandre. Si c'était un effet de la nature même de l'hellénisme sur lequel il avait voulu fonder sa création, de cet hellénisme associé à l'élément barbare en vue d'une assimilation et d'une fermentation réciproques, que de se différencier en lui-même d'après la proportion des éléments associés et leur caractère plus ou moins asiatique, il est évident que cet hellénisme, en se développant, ne pouvait subsister comme corps politique unifié ; il ne pouvait que se dissoudre en différents types ethnographiques nouveaux, dont les différences devaient être caractérisées par les éléments barbares du mélange. L'établissement de royaumes séparés était le premier pas décisif dans la voie de cette évolution, et la récente restauration de la liberté des États helléniques prouve que l'évolution s'opérait même en sens rétrograde.

Il est évident que le titre de roi ne fut pas seulement nominal et qu'il ne contribua pas seulement à entourer les chefs d'une pompe plus brillante ; nous apprenons « que leur attitude à l'égard de leurs sujets devint plus superbe, plus despotique, plus conforme à cette majesté enfin conquise par leur audace ; c'est ainsi que les comédiens, en changeant de costume, apparaissent sur le théâtre avec une autre démarche, une autre voix, d'autres allures[1] ». Dans tous les cas, les

[1]) Plut., *Demetr.*, 19. Pour faire apprécier l'étendue et l'efficacité énergi-

autres personnages de la scène politique se modifient aussi en même temps qu'eux, et c'est de cette époque que date cette forme nouvelle de la royauté, composée d'éléments asiatiques et européens, telle que l'avait rêvée le grand Alexandre, telle qu'il n'avait pas réussi à la réaliser par lui-même d'une manière durable dans l'ensemble de l'empire.

Mais il faut revenir au récit des événements qui datent du début de ces évolutions nouvelles. Nous avons à nous faire une idée de la situation d'Antigone, lui qui, au moment où il étend la main vers le diadème impérial, ne saisit, pour ainsi dire que le vide, lui qui au moment où il croit, dans son orgueilleux délire, être dorénavant seul roi et seul maître, voit tout à coup se dresser à sa droite et à sa gauche des sosies de sa majesté. Il a cru qu'il ne tarderait pas à voir aux pieds de son trône le satrape vaincu de l'Égypte, et voilà que Ptolémée prend lui aussi la couronne, comme si celle de « l'empire » n'était pas la seule légitime et la seule possible ; ceux qu'Antigone a cru anéantis par la chute de Ptolémée se relèvent tout à coup rois eux-mêmes et alliés de cet autre roi, tous prêts à lutter ensemble contre lui ; et ce Séleucos, qu'il a espéré écarter prochainement avec toute la puissance de l'autorité impériale, il est là, roi de l'Orient, prêt à défendre sa souveraineté avec les armées des satrapes jusqu'à l'Indus et l'Iaxarte, et à aider de son concours les autres rois, ses alliés naturels. Le vieil Antigone se voit tout à coup en face d'immenses difficultés, et il n'a pour les résoudre aucun moyen, aucun titre légal : il n'a que la force des armes, expédient dont le succès n'est rien moins qu'assuré, étant donnée la puissance supérieure de ses adversaires s'ils sont unis. Doit-il renoncer à l'unité de l'empire et reconnaître les usurpations des autres rois ? Il aurait pu le faire dix ans auparavant, avec autant

que du pouvoir royal, rien n'est plus instructif que la grande inscription publiée par Le Bas-Waddington (III, n° 86), document qui comprend deux décrets du « roi » Antigone concernant le *synœkisme* de Lébédos et de Téos. C'est un des premiers exemples qui montrent en grand le rôle pacificateur du nouveau régime monarchique ; le despotisme éclairé met fin, par une intervention rationnelle et impitoyable, à de vieilles rivalités qui avaient fait tomber les deux villes en décadence.

d'utilité et moins de péril; le faire maintenant ne serait pas seulement un dangereux aveu de faiblesse, ce serait l'abandon du principe en vertu duquel il s'était élevé au-dessus des autres et pour lequel il avait sacrifié des choses plus précieuses que des trésors, des armées et des années. Est-ce que, dans cette multitude de rois, de ces rois régionaux, de ces majestés locales, tout n'était pas en contradiction avec la royauté de l'empire? Est-ce qu'ils avaient d'autres droits que de servir ce dernier et de lui obéir? Quelle audace de se dire les successeurs d'Alexandre, ses *Diadoques*, quand ils se partageaient les lambeaux de son diadème! Et où donc était leur puissance? Ptolémée n'avait-il pas été anéanti à Cypre? Séleucos n'était-il pas trop enfoncé dans l'Orient pour venir à temps au secours des autres? Cassandre et Lysimaque n'étaient-ils pas séparés de l'Égypte par les pays et les mers que Démétrios dominait avec la flotte de l'empire? Les ennemis d'Antigone devaient être écrasés comme usurpateurs du nom royal; il fallait qu'ils le fussent au plus tôt, avant de s'être réunis. Il fallait qu'avant tout Ptolémée, ce lion aux abois, fût surpris dans son repaire et terrassé avant que les éléphants de Séleucos fussent venus de l'Orient pour le sauver : Ptolémée une fois abattu, que pouvaient encore la Thrace et la Macédoine? Elles succomberaient, en dépit du diadème de leurs rois, et Antigone aurait les mains libres pour préparer le même sort au dernier des usurpateurs. Il s'agissait d'attaquer Ptolémée dans son propre pays et de le réduire vite et complètement à l'impuissance.

Antigone était dans sa nouvelle capitale, sur l'Oronte; les armements devaient commencer aussitôt. C'est à ce moment que mourut son second fils Philippe[1]; il ne restait plus au

[1]) L'expression dont se sert Diodore (XX, 73, 1) : τοῦ νεωτέρου τῶν υἱῶν Φοίνικος, indique bien qu'Antigone avait deux fils. Plus haut (XX, 19), il cite le cadet, τὸν νεώτερον Φίλιππον, comme ayant été envoyé contre Phœnix, le stratège de l'Hellespont, qui avait fait défection. Plutarque ne connaît non plus à Antigone que deux fils, ce Philippe précisément et Démétrios. Il est probable que, dans le premier passage cité de Diodore, il y a non pas une lacune ([Φιλίππου τοῦ νικήσαντος τὸν] Φοίνικα), mais une erreur. C'est, du reste, à ce Philippe qu'étaient adressées les lettres d'Antigone citées par Cicéron (*Off.* II, 14), lettres dans lesquelles le père indiquait à son fils de

vieux roi que Démétrios, ce prince si richement doué et qui avait donné tant de preuves de sa valeur; c'est sur lui et sur son fils âgé de treize ans[1] qu'il reporta tout l'amour dont Philippe avait eu une si large part: il fit ensevelir le cadavre de son fils avec une pompe royale. Il rappela Démétrios de Cypre, pour délibérer avec lui sur la prochaine campagne; il commençait, lui écrivait-il, à sentir ses quatre-vingts ans; il n'avait plus la même vigueur, ni de corps ni d'esprit; le fils avait remporté de grands succès, qu'il vienne l'assister de son conseil et de sa force. Dans les bras de la belle Lamia[2], plongé dans les délices des fêtes qui saluaient le diadème attaché à son front, Démétrios avait presque oublié, sur le sol de cette île fortunée, le monde du dehors et les dangers imminents. La lettre de son père le tira tout à coup de l'ivresse de cette vie vertigineuse; il courut à Antigonia, auprès de ce père qu'il n'avait pas vu depuis si longtemps. Comme, à son arrivée, il l'embrassait tendrement: « Tu ne te figures pourtant pas, lui dit son père, que tu embrasses Lamia! » Des troupes nombreuses campaient déjà sur les bords de l'Oronte; tous les jours il en arrivait de nouvelles; les journées se passaient en armements et en exercices; la nuit, Démétrios menait joyeuse vie, la coupe à la main ou occupé de rendez-vous discrets. Souvent, fatigué le matin, il manquait de se rendre près de son père ou se faisait excuser pour cause d'indisposition. Un jour que le père vint lui rendre visite, il vit une jolie fille s'esquiver en passant près de lui; il entra et tâta le pouls de son fils. « La fièvre vient de me quitter », dit Démétrios. « Oui, répondit son père, je l'ai vue se sauver à l'instant[3] ».

Les armements étaient terminés : vers la fin de l'été, l'armée et la flotte, à laquelle Démétrios était retourné, se mirent en mouvement. C'était un déploiement énorme de forces: plus de 80,000 hommes d'infanterie, 8,000 cavaliers, 83 éléphants

quelle façon il devait se comporter vis-à-vis des soldats pour gagner leurs bonnes grâces.

[1]) C'est l'Antigone qui porte dans l'histoire le surnom de Gonatas : il était fils de l'excellente Phila et né en 318; Stratonice aussi était déjà au monde depuis plusieurs années, peut-être depuis 315.

[2]) Plut., *Demetr.*, 19. Athen., XIII, p. 577. III, p. 101, etc.

[3]) Cette anecdote et autres semblables se trouvent dans Plutarque.

de guerre, 150 vaisseaux de combat, 100 bâtiments de transport, une artillerie considérable et des projectiles en grande quantité. Pendant que l'armée de terre descendait par la Cœlé-Syrie, la flotte devait longer les côtes sous les ordres de Démétrios et retrouver la première à Gaza : de là, l'Égypte devait être attaquée simultanément par terre et par mer. Dans les premiers jours de novembre, on avait atteint Gaza. Pour faire son apparition en Égypte d'une manière plus rapide et plus inattendue, Antigone, qui marchait le long de la mer à travers le désert, fit pourvoir ses troupes de vivres pour dix jours et rassembler dans les tribus arabes le plus grand nombre possible de chameaux, qui furent chargés de blé, 130,000 médimnes ; le reste des bêtes de trait fut employé au transport des fourrages, des engins, des projectiles, et de quantité de machines, qui furent chargées sur des voitures. C'est dans ces conditions que l'armée de terre commença sa marche pénible et dangereuse à travers le désert. La flotte se mit aussi en mouvement ; c'est en vain que les pilotes firent remarquer que dans huit jours aurait lieu le coucher des Pléiades[1] et qu'alors la mer deviendrait tempêtueuse et la navigation impossible ; d'après eux, il fallait rester encore huit jours à l'abri du port. Démétrios leur reprocha de craindre la mer et l'air ; un vrai marin, dit-il, ne craint ni le vent ni les flots. Il ne pouvait pas s'attarder, puisque les opérations de l'armée étaient calculées sur sa coopération par mer ; vers minuit, ses escadres quittèrent le port de Gaza. Elles eurent une bonne mer dans les premiers jours ; les lourds bâtiments de transport étant traînés à la remorque ; on s'avança avec un vent favorable dans la direction de l'ouest ; on était déjà arrivé à la hauteur du lac Sirbonide lorsqu'arriva le jour des Pléiades. Une tempête violente s'éleva du côté du nord. Elle fut terrible ; en peu de temps, les escadres furent dispersées ; beaucoup des bâtiments de transport, lourdement chargés, coulèrent bas ;

[1]) Cette indication, précieuse pour la détermination des dates, se trouve dans Diodore (XX, 73, 3) : τῶν δὲ κυβερνητῶν οἰομένων δεῖν ἀπιδεῖν τὴν τῆς Πλειάδων δύσιν δοκοῦσαν ἔσεσθαι μεθ' ἡμέρας ὀκτὼ κ. τ. λ. C'est le coucher matinal des Pléiades, *quod tempus in III Idus Nov. incidere consuevit* (Plin., II, 47, § 125).

un petit nombre put revenir en arrière et se sauver dans le port de Gaza ; les vaisseaux de guerre eux-mêmes ne purent tenir contre la mer ; les quadrirèmes qui purent se sauver furent jetées sur Raphia, où un port de peu de profondeur et ouvert au vent du nord leur offrait peu de protection. Les meilleurs et les plus gros vaisseaux réussirent, au prix de grands efforts, à remonter jusqu'aux dunes de Casios à l'ouest ; le rivage sans port et l'horrible temps qu'il faisait les força à jeter l'ancre ; à deux stades du rivage, ils étaient en proie à la fureur des vagues déchaînées; le vent furieux du nord les rejeta, chassant sur leurs ancres, vers les brisants ; il y avait le plus grand danger que les vaisseaux ne sombrassent corps et biens; s'ils échouaient et si les équipages se sauvaient sur le rivage, ils étaient en terre ennemie et également certains de leur perte. Les matelots travaillèrent nuit et jour avec les plus grands efforts pour maintenir les vaisseaux à flot; déjà trois quinquérèmes avaient péri sous leurs yeux ; l'eau potable commençait à manquer; épuisés et découragés, les hommes voyaient venir la mort; ils n'auraient pas pu résister un jour de plus à la soif, au froid et à l'épuisement. Tout à coup la tempête s'apaisa, le ciel s'éclaircit; ils virent l'armée des leurs s'avancer et établir son camp le long du rivage. Ils s'empressèrent de gagner la côte et se restaurèrent; peu à peu les vaisseaux dispersés se rallièrent; après une courte relâche, la flotte, bien affaiblie, il est vrai, par ses grandes pertes, reprit la mer, et l'armée de terre fit ses trois dernières marches à travers le désert jusqu'au bras oriental du Nil ; elle établit son camp à deux stades du fleuve[1].

Cependant Ptolémée, informé de l'approche des forces ennemies, avait concentré ses troupes dans le Delta : il n'avait pas dessein de s'avancer au-devant de son adversaire pour lui livrer une bataille rangée; il avait placé des postes importants

[1]) Diodor., XX, 73-74, et plus brièvement dans Plutarque *(Demetr.* 19). Cet auteur rapporte également le songe significatif qu'eut alors Médios, un des « amis ». Il lui semblait voir Antigone courir dans le stade la course double avec toute son armée ; au début, ils couraient très vite et d'un vif élan ; bientôt, ils étaient à bout d'haleine, épuisés, essoufflés, et ne pouvaient plus se remettre de leur défaillance.

sur les principaux points de la côte et du bras oriental du Nil, prêts à repousser toute tentative de débarquement ou de passage du fleuve; ce dernier, qui était très grossi, couvrait ses positions. Lorsqu'il vit l'armée d'Antigone campée de l'autre côté du bras de Péluse, il envoya quelques-uns de ses familiers, montés sur des barques, avec ordre de longer le rivage opposé et d'annoncer que le roi Ptolémée promettait 200 drachmes à chaque soldat, et 10,000 à chaque officier qui passerait de son côté. Cet appel produisit surtout son effet sur les troupes mercenaires d'Antigone; les désertions devinrent nombreuses; même parmi les officiers, un bon nombre, qui n'aimaient pas le commandement d'Antigone, passèrent à Ptolémée: Antigone se vit forcé de disposer sur la rive des frondeurs, des archers et des artilleurs, pour repousser l'approche des barques; plusieurs transfuges furent pris et punis des supplices les plus cruels, afin de détourner les autres par la terreur de semblables tentatives.

Les opérations d'Antigone devaient, comme autrefois celles de Perdiccas, avoir pour but de gagner avant tout la rive opposée, pour forcer l'ennemi à accepter là une bataille, afin d'éviter le passage à gué sous les yeux de l'ennemi, ce qui jadis avait causé la perte de Perdiccas: il appela auprès de lui les vaisseaux qui se ralliaient dans les ports de Gaza et de Raphia, et fit transporter, sous les ordres de Démétrios, un corps de troupes considérable vers ce qu'on appelait la Fausse embouchure[1]. On devait débarquer en cet endroit et tomber sur l'ennemi par derrière, tandis que le roi lui-même, voyant Ptolémée ainsi occupé, traverserait le fleuve avec le reste de son armée et l'attaquerait. Les troupes de débarquement firent voile vers la Fausse embouchure, mais, au moment d'aborder, elles trouvèrent le poste installé à l'embouchure si nombreux et furent reçues si énergiquement à coups de javelots, de

[1]) Le nom de « fausse Bouche » (Ψευδόστομον) est donné à plusieurs issues des lagunes qui bordent le rivage. Comme la flotte, partant de la bouche désignée ici, atteint en une nuit (de 14 heures, nuit de novembre) la bouche de Damiette, où l'on ne peut arriver qu'en contournant un angle assez saillant du côté du nord, on est en droit de supposer que le ψευδόστομον indiqué est l'exutoire le plus oriental du lac Menzaleh.

pierres, de flèches lancées par les engins et les défenseurs, qu'elles se retirèrent à la faveur de la nuit. Démétrios ordonna alors aux vaisseaux de suivre le vaisseau amiral et le fanal qui y était placé ; il se dirigea vers le nord-ouest et se trouva, au point du jour, devant l'embouchure Phagnétique[1], mais les autres vaisseaux n'avaient pas pu le suivre assez vite ; il fallut d'abord les attendre et envoyer des navires rapides pour les chercher : on perdit ainsi un temps précieux. Le mouvement de la flotte n'avait pas échappé aux ennemis ; à la hâte, les postes de l'embouchure Phagnétique furent renforcés et une ligne de troupes fut disposée le long de la côte, aux endroits où il était possible de tenter le débarquement. Lorsque Démétrios eut rassemblé son escadre, il était trop tard ; le rivage était gardé par de trop nombreux défenseurs pour que le débarquement pût être tenté ; plus loin, à ce qu'il apprit, la côte était tellement protégée par des bas-fonds, des marais et des lagunes, que la flotte ne pouvait aborder. Aussi Démétrios revint-il sur ses pas pour regagner le camp de son père, mais il s'éleva un violent vent du nord ; le flot devint énorme, les vaisseaux luttaient avec une peine indicible ; trois vaisseaux de guerre et plusieurs transports furent lancés sur la plage et tombèrent au pouvoir de l'ennemi ; les autres furent sauvés par le travail acharné des équipages et atteignirent heureusement leur station primitive.

C'est ainsi qu'échouèrent les tentatives de débarquement faites par Démétrios ; il était absolument impossible de pénétrer dans l'embouchure de Péluse, qui était occupée par Ptolémée et défendue par de nombreuses barques montées de beaucoup de soldats et armés d'artillerie ; en amont, non seulement les rives, du côté de l'intérieur, étaient couvertes de retranchements défendus par des postes nombreux, mais d'innombrables barques[2], remplies en partie de soldats, en partie d'engins de toute sorte, croisaient sur le fleuve et empêchaient

[1]) C'est la bouche actuelle de Damiette.

[2]) Diodore (XX, 76) dit : σκαφῶν ποταμίων : ce n'étaient pas des trirèmes, comme le prétend Pausanias (I, 6, 6) ; du reste, les vaisseaux de guerre étaient généralement, à l'époque présente, des bâtiments à quatre rangs de rames ou davantage encore.

toute tentative de le franchir. La flotte et l'armée d'Antigone étaient donc condamnées à l'inaction ; les jours se passaient sans incidents, et déjà les provisions commençaient à manquer aux hommes et aux animaux; les troupes devinrent mécontentes; les plus braves eux-mêmes ne voyaient aucune issue. Antigone ne pouvait se dissimuler que le sort de la campagne était décidé; impossible d'imaginer aucune opération qui pût amener un résultat favorable; lors même qu'il eût réussi à franchir le premier bras du Nil, rien n'eût été fait encore, puisqu'à chacun des nombreux bras du fleuve les mêmes difficultés se seraient présentées, plus dangereuses encore; il ne pouvait rien tant que Ptolémée persisterait opiniâtrément dans la défensive; à supposer même qu'il pût l'amener à en sortir pour livrer bataille, son armée affaiblie et découragée n'eût plus été de force à vaincre. Les dispositions de ses troupes, le manque de vivres et la saison qui s'avançait, le forcèrent à penser à une retraite accélérée. Il convoqua l'armée et les officiers à une grande assemblée et ouvrit la délibération sur la question suivante: fallait-il, dans les conjonctures actuelles, continuer la guerre, ou rentrer en Syrie, afin de reprendre la lutte plus tard, avec une armée mieux outillée pour les exigences particulières de la guerre en ces pays, et dans une saison où l'eau du Nil serait au plus bas ? L'assemblée, à haute voix et à l'unanimité, se décida pour le retour; l'ordre de départ fut donné aussitôt, et l'armée et la flotte se hâtèrent de rentrer[1].

Plus les préparatifs avaient été grandioses et superbes les espérances avec lesquelles Antigone avait commencé la guerre, plus aussi cette issue était humiliante; lui qui avait annoncé qu'il allait reconstituer l'empire d'Alexandre dans son unité et sa splendeur, il lui fallait se retirer vaincu sans s'être battu, devant un ennemi qu'il avait cru perdu. C'est avec raison que Ptolémée célébra des sacrifices d'actions de grâces et des réjouissances, comme s'il avait remporté une victoire; il envoya des messagers à Cassandre, à Lysimaque et à Séleucos, pour leur annoncer l'humiliation d'Antigone. Une

[1]) Diodor., XX, 75-76. Pausan., I, 6. Plut., *Demetr.*, 19.

victoire en bataille rangée n'aurait pas pu être plus avantageuse pour lui : Antigone y aurait succombé après avoir opposé la force à la force; aujourd'hui, il était vaincu par lui-même, et Ptolémée gardait sa propre force, pour s'en servir s'il était besoin de porter un dernier coup.

Il est étrange que l'entreprise d'Antigone ait eu une semblable issue : ni les tempêtes qui dispersèrent sa flotte, ni l'impossibilité de pénétrer au delà du fleuve ne furent la cause de son insuccès; ce ne furent pas même les désertions de ses mercenaires; mais ce qui apparaît clairement, c'est qu'Antigone n'avait plus son énergie d'autrefois; il n'était plus l'homme qui avait réduit Eumène et qui enchaînait avec une force irrésistible des milliers d'hommes à sa destinée; il lui était resté la routine du temps passé, mais non plus cette volonté de fer qui lui permettait de braver tous les dangers et de résister même à la défaite; la routine était devenue chez lui un tour d'esprit méticuleux, hésitant, sa forte volonté, une humeur capricieuse et fantasque. L'audace seule aurait pu faire réussir cette agression aventureuse sur l'Égypte; pourquoi Antigone perdit-il à Péluse des jours précieux à vouloir gagner d'abord la rive opposée avant d'entreprendre autre chose? Pourquoi, avec ses forces supérieures, n'attaqua-t-il pas les deux capitales du pays, Memphis avec un corps détaché, Alexandrie avec sa flotte toujours si puissante, tandis que son armée principale retenait l'ennemi sur le bras de Péluse? Pourquoi, si tout cela lui paraissait trop aventuré, n'opéra-t-il pas sur la rive droite du bras de Péluse? Il aurait pu rester là aussi opiniâtrément que Ptolémée sur la rive en face, en se retranchant et en forçant l'adversaire, par des courses répétées sur la rive droite du Nil, à faire enfin un mouvement offensif qui devait lui être fatal; il aurait pu là, approvisionné par sa flotte qui dominait les mers, attendre le printemps et la baisse du fleuve; il aurait pu de cette façon, des différents points sur lesquels il se serait fortifié et avec les troupes nouvelles qui lui auraient été envoyées, recommencer la guerre avec un meilleur succès. La détermination la plus absurde qu'il pût prendre, ce fut de ne pas même garder la position de Péluse, d'abandonner tout et de revenir en toute

hâte en Syrie, comme un homme complètement battu: il ne perdait pas seulement toutes ses meilleures espérances; il avait provoqué l'ennemi au combat; il avait mis du côté de son rival la toute-puissance de l'opinion publique; il avait perdu l'honneur de son nom et la gloire jusque-là intacte de ses armes.

Le caractère extraordinairement fragmentaire de nos renseignements laisse dans l'obscurité la suite des événements: on pourrait penser que Ptolémée fit quelque chose après cette retraite d'Antigone; que, profitant de la faveur des circonstances, il a sinon risqué une invasion de la Syrie, du moins cherché par des négociations à obtenir la reconnaissance de sa royauté; nous ne trouvons pas trace de tout cela dans nos sources; ce n'est qu'à propos d'une nouvelle expédition de Démétrios contre Rhodes que nos informations recommencent.

L'État rhodien[1], favorisé comme il l'était par une position géographique des plus heureuses, était devenu extrêmement florissant du vivant déjà d'Alexandre et plus encore pendant les luttes des Diadoques. Presque tout le commerce entre l'Europe et l'Asie se concentrait dans cette île; les Rhodiens étaient des marins distingués, réputés loyaux et habiles; leur caractère ferme, constant, respectueux de la légalité, leur connaissance des affaires, leurs excellentes lois maritimes et commerciales, faisaient de Rhodes la place modèle parmi toutes les villes commerçantes de la Méditerranée; par ses luttes continues et heureuses contre les pirates, qui troublaient alors souvent et en grandes bandes la sécurité des mers[2], Rhodes était devenue la protectrice et l'asile de la marine marchande dans les eaux orientales. Il semble qu'il y ait eu, au temps

[1]) Il n'est plus possible de décider si Rhodes avait et jusqu'à quel point elle avait en sa possession les îles voisines et la Peræa, « la Chersonèse de Cnide et celle de Rhodes ». Il est bon de remarquer que, dans le *Périple* dit de Scylax, rédigé vers 350, Mégisté elle-même, une île voisine de la côte lycienne, est notée comme appartenant aux Rhodiens.

[2]) A quelque temps de là, Démétrios enrôla des pirates à son service pour faire la guerre aux Rhodiens (Diodor., XX, 83); deux ans plus tard, il en prend 8,000 à sa solde pour faire campagne contre la Macédoine (XX, 110); en 287, le chef de pirates Andron collabore à la prise d'Éphèse (Polyæn., V, 19), etc.

d'Alexandre une garnison macédonienne dans la ville; on nous dit du moins que les Rhodiens l'avaient chassée à la nouvelle de la mort du roi[1]. A partir de ce jour, ils restèrent libres; leur marine considérable, les rivalités et les luttes constantes des chefs macédoniens, le régime paisible et bien ordonné établi par l'aristocratie de la ville, leur permirent de développer un système de neutralité politique qui grandit à la fois leur aisance et leur influence. La ville était remplie de négociants et de capitalistes étrangers; beaucoup de personnes venaient à Rhodes pour y jouir paisiblement de leur fortune, ou bien, chassées de leur patrie, pour y trouver un exil aussi agréable que possible. Chacun des potentats cherchait à gagner pour lui les Rhodiens et les comblait de présents et de faveurs de toute sorte; gardant avec chacun d'eux des relations amicales, ils refusaient toute espèce d'alliance qui aurait pu les impliquer dans une guerre, et ce n'est que lorsqu'Antigone envoya en 312 une flotte pour la délivrance de la Grèce qu'ils fournirent dix vaisseaux. Dans les années précédentes, Antigone, désirant faire la conquête de Tyr, avait bien fait construire à Rhodes des navires et y avait amené des équipages cariens, mais c'était là une affaire privée, entreprise par des armateurs rhodiens que l'État ne voulait pas frustrer de leurs bénéfices[2]. Un renseignement accidentel nous apprend que, dès 306, Rhodes avait conclu un traité de commerce avec Rome, dans un temps où Carthage était paralysée par l'invasion d'Agathocle en Afrique, et où Tarente avait laissé la conquête romaine s'étendre aussi sur la Campanie[3]. Rhodes avait de tout

1) Ces renseignements sont empruntés à Diodore (XVIII, 8 et XX, 81), où il est dit, entre autres choses, qu'Alexandre avait déposé son testament à Rhodes. Dans la première édition de cet ouvrage (*Append.* 3), j'ai essayé de démontrer que cette allégation est absurde, et j'ai conclu de ce passage, comme de certains autres aussi peu corrects, que Diodore ne devait pas avoir pris ce chapitre (XVIII, 8) dans Hiéronyme.

2) συγχωρήσαντος τοῦ δήμου κατασκευάζειν ναῦς ἀπὸ τῆς ὕλης τῆς εἰσκομιζομένης (Diodor., XIX, 58, 5).

3) Ceci résulte du passage classique de Polybe (XXX, 5, 6 sqq.) sur la politique rhodienne : οὕτως γὰρ ἦν πραγματικὸν τὸ πολίτευμα τῶν Ῥοδίων ὡς σχέδον ἔτη τετταράκοντα πρὸς τοῖς ἑκατὸν κοινωνηκὼς ὁ δῆμος Ῥωμαίοις κ. τ. λ. Polybe traite de ces questions à propos de la deuxième ambassade rhodienne de l'an 587 U. C. (167 av. J.-C.), qui arriva à Rome θερείας ἀρχομένης.

temps attaché une importance extrême à son commerce avec l'Égypte, si riche en céréales; ce pays devait être pour les Rhodiens plus important encore depuis que Séleucos et Antigone étaient en guerre, à cause des marchandises de l'Arabie et de l'Inde, qui ne pouvaient plus passer par la côte de Syrie; elles leur arrivaient désormais par Alexandrie, pour être expédiées en Grèce et en Occident; les droits payés par le commerce égyptien devinrent le plus riche revenu de l'État.

A l'époque où il cherchait ou prévoyait une rupture avec le Lagide, Antigone avait invité les Rhodiens à s'allier avec lui pour la lutte contre l'Égypte; il n'oublia pas qu'ils lui avaient répondu par un vœu de neutralité. Si la guerre de Cypre et ensuite l'expédition en Égypte l'avaient absorbé tout entier, il lui parut, après la malheureuse issue de cette dernière guerre, qu'il fallait prendre des mesures pour que l'Égyptien, sous le prétexte d'une juste et indispensable défensive, n'attirât pas à lui tous ceux qui croyaient devoir se garantir contre la nouvelle royauté et ses prétentions. La neutralité de Rhodes était pour ainsi dire un commencement d'alliance avec l'Égypte, alliance qui, si elle s'accomplissait, mettait sérieusement en question la supériorité d'Antigone sur mer. L'échec de sa tentative contre l'Égypte ne l'avait nullement décidé à abandonner l'idée de la reprendre d'une manière plus énergique; du moment qu'il ne pouvait espérer un succès que du côté de la mer, Cypre et Rhodes étaient les premières étapes de son mouvement offensif: Cypre, il la tenait; il s'agissait donc de se rendre également maître de Rhodes et de s'assurer des forces maritimes de cette île pour le grand coup qu'allait frapper le seul pouvoir royal authentique[1]. Il trouva un prétexte dans ce fait que, pendant la guerre faite au nom de l'empire contre le satrape rebelle, les Rhodiens avaient continué de commercer avec ses ports, comme si c'était un droit acquis à leur pavillon neutre[2].

Il envoya un stratège avec une escadre pour interdire aux Rhodiens tout commerce ultérieur avec l'Égypte, capturer tous

[1]) ὁρμητηρίῳ χρήσεσθαι πρὸς τοὺς Αἰγυπτίους ἐλπίζων (Pausan., I, 6).

[2]) Plutarque (*Demetr.*, 21) dit inexactement : ἐπολέμησε Ῥοδίοις Πτολεμαίου συμμάχοις οὖσι.

leurs navires à destination d'Alexandrie et s'emparer de leur chargement. Les Rhodiens opposèrent la force à la force, et se plaignirent énergiquement qu'on les eût traités en ennemis sans aucun motif. Il leur fut répondu que, s'ils ne se soumettaient aussitôt, on procéderait contre eux par des moyens de rigueur. Ils ne furent pas peu effrayés et cherchèrent à apaiser la colère des rois; ils leur décrétèrent des statues et des honneurs, et prièrent qu'on voulût bien ne pas les forcer, malgré les traités, à se comporter en ennemis vis-à-vis de l'Égypte, ajoutant que cela ne profiterait à personne si leur commerce et leur prospérité étaient anéantis. Cette ambassade fut repoussée, avec menace d'un traitement encore plus dur; en même temps Démétrios, avec toute sa flotte, les machines les plus puissantes et des troupes nombreuses, se mit en mer pour exécuter l'attaque dont il les avait menacés : bientôt furent rassemblés, dans le détroit qui sépare Rhodes du continent, 200 vaisseaux de guerre de toute grandeur, plus de 170 bâtiments de transport, près de 1,000 corsaires, navires marchands et autres embarcations légères; la mer était couverte de navires qui se dirigeaient vers le port de Loryma, sur le continent en face de l'île. Le courage des Rhodiens faiblit : ils se déclarèrent prêts à se soumettre à la volonté de Démétrios, et même à l'assister avec toutes leurs forces dans sa guerre contre Ptolémée. Mais lorsque Démétrios exigea qu'en témoignage de leur bonne volonté cent des principaux citoyens lui fussent livrés comme otages et que les ports de la ville s'ouvrissent à sa flotte, ils pensèrent qu'on avait le dessein de les réduire complètement en servitude, et que dès lors il valait mieux résister à outrance et défendre leur liberté jusqu'à la mort, plutôt que de se soumettre à des conditions aussi humiliantes. Ils se décidèrent donc à résister, et c'est avec la plus grande abnégation et une virile résolution qu'ils se préparèrent à lutter contre les forces supérieures de Démétrios[1].

La ville de Rhodes était située à l'angle nord-est de l'île de

[1]) Polyænos rapporte (IV, 6, 16) qu'Antigone avait promis aux marchands et marins rhodiens qui se trouvaient en Syrie, Phénicie, Pamphylie et autres lieux, de leur laisser la mer libre, pourvu qu'ils n'allassent pas à Rhodes.

ce nom; elle était bâtie en forme d'une demi-ellipse, dont le sommet était formé par les rochers de l'acropole qui dominait la ville: sur le flanc de cette montagne s'élevait le théâtre, d'où la vue s'étendait sur la ville entière avec ses ports et sur la mer. La ville elle-même, construite au temps de la guerre du Péloponnèse, était plus belle et plus régulière que la plupart des vieilles villes grecques[1]. Le port principal de la ville, notamment, était admirablement aménagé; dans le golfe, autour duquel rayonnait la ville, s'avançaient deux môles, qui embrassaient un bassin de près de 600 pas de diamètre; derrière ce grand havre se trouvait un port plus petit, avec une entrée plus étroite, destiné exclusivement à la flotte de guerre de l'État. Le long des quais du port s'étendait, faisant tout le tour de la ville, une muraille très solide et flanquée de tours nombreuses, en dehors de laquelle se trouvaient, au nord et au sud, d'importants faubourgs. Ces derniers durent être abandonnés, car, rien que pour défendre le port et la ville, toutes les ressources de l'État étaient nécessaires. Afin d'augmenter le nombre des défenseurs, on somma tous les citoyens domiciliés ou simplement présents de prendre les armes pour contribuer à la défense; on expulsa toute la populace inutile et oisive, qui devait être très nombreuse dans une ville maritime aussi active, de façon à ce qu'elle ne tombât pas à la charge des approvisionnements publics et à ce qu'elle ne profitât pas, pour le désordre ou la trahison, des conjonctures difficiles auxquelles on devait s'attendre. Après cela, on fit un recensement; on trouva 6,000 citoyens et 1,000 étrangers aptes au service militaire: tout ce monde fut armé. On décida encore que les esclaves qui montreraient de la bravoure seraient rachetés aux frais de l'État et élevés à la dignité de citoyens de Rhodes; que ceux qui tomberaient pour la défense seraient enterrés honorablement; que leurs parents et leurs enfants seraient entretenus, les filles dotées, et que les fils devenus adultes recevraient une armure complète au théâtre, le jour de la fête de

[1]) On trouve maintenant dans le *Neuer Atlas von Hellas* de H. KIEPERT 1872 (pl. VIII) un plan de Rhodes meilleur que je ne pouvais le donner ici dans l'édition précédente.

Dionysios. Les riches contribuèrent volontairement de leur argent, les artisans fabriquèrent des armes et des projectiles; d'autres travaillèrent aux murs et aux tours, d'autres encore aux machines et aux vaisseaux ; les femmes elles-mêmes aidèrent à porter des pierres ou sacrifièrent leurs longues chevelures pour faire des cordes d'arc[1].

Déjà Démétrios arrivait de Loryma avec ses escadres en ordre de bataille parfait ; ses forces étaient si énormes que la puissance rhodienne semblait devoir être écrasée : en tête s'avançaient 200 vaisseaux de guerre de forte grandeur[2], armés chacun sur l'avant d'artillerie légère ; puis venaient 170 bâtiments de transport, remorqués par des navires à rames et montés par 40,000 soldats, y compris un nombre assez considérable de cavaliers ; enfin les corsaires et les bateaux qui portaient les munitions et les bagages : la file ininterrompue de l'Armada qui s'approchait couvrit bientôt tout le détroit, large de deux milles. Dans la ville, les gardes de jour annoncèrent son approche du haut des tours : tout se mit aussitôt en mouvement; les hommes montèrent armés sur les créneaux des murailles ; les femmes et les vieillards, sur les toits des maisons, regardaient avec une curiosité inquiète s'approcher les navires avec leurs ornements métalliques, leurs voiles de toutes couleurs, et les armes des soldats brillant sous un soleil éclatant.

Cependant Démétrios aborda avec sa flotte au sud de la ville[3], y fit débarquer ses troupes, les fit avancer jusqu'à près d'une portée de trait des murailles et établir leur camp ; puis il envoya les corsaires par mer et de l'infanterie légère par terre pour dévaster les côtes et l'intérieur de l'île. Afin de se procurer du bois et de la pierre pour la fortification du camp,

[1]) Diodor., XX, 84.

[2]) Peut-être faut-il conclure d'un passage de Théophraste (*De plant.* V,5, 1) que son plus grand bâtiment était un vaisseau à onze rangs de rames, construit en cèdre du Liban; au lieu qu'à la bataille de Salamine, il n'en était encore qu'aux navires à sept rangs.

[3]) Il paraît bien que Démétrios ne débarqua pas à la pointe qui se trouve au nord de la ville, car on voit qu'il transforma en port la baie où il avait abordé; c'est de là seulement qu'il put faire commodément des excursions dans l'intérieur de l'île.

on pilla les bois, les jardins et les fermes des environs ; le matériel ainsi obtenu servit à munir de palissades et d'obstacles le triple fossé qui entourait le camp. Les jours suivants, tous les marins et soldats furent occupés à niveler le terrain qui s'étendait entre la ville et le lieu de débarquement, ainsi qu'à transformer en port la baie dans laquelle on avait abordé.

Des ambassadeurs des Rhodiens se rendirent de nouveau auprès de Démétrios, pour le prier d'épargner leur ville ; comme ils furent repoussés, ils envoyèrent en toute hâte des émissaires à Ptolémée, à Cassandre et à Lysimaque, pour les inviter à envoyer des secours à une ville qui était dans le plus grand danger pour l'amour d'eux. Ils commencèrent aussi les hostilités de leur côté : ils envoyèrent trois voiliers rapides contre l'ennemi et des bâtiments de munitions; ils réussirent par une surprise à couler bas ou à brûler quatre navires qui avaient abordé pour fourrager ou pour piller, à faire quelques prisonniers que Démétrios dut racheter en payant 1,000 drachmes par homme libre et 500 par esclave.

Cependant Démétrios commença les travaux de siège : il avait sa réputation faite ; on disait qu'aucune forteresse, quelque solide qu'elle fût, ne pouvait lui résister ; inépuisable en inventions toujours nouvelles, gigantesque dans ses plans, qui, quelque inexécutables qu'ils parussent, étaient mis en œuvre avec une rapidité et une logique étonnantes, servi par des constructeurs et des architectes, des engins et des matériaux nombreux, il avait entrepris une série de travaux de siège qui sont restés dans l'antiquité des modèles de l'art des ingénieurs militaires. Son dessein était de s'emparer premièrement du port de Rhodes, d'abord pour couper les communications de la ville avec la mer, ensuite parce que ses puissantes murailles semblaient plus faciles à attaquer du côté du port. On commença par construire deux mantelets, portés chacun par deux pontons accouplés, et destinés l'un à résister au tir horizontal des catapultes, l'autre au tir plongeant des balistes ; puis deux tours à quatre étages, qui étaient plus élevées que celles de l'enceinte du port, montées aussi sur deux pontons enchaînés l'un à l'autre et si bien construits qu'ils portaient en parfait équilibre ces hautes charpentes ; une

palissade flottante, faite avec des madriers longs de quatre pieds et poussée en avant des machines, devait protéger contre les ennemis les barques qui remorquaient celles-ci. Lorsque ces ouvrages furent presque terminés, on réunit un grand nombre de chaloupes, que l'on protégea par des ponts, avec des écoutilles sur les côtés ; on y établit des catapultes légères, qui portaient à mille pas [1], avec leur personnel servant et des archers crétois ; puis on les fit avancer contre les môles. Les catapultes commencèrent à opérer avec grand succès contre les Rhodiens occupés à surélever la muraille du port ; le port était en danger de tomber au pouvoir de Démétrios : aussitôt les Rhodiens amenèrent deux machines sur la digue du port et en installèrent trois autres sur des bâtiments de transport, avec beaucoup de catapultes et d'autres engins de trait, à l'entrée du petit port, pour rendre impossible toute tentative de débarquer sur les môles ou d'entrer dans le port ; en même temps, on arrangea sur différents navires des plates-formes d'artillerie, d'où l'on pouvait aussi tirer et lancer des projectiles [2]. C'est ainsi que, des deux côtés, les artilleurs tiraient de loin les uns contre les autres ; l'agitation des vagues empêchait Démétrios de faire partir ses grandes machines ; lorsqu'enfin le calme se rétablit, il aborda la nuit, sans être aperçu, à la pointe de la digue extérieure du port, éleva à la hâte un retranchement qui fut couvert autant que possible avec des fragments de rocher et des abattis de bois, et y plaça une garnison de 400 hommes, avec un grand matériel de projectiles de toute espèce ; il avait gagné de cette façon, à 250 pas du mur, un point solide qui rendait possible en même temps l'entrée dans le port. Le lendemain matin, les grandes machines, entourées de leurs défenses flottantes, pénétrèrent au son des trompettes, sans obstacle, dans le port ; les chaloupes qui les précédaient firent, avec leurs petites catapultes, subir de grandes pertes aux travailleurs occupés

[1]) Ce sont les τρισπίθαμα ὀξυβέλη dont Athénæos (*De machin.* p. 3) dit : ὁ τρισπίθαμος καταπέλτης ἔβαλλε τρία στάδια καὶ ἡμιστάδιον.

[2]) Diodore (XX, 85) appelle ces instruments βελοστάσεις. Köchly et Rüstow (p. 421) en donnent, d'après Philon (*De telor. constr.* p. 82), une description conforme à l'emploi indiqué ci-dessus.

à la muraille du port, tandis que les grands engins des tours opéraient avec succès contre les machines ennemies et le mur qui fermait la digue du port, mur assez faible et peu élevé. Les Rhodiens opposèrent à cette attaque les plus grands efforts ; le jour se passa à lancer de part et d'autre une pluie de projectiles : enfin, à l'entrée de la nuit, Démétrios fit ramener ses machines en arrière, hors de la portée des traits. Les Rhodiens les suivirent sur de nombreuses chaloupes, arrangées en brûlots qu'ils allumèrent dès qu'ils crurent être assez près des machines; mais la palissade flottante couvrait ces dernières, et une grêle de projectiles força les Rhodiens à reculer : le feu gagnait autour de lui; la plupart des chaloupes furent consumées ; un petit nombre seulement revinrent indemnes dans le petit port : l'équipage avait eu la plus grande peine à se sauver à la nage.

Démétrios continua ses attaques les jours suivants ; il fit en même temps donner des assauts du côté de la terre, afin de tenir les assiégés d'autant plus en haleine. Enfin, le treizième jour, au moyen de catapultes d'une grande puissance — elles lançaient des pierres d'un demi-quintal[1] — qui furent dirigées contre le mur du port, il réussit à enfoncer les tours et le mur qui les séparait ; aussitôt quelques chaloupes débarquèrent des troupes, pour donner l'assaut à la brèche. Il s'engagea là un combat terrible ; de tous les côtés, les Rhodiens accourent pour défendre la brèche : grâce à leur supériorité momentanée, ils réussissent à tuer ou à précipiter en bas les assaillants; les masses de rochers entassées devant la muraille redoublent la peine et le danger des ennemis[2]. Aussitôt que les assiégés ont reconquis la brèche, ils poursuivent les assaillants jusqu'à la plage, s'emparent des chaloupes de débarquement, arrachent les ornements et brûlent les coques. Tandis qu'ils

[1]) τοῖς ταλαντιαίοις πετροβόλοις (Diod., XX, 87); Philon (p. 85) remarque à ce propos : ὅς ἐστι σφοδρότατος.

[2]) Athénæos (*De machin.* 3) parle des énormes amas de pierres accumulés par les machines d'Apollonios, qui surchargeaient les môles; les προσβληταὶ κατὰ τὸ τεῖχος de Philon (p. 99) répondent mieux aux blocs indiqués dans le texte. Du reste, l'ouvrage de Philon est rempli d'allusions au siège de Rhodes et se fonde en grande partie sur les expériences de ce siège.

sont ainsi occupés, de nouvelles chaloupes des assiégeants font force de rames vers le rempart du port et débarquent des troupes nouvelles et plus nombreuses; ils ont à peine le temps de battre en retraite. Les autres les suivent sur les talons; des échelles sont dressées contre la brèche et les murs ; en même temps, les murailles sont assaillies du côté de la terre. Des deux côtés on combat longtemps avec des efforts surhumains; enfin, les Rhodiens, qui ont tous les avantages de la défensive, forcent les assiégeants à se retirer, laissant des morts nombreux, parmi lesquels des officiers du plus haut rang. Le premier et formidable assaut est repoussé; les bateaux et les machines de Démétrios, fortement éprouvés par les projectiles des ennemis, ont besoin de réparer leurs avaries et sont ramenés dans le port nouveau du sud. Les Rhodiens consacrent aux dieux leur butin et réparent les murailles endommagées.

Sept jours après, les bateaux et les machines de Démétrios sont prêts pour une nouvelle attaque; cette fois encore, c'est du port qu'il s'agit. Démétrios manœuvre dans le grand port et s'approche jusqu'à une portée de trait du petit port, dans lequel les vaisseaux rhodiens sont à l'abri ; il lance sur ces derniers des brandons, pendant que les catapultes jouent contre les murailles et balaient les défenseurs des tours, des créneaux et des fortifications du port ; toutes ces opérations sont menées rapidement, avec ardeur, et produisent des effets désastreux. En peu de temps, une partie des vaisseaux rhodiens sont en proie aux flammes; les capitaines courent pour les éteindre; déjà les machines de l'ennemi s'approchent et l'assaut va être donné au port intérieur : alors les Prytanes proclament que le port court le plus grand danger, et invitent à s'inscrire volontairement tous ceux qui sont prêts à risquer leur vie pour sauver la ville par une tentative désespérée. Beaucoup des meilleurs citoyens se dévouent à l'envi ; on les fait monter sur trois gros navires ; ils doivent tenter une sortie pour couler les navires qui portent les machines ennemies. Sous une grêle de projectiles, ils rament avec une telle vigueur qu'ils font sauter les chaînes de la palissade flottante ; puis, sans tarder, à plusieurs reprises, au milieu du plus grand dan-

ger, ils poussent les éperons de fer dans le flanc des bâtiments qui servent de support aux machines ; ces derniers prennent eau bientôt et commencent à s'enfoncer; deux des machines coulent à fond, la troisième est ramenée en arrière. Enhardis par le succès, les Rhodiens poursuivent imprudemment et s'avancent trop loin; entourés par une quantité de gros navires, ils succombent sous le choc irrésistible des vaisseaux ennemis, qui désemparent complètement le bâtiment placé en tête de colonne: le navarque Exécestos tombe blessé, et plusieurs autres restent avec la carcasse du navire entre les mains de l'ennemi; les deux autres vaisseaux se sauvent [1]. La deuxième formidable attaque est victorieusement repoussée ; les Rhodiens ont pour quelque temps le loisir de réparer leurs ouvrages, leurs vaisseaux et leurs machines.

Démétrios se prépare pour une troisième attaque ; à la place des machines coulées, il en fait construire une nouvelle trois fois plus grande ; au moment où elle est mise à la mer pour être conduite dans le grand port, une tempête s'élève ; les embarcations qui la portent prennent eau et coulent à fond. Ce temps précieux, pendant que les vaisseaux de Démétrios ont assez à faire pour se garantir de la tempête, les Rhodiens l'emploient à faire une sortie contre le retranchement du môle : là s'engage un vif combat; Démétrios ne peut venir au secours des siens, qui sont obligés enfin de se rendre, au nombre de près de 400 survivants. C'est ainsi que Démétrios perd cette position si péniblement conquise, et avec elle l'accès du grand port et la perspective d'approcher de la ville du côté de la mer. Et en ce même moment, les Rhodiens reçoivent des renforts, 150 hommes de Cnossos, plus de 500 hommes envoyés par Ptolémée, parmi lesquels plusieurs Rhodiens qui avaient servi dans l'armée égyptienne.

La perte du retranchement, le grand danger qu'il y avait à tenter l'assaut du côté de l'eau, et, plus encore, le commencement de l'hiver, décidèrent Démétrios à renoncer à l'attaque par mer. Il s'agissait donc de continuer le siège par terre. Plus terribles, plus gigantesques encore furent les travaux

[1]) Diodor., XX, 88.

qu'il exécuta alors ; il avait réuni près de 30,000 ouvriers et surveillants : « Démétrios devint extrêmement redoutable aux Rhodiens, parce que, de cette façon, tout ce qu'il entreprenait s'exécutait avec une rapidité qui dépassait toute idée ; ce qui les effrayait, ce n'était pas seulement la grandeur des machines et le nombre des ouvriers réunis, mais encore et tout particulièrement l'esprit entreprenant du jeune roi et son habileté dans l'art des sièges; car lui-même il se distinguait par l'invention d'ouvrages nouveaux, et apportait toutes sortes de perfectionnements et d'innovations aux idées de ses ingénieurs[1] ». Pour continuer le siège de la ville, il construisit surtout une nouvelle « hélépole », semblable à celle qui avait été employée devant Salamine, mais dans de plus grandes proportions. Sur une base carrée, de 50 coudées de côté, s'élevait un édifice en forme de tour d'une hauteur de près de 100 coudées ; sur trois faces, un revêtement de forte tôle de fer le protégeait contre le feu ; le front était percé d'ouvertures pour diverses espèces d'engins, protégées par des rideaux matelassés de laine pour arrêter les projectiles ; les neuf étages de la tour étaient reliés par deux larges escaliers dont l'un servait à monter, l'autre à descendre ; toute la construction reposait sur huit roues, dont les rais avaient deux coudées d'épaisseur et étaient recouverts d'une forte armure de fer ; elle était faite de façon qu'on pouvait la mouvoir dans toutes les directions : on choisit 3,400 hommes robustes, qui, placés les uns dans la machine même, les autres derrière elle, la mettaient en mouvement. Outre l'hélépole, on établit des tranchées couvertes, des tortues, les premières pour installer les béliers, les autres pour protéger les travaux de terrassement; les marins nivelèrent le terrain pour ces machines sur une largeur de 1,200 pas, de sorte que l'attaque proprement dite menaçait sept tours du mur et les courtines intermédiaires[2].

[1]) DIODOR., XX, 92.
[2]) Diodore (XX, 91) décrit avec une extrême précision ces machines, construites par Épimachos: WESSELING pense qu'il a puisé ses renseignements dans l'écrit de l'Abdéritain Dioclide (ATHEN., V, p. 206), mais j'en doute. On trouve des indications superficielles dans PLUT., *Demetr.* 21. ATHEN., *De machin.* p. 7. VITRUV., X, 22, AMM. MARC., XXIII, 5 : ces auteurs s'écartent plus ou moins de Diodore sur la question des chiffres.

C'est avec épouvante que les Rhodiens voyaient s'élever ces gigantesques constructions. En cas que leur muraille succombât par l'effet de ces énormes ouvrages, ils commencèrent à en élever une seconde derrière la première; le théâtre, les maisons voisines, quelques temples même furent démolis pour fournir les matériaux nécessaires. Ils armèrent en course neuf vaisseaux, pour enlever les navires qui amenaient à l'ennemi les matériaux, les munitions et les ouvriers. Parmi ces vaisseaux, les trois qui portaient le nom de « vaisseaux de garde » partirent sous Démophilos dans la direction du sud, vers l'île de Carpathos, capturèrent plusieurs vaisseaux ennemis, les coulèrent à fond ou les incendièrent, et ramenèrent avec eux beaucoup de prisonniers et de vivres destinés à Démétrios. Trois autres vaisseaux, commandés par Ménédémos, se rendirent à Patara en Lycie, surprirent un vaisseau ennemi qui y était à l'ancre et le livrèrent aux flammes; ils capturèrent d'autres navires chargés de provisions pour le camp de Démétrios, de même qu'une quinquérème de Cilicie qui devait apporter à Démétrios, de la part de son épouse Phila, de la pourpre royale, des meubles précieux et des lettres : elle fut envoyée en don à Ptolémée[1] ; l'équipage et celui des autres vaisseaux fut rendu. Les autres trois vaisseaux rhodiens sous Amyntas croisèrent dans les eaux des îles, et capturèrent plusieurs navires qui devaient apporter dans le camp ennemi des matériaux de construction, des munitions de guerre et des hommes spéciaux pour la construction des machines. Les Rhodiens faisaient honneur de nouveau à leur vieille réputation de marins audacieux et habiles. Ils n'en étaient pas moins des politiques réfléchis et modérés: lorsqu'on proposa dans l'assemblée du peuple de renverser les statues d'Antigone et de Démétrios, ils repoussèrent la proposition ; ils savaient bien que, même après avoir soutenu victorieusement le siège, ils auraient à vivre en rapports avec l'ennemi, et, si l'issue devait être malheureuse, il importait doublement de ne pas offenser inutilement les rois[2].

[1]) Diodor., *ibid.*, Plut., *Demetr.* 22.

[2]) Comme pendant à cette histoire, on peut citer la façon dont Démétrios traita le peintre Protogène. Voici ce que racontent Pline (XXXV, 10, § 104),

Au commencement du printemps, les travaux de siège de Démétrios étaient presque achevés; pendant que les Rhodiens le croyaient occupé des travaux qu'ils voyaient de leurs yeux, il avait fait creuser une galerie de mine, qui s'était avancée déjà jusque sous la muraille : un déserteur trahit le secret aux Rhodiens. Ils creusèrent à côté de la partie de la muraille que la mine ennemie devait renverser un fossé profond, et de là ils ouvrirent une galerie de mine qui allait à la rencontre de celle des assiégeants : les mines se rencontrèrent; on s'arrêta et on établit des deux côtés de forts postes d'observation. Les assiégeants essayèrent d'acheter par des sommes considérables le commandant du poste ennemi, Athénagoras de Milet (c'est sous ses ordres qu'étaient venus les auxiliaires égyptiens) : il se déclara prêt à la trahison; on convint du jour et de l'heure où Démétrios enverrait un de ses généraux dans la galerie et où Athénagoras l'introduirait de nuit dans la ville, en lui indiquant la place où il pourrait cacher une troupe de soldats. Enchanté de pouvoir pénétrer si facilement dans la ville, Démétrios envoya à l'heure convenue le Macédonien Alexandre, un des amis, dans la mine : au moment où il sortait, les Rhodiens, qu'Athénagoras avait informé de ses conventions, s'emparèrent de lui et l'emmenèrent en prison : Athénagoras reçut une couronne et cinq talents de gratification. Après cette ruse déjouée de l'ennemi, les Rhodiens se sentirent animés d'un nouveau courage pour faire face aux dangers qui les menaçaient, et qui devaient être plus terribles qu'ils ne s'y attendaient.

Plutarque (*Demetr.* 22. *Apophth.* [*Demetr.*]) et autres. Dans un faubourg de la ville se trouvait le magnifique tableau de Protogène, représentant Ialysos avec son chien. Les Rhodiens firent prier Démétrios d'épargner cette peinture, et celui-ci répondit qu'il aimerait mieux détruire les statues de son père que ce tableau. En effet, pour épargner l'œuvre d'art, Démétrios s'abstint d'incendier le faubourg, bien que ce fût de ce côté que devait être donné l'assaut et que l'incendie lui eût été d'un grand secours. Protogène vivait alors dans son petit jardin du faubourg, au milieu du camp ennemi. Démétrios le fit venir devant lui, et lui demanda comment il se risquait à rester hors de la ville. « Je savais, dit le peintre, que Démétrios fait la guerre à la ville, et non pas à l'art ». A partir de ce moment, Démétrios l'alla voir souvent dans son atelier, où il peignait justement alors, au milieu du bruit des armes, son fameux Satyre au repos (Cf. Cic., *Verr.* II, 4, 60. Gell., XV, 37, 3).

La construction des grandes machines et le nivellement du terrain étaient terminés : au milieu de la campagne nivelée s'élevait la tour de l'hélépole ; sur chacun de ses deux côtés, quatre tortues[1], auxquelles se rattachaient autant de galeries couvertes, qui assuraient les communications entre les machines et le camp ; plus loin étaient dressés deux énormes béliers, longs de 125 coudées, garnis de fer, en forme d'éperons de navires ; mille hommes devaient mettre en branle chacun d'eux ; l'affût, reposant sur des roues, était relativement facile à manier. Les machines étaient prêtes, l'hélépole garnie à tous ses étages de catapultes et de balistes, des milliers d'hommes aux cordages pour mettre en mouvement le gigantesque édifice ; en même temps, les vaisseaux prenaient la mer pour attaquer le port, des troupes nombreuses entouraient la ville pour donner l'assaut partout où le terrain s'y prêterait. A un signal donné, les trompettes sonnèrent de la mer, des machines, de l'autre côté de la ville, et les troupes poussèrent le cri de guerre. Les machines s'avancèrent sans osciller vers les murailles et commencèrent leur redoutable besogne ; l'assaut fut donné par tous les côtés à la fois ; déjà des fragments de la muraille tombaient sous les coups de béliers. A ce moment parurent devant Démétrios des ambassadeurs des Cnidiens, le conjurant d'arrêter l'attaque et se chargeant de décider les Rhodiens à se soumettre dans la mesure du possible aux ordres du roi. Démétrios donna l'ordre d'arrêter l'attaque sur tous les points ; les ambassadeurs multiplièrent les allées et venues pour aboutir à une entente : ils ne réussirent pas. Aussitôt recommença l'assaut et le travail des catapultes et des béliers ; enfin la plus forte des tours, bâtie en énormes pierres de taille, s'écroula ainsi que le mur adjacent : une large brèche était ouverte, mais derrière elle se dressait déjà la nouvelle muraille, que les décombres de la brèche rendaient inattaquable. Démétrios fut obligé d'arrêter l'assaut.

Sur ces entrefaites, on aperçut une flotte égyptienne, compo-

[1]) Diodore (XX, 95, 1) les appelle χωστρίδας χελώνας : ces abris étaient surtout destinés, par conséquent, à couvrir les travaux de retranchement et autres ouvrages.

sée de bâtiments de transport destinés à porter à Rhodes des provisions de céréales; elle gouvernait tout droit sur le port : aussitôt Démétrios envoya contre elle des vaisseaux de guerre qui essayèrent de gagner le vent, mais les Égyptiens les dépassèrent et entrèrent à pleines voiles dans le port. Il vint aussi de la part de Lysimaque et de Cassandre des envois considérables de grains qui réussirent de même à gagner le port[1], et les Rhodiens, qui commençaient à souffrir de la disette, se trouvèrent tirés d'embarras pour longtemps, pourvu qu'ils réussissent à se défendre contre les machines de l'adversaire. Ils résolurent de les attaquer par la flamme ; ils préparèrent une quantité de flèches incendiaires et installèrent sur les créneaux un grand nombre de catapultes et de balistes. C'était pendant une nuit obscure et sans lune ; le camp était plongé dans le plus profond repos; près des machines se tenaient les gardes, qui ne se doutaient de rien : tout à coup, à la deuxième veille, commença une violente bordée des engins rhodiens ; les flèches à feu, alternant avec les projectiles, éclairaient la campagne et les machines. On donna aussitôt l'alarme; les troupes de garde accoururent pour sauver les machines ; des morceaux de tôle tombaient déjà de la tour et des toits, et les flèches de feu pleuvaient de plus en plus dru ; les pierres et les projectiles exerçaient des ravages d'autant plus terribles qu'on ne les voyait pas venir; toute résistance devenait impossible; les dards à feu s'enfonçaient dans les charpentes de bois déjà mises à nu, et les flammes commençaient à lécher les ouvrages ; il était à craindre que la tour et les machines ne fussent détruites complètement. Démétrios accourut avec des troupes qui firent tous leurs efforts contre l'incendie ; on réussit à arrêter la flamme avec l'eau dont les constructions étaient approvisionnées, tandis que de nouvelles flèches enflammées renouvelaient le danger et rendaient le travail difficile ; la trompette d'alarme appela à leur poste les hommes chargés de traîner les machines ; au matin, elles

[1]) Il est difficile de comprendre pourquoi Démétrios, avec sa flotte, qui était toujours puissante encore, ne coupait pas toute communication par mer ; l'idée devait lui en venir tout naturellement, et, pour qu'il s'en soit abstenu, il faut qu'il ait eu une raison péremptoire.

étaient hors de portée et sauvées. Démétrios, pour se faire une idée des ressources militaires des assiégés, fit compter les traits lancés ; on trouva 1,500 traits de catapultes et 800 flèches incendiaires, sans compter les autres projectiles : c'était vraiment énorme pour une seule ville.

Pendant qu'il faisait réparer ses machines à distance et ensevelir les hommes tombés pendant cette nuit, les Rhodiens, qui voyaient bien que l'assaut allait être tenté de nouveau, bâtirent, sur le côté de la ville menacé par les machines, une troisième muraille, et creusèrent devant la brèche un profond fossé, de manière à rendre l'assaut aussi difficile que possible sur ce point. En même temps, ils envoyèrent leurs meilleurs voiliers, sous le commandement d'Amyntas, vers la côte voisine de l'Asie : trois corsaires de Démétrios, les meilleurs de sa flotte, furent pris ; ils capturèrent aussi plusieurs navires chargés de grains destinés au camp ennemi, ainsi que d'autres corsaires sous l'archipirate Timoclès, et les amenèrent la nuit dans le port, après avoir heureusement échappé aux vaisseaux de garde de l'ennemi. Cependant les machines de Démétrios étaient réparées et avancées de nouveau vers la muraille[1] ; un nouvel assaut fut tenté ; l'artillerie débarrassa les créneaux de leurs défenseurs, et les béliers opérèrent contre les murs : en peu de temps, le mur s'écroula des deux côtés d'une tour ; celle-ci se soutint seule, défendue avec un extrême acharnement, de sorte qu'il fallut encore une fois suspendre l'assaut. Les Rhodiens avaient subi de grandes pertes ; non-seulement leur stratège Aminias était tombé, mais aussi beaucoup de leurs soldats, dont le nombre suffisait à peine encore pour garnir convenablement les ouvrages devant les efforts de plus en plus acharnés du jeune roi. Ils furent donc doublement heureux lorsque Ptolémée leur envoya, outre une nouvelle quantité de vivres et de munitions de toute espèce, un corps auxiliaire de 1,500 hommes sous les ordres du Macédonien Antigonos. Les ambassadeurs des villes helléniques, présents dans le camp royal au nombre de plus de cinquante, firent de

[1]) La suite montre que ce n'est plus, cette fois, à l'endroit de la triple muraille : il faut donc qu'on ait aplani un autre terrain, plus en avant que le premier, et qu'on y ait transporté les machines.

nouvelles tentatives d'intervention en faveur de la paix; il y eut de nombreux pourparlers avec les Rhodiens, avec Démétrios ; mais tous ces efforts échouèrent[1].

Démétrios résolut alors un nouvel assaut, décisif cette fois, à ce qu'il espérait; la brèche du dernier assaut devait lui ouvrir le passage : 1,500 hommes, les plus vigoureux de sa grosse infanterie et de l'infanterie légère, furent choisis et reçurent l'ordre de s'approcher de la brèche à la seconde veille, dans le plus grand silence; ils étaient commandés par Mantias et par le gigantesque Alcimos d'Épire[2], et devaient se jeter dans la ville après avoir massacré les sentinelles; en même temps, toutes les autres troupes furent distribuées sur les points d'attaque, avec ordre d'être prêtes à donner l'assaut; la flotte se disposa aussi à manœuvrer contre le port. C'était au plus profond de la nuit; les 1,500 hommes détachés à la brèche surprirent les sentinelles dans le fossé, les massacrèrent, franchirent en peu d'instants la brèche et pénétrèrent dans la ville ; ils se dirigèrent de côté vers le théâtre, qui, dans sa position élevée et entourée de murs considérables, devait leur servir de retranchement. Déjà leur entrée avait été remarquée; dans le premier émoi, il faillit arriver ce que Démétrios souhaitait sans doute, à savoir que les hommes postés sur les murs et sur le port accoururent tous vers le théâtre pour exterminer les envahisseurs : dans ce cas, il aurait trouvé les ouvrages dégarnis et aurait donné facilement l'assaut. Mais c'est justement ce que les Rhodiens craignaient et voulaient éviter; on donna l'ordre que personne ne quittât son poste sur les tours et les murailles ou dans le port, mais que toutes les positions fussent défendues à outrance ; seule, une troupe

[1]) Il est clair que ces négociations, comme les précédentes, furent entamées lorsque la brèche fit prévoir à bref délai la prise de la ville. Partant de cette idée, les ambassadeurs devaient supposer que les Rhodiens étaient prêts à transiger : ce sont les auxiliaires égyptiens qui leur redonnèrent du courage.

[2]) Ce colosse portait une armure d'un quintal (διταλάντῳ πανοπλίᾳ), c'est-à-dire double comme poids des armures ordinaires. Sa cuirasse d'airain et celle de Démétrios, pesant l'une et l'autre 36 livres, étaient un cadeau de l'armurier cypriote Zoïlos, et d'un travail si résistant qu'elles arrêtaient un trait de catapulte lancé à la distance de vingt pas (Plut., *Demetr.*, 21).

d'élite, ainsi que les Égyptiens nouvellement arrivés, furent dirigés contre les envahisseurs. Au point du jour, on entendit retentir de tous côtés au dehors les trompettes et les cris de combat ; l'assaut fut donné contre le port, les tours et les murailles ; les braves du théâtre commencèrent avec courage et une confiance superbe leurs attaques ; les hommes envoyés contre eux leur barrèrent leur passage avec la plus grande peine et avec des pertes considérables ; le prytane rhodien tomba avec beaucoup d'autres ; l'angoisse était à son comble dans la ville ; les rues étaient remplies de femmes et d'enfants courant çà et là et se tordant les mains : on croyait tout perdu, la ville déjà prise. Mais la troupe des Rhodiens engagés contre le théâtre grossissait à vue d'œil ; tout ce qui pouvait porter une arme courait là pour se battre ; il s'agissait de la liberté et de la vie. Sans l'attitude ferme et les mesures réfléchies des autorités, tout eût été perdu, mais personne ne quitta son poste ; les assaillants du dehors ne gagnaient pas le moindre avantage sur aucun point, pendant que ceux du théâtre, de plus en plus pressés, fatigués enfin de la lutte, pouvaient à peine se défendre encore : Alcimos tomba, Mantias et beaucoup de braves furent pris, le plus petit nombre s'ouvrit un passage et se sauva auprès du roi dans le camp. Ce nouvel assaut avait encore échoué, et cependant la ville avait été presque prise cette fois [1].

Il est peut-être vrai de dire qu'aucune ville ne peut tenir à la longue, si le siège est mené d'une manière intelligente et avec des moyens suffisants ; quoi qu'il en soit, la ville de Rhodes fit tout le possible, et si jamais une ville s'est défendue avec courage, énergie, intelligence, c'est bien elle. Elle aurait certainement fini par succomber aux tentatives renouvelées de Démétrios, quelque peu ordonnées et conséquentes qu'elles semblent avoir été ; mais ses moyens de défense et

[1]) Telle que la présentent nos sources (DIODOR., XX, 98), cette opération de Démétrios ne laisse pas que de paraître étrange. Évidemment, le résultat eût été plus satisfaisant et même le but atteint, si toute la force de l'assaut avait été concentrée sur l'endroit de la brèche et soutenue par ceux qui avaient pénétré dans la ville. Cependant, je crois que le récit de Diodore ne nous renseigne pas d'assez près pour nous permettre de porter ici un jugement.

son énergie n'étaient pas au bout, tandis que Démétrios, avec un déploiement de forces démesuré et véritablement étonnant, n'avait au fond obtenu aucun résultat. Il se préparait à de nouvelles attaques lorsqu'arriva un ordre de son père qui lui commandait de faire la paix avec les Rhodiens, s'il pouvait traiter à des conditions acceptables, car la situation exigeait sa présence en Grèce. Les ambassadeurs de la Ligue étolienne et les Athéniens déclarèrent de leur côté que Cassandre avait déjà fait de tels progrès en Grèce que, s'il ne venait pas bientôt des secours, on ne pourrait plus lui résister. Les Rhodiens n'étaient pas moins disposés à la paix : ils avaient incroyablement souffert par la stagnation du commerce, le siège et les combats répétés; Ptolémée leur avait promis dernièrement de nouveaux envois de grains et une armée de secours de 3,000 hommes, puis, dans un écrit postérieur, leur avait conseillé d'accepter la paix à des conditions honorables. Aussi, par l'intermédiaire des ambassadeurs étoliens, la paix fut-elle conclue aux conditions suivantes : les Rhodiens seront libres et indépendants, ne recevront pas de garnison, conserveront leurs revenus [1] et seront les alliés d'Antigone et de Démétrios, excepté contre Ptolémée; en témoignage de cet engagement, ils fourniront 100 otages, que Démétrios choisira dans la bourgeoisie, à l'exclusion des fonctionnaires. Cette convention fut conclue vraisemblablement dans l'été de 304 [2]. On se félicita réciproquement, selon les habitudes chevaleresques des belligérants de cette époque; Démétrios laissa aux Rhodiens son hélépole, en souvenir de ses gigantesques travaux de siège et de leur bravoure extraordinaire [3].

[1]) L'expression employée par Diodore (XX, 99, 4) : ἔχειν τὰς ἰδίας προσόδους doit signifier qu'ils continueraient à percevoir non pas seulement les revenus de leurs biens et de leurs octrois, mais encore ceux des villes et régions qui leur avaient appartenu en propre.

[2]) Diodor., XX, 99. Plut., *Demetr.*, 22. Diodore dit que la ville fut assiégée ἐνιαύσιον χρόνον. Le siège avait commencé au printemps ou à l'été de 305, et Diodore en raconte la fin sous l'archontat de Phéréclès (304/3), qui correspond dans son système à l'an 304.

[3]) Plut., *Apophth. Demetr.*, 1. C'est, dit-on, avec le métal de la machine que Charès de Lindos éleva plus tard le fameux colosse de Rhodes. Je renvoie pour plus amples détails à la dissertation de Caylus (*Mém. de l'Acad. des Inscr.* XXIV, p. 360 sqq.).

C'est avec un légitime orgueil que les Rhodiens pouvaient se rappeler cette lutte heureuse contre la plus grande puissance, le plus grand héros de ce temps ; ils avaient fait preuve, pendant cette lutte, d'une constance et d'une plénitude d'énergie morale qui faisaient d'eux l'objet de l'admiration universelle. Non-seulement ils se relevèrent vite et bien au-delà de leur prospérité précédente ; non-seulement ils rétablirent leur ville, leur théâtre, leurs murs, dans une situation plus belle qu'auparavant, mais encore, à partir de ce moment, ils se placèrent au rang des grands États, rang qu'ils surent conserver par une politique sage et réservée. Tout à la joie de la paix qu'ils venaient de conquérir, ils témoignèrent leur reconnaissance et rendirent honneur à ceux qui les avaient servis : aux esclaves, qui avaient pris les armes pour la défense de la ville, ils accordèrent la liberté promise ; les citoyens qui s'étaient distingués au service de la patrie, ils les comblèrent de dons et de privilèges honorifiques ; ils érigèrent des statues aux rois Cassandre et Lysimaque, ainsi qu'à d'autres qui avaient rendu des services à la ville. Pour le roi d'Égypte, le bienfaiteur de la ville, on chercha à lui donner des marques de la plus profonde gratitude ; on envoya des théores à l'oracle d'Ammon pour demander s'il était permis de vénérer Ptolémée comme un dieu : la réponse fut favorable, et les Rhodiens lui donnèrent l'un des surnoms de Zeus, celui de Sauveur (Σωτήρ) [1] ; ils chantèrent des péans en son honneur [2] et lui vouèrent un bois sacré, dont les quatre côtés étaient enfermés par des portiques de 300 pas de longueur [3].

Pour la cause d'Antigone, cette issue de l'expédition de Rhodes ne fut pas une défaite moindre que ne l'avait été, deux années auparavant, la retraite d'Égypte ; on avait pour la seconde fois la preuve que le vieux roi, qui visait à être seul maître de tout l'empire d'Alexandre, n'était pas en état de

[1]) PAUSAN., I, 8. Plusieurs auteurs (ap. ARRIAN., VI, 11, 15) dérivaient ce surnom d'une autre origine. Ils prétendaient que Ptolémée avait protégé Alexandre lors de l'assaut donné à la ville des Malliens ; mais Ptolémée n'assistait même pas à cet assaut (Cf. *Hist. d'Alexandre*, p. 582, 1).

[2]) ATHEN., XV, p. 696 sqq.

[3]) DIODOR., XX, 100. MEURSIUS, *Rhodus*, I, 12.

réaliser son désir : sa force sur le continent avait été brisée en Égypte ; Rhodes lui coûtait l'espoir de la domination des mers, et déjà il courait le danger de se voir arracher aussi la Grèce. Cassandre assiégeait Athènes.

Il faut ici revenir de quelques années en arrière afin de rapporter ce qui s'était passé en Europe pendant les guerres de Cypre, d'Égypte et de Rhodes.

Lorsque Démétrios quitta Athènes, au commencement de 306, pour faire voile sur Cypre, non seulement la démocratie athénienne était rétablie et la restauration de la puissance maritime de l'Attique inaugurée, mais encore les adversaires de Cassandre se remuaient partout ; les Épirotes rétablissaient leur indépendance en rappelant de l'exil le jeune Pyrrhos pour en faire leur roi, ce qui donnait un centre au mouvement anti-macédonien depuis Leucade et l'Étolie jusqu'à Apollonie au delà des monts Acrocérauniens, et, dans la direction du continent, jusqu'aux Illyriens de Glaucias. Cassandre aurait été en grand danger si, comme il devait s'y attendre, Démétrios l'avait assailli au printemps de 306. Mais, au lieu de cela, ce dernier se dirigea vers l'Orient avec sa flotte, et le mouvement en Grèce fut livré à lui-même.

La démocratie restaurée d'Athènes, délivrée désormais de son trop puissant protecteur, commença à laisser agir ses ferments propres. Il y avait là des hommes qui croyaient qu'il était possible de relever encore une fois un peuple tombé si bas, de rappeler à la vie la politique et la puissance des temps meilleurs, et de procurer à la république, quelque petite qu'elle fût, une certaine importance, un certain prestige à côté des royaumes du Nord et de l'Orient. A la tête de ce parti était Démocharès, le fils de la sœur de Démosthène, un homme d'un caractère élevé, doué de talent oratoire et animé d'un zèle ardent pour la liberté[1] ; du temps du Phalérien, il avait

[1]) Ce qui est particulièrement intéressant, c'est le décret rendu en son honneur sur la proposition de son fils Lachès (PLUT., *Vit. X Oratt.*), document qui offre, il est vrai, une singulière analogie de style avec celui de Démocharès en l'honneur de Démosthène (PLUT., *ibid.*). Il faut lire aussi le chapitre où Polybe (XII, 13) prend contre Timée la défense de Démocharès. Ce que l'on dit de son *non tam historico quam oratorio genere* confirme l'opi-

dédaigné toute situation officielle ; quelque décidée qu'eût été alors son opposition contre l'oligarchie, il désapprouvait maintenant avec autant d'énergie et sans plus de ménagements les rapports de la nouvelle démocratie avec le roi Démétrios ; il s'agissait, d'après lui, de garder son indépendance à l'égard de toute puissance extérieure, et l'ambitieux libéralisme du jeune roi n'était pas moins dangereux à ses yeux que les tendances oligarchiques de l'influence macédonienne. En face de lui, nous voyons non pas tant un parti obéissant à des principes opposés que des individualités de plus ou moins de talent, pour lesquelles la politique d'Athènes n'était qu'une occasion de se montrer serviables aux royaux protecteurs d'Athènes afin d'obtenir de leur faveur des récompenses, des dons, un accroissement d'influence[1] ; ce sont, si l'on veut, les serviles. Le plus important d'entre eux était Stratoclès, fils d'Euthydémos, qui s'agitait depuis plus de quarante ans déjà dans la vie publique[2] sans avoir réussi à gagner une grande influence ; il n'avait paru au premier plan qu'un instant, lors des procès suscités par l'affaire d'Harpale ; ses inventions exubérantes, quand il s'était agi des honneurs à rendre au roi Démétrios, avaient fait de lui l'organe du peuple pendant la présence du roi. Certes ce n'était ni un caractère bien honnête, ni un homme de talent comme autrefois Eschine ou Démade ; et, si ce que nous savons de ses mœurs répondait à sa politique, c'était un Athénien de l'espèce ordinaire d'alors, cupide, tirant vanité de son influence, frivole, un hâbleur[3].

nion émise ci-dessus à l'égard de sa politique. Une ou deux anecdotes, que l'on raconte à propos de lui, montrent tout au moins quelle idée on se faisait à Athènes de son caractère.

[1]) C'est à bon droit que le chef de ce parti appelait son métier la « moisson d'or » (τὸ χρυσοῦν θέρος. Plut., *Reip. ger. præc.* 2).

[2]) Déjà Démosthène, dans son discours *contre Pantænetos* (§ 48), le caractérise en ces termes : τῷ πιθανωτάτῳ πάντων ἀνθρώπων καὶ πονηροτάτῳ. Polyænos (IV, 2, 2) raconte qu'il se comporta vaillamment comme stratège, mais avec une certaine forfanterie, à la bataille de Chéronée.

[3]) Grauert, *Anal.* p. 331. Il vivait dans la débauche, et entretenait chez lui l'hétaïre Phylacion. Comme, un jour, celle-ci rapportait du marché « des cervelles et des collets » de mouton, il lui dit : « Eh ! tu as acheté là des choses avec lesquelles, nous autres politiques, nous jouons comme à la balle » (Plut., *Demetr.* 12).

Un fait qui caractérise la situation d'Antigone et de Démétrios à l'égard de la mémoire d'Alexandre, c'est que, tout de suite après la restauration de la liberté, Stratoclès proposa en l'honneur de l'orateur Lycurgue un décret dans lequel il louait expressément sa résistance contre Alexandre[1]; c'était une manière de voir à laquelle le parti patriotique de Démocharès ne refusa certainement pas son assentiment. Il y a un deuxième décret, d'une plus haute importance, qui fut proposé vers la même époque[2] par Sophocle, fils d'Anticlide. Ce décret disait que personne ne pourrait ouvrir une école philosophique sans l'autorisation du Conseil et du peuple, et que la transgression de cet ordre serait punie de mort[3]. Quelque étrange que paraisse cette loi à première vue, elle avait sa raison d'être. Presque aucun de ces philosophes enseignants n'était Athénien de naissance; les plus considérables d'entre eux ne se montraient pas seulement, dans leur doctrine et dans leurs allures, ennemis de la démocratie, mais encore ils avaient des rapports étroits avec Démétrios de Phalère exilé et avec Cassandre. Théophraste, le partisan le plus décidé de Cassandre, avait près de 2,000 disciples, qui conformaient sans doute leurs opinions politiques à celles du maître; de l'école platonicienne étaient sortis beaucoup d'hommes qui arrivèrent, ou aspirèrent pour le moins, à la tyrannie[4]; c'était une idée courante que, pour être philosophe, il fallait voir dans la démocratie une idée surannée et dans la royauté le véritable principe du temps. Il était donc de l'intérêt de la démocratie actuelle

[1]) Plut., *Vit. X Oratt.* p. 852.

[2]) Krüger (ad Clinton, *Fast. Att.* p. 181) met cette loi en 316: Grauert (*Anal.* p. 335) fait observer qu'elle tomberait alors sous le gouvernement de Démétrios de Phalère, et que « l'ami de Théophraste et de tous les philosophes n'aurait certainement pas consenti à leur expulsion. Démocharès s'est aussi, durant le régime oligarchique, tenu complètement en dehors des affaires publiques. Donc, comme la loi date du temps d'un Démétrios, c'est qu'il s'agit du fils d'Antigone, et si Démocharès a été banni en 302, c'est que la loi a été portée entre 307 et 302, peu de temps après la délivrance d'Athènes ».

[3]) Diog. Laert., V, 38. Athen., XIII, p. 610. Pollux, IX, 42.

[4]) Démocharès (ap. Athen., XI, p. 509) en cite quelques-uns, entre autres, Timée de Cyzique, qui, après une tentative inutile faite contre la ville par le satrape Arrhidæos et avec l'aide de ce dernier, essaya de s'emparer de la tyrannie, mais fut mis ensuite en jugement et condamné.

d'empêcher le libre enseignement et la propagation d'idées en face desquelles le droit formel de la « majorité » ne se sentait pas précisément en sûreté. On fit valoir probablement que cette restriction de la liberté d'enseignement était dans les idées du roi Démétrios [1]. Ce décret, appuyé certainement par Démocharès, vraisemblablement aussi par Stratoclès et son parti, fut accepté par le peuple; Théophraste dut quitter Athènes, et sans doute d'autres philosophes encore. Cependant cette loi ne dura pas plus d'une année; Philon [2], un péripatéticien, accusa Sophocle « de proposition de loi illégale ». Qu'il parlât dans l'intérêt de l'école à laquelle il appartenait et dans celui de son maître exilé, que d'autres aient eu la conviction que Démétrios et Antigone se souciaient peu des doctrines enseignées dans les gymnases ou sous les portiques d'Athènes, toujours est-il que Démocharès ne triompha pas dans sa défense de la loi [3]; Sophocle fut condamné à une amende de cinq talents et la loi abrogée.

La loi de Sophocle et son défenseur Démocharès se trouvent encore mieux justifiés si l'on songe que, lorsqu'elle fut rendue, Athènes était en guerre ouverte avec Cassandre. Nos renseignements sur cette guerre présentent de grandes lacunes [4]: un décret rendu par le peuple athénien en l'honneur de

[1]) Alexis (ap. Athen., XIII, p. 610) disait:

> Que les dieux comblent de biens Démétrios
> Et les nomothètes, parce que, ces gens qui donnent à la jeunesse
> La puissance de la parole, comme ils disent,
> Ils les ont envoyés paître hors de l'Attique.

En général, les comiques du temps ont pris une part plus active qu'on ne croit d'ordinaire aux événements du jour et aux querelles des partis, d'une façon tout autre, il est vrai, que la comédie d'Aristophane. Ainsi, Philippide était du parti de Démocharès; Archédicos était des amis de Stratoclès.

[2]) Athen., *ibid.* D'autre l'appellent Philion ou Phillion.

[3]) Athen., V, p. 187. 215. XI, p. 508. XIII, p. 610. Euseb., *Præp. evang.* XV, 2. Diog. Laert. V, 38.

[4]) Dans le décret en l'honneur de Démocharès (ap. Plut., *Vit. X Oratt.*), il est question d'une guerre de quatre années. Tout récemment encore, Schubert (*Hermes*, X, p. 110 sqq.), comme d'autres critiques avant lui, l'a crue identique avec celle-ci, qui va de 307 à 303. Après avoir examiné à nouveau la question, je persiste à trouver plus vraisemblable la date plus récente que j'ai essayé d'établir autrefois (*Zeitschr. für Alterth.* 1836, n° 20), surtout pour cette raison que la présente guerre n'a été ni pour Athènes, ni pour Démétrios et Antigone, une guerre de quatre ans. Avec les matériaux actuel-

Timosthène de Carystos nous apprend que Cassandre était en campagne dès 306 contre Athènes et que Carystos en Eubée assistait les Athéniens [1]; on peut en conclure peut-être que la flotte attique prenait part à l'action et tenait la mer contre la flotte macédonienne [2]. Dans tous les cas, Cassandre combattait sur terre avec succès : déjà Panacton et Phylé, les deux forteresses qui dominent les passages donnant accès en Attique par le nord, étaient en son pouvoir ; Athènes elle-même était menacée ; Démocharès faisait les plus grands efforts pour fortifier la ville, rétablir les murailles, et se procurer de l'artillerie, des munitions, des provisions de toute espèce [3]. Cassandre s'avança dans la plaine jusque devant la ville, qui fut investie et assiégée.

Ce qui surprend, c'est que ni Antigone ni Démétrios n'eussent rien fait jusqu'ici pour la protection d'Athènes [4] : 1,200 armures, que Démétrios avait envoyées à Athènes après la grande victoire de Salamine (été 306) [5], furent le seul et der-

lement disponibles, la question ne paraît pas susceptible d'être tranchée définitivement.

1) C. I. Attic., II, n° 249. L'inscription est de l'archontat de Corœbos (306/5). La restitution de Köhler : καὶ ἐπιστρατεύ[σαντος Κασσάνδρου εἰς τ]ὴν Ἀττικὴν ἐβοήθησεν est garantie par le compte des lettres manquantes. Le décret en l'honneur de... ότιμος (C. I. Attic., II, n° 266), qui doit appartenir à l'archontat d'Euxénippos (305/4), contient une phrase ainsi restituée par Rangabé (n° 438) :... καὶ νῦν ἐπιστρατεύσαντ[ος ἐπὶ τὸν] δῆμον τὸν Ἀθηναίων Κασσάνδρ[ου ἐπὶ δουλείᾳ τ]ῆς πόλεως.

2) Grauert (*Anal.* p. 337) pense que c'est dans cette guerre qu'eut lieu la bataille navale d'Amorgos : c'est impossible, à cause de Clitos, qui était à Amorgos et périt en 318 (voy. ci-dessus, pp. 68. 232).

3) Le fait est attesté par un fragment d'inscription (C. I. Attic., II, n° 250). Köhler renvoie à une autre inscription qui place ces préparatifs dans l'année de Corœbos. Le décret de Lachès en l'honneur de son père Démocharès (ap. Plut., *Vit. X Oratt.*) confirme ce renseignement; Démocharès y est signalé comme l'homme d'État qui dirige alors la cité. Il faut pour cela admettre, avec Westermann, une lacune dans le texte, que voici : πρεσβεύοντι καὶ γράφοντι καὶ πολιτευομένῳ [καὶ καλῶς καὶ καθαρῶς, καί κατηργασμένῳ] οἰκοδομὴν τειχῶν καὶ παρασκευὴν ὅπλων καὶ βέλων καὶ μηχανημάτων καὶ ὀχυρωσαμένῳ τὴν πόλιν ἐπὶ τοῦ τετραετοῦς πολέμου κ. τ. λ. Le dernier καὶ rattacherait ici des faits qui ont leur place quelques années plus tard.

4) On sait aujourd'hui, d'après une inscription publiée par Köhler (dans les *Mittheil. d. d. arch. Instit.* 1880, p. 268), que, dans la dixième prytanie de Ol. CXVIII, 3, c'est-à-dire vers le printemps de 305, Antigone a expédié aux Athéniens une somme d'environ 140 talents.

5) Les Athéniens prisaient très haut la part qu'ils avaient prise à la grande

nier secours qu'il leur accorda. Sans doute que, pendant l'année 306, les rois avaient été suffisamment occupés par la guerre d'Égypte, et l'année suivante par celle de Rhodes : ils espéraient probablement qu'après la défaite de Ptolémée, ils pourraient facilement repousser Cassandre et l'anéantir ; mais, après l'insuccès de la campagne d'Égypte, le siége de Rhodes se prolongeant jusque bien avant dans l'année 304, quand on sut qu'Athènes elle-même était menacée, on comprit qu'il fallait la secourir au plus vite. Les ambassadeurs des Athéniens et des Étoliens parurent dans le camp de Démétrios à Rhodes : on parle aussi d'ambassadeurs de beaucoup d'autres villes grecques ; c'étaient certainement en premier lieu les Béotiens, qui depuis 310 étaient retombés sous le joug de Cassandre, et ensuite des villes du Péloponnèse, car nous apprenons positivement [1] que Cassandre et Polysperchon, qui était dans le Péloponnèse, dévastaient un grand nombre de villes. Ce sont ces ambassadeurs à Rhodes qui s'occupèrent principalement d'amener une entente pacifique ; dès qu'elle eut abouti, Démétrios courut vers l'Hellade.

Vers la fin de l'automne (304), Démétrios aborda près d'Aulis avec une flotte de 330 voiles et une armée de terre considérable : il annonça qu'il était venu pour achever la délivrance de la Grèce. Tout le territoire béotien et l'île d'Eubée étaient au pouvoir de Cassandre, qui prenait son point d'appui à Chalcis [2] ; une garnison béotienne occupait cette ville, moins certainement pour la protéger que pour être comme otage sous la main de Cassandre, car c'était évidemment la nécessité seule qui avait pu décider la Ligue béotienne à une alliance avec Cassandre, alliance qui impliquait la dépendance vis à

victoire de Cypre : on s'en aperçoit au triple toast du personnage des *Pharmocopolæ* d'Alexis (ap. ATHEN., VI, p. 254) : Ἀντιγόνου τοῦ βασιλέως νίκης καλῆς καὶ τοῦ νεανισκοῦ Δημητρίου, et enfin Φίλης Ἀφροδίτης. Dans cette comédie, Callimédon était bafoué de la belle manière.

1) DIODOR., XX, 100.

2) Quand Dinarque quitta Athènes en 307, frappé d'une sentence d'exil, c'est à Chalcis qu'il se réfugia (PLUT., *Vit. X Oratt.* p. 850). On voit jusqu'à un certain point, par le décret en l'honneur de Stratoclès (C. I. ATTIC., II, nº 266), dans quel état se trouvait la ville après la défection du stratège Ptolémée, le neveu d'Antigone, et jusqu'à l'arrivée de Démétrios à Athènes.

vis de Thèbes [1]. Démétrios se dirigea aussitôt avec toutes ses forces contre Chalcis, qui dominait l'Euripe et les communications entre l'Eubée et le continent ; la ville se rendit sans hésitation et sa liberté fut proclamée. Ces mouvements rapides et heureux sur les derrières de Cassandre, occupé au siège d'Athènes, durent lui inspirer des inquiétudes sur sa propre sécurité et sur ses communications avec la Macédoine, d'autant plus qu'il ne pouvait avoir aucunement confiance dans la Béotie. Il se hâta de quitter l'Attique [2] : des garnisons furent laissés à Phylé et à Panacton ; avec le gros de ses forces, il marcha par Thèbes vers les Thermopyles. Démétrios le suivit sans tarder, et, si Cassandre lui-même lui échappa, du moins près de 6,000 Macédoniens passèrent spontanément sous ses drapeaux, et Héraclée, à l'issue des Thermopyles, se soumit à lui. Il revint avec tout l'appareil d'un vainqueur, proclama partout la liberté, contracta une alliance militaire avec les Étoliens pour continuer la guerre contre Cassandre et Polysperchon, et fit un traité de paix et d'alliance avec les Béotiens ; les forteresses de Phylé et de Panacton furent ensuite enlevées aux garnisons ennemies et restituées aux Athéniens, et l'on chassa de même la garnison macédonienne de Cenchrées, le port oriental de Corinthe.

A la fin de l'année 304, les soldats de Cassandre étaient chassés de l'Hellade proprement dite, et la liberté rétablie en deçà des Thermopyles ; plus la nouvelle domination de Cassandre avait été dure, plus on dut célébrer avec enthousiasme la victoire du jeune roi libérateur ; tous les États grecs attendaient avec impatience son arrivée et la réalisation des promesses de liberté qu'il apportait. Démétrios résolut cependant de passer l'hiver dans sa chère ville d'Athènes. Si l'on songe à la grandeur du danger qui avait menacé la ville, on comprendra qu'elle ait reçu son libérateur avec les plus grands honneurs ; on alla jusqu'à une exagération sans mesure,

[1]) C'est à Thèbes que s'était réfugié Démétrios de Phalère : on ne peut que faire des conjectures sur les rapports de cette ville une fois rebâtie avec la Ligue.

[2]) Plutarque (*Demetr.* 23) s'exprime presque comme s'il y avait eu un combat livré : cependant, la chose est absolument invraisemblable.

comme c'était l'habitude des Athéniens d'alors. Ils lui assignèrent pour résidence l'opisthodome du Parthénon ; la déesse vierge, disait-on, désirait donner elle-même l'hospitalité au libérateur de sa ville et l'invitait à prendre son temple pour demeure. C'est là, dans le sanctuaire de la chaste déesse, « sa sœur aînée », comme il l'appelait, qu'il se livra, selon sa coutume, à toutes les débauches, vidant jusqu'à la lie la coupe de toutes les passions sensuelles ; aucun enfant, aucune jeune fille, aucune femme n'était à l'abri de ses désirs effrénés, et Plutarque assure que la pudeur lui défend de rapporter tous les crimes qui furent commis dans le temple de la Vierge[1]. Il raconte, certainement d'après Douris, quelques anecdotes qui peuvent servir à caractériser sinon le Poliorcète, du moins le public médisant d'Athènes et d'ailleurs, et l'esprit dans lequel le futur tyran de Samos écrivit l'histoire pour ce public. On y lit : Démoclès, qu'on surnommait le Beau, excitait plus que tout autre les désirs du jeune roi, mais l'enfant résistait à tous les présents et à toutes les menaces ; il évitait les palestres et les lieux publics, se baignait dans des maisons privées, pour échapper à la poursuite du roi. Un jour qu'il était au bain, Démétrios entra : il n'y avait ni aide à portée, ni issue pour fuir ; alors l'enfant enleva le couvercle du bassin d'eau chaude et sauta dans le liquide bouillant, préférant ainsi la mort à la perte de son innocence. Un autre enfant, Cléænétos, fils de Cléomède, demanda comme prix de ses faveurs que Démétrios fît remise à son père de 50 talents qu'il devait à l'État ; Démétrios remit à Cléomède une lettre adressée au peuple athénien, dans laquelle il demandait l'annulation de l'amende. Le peuple entendit cette lecture avec stupéfaction; on décréta que cette fois on y consentait, mais qu'à l'avenir il ne serait plus permis aux citoyens d'apporter à l'assemblée une lettre de recommandation de Démétrios. Démétrios fut tellement irrité de cette résolution, que les Athéniens se hâtèrent non seulement d'annuler leur décret, mais de condamner à mort ou à l'exil ceux qui l'avaient proposé ou appuyé. Bien plus, sur la proposition de Stratoclès, on rendit un nouveau décret, qui déclarait que

[1]) Plut., *Demetr.* 24.

tout ce que le roi Démétrios commanderait serait considéré comme sanctionné par les dieux et juste aux yeux des hommes. Quelqu'un s'écria, dit-on : « Il faut que Stratoclès ait perdu la raison, de faire une proposition pareille ». Démocharès répondit : « Il déraisonnerait, s'il ne déraisonnait pas ! » On dit que cette exclamation donna lieu contre Démocharès à un procès, à la suite duquel il aurait été banni[1]. Le roi devait tenir à voir éloigné de la ville un homme dont la vie et les actions étaient un perpétuel avertissement pour les Athéniens, une perpétuelle critique à son endroit.

Au printemps de 303, Démétrios se hâta d'accomplir l'œuvre commencée de la délivrance de la Grèce ; il s'agissait d'abord de briser la puissance des adversaires dans le Péloponnèse, d'appeler les États à la liberté, puis, porté par la faveur de l'opinion publique, de se jeter sur la Macédoine pour frapper le coup décisif. Il n'y avait pas dans le Péloponnèse d'armée ennemie concentrée, mais des garnisons importantes dans les principales villes et territoires, Sparte exceptée ; Sicyone était toujours au pouvoir de troupes égyptiennes ; à Corinthe résidait Prépélaos, avec le gros des forces macédoniennes, la ville ayant été, nous ne savons ni quand ni pourquoi, cédée par l'Égypte à Cassandre ; des postes moins considérables étaient éparpillés dans l'Argolide et l'Arcadie ; les districts occidentaux du Péloponnèse étaient au pouvoir de Polysperchon, notamment la ville achéenne d'Ægion, défendue par une nombreuse garnison sous les ordres de Strombichos. Démétrios commença par tourner ces postes principaux, qui ne pouvaient ni lui faire obstacle ni lui créer des dangers, et se dirigea vers Argos ; la garnison se rendit, et la ville le reçut avec le plus grand enthousiasme. Cet exemple fut suivi par Épidaure et Trœzène.

[1]) PLUT. *Demetr*. 24. Il semble impossible de rapporter à cet événement les expressions du décret en l'honneur de Démocharès : ἐξέπεσεν ὑπὸ τῶν καταλυσάντων τὸν δῆμον; en effet, la génération suivante put bien reprocher au Poliorcète d'avoir abusé de la démocratie et de l'avoir déshonorée, mais non pas d'avoir fait ce que signifie, au sens technique et officiel, l'expression κατάλυσις τοῦ δήμου. Du reste, il est probable qu'en 303 il s'agissait plutôt de faire que Démocharès s'éloignât volontairement de la ville, car on ne voit pas bien comment cette boutade put devenir matière à procès.

Justement Argos célébrait la fête quinquennale de Hêra, à laquelle les Grecs avaient coutume de venir assister de près et de loin[1]; Démétrios se chargea d'organiser les concours et d'héberger les étrangers. La fête fut en même temps celle du mariage du roi: il épousa Déidamia, la sœur du jeune roi d'Épire, Pyrrhos, qui avait été autrefois fiancée au fils de Roxane; les intérêts de Démétrios et du royaume épirote semblaient se confondre; tous les deux avaient à lutter contre Cassandre; ce mariage allait consolider leur alliance, et paraissait devoir assurer au jeune Pyrrhos la possession de son royaume.

D'Argos, Démétrios se dirigea sur l'Arcadie : tout le pays, excepté Mantinée, se soumit. Après cela, il devait attaquer Sicyone, occupée par Philippe avec une garnison égyptienne; pour enlever au commandant toute inquiétude, Démétrios se rendit à Cenchrées, où il vécut au milieu de fêtes et de distractions de tout genre, pendant que sa flotte faisait le tour du Péloponnèse et occupait, à ce qu'il paraît, les places principales des côtes de Messénie et d'Élide. Aussitôt qu'elle eut dépassé Rhion, Démétrios lança inopinément toutes ses troupes mercenaires, sous Diodoros, contre la porte de Pellène, du côté ouest de Sicyone, pendant que la flotte se jetait en même temps sur le port et que Démétrios en personne, avec le reste de son infanterie, marchait de l'est contre la ville. Elle fut prise sans effort; la garnison égyptienne eut à peine le temps de se jeter dans la citadelle et de la fermer[2]. La ville basse était à une assez grande distance de l'acropole, de sorte que Démétrios trouva assez de place pour établir son camp entre les deux, et put investir la citadelle. Il commençait déjà à construire de grandes machines et à préparer un assaut, lorsque Philippe offrit de rendre la citadelle à condition qu'on le laissât sortir librement. La convention fut acceptée et les troupes de Ptolé-

[1]) Pour ces *Heræa* ou *Hecatombæa*, je ne connais pas d'autre indication chronologique que celle qui résulte de ce passage : il montre qu'on les célébrait au printemps de la première année des Olympiades. Leur nom doit venir d'un mois Hécatombeus, qu'on rencontre aussi à Sparte.

[2]) Gompf, *Sicyonica*, p. 68. Polyæn., IV, 7, 3. C'est le siège dont il est question dans le *Curculion* de Plaute (III, 25).

mée retournèrent en Égypte, après s'être maintenues pendant cinq ans dans le Péloponnèse. Comme la situation de la ville était défavorable à bien des égards, et que notamment elle ne pouvait être défendue par sa citadelle en cas d'attaque, Démétrios invita les Sicyoniens à quitter la plaine et à s'installer dans l'acropole; ils avaient demeuré jusqu'alors à côté de la ville, il était temps d'aller demeurer dans la ville même. Naturellement ses volontés furent obéies, et, dans le fait, il ne pouvait rien arriver de plus heureux à la ville. La partie bien fortifiée de Sicyone, qui était voisine du port, fut rasée, et en peu de temps, par les efforts associés des citadins et des troupes, la ville fut achevée sur le large plateau de l'ancienne acropole, dont la partie méridionale, la plus escarpée, fut aussitôt transformée en citadelle[1]; les nombreux artistes de l'école de Sicyone, très célèbre en ce temps, travaillèrent à l'embellissement de la nouvelle ville, à laquelle Démétrios donna une complète liberté. Les citoyens s'empressèrent d'honorer leur grand bienfaiteur de toutes les manières possibles : ils donnèrent à la nouvelle ville le nom de Démétriade; ils lui consacrèrent un temple et un culte, des fêtes solennelles, des jeux annuels, des honneurs héroïques comme au fondateur de la cité[2].

Les forces macédoniennes à Corinthe étaient complètement enfermées par les mouvements opérés jusqu'ici par Démétrios; il y avait à Corinthe, comme partout, un parti qui désirait ardemment la fin de la domination macédonienne; ce parti était secrètement d'accord avec Démétrios et promit de lui ouvrir une porte désignée[3]. Pour mieux tromper les ennemis, Démétrios fit attaquer pendant la nuit le port de Léchæon; aussitôt que les cris de l'assaut retentirent de ce côté, tout le monde courut au port pour le défendre, pendant que les traîtres ouvraient la porte du côté des hauteurs et laissaient pénétrer l'ennemi. Les rues furent aussitôt occupées, et les Macédoniens se réfugièrent les uns sur l'Acrocorinthe, les autres

[1]) Le docte Polémon décrivit la *Poikilé Stoa* de Sicyone (ATHEN., VI, 253), fondée par Lamia (ATHEN., XIII, 577).

[2]) τιμὰς ὡς κτίστῃ (DIODOR., XX, 102, 3). PAUSAN., II, 7.

[3]) τὰς μετὰ κορυφὴν πύλας (POLYÆN., IV, 7, 8).

sur le Sisypheion; au matin, la ville et le port étaient au pouvoir de Démétrios. Aussitôt commença le siège des deux forteresses : l'énergie de la défense, bien conduite par Prépélaos, rendit ce siège assez difficile. Enfin le Sisypheion fut pris d'assaut, et la garnison se réfugia dans la citadelle plus forte de l'Acrocorinthe : l'assiégeant redoubla ses efforts; des machines furent dressées, de puissants ouvrages exécutés; tout fut mené avec un art, une activité et une logique qui répondaient à la réputation du « preneur de villes ». Prépélaos comprit parfaitement qu'il ne pouvait ni attendre des secours de Cassandre, ni résister à la longue : il semble qu'il demanda en vain à capituler; il se sauva par la fuite[1]. L'Acrocorinthe fut prise et la liberté de la ville proclamée; une garnison fut néanmoins laissée dans la citadelle, sur la demande même des Corinthiens, jusqu'à ce que la guerre contre Cassandre fût terminée.

Démétrios partit aussitôt pour se rendre maître des autres parties du Péloponnèse : il se dirigea d'abord à l'ouest, vers l'Achaïe; la ville de Boura fut prise de vive force et sa liberté proclamée; il marcha ensuite contre Scyros[2] et prit aussi cette ville en peu de jours. Puis il revint sur les autres villes de l'Achaïe : à Ægion se tenait Strombichos, avec des troupes considérables de l'armée de Polysperchon; Démétrios le somma de se rendre; Strombichos répondit du haut de la muraille par des insultes; aussitôt le roi fit avancer les machines contre la muraille et commencer l'assaut; la ville fut prise en peu de temps; Strombichos et 80 autres furent crucifiés devant les portes de la ville; le reste de la garnison, au nombre de 2000 hommes, reçut l'arriéré de sa solde et fut incorporé à l'armée royale. Après la prise d'Ægion, les petits postes de la contrée, ne pouvant attendre de secours ni de l'Égypte, ni de la Macédoine, désespérèrent de pouvoir tenir contre Démétrios et s'empressèrent de se rendre à la merci du roi.

[1]) αἰσχρῶς ἐκπεσών (DIODOR., XX, 103).

[2]) DIODOR., XX, 103, 3. Scyros est parfaitement inconnue. WESSELING suppose qu'il s'agit de la ville arcadienne de Sciros (STEPH. BYZ., s. v.); on s'attendrait plutôt à une ville située plus au nord, à Olenos, par exemple.

Ces événements ont dû occuper la plus grande partie de l'année 303. Démétrios était maître de l'Hellade et du Péloponnèse; la liberté était rendue aux États, et le dévouement à Démétrios était la condition de leur existence. Il convoqua une diète à l'isthme de Corinthe : l'affluence fut énorme ; il n'y eut guère de ville d'en-deçà des Thermopyles qui se soit dispensée d'envoyer des députés. Nous n'avons pas de détails sur les délibérations de cette assemblée; il paraît hors de doute qu'on y renouvela la fédération des États helléniques, qui avait cessé d'exister depuis la guerre Lamiaque ou du moins depuis la domination de Cassandre sur la Grèce; peut-être fut-elle restaurée sur des bases identiques pour le fond à celles de la Ligue instituée par Philippe à Corinthe, mais certainement avec une plus grande autonomie des États particuliers. On rapporte que Démétrios se fit attribuer l'hégémonie de la Grèce ; naturellement cette hégémonie ne pouvait être comprise que comme dirigée contre les prétentions du maître de la Macédoine et des autres usurpateurs du titre royal. Ceux-là, Démétrios leur donna à Corinthe des titres comme le « navarque » Ptolémée, l'« éléphantarque » Séleucos, le « trésorier » Lysimaque, le « nésiarque » Agathocle[1] : à côté d'eux il célébra son père comme le véritable souverain de l'empire[2], et déclara que la plus belle mission de la royauté était de rétablir et d'assurer la liberté des Hellènes. Étant donné la position de Démétrios en face des usurpateurs et son caractère personnel, il paraît vraisemblable qu'il se désigna en même temps comme le représentant de la démocratie contre l'oligarchie, qu'il fit valoir comme un droit et un privilège de l'empire unifié la mission d'assurer la liberté et la démocratie dans les villes

[1]) C'est Plutarque (*Demetr.* 25) qui met ces noms dans la bouche de Démétrios : il est difficile d'y voir, ainsi qu'on l'a fait, des titres officiels, comme si ceux qui en sont affublés étaient devenus sous ce nom grands officiers de la couronne. Ces renseignements doivent provenir de Douris: Diodore ne souffle mot de ces incidents qui se seraient passés à Corinthe.

[2]) J. P. Six (*Annuaire de Numismatique*, 1882, p. 31 sqq.) fait remarquer que, tandis qu'Antigone continuait à frapper, sans modification aucune, des tétradrachmes d'Alexandre, Démétrios a frappé par exception en 303, dans le Péloponnèse, des tétradrachmes avec la légende ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΓΟΝΟΥ.

helléniques, tandis que naturellement ces potentats usurpateurs ne pouvaient accepter le droit à la liberté fièrement revendiqué par les Hellènes. Nous ne savons rien de particulier sur l'organisation de la nouvelle Ligue, ni sur l'activité et la compétence de la diète. Une seule chose paraît certaine, c'est qu'en nommant Démétrios général de la Ligue, les États alliés durent fournir des contingents pour la campagne de l'année suivante contre Cassandre.

Cependant, en face de la côte d'Épire, dans l'île de Corcyre, qui avait secoué en 312 le joug macédonien, il se passa un événement qui menaçait de jeter un grand trouble dans les affaires helléniques. La riche république de Tarente n'avait pas pris part à la grande guerre de Rome contre les Samnites; elle s'était contentée de continuer sa petite guerre avec les Lucaniens, les alliés de Rome. Lorsque les Samnites furent obligés de demander la paix à Rome (305), les Lucaniens n'en devinrent que plus ardents à continuer leur guerre contre Tarente. La ville ne sut rien faire de mieux que de prendre, comme autrefois, à sa solde un prince avec son armée. Elle s'adressa à Sparte, sa métropole. Or à Sparte vivait alors Cléonymos, fils du roi Cléomène, qui, depuis qu'Areus, fils de son frère aîné Acrotatos, était devenu roi, n'avait cessé d'ourdir contre lui des intrigues, comme si la royauté lui revenait de droit. Pour se débarrasser de lui, les éphores lui permirent volontiers de recruter une armée qu'il devait conduire aux Tarentins. Il vint des vaisseaux de Tarente pour l'amener en Italie avec 5,000 mercenaires qu'il avait recrutés sur le Ténare. Avec les milices Tarentines et d'autres mercenaires recrutés ailleurs, ses forces montèrent jusqu'à 20,000 hommes. Il força les Lucaniens à faire la paix avec les Tarentins, et les décida, vu que les Métapontins n'accédèrent pas à la paix, à envahir leur territoire; il se jeta ensuite lui-même dans cette ville hellénique, où il exerça les exactions et les violences les plus criminelles: au lieu de marcher contre les autres alliés de Rome et contre les Romains eux-mêmes, il agita toute sorte de projets malsains; on prétend même qu'il eut l'idée de délivrer la Sicile. Tout à coup il se jeta sur Corcyre, dont la position dans l'Adriatique était également favorable à des

entreprises en Grèce et en Italie; il s'empara aisément de cette île sans défense, la mit à rançon, et laissa des garnisons dans les places principales. Tout cela a dû se passer en l'année 303. Démétrios ainsi que Cassandre envoyèrent des ambassadeurs à Cléonymos pour l'inviter à une alliance. Il apprit alors que Tarente avait « fait défection »; c'est ainsi qu'il interpréta le traité que la ville avait conclu avec Rome, traité par lequel les Romains s'étaient engagés à ne pas laisser leurs vaisseaux dépasser le promontoire Lacinien; les deux parties contractantes trouvaient sans doute assez menaçante l'éventualité du retour d'un aventurier puissant et sans scrupules pour qu'il leur parût opportun de prévenir un conflit entre elles. Cléonymos partit de Corcyre avec son armée et se jeta sur Hyria, dans le pays des Salentins; il en fut chassé par les Romains : il fit alors, dit-on, une expédition contre les riches contrées de l'embouchure de la Brenta, mais il échoua complètement et se retira après avoir perdu la plus grande partie de ses vaisseaux et de ses troupes[1].

Démétrios paraît avoir profité de son absence pour diriger sur Corcyre une expédition maritime, dont le résultat semble avoir été la délivrance de l'île et l'expulsion de Cléonymos. Du même coup, Leucade, située vis-à-vis du pays des Acarnaniens,

[1]) La chronologie des entreprises de Cléonymos est très incertaine. Diodore (XX, 104) les place sous l'archontat de Léostratos, c'est-à-dire, suivant son habitude, dans l'année julienne 303. Or, il est absolument certain qu'on ne peut assigner à cette année que la fin de son récit; encore ne nomme-t-il pas Hyria, et le Triopion qu'il nomme est parfaitement inconnu. Tite-Live (X, 2) lui fait prendre *Thurias urbem in Sallentinis*, et le fait expulser ensuite par le consul Æmilius, c'est-à-dire le consul que Diodore (XX, 106) inscrit en tête de l'année suivante 302. L'auteur latin rapporte ensuite (*in quibusdam annalibus invenio*, IX, 2) que le dictateur Bubulcus a battu l'aventurier, après quoi il raconte l'expédition de Cléonymos du côté du Pô. Nous savons que Démétrios s'est emparé de Corcyre, mais ce n'est pas Diodore qui le dit : au contraire, cet auteur termine son chapitre sur Cléonymos en disant que le prince, après avoir éprouvé de grosses pertes par une violente tempête (χειμὼν περιγενόμενος), était revenu à Corcyre. Le fait résulte d'un passage de Démocharès (*Fr.* 4 ap. ATHEN., VI, p. 253) : ἐπανελθόντα δὲ τὸν Δημήτριον ἀπὸ τῆς Λευκάδος καὶ Κερκύρας εἰς τὰς Ἀθήνας, et des événements qui suivent la bataille d'Ipsos. Le retour de Démétrios à Athènes peut être placé avec certitude à la fin de 303 ou au commencement de 302.

et qui était encore jusque-là, à ce qu'il semble, aux mains de Cassandre, fut également délivrée [1].

En revenant, Démétrios envoya à Athènes un message qui annonçait son retour pour le mois de Munychion (vers avril), et son départ bientôt après pour l'expédition de Macédoine; mais il désirait auparavant être initié aux mystères d'Éleusis et parcourir rapidement les différents grades. Cette demande du roi était contraire à toutes les lois sacrées, d'après lesquelles on était d'abord initié aux petits Mystères au mois d'Anthestérion (février) et admis seulement deux ans après aux grandes initiations du mois de Boédromion (octobre) [2]. Un seul des citoyens présents, le dadouque Pythodoros, osa s'y opposer; mais Stratoclès fit la proposition de donner d'abord au mois de Munychion le nom d'Anthestérion et de célébrer les petits Mystères, puis de changer son nom une seconde fois en celui de Boédromion, d'antidater l'année, de célébrer les grands Mystères et d'y initier le roi. Tout cela fut approuvé par le peuple et mis à exécution. Lorsque Démétrios arriva, les Athéniens le reçurent avec une solennité extraordinaire, versant des libations, brûlant de l'encens, consacrant des couronnes, multipliant les processions de toute sorte avec chœurs et chants; des chœurs ithyphalliques dansaient autour de lui, en chantant qu'il était le seul véritable Dieu, le fils de Poseidon et d'Aphrodite, au visage beau et souriant; ils l'imploraient en levant les bras et l'adoraient [3]. Quant à lui, il reprit possession du temple de la Vierge, et s'y plongea dans tous les

[1]) Athen., VI, p. 253. D'après les habitudes qu'on connaît à Démétrios, on peut tenir pour certain qu'il a proclamé la liberté à Leucade et à Corcyre. Les Acarnaniens étaient-ils encore à ce moment-là partisans de Cassandre? on ne trouve pas un mot là-dessus dans les auteurs.

[2]) Krüger (ap. Clinton, p. 188) est d'avis que le fait est advenu au printemps de 301. Les renseignements fournis par Plutarque et autres ne sont pas, comme je l'ai dit autrefois, tirés de Philochore, qui traitait en détail de ces initiations au dixième livre de son *Atthide* (Harpocrat., s. v. ἀνεπόπτευτος), mais probablement de Douris, comme le conjecture Nitsche (*Ueber des Königs Philipp Brief*, p. 31).

[3]) Demochares ap. Athen., VI, p. 253. Douris de Samos a conservé, dans le XXXIIIe livre de ses *Histoires*, l'ithyphalle qu'on chanta alors. Philochore rapporte qu'entre plusieurs cantates qui furent faites, celle d'Hermippos de Cyzique obtint la préférence. On peut la lire dans Athénée (XV, p. 697).

excès de la volupté avec sa joueuse de flûte Lamia, avec Léæna et d'autres filles de joie et avec l'armée de flatteurs qui l'entourait : les Athéniens consacrèrent un temple à Lamia Aphrodite, et aux favoris du roi des autels, des libations et des sacrifices comme ceux qu'on offre aux héros [1]. Il fut lui-même saisi de dégoût ; ces hommes dont il eût été fier autrefois de mériter l'approbation par les plus nobles efforts, il les voyait tombés dans un profond avilissement, et il s'amusa à les humilier. « Démétrios, dit le rude Démocharès, vit avec mécontentement ce qu'on faisait pour lui ; il trouva cette conduite basse et honteuse ; on allait beaucoup plus loin qu'il le désirait ; stupéfait de tout ce qu'il voyait, il disait : il n'y a plus un seul Athénien qui ait de la grandeur d'âme et un esprit généreux ». Il exigea que la ville lui fournît 250 talents ; lorsqu'on les lui eut apportés, il les donna, en présence des délégués, à Lamia, en disant : « achète toi du fard avec cela [2] ». Cette femme, qui n'était plus jeune, mais qui était spirituelle et aimable, savait sinon se l'attacher exclusivement, du moins se rendre toujours attrayante et nécessaire ; elle extorqua et dépensa follement, de son chef, des sommes énormes : n'étant pas jalouse, elle était une amie d'autant plus commode pour le roi [3]. Les épouses

1) PLUT., *Demetr.* 27. DEMOCHAR., *loc. cit.* CLEM. ALEX., *Protrept.* c. 4, § 54.

2) PLUT., *Demetr.* 27. D'autres disent, ajoutent Plutarque, que ceci se passa en Thessalie.

3) Plutarque, Athénée et Alciphron sont amplement pourvus d'anecdotes sur cette Lamia. Elle était Athénienne de naissance (ATHEN., XIII, p. 577). Un jour que Démétrios demandait à une autre courtisane Dêmo : « Comment trouves-tu Lamia? » celle-ci répondit : « Elle me fait l'effet d'une vieille femme ». Comme Lamia lui envoyait une fois de la pâtisserie pour le dessert et qu'il disait à Dêmo : « Vois donc quelles jolies choses m'envoie ma bonne Lamia! » l'autre répliqua : « Ma mère t'en enverrait de plus belles encore, si tu voulais coucher avec elle! » Des envoyés de Démétrios allèrent un jour chez Lysimaque, et, comme ils parlaient du temps passé, le roi leur montra sur ses bras et ses jambes des cicatrices qu'il portait depuis le jour où il avait été enfermé avec un lion par ordre d'Alexandre. Les envoyés lui répondirent : « Notre roi aussi porte les marques d'une bête féroce : il en a même au cou ; c'est là que Lamia l'a mordu ». Démétrios disait que la cour de Lysimaque était une scène comique, car on n'y voyait paraître que des noms à deux syllabes (il faisait allusion à Bithys et Pâris, les favoris du roi), au lieu que chez lui il y avait des noms sonores, Peucestas, Ménélas, Oxythémis (on a encore un décret en l'honneur d'Oxythémis,

légitimes, la noble Phila, l'Athénienne Eurydice, la belle Déidamia, étaient à peu près oubliées. Athènes n'était pas la seule ville qui recherchât la faveur du roi par la bassesse Thèbes, qui pour s'être attachée à Cassandre devait craindre sa colère, ne resta pas en arrière ; elle aussi voua un temple à Lamia Aphrodite. Les autres villes ont dû faire de même, dans la mesure de leurs moyens, et s'ingénier à simuler un égal enthousiasme.

Enfin, dans l'été de 302, Démétrios entreprit contre la Macédoine l'expédition annoncée devant l'assemblée fédérale de Corinthe. Ce fut le signal d'une guerre générale entre les potentats macédoniens.

C. I. Attic., II, nº 243). Lysimaque ripostait en disant qu'il n'avait pas encore vu des gourgandines monter sur la scène tragique, et Démétrios répliquait que sa gourgandine était plus chaste que la Pénélope de Lysimaque (Athen., XIV, p. 645). Ce sont-là les « cancans » de l'époque.

CHAPITRE CINQUIÈME

302-301

Armements de Démétrios contre Cassandre. — Coalition contre Antigone. — Forces de Séleucos. — Plan des alliés. — Lysimaque en Asie-Mineure. — Antigone en Asie-Mineure. — Commencement des hostilités. — Quartiers d'hiver. — Ptolémée en Phénicie. — Démétrios contre la Macédoine. — Son expédition en Asie-Mineure. — Séleucos en Asie-Mineure. — Pyrrhos expulsé. — Marche de Plistarchos sur l'Asie-Mineure. — La bataille d'Ipsos. — Fuite de Démétrios. — Défection d'Athènes. — Partage de l'empire. — Princes indigènes en Asie-Mineure. — Coup d'œil rétrospectif.

Lorsqu'en 306, après la victoire navale de Salamine, Antigone prit le titre de roi, sa puissance était montée à un tel point, que les autres chefs de l'empire ne semblaient pouvoir se défendre contre elle d'aucune manière. S'il avait réussi à triompher du satrape d'Égypte, il aurait pu encore une fois réunir le grand empire d'Alexandre sous un même sceptre ; la malheureuse expédition de la fin de l'année 306 consolida la puissance du Lagide et assura le roi Séleucos en Orient contre toute attaque. La puissance d'Antigone sur terre avait reçu le coup le plus sensible ; aussi Démétrios et lui s'appliquèrent-ils avec des efforts d'autant plus énergiques à conquérir la domination des mers, pour renouveler l'attaque contre l'Égypte avec une plus grande certitude du succès. Tout dépendait de la soumission de Rhodes ; les progrès menaçants de Cassandre en Europe forcèrent Démétrios à conclure avec Rhodes une paix qui lui enlevait la meilleure partie de ses espérances. Les succès de Démétrios en Grèce avaient donné maintenant à toute la situation une tournure nouvelle, qui, on peut le dire, était pleine de promesses ; le côté difficile de la position d'An-

tigone avait été jusqu'ici de ne pouvoir aborder le plus puissant de ses adversaires, l'Égyptien, de ne pouvoir se tourner ni contre l'Orient ni contre le Nord sans l'avoir sur ses derrières et sans risquer de lui abandonner ses meilleures provinces, celles de Syrie : maintenant il pouvait, par Démétrios, attaquer du côté de la Grèce le moins puissant de ses adversaires, tandis que lui-même restait pour se défendre du côté de l'Orient et du Midi ; il pouvait, avec la flotte de son fils, barrer le chemin à tous les secours envoyés de l'Égypte en Europe ; il pouvait le laisser soumettre la Macédoine et la Thrace sans que Ptolémée ou Séleucos fussent en état de rien faire de sérieux pour l'empêcher, et, le jour où les potentats du Nord seraient écrasés, il aurait les mains libres pour attaquer l'Égypte par terre et par mer.

C'est avec cette idée que Démétrios entreprit la campagne de l'année 302. A la tête d'une armée de 1,500 cavaliers, 8,000 Macédoniens, 15,000 mercenaires, 25,000 hommes de troupes fédérales helléniques, de forces navales considérables auxquelles s'étaient joints des bandes armées à la légère et des pirates au nombre de près de 8,000 [1], il voulut se jeter sur la Macédoine, pour écraser Cassandre, dont les forces étaient de beaucoup inférieures aux siennes.

Cassandre voyait venir cette guerre avec de grandes inquiétudes : sa puissance était déjà très affaiblie par la perte de tous les États helléniques et des garnisons qu'il y tenait ; excepté la Thessalie, il ne possédait rien au delà des anciennes limites de la Macédoine ; il était loin de pouvoir se fier aux Macédoniens eux-mêmes, et les Grecs étaient pour lui des ennemis d'autant plus redoutables, qu'ils se souvenaient des excès qu'il avait autrefois commis dans l'Hellade ; il ne pouvait se dissimuler qu'il lui était impossible de résister par ses seules forces à son ennemi, que les secours étrangers viendraient trop tard, bref, que sa situation était désespérée. Il envoya à Antigone des propositions de paix : Antigone répondit qu'il ne connaissait pas d'autre paix que la soumission de Cassan-

[1]) Ψιλικὰ τάγματα καὶ πειρατῶν παντοδαπῶν τῶν συντρεχόντων ἐπὶ τοὺς πολεμίους καὶ τάς ἁρπαγὰς οὐκ ἐλάττους τῶν ὀκτακισχιλίων (Diodor.. XX, 110.)

dre[1]. Dans sa détresse, celui-ci eut recours à Lysimaque de Thrace ; en d'autres temps même, il avait pris l'habitude d'agir d'accord avec lui et il suivait volontiers les conseils de ce vieux soldat plein d'expérience[2]. Le danger qui menaçait la Macédoine était pressant pour Lysimaque lui-même ; il le fit inviter à une entrevue ; ils délibérèrent sur ce qu'il y avait à faire et sur les moyens de faire face au danger. Puis ils envoyèrent en commun des ambassadeurs à Ptolémée et à Séleucos, pour les informer que Cassandre avait offert la paix au roi Antigone et n'en avait obtenu qu'une réponse des plus offensantes ; le dessein avoué d'Antigone était, comme avant, de s'arroger pour lui seul la puissance royale ; en ce moment, la guerre menaçait la Macédoine ; s'il ne venait des secours sans retard, la défaite de Cassandre ne serait que la préface d'une guerre semblable contre Ptolémée et Séleucos ; l'intérêt de tous exigeait que l'on barrât le chemin à l'orgueilleux roi ; il fallait s'unir pour combattre en même temps, toutes forces réunies, contre Antigone.

Si les deux rois se décidaient enfin, au dernier moment, pour ainsi dire, à renouveler contre Antigone l'ancienne alliance, ils avaient bien quelques raisons, étant donné leur attitude antérieure dans les luttes communes, de ne pas attendre un grand empressement de la part de Ptolémée et de Séleucos ; il est possible aussi qu'ils aient su d'avance quelles seraient les exigences du Lagide, et qu'ils n'aient pu se résoudre avant d'y être contraints par la plus impérieuse nécessité à lui accorder des concessions qui, dans le cas le plus favorable, celui où la puissance prépondérante d'Antigone serait brisée, ne manqueraient pas de provoquer une autre exigence non moins mena-

[1]) διότι μίαν γινώσκει διάλυσιν, ἐὰν ὁ Κάσσανδρος ἐπιτρέπῃ τὰ καθ' αὑτὸν (DIODOR., XX, 106).

[2]) Probablement Lysimaque était déjà marié avec Nicæa, la sœur de Cassandre, celle qui avait été fiancée à Perdiccas en 322 ; comme elle était nubile à l'époque, ce n'est sans doute pas vingt-cinq ans plus tard qu'elle a pu, devenue la femme de Lysimaque, lui donner plusieurs enfants. A cette raison s'en ajoute une autre : c'est que Lysimaque changea le nom de la ville d'Antigonia en Bithynie pour lui substituer celui de Nicée (STRAB., XII, p. 565. STEPH. BYZ. s. v.), un nom qui n'a pas été, comme l'imagine Nonnos, donné à la ville par Bacchos en l'honneur de l'altière nymphe Nicæa.

çante. Leur démarche auprès de Ptolémée permet de conclure qu'il ne leur restait pas d'autre planche de salut. Ptolémée, de son côté, doit, étant donné les conjonctures, avoir accueilli volontiers leurs offres ; il avait bien jusqu'ici conservé, sans restriction, l'Égypte et Cyrène, mais il avait perdu son influence en Grèce, la possession de l'île de Cypre, et surtout celle de la Syrie et de la Phénicie, et il ne lui restait aucun espoir de reconquérir ces provinces tant qu'elles seraient au pouvoir d'Antigone : jusqu'ici il avait eu sinon à soutenir seul la lutte contre Antigone, du moins à en porter principalement le poids, et si, dans la position favorable où était son royaume, ses forces lui avaient suffi pour se maintenir, il ne faut pas oublier qu'il ne pouvait songer à vaincre complètement Antigone que si Lysimaque, Séleucos et Cassandre étaient prêts, comme ils l'étaient maintenant, à prendre part à la lutte commune. Il promit donc sa coopération[1].

Séleucos, de son côté, avait cessé depuis près de dix ans de prendre part directement aux querelles de l'Occident. Quoiqu'il n'eût pas été reconnu dans la paix de 311, il était resté cependant tranquille possesseur des contrées de la Haute-Asie, et, encore qu'Antigone semblât avoir souscrit à cette paix principalement en vue de rentrer en possession des opulentes régions de l'Orient, il n'en est pas moins vrai qu'après qu'il eut fait, en 310 vraisemblablement, une vaine tentative contre Séleucos, les luttes toujours renaissantes en Occident l'avaient occupé trop exclusivement pour qu'il pût songer sérieusement à une guerre contre Séleucos. Séleucos avait très utilement employé ce temps à consolider sa domination ; il était obéi des satrapes des pays supérieurs jusqu'à l'Oxus et l'Iaxarte[2], et en 306, il prit, lui aussi, le titre de roi, dont les Asiatiques avaient depuis longtemps l'habitude de le saluer. Nos renseignements sont muets sur la suite de son histoire ; il n'y a qu'un seul événement sur lequel on donne quelques détails, et encore cet épisode est-il, lui aussi, entouré d'une ombre épaisse.

[1]) DIODOR., *loc. cit.* JUSTIN., XV, 2.

[2]) APPIAN.. *Syr.* 55. *Auctis ex victoria viribus Bactrianos expugnavit* JUSTIN., XV, 4).

La situation de l'Inde, telle qu'elle avait été réglée par Alexandre, ne se maintint que pendant les premières années qui suivirent sa mort : dès 318, le roi Porus dans le Pandjab était assassiné par Eudémos, et celui-ci était venu en Perse pour combattre en faveur de la maison royale ; après la victoire d'Antigone en 316, il tomba dans les mains du vainqueur et fut mis à mort, sans qu'un satrape fût envoyé dans l'Inde à sa place. C'est sans doute dans ce temps et en l'absence des forces macédonniennes que s'opérèrent les divers changements par lesquels l'Inde fut séparée pour toujours de l'empire.

Alexandre avait déjà entendu parler d'un grand royaume aux bords du Gange ; là régnait sur le pays des Prasiens, dans sa capitale Palibothra, le puissant roi Nanda, qui descendait par son père de la race divine de Krischna, mais qui était né d'une mère de la caste inférieure[1]. Lorsqu'il fut informé de l'approche d'Alexandre, il envoya au camp macédonien sur l'Hyphase, avec une ambassade, Tschandragypta, qui était son fils, d'après une de nos sources, un de ses capitaines, d'après l'autre : là le jeune homme vit le héros de l'Occident et sa puissante armée ; il comprit parfaitement que la volte-face d'Alexandre était le salut du pays des Prasiens : il eût été facile, disait-il plus tard, aux armées de l'Occident de faire la conquête de la région du Gange, grâce à la haine qu'excitait le roi par son incapacité et sa naissance impure[2]. Après la mort de Nanda, il y eut entre compétiteurs au pouvoir une série de luttes au cours desquelles ce Tschandragypta ou Sandracottos, comme il est appelé par les Grecs, conquit enfin le royaume paternel avec des secours indiens et javaniques, c'est-à-dire macédoniens[3]. La mort de Porus dans le Pandjab et l'absence d'Eudémos lui donnèrent sans doute l'occasion d'étendre sa domination au-delà de l'Hésudros et jusqu'à l'Indus ;

[1]) *Fuit hic humili genere natus, sed ad regni potestatem majestate numinis impulsus; quippe cum procacitate sua Nandrum* [excellente correction de Gutschmidt (*Rhein. Mus.* XII, p. 261) pour *Alexandrum*] *regem offendisset, interfici a rege jussus salutem pedum celeritate quæsierat* (Justin., XV, 4, 15.)

[2]) διὰ μοχθηρίαν καὶ δυσγένειαν (Plut., *Alex.* 62).

[3]) On trouve maintenant dans Lassen (*Ind. Alterth.* II², p, 208 sqq.) l'exposé détaillé des diverses traditions.

dans le temps où Séleucos fondait sa souveraineté à Babylone, il avait déjà eu raison des Macédoniens laissés dans les régions de l'Indus[1]. De nouvelles guerres de princes indiens contre Sandracottos semblent avoir déterminé Séleucos à faire une expédition dans l'Inde, avec espérance de regagner les pays conquis par Alexandre : d'après quelques indications, il se serait avancé jusqu'à Palibothra ; en tous cas, des relations hindoues parlent de Javaniens qui auraient combattu sous les murs de cette ville[2]. Néanmoins les détails de cette expédition restent complètement obscurs. Elle aboutit à une paix entre Séleucos et Sandracottos, dans laquelle le premier non seulement confirmait au roi indien la possession du Pandjab, mais lui cédait encore les provinces orientales de la Gédrosie et de l'Arachosie, ainsi que le pays des Paropamisades, qu'Oxyartès possédait encore en l'année 316[3] : il reçut de lui, en retour, 500 éléphants de guerre et conclut avec lui un pacte d'amitié cimenté par un mariage[4]. Aussi, dans la suite, les deux rois restèrent-ils en bonne intelligence : Sandracottos envoya souvent des présents à Babylone[5], et Mégasthène, qui vivait dans l'entourage du satrape Sibyrtios d'Arachosie, alla souvent à la cour du roi hindou, en qualité d'ambassadeur de Séleucos[6].

Quand Séleucos entreprit-il cette expédition ? Est-ce parce que les complications de l'Occident l'y forcèrent, qu'il conclut

1) *Adquisito regno ex tempestate, qua Seleucus futuræ magnitudinis fondamenta jaciebat, Indiam possidebat;* et quelques lignes plus haut : *quæ (India) post mortem Alexandri veluti cervicibus jugo servitutis excusso præfectos ejus occiderat; auctor libertatis Sandracottus fuerat, sed titulum libertatis post victoriam in servitutem verterat* (Justin., *ibid.*).

2) Lassen, *De pentap.*, p. 61. C'est là, il est vrai, un renseignement tiré du drame de Moudra Rakschasa (ap. Maurice, p. 22), qui, suivant Lassen (*Ind. Alterth.*, II, [2], p. 211), n'a été composé que vers l'an 1000 après J.-C. On verra dans le troisième volume de cet ouvrage (p. 76) pourquoi, en dépit des objections de Benfey, approuvées par Lassen (ibid., p. 217), je persiste à croire que Séleucos a pénétré jusqu'au bassin du Gange. Cf. Plin., *Hist. Nat.*, VI, 17.

3) Strab., XV, p. 724.

4) φιλίαν αὐτῷ καὶ κῆδος συνέθετο (Appian., *Syr.* 55). — συνθέμενος ἐπιγαμίαν (Strab., *loc. cit.*).

5) Arrian., *Ind.* 4. Plin., *loc. cit.*

6) Athen., I, 18. Arrian., V, 6, 2.

cette paix, dont les stipulations n'étaient rien moins que favorables ? Il faut nous résigner à l'ignorer. Lorsque lui parvint, en 302, le message de Cassandre et de Lysimaque, il ne pouvait hésiter un instant à comprendre qu'il devait leur prêter assistance de toutes manières et avec toute l'énergie possible ; la rapide expédition de Démétrios en 312 lui avait montré combien il était facile d'attaquer Babylone de la Syrie, et il pouvait prévoir que, dès que la Macédoine et la Thrace auraient succombé sous la puissance d'Antigone et de Démétrios, sinon le premier, du moins le dernier coup lui était réservé.

C'est ainsi que fut conclue entre les quatre rois une alliance dont l'unique but était de rendre définitive leur indépendance en ruinant la puissance qui voulait les dominer au nom de l'empire, de partager entre eux les territoires laissés à Antigone par la paix de 311 [1], et d'achever définitivement la dissolution de l'empire unitaire d'Alexandre. Les coalisés convinrent de réunir leurs armées dans l'Asie-Mineure [2], et là, certains de leur supériorité numérique, de tenter le combat décisif ; ils supposaient que, si leur puissant adversaire se voyait ainsi menacé au cœur de ses États, Démétrios renoncerait à son attaque contre la Macédoine et accourrait en Asie-Mineure.

C'était une idée hardie mais bien calculée de Cassandre, qui devait craindre pourtant une attaque prochaine de Démétrios venant de la Grèce, que de confier néanmoins une partie de son armée sous Prépélaos à Lysimaque, afin que ce dernier pût occuper aussitôt l'Asie-Mineure avec des forces supérieures. Lui-même, avec le reste de son armée, forte de 29,000 hommes d'infanterie et 2,000 cavaliers, partit en toute hâte pour la Thessalie, afin de barrer les Thermopyles à l'ennemi [3].

C'est sans doute au commencement de l'été 302 que Lysi-

[1]) Le partage était convenu à l'avance et même réglé dans le détail par le traité entre les quatre rois ; on le voit par Polybe (V, 67, 7) qui fait dire à Antiochos III négociant avec les Égyptiens : καὶ γὰρ Πτολεμαῖον διαπολεμῆσαι πρὸς Ἀντίγονον οὐχ αὑτῷ, Σελεύκῳ δὲ συγκατασκευάζοντα τὴν ἀρχὴν τῶν τόπων τούτων, ce que les Égyptiens contestent ensuite dans une certaine mesure.

[2]) *Tempus, locum coeundi condicunt, bellumque communibus viribus instruunt* (Justin., XV, 2).

[3]) Diodor., XX, 110.

maque, partant de sa nouvelle ville de Lysimachia, franchit l'Hellespont avec une armée considérable : les villes de Lampsaque et de Parion se soumirent aussitôt avec joie; elles furent déclarées libres; Sigeion, où se trouvait un poste important des troupes ennemies, fut prise de force. De là, il envoya Prépélaos avec 5,000 fantassins et 1,000 cavaliers, pour soumettre l'Éolide et l'Ionie; quant à lui, il se tourna contre la ville d'Abydos, qui domine l'Hellespont. Le siège était déjà très avancé lorsque la ville reçut d'Europe des secours envoyés par Démétrios, ce qui força Lysimaque à arrêter son attaque. Il se dirigea alors vers le sud-est; suivant la route stratégique qui traverse l'Asie-Mineure par le milieu, il parcourut et soumit la Petite-Phrygie, marchant rapidement vers la Grande-Phrygie, qui avait été depuis trente ans presque sans interruption au pouvoir d'Antigone. Un des postes principaux de la partie septentrionale du pays, la ville de Synnada[1], était occupée par une garnison importante sous les ordres de Docimos, stratège d'Antigone : Lysimaque se hâta de l'investir pour en faire le siège; il réussit à corrompre le général, et la ville lui fut livrée avec les trésors du roi et les approvisionnements d'armes qui y étaient accumulés. Aussitôt après tombèrent les châteaux-forts royaux des environs; les montagnards de la Lycaonie se soulevèrent; la plus grande partie de la haute Phrygie se déclara pour Lysimaque, et de la Lycie et de la Pamphylie lui vinrent des troupes auxiliaires. Non moins heureuse fut l'expédition de Prépélaos le long des côtes. Adramyttion, en face de l'île de Lesbos, fut prise en passant; le but prochain de l'expédition était Éphèse, la ville la plus riche et la plus importante de la côte ionienne, dans l'enceinte de laquelle étaient internés les cent Rhodiens que Démétrios avait pris comme otages[2]. Là, comme partout, ce

[1]) L. Müller (*Numism.* p. 88) a essayé d'attribuer à Lysimaque des monnaies de Synnada, Sala, Philomélion.

[2]) Wood (*Discoveries at Ephesus*, 1877. Append. p. 29) publie un décret provenant du temple d'Artémis, décret en l'honneur de l'Acarnanien Euphronios, qui s'était déjà employé pour le peuple des Éphésiens en d'autres circonstances : καὶ νῦν ἀποσταλείσης πρεσβείας πρὸς Πρεπέλαον ὑπὸ τῆς γερουσίας καὶ τῶν ἐπικλήτων ὑπὲρ τοῦ σταθμοῦ νοῦ ἱεροῦ καὶ τῆς ἀτελείας τῇ θεῷ συνδιῴκησεν ὅπως ἂν ἡ ἀτέλεια ὑπάρχῃ τῇ θεῷ. Ce document paraît plutôt dater de ce mo-

qui fut extraordinairement favorable à l'agresseur, c'est qu'on n'était nullement préparé à une attaque aussi soudaine ; l'investissement de la ville détermina bientôt les assiégés à se rendre. Prépélaos renvoya les cent Rhodiens dans leur patrie ; il laissa aux Éphésiens ce qu'ils possédaient ; seulement, il donna ordre d'incendier les vaisseaux qui se trouvaient dans le port, ne voulant pas les laisser tomber, en un moment où l'issue de la guerre était si incertaine, entre les mains d'un ennemi dont la supériorité sur mer était déjà trop grande. Maître des deux positions principales de l'Éolide et de l'Ionie, Prépélaos se hâta d'aller soumettre les régions intermédiaires. La plupart des places semblent s'être rendues sans résistance : pour Téos et Colophon, les auteurs le disent expressément ; lorsqu'il marcha contre Érythræ et Clazomène, il trouva que ces villes avaient reçu par mer des secours si considérables, qu'il dut se contenter de dévaster leurs banlieues. Il se dirigea ensuite vers l'intérieur du pays, contre la satrapie de Lydie ; là commandait le stratège Phœnix, le même qui avait été impliqué en 309, en sa qualité de gouverneur du pays d'Hellespont, dans la révolte du stratège Ptolémée : Antigone avait eu la trop grande bonté de lui pardonner ; il passa sans résistance du côté de Prépélaos[1] et livra Sardes, la capitale de la Lydie ; seule la citadelle, solidement fortifiée par Alexandre et commandée par le fidèle Philippe, refusa de se rendre ; elle fut le seul point de la Lydie qui restât au roi Antigone.

Tels sont les événements qui se passèrent en Asie-Mineure pendant l'été 302. Antigone était dans sa nouvelle capitale d'Antigonia sur l'Oronte, occupé de grandes solennités qui avaient réuni une quantité innombrable d'artistes dramatiques et de musiciens et une affluence de curieux venus de tous côtés, lorsque la nouvelle lui arriva que Lysimaque avait franchi l'Hellespont avec une armée considérable, composée de ses soldats et de ceux de Cassandre, et que Ptolémée et

ment-ci, où évidemment Prépélaos était tout-puissant à Éphèse, que de l'expédition de 314.

[1]) Diodore (XX, 107) nomme ici pour la seconde fois Docimos. C'est certainement une faute. Il est bon de remarquer que l'un et l'autre ont, à une époque antérieure, porté les armes contre Antigone.

Séleucos s'étaient coalisés avec eux. Il paraît que cette attaque fut une surprise pour lui : il avait cru certainement que la grande flotte de Démétrios en Occident et son attaque contre la Macédoine occuperait suffisamment ses adversaires en Europe ; ce à quoi il avait pu le moins s'attendre, c'est que le souverain de la Thrace, jusqu'alors si réservé, pût avoir la téméraire et folle pensée de l'attaquer dans ses propres États. La puissance de ses adversaires avait-elle donc fait de si grands progrès ? Sa puissance à lui, jusqu'alors redoutée de tous, était-elle tombée si bas ? La gloire de ses armes et la terreur de son nom n'étaient donc plus rien ? Et l'espérance de rétablir l'empire d'Alexandre et de voir au pied de son trône les usurpateurs du nom royal l'avait-elle donc déçu au point que déjà l'Asie-Mineure était perdue, que déjà la Phrygie, si dévouée depuis trente ans, avait pu devenir une proie facile pour l'ennemi ? Il avait repoussé les propositions de paix de Cassandre et exigé sa soumission ; il n'avait pas reconnu la royauté de Lysimaque, de Séleucos, de Ptolémée, quoique de nouvelles négociations eussent été nouées[1]. Il tenait énergiquement à l'idée de faire valoir l'unité du royaume à son bénéfice ; il aurait pu, avec un peu de condescendance, s'assurer la paix et la possession incontestée de la plus grande part de puissance et la transmettre en héritage à son fils, mais il aurait dû accepter l'humiliation de la retraite d'Égypte et de l'échec de l'attaque contre Rhodes : il sentit se réveiller sa vieille colère ; l'énergie de ses jeunes années sembla renaître en lui. Il fallait maintenant vaincre vite et complètement ; Lysimaque devait sentir le premier le poids écrasant de la puissance royale qu'il avait osé attaquer ; il fallait agir avec rapidité et une extrême énergie, afin que l'Asie-Mineure fût délivrée et l'ennemi anéanti avant que Séleucos n'eût le temps d'arriver avec son armée et Ptolémée de sortir de son royaume. Antigone, à la tête de

[1]) Ceci paraît résulter d'un passage de Plutarque (*Demetr.*, 28) : « Antigone, s'il avait su faire quelques petites concessions de détail et réfréner son ambition démesurée, aurait sauvé le tout et laissé la primauté à son fils. Mais, arrogant et présomptueux par nature, brutal en paroles non moins qu'en actions, il aigrit et excita contre lui une foule d'hommes jeunes et puissants ».

toute son armée, se dirigea à marches forcées de la Syrie vers la Cilicie ; à Tarse, il paya la solde de trois mois avec les trésors de Cyinda ; il prit dans le même trésor 3,000 talents, afin d'avoir des ressources prêtes pour les frais ultérieurs de la guerre et des recrutements sans cesse renouvelés. Il franchit les défilés de la Cilicie et pénétra en Cappadoce : la Lycaonie fut vite rappelée à l'ordre, la Phrygie reconquise ; puis il courut vers les régions où devait se trouver Lysimaque.

Lorsque Lysimaque apprit que le roi était en marche et qu'il s'approchait, il convoqua un conseil de guerre et lui demanda quelle conduite il fallait tenir en face d'un ennemi plus fort. L'avis unanime fut qu'il fallait attendre l'arrivée de Séleucos, qui était déjà en route, avant d'entreprendre quoi que ce soit ; qu'il fallait prendre une position couverte, s'y tenir dans un camp retranché et éviter tout engagement que l'ennemi ne manquerait pas d'offrir. On se hâta d'occuper une position favorable, à ce qu'il paraît, dans la région de Synnada, et on s'y retrancha. C'est alors qu'Antigone arriva : quand il fut près du camp des ennemis, il fit prendre à son armée l'ordre de bataille, mais ce fut en vain qu'il offrit à plusieurs reprises le combat ; les adversaires restèrent absolument tranquilles. Comme le terrain rendait toute attaque impossible, il ne resta au roi d'autre alternative que d'occuper les abords du côté de la plaine, et notamment les parties du pays d'où l'ennemi devait tirer sa subsistance. Le camp n'était pas approvisionné pour longtemps, et l'on craignit avec raison de ne pouvoir pas tenir contre un investissement formel ; Lysimaque profita de la nuit pour lever le camp en silence et ramena l'armée à dix milles en arrière, dans le pays de Dorylæon. Il y avait là de riches approvisionnements ; la contrée, fermée au nord par les premières assises de l'Olympe et arrosée par le cours rapide du Tymbris, était favorable à la défense ; l'armée campa derrière le fleuve et se retrancha, comme la première fois, derrière un triple rempart et un triple fossé.

Antigone la suivit : n'ayant pas réussi à rejoindre l'ennemi en marche, il rangea de nouveau son armée en bataille devant son camp ; comme la première fois, l'ennemi resta tranquille derrière ses retranchements. Il ne resta rien à

faire à Antigone qu'à assiéger pour tout de bon le camp fortifié. On amena des machines, on éleva des retranchements, des jetées de terre; l'ennemi, qui essaya de disperser les travailleurs avec des pierres et des flèches, fut sérieusement repoussé; partout l'avantage était à Antigone; déjà ses ouvrages atteignaient les fossés de l'ennemi; déjà la disette commençait à se faire sentir dans son camp: Lysimaque ne crut pas qu'il fût prudent de garder plus longtemps cette position dangereuse, parce qu'il n'apprenait toujours rien de l'approche de Séleucos. Par une nuit d'automne, au milieu de la pluie et de la tempête, il fit partir son armée dans le plus grand silence, et la conduisit à travers les montagnes dans la direction du nord, vers la Bithynie, dans la riche plaine Salonique[1], pour y prendre ses quartiers d'hiver. Antigone, dès qu'il s'aperçut que l'ennemi avait abandonné son camp sur le Tymbris, était parti lui-même et avait traversé rapidement la plaine pour attaquer l'ennemi dans sa marche; mais la pluie persistante avait tellement détrempé les couches épaisses du sol, que les hommes et les bêtes s'embourbaient: le roi se vit obligé d'arrêter sa marche. Lysimaque lui échappait pour la troisième fois; l'automne était trop avancé pour qu'il pût s'engager dans de nouveaux mouvements, d'autant plus qu'en poursuivant Lysimaque plus loin, il aurait donné à l'armée macédonienne en Lydie la facilité d'opérer contre l'intérieur de l'Asie-Mineure: il faut ajouter à cela que Séleucos, parti du Tigre, s'approchait déjà, et que Ptolémée était déjà devant Sidon et l'assiégeait. Antigone dut prendre une position qui rendît impossible la jonction de Prépélaos, de Séleucos et de Lysimaque. Pour pouvoir opposer des forces suffisantes à celles des adversaires qui, s'ils parvenaient à se réunir, lui seraient bien supérieurs, il avait déjà envoyé l'ordre à Démétrios de venir en Asie avec toute son armée: de tous les côtés, lui écrivait-il, les ennemis viennent s'abattre comme les moineaux sur un champ de blé; il est temps qu'on les disperse sérieusement à

[1]) Diodore (XX, 109, écrit : ἐν τῷ καλουμένῳ Σαλμωνίας πεδίῳ, ce que Wesseling a déjà corrigé avec raison en Σαλωνείας. D'après Strabon (XII, p. 565), c'était la partie du plateau intérieur de la Bithynie qui domine au sud la ville de Teion et qui se distingue par ses magnifiques pâturages.

coups de pierres[1]. Antigone prit lui-même ses quartiers d'hiver dans les régions fertiles de la Phrygie septentrionale, au milieu des contrées que Prépélaos et Lysimaque occupaient déjà et où ils attendaient prochainement Séleucos.

Lysimaque avait aussi trouvé l'occasion de s'adjoindre un renfort considérable. En l'année 316, le dynaste d'Héraclée sur le Pont, Denys, s'était allié avec Antigone et avait marié sa fille avec Ptolémée, le neveu de ce dernier; il avait été reconnu par Antigone comme roi d'Héraclée et resta, malgré la révolte de son gendre, dans les meilleures relations avec le puissant souverain : lorsque Denys mourut en 306, il transmit le royaume à son épouse Amastris, la nièce du dernier roi des Perses, qui avait été mariée à Suse avec Cratère; elle était chargée, avec quelques tuteurs, de prendre soin de ses enfants, dont Antigone accepta de protéger l'héritage. Tant que la paix régna en Asie-Mineure, Antigone s'acquitta de cette tâche avec beaucoup de bienveillance et pour le plus grand bien de la ville. Mais les événements de la dernière année avaient tout changé; le territoire d'Héraclée était entouré des quartiers d'hiver de Lysimaque, et le petit royaume aurait eu à craindre le sort le plus funeste s'il était resté inutilement fidèle à la cause d'Antigone. La veuve du roi, Amastris, accepta volontiers l'invitation que lui fit Lysimaque de lui rendre visite dans ses quartiers d'hiver; l'honorable princesse gagna le cœur du roi, et bientôt on célébra leur mariage. Aussitôt Héraclée devint le port de l'armée de Lysimaque; de riches approvisionnements lui arrivèrent par là, et l'importante flotte de la ville lui rendit des services de toute nature[2].

Pendant que ces événements se passaient en Asie-Mineure, Ptolémée, fidèle à ses engagements, avait quitté l'Égypte dans l'été de 302 avec une grande armée, avait envahi la Cœlé-Syrie, et, après avoir pris sans grande peine les villes de ce pays, était arrivé devant Sidon pour l'assiéger. Il reçut là, en automne, un message qui lui annonçait que Séleucos avait fait sa jonction avec Lysimaque, qu'une bataille avait été

[1]) Plut., *Demetr.*, 28. Diodor., XX, 109.
[2]) Diodor., XX, 109. Memnon ap. Phot., p 244 b.



livrée, que l'armée des coalisés était anéantie, que les rois s'étaient réfugiés dans Héraclée avec le reste de leurs troupes, et qu'Antigone accourait avec sa nombreuse armée pour délivrer la Syrie. Dans ces conjonctures, le prudent Lagide ne crut pas devoir faire hiverner son armée en Syrie. S'il avait abandonné en réalité tout ce qu'il venait de conquérir et ramené en toute hâte son armée dans l'asile sûr de la patrie, on ne pourrait lui faire d'autre reproche que celui de s'être trop hâté de croire à la vérité d'une nouvelle dont la confirmation devait toujours venir assez tôt pour lui laisser le temps de battre en retraite avant l'arrivée d'Antigone ; mais il ne se contenta pas de conclure avec Sidon une trêve de quatre mois ; il laissa dans les places fortes dont il s'était emparé de fortes garnisons. On voit qu'il ne se faisait pas d'illusion sur l'état des choses en Asie-Mineure, mais qu'il voulait laisser aux alliés le rôle dangereux de vaincre le puissant Antigone, se bornant pour son compte à reprendre la Phénicie et la Cœlé-Syrie et à s'en assurer la possession [1].

En Europe, Démétrios était parti d'Athènes au commencement de l'été 302 ; c'est à Chalcis en Eubée que se réunirent ses troupes, celles de la confédération hellénique, les vaisseaux armés en course, les 8,000 pirates qu'il avait pris à sa solde, toute sa flotte, à l'exception d'une escadre qui fut laissée dans le Pirée. Comme les Thermopyles étaient déjà occupées par Cassandre avec une armée considérable, il dirigea sa flotte sur la côte septentrionale de l'île, embarqua là toute son armée, et la fit passer à Larissa Crémaste : la ville fut prise sans combat ; la citadelle ne résista pas à un assaut ; la garnison macédonienne fut emmenée chargée de chaînes, et la ville proclamée libre. De là, il suivit la côte vers le golfe de Pagase, afin de s'assurer de la route qui longe la plage et conduit dans l'intérieur de la Thessalie ; Antron et Ptéléon, les points principaux que l'on rencontre sur cette route, furent pris [2]. A

[1]) Diodor., XX, 113.

[2]) Diodore (XX, 110) écrit : Πρώνας ; mais on peut bien accepter la correction de Wesseling, Ἄντρωνα. Tout de suite après, Diodore dit : « Cassandre avait enjoint à Dion et à Orchomène d'émigrer à Thèbes, mais Démétrios les en empêcha ». On ne trouve pas de villes de ce nom dans la

la nouvelle du rapide et heureux débarquement de Démétrios, Cassandre avait aussitôt jeté des renforts dans Phères, puis s'était rendu lui-même en Thessalie avec son armée, en franchissant les défilés de l'Othrys, et avait établi son camp en face de l'armée de Démétrios. Sur un étroit espace de terrain des troupes considérables se menaçaient des deux parts : Cassandre avait 29,000 fantassins et 2,000 cavaliers ; les forces de Démétrios, quoique déjà des escadres assez importantes fussent parties pour Abydos et Clazomène, montaient encore à plus de 50,000 hommes. Plusieurs jours de suite, les deux armées s'avancèrent en ordre de bataille ; mais toutes deux évitèrent d'attaquer, soi-disant parce qu'elles attendaient d'Asie la nouvelle d'une bataille décisive [1]. Il est évident que Cassandre devait éviter une bataille qui, étant donné la grande supériorité de l'ennemi, ne pouvait avoir pour lui qu'une issue fatale; mais pourquoi Démétrios ne chercha-t-il pas d'autant plus à engager la bataille? Sans doute, il avait dans son armée 25,000 Grecs ; mais, encore que l'enthousiasme des États à son endroit ne fût pas précisément sincère, il faut croire pourtant que leurs contingents étaient en grande partie composés de mercenaires [2] qui se souciaient peu de savoir contre qui ils marchaient et avaient coutume de se battre en soldats; le terrain ne devait pas être défavorable, nous en avons la preuve

partie de la Thessalie où opérait Démétrios. Peut-être faut-il remplacer Δῖον par Ἄλον : dans Orchomène, il doit y avoir une déformation considérable ; même Ὀρμένιον ne va pas tout à fait bien. Faute de mieux, on est bien forcé de songer à Orchomène de Béotie et à Dion, à la pointe N.-E. de l'Eubée, mais on ne voit guère comment le fait se raccorde à l'ensemble des événements.

1) παραδοχῶν τὴν ἐπὶ τῆς Ἀσίας ἐσομένην τῶν ὅλων κρίσιν (Diodor., *loc. cit.*).

2) Il y avait aussi des citoyens d'Athènes dans cette armée ; on le voit par un décret (C. I. Attic., II, n° 314) rendu en l'honneur de Philippide, où l'on citait avec éloge les efforts de ce personnage auprès du roi Lysimaque, efforts par suite desquels le roi, après la bataille d'Ipsos, τοὺς μὲν τελευτήσαντας ἐν τῷ κ[ινδύνῳ] τῶν πολιτῶν ἔθαψεν τοῖς ἑαυτοῦ ἀναλώμα[σιν, ὅσοι δ]ὲ αἰχμάλωτοι ἐγένοντο, ceux-là, tous ceux du moins qui ont bien voulu, il les a pris à son service, τοὺς δὲ προαιρουμένους ἀπιέναι ἀμφιέσας καὶ ἐφόδια δοὺς παρ' ἑαυτοῦ ἀπέστειλεν οὗ ἕκαστοι ἐβούλοντο πλείους ὄντας ἢ τριακοσίους. Seulement, cela ne veut pas dire que ces citoyens d'Athènes eussent été levés comme tels, ἐκ καταλόγου ; même enrôlés à prix d'argent, ils n'en restaient pas moins citoyens athéniens.

dans ces déploiements répétés. Si Démétrios avait reçu de son père l'ordre d'éviter maintenant une bataille, afin que la Grèce ne fût pas mise en question, cet ordre était le plus absurde du monde; il est vrai qu'un ordre plus absurde encore devait suivre de près.

A peine Démétrios, appelé par les habitants de Phères, eut-il occupé la ville et forcé la garnison macédonienne de la citadelle à capituler, après un siège de courte durée, qu'il reçut de son père l'ordre de venir en Asie avec toute son armée aussi rapidement que possible. Cet ordre n'avait pu être dicté que par la crainte la plus inopportune. Si Démétrios, avec les forces imposantes dont il disposait, faisait son devoir, dans l'intervalle d'un mois et avant le commencement de l'année suivante, Cassandre était vaincu, la Macédoine occupée, la Thrace dans le plus grand danger ; Lysimaque, dans ce cas, aurait été forcé de revenir au plus vite pour protéger son propre pays, et, pendant qu'il aurait été obligé de lutter contre Démétrios, Antigone aurait pu marcher contre Séleucos avec une non moindre supériorité. Antigone, ne songeant qu'au danger le plus prochain, donnait toute liberté à ses adversaires de se réunir; il abandonnait l'Europe pour rendre inévitable en Asie une lutte douteuse ; il perdait le temps le plus précieux, pour réunir toute son armée sur le point où tous les avantages de l'offensive étaient déjà du côté de ses ennemis [1].

Démétrios se hâta d'obéir aux ordres de son père; il signa avec Cassandre un traité, dans lequel vraisemblablement il laissait à ce dernier la Macédoine et tout ce qu'il possédait en ce moment de la Thessalie, et où la liberté des États helléniques en Europe et en Asie était certainement garantie; on ne nous dit pas si Cassandre dut s'obliger à ne prendre aucune part à la continuation de la guerre [2]; enfin, ce traité ne

[1]) D'après Diodore (XX, 109), Antigone fit prévenir son fils dès qu'il fut informé de l'approche de Séleucos. Ceci ne peut pas avoir eu lieu plus tard que le mois de septembre, car il fallut au moins trois mois à Démétrios pour exécuter ce qu'il fit avant de prendre ses quartiers d'hiver sur le Pont.

[2]) Il paraît bien cependant en être question dans un passage où Diodore (XX, 111) fait de Prépélaos un général de Lysimaque.

devait être définitif qu'après l'approbation d'Antigone. Après cela, Démétrios s'embarqua avec toute son armée et se dirigea, vers la fin de l'année 302, à travers les îles vers Éphèse. Arrivé là, il s'embossa sous les murs et força la ville à rétablir l'état de choses antérieur[1] : la garnison laissée dans la citadelle par Prépélaos dut capituler ; ensuite Démétrios fit voile pour l'Hellespont, en partie pour éviter la marche trop pénible peut-être à travers la Lydie[2], mais surtout pour occuper les contrées de l'Hellespont et de la Propontide, pour barrer le chemin aux troupes venant d'Europe, pour couper les communications de Lysimaque avec son royaume et le menacer sur ses derrières. Abydos tenait encore ; Lampsaque, Parion et les autres villes furent occupées, puis il fit voile à travers la Propontide vers l'entrée du Pont-Euxin ; il établit là un camp fortifié, sur la côte asiatique du Bosphore, près du sanctuaire chalcédonien de Zeus et du port principal de la navigation pontique ; il y laissa 3,000 hommes et 30 vaisseaux de guerre pour la surveillance de la mer. Ensuite il distribua le reste de son armée pour hiverner dans les villes d'alentour.

Dès le commencement de l'année disparut un des adversaires d'Antigone, qui avait été auparavant dévoué à sa cause. Mithradate, le même qui avait autrefois vécu à la cour d'Antigone[3] et qui s'était enfui récemment, sur l'avis de Démétrios qu'on en voulait à sa vie, avait eu en sa possession incontestée certaines villes, notamment Cios, Carine et la forteresse de Cimiata sur l'Olgassys[4] ; à l'arrivée des alliés, il avait incliné

[1]) Éphèse, qui était en démocratie sous Antigone, doit avoir, une fois prise par Prépélaos, subi les mêmes modifications constitutionnelles qu'Athènes, lorsque Cassandre y fut le maître.

[2]) Il est à peu près certain que la satrapie de Lydie était occupée par les troupes de Prépélaos, bien qu'il n'y ait pas là-dessus de témoignages exprès. Comme Prépélaos agissait en qualité de général de Lysimaque, il ne pouvait être compris dans le traité conclu entre Démétrios et Cassandre.

[3]) Diodore (XX, 111) dit simplement : ὑπήκοος ὢν Ἀντιγόνῳ.

[4]) Diodor., XX, 111. Je croyais autrefois, avec Clinton (*Fast. Hellen.*, III, p. 423), que ce Mithradate II était celui qui est qualifié de « fondateur (κτίστης) », et que sa fuite, lorsqu'il s'échappa de la cour d'Antigone (Plut., *Demetr.*, 4), datait de l'an 322. En y regardant de plus près, il me semble que les faits doivent être compris autrement. Diodore, par exemple, au passage indiqué, rapporte comme quoi Mithradate (III), fils de Mithradate,

en leur faveur, et ce n'était pas un médiocre avantage pour Lysimaque et Prépélaos, qui opéraient dans le voisinage de sa dynastie, de l'avoir de leur côté, lui qui maintenant n'avait rien tant à craindre qu'une victoire d'Antigone. En passant aux adversaires d'Antigone, il signait son arrêt de mort ; il fut assassiné dans la quatre-vingt-quatrième année de sa vie. Nous n'apprenons pas que son fils Mithradate, qui hérita de sa dynastie, se soit mis du côté de Démétrios ; s'il ne le fit pas, il lui fut impossible de se maintenir dans ses possessions à l'ouest de la Mysie, car elles tombèrent entre les mains de Démétrios, qui occupait les contrées voisines ; quant à lui-même, il est possible qu'il se soit maintenu en Paphlagonie [1].

L'arrivée des forces considérables de Démétrios, un combat près de Lampsaque dans lequel il avait été vainqueur de Lysimaque et où il s'était emparé de la plus grande partie des bagages de l'ennemi [2], la position qu'il avait prise en arrière des quartiers d'hiver du roi de Thrace, la nouvelle de la retraite de Ptolémée hors de la Syrie et le retard de Séleucos, qui continuait de se faire attendre, semblent avoir causé de grandes inquiétudes dans le camp de Lysimaque. Ajoutez à cela que ce prince, bien qu'il eût, au su de tout le monde, amené d'immenses trésors, était en retard pour le paiement de la solde de ses troupes ; l'esprit des soldats était déprimé par les éternelles retraites et le peu d'espoir de succès militaires ; ils désertaient en masse du côté d'Antigone, qui, en payant par anticipation trois mois de solde, avait bien pu faire naître partout l'idée qu'il finirait par remporter la victoire : 800 Lyciens

πολλὰ προσεκτήσατο τῆς τε Καππαδοκίας καὶ Παφλαγονίας : son témoignage, rapproché du texte correspondant d'Appien (ἐν τῇδε τῇ Μακεδόνων ἀσχολίᾳ. *Mithr.*, 9) montre que Mithradate III est bien le κτίστης. Plutarque, qui raconte également dans les *Apophthegmes* (s. v. Ἀντίγονος) la fuite de Mithradate, représente Démétrios avertissant le prince d'une façon (συμπεριπατῶν περὶ θάλασσαν) qui paraît convenir mieux à l'an 302 qu'à l'an 322. Strabon (XII, p. 562) fait également de la forteresse de Cimiata, mentionnée ci-dessus, l'ὁρμητήριον ᾧ χρησάμενος Μιθριδάτης ὁ κτίστης προσαγορευθεὶς κατέστη τοῦ Πόντου κύριος.

[1]) Strab., XII, p. 562.

[2]) A la suite de cette rencontre, Lysimaque fit massacrer 5,000 Autariates, de peur que les Barbares, dépouillés de leur avoir, n'allassent grossir les rangs de l'ennemi (Polyæn., IV. 12, 1).

et Pamphyliens, 2,000 Autariates disparurent des quartiers d'hiver de la plaine Salonique ; ils trouvèrent auprès d'Antigone un accueil amical ; on leur paya l'arriéré de solde que leur devait Lysimaque, et ils reçurent en outre de riches présents[1]. C'est ainsi que, vers la fin de l'année, la situation d'Antigone semblait être tout à fait favorable.

Enfin vint la nouvelle que Séleucos était arrivé en Cappadoce avec son armée ; il avait 20,000 hommes d'infanterie et 12,000 cavaliers, en y comprenant les archers à cheval ; en outre, plus de 100 chars armés de faux, comme on avait l'habitude d'en avoir dans la Haute-Asie ; mais, ce qu'il y avait de plus important, il amenait avec lui 480 éléphants de guerre venant de l'Inde, c'est-à-dire plus de six fois plus qu'Antigone n'en pouvait mettre en campagne. Séleucos prit ses quartiers d'hiver en Cappadoce, d'abord parce que ses troupes étaient fatiguées par leur longue marche, ensuite parce que la saison était très avancée ; on campa dans des huttes solidement construites et très rapprochées les unes des autres, afin de pouvoir être facilement défendues contre une surprise[2].

En Europe, la cause des alliés avait aussi pris une tournure favorable. Bientôt après le départ de Démétrios, Cassandre s'était remis en possession de toute la Thessalie, avait réoccupé les Thermopyles et poussé, à ce qu'il semble, un nouveau poste avancé jusqu'à Thèbes. Pour le moment, il n'alla pas plus loin, car, d'un côté, il désirait envoyer en Asie toutes ses troupes disponibles, de l'autre, l'Épire appelait toute son attention. En ce moment là même, le jeune roi Pyrrhos, qui se croyait entièrement sûr de son peuple, était parti pour l'Illyrie afin d'assister aux noces d'un fils du prince Glau-

[1]) DIODOR., XX, 113. C'est à ces événements et incidents militaires que paraît se rapporter le décret honorifique publié par WOOD (*Discoveries at Ephesus*, 1877. Append. p. 14) : δεδόχθαι ꝁῷ δήμῳ συνησθέντι τοῖς γενομένοις ἀγαθοῖς τοῖς βασιλέως ... καὶ στεφανηφορεῖν Ἐφεσίους ἐπὶ τοῖς εὐτυχήμασιν τοῖς ἐξηγγελμένοις καὶ θύειν εὐαγγέλια τῇ Ἀρτέμιδι τοὺς Ἐσσῆνας κ. τ. λ.

[2]) DIODOR., *loc. cit.* Par quel chemin arriva Séleucos ? Pas par la route ordinaire, à coup sûr, car il aurait été obligé alors d'hiverner en Cilicie, sans compter qu'il ne lui aurait pas été facile probablement de traverser ainsi les provinces qui formaient le cœur du royaume ennemi. Son apparition en Cappadoce fait supposer qu'il passa par Édesse, Samosate, Comana.

cias, chez lequel il avait été élevé ; en son absence, les Molosses se révoltèrent, chassèrent les partisans du roi, pillèrent son Trésor, et donnèrent la couronne à Néoptolème, le fils du roi Alexandre[1]. On peut admettre comme certain que Cassandre avait la main dans cette affaire[2] ; il avait autrefois placé sur le trône Alcétas, l'oncle de Pyrrhos, et, lorsque ce prince fut assassiné avec ses enfants, il avait fallu l'influence de Démétrios pour amener Pyrrhos au pouvoir. Par un jeu malin du hasard, le seul homme que Cassandre pût trouver en ce moment comme prétendant à opposer à Pyrrhos était le neveu de la reine Olympias, de celle qu'il avait persécutée jusqu'à la mort. Il suffisait à Cassandre que, par cette révolution, il ne gagnât pas seulement de l'influence en Épire et un poste important contre les Étoliens, mais qu'il fût débarrassé d'un voisin qui n'était pas peu dangereux pour ses frontières occidentales. Pyrrhos s'enfuit hors de l'Europe et se rendit au camp de Démétrios, sous les yeux duquel il prit part à la grande guerre [3].

Débarrassé de tout souci pressant, Cassandre se hâta d'envoyer des secours à ses alliés en Asie ; 12,000 hommes d'infanterie et 500 cavaliers quittèrent la Macédoine sous les ordres de son frère Plistarchos. Trouvant les régions de l'Hellespont et de la Propontide occupées par les troupes de Démétrios et ne pouvant se risquer à passer de force malgré la flotte de l'ennemi, ils se dirigèrent vers le nord, sur le port d'Odessos, afin de se faire transporter de là à Héraclée, qui était au pouvoir de Lysimaque. On ne trouva pas assez de navires ; Plistarchos partagea son armée, pour la faire passer en trois fois. Le premier convoi ne trouva pas d'obstacles, et quelques milliers d'hommes se joignirent à Héraclée aux troupes de Lysimaque. Cependant la nouvelle en avait pénétré dans le camp de Démétrios ; il envoya à son escadre, qui stationnait à l'entrée du Pont-Euxin, l'ordre de prendre la mer et de capturer les navires d'Odessos : cette opération réussit, et

[1]) Plut., *Pyrrh.* 4.
[2]) Pausanias (I, 11, 5) va jusqu'à dire que Cassandre en personne a combattu Pyrrhos et l'a expulsé du pays.
[3]) Plut., *Pyrrh.*, 4.

le second envoi de troupes fut pris. Ce n'est pas sans peine qu'on réunit les vaisseaux nécessaires à un troisième transport; parmi eux se trouvait un vaisseau à six rangs de rames pour le général; rien que sur ce navire, on embarqua 500 hommes. La navigation fut d'abord heureuse, mais il s'éleva une tempête si violente, que la flotte fut dispersée et les navires brisés contre des rochers ou engloutis par les flots révoltés; le plus grand nombre des hommes périrent; de tous ceux qui montaient le vaisseau à six rangs, il ne se sauva que 33 hommes: le général Plistarchos fut poussé par les vagues à demimort sur le rivage; on le transporta à Héraclée, d'où il se rendit avec les naufragés survivants, tristes débris de son excellente armée, auprès de Lysimaque dans ses quartiers d'hiver[1].

C'est ici que s'arrête le dernier livre de l'histoire de Diodore qui soit arrivé complet jusqu'à nous, et avec lui se tarit la source où jusqu'ici encore nous avons pu puiser des renseignements suivis; l'exposition des événements, difficile déjà en raison des complications de toute nature, le devient encore davantage à mesure que les données sont plus rares et présentent plus de lacunes.

Nous sommes privés de renseignements certains dès la première moitié de l'année 301; ils ne recommencent que lorsque les armées réunies au complet se font face sur le champ de bataille d'Ipsos. C'est dans cette même région qu'Antigone semble avoir eu ses quartiers d'hiver, et il n'est guère admissible qu'il ait fait des mouvements importants pour empêcher la jonction de Lysimaque et de Séleucos; d'après ce qui se passa après la bataille, on peut conclure que Séleucos venant de Cappadoce et Lysimaque d'Héraclée se réunirent sur le fleuve Halys, pendant que Démétrios se dirigeait des régions de la Propontide vers son père; nous ne savons si Prépélaos quitta la Lydie pour se joindre à ses alliés, ni par quels chemins, s'il le fit: quant à Ptolémée enfin, il resta tranquillement en Égypte et se contenta d'occuper les villes de la Cœlé-Syrie dont il s'était emparé auparavant.

On pouvait être dans l'été de 301 lorsque les armées enne-

[1]) DIODOR., XX, 112.

mies se trouvèrent en présence dans la plaine d'Ipsos[1]. Antigone avait 70,000 hommes de pied, 10,000 cavaliers, 75 éléphants de guerre[2]. L'armée des alliés lui était supérieure par le nombre énorme d'éléphants qu'elle avait en plus; si cette circonstance rendait en rase campagne sa victoire à peu près certaine, Antigone aurait dû dans tous les cas éviter une bataille, afin de fatiguer et affaiblir peu à peu l'ennemi par des manœuvres défensives et une résistance acharnée; dès ce moment, les alliés n'étaient pas tellement unis entre eux qu'une habile tentative de discussion diplomatique dût rester sans résultats; ils n'avaient pas l'assurance que donnent une confiance et une loyauté réciproques; seule la crainte et la haine d'Antigone les unissait[3], et ils commençaient déjà à s'observer les uns les autres avec défiance et jalousie : Ptolémée notamment se tenait à l'écart dans cette crise; il aurait pu être gagné peut-être par quelques concessions. Mais Antigone persistait à vouloir se mesurer avec l'ennemi en bataille rangée, et pourtant il n'avait plus la certitude du succès; tout son être était métamorphosé; lui autrefois si intrépide et si résolu en face de l'ennemi, on le voyait maintenant assis dans sa tente, silencieux et pensif, délibérant avec Démétrios, ce qu'il n'avait jamais fait, sur les résolutions à prendre; il présenta même à ses troupes son fils comme son successeur à l'empire, au cas où la mort le frapperait lui-même. Il est permis de penser que Démétrios voyait venir la lutte avec plus de hardiesse et de

1) Il n'existe pas d'indication plus précise sur la date de la bataille. Diodore (XX, 113), qui, suivant sa manière de compter, termine l'année julienne 302 avec Ol. CXIX, 3, dit : κατὰ τὴν ἐπιοῦσαν θερείαν διὰ τῶν ὅπλων κρῖναι τὸν πόλεμον. On ne sait même pas au juste où était Ipsos; ce qui est clair, c'est que cette petite ville n'était pas éloignée de Synnada (Mannert, VI, 2, p. 108). Rennel (II, p. 146) mentionne une localité du nom de Sakbi ou Seleukter, à 25 milles anglais au sud de Synnada, juste à l'endroit où la grande route se bifurque, allant sur Byzance et sur Éphèse. Il pense que Séleucos a bien pu fonder là une ville en souvenir de sa victoire : ceci, naturellement, bien des années plus tard.

2) Plut., *Demetr.*, 28. Le nombre des cavaliers et éléphants se trouve être, dans l'armée réunie, inférieur à ce qu'il était à l'arrivée de Séleucos : il est à croire qu'on en avait déjà éprouvé bien des pertes par suite d'occupations ou de combats.

3) Diodor., XXI, 1, 2 (*Exc Vatic.* 42).

confiance, et qu'il regardait la partie comme n'étant rien moins que perdue; il ne devait pas être effrayé de la force redoutable des éléphants ennemis, car il savait par sa propre expérience qu'ils n'empêchent pas une défaite; il avait de son côté une infanterie supérieure, une cavalerie suffisante: il devait se confier en sa chance si souvent éprouvée et en ses talents stratégiques.

Enfin arriva le jour de la bataille. Des présages malheureux ébranlèrent encore davantage, dit-on, le courage du père; Démétrios lui raconta qu'il avait vu en songe le roi Alexandre, lequel s'était avancé vers lui revêtu d'une armure magnifique et lui avait demandé quel mot d'ordre il prendrait pour la bataille: il avait répondu: « Zeus et Victoire »; là-dessus, Alexandre avait repris qu'en ce cas il voulait aller chez les ennemis, lesquels l'accueilleraient volontiers. De plus, au moment où l'armée était déjà rangée en bataille, le vieux roi, sortant de sa tente, tomba si violemment par terre qu'il eut le visage tout meurtri; alors, se relevant avec peine, il tendit les mains vers le ciel en priant les dieux de lui accorder la victoire, ou une prompte mort avant qu'il fût vaincu.

Alors s'engagea la bataille; d'un côté, l'aile de cavalerie était commandée par Démétrios, de l'autre par Antiochos, fils de Séleucos. Démétrios se jeta sur l'ennemi avec une impétuosité terrible; il réussit à repousser les cavaliers d'Antiochos, qui se dispersèrent en pleine déroute sur les derrières de leur ligne. Pendant que Démétrios courait après eux jusque-là et poursuivait son avantage, sans égard à ce qui se passait derrière lui, Séleucos fit avancer les éléphants, de sorte que Démétrios fut complètement coupé de la ligne de bataille des siens. Or, comme les phalanges d'Antigone n'étaient plus couvertes par la cavalerie, la cavalerie légère de Séleucos commença à les entourer, blessant les hommes à coups de flèches et les fatiguant par ses attaques sans cesse renouvelées; bientôt leur ligne fut brisée. C'est alors qu'arriva ce que Séleucos avait voulu: quelques divisions de l'infanterie ennemie, débandées et épouvantées, mirent bas les armes; les autres crurent que tout était perdu et tournèrent le dos pour s'enfuir. Seul, Antigone ne recula pas; comme

des bataillons ennemis marchaient sur lui, et qu'un de ceux qui l'entouraient lui dit : « Roi, c'est à toi qu'ils en veulent! » il répondit : « A qui donc en voudraient-ils? Démétrios va venir et me tirer d'affaire ». Mais c'est en vain qu'il cherchait son fils des yeux; déjà une grêle de flèches et de pierres sifflait autour de lui; il ne céda pas, cherchant toujours à voir son fils, jusqu'à ce qu'enfin il fut touché de plusieurs flèches; son entourage s'enfuit, et il tomba par terre, frappé à mort: Thorax de Larissa resta seul auprès du cadavre [1].

D'après ce récit très défectueux de la bataille d'Ipsos, tel que nous le donne Plutarque, la défaite aurait été due à la faute commise par Démétrios; d'après d'autres indications, il faudrait conclure qu'elle a été amenée par le nombre supérieur des éléphants ennemis, quoique ces animaux du côté d'Antigone eussent combattu avec une extrême énergie [2]. Quoi qu'il en soit, l'armée d'Antigone était complètement détruite : de ses débris, Démétrios rallia 5,000 fantassins et 4,000 cavaliers, avec lesquels il s'enfuit sans s'arrêter jusqu'à Éphèse [3]. Le corps d'Antigone fut enseveli par les vainqueurs avec les honneurs royaux.

La bataille d'Ipsos résout définitivement la grande question qui domine l'époque des Diadoques. La puissance qui a voulu refaire à nouveau l'unité du royaume d'Alexandre est anéantie, et, par une trahison soudaine de la fortune, ce Démétrios, qui tout-à-l'heure encore était là comme l'héritier de la monarchie unifiée et le sûr garant de son glorieux avenir, fugitif désormais, n'a plus d'autres espérances que celles que lui donne son génie inépuisable et son caractère indompté dans le malheur. C'est l'originalité étrange de cet homme, que, orgueilleux, insouciant, débauché dans la prospérité, il ne déploie qu'à l'heure du danger et de la détresse toute la richesse de son génie; alors, fier et hardi, il retrouve son audace, et, unissant le calme de la réflexion à une bouillante ardeur, il trouve moyen de se faire de sa chute un échelon

1) PLUT., *Demetr.*, 29. Antigone périt dans la 81e année de son âge (HIERONYM. ap. LUCIAN., *Macrob.* 11). Cf. APPIAN., *Syr.*, 55.

2) DIODOR., XXI, 2 (*Exc. Vatic.*, 42).

3) PLUT., *Demetr.*, 30.

pour s'élever à une grandeur nouvelle [1]. Sans doute il a perdu maintenant le royaume de son père ; ses adversaires l'écrasent de leur toute-puissance ; il n'a pas un ami parmi les autres potentats ; mais il possède encore sa flotte, qui domine les mers et à laquelle aucun des rois ne peut opposer une force égale ; Sidon, Tyr, Cypre, les îles de l'Archipel sont encore en sa puissance ; ses garnisons occupent le Péloponnèse, et surtout, il lui reste Athènes, où sont ses trésors, son épouse et une bonne partie de sa flotte [2]. Il a fait de si grandes choses pour les Athéniens, il a reçu des témoignages si enthousiastes de leur amour et de leur dévouement, qu'il ne doute pas qu'ils ne le reçoivent à bras ouverts et que, par leur joyeux accueil, ils ne lui fassent oublier la grandeur qu'il a perdue. Il prend la résolution de courir en Grèce, de faire d'Athènes le point de départ de nouvelles opérations qui lui rendront, il l'espère, la fortune aidant, une nouvelle puissance et de nouvelles possessions ; Athènes n'a-t-elle pas déjà été une fois le centre de l'empire des mers ? Pourquoi ne reprendrait-il pas la pensée de Périclès, pour la réaliser sur une échelle grandiose, embrasser et rapprocher dans un empire maritime tout ce qui est hellénique ? Qu'a-t-on gagné de sûr et de durable par ces immenses conquêtes continentales ? Seule, la mer réunit tout ce qui est hellénique : être maître de la mer, c'est grouper les membres de l'Hellade dispersés dans le pays des Celtes et dans l'Adriatique, dans la Sicile et dans le pays des Scythes, c'est dominer le monde.

Tel devait être le cours vagabond de ses pensées ; il comptait confier sa nouvelle fortune à l'élément auquel ressemblait sa propre nature. Sa fuite l'amena d'abord à Éphèse ; l'excellent port pouvait servir de station à sa flotte, et la ville, avec ses fortifications, d'ouvrage avancé pour faciliter des invasions dans les riches contrées de l'intérieur. Quoique dépourvu de ressources pécuniaires, il dédaigna, contre l'attente générale,

[1]) D'après Plutarque (*De unius in rep. dom.* 4), Démétrios, après la bataille d'Ipsos, cita un vers d'Eschyle, ᾧ πρὸς τὴν Τύχην ἐχρῆτο ἀποβαλὼν τὴν ἡγεμονίαν,

σύ τοι με φυσᾷς, σύ με καθαιρειν μοι δοκεῖς.

[2]) PLUT., *Demetr.*, 30.

de mettre à contribution les trésors du temple ; il laissa là une partie de ses troupes sous les ordres de Diodoros, l'un des trois frères qui, du vivant d'Alexandre, avaient assassiné le tyran Hégésias [1]. Avec le reste des troupes et la flotte, il se hâta de gagner la Carie [2] ; il donna aux pilotes des vaisseaux des ordres scellés, qu'ils ne devaient ouvrir que si une tempête les dispersait ; ces ordres leur disaient quelle direction ils devaient prendre et où ils devaient aborder [3] ; lui-même fit voile au plus vite vers la Cilicie, où se trouvait sa mère Stratonice, puis, avec tout ce qu'il put encore ramasser, il s'enfuit à Cypre, où vivait sa noble épouse Phila ; de là, il revint vers les Sporades pour se réunir à sa flotte. Il apprit là que Diodoros était en pourparlers avec Lysimaque, et qu'il avait promis de lui livrer Éphèse pour cinquante talents. Il revint aussitôt sur ses pas, fit aborder secrètement ses autres embarcations à la côte, et lui-même, avec le fidèle Nicanor [4], il entra dans le port sur un navire à deux rangs de rames. Pendant qu'il se tenait caché à fond de cale, Nicanor invita le traître à une entrevue, lui faisant dire qu'il voulait s'entretenir avec lui sur la conduite à tenir à l'égard de la garnison de la ville : dévouée à son roi, celle-ci ne se résignerait pas facilement à rester au repos quand elle verrait livrer la ville à l'ennemi ; il désirait le débarrasser de son importune présence. Diodoros arriva dans une chaloupe avec une petite escorte ; à peine fut-il près du vaisseau que Démétrios sortit de sa cachette, se précipita sur la chaloupe, et la fit chavirer, de sorte que Diodoros et ses compagnons se noyèrent dans les flots ; puis il entra dans la ville, prit les mesures nécessaires, et

[1]) Polyæn., VI, 49. Cf. ci-dessus, p. 195, 1.

[2]) Polyæn., IV, 7, 4. On ne dit pas s'il avait l'intention d'y occuper encore une place forte, Halicarnasse, par exemple.

[3]) Polyæn., IV, 7, 2.

[4]) Polyæn., IV, 7, 4. Naturellement, ce Nicanor n'est pas celui qui était en 312 satrape des provinces supérieures. Ce dernier avait été alors vaincu et tué par Séleucos (Appian., *Syr*. 55). Je n'ai pas rapporté plus haut (p. 351,2) ce renseignement, parce que Diodore ne parle en termes exprès que de la fuite de Nicanor. C'est, du reste, un fait avéré (Cf. Appian., *Syr*. 57. Suidas, s. v. Σέλευκος) que Séleucos ne s'est pas appelé Nicanor, du nom du vaincu, mais Nicator *efficaciæ impetrabilis rex, ut indicat cognomentum cui victoriæ crebritas hoc indiderat cognomentum*. Amm. Marc., XIV, 8. XXIII, 6).

regagna aussitôt la pleine mer[1]. Il espérait être bientôt à Athènes, lorsqu'il rencontra un navire athénien qui lui amenait des ambassadeurs de l'État : le peuple, lui dirent-ils, avait résolu, vu la difficulté des temps, de ne recevoir dans la ville aucun des rois ; Démétrios était donc invité à ne pas y venir ; on avait déjà conduit, avec tous les honneurs, son épouse Déidamia à Mégare. Démétrios était hors de lui ; il eut peine à reprendre possession de lui-même : il répondit, avec toute la douceur possible, qu'il n'avait pas mérité cela d'Athènes ; que la ville n'agissait pas dans son propre intérêt ; qu'il n'avait pas besoin des Athéniens, et ne leur demandait qu'une chose, à savoir, de permettre à ses vaisseaux qui étaient encore dans le Pirée de partir librement et d'abandonner la ville à son sort. Les ambassadeurs y consentirent[2]. Mais l'ingratitude des Athéniens le révoltait ; il souffrait moins de la perte d'un empire que de se voir ainsi trompé dans sa foi en cette incomparable Athènes, dont il avait uniquement ambitionné l'approbation, au sein de laquelle il avait espéré trouver l'envie et la force de prendre un nouvel essor. Il avait oublié qu'il avait déjà vu le peuple réel d'Athènes bien éloigné de l'idéal qu'il s'en était fait, et, comme le sérieux de sa situation avait vite changé et ennobli ses sentiments, il oubliait comme lui-même l'avait abaissé et lui avait appris à s'abaisser ; c'est lui seul qui avait changé, non les Athéniens, dont la mobilité de sentiments l'affectait si douloureusement. La défection d'Athènes dérangeait profondément ses plans ; seule elle avait la situation, les ports, les ressources nécessaires pour appuyer ses projets grandioses ; tout manquait maintenant sous ses pieds ; ce n'est que maintenant qu'il avait pleine conscience d'être un vaincu, un fugitif.

Cependant les vainqueurs étaient occupés à prendre possession des pays qui n'avaient plus de maître[3] ; mais ils ne respectèrent pas absolument les articles du traité d'alliance. Il était hors de doute que Cassandre avait soutenu le premier

1) Polyæn., IV, 7, 4.
2) Plut., *Demetr.*, 30.
3) ὥσπερ μέγα σῶμα κατακόπτοντες ἐλάμβανον μερίδας καὶ προσδιενείμαντο τὰς ἐκείνων ἐπαρχίας αἷς εἶχον αὐτοὶ πρότερον (Plut., *Demetr.*, 30).

choc, que Lysimaque avait supporté le poids le plus lourd de la lutte et que Séleucos avait amené la solution, tandis que Ptolémée s'était contenté d'une expédition facile, dont sur le théâtre de la guerre on n'avait pas ressenti le moindre effet. Il est vrai qu'il n'était entré dans l'alliance des rois qu'à la condition qu'il obtiendrait la Cœlé-Syrie et la Phénicie [1]; mais les trois rois convinrent après la victoire de faire un nouveau partage [2], et ils y procédèrent sans donner avis à Ptolémée de leurs résolutions.

Ni Cypre, ni les villes phéniciennes n'avaient été enlevées par Ptolémée à l'adversaire; il s'était contenté de placer des garnisons dans quelques villes fortes de la Cœlé-Syrie, Gaza, Samarie, etc. Le point le plus important des nouvelles conventions fut qu'on ajouta à la part de Séleucos, outre la Syrie supérieure, la Cœlé-Syrie et la Phénicie. Il partit de la Phrygie avec son armée, arriva sans doute en hiver dans la Phénicie, où les principales villes étaient encore au pouvoir de Démétrios, puis se dirigea plus loin, vers la Cœlé-Syrie méridionale, quoique les places fortes de ce pays fussent occupées par des troupes égyptiennes. C'était le début d'une nouvelle série de complications.

Nos sources ne nous apprennent pas ce que le second traité de partage décida en faveur de Cassandre. Il est permis de supposer qu'on lui abandonna la Thessalie et la Grèce. Eut-il aussi l'Épire, dont le jeune roi Pyrrhos avait combattu aux côtés de Démétrios, c'est une question à examiner. On fit sans doute entrer en ligne de compte dans la part de Cassandre le fait que son frère Plistarchos obtenait la Cilicie, peut-être à titre de royaume, et les restes du trésor de Cyinda [3].

[1]) C'est là le traité qu'invoquent contre Antiochos le Grand les envoyés de Ptolémée Philopator : ἐπὶ τούτῳ συμπολεμῆσαι Σελεύκῳ Πτολεμαῖον, ἐφ' ᾧ τὴν μὲν ὅλης τῆς 'Ασίας ἀρχὴν Σελεύκῳ περιθεῖναι, τὴν δὲ κατὰ κοιλὴν Συρίαν αὐτῷ καταχτήσασθαι καὶ Φοινίκην (Polyb., V, 67). Pausanias (I, 6, 8) se contente d'une mention superficielle : ἀποθανόντος 'Αντιγόνου Πτολεμαῖος Σύρους τε αὖθις καὶ Κύπρον εἶλε.

[2]) Ce traité fut invoqué en 169 contre Ptolémée Philométor par Antiochos Épiphane : προφερόμενος τὰ συγχωρήματα τὰ γενόμενα Σελεύκῳ διὰ τῶν ἀπὸ Μακεδονίας βασιλέων μετὰ τὸν 'Αντιγόνου θάνατον (Polyb., XXVIII, 17).

[3]) Il n'est plus question désormais de Polysperchon : on ne sait où le vieux capitaine a trouvé la mort.

Nous ne savons pas exactement d'après quelle ligne de frontières Séleucos et Lysimaque se partagèrent les anciennes possessions d'Antigone. Appien dit : « Séleucos obtint la souveraineté de la Syrie en deçà de l'Euphrate jusqu'à la mer, et celle de la Phrygie jusque vers le milieu du pays [1] ; mais, comme il avait toujours des vues sur les pays voisins et qu'il possédait, d'une part, la force pour les soumettre, d'autre part, le talent de les attirer à lui par la persuasion, il obtint aussi la souveraineté de la Mésopotamie, de l'Arménie et toutes les parties de la Cappadoce qui portent le nom de Séleucide [2] ; de plus celle des Perses, des Parthes, des Bactriens, des Arabes, des Tapuriens, de la Sogdiane, de l'Arachosie et de l'Hyrcanie, ainsi que de tous les peuples voisins qu'Alexandre avait soumis, jusqu'à l'Indus, de façon que les limites de son empire embrassèrent une plus grande partie de l'Asie que celle que personne posséda jamais, excepté Alexandre ; car, depuis la Phrygie jusqu'à l'Indus, tout était soumis à Séleucos ». La plupart de ces conquêtes avaient été faites auparavant déjà par Séleucos ; pour voir quelles acquisitions nouvelles il fit, et de quelle manière s'organisa notamment la possession de l'Asie-Mineure, il faut parler de quelques territoires dont il n'a été fait mention jusqu'ici qu'en passant.

L'Arménie était en 316 sous le commandement de ce même Orontès qui était à la tête des Arméniens à la bataille de Gaugamèle ; c'est peut-être le même que Diodore désigne comme roi d'Arménie sous le nom d'Ardoatès [3] ; c'était sans doute un de ces hommes que Séleucos sut mettre dans un état de dépendance bien éloigné, il faut le dire, d'une soumission complète.

La Cappadoce a dû dépendre de Séleucos à peu près de la même manière. Après la victoire d'Eumène et de Perdiccas sur Ariarathe et l'exécution de ce dernier, son fils Ariarathe s'était enfui en Arménie avec un petit nombre de compagnons ; là il se tint tranquille jusqu'à ce que les deux généraux fussent

[1]) καὶ Φρυγίας τῆς ἀνὰ τὸ μεσόγαιον (APPIAN., *Syr.* 55).

[2]) MANNERT (*Nachfolger Alexanders*, p. 265) croit que cette Cappadoce « Séleucide » est celle qui porte ordinairement le nom de Cataonie. Il n'en donne pas de preuve, et je trouve nulle part de témoignage précis là-dessus : peut-être, d'après Pline (V, 30), est-ce le pays de Merasch et Malatie.

[3]) DIODOR., XXXI, 19, 6 (*Ecl.* III, p. 518).

morts et que la guerre eût éclaté entre Antigone et Séleucos; appuyé par le roi arménien Ardoatès, il retourna dans le pays de ses pères, tua le stratège Amyntas et chassa du pays sans grande peine les postes macédoniens[1]. Il n'est pas douteux qu'Amyntas ne fût le stratège d'Antigone, qu'Ariarathe n'agît sinon à l'instigation de Séleucos, du moins dans son intérêt, et que Séleucos et Lysimaque ne dussent désirer maintenant le voir lui-même assuré de la possession du pays. Jusqu'où s'étendait ce territoire ? Nous l'ignorons. La Cataonie fut réunie par lui, ou alors ou plus tard, je ne sais, à la Cappadoce, à laquelle elle appartenait par la langue et la population[2]. Le pays des Syriens Blancs, ou Cappadoce sur le Pont-Euxin, était probablement encore habité dans ses parties les plus orientales par des peuples indépendants qui exerçaient le brigandage, et la dynastie d'Ariarathe devait être limitée au pays situé entre le Paryadre, le Taurus et l'Euphrate.

Une troisième dynastie fut celle de Mithradate, qui, restaurée depuis peu, comprenait déjà les pays situés sur le Pont des deux côtés de l'Halys. Le vieux Mithradate avait été assassiné, comme nous l'avons vu, après une vie très agitée et dans un âge extrêmement avancé ; il s'était déclaré pour Lysimaque, lorsque celui-ci s'avança dans l'Asie : on confirma maintenant à son fils la souveraineté de son père, sans y comprendre probablement les villes de l'ouest.

Il est certain qu'il a dû y avoir des considérations politiques pour déterminer les deux rois qui se partagèrent l'empire d'Antigone à créer ou à conserver une série de pays, sous des souverains propres, entre leurs deux empires respectifs ; la Cilicie, la Cappadoce, l'Arménie, le Pont, formaient une sorte de zone neutre, qui semblait propre à prévenir des frottements immédiats entre les deux grandes puissances : il faut dire que cette illusion ne dura pas longtemps. La Cappadoce et l'Arménie étaient évidemment sous l'influence de Séleucos, tandis que Lysimaque devait également chercher à faire sentir son ingérence à la cour de Mithradate ; Plistarchos, de son côté, ne pouvait manquer, en se serrant contre Lysimaque, d'assurer

[1]) DIODOR., *ibid.*
[2]) STRAB., XII, p. 534.

son indépendance contre son trop puissant voisin de l'est[1].

Il n'est pas possible de déterminer d'une manière certaine si les deux empires de Séleucos et de Lysimaque se touchaient immédiatement sur quelque point, en Phrygie, par exemple. Sans doute, Appien nous dit que Séleucos obtint la Syrie jusqu'à la mer, et la Phrygie jusqu'au milieu du pays, c'est-à-dire jusqu'au lac de Tatta probablement; mais, le même auteur désignant ensuite l'Arménie et la Cappadoce comme des possessions de Séleucos, on pourrait supposer que l'on adjoignit aussi à la Cappadoce le sud-est de la Phrygie : certains mouvements, du reste, que fit Démétrios plus tard semblent confirmer cette hypothèse[2]. En conséquence, Lysimaque obtint tout le reste de l'Asie-Mineure, notamment les côtes méridionales en-deçà du Taurus, les belles provinces de l'ouest, la Phrygie sur l'Hellespont, la majeure partie de la Grande-Phrygie, la domination douteuse sur les peuples montagnards de race pisidienne ; une partie notable de la Bithynie lui était favorable à cause de sa situation à Héraclée, et l'empire de la Paphlagonie et des pays du Pont-Euxin devait être sous son influence. Mais, sous son gouvernement, l'Asie-Mineure subit une révolution plus considérable que toutes les autres. Les villes grecques, dont la liberté avait été rétablie solennellement par Alexandre après sa victoire du Granique et qui avaient conservé leur indépendance politique sous l'administration de Perdiccas, d'Antipater et d'Antigone, quoique l'une ou l'autre d'entre elles eussent dû parfois subir une garnison macédonienne, ces villes, dis-je, devinrent sous Lysimaque des feudataires[3] comme l'étaient déjà tant de villes grecques

1) Ces indications, à dire vrai, sont fort douteuses, et il n'y a pas de témoignage exprès des anciens à l'appui : mais certains faits viendront confirmer plus tard la justesse de ces vues. Je n'ai pas fait mention du dynaste bithynien — ou, plus exactement, thynien — Zipœtès, parce qu'à ce moment, il était encore trop insignifiant et que son petit pays était complètement englobé dans le royaume de Lysimaque.

2) Séleucos fut plus tard en mesure de disposer de la Cataonie (Plut., *Demetr*. 47).

3) Ceci est démontré par les monnaies à l'effigie de Lysimaque, dont les marques permettent de reconnaître les villes d'Asie où elles ont été frappées. Müller (*Münzen des Lysimachos*, 1858) énumère les villes suivantes : Héraclée du Pont, Chalcédoine, Cyzique, Lampsaque, Abydos, Sigeion, Mitylène,

de la Thrace. Parmi les îles, Lesbos, tout au moins, a partagé le sort des villes du continent.

Le développement de l'empire d'Alexandre, ou plutôt sa désassimilation et son démembrement, a fait, le jour de la bataille d'Ipsos et par suite de ses résultats, le pas décisif. La lutte des satrapes contre la royauté, commencée au jour de la mort du grand conquérant, a parcouru toutes les phases qui devaient amener pour toujours l'abandon de l'idée d'un empire macédono-asiatique ; ces satrapes ont tour à tour vaincu Perdiccas, le puissant administrateur de l'empire, terrassé Polysperchon, qui devait, appuyé sur la Macédoine, protéger le droit de la maison royale, détruit le noyau de l'armée de l'empire commandée par Eumène, assassiné la postérité de Philippe et d'Alexandre, anéanti enfin le puissant Antigone, qui, devenu roi par la force de l'épée et l'hommage de ses Macédoniens, avait cherché à rétablir l'unité de la monarchie d'Alexandre. Il ne reste plus de forme sous laquelle l'idée de cette unité puisse être reprise : elle est perdue toute entière ; son glorieux souvenir a lui-même disparu. C'en est fait de l'empire : les organismes territoriaux ont pris sa place.

Indépendants dans leur souveraineté, tantôt ennemis, tantôt unis par des intérêts communs, subsistent les quatre royaumes de Séleucos, Cassandre, Ptolémée et Lysimaque ; la politique et ses négociations n'ont plus pour objet l'empire d'Alexandre ou les arrangements pris en commun tout de suite après sa mort ; les traités conclus par les quatre rois peu de temps avant la bataille d'Ipsos seront à l'avenir les bases du droit public et des rapports internationaux des empires hellénistiques. Le droit nouveau des rois n'est plus constitué par leur origine macédonienne, ni par leurs rapports d'autrefois avec l'empire d'Alexandre ; ils se sont taillé des royaumes dans cet empire et sont devenus des rois indigènes dans les pays qu'ils avaient jadis conquis avec Alexandre.

Mais déjà ces nouvelles formations n'embrassent plus tous

Atarnée (?), Pergame, Smyrne, Érythræ, Éphèse, Héraclée du Latmos (?), Magnésie du Méandre, Chrysaoris, Sardes, Synnada, Philomélion. Les monnaies frappées à Rhodes à l'effigie de Lysimaque appartiennent. par leurs formes étalées, à l'époque qui suit la mort de Lysimaque.

les territoires sur lesquels Alexandre a régné. Seule l'unité de l'empire avait le poids et le droit nécessaires pour dominer le monde grec par sa puissante impulsion ; à mesure que l'empire se morcèle, le monde grec s'isole pour suivre ses vieilles tendances particularistes ; seulement ces tendances n'ont plus ou ne retrouvent plus la force et les armes nécessaires pour faire valoir leur indépendance politique ; semblables à des navires désemparés, à des épaves, elles sont ballottées par les courants et les contre-courants de la grande politique et vont se briser de plus en plus contre les rochers.

Un fait non moins caractéristique, c'est que des formations qui rappellent le temps des Perses se reconstituent sur plusieurs points. Les trois dynastes d'Arménie, de Cappadoce et du Pont se vantent d'être issus ou bien de la race des rois de Perse, ou bien de l'un des sept Perses qui brisèrent la puissance des Mages ; ils sont désormais reconnus comme rois dans leurs domaines, et la bataille d'Ipsos a fondé à nouveau ces antiques dynasties orientales ; c'est le premier pas vers une nouvelle série d'évolutions, la première concession que l'élément conquérant étranger fait à l'Orient déjà touché par l'hellénisme, le premier sacrifice fait par la puissance macédonienne pour réconcilier l'Asie et arrêter une réaction vengeresse.

Si nous jetons un regard en avant sur des temps encore bien éloignés, nous voyons que ce sont les antiques dynasties asiatiques touchées par l'hellénisme qui, trois siècles plus tard, dominent presque toute l'Asie, aussi loin qu'Alexandre l'a subjuguée, jusqu'à ce que Rome, par ses conquêtes, les rende dépendantes d'elle ou les combatte en vain, selon qu'elles sont plus ou moins acquises à l'hellénisme ; et cette même série de tiraillements en sens contraire se renouvelle avec une force croissante par l'empire byzantin et le mahométisme, par les croisades et la puissance des Mongols et des Turcs, enfin par les étonnantes formations des temps les plus récents, dans lesquelles nos petits-enfants reconnaîtront peut-être un jour une marche analogue.

LIVRE QUATRIÈME

CHAPITRE PREMIER

301-288

Démétrios en Grèce. — Ptolémée et Lysimaque. — Séleucos et Démétrios. — Le congrès de Rossos. — Agathocle et Cassandre contre Corcyre. — Brouille entre Démétrios et Séleucos. — Intrigues de Cassandre en Grèce. — Démétrios contre Athènes. — Le tyran Lacharès. — Démétrios s'empare d'Athènes. — Démétrios contre Sparte. — Pyrrhos roi d'Épire. — Alexandre et Antipater. — Mort d'Alexandre. — Démétrios roi de Macédoine. — Démétrios contre Thèbes et Athènes. — Lysimaque contre les Gètes. — Il est fait prisonnier. — Démétrios contre la Thrace et Thèbes. — Les *Pythies* à Athènes. — Alliance de Démétrios avec Agathocle. — Sa campagne contre Pyrrhos. — Sa magnificence. — Invasion de Pyrrhos en Macédoine. — Son alliance avec Démétrios. — Préparatifs de Démétrios pour la guerre contre l'Asie.

Après la bataille d'Ipsos et la perte de l'empire paternel, Démétrios avait voulu se tourner avec sa flotte vers le pays qu'il avait conquis et délivré, dont il croyait avoir mérité la reconnaissance; l'ambassade des Athéniens lui montra combien il s'était fait illusion. Il aurait été encore assez fort pour châtier la ville ingrate, mais il devait s'attendre à ce qu'elle implorât le secours de Cassandre et l'engageât ainsi dans une lutte au-dessus de ses forces ; il renonça donc à une entreprise dont le résultat probable eût été de mettre Athènes non pas entre ses mains, mais dans celles du roi de Macédoine. Il passa avec sa flotte devant le Pirée et se rendit à l'Isthme : Corinthe, Mégare, et peut-être d'autres places de l'Hellade et du Péloponnèse étaient encore occupées par ses troupes, et partout subsistaient les constitutions libérales qu'il avait établies deux ans auparavant ; peut-être trouverait-il là plus de reconnaissance qu'à Athènes. Il fut déçu dans cette espérance : chaque jour lui apportait l'avis d'une nouvelle défection ; ici ses gar-

nisons avaient été chassées, là les troupes de Cassandre avaient fait leur entrée, ailleurs les libres constitutions étaient renversées, et on avait fondé des oligarchies ou des tyrannies dans l'intérêt de la Macédoine ; bientôt l'Hellade et le Péloponnèse lui furent à peu près complètement arrachés, et il dut se contenter de la possession de Corinthe et de Mégare. Pour ne pas rester inactif, il mit Pyrrhos, le jeune roi sans royaume, à la tête des affaires grecques et reprit la mer avec sa flotte. Il se dirigea d'abord au nord, vers la Thrace : le roi Lysimaque ne possédait pas de flotte; il était encore en Asie-Mineure et ne pouvait protéger son pays ; rien n'empêchait Démétrios de dévaster les riches côtes de l'Hellespont et de la Propontide, et de faire un immense butin. Déjà il était en état de payer à ses troupes une solde considérable ; le nom et l'or du héros attiraient les mercenaires de près et de loin, et son armée s'augmentait tous les jours. Un événement imprévu vint alors donner à ses destinées une tournure encore plus favorable[1].

L'alliance des quatre rois contre Antigone, née de l'intérêt commun, dura à peine aussi longtemps que cet intérêt l'exigeait : déjà, avant la fin de la lutte, le Lagide s'était à peu près retiré, et les traités qui suivirent la bataille d'Ipsos montrèrent de quel œil méfiant s'observaient Séleucos et Lysimaque eux-mêmes ; l'un et l'autre croyaient devoir se tenir réciproquement sur leurs gardes. Séleucos avait un empire immense et une armée qui était peut-être plus forte, du moins plus redoutable par ses éléphants, que celle des autres rois réunis ; la Syrie et la Phénicie lui furent attribuées après coup, certainement parce qu'il les exigea : il fallait s'attendre à le voir bientôt maître également de la mer ; il avait l'Orient, qu'Antigone n'avait pas possédé ; il était aussi hardi que ce prince, avec cela plus souple, ce qui le rendait plus dangereux que ne l'avait été Antigone.

Lysimaque devait tout d'abord supposer que la première pensée de Séleucos serait de s'annexer l'Asie-Mineure, et il

[1]) Plut., *Demetr.* 31. Peut-être est-ce ici qu'il faut placer le débarquement soudain dont on a fait le récit tout à l'heure (p. 512); en tout cas, Éphèse était encore et resta assez longtemps aux mains de Démétrios.

lui fallait se tenir prêt à toutes les éventualités : Plistarchos en Cilicie, les princes de la Cappadoce, du Pont et de l'Arménie, n'étaient pas un boulevard assuré; seule une alliance avec Ptolémée pouvait le mettre à l'abri du danger.

Ptolémée vint au devant de lui avec les mêmes préoccupations. Lui aussi il ne pouvait plus douter que, si Séleucos faisait marcher son armée au retour vers la Phénicie, ce ne pouvait être pour lui conquérir cette région ; peut-être aussi avait-il reçu déjà de Lysimaque la nouvelle des conventions faites entre les trois rois au lendemain d'Ipsos ; il devait tenir beaucoup à se fortifier en s'associant avec un allié qui, en cas de besoin, pouvait attaquer par derrière le roi de l'Orient s'il devenait trop audacieux à l'égard de l'Égypte.

Parmi les fragments de Diodore, il s'en trouve un très remarquable qui semble se rapporter à ce temps. « Après sa victoire sur Antigone, dit l'historien, Séleucos marcha sur la Phénicie et commença, conformément aux traités conclus, à s'approprier la Cœlé-Syrie. Comme Ptolémée avait déjà occupé les villes, il se plaignit que Séleucos, quoique son allié, eût accepté qu'on lui attribuât un pays déjà occupé par l'Égypte, et ne s'étonna pas moins que les rois ne lui eussent rien donné des conquêtes faites par eux, à lui qui pourtant avait pris part à la guerre contre Antigone. Séleucos répondit à ces reproches qu'il était juste que ceux-là disposassent des conquêtes qui avaient vaincu l'ennemi les armes à la main; qu'en ce qui concernait la Cœlé-Syrie, il voulait bien, en considération de l'amitié existante, s'abstenir pour le moment d'étendre ses acquisitions et laisser à des délibérations futures le soin de décider quelle conduite il convenait de tenir contre des alliés qui voulaient s'attribuer des avantages exagérés [1] ».

Ptolémée n'en dut mettre que plus de hâte à conclure un

[1]) DIODOR., XXI, 1, 5. Il résulte du passage des *Exc. Hœsch.*, d'où est tiré le texte en question, que ceci se passait avant l'attaque de Cassandre sur Corcyre (XXI, 2, 1). L'expression : ὕστερον δὲ βουλεύσασθαι πῶς χρηστέον ἐστὶ τῶν φίλων τοῖς βουλομένοις πλεονεκτεῖν, ne peut pas se rapporter, comme le voudrait STARK (*Gaza*, p. 361), à Démétrios, sous prétexte que parfois, dans Diodore, Lysimaque appelle Démétrios un πλεονέκτης ἀνὴρ. La πλεονεξία est précisément ce que Séleucos reproche à Ptolémée; c'est un homme qui veut avoir plus que sa part.

accord avec Lysimaque. La preuve qu'ils réussirent à s'entendre, c'est qu'ils devinrent beaux-frères; Lysimaque épousa Arsinoé, la fille de Ptolémée[1]. Il faisait par là un grand sacrifice à la raison d'État[2], car il aimait de tout son cœur sa « Pénélope », la noble Perse Amastris; dès que les marches multiples, les prises de possession, les détails d'organisation qui absorbèrent toute son attention après la bataille d'Ipsos le lui permirent, il l'avait fait venir à Sardes et y avait passé l'hiver avec elle. Maintenant, Amastris se sépara de lui et retourna à Héraclée, pour consacrer sa grande intelligence et son amour à l'éducation de ses fils et à l'administration de l'État[3].

Séleucos, de son côté, observa sans doute le rapprochement de ses deux puissants voisins avec une attention inquiète; il connaissait trop bien ce Lagide calculateur, plein de sang-froid, n'abandonnant aucune de ses espérances, pour pouvoir lui laisser l'avantage qu'il prenait. Lysimaque était, aux côtés du sage Lagide, un dangereux adversaire; il avait, si c'était possible, autant d'opiniâtreté qu'Antigone, et la dernière campagne avait montré avec quelle ténacité et quelle habileté il savait mener la guerre; il était en possession de grandes

[1]) Arsinoé est la fille de Bérénice (Pausan., I, 7, 1) : elle née au plus tard, comme l'indique ce mariage, en 316. On a déjà relevé souvent l'erreur commise par Memnon : τὴν θυγατέρα Πτολεμαίου τοῦ Φιλαδέλφου. Ptolémée avait eu d'Eurydice, fille d'Antipater, au moins quatre enfants. Qu'il l'ait épousée en 322 ou en 320, il est probable qu'elle était encore sa femme quand Arsinoé naquit : du reste, Plutarque (*Pyrrh.* 4) parle expressément de plusieurs épouses que le roi avait en même temps.

[2]) D'après Plutarque (*Demetr.* 31), on croirait que c'est vers cette époque que le fils de Lysimaque épousa la fille de Ptolémée, Lysandra. Mais Pausanias (I, 9, 7), dans une note rectificative, place ce mariage d'Agathoclès après l'expédition contre les Gètes (292) ; et la chose est d'autant plus vraisemblable qu'en 281 évidemment les enfants d'Agathoclès sont encore mineurs, car on ne parle pas d'eux à propos des prétentions élevées sur la Thrace et la Macédoine. De plus, Lysandra, épouse de cet Alexandre qui fut mis à mort en 294, est certainement la même personne que l'épouse qu'on connaît plus tard à Agathoclès. Il est vrai que Pausanias (I, 10, 3), en contradiction avec le passage précité, dit que Lysimaque s'est marié alors qu'Agathoclès avait déjà des enfants de Lysandra; mais alors, Amastris aurait été sa femme jusqu'en 292, ce qui, étant donné les événements d'Héraclée et l'âge des enfants d'Arsinoé, est impossible.

[3]) Memnon (ap. Phot.) dit qu'elle fonda par la suite la ville d'Amastris avec la population de quatre autres bourgades de Paphlagonie.

forces; pendant les vingt années de sa domination, il avait su rester presque toujours en dehors des grandes luttes et accumuler d'énormes ressources en argent; la situation de son royaume lui donnait une excellente occasion de les employer à des enrôlements sur une grande échelle. L'intime alliance entre les deux rois devait pousser Séleucos à chercher également un puissant allié : son choix pouvait hésiter entre Cassandre et Démétrios; le premier était trop éloigné, trop intimement associé avec Lysimaque par son frère Plistarchos et d'autres circonstances[1]; s'il s'était décidé pour lui, Démétrios, l'ennemi le plus acharné de Cassandre, aurait passé infailliblement du côté de Ptolémée et de Lysimaque, qui lui auraient volontiers laissé la Grèce et les îles pour être assurés du concours de sa flotte; dans ces conjonctures, la puissance de Cassandre aurait été plus que neutralisée. Séleucos résolut de demander à Démétrios son amitié et la main de sa fille Stratonice[2].

Rien ne répondait davantage aux désirs de Démétrios; il s'y attendait sans doute, car sa fille est déjà auprès de lui. Il part aussitôt avec toute sa flotte pour la Syrie, en longeant les côtes de l'Asie-Mineure, abordant tantôt sur un point, tantôt sur un autre. Il apparaît à la hauteur de la Cilicie, et est forcé d'y laisser aborder quelques vaisseaux. A peine cette nouvelle est-elle arrivée à Tarse que Plistarchos croit à une trahison ourdie par Séleucos; il se trouve trop faible pour la résistance, abandonne sa principauté et se réfugie auprès de son frère, pour se plaindre que Séleucos, allié avec l'ennemi commun, l'ait trahi en faveur de celui-ci. Dès que Démétrios apprend cette fuite, il aborde aussitôt avec toutes ses forces près de Cyinda, s'empare de ce qui reste là du Trésor, emporte les 1,200 talents sur ses navires, et, tout en laissant le pays occupé, gagne à force de voiles Rossos, à la pointe méridionale du golfe d'Issos. Sé-

[1]) Évidemment, les deux princes avaient les mêmes intérêts vis-à-vis des peuplades limitrophes du nord, que nous verrons bientôt assez puissantes. On ne sait si Nicæa, la sœur de Cassandre, vivait encore et si elle était encore à la cour de Lysimaque.

[2]) PLUT. *Demetr*. 31. Sa mère est Phila, sœur de Cassandre, et elle est née après son frère Antigone Gonatas, par conséquent au plus tôt en 317.

leucos l'y attend déjà; Phila, elle aussi, y est venue de Cypre avec sa fille. Les deux rois se font un accueil loyal, sans méfiance, avec des sentiments vraiment royaux; Séleucos reçoit d'abord ses nobles hôtes dans son camp, puis Démétrios lui fait accueil sur son magnifique vaisseau à treize rangs de rames; le temps se passe en fêtes et en négociations; les rois viennent l'un chez l'autre sans escorte, sans armes, le cœur ouvert et plein de confiance : enfin la belle fiancée est conduite dans le camp de Séleucos, et fait à ses côtés son entrée solennelle dans la nouvelle capitale d'Antioche. Quant à Démétrios, il revint avec sa flotte en Cilicie.

Les deux rois durent s'entendre à ce congrès de Rossos sur de nombreuses et importantes questions. Si Démétrios occupa la Cilicie, ce ne put être qu'avec l'assentiment formel de Séleucos: il devait lui être agréable de voir cesser le voisinage gênant de Plistarchos; il pensait sans doute que Démétrios scellerait volontiers leur nouvelle amitié par l'abandon de ce pays si important pour la Syrie, surtout si d'autres avantages devaient lui être accordés en retour.

Les événements du temps qui suivit immédiatement, cinq grandes années, sont extrêmement obscurs; nous ne connaissons que quelques faits isolés, d'après différents fragments de Diodore et quelques inscriptions attiques qui nous donnent des indications pleines de lacunes; la biographie de Démétrios dans Plutarque, où l'on pourrait espérer trouver les grandes lignes de l'ensemble, est pour ces années plus superficielle encore que dans ses autres parties. Le récit suivi dans lequel nous allons encadrer ces indications isolées est, en ce qui concerne la chronologie, absolument hypothétique.

Nous trouvons d'abord ce renseignement, que Démétrios, après les entrevues de Rossos, envoya son épouse Phila en Macédoine pour le justifier des accusations portées par Plistarchos auprès de son frère Cassandre[1]. Une justification était superflue, si Phila ne devait apporter que cela; il est permis de supposer que sa mission allait plus loin, et qu'elle devait essayer de préparer avec Cassandre un accom-

[1]) ἀπολυσομένην τῆς Πλειστάρχου κατηγορίας (Plut., *Demetr.* 32).

modement que Demétrios pouvait désirer afin de ne pas être réduit uniquement à l'amitié de Séleucos, accommodement auquel Séleucos avait peut-être donné son assentiment pour s'assurer, contre l'alliance des souverains de l'Hellespont et du Nil, un allié qui pouvait menacer par derrière la puissance thraco-asiatique. Pour que cet accommodement réussît, Démétrios devait faire des offres qui eussent quelque importance pour Cassandre ; il devait être prêt à sacrifier à Cassandre les pays grecs, qui autrement l'eussent assuré sur ses derrières ; il le pouvait, si, tirant parti des débris de la domination paternelle à Cypre et des villes phéniciennes qu'il possédait encore, il réussissait à sauver le pays qui s'étend derrière la côte phénicienne, la Cœlé-Syrie. La « liberté » des Hellènes peut avoir été la formule convenue à Rossos ; on laisserait à Cassandre l'odieux des actes de violence qui devaient donner à ce mot de liberté la signification qu'il avait dans l'esprit des contractants[1]. Pyrrhos tenait encore l'isthme en qualité de stratège de Démétrios ; de ce que Démétrios fit venir en Cilicie son épouse Déidamia, sœur de ce dernier[2], on peut conclure qu'il comptait abandonner l'Hellade pour arriver à faire la paix avec Cassandre.

Fut-elle conclue, cette paix par laquelle la Grèce ou une partie de la Grèce était abandonnée au Macédonien ?

Les années qui suivent montrent qu'après la grande solution d'Ipsos, après la destruction de la puissance qui, sous le masque de la liberté, avait tenu la Grèce dans une dépendance plus humiliante que n'avaient fait Antipater et Cassandre euxmêmes, elles montrent, dis-je, qu'à Athènes on crut enfin ouverte l'ère de la véritable liberté. A la place de Stratoclès et des autres partisans serviles de Démétrios, des patriotes éprouvés, Olympiodoros, Philippide le poète, Démocharès, qui revint sans doute en ce moment, prirent la direction des

1) Wood (*Discoveries at Ephesus*, 1877. App. p. 10) publie un décret, provenant du temple d'Artémis, en l'honneur de Nicagoras de Rhodes, lequel, ἀποσταλεὶς παρὰ τῶν βασιλέων Δημητρίου καὶ Σελεύκου πρός τε τὸν δῆμον τῶν Ἐφεσίων καὶ τοὺς ἄλλους Ἕλληνας, κατασταθεὶς εἰς τὸν δῆμον περί τε τῆς οἰκειότητος τῆς γεγενημένης αὐτοῖς διελέχθη καὶ περὶ τῆς εὐνοίας ἣν ἔχοντες διατελοῦσιν εἰς τοὺς Ἕλληνας... Malheureusement, on n'y trouve rien de plus précis.

2) Plut., *Demetr.* 32. Elle tomba malade en Cilicie et y mourut.

affaires. Athènes avait payé assez cher sa fidélité envers le « libérateur » ; un grand nombre de citoyens de l'Attique étaient parmi ceux qui succombèrent ou furent pris à Ipsos ; la ville ne semblait encourir aucun reproche, si, après la bataille, elle séparait sa cause de la cause de celui dont la défaite la jetait dans des dangers sans fin, encore moins si elle pensait à maintenir son indépendance, même contre ceux qui l'avaient abattu.

On rapporte que les Phocidiens d'Élatée consacrèrent à Apollon un lion d'airain, en souvenir du secours qu'Olympiodoros leur amena d'Athènes lorsque Cassandre assiégeait leur ville et grâce auquel les assiégeants furent obligés de se retirer[1]. Au même ordre de faits semble se rapporter un autre témoignage qui nous apprend qu'Olympiadoros, au moment de l'invasion de Cassandre en Attique, courut en Italie pour demander du secours, et que cette alliance fut la principale raison pour laquelle Athènes échappa à la guerre avec Cassandre[2].

Ainsi Cassandre (certainement après la grande solution intervenue en Phrygie, peut-être au printemps de l'année 300), avait franchi les Thermopyles et pénétré en Grèce. L'alliance d'Athènes avec les Étoliens le força à renoncer à l'attaque de l'Attique, et les secours athéniens lui firent abandonner le siège d'Élatée ; du moins, les renseignements de source athénienne l'affirment. On ne nous dit pas si Pyrrhos, le stratège de Démétrios, resta à l'isthme tranquille spectateur de ce qui se passait, ou s'il fit quelque chose. Une notice un peu posté-

1) ἀντέσχον τῇ Κασσάνδρου πολιορκίᾳ Ὀλυμπιοδώρου σφίσιν ἐξ Ἀθηνῶν ἀμύνοντος (PAUSAN. X, 18, 7) — κατέστη μάλιστα αἴτιος ἄπρακτον τοῖς Μακεδόσι γενέσθαι πολιορκίαν (PAUSAN., X, 34, 3).

2) ἐσβαλόντος ἐς τὴν Ἀττικὴν Κασσάνδρου πλεύσας Ὀλυμπιόδωρος ἐς Αἰτωλίαν βοηθεῖν Αἰτώλους ἔπεισε καὶ τὸ συμμαχικὸν τοῦτο ἐγένετο Ἀθηναίοις αἴτιον μάλιστα διαφυγεῖν τὸν Κασσάνδρου πόλεμον (PAUSAN., I, 26, 3). On vient de citer le passage où Pausanias (X, 34, 3) dit que le secours amené par Olympiodoros aux Phocidiens a fait échouer le siège. Ces indications ne s'appliquent bien à aucune des guerres qui ont éclaté entre Athènes et Cassandre avant l'année 302/1 : et si, ce qui paraît hors de doute, l'ambassade qu'une inscription (C. I. ATTIC., II, no 297) dit avoir été envoyée à Cassandre a eu pour résultat de faire avorter cette fois la guerre, il faut admettre que le danger se trouvait déjà heureusement écarté en août 299 (Métagitnion Ol. CXX, 2), époque de la rédaction du décret en l'honneur de ladite ambassade.

rieure nous montre le roi Cassandre occupé à des entreprises dans une tout autre direction. Depuis que Pyrrhos avait été chassé par les Molosses et que Néoptolémos était devenu leur roi (304), il avait en Épire une influence prépondérante[1]; il se jeta sur l'île voisine, Corcyre, que Démétrios avait arrachée en 303 à l'aventurier spartiate Cléonymos et qu'il avait, selon toute apparence, proclamée libre. Comme Démétrios était trop loin et l'avait peut-être abandonnée, elle aura demandé des secours en Sicile au puissant roi Agathocle[2]; hardi et ambitieux comme il l'était, celui-ci saisit sans doute avec empressement l'occasion de se mêler des affaires grecques. Déjà Cassandre avait passé son infanterie sur de nombreux navires et tenait la ville si étroitement investie par terre et par mer, qu'elle semblait devoir se rendre à bref délai. Alors arriva Agathocle, qui se jeta aussitôt avec son escadre sur la flotte macédonienne : un combat extrêmement vif s'engagea; il s'agissait pour les Macédoniens de sauver leurs navires, sans lesquels Cassandre aurait été perdu avec son armée; les Syracusains combattaient pour la gloire de vaincre, sous les yeux de l'Hellade, les Macédoniens vainqueurs de l'univers. Enfin les Syracusains remportèrent la victoire, et tous les vaisseaux macédoniens furent livrés aux flammes. Si, à ce moment, Agathocle avait fait débarquer ses troupes et les avait fait marcher tout de suite contre les Macédoniens, il les aurait trouvés dans le plus grand désordre et les aurait vaincus au premier choc; il se contenta de faire descendre ses troupes sur le rivage et d'élever des trophées de victoire[3]. Il est probable qu'il y eut des négociations et que l'on accorda la retraite libre aux Macédoniens, à condition que Corcyre res-

[1]) Dans l'Eusèbe arménien (I, p. 242 éd. Schœne), il est dit au chapitre des *Thetaliorum reges : quem Kasandrus excipit imperatque Epiro et Thetaliis annis XIX.*

[2]) Si l'on pouvait attribuer aux digressions historiques que l'on rencontre dans les *Moralia* de Plutarque la valeur de témoignages sûrs, on croirait plutôt (d'après un passage du *De sera numinis vindicta*, 12) qu'Agathocle est venu en ennemi. Plutarque rapporte, en effet, une réponse insolente du Siceliote aux Corcyréens, qui se plaignaient des dévastations commises par lui dans leur île, et une réponse non moins dégagée aux gens d'Ithaque, qui réclamaient leurs moutons volés.

[3]) Diodor., XXI (*Ecl.* II, p. 489 et *Exc. Vatic.* p. 43).

terait désormais sous la domination d'Agathocle[1]. Ce dernier fut rappelé lui-même par les affaires de son pays.

Notre récit doit sauter d'un point à un autre pour trouver peut-être encore quelques traces d'une histoire suivie. Nous établissons en note la possibilité d'un rapport entre le Lagide et l'expédition d'Agathocle à Corcyre, car nous n'avons là-dessus aucun renseignement certain[2]. Une autre notice, qui se rapporte à quelques années après, dit que Démétrios détruisit la ville de Samarie[3]. Ptolémée avait certainement gardé aussi longtemps que possible Samarie, dont Alexandre avait déjà fait un poste militaire important et qui avait été occupée par des vétérans macédoniens; si Démétrios a conquis cette ville, il est probable qu'il avait pris aussi Gaza, et possédait par conséquent toute la Cœlé-Syrie avec la Phénicie. Il avait enlevé ces territoires à Ptolémée et non à Séleucos, qui

1) Polyænos (V, 3, 6) raconte qu'Agathocle s'était fait donner par les Syracusains 2000 hommes, ὡς διαβησόμενος εἰς τὴν Φοινίκην, φάσκων τῶν ἐκεῖ τινὰς προδιδόντας μετὰ σπουδῆς αὐτὸν καλεῖν, mais qu'ensuite il avait abandonné cette expédition et marché sur Tauroménion. Polyænos a l'air de croire qu'il s'agit de la Phénicie, mais il est clair que ce n'était pas là le but visé; ce n'est pas non plus, semble-t-il, l'île liparienne de Phœnicoussa, mais la ville épirote de Phœnice, en face de Corcyre.

2) Agathocle était marié avec une princesse égyptienne, Théoxena (Thexena, Theuxena, etc.), qui paraît bien être une belle-fille de Ptolémée, c'est-à-dire, une fille de Bérénice. Théoxena ayant *duos parvulos* vers 288 (Justin., XXIII, 2, 6), le mariage ne peut avoir eu lieu plus tard que l'époque actuelle. Évidemment, l'intérêt du Lagide était de ne pas laisser la Macédoine devenir trop puissante sous Cassandre. Comme le dernier traité de paix avait accordé à ce dernier un pouvoir illimité sur l'Hellade, on peut bien supposer que Ptolémée conclut cette alliance avec Agathocle en y stipulant, par clause secrète, que l'Égypte verrait d'un bon œil Agathocle occuper Corcyre. On ne trouve pas d'autre époque acceptable pour le mariage en question: deux ans plus tard, l'intérêt de l'Égypte était déjà représenté par Pyrrhos d'Épire; si l'on veut remonter plus haut, par exemple, avant la bataille d'Ipsos, on a contre soi non seulement ces *parvuli*, mais surtout le fait que l'attaque dirigée contre Corcyre est la première ingérence d'Agathocle dans les affaires de la Grèce.

3) Euseb. Armen., p. 118 éd. Schœne: *Demetrius rex Asianorum Poliorcetes appellatus Samaritanorum urbem a Perdicca constructam* (ou *incolis frequantatam*) *totam cepit* (Mai traduit: *vastat*. Syncelle donne ἐπόρθησε). Cette indication se trouve dans l'Eusèbe arménien à l'année d'Abraham 1720; dans S. Jérôme, à l'année 1721, l'une et l'autre correspondant à Ol. CXXI, 1, de sorte qu'on ne sait au juste si le fait a eu lieu en l'an 297 ou 296 du calendrier julien.

avait déclaré à l'Égyptien qu'il réservait à un autre moment la solution de la question de Cœlé-Syrie. Séleucos aura été enchanté de voir Démétrios la reprendre et la trancher ; de cette manière, le Lagide avait dans son voisinage un adversaire qui le forçait à renoncer à demander satisfaction pour les traités conclus après Ipsos, et, d'un autre côté, les forces du Lagide étaient suffisantes pour tenir Démétrios en haleine et fidèle à l'alliance de son voisin de Syrie. La situation de Séleucos gagnait en force et en influence prépondérante à mesure que les deux adversaires se contre-balançaient et se paralysaient réciproquement par une rivalité croissante. Mais le Lagide devait être doublement affligé en constatant combien sa situation était mauvaise s'il ne possédait ni Cypre ni les villes phéniciennes ; même le florissant commerce d'Alexandrie, duquel dépendait la prospérité du pays du Nil, devait souffrir beaucoup si l'audacieux Démétrios, le tyran des mers, lui était hostile.

On nous apprend que, par l'entremise de Séleucos, les deux rois conclurent un traité de paix et d'amitié, et que, pour le sceller, Ptolémaïs, fille de Ptolémée, fut fiancée à Démétrios [1]. On nous dit encore que Pyrrhos, qui tenait les places fortes de l'Hellade à lui confiées par Démétrios, « s'embarqua comme otage pour l'Égypte [2] ». Il faut donc que, dans le traité, il y ait eu des conditions pour lesquelles Démétrios donna des otages à l'Égyptien ; si c'est lui et non Ptolémée qui les fournit, nous pouvons en conclure, semble-t-il, que Démétrios avait en main quelque gage qu'il s'obligeait à abandonner dans certaines conjonctures ou dans un certain délai. On pourrait penser à la Cœlé-Syrie, à la Phénicie, à Cypre ; en tout cas, pour le moment, Démétrios était et restait en possession de ces importants territoires.

1) PLUT., *Demetr.* 22. La mère de cette Ptolémaïs est Eurydice, fille d'Antipater, qui avait été fiancée à Ptolémée en 321 ; Ptolémaïs est, par conséquent, la nièce de Cassandre. Il se peut, comme le mariage n'a eu lieu, à ce qu'il semble, que quelques années plus tard, qu'elle ait été encore trop jeune à l'époque.

2) πρὸς Πτολεμαῖον ἔπλευσεν εἰς Αἴγυπτον ὁμηρεύσων (PLUT., *Pyrrh.* 4). On verra plus tard que ceci eut lieu quelques années avant 295.

La situation de Démétrios ne pouvait pas être devenue précisément plus forte à la suite de cette paix qui ouvrait la possibilité d'un changement dans ses possessions territoriales sur ces rivages. Nos renseignements nous permettent seulement de constater que Séleucos sut aussitôt peser sur ce point faible, et qu'il commença à relâcher ses rapports avec Démétrios. Il lui demanda de lui céder la Cilicie contre une somme d'argent proportionnée ; Démétrios s'y refusa, et on le comprend : en effet, la possession des côtes depuis les promontoires ciliciens jusqu'à Gaza, et celle de Cypre, cette sorte d'acropole maritime derrière elles, était aussi favorable que possible à sa domination sur mer. Séleucos lui fit une seconde proposition, celle de lui vendre au moins Tyr et Sidon : il lui avait rendu de si grands services qu'il pouvait bien attendre de lui ce témoignage d'amitié ; sans lui et l'alliance de famille procurée par lui, il aurait été perdu après la défaite d'Ipsos ; s'il n'y consentait pas, il retirerait de lui sa main protectrice. Démétrios était encore moins disposé à céder sur ce point : dût-il perdre mille batailles comme celle d'Ipsos, il ne voulait pas payer du moindre sacrifice son alliance avec Séleucos ; ce qu'il possédait, il le garderait ; céder une possession lui paraissait plus humiliant que de la perdre. Il renforça les garnisons des villes. Si nous pouvons admettre comme probante l'affirmation de Plutarque, on regardait généralement les exigences de Séleucos comme extrêmement injustes et violentes : Séleucos possédait déjà assez de territoires, et voilà qu'il s'apprêtait, lui qui régnait de la mer de Syrie jusqu'à l'Indus, à persécuter pour la possession de deux villes ce Démétrios, son parent par alliance, déjà si cruellement frappé par le destin [1]. Démétrios s'était-il obligé peut-être, dans sa paix avec le Lagide, par des articles tenus secrets pour Séleucos, à ne se démettre de ses possessions sur ces rivages, dans le cas où il y renoncerait, qu'en faveur de l'Égypte ? Sa pensée était-elle peut-être de ne rien céder sur ce point, bien plus, de profiter de la possession de ces territoires, les mieux pourvus qu'il y eût en forces maritimes, pour conquérir par mer les autres côtes de l'Asie-

[1]) πρὸς ὀργὴν ἐδόκει βίαιος εἶναι καὶ δεινὰ ποιεῖν (PLUT., *Demetr.* 33).

Mineure, les îles, la Grèce elle-même, ou tout au moins le Péloponnèse, dans le cas où il aurait existé avec Cassandre une entente qui aurait cédé à ce dernier les pays helléniques au nord de l'isthme?

Mais Cassandre avait battu en retraite devant Élatée; l'alliance des Étoliens et des Athéniens, l'expédition d'Olympiodoros à Élatée, avaient suffi pour le faire renoncer à l'entreprise que nous supposons avoir été faite d'accord avec Démétrios; son coup de main sur Corcyre nous le montre occupé de projets qui ne visaient à rien moins qu'à la fondation d'une souveraineté maritime sur les mers qui sont à l'ouest de la Grèce. Le plus grave, c'est que sa retraite hors de la Grèce permit aux Athéniens de s'élever de nouveau au rang de puissance indépendante; ils avaient déjà l'alliance des Étoliens, la reconnaissance d'Élatée; les Béotiens étaient certainement prêts à se joindre à eux, plus prêtes encore les villes de l'Eubée, parmi lesquelles Carystos n'avait pas cessé de leur être fidèle : à Athènes, il y avait désormais au pouvoir des hommes que Démétrios savait être des patriotes résolus et ses adversaires les plus déclarés.

Il a sans doute pensé qu'il fallait intervenir là, afin de ne pas laisser, par une plus longue hésitation, grandir davantage le mouvement hellénique qui venait de commencer. Peut-être cette considération l'avait-elle déjà décidé à s'entendre avec l'Égypte. Il commença contre Athènes une guerre qu'un décret du peuple attique désigne sous le nom de la « guerre de quatre ans[1] ».

Le peu qu'il est possible de savoir de cette guerre, il faut le chercher dans des renseignements insuffisants et fortuits; la date elle-même n'en peut être fixée qu'à peu près, et par des voies indirectes.

Les Athéniens devaient s'attendre à la guerre depuis qu'ils avaient forcé Cassandre à la retraite. Il existe une inscription athénienne du mois d'août 299, dans laquelle, sur la proposition de Philippide, une couronne d'or est décernée à Posidip-

[1]) Le décret en l'honneur de Démocharès se trouve dans PLUT., *Vit X Oratt.* p. 851. Voy. ci-dessus, p. 472, 4.

pos, pour s'être adjoint à une ambassade envoyée au roi Cassandre et s'être rendu, d'après le témoignage des ambassadeurs, très utile à l'objet de leur mission[1]. Comme, dans un autre décret en l'honneur de Philippide, on le loue d'avoir décidé le roi Lysimaque non seulement à rendre la liberté à plus de 300 des Athéniens pris à Ipsos, mais encore à faire (en 399/8) un don de 10,000 médimnes de froment à la ville d'Athènes[2]; comme Démocharès, dans un décret honorifique que son fils proposa en sa faveur plusieurs années après, est loué d'avoir provoqué une ambassade à Ptolémée et d'être allé lui-même auprès de Lysimaque, ce qui procura à la ville de la part du premier un don de 50 talents et de la part du second un autre don de 30 talents[3], nous voyons clairement comment Athènes se préparait à la guerre qui la menaçait, et comment elle trouva du secours auprès des rivaux de Démétrios. Enfin, ce qui est plus important encore, le traité avec Cassandre avait réconcilié les deux partis athéniens hostiles à Démétrios, les patriotes et les macédonistes : contre Démétrios, Démocharès et Lacharès se donnaient la main, et Stratoclès gardait le silence.

Ce fut probablement dans le courant de l'année 298[4] que

1) C. I. Attic., II, n° 297. L'inscription est datée de l'archontat d'Euctémon. Cf. Dittenberger, *Attische Archonten* (Hermes, II, p. 293).

2) C. I. Græc., II, n° 314. Le document est du mois de Boédromion, ἐπ' Εὐκτήμονος ἄρχοντος, un archonte qui se trouve cité également par Denys d'Halicarnasse (*De Dinarch.* 9). Comme Denys ne donne que neuf archontes pour les dix ans qui vont de Ol. CXIX, 4 à Ol. CXXII, 1, et que la lacune peut se trouver à huit endroits différents, il est intéressant d'apprendre par le décret en question que le roi Lysimaque a donné, entre autres choses, un nouveau mât pour le *peplos* des Panathénées, qui étaient célébrées dans le premier mois de chaque troisième année olympique. Par conséquent, Euctémon doit avoir été archonte en Ol. CXX, 2 (299/8), et la lacune dans la liste de Denys se trouve plus loin.

3) Dans le décret honorifique, l'énumération des services rendus par Démocharès ne suit aucun ordre chronologique; à la suite d'un fait de l'an 287 viennent les ambassades à Lysimaque, à Ptolémée, à Antipater, cette dernière de l'année 296.

4) Cette date n'est qu'hypothétique. Plutarque (*Demetr.* 33) dit que Démétrios mit à la voile en apprenant que Lacharès cherchait à s'emparer de la tyrannie à Athènes. Ceci retarderait le commencement de la guerre jusqu'en 295, attendu que Démocharès fut expulsé par Lacharès, dès que celui-ci se fut fait tyran, et que pourtant ce même Démocharès put être envoyé auprès

Démétrios, après avoir renforcé pour plus de sûreté les garnisons de ses villes phéniciennes, syriennes et siliciennes, mit à la voile pour commencer sa campagne contre Athènes. Il partait avec une flotte puissante ; ses garnisons de Mégare et de Corinthe lui offraient de solides points d'appui, et il pouvait espérer en finir vite avec la puissance athénienne. Près de la côte d'Attique, il fut surpris par une tempête dans laquelle il perdit la plus grande partie de sa flotte et beaucoup de ses troupes ; il parvint à se sauver lui-même. Avec ce qui lui restait de ses forces, il commença à attaquer le littoral de l'Attique, mais sans résultat. Il envoya à Cypre pour faire venir de nouveaux navires. Quant à lui, il se dirigea vers le Péloponnèse pour assiéger Messène : on combattit avec acharnement; une flèche de catapulte lui perça la joue et le mit à deux doigts de la mort ; sa convalescence fut longue. Enfin Messène et quelques autres villes qui avaient fait défection comme elle furent reprises. De là il retourna vers l'Attique.

Nous avons su comment Athènes s'était préparé à cette difficile lutte contre Démétrios, comment les partis démocratique et macédonien marchaient en se donnant la main, comment notamment Démocharès agissait pour trouver un appui en Égypte et à Lysimachia, pendant que Lacharès voulait négocier une alliance avec la Macédoine. Seule la Macédoine paraissait capable d'apporter, dans un danger si pressant, les rapides secours qui étaient nécessaires, au lieu que la flotte que promettait Ptolémée, outre des secours en argent, ne pouvait apparaître qu'après un long délai, et que les 100 talents que Lysimaque voulait ajouter aux 30 déjà donnés ne pouvaient sauver Athènes dans le cas où son ennemi acharné viendrait à frapper un grand coup[1].

Le premier renseignement certain que nous trouvons con-

d'Antipater. Évidemment, l'expression de Plutarque est inexacte. Son témoignage écarté, il est impossible d'admettre que Démétrios n'ait commencé la guerre qu'un an après la mort de Cassandre.

[1]) Voy. le décret en l'honneur de Démocharès (PLUT. *Vit. X Oratt.*, p. 851). Dans le décret en l'honneur d'Audoléon, prince des Péoniens (C. I. ATTIC., II, n° 312), on loue ce personnage de s'être montré, et en 287 et auparavant, συνεργῶν εἰς τὴν ἐλευθερίαν τῇ πόλει. Cet « auparavant » ne peut guère s'appliquer à une autre époque qu'à la circonstance présente.

cerne la mort de Cassandre. Il mourut en 297 d'une maladie de consomption. Il n'avait pas cessé d'être hostile à la liberté d'Athènes, et sa liaison avec Lacharès ne devait lui servir qu'à remettre la ville sous le joug de la Macédoine, dans les conditions qu'elle avait déjà subies. Il eut pour successeur le fils qu'il avait eu de Thessalonice, Philippe, prince maladif, qui pouvait avoir dix-huit ans[1]. Philippe maintint les relations que son père avait nouées avec Athènes, et, dans les circonstances critiques où l'on était, Démocharès lui-même ne pouvait dédaigner une assistance qui ne venait plus d'un despote redouté ; il faisait partie de l'ambassade que les Athéniens envoyèrent au roi. On raconte que le jeune roi la reçut avec bienveillance et demanda aux députés ce qu'il pouvait faire pour être agréable aux Athéniens, à quoi Démocharès aurait répondu : « qu'il se fît pendre ». Le jeune Philippe aurait alors apaisé les assistants, qui témoignaient hautement leur mécontentement, en leur disant de laisser aller impuni ce Thersite. Quant aux autres ambassadeurs, il leur aurait recommandé de dire à leur retour aux Athéniens qu'il y avait plus d'orgueil à parler ainsi qu'à écouter une telle injure sans se fâcher[2]. Philippe paraît néanmoins avoir fait un mouvement en faveur des Athéniens, non pour leur complaire, mais parce que les succès de Démétrios étaient un grand danger pour la Macédoine. Il marcha sur Élatée, où il pouvait espérer trouver, maintenant qu'il apparaissait comme

[1]) PAUSAN., IX, 7, 3. Thessalonice, une fille du roi Philippe, avait été mariée à Cassandre en 316. D'après le calcul de C. MÜLLER (*Fr. Hist. Græc.* III, p. 705), Cassandre est mort en juillet 297. Pour des raisons que l'on trouvera dans l'*Appendice* du troisième volume, cet événement me paraît devoir être placé dans les premiers mois de l'année 297. Avec les matériaux que nous avons, il est impossible de préciser davantage.

[2]) SENEC., *De ira*, III, 23. Sénèque confond ce Philippe avec le père d'Alexandre, qu'il identifie, par une nouvelle méprise, avec le père d'Antigone. Il rapporte qu'on appelait Démocharès le « parrhésiaste », *ob nimiam et procacem linguam*. Si suspecte que puisse être l'anecdote, on est en droit d'accepter la situation qu'elle indique, tout aussi bien qu'on le fait avec les centaines d'anecdotes analogues racontées par Plutarque, Diogène, Athénée et autres. Le fait que Démocharès parut ainsi en qualité d'ambassadeur à la cour du jeune roi Philippe, c'est-à-dire, dans la première moitié de l'an 297, justifie ce qui a été dit plus haut (p. 536, 4).

le défenseur des Grecs contre Démétrios, un meilleur accueil que son père trois ans auparavant. Mais la phthisie l'emporta après un règne de quatre mois[1]. La royauté passa à son frère Antipater.

Cependant le roi Démétrios, avec une flotte renforcée, avait paru dans les eaux attiques : il réussit à prendre Égine ; Salamine elle-même, qui depuis 318 était séparée d'Athènes, tomba en son pouvoir. Démocharès fut envoyé de nouveau au dehors ; il conclut avec les Béotiens un traité de paix et d'alliance, et les entraîna à la lutte contre Démétrios[2]. Il se rendit auprès du roi Antipater et reçut de lui 20 talents qu'il apporta au *dêmos* à Éleusis[3].

C'est peut-être au moment où il était absent et où le peuple d'Athènes, jeunes et vieux, était dans la campagne d'Éleusis, que Lacharès commença à exécuter son plan criminel. Nous sommes à peu près sans renseignements sur les détails ; nous savons seulement qu'il chassa Démocharès de la ville[4], et qu'il fit voter une loi qui punissait de mort quiconque parlerait de

[1]) PAUSAN., IX, 7, 3. EUSEB. ARMEN., I, p. 246 ed. Schœne (dans le catalogue des *Thetaliorum reges*). Sur d'autres données, qui ne s'accordent pas avec la suite de la chronologie, voy. C. MÜLLER (*Fr. Hist. Græc.* III, p. 705).

[2]) On lit dans le décret en l'honneur de Démocharès, où l'ordre chronologique n'est pas précisément observé : καὶ ὀχυρωσαμένῳ τὴν πόλιν ἐπὶ τοῦ τετραέτους πολέμου καὶ εἰρήνην καὶ ἀγοχὰς καὶ συμμαχίαν ποιησαμένῳ πρὸς Βοιωτούς, ἀνθ' ὧν ἐξέπεσεν ὑπὸ τῶν καταλυσάντων τὸν δῆμον. Par conséquent, les Béotiens devaient, comme les Thébains peu de temps avant la bataille de Chéronée, être en état d'hostilité contre Athènes et du parti de Démétrios, tandis que Thèbes penchait probablement plutôt du côté de la Macédoine.

[3]) Il est dit, dans le décret pour Démocharès : καὶ Ἐλευσινάδε κομισαμένῳ τῷ δήμῳ καὶ ταῦτα πείσαντι ἑλέσθαι τὸν δῆμον καὶ πράξαντι καὶ φυγόντι. Immédiatement avant, il est question des présents que Démocharès a obtenus pour Athènes de la part de Lysimaque et de Ptolémée, de sorte que le πείσαντι ἑλέσθαι ne se rapporte pas simplement au cadeau d'Antipater.

[4]) Le décret porte : ἀνθ' ὧν ἐξέπεσεν ὑπὸ τῶν καταλυσάντων τὸν δῆμον. Le ἀνθ' ὧν vient immédiatement après le passage où il est dit que Démocharès a conclu la symmachie avec les Béotiens : cette alliance n'a donc pas été le seul motif, mais l'occasion prochaine de l'accusation contre Démocharès. Vu l'insuffisance des renseignements, il est impossible de se faire une idée bien nette de toute la conduite de Démocharès dans cette guerre. Nous devons en croire le témoignage de Polybe, quand il assure que Démocharès a été en tout temps et foncièrement un républicain loyal : ce qu'on peut dire de mieux en sa faveur, c'est qu'il s'est laissé duper par Lacharès.

faire la paix ou un compromis avec Démétrios[1]. Pouvait-on par hasard s'attendre à pareille chose de la part de Démocharès et de son parti? En tout cas, Lacharès avait de son côté la masse de la population, qui devait depuis longtemps trouver les fatigues de la lutte trop pénibles et désirer être sauvée à tout prix par la Macédoine; le temps du « tyran » Démétrios de Phalère était resté dans la mémoire de la populace comme un bon souvenir. Lacharès mit fin à la démocratie existante, avant que le roi Démétrios ne vînt la restaurer à sa façon; il agissait dans l'intérêt des puissances qui avaient à craindre les progrès de Démétrios; il était à la solde de la Macédoine et de la Thrace, dont les intérêts communs n'avaient fait que s'unir d'une manière plus étroite par le mariage du jeune roi Antipater avec Eurydice, la fille de Lysimaque[2].

Lacharès est rangé par les écrivains de l'antiquité parmi les plus odieux tyrans : ils l'accusent d'avoir été, plus que tous les autres, cruel envers les hommes, impie envers les dieux[3]; ils le comparent à Denys de Syracuse et le montrent, comme celui-ci, exerçant le pouvoir en forcené, appréhendant constamment la trahison et l'assassinat[4]. Son régime augmenta les souffrances de la ville pressée par l'ennemi, au point qu'il y eut contre lui des conspirations et des émeutes, qui, du reste, n'eurent pas de succès. Cependant Démétrios avait pris pied solidement sur le territoire de l'Attique; il s'était emparé d'Éleusis au sud et de Rhamnonte sur la côte orientale; de là il dévastait le territoire de la ville[5]. Comptant sur l'opinion hostile au tyran, il envoya de Salamine au Pirée des hommes de confiance, pour inviter les habitants à tenir prêtes des armes

1) Plut., *Demetr.* 34.
2) Euseb. Armen., I, 38, p. 171. Justin., XVI, 2.
3) Pausan., I, 25. On verra plus loin que l'archonte Nicias, inscrit dans le catalogue de Denys à Ol. CXXI, 1, n'est entré en fonctions qu'au printemps de 295, et que Denys cite Antiphate comme archonte de l'année précédente : par conséquent, la tyrannie de Lacharès ne peut s'être établie qu'après l'entrée en charge d'Antiphate (Ol. CXX, 4), c'est-à-dire après juillet 297. On ne saurait préciser davantage et dire si ce fut plusieurs mois après, ou seulement au printemps de 296.
4) Plut., *non posse suaviter*, 6.
5) Pausan., I, 25, 7.

pour mille hommes, et leur dire qu'il allait venir afin de combattre pour eux ; telle était la haine qu'inspirait Lacharès, que ceux du Pirée acceptèrent cette proposition et que Démétrios devint maître du port[1]. Il commença alors le blocus effectif de la ville ; un navire qui apportait du blé à Athènes fut saisi, et l'on pendit le propriétaire et le pilote. Cette sévérité détourna tous les capitaines de navires de tenter d'aborder à Athènes, aussi les provisions commençaient-elles à s'épuiser ; une mesure de sel coûtait 40 drachmes ; pour un talent, on avait à peine vingt boisseaux de blé ; la détresse était à son comble ; on mangeait de l'herbe, des racines, des insectes ; on raconte qu'un père fut presque assommé par son fils pour la possession d'un rat mort[2]. Lacharès lui-même enleva dans ce temps la parure d'or de la Pallas de Phidias et les boucliers d'or de l'architrave du Parthénon[3], et néanmoins il était forcé de se contenter pour sa propre table de misérables baies sauvages[4]. Enfin les Athéniens virent de l'Acropole apparaître près d'Égine une flotte de 150 voiles que Ptolémée envoyait à leur secours. Mais déjà Démétrios avait reçu des renforts de Cypre et de Péloponnèse ; aussitôt que ses 300 vaisseaux se montrèrent sur la mer, la flotte égyptienne, le dernier espoir des Athéniens, s'éloigna[5].

[1]) Polyæn., IV, 7, 5. Il n'est guère possible d'interpréter autrement ce passage. L'auteur insinue que Démétrios trompa les gens du Pirée; mais c'est là, ce semble, une finesse inventée après coup: οἱ μὲν πιστεύσαντες ἔπεμψαν· ὁ δὲ λαβὼν καὶ ὁπλισάμενος αὐτοὺς ἐπολιόρκει τοὺς πέμψαντας.

[2]) Plut., *Demetr.* 34.

[3]) Pausan., I, 25, 7 : 29, 16. Plut., *De Isid. et Osir.* p. 379.

[4]) Ce détail est fourni par le comique Démétrios (ap. Athen., IX, p. 405).

[5]) Plut., *Demetr.* 34. Dans la liste d'archontes dressée par Denys (*De Dinarch.* 9), les noms énumérés après Euctémon — que nous pouvons placer en 299/8 (Ol. CXX, 2) — sont : Mnésidémos, Antiphate, Nicias, Nicostratos, Olympiodoros, Philippos, ce dernier en Ol. CXXII, 1. On trouve dans les inscriptions un archonte Nicias (C. I. Attic., II, n° 299) désigné par la formule ἐπὶ Νικίου ἄρχοντος ὕστερον, tandis qu'un autre Nicias (C. I. Attic., II, n° 316), à une date postérieure (probablement Ol. CXXIV, 4), est nommé avec la mention ἐπὶ Νικίου ἄρχοντος Ὀτρυνέως. On voit par Plutarque (*ibid.*)— et l'inscription citée plus loin (p. 542, 2) confirme son dire,— que Lacharès, une fois tyran, n'avait pas fait comme jadis les Pisistratides; au lieu de conserver la constitution démocratique, il avait supprimé formellement la démocratie. Comme l'inscription n° 299 est datée du 16 Munychion, du septième

Licharès désespéra de pouvoir tenir plus longtemps et résolut de chercher son salut dans la fuite: habillé en paysan, le visage couvert de suie et portant sur le dos une charge de fumier, il se glissa par une des portes de l'enceinte de la ville, se jeta ensuite sur un cheval et partit au galop, les poches pleines de dariques. Des cavaliers de la cavalerie légère de Démétrios furent bientôt à ses trousses: le fugitif jeta quelques pièces d'or, et les cavaliers descendirent de cheval pour les ramasser; grâce à ce jeu, qu'il renouvela plusieurs fois, Lacharès réussit à passer la frontière de Béotie[1].

Aussitôt que le tyran fut parti, les Athéniens, en proie à une misère indescriptible, se hâtèrent d'envoyer à Démétrios des ambassadeurs pour se rendre à discrétion, bien qu'ils n'eussent sans doute que peu à espérer de lui[2]. Démétrios fit son entrée dans la ville, et ordonna au peuple de se rassembler au théâtre; il fit entourer la scène de ses troupes, puis il monta lui-même

jour de la quatrième prytanie, nous sommes forcés d'en conclure que, durant la majeure partie de cette année 296/5 (Ol. CXXI, 1), il n'y a pas eu de prytanie, par conséquent, pas de séance du Conseil des Six-Cents. Que Lacharès ait établi un régime oligarchique ou qu'il ait été un despote militaire, toujours est-il qu'à la fin, sous la double pression du siège fait par Démétrios et de la disette dans la ville, il a dû se produire contre lui un mouvement devant lequel il a pris la fuite, peut-être un mouvement dirigé par le stratège Phædros, car il est dit de ce personnage, dans un décret honorifique (C. I. Attic., II, n° 331): καὶ ἐπὶ Νικίου ἄρχοντος στρατηγὸς ὑπὸ τοῦ δήμου χειροτονηθεὶς ἐπὶ τὴν παρασκευὴν δὶς πάντων ὧν προσῆκεν ἐπεμελήθη καλῶς καὶ φιλοτιμῶς. Si ces conjectures sont exactes, la chute de Lacharès a eu lieu au printemps de 295. Pour plus amples détails, voy. l'*Appendice*.

1) Polyæn., III, 7, 1. Polyænos emploie ici l'expression étrange de Δαρεικοὺς χρυσοῦς. Pausanias (I, 25, 5) assure que Lacharès emporta jusqu'au manteau d'or de la Vierge. Cf. Ad. Michaelis, *Parthenon*, p. 44.

2) Le décret honorifique inséré au C. I. Attic., II, n° 300 montre que Ἡρόδωρος Φ[...]κηνος a rendu de grands services, dans l'entourage de Démétrios, en poussant à la conclusion de la paix : ἀπο]φαίνουσι δὲ αὐτὸν καὶ [οἱ πρεσβεῖς οἱ] πεμφθέντες ὑπὲρ τῆς ε[ἰρήνης πρὸς τὸ]ν βασιλέα Δημήτριον σ[υναγωνίσθα]ι τῷ δήμῳ εἰς τὸ συντ[ελεσθῆναι τὴν] τε φιλίαν τὴν πρός τὸν [βασιλέα Δημήτριον] καὶ ὅπως ἂν ὁ δῆμο[ς ἀπαλλαγείη το]ῦ πολέμου τὴν ταχίστ[ην καὶ κομισαμέ]νος τὸ ἄστυ δημοκρατ[ίαν ἔχοι ἀπολαβ]ών. Ce décret est daté de l'archontat de Nicostratos, 5 Élaphébolion, vers la fin de mars 294 : par conséquent, il est certain que Nicostratos a été archonte immédiatement après Nicias.

3) Plutarque (*Demetr*. 34) dit : ὥσπερ οἱ τραγῳδοὶ διὰ τῶν ἄνω παρόδων. Il rapporte le fait immédiatement après la fuite de Lacharès. Pausanias, au contraire, (I, 25, 7) : τότε παραυτίκα μετὰ τὴν Λαχάρους φυγὴν οὐκ ἀπέδωκέ σφισι τὸν Πειραιᾶ, καὶ ὕστερον πολέμῳ κρατήσας ἐσήγαγεν ἐς αὐτὸ φρουρὰν τὸ ἄστυ

sur le *logeion* et commença à parler : sans colère et sans menaces, avec douceur et indulgence, il leur exposa ce qu'il avait fait pour eux et ce qu'ils avaient fait pour lui; mais tel était son amour pour Athènes qu'il leur pardonnait encore aujourd'hui; il n'était venu que pour délivrer la ville de la tyrannie et croyait qu'il était plus digne de lui de pardonner que de punir; il rétablissait à l'avenir les autorités qui étaient les plus chères au peuple[1]; pour mettre fin à la famine, il faisait don aux Athéniens de 100,000 boisseaux de blé. A ce propos, dit-on, il lui échappa une expression incorrecte, qui provoqua une rectification de la part des citoyens assis sur les gradins; on assure que Démétrios remercia en riant et promit pour cette leçon 5,000 boisseaux de plus[2]. Cette scène, très inattendue, il faut en convenir, mit le peuple hors de lui; les Athéniens criaient et applaudissaient avec une fureur digne des bacchantes; ils se jetaient dans les bras les uns des autres en pleurant de joie; dans toutes les rues et sur les places se répétaient ces cris et ces louanges; à la tribune, on combla à l'envi Démétrios d'éloges et d'honneurs, mais Démoclide surpassa tous les orateurs en proposant de conjurer Démétrios d'accepter Munychie et le Pirée comme un don du peuple athénien[3]. Démétrios accepta et garda les deux ports.

Nous avons mentionné plus haut un renseignement d'après lequel Samarie aurait été détruite par Démétrios; cet événement est placé par les chronographes anciens dans l'année 297 ou 296. Nous ne pouvons plus savoir comment la guerre s'était allumée dans cette région; il est possible que l'Égyptien, voyant Démétrios complètement absorbé dans la guerre de quatre ans, ait fait les premières tentatives pour tirer à lui la Cœlé-Syrie, et que Démétrios ait donné l'ordre de détruire

τὸ Μουσεῖον καλούμενον τειχίσας. Il ne dit pas que cela se soit passé l'année suivante; il ne dit pas non plus que, comme on serait tenté de le supposer d'après le décret en l'honneur d'Hérodoros cité dans la note précédente, l'expédition contre Sparte (voy. ci-dessous) ait précédé la paix avec Athènes.

[1]) καὶ κατέστησεν ἀρχὰς, αἳ μάλιστα τῷ δήμῳ προσφιλεῖς ἦσαν (PLUT., *ibid.*).

[2]) PLUT., *Apophth.* s. v. *Demetrius*.

[3]) PLUT., *Demetr.* 34. PAUSAN., I, 25, 6. Naturellement, la proposition était de pure forme, attendu que Démétrios occupait les deux places.

plutôt Samarie que de la laisser tomber dans les mains de l'Égyptien. Il n'est pas douteux que Séleucos n'ait été bien vite sur les lieux pour s'approprier ce que Démétrios abandonnait[1]. La prise d'Athènes était un événement grave pour ces rois, non moins que pour la Macédoine et la Thrace; Démétrios avait préféré abandonner la Cœlé-Syrie plutôt que de renoncer à la conquête ou à la délivrance d'Athènes. Si donc on ne voulait pas le laisser devenir trop puissant, il fallait se hâter de lui barrer le chemin en Grèce.

Ptolémée n'avait pas pu, avec sa flotte, faire lever le siège d'Athènes, mais il avait encore en main une arme avec laquelle il pouvait faire une blessure plus profonde à son audacieux adversaire. A sa cour vivait toujours Pyrrhos d'Épire; les manières habiles et chevaleresques du prince lui avaient conquis la faveur des dames de la famille royale, et Bérénice, qui parmi toutes avait le plus d'influence sur Ptolémée, était tout-à-fait engouée de lui; ce fut certainement grâce à elle que Ptolémée lui donna pour épouse Antigone, fille de cette princesse et sœur du prince Magas de Cyrène. A partir de ce moment, elle travailla à lui procurer les moyens et l'occasion de rentrer dans ses États héréditaires. Néoptolémos y était devenu odieux à cause de la dureté de son gouvernement; les désordres en Grèce, les rapides changements de souverain en Macédoine, lui ouvraient les plus belles perspectives, et l'âme de ce prince, audacieux et habile guerrier, était affamée d'exploits et de gloire. Ptolémée, de son côté, devait se hâter de fonder en Europe une puissance capable de s'opposer à celle de Démétrios : la Macédoine était entre les mains d'un enfant; Lysimaque était trop préoccupé de son intérêt et de celui de son gendre, intérêt qui ne s'accordait pas partout avec celui du royaume égyptien et auquel Ptolémée ne pouvait opposer qu'une influence acquise par les fiançailles de sa fille Lysandra avec le jeune prince macédonien Alexandre, frère cadet de Philippe. Sans doute, Pyrrhos avait été envoyé à Alexandrie

[1]) Dans les négociations qui eurent lieu plus tard au sujet de la Cœlé-Syrie (Polyb., V, 67), les plénipotentiaires syriens allèguent comme un titre de propriété absolument sûr et légal τὴν δὲ πρώτην Ἀντιγόνου τοῦ μονοφθάλμου κατάληψιν καὶ τὴν Σελεύκου δυναστείαν τῶν τόπων τούτων.

comme otage; mais ou bien il s'était produit, au cours des événements, un différend que l'on pouvait regarder comme une violation du traité de la part de Démétrios, ou peut-être Démétrios considéra-t-il lui-même comme telle l'envoi de la flotte égyptienne en Attique. Quoi qu'il en soit, Pyrrhos se rendit en Épire, soutenu par l'argent et les troupes de Ptolémée ; de peur que le roi Néoptolémos ne s'adressât à quelque puissance étrangère pour demander des secours, il conclut avec lui un traité, d'après lequel ils devaient gouverner en commun[1]. Pour le moment, il ne pouvait pas encore chercher querelle à Démétrios. Afin de trouver tout de suite des forces à opposer à ce dernier, Ptolémée semble s'être mis en rapport avec Sparte: on ne comprendrait pas autrement que cet État, qui depuis la défaite de 330 était complètement impuissant et n'avait plus paru sur la scène politique, eût osé maintenant se risquer dans une lutte avec Démétrios et la continuer pendant des années. Les Spartiates, sous le commandement de leur roi Archidamos, doivent s'être mis les premiers en campagne et avoir commencé la guerre[2], car Démétrios, parti d'Athènes contre eux, les trouva déjà en Arcadie, non loin de Mantinée. Au sud-ouest de la ville, le Lycée, couvert de forêts, séparait les armées. Les troupes de Démétrios n'étaient pas peu en souci: n'étant pas encore familiarisées avec les chemins creux, elles devaient craindre que les Spartiates, couverts par l'ombre des forêts de la montagne, ne réussissent à les surprendre et à les tourner. Il faisait un temps horrible; le vent du nord soufflait avec fureur: Démétrios, qui occupait le côté septentrional de la montagne, donna l'ordre de mettre le feu à la

[1]) PLUT., *Pyrrh*. 5. A ce moment, le mariage de Pyrrhos avec Lanassa, fille d'Agathocle, était déjà chose convenue (Λάνασσαν τὴν θυγατέρα λέγων πέμπειν πρὸς τὴν Ἤπειρον ἐπὶ τὸν γάμον στόλῳ κεκοσμημένην βασιλικῷ. DIODOR., XXI, 4. *Exc. Hœsch.* p. 151 sqq.). Comme, dans un fragment qui se trouve à la suite dans la même série d'extraits, il est question du consul Fabius, on voit que, suivant la manière de compter de Diodore, Pyrrhos est revenu dès l'année de Q. Fabius Maximus Rullianus V et de P. Decius Mus IV, c'est-à-dire en 296. Peut-être ramenait-il les 150 navires qui s'étaient montrés devant Athènes.

[2]) C'est ici probablement que se place l'attaque de Démétrios contre Argos, fait mentionné par Athénée (X, p. 415). Argos doit avoir été poussée à la défection par les Spartiates.

forêt ; l'incendie se répandit avec une violence terrible et força les Spartiates à se retirer en toute hâte[1]. Démétrios les suivit sur les routes découvertes ; sans qu'il y eût de combat en forme, les Spartiates reculèrent comme des vaincus jusque dans le voisinage de leur ville, et, comme elle n'avait jusque-là que les murs élevés en 317 contre Polysperchon, ils la fortifièrent en toute hâte avec des fossés, des retranchements et des palissades[2]. Démétrios les suivit encore ; on en vint aux mains dans la vallée de l'Eurotas : les Lacédémoniens furent battus, perdant 500 morts et 200 blessés ; il semblait que la ville elle-même allait tomber entre les mains de l'ennemi, car elle ne pouvait opposer une grande résistance[3].

Rarement la fortune a fait passer un prince par d'aussi étranges vicissitudes que Démétrios ; en ce moment même, où il est sur le point d'achever la conquête du Péloponnèse par la prise de Sparte, il venait de perdre tout ce qu'il possédait en dehors de la Grèce. Les villes de l'Asie qui étaient encore en sa possession, notamment Éphèse[4], Lysimaque s'en était em-

[1]) Polyæn., IV, 7, 9.
[2]) Pausan., I, 13, 6. VIII, 8, 5. Justin., XIV, 5, 6.
[3]) Plut., *Demetr.* 35.
[4]) C'est ici probablement qu'il faut placer l'indication fournie par les auteurs, à savoir que Lysimaque, après avoir pris la ville, fort endommagée par des pluies torrentielles et des débordements de torrents, la reconstruisit sur un emplacement plus favorable et l'appela du nom de son épouse (Steph. Byz., s. v. Ἔφεσος), ou, ce qui est moins vraisemblable, du nom de sa fille (Eustath. et Dionys. Perieget. 423) Arsinoé (cf. Strab., XIV, p. 640). Peut-être cependant le fait n'eut-il lieu qu'en 287, année où la ville fut prise une seconde fois. Du moins, les monnaies de Lysimaque citées par Cadalvene (*Recueil de médailles grecques*, p. 31) portent encore le nom d'Éphèse, tandis que d'autres, sur lesquelles on voit l'abeille d'Éphèse, portent au lieu de ΕΦ la légende ΑΡΣΙ, et, au revers, la tête de femme voilée que l'on considère comme étant celle d'Arsinoé (C. Müller, *Münzen des Lysimachos*, p. 80. Imhoof-Blumer in von Sallets *Zeitschrift für Numism.* III, p. 323). Le nom d'Arsinoé tomba de nouveau en désuétude après la mort de Lysimaque. Il semble bien aussi que, depuis « l'infortune » de Démétrios, le sanctuaire de Samothrace accepta volontiers la protection de Lysimaque. Il est possible que de cette époque datent et l'Ἀρσινοεῖον dédié par son épouse, l'Égyptienne Arsinoé, avec l'inscription qu'y a trouvée Conze-Benndorf, et le décret où l'île rend grâce à Lysimaque pour la protection accordée par lui aux pèlerins qui se rendent « auprès des grands dieux de Samothrace », ainsi que contre les brigands et impies ἐπιχειρήσαντας συλῆσαι τὰ ἀναθήματα τὰ ἀνατιθέντα ὑπὸ τῶν βασιλέων καὶ ὑπὸ τῶν ἄλλων Ἑλλήνων, etc. (d'après la restitution de Sauppe, *Samothrake*, II, p. 85).

paré ; Séleucos avait occupé les provinces de Cilicie et de Phénicie[1] ; Ptolémée avait pris possession de l'île de Cypre, sauf la ville de Salamine, où la noble Phila était assiégée avec les enfants de Démétrios[2]. De la Macédoine, où une lutte s'était déclarée entre les fils de Cassandre, on avait appelé Démétrios au secours : occupé de sa guerre contre Sparte, il n'avait pas pu se rendre tout de suite à l'invitation ; il apprit alors que Pyrrhos l'avait prévenu, qu'il avait pris pour lui une partie du pays, et qu'il était occupé à négocier un traité de paix. Si cette paix était signée, toutes les perspectives d'intervention en Macédoine qui s'offraient à Démétrios se fermaient. Sauver ses possessions d'outre-mer était désormais pour lui chose impossible ; cela lui aurait coûté la possession de la Grèce à peine conquise, c'est-à-dire ce qui devait lui servir à fonder une puissance en Europe. Il courut donc pour sauver de ce côté ce qui pouvait encore être sauvé ; il fallait avant tout songer à la Macédoine. Sa retraite à travers la Laconie ressembla à une fuite ; les Spartiates, sortis de leur ville, le poursuivirent et blessèrent beaucoup de soldats de son

[1]) Ceci ne se trouve pas dans Plutarque (*loc. cit.*), et Pausanias (I, 6, 8) dit même le contraire; mais le cours ultérieur des événements en fournit la preuve indubitable. En ce qui concerne la Palestine, on trouve une confirmation analogue du fait dans la mesure adoptée par Séleucos par suite de cette prise de possession, je veux dire la déportation d'une quantité de Juifs qui furent transplantés à Antioche et dans d'autres villes (cf. JOSEPH., *Antiq. Jud.* XII, 3. *Contra Apion*. II. EUSEB , II, p. 118 éd. Schœne : *Seleucus in urbibus quas exstruxit Judæos collocavit*, etc.). Eusèbe place le fait en l'an d'Abraham 1726; S. Jérôme, en 1727; tous deux, en Ol. CXXII, 3. Les Juifs restés sous le gouvernement de leurs grands-prêtres payèrent à Séleucos un tribut annuel de 300 talents d'argent (SEVER. SULPIC., *Hist. Sacr.* II, 17).

[2]) C'est peut-être à cet événement que fait allusion le décret des Samiens cité par C. CURTIUS (*Urkunden zur Geschichte von Samos* [Weseler Programm, 1873, p. 5]). Le décret est rendu en l'honneur de Δήμαρχος Τάρωνος Λύκιος, lequel s'est montré secourable aux exilés Samiens, καὶ νῦν διατρίβων παρὰ τῇ βασιλίσσῃ Φίλᾳ καὶ τεταγμένος ἐπὶ τῆς φυλακῆς εὔνουν καὶ πρόθυμον ἑαυτὸν παρέχεται εἰς τὰς τοῦ δήμου χρείας. Si la reine était assiégée à Salamine, on comprendrait que Démarchos fût auprès d'elle au lieu d'être à son poste à Samos : il résulterait en même temps de ce document que Démétrios, peut-être dans son expédition de 302, avait conquis Samos, y avait placé une garnison sous les ordres de Démarchos, et qu'il avait perdu la possession de l'île en perdant la bataille d'Ipsos.

arrière-garde. Démétrios franchit à la hâte un défilé, puis il y fit réunir toutes ses voitures de bagages et y mit le feu ; la flamme arrêta les poursuivants assez longtemps pour que sa colonne de marche eût pris une avance suffisante[1]. Après cela, il traversa en hâte l'Arcadie, franchit l'Isthme et marcha vers la Béotie : il envoya à la Ligue béotienne, qui lui était hostile, un héraut pour lui déclarer la guerre ; le lendemain du jour où le héraut avait remis la lettre de son maître aux béotarques à Orchomène, Démétrios était déjà à Chéronée ; les Béotiens durent céder[2]. Thèbes seule, paraît-il, lui résista : c'est là que s'était réfugié Lacharès. Démétrios ne voulut pas prendre le temps d'assiéger la ville ; ce qui se passait en Macédoine l'obligeait à se hâter, car la paix de Pyrrhos n'était pas encore jurée[3].

Pyrrhos s'était engagé à régner en commun avec le roi Néoptolémos. Mais bientôt cet accord fut troublé ; ce que disent là-dessus les auteurs, encore que sommaire et de tour anecdotique, nous donne cependant une idée des affaires molosses. Néoptolémos était détesté des Épirotes, et le jeune et ambitieux Pyrrhos se trouvait partout gêné et entravé par son co-régent. Selon une vieille coutume, les rois se réunissaient tous les ans avec leurs sujets dans la localité molosse de Passaron : ils offraient un sacrifice à Zeus Areios, juraient de régner conformément aux lois, et en échange recevaient du peuple le serment de conserver la royauté selon les lois des ancêtres. Les deux rois arrivèrent aussi cette fois avec leurs amis, sacrifièrent et jurèrent, donnèrent et reçurent des présents : parmi tous les autres, Gélon, un fidèle partisan de Néoptolémos, se montra très assidu auprès de Pyrrhos, et lui fit cadeau de deux attelages de beaux bœufs de labour. Myrtillos, l'échanson du roi, était là et pria le roi de lui faire cadeau des taureaux : comme le roi les donna à un autre, il s'en alla tout irrité. Gélon s'approcha de lui et l'invita à venir avec lui dans sa ferme ; la vue du beau jeune homme l'avait ravi, et il aurait tout fait

[1]) POLYÆN. IV, 7, 10.
[2]) POLYÆN., IV, 7, 11. — ἐγένοντο συμβάσεις μέτριαι περὶ φιλίας (PLUT., *Demetr.* 39).
[3]) POLYÆN., III, 7, 2.

pour obtenir sa faveur. Ils se mirent à boire ensemble, et Gélon, ivre de vin et d'amour, lui dit : « N'es-tu pas offensé cruellement? Il est odieux à tous, délivrons le peuple : n'est-ce pas toi qui lui présente le vin? » Myrtillos feignit de consentir à tout, mais, le repas fini, il confia à Pyrrhos ce qui s'était passé ; celui-ci le loua et lui ordonna de conseiller à Gélon de mettre dans la confidence le grand échanson[1], afin d'avoir plus de témoins. Gélon, de son côté, rapporta tout à son maître ; bientôt, espérait-il, l'acte serait accompli. Néoptolémos ne put cacher sa joie ; il confia tout à ses amis, et, étant invité chez sa sœur Cadmeia, il lui en parla aussi. Il croyait n'être entendu de personne ; il n'y avait en effet d'autre témoin que la femme de Samon, lequel était préposé aux troupeaux et aux pâturages de Néoptolémos : elle était au lit ; elle tourna son visage vers la muraille et feignit de dormir, mais elle entendit tout. Le lendemain, elle alla trouver la reine Antigone et lui découvrit ce qu'elle avait appris : celle-ci rapporta la chose à son époux. Pyrrhos commanda pour le moment le silence. Les principaux des Épirotes lui étaient dévoués : à plusieurs reprises, ils l'avaient engagé à ne pas se contenter d'une part de la royauté, mais à unifier le royaume dont il était l'héritier et auquel il était appelé par le droit aussi bien que par son génie audacieux et par son talent de général. Il avait maintenant une autre considération à faire valoir ; c'est que sa propre sûreté demandait qu'il agît sans retard contre Néoptolémos, avant que ses projets homicides ne se réalisassent. Il l'invita à un festin, à propos d'un sacrifice, et le fit assassiner à table[2]. C'est ainsi que le royaume molosse se trouva de nouveau unifié et dans la main du prince qui devait porter le plus haut sa gloire.

L'événement que nous venons de raconter montre bien le caractère patriarcal et rustique de la civilisation du pays, et combien elle est en arrière sur la culture de l'époque, sa politesse à la cour et dans les camps. Avec Pyrrhos, une nouvelle

[1]) τὸν ἀρχιοινοχόον (Plut., *Pyrrh.* 5). Cf. Plut., *Alex.* 74. C. I. Græc., II, Add. 1793 b.
[2]) Plut., *Pyrrh.* 5.

vie semble s'introduire dans le pays : dans son entourage, il y a un grand échanson, une des nombreuses charges que nous voyons à la cour d'Alexandrie ; comme en Égypte, il a près de lui des « amis », des « gardes du corps ». Il partage avec les autres rois la passion de fonder de nouvelles villes ; en l'honneur de sa belle-mère, il construit la ville de Bérénice sur la Chersonèse épirote. Son éducation personnelle est essentiellement celle d'un soldat ; il a poussé très loin l'art et les sciences de la guerre, comme le montrent ses écrits théoriques sur la tactique. Hannibal l'a appelé le plus grand de tous les généraux, et l'on prétend que le vieil Antigone, à qui l'on demandait quel était à ses yeux le plus grand capitaine, répondit : « C'est Pyrrhos, quand il sera plus âgé ». Il était dans son caractère d'être plus apte à livrer des batailles qu'à s'occuper des innombrables soins du quartier général[1]. Il était téméraire, violent, brusque dans ses résolutions, passant promptement, au moment du danger, à d'autres moyens et à d'autres buts ; surtout il allait toujours en avant. Il aimait à s'entendre appeler « l'aigle ». Son extérieur était celui d'un homme de guerre : son regard ferme inspirait la terreur ; ses dents supérieures, adhérentes les unes aux autres, lui donnaient un air farouche ; son pas, qui semblait enfoncer le sol, la vivacité de ses mouvements, toute l'attitude de son corps rappelait l'Alexandre des batailles[2] ; toutefois, il n'avait pas moins de bonté et de douceur quand il s'agissait de gagner les cœurs, et il savait par ce charme attirer à lui les peuples étrangers et leur donner le désir de l'avoir pour roi. Il s'inquiétait moins de ce qui était une fois acquis, et il ne s'efforçait jamais de s'attacher les partisans qu'il avait gagnés. Les parvenus qui de son temps avaient rang de prince étaient entourés de flatteurs et de courtisans ; Pyrrhos avait des amis et s'efforçait de gagner le cœur des hommes distingués : les autres avaient dans leur propre famille des ennemis mortels, et des traîtres à leur cour et dans leur armée ; la vie domestique de Pyrrhos était

[1]) *Pyrrhus unicus bellandi artifex magisque in prœlio quam in bello bonus* (Liv. ap. Serv., *Æn.* I [ms. Fuldensis]). — *Stolidum genus Æacidarum, Bellipotentes magis quam sapientipotentes* (Enn. ap. Cic., *Divin.* II, 56).

[2]) Lucian., *Adv. indoct.* 2.

heureuse et la fidélité de ses Épirotes inviolable. Lorsqu'il apprit à connaître les Romains et qu'il les vit supérieurs à tout ce qu'il avait pu se figurer d'un peuple de son temps, il oublia que la guerre faisait d'eux ses ennemis; passionné pour eux, il avait cru qu'il pourrait les gagner en donnant ouvertement une expression aux sentiments de son cœur. Et ce roi chevaleresque, que les destins changeants ont depuis sa jeunesse ballotté dans tous les sens, dont le danger et le malheur ont de bonne heure trempé le caractère, est maintenant le seul maître et seigneur d'un peuple qui l'admire et d'un pays qui, voisin des désordres de la Grèce et de la Macédoine, est situé de manière à lui permettre d'étendre sa puissance sur l'une et sur l'autre. L'occasion ne tarda pas à se présenter[1].

En Macédoine, depuis la mort du jeune roi Philippe, il régnait un épouvantable désarroi dans la maison de Cassandre. Son deuxième fils, Antipater, avait obtenu la couronne. A peine sorti de l'enfance, il devait être encore, avec son frère Alexandre, sous la tutelle de leur mère Thessalonice, la fille du grand Philippe : ils étaient déjà mariés, l'aîné, Antipater, avec Eurydice, fille de Lysimaque, Alexandre avec Lysandra[2], fille de Ptolémée. Bientôt la jalousie et la discorde se mirent entre les jeunes frères : Antipater[3] se plaignait que sa mère cherchait à avantager son favori Alexandre[4] et à lui faire

[1]) C'est vers cette époque, à ce qu'il semble, que Pyrrhos acquit Corcyre en épousant Lanassa, la fille d'Agathocle (Diodor., XXI, 4. *Exc. Hœsch.*, p. 151). Corcyre devait être la dot de Lanassa, car on voit que Pyrrhos s'y retire (Plut., *Pyrrh.* 10. Voy. ci-dessous). Évidemment, Ptolémée devait encourager cette alliance, afin que le représentant de sa cause en Grèce accrût d'autant sa puissance, et Agathocle était trop occupé avec ses luttes en Italie pour accorder aux affaires de Grèce toute l'attention qu'avait dû souhaiter Ptolémée en lui donnant sa fille.

[2]) Syncell. ap. Müller, *Fr. Hist. Græc.* III, p. 695. Porphyr. ap. Euseb., I, p. 232 éd. Schœne. On a fait observer plus haut (p. 526, 2) que c'était une fille d'Eurydice, la sœur de Cassandre.

[3]) D'après Pausanias (IX, 7, 3), Alexandre est le plus jeune fils de Cassandre, et c'est ce que semble indiquer également l'expression d'Eusèbe (I, p. 232) : Ἀντίπατρος δὲ Ἀλεξάνδρῳ τῷ παιδὶ συμπράττουσαν etc. Cependant, le même Eusèbe appelle quelques lignes plus loin Antipater τὸν νεώτερον ἀδελφόν.

[4]) Justin (XVI, 1) dit : *quod post mortem mariti in divisione inter fratres regni propensior fuisse Alexandro videbatur.* Ce partage paraît bien incroyable, et nul autre écrivain n'en parle. Plutarque (*Demetr.* 36) : dit πρὸς ἀλλήλους ἐστασίαζον ; Eusèbe (*loc. cit.*) : τὴν μητέρα.. συμπράττουσαν Ἀλεξάνδρῳ

avoir l'empire tout entier; il assassina sa mère, le dernier rejeton de la race du roi Philippe. C'était à peu près au commencement de l'année 295. Alexandre se sauva par la fuite; il se tourna vers Démétrios pour lui demander son assistance, mais celui-ci était encore absorbé par les affaires helléniques. Alexandre s'enfuit alors en Épire. Pyrrhos lui promit du secours, mais réclama en retour les provinces de Tymphæa et Parauæa, dans l'ancienne Macédoine, et, parmi les nouvelles conquêtes macédoniennes, l'Acarnanie, l'Amphilochie et Ambracie, la plus grande des villes grecques de cette région[1]. Alexandre y consentit, et Pyrrhos occupa les pays cédés, comme il avait occupé Corcyre, acquise par son mariage avec Lanassa de Syracuse[2]; son royaume s'étendait alors de l'Achéloos aux monts Cérauniens. Il se mit ensuite en marche avec une armée, pour ramener Alexandre en Macédoine: Antipater s'enfuit avec son épouse en Thrace, pour demander assistance à son beau-père Lysimaque. En guerre avec les Gètes, Lysimaque ne put lui accorder de secours; il désirait à tout prix voir la paix rétablie avant que Démétrios n'intervînt. Alexandre fut aisément gagné, mais comment arrêter le jeune « aigle » dans son essor? Lysimaque espéra y arriver par une supercherie originale; il écrivit à Pyrrhos, sous le nom de Ptolémée, une fausse lettre dans laquelle il l'invitait à renoncer à cette guerre moyennant trois cents talents qu'Antipater lui paierait. Pyrrhos reconnut aussitôt la supercherie, car, au lieu du salut habituel de Ptolémée: « le père à son fils », la lettre portait: « le roi Ptolémée au roi Pyrrhos, salut ». Quelque irrité que fût Pyrrhos de cette tromperie de Lysimaque, il conclut la paix. Les trois rois se rencontrèrent pour la jurer;

περὶ τῆς βασιλείας: Pausanias (*loc. cit.*): Ἀλεξάνδρῳ νέμειν πλέον εὐνοίας αἰτιασάμενος. De même, dans l'ambassade sus-mentionnée de Démocharès, il n'est pas question d'un autre roi qu'Antipater.

1) τήν τε Στυμφαίαν καὶ τὴν Παραυαίαν (vulg. καὶ τὴν παραλίαν) τῆς Μακεδονίας (Plut., *Pyrrh.* 6), d'après la correction de Niebuhr [III, 536]. La situation de la contrée résulte d'un texte d'Arrien (I, 7, 5): la Tymphæa est la région des sources de l'Aoos, et l'Arachthos (Arta) arrose dans son cours supérieur la Parauæa.

2) D'après Pausanias (I, 11, 6), Pyrrhos se serait emparé de Corcyre par la force des armes, ἄλλοις ὁρμητήριον ἐφ' αὐτὸν οὐκ ἐθέλων εἶναι.

on amena comme victimes un taureau, un bélier et un bouc, mais le taureau tomba avant d'être atteint par la hache; les autres se mirent à rire, mais le devin Théodotos déconseilla la paix à son maître Pyrrhos, car ce signe indiquait, d'après lui, que l'un des trois rois mourrait : c'est pourquoi Pyrrhos ne jura pas la paix [1]. Voilà ce qu'on raconte : Pyrrhos avait sans doute de bonnes raisons pour prendre prétexte de ce signe des dieux et garder les mains libres. Les deux frères paraissent s'être partagé la Macédoine ou l'avoir possédée en commun [2].

C'est en ce moment que Démétrios arrivait de la Grèce avec son armée. Avec quel plaisir Alexandre se serait vu débarrassé de ce sauveur, qu'il avait appelé lui-même quelques mois auparavant! Il avait payé assez cher les secours du Molosse; maintenant qu'il était en paix avec son frère, une nouvelle guerre ne pouvait amener que de nouvelles pertes. Déjà Démétrios était en Thessalie, au delà des Thermopyles; le jeune roi courut au devant de lui jusqu'à Dion, à la frontière méridionale de ses États, et le reçut là avec les plus grands honneurs : il remercia les dieux de ce que le différend avec son frère fût aplani, et assura le roi qu'il n'avait plus besoin du secours qu'il était venu lui apporter. Les politesses réciproques dissimulaient à peine chez Alexandre une inquiète méfiance, chez Démétrios le dépit de voir ses espérances trompées. Invité par Alexandre à un festin, Démétrios apprit d'un jeune homme qu'on en voulait à sa vie, et qu'il devait être assassiné pendant le repas. Démétrios résolut cependant de s'y rendre : il ordonna à ses capitaines de faire prendre les armes à ses soldats;

[1]) PLUT., *Pyrrh.* 6.

[2]) Diodore (XXI, 7. *Exc. Hœsch.* p. 491) dit que Démétrios, οὐ βουλόμενος σύνεδρον τῇ βασιλείᾳ, mit à mort Antipater. L'expression σύνεδρον fournit la preuve de ce qui est avancé ci-dessus. Justin (XVI, 1) parle aussi de *inchoatam inter fratres reconciliationem*. Il y a certainement une erreur dans le texte de l'Eusèbe arménien (I, 38, p. 171 éd. Mai): *Alexander autem uxore ducta Lysandra Ptolemæi, coorto sibi bello cum minore fratre Ptolemæo, auxil'atorem invocavit Demetrium.* D'après AUCHER (p. 328), le texte arménien omet le nom de Ptolémée dans le second membre de phrase, et PETERMANN dit également (p. 231, n° 7): *nec ego vidi in exemplari Venetiis asservato.*

ensuite, il se rendit au lieu du festin avec les pages royaux et les emmena avec lui dans la salle, en leur ordonnant d'y rester jusqu'à ce qu'il se levât de table. Alexandre avait une suite moins nombreuse, et n'osa pas à exécuter ce qu'il avait projeté. Démétrios se leva bientôt de table, disant qu'il n'était pas en état de boire davantage. Le lendemain, il donna l'ordre du départ : différentes nouvelles, disait-il, le forçaient à s'en retourner; il priait Alexandre de ne pas mal interpréter son prompt départ ; il espérait avoir une autre fois plus de loisir et rester plus longtemps auprès de lui. Le jeune roi exprima sa joie de ce que Démétrios le quittait spontanément et sans rancune, et lui demanda de lui accorder l'honneur de l'accompagner en Thessalie avec son armée : son dessein était, en feignant la confiance et en restant avec Démétrios au milieu de son armée, de trouver plus sûrement l'occasion d'exécuter son plan. Démétrios le prévint. Arrivés à Larissa, il invita Alexandre à sa table : tout-à-coup Démétrios se lève; Alexandre craignant que ce ne soit un signal, se lève avec lui et suit Démétrios sur les talons jusqu'à la porte. En sortant, Démétrios crie à ses gardes : « Frappez celui qui me suit! » et il sort ; c'est en vain que la suite d'Alexandre cherche à le sauver, elle est massacrée avec lui. En mourant, le jeune roi regretta avec imprécations de n'avoir pas vécu jusqu'au lendemain ; c'est Démétrios qui aurait été étendu là à sa place[1].

La nuit qui suivit fut une nuit d'agitation et de trouble; les Macédoniens qui étaient venus avec le jeune roi[2] craignaient que Démétrios ne les fît aussi massacrer. Le lendemain matin, le roi leur fit dire de ne rien craindre, qu'il désirait leur parler et se justifier de ce qui s'était passé. Il vint :

[1]) Plut., *Demetr.* 37. Justin., XVI, 1. Pausanias (IX, 7, 3) explique les choses d'une façon singulière, en disant qu'Antipater tua sa mère parce qu'elle lui préférait son jeune frère, mais que celui-ci appela Démétrios et se défit par lui de son frère Antipater. Cependant, cette divergence peut bien n'être que l'effet d'une narration trop écourtée, où Pyrrhos n'est même pas mentionné.

[2]) Ces Macédoniens doivent être l'armée d'Alexandre. Ce prince avait eu besoin de cette escorte, non seulement pour sa dignité et pour le cas où son projet d'assassinat aurait réussi, mais parce que c'était à l'armée de décider entre les prétendants au trône.

certainement, le roi Alexandre avait été tué par ses ordres, mais le soin de sa propre sécurité l'avait obligé à cet acte; s'il était venu, c'est qu'il avait été appelé par le jeune roi à son secours; au lieu de reconnaissance, c'est la mort qu'on lui destinait; à Dion déjà, Alexandre avait conspiré contre sa vie; à Larissa, s'il avait hésité un jour de plus, sa mort devenait inévitable; le meurtre et la trahison sont choses familières dans la maison de Cassandre. Fallait-il des preuves? Antipater n'avait-il pas déjà persécuté et outragé la race chérie de Philippe et d'Alexandre? N'était-ce pas lui qui, par son fils Iollas, avait fait présenter la coupe empoisonnée au grand roi? Cassandre n'est-il pas l'assassin d'Olympias, de Roxane, de l'enfant royal qu'elle avait mis au monde? De son mariage odieux avec la dernière héritière de la maison royale était né Antipater, le meurtrier de sa mère : est-ce donc cet homme-là qu'ils voulaient avoir pour roi? C'est dans son père Antigone et en lui-même que la famille d'Alexandre avait toujours trouvé les défenseurs les plus fidèles; lui, Démétrios, avait à punir les crimes d'Antipater et de Cassandre sur ses fils, afin que la Macédoine ne gémît pas plus longtemps sous le joug d'une famille qui lui avait enlevé son honneur, sa gloire, son grand roi; les mânes d'Alexandre et de Philippe ne trouveront de repos que quand ils verront la maison des assassins exterminée et leur royaume passer aux mains de leur vengeur[1]. Telles sont les paroles et autres semblables que le roi dut adresser aux Macédoniens: le fait de les avoir épargnés après de tels événements et de proclamer maintenant une amnistie générale décida de leurs voix : ils proclamèrent Démétrios roi de Macédoine, et l'accompagnèrent en cette qualité dans son nouveau royaume. Si Antipater était déjà rentré dans sa part du royaume, il dut certainement s'enfuir de nouveau chez Lysimaque pour lui demander du secours[2]. Tout le pays se prononce pour le roi Démétrios. Il est reçu partout avec sympathie; personne ne veut prendre le parti du

[1]) JUSTIN., XVI, 1. Plutarque a un mot étrange: οὐ μακρῶν ἐδέησεν αὐτῷ λόγων.

[2]) JUSTIN., XVI, 2, 4.

parricide : avec le roi Démétrios et son jeune fils Antigone, l'enfant de la renommée princesse Phila qui déjà se distingue dans l'armée de son père [1], on espère enfin des jours plus heureux pour la Macédoine.

C'est ainsi que Démétrios était devenu roi de Macédoine [2] : sans doute il avait perdu toutes les possessions asiatiques qu'il avait sauvées après la chute du grand empire de son père ; Salamine de Cypre avait fini elle-même par succomber ; son épouse et ses enfants étaient prisonniers de Ptolémée ; mais il était le maître de la Macédoine et de la Grèce, et il possédait une puissance plus considérable que celle qui avait permis jadis à Alexandre de tenter la conquête du monde. Déjà, par une amnistie plénière en faveur des partisans de Cassandre et de ses fils, il avait commencé à acquérir une popularité que son amabilité personnelle, la gloire qu'il avait acquise, l'orgueil militaire des Macédoniens flatté par la grandeur de ses plans, arriveront facilement à agrandir et à consolider ; plus la Macédoine avait dû se trouver abaissée par la domination de trois enfants, plus elle était fière maintenant de pouvoir se relever sous le sceptre du héros de Cypre et de Rhodes, du roi auquel son père avait transmis des droits glorieux à l'empire unifié d'Alexandre. Car ce n'est rien moins que ce but que désormais Démétrios va poursuivre de toutes ses forces ; déjà son esprit aventureux s'abandonne aux plus audacieuses espérances.

Mais, pour le moment, il faut convenir qu'il avait encore en Europe assez d'affaires pressantes. Pyrrhos avait en sa possession une bonne partie de l'Occident macédonien. Antipater s'était réfugié auprès de Lysimaque, qu'il ne cessait de solliciter de lui rendre son héritage paternel, et Démétrios avait des motifs d'être soucieux en songeant à ce roi de la Thrace

1) PLUT., *Demetr.*, 37.

2) Porphyre (ap. EUSEB. I, p. 232 éd Schœne) donne aux trois fils de Cassandre ἔτη τρία καὶ μῆνας ϛ' : la liste des *Thetaliorum Reges*, au contraire, attribue à Philippe 4 mois, à Antipater et à Alexandre 2 ans et 6 mois de règne. Le travail de ces chronographes n'a pas assez de précision pour qu'on puisse fonder là-dessus des distinctions entre les destinées de la Thessalie et celles de la Macédoine. Pour plus amples détails, voy. l'article sur les Chronographes dans l'*Appendice* du tome III.

et de l'Asie-Mineure, qu'il haïssait profondément et qui le lui rendait bien. Enfin il était loin d'être assez assuré de la Grèce et du Péloponnèse pour se sentir à l'abri de toute inquiétude: Pyrrhos était intimement lié aux Étoliens par une alliance armée; les Spartiates, par leur heureuse résistance, avaient repris des forces nouvelles et commençaient à entrer en rapports avec Thèbes, qui n'était pas encore soumise; même à Athènes, il se passait des choses inquiétantes, et on pouvait craindre que Ptolémée ne fît son possible pour maintenir la Grèce dans un état de surexcitation qui devait empêcher Démétrios d'entreprendre désormais quoi que ce soit. Il est vrai que Ptolémée, non content de recevoir avec les plus grands honneurs les prisonniers de Salamine, la sœur de son épouse et les enfants de Démétrios, leur avait rendu la liberté et les avait renvoyés avec de riches présents; mais il avait peut-être agi de la sorte en considération de sa propre fille, la veuve d'Alexandre, qui se trouvait sans doute encore au pouvoir de Démétrios: somme toute, il avait un trop grand intérêt à ne pas laisser la puissance de Démétrios se consolider en Europe.

Si avisé qu'il fût, Ptolémée lui-même ne comprenait pas la nature insondable de son adversaire. Pourquoi ne réussit-il pas à prendre et à lier ce nouveau Protée? Les uns sont grands quand il s'agit d'acquérir, les autres, de conserver: Démétrios a en réalité, comme autrefois Alcibiade, le don génial, quelque part que le jette son destin, de redevenir aussitôt le centre vivant de la situation, de s'accommoder de telle sorte aux circonstances qu'on croirait qu'elles lui sont familières dès le début, de travailler avec leur concours comme si elles étaient les instruments nécessaires et seuls possibles de sa volonté et de ses plans; ce sont partout les éléments positifs, actifs, vivants, qu'il sait saisir, diriger, combiner pour l'action. Au moment où il va atteindre au sommet, il roule dans l'abîme, mais là il saisit la première occasion favorable pour reprendre son élan, remonte avec une nouvelle et plus grande audace, pour tomber deux fois plus bas et se relever de ce coup avec une nouvelle et étonnante crânerie; quelque profonde que fût sa chute, jamais il n'a perdu courage; quelque haut qu'il

montât, jamais il n'a eu le souci de se maintenir : c'est en tout l'homme du moment, et avec le moment changent son caractère, sa fortune, ses plans.

Les auteurs parlent peu des rapports de Démétrios avec les Macédoniens, et ce peu se rapporte aux dernières années de son court règne. Les premières ont dû être toutes différentes : il n'est pas possible que la population de la Macédoine fût déjà tombée dans l'indolence des peuples vaincus de l'Asie; Démétrios, avec ses quelques milliers de soldats, n'a pas pu établir un camp de condottiere dans la patrie d'Alexandre et de Philippe ; il a dù savoir complaire à la nation, réveiller ou du moins tenter de réveiller dans les premiers temps ses éléments vivaces, les entraînements trop brutalement méconnus de son glorieux passé, pour reconstituer en elle l'esprit national. Il est vrai que l'histoire des Macédoniens a cette analogie avec celle de la maison royale, que leur puissance comme la sienne va graduellement en s'abaissant, en s'usant jusqu'à la destruction finale. Mais cette révolution dure plus de deux siècles, et l'époque des Diadoques ne contient que les premières phases de cette triste décadence. Sous Cassandre, ce peuple vainqueur du monde et dont l'histoire se confond avec celle du monde est rentré dans la sphère bornée d'une politique qui déjà ne s'étend plus au-delà des limites étroites du temps de Philippe ; déjà il a cédé à son voisin d'Épire des territoires considérables ; déjà il a fait abandon de son influence sur la Grèce, et s'est vu éclipser par les empires qu'il a lui-même conquis. Mais il va se relever, car il a désormais pour roi reconnu le fils de cet autre roi qui a voulu reconstituer le grand empire des conquêtes et qui a succombé parce qu'il n'a pas demandé pour ses entreprises l'assentiment de la patrie macédonienne; Démétrios a hérité des prétentions de son père et saura les faire valoir en s'appuyant sur la puissance et la fierté d'un peuple qui a conservé ses vertus guerrières; il est maître des pays helléniques, et il les soumettra de nouveau au nom macédonien ; sous lui, la Macédoine combattra pour reconquérir ses conquêtes perdues. L'échec complet de cette tentative va donner la preuve que le temps d'un empire macédonien réunissant l'Europe et l'Asie est irrévocablement passé.

Les textes signalent à peine quelques moments isolés de la suite de cette étrange évolution. La première entreprise de Démétrios devenu roi de Macédoine fut dirigée non contre Lysimaque, ni contre Pyrrhos, mais contre la Grèce. Cléonymos, l'aventurier spartiate de rang royal, avait pénétré avec une armée en Béotie et avait été reçu par la ville de Thèbes, dans laquelle demeurait Lacharès, le tyran fugitif d'Athènes; les villes béotiennes, excitées par le Thespien Pisis, qui, par ses qualités de guerrier expérimenté et de sage conseiller, avait une grande influence dans leur Ligue [1], rompirent la paix qu'elles avaient conclue avec Démétrios l'année précédente. Le roi accourut aussitôt, fit avancer contre Thèbes ses puissantes machines de siège et commença le siège de la ville. Cléonymos s'enfuit alors; Lacharès se cacha dans un égout et se sauva à Delphes, pour gagner de là la Thrace [2]: quant aux Béotiens, ils se soumirent. Démétrios plaça des garnisons dans les villes, mit à rançon la contrée, à la tête de laquelle il plaça comme administrateur et harmoste Hiéronyme de Cardia, l'historien, l'ami d'Eumène. On avait craint que Démétrios, imitant l'exemple d'Alexandre, ne détruisît Thèbes; il pardonna le passé. Cherchant à gagner à sa cause le puissant Pisis, il le nomma polémarque de Thespies ; il semblait que, devenu le maître de ses anciens concitoyens, ce personnage se ferait le partisan de la puissance contre laquelle ils s'étaient insurgés [3].

A Athènes, sans doute en partie par l'influence des Spartiates ou de la puissance étrangère dans l'intérêt de laquelle ils agissaient, il s'était ourdi une conjuration qui ne se proposait rien moins que de chasser la garnison laissée par Démétrios au Pirée et d'établir pour tout de bon la liberté, qui n'était encore jusque-là, en somme, qu'un vain mot. Les conjurés entrèrent en relations avec le Carien Hiéroclès, l'un des

[1]) Κλεωνύμου... παραβαλόντος εἰς Θήβας μετὰ στρατιᾶς ἐπαρθέντες οἱ Βοιωτοὶ, καὶ Πίσιδος ἅμα, ὃς ἐπρώτευε δόξῃ καὶ δυνάμει τότε, συμπαρορμῶντος αὐτοὺς ἀπέστησαν. Il est clair, par conséquent, qu'il y avait alors un κοινόν des Béotiens, ou qu'il se reforma à l'occasion de ce soulèvement.

[2]) POLYÆN., III, 7, 2.

[3]) PLUT., *Demetr.*, 39. DIODOR., XXI. *Exc. de virt. et vit.*, p. 559

chefs mercenaires de la garnison, et convinrent avec lui qu'il leur ouvrirait les portes pendant la nuit et les laisserait entrer; Hipparchos et Mnésidémos conduisaient l'affaire. Mais Hiéroclès dénonça le plan au commandant Héraclide, lequel donna ordre de laisser entrer les conjurés. Ceux-ci vinrent, dans le silence de la nuit, au nombre de 420; Héraclide les fit recevoir par 2,000 hommes armés, qui les massacrèrent pour la plupart[1]. Démétrios prit prétexte de cet événement pour procéder contre Athènes comme le demandait son intérêt actuel, c'est-à-dire l'intérêt macédonien; on lui livra tous ceux qui avaient parlé dans les assemblées du peuple et prêché la guerre contre lui, jusqu'ici le zélé défenseur de la démocratie la plus absolue : il leur rendit la liberté, en disant qu'il valait mieux pardonner que punir[2]; il laissa rentrer les anciens partisans de Démétrios de Phalère, même Théophraste[3], tous

1) Pausanias (I, 29, 7) dit : οἱ δὲ τοῦ Πειραιῶς κατάληψιν ἐβούλευσαν κ. τ. λ., ce qui ne peut trouver place qu'à cette époque. J'associe au texte de Pausanias celui de Polyænos (V, 17) : il y est dit, il est vrai, que Démétrios se trouvait vers le même temps περὶ τὴν Λυδίαν, mais c'est certainement une erreur. Il ne pourrait être question que de l'expédition de 287; mais, à ce moment-là, Pyrrhos était déjà allé à Athènes; la garnison était déjà expulsée et la liberté de la ville reconnue par Démétrios lui-même. Il est bien possible qu'il y ait eu, dans l'auteur dont Polyænos s'est servi, un nom comme celui de Λουδίας, le fleuve de Macédoine.

2) Diodor., *Exc. Vatic* XXI. p. 44 (XXI, 6 éd. Dindorf) On reconnait la place chronologique de ce fragment par la citation qui est faite des derniers mots : ὅτι συγγνώμη τιμωρίας αἱρετωτέρα, dans les *Exc. Hœsch.* p. 491 (Diodor., XXI, 8); du moins, les anciennes éditions de Dindorf répètent ces paroles dans le second passage.

3) πραξάντων αὐτῷ τὴν κάθοδον τῶν περὶ Θεόφραστον ἅμα τοῖς ἄλλοις φυγάσιν. (Plut. *Vit. X Oratt.* p. 850 d). — συγχωρήσαντος τοῦ βασιλέως μετ' ἄλλων φυγάδων κἀκείνῳ κατελθεῖν (Dion., *Dinarch*. 2). Cf. Phot., p. 496 b. 27 éd. Bekker. La date peut être déterminée assez exactement. Photius dit : ἐπὶ τῆς φυγῆς διαμείνας ἐγγὺς ἔτη δέκα καὶ πέντε (Denys : πεντεκαιδεκαετῆ χρόνον). Dinarque s'était enfui d'Athènes en septembre 307; de là au mois d'août 292, il s'était par conséquent écoulé près de 15 ans. Comme c'est sous l'archontat de Philippos que Dinarque et les autres exilés reçurent la permission de rentrer, Philippos doit être l'éponyme de Ol. CXXII, 1, année qui commença dans l'été de 292. Nous avons trouvé exacte jusqu'à l'archontat de Nicostratos (Ol. CXXI, 2) la liste d'archontes dressée par Denys; pour les deux années suivantes jusqu'à Philippos (Ol. CXXI, 3-4), elle ne donne qu'un seul nom, Olympiodoros, un archonte dont l'année figure sur un décret en l'honneur du poète Philippide (C. I. Attic., II, n° 302). Le document en question ne suffit pas pour décider si l'archontat d'Olympiodoros doit être placé en Ol. CXXI, 3 ou CXXI, 4.

ennemis de la démocratie autant par leurs théories que par leurs habitudes, et dont la réapparition dans la ville brisait la puissance du *dêmos*, malgré la conservation des formes démocratiques. Enfin Démétrios plaça dans la ville même une garnison macédonienne, pour laquelle on fortifia le Musée (Μουσεῖον), le rocher qui est à l'entrée des Longs Murs[1]. Au fond, Athènes était maintenant une ville de province macédonienne.

Pendant ce temps, il s'était passé dans le royaume de Thrace des événements qui promettaient d'être extrêmement favorables à la nouvelle royauté de Démétrios et à ses plans ultérieurs. Lysimaque avait eu sérieusement à lutter au-delà de l'Hæmos contre les forces réunies de la Pentapole et des Gètes sur le bas Danube; il ne semble pas qu'il ait soumis d'une manière durable les cinq villes grecques, et l'empire des Gètes se maintint sous le roi Dromichætès. Les maigres renseignements qui sont arrivés jusqu'à nous ne nous permettent pas de savoir sous l'empire de quelles préoccupations Lysimaque resta aussi inactif pendant les luttes de Démétrios dans l'Hellade et dans la Macédoine. L'étude des monnaies des rois postérieurs de la Bithynie nous révèle que c'est en l'année 298/7 que commence l'ère de ce royaume; c'est sans doute en cette année que le dynaste Zipœtès prit le titre de roi : s'il agrandit son territoire, ce ne put être d'abord qu'aux dépens de Lysimaque, dont le domaine enfermait presque la Bithynie dans tous les sens. Le fait le plus rapproché par la date que racontent nos sources montre Lysimaque engagé dans une guerre nouvelle contre les Gètes[2]. Il avait envoyé contre eux

[1]) L'opinion adoptée ici, à savoir que c'est bien maintenant, et non pas dès 299 (voy. ci-dessus, p. 543) que le Musée a été occupé et fortifié par Démétrios, se fonde sur un passage de Pausanias (I, 25, 5) : Δημήτριος.... τυράννων ἐλευθερώσας Ἀθηναίους τότε παραύτικα μετὰ τὴν Λαχάρους σφαγὴν οὐκ ἀπέδωκε τὸν Πειραιᾶ, καὶ ὕστερον πολέμῳ κρατήσας εἰσήγαγεν ἐς αὐτὸ φρουρὰν τὸ ἄστυ καὶ Μουσεῖον καλούμενον τειχίσας. En face de ce témoignage exprès, qui fait mention de la guerre intervenue entre les deux occupations, l'allégation sommaire de Plutarque (*Demetr.*, 34) a bien peu de valeur.

[2]) Diodor. XXI, 11, texte tiré des *Exc. de virt. et vit.*, p. 257. Un passage des mêmes *Excerpta* (p. 258) parle de la clémence de Démétrios envers Thèbes vaincue. C'est le seul point de repère chronologique que nous ayons pour cette guerre des Gètes; encore ne peut-il nous apprendre qu'une chose, à savoir que la guerre a eu lieu avant 292, mais non pas si elle a duré deux

son fils Agathoclès : la campagne finit mal ; Agathoclès fut fait prisonnier. Les Gètes le renvoyèrent à son père avec des présents[1]; ils espéraient par là gagner l'amitié du roi et se faire restituer le territoire qui leur avait été enlevé, puisqu'ils devaient renoncer à l'espoir de vaincre un monarque allié avec les plus puissants potentats, au près et au loin[2]. Mais, après un tel succès, la puissance des Gètes sur les derrières de Lysimaque était assez considérable pour le détourner de toute tentative qu'il eût pu faire en faveur d'Antipater, son gendre réfugié chez lui, en profitant des troubles de la Macédoine. Il repoussa les instances toujours renouvelées de sa fille et de son jeune époux, qui le poussaient à les ramener de force dans leur patrie ; son premier but, dès qu'il aurait les mains libres, devait être d'humilier les Gètes ; il conclut avec Démétrios une paix par laquelle il le reconnaissait comme roi de Macédoine et lui cédait formellement la partie du territoire macédonien attribuée à Antipater[3].

De cette manière, il se trouva enfin en mesure de renouveler la lutte contre Dromichætès[4] ; à quelle occasion ou sous

ans ou plus. En rapprochant un passage de Justin (XVI, 1, 19) : *Lysimachus cum bello Dromichætis premeretur*, d'un autre passage du même auteur (XVI, 2, 4) et d'un texte de Plutarque (*Demetr.* 39 sub fin.), on arrive à cette conclusion, que l'expédition d'Agathoclès se place avant la paix conclue en Macédoine (294). On voit par Plutarque que Lysimaque fut fait prisonnier après (οὐ πολλῷ ὕστερον) la victoire de Démétrios sur Thèbes, par conséquent vers 291/0.

[1]) Agathoclès est le fils de la princesse odryse que Polyænos (VI, 12) appelle Macris, un nom que PALMERIUS voulait transformer en Amastris, contre le témoignage de Pausanias (I, 10, 4).

[2]) Diodore (XXI, 11) dit : συμπεφρονηκότων ἁπάντων σχέδον τῶν δυνατωτάτων βασιλέων καὶ συμμαχόντων ἀλλήλοις. C'est une opinion que les Gètes n'auraient pas eue si Pyrrhos eût déjà envahi la Macédoine, ou même si Démétrios y eût été le maître. On serait tenté de placer cette expédition d'Agathoclès avant la bataille d'Ipsos, mais il y a deux raisons qui en empêchent, d'abord, l'expression de Diodore (βασιλέων), que l'on ne pouvait pas employer tant qu'Antigone était au pouvoir, et ensuite, le fait que l'événement en question ne se trouve plus dans le livre XX.

[3]) JUSTIN., XVI, 1, 19. TROG. XVI (les mss. donnent *Doricetes*). Justin dit : *tradita ei altera parte Macedoniæ, quæ Antipatro genero ejus obvenerat, pacem cum eo fecit.*

[4]) Justin, Trogue-Pompée, Memnon, Polyænos, l'appellent roi des Thraces : seul, Strabon (VII, p. 302 et 305) le dit roi des Gètes, et Suidas (s. v. ἀναδρομή) roi des Odryses.

quel prétexte, nous l'ignorons. Lysimaque semble s'être mis en campagne avec une armée exceptionnellement forte ; le jeune Cléarchos d'Héraclée était avec lui. Un chef de l'armée des Gètes [1] vint comme transfuge dans le camp du roi ; il voulait, disait-il, indiquer un chemin par lequel on pouvait surprendre l'ennemi. On eut confiance en lui ; il conduisit l'armée dans de vastes déserts, où l'on manqua bientôt d'eau et de vivres : les Gètes harcelaient l'armée ; c'est en vain qu'on cherchait à se défendre contre eux ; la détresse alla jusqu'au désespoir. Les amis conseillèrent au roi de se sauver, comme il le pourrait, en abandonnant l'armée ; il répondit qu'il n'était pas juste d'acheter honteusement son salut en trahissant les amis et l'armée [2]. Lorsqu'enfin il n'y eut plus le moindre espoir, il se rendit prisonnier avec son armée. Comme on lui offrait un peu d'eau à boire, il s'écria : « Maudite soit ma lâcheté, d'avoir abandonné un si beau royaume pour une si courte jouissance [3] ! » Alors arriva Dromichætès, qui salua et embrassa le roi, l'appela son père et le conduisit avec son fils dans la ville d'Hélis.

A la nouvelle de la défaite de Lysimaque, Démétrios était parti avec une armée pour envahir son royaume [4], qu'il espé-

[1]) Memnon (c. 5, 1) et Polyænos (VII, 25) ne sont pas exempts d'erreurs de détail. Polyænos dit : « Dromichætès était roi des Thraces, Lysimaque, des Macédoniens. Le Macédonien porta la guerre en Thrace. Le Thrace trompa le Macédonien. Son général Æthès alla spontanément trouver Lysimaque..... Dromichætès le surprit et tua (ἀνεῖλεν) Lysimaque lui-même, et tous ceux qui étaient avec lui. Il périt 100,000 hommes. Maaswyk substituait au nom d'Æthès celui du prince odryse Seuthès (correction adoptée par Wölfflin). S'il existait alors un prince odryse, c'était celui que l'on connait par une seule et unique monnaie. Cette médaille, entrée avec la collection Prokesch dans le Museum de Berlin, est un tétradrachme qui offre tout à fait le type des monnaies d'Alexandre de la cinquième classe ; au revers, à côté de Zeus assis, la légende ΚΕΡΣΙΒΑΥΛ ΒΑΣΙΛΕ, et sous le trône, le monogramme KI (peut-être identique au monogramme 184 de L. Müller, *Münzen des Lysimachos*).

[2]) Diodor., XXI, 12, 2.

[3]) Plut., *De ser. num. vind.* 11 (IV, p. 18, éd. Tauchnitz). *De sanit. tuend.* 9 (I, p. 293, éd. Tauchn.). C'est là l'ἀναστροφή dont parle un prétendu fragment de Polybe (*fr.* 16).

[4]) Plut., *Demetr.* 39. La seconde défection de Thèbes étant donnée comme la conséquence immédiate de ces événements, on peut ainsi fixer l'expédition de Lysimaque chez les Gètes à la date de 291.

rait trouver sans défense. Le bruit en arriva certainement chez les Gètes, et Dromichætès n'était pas assez Barbare pour ne pas comprendre quel était son avantage. Les Gètes se réunirent en masse, exigèrent que le roi prisonnier leur fût livré pour être puni, car il convenait, d'après eux, que le peuple, qui avait partagé les dangers, décidât du sort réservé aux prisonniers. Dromichætès leur répondit qu'il était de leur intérêt de sauver le roi, car, s'ils le mettaient à mort, d'autres s'empareraient aussitôt de son royaume et deviendraient aisément pour eux des voisins plus dangereux que Lysimaque : s'ils suivaient ses conseils, non seulement ils obligeraient Lysimaque à une reconnaissance éternelle, mais de plus, ils recouvreraient les territoires conquis par lui et auraient en sa personne un ami et un fidèle voisin. Les Gètes approuvèrent ces arguments; après quoi, Dromichætès alla choisir parmi les prisonniers les amis et les serviteurs de Lysimaque et les conduisit auprès de leur roi. Ensuite, pendant qu'on préparait les sacrifices, il l'invita avec ses amis, ainsi que les principaux de sa propre nation, à un festin. On avait préparé deux sortes de tables: les sièges de celles qui étaient destinées aux étrangers étaient couvertes de tapis précieux qui faisaient partie du butin, auprès des tables des Barbares, le sol était couvert de nattes grossières; pour les étrangers, des tables d'argent couvertes de mets exquis et de friandises à la mode hellénique, pour les Gètes, des viandes et des légumes, en petite quantité, servis dans des plats de bois, sur des tables rustiques; puis on apporta le vin, pour les étrangers dans des coupes d'or et d'argent, pour les Gètes dans des cruches de bois et des cornes à boire. Et lorsqu'on eut bu déjà copieusement, le roi Dromichætès remplit la grande corne à boire et la présenta à Lysimaque en disant : « Quel repas, ô mon père, te paraît royal, celui des Macédoniens ou le nôtre, à la mode thrace? » Lysimaque répondit : « Le repas macédonien, à coup sûr! » Eh bien! mon père, reprit Dromichætès, comment as-tu pu quitter une vie si opulente et si luxueuse pour venir chez nous, des Barbares, qui vivons comme les animaux sauvages, dans notre pays qui est rude et glacial et pauvre en fruits de la terre? Comment as-tu pu

conduire tes armées, en dépit de leur naturel, dans des contrées où ils sont incapables de passer les nuits à la belle étoile et dont ils ne peuvent supporter les frimas et les bourrasques nocturnes? Lysimaque répondit : « Je ne connaissais pas les intempéries de votre pays et le danger d'une telle guerre; mais maintenant, je te dois une reconnaissance éternelle et je serai ton fidèle allié : si tu le veux, emmène chez toi, comme fiancée, la plus belle de mes filles, afin qu'il y ait entre toi et moi un témoignage durable de notre alliance ». C'est ainsi qu'ils firent un pacte de paix et d'amitié. Lysimaque restitua au roi des Gètes les territoires qu'il lui avait enlevés : le Danube devait former la limite de leurs empires. Dromichætès embrassa le roi, attacha le diadème à son front, et le renvoya dans sa patrie avec tous ses amis comblés de ses dons[1].

C'est ainsi que Lysimaque et ce qui le touchait de plus près fut sauvé, mais pour le moment, au point de vue militaire, il ne comptait plus; même s'il lui fut permis de racheter par une rançon ses troupes prisonnières, ce qui n'est guère vraisemblable d'après certaines indications du récit ci-dessus, il fallait néanmoins beaucoup de temps pour qu'une armée aussi éprouvée fût reformée. Lysimaque n'aurait pas pu défendre son royaume contre l'invasion de Démétrios; il n'aurait pu le repousser, si un mouvement sur les derrières de la Macédoine ne fût venu à son secours au moment opportun.

Les Béotiens, qui venaient de se faire pardonner un soulèvement, se révoltèrent de nouveau : les excitations du dehors ne devaient pas être étrangères à ce mouvement, car nous voyons aussitôt après Pyrrhos, le fidèle allié du Lagide, se mettre en marche avec une armée; pour le Lagide, en effet, il était du plus haut intérêt de sauver le royaume de Thrace menacé par Démétrios.

A la nouvelle de la défection des Béotiens, Démétrios renonça à son expédition en Thrace, ce qu'il fit d'autant plus volontiers qu'il apprit en ce moment le retour de Lysimaque;

[1]) DIODOR., XXI, 12. STRAB., VII, p. 302. MEMNON ap. PHOT., V, 1. Pausanias (I, 9, 7) dit que, suivant les uns, Agathoclès seul, suivant les autres, Lysimaque seul avait été fait prisonnier.

il traversa en toute hâte la Thessalie. Arrivé en Béotie, il trouva les Béotiens déjà mis à la raison par son fils Antigone; Thèbes seule tenait encore, et Démétrios prit aussitôt ses dispositions pour faire le siège de cette ville forte.

Cependant Pyrrhos avait envahi la Thessalie; il s'était avancé déjà jusqu'aux Thermopyles. Il fallait à tout prix sauver les Thermopyles. Démétrios laissa son fils devant Thèbes, et se dirigea en toute hâte avec la plus grande partie de son armée vers le défilé; Pyrrhos l'évita et se retira. Laissant alors 10,000 hommes d'infanterie et 1,000 cavaliers pour couvrir la Thessalie, Démétrios retourna en Béotie pour continuer le siège de Thèbes: la ville fut étroitement investie, une hélépole construite; cette machine de siège était si énorme qu'en deux mois on put à peine la faire avancer de 600 pas. Les Béotiens se défendirent avec une bravoure extrême, et les assiégeants subirent d'autant plus de pertes que Démétrios faisait trop souvent engager le combat ou donner un assaut sans aucun motif, par caprice ou par impatience. Un jour que beaucoup de soldats étaient encore tombés dans un combat inutile, Antigone osa faire à son père des représentations sur ce parti pris de sacrifier aussi inutilement de braves troupes. Démétrios, dit-on, lui répondit: « De quoi t'inquiètes-tu? Es-tu obligé de fournir encore le pain et la solde aux morts? » Il s'exposait lui-même au danger avec une folle témérité ; à l'assaut, il était souvent l'un des premiers ; dans une de ces occasions, une flèche lui fit au cou une blessure qui mit sa vie en danger. Le siège semble avoir traîné en longueur; mais enfin la ville fut obligée de se rendre, et les Thébains s'attendaient de la part du vainqueur à une sévérité extrême; ils se souvenaient de ce mot d'un sage: « Cassandre a rebâti Thèbes pour un second Alexandre ». Si Démétrios, contre toute attente, se montra clément, l'honneur en revient à Antigone, qui représentait les sentiments plus doux et plus modérés d'un temps nouveau. Le père se contenta de la condamnation à mort de dix ou treize citoyens, et de l'exil de ceux des autres qui étaient les plus coupables[1]; il rendit à la ville sa constitu-

[1]) Plut., *Demetr.* 39. 40. Diodor., XXI, 14.

tion[1]: naturellement il laissa une garnison dans la Cadmée, comme il y en avait une sur le Musée d'Athènes. Les temps étaient passés où le mot de libre démocratie était inséparable du nom de Démétrios; comme roi de Macédoine, il était obligé de suivre ces mêmes principes politiques qu'il avait si souvent combattus en face de Cassandre. Il était en ce moment véritablement maître de la Grèce, qui, à l'exception de Sparte et de l'Étolie, lui était entièrement soumise[2].

Il nous est impossible de savoir si Sparte continua la lutte contre Démétrios, ni dans quelles conditions elle le fit. Les Étoliens, favorisés par le voisinage du royaume épirote et alliés avec lui, se montrèrent constamment ennemis, et ennemis audacieux, de Démétrios et de la Grèce qui lui était soumise. Les Locriens, leurs voisins, marchaient avec eux; ils avaient occupé Delphes, et lorsque, dans l'automne de la troisième année de la CXXII[e] Olympiade, on voulut célébrer la grande fête pythique, ils barrèrent les passages dits des « Trois-Voies » et empêchèrent les autres Hellènes de se rendre aux Jeux pythiques. Démétrios décida que, comme le chemin de Delphes était barré par les Étoliens, la célébration de la fête d'Apollon incombait aux Athéniens, dont il était le dieu patronymique et l'ancêtre; en conséquence, les *Pythies*, avec tous les jeux qui s'y rapportent, luttes, théories, sacrifices solennels, etc., seraient célébrées désormais à Athènes, et les solennités de cette année auraient lieu dès ce moment dans cette ville. Cette innovation étrange fut mise en pratique dès cette année 290; c'est peut-être, dans l'histoire des cultes helléniques, le premier exemple qu'une cérémonie religieuse, attachée absolument à une localité déterminée par sa fondation,

1) Θηβαίοις μὲν ἀπέδωκε τὴν πολιτείαν (PLUT., *Demetr.* 46). Un renseignement instructif, c'est que, dans une inscription datée du 12 Métagitnion de l'archontat de Thersippos (fin août 289), il est question d'un traité τοῦ δήμου τοῦ Ἀθηναίων καὶ [τοῦ κοινο]ῦ τοῦ Βοιωτῶν (C. I. ATTIC., II, n° 308).

2) La chronologie de ces événements est incertaine. On voit par Plutarque que la seconde prise de Thèbes a eu lieu avant l'automne 290 (Ol. CXXII, 3, fête des *Pythia*). Plutarque dit: ταῖς μὲν οὖν Θήβαις οὔπω δέκατον οἰκουμέναις ἔτος ἁλῶναι δὶς ἐν τῷ χρόνῳ τούτῳ συνέπεσε. C'est un passage qui, de toute manière, est corrompu. Comme le siège de Thèbes dura assez longtemps, on peut supposer qu'il a commencé à l'automne 291, et placer la captivité de Lysimaque au printemps de la même année.

son mythe, l'habitude d'un grand nombre de siècles, ait été arbitrairement transportée dans un autre lieu par des considérations d'ordre rationnel [1].

Après ces fêtes d'Athènes, Démétrios retourna en Macédoine pour y passer l'hiver. Déjà les Macédoniens commençaient à se plaindre sérieusement: les troupes étaient indisciplinées, querelleuses, insolentes et ennemies de tout ordre social, une plaie pour le citoyen et le paysan; le roi lui-même se complaisait dans une immoralité sans vergogne, dans une vie de scandaleuses débauches; de toutes les grandes choses qu'on pouvait avoir espéré de lui, aucune ne s'accomplissait; on n'avait pas même reconquis les territoires pris par Pyrrhos, et les luttes en Grèce n'apportaient aucun bénéfice au pays, à peine un peu de gloire; on voyait dans les autres pays s'accroître la stabilité, le bien-être, l'éclat, et la Macédoine, au lieu de redevenir forte, tombait de plus en plus bas. Le roi ne se souciait pas de cet état de choses: ses pensées étaient toutes à des projets toujours nouveaux et de grande portée. Le vieil Agathocle de Syracuse lui envoya son fils Agathocle, pour conclure avec lui un traité d'amitié: Démétrios le reçut avec de grands honneurs, le revêtit d'un habit royal et le combla de dons; il renvoya avec lui Oxythémis [2], l'un des amis, pour recevoir le serment confirmant l'alliance conclue; il donna à ce dernier la mission secrète d'étudier les affaires de la Sicile, de voir s'il y avait là quelque chose à faire, de tirer parti de tous les moyens possibles pour y établir l'influence macédonienne [3]. Vers le même temps, Lanassa, la fille d'Agathocle et l'épouse de Pyrrhos, envoya dire à Démétrios qu'il était indigne d'elle de partager la couche du roi d'Épire avec des femmes barbares; que, si elle avait supporté de vivre à côté de la fille de Ptolémée [4], elle ne voulait pas être dédaignée pour des concu-

1) Plut., *Demetr.* 40.

2) C'est le même Oxythémis, fils d'Hippostratos, auquel les Athéniens avaient conféré, une dizaine d'années auparavant, le droit de cité (C. I. Attic., II, n° 243).

3) Ces curieux renseignements se trouvent dans Diodore (XXI, 15), et l'exactitude en est confirmée par certains incidents survenus à la cour de Syracuse.

4) Par conséquent, Antigone devait être déjà morte à cette époque.

bines, la fille du brigand Bardylis, celle du Péonien Audoléon[1]; qu'elle avait quitté la cour de Pyrrhos et se trouvait à Corcyre, l'île qu'elle avait apportée en dot: elle invitait Démétrios, l'ami de son père, à y venir pour célébrer son mariage avec elle.

Quelles grandes perspectives lui ouvraient ces relations! Puisqu'il voyait les Grecs de l'Asie-Mineure sous la puissance de Lysimaque, ceux de Libye sous le joug de Ptolémée, quoi de plus naturel que de vouloir, à ses possessions, c'est-à-dire à la Macédoine et à la Grèce proprement dite, ajouter celles des Grecs d'Italie et de Sicile, pour exécuter enfin contre les Carthaginois en Occident les projets de guerre auxquels Alexandre avait déjà pensé[2]? Des conquêtes de ce côté étaient peut-être plus faciles et certainement non moins glorieuses qu'une lutte en Orient, lutte pour laquelle, du reste, elles pouvaient lui donner des ressources plus puissantes. Démétrios avait déjà noué des relations avec le peuple romain, dont la puissance commençait à s'étendre en Italie. Ces relations pouvaient lui être utiles au moment voulu; il avait renvoyé des corsaires romains qu'il avait capturés dans les eaux helléniques, se fondant sur « la parenté des Romains et des Grecs[3] ». Ses forces militaires lui faisaient de la guerre une nécessité, car son armée permanente était, par son importance, hors de proportion avec l'étendue du territoire qui lui appartenait; il avait besoin d'une guerre pour la nourrir, l'occuper, assurer sa cohésion, pour débarrasser enfin son pays de la soldatesque orgueilleuse et violente qui en était le fléau.

C'est avec ces pensées et ces espérances que Démétrios dut commencer la guerre de l'année 289. Si une expédition en Occident devait être tentée, il fallait avant tout que la Macé-

1) Plutarque (*Pyrrh.* 10) dit : ταῖς βαρβάροις γυναιξίν, c'est-à-dire les deux déjà nommées. La fille du prince de Péonie doit être une sœur de l'Ariston dont il sera question ci-après. Il paraît impossible que le père de Bircenna soit le même Bardylis qui avait déjà 90 ans quand il combattait contre Philippe (LUCIAN., *Macrob.* 10). Ne serait-ce pas un petit-fils de Bardylis, fils et successeur du prince Clitos, qui se serait appelé également Bardylis ?

2) C'est pour cette expédition en particulier que Démétrios paraît avoir projeté le percement de l'isthme de Corinthe (STRAB., I, p. 54. PLIN., IV, 4 § 10).

3) D'après Strabon (V, p. 232), qui associe ensuite d'une façon bizarre à cet incident la mention du temple dédié aux Dioscures sur le Forum.

doine eût la sécurité de ce côté : Pyrrhos avait encore en sa possession des territoires macédoniens ; il était allié aux Étoliens, dont les armes étaient dominantes jusqu'au versant oriental du Parnasse. C'est contre ces deux ennemis que fut dirigée d'abord la guerre, qui eut sans doute pour prétexte le barrage des « Trois-Voies » delphiques de la part des Étoliens. Démétrios envahit leur pays et le dévasta[1] ; comme autrefois, les Étoliens durent se réfugier avec femmes et enfants dans la montagne. Pour achever leur soumission, une partie de l'armée resta dans le pays sous les ordres de Pantauchos, le stratège éprouvé[2] qui unissait à une force physique peu commune une grande habileté, la plus brillante bravoure personnelle et la superbe confiance en lui-même d'un vieux soldat. Comme Pyrrhos, ainsi qu'il s'y attendait, accourait au secours de ses alliés, Démétrios marcha au devant de lui avec la plus grande partie de son armée, en dirigeant sa marche de manière à rendre impossible à ses adversaires de se prêter le concours qu'ils attendaient l'un de l'autre. Les deux rois se manquèrent ; pendant que Démétrios parcourt l'Épire, en la dévastant et la pillant, puis, sans s'occuper de la direction prise par son adversaire, passe à Corcyre où il célèbre ses noces avec Lanassa, Pyrrhos s'avance en Étolie. Il rencontre les avant-postes de Pantauchos : les deux armées se rangent en bataille et le combat s'engage. Pantauchos cherche le roi ; il l'appelle en combat singulier, et Pyrrhos, qui ne le cède à personne en force et en témérité, court à travers la mêlée sanglante au devant du gigantesque Pantauchos. Ils combattent avec leurs lances, qui bientôt volent en éclats, puis ils s'attaquent avec l'épée courte ; ils luttent corps à corps avec une adresse qui n'a d'égale que leur acharnement. Pantauchos blesse le roi à la main, Pyrrhos blesse son ennemi à la hanche ; leur fureur ne fait que s'accroître : enfin le général tombe frappé au cou ; les

[1]) ἐστράτευσεν ἐπ' Αἰτωλούς (Plut., *Demetr.* 41). C'est en cette circonstance qu'il faudrait placer la dévastation de l'Étolie par Démétrios, dont parle Strabon (X, p. 451) si la leçon du *cod. Medic.* 2 (Πολιορκητοῦ au lieu de Αἰτωλικοῦ) avait sa raison d'être ; mais la Vulgate est probablement plus exacte.

[2]) Arrien (*Ind.* 18) cite parmi les triérarques de la flotte de l'Indus Pantauchos, fils de Nicolaos d'Aloros ; il est possible que ce soit précisément le personnage en question.

amis l'emportent grièvement blessé. Les Épirotes se précipitent sur les phalanges macédoniennes, les rompent, et remportent une victoire complète : les Macédoniens fuient dans le plus grand désordre. Telle fut l'issue de cette journée, où, rien que parmi les Macédoniens, il y eut 5,000 prisonniers. L'Étolie est délivrée ; Pyrrhos, l'aigle, comme ses troupes l'acclament, retourne en Épire à la tête de son armée victorieuse, afin de rencontrer l'armée de Démétrios, mais ce dernier, à la nouvelle de la défaite des siens, a levé le camp en toute hâte ; il est rentré en Macédoine[1].

C'est pour Démétrios un fatal début : non seulement il voit échouer ses plans de conquête en pays d'outre-mer et s'évanouir l'espoir de reprendre des territoires appartenant autrefois à la Macédoine ; ce qu'il y a de plus grave, c'est que l'auréole dont la victoire avait entouré ses armes a disparu. Le nom de l'aigle commence à exercer son charme magique sur les Macédoniens eux-mêmes : Pyrrhos, se disent-ils maintenant, est le seul d'entre les rois chez qui l'on retrouve l'audace d'Alexandre ; seul il lui ressemble par la réflexion et le courage ; les autres sont de vains imitateurs du grand roi, qui croient lui ressembler quand ils penchent comme lui la tête de côté, portent la pourpre comme lui ou se font suivre d'une garde du corps ; Démétrios est comme un comédien, qui joue aujourd'hui le rôle d'Alexandre, et qui pourra peut-être représenter demain celui d'Œdipe fugitif[2].

Démétrios ne prit nul souci de cet état de l'opinion. Il ne fit qu'exagérer encore (tel est du moins le récit de Plutarque, qui remonte à Douris[3]) la magnificence et la dépense de sa cour ; il ne se montrait jamais qu'avec tout l'appareil royal, avec un double diadème, des chaussures de pourpre, un manteau de pourpre broché d'or ; depuis une année entière, on travaillait pour lui à une chlamyde ornée des dessins les plus artistiques ; c'était tous les jours des festins, dont le luxe dépassait tout ce qu'on avait cru possible jusqu'alors. Il était inabordable pour

[1]) Plut., *Pyrrh.* 7. *Demetr.* 41.
[2]) Plut., *Demetr.* 41.
[3]) On reconnaît à certaines expressions de Plutarque un emprunt fait à Douris (ap. Athen., XII, p. 535).

tous ceux qui n'appartenaient pas à sa cour, et même les personnes de sa cour ne s'approchaient qu'avec les formes du plus strict cérémonial; les suppliants étaient rarement admis, et, s'il se décidait enfin à les recevoir, il se montrait dur, orgueilleux et despotique; une ambassade athénienne attendit à sa cour pendant deux ans avant d'être admise, et, de tous les Hellènes, c'étaient encore les Athéniens qui étaient les plus privilégiés[1]. Autrefois les Macédoniens, le peuple comme la noblesse, étaient habitués à vivre en rapports familiers avec leurs rois, à leur parler et à discuter librement avec eux; maintenant il leur fallait s'habituer à voir Démétrios entouré d'un essaim servile de courtisans, se livrant à la débauche et fantasque comme un Sardanapale; ils le voyaient mépriser, blesser, rejeter leurs traditions, leurs droits, tout ce qui leur était cher. Un jour qu'il sortait à cheval, avec un air plus affable que de coutume, et que beaucoup de gens s'empressaient autour de lui pour lui présenter des requêtes, il prit les suppliques et ordonna aux solliciteurs de le suivre; puis, arrivant au pont de l'Axios, il jeta toutes les pétitions dans le fleuve[2]. Il semblait braver à dessein les mauvais sentiments qui avaient déjà pénétré bien avant dans le cœur de son peuple : on se rappelait le roi Philippe, qui prêtait amicalement l'oreille à toutes les prières; on vantait le bonheur des Épirotes, qui avaient pour roi un véritable héros; même le temps de Cassandre passait pour un temps heureux auprès de l'insolent gouvernement de Démétrios. Le sentiment devint de plus en plus général que cela ne pouvait pas durer longtemps ainsi, que le trône national n'était pas fait pour un despote asiatique, et qu'il ne fallait qu'une occasion pour que la domination de Démétrios fût brisée.

C'est alors qu'il tomba malade : il était à Pella cloué sur son lit de souffrances. Cette nouvelle décida Pyrrhos à envahir la Macédoine[3], ne fût-ce que pour la mettre au pillage; mais,

[1]) Schorn (*Geschichte Griechenlands*, p. 20) a raison de conjecturer que, si Démétrios tenait ainsi l'ambassade à distance, c'est qu'il ne voulait ni renier ni tenir une promesse importante faite par lui, la promesse de délivrer Athènes de sa garnison.

[2]) Plut., *Demetr.* 42.

[3]) Plutarque (*Pyrrh.* 10), faisant allusion à la victoire remportée sur Pantauchos, dit : ὀλίγῳ δὲ ὕστερον... ἐνέβαλε.

quand il vit les Macédoniens venir à lui par troupes nombreuses pour entrer à son service, il pénétra plus avant, jusqu'à Édesse. Démétrios, dès que sa maladie lui laissa quelque relâche, se hâta de compléter son armée, qui était très réduite à la suite de désertions en masse ; puis il marcha contre Pyrrhos, qui, n'étant pas prêt à livrer des batailles décisives, ramena son armée en arrière. Démétrios réussit à le rejoindre dans les montagnes et à détruire une partie de l'armée ennemie.

Il venait une fois de plus de montrer l'élasticité de son caractère, son génie inépuisable en ressources devant la nécessité ; malgré le mécontentement général de son peuple, malgré des défections par milliers, il avait réussi, en courant, à chasser l'ennemi. Il n'aura pas cru devoir prendre la peine d'apaiser aussi et de gagner les esprits qui se détournaient de lui. Soit par orgueil, par légèreté, par dégoût des hommes, Démétrios négligea les mesures les plus pressantes, les plus nécessaires. Ce qui excitait son imagination, c'était de nouvelles fantaisies, de nouvelles aventures.

Il fit la paix avec Pyrrhos[1] : mais ce ne fut pas seulement afin d'assurer ses derrières en cas de nouvelles entreprises ; il tenait à gagner un soldat, un général de cette valeur, pour s'en faire un auxiliaire et un allié. Il lui fit certainement abandon formel des deux provinces macédoniennes ; peut-être fut-il convenu entre eux que Démétrios ferait la conquête de l'Orient, tandis que Pyrrhos ferait celle de l'Occident[2], où déjà les choses étaient préparées par Oxythémis à la cour de Syracuse, Agathocle supprimé[3], et tout en un tel désordre

1) Plut., *Demetr.* 43. *Pyrrh.* 10.

2) Peut-être la guerre de Corcyre (ὁ πρὸς Κόρκυραν πόλεμος), pour laquelle Tarente envoie des vaisseaux au secours de Pyrrhos (Pausan., I, 12, 2), a-t-elle été entreprise après cette paix ; car il fallait bien qu'il commençât par reprendre Corcyre.

3) La fin d'Agathocle est racontée d'une façon tout à fait différente dans Justin (XXIII, 2) et dans Diodore (XXI, 16). On voit par Justin qu'Agathocle, rentrant malade de son expédition contre les Bruttiens (291), renvoya dans son pays la princesse égyptienne avec ses deux enfants. Ce n'était pas, à coup sûr, pour leur épargner le malheur qui semblait les menacer ; au contraire, depuis les relations qu'il avait nouées avec Démétrios, Agathocle était

qu'une attaque hardie promettait un succès assuré. Alors se réaliserait complètement, sous Démétrios et Pyrrhos, la grande pensée d'une double conquête du monde, qui n'avait réussi qu'à moitié du temps des deux Alexandre de Macédoine et d'Épire, et s'accomplirait la grande mission à laquelle semblaient appelés par leur situation dans le monde les deux royaumes de Macédoine et d'Épire, appuyés l'un sur l'autre.

Démétrios employa tout l'hiver de 289-288 à des préparatifs vraiment formidables. Plutarque dit que ses armements étaient à la hauteur de ses espérances et de ses plans. Il mit sur pied une armée de 98,000 fantassins et près de 12,000 cavaliers ; il fit construire des vaisseaux au Pirée, à Chalcis et à Pella : il se rendait lui-même sur les chantiers, donnait son avis, mettait la main à l'ouvrage. Une flotte fut réunie comme le monde n'en avait jamais vu de semblable ; elle comptait 500 vaisseaux de guerre, parmi eux des navires de quinze et seize bancs de rameurs, constructions gigantesques, qui étonnaient par leurs énormes proportions et plus encore par la facilité et la sûreté avec lesquelles on pouvait les manœuvrer[1].

Ces allégations, il faut le dire, ne sont pas sans causer quelque étonnement. Le plus grand vaisseau qu'on eût jamais vu n'avait que onze rangs de rameurs : c'est Démétrios qui l'avait fait construire : le plus grand cèdre du Liban, haut de 130 pieds et d'un diamètre de trois brasses d'homme, avait servi à faire la quille[2] ; les Héracléotes avaient 1,600 rameurs sur leur huit-rangs, le « porte-lion »[3]. D'après un calcul très-modéré, et si l'on admet que la grande majorité des navires avaient cinq ou six rangs, il fallait à Démétrios plus de 100,000 rameurs ; on ne comprendrait pas, sans son caractère tyrannique et le peu de cas qu'on faisait des lois en ce temps-là, qu'il lui fût possible de recruter par la conscription forcée un si grand nombre de

en état d'hostilité vis-à-vis de l'Égypte, et c'est parce qu'il voulait assurer le trône à son fils Agathocle qu'il renvoya les *in spem regni susceptos filios* de Théoxena. — Il est certain qu'Oxythémis se conduisit réellement de la façon indiquée ci-dessus, car Diodore assure qu'il porta sur le bûcher Agathocle mis en un état effroyable par le poison de Ménon, mais vivant encore.

1) Plut., *Demetr.* 43.

2) Plin., *Hist. Nat.* XVI, 40, § 203.

3) Memnon ap. Phot., p. 225 b. 32, éd. Bekker [*Fr. Hist. Græc.*, III, p. 534].

matelots. Le total des hommes qu'il réunit pour son immense entreprise montait certainement à près de 300,000, et il ne possédait que la Macédoine, la Thessalie et la plupart des pays helléniques. Dans de telles conditions, ces chiffres semblent dépasser toutes possibilités statistiques, surtout si l'on considère combien les guerres et les colonisations qui duraient depuis plus de quarante ans avaient dû diminuer la population de ces pays. On ne saurait se représenter sous des couleurs trop sombres le désarroi que dut produire dans le pays un aussi formidable recrutement, l'état lamentable de la Macédoine et de la Grèce, en supposant même que la majorité de ces soldats et de ces marins fussent des mercenaires, des étrangers, des vagabonds attirés par l'or du roi. Quand nous ne posséderions sur le gouvernement de Démétrios que ce relevé de ses armements, cela suffirait pour caractériser son despotisme inimaginable, plus entier que celui des souverains mongols. Si l'on pense aux ressources financières nécessaires pour ces levées et ces constructions, pour le matériel en bois, en fer, cordages, munitions, etc., on se demande où il peut se les être procurées. Eût-il conservé tous les trésors que son père avait rapportés des provinces supérieures ou extorqués aux sujets de son royaume, ils n'auraient certainement pas suffi ; or, tout ce que le père avait amassé avait été en partie dépensé pour ses guerres, en partie pris par l'ennemi, et Démétrios avait fait ce qu'il fallait pour dissiper le reste. Il n'est que trop vraisemblable qu'il extorqua ce dont il avait besoin à ses sujets de Grèce et de Macédoine, et qu'il les força à lui construire et à lui armer des vaisseaux. On ne saurait décrire tout ce que la Grèce et la Macédoine ont enduré alors de souffrances et fait de sacrifices ; mais on comprend quelle effroyable haine couvait contre Démétrios, haine qui allait bientôt trouver l'occasion d'éclater.

CHAPITRE DEUXIÈME

288-278

Le royaume égyptien. — L'empire de Séleucos. — Le royaume de Thrace. — Coalition contre Démétrios. — Commencement de la guerre. — Démétrios chassé de Macédoine. — Partage de la Macédoine. — Démétrios en Grèce. — Paix entre Démétrios et Pyrrhos. — Expédition de Démétrios en Asie. — Agathoclès contre Démétrios. — Négociations de Démétrios avec Séleucos. — Dernière entreprise de Démétrios. — Captivité de Démétrios. — Pyrrhos chassé par Lysimaque. — Mort de Démétrios. — Les héritiers du trône en Syrie et en Égypte. — Caractère de Lysimaque. — Expédition de Lysimaque contre Héraclée. — Assassinat d'Agathoclès. — Guerre entre Séleucos et Lysimaque. — Plan de Séleucos. — Assassinat de Séleucos. — Ptolémée Céraunos roi de Macédoine. — Areus contre les Étoliens. — Situation d'Antigone. — Les fils d'Arsinoé assassinés. — Les Celtes sur le Danube. — Expédition de Brennus. — Antigone roi de Macédoine. — Conclusion.

L'Orient avait joui d'une paix presque continue durant dix ans ; l'expédition de Ptolémée contre Cypre ne l'avait interrompue que pour peu de temps, et sans laisser derrière elle de nouveaux conflits avec le voisin de Syrie ; cette belle île était maintenant au pouvoir du Lagide, dont l'empire, dont les peuples s'élevèrent rapidement au plus haut degré de prospérité. Les arts et les sciences brillaient d'un nouvel éclat dans ce pays de civilisation immémoriale, et trouvaient des honneurs, des loisirs et des encouragements à la cour très cultivée d'Égypte ; Alexandrie était le centre du commerce du monde, et des navires égyptiens allaient aux rivages de l'Inde et de l'Éthiopie, dans les eaux de l'Hespérie et dans le Pont ; des *prostagmes* royaux administraient les nomes de Sésostris, qui commençaient à s'helléniser, et les lois des antiques Pharaons étaient appliquées concurremment avec les nouveaux règle-

ments du roi macédonien. Les temps nouveaux avaient là leur plus bel épanouissement.

Dans les vastes territoires de l'Asie, on commençait aussi à connaître les bienfaits de la paix ; on ne peut assez louer ce que Séleucos vieillissant fit pour son empire. Il obéit à une inspiration de véritable sagesse politique lorsqu'il modifia le système administratif de son immense empire, qui jusque-là avait compris peut-être dix à douze satrapies à peine, et le distribua en plus de soixante-dix satrapies : de cette façon, il ramena la puissance considérable et toujours menaçante des satrapes à des proportions qui permettaient de les surveiller facilement et de les maintenir dans l'ordre ; quant aux détails de cette organisation, nous ne les connaissons pas. Il prit une autre mesure plus importante encore et plus salutaire à l'État, mesure qui semblait indiquée par la nature du pays et sa composition ethnologique. Les pays de la plaine du Tigre jusqu'à la mer Méditerranée, habités par des populations dont les langues étaient de la même famille, dont les religions se ressemblaient pour le fond et dont la civilisation était plus apte que celle de l'Orient à recevoir des coutumes hellénistiques, devaient devenir le véritable noyau de sa monarchie ; les pays de l'Iran, sorte de forteresse élevée, avec leurs peuples guerriers et pillards épars dans la montagne, les tribus nomades de l'intérieur, les institutions d'une civilisation si originale en Médie, sur le fleuve Caboul et dans les plaines de la Bactriane, formaient un monde à part, qui, entraîné par l'expédition d'Alexandre dans la grande lutte, commença bientôt à reprendre ses coutumes particulières et semblait ne pouvoir se rapprocher de la vie hellénistique que plus lentement et sous des formes bien plus profondément modifiées. C'est conformément à ces indications que Séleucos divisa son empire ; tandis qu'il gardait pour lui la partie occidentale, il donna à son fils Antiochos, qu'il avait eu de la Sogdienne Apama[1], les régions supé-

[1]) C'est ce que dit en propres termes Arrien (VII, 4), qui appelle Apama la fille de Spitamène. Strabon (XII, p. 548, 749) en fait une fille d'Artabaze (EUSEB. *Apamea Persis*), mais c'est une erreur : cet Antiochos, qui mourut en 261 à 64 ans, était né l'année qui suivit la fête nuptiale de Suse, fête célébrée au printemps de 324. Le texte d'Arrien confirme le récit passablement défiguré de Malalas (VIII, p. 198 éd. Bonn.).

rieures. On raconte que l'amour d'Antiochos pour sa belle-mère Stratonice, fille de Démétrios de Macédoine, fut la cause occasionnelle de ce partage, fait dans des conditions qui sont caractéristiques pour le père et le fils. Stratonice était jeune et belle[1]: Antiochos l'aima, et, désespérant de combattre une passion sans espoir, résolut de mourir de faim. Le médecin Érasistrate reconnut bien que le jeune prince était en proie à une douloureuse maladie de l'âme : il remarqua combien il restait paisible quand les beaux pages ou les femmes de la reine entraient dans l'appartement ; mais, quand elle venait elle-même et s'approchait, en silence et le visage affectueux, de son lit de douleur, il rougissait, soupirait profondément, tremblait de fièvre, pâlissait et cachait dans son oreiller son visage baigné de larmes. C'est en vain que le fidèle médecin l'interrogea ; il comprit pourtant la cause des souffrances d'Antiochos. A chaque instant le père, anxieux, l'interrogeait sur la cause du mal : à la fin, Érasistrate lui déclara que son fils était gravement malade; qu'il était torturé par un amour qui ne pourrait jamais être satisfait ; qu'il voulait se jeter dans les bras de la mort parce que la vie n'avait plus d'espérances pour lui. Le roi lui demandant avec sollicitude qui était cette femme et si elle ne pouvait pas être donnée à son fils, le médecin répondit : « C'est ma femme, seigneur ». « Tu es mon serviteur fidèle, reprit le roi, sauve mon fils : il est ma joie et mon espérance ». Alors le médecin changea de langage : « Comment pouvez-vous me demander cela, ô roi? si c'était votre épouse, la donneriez-vous vous-même pour l'amour de votre fils? » S'il était possible, répondit Séleucos, qu'un dieu ou un homme tournât vers elle les pensées de mon fils, c'est avec joie que je la donnerais, elle et tout mon royaume, pour le sauver ». « Eh bien! seigneur, dit Érasistrate, vous n'avez plus besoin de médecin; vous pouvez sauver votre fils : c'est Stratonice qu'il aime ! » Séleucos assembla son armée et déclara devant elle « qu'il avait fait son fils Antiochos roi des satrapies supérieures,

[1]) Stratonice, fille de Démétrios et de Phila, était plus jeune que son frère Antigone (Gonatas), né en 318/7 : elle devait avoir 15 ans à peine quand elle fut mariée en 300 à Séleucos.

avec Stratonice comme reine ; il espérait que son fils, qui lui était soumis et fidèle en toutes choses, n'aurait pas d'objections à faire à cette union ; que si la reine répugnait à ce changement extraordinaire, il priait les amis de la persuader que ce qui est juste et beau, c'est ce qui est utile au bien général. »

Telle est la tradition [1]. Il est bien possible que cette conduite de Séleucos lui ait été dictée en partie par des considérations se rapportant au père de la reine ; il venait justement d'incorporer la Cilicie à son empire, et ce n'est certainement pas sans son aveu que Ptolémée avait occupé Cypre. Ce partage de l'empire ne devait pas en briser l'unité. Pourtant il semble qu'il y ait eu des différences essentielles dans les institutions et l'administration des deux moitiés : il est remarquable de voir le grand nombre de villes hellénistiques qui s'élevèrent dans la partie inférieure de l'empire ; les différentes provinces, avec des dénominations tirées de la patrie macédonienne, semblaient constituer une sorte de Macédoine asiatique ; la civilisation hellénistique se répandit peut-être plus vite encore et plus profondément en Syrie que dans le pays du Nil, et, avec elle, la prospérité du pays et le culte de l'art et de la science se développèrent davantage et avec une plus grande activité.

Pendant que l'empire des Lagides et celui des Séleucides commençaient ainsi à se fonder solidement et à se développer, le troisième des grands empires, celui de Lysimaque, n'avait pas encore poussé de racines aussi profondes dans le sol qui lui était assigné ; une série de villes helléniques sur la côte, surtout Byzance du côté de l'Europe, Cyzique du côté de l'Asie, se maintenaient dans une complète indépendance ; la Pentapole de Thrace, entre l'Hæmos et l'embouchure du Danube,

[1]) Appien (*Syr.* 54) fait de l'Euphrate la limite de partage : cette assertion paraît erronée. D'après Julien (*Misopog.* p. 348), Antiochos n'aurait épousé sa belle-mère qu'après la mort de son père. Les sources principales à consulter pour ce récit, qui ne doit pas venir de Douris, sont, outre Appien et Plutarque, l'écrit bizarre de Lucien *sur la Déesse syrienne:* une foule d'allusions à cette histoire se trouvent dispersées çà et là. Plutarque la donne comme contemporaine de la prise de possession de la Macédoine par Démétrios. Le fils aîné issu de ce mariage, Antiochos II, né vers 292, mourut vers 247 à l'âge de 44 ans (voy. ci-dessous, tome III).

était, par son alliance avec les Gètes, les Scythes, les villes grecques de la côte scythique, assez puissante pour conserver son autonomie ; la guerre entreprise contre les Gètes en 291 avait même pu mettre pour un instant en question l'existence du royaume, et, à l'issue de cette guerre, la puissance de Lysimaque était considérablement affaiblie. Des conditions semblables ne pouvaient pas contribuer à la consolidation des nouvelles conquêtes en Asie, d'autant moins que celles-ci, remplies de nombreuses et antiques cités helléniques et liées à la Grèce par des rapports étroits, devaient opposer au nouveau régime monarchique des difficultés infiniment plus grandes que la Syrie ou l'Égypte. Lysimaque, lui aussi, fondait des villes, ou, pour parler plus exactement, dépouillait d'antiques cités de leurs noms et de leur constitution, pour s'assurer leur possession par une nouvelle organisation municipale ; ainsi, Éphèse particulièrement, qui avait conservé le plus longtemps ses relations avec Démétrios, fut réunie aux cités de Colophon et de Lébédos, rapprochée de la mer et nommée du nom de la reine Arsinoé ; un conseil non élu, et avec lui des magistrats appelés *épiclètes*, prirent la place de l'ancienne démocratie. Il est très vraisemblable qu'on établit des constitutions municipales de ce genre dans les cités helléniques et les nouvelles villes de l'Asie-Mineure, partout où ce fut possible. Nous avons mentionné plus haut que les dynastes de Bithynie inaugurèrent en 298/7 une ère particulière [1], sans doute en prenant le titre de rois, ce qui permet de croire qu'ils avaient agrandi leur territoire ; le royaume du Pont, qui inaugure également cette même année une ère particulière, ne profita sans doute pas moins de la faiblesse du royaume de Thrace. Quant à Héraclée sur le Pont, on raconte que la reine Amastris, qui avait gardé des relations étroites avec Lysimaque, fut assassinée par ses deux fils Cléarchos et Oxathrès ; c'était une sorte de rupture avec Lysimaque.

Telle était à peu près la situation vers l'année 288, dans le temps où se répandit la nouvelle des immenses préparatifs de Démétrios de Macédoine. Ces armements menaçaient

[1]) Voy. ci-dessus, p. 561.

la sécurité de chacun des trois rois. Lysimaque était le premier et le plus exposé, car ses possessions d'Europe étaient les plus voisines de la Macédoine et les plus faciles à aborder de ce côté; le conquérant macédonien devait se tourner d'abord contre elles pour gagner l'Hellespont, et l'Asie-Mineure aurait vite succombé devant une attaque. Séleucos avait à craindre pour la possession de la Cilicie, et, lors même que le téméraire et infatigable Démétrios ne s'emparerait d'abord que de l'Asie-Mineure, c'en était fait de la tranquillité de l'Orient si péniblement rétablie. Enfin Ptolémée ne possédait Cypre que depuis peu de temps : si Démétrios venait dans ses eaux avec ses immenses forces navales, cette possession si difficilement conquise était perdue pour lui et l'importance maritime de l'Égypte remise en question.

Les trois royaumes, en face d'un danger égal à celui de la dernière lutte contre le père de Démétrios, conclurent ou renouvelèrent la même coalition, afin de pouvoir faire face à l'agression de celui dont le despotisme menaçait les petits rois, les dynastes, la liberté des villes helléniques, la liberté commerciale de Rhodes, de Cyzique, de Byzance, le monde entier ; ils pouvaient espérer que tout le monde se joindrait à eux pour défendre la liberté des États contre celui qui, avec une brutale violence, songeait à rétablir l'empire et la monarchie universelle. On peut rattacher à ces combinaisons politiques le fait que la veuve du jeune roi Alexandre assassiné par Démétrios, Lysandra, fille de Ptolémée, fut mariée à Agathoclès, le fils de Lysimaque; depuis que Lysimaque avait renoncé formellement aux droits de son gendre Antipater dans le traité de paix de 292, on pouvait prendre parti contre l'usurpateur Démétrios pour la veuve du prince assassiné, comme la seule héritière légitime de la couronne de Macédoine. En effet, Phila, l'épouse de Démétrios, n'était pas la fille d'un roi de Macédoine; c'est son frère Cassandre qui le premier avait obtenu le diadème. Les alliés invitèrent Pyrrhos à se joindre à leur coalition, en lui faisant observer que Démétrios n'avait pas encore terminé ses armements et que son royaume était en proie au désordre ; ils ne comprendraient pas que Pyrrhos ne profitât pas de cette occasion

de s'emparer de la Macédoine[1]; s'il la manquait, le roi de Macédoine le forcerait bientôt de combattre dans le pays même des Molosses pour les temples des dieux et les tombeaux de ses pères. Ne lui avait-il pas enlevé son épouse, et avec elle l'île de Corcyre? N'était-ce pas une raison suffisante pour se tourner contre lui? Pyrrhos promit d'entrer dans la coalition.

Démétrios était encore occupé de ses préparatifs d'invasion en Asie, lorsqu'arriva la nouvelle qu'une grande flotte égyptienne avait fait son apparition dans les eaux helléniques et provoquait partout les Grecs à la défection; on lui rapporta en même temps que Lysimaque s'avançait de la Thrace contre les provinces du nord de la Macédoine. Démétrios courut sans tarder au devant de l'armée thrace, chargeant son fils Antigone de la défense de la Grèce. Déjà se montraient de fâcheuses dispositions dans son armée; à peine fut-il parti qu'arriva la nouvelle que Pyrrhos avait aussi pris les armes contre lui, qu'il avait envahi la Macédoine, que, s'étant avancé jusqu'à Béroea, il avait pris la ville et campait avec son armée sous ses murs, pendant que ses stratèges parcouraient le pays jusqu'à la mer et menaçaient Pella. Le désordre ne faisait que croître dans l'armée, irritée d'avoir à combattre Lysimaque, un héros, l'un des fidèles d'Alexandre; plus d'un rappelait qu'il avait avec lui le fils de Cassandre, le maître légitime du royaume.

Les dispositions des troupes et le danger que courait la capitale décidèrent Démétrios à se retourner contre Pyrrhos[2]. Il laissa à Amphipolis Andragathos pour couvrir la frontière[3], revint en toute hâte avec l'armée, franchit l'Axios et vint camper près de Béroea en face de Pyrrhos. Un grand nombre d'habitants de la ville occupée par les Épirotes vinrent rendre

[1]) PLUT., *Demetr.* 44. *Pyrrh.* 10 : θαυμάζειν φάσκοντες εἰ τὸν αὐτοῦ προέμενος καιρὸν... καὶ δυνάμενος Μακεδονίας ἐκβαλεῖν αὐτόν..; par conséquent, la coalition lui attribue la Macédoine pour sa part de butin.

[2]) Pausanias (I, 11, 2) présente les choses autrement; il dit que Démétrios battit Lysimaque à Amphipolis et qu'il lui aurait enlevé la Thrace, si Pyrrhos n'était venu à la rescousse.

[3]) POLYÆN., IV, 12, 2.

visite à leurs amis et parents : Pyrrhos, disaient-ils, était aussi doux et humain que brave ; ils ne pouvaient assez louer sa conduite envers les citoyens et les prisonniers. Des gens envoyés par Pyrrhos vinrent aussi se mêler à eux : le temps était arrivé, disaient-ils, de secouer le joug pesant de Démétrios ; Pyrrhos était digne de régner sur le peuple le plus noble du monde ; c'était un vrai soldat, plein de condescendance et de bonté, le seul qui fût encore parent de la glorieuse maison d'Alexandre. Ils trouvèrent des oreilles bien disposées, et le nombre devint grand de ceux qui désiraient voir Pyrrhos. Celui-ci mit son casque, qui était reconnaissable à son grand panache et à ses cornes, pour se montrer aux Macédoniens. Lorsqu'ils aperçurent le royal héros, entouré de Macédoniens et d'Épirotes dont le casque était couronné de feuilles de chêne, ils mirent aussi des feuilles de chêne sur leurs casques et passèrent en foule du côté de Pyrrhos, le saluèrent comme leur roi, et lui demandèrent le mot d'ordre. C'est en vain que Démétrios se montra dans les allées du camp ; on lui cria qu'il ferait bien de penser à son salut, que les Macédoniens étaient las de coucher en plein air pour son plaisir. Au milieu des cris ironiques de l'armée, Démétrios courut à sa tente, changea de vêtements, et s'enfuit presque sans escorte jusqu'à Cassandria. L'insurrection grondait dans le camp avec une fureur croissante : on cherchait le roi qu'on ne trouvait pas ; on se mit à piller sa tente, à s'arracher les objets précieux qu'elle renfermait, à se frapper les uns les autres ; une véritable bataille s'engagea, et la tente était déjà en pièces lorsqu'arriva Pyrrhos, qui s'empara du camp et rétablit l'ordre en peu de temps[1].

Cette crise eut lieu la septième année après que Démétrios était devenu roi de Macédoine[2] ; l'opinion était tellement révoltée partout contre lui qu'il ne s'éleva pas une voix en sa

[1]) PLUT., *Demetr*. 45. *Pyrrh*. 11.

[2]) ἑπταετίαν (PLUT., *Demetr*. 44). Eusèbe (*Thetal. Reg*. I, p. 242 et 246 éd. Schœne) attribue à Démétrios 6 ans et 6 mois. On voit par les feuilles de chêne que le fait eut lieu après le printemps et avant la fin de l'automne ; on peut considérer l'année 288 comme tout à fait certaine.

faveur, sur aucun point du territoire. Il s'était réfugié à Cassandria sur le golfe Thermaïque, d'où il s'embarqua en toute hâte pour gagner la Grèce. Phila, l'épouse si souvent outragée du roi fugitif, désespéra de tout salut ; ne voulant pas survivre à la honte de son époux, elle s'empoisonna [1].

Cependant, en Macédoine, Pyrrhos avait été proclamé roi du pays. En ce moment, Lysimaque arriva à son tour [2], et, se fondant sur ce que la chute de Démétrios avait été leur œuvre commune, il réclama le partage du pays ; on se disputa, et on fut sur le point de décider la querelle par les armes. Pyrrhos aima mieux proposer un arrangement, car il n'était encore nullement sûr des Macédoniens ; il connaissait leurs sympathies pour le vieux général d'Alexandre. Il abandonna à Lysimaque les pays arrosés par le Nestos, et, à ce qu'il paraît, les contrées que l'on désignait sous le nom de Macédoine nouvellement conquise [3]. Comme Antipater, le gendre de Lysimaque, qui avait espéré être enfin ramené dans son royaume paternel, se plaignit amèrement avec son épouse Eurydice que Lysimaque lui eût arraché lui-même la Macédoine, celui-ci le fit mettre à mort : quant à sa fille, il la condamna à un emprisonnement perpétuel [4].

La chute de Démétrios excita chez les Grecs les mouvements les plus divers : ils eussent été dès le commencement plus décidés si la flotte égyptienne ne s'était pas contentée, comme il paraît qu'elle le fit, d'occuper quelques ports de l'Archipel. En d'autres endroits, les garnisons macédoniennes et le voisinage du jeune Antigone empêchèrent des scènes plus fâcheuses : le poste important que ce dernier semble avoir laissé à Corinthe maintint sans doute l'ordre dans le Péloponnèse ; du moins, on ne nous parle d'aucun mouvement dans la péninsule. Antigone lui-même, à ce qu'il paraît,

[1]) Plut., *Demetr.* 44.

[2]) D'après Polyænos (IV, 12, 2), il avait pris Amphipolis par la trahison d'Andragathos.

[3]) ἐπῆρξε Νεστίων καὶ Μακεδόνων (Pausan., I, 10, 2). L'épithète indiquée ci-dessus dans le texte (νεόκτητος) doit avoir été omise dans le récit inexact de Pausanias.

[4]) Justin., XVI, 2. D'après Diodore (XXI. *Ecl.* VII, 490) et Eusèbe, Antipater aurait déjà été mis à mort par Démétrios.

était en route pour la Thessalie, afin de porter secours, si c'était possible, au royaume menacé de deux côtés à la fois. Il arriva trop tard : son père, en fugitif, avec un petit nombre de compagnons, arriva, ce semble, incognito auprès de lui en Béotie. L'armée de son fils, les garnisons de quelques localités, quelques aventuriers qui se joignirent à lui, lui constituèrent une nouvelle petite armée : on eût dit bientôt que son ancienne fortune allait lui revenir. Il s'efforça de gagner à sa cause l'opinion publique ; il proclama la liberté de Thèbes ; par là, il pouvait espérer s'assurer la possession de la Béotie [1].

Ce n'est qu'à Athènes qu'il se passa des événements sérieux et de grande conséquence. Aussitôt après avoir appris la chute de Démétrios, les Athéniens s'étaient soulevés pour rétablir leur liberté [2]. Olympiodoros se mit à la tête du mouvement ; il eut la gloire, lorsque les meilleurs citoyens, découragés par des tentatives manquées, n'osaient plus rien espérer, de prendre une courageuse résolution et de se mettre en avant au péril de sa vie [3]. Il appela sous les armes jusqu'aux vieillards et aux adolescents et les conduisit au combat contre la forte garnison macédonienne [4]. Il la battit et la força à se retirer sur le Musée : l'assaut fut donné ; l'intrépide Léocritos

1) PLUT., *Demetr.* 46.
2) PLUT., *ibid.*
3) PAUSAN., I, 25, 2.
4) En ce qui concerne la date de ce soulèvement, voici ce qu'on peut démêler. Dans un décret honorifique (C. I. ATTIC., II, n° 307) daté de l'archontat de Callimède (290/89), on mentionne dans la liste de ceux pour qui on a offert des sacrifices « le Conseil et le peuple des Athéniens, leurs femmes et leurs enfants » (les mots qui suivaient, probablement καὶ ὑπὲρ βασιλέως Δημητρίου... ont été grattés). L'année suivante (*ibid.* n° 308), décret analogue, sous l'archontat de Thersilochos, « de la.... prytanie, 24me jour de la prytanie, 20 Elaphébolion » : le nom de la prytanie (Antigonide ou Démétriade) a été enlevé. (On voit que cette année n'était pas embolismique, et que la prytanie en question était la neuvième). Ce décret a donc été rédigé et gravé en un temps où l'on révérait encore les noms de Démétrios et d'Antigone; ce n'est qu'après le mois de mars de l'archontat de Thersilochos (288) qu'eut lieu le soulèvement des Athéniens. On peut admettre qu'il n'éclata que l'année suivante (archontat de Glaucippos ?), car, d'après le décret honorifique inséré dans la *Vie des X Orateurs* (p. 850), Démocharès est rentré à Athènes sous l'archontat de Dioclès (287/6), et le cours des événements contemporains semble bien indiquer que l'insurrection d'Athènes ne fut pas retardée jusqu'à l'archontat de Dioclès.

fut le premier sur la muraille, et sa mort héroïque exalta l'enthousiasme de tous; après un court combat, le Musée fut pris [1]. Puis les Macédoniens, ceux de Corinthe, sans doute, s'étant empressés d'envahir l'Attique, Olympiodoros s'avança contre eux, appela à leur tour les Éleusiniens à la liberté, et, se mettant à leur tête, battit les ennemis [2].

Mais alors arriva la nouvelle que Démétrios avait fait sa jonction avec son fils et qu'il s'avançait contre Athènes à la tête d'une armée de plus de 10,000 hommes; il parut impossible de résister à de telles forces. Il est probable que les Athéniens tournèrent les yeux de tous les côtés pour trouver du secours : des inscriptions parvenues jusqu'à nous nous montrent qu'ils s'adressèrent même au roi Spartocos sur le Bosphore et à Audoléon, le roi des Péoniens; nous apprenons ainsi que ces deux rois firent les plus belles promesses et envoyèrent le premier 15,000, le second 7,500 médimnes de blé [3]. Pyrrhos surtout, auquel on s'était adressé, promit ses

[1]) Parmi les officiers de Démétrios, il y en eut quelques-uns qui passèrent aux Athéniens; c'est ce que nous apprennent les décrets en l'honneur de Strombichos (στρατευόμενος πρότερον παρὰ Δημηρίῳ καὶ καταλειφθεὶς ἐν τῷ ἄστει μετὰ Σπινθάρου. C. I. Attic., II, nº 317) et d'un autre officier (*ibid.*, nº 318).

[2]) Pausan., I, 26 et 29, 13. Il est étonnant que Plutarque, parlant du soulèvement des Athéniens, ne fasse pas mention d'Olympiodoros. Le nom de ce personnage a comme disparu de partout; Diogène Laërce (V, 57) ne le nomme que comme un ami de Théophraste, qui lui confia en dépôt un exemplaire de son testament.

[3]) C. I. Attic., II, nºs 311 et 312. Ces deux documents sont datés de l'archontat de Diotimos (286/5). On lit dans le premier : ἔτι δὲ Σπάρτ]οχος ἀφικομένης πρεσβείας [παρ 'Αθηναίων ἀκ]ούσας ὅτι ὁ δῆμος κεκόμιστ[αι τὸ ἄστυ συνήσ]θη τοῖς εὐτυχήμασι τοῦ δή[μου καὶ δέδωκεν σίτ]ου κ. τ. λ. Dans le second : καὶ κομισαμένου τοῦ δήμου τὸ ἄστυ πυθόμενος συνήσθη τοῖς γεγενημένοις εὐτυχήμασι νομίζων εἶναι κοινὴν καὶ αὐτῷ τὴν τῆς πόλεως σωτηρίαν... ἐπαγγέλλεται δὲ καὶ εἰς τὸ λοιπὸν παρέξεσθαι χρείας συνεργῶν εἴς τε τὴν τοῦ Πειραιέως κομιδὴν καὶ τὴν τῆς πόλεως ἐλευθερίαν. D'après les recherches historiques faites sur le calendrier par Usener (in *Rhein. Museum*, XXXIV [1879], p. 388 sqq.), l'archontat de Diotimos correspondrait à Ol. CXXIII, 1; celui d'Isæos, à l'an 2; celui d'Euthoos, à l'an 3 de la même olympiade. Les combinaisons exposées par Unger (*Philologus*, XXXIX [1880], p. 488) ne concordent ni avec le cycle intercalaire, ni avec les traditions historiques. Un décret rendu en l'honneur de Zénon sous l'archontat de Dioclès ('Αθηναῖον, 1877, p. 241) tombe dans les premiers mois de l'année et ne permet pas, par conséquent, de reconnaître si la dite année a été embolismique. Il va de soi que l'opinion émise ci-dessus dans le texte n'est qu'hypothétique et n'a pas la prétention d'être autre chose.

secours, et l'on résolut de se défendre aussi longtemps que possible. Démétrios arriva devant la ville, et commença les opérations avec la dernière énergie. Alors, raconte-t-on, les Athéniens lui envoyèrent le philosophe Cratès, homme très considéré dans ce temps-là, qui, soit par ses prières en faveur des Athéniens, soit en lui représentant ce qui était en ce moment le plus utile à ses intérêts, le décida à lever le siège et à embarquer sur toute sa flotte réunie ses 11,000 hommes d'infanterie et un certain nombre de cavaliers, pour les conduire en Asie[1]. Ce renseignement, dans la forme où il nous est donné, ne peut être exact[2]: ce ne fut certainement pas sans une nécessité des plus urgentes que Démétrios abandonna le siège d'une ville dont la reprise aurait assuré sa domination sur la Grèce : il faut croire plutôt que l'approche de Pyrrhos donna du poids aux paroles de Cratès; peut-être Démétrios se retira-t-il dans le Pirée, peut-être à Corinthe. Pyrrhos arriva ; les Athéniens le reçurent avec les témoignages de la plus vive allégresse et lui ouvrirent l'acropole, afin qu'il y offrît un sacrifice à Athêna ; en redescendant, il dit qu'il remerciait les Athéniens de leur confiance, mais que, s'ils étaient sages, ils feraient bien de ne jamais ouvrir leurs portes à un roi. Il conclut ensuite avec Démétrios une convention sur laquelle nous n'avons d'autre renseignement qu'une allusion faite en passant et d'où il résulte que les clauses de cet arrangement restèrent un secret pour les Athéniens eux-mêmes[3]. Les conditions de ce traité n'ont guère pu être que celles-ci : Démétrios renonçait

[1]) PLUT., *Demetr.* 46.

[2]) Il est certain que Cratès, fils d'Antigène, jouissait auprès de Démétrios d'une grande considération, comme avant lui Polémon, un Athénien aussi, qui avait été le prédécesseur de Cratès à l'Académie. Il est hors de doute que, parmi les écrits de Cratès, il y avait aussi des λόγους δημηγορικοὺς καὶ πρεσβευτικούς ; mais cela ne prouve pas que, dans le cas présent, Démétrios se soit laissé convaincre par les arguments de Cratès.

[3]) ἐκ τούτου καὶ πρὸς Δημήτριον εἰρήνην ἐποιήσατο (PLUT., *Pyrrh.* 12). L'allusion se trouve dans les *Joueuses de flûte* de Phœnicide (MEINEKE, *Fr. Com. Græc.* IV, p. 509) :

A. Δύνασαι σιωπᾶν ; B. ὥστε τὰς διαλύσεις
συντιθεμένους κεκραγέναι [πᾶσιν] δοκεῖν.

On peut admettre que ces διαλύσεις ont été conclues à la fin de l'été 287.

à la Macédoine ; Pyrrhos le reconnaissait comme maître de la Thessalie et des États grecs qu'il possédait à ce moment, ainsi que de Salamine, de Munychie et du Pirée ; quant à Athènes, elle était déclarée par les deux rois libre et indépendante.

Quel que soit le jugement que l'on porte sur Démétrios, il faut reconnaître en lui une élasticité de caractère, un besoin d'agir et d'oser que l'on ne retrouve guère dans n'importe quelle autre figure historique. Il sait combien de fois déjà, dans sa vie agitée, il s'est relevé de la chute la plus profonde pour atteindre de nouveau une haute et puissante situation ; peut-être sa bonne étoile viendra-t-elle encore une fois à son secours. A peine a-t-il reconquis une certaine position en Grèce, que, n'ayant plus rien à espérer en Macédoine, il tourne toutes ses pensées vers la grande entreprise qui a causé sa chute ; il veut atteindre l'Asie, où il espère remporter de grands succès. Il faut convenir que les circonstances sont favorables ; Lysimaque est encore occupé dans ses nouvelles conquêtes de Macédoine, et déjà une guerre a failli éclater entre Pyrrhos et lui à propos du partage de la Macédoine ; il faut que Lysimaque soit sur ses gardes en face de ce prince ambitieux et intrépide, qui a eu de la peine à se contenter d'une partie du tout ; il n'aura pas le loisir de défendre l'Asie, où règne partout le plus grand mécontentement contre lui, le plus cupide de tous les Diadoques, et où certainement on se souviendra d'un temps meilleur, le temps d'Antigone et Démétrios. Démétrios déteste ce Lysimaque, ce « trésorier », comme il l'appelle, cet homme insignifiant qui ne sait pas même justifier la réputation de brave soldat dont on l'honore, et à qui une chance imméritée jette les fruits des victoires remportées par d'autres.

Démétrios quitta la Grèce avec sa flotte et une armée qui n'était pas sans importance, en y laissant comme commandant son valeureux fils Antigone. Il arriva à Milet, où il trouva Eurydice, la sœur de Phila ; elle avait quitté la cour d'Alexandrie, où elle avait assez longtemps supporté d'être traitée avec peu d'égards par le roi son époux, et pas seulement par lui ; elle vivait à Milet avec sa fille Ptolémaïs, qui en 300 avait été fiancée à Démétrios ; il est possible que la ville lui eût été donnée, selon l'usage du temps, en toute pro-

priété[1]. Démétrios, en sa qualité d'ennemi du roi d'Égypte, trouva le meilleur accueil; il célébra ses noces avec Ptolémaïs[2]. De là, il parcourut la Lydie et la Carie; beaucoup de villes se soumirent volontairement, d'autres furent prises de force. Il était évident que le gouvernement de Lysimaque était profondément détesté dans ces régions; plusieurs même de ses stratèges, qui avaient là leurs commandements, passèrent à Démétrios et lui amenèrent de l'or et des troupes : chaque jour voyait croître ses forces. Sardes aussi, la capitale de la Lydie, fut prise[3].

Ce n'est que dans le premier moment que l'Asie-Mineure se trouva sans défense. Lysimaque avait assez de forces pour envoyer en Asie une armée considérable, sous le commandement de son fils Agathoclès. Démétrios n'osa pas marcher au devant de lui; bientôt il ne crut plus être en sûreté en Lydie et en Carie, et il se retira vers la Phrygie. Il est difficile de comprendre pourquoi, ayant une flotte qui devait être considérable, il s'éloigna de la côte: il aurait dû, à ce que l'on pourrait penser, renoncer à tout plutôt qu'à la mer; en tout état de cause, il lui serait ainsi resté la vaste mer, un rocher quelque part dans ses eaux et une couple de camarades fidèles avec lesquels il aurait pu mener la vie de corsaire. Mais il se leurrait de plans fantastiques: il voulait s'ouvrir, avec sa petite armée, un chemin jusqu'en Arménie; de là il espérait révolutionner la Médie, s'établir solidement dans les provinces supérieures, et, en cas de besoin, trouver dans les rochers assez de nids d'aigle qui lui offriraient un refuge assuré. Il négligea de s'occuper des dangers les plus pressants. Il ne pouvait déjà plus choisir le chemin le plus court à travers la Phrygie; les

1) Pour qu'elle pût accueillir Démétrios, il fallait qu'elle eût le droit de disposer de la ville. Sans doute Ptolémée lui avait fait donation de Milet, genre de libéralité dont on rencontre plusieurs exemples. Mais à quelle époque Milet avait-elle bien pu être au pouvoir du Lagide? Est-ce qu'après la bataille d'Ipsos Lysimaque n'aurait pris possession du littoral que jusqu'au Latmos? La ville fut-elle adjugée à l'Égypte plus tard, par le traité passé entre Ptolémée et Démétrios, le traité pour lequel Pyrrhos servit d'otage?

2) C'est de Ptolémaïs que Démétrios eut Démétrios dit le Beau (Plut. *Demetr.* 53).

3) Plut., *Demetr.* 46.

mouvements d'Agathoclès le forcèrent à se tourner vers le sud. Arrivé au versant oriental du Tmolos, il pénétra dans l'intérieur du pays, et Agathoclès le suivit de plus en plus près; d'heureuses escarmouches firent gagner quelque avance à Démétrios, mais Agathoclès couvrit tout le pays d'alentour de ses troupes légères et empêcha complètement son ennemi de fourrager. Déjà l'armée de Démétrios commençait à manquer de subsistances, et le soupçon se répandait parmi les troupes qu'on allait les conduire en Arménie. En proie à une détresse croissante, elles franchirent le Méandre et s'avancèrent vers le Lycos. La proximité de l'ennemi qui les poursuivait les obligeait à se hâter; elles manquèrent le gué: à l'endroit où il fallut passer le fleuve, le courant était très violent et assez profond. Aussitôt Démétrios fit avancer dans le fleuve les cavaliers qui avaient des chevaux grands et forts et les disposa sur quatre rangées pour amortir le courant; à l'abri de cet étrange rempart, qui brisait jusqu'à un certain point la force du courant, il fit passer son infanterie, mais avec de grandes pertes[1]. L'armée continua sa route, constamment suivie par l'ennemi, au milieu d'une détresse croissante, souffrant de l'humidité et du froid de l'automne, précoce dans ces régions montagneuses; la privation persistante d'une nourriture convenable engendra une cruelle épidémie qui enleva 8000 hommes. Il n'y avait plus d'espoir d'arriver en Arménie; il n'était ni possible ni prudent de revenir en arrière, depuis qu'Éphèse, le dernier point de la côte qui tenait encore, avec l'aide du pirate Ænétos, le général de Démétrios, avait été prise en trahison par Lycos, stratège de Lysimaque[2]. Démétrios était sur le versant septentrional du Taurus, où une rencontre avec Agathoclès l'aurait absolument anéanti; il ne lui restait d'autre ressource que de franchir le Taurus et la frontière de Cilicie. Il marcha en toute hâte sur Tarse en Cilicie; il aurait bien voulu éviter de fournir

[1]) Plut., *Demetr.* 46. Polyæn., IV, 7, 12. César indique le même moyen avec son *vim fluminis equitatu refringere*. Dans l'écrit de Lucien intitulé *Le Navire ou les Souhaits*, Samippos trace un plan d'opérations contre l'Asie qui paraît imité de l'expédition de Démétrios.

[2]) Polyæn., V, 19. Frontin (III, 3, 7) cite l'archi-pirate Mandron, et fait remarquer qu'Éphèse était l'entrepôt où les pirates écoulaient leur butin.

au roi Séleucos un prétexte à hostilités, et il espérait trouver quelque moyen de sortir de la Cilicie par le nord, mais tous les passages étaient déjà barrés par Agathoclès. Démétrios était enfermé, son petit corps de troupes dans la plus triste situation, sa position désespérée. Il ne lui restait plus d'autre issue qu'une démarche humiliante auprès de Séleucos; il lui fit dire que la fatalité le poursuivait, qu'il avait tout perdu et qu'il n'avait plus d'espoir que dans la générosité de Séleucos.

Séleucos fut touché sans doute de la triste destinée et des prières d'un homme tombé si bas; il envoya aux stratèges du pays l'ordre de procurer à Démétrios tout ce qui était nécessaire au service royal et de quoi entretenir ses troupes. Mais que faire ensuite? Dans les délibérations qui eurent lieu à ce sujet, Patroclès[1], l'un des amis, qui jouissait d'une grande considération auprès du roi, exposa que les frais occasionnés par Démétrios et son armée étaient la moindre des choses, mais que le roi devait faire attention que Démétrios prolongeait de plus en plus son séjour dans le royaume; que ce prince avait toujours été parmi tous les rois le plus violent et le plus avide de nouveautés, et qu'il était maintenant dans une situation capable de pousser aux résolutions extrêmes même un caractère naturellement pacifique. La prudence exigeait qu'on se préparât à toute éventualité. Séleucos rassembla un corps de troupes considérable et partit à leur tête pour la Cilicie.

Aussitôt que la générosité de Séleucos eut sauvé Démétrios des dangers les plus pressants, ce dernier semble avoir conçu de nouvelles espérances. N'avait-il pas possédé autrefois la Cilicie? peut-être réussirait-il maintenant à s'y établir et à s'y maintenir. La marche de Séleucos le jeta dans le plus grand trouble: la bienveillance de Séleucos n'avait donc eu pour but que de dissimuler la trahison; on voulait le cerner et l'enlever. Il se retira sur les points du Taurus les plus faciles à défendre et envoya de nouveau à Séleucos : qu'on lui accorde au moins la liberté de s'éloigner pour aller fonder chez des Barbares lointains un royaume indépendant où il passera tranquillement le reste de ses jours; si Séleucos lui refuse cette liberté,

[1]) Ce doit être le personnage plusieurs fois mentionné par Strabon.

qu'il lui permette au moins de passer l'hiver dans ces régions avec ses troupes; il n'avait sans doute pas l'intention de le chasser de la sorte, en cette misère extrême, nu et dépouillé de tout, et de le livrer à ses ennemis. Séleucos poussa la condescendance jusqu'à lui faire offrir d'aller prendre pour deux mois ses quartiers d'hiver en Cataonie, à condition qu'il enverrait comme otages les principaux de ses amis; en même temps, il fit occuper fortement les passages qui conduisent en Syrie: quant à Agathoclès, qui, dans sa poursuite, avait franchi les frontières du royaume, il l'invita, maintenant que Démétrios était en son pouvoir, à s'en retourner, promettant de s'appliquer à écarter tout danger ultérieur. De son côté, Démétrios se sentait encore trop fort pour consentir à toutes les conditions de Séleucos; il ne pouvait pas supporter la pensée de se soumettre formellement. La nécessité le força à des déprédations; il fit des courses d'une folle témérité; son courage, l'excitation sauvage de cette lutte dernière et désespérée, le rendaient redoutable, lui et ses bandes; partout où il rencontrait de petits corps de troupes ennemies, ces derniers étaient vaincus et massacrés; bientôt il osa s'en prendre à des corps plus nombreux. Séleucos envoya ses chars à faux; ils furent repoussés et mis en déroute. Démétrios pénétra jusqu'aux passages qui conduisent en Syrie, battit les postes qui les gardaient et se rendit maître de la route stratégique qui mène en Orient. Alors ses espérances grandirent: il occupait les environs d'Issos; ses troupes étaient pleines de courage et prêtes à toutes les audaces; il espéra pouvoir gagner une bataille; son étoile semblait l'avoir sauvé encore une fois. Séleucos voyait avec inquiétude la tournure que prenait cette lutte étrange: il regretta d'avoir renvoyé Agathoclès; seul, il n'osait combattre Démétrios, dont il craignait avec raison le bonheur, le courage et le talent militaire.

Encore une fois, la fortune avait souri au royal aventurier pour le perdre d'autant plus sûrement. Épuisé par les efforts inouïs des derniers mois, Démétrios tomba très dangereusement malade; en ce moment même où chaque jour avait son importance, où chaque heure pouvait devenir décisive, il resta quarante jours dans son lit. Tout fut paralysé; le dé-

sordre fit des progrès terribles parmi ses troupes; un grand nombre de soldats passèrent à l'ennemi, beaucoup se dispersèrent. Séleucos se gardait bien d'attaquer; les forces de l'ennemi allaient se détruire elles-mêmes. A peine rétabli, vers le mois de mai 286, Démétrios partit d'Issos. On pensait qu'il allait revenir en Cilicie, mais il tourna vers l'est, et franchit, dans le silence de la nuit, les défilés de l'Amanos; le lendemain matin, ses bandes descendirent dans la Cyrrhestique, où elles pillèrent, massacrèrent, et se livrèrent à d'effroyables excès. Aussitôt Séleucos marcha contre lui, et établit son camp en face du sien, persuadé que Démétrios allait se hâter de battre en retraite. Mais, au contraire, ce dernier résolut de le surprendre pendant la nuit; il espérait que la soudaineté de l'attaque, le désordre, l'obscurité de la nuit, lui assureraient le succès. C'est avec des cris de joie que ses troupes reçurent l'ordre de l'attaque; elles furent aussitôt sous les armes, attendant le signal. Cependant, deux peltastes étoliens se glissèrent jusqu'aux avant-postes ennemis, et demandèrent qu'on les conduisît au plus vite devant le roi; ils trahirent le secret de l'attaque projetée. Séleucos, qu'on avait réveillé au milieu de son sommeil, s'arma à la hâte en disant: « Nous avons affaire à une bête sauvage ». Il ordonna de faire sonner l'alarme par toutes les trompettes de l'armée; pendant que les troupes s'assemblaient, il fit allumer des branchages devant les tentes et conduire les troupes hors du camp avec des cris de guerre. Lorsque Démétrios approcha et qu'il vit ces feux innombrables, lorsqu'il entendit les trompettes et les cris de guerre, il comprit que son projet était éventé et battit en retraite[1].

Le lendemain matin, Séleucos attaqua. Démétrios fit reculer un peu les ennemis sur son aile droite, et pénétra dans le chemin creux qu'abandonnaient les troupes de Séleucos. Aussitôt Séleucos accourut, accompagné d'hypaspistes d'élite et de huit éléphants; il rangea ceux-ci le long du chemin, descendit de cheval, jeta son casque, puis, tenant sa lance en avant, il s'avança au bord du chemin creux et intima à haute voix aux ennemis l'ordre de s'arrêter: « C'est de la folie, leur

[1]) PLUT., *Demetr.* 49. POLYEN., IV, 9, 2.

dit-il, de suivre plus longtemps ce chef de brigands affamé, lorsqu'ils peuvent entrer au service d'un roi opulent, qui possède un royaume et n'a pas à le conquérir; ils doivent bien voir que, s'il avait voulu, ils seraient depuis longtemps domptés; lui seul les a arrachés à la mort par la famine; s'il les a épargnés jusqu'ici, ce n'est pas pour l'amour de Démétrios, mais parce qu'il avait espéré voir revenir à la réflexion des hommes aussi vaillants, qu'il désire sauver à tout prix: qu'ils viennent à lui, et ils seront sauvés ». Les soldats poussèrent des cris d'approbation, jetèrent leurs armes et saluèrent Séleucos comme leur roi[1].

C'est à grand'peine que Démétrios, avec un petit nombre d'amis et de compagnons, put se sauver et s'enfuit vers les passages de l'Amanos : caché dans un bois, il attendit la nuit; il voulait de là se réfugier en Carie, à Caunos, où il espérait trouver sa flotte. Lorsqu'il sut qu'il n'y avait pas de vivres même pour un jour, il modifia son plan et se tourna au nord vers le Taurus; Sosigène, l'un des amis, offrit au roi les quatre cents pièces d'or qu'il avait encore sur lui; avec cette somme, on pourrait peut-être parvenir à gagner la mer. On partit avant la fin de la nuit, en reprenant la direction du sud, pour atteindre le port le plus voisin. Cependant Séleucos, pour empêcher Démétrios de gagner la Syrie, avait fait occuper les monts Amaniens par un corps considérable sous les ordres de Lysias, avec ordre d'allumer partout des feux sur les contreforts de la montagne[2]. Lorsque Démétrios aperçut ces feux, il retourna aux lieux qu'il venait de quitter: ce fut une nuit pleine de terreurs; du petit nombre de compagnons qui l'entouraient encore, plusieurs le quittèrent secrètement, les autres renonçaient à tout espoir. L'un d'eux osa dire qu'il fallait se rendre. Démétrios tira son épée pour le tuer; les amis l'en empêchèrent, le calmèrent, mais lui avouèrent qu'il ne restait pas d'autre issue : il envoya alors quelques amis à Séleucos pour lui annoncer qu'il se rendait à sa discrétion.

Séleucos les accueillit avec bienveillance. « Ce n'est pas, dit-

[1]) Plut., *Demetr.* 49. Polyæn., IV, 9, 3.
[2]) Plut., *ibid.* Polyæn., IV, 9, 5.

il, la bonne étoile de Démétrios, c'est la mienne qui l'a conservé et m'a donné l'occasion de montrer ma clémence ». Il ordonna qu'on dressât pour Démétrios une tente royale, et qu'on le reçût avec de grands honneurs ; il envoya Apollonide, un des anciens amis de Démétrios, pour le saluer et l'amener. Les courtisans s'empressèrent de témoigner le plus grand respect à un homme que leur maître recevait avec tant de bonté, et qui prendrait certainement bientôt sur lui la plus grande influence. Dans le camp régnait la plus vive curiosité de voir le Poliorcète. Les plus prudents ne voyaient pas tout cela sans méfiance : ils représentèrent au roi qu'il devait prendre ses précautions, et que l'on pouvait craindre une émeute en faveur de Démétrios. Cependant Apollonide avait salué Démétrios et lui avait apporté la nouvelle de la clémente résolution de son maître ; beaucoup de courtisans étaient venus auprès de lui : Démétrios crut qu'il allait faire son entrée dans le camp non comme un prisonnier, mais comme un roi. Alors parut un détachement de 1,000 hommes à pied et à cheval, sous les ordres de Pausanias : on entoura Démétrios ; les assistants furent éloignés, Démétrios placé au milieu de la troupe et emmené en silence. Démétrios fut conduit dans la forteresse d'Apamée sur l'Oronte. Entouré d'une garde nombreuse, il fut du reste traité en roi ; Séleucos lui envoya de ses propres domestiques, lui fit donner tout l'argent dont il avait besoin, et lui procura en abondance tout ce qui était nécessaire à sa personne et à sa petite cour ; tous les amis eurent la permission de parler à Démétrios ; les chasses royales, les manèges, les jardins lui furent ouverts ; des courtisans, qui vinrent de la part de Séleucos, apportèrent la bonne nouvelle que ce dernier n'attendait que l'arrivée d'Antiochos et de son épouse venant des provinces supérieures pour mettre complètement fin à sa détention[1].

[1]) PLUT., *Demetr.* 50. Il n'est pas possible de préciser la date : les indications des chronographes ne donnent que les années en chiffres ronds, et elles sont de plus fautives en ce qui concerne l'époque de la captivité. Ainsi, ils comptent l'année de la bataille d'Ipsos (a. Abr. 1716=301) comme la dernière du vieil Antigone ; la suivante (a. Abr. 1717=300) comme la première de Démétrios : ils attribuent à celui-ci 15 années comme *Asianorum Rex*,

C'était pour Séleucos un avantage inappréciable que d'avoir Démétrios en sa puissance ; non seulement il avait réduit à l'inaction l'ennemi que seul peut-être il avait encore à craindre, mais, ce qui devait lui paraître infiniment plus important, il avait à sa disposition le plus violent adversaire de Lysimaque. Il y avait déjà, en effet, entre les cours de Lysimachia et d'Antioche une tension qui tenait à bien des causes : depuis le départ de Démétrios, les affaires en Europe avaient pris un cours qui, en élevant extraordinairement la puissance de Lysimaque, pouvait exciter de graves appréhensions.

En dépit de la paix jurée avec Démétrios, Pyrrhos, poussé par Lysimaque et voulant gagner par des conquêtes l'attachement des Macédoniens, avait excité la Thessalie à la défection et attaqué plusieurs villes dans lesquelles se trouvaient encore des garnisons de Démétrios et d'Antigone [1], de sorte qu'il n'y restait guère plus à Antigone que la ville forte de Démétriade. La convention que le Molosse violait ainsi sans scrupule avait amèrement trompé les espérances des Athéniens, qui comptaient rentrer en possession de Munychie et du Pirée ainsi que du Musée ; ils ne s'attachèrent qu'avec plus de force à Lysimaque, qui leur faisait les plus belles promesses [2]. Lysimaque ne travaillait pas avec moins d'ardeur à aliéner à Pyrrhos le cœur des Macédoniens ; le roi Audoléon de Péonie tenait pour lui ; les luttes de son fils Agathoclès accroissaient sa puissance en Asie-Mineure, et il avait fait poursuivre Démétrios

et, à la date de 284 (a. Abr. 1733), S. Jérôme met en note : *Demetrius Asiæ semet ipsum Seleuco tradidit.* Pour lui, cette année correspond à Ol. CXXIV, 1 ; pour Eusèbe, à Ol. CXXIV, 2 : par conséquent, ce n'est pas l'année olympique qu'ils ont trouvée dans leurs sources. Il paraît impossible de s'arrêter à une solution définitive. Clinton (*Fast. Hell.* II, 242) et C. Müller (*Fr. Hist. Græc.*, III, p. 706) placent la capture de Démétrios en janvier 286 ; elle doit à tout le moins avoir eu lieu quelques mois plus tard, attendu que les deux mois d'hivernage offerts par Séleucos mènent déjà les choses, à eux seuls, jusqu'en mars 286.

1) Plutarque (*Pyrrh.* 12) emploie, en parlant de ces villes, une expression invariable : πεισθεὶς ὑπὸ Λυσιμάχου Θετταλίαν ἀφίστη καὶ ταῖς Ἑλληνικαῖς φρουραῖς προσεπολέμει.

2) C'est la conclusion à tirer de ce fait, que, comme l'atteste le décret en l'honneur d'Audoléon (C. I. Attic., II, n° 312), ce personnage promet aux Athéniens toute l'assistance nécessaire pour leur faire reconquérir le Pirée, aussi bien que Lysimaque (C. I. Attic., II, n° 314).

fugitif jusqu'au-delà des limites de son royaume. Lorsque Démétrios eut été enfermé dans la Cilicie et rendu à peu près inoffensif [1], Lysimaque se retourna vers la Macédoine ; son dessein n'était rien moins que d'enlever à Pyrrhos la couronne de Macédoine. Pyrrhos était campé dans la région montagneuse d'Édesse ; Lysimaque l'enferma, coupa ses communications, et le réduisit à une détresse croissante. En même temps, Lysimaque s'efforçait de gagner les principaux de la noblesse macédonienne ; il négociait avec eux tantôt verbalement, tantôt par écrit : C'est une indignité, leur disait-il, qu'un étranger, un prince Molosse, dont les ancêtres n'avaient pas cessé d'être soumis aux Macédoniens, puisse régner aujourd'hui sur l'empire de Philippe et d'Alexandre ; c'est une indignité plus grande encore que les Macédoniens l'aient élu eux-mêmes, et soient devenus infidèles à l'ami et au compagnon d'armes de leur grand roi ; il est grand temps que les Macédoniens se souviennent de leur antique gloire et reviennent à ceux qui l'ont conquise avec eux. La voix de Lysimaque, et plus encore son or, trouva accès partout ; partout, dans la noblesse et dans le peuple, se montrèrent des dispositions favorables au roi de Thrace. Pyrrhos renonça à se maintenir plus longtemps dans sa position d'Édesse et marcha vers les frontières de l'Épire ; il se mit en rapports avec Antigone, qui, profitant des circonstances, s'était sans doute avancé de nouveau en Thessalie. Lysimaque marcha contre les armées réunies des deux princes et gagna une bataille à la suite de laquelle Pyrrhos renonça complètement au trône de Macédoine, et la Thessalie, sauf Démétriade, tomba avec le royaume de Macédoine au pouvoir de Lysimaque [2].

[1]) L'expression de Plutarque (*Pyrrh.* 12) : Δημητρίου καταπολεμηθέντος ἐν Συρίᾳ, n'est pas parfaitement exacte.

[2]) PLUT., *Pyrrh.* 12. PAUSAN., I, 10, 2. D'après Dexippos (ap. SYNCELL., p. 506 éd. Bonn.), Pyrrhos fut sept mois roi de Macédoine, et l'Eusèbe arménien (I, p. 233, éd. Schœne et *App.* 13) dit : *mensibus autem septem Ol. CXXIII*, 2 *Macedoniis imperat, octavo autem successit Lysimachus.* Dans le Canon, Eusèbe place ces sept mois en l'an d'Abrabam 1728 ; S. Jérôme en 1729 ; l'un et l'autre en Ol. CXXIII,1. Par conséquent, cette année olympique, qui correspond effectivement à 288/7, doit être celle qu'ils ont trouvée dans leurs sources. On arrive à de tout autres conclusions en suivant Pausa-

Séleucos ne pouvait voir sans inquiétude les progrès de la puissance de Lysimaque; Pyrrhos, même allié à Antigone, s'était montré trop faible pour faire contre-poids au puissant souverain de la Thrace, de la Macédoine et de l'Asie-Mineure. De là sans doute les hésitations de Séleucos, lorsqu'il s'était agi de procéder énergiquement contre Démétrios en Cilicie; de là sa magnanimité surprenante, lorsque ce dernier avait été obligé de se rendre à lui: il dut songer en cas de besoin à ramener en scène Démétrios, à l'envoyer avec une armée en Europe, et, par son rétablissement sur le trône de Macédoine, à reconstituer l'équilibre qui seul pouvait assurer la stabilité de ce monde naissant composé d'États hellénistiques. Il vint de plusieurs côtés des sollicitations implorant la mise en liberté de Démétrios, et il n'en vint pas seulement de quelques villes et de quelques dynastes[1]: Ptolémée et Pyrrhos, eux aussi, semblent avoir négocié dans ce sens. Antigone faisait les efforts les plus ardents: il offrait de renoncer à toutes les possessions qui lui restaient, de se constituer lui-même comme otage, si Séleucos voulait rendre la liberté à son père; il envoya prier les rois de vouloir bien appuyer sa proposition. De tous les côtés, on assiégeait Séleucos. Lysimaque seul faisait des objections sérieuses: si Démétrios était rendu à la liberté, disait-il, le monde serait de nouveau livré à la guerre et au désordre; aucun des rois n'aurait la sécurité dans ses possessions. Il offrait 2,000 talents si Séleucos voulait débarrasser le monde du prisonnier. C'est avec des paroles sévères que Séleucos renvoya les ambassadeurs qui le croyaient capable non seulement de manquer à sa parole, mais de commettre un pareil crime sur un prince qui lui était doublement appa-

nias (I, 10, 2). Cet auteur prétend que Lysimaque et Pyrrhos restèrent amis tant que Démétrios lutta contre Séleucos; γενομένου δὲ ἐπὶ Σελεύκῳ Δημητρίου Λυσιμάχῳ καὶ Πύῤῥῳ διελύθη ἡ φιλία. Il ne faut pas attacher trop d'importance à ce fait que l'Eusèbe arménien donne 4 ans et autant de mois à Pyrrhos dans les *Thetaliorum Reges*, et 3 ans 4 mois dans le tableau afférent au chapitre.

[1]) καὶ συνεδέοντο ταῦτα πόλεις τε πολλαὶ καὶ δυνάσται πλὴν Λυσιμάχου (Plut. *Demetr.* 51). Parmi ces villes figurent probablement en première ligne les villes grecques d'Asie-Mineure. Cf. Diodor., XXI, 18, 3. (*Exc. de virt. et vit.* p. 561).

renté par des alliances de famille. Il correspondit par écrit avec son fils Antiochos en Médie sur la conduite à tenir à l'égard de Démétrios ; il avait l'intention de le rendre à la liberté, de le ramener d'une manière éclatante dans son royaume. Il eut soin que, dès maintenant, dans tout ce qu'on faisait pour Démétrios, le nom d'Antiochos et de son épouse, la fille de Démétrios, fussent prononcés.

Cependant Lysimaque semblait perdre complètement de vue les affaires helléniques et éviter avec soin toute occasion de dissentiment avec Séleucos ; la mise en liberté de Démétrios se faisait attendre jusqu'à devenir incertaine. Ce dernier écrivit lui-même à son fils Antigone, à ses amis et stratèges de la Grèce [1], de ne pas espérer son retour et de se méfier s'il arrivait des lettres avec son sceau, de se conduire comme s'il était mort, ajoutant qu'il transmettait à son fils Antigone toutes les villes et contrées qu'il possédait, tous ses droits et la couronne elle-même. Quant à lui, il abandonnait les espérances qu'il avait nourries dans les premiers temps de sa captivité : il passait son temps à chasser, à lutter, à monter à cheval ; mais bientôt il se fatigua de ces exercices et occupa ses loisirs et sa paresse à des banquets, au jeu de dés, à la débauche, autant peut-être pour étourdir le chagrin qui le rongeait que par goût naturel ; peut-être voulait-il hâter la fin d'une vie sans espérances. Dans la troisième année de sa captivité [2], il devint malade et mourut dans la cinquante-quatrième année de son existence agitée. Séleucos regretta amèrement de ne l'avoir pas sauvé ; de tous les côtés on l'accusa d'être la cause de la mort prématurée du roi.

Il n'aura pas manqué de rendre à sa dépouille les honneurs les plus éclatants. Les cendres de Démétrios furent envoyées en Grèce dans une urne d'or, et Antigone vint avec toute sa

[1]) Plutarque (*Demetr.* 51) dit : πρὸς τοὺς περὶ Ἀθήνας καὶ Κόρινθον ἡγεμόνας καὶ φίλους. Cependant, Athènes était déjà délivrée à ce moment-là.

[2]) ἐξ οἴνου καὶ μέθης ἀτίμως ἀπέθανεν (Dio Chrys., XLIV, p. 598). D'autres disent à peu près la même chose. Plutarque (*Demetr.* 52) assure qu'il est mort à 54 ans : ἔτος τρίτον... καθειργμένος. . ἀπέθανεν ἔτη τέσσαρα καὶ πεντήκοντα βεβιωκώς. Il l'a dit plus haut (c. 3) âgé de 22 ans, δύο καὶ εἴκοσι ἔτη γεγονότα, lors de la bataille de Gaza (312). Si ce chiffre est exact, Démétrios serait né en 334 ou 335, et la date de sa mort tomberait en 282 ou 281.



flotte jusqu'aux îles, afin de les escorter jusqu'à Corinthe : toutes les villes auprès desquelles il aborda déposèrent des couronnes sur l'urne et envoyèrent des députations funèbres pour accompagner les restes du héros. Lorsque la flotte, selon le récit de Plutarque, fut arrivée devant Corinthe, l'urne funéraire fut placée sur le pont du navire, parée de la pourpre et du diadème, exposée à la vue de tous, sous la garde d'honneur de jeunes hommes; le célèbre joueur de flûte, Xénophantos, était assis près de l'urne et exécutait une mélodie funèbre du caractère le plus religieux; les rameurs, frappant la mer en cadence, firent approcher le vaisseau du rivage; des milliers d'hommes l'attendaient et suivirent l'urne qu'Antigone portait en pleurant. Après la cérémonie funèbre à Corinthe, les cendres furent portées, pour être ensevelies, en Thessalie, dans la ville de Démétriade, que le roi avait fondée [1].

Telle fut la fin du roi Démétrios : sa vie agitée et aventureuse, telle que l'histoire n'en offre guère de semblable, est, comme l'époque des Diadoques elle-même, une tempête incessante qui finit par s'épuiser elle-même; elle commence splendide et éblouissante, pour s'éteindre d'une façon répugnante, dans la décomposition et la pourriture. Démétrios personnifie d'une manière frappante la fermentation de cette époque étrange : plus elle tend au repos et à une solution définitive, plus son activité à lui devient incohérente et dépourvue de plan; son temps est passé dès que l'immense agitation de l'époque des Diadoques commence à s'éclaircir et à se calmer. L'astre le plus éclatant dans cette nuit orageuse qui suivit la mort d'Alexandre perd ses rayons aussitôt que commence à poindre un jour plus paisible ; on peut regarder avec étonnement sa grandeur excentrique, mais sa chute elle-même ne peut éveiller en nous de sympathie plus intime. Ce qui lui donne une physionomie originale dans l'histoire, c'est qu'il s'attache à l'idée, au fantôme de l'unité du grand empire d'Alexandre, alors que les éléments qu'il contient travaillent à le décomposer complètement; c'est qu'il prend constam-

[1]) Plut., *Demetr.* 52. 53. Strabon (IX, p. 436) appelle Démétriade βασίλειον μέχρι πολλοῦ τοῖς βασιλεῦσι τῶν Μακεδόνων.

ment cette idée pour le prétexte d'entreprises toujours nouvelles, plus fantastiques les unes que les autres ; c'est que lui, élevé dans l'Orient, devenu lui-même un despote oriental, il cherche à la réaliser à la tête des Hellènes et des Macédoniens. Il a méconnu l'élément positif de cette époque, la semence jetée par Alexandre, semence qui a levé durant une lutte de cinquante ans et qui déjà était en pleine croissance. C'est le caractère des évolutions historiques, que, pendant qu'on bataille pour une foule d'autres questions, elles suivent tranquillement et sûrement leur cours ; celui-là seul qui les comprend et les aide de son concours fonde quelque chose de durable. Ainsi, après la mort d'Alexandre, la lutte pour l'unité de l'empire semble absorber toutes les forces et dicter la conduite des partis ; mais, ce qui est durable, c'est le principe de l'hellénisme, qui, lorsque la fureur des combattants s'est apaisée, se montre réalisé et assuré pour des siècles. C'est dans l'intérêt de ce principe que la reconstitution de l'unité du grand empire occidento-oriental devait se montrer impossible, afin que la fusion de l'élément occidental avec les différents éléments des races orientales pût se réaliser sous la forme d'autant d'organismes hellénistiques : c'est ce principe qui rend la domination du Lagide si inébranlable et si grandiose ; c'est lui qui fait la puissance de Séleucos.

Nous approchons de la conclusion de cette époque. Les trois rois Lysimaque, Séleucos et Ptolémée, les derniers compagnons des luttes d'Alexandre, sont des vieillards : à côté d'eux, le fils de l'Épigone Démétrios, Antigone, est réduit à la possession de l'Hellade, et Pyrrhos d'Épire, que les forces de Lysimaque tiennent éloigné des frontières macédoniennes, commence à tourner ses velléités guerrières du côté de la péninsule des Apennins. Les trois vieillards ont à leurs côtés des fils dans toute la force de l'âge, auxquels ils songent à laisser leur couronne si péniblement conquise et affermie sur leur tête par des luttes infinies. Déjà Séleucos a cédé à son fils Antiochos, âgé de quarante ans, la royauté de la Haute-Asie. Ptolémée, lui aussi, se hâte de mettre avant sa mort le royaume entre les mains d'un successeur : l'aîné de ses fils, Ptolémée, que l'on surnommait Céraunos, « l'éclair », à cause de la violence de

son caractère[1], lui était né d'Eurydice, aujourd'hui répudiée ; il aimait mieux son autre fils Ptolémée, plus doux de caractère et né de sa chère Bérénice, celui qui s'appela plus tard Philadelphe[2]. Le vieux roi doit avoir consulté là-dessus plus d'une fois ses amis ; on rapporte que Démétrios de Phalère, qui, occupé désormais de travaux littéraires, vivait à Alexandrie entouré d'une grande considération et au rang des premiers amis du roi, se prononça pour le droit de l'aîné[3] : le roi se décida néanmoins à donner la couronne à son fils préféré. C'est avec de bruyantes et joyeuses acclamations que les Macédoniens d'Égypte apprirent la résolution du roi[4], et Ptolémée Philadelphe commença à régner en 285[5]. Deux ans après mourut Ptolémée Soter, dans la quatre-vingt-quatrième année de

[1]) διὰ τὸ ἄγαν τολμηρὸν (Pausan., I, 19, 4) — διὰ τὴν σκαιότητα καὶ ἀπόνοιαν (Memnon ap. Phot., p. 225 b. 16) — τολμῆσαι πρόχειρος (Pausan., I, 16, 3). Il devait avoir plus de 30 ans à l'époque : je ne connais pas de renseignement plus précis sur ce point.

[2]) Ptolémée Philadelphe avait alors 24 ans.

[3]) Il était τῶν πρώτων φίλων, ou, comme le dit Plutarque (*De exsilio*, 7, p. 602) sans employer d'expression officielle, πρῶτος τῶν Πτολεμαίου φίλων. Élien (*Var. Hist.* III, 17) dit : νομοθεσίας ἦρξε. Diogène Laërce (V, 78) signale l'intervention de Démétrios en faveur du fils aîné. On a déjà indiqué plus haut que Démétrios quitta la Macédoine à la mort de Cassandre. Polyænos (III, 15) dit de lui : « Démétrios de Phalère, sachant que le roi de Thrace voulait s'emparer de sa personne, se cacha dans une voiture à foin et se rendit ainsi dans le pays voisin ». Comme il n'est fait mention nulle part d'un séjour de Démétrios en Thrace, ceci peut avoir eu lieu lors de l'invasion que fit Lysimaque en Macédoine après la mort de Cassandre, en faveur du jeune Antipater ; en ce cas, Démétrios doit s'être réfugié en Épire, pays voisin de la Macédoine, et de là en Égypte. La façon dont le traita Lysimaque a été pour lui une raison de plus de ne pas opiner, dans la question de la succession au trône d'Égypte, pour Philadelphe, le frère d'Arsinoé, celle-ci femme de Lysimaque et exerçant un empire absolu sur son royal époux. A cette époque, les rapports entre les cours, même aussi éloignés et indirects que ceux-ci, doivent entrer en ligne de compte.

[4]) Justin (XVI, 2) dit : *contra jus gentium minimo natu ex filiis ante infirmitatem regnum tradiderat ejusque rei populo* (c'est-à-dire, suivant l'usage alexandrin, les Macédoniens) *rationem reddiderat, cujus non minor favor in accipiendo quam patris in tradendo regno fuerat. Inter cætera patris et filii mutuæ pietatis exempla etiam ea res juveni populi amorem conciliaverat, quod pater regna ei publice tradito privatus officium regi inter satellites fecerat.*

[5]) Dans le canon des Rois, le règne de Ptolémée II date du 1er Thoth de l'an 464 de Nabonassar, c'est-à-dire du 2 novembre 285. Voy. Ideler, *Ueber die Reduction ägyptischer Daten*, p. 8.

son âge : c'était, parmi les successeurs d'Alexandre, sinon le plus grand et le plus noble, du moins certainement celui qui, dès le début, comprit le mieux la tendance de l'époque et celui des Diadoques qui laissa après lui le royaume le plus consolidé et le mieux ordonné.

Ptolémée Soter ne vit point les tristes résultats que la préférence qu'il accordait à son plus jeune fils devaient avoir pour sa maison ; ce fut pourtant de son vivant, sans doute, que Céraunos, la victime de cette préférence, et ses deux frères quittèrent la cour d'Alexandrie. Ptolémée Céraunos se rendit en Thrace, chez Lysimaque, dont le fils et futur successeur Agathoclès était marié avec Lysandra, la sœur légitime du prince fugitif. La cour d'Alexandrie, de peur que l'influence de Céraunos ne troublât l'entente cordiale avec la Thrace, négocia un mariage entre le jeune roi Ptolémée et Arsinoé, fille du roi Lysimaque et de la princesse macédonienne Nicæa [1].

De tous les compagnons de guerre d'Alexandre, c'est Lysimaque qui arriva le dernier à se faire une grande situation : ce n'est qu'après la bataille d'Ipsos qu'il prit rang parmi les grandes puissances, et même alors il eut à soutenir les luttes les plus pénibles avec ses voisins du nord, les Thraces. Il était généralement connu comme un intrépide et vigoureux homme de guerre [2]; il ne semble pas avoir été d'une intelligence remarquable, mais il savait guetter le moment favorable et dissimuler ses desseins [3]. Si l'on peut, d'après les renseignements peu nombreux qui sont arrivés jusqu'à nous, esquisser de lui un portrait d'ensemble, on le placerait volontiers au nombre des caractères ordinaires, qui, loyaux et actifs par habitude, se montrent parfaitement estimables et honnêtes tant qu'ils mènent une existence effacée et sans incidents considérables. Il déteste du fond du cœur le tempérament génial de Démétrios ; c'est de tout cœur aussi qu'il

[1]) Elle donna à Ptolémée Philadelphe deux fils, Ptolémée (Évergète) et Lysimaque, et une fille, Bérénice (SCHOL. THEOCR. XVII, 128). La sœur de Philadelphe, Arsinoé, pour l'amour de laquelle il répudia sa première épouse Arsinoé, ne vint en Égypte qu'après 279.

[2]) JUSTIN., XV, 3.

[3]) κρύψαι τὸ βουλόμενον δεινότατος (MEMNON, c. 6).

aime sa femme, la princesse perse Amastris, dont la noblesse de sentiments et l'élévation de caractère lui imposent ; il se sépare d'elle néanmoins aussitôt que les intérêts politiques semblent l'exiger, mais il ne cesse de parler à sa nouvelle épouse Arsinoé d'Égypte des grandes qualités de cette femme ; il lui cite sans cesse ce qu'elle a dit soit dans une circonstance, soit dans une autre[1]. Il sait apprécier la valeur de l'argent : il amasse de grands trésors, sans les dissiper comme Démétrios dans la magnificence et le luxe, sans se plaire comme Ptolémée à protéger les arts et les sciences[2]. C'est dans sa verte vieillesse qu'il trouve coup sur coup les occasions d'agrandir sa puissance, et il en use chaque fois que la chose est possible. Jamais il ne domine les circonstances, il se laisse guider par elles : c'est en entrant en scène au moment opportun qu'il gagne l'Asie-Mineure, chasse le belliqueux Pyrrhos de la Macédoine, multiplie ses acquisitions. Il manque de cette énergie de caractère au moyen de laquelle Séleucos et Ptolémée ont su constituer le noyau solide de leurs royaumes ; il semble se contenter d'ajouter d'une manière tout extérieure de nouvelles possessions aux anciennes. Il s'entend tout aussi peu à créer dans son entourage un ordre de choses bien réglé ; à sa cour règnent des coteries dont il ne sait pas être le maître, et, pendant qu'il élève jusqu'au ciel la mémoire de la magnanime Amastris, Arsinoé intrigue contre son futur successeur Agathoclès et son épouse Lysandra. Son amour paternel n'est pas assez vif pour qu'il ne le mette pas de côté pour un caprice, un soupçon, un intérêt considérable ; il a condamné à une prison perpétuelle sa fille Eurydice, parce qu'à plusieurs reprises elle a sollicité avec son époux Antipater de Macédoine la restauration de son trône ; il a fait assassiner son gendre, qui était venu en suppliant, afin de s'emparer de son royaume. La suite de notre récit révèlera des actes encore plus odieux ; elle montrera chez ce vieillard une cupidité et une faiblesse de caractère qui finiront par le perdre, lui, sa maison et son royaume.

[1]) MEMNON, c. 7, 1.

[2]) Au témoignage de Carystios de Pergame, il expulsa de ses possessions les philosophes (ATHEN., XIII, p. 610). Il avait son Trésor à Pergame et à Tirizis, une forteresse dans les montagnes de Thrace (STRAB., XII, p. 319).

Après que Lysimaque fut devenu le maître unique de la Macédoine, il avait tout d'abord commencé une guerre nouvelle contre la Thrace; nous n'avons pas de détails sur cette guerre[1]: ensuite il avait marché contre Héraclée. Nous avons déjà mentionné l'assassinat d'Amastris par ses deux fils Cléarchos et Oxathrès. On dit que Lysimaque trouva ce meurtre si affreux et si abominable qu'il ne crut pas devoir le laisser impuni. Il cacha pourtant soigneusement sa résolution et fit semblant de ne pas enlever à Cléarchos sa vieille et tendre affection: il réussit à lui ôter toute espèce de souci, puis il lui annonça sa visite, prétextant d'avoir à s'entretenir avec lui du bien public. Il fut introduit dans Héraclée; là il parla aux deux frères avec l'autorité d'un père et les fit ensuite mettre à mort, l'un d'abord, l'autre ensuite. Il plaça la ville sous son autorité, pilla les richesses que les tyrans avaient amassées depuis de longues années; puis il permit aux citoyens d'établir une démocratie comme ils le désiraient. Il retourna ensuite en Thrace[2].

A son retour, Lysimaque ne tarissait pas en racontant de quelle manière admirable Amastris avait administré Héraclée, comment elle avait accru la prospérité de la ville, comment, par la fondation d'Amastris, elle avait ranimé et poussé à une nouvelle activité de vieilles localités en décadence, comme tout était admirable et vraiment royal à Héraclée. Ses louanges irritèrent la reine Arsinoé; elle le pria de lui faire don de la ville. D'abord Lysimaque s'y refusa: c'était, disait-il, un cadeau trop précieux; ne possédait-elle pas déjà la belle Cassan-

[1]) Justin., XVI, 3, 3. C'est dans cet ordre que Justin énumère les faits : *victor Lysimachus pulso Pyrrho Macedoniam occupaverat, inde Thraciæ ac deinceps Heracleæ bellum intulerat.* On arrive à d'autres dates en suivant les indications de Diodore sur la durée des règnes des quatre tyrans d'Héraclée, dont il place le début en Ol. CIV, 1, 364/3 (Diodor., XV, 81, 4. XVI, 36, 3 : 88, 5. XX, 77, 1). Il leur attribue 76 ans, et, d'après le témoignage de Memnon, Héraclée avait eu 84 ans de tyrannie à la mort de Lysimaque (été 281). Le régime aurait commencé par conséquent en 365, et les 76 ans de Diodore donnent la date de 289. Néanmoins, il ne faut pas trop faire fond sur le calcul de Diodore, attendu qu'il laisse de côté Satyros, lequel, d'après Memnon (c. 2, 5), a détenu la tyrannie pendant sept ans.

[2]) Memnon, c. 6.

dria en Macédoine ? du reste, il avait promis à la ville sa liberté. Mais la reine savait le mener, et elle n'eut de cesse qu'il ne se rendît à ses prières. C'est ainsi qu'Héraclée, avec Amastris et Dion, devint la propriété d'Arsinoé. Elle y envoya le Kyméen Héraclide, pour administrer la ville en son nom : c'était un homme tout dévoué à la reine, très dur et très tyrannique ; il opprima de la façon la plus dure les citoyens, qui avaient commencé à jouir de leur liberté recouvrée, en fit mettre un grand nombre à mort et confisqua leurs biens [1].

Le fils aîné de Lysimaque, à qui revenait l'héritage du trône, était Agathoclès, le même qui avait conduit avec autant de courage que d'habileté la campagne contre Démétrios, un prince noble et chevaleresque, extrêmement aimé à la cour, à l'armée, surtout en Asie-Mineure, où il avait sans doute commandé pendant plusieurs années ; on se réjouissait de voir en lui et en ses enfants les héritiers du trône. Seule, Arsinoé voyait tout cela avec envie et amertume. Ses enfants, les enfants d'une fille de roi, devront-ils donc céder la place à ce fils d'une Odryse ? Ils vivront donc un jour par la faveur d'Agathoclès et de ses enfants ? Elle-même cédera alors son rang à cette Lysandra, sa belle-sœur, qu'elle méprisait déjà dans la maison paternelle, et elle devra se contenter de ces maigres douaires d'Héraclée et de Cassandria ? Ses enfants approchaient de la majorité ; il était temps d'agir, si elle voulait leur assurer le trône de Thrace. Peut-être s'est-il passé dans son âme quelque drame plus intime encore. Agathoclès était beau et chevaleresque ; de quoi servait à la reine de partager la couche d'un vieillard ? Lysandra était la plus heureuse. On se racontait que la reine avait cherché à faire la conquête du jeune prince, mais ce dernier aimait son épouse ; il se déroba à la faveur équivoque de sa belle-mère et se détourna d'elle avec dédain. Arsinoé ne respira plus que vengeance. Le fugitif Ptolémée Céraunos étant venu à Lysimachia, elle forgea des plans avec lui. Elle commença par circonvenir Lysimaque : elle ne pouvait, disait-elle, assez le remercier d'avoir voulu lui donner dans Héraclée un asile dont elle aurait grand besoin bientôt. Elle

[1]) Memnon, c. 7, 3.

s'entendit à pousser au comble les inquiétudes et les soupçons du vieillard. Le tremblement de terre qui venait de détruire presque la capitale n'était-il pas un signe trop clair du ciel? Il serait bien douloureusement affecté d'apprendre qu'il avait assez vécu au gré de quelqu'un qu'il aimait plus que qui que ce fût au monde : on vivait dans un temps de forfaits abominables! Enfin, elle prononça le nom d'Agathoclès et s'en référa au témoignage de Ptolémée, qui méritait certainement d'être cru, puisque l'épouse d'Agathoclès était sa sœur légitime : ce dernier, inquiet pour la vie de son noble protecteur, lui avait tout révélé à elle. Le roi crut à la calomnie ; il s'empressa de prévenir un crime dont Agathoclès n'aurait pas été capable. Le fils pressentait les intrigues de la reine ; lorsqu'on lui présenta à la table de son père des mets empoisonnés, il prit du contre-poison et sauva sa vie. Il fut alors jeté en prison; Ptolémée se chargea de l'assassiner[1].

A présent, Lysimaque devait se sentir en sécurité. Du moins, comme s'il n'avait plus rien à craindre, il osa tous les crimes et toutes les violences pour agrandir son domaine. C'est dans ce temps que dut mourir Audoléon, le vieux prince des Péoniens, peut-être dans une insurrection que doit avoir provoquée un membre de sa famille. Lysimaque ramena le fils d'Audoléon, le jeune Ariston, dans l'héritage paternel, comme s'il avait tenu à la faveur des Péoniens. Mais lorsqu'après le sacre, qui consistait dans un bain dans le fleuve Astacos, on se fut assis au festin royal, sur un signe de Lysimaque, on vit paraître des hommes armés pour assassiner le jeune prince : celui-ci réussit à grand' peine à sortir et à s'élancer sur un cheval; il se réfugia sur le territoire voisin, chez les Dardaniens[2]. Lysimaque occupa le pays ; un des

[1]) D'après le témoignage exprès de Memnon, c'est bien Ptolémée Céraunos qui fut le meurtrier. Ses relations avec Arsinoé, bien qu'elle fût la propre sœur de Philadelphe, sont confirmées par le fait qu'il l'épousa plus tard (MEMNON, c. 14, 1). Lucien (*Icaromen.* 15) affirme qu'Agathoclès était en rapports avec Séleucos, et avait eu dessein de détrôner son père.

[2]) Le décret honorifique inséré dans le C. I. ATTIC., II, nº 314 montre qu'Audoléon était encore au pouvoir dans le mois Boédromion de l'archontat d'Euthios, que l'on fait correspondre avec une certitude suffisante à Ol. CXXIV, 1 (284/3). Polyænos (IV, 12, 3), qui est seul à parler de l'événe-

fidèles d'Audoléon lui montra, dans le fleuve Sargentios, l'endroit où lui-même il avait immergé les trésors du roi[1]. Ces agrandissements de territoire, ces trésors et les décrets de gratitude et d'honneur que les Athéniens ne cessaient de rendre en sa faveur[2], durent donner au vieux roi la confiance que tout allait bien.

Mais la fin d'Agathoclès avait fait dans le pays et au loin une profonde impression. Alexandre, le frère de la victime, sa veuve avec ses enfants s'enfuirent en Asie auprès de Séleucos ; la désapprobation générale de cet acte horrible éclata tout haut. Lysimaque chercha, par les mesures les plus sévères, à maîtriser l'opinion ; beaucoup des amis d'Agathoclès furent arrêtés et exécutés. Il ne fut pas si facile de faire taire les stratèges et les troupes en Asie-Mineure ; beaucoup passèrent à Séleucos ; Philétæros de Tios, qui avait à Pergame la garde du Trésor royal, un des plus fidèles partisans d'Agathoclès, se détacha de Lysimaque, envoya un héraut à Séleucos et se rendit à lui avec le Trésor de 9,000 talents. Lysimaque n'avait sans doute pas prévu de telles conséquences ; alors lui vinrent les preuves convaincantes qu'Agathoclès avait été complètement innocent : il n'en vit qu'avec plus d'inquiétudes les orages qui commençaient à gronder autour de lui. Il avait donné assez de motifs de plaintes à la cour de

ment rapporté ci-dessus, dit : Ἀρίστωνα τὸν Αὐδολέοντος πρὸς Παίονας ἐπὶ τὴν πατρῴαν βασιλείαν κατῆγεν, ἵνα γνωρίσαντες τὸ βασιλικὸν μειράκιον προσοῖντο φιλοφρόνως αὐτόν. Si tout était en ordre dans le pays des Péoniens, on n'avait pas besoin de l'intervention de Lysimaque pour introniser l'héritier légitime. Peut-être ce jeune Ariston porte-il le nom de celui qui commandait les Péoniens dans l'armée d'Alexandre; ce pouvait être son neveu ou petit-neveu.

[1]) Diodor., XXI, 13 (passage extrait de Tzetzès). Le confident d'Audoléon s'appelle Xermodigestos, un nom interessant au point de vue linguistique.

[2]) Tel est, par exemple, le décret en l'honneur d'un personnage ἐμ πίστει καὶ φιλίᾳ ὢν τοῦ βασιλέως Λυσιμάχου (C. I. Attic., II, n° 319) ; un autre (*ibid.* n° 320), en l'honneur de Bithys de Lysimachia, plus quelques passages du décret en l'honneur de Philippide (*ibid.* n° 314). Il s'agit généralement de dons en argent, et l'on sait, du reste, que l'État athénien gérait alors ses finances avec beaucoup de prévoyance et d'économie. Dans le décret voté pour honorer la mémoire de Démocharès, on le loue : ὡς κατῆλθεν ἐπὶ Διοκλέος ἄρχοντος ὑπὸ τοῦ δήμου συστείλαντι τὴν διοίκησιν πρώτῳ καὶ φεισαμένῳ τῶν ὑπαρχόντων etc.

Syrie; qu'arriverait-il si maintenant Séleucos allait franchir le Taurus et demander satisfaction? La cour des Lagides avait reçu aussi une insulte : la veuve du prince assassiné était la sœur du jeune roi Ptolémée, et ce dernier ne pouvait voir d'un œil tranquille que Céraunos, à qui la couronne d'Égypte avait été arrachée à son profit, prît une si grande influence à la cour de Thrace. Lysimaque avait à craindre que Séleucos et Ptolémée ne se liguassent contre lui, et Agathoclès, qui aurait combattu pour lui, n'était plus. Il fallait au moins prévenir l'alliance des deux rois. Lysimaque se hâta d'envoyer au jeune roi Ptolémée sa fille Arsinoé, dont on avait demandé la main à Alexandrie; Ptolémée aura vu dans ce fait la garantie que son frère consanguin, qui n'avait nullement renoncé à la pensée de devenir le maître de l'Égypte, avait perdu son influence redoutée sur la cour de Thrace.

Céraunos n'avait plus de raison de prolonger son séjour à Lysimachia ; lui aussi s'enfuit, maintenant que la Thrace était devenue à peu près l'alliée de l'Égypte, auprès de celui contre lequel cette alliance était dirigée, auprès de Séleucos[1]. Celui-ci l'accueillit amicalement, comme étant le fils d'un ami et la victime d'une grave injustice; Séleucos lui promit d'avoir soin, après la mort de son père, qu'il recouvrât le royaume auquel seul il avait droit[2]. Lysandra et Alexandre pressaient aussi le roi de commencer la guerre contre Lysimaque; il a pu venir aussi de l'Asie-Mineure de nombreuses prières dans le même sens. Mais le vieux Ptolémée vivait encore : Séleucos semble avoir ajourné encore, par égard pour lui, le commencement des hostilités contre la Thrace.

L'histoire de la guerre qui va suivre est extrêmement obscure. On dit que Lysimaque, à la nouvelle des révoltes survenues en Asie-Mineure, chercha à prendre les devants, qu'il passa en Asie avec une armée et commença les hostilités[3];

[1]) παρὰ Λυσιμάχου παρ' αὐτὸν φευγών (PAUSAN., I, 16, 2). Un autre passage de Pausanias (I, 10, 4) : οἶ περιελθὸν τοῦτο ἐς Πτολεμαῖον καταφεύγουσι, est corrompu. Cf. PAUSAN., X, 19, 7. CORN. NEP., *De regibus*, 3.

[2]) MEMNON., c. 8, 1. — οἷα φίλου παῖδα ἀτυχοῦντα ὑπεδέξατο καὶ ἔφερβε (APPIAN., *Syr.* 62).

[3]) ταῦτα πάντα πυνθανόμενος ἔφθη διαβὰς εἰς τὴν 'Ασίαν καὶ ἄρξας αὐτὸς πολέμου (PAUSAN , I, 10, 5).

il tenta certainement de reconquérir les villes et les pays qui avaient fait défection. Nous ne trouvons nulle part d'indication sur l'époque où Séleucos prit part à la lutte, ni sur la manière dont il le fit; ce n'est qu'après la mort de Ptolémée Soter, en 283, qu'il semble s'être mis en campagne, avec une armée composée d'Asiatiques et de Macédoniens et un grand nombre d'éléphants. La conquête de l'Asie-Mineure dut lui être assez facile ; il semble presque que Lysimaque, forcé par des insurrections sur sa droite et sur sa gauche, recula devant Séleucos jusqu'à l'Hellespont sans oser livrer bataille. D'un autre côté, Séleucos ne semble pas avoir pris le chemin le plus court pour trouver Lysimaque ; il dut parcourir lentement l'Asie-Mineure pour en prendre possession, afin de disputer ensuite à Lysimaque non plus l'Asie-Mineure, mais son royaume d'Europe. Au cours de cette expédition, Séleucos vint aussi à Sardes : Théodotos, qui avait été placé là par le roi de Thrace à la garde du Trésor, tint contre Séleucos dans la citadelle; le roi mit sa tête à prix pour cent talents, et là-dessus, Théodotos, pour les gagner lui-même, ouvrit les portes de la citadelle [1]. Les villes et îles grecques du littoral, mécontentes du gouvernement de Lysimaque, semblent s'être unies à Séleucos [2]; partout, dans les villes, le parti des « Séleucisants [3] » avait la prépondérance : Lysimaque recula jusque dans la Phrygie d'Hellespont. C'est dans la « plaine de Coros » [4] que les deux rois se rencontrèrent pour la bataille décisive. La défaite de Lysimaque fut complète ; il tomba lui-même sous

[1]) Polyæn., IV, 9, 4.

[2]) C'est ainsi que les Lemniens (οἱ ἐν Λήμνῳ κατοικοῦντες Ἀθηναίων. Phylarch., XIII, ap. Athen., VI, p. 255) passent du côté de Séleucos, comme πικρῶς ἐπιστατούμενοι ὑπὸ Λυσιμάχου. Il n'est plus possible de savoir à quel moment Lysimaque avait occupé l'île (et probablement aussi Imbros), si c'est en 301, ou par suite de quelque circonstance survenue plus tard.

[3]) Σελευκίζοντες (Polyæn., VIII, 57). C'est à cette époque qu'il faut apporter aussi, ce semble, le passage où Polyænos (VI, 12) raconte comment Alexandre, le fils de Lysimaque, se glisse avec quelques compagnons dans la ville phrygienne de Cotiæon, et se donne ensuite à connaître, ὡς ἐπὶ σωτηρίᾳ τῆς πόλεως ἥκεν.

[4]) ἐν τῇ περὶ Κόρου πεδίον μάχῃ (Porph. ap. Euseb., I, p. 23 éd. Schœne). Appien (*Syr.* 62) dit : περὶ Φρυγίαν τὴν ἐφ' Ἑλλησπόντῳ πολεμῶν. [A. Heinrich (*Zeitschr. f. österr. Gymnas.* XXXIV [1883] p. 401-405), identifie Κόρου πεδίον avec la « plaine de Cyrus », près de Sardes (Strab., XIII, pp. 626. 629), où Cyrus défit les Lydiens, région limitrophe de la Phrygie. *Note du Trad.*]

les coups de l'Héracléote Malacon ; l'armée semble avoir mis bas les armes. Le cadavre de Lysimaque resta sur le champ de bataille ; ce fut son fils Alexandre qui demanda la permis-mission de l'ensevelir. On le chercha longtemps en vain ; le chien du roi, qui était resté près du cadavre et qui avait éloigné les oiseaux et les animaux de proie, fit reconnaître le corps du roi déjà en décomposition. Alexandre amena les restes de son père à Lysimachia, et les déposa dans le Lysimachion[1].

Cette bataille mit fin à la guerre[2]. Nous ne pouvons que faire des conjectures sur la manière dont Séleucos se comporta, après cette victoire, à l'égard du royaume de Lysimaque. La reine avait pris la fuite avec ses enfants ; comme on nous dit qu'Alexandre demanda à la veuve d'Agathoclès le corps du roi[3], il faut en conclure qu'elle avait reçu de Séleucos certains droits, qui ne peuvent avoir été que ceux d'une tutrice de ses enfants, des enfants d'Agathoclès, qui étaient les héritiers légitimes du trône : il ne paraît pas incroyable que Séleucos eût le dessein de leur laisser les pays que Lysimaque avait possédés à l'origine ; quant à l'Asie-Mineure, il l'aura incorporée à son grand empire. Il resta plusieurs mois dans l'Asie-Mineure pour en régler les affaires, notamment pour prendre une autorité plus ferme sur les villes. Nous ne savons

1) APPIAN., *Syr.* 64. MEMNON, c. 8, 2. De même Plutarque, dans sa dissertation intitulée : *Quels sont les plus timides des animaux terrestres ou aquatiques.* D'autres disent que le roi fut enseveli par le Thessalien Thorax (APPIAN., *ibid.*). Justin (XVII, 1) assure que Lysimaque avait 74 ans ; Appien dit 70. Tous deux sont en dehors de la vraisemblance, car, à ce compte, Lysimaque aurait été trop jeune au début de la guerre, en 334, pour les emplois importants qu'il remplit. Hiéronyme (ap. LUCIAN., *Macrob.* 11) lui donne 80 ans, ce qui doit être plus exact. En ce cas, il serait né en 361.

2) *Regnavit ab Ol. CXXIII*, 2 *mense quinto usque ad Ol. CXXIV annum tertium, qui efficiuntur anni V et menses VI* (EUSEB. ARM., I, p. 233 éd. Schœne). D'après la remarque ingénieuse de A. VON GUTSCHMID, le traducteur arménien a rendu par *mense quinto* le grec ἀπὸ τῶν ε' μηνῶν : *tot enim reliqui erant anni Ol. CXXIII cujus septem menses priores Pyrrhi regnum expleverat.* Naturellement, on ne peut rien conclure de là relativement à l'époque de l'année où eut lieu la bataille. D'après le Canon d'Eusèbe, la dernière année de Lysimaque correspond à l'an d'Abraham 1733 ; d'après S. Jérôme à 1734, c'est-à-dire, de part et d'autre, à Ol. CXXIV, 2. Même le renseignement fourni par Justin, à savoir que Séleucos fut assassiné sept mois après cette bataille, ne permet pas d'en préciser davantage l'époque.

3) πόλλα Λύσανδραν παραιτησάμενος (PAUSAN., I, 10, 4).

en détail que ce qui se passa à Héraclée[1]. Les Héracléotes, aussitôt qu'ils eurent reçu la nouvelle de la chute de Lysimaque, nouèrent des négociations avec Héraclide et lui promirent de riches dédommagements s'il quittait la ville et les laissait rétablir leur ancienne liberté. Comme non seulement il s'y refusa, mais qu'il punit même durement plusieurs citoyens, ils gagnèrent la garnison et ses chefs, firent Héraclide prisonnier, rasèrent la citadelle, établirent Phocritos comme administrateur de la ville et entrèrent en négociations avec Séleucos. Cependant Zipœtès de Bithynie fit sur le territoire d'Héraclée des incursions et brigandages dont on ne se défendit qu'avec peine. Séleucos envoya Aphrodisios en Phrygie et dans les pays sur le Pont, pour y recevoir les hommages et organiser le nouveau régime : à son retour, Aphrodisios se loua beaucoup des autres villes et pays, mais il désigna Héraclée comme n'étant aucunement dévouée au roi ; lors donc que les ambassadeurs de la ville arrivèrent, le roi leur parla durement et les menaça de les réduire à la soumission. Les Héracléotes s'empressèrent de prendre des précautions pour toutes les éventualités ; ils conclurent une alliance avec Mithradate du Pont, avec Byzance et Chalcédoine, laissèrent rentrer les citoyens précédemment exilés et proclamèrent à nouveau l'indépendance de la cité.

A la fin de l'année 281, les affaires de l'Asie-Mineure devaient être réglées : si Séleucos voulait, comme nous l'avons supposé, conserver le royaume de Thrace aux enfants d'Agathoclès, sous sa régence et celle de leur mère, il restait encore la couronne de Macédoine, au sujet de laquelle Séleucos s'était réservé de prendre une décision spéciale. Le vieux roi avait l'ardent désir de revoir le pays de son enfance, qu'il avait quitté plus de cinquante années auparavant, avec le jeune héros Alexandre, lui-même étant bien jeune encore[2] ; c'est là qu'étaient les tombeaux de ses parents, ces lieux si chers de la patrie dont il avait transporté les noms aux pays et aux villes de son royaume de Syrie ; c'est là qu'était ce peuple dont, après tout, il n'avait pas trouvé l'égal dans le vaste Orient : au soir de sa vie si riche en actions, être roi de Macé-

[1]) MEMNON, c. 9.
[2]) πόθον ἔχων πατρίδος κ. τ. λ. (MEMNON, c. 12, 1).

doine, vivre là paisiblement, faisant le bonheur de ses sujets et honoré de tous, c'était à ses yeux la plus belle conclusion d'une vie agitée. Il laissa à son fils Antiochos l'Asie, de l'Hellespont à l'Indus ; lui, le dernier compagnon des luttes d'Alexandre, le seul survivant de l'âge héroïque, puisque partout, en Épire, en Grèce, en Thrace, en Égypte, en Asie, les trônes étaient occupés par une nouvelle génération, il songeait sans doute, une fois roi du pays d'où étaient partis les conquérants du monde, non pas à jouer le rôle de puissance suprême appuyée sur la force matérielle, mais à exercer partout une influence conciliatrice; il devait espérer, semblable à un père au milieu des jeunes souverains qui l'entouraient, prodiguant des conseils, apaisant les rivalités, honoré de tous, donnant à sa chère Macédoine l'honneur et la félicité, gardien en quelque sorte de la paix universelle qui deviendrait enfin durable, voir se développer l'ère nouvelle dont les germes avaient été semés par Alexandre. C'est avec ces espérances, qui font du moins honneur au cœur du vieux roi, que Séleucos franchit l'Hellespont à la fin de l'année 281.

C'était le dernier écho de l'idée qui, depuis la mort d'Alexandre, avait agité le monde politique, la dernière forme sous laquelle l'unité de l'empire pouvait continuer de vivre, au moins d'une manière idéale. Mais il était dit que cette dernière possibilité elle-même serait convaincue d'impossibilité : l'hellénisme, que la Macédoine avait introduit dans le monde, ne devait pas revenir en Macédoine sous une forme extranationale; l'empire du monde ne devait pas être restauré par l'initiative de l'Asie hellénistique.

Des oracles avaient averti Séleucos « de ne jamais aller du côté d'Argos ». Lors donc qu'il eut franchi l'Hellespont et comme il était en route pour Lysimachia, il passa près d'un autel élevé, dit-on, en ce lieu par les Argonautes et que les habitants du voisinage appelaient Argos. Au moment où Séleucos contemplait ce monument d'une haute antiquité et s'informait de son origine et de son nom, Ptolémée Céraunos survint et le transperça par derrière[1]. Le meurtrier s'élança

[1]) D'après Justin (XVII, 2), Séleucos fut assassiné sept mois après la bataille de Coroupédion. Lucien (*De dea Syr.* 18), qui probablement embrouille les choses à dessein, prétend qu'il est mort à Séleucie. J'ai cherché

ensuite sur son cheval, courut à Lysimachia, où il ceignit le diadème ; puis, entouré d'une suite brillante d'hommes armés, il vint dans l'armée de Séleucos, qui, surprise, troublée, sans chef, se soumit et le proclama roi[1].

Tel est le peu que la tradition nous rapporte : il n'y a rien qui nous explique la suite des événements qui ont rendu possible et fécond en résultats ce crime affreux. La reine Arsinoé n'avait-elle pas la main dans cette affaire ? Après la défaite de Lysimaque, elle s'était sauvée à Éphèse ; mais, lorsque les « Séleucisants » de la ville se soulevèrent, ouvrirent de force les portes de la citadelle, la rasèrent, mirent à prix la vie de la reine, elle fit monter une servante dans la litière royale et gagna le port en toute hâte, avec une escorte de satellites ; elle-même, vêtue de haillons, la figure barbouillée et méconnaissable, elle put se sauver jusqu'au port, monta secrètement sur un navire et s'enfuit[2]. Peu de temps après, elle est avec ses fils dans sa ville de Cassandria en Macédoine ; elle espérait sans doute que les Macédoniens se soulèveraient après la mort de Séleucos en faveur de son fils aîné, qui avait près de dix-huit ans ; du moins, sa conduite à l'égard de Ptolémée, lorsque celui-ci noua des négociations avec elle, fut telle qu'il n'est guère possible de supposer une entente entre elle et lui. Aussi n'est-ce pas avec le parti de l'odieuse reine que Ptolémée dut se mettre en rapport pour prendre d'abord un pied solide en Thrace : il paraît allié avec les Héracléotes, qui ne détestaient pas moins Arsinoé que Séleucos. Certainement les alliés d'Héraclée, notamment Byzance et Chalcédoine, étaient d'accord avec Ptolémée ; il paraît croyable que Philétæros à Pergame commençait aussi à redouter Séleucos ; la puissance de Séleucos aura excité en d'autres lieux aussi la haine et la crainte [3]. On peut bien admettre que, en Thrace

à éclaircir, dans l'*Appendice* du troisième volume, le désordre que l'on remarque chez les chronographes au sujet du laps de temps qui va de la mort de Séleucos à l'avènement d'Antigone, de 281 à 277.

[1]) ἐν ᾗ διάδημα περιθέμενος μετὰ λαμπρᾶς δορυφορίας κατέβαινεν ἐς τὸ στράτευμα, δεχομένων αὐτὸν ὑπὸ τῆς ἀνάγκης καὶ βασιλέα καλούντων οἳ πρότερον Σελεύκῳ ὑπήκουον (MEMNON, c. 12, 3).

[2]) POLYÆN., VIII, 57.

[3]) On peut le conjecturer par ce que dit Memnon (c. 19, 4): τῶν γὰρ βασιλέων τὴν τῶν πόλεων δημοκρατίαν ἀφελεῖν σπουδαζόντων κ. τ. λ.

notamment, l'opinion n'était rien moins que favorable au roi Séleucos ; en effet, ce royaume, autrefois puissant et indépendant, n'était plus guère en ce moment, malgré la promesse de Séleucos de maintenir les droits des enfants d'Agathoclès, qu'une province du grand empire de Séleucos, et le parti d'Agathoclès, quelque nombreux qu'il fût, devait s'éloigner de ses enfants dans la mesure où il désirait le maintien de la puissance et de l'indépendance du royaume. A coup sûr, les citoyens de Lysimachia et les autres Macédoniens et Grecs établis dans le pays ou servant comme mercenaires dans l'armée furent aisément gagnés ou tout disposés à l'être au plan de Ptolémée, et, comme une partie des troupes de Lysimaque avait passé au service de Séleucos, Ptolémée pouvait avec d'autant plus d'assurance oser assassiner le vieux roi au milieu de son entourage, dans le voisinage de son armée.

Quoi qu'il en soit, Ptolémée devint roi : les amis de Séleucos s'enfuirent sans doute en Asie ; Philétæros de Pergame acheta à Ptolémée le corps du roi et l'envoya à Antiochos. On ne dit pas ce que devinrent la veuve, le frère et les enfants d'Agathoclès.

Parmi les incommensurables vicissitudes de l'époque des Diadoques, la mort de Séleucos fut la plus fatale ; elle rompit tous les liens déjà formés et fut le commencement d'une nouvelle série d'immenses ébranlements. Ceux-ci se succédèrent coup sur coup, et l'irruption soudaine de Barbares du nord, l'invasion des Celtes, survenant aussitôt après les premières secousses dans les pays les premiers et les plus gravement éprouvés, acheva la débâcle.

Le meurtrier avait eu beau se parer aussitôt du diadème, Antigone prit les armes en Grèce, et, allié avec les Étoliens[1], il se hâta d'accourir en Macédoine pour faire valoir ses prétentions ; Antiochos envoya son général Patroclès en Asie-Mineure, pour comprimer les soulèvements qui éclataient sur un grand nombre de points et préparer une expédition en Europe. Une insurrection dans la Séleucide, l'invasion du roi d'Égypte dans la Syrie méridionale, le retint dans la première

[1]) Il semble bien qu'Antigone allécha les Étoliens en promettant de leur donner une partie du territoire des Achéens (POLYB., II, 45, 1 : 43, 9. IX, 34, 6).

de ces provinces ou l'appela dans la seconde. L'armée qui était partie avec Séleucos pour Lysimachia s'était ralliée au meurtrier. Il est facile de comprendre qu'il négligea d'abord l'Asie-Mineure ; à la tête de la flotte thrace, appuyé par les vaisseaux d'Héraclée, parmi lesquels se trouvait un vaisseau à huit rangs, le porte-lion, il courut prévenir l'invasion d'Antigone en Macédoine. Il y eut un combat naval dans lequel Antigone eut le dessous ; la flotte vaincue se retira vers la Béotie, pendant que Ptolémée, avec son armée de terre, pénétrait en Macédoine et y prenait les rênes du gouvernement[1]. Il députa aussitôt vers son frère en Égypte, pour lui faire savoir qu'il renonçait à ses prétentions sur l'Égypte et que, par la défaite de l'ennemi de leur père, il était devenu roi de Macédoine et de Thrace : il priait son frère de lui accorder son amitié. Alors commença la guerre sur terre contre Antigone, pendant que, de l'autre côté de la mer, Patroclès marchait contre les alliés de Céraunos.

C'est surtout de la conduite que tiendrait Pyrrhos que tout allait dépendre. Les Tarentins, sérieusement menacés par les Romains, avaient imploré son secours dès le printemps de 281 ; comme une armée romaine était venue détruire les moissons au moment où elles mûrissaient sur leur territoire, ils avaient renouvelé leur prière d'une manière plus pressante. Pyrrhos avait certainement suivi avec une attention croissante les débuts de la lutte de Séleucos contre Lysimaque, qui lui avait arraché la couronne de Macédoine ; peut-être attendait-il le moment favorable où il pourrait décider à son avantage en Europe cette guerre dont l'issue était incertaine en Asie. La victoire du puissant Séleucos sur l'Hellespont, son plan avoué d'aller en Macédoine, mirent fin aux espérances qui lui avaient fait repousser la première proposition de Tarente ; il envoya Cinéas pour conclure le traité avec les Tarentins, et le fit suivre, dès l'automne de 281, d'un premier envoi de troupes. Mais l'assassinat de Séleucos, l'acceptation par Céraunos de la couronne de Thrace, changèrent pour Pyrrhos la situation ; la Macédoine était sans maître pour le

[1]) οὕτω κακῶς τῷ στόλῳ πράξας εἰς τὴν Βοιωτίαν ἀνεχώρησεν, Πτολεμαῖος δὲ ἐπὶ Μακεδονίαν διέβη καὶ βεβαίως ἔσχε τὴν ἀρχήν (MEMNON, c. 13, 3).

moment ; l'armée molosse était le plus près et prête à faire la guerre : pourtant, le traité avec Tarente et plus encore le corps déjà envoyé rendaient absolument nécessaire une expédition en Italie. Les trois rois rivalisèrent d'efforts, non pour gagner son assistance, car il aurait exigé en retour la Macédoine, mais pour le décider à ne pas abandonner l'œuvre déjà commencée de la délivrance de l'Italie, qui lui offrait du reste un riche dédommagement pour la couronne de Macédoine. Antigone lui prêta des vaisseaux pour la traversée ; Antiochos fournit des subsides ; Céraunos s'offrit, quelque pressant besoin qu'il eût lui-même de ses forces, à lui envoyer 5,000 fantassins, 4,000 cavaliers, 50 éléphants pour l'expédition d'Italie. Dès avant le printemps de 280, le roi des Épirotes prit la mer, en rendant, pour ainsi dire, Ptolémée de Macédoine responsable de la sécurité de son royaume[1].

Pendant qu'Antigone combattait Céraunos et ses alliés, il venait d'éclater en Grèce une guerre allumée sans doute par Ptolémée d'Égypte, pour faciliter autant que possible à son frère le maintien de sa domination sur la Macédoine, qui assurait sa propre situation en Égypte. Les Spartiates envoyèrent partout en Grèce des émissaires chargés d'appeler les Hellènes à la lutte pour la liberté. Une étrange effervescence se manifesta partout ; quatre villes achéennes, de la Ligue depuis longtemps dissoute, renouvelèrent l'ancienne alliance[2] ; à Athènes (Salamine, le Pirée et Munychie étaient toujours occupés par Antigone) un décret honorifique proposé par Démocharès ranima le souvenir de Démosthène[3] ; des décrets en l'honneur d'officiers macédoniens qui, dans le soulèvement de 287, avaient embrassé la cause de la liberté, furent comme une invitation à suivre cet exemple[4] ; de grands hon-

1) οὐδὲ τὸ ἔαρ ἔμεινεν (Dio Cass. ap. Mai, p. 169). — *Ptolemæi filia in matrimonium accepta vindicem eum regni reliquit, pacificatus cum omnibus finitimis, ne abducta in Italiam juventute prædam hostibus regnum relinqueret* (Justin., XVII, 2, 15).

2) ταῦτα δ' ἦν κατὰ τοῦ Πυῤῥου διάβασιν εἰς Ἰταλίαν (Polyb., II, 41, 11). Polybe ajoute : « dans la CXXIV[e] olympiade », celle qui commence en juillet 284 et finit en juin 280.

3) Sous l'archontat de Gorgias (Plut., *Vit. X. Oratt.*, p. 847), qui correspond, d'après les recherches de Dittenberger, à Ol. CXXV, 1 (280/79).

4) ὅπως ἂν ο[ὖν ἐφάμιλλον ε]ἶ... (C. I. Attic., II, n° 318).

neurs furent décernés aux vaillants éphèbes qui avaient gardé pendant l'année précédente le poste important du Musée, ainsi qu'à leurs officiers[1]: il était visible que l'opinion s'échauffait à Athènes. C'est à ce moment qu'Areus, roi des Spartiates, se mit en campagne avec une armée assez considérable. Il en voulait aux Étoliens, les alliés d'Antigone; un arrêt des Amphictyons contre les Étoliens, qui s'étaient emparés par force du territoire sacré de Cirrha et l'avaient profané par la culture[2], était le prétexte de cette guerre. Areus marcha contre Cirrha, détruisit les semailles, pilla la ville, brûla ce qu'il ne pouvait emporter. Lorsque les bergers de la montagne virent cette exécution, ils se rassemblèrent au nombre d'environ 500, tombèrent sur les ennemis dispersés, qui, ne connaissant pas le nombre des assaillants et saisis d'effroi parce que la fumée qui montait autour d'eux dans les airs les empêchait de voir au loin, commencèrent à fuir: 9,000, dit-on, furent massacrés, les autres dispersés. Lorsque, après cette étrange défaite[3], les Spartiates firent un appel pour recommencer la guerre, beaucoup de villes refusèrent leur concours, persuadés que les Spartiates avaient pour but non la liberté de la Grèce, mais l'extension de leur puissance. Toute cette entreprise qui, dans l'état des choses, aurait pu avoir du succès, échoua par l'inintelligence de cet orgueilleux roi spartiate, qui étalait sa magnificence et tenait une cour comme les puissants monarques de nom macédonien. Quelque lourde que semblât l'oppression aux tenants de la liberté, qui voyaient les créatures d'Antigone dominer dans leurs cités sous le nom d'administrateurs, phrourarques, tyrans, les oligarques de Sparte ne surent pas exciter leur enthousiasme; au lieu d'obtenir l'alliance des Étoliens, fût-ce au prix de quelques sacrifices, ils attaquèrent la Ligue, qui, à partir de cette époque, ne cessa d'être l'ennemie du Péloponnèse.

1) C. I. Attic., II, n° 316. Le document est daté de l'archontat de Nicias d'Otryne, qui doit correspondre, suivant le calcul de Dittenberger, à Ol. CXXIV, 3 (282/1).

2) Justin (XXIV, 1, 4), qui est seul à raconter cette expédition, parle des Étoliens; mais il est évident qu'il veut dire les Locriens Ozoles habitant la région.

3) Cette absurdité se trouve dans Justin (XXIV, 1, 6), qui a dû la prendre non plus dans Douris, mais dans un auteur encore moins consciencieux.

stratège Patroclès, qu'Antiochos avait envoyé avec une armée au-delà du Taurus, arrivait par la Phrygie, pour rétablir, à ce qu'il paraît, dans les villes grecques du littoral le pouvoir royal, dont elles avaient sans doute salué la fin lors de l'assassinat de Séleucos. Héraclée sur le Pont, probablement menacée la première de son attaque, préféra lui envoyer une députation; lui, de son côté, se contenta de conclure un traité de paix et d'amitié avec cette ville puissante, dans le but, à ce qu'il semble, d'arriver plus tôt aux positions plus importantes de l'Hellespont. Il poursuivit son chemin à travers la Bithynie.

C'est là, sur le territoire entre le golfe d'Astacos, le Bosphore et le Pont, que le vieux Zipœtès avait agrandi sa souveraineté dans de longues luttes contre les villes grecques, Héraclée notamment, contre les stratèges d'Alexandre, contre Lysimaque, et que, depuis 298/7, il avait pris le titre de roi[1]. En ce moment régnait son successeur, son fils aîné Nicomède; celui-ci eut l'audace de surprendre l'armée de Patroclès, lorsqu'elle vint sur son territoire, et il l'anéantit complètement. Il devait certainement s'attendre à un contre-coup terrible de la puissance séleucide; il se hâta donc de s'assurer l'assistance des puissants Héracléotes. Il acheta leur amitié par la restitution de ce que son père leur avait arraché: Tion, à l'est de la ville sur la côte; Ciéras, dans l'intérieur; la côte de Thrace qui s'étend jusqu'au Bosphore. Mais Zipœtès, sans doute son frère cadet, qui ou bien avait reçu le territoire thrace comme héritage de son père ou bien s'en empara alors, résista aux Héracléotes et les combattit avec des chances diverses.

Si Antiochos avait espéré faire valoir par Patroclès ses droits jusqu'à l'autre rive de l'Hellespont, il voyait maintenant, par la défaite de ce dernier, sa puissance complètement paralysée pour l'instant dans ces régions, et la guerre qu'il avait commencée contre l'Égyptien pour la possession de la Cœlé-Syrie occupait là toutes ses forces; et cependant il tenait extrêmement à se maintenir dans les importantes provinces de l'Hel-

[1]) Memnon (c. 10) l'appelle encore ὁ Βιθυνῶν ἐπάρχων; mais l'ère qui apparaît sur les monnaies de ses successeurs ne permet pas de douter qu'il n'ait pris cette année-là le titre de roi. Du reste, son père Bas avait déjà été un dynaste indépendant, et, en 279, Nicomède est dit dans Memnon (c. 18) ὁ τῆς Βιθυνίας βασιλεύς.

lespont. On nous apprend qu'il fit la paix avec Céraunos; s'il la fit effectivement, il dut, reconnaissant la double couronne de ce dernier[1], renoncer à ses prétentions sur la Thrace et la Macédoine. Il avait d'autant plus de raisons de le faire qu'Antigone était leur ennemi commun: l'attaque par mer de celui-ci contre la Macédoine avait échoué; il n'avait pas obtenu plus de résultats sur terre, mais sa flotte semble être restée dans le voisinage de l'Hellespont. Nous apprenons de bonne source qu'une guerre avait éclaté entre Antiochos et Antigone; que les deux rois avaient fait longtemps des armements, sans en venir aux coups; que Nicomède avait pris parti pour Antigone, d'autres pour Antiochos. Ces autres étaient à coup sûr Zipœtès, peut-être telle ou telle ville grecque, comme, par exemple, Cyzique avec sa nombreuse flotte. Nous apprenons encore que Nicomède avait reçu différents secours, en particulier treize trirèmes d'Héraclée; qu'il avait occupé avec ses vaisseaux une position en face de ceux du Séleucide, mais que, des deux côtés, on avait évité de livrer bataille. Peut-être la flotte syrienne tenait-elle l'Hellespont et empêchait-elle, en se maintenant là, la réunion de la flotte de la Propontide avec celle d'Antigone, qui pouvait être stationnée à Ténédos.

Ces événements doivent appartenir à l'année 279. La même année fut décisive pour les destinées de la Macédoine.

Par ses succès sur Antigone et la paix avec Antiochos, Ptolémée Céraunos avait assez rapidement consolidé sa puissance en Macédoine et en Thrace. Mais il avait encore à compter avec les prétentions des enfants de sa demi-sœur Arsinoé et de Lysimaque. Le plus âgé de ces derniers, Ptolémée, avait fait alliance avec le prince illyrien Monounios et avait envahi la Macédoine[2]; nous ne connaissons pas l'issue de la lutte.

[1]) *Pulso Antigono cum regnum totius Macedoniæ occupasset, pacem cum Antiocho facit* (JUSTIN., XXIV, 1, 8).

[2]) TROG., *Prol.* XXIV. Ce Ptolémée doit être né en 298, pour avoir déjà pu faire la guerre en 280. Le prince illyrien est appelé Monius dans ce prologue de Trogue-Pompée, et Mytillus dans celui du livre XXV. C'est le Monounios, prince des Dardaniens, dont j'ai donné le nom véritable (*Das dardanische Fürstenthum* in Zeitsch. für Alterth. n° 104) d'après l'unique tétradrachme qu'on connaisse jusqu'ici de lui. Cette médaille est au type d'Alexandre, correspondant à celui de la IV[e] classe dans L. MÜLLER, et porte la légende ΜΟΝΟΥΝΙΟΥ [ΒΑ]ΣΙΛΕΩΣ.

Céraunos choisit une voie plus mystérieuse pour se débarrasser du prétendant et entrer en possession de Cassandria, où résidait Arsinoé. Il fit proposer à la reine une de ces unions qui, selon les mœurs égyptiennes, n'avaient rien de choquant. Une femme aussi experte en intrigues ne pouvait manquer de pénétrer les intentions de son frère. Elle avait tout osé pour ses fils, même le forfait le plus épouvantable; devait-elle maintenant s'engager dans un mariage qui ôterait certainement à ses enfants leur dernier espoir de rentrer en possession du royaume paternel? Ptolémée lui fit dire qu'il voulait gouverner en commun avec ses fils; il n'avait pas combattu contre eux pour leur enlever leur royaume, mais pour le leur rendre; elle n'avait qu'à envoyer un ami fidèle en présence duquel il confirmerait ses paroles par les serments les plus sacrés. La reine hésita longtemps; pleine d'anxiété en songeant au caractère farouche et vindicatif de son frère, trop faible pour opposer une sérieuse résistance, elle se résolut enfin à accepter la proposition. Le roi, dans un temple, en présence d'un envoyé de sa sœur, jura que la demande qu'il faisait de la main de la reine était sérieuse; qu'elle serait son épouse et reine; qu'il ne contracterait pas d'autre mariage et n'aurait pas d'autres enfants que les siens. La reine arrive; Ptolémée la reçoit avec une tendresse affectée; des noces splendides sont célébrées; dans l'assemblée générale, il la pare du diadème et fait proclamer qu'elle est la reine de Macédoine. Elle, à son tour, l'invite à venir dans sa ville de Cassandria et prend les devants pour tout préparer : les temples et les rues sont ornés de guirlandes; partout près des temples les victimes attendent; ses deux fils, Philippe et Lysimaque, couronnés de fleurs et revêtus d'habits de fête, courent au-devant du roi pour le recevoir. Il embrasse les enfants et les caresse; aussitôt qu'il est arrivé à la porte du château, il fait occuper par ses satellites la cour, les abords et la muraille, et donne l'ordre de mettre les enfants à mort. Ceux-ci fuient dans l'intérieur du château auprès de leur mère et cherchent un asile sur ses genoux, mais les assassins les ont suivis et les massacrent, au milieu des baisers, des cris de douleur de leur mère, qui se jette en vain au-devant des poignards. Elle s'enfuit avec deux

servantes dans l'île sainte de Samothrace, à qui elle avait fait du bien au temps de sa prospérité[1].

C'est alors que s'éleva sur le Danube la terrible tempête qui devait fondre d'abord sur les versants méridionaux de l'Hæmos, puis se décharger en coups formidables jusqu'au cœur de l'Hellade et de l'Asie-Mineure.

Des peuplades celtiques avaient pénétré depuis trois ou quatre générations jusque vers l'Orient, dans les pays de population illyrienne. Le monde grec septentrional sentit le premier effet de cette poussée lorsque les Triballes, franchissant les montagnes, pénétrèrent au sud jusqu'à Abdère ; ils avaient été chassés de leur ancien séjour sur la Morava par les Autariates, qui avaient été eux-mêmes refoulés, paraît-il, par les Celtes ; ils avaient dû rebrousser chemin près d'Abdère et n'étaient pas rentrés dans leur ancien territoire, mais s'étaient établis plus à l'est, entre le Timok et le Danube, en déplaçant les Gètes. Les progrès du royaume de Macédoine depuis le commencement du règne de Philippe forcèrent aussi les peuples du Nord à se tenir de plus en plus tranquilles : lorsqu'en 335 Alexandre était arrivé jusqu'au Danube, après ses rapides victoires sur les Triballes et les Gètes, les Celtes voisins avaient aussi envoyé auprès de lui ses ambassadeurs et conclu avec lui un traité d'amitié[2]. C'est alors que le mouvement des peuples celtiques se tourna avec plus de violence contre l'Italie : alors viennent ces horribles expéditions de brigandage poussées par-dessus l'Apennin jusqu'à Tarente, qu'un grand historien a appelées la première étape de la des-

[1]) C'est ainsi que Justin (XXIV, 2, 3) raconte le fait. Elle s'en alla en Égypte et se maria plus tard avec son frère Ptolémée Philadelphe. C'est à elle probablement que fait allusion Plutarque dans la *Consolation à Apollonios*, 19.

[2]) Il est impossible de savoir quels Celtes avaient envoyé à Alexandre l'ambassade qui vint (Diodor., XVII, 113) ou qu'on dit être venue (Arrian., VII, 15, 4) à Babylone en 323. Ce serait dépasser les limites de ma tâche que de m'étendre, à propos de ces questions ou d'autres semblables, sur les travaux des celtologues. J'ai appelé les Autariates « Illyriens », d'après Strabon et d'autres auteurs. Quant aux vers curieux du *Géryon* du comique Éphippos (Athen., VIII, p. 346), qui paraissent dater des premières années d'Alexandre, et notamment le conseil donné au Μακεδὼν ἄρχων : σβεννὺ Κελτοὺς, μὴ προσκαύσῃς, j'ai essayé autrefois de les expliquer (*Zeitschr. für Alterth.*, 1836, p. 1120).

truction de la prospérité primitive de l'Italie. Au bout des dix premières années de l'époque des Diadoques, les tribus orientales des Celtes semblent être revenues à leur agitation; poussés par elles, paraît-il, les Autariates abandonnèrent leur territoire, qui avait appartenu autrefois aux Triballes, sur la Morava, et Cassandre les établit dans les monts Orbélos[1]. Mais lorsqu'en Italie, après de longues luttes, les Sennones et les Boïens eurent été défaits par les Romains dans une grande bataille en 284 et dans une seconde l'année suivante, comme la puissance de ces derniers et leurs établissements s'avançaient irrésistiblement au-delà de l'Apennin jusqu'à l'Adriatique, des masses de plus en plus compactes paraissent avoir quitté l'Italie et s'être déversées dans les régions illyriennes. Les principautés d'Illyrie et de Thrace, les Autariates, Dardaniens et Triballes au premier rang, derrière eux les Péoniens, les Agrianes et les Gètes, ne furent pas assez fortes pour arrêter l'inondation ; un afflux venu des pays parcourus et dévastés ne fit qu'augmenter la violence de cet effroyable déluge. La rapide décadence du royaume de Macédoine après le Poliorcète, les guerres de Pyrrhos, d'Antigone, de Lysimaque pour sa possession, les luttes de Lysimaque d'abord contre les Gètes, ensuite contre Séleucos, la terrible fin de ce dernier, ébranlèrent complètement le boulevard qui défendait le monde hellénique et hellénistique contre les Barbares du Nord.

Les Celtes n'ont sans doute pas tardé à connaître cet état de choses. Leur première grande expédition de brigandage fut dirigée, non pas vers le sud, dans le royaume de Pyrrhos[2],

[1]) Cassandre aussi a combattu contre les Celtes: c'est ce qui résulte d'un témoignage de Théophraste recueilli par Sénèque (*Quæst. nat.* III, 11): *fuit aliquando aquarum inops Hæmus, sed cum Gallorum gens a Cassandro obsessa in illum se contulisset et silvas cecidisset, ingens aquarum copia apparuit.* Pline (XXXI, § 30) donne le même renseignement, et il y ajoute: *cum valli gratia silvas cecidisset.* Ce n'est pas dans le domaine de Lysimaque que Cassandre a dû guerroyer contre les Celtes. D'après Hérodote (IV, 49), le Cios (Isker), descendant du Rhodope, fait brèche dans l'Hæmos; c'est jusqu'à cet endroit probablement (environs de Sofia) que s'étendait le territoire des Agrianes, qui en politique étaient du côté de la Macédoine.

[2]) Justin (XXIV, 4) dit: *tantum Gallici nominis terror, ut etiam reges non lacessiti ultro pacem ingenti pecunia mercarentur.* Ceci paraît s'appliquer aux petits princes, par exemple au prince illyrien (Bardylis ?), au Dardanien Monounios, au Gète Dromichætès.

mais vers l'est, contre la Thrace. Cambaulès entra dans la vallée de l'Hèbre ; mais là il apprit combien les Grecs étaient forts et puissants, et, comme ses bandes n'étaient pas assez nombreuses, il n'osa pas pénétrer plus loin[1].

C'est alors que commença ce temps d'épouvantable confusion, la lutte de Céraunos contre Antigone et contre Antiochos, la levée de boucliers d'Areus de Sparte, le passage de Pyrrhos en Italie; mais ce qui dut agir davantage encore, ce sont les récits de ceux qui étaient partis avec Cambaulès : c'était merveille de voir la richesse de ces pays des Grecs, des ornements d'or dans les temples, de riches mobiliers dans les maisons privées, de belles femmes partout. Un peuple innombrable accourut pour de nouvelles incursions[2]. Divisés en trois bandes, ils partirent de leur pays en 279 : l'une, sous Céréthrios, se dirigea vers l'est, contre le pays des Triballes et des Thraces; une seconde, sous Brennos et Acichorios[3], contre la Péonie; une troisième enfin, sous Bolgios, contre l'Illyrie et la Macédoine.

Il eût fallu toutes les forces de la Macédoine pour leur barrer le chemin[4]. Mais Ptolémée Céraunos avait envoyé une partie de ses troupes avec Pyrrhos en Italie; avec ce qui lui restait, il était en campagne contre Monounios, auprès duquel Ptolémée, fils de Lysimaque, avait trouvé un asile. Lorsque

[1]) ὀλίγοι καὶ οὐκ ἀξιόμαχοι κατ' ἀριθμὸν Ἕλλησιν (PAUSAN., X, 19, 5).

[2]) ἅμα τοῖς Κελτοῖς Ἰλλυρίων οἱ Σκορδίσκοι μάλιστα καὶ Μαῖδοι καὶ Δάρδανοι τὴν Μακεδονίαν ἐπέδραμον ὁμοῦ καὶ τὴν Ἑλλάδα καὶ πολλὰ τῶν ἱερῶν καὶ τὸ Δελφικὸν ἐσύλησαν (APPIAN., III, 5).

[3]) Un examen réitéré des traditions relatives aux invasions des Celtes m'a amené à cette conviction, que Justin puise à une autre source que Pausanias et Diodore et que ces deux derniers auteurs prennent pour guide Hiéronyme, tandis que le récit fabuleux de Justin pourrait remonter à Timée. Le nom de Brennos peut bien être un titre princier: mais nos sources distinguent d'un façon trop précise entre le Brennos de cette expédition et Acichorios, pour qu'on puisse considérer ces deux chefs comme étant une seule et même personne.

[4]) Il y a dans Polybe (IX, 35) un mot caractéristique de l'Acarnanien Lyciscos au sujet des services rendus par les Macédoniens : οἳ τὸν πλείω τοῦ βίου χρόνον οὐ παύονται διαγωνιζόμενοι πρὸς τοὺς βαρβάρους ὑπὲρ τῆς τῶν Ἑλλήνων ἀσφαλείας, ὅτι γὰρ ἀεὶ ποτ' ἂν ἐν μεγάλοις ἦν κινδύνοις τὰ κατὰ τοὺς Ἕλληνας, εἰ μὴ Μακεδόνας εἴχομεν πρόφραγμα. Lyciscos rappelle ensuite le souvenir de Ptolémée Céraunos, et de ce qui s'est passé après sa mort dans la bataille livrée aux Celtes.

Monounios et les Dardaniens, à l'effrayante nouvelle du départ des Celtes, envoyèrent des ambassadeurs au roi de Macédoine pour lui offrir la paix et une alliance, avec la coopération de 20,000 soldats, il repoussa leur offre : c'en serait fait de la Macédoine, si le peuple qui avait subjugué tout l'Orient avait besoin du secours des Dardaniens pour la défense de ses frontières.

Déjà le torrent des hordes celtiques, conduites par Bolgios, se répandait sur l'Illyrie, et s'approchait de la frontière occidentale de la Macédoine. Ptolémée se moqua de l'offre qu'ils firent d'épargner la Macédoine si on voulait leur payer un tribut : c'était l'effet de la terreur inspirée aux Celtes par les armes macédoniennes; il ne leur accorderait la paix qu'à condition qu'ils livreraient leurs princes comme otages et remettraient leurs armes. Peu de jours après, les Celtes sont sur le territoire macédonien. En vain les amis du roi lui conseillent de ne pas livrer de bataille avant d'avoir concentré toutes ses troupes : avec une folle témérité, il s'avance au-devant d'un ennemi supérieur en nombre et risque la bataille. Les Macédoniens ne peuvent résister à la supériorité numérique des Barbares, à leur impétuosité ; ils reculent ; l'éléphant qui porte le roi tombe blessé ; le roi lui-même, criblé de blessures, tombe respirant encore entre les mains des Celtes, qui l'égorgent et portent, comme un trophée de victoire, sa tête au bout d'une lance [1] ; l'armée est en partie massacrée, en partie faite prisonnière ; sans plus trouver de résistance, la horde sauvage se répand dans le pays et le pille. Seules les murailles des villes, que les Barbares ne savent pas prendre d'assaut, offrent encore quelque protection : le plat pays est tout entier en leur pouvoir ; ils y exercent, selon leur horrible coutume, le pillage, l'incendie et le meurtre ; l'amour le plus effréné du butin est le seul sentiment qui les conduise.

Après la mort de Ptolémée [2], son frère Méléagre prit la cou-

[1]) JUSTIN., XXIV, 5. MEMNON, c. 14.

[2]) *Occisus est postquam anno uno et mensibus quinque regnaverat, ita ut computetur tempus regni ejus ab Ol. CXXIV, 4 usque ad quintum mensem anni primi Ol. CXXV* (PORPHYR. ap. EUSEB. ARM. p. 235 éd. Schœne). Porphyre, comme son contemporain Eusèbe, compte les années à la mode julienne, de sorte qu'il place la mort de Ptolémée Céraunos en mai 279.

ronne. Il n'était pas capable de sauver le pays : les Macédoniens le détrônèrent deux mois après, et, comme il n'y avait pas d'autre héritier du sang royal, ils proclamèrent roi Antipater, le neveu du roi Cassandre. Ce n'était pas non plus l'homme de la situation. Sosthène, un noble Macédonien, le força à renoncer à la couronne; il appela aux armes tous ceux qui étaient propres au service; il combattit avec un courage infatigable contre les hordes dispersées pour piller; il les repoussa de plus en plus loin et délivra le pays : lorsque l'armée le salua du nom de roi, il refusa de prendre une couronne aussi trompeuse qu'enviée et se contenta du titre de stratège des Macédoniens [1].

Dans ces temps de détresse, alors que chaque ville était réduite à elle-même, Apollodoros avait à Cassandria le gouvernement de la ville : le péril général le mit à même de s'arroger un pouvoir absolu ; accusé de tendre à la tyrannie, il s'abaissa aux plus humbles prières. Une fois acquitté, il joua le rôle de protecteur de la liberté et feignit une haine profonde pour les tyrans ; il proposa une loi pour chasser de la ville Lacharès, l'ancien tyran d'Athènes, qui, après la mort de Lysimaque, fuyant de pays en pays, était venu se réfugier là : il l'accusait d'avoir conclu avec le roi Antiochos une alliance dirigée contre la liberté de la ville. Comme un de ses partisans proposait de lui donner une garde du corps, il s'y opposa lui-même ; il institua une fête en mémoire de la reine Eurydice, qui avait proclamé la liberté de Cassandria, et il obtint que la garnison que Ptolémée Céraunos avait placée dans la citadelle sortît librement pour aller à Pallène et que des terres lui fussent assignées dans cette presqu'île. Lorsqu'il crut avoir conquis suffisamment la confiance des citoyens, il se mit à l'œuvre ; il fit, au dire des auteurs, tuer un jeune garçon, mêler son sang au vin et rôtir sa chair ; il servit dans un repas à ses amis de cette chair et de ce vin, afin d'être assuré de leur fidélité par leur participation à ce forfait mystérieux et épouvantable.

[1]) *Unus de principibus Macedonum* (JUSTIN., XXIV, 5). — Σωσθένης τις τῶν δημοτικῶν (EUSEB., I, p. 236 éd Schœne). Antipater est appelé fils de Lysimaque dans la liste des *Thetaliorum Reges* (EUSEB. ARM., I, p 243 éd. Schœne), ailleurs (*ibid.* p. 236), neveu de Cassandre et fils de Philippe.

C'est avec ces complices qu'il s'empara de la tyrannie et qu'il l'exerça : en fait de cruautés et d'horreurs, il dépassa tout ce qu'on avait fait avant lui. Il prit à sa solde des Celtes, qui, par leur barbarie, étaient aptes à devenir les ministres sanguinaires de sa cruauté. Les concussions, les exécutions, les débauches les plus abominables purent s'abriter en toute sécurité sous leur protection ; la populace, gorgée et flattée par le tyran, voyait avec plaisir l'oppression et l'arrogance qu'il faisait peser sur les riches ; un Siceliote, Calliphon, qui avait appris les procédés du despotisme à la cour des tyrans de Sicile, était son conseiller : c'était pour eux un plaisir de tuer, de mettre à la torture des femmes et des vieillards, pour leur faire découvrir la cachette où ils avaient déposé leur or et leur argent ; l'élévation de la solde attirait des Celtes de plus en plus nombreux, qui, avec la populace assauvagie, étaient les suppôts du tyran [1]. C'est là tout au moins un exemple de ce qu'était la situation de la Macédoine un an après l'invasion des Celtes.

Les Celtes, qui en 279 étaient sortis de chez eux non pour chercher une nouvelle patrie, mais pour conquérir du butin [2], s'étaient retirés en grande partie après avoir dévasté et pillé la Macédoine ; également Brennos et Acichorios avaient quitté la Péonie : Céréthrios, dont l'expédition avait été dirigée sur la Thrace, semble avoir fait de même. On profita du repos de l'hiver pour préparer de nouvelles incursions ; Brennos était dévoré d'envie en voyant que Bolgios avait rapporté de Macédoine un butin plus riche que le sien ; il ne cessait de recommander, dans les assemblées du peuple et dans les conseils tenus avec les chefs, une expédition dans les pays grecs qui n'avaient pas encore été pillés. Il amena, dit-on, dans l'assemblée des prisonniers grecs de petite taille, misérablement vêtus, avec les cheveux coupés ras, puis il fit placer à côté d'eux des Celtes de haute taille couverts de leurs armes : il

[1]) Ἀπολλόδωρος ὁ Κασσάνδρου (Polyæn., VI, 7) doit se lire ὁ Κασσανδρεύς (Diodor., XXII, 5 et 6).

[2]) On trouve dans Memnon (c. 14) une assertion qui surprend : il dit des envahisseurs de la Macédoine: Γαλατικοῦ μέρους τῆς πατρίδος μεταναστάντος διὰ λιμόν.

n'y avait, disait-il, qu'à marcher contre ces êtres chétifs pour les battre : immenses étaient les trésors qu'ils possédaient, les ex-votos en or dans leurs temples, les ustensiles d'argent dont ils se servaient dans leurs banquets [1]. Aussi une nouvelle expédition fut-elle résolue ; d'énormes masses armées se rassemblèrent, 152,000 hommes à pied, dit-on, et 20,400 cavaliers, dont chacun était accompagné de deux valets armés, au total, une armée de plus de 200,000 combattants, sans compter les femmes, les enfants et les vieillards [2]. C'est au printemps de 278 qu'ils se mirent en route. Une fois sur le territoire des Dardaniens, une troupe de 20,000 hommes, sous Léonnorios et Lotarios, se détacha, par mésintelligence, de la masse principale et prit la direction de l'est ; Brennos, avec le reste de l'armée, marcha vers le sud pour atteindre la Macédoine [3].

Sosthène appela les Macédoniens aux armes et se défendit contre ces redoutables ennemis ; ce n'est pas sans avoir subi des pertes considérables qu'ils continuèrent leur marche vers la Thessalie [4].

La Grèce apprit avec épouvante l'approche des Barbares ; on se hâta de faire des armements. C'est aux Thermopyles qu'on voulait marcher contre l'ennemi : il semblait que là il était possible de le repousser. Il fallait cette frayeur extrême et le danger commun pour grouper ceux qui se sentaient les premiers menacés ; les Péloponnésiens restèrent chez eux, en se disant que les Barbares n'avaient pas de vaisseaux pour passer jusque chez eux, et qu'ils défendraient aisément la route de terre derrière les murailles et les retranchements de

1) Polyæn., VII, 35. Pausan., X, 19, 5.

2) Ces chiffres sont ceux de Pausanias (*loc. cit.*). Diodore (XXII, 9, 1) parle de 150,000 « porte-boucliers » (θυρεοφόροι) gaulois et de 10,000 cavaliers, sans compter les équipages, où figurent 2,000 chariots. Justin (XXIV, 6) donne 150,000 hommes de pied et 15,000 cavaliers.

3) *Ibi* (dans le pays des Dardaniens) *seditio orta est... secessione facta a Brenno in Thraciam iter avertunt* (Liv., XXXVIII, 16). Cf. Suid., s. v. Γαλάται (extrait de Polybe) ; Memnon, c. 19, 3.

4) D'après Justin (XXIV, 5, 2), Sosthène est battu par les Celtes, tandis que Diodore (XXII, 9, 1) raconte les choses comme ci-dessus. Eusèbe (I, p. 236 éd. Schœne) dit : Σωσθένης δὲ Βρέννον ἐξελάσας... Pausanias (X, 23, 9) indique d'une façon très précise la date de l'incursion de Brennos en pays grec : il la place sous l'archontat d'Anaxicrate (Ol. CXXV, 2), c'est-à-dire en 279/8.

l'Isthme[1]. Parmi les Hellènes d'au-delà de l'Isthme, les Béotiens mirent sous les armes 10,000 hoplites et 500 cavaliers; les Phocidiens, 3,000 hoplites et 500 cavaliers; les Locriens Opontiens, 700 hommes d'infanterie; les Mégariens, 400 hommes et quelques cavaliers; les Étoliens, 7,000 hommes pesamment armés, avec des troupes légères et des cavaliers en nombre considérable[2]; ce sont eux qui fournirent le plus grand nombre de soldats; d'Athènes vinrent 1,000 hommes d'infanterie et 500 cavaliers, et en outre, toutes les trirèmes qui pouvaient prendre la mer[3]. L'armée alliée reçut, en fait de troupes royales, 500 hommes d'Antiochos sous Télésarchos, et 500 d'Antigone sous Aristodémos. Même en tenant compte de ce que la partie de la Grèce dont les villes prirent part à cette guerre était précisément celle qui avait été le plus durement éprouvée par la peste, il faut avouer que le nombre des troupes mises en campagne était peu considérable; dans la guerre Lamiaque, Athènes avait encore pu mettre sur pied un effectif plus que quadruple; mais il faut dire que, du moment que les citoyens ne prenaient plus les armes et que l'État engageait des mercenaires, les caisses publiques

[1]) Pausanias (VII, 6, 4) paraît avoir particulièrement en vue ici les Achéens: du moins, la conduite des autres Péloponnésiens est dictée par d'autres raisons encore. A propos des Messéniens (IV, 28, 2), il dit qu'ils n'ont pu se mettre en campagne, parce que Cléonymos et les Spartiates n'avaient pas voulu faire la paix avec eux: naturellement, la Messénie n'était pas alors au pouvoir d'Antigone. Les Arcadiens non plus (surtout probablement ceux de Mégalopolis) ne sortirent pas de chez eux, par crainte de Sparte (Pausan., VIII, 6); par conséquent, Antigone n'était pas non plus maître du pays. La politique spartiate servait partout les intérêts de l'Egypte, et certainement, quoi qu'en dise Callimaque (*Hymn. in Del.* 184), l'hypothèse que l'Égypte aurait envoyé une flotte au secours des Hellènes menacés par les Celtes est insoutenable.

[2]) Il manque au nombre des hommes armés à la légère, tel que le donne Pausanias (90 hommes), un second chiffre qui exprimait les milliers, car Pausanias dit: Αἰτωλῶν δὲ πλείστη ἐγένετο στρατιά, plus, par conséquent, que les 10,500 Béotiens.

[3]) τριήρεις αἱ πλώιμοι πᾶσαι (Pausan., X, 20, 3). Il ne parle que de trirèmes, sans dire combien il y en avait. Ce qui est plus étonnant encore, c'est que, dans une inscription dont il sera question plus loin (p. 638), il n'est même pas fait mention de l'envoi des vaisseaux. On se contente de dire: ὁ δῆμος ἐξέπεμπεν τούς τε ἐπιλέκτους καὶ τοὺς ἱππεῖς συναγωνιουμένους ὑπὲρ τῆς κοινῆς σωτηρίας (C. I. Attic., II, n° 323).

n'étaient certainement pas en mesure de fournir davantage [1].

Lorsque cette armée hellénique, forte à peine de 30,000 hommes, fut réunie aux Thermopyles, arriva la nouvelle que les Celtes avaient pénétré dans la Phthiotide. Des troupes légères et des cavaliers furent envoyés sur le Sperchios, pour démolir les ponts et mettre le plus d'obstacles possible au passage. Brennos arriva; voyant que le rivage opposé était occupé, il envoya à l'entrée de la nuit 10,000 hommes, pour franchir le fleuve plus bas, à l'endroit où il coule lentement à travers des marais et des prairies ; le lendemain matin, ils étaient tous de l'autre côté, et l'avant-garde hellénique se retira en toute hâte. Alors Brennos obligea les riverains du Sperchios à établir de nouveaux ponts à la place de ceux qui avaient été rompus : ils s'acquittèrent rapidement de cette besogne, non seulement par crainte des Barbares, mais aussi dans l'espoir d'être bientôt débarrassés d'eux. Aussitôt les Celtes franchirent le fleuve et marchèrent sur Héraclée; ils pillèrent et dévastèrent les environs, tuant les habitants dans la campagne ; des déserteurs vinrent du camp des Hellènes, rapportant que le défilé était barré et rempli de troupes de telle et telle ville. Sans perdre son temps à essayer de prendre d'assaut Héraclée, qui, quoique hostile aux Étoliens parce qu'ils l'avaient forcée à adhérer à leur Ligue, était néanmoins prête à se défendre avec acharnement, Brennos marcha en toute hâte vers le défilé. Il s'y engagea une chaude bataille ; protégés par leur position autant que par leurs lourdes armures, appuyés par les vaisseaux qui s'étaient approchés aussi près que possible du rivage et lançaient des projectiles de toute nature, les Hellènes défendirent le passage avec succès ; les Celtes furent forcés de battre en retraite.

Sept jours après, Brennos essaya de s'emparer du sentier qui d'Héraclée conduit de l'autre côté de l'Œta; un riche

[1]) Pausanias (X, 20, 5) dit : καὶ ἡγεμονίαν οὗτοι (les Athéniens) κατ' ἀξίωμα εἶχον τὸ ἀρχαῖον. Vu le petit effectif qu'envoya Athènes, la chose paraît bien invraisemblable. Le stratège de la Ligue étolienne alors en fonctions, Eurydamos, le premier fonctionnaire de cette nature que nous puissions signaler avec certitude, n'est pas cité à l'armée des Thermopyles. Il est probable qu'il n'y eut pas de commandant en chef à la tête de l'armée des alliés.

temple d'Athèna, situé sur le sommet de la montagne, promettait un butin satisfaisant, mais le général d'Antiochos, Télésarchos, défendit le chemin avec le plus grand courage : il tomba, mais les Celtes durent reculer. Ces inutiles efforts les fatiguaient ; du reste, tout le pays d'alentour était épuisé. Brennos savait que les Étoliens formaient la partie la plus nombreuse de l'armée ennemie ; s'il pouvait les forcer à rentrer dans leur pays, la prise des Thermopyles était à peu près certaine. Il envoya 40,000 hommes en arrière, sous Orestorios et Comboutis, pour franchir le Sperchios et envahir l'Étolie par la Thessalie. Ils pénétrèrent jusqu'au bourg étolien de Callion, où ils commirent des atrocités inouïes : le meurtre, l'incendie, le viol, furent exercés avec une fureur sauvage ; on dit même qu'ils burent le sang des victimes ; ils se répandirent, pillant et incendiant, dans les vallées du pays. A cette nouvelle, les Étoliens qui se trouvaient aux Thermopyles rentrèrent au plus vite dans leur pays ; les citoyens de Patræ vinrent de l'Achaïe à leur secours ; femmes, vieillards, enfants prirent les armes ; on occupait les chemins creux par où les Celtes étaient obligés de passer ; on tombait sur eux avec une fureur toujours nouvelle : on dit que la moitié des ennemis périt pendant la retraite.

Cependant l'armée principale des Celtes était toujours devant les Thermopyles : les Héracléotes et les Ænianes, pour se débarrasser des Barbares, s'offrirent alors à leur montrer un chemin pour franchir l'Œta ; c'était le même qu'Éphialte avait montré aux Perses deux cents ans auparavant. Favorisé par le brouillard, Brennos, accompagné d'une troupe choisie, commença à escalader la montagne : la masse principale, sous Acichorios, resta en arrière sur le territoire des Ænianes. Les Phocidiens, qui occupaient le chemin, ne virent l'ennemi que quand il fut tout près d'eux. Leur résistance fut courageuse (l'Athénien Cydias tomba ici en combattant vaillamment au premier rang), mais elle fut inutile ; les Celtes descendirent la montagne comme un torrent furieux, et les Grecs, complètement tournés dans le défilé, n'eurent d'autre ressource que de se sauver sur les trirèmes athéniennes : les troupes helléniques se dispersèrent pour aller défendre leur propre pays.

C'est alors que le torrent dévastateur des Barbares se répandit sur la Grèce : d'un côté Brennos [1], d'un autre Acichorios avec le reste de l'armée et les bagages. Les trésors du temple de Delphes excitaient leur convoitise. Les Phocidiens de toutes les villes se réunirent en grande hâte ; ils virent se ranger sous leurs drapeaux 400 Locriens d'Amphissa, 200 Étoliens, prêts à défendre le temple ; le plus grand nombre des Étoliens se mit en marche pour surprendre la multitude chargée de butin que commandait Acichorios et lui enlever dans des attaques répétées une partie des trésors ; pendant ce temps, Brennos continuait de marcher sur Delphes.

Les événements qui se passèrent là ont été ornés par les Grecs de légendes miraculeuses. Une tourmente de neige en plein été, un tremblement de terre, des orages épouvantent l'esprit des Barbares, au moment où ils s'approchent en sacrilèges du sanctuaire du dieu ; des flammes tombent du ciel pour les exterminer ; des héros sortent du sein de la terre pour les effrayer de leurs redoutables menaces ; c'est avec le concours des dieux que les Hellènes réconfortés combattent pendant toute la journée : à l'entrée de la nuit, ils se retirent à Delphes. Mais le dieu combat pendant la nuit pour son sanctuaire ; des blocs de rochers roulent du sommet du Parnasse sur les Barbares et les écrasent par centaines ; des tourbillons de neige leur fouettent le visage. Mais eux, ne reconnaissant pas la présence de la divinité, renouvellent le combat le lendemain matin ; les Grecs sortent de la ville, des gorges de la montagne, et attaquent les Barbares de flanc et par derrière ; les dieux eux-mêmes, Apollon, Artémis, Athêna, se mêlent aux combattants en poussant des cris de guerre. Une terreur panique s'empare des Barbares ; dans leur fureur aveugle, ils tournent leurs armes les uns contre les autres ; Brennos tombe frappé mortellement et toute l'armée des Celtes est anéantie ; des milliers d'hommes qui étaient venus là, il n'en reste pas un seul en vie.

Tel est le récit des Grecs, qui, s'il est poétique, n'est pas

[1]) Justin (XXIV, 7, 2) ajoute : *Ænianum et Thessalorum duces, qui se ad prædæ societatem junxerant.*

conforme à la vérité. Ce qui est vrai, c'est que les Celtes reçurent un coup terrible à Delphes ; les difficultés du terrain, le mauvais temps, la bravoure incontestable des quelque quatre mille défenseurs du lieu saint durent causer la mort d'un grand nombre d'entre eux ; maintenant que Brennos était tombé, ils se hâtèrent de suivre le conseil de leur chef mourant et de battre en retraite[1]. Mais la masse de ces Barbares n'avait pas cessé d'être redoutable ; l'armée restée sur le Sperchios n'était pas anéantie ; des bandes isolées paraissent avoir lougtemps encore infesté les passages et les routes de la Grèce[2]. De la bande venue à Delphes, une partie — on les appelle Tectosages — rentrèrent, dit-on, dans leur lointaine patrie[3]. D'autres, sous Comontorios et Bathanatos, chargées d'un riche butin, reprirent le chemin par lequel elles étaient venues, dans la direction des passages du nord, attaquées à chaque pas par ceux qu'elles avaient maltraités. Arrivées là, elles se séparèrent dans le pays des Dardaniens ; celles qui étaient commandées par Bathanatos allèrent en Illyrie et s'établirent à l'endroit où la Save se jette dans le Danube : les autres, sous Comontorios, anéantirent la puissance des Triballes et des Gètes et fondèrent le royaume de Tylis sur les deux versants de l'Hæmos[4].

Enfin l'essaim qui, dès le printemps, s'était détaché de la masse

[1]) Ceci d'après Diodore (XXII, 9, 2), passage où il est dit aussi que Brennos conseilla : βασιλέα δὲ καταστῆσαι Κιχώριον. Justin ne dit mot non plus de tout cela ; il assure même que : *alter ex ducibus punitis belli auctoribus cum X millibus sauciorum citato agmine Græcia excedit.*

[2]) C'est en ce sens que Köhler explique l'inscription mutilée du C. I. Attic., II, nº 321, d'après laquelle, lors de la fête des Anthestéries, sous l'archontat de Démoclès (Ol. CXXV, 3), c'est-à-dire au printemps de 277, la Voie Sacrée et le Dipylon avaient besoin d'être bien protégés pour que la procession pût avoir lieu sans encombre. La date du coup de main tenté sur Delphes résulte d'un passage où Pausanias (X, 23, 9) dit que l'archonte était alors Anaxicrate (279/8), et d'un texte de Polybe (II, 20, 6) : ταῦτα δὲ (la victoire des Romains sur les Gaulois) συνέβαινε γενέσθαι τῷ τρίτῳ πρότερον ἔτει τῆς Πύῤῥου διαβάσεως εἰς Ἰταλίαν (printemps 280), πέμπτῳ δὲ τῆς Γαλατῶν περὶ Δέλφους διαφθορᾶς. Par conséquent, la défaite des Celtes à Delphes tombe avant le mois de juillet 278.

[3]) Justin., XXXII, 5, 6. Ce sont ceux dont les trésors, déposés à Tolosa, ont tant occupé les auteurs anciens.

[4]) On croit retrouver le nom de Tylé ou Tylis dans Toulowsko Polye, non loin de la belle vallée de Kassanlyk.

principale sous Lotarios et Léonnarios traversa la Thrace, en la dévastant, levant des tributs sur ceux qui demandaient la paix, écrasant ceux qui essayaient de résister, et arriva jusque dans les environs de Byzance. La riche et puissante cité essaya la lutte sans succès; elle dut s'obliger à payer tribut: les villes amies lui envoyèrent à cet effet des cotisations; Héraclée fournit 4,000 statères. Les hordes celtiques continuèrent leur course en mettant à contribution les riches cités du littoral de la Propontide, et ramassèrent tout le butin qu'elles purent; elles entendirent parler d'une manière si séduisante de la richesse de la côte opposée qu'elles résolurent d'y passer; elles prirent Lysimachia par un coup de main, dévastèrent ensuite la Chersonèse, d'où elles voyaient çà et là, comme au-delà d'un fleuve, les riches cultures du rivage asiatique[1]. Mais Byzance refusa de fournir des vaisseaux pour le passage: Antipater, le stratège de la rive opposée, ne se prêta pas davantage à les passer. Alors la plus grande partie de l'expédition, sous Léonnorios, revint sur ses pas vers Byzance; pendant ce temps, Loutarios s'emparait des deux trirèmes et des deux yachts qu'Antipater avait fait aborder sous prétexte d'escorter son ambassadeur, et passait sa bande de l'autre côté, pour s'établir d'abord solidement à Ilion et pour commencer de là ses razzias en Asie[2].

Comme il résulte d'un renseignement fourni en passant qu'en cette année Antigone a fait la guerre à Antiochos en Asie, comme un deuxième nous apprend qu'Antigone a pu disposer de Pitana en Éolide, comme nous trouvons même des traces d'une bataille navale qui a donné une tournure favorable aux affaires d'Antigone[3], l'attitude du stratège syrien sur l'Hel-

[1]) MEMNON, c. 19. LIV., XXXVIII, 16. Pausanias (X, 23, 9) fait allusion à cette expédition de Lotarios, quand il dit que les Celtes passèrent en Asie sous l'archontat de Démoclès (Ol. CXXV, 3=278/7), c'est-à-dire vers le printemps de 277.

[2]) ἀρχηγὸς δὲ δοκεῖ μάλιστα τῶς περαιώσεως τῆς εἰς τὴν 'Ασίαν γενέσθαι Λεοννοριος (STRAB., XII, p. 566). Memnon (c. 19, 3) appelle les chefs Λεωννώριος et Λουτάριος (d'après C. MÜLLER, les mss. donnent Λουτούριος).

[3]) *Bellum, quod inter Antigonum Gonatam et Antiochum Seleuci filium gestum est* (TROG. POMP., *Prol.*, XXIV). Puis vient la guerre de Céraunos contre Monounios, contre les Celtes, sa mort (279); ensuite, *repetitæ inde Gallorum origines*, et la campagne de Delphes (278). Le renseignement concernant Pitana se trouve dans Diogène Laërce (IV, 39). Sur l'allusion à une bataille navale que contient ce passage, voy. ci-après (tome III, p. 185).

lespont permet de supposer que la guerre des deux rois était déjà terminée et qu'une paix avait été conclue entre eux : c'est sans doute dans les stipulations de ce traité qu'Antigone renonça à ses prétentions et à ses garnisons en Asie, qu'Antiochos le reconnut en retour comme ayant seul des droits sur la couronne de la Macédoine et qu'il lui fiança sa sœur Phila[1].

En effet, depuis le terrible mouvement des Celtes refluant de l'Hellade, la Macédoine était en proie au plus affreux désordre. Sosthène était mort ; plusieurs prétendants s'étaient levés à la fois pour s'approprier le pays ou quelques-unes de ses parties : on cite parmi eux Antipater, Ptolémée, Arrhidæos[2]. La Macédoine n'aurait pas pu se sauver par ses propres forces, encore moins la Thrace.

Après cela, nous trouvons Antigone avec sa flotte et ses éléphants près de Lysimachia ; on ne nous dit pas comment il y est arrivé, mais il est certain que ce fut après que Loutarios fut passé à Ilion. A Lysimachia, le roi reçoit des ambassadeurs des Celtes (de Comontarios, à ce qu'il paraît) qui lui offrent de lui vendre la paix ; il accueille les ambassadeurs avec beaucoup de magnificence, leur montre ses vaisseaux de guerre, ses éléphants de guerre. A leur retour, les ambassadeurs rapportent qu'ils ont vu des trésors dans le camp royal, et qu'ils sont gardés avec la dernière négligence. Ce récit réveille la cupidité des Barbares, qui partent pour surprendre un si riche butin ; trouvant le camp sans enceinte, sans gardes, abandonné comme par une fuite précipitée, ils y pénètrent d'abord avec circonspection, craignant une trahison, puis le pillent sans être dérangés, après quoi, ils se tournent

[1]) *Inter duos reges, Antigonum et Antiochum, statuta pace, cum in Macedoniam reverteretur Antigonus, novus eidem repente hostis exortus est* (JUSTIN., XXV, 1, 1). On peut tout au moins admettre, sur la foi de ce texte, qu'il y a eu une paix conclue entre les deux rois : peut-être doit-on en inférer aussi que la dite paix a précédé la paix offerte à prix d'argent par les Celtes et la grande victoire de Lysimachia, car cette victoire vient immédiatement après dans Justin.

[2]) Eusèbe (I, p. 237 éd. Schœne) dit que ces trois personnages ἀντιποιεῖσθαι μὲν τῶν πραγμάτων, ὁλοσχερῶς δὲ, μηδένα δὲ προστῆναι. Antipater pouvait être le fils de Philippe, frère de Cassandre (EUSEB., p. 236) ; Ptolémée, le fils de Lysimaque qui s'était réfugié chez les Dardaniens. Diodore (XXI, 4), au rapport de Dexippos, citait, après la mort de Céraunos, Ptolémée, Alexandre, Pyrrhos d'Épire (!), οἳ παντες ἔτη τρία κατὰ Διόδωρον.

vers les vaisseaux et se mettent également à les piller; puis, surpris tout à coup par les rameurs, par les troupes qui reviennent en toute hâte, paralysés par une sorte de terreur panique, ils sont massacrés[1].

La victoire de Lysimachia a ouvert à Antigone le chemin de la Macédoine; il peut, jusqu'à nouvel ordre, abandonner la Thrace aux Barbares de Tylis.

Il entreprit de mettre fin à l'anarchie en Macédoine[2]. Il prit à sa solde une bande de Celtes sous Bidorios, celle peut-être qui, après leur retraite de Grèce, était restée en Macédoine, et qui, après la malheureuse journée de Lysimachia, aima mieux gagner de l'argent que subir une seconde défaite: une pièce d'or par homme, telle était la convention. De tous les prétendants, Antipater semble avoir seul essayé de résister. Après qu'il eut été battu, les 9,000 Celtes demandèrent la solde convenue, une pièce d'or, même pour les non-valeurs, les femmes et les enfants; ayant subi un refus, ils commencèrent à proférer des menaces, puis Antigone envoya après eux: les chefs crurent sans doute qu'il les craignait et qu'il se décidait à payer; ils vinrent auprès de lui, et, une fois qu'ils furent en son pouvoir, ils se laissèrent marchander; on s'arrangea avec eux pour trente talents, une pièce d'or par homme[3].

Suivant l'exemple d'Antigone, Nicomède invita à venir en Asie la bande de Léonnorios, qui pendant longtemps avait été un assez lourd fardeau pour le territoire de Byzance; il la prit à sa solde ainsi que celle de Loutarios, pour en finir enfin avec Zipœtès. Le traité, que les dix-sept chefs jurèrent avec lui, portait qu'ils lui seraient fidèles à perpétuité, à lui et à ses successeurs, qu'ils n'entreraient au service de personne sans

[1]) *Tanta cædes Gallorum fuit, ut Antigono pacem opinio hujus victoriæ non a Gallis tantum, verum etiam a finitimarum feritate præstiterit* (JUSTIN., XXV, 2, 7). Un trait caractéristique, c'est le décret voté par les Érétriens: ἐπειδὴ βασιλεὺς Ἀντίγονος μάχῃ νικήσας τοὺς βαρβάρους παραγίνεται εἰς τὴν ἰδίαν (DIOG. LAERT., II, 140).

[2]) La victoire de Lysimachia et l'avènement d'Antigone en Macédoine doivent appartenir encore à l'année 277 (voy. l'*Appendice* du tome III).

[3]) ἦν οὖν, εἰ μὲν μάχιμοι λαμβάνοιεν, τριάκοντα τάλαντα, εἰ δὲ μετὰ τῶν ἀπομάχων, ἕκατον. Naturellement, il s'agit de talents d'argent à 300 statères environ. La bande tout entière monte à 30,000 âmes.

son aveu, qu'ils auraient les mêmes amis et les mêmes ennemis que lui, mais que tout particulièrement ils seraient prêts à secourir les Byzantins, les Héracléotes, les Calchédoniens, les Tianiens et les Ciéraniens. Ce sont eux qui restèrent en Asie-Mineure sous le nom de Galates et qui furent longtemps encore la terreur de leurs voisins, au près et au loin.

Lorsque la Macédoine se retrouva unie et réglée sous le gouvernement d'Antigone, les Celtes en Thrace et sur le Danube furent forcés de se tenir tranquilles. Dans l'Hellade, on célébra surtout les journées de Delphes ; après les dieux, c'étaient les Étoliens et Athènes qui avaient sauvé l'Hellade. Nous avons des restes d'une inscription athénienne qui contient la proposition de Cybernis, dont le père Cydias était tombé aux Thermopyles; nous y lisons : « Attendu que les Étoliens ont résolu de fonder des fêtes et des jeux en l'honneur de Zeus Soter et d'Apollon Pythien, en souvenir des luttes contre les Barbares qui étaient venus attaquer les Hellènes et le sanctuaire d'Apollon commun à tous les Hellènes et contre lesquels le peuple d'Athènes a aussi envoyé les soldats d'élite et les chevaliers, afin de prendre part aux combats qui ont eu pour but le salut commun, et attendu que la Ligue des Étoliens et son stratège ont envoyé dans ce but une ambassade à Athènes.... » Suivent quelques fragments, dans lesquels il paraît être question de luttes ou concours poétiques qu'Athènes aurait ajoutés au programme. Cette merveilleuse délivrance a été célébrée également par de nombreuses offrandes et œuvres d'art[1]. Pausanias décrit, parmi les statues votives de Delphes, celles des Étoliens: statues d'Apollon, d'Artémis, d'Athèna, qui ont combattu contre les Celtes. On croit reconnaître dans l'Apollon du Belvédère une copie d'une de ces offrandes[2].

[1]) PAUSAN., X, 16, 4; 15, 2. Il faut ajouter les portes d'ivoire dont parle Properce (II, 31, 13), ces portes dont un battant représente les Niobides, l'autre *dejectos Parnassi vertice Gallos*, plus un bas-relief provenant de Delphes (E. CURTIUS, *Anecd. Delphica*, p. 97), qui représente des cavaliers helléniques combattant contre des Celtes.

[2]) Il suffit de rappeler ici les recherches provoquées depuis 1860 par la statuette en bronze du comte Stroganoff, statuette publiée par STEPHANI.

Avec la fin de l'invasion celtique, notre récit est arrivé à un point qui clôt, à un certain point de vue, l'antistrophe de l'époque d'Alexandre.

La Macédoine, après les vicissitudes inouïes de sa puissance, est ébranlée jusque dans ses fondements; son antique énergie nationale et sa situation intérieure sont profondément altérées. En Thessalie et dans les pays en deçà des Thermopyles, la peste et l'invasion celtique ont, après les luttes sans fin des partis à l'intérieur et des chefs militaires au dehors, renversé les derniers restes de l'ordre et de la stabilité d'autrefois. D'autres éléments historiques s'avancent au premier plan; la Ligue des Achéens est fondée; celle des Étoliens accroît rapidement son importance : ces deux ligues et la royauté à Sparte, qui passe par une transformation radicale, sont les noms qui vont dominer désormais la vie politique de l'Hellade. On sent qu'une ère nouvelle a commencé; les guerres qui occupent encore Pyrrhos en Italie appartiennent déjà par leur caractère à la période suivante, pendant laquelle la puissance de Rome commencera à peser sur le monde hellénique et hellénistique.

La Macédoine restaurée par Antigone aura à lutter encore une fois pour son existence, puis, sous son habile direction, elle prendra une assiette solide et la gardera durant trois générations consécutives. L'empire thrace de Lysimaque a disparu sans laisser le moindre vestige. L'empire celtique de Tylé en détient la partie continentale, tandis que les villes helléniques du littoral, depuis l'Hellespont jusqu'à l'embouchure du Danube, maintiennent leur liberté; et, quoique ce soit souvent au prix des plus grands efforts, quoique plus souvent encore elles soient en querelle les unes avec les autres, elles sont toutes riches et puissantes par le commerce florissant qu'elles savent conserver entre leurs mains.

En Asie-Mineure, la souveraineté de Pergame commence à prendre forme; après une grande victoire sur les Galates, elle se parera du diadème et verra grandir son importance comme puissance hellénistique, intermédiaire entre l'Orient et l'Occident. Les autres pays de l'Asie-Mineure appartiennent les uns à des princes indigènes, comme la Bithynie, la Cappadoce, le Pont, l'Arménie, les autres à l'empire des Séleucides;

des villes helléniques du littoral et des îles voisines, plusieurs tomberont, en gardant toutefois une liberté nominale, sous la suzeraineté du Lagide; seule, Rhodes se maintient dans une sage indépendance entre les petites et les grandes puissances hellénistiques. L'Asie supérieure, depuis le Taurus jusqu'à l'Inde, est tout entière au pouvoir des Séleucides; le temps n'est pas encore venu où les peuples du haut Iran et de la Bactriane, plus rebelles à l'esprit occidental, se sépareront violemment de la Syrie complètement hellénisée. Le royaume d'Égypte, gouverné maintenant par Ptolémée Philadelphe, est le plus solidement constitué; bientôt il aura à éprouver sa force dans de nouveaux combats avec les Séleucides, dans la lutte pour la possession de la Cœlé-Syrie.

La question qui domine toute la politique dans l'âge des Diadoques, celle de savoir si l'on peut conserver l'empire d'Alexandre et son unité, et par quels moyens, n'existe plus; toutes les solutions, toutes les formes possibles, tous les équivalents ont été essayés en vain : l'impossibilité de réunir politiquement les peuples de l'Orient et de l'Occident en un empire, en une monarchie universelle, est démontrée; la critique de ce qu'Alexandre a voulu, de ce qu'il a essayé de créer, est arrivée à son terme. Ce qui subsiste seul, ce qui grandit et s'élargit sans cesse, comme l'onde sur les flots ébranlés, c'est le résultat des audaces créatrices de son idéalisme dédaigneux de tout ménagement, c'est ce qu'il a voulu donner comme instrument et comme soutien à son œuvre, c'est la fusion de l'esprit hellénique avec celui des peuples de l'Asie, la création d'une nouvelle civilisation commune à l'Occident et à l'Orient, l'unité du monde historique dans le cadre de la culture hellénistique.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

APPENDICE

I

DÉCRET DES NASIOTES EN L'HONNEUR DE THERSIPPOS[1].

Déjà dans le *C. I. Græc.* (II, Append. n° 2166 c) se trouve inséré un décret en l'honneur de Thersippos, donné comme provenant de Mitylène; mais le texte en est si fautif, qu'on avait de la peine à en deviner le contenu, si important cependant. Nous en possédons aujourd'hui une copie exacte, publiée à Smyrne et accompagnée d'un excellent commentaire par Earinos, dans le Μουσεῖον καὶ βιβλιοθήκη τῆς εὐαγγελικῆς σχολῆς, ἐν Σμύρνῃ, 1876). On voit que le décret a été rendu par le Conseil et le peuple des Nasiotes (Hécatonnésos, sur la côte en face de Mitylène). On ne reproduit ci-dessous que la face antérieure de l'inscription, en l'état où elle se trouve; ce qui est gravé sur les côtés étroits n'a trait qu'à certains détails des honneurs décernés et n'offre aucun intérêt pour le dessein qui nous préoccupe.

Dalle de pierre blanche, de 1^m, 13 de haut sur 0^m, 50 de large et 0^m, 11 d'épaisseur, trouvée il y a bien des années près de la ville de Nésos.

[. . . . . βασιλεὺς] Ἀλέξανδρο[ς]
[. . . . . [χ]ώρας τᾳ πόλι κα[ὶ]
[. . . . . ὅτε] Ἀλέξανδρος διάλ-
[λαξεν τὸν ἐξ ἀνθρώπ]ων βίον, Φίλιππος δὲ

1) On s'est efforcé, dans la nouvelle édition remaniée de l'*Histoire d'Alexandre*, des *Diadoques*, et des *Épigones*, d'utiliser au point de vue historique les matériaux épigraphiques, dont le nombre s'est accru d'une façon extraordinaire depuis la première édition. Les inscriptions attiques sont jusqu'ici les seules qui aient été réunies et ordonnées en un ensemble commode à consulter: parmi les textes épars dans des relations de voyage, des programmes, des Revues, allemandes et autres, — sans compter les recueils bien connus de Rangabé, Lebas-Waddington, etc., — il se peut que plus d'un m'ait échappé. Il m'a paru opportun de réunir dans ces *Appendices* (cf. *Hist. d'Alexandre*, p. 772-787) quelques inscriptions tout récemment découvertes, auxquelles j'ai dû faire allusion en maint endroit, d'autant plus qu'il n'en est pour ainsi dire pas une qui soit déjà cataloguée dans les recueils épigraphiques mis à la portée du public.

[ὁ Φιλίππω καὶ] Ἀλέξανδρος ὁ Ἀλεξάνδρω τ-
[αμβασιλεία]ν παρέλαβον, Θέρσιππος ἔων
[τοῖς βασι]λήεσσι φίλος καὶ τοῖς στροτ-
[άγοισι καὶ] τοῖς ἄλλοισι Μακεδόνεσσιν
[πόλλων ἀγα]θῶν αἴτιος γέγονε τᾶ πόλι· Ἀ-
[ντιπάτρω γ]ὰρ ἐπιτάξαντος χρήματα εἰς
[τὸμπόλεμ]ον εἰσφέρην πάντων τῶν ἄλλω-
[ν εἰσφερ]όντων Θέρσιππος παραγενόμενο-
[ς πρὸς τοὶ]ς βασίληας καὶ Ἀντίπατρον ἐκ-
[ούφισε τὰ]μπόλιν· ἔπραξε δὲ καὶ πρὸς Κλε-
[ῖτον περὶ] τὰς εἰς Κύπρον στρατείας καὶ
[οὐκ ὀλίγα]ς δαπάνας εἰς μικρὸν συνάγαγ-
[ε χρόνον]· ὁ δὲ καὶ περὶ τὰν σιτοδείαν ἀνή-
[λωσεν ὡς] καὶ πὰρ τῶν σαδραπᾶν εἰσαγώγα-
[ν συνκα]τεσκεύασε· ἔδωκε δὲ καὶ τᾶ πόλ-
[ι χρήματ]α εἰς σωτηρίαν καὶ τόκοις ἐλάσ-
[σους ἤτ]ησε τῶγκατεσταχόντων· ἐ[δ]α(θό)η
[δὲ χρημ]άτεσσι καὶ τοῖς πολίταισι εἰσ-
[ένεγκω]ν· καὶ Πολυπέρχοντος εἰς τὰν Ἀσ[ία]-
[ν πέμψαν]τος διώκησε φίλον αὐτὸν τᾶ π-
[όλι ὑπάρ]χην· παρεσκεύασσε δὲ καὶ [Ἀρ]ραβα-
[ῖον καὶ] τοὺς ἄλλοις τ[οὶ]ς ἐπ[ί] τινων τετα-
[γμένο]ις ὑπὸ τῶν βασιλήων φίλοις τᾶ π-
[όλι· καὶ] τἆλλα πράσσει μετ' εὐνοίας πρὸς
[τὸν δᾶ]μον πάντα· δεδόσθαι αὐτῷ ἀτέλε[ια]-
[ν πάντω]ν τὸμπάντα χρόνον καὶ αὐτῷ κα[ὶ ἐ]-
[κγόν]οισι, στᾶσαι δὲ αὐτῷ καὶ εἰκόνα χ[αλ]-
[κῆν], δεδόσθαι δὲ καὶ σίτησιν ἐμπροταν[ε]-
[ίῳ κα]ὶ ὅτα κε ἁ πόλις ἱροποῆται, μερὶς δ[ι]-
[δό]σθω Θερσίππω καὶ τῶν ἐκγόνων αἰ τῶγ[γ]-
[υ]τάτω, καλῆσθαι δὲ καὶ εἰς προεδρίαν.
[στε]φανώτω δὲ αὐτὸν ὁ χοροστάτας αἰ ὁ ἐν
[ὼν] ἐν τῷ ἀγῶνι καὶ ὀγκαρυσσέτω ἀνδραγ[α]-
[θί]ας ἔνεκα καὶ εὐνοίας τᾶς πρὸς τὸν δᾶ-
[μον] ἵνα γινώσκωσι πάντες, ὅτι ὁ δᾶμος [ὁ]
[Να]σιωτᾶν τοὶς ἀγαθοὶς ἄνδρας [καὶ] εὐερ-
[γέτ]αις τ[ιμᾶ], καὶ σωθέντος αὐτῷ ἐστεφ[α]-
[νη]φόρησεν [ἀμ]έραις τρ[ῖ]ς κα[ὶ] εὐαγγέλι[α]
καὶ σωτήρια ἔ[θ]υσε καὶ παν[άγυρ]ιν συνά-
γαγε δαμοτέ[λ]ην καὶ νῦν τ[ιμᾶ] διχάως· ἀ-
ναγράψαι δε τοὶς ταμίαις τοὶς μετ' Ἡρα-
κλείτω τὸ ψάφισμα εἰς στάλλαν λιθίνα[ν]
τῶ ἐκ Θέρμας λίθω καὶ στᾶσαι ὅππα κε Θε[ρ]
σίππω συναρέσκῃ μέχρι Πορνοπίας· ἔξε[σ]-
τω δὲ Θερσί[ππ]ω καὶ ἄλλα ὅππα κε θέλῃ τῶν
[ἴ]ρων στᾶσα[ι] τὸ ψάφισμα καἴ κε τι θέλῃ π[ρ]-
οσγράφην, ἔμμεναι αὐτῷ τῶγκεν [ε]ὐεργε-
τῆ τὰμπόλιν. . . . .

Les renseignements historiques, dont quelques-uns fort importants, que

contient ce décret, ont été commentés dans l'*Histoire d'Alexandre* (p. 235, 1. 268,2) et des *Diadoques* (p. 12, 3. 108, 1. 126, 1. 172, 3. 192, 1). Comme la dernière mention historique concerne Arrhabæos, personnage dans lequel on peut reconnaître sans hésiter le satrape de Phrygie appelé ailleurs Arrhidæos, celui qui est connu par son agression contre Cyzique (ci-dessus, p. 191), on ne peut placer le décret bien longtemps après 319.

Les rapports intimes de Thersippos avec la cour royale et les grands de Macédoine, rapports sur lesquels on revient avec insistance, laissent supposer que Thersippos a dû faire déjà partie de l'entourage d'Alexandre. Comme Arrien (II, 14, 4) rapporte qu'Alexandre, recevant la lettre de Darius après la bataille d'Issos et déférant au désir du roi qui lui demandait de πέμπειν τοὺς τὰ πιστὰ ληψομένους τε καὶ ὑπὲρ Ἀλεξάνδρου δώσοντας, renvoya avec l'ambassade qui lui avait remis la lettre un certain Thersippos, porteur de sa réponse (*Hist. d'Alexandre*, p. 268, 2), on peut bien admettre que ce messager est le Thersippos du décret des Nasiotes.

II

L'ANNÉE DE L'ARCHONTE NICIAS[1].

Dans la liste des archontes athéniens, l'année 404/3 (Ol. XCIV, 1) est désignée comme dépourvue d'archonte (ἀναρχία). L'année 412/1 (Ol. XCII, 1) s'appelle l'année de l'archontat de Callias, bien que, comme Kirchhoff (*C. I. Attic.*, I, p. 84) l'infère de l'expression ἀπὸ πρυτανείας employée dans un document officiel (*ibid.* n° 184, lig. 11), les derniers mois de cette année n'entrassent plus dans le compte des prytanies, la nomination des Quatre-Cents ayant mis fin aux pouvoirs des prytanes du Conseil, et naturellement aussi à ceux des archontes, attendu que les Quatre-Cents s'installèrent comme αὐτοκράτορες. Peut-être y a-t-il une troisième ἀναρχία à signaler au temps des Diadoques.

Il s'agit d'une inscription (*C.I. Attic.*, II, n° 299) dont l'interprétation offre plus d'une difficulté. Elle est gravée στοιχηδὸν, à raison de 27 lettres à la ligne : cependant comme le montre la restitution absolument certaine de Köhler, on a laissé deux places vides à la fin de la quatrième ligne, et autant à la fin de la cinquième. L'inscription, complétée par Köhler, est conçue comme il suit :

ΕΓ ΙΝΙΚΙΟΥΑΡΧΟΝΤΟΣΥΣΤΕΡ ο ν ε π ι
ΤΗΣΑΚΑΜαΝΤΙ δΟΣΤΕΤΑΡΤΗΣΠ ρ υ τ α
ν ε ΙΑΣΗΙΑ ν ΤΙ κ ρ ΑΤΗΣΚΡΑΤΙΝ ο υ
. . Ι ε υ ς ε γ ρ α μ μ ΑΤΕΥΕΜΟΥΝΙΧ ι ω
ν ΟΣΕΚ τ η ι ε π ι δ ε Κ α ΕΒΔΟΜΗ ι τ η ς
π ΡΥΤΑ ν ε ι α ς ε κ κ ΛΗ σ ΙΑΤΩ ν π ρ ο ε δ ρ
ω ν ε ΓΕ ψ η φ ι ζ ε . . . . \Ρ\Γ . . . . ι

La quatrième prytanie de l'archontat de Nicias, indiquée ici, tombe en Munychion, le troisième mois avant la fin de l'année civile. Comme on ne trouve aucun Nicias sur la liste des archontes jusqu'à l'année 302/1 avant notre ère (Ol. CXIX, 3), il est très probable que l'inscription appartient au temps des douze tribus, — très probable seulement, car on pourrait supposer aussi qu'il y a eu avant 307/6 (Ol. CXVIII, 2) un Nicias *suffectus* qui ne figure pas sur la liste officielle.

Parmi les 9 archontes portés sur le catalogue de Denys d'Halicarnasse (*De Dinarch.* 9) pour les dix années qui vont de Ol. CXIX, 4 à Ol. CXXII, 1,

1) Voy. ci-dessus, p. 511, p. 5.

on trouve au sixième rang, — c'est-à-dire pour Ol. CXXI, 1 ou CXXI, 2, — le nom de Nicias, et on est amené tout naturellement à reconnaître dans ce Nicias celui de l'inscription. Régulièrement, au temps des douze tribus, la dixième prytanie tombe en Munychion : comme l'inscription place au contraire en Munychion la quatrième prytanie, Köhler (*C. I. Attic.*, II, p. 123) avait conclu de là que ce Nicias était entré en fonctions au mois de Gamélion, et supposé que l'avènement tardif de cet archonte tenait aux désordres constitutionnels survenus durant la tyrannie de Lacharès, laquelle tombe à peu près à cette époque.

Köhler a abandonné après coup cette hypothèse en présence d'une deuxième inscription découverte en 1876 seulement, qui lui parut présenter un cas tout à fait analogue. Cette inscription (*C. I. Attic.* add. 299 b) donne, avec les restitutions, le texte suivant :

['Επὶ...]ιοδώρου ἄρχοντος δεύτε[ρον, ἀναγρα]φέως
δὲ 'Επικούρου το[ῦ.....]σίου, ἐπὶ τῆς Παν-
διο[νίδος ἕκτης πρυ]τανείας, Μουνιχιῶν[ος....
...]ηι τῆς πρυτανείας· [ἐκκλησία ἐν τῷ θεά]τρωι·
τῶν προέ[δρων ἐπεψήφιζε....Ν]ικίου Φρ[εάρριος κ. τ. λ.

L'inscription est écrite στοιχηδόν. L'ι de la première ligne peut tout aussi bien être le dernier jambage d'un Η ou d'un Ν. Le mot ἕκτης, qui a une importance décisive dans la question présente, a tout à fait disparu sur la pierre; mais la restitution est absolument sûre, si l'on admet que chaque ligne avait 29 lettres. Par conséquent, sous l'archontat de ce...] iodoros, la dixième prytanie ne tombait pas non plus en Munychion, et, d'après l'analogie qu'offre l'inscription de l'année de Nicias, le compte des prytanies a dû commencer en Mæmactérion. On doit considérer, par conséquent, ces deux archontes comme *suffecti* et admettre comme règle que, lors de l'entrée en fonctions du *suffectus*, les prytanies qui restaient à courir se succédaient en gardant leur durée habituelle, mais étaient numérotées à partir de ce nouveau début comme première, seconde, etc., de l'archontat du *suffectus*.

En supposant toujours que l'inscription a été gravée d'un bout à l'autre à raison de 29 lettres par ligne, on peut faire une deuxième remarque, pour l'intelligence de laquelle on nous permettra de reproduire le texte, tel que le donne la pierre :

ΙΟΔΩΡΟΥΑΡΧΟΝΤΟΣΔΕΥΤΕ
ΦΕΩΣΔΕΕΠΙΚΟΥΡΟΥΤΟ
ΣΙΟΥΕΠΙΤΗΣΠΑΝΔΙΟ
ΤΑΝΕΙΑΣΜΟΥΝΙΧΙΩΙ
ΗΙΤΗΣΠΡΥΤΑΝΕΙΑΣ
ΤΡΩΙΤΩΝΠΡΟΕ
ΙΚΙΟΥΦΡ
ΣΑΤ

Dans la lacune à la fin de la quatrième et au commencement de la cinquième ligne se trouvait l'indication du quantième du mois et du quantième de la prytanie. Comme, dans toute la série des archontes jusqu'à Ol. CXXI, 3, il n'y a pas un seul nom qui se termine par ...ιόδωρος, ce décret doit être du temps des douze tribus. Avec douze tribus, dans les années communes, le quantième du mois et celui de la prytanie ou bien coïncidaient, ou ne différaient que d'une ou deux unités; dans l'année embolismique, la plus grande partie de la dixième prytanie tombait en Munychion, de façon que le 32ᵉ jour de cette prytanie correspondait au 25 ou au 24 Munychion, et que, par conséquent, le 1ᵉʳ Munychion était ou le 8 ou le 7 de cette prytanie. Entre les mots Μουνιχιῶνος et πρυτανείας, si la ligne avait 29 lettres, il y a place pour 13 caractères : il a dû y avoir là, par conséquent, deux noms de nombre contenant une quantité inégale de lettres, soit 5 et 8, ou 6 et 7 lettres, c'est-à-dire ou bien ἕκτηι avec δευτέραι, avec τετάρτηι, ou bien ἑβδόμηι avec ὀγδόηι, ou encore ἐνάτηι avec δεκάτηι, ou τρίτηι avec πέμπτηι, tous chiffres ne dépassant pas dix.

En maintenant toujours l'hypothèse des 29 lettres à la ligne, le début peut avoir été : ἐπὶ Διοδώρου, ἐπὶ Ἡλιοδώρου, ἐπ' Ἀθηνοδώρου, ἐπ' Ὀλυμπιοδώρου.

Nous ne savons pas ce que signifie ἄρχοντος δεύτερον, et dans l'autre inscription ἄρχοντος ὕστερον, ni, les deux désinences étant restituées, s'il ne fallait pas lire δευτέρου, ὑστέρου. On ne peut pas supposer sans quelque hésitation que l'on ait désigné dans le langage officiel l'*archon suffectus*, ou plus exactement ἐπιλαχών, lorsqu'il entrait en fonctions, par des termes aussi différents. S'il était permis de recourir, pour expliquer l'ἐπὶ ἄρχοντος δεύτερον, à l'ἕκτον ὕπατος, ἐνδέκατον ὕπατος du Monument d'Ancyre, le ...iodoros de cette inscription ne serait pas un ἐπιλαχών, mais un archonte revêtu pour la seconde fois de cette dignité. Or, nous connaissons un Olympiodoros, archonte en Ol. CXXI, 3 ou 4 : seulement, pour avoir tout en ordre, il faudrait lire en ce cas non pas ἕκτης, mais δεκάτης πρυτανείας. Il est vrai qu'alors il y aurait 3 lettres de trop dans la ligne, ce qui ne concorderait guère avec l'exemple de l'inscription n° 299, qui a le même nombre de lettres en moins dans deux lignes.

Pour le but que nous nous proposons, nous n'avons qu'à nous en tenir à cette alternative : ou bien l'inscription est gravée régulièrement à 29 lettres, et alors, les chiffres possibles pour les quantièmes du mois et de la prytanie (chiffres de 6 et 7 ou de 5 et 8 lettres) indiquent que les prytanies de cette année-là avaient leur durée régulière, bien que numérotées en deux fois, de I à IV pour l'archonte N**, et ensuite de I à VIII pour l'ἐπιλαχὼν ...]iodoros; — ou bien on se permet de dépasser le nombre de 29 lettres à la ligne pour restituer δεκάτης, et alors on perd le critérium fondé sur la concordance exacte ou approchée des quantièmes du mois et de la prytanie, mais [Olymp]-iodoros a été archonte à partir du 1ᵉʳ Hécatombæon, et sa dixième prytanie tombe, suivant la règle ordinaire, en Munychion. Il paraît inopportun de chercher d'autres biais, de supposer, par exemple, qu'il y a là une faute

le changement politique a eu pour effet de remonter le nombre des tribus de dix à douze, on a pu tirer au sort parmi les douze tribus restaurées celles qui n'avaient pas encore eu leur tour cette année-là et les répartir dans le temps qui restait encore à courir jusqu'à la fin de l'année : seulement, cette hypothèse a un moindre degré de vraisemblance, attendu qu'on pouvait parfaitement s'en tenir jusqu'à la fin de l'année au système des dix prytanies, tous les dèmes se trouvant compris dans les dix tribus tout aussi bien que dans les douze.

Si l'on admet que le changement politique a consisté simplement à revenir du système des dix tribus à celui des douze tribus, notre inscription ne nous fournit pas de données pour calculer l'époque de l'entrée en charge de Nicias. Si, au contraire, la modification apportée a été celle que nous indiquions en premier lieu, on en retrouve le point initial de la façon suivante : du 10 Munychion à la fin de l'année, les prytanies IV-XII se sont réparties sur 79 ou 80 jours, c'est-à-dire ont fonctionné de 8 à 9 jours chacune; le début de la 1re prytanie tombe, par conséquent, 25 ou 26 jours avant la date de l'inscription, vers le milieu du mois Élaphébolion.

Le nom de l'archonte Nicias, — abstraction faite du document apocryphe inséré dans le *Pro Corona*, § 137, — nous apparaît pour la première fois, comme on l'a dit, dans la liste de Denys, où il figure au cinquième rang parmi les neuf archontes attribués aux dix années qui vont de Ol. CXIX, 4, à Ol. CXXII, 1. On trouve un deuxième archonte de ce nom dans les décrets du *C. I. Attic.*, II, n° 316 et 317, et on peut le placer, avec une certitude suffisante, en 281/0 (Ol. CXXIV, 4). Ces deux inscriptions emploient la formule : ἐπὶ Νικίου ἄρχοντος Ὀτρυνέως, c'est-à-dire qu'elles nomment son dème, pour le distinguer d'un Nicias antérieur. On rencontre encore deux fois la mention ἐπὶ Νικίου ἄρχοντος dans la partie narrative du décret honorifique inséré au *C. I. Attic.*, II, n° 331 ; nous tâcherons de déterminer plus loin duquel des deux il s'agit.

Si le Nicias de l'inscription n° 299 n'est pas un *suffectus*, et si, par conséquent, nous avons d'autant plus de raisons de l'identifier avec le Nicias de Denys, on se demande si la première opinion de Köhler, alors qu'il faisait commencer cet archontat après la chute de Lacharès, n'est pas préférable à celle qu'il a adoptée depuis.

Il faut songer qu'au cours des quatre années de guerre qu'Athènes — Macédonistes et patriotes agissant d'abord dans une entente parfaite — a soutenues contre Démétrios, Lacharès, partisan de Cassandre, s'est rendu maître de la ville ; que ce Lacharès, voyant la ville bloquée au dehors par Démétrios, épuisée au dedans par la plus extrême disette, désespéra de tenir plus longtemps et s'échappa sous des habits de paysan ; que la ville capitula ensuite et fut traitée par Démétrios avec une clémence inespérée; que Démétrios notamment rendit à la ville affranchie son gouvernement démocratique, comme le dit Plutarque (*Demetr.* 34) : κατέστησεν ἀρχὰς αἵ μάλιστα τῷ δήμῳ προσφιλεῖς ἦσαν. Il y a là toute une série de circonstances qui semblent nous donner tout ce dont nous avons besoin pour expliquer historiquement l'inscription n° 299.

On peut établir, comme chose à peu près certaine, que Démétrios prit ou affranchit Athènes dans le courant de l'année 295, et, comme chose probable, que le fait eut lieu dans la première moitié de l'année, c'est-à-dire en Ol. CXXI, 1. S'il rétablit les ἀρχαὶ qui étaient particulièrement chères aux Athéniens, c'est-à-dire les archontes désignés par le sort, les stratèges élus, etc.... cela veut dire que Lacharès n'a pas (comme jadis les Pisistratides et comme, à une époque plus rapprochée, Démétrios de Phalère, qui fut lui-même archonte en Ol. CXVII, 4) exercé sa tyrannie en conservant les formes de la démocratie, mais qu'il a au contraire aboli ce régime, pour gouverner soit oligarchiquement avec le parti des Macédonistes, soit tout simplement comme maître absolu, assumant peut-être la dictature militaire depuis le début du siège, ainsi que l'ont fait Agathocle à Syracuse et Ophélas à Cyrène.

Chez Denys, l'archonte qui vient après Nicias est Nicostratos. On a de son archontat un décret en l'honneur d'Hérodoros (ce qui reste du mot ..κηνὸς fait supposer que ce personnage était de Cyzique ou de Lampsaque). Hérodoros y est loué d'avoir appuyé avec un zèle extrême l'ambassade athénienne envoyée au « roi Démétrios » et d'avoir contribué ὅπως ὁ δῆμο[ς ἀπαλλαγείη τ]οῦ πολέμου τὴν ταχίστ[ην καὶ κομισάμε]νος τὸ ἄστυ δημοκρατ[ίαν ἔχοι ἀπολαβ]ών. Ce décret a été voté le 5 Élaphébolion, le 15 de la 9ᵉ prytanie (l'année est par conséquent embolismique), c'est-à-dire en mars 294 (Ol. CXXI, 2), un an après la libération d'Athènes.

Dans le décret en l'honneur de Thymocharès, fils de Phædros (*C. I. Attic.*, II, nº 331), on commence par louer son grand-père et homonyme qui, dans les guerres faites sur mer aux alentours de Cypre en 321 et 315, a commandé avec éclat le contingent des navires athéniens; puis on passe à Phædros, lequel, digne fils de son père, s'est employé pour Athènes, καὶ ἐπὶ Νικίου ἄρχοντος στρατηγὸς ὑπὸ τοῦ δήμου χειροτονηθεὶς δὶς πάντων ὧν προσῆκεν ἐπεμελήθη καλῶς, καὶ ἐπὶ τὴν χώραν χειροτονηθεὶς πλεονάκις καὶ ἐπὶ τοὺς ξένους γενόμενος τρὶς τὴν πᾶσαν ἐποιήσατο σπουδὴν κ. τ. λ., ce qui signifie, en somme, qu'il a été d'abord élu stratège une première fois sous l'archontat de Nicias, puis deux autres fois sans attributions spéciales, plusieurs fois στρατηγὸς ἐπὶ χώρας, trois fois stratège des mercenaires. On parle plus loin avec éloge de ses ambassades et autres services; puis viennent des lignes, d'abord deux, puis deux encore, puis plus de cinq enlevées au ciseau, c'est-à-dire un passage où il devait être question de Démétrios et peut-être de son fils Antigone; après quoi il est dit que Phædros, χειροτονηθεὶς ἐπὶ τὰ ὅπλα πρῶτος ὑπὸ τοῦ δήμου sous l'archontat de Xénophon (probablement entre 271 et 261), s'est acquitté à merveille de ses fonctions. On lit ensuite que, καὶ ἀγωνοθέτης χειροτονηθεὶς ὑπὸ τοῦ δήμου ἐπὶ Νικίου ἄρχοντος, il a rempli avec éclat ses obligations, et a par la suite, sous l'archontat d'Euboulos (date inconnue), assisté de son aide son fils Thymocharès, promu à la même dignité. On voit que l'agonothésie de Phædros n'est pas mentionnée suivant l'ordre chronologique; on pourrait conjecturer que, comme on ne la met pas ἐπὶ Νικίου ἄρχοντος Ὀτρυνέως, son année doit être celle que notre inscription désigne par ἐπὶ Νικίου ἄρχοντος ὕστερον.

Il semble bien, en effet, que la formule a dû être ainsi, car ὑστέρου supposerait un πρότερος ἄρχων.

On peut encore mentionner ici accessoirement une troisième inscription reproduite par J. Franz dans le *Corpus Inscr. Græc.* (IV, n° 6084), non pas, il est vrai, d'après une copie nouvelle faite sur la pierre, que Winckelmann a encore vue (VI, 1, p. 135, édition de J. Schulze), mais d'après Pighius et les impressions plus anciennes d'Ursinus, de Gruter (918, 12 et 1027, 2) et autres, toutes copies qui inspirent d'autant plus de soupçon que, au dire de Welcker (*Rhein. Mus.* N. F. III, p. 465), la même inscription se trouve dans la collection de Pirro Ligorio. Voici le texte donné par Franz :

ΜЄΝΑΝΔΡΟϹ ΔΙΟΠЄΙΘΟΥϹ
ΚΗΦΙϹΙЄΥϹ ЄΓЄΝΝΗΘΗ ЄΠΙ
ΑΡΧΟΝΤΟϹ ϹΩϹΙΓЄΝΟΥϹ
ЄΤЄΛЄΥΤΗϹЄΝ ЄΤΩΝ. Ν̄.
ΚΑΙ. Β̄. ЄΠΙ ΑΡΧΟΝΤΟϹ
ΦΙΛΙΠΠΟΥ ΚΑΤΑ ΤΟ. Β̄.
ΚΑΙ. Λ̄. ЄΤΟϹ ΤΗϹ ΠΤΟΛЄΜΑΙ
ΟΥ ΤΟΥ ϹΩΤΗΡΟϹ ΒΑϹΙΛЄΙΑϹ

Dans la collection manuscrite de Pighius, — qui n'a pas copié lui-même l'inscription, car l'auteur de la collection met en note : *Roma missum Pighio cum aliis inscriptionibus*, — le nom de l'archonte est écrit ΦΙΛΙΠΠΟΥ comme dans Gruter (1027, 2 *ex Ursini imaginibus*) : on trouve aussi dans Gruter (918, 12, *ex Ursini schedis*), ΦΡΑΙΠΑΟϹ, et, dans la copie de Ligorio vue par Welcker, ΦΑΙΔΩΝΟϹ. Welcker croyait pouvoir restituer ainsi pour Ol. CXXI, 3 l'archonte qui manque à la liste de Denys, liste contenant neuf archontes pour dix années. La série se trouverait rétablie, à partir de l'archontat de Nicoclès, que Diodore (XX, 106) place en Ol. CXIX, 3, de la façon suivante :

Ol.	119,3 / 301	Nicoclès.
Ol.	119,4 / 300	Calliarchos.
Ol.	120,1 / 299	Hégémachos.
Ol.	120,2 / 298	Euctémon.
Ol.	120,3 / 297	Mnésidémos.
Ol.	120,4 / 296	Antiphate.

chonte Philippos, et alors les autres indications chronologiques fournies par l'inscription tombent à faux, ou bien le nom de **ΦΑΙΔΩΝ** vient d'une source authentique, auquel cas il ne peut appartenir qu'à Ol. CXXI, 3, et alors toutes les autres dates contenues dans l'inscription sont encore plus inexactes. En définitive, le document est ou bien un galimatias savant du temps des Césars, ou une des falsifications, assez nombreuses, dit-on, qui n'auraient pas dû trouver place dans le dernier volume du *Corpus Inscriptionum Græcarum*.

C'est la troisième Alexandrie dans le catalogue d'Étienne de Byzance.

Pour apprécier le temps d'Alexandre et des Diadoques, il faut tenir compte d'une bibliographie considérable d'ouvrages théoriques « sur la Royauté » adressés à Alexandre lui-même, à Antigone, à Cassandre, à Ptolémée, etc.[1]. On se met à l'œuvre après mûre réflexion : on veut gouverner et administrer d'une façon rationnelle. Un fait particulièrement instructif à ce point de vue, ce sont les rapports de Démétrios de Phalère, qui avait cherché à régulariser dans ce sens la constitution d'Athènes, avec le premier Lagide : τῷ βασιλεῖ παρῄνει τὰ περὶ βασιλείας καὶ ἡγεμονίας βιβλία κτᾶσθαι καὶ ἀναγινώσκειν[2] — καὶ ἐν Αἰγύπτῳ νομοθεσίας ἦρξε[3].

On se représente volontiers Alexandre comme un franc aventurier, que pousse sans cesse plus loin une insatiable avidité de conquêtes ; on s'imagine qu'il agissait sous l'impulsion aveugle de la passion, et que le caprice ou l'impression du moment lui dictait ses mesures. On trouve en lui un tout autre homme quand on l'examine de près : c'est avec pleine conscience de son but, avec sûreté et conséquence qu'il travaille à provoquer une fusion de l'élément helléno-macédonien avec l'Orient. Ce n'est pas seulement en matière de costume et d'étiquette qu'il se rapproche, lui et sa cour, de la mode asiatique ; il se marie à Suse, avec ses généraux et bon nombre de ses guerriers ; il a fait dresser au service militaire, à la mode macédonienne, des jeunes garçons de race asiatique, et il les incorpore à son armée : surtout, il emploie pour arriver à son but le système des colonies appliqué sur une large échelle.

Mais là encore, n'aurait-il suivi par hasard que les suggestions momentanées de la fantaisie ? On est en droit de penser que l'influence de son grand précepteur a continué à s'exercer sur lui. Aristote n'a pas seulement écrit pour lui le livre Περὶ βασιλείας, παιδεύων αὐτόν, ὅπως δεῖ βασιλεύειν[4] : on avait encore de sa plume un écrit intitulé : Ἀλέξανδρος ἢ ὑπὲρ ἀποικιῶν[5]. Les deux ouvrages sont compris dans l'intéressante notice d'Ammonios : ἢ ὅσα ἐρωτηθεὶς ὑπὸ Ἀλεξάνδρου τοῦ Μακεδόνος βασιλείας περί τε καὶ ὅπως δεῖ τὰς ἀποικίας ποιεῖσθαι γεγράφηκεν[6].

Si Alexandre se fit envoyer en Asie par Harpale l'*Histoire* de Philistos en même temps que les œuvres des trois tragiques, ce n'était pas qu'il se sentît du goût pour les façons serviles (ἦθός τε κολακικὸν καὶ μικρόλογον) que l'on reproche à cet homme d'État jadis ami de Denys. Ce n'était pas une idée nouvelle et propre à Alexandre que celle d'achever par des colonies l'occupation militaire des pays conquis ; mais la façon dont il fonda ces

1) On en trouve une liste assez ample et pourtant encore incomplète dans Ebert, *Diss. Sic.*, I, p. 65 sqq. — 2) Plut., *Apophth. reg.* — 3) Ælian., *Var. Hist.*, III, 17. Cf. Diog. Laert., V, 78. — 4) Ammon., *Vit. Arist.* ap. Westermann, *Biogr.*, p. 401, 3. Aristt. *fr.* 78 ed. Rose. — 5) Hesych. n°22. ὑπὲρ ἀποίκων (Diog. Laert., V, 22). Le caractère apocryphe de cet écrit ne me paraît nullement démontré par Rose (*Arist. pseudepigraphus*, p. 95), et je croirais encore moins que le *fr.* 81 vient de cet ouvrage et se trouve être apocryphe pour cette raison. — 6) ap. Rose, *Arist. fragm.* XIV, p. 1489.

n'intéressant pas directement mon sujet, tout ce que l'on pourrait compter de fondations analogues à l'ouest de la Syrte et dans les contrées d'Europe. Je passe sous silence les localités dont le nom n'est qu'une traduction en grec du nom indigène, comme on en voit déjà dans Hérodote à propos de l'Égypte : je cite avant tout celles dont la fondation gréco-macédonienne est expressément attestée ou se reconnaît à leur nom, emprunté soit à des personnages princiers, soit à des villes de la mère-patrie. On a cru devoir en ajouter quelques autres, d'après des conjectures plus ou moins sûres, au risque, il est vrai, de laisser se glisser dans la liste bien des points douteux. Pour ne pas multiplier ces apports suspects, je me suis interdit d'inscrire sans plus ample informé les villes dont les monnaies portent des inscriptions et figurations grecques, ou dont les ruines offrent des vestiges d'architecture grecque : le nombre des villes à citer dans les régions en deçà du Tigre se serait par là démesurément accru. Enfin, je ne descendrai pas ou je ne descendrai qu'exceptionnellement plus bas que le milieu du Ier siècle avant l'ère chrétienne ; il ne sera donc pas question ici des fondations des généraux et des Césars romains, ou de celles des princes juifs, bien qu'elles se rattachent encore à certains égards au système inauguré par Alexandre.

CHAPITRE PREMIER

LES VILLES FONDÉES PAR ALEXANDRE

« Alexandre, » dit le Pseudo-Plutarque dans la première dissertation sur le bonheur de ce prince[1], « fonda plus de soixante-dix villes au milieu des peuples barbares et sema l'Asie de villes helléniques ». On a voulu considérer cette assertion comme fort exagérée; le dénombrement qui va suivre la justifiera suffisamment. Lorsque le bruit se répandit qu'Alexandre avait péri dans l'Inde devant la ville des Malliens, 3,000 colons helléniques partirent de la Bactriane et de la Sogdiane pour retourner dans leur pays[2]; à la mort d'Alexandre, « les Hellènes installés dans les susdites satrapies » se réunirent aux lieux de rendez-vous indiqués, au nombre de 20,000 hommes de pied et de 3,000 cavaliers, pour prendre le chemin du pays[3]; ils furent, paraît-il, défaits en Médie. On ne dit pas jusqu'où s'étendit cette effervescence : il est possible qu'elle ait embrassé les régions de l'Ariane et de l'Oxus, et pourtant, c'est précisément dans ces contrées que nous trouvons plus tard l'élément hellénistique assez fortement représenté.

Il se peut que toutes les villes qui portent le nom d'Alexandre n'aient pas été fondées par lui. Appien[4] rapporte que Séleucos donna à quelques-

1) Plut., *De fortun. Alex.*, II, 5. — 2) Diodor. XVII, 99. Curt., IX, 17. Les motifs allégués par Q.-Curce sont tout différents. — 3) Diodor., XVIII, 7. — 4) Appian., *B. Syr.*, 57.

Stamboul. On a dit que la ville avait porté un moment le nom d'Antigonia et que la population de Cébrène y avait été transportée, mais uniquement sur la foi de quelques écrivains, car la médaille portant la tête de bélier de Cébrène et la légende ANTI... que Borrell[1] prenait pour Ἀντιγονέων, se trouve être d'après quelques exemplaires du cabinet de La Haye publiés par Imhoof-Blumer, une monnaie ΑΝΤΙΟΧΕΩΝ. On peut donc admettre avec Imhoof-Blumer[2] que, vers l'époque de la mort de Lysimaque, les Cébréniens sont revenus dans leur ancienne ville et l'ont appelée par reconnaissance Antiochia-Cebren. En effet, sur cette pièce marquée ANTI..., la face présente la tête laurée d'Apollon avec KE. J'ai parlé ici par anticipation de cette Alexandrie de Troade, parce que, dans les catalogues postérieurs[3], elle est toujours inscrite parmi les douze villes bâties par Alexandre, et qu'elle occupe le deuxième rang dans la liste d'Étienne de Byzance. Du reste, d'après le témoignage irrécusable de Timosthène[4], il y avait depuis longtemps dans cette région une Alexandrie; c'était le lieu (τόπος) de l'Ida où Pâris-Alexandre avait, dit-on, prononcé sa sentence.

On verra plus loin que Nicée se trouve, jusqu'à un certain point, mêlée à ces événements.

Après la bataille du Granique, Alexandre passa par Sardes et Éphèse. Est-ce sur cette route que se trouvait τὸ τοῦ Ἀλεξάνδρου πανδοχεῖον dont parle Appien[5], c'est une question qu'il faut laisser pendante. Je ne mentionne le temple de Zeus Olympien sur l'acropole de Sardes qu'à cause de certaines analogies qui se rencontreront plus loin. A Priène aussi, Alexandre dédia un temple[6]; il voulut en faire autant à Éphèse, si l'on en croit le récit de l'Éphésien Artémidore[7]. A Magnésie du Sipyle, Alexandre doit avoir installé des soldats; c'est du moins ce qui paraît résulter d'un passage du traité entre Magnésie et Smyrne[8].

Ce qui est plus important, c'est que la construction de la nouvelle Smyrne est également attribuée à Alexandre. Les textes de Pline[9] et d'Aristide[10] suffisent à confirmer cette assertion. Pausanias[11] raconte la légende d'après laquelle Alexandre, dormant près du temple de Némésis (πρὸς Νεμέσεων ἱερὸν) aurait vu en songe la déesse qui lui enjoignait de bâtir la ville au pied du mont Pagos; et des monnaies de la ville, datant du règne de Marc-Aurèle, etc., représentent cette légende. Les raisonnements par lesquels Raoul-Rochette s'imagine affaiblir l'autorité de la tradition sont assez étranges. Il dit entre autres choses : « sa marche fut trop rapide pour qu'il ait pu en interrompre le cours par des travaux de ce genre[12] ». Mais Alexandre n'est pas davantage allé à Cyzique, à Clazomènes, et pourtant il a fait élever dans ces deux localités de grandes constructions[13]. On en pourrait

1) Borrell, *Num. Chron.*, VI, p. 190. — 2) in von Sallets *Num. Zeitschr.*, III, p. 306. — 3) *Chronicon Paschale* — *Alexander de prœliis*, etc. — 4) ap. Steph. Byz., s. v. Ἀλεξάνδρειαι. — 5) Appian., *B. Mithrid.*, 20. — 6) C. I. Græc., II, n° 2904. — 7) Strab., XIV, p. 641. — 8) C. I. Græc., II, n° 3137. — 9) Plin., V, 20. — 10) Aristid., *Palinod.*, I, p. 431 ed. Dind. — 11) Pausan., VII, 5, 2. — 12) Raoul-Rochette, *op. cit.*, p. 121. — 13) Pausan., VII, 3, 5. Strab., XIV, p. 644.

dire autant d'Haliarte en Béotie, si l'on pouvait se fier à la notice de l'*Etymologicum Magnum*[1]; elle paraît digne de confiance, à cause de la régularité qui caractérise les constructions de l'époque d'Alexandre et de l'âge suivant et que l'on remarque encore dans les ruines. Contre la légende de Smyrne, la première raison à alléguer, c'est l'affirmation expresse de Strabon[2], qui attribue la réédification à Lysimaque et Antigone; du reste, ce rêve d'Alexandre est aussi problématique que sa station au temple de Némésis sur le chemin de Sardes à Éphèse.

Après la prise d'Halicarnasse, Alexandre se dirigea sur Gordiéon en passant par la Lycie, la Pamphylie, la Pisidie et la Phrygie. Nous trouvons sur sa route deux villes qui se rattachent à lui. Une troisième, Sagalassos, qui compte aussi parmi ses types monétaires l'Alexandre debout et le nom de ce prince, paraît n'avoir d'autre titre à se parer de cette affinité que le fait d'avoir été prise par Alexandre; du moins je ne lui en trouve pas d'autre dans les traditions historiques. Il en est autrement d'Apollonia en Phrygie (aujourd'hui Oloubourlou). La ville est située à quatre milles environ à l'est de Célænæ, par où passa Alexandre; on peut donc douter qu'il ait vu de ses yeux l'emplacement, très intéressant au point de vue militaire, de cette ville. Mais, en tout cas, elle porte un nom qui n'est pas un ancien nom indigène; sur ses monnaies, on trouve en toutes lettres ΑΛΕΞΑΝΔΡΟC. ΚΤΙCΤ. ΑΠΟΛΛΩΝΙΑΤ., et la preuve qu'il ne s'agit pas ici d'Apollonia en Carie, par exemple, comme l'ont cru Raoul-Rochette et Mionnet[3], c'est d'abord l'ΟΜΟΝΟΙΑ avec les Pergiens, inscrite précisément sur cette monnaie autonome, ainsi qu'avec les Lysiadiens de Lycie[4]; ensuite l'existence de deux inscriptions d'Oloubourlou, publiées par Arundell[5], dans lesquelles on lit ἡ βουλὴ ὁ δῆμος ΑΠΟΛΛΩΝΙΑΤΩΝ ΛΥΚΙΩΝ ΘΡΑΙΚΩΝ ΚΟΛΩΝΩΝ[6], sans compter les monnaies avec la légende ΑΠΟΛΛΩΝΙΑΤΩΝ ΛΥΚ. ΘΡΑ[7]. On ne saurait décider encore si les monnaies d'Apollonia avec une divinité fluviale et le mot ΙΠΠΟΦΟΡΑC à côté appartiennent à l'Apollonia en question[8]. Mais, étant donnée l'indication si précise qui désigne Alexandre comme « fondateur », associée avec la mention de colons thraces et lyciens, on est en droit d'adjuger Apollonia à Alexandre, soit qu'il ait, étant à Célænæ, où il resta dix jours, visité les environs, — ce dont ne parlent pas, il est vrai, les auteurs anciens, — soit qu'Antigone le Borgne, qu'il laissa comme satrape dans le pays, ait proposé la fondation de la ville[9].

Je veux tout au moins faire remarquer que la ville d'Amorion, à peu près

1) Etym. M. s. v. — 2) Strab., XIV, p. 646. — 3) Mionnet, *Suppl.*, VI, p. 469. — 4) Eckhel, II, p. 578. — 5) Arundell, *Discoveries*, I, p. 243. — 6) C. I. Græc., III, n° 3696. 3970. II, n° 1114. — 7) Arundell, *ibid.*, p. 246, d'après Borrell. — 8) Mionnet, III, p. 332. Sestini, *Class.*, *gen.* ed. II, p. 95. — 9) Étienne de Byzance dit : « Apollonia en Phrygie, précédemment appelée Margion. — Apollonia en Pisidie, appelée auparavant Mordiæon ». L'une des deux est pour nous disparue; celle dont il est question ci-dessus est dans la Phrygie pisidienne, et on ne saurait dire si elle s'appelait auparavant Margion ou Mordiæon.

à moitié chemin entre Célænæ et Ancyre en Galatie, a mis sur une monnaie d'Auguste la légende **ΑΛΕΞΑΝΔΡΟC ΑΜΟΡΙΑΝΩΝ**[1].

Étienne de Byzance, sur sa liste de dix-huit Alexandries, place au dixième rang Alexandrie πρὸς τῷ Λάτμῳ τῆς Καρίας, ἐν ᾗ Ἀδώνιον ἦν ἔχον Πραξιτέλους Ἀφροδίτην. Personne, sauf lui, ne dit mot de cette colonie de Carie. Raoul-Rochette lui applique la mention τὴν πρὸς Ἀρπαν[2], qui se trouve dans les catalogues postérieurs des douze Alexandries : il est possible, en effet, que cet Ἀρπάν soit là pour le fleuve Harpasos, lequel se jette, il est vrai, dans le Méandre à près de dix milles à l'est du Latmos. Peut-être faut-il s'arrêter à la combinaison suivante. Parmi les monnaies d'Alinda en Carie, il en est une de Caracalla et Plautilla, dont le revers présente, à côté d'un Apollon rencontré sur d'autres monnaies de la ville, une *Venus pudica* : avec une main, elle *tegenda tegit*[3] ; avec la gauche, elle tient son vêtement au-dessus d'un bassin. La médaille, que Mionnet a décrite d'après Sestini, provient de la collection de Knobelsdorf et se trouve aujourd'hui au cabinet de Berlin ; c'est, autant que je sache, un exemplaire unique. On déchiffre encore dans la légende du revers les lettres... **IN... EΩN**. Alinda était précisément cette localité où la reine Ada, une fois dépouillée de la principauté de Carie par son frère, s'était retirée jusqu'à la venue d'Alexandre : à ce moment, elle alla au-devant de lui, lui remit sa ville, qui était très forte, et l'adopta ; après la prise d'Halicarnasse, elle reçut le gouvernement de la Carie[4]. Comme il y a toutes raisons de se fier au catalogue d'Étienne de Byzance[5], on pourrait, pour ne pas sacrifier le renseignement qu'il donne, essayer de la conjecture suivante. Dans cette Aphrodite de la médaille, qui ressemble exactement à celle des monnaies de Cnide, on reconnaît celle de Praxitèle : c'est bien elle qu'Étienne de Byzance dit appartenir à Alexandrie du Latmos. Or, Alinda est près du Latmos[6] ; Alinda possède cette Aphrodite : c'est donc qu'Ada, en l'honneur d'Alexandre, a agrandi sa ville et en a changé le nom, et que, là comme en maint autre endroit, le nom nouveau est vite tombé en désuétude. L'explication, il faut le dire, est moins probante qu'elle ne le paraît : J. Friedländer, à qui je dois l'indication numismatique utilisée ci-dessus et tirée de la collection de Berlin, pense que cette monnaie d'Alinda pourrait bien être une **OMONOIA** avec Cnide. Il est vrai qu'il ne reste du fait aucune autre trace ; mais il n'est pas davantage question d'Aphrodite dans les autres monnaies de la ville.

Alexandre, dans l'été et l'automne de 333, s'achemina vers la Cilicie en franchissant le Taurus, pour remporter sa première victoire sur les forces réunies de la Perse aux environs d'Issos, une région où les défilés abondent. Cette fois encore, Arrien ne parle aucunement de la fondation d'une ville ; Q.-Curce[7] non plus ne parle que de l'érection de trois autels, mentionnée

1) Mionnet, *Suppl.*, VII, p. 501. — 2) Voy. ci-dessous. — 3) Ce sont les expressions de Sestini. Mionnet (Suppl. VI. p. 445) les traduit par : « touchant de la main droite son vêtement ! » — 4) Arrian., I, 23. Cf. ci-dessus, vol. I, p. 211. — 5) Voy. ci-dessous. — 6) L'emplacement d'Alinda est décrit par Fellows, *Lycia*, p. 62. — 7) Curt., III, 12.

Alexandre est allé deux fois en Syrie: il y séjourna près d'un an entier la première fois, après la bataille d'Issos, lorsqu'il traversa en personne la Phénicie, prit Tyr et Gaza et visita, à ce qu'il semble, Jérusalem; pendant ce temps, Parménion avait remonté l'Oronte et conduit une partie de l'armée à Damas. Le second séjour d'Alexandre fut lorsqu'au printemps de 331 il marcha de l'Égypte sur l'Euphrate; il passa par Tyr[1], suivit probablement la route ordinaire jusqu'à l'Oronte, passa le fleuve, qu'il descendit ensuite jusque vers l'endroit où s'éleva plus tard Apamée, et de là tourna à l'est vers Thapsaque.

Nous n'avons que des renseignements extrêmement clair-semés sur ce qu'a fait Alexandre pour occuper d'une façon durable cette importante région; tout cela a été relégué dans l'ombre par les grandes fondations des Séleucides.

En tout cas, Alexandre éleva au pied du Silpion, qui se trouva plus tard compris dans l'enceinte d'Antioche, l'autel de Zeus Bottiéen, et bâtit, à ce qu'il semble, le bourg d'Émathia. Libanios[2] dit; ἀρχαὶ τοῦ κατοικισμοῦ Ζεὺς Βοττιαῖος ἱδρυθεὶς ὑπὸ Ἀλεξάνδρου ἥ τε ἄκρα τῆς ἐκείνου πατρίδος λαβοῦσα τοὔνομα καὶ Ἠμαθία κληθεῖσα. Ces fondations, Malalas les attribue à Séleucos, tout en rapportant, comme Libanios, à Alexandre lui-même le nom de la source Olympias: τῆς Ὀλυμπιάδος πηγῆς τῆς κτισθείσης ὑπὸ Ἀλεξάνδρου κ. τ. λ[3].

Tyr aussi et Gaza peuvent, en un certain sens, être citées comme des fondations d'Alexandre. Alexandre les avait prises de force l'une et l'autre; il avait péri à Tyr 8,000 hommes; près de 30,000 Tyriens et étrangers furent vendus comme esclaves. Alexandre repeupla la ville en y amenant, autant que le récit obscur de Justin[4] permet de le conjecturer, des Phéniciens des autres villes et des Tyriens précédemment expulsés (*innoxiis et ingenuis incolis insulæ adtributis, ut genus urbis ex integro conderetur*). Dans les vingt années qui suivent, Tyr apparaît constamment comme la grande place d'armes des Macédoniens sur cette côte: c'est là que Perdiccas dépose ses caisses; c'est un phrourarque macédonien qui commande dans la nouvelle ville[5]. Il en est de même de Gaza: une fois la ville prise, la population massacrée en partie, en partie vendue pour l'esclavage, le roi y installa de nouveaux habitants: τὴν πόλιν συνοικίσας ἐκ τῶν περιοίκων ἐχρῆτο ὅσα φρουρίῳ ἐς τὸν πόλεμον[6]. Josèphe l'appelle πόλις Ἑλληνίς[7]; on reconnaît dans ce qu'en dit cet auteur[8] la constitution des cités grecques, notamment le Conseil de 500 bouleutes ou même davantage.

Il y a sur Gérasa, au delà du Jourdain, des détails curieux que Gesenius a négligés dans son résumé de l'histoire de cette ville[9]. Berkel, dans ses notes sur Étienne de Byzance[10], cite le passage suivant du commentaire de

1) Arrian., III, 6, 1. — 2) Liban., *Ant.* p. 297 ed. Reiske. — 3) Malalas, p. 200, 234. Pour plus amples détails, voy. C. O. Müller, *De Antiq. Ant.* p. 22. — 4) Justin., XVIII, 3. — 5) Diodor., XVIII, 37. — 6) Arrian., II, 27. — 7) Joseph., *Bell. Jud.*, II, 6, 3. — 8) Joseph., *Antiq.*, XIII, 13, 3. — 9) Gesen. trad. de Burckhard, *Travels in Syria and the Holy Land*, I, p. 535). — 10) II, p. 269.

immédiatement après celle d'Alexandrie en Égypte, car c'est précisément à son retour d'Égypte qu'Alexandre eut à punir la révolte des Samaritains. *Vivum Andromachum cremaverant.... advenienti sunt traditi tanti sceleris auctores; Andromacho deinde Memnona substituit, affectis supplicio qui prætorem interemerant*, dit Q.-Curce[1] : il ne parle pas, suivant son habitude, de la nouvelle ville. Sichem ne paraît avoir subsisté, comme localité ayant une existence propre (δείκνυται ὁ τόπος ἐν προαστείοις Νέας πόλεως[2]) que jusqu'à sa destruction par Hyrcan. Il paraît certain que la Συχάρ de l'évangile de St-Jean[3] n'est pas identique à Sichem ou est simplement, comme le croyait Hengstenberg[4], un jeu de mots de l'évangéliste, si l'on songe que la localité en question disparaît de l'histoire depuis Hyrcan[5]. On trouve dans le Canon de l'Eusèbe arménien une assertion singulière : *Demetrius.... Samaritanorum urbem a Perdicca constructam* (ou *incolis frequentatam*) *totam cepit*[6]. C'est ou une erreur, ou l'indice de quelques nouvelles violences de la part des Samaritains, qui auront obligé à recommencer la fondation de la ville.

Il y a encore dans la Syrie palestinienne deux villes dont l'existence doit remonter à Alexandre, bien que l'article qui les concerne dans Étienne de Byzance soit assez étrange. Cet article est ainsi conçu : Δῖον, κοίλης Συρίας, κτίσμα Ἀλεξάνδρου, ἡ καὶ Πέλλα[7]. Il est certain qu'il y a là une inexactitude, car la distinction entre Dion et Pella dans la Pérée est chose parfaitement établie. Le *Cod. Palat.* porte : κτίσμα Ἀλεξάνδρου, et on lit à la marge, comme note ajoutée par quelque connaisseur en matière de géographie de la Terre-Sainte : καὶ ἡ Πέλλα. Étienne de Byzance dit pour Pella : Πέλλα... κοίλης Συρίας, ἡ Βοῦτις λεγομένη. Ceci ne peut s'appliquer, ce semble, qu'à cette Pella d'au-delà du Jourdain, et non pas à celle des bords de l'Oronte. Elle était, comme celle de Macédoine, *aquis dives*[8] : Eckhel[9] dit qu'elle a adopté les mêmes types pour ses monnaies. On discute encore sur l'emplacement qu'elle occupait : on pourrait se servir pour le déterminer d'un passage de Polybe[10] : peut-être est-ce l'El-Budje actuelle[11].

Je n'hésite pas à mentionner ici l'Alexandroschene de l'*Itiner. Hierosol.*, sans avoir, il est vrai, d'autres renseignements que ceux de Mannert. Je tiens, en tout cas, à rappeler que le nom de Scanderouna et la tradition d'après laquelle Alexandre aurait bâti là une place forte durant le siège de Tyr sont restés attachés à la source qui se trouve au bas du défilé de Ras-el-Abiad, à deux milles au sud de Tyr : dans l'histoire des Croisades, cette localité est mentionnée plus d'une fois sous le nom de Scandalion, soi-disant le nom du seigneur qui était le propriétaire du château[12].

1) Curt., IV, 8, 9—11. — 2) Euseb., *Onom.*, Cf. s. v. Λουζά, Τερέβινθος. — 3) Johann. *Ev.* IV, 5. — 4) Hengstenberg, *Authentie des Pentateuchs*, I, 25. — 5) H. Kiepert fait ici une objection; il remarque que « Sichar existe même encore de nos jours, sous le nom d'Aïn-Askar, à l'est et tout près de Naboulous ». — 6) Euseb. Arm., II, p. 118 ed. Schœne. — 7) Steph. Byz., s. v. Δῖον. — 8) Plin., V, 18. — 9) Eckhel, *Doctr. Numm.*, I, 1, p. 74. — 10) Polyb., V, 70. — 11) Cf. Kohb in Jahns *Jahrbb.*, IX, 1, p. 100 sqq. — 12) Cf. Prutz, *Aus Phönicien*, p. 230.

Je suis frappé de l'indication fournie par Lampride, dans la vie d'Alexandre Sévère : *in templo dicato apud Arcenam urbem Alexandro Magno natus* [1]. La situation de l'endroit, sur la hauteur au sud d'Éleuthéros, est assez remarquable, et la route suivie par Alexandre en allant de Marathos à Byblos devait passer tout près de cette importante position, connue à la fin de l'empire sous le nom de *Cæsarea ad Libanum*. Le temple d'Alexandre, qu'on y rencontre à une époque si tardive, peut bien être invoqué comme preuve que la cité avait des obligations particulières au roi. Josèphe parle plus d'une fois de la ville d'Arké, mais sans fournir d'éclaircissements pour la question qui nous préoccupe. J'en dirai autant de Pline [2] et de Ptolémée.

Nous avons des renseignements plus précis sur Apamée, dans le voisinage de l'Oronte. Libanios [3] rapporte qu'Alexandre éleva aussi dans cet endroit un autel à Zeus Bottiéen. Strabon dit qu'Apamée avait été appelée Pella ὑπὸ τῶν πρώτων Μακεδόνων, διὰ τοὺς πλείστους τῶν Μακεδόνων ἐνταῦθα οἰκῆσαι τῶν στρατευομένων [4]. Nous reviendrons plus tard sur ce point; mais il est hors de doute que c'est bien Alexandre qui, lors de sa marche sur l'Euphrate, a jeté ici les fondements d'une colonie, et, d'autre part, le choix de l'emplacement est remarquable, car aujourd'hui encore, comme sur la Table de Peutinger, c'est là que se croisent les grandes routes ; c'est de là aussi que part le chemin le plus court pour aller de la Syrie méridionale à l'Euphrate. Alexandre a dû prendre lui-même, pour aller à Thapsaque, cette voie tracée d'avance par la nature.

Avant de le suivre de ce côté, nous devons revenir sur son expédition d'Égypte, en 332/1. Je laisse de côté les *castra Alexandri*, que Q.-Curce appelle une *regio* [5]. Alexandre trouva à Naucratis, et peut-être en d'autres endroits encore [6], des colonies grecques déjà installées. L'importance du littoral ne pouvait lui échapper. C'est là qu'il a assis le plus brillant de ses établissements. A l'endroit où se trouvait déjà un ancien bourg égyptien, Racotis, entre le « lac de la Garde (Mareotis) » et la mer, en face de « l'île de la Garde (Pharos) », il marqua la place de la ville nouvelle, Alexandrie. On m'a reproché d'avoir soutenu qu'Alexandre, en fondant Alexandrie, avait autre chose en vue que des motifs d'ordre militaire; qu'il avait songé notamment à créer un centre commercial pour son nouvel empire. Mais est-ce qu'il n'a pas choisi précisément le seul endroit du littoral égyptien qui pût devenir un port passable ? S'il ne tenait qu'à dominer l'Égypte, il eût mieux fait d'établir sa ville à Memphis ou à la bifurcation du Delta, au lieu qu'Alexandrie est, pour ainsi dire, plutôt à côté de l'Égypte qu'en Égypte. Mais il a choisi justement cet endroit ἐν συνδέσμῳ τινὶ τῆς ὅλης γῆς, comme le dit en termes si caractéristiques Dion Chrysostome [7]. En outre, nous trouvons expressément affirmé par un auteur qu'Alexandre ordonna à son satrape d'Égypte, Cléomène, οἰκίσαι πόλιν πρὸς τῷ Φάρῳ καὶ ἐμπόριον τὸ πρότερον ὂν ἐπὶ τοῦ Κανώβου ἐνταῦθα ποιῆσαι [8].

1) LAMPRID. *Al. Sever.*, 5. — 2) PLIN., V, 18. — 3) LIBAN., *Antioch.* p. 297. — 4) STRAB., XVI, p. 752. — 5) CURT., IV, 7, 2. — 6) Cf. HECAT., *fr.* 286. — 7) DIO CHRYS., XXXII, p. 670 ed. Reiske. — 8) (ARISTOT.) *Œcon.* II, 33.

Je n'ai pas à m'étendre ici sur la topographie de la ville : de sa constitution, nous savons peu de chose. Il est souvent question des cinq régions de la ville[1]. La population, au temps où Polybe visita Alexandrie, se composait de trois éléments ; τό τε Αἰγύπτιον καὶ ἐπιχώριον φῦλον, τὸ μισθοφορικόν, τὸ τῶν Ἀλεξανδρέων γένος· καὶ γὰρ εἰ μιγάδες, Ἕλληνες ὅμως ἀνέκαθεν ἦσαν καὶ ἐμέμνηντο τοῦ κοινοῦ τῶν Ἑλλήνων ἔθους[2]. C'est à ces derniers seulement que s'appliquait la division en *phylæ* et en dèmes. Je passe exprès sous silence la partie juive de la population.

Nous trouvons encore dans ces contrées deux localités que l'on dit avoir été fondées par Alexandre. A propos de Parætonion (que d'autres appellent aussi Ammonia[3]), S. Jérôme dit dans sa traduction d'Eusèbe : *Alexander Hyrcanos et Mardos capit revertensque in Ammone condidit Parætonium*[4]. Dans l'Eusèbe arménien, on trouve la même chose sous une leçon corrompue : *adscendensque in Samonum Ponion condidit* (var. *sammonem ponionem*[5]). On ne ferait pas attention à l'erreur de chronologie, si l'on trouvait ailleurs que dans le roman d'Alexandre[6] une preuve de plus qu'Alexandre a bien fondé cette ville. Ce qui a donné lieu à cette légende, c'est une interprétation improvisée du nom : on prétendait qu'Alexandre avait dit à un tireur qui venait de manquer un cerf : παράτονόν σοι γέγονεν. Ce passage d'Eusèbe est intéressant, parce qu'il permet de constater que le roman d'Alexandre, lui aussi, a fourni des matériaux à la tradition chronographique ; on s'en apercevait, du reste, au Βερναβοᾶς ποταμὸς de Georges Syncelle[7], qui reproduit le Τιβιροβοάμ (var. Τιβέρναβον ou τοῦ Βεροάμ) du Pseudo-Callisthène[8]. On court moins risque de se tromper, ce semble, avec Ptolémée, qui appelle un endroit dans l'oasis d'Ammon ἡ Ἀλεξάνδρου παρεμβολή[9]. Il y a, à propos de Cyrène, une assertion tout à fait isolée d'Eustathe : ὅτι καὶ αὕτη καθαιρεθείσης τῆς τῶν Περσῶν βασιλείας ὑπὸ Ἀλεξάνδρου ἀπεκτίσθη[10]. La chose pourrait bien être exacte, quoiqu'Alexandre ne soit jamais allé à Cyrène ; seulement, il ne faudrait pas prendre ἀνεκτίσθη trop à la lettre.

Après l'occupation de l'Égypte, Alexandre marcha sur l'Euphrate en traversant la Syrie ; il franchit le fleuve à Thapsaque et s'avança vers le Tigre, en passant, à ce qu'il semble, par Nisibe ; dans la plaine de Gaugamèle, il battit pour la deuxième fois le roi de Perse.

Nous verrons plus tard combien cette région a été richement pourvue de colonies hellénistiques. Alexandre inaugura le système. On trouve dans les Stations parthiques d'Isidore mention expresse de Νικηφόριον, πόλις Ἑλληνίς, κτίσμα Ἀλεξάνδρου βασιλέως. Pline en dit autant : *in vicinia Euphratis... quod Alexander jussit condi propter loci opportunitatem*[11]. Naturellement, Appien[12], qui attribue la fondation à Séleucos Ier, ne peut prévaloir contre

1) Voy. *Zeitschrift für Alterthumswissenschaft*, 1839, p. 873. — 2) Polyb., XXXIV, 14. — 3) Strab., XVII, p. 779. Steph. Byz., s. v. — 4) Euseb., p. 115 ed. Schœne. — 5) Euseb. Arm., II, p. 114 ed. Schœne. — 6) Ps.-Callisth., I, 31. — 7) Sync., p. 497, 3. — 8) Pseudo-Callisth., III, 13, 12. — 9) Ptolem., IV, 5. — 10) Eustath. ad Dion. Perieg. 213. — 11) Plin., VI, 26 § 119. — 12) Appian., *Syr.*, 57.

ces deux autorités. Strabon[1] aussi et Dion Cassius[2] mentionnent cette ville. Étienne de Byzance, sur la foi d'Ouranios, qu'il appelle quelque part

inexacte et confuse que soit la description des marches de l'empereur Maurice dans Théophane, on reconnaît cependant avec une certitude suffisante que cette Alexandriana était Arbèles elle-même ou tout près d'Arbèles, car on sait que cette ville se trouvait précisément sur une éminence étalée et plate par le haut, au milieu d'une grande plaine. On a découvert que la colline d'Arbèles se compose de masses de terres cuites; il en est de même de la colline de Kerkouk, et il s'en trouve, du reste, plusieurs autres de même espèce dans cette région, jusqu'à Mardin[1]. Rawlinson, dans son article *On the site of the Atropatenian Ecbatana*, rapporte, d'après la relation manuscrite d'un ami, que la colline sur laquelle est bâti le fort d'Arbèles passe dans le pays pour avoir été amoncelée par Alexandre le Grand; suivant d'autres récits indigènes, cités par Rich (II, p. 18), Arbèles aurait été bâtie par Darius. Strabon[2] sait, il est vrai, que le fondateur d'Arbèles fut Ἄρβηλος ὁ Ἀθμονεύς[3], sans doute un de ces Athéniens qui s'en allèrent en Médie avec Médée[4]. On peut rappeler ici une remarque faite ailleurs[5], à savoir que ces assimilations mythologiques paraissent s'être étendues peu à peu à toute l'Asie hellénisée; nous rencontrons encore dans cette région, outre cet Athénien, le fils de Triptolème, Gordys, dont la province voisine, la Gordyène, est censée avoir pris le nom[6], et Sénèque dit: *Atheniensium in Asia turba est*[7].

Continuons à suivre la marche d'Alexandre. D'Arbèles, il a pris, en franchissant la chaîne qu'il appela Nicatorion en souvenir de sa victoire récente[8], la grande route de Babylone; de là, il est allé, en passant par Suse, à Persépolis. Nous trouverons plus tard dans ces contrées plusieurs colonies grecques, dont quelques-unes pourraient bien avoir droit de figurer ici. Ce n'est que plus loin, sur la route suivie durant la poursuite en Médie (car l'assertion de Hamdoullah Kasvini, à savoir qu'Ispahan a été bâtie par Iskander, n'est confirmée par aucune autre preuve), que nous retrouvons des fondations d'Alexandre. Polybe dit de la Médie: περιοικεῖται δὲ πόλεσιν Ἑλληνίσι κατὰ τὴν ὑφήγησιν τὴν Ἀλεξάνδρου φυλακῆς ἕνεκεν τῶν συγκυρούντων αὐτῇ βαρβάρων, πλὴν Ἐκβατάνων[9]. On doit attacher d'autant plus d'importance à cette assertion que nous ne connaissons qu'une ou deux localités helléniques dans le voisinage des défilés Caspiens, tandis que, d'après Polybe, la Médie tout entière aurait été colonisée à nouveau de cette façon.

Il n'y a ici qu'une ville dont l'origine soit expressément rapportée à Alexandre. Pline dit, dans un catalogue d'ailleurs assez confus des peuples voisins de la mer Caspienne : *Gæli, quos Græci Cadusios adpellavere, Matiani. Oppidum Heraclea ab Alexandro conditum, quod deinde subversum ac restitutum Antiochus Achaida adpellavit*[10]. Solin la mentionne aussi, sur la foi

1) Southgate, *Narrative of a tour etc.* d'après une note insérée dans l'*Ausland*, 1861, p. 1167. — 2) Strab., XVI, p. 738. — 3) Cf. [Plut.], *De fluv.* 23. — 4) Schol. Lycophr. 1443. — 5) Voy. tome III, p. 35. — 6) Steph. Byz., s. v. Strab., XVI, p. 747. 750. — 7) Senec., *Consol. ad Helv.* 6 — 8) Strab., XVI, p. 737. — 9) Polyb., X, 27. — 10) Plin., VI, 16, § 48.

et, tout de suite après, que l'Ochos traverse Nesæa pour aller de là se jeter dans la mer Caspienne [1]. Ceci s'accorde assez mal avec les *Stathmes* d'Isidore de Charax : il cite, en partant des défilés Caspiens, la Choarène avec 19 stathmes; la Comisène avec 58; l'Hyrcanie avec 60 : ἐντεῦθεν Παρθυηνή σχοῖνοι κε', ἐν ᾗ Σαυλώη Παρθαυνίσα ἡ πόλις ἀποσχοίνοι ϛ'· ἔνθα βασιλικαὶ ταφαί· Ἕλληνες δὲ Νισαίαν λέγουσι· εἶτα Γάδαρ πόλις ἀπόσχοινοι ϛ'· εἶτα Σιρὼκ πόλις ἀπόσχοινοι ι'· κώμας δὲ οὐκ ἔχει πλὴν μιᾶς, ἥτις καλεῖται Σαφρί. On a transformé, avec raison sans doute, Σαυλώη en αὐλών, attendu qu'Isidore dit à propos des défilés Caspiens : ὑπερβάντων τὰς Κασπίας πύλας ἐστὶν αὐλὼν καὶ ἡ Χοαρηνή; peut-être devrait-on écrire ici aussi σχοῖνοι κε'· ἐστὶν αὐλὼν καὶ Παρθαυνίσα ἡ πόλις, ce qui signifierait quelque chose comme « Nisa de Parthie », par opposition à une autre Nisa. Celle-ci, on pourrait peut-être la retrouver dans l'antique Niçâ, située entre Moûra et Bâkhdhi, la cinquième ville bénie que nous connaissons par le Vendidad [2]. Il est vrai que la suite, dans Isidore de Charax, donne lieu à des difficultés que je suis incapable de résoudre : s'il s'est avancé avec la Parthyène aussi loin dans la direction S.-E. que le fait supposer le nom de Σιρώκ (aujourd'hui *Serachs*); s'il est ainsi à 35 milles — comptés à vol d'oiseau — c'est-à-dire à 50 ou 60 schœnes environ d'Alexandrie-Hérat, on ne comprend plus le chemin qu'il fait ensuite par la Margiane et l'Antiochia de cette contrée pour atteindre Hérat. On ne tire qu'un médiocre secours de la Table de Peutinger, en constatant qu'elle marque à peu près la même distance de Rhagæ à « Antiochia »; pourtant la Table peut servir, ce semble, à confirmer ce que dit Pline d'Alexandropolis, car la route qui va à « Antiochia » passe par « Asbana » (l'Astabène d'Isidore) et « Alexandrie ».

De quelque façon qu'on explique le trajet d'Isidore par la Margiane, il est hors de doute que son Ἀντιόχεια ἡ καλουμένη ἄνυδρος dans la Margiane n'est autre que la ville bien connue de Merv-Shahidshan. Il résulte d'un passage de Pline qu'elle passait aussi dans l'antiquité pour une fondation d'Alexandre. Pline dit : *sequitur regio Margiane apricitatis inclutæ, sola in eo tractu vitifera, undique inclusa montibus amœnis ambitu stadiorum MD, difficili aditu propter harenosas solitudines per CXX p. et ipsa contra Parthiæ tractum sita ; in qua Alexander Alexandriam condiderat, qua diruta a barbaris Antiochus Seleuci filius eodem loco restituit Syrianam interfluente Margo, qui corrivatur in Zothale* (?). *Is malueral illam Antiochiam adpellari.... In hanc Orodes Romanos Crassiana clade captos deduxit* [3]. Il existe encore aujourd'hui sur le Mourgh-ab (*Margus*) deux villes du nom de Merv; l'une, Merv-roud, sur le cours supérieur du fleuve, à l'endroit où il sort des montagnes, l'autre, à 30 milles environ plus au nord, avant que le fleuve ne se perde dans le sable et les marécages. Celle-ci est Merv-Shahidshan, une oasis dans l'immense plaine. GUTHE, dans sa dissertation sur l'histoire et la géographie de la Margiane [4], s'est particulièrement occupé de cette ville : il a

1) STRAB., XI, p. 509. — 2) VENDIDAD, *fragm.* 1, 26. — 3) PLIN., VI, 18, § 46. — 4) *Zur Geschichte und Geographie des Landes Margiana*, 1856, p. 28.

heureusement, les mesures itinéraires, chez Strabon et chez Pline, ne sont pas assez exactes pour qu'on puisse préciser avec ces chiffres l'emplacement d'Alexandrie. La raison pour laquelle j'ai identifié Hérat avec cette ville hellénique[1] était moins encore la tradition des Orientaux que l'importante position de la ville; c'est ici, en effet, que l'on franchit le plus directement et le plus aisément la bordure qui enserre les régions intérieures de l'Ariane. J'avais de plus en vue l'indication de Strabon[2], d'après lequel Alexandrie est le point de départ de deux voies, dont l'une conduit directement à travers la montagne à Ortospana (dans le Caboulistan) et l'autre tourne au sud vers le pays des Drangiens : or Hérat est précisément l'endroit où bifurquent les deux grandes routes.

Cette deuxième voie est celle que prit Alexandre. C'est dans le pays des Drangiens qu'il prévint la conspiration que Philotas paraît avoir tramée contre sa vie. Étienne de Byzance définit Φράδα, πόλις ἐν Δράγγαις, ἣν Ἀλέξανδρος Προφθασίαν μετωνόμασεν, ὡς Χάραξ ἐν ἕκτῳ χρονικῶν. Alexandre donna donc à la ville en question le nom que les Clazoméniens avaient donné à la fête par laquelle ils avaient prévenu les Kyméens[3]. Le Pseudo-Plutarque connaît aussi la localité en question comme une fondation d'Alexandre (et non pas comme un simple changement de nom) : οὐκ ἂν εἶχεν Ἀλεξάνδρειαν Αἴγυπτος... οὐδὲ Προφθασίαν Σογδιανοί[4]. Peut-être cette ville de Φράδα pourrait-elle être identifiée avec la πόλις μεγίστη Φρὰ qu'Isidore signale dans l'Ἀνάβων χώρα τῆς Ἀρείας et avec la Φαραζάνα de Ptolémée: on a fait remarquer plus haut[5] que ce ne doit pas être la Farrah ou Fourrah actuelle avec le fleuve Pharnacotis de Pline[6], le Farrah-roud actuel, qui se jette dans le lac de Zareh. Pline évalue la distance d'Alexandria Arion à Prophthasia, d'après les bématistes d'Alexandre, à *CXCIX mill.*; Strabon[7] à 1600 stades d'après Ératosthène, à 1500 stades d'après d'autres auteurs, c'est-à-dire à 40 ou 37 1/2 milles géographiques. Or la distance de Farrah à Hérat est, suivant Kinneir, de 117 milles anglais[8]; cependant, il y a une station dont la distance n'est pas comprise dans ce chiffre, de sorte que la distance réelle pourrait bien être de 140 à 150 milles anglais. On trouve une évaluation plus précise dans la carte qui a été dressée, sans grand soin d'ailleurs, à Calcutta pour le voyage du capitaine Edw. Conolly dans le Seistan[9]. La distance en ligne droite y est estimée à 30 ou 32 milles géographiques; par conséquent, en tenant compte des sinuosités de la route, on arrive à peu près à 36 ou 37 milles.

Pour les régions qui s'étendent de là jusqu'au Paropamisos, nous nous trouvons dans un embarras non médiocre. Nous rencontrons en effet dans Étienne de Byzance, au mot Ἀλεξάνδρεια, les indications suivantes: δυοκαιδεκάτη ἐν Ἀραχώτοις... πεντεκαιδεκάτη παρὰ τοῖς Ἀραχώτοις, ὁμοροῦσα τῇ Ἰνδικῇ. L'extrait d'Isidore met à la suite du pays d'Anabon, où se trouve Prophthasia, la Drangiane, puis Σακαστηνή, Σάκων Σκυθῶν, ἣ καὶ Παραιτακηνή; dans

1) Cf. *Hist. d'Alexandre*, p. 408. — 2) Strab. XV, p. 723. — 3) Diodor., XV, 18. — 4) [Plut.] *De fort. Alex.* 5. — 5) *Hist. d'Alexandre*, p. 409,1. — 6) Plin., VI, 24, § 93. — 7) Strab., XI, p. 514. — 8) Kinneir, *Routes*, p. 434. — 9) Cette carte a été reproduite dans les *Annales* de Berghaus, 1842, janvier.

cette contrée, il signale καὶ Σιγὰλ πόλις· ἔνθα βασίλεια Σάκων· καὶ πλησίον Ἀλεξάνδρεια πόλις καὶ πλησίον Ἀλεξανδρόπολις πόλις. Puis il continue: ἐντεῦθεν Ἀραχωσία.. ταύτην δὲ οἱ Πάρθοι Ἰνδικὴν λευκὴν καλοῦσι... εἶτα Ἀλεξανδρόπολις μητρόπολις Ἀραχωσίας· ἔστι δὲ Ἑλληνίς καὶ παραῤῥεῖ αὐτὴν ποταμὸς Ἀραχωτός. C'est jusqu'à cet endroit, dit-il, que s'avance la frontière de Parthie. La façon la plus commode de sortir d'embarras, c'est de dire que les deux abréviateurs ont fait des confusions. MANNERT, RAOUL-ROCHETTE et autres sont de cet avis; mais, si écourté que soit notre Isidore, on le trouve, chaque fois que nous pouvons le contrôler, absolument à l'épreuve de la critique, et les obscurités qu'on rencontre souvent chez lui ne tiennent qu'à la brièveté de l'expression. Il est possible qu'il y ait dans ce passage une faute, et le double καὶ πλησίον tendrait à le faire croire; mais il n'en reste pas moins deux Alexandries, comme dans Étienne de Byzance; car, si le pays des Sakes a été détaché de l'Arachosie, peut-être depuis le premier siècle avant l'ère chrétienne, les anciens auteurs et ceux qui puisent dans leurs ouvrages (comme Pline, Strabon et autres) comprennent la Sacastène dans l'Arachosie[1]. Je crois donc nécessaire d'insérer ici tout au long une étude — difficile, s'il en fut — sur les colonies fondées dans cette région et sur leur position géographique.

Il faut partir du texte d'Isidore. De l'endroit où l'on sort de l'Ariane proprement dite à la frontière de l'empire parthe du côté de l'Inde, il compte en tout 175 schœnes, c'est-à-dire à peu près 133 milles géographiques. C'est une distance qui, défalcation faite des détours ordinaires, s'accorde assez bien avec la distance de Hérat à Ghisni par Farrah et Kandahar (120 milles géogr. d'après les cartes les plus récentes) pour montrer que la série des provinces cataloguées par Isidore suit bien, en somme, la grande route de l'Inde, et notamment que la Sacastène, par exemple, n'est pas à un bout et l'Arachosie à l'autre bout de son chemin. Si ceci est exact, il en résulte que l'Ἀνάβων χώρα τῆς Ἀρείας, avec ses 55 schœnes (42 milles géogr.), dépasse Farrah d'environ 6 milles; comme, à partir de là, la route tournait à l'est, cette région nous mène à peu près jusqu'à Siabe; ensuite, la route de Drangiane parcourt une distance de 21 schœnes (16 milles) jusqu'à Jorab environ. Là commence la province de Sacastène, qui, avec ses 63 schœnes (environ 48 milles), dépasse un peu Kelat-i-Gildji; ensuite la route suivait certainement la vallée du Tarnak, qui est la plus fertile, de préférence à celle d'Ourghoundab, située plus à l'ouest. C'est donc dans cette Sacastène que se trouvaient Alexandrie et Alexandropolis. Mais quel est le fleuve appelé ici Arachotos? Est-ce, comme le pense JACQUET[2], l'Arghandab, qui se réunit

1) Je n'oserais soutenir, avec LASSEN (art. *Paryetæ* dans l'*Encycl.* de Ersch et Gruber), que les Parætacéniens et les Paryètes sont identiques; du moins Ghazna (Ghisni) n'est certainement pas la Granzaca que Ptolémée place plus au nord et à l'est que Caboul, et la Parætacène ou Sacastène d'Isidore ne s'étendait pas jusqu'aux montagnes de Ghazna (le pays des Paryètes justement), attendu que Kandahar, comme on le verra ci-dessous, est la dernière ville qu'il inscrive sur sa liste dans la plus orientale des provinces parthiques. — 2) *Journal Asiatique*, 1837, octobre, p. 373.

au-dessous de Kandahar avec le Tarnak, celui-ci coulant plus à l'est ? Cette opinion a contre elle non seulement les distances données par Isidore, mais surtout la description de l'Arachotos par Ptolémée: cet auteur le fait déboucher dans un lac, qu'il distingue avec une netteté parfaite du lac d'Arie. Le lac Arachotos n'est autre que l'Abistadeh, dans lequel se jette, entre autres cours d'eau, le Ghisni[1]. Avant d'aller plus loin, je dois discuter les distances que donnent les bèmatistes d'Alexandre[2], et Ératosthène après eux[3].

D'Alexandria Arion, on compte	*dans Pline :*	*dans Strabon :*
à Prophthasia	199 *m. p.*	1,500 (1600) stades
à Arachoti	565 — —	4,120 —
à Ortospana (Caboul)	175 — —	2,000 —

De deux choses l'une : ou bien cette route de Prophthasia à l'Arachotos faisait un très grand détour au sud (en suivant le cours de l'Étymandros), de sorte que l'emplacement d'Arachoti tombe à Kelat-i-Gildji, à 50 milles de Caboul; ou bien Arachoti était beaucoup plus à l'est, à peu près à l'endroit où, sur la route suivie par la colonne de Bombay dans la guerre de l'Afghanistan, alors qu'elle marchait de Caboul sur Kélat[4], se trouve indiquée une localité du nom de Speenwarree, avec la note : « Ruines d'une ville (*mound*) sur un cours d'eau dans une vallée cultivée » (ce cours d'eau s'appelle Argesân et va se jeter à l'ouest dans le Tarnak). Pour trancher la question, nous pouvons bien nous servir de Ptolémée, qui place Arachotos (c'est ainsi qu'il appelle la ville) plus au sud et à l'est — beaucoup trop à l'est, il est vrai — qu'Alexandrie (Alexandropolis). Il me semble que peu à peu la lumière se fait. Kandahar est bâtie — Court l'affirme — sur des ruines antiques; la tradition orientale certifie, elle aussi, que la ville a été bâtie par Alexandre; mais elle ne peut pas être l'Alexandropolis en Arachosie d'Isidore; il faut que ce soit ou l'Alexandrie ou l'Alexandropolis de Sacastène. Ces deux villes étaient à peu de distance l'une de l'autre, et il se pourrait que la seconde eût été à Girishk sur l'Hindmend, où est allé A. Conolly, — du moins, la position de cette ville est assez importante — ou mieux encore, c'est là, à Girishk, qu'il faudrait chercher la résidence royale des Sakes, dont parle Isidore. Comme cet auteur nomme les villes à mesure qu'elles se rencontrent sur la route et qu'après la résidence il nomme d'abord Alexandrie (Kandahar), puis Alexandropolis, celle-ci devait être vers Kelat-i-Gildji[5]. Plus loin, en Arachosie, après trois πόλεις à noms barbares, vient Démétriade, et enfin, sur l'Arachotos (le Ghisni), Alexandropolis. On reconnaît l'identité de cette Alexandropolis avec l'Alexandrie en Arachosie de Ptolémée (tout à

1) Voy. Baber, *Mémoires*, p. 158 sqq. — 2) Les chiffres se trouvent dans Pline (VI, 17, § 61) qui met, il est vrai, en note : *in quibusdam exemplaribus diversi numeri reperiuntur.* — 3) ap. Strab., XI, p. 514. — 4) Voy. Zimmermann, p. 35. — 5) H. Kiepert objecte ici que « la Sacastaua (*Seistan*) ne s'étend certainement pas aussi loin du côté de l'ouest ».

15 jours, me paraît comme à MENN identique à Anderab; seulement, vu la configuration de ces régions, il est impossible qu'Alexandre ait marché de Bamiyan sur Anderab. Une troisième raison à alléguer contre Bamiyan, c'est que, suivant Pline[1], les bêmatistes d'Alexandre comptaient entre Ortospana (Caboul) et Alexandrie 50 milles; de là au Cophène et à la ville de Peucolaïtis 227 milles, etc.; par conséquent, Alexandrie devait se trouver sur la grande route de l'Inde. MASSON a cherché l'emplacement d'Alexandrie dans les environs de Beghram, si riche en antiquités[2]; c'est précisément l'endroit « où le Pandjir et le Gharband, s'ouvrant un passage à travers les dernières hauteurs, se réunissent ».

De cet endroit, le col de Toul mène à Anderab : « c'est, dit le sultan BABER, le meilleur, mais aussi le plus long; d'où vient son nom de Toul (c'est-à-dire le Long)[3] ». Alexandre dut mettre 15 jours pour faire environ 20 milles en ligne droite; au retour, « franchissant les mêmes montagnes par d'autres chemins plus courts [4] », il fit le trajet en dix jours (ὑπερβαλὼν τὸν Καύκασον ἐν δέκα ἡμέραις[5]) à partir non pas de Bactres, mais du commencement de la région des montagnes. La route qu'il suivit est, je crois, la route de Yangi-youli dont parle BABER au même endroit de ses Mémoires.

Il y a un renseignement extrêmement curieux dans Diodore : ὁ δὲ Ἀλέξανδρος καὶ ἄλλας πόλεις ἔκτισεν, ἡμέρας ὁδὸν ἀπεχούσας τῆς Ἀλεξανδρείας, κατῴκισε δὲ εἰς αὐτὰς τῶν μὲν βαρβάρων ἑπτακισχιλίους, καὶ τῶν μισθοφόρων τοὺς βουλομένους[6]. On a pris aussi cette indication de plusieurs colonies fondées dans la même région pour une corruption du texte de Diodore, et préféré pour cette raison la leçon ἄλλην πόλιν, que donne un manuscrit de Paris. Mais il y a un passage de Pline qui ne laisse aucun doute : *Cartana oppidum sub Caucaso, quod postea Tetragonis dictum; hæc regio est ex adverso Bactrianorum, deinde cujus oppidum Alexandria a conditore dictum... ad Caucasum Cadrusi, oppidum ab Alexandro conditum*[7]. Enfin, c'est au même ordre d'idées que se rapporte probablement le passage où Étienne de Byzance dit qu'Asterousia est une montagne au sud de la Crète et qu'elle a donné son nom à une ville indienne, Asterousia, bâtie au pied du Caucase, parce qu'on a envoyé là une colonie crétoise. Cette assertion, quelle qu'en soit l'origine, se trouve reproduite textuellement dans le commentaire d'Eustathe[8]. Comme

1) PLIN., VI, 17. — 2) *Asiat. Journ.* 1836. p. 6. On trouve maintenant des détails plus précis sur cette question dans CUNNINGHAM, *The ancient Geography of India* (1871), I, p. 21 sqq. — 3) BABER, *Mém.*, p. 153. — 4) STRAB., XV p.697. — 5) ARRIAN., IV, 22, 4. — 6) DIODOR., XVII, 83. — 7) PLIN., VI, 23, § 92. — 8) EUSTATH., ad *Iliad.* II, p. 332. Naturellement, ce nom fait songer tout de suite à Evhémère, τὸν πάλαι Παγχαῖον ὁ πλάσας Ζᾶνα, γέρων ἀλαζών et à ses ἄδικα βιβλία d'*Histoire sacrée*, comme les appelle Callimaque (*fr.* 86 Bentl.) : dans son île de Panchæa, habitée aussi par une population crétoise, il y avait une Astérousia (DIODOR., V, 44). Cependant je n'ose pas soutenir que le passage d'Étienne de Byzance est simplement de l'Evhémère défiguré : on ne trouve nulle part ailleurs chez lui d'indications empruntées à la géographie de l'île sainte, et il serait difficile de comprendre comment il a pu confondre le Caucase avec l'île et son Olympe. On pourrait supposer, au contraire, qu'Evhé-

Oxiana, mais il ne parle plus de *Nautaca*, c'est-à-dire ou bien la Kesch (Schéri Sebz) actuelle, ou, ce qui est plus probable, Karschi (Nakschab).

Enfin, il nous reste encore au nord du Caucase une Alexandrie κατὰ Βάκτρα, comme l'appelle Étienne de Byzance. L'ancienne leçon de Pline : *Bactrianorum deinde regio, cujus oppidum Alexandria a conditore dictum*[1], semblait confirmer l'assertion d'Étienne de Byzance : actuellement, dans l'édition de Detlefsen, ce passage, qui parle de Tétragonide au sud du Caucase, est rectifié comme il suit : *hæc regio est ex adverso Bactrianorum, deinde* (c'est-à-dire après Tétragonide, vers l'est) *cujus oppidum Alexandria a conditore dictum*. Je laisse à d'autres le soin de décider s'il faut néanmoins maintenir l'indication d'Étienne de Byzance, et si l'on peut conjecturer que cette Alexandrie était Aornos (Rain-Gat, au sud de Koundouz).

A ces textes de la bonne époque je joindrai un passage d'un auteur bien postérieur, passage que je n'ai pas réussi jusqu'ici à éclaircir. Théophylacte[2], à propos des Scythes (τῶν Σκυθῶν τῶν πρὸς τῷ Καυκάσῳ τῶν τε πρὸς βοῤῥᾶν τετραμμένων), parle de deux villes, Taugast et Choubdan, qu'Alexandre aurait fondées à l'époque où il soumit les Bactriens et Sogdiens et fit brûler (καταφλέξας[3]) douze myriades de Barbares. Il est dit de Taugast que la ville est à 1500 σημεῖα des Turcs, voisine de l'Inde, habitée par une population nombreuse et très brave : non loin de là est un autre peuple, les Moukri, vaillant aussi et endurci par des exercices gymnastiques quotidiens : un autre peuple encore, pas très éloigné, s'appelle Ogor sur le Til, cours d'eau que les Turcs appellent le Noir (Μέλανα). Le prince de Taugast s'appelle Taisan, c'est-à-dire fils de Dieu ; si riche que soit son peuple, grâce à un commerce des plus variés, les hommes ne portent point d'or sur eux. La ville est bâtie sur un fleuve qui sépare deux peuples, lesquels peuples s'appellent, d'après la couleur de leurs vêtements, les Rouges et les Noirs. A peu de distance de cette ville (ἀπὸ σημείων ὀλίγων) se trouve Choubdan, aussi fondée par Alexandre, entourée de deux rivières ombragées par des cyprès : les habitants de cette ville possèdent beaucoup d'éléphants, trafiquent avec les Indiens, et ces Indiens du Nord sont de couleur blanche : la culture des vers à soie y est florissante. Tels sont les points principaux de la curieuse description de Théophylacte ; elle nous fait songer à ces régions du Turkestan qui, d'après les relations des voyageurs du XIIIe siècle et des touristes actuels, sont remplies de légendes concernant Alexandre[4]. Je me permets d'insérer ici le commentaire instructif que M. Schott a eu la bonté de me communiquer en 1842.

1° — « Le Chaghan qui joue un rôle dans le passage en question de Théophylacte est mentionné dans le *Hoan-ju-ki*[5] ; mais on n'y parle que de ses

1) Plin., VI, 23 [§ 92 Detlefsen]. — 2) Theophyl., VII, 9, p. 287 ed. Bonn. — 3) Cf. Diodor. *epit.* XVII : καὶ κατέσφαξεν αὐτῶν πλείους τῶν δώδεκα μυριάδων. — 4) Cf. Ritter, *Asien*, V, p. 821 sqq. — 5) « C'est un ancien ouvrage de géographie, et même d'histoire par rapport aux peuples asiatiques en dehors de la Chine, dont l'auteur vivait au Xe siècle de notre ère. Voy. mon *Catalogue des livres chinois, etc., de la Bibliothèque de Berlin*, p. 9 sqq. ».

envoya en Chine la première ambassade. Il n'est pas question d'un contact quelconque de ce peuple probablement mongol avec le Chaghan des *Toukin* ».

« Au sujet de *Ta-hia* (la Bactriane), le *Hoan-ju-ki* [1] dit que ce pays n'avait pas eu d'abord de grand prince et de ville importante. Les habitants, faibles et lâches, mais expérimentés en matière de commerce, furent pour la première fois subjugués par des envahisseurs, les *Joue-tschi* (*Joue-ti*), qui se bâtirent une capitale sur la rive nord de l'Oxus ».

« Le général Tschang-Kian fut envoyé en 126 avant J.-C. vers les *Joue-tschi* [2]. A l'époque, ce peuple était déjà acclimaté en Bactriane. Comme ce général fut le premier qui fit connaître aux Chinois les pays lointains de l'Occident, il n'est pas probable qu'ils aient entendu parler d'une invasion de la Bactriane antérieure à celle des *Joue-tschi*. Avant la grande émigration de ce dernier peuple, il n'est fait mention non plus d'aucun déplacement des peuples de la Haute-Asie vers l'Occident, et, jusqu'à l'invasion des Han inclusivement, tous les mouvements venant du Nord qui ont ébranlé la Chine ont été des entreprises directes des *Hioun-nou* (*Hiong-nou*) ».

P. S. « Les Chinois n'ont pas entendu dire, il est vrai, que les premiers princes des Ογωρ se soient appelés Ουαρ (?) et Χεουνι ou Χουννι; mais ils affirment positivement que la langue des Ougor est apparentée de très près à celle des *Hiong-nou*, et ceci donne beaucoup de vraisemblance à l'opinion qui les fait descendre des *Hiong-nou*. Le renseignement est, en tout cas, intéressant et suffirait à lui seul pour permettre d'identifier les Ογωρ avec les Ouigours. *Cheounni* (Χεουννι) se rapproche aussi extrêmement de l'orthographe chinoise *Chioun-nou*; or, ce dernier mot est la forme la plus exacte du nom des *Hiong-nou*, le nom usuel n'étant qu'un calembour, qui signifie méprisables esclaves ».

Ici s'arrête la communication de M. Schott. Il est digne de remarque que déjà Théophylacte, un contemporain de l'empereur Héraclius, cite ces Alexandries dans des régions si éloignées, où jamais Alexandre n'est allé de sa personne: cela montre que ce n'est pas l'Islam qui le premier y a transporté les légendes concernant Alexandre; ce sont des rapports plus anciens qui se révèlent. Il est possible que, les Hellènes ayant été subjugués au bout de deux siècles dans la Bactriane et dans l'Inde, un certain nombre d'entre eux aient cherché un refuge dans ces contrées.

Nous devons maintenant accompagner Alexandre dans sa campagne de l'Inde. Les nombreuses études publiées sur le sujet dans ces derniers temps par Ritter [3], Court [4], Thirlwall [5], Benfey [6], jusqu'au grand ouvrage de Lassen [7] et aux travaux du général Cunningham, facilitent notablement la détermination des anciennes localités dont il s'agit.

1) *Hoan-ju-ki*, liv. 184. — 2) Il devait les engager à faire alliance avec la Chine contre les *Hiong-nou*. — 3) Ritter, *Asien*, IV, 1, p. 449 sqq. — 4) Court, *Journ. of the Asiat. Soc. of Bengal*, 1826. July, p. 390. — 5) Thirlwall, *History of Greece*, VII. — 6) Benfey, art. *Indien* dans l'Encycl. de Ersch et Gruber. — 7) Lassen, *Indische Alterthumskunde*. 2e édit.

Ptolémée que Bucéphala devait être au confluent de l'Hyarotès et de l'Acésine, à l'endroit où est aujourd'hui Moultan : il ajoute que c'est précisément le lieu où Pline et le prétendu Arrien du *Périple* placent la ville en question. Mais ces deux derniers auteurs ne disent rien de semblable, et dans Ptolémée, le chiffre de la latitude est peut-être corrompu. D'après Arrien, Strabon, Étienne de Byzance, Q.-Curce et Diodore, Nicæa et Bucéphala se trouvaient en face l'une de l'autre, sur les deux rives du fleuve[1] : en ce cas, Nicæa doit avoir été fondée sur le champ de bataille. Les recherches plus exactes de CUNNINGHAM n'ont pas non plus découvert à l'endroit en question de ruines qui permettent de reconnaître l'emplacement des deux villes.

Une deuxième Alexandrie fut bâtie sur l'Acésine, et peuplée d'indigènes et de mercenaires invalides. Vouzirabad doit occuper à peu près le même emplacement.

Des fondations particulièrement intéressantes, ce sont celles qu'Alexandre fit en descendant le cours du fleuve jusqu'à la mer. D'abord, à l'endroit où toute la masse des eaux du Pandjnad se réunit à l'Indus, au point le plus méridional de sa satrapie de l'Inde, il fit bâtir une ville avec des chantiers pour navires, ἐλπίσας μεγάλην τε ἔσεσθαι καὶ ἐπιφανῆ ἐς ἀνθρώπους[2]. C'est dans cette Alexandrie sur l'Indus qu'il remit la satrapie à Philippe, lui laissant tous les Thraces de son armée et autant de fantassins qu'il jugea nécessaire pour la garde du pays.

Plus loin en aval fut fondée Alexandrie Sogdienne, pourvue également de chantiers[3]. La ville paraît avoir été assise à peu près à moitié chemin entre le confluent du Pandjnad et la ville de Bakkar, à l'endroit où commence la route qui mène aux défilés de Bholan. C'est la quinzième Alexandrie du catalogue d'Étienne de Byzance, bien qu'il y ait dans le texte κατὰ Παροπαμισάδαις. Comme Étienne de Byzance ne mentionne pas l'Alexandrie du Caucase, il est possible que le nom de celle-ci ait été supprimé dans le passage et que la qualification κατὰ Παροπαμισάδαις se soit trouvée ainsi hors de sa place.

Plus en aval encore se trouvait le pays de Mousicanos. Dans sa capitale, que l'on peut reconnaître aux ruines d'Alor (Arore), Alexandre bâtit une acropole et y mit une garnison, « parce que la place lui parut propre à tenir dans l'obéissance les peuples d'alentour », et, lorsque le prince se fut révolté, on édifia aussi des acropoles dans les autres villes de son domaine et on y laissa des garnisons[4].

Quant au roi Mœris, dont parle Q.-Curce[5], LASSEN a échafaudé sur son nom une combinaison qui expliquerait la quatorzième Alexandrie d'Étienne de Byzance, παρὰ Σωριανοῖς, Ἰνδικῷ ἔθνει[6] : cette ville serait alors identique à l'établissement de Pattala, dont nous allons parler.

1) ARRIAN., *ibid.* STRAB., XV, p. 698. STEPH. BYZ., s. v. Βοὸς κεφαλαί. CURT., IX, 1, 6. DIODOR., XVII, 89. — 2) ARRIAN., VI, 15, 2. — 3) ARRIAN., VI, 16, 4. CURT., IX, 8, 8. — 4) ARRIAN., VI, 15, 7 : 17, 1. — 5) CURT., IX, 8, 28. — 6) Voy. *Histoire d'Alexandre*, p. 593, 2.

D'après le plan d'Alexandre, plan qui se révèle avec une netteté parfaite et qui consistait à ouvrir l'Indus au commerce cosmopolite, la région des bouches du fleuve devait avoir à ses yeux une importance spéciale. L'expression de Q. Curce est assez large, il est vrai : *et urbes plerasque* (et non *portusque*, comme on a prétendu corriger) *condidit*[1]; mais on n'a sur ce sujet que des renseignements extrêmement sommaires. Arrien[2] rapporte que le roi fit construire une acropole à Pattala, à l'endroit où commence le delta de l'Indus, établir des chantiers pour les navires, creuser des puits à la ronde dans la région déserte; qu'ensuite il navigua sur les deux grandes bouches et aménagea sur celle de l'est (la bouche de Kori, très large, mais presque à sec aujourd'hui), au bord d'un lac qu'elle traverse, un port et des chantiers, y laissant aussi une garnison. C'est la ville que Pline appelle Xylénopolis, *ab Alexandro conditum, unde ceperunt exordium (Nearchus et Onesicritus)*[3].

Sur toute cette région, nous avons dans le *Périple* dit d'Arrien, qui appartient au premier siècle de l'ère chrétienne, un renseignement aussi sûr qu'instructif : « derrière le port de Barbarike (une des bouches de l'Indus) est un riche pays, habité par des Scythes, avec Minnagara pour capitale[4] ; aujourd'hui encore le souvenir des campagnes d'Alexandre reste attaché à de vieux temples, des restes de camps fortifiés et de grands puits creusés de main d'homme ». Les établissements d'Alexandre dans ce pays ne laissèrent pas que d'avoir une influence durable; on le voit par Agatharchide, qui, parlant des Iles Heureuses, sur la côte des Sabéens d'Arabie, dit qu'il y avait là des stations (ἐμπορικαὶ σχέδιαι) installées par les peuples voisins, la majeure partie par les trafiquants du pays οὗ κατεστήσατο παρὰ τὸν Ἰνδὸν ποταμὸν ὁ Ἀλέξανδρος ναύσταθμον, d'autres par les Carmaniens, les Perses et autres peuples des environs[5]. On trouve encore un troisième nom appartenant à cette région dans Justin : *Oceano libamenta dedit (Alexander)... ostio fluminis Indi invehitur; ibi in monumenta rerum a se gestarum urbem Barcen condidit arasque statuit, etc.*[6]. C'est certainement une erreur que de rattacher ce nom de *Barce* à celui du golfe Βαράκη, qui se trouve beaucoup trop loin à l'est. Les nouvelles éditions donnent *et arcem*, ce qui tranche la question.

Nous en avons fini avec celles des colonies de l'Inde que nous pouvons énumérer dans l'ordre des événements historiques. La ville de Péritas, ainsi appelée du chien d'Alexandre, était-elle dans l'Inde? a-t-elle même existé? C'est un point qui paraît bien douteux. Plutarque n'a pas là-dessus de meilleure autorité que celle de Sotion, lequel prétendait avoir pris ce

1) CURT., IX, 10, 2. — 2) ARRIAN., VI, 18, 1 : 20, 1. — 3) PLIN., VI, 23 [*Xylinepolis*. Detlefsen, § 96]. — 4) C'est-à-dire la Tatta actuelle : voy. RITTER, *Asien*, IV, p. 475. — 5) AGATHARCH., *De mar. Rubr*. p. 66 ed. Hudson. Diodore (III, 47, 9) a puisé naturellement dans Agatharchide; il dit: ἐς ταύτας (νήσους εὐδαίμονας) ἔμποροι πανταχόθεν καταπλέουσι, μάλιστα δ' ἐκ Ποτάνας, ἣν Ἀλέξανδρος ᾤκισε παρὰ τὸν Ινδὸν ποταμὸν, ναύσταθμον ἔχειν βουλόμενος τῆς παρὰ τὸν Ὠκεανὸν παραλίου. La ville ne peut être que Pattala. — 6) JUST., XII, 10, 6.

renseignement dans Potamon de Lesbos, et cette citation semble suspecte, à cause d'un passage de Pollux : καὶ ἀποθανόντι αὐτῷ πόλιν φησὶ Θεόπομπος Ἀλέξανδρον ἐποικίσαι [1].

Il y a plus d'intérêt à passer en revue la série des Alexandries qu'Étienne de Byzance place dans l'Inde. Il en cite trois : la cinquième, ἐν τῇ Ὠπιανῇ κατὰ τὴν Ἰνδικήν; la sixième, πάλιν Ἰνδικῆς ; la quatorzième, παρὰ Σωριανοῖς, Ἰνδικῷ ἔθνει. Pour ce qui est de l'Alexandrie Opianienne, il y a quelque chose à tirer d'un autre passage du même auteur : Ὠπίαι ἔθνος Ἰνδικόν. Ἑκαταῖος Ἀσίᾳ· ἐν δ' αὐτοῖς οἰκέουσιν ἄνθρωποι παρὰ τὸν Ἰνδὸν ποταμὸν Ὠπίαι, ἐν δὲ τεῖχος βασιλήϊον· μέχρι τούτου Ὠπίαι, ἀπὸ δὲ τούτων ἐρημίη μέχρις Ἰνδῶν. Ainsi, les Opiens habitent la partie du bassin de l'Indus qui fait face au grand désert, c'est-à-dire probablement au sud du Pandjab; peut-être est-ce là la ville bâtie sur l'Indus qui devait marquer au sud la limite de la satrapie de Philippe. C'est pour expliquer le nom παρὰ Σωριανοῖς que Lassen a imaginé la combinaison mentionnée ci-dessus. Quant à la sixième Alexandrie d'Étienne de Byzance, le peu qu'il en dit ne permet pas de risquer la moindre conjecture.

Vers l'automne de 325, Alexandre quitta l'Inde; à quelque temps de là, Néarque le suivit avec la flotte. Dans le voisinage immédiat de l'Inde, nous trouvons mentionnées une ou deux colonies. Après avoir franchi l'Arbis ou Arabis (Pourally) et dispersé les Arbites et Orites qui avaient essayé de lui opposer quelque résistance, le roi fit bâtir par Héphestion une Alexandrie à l'endroit où était Rambacia, le plus grand village des Orites ; ἐδόκει ἂν αὐτῷ πόλις συνοικισθεῖσα μεγάλη καὶ εὐδαίμων γενέσθαι [2]. Alexandre s'avança ensuite ὡς ἐπὶ τὰ ὅρια τῶν τε Γαδρωσῶν καὶ Ὠρειτῶν. Les Orites et Gédrosiens réunis, συντεταγμένοι πρὸ τῶν στενῶν, l'attendirent ὡς εἴρξοντες τῆς παρόδου Ἀλέξανδρον, mais prirent la fuite à son approche : Alexandre, dit Arrien, laissa là Léonnatos à la tête des troupes ἐν Ὥροις, avec tous les Agrianes, quelques archers et cavaliers, plus un appoint d'infanterie et de cavalerie emprunté aux mercenaires, le chargeant de peupler la ville avec les habitants d'alentour (τὴν πόλιν συνοικίζειν). On se demande si la ville fondée par Héphestion est bien la même que celle dont Léonnatos doit s'occuper. En ce cas, ἐν Ὥροις ne désignerait par une ville, τὰ Ὧρα (un nom hindou qui reparaît dans la région du Cophène), mais le pays (τὴν Ὥρων τε καὶ Γαδρωσίων γῆν [3]); tandis que pourtant on rencontre ἐν Ὥροις et Ὠρεῖται côte à côte [4], comme expressions corrélatives. Un passage des *Indica* d'Arrien va éclaircir la difficulté. Néarque arrive, à 830 stades à l'ouest de l'embouchure du fleuve Arbis ou Arabis, à un endroit appelé Cocala, où il fait débarquer ses marins et fortifier le camp. Il y avait là du blé, préparé par ordre d'Alexandre : les vaisseaux endommagés furent réparés, les hommes nonchalants remis à Léonnatos, qui en fournit d'autres pour embarquer à bord des navires. Léonnatos avait remporté une victoire sur les Barbares dans les environs de

1) Pollux, V, § 41. Theopomp., *fr.* 334 ap. C. Müller. — 2) Arrian., VI, 21, 5. Steph. Byz., s.v. Ὠρῖται. — 3) Arrian., VI, 28, 5. — 4) Arrian., VII, 5, 5.

aurions même une quatrième colonie à constater dans ce petit espace.

On connaît la marche d'Alexandre à travers l'affreux désert de Gédrosie : il arriva ensuite en Carmanie. Pline rapporte (probablement aussi d'après Néarque, qu'il a cité quelques lignes plus haut) : *oppida Carmaniæ Zetis* [var. *Zethis*] *et Alexandria*[1]. Alexandrie tout au moins est bien à sa place ici, car elle est mentionnée également par Ptolémée et Ammien Marcellin[2]. Quant à l'emplacement de la ville, il n'y a pas moyen de le déterminer. Je n'ose décider si le nom de Zétis est hellénique et s'il fait allusion aux recherches à la suite desquelles, comme on sait, Alexandre et Néarque se retrouvèrent. Cette rencontre eut lieu dans le voisinage de l'entrée du golfe Persique, comme l'indique le nom d'Harmozia, par lequel Arrien désigne cette région[3], région dont, à coup sûr, l'importance au point de vue du commerce maritime n'a pas dû échapper à Alexandre.

Nous approchons de la fin d'Alexandre. C'est précisément dans la dernière année de sa vie qu'il élabora ses projets les plus grandioses, et, comme toujours, les colonies nouvelles à fonder y figurent en première ligne.

Arrien[4] raconte qu'Alexandre fit venir de Phénicie (et de Cypre, ajoute Strabon[5]) à Thapsaque, par voie de terre, et de là à Babylone par l'Euphrate, 50 vaisseaux de diverses grandeur; qu'il en fit construire d'autres à Babylone même en bois de cyprès; qu'il fit creuser aussi à Babylone un port pour mille gros navires, et construire des chantiers attenant au port; qu'il était venu de Phénicie des matelots et tout ce qui est nécessaire pour l'équipement des navires, voire même des pêcheurs de pourpre, et que le roi avait envoyé le Clazoménien Miccalos en Phénicie et en Syrie pour en recruter un plus grand nombre encore : « Il avait l'intention, dit l'historien, de peupler les côtes du golfe Persique et les îles qui s'y trouvent, parce qu'il était convaincu que ce pays deviendrait aussi florissant que la Phénicie elle-même ». Un peu plus tard, « la flotte que l'on équipait était destinée aux Arabes.... le roi avait appris qu'il y avait sur leurs côtes quantité d'îles et de ports qui offraient non seulement des ancrages pour les navires, mais aussi des villes à coloniser (ἐνοικισθῆναι)[6]. On envoya à la découverte, avec mission de faire le tour de l'Arabie, plusieurs vaisseaux, dont un au moins, celui d'Hiéron, franchit l'issue du golfe.

De ces plans, combien ont été réalisés ? A part trois colonies, nous ne trouvons ici qu'un ou deux noms grecs. Mais ces colonies elles-mêmes témoignent du large coup d'œil d'Alexandre. Certainement Babylone, la grande Babylone, devait rester le centre des relations qu'il était question

lodore, et non pas d'un ouvrage περὶ Ἀλεξανδρείας dont on ne trouve pas trace ailleurs; il en est de même de l'article Ὠρῖται où Étienne de Byzance cite deux ïambes sur les Orites, en ajoutant : καὶ Ἀπολλόδωρος δευτέρῳ. Étienne appelle sa quatrième Alexandrie πόλις Νεαρτῶν : WESTERMANN modifie le texte et lit Ὠριτῶν; c'est une correction qu'on peut, ce semble, accepter sans scrupule.

1) PLIN., VI, 23 [§ 107]. — 2) AMM. MARC., XXIII, 6, 49. — 3) ARRIAN., *Ind.* 33. — 4) ARRIAN., VII, 19, 5. — 5) STRAB., XVI, p. 741. — 6) Cf. ARISTOBUL. ap. STRAB., XVI, p. 741.

d'établir. A quelques milles au sud de Babylone, sur le lac Roumyah, qui communique avec l'Euphrate par le canal Pallacopas continué jusqu'à la mer, Alexandre fonda une ville où il installa des mercenaires grecs, d'abord ceux qui s'offrirent volontairement, puis ceux que leur âge ou leurs blessures rendaient impropres au service[1]. D'après les catalogues de villes datant des basses époques et dont le témoignage n'a pas grande valeur, il y avait une Alexandrie en Babylonie; il se peut, par conséquent, que la ville en question ait porté le nom d'Alexandrie. Les deux autres établissements sont signalés par Pline : *Charax oppidum Persici sinus intimum... habitatur in valle manu facta inter confluentes dextra Tigrim, læva Eulæum, II mill. pass. laxitate; conditum est primum ab Alexandro Magno, colonis ex urbe regia Durine, quæ tum interiit, deductis, militum inutilibus ibi relictis, Alexandriam appellari jusserat pagumque Pellæum a patria sua, quem proprie Macedonum fecerat*[2]. L'emplacement d'Alexandrie est désigné avec assez de précision pour qu'on puisse reconnaître la Mahammerah actuelle; au temps d'Alexandre, la mer venait jusque-là, tandis qu'aujourd'hui la plage se trouve à cinq milles plus au sud. Il faut oublier le lamentable état où sont aujourd'hui ces contrées jadis opulentes; elles pouvaient alors rivaliser, pour la fertilité et l'avantage de la position au point de vue commercial, avec le delta du Nil : même sur le cours du Tigre, Alexandre avait fait rompre les barrages qui empêchaient jusque-là le mouvement de la navigation.

Y a-t-il eu d'autres établissements sur les côtes du golfe Persique? Nous savons qu'Alexandre fit donner le nom d'Icare à une des îles récemment découvertes, qui était remplie de bois de toutes essences et avait un sanctuaire d'Artémis[3]. Étienne de Byzance cite aussi dans ces parages une île d'Ithaque. Nous rencontrons encore une troisième île : Pline signale, précisément dans cette mer, *contra Persidem insulæ Philos* [*Psilos* Detlefs. § 111], *Casandra*, *Aratia* [*Arachia* Detlefsen] *cum monte præalto Neptuno sacro*[4]; Ptolémée appelle cette même île Ἀλεξάνδρου ἡ καὶ Ἀραχία[5], et Ammien Marcellin[6] lui emprunte probablement, à son ordinaire, ce renseignement. Marcien d'Héraclée appelle aussi cette île Ἀλεξάνδρου νῆσος[7]. Il n'est pas possible de deviner, d'après les distances que donne cet auteur, quelle est, parmi les îles actuellement connues, celle dont il veut parler, mais certainement ce n'est pas la petite île de Karrak, à laquelle songe C. Müller. Nous sommes en droit de mentionner également ici les Ἡφαίστου νῆσοι τῆς Ἀδιαβηνῆς citées par Étienne de Byzance : naturellement, elles ne sont pas dans le golfe; ce sont des îles fluviales.

Il ne faut pas oublier qu'Alexandre, au moment même où il faisait de si vastes plans pour le Sud, pour le golfe Persique et l'Arabie, envoyait en Hyrcanie Héraclide accompagné de charpentiers, avec ordre de faire des

1) Arrian., VII, 21, 7. — 2) Plin., 27 § 138. — 3) Arrian., VII, 20, 6. Strab., XVI, p. 766. Pline (VI, 28) donne *insulam Icharam* que Detlefsen (§ 147) remplace par *insulam Barum*: on trouve aussi *Ichara* dans Ptolémée (VI, 7). — 4) Plin., VI, 25. — 5) Ptolem., VI, 4. — 6) Amm. Marc., XXIII, 6, 12. — 7) Marcian. Heracl., p. 19 ed. Hudson [§ 24 ed. Müller].

coupes dans les forêts d'Hyrcanie et de construire des navires à la mode grecque; « car il avait envie d'explorer aussi cette mer et de savoir avec quelles autres elle pouvait être en communication ».

Depuis son retour à Suse, au commencement de 324, jusqu'à sa mort, nous voyons Alexandre activer et accélérer dans toutes les directions la fusion déjà préparée partout de l'élément hellénique et du fonds oriental. D'abord a lieu cette curieuse fête nuptiale de Suse, puis l'incorporation des 30,000 jeunes Asiatiques armés et exercés à la mode de Macédoine qui venaient des villes nouvellement bâties et des autres provinces conquises [1], l'admission des magnats orientaux dans la garde-noble, etc. Il est même très vraisemblable qu'après la mort du roi, on donna à l'armée communication des papiers dans lesquels Alexandre avait consigné son projet de πόλεων συνοικισμοὺς καὶ σωμάτων μεταγωγὰς ἐκ τῆς Ἀσίας ἐς τὴν Εὐρώπην καὶ κατὰ τοὐναντίον ἐκ τῆς Εὐρώπης ἐς τὴν Ἀσίαν, ὅπως τὰς μεγίστας ἠπείρους ταῖς ἐπιγαμίαις καὶ ταῖς οἰκειώσεσιν εἰς κοινὴν ὁμόνοιαν καὶ συγγενικὴν φιλίαν καταστήσῃ [2]. Du reste, ce qu'il avait fait jusqu'alors avait inauguré cette colossale transformation.

Il y a dans Arrien une assertion extrêmement curieuse. Il dit, à propos des Mardiens (dans les montagnes de la Perse), des Uxiens, des Cosséens, qu'Alexandre soumit tous ces peuples en les surprenant au cœur de l'hiver, saison où ils croyaient leur pays inaccessible; qu'il bâtit chez eux des villes, afin qu'ils renonçassent à la vie nomade, devinssent des laboureurs et des paysans, et que, possédant en propre un avoir qu'ils eussent peur de perdre, ils ne songeassent plus à se piller entre eux. Le caractère des Barbares est précisément, comme le dit Dion Chrysostome [3], d'habiter κατὰ κώμας. Aux Ichthyophages de la côte de Gédrosie, Alexandre défendit également de vivre de poisson [4]; si singulière que paraisse cette assertion, elle est néanmoins exacte. Parmi ces colonies, celle du pays des Cosséens est attestée aussi par Diodore : l'historien dit qu'Alexandre fonda πόλεις ἀξιολόγους ἐν ταῖς δυσχωρίαις [5]. Les savants, il est vrai, ont révoqué en doute ces allégations; mais quiconque réfléchit à l'état des traditions qui nous sont parvenues ne saurait s'étonner de ne pas trouver dans ces contrées de ville mentionnée par son nom. Qui s'attendrait, par exemple, à ce que Pline écrit à propos de Sittace (non pas celle de Xénophon [6], mais une autre plus à l'est), lorsqu'il dit : *Græcorum ab ortu* [7]. Et ce n'est pas la seule ville grecque à nom barbare qu'il y eût dans la région. Isidore, dans ses *Stathmes Parthiques*, donne le titre de πόλις Ἑλληνίς non seulement à Artémita, mais encore à Chala, deux villes que Tacite appelle, à un autre point de vue, *Parthica oppida* [8] : dans cette même contrée encore, le nom d'Apollonia se reconnaît à première vue pour un vocable grec. Le seul point douteux, c'est de savoir si nous devons attribuer ces fondations à Alexandre ou aux Séleucides, question dont la solution, du reste, importe peu au dessein géné-

1) Arrian., VII, 6, 1. — 2) Diodor., XVIII, 4. — 3) Dion Chrys., XLVII, p. 225 ed. Reimar. — 4) Plin., VI, 23, § 93. — 5) Diodor., XVII, 111. — 6) Xenoph., *Anab.*, II, 4. — 7) Plin., VI, 27. — 8) Tacit., *Ann.*, VI, 41.

d'Albania. Alexandre trouva là des Béotiens qui y étaient installés depuis le temps de Xerxès, et qui conservaient encore la langue et les usages des Hellènes. Je puis encore faire remarquer que RAWLINSON a vu à deux milles au sud de Chala, à Deira, les ruines d'une grande cité, dont l'architecture, infiniment plus soignée que celle des constructions grossières de l'époque des Sassanides, lui suggéra l'idée que ce pourrait bien être une Alexandrie bâtie par les Macédoniens pour couvrir la grande route qui mène chez les Cosséens. Il a vu également des ruines tout à fait semblables dans une position tout aussi importante, à Ghilan, à cinq milles plus au sud.

Enfin, il reste encore à citer Apollonia. La route que décrit Isidore passait au sud de la Diala, et il ne parle pas d'Apollonia, parce qu'elle ne se trouvait pas sur cette route; mais il appelle la contrée Apolloniatide, et Ptolémée, Ammien Marcellin[1] encore après lui nomment la ville. On peut déterminer approximativement sa position d'après un passage de Polybe[2]. Antiochos veut couper à l'insurgé Molon le chemin qui va de Séleucie en Médie, et notamment occuper par avance τὴν τραχεῖαν τῆς Ἀπολλωνιάτιδος : pour cela, il part de Doura (l'Imam-Dour actuelle, à près de deux milles au sud de Tekrit), située sur le Tigre[3]; en huit jours, il traverse la région appelée Oricon et fait halte à Apollonia. Par conséquent, cette localité se trouvait sur le chemin le plus direct pour aller à Chala : il m'est impossible d'arriver à une détermination plus précise avec les ressources dont je dispose.

Il est encore un point que je dois signaler dans cette contrée. Alexandre, partant d'Opis, se rendit à Ecbatane en passant par Kélonæ et en traversant les champs Nyséens. Or, c'est justement pendant le séjour qu'il fit dans ces champs qu'éclata une vieille querelle entre Eumène et Héphestion, le favori d'Alexandre : un riche cadeau reçu par celui-ci avait irrité celui-là, et c'est avec peine que le roi parvint à les réconcilier dans certaine mesure[4]. Or, nous trouvons dans Ptolémée[5], après le tracé des degrés sur cette même route, mais à l'ouest des portes du Zagros, une localité appelée Ὀσονόη (Εἰσόνη dans le *Cod. Palat.*) : le nom véritable doit avoir été Ὁμονόη ou Ἰσονόη. De même qu'Alexandre, après avoir prévenu la conjuration de Philotas, donna à une localité le nom de Prophthasia, il a bien pu attacher assez d'importance à la réconciliation de deux personnages considérables pour en fixer le souvenir dans le nom d'une ville.

A la suite de toutes les fondations mentionnées jusqu'ici, il nous en reste encore quelques-unes à citer qu'il n'est guère possible de localiser. Le catalogue des dix-huit Alexandries dans Étienne de Byzance a été souvent tenu pour suspect. Nous avons trouvé déjà confirmées la plupart de ses indications : seulement, nous avons été obligé, à propos de la ville carienne du Latmos (n° 10), de risquer une conjecture aventureuse; nous ne sommes pas parvenu à combiner exactement les trois Alexandries de l'Inde (n°s 5,

1) AMM. MARC., XXIII, 6, 23. — 2) POLYB., V, 52. — 3) AMM. MARC., XXV, 6, 9. — 4) PLUT., *Eumen.*, 2. ARRIAN., VII, 12, 6. — 5) PTOLEM., VI, 2.

6, 14) avec les colonies qui nous étaient connues par ailleurs, et, au n° 17 (ἐν τῇ Σογδιάνῃ παρὰ Παροπαμισάδαις), nous avons cru devoir admettre une faute dans le texte. Il reste encore une confusion et deux villes inconnues. La confusion est au n° 13 (ἐν Σακασήνῃ [correction de SAUMAISE pour la *vulg.* Μακαρήνῃ], ἣν παραρρεῖ ποταμὸς Ἰαξάρτης), comparé avec le n° 18 (ἐπὶ τοῦ Ταναΐδος αὐτοῦ κτίσμα, ὡς ἐν τῷ τρίτῳ Πτολεμαῖος ἀποφαίνεται). Du moins, une deuxième colonie fondée sur le Tanaïs-Iaxarte, outre l'*Alexandria eschata*, est inconnue et improbable.

Les deux villes inconnues sont le n° 9 (ἐν Κύπρῳ) et le n° 16 (κατὰ τὸν Μέλανα κόλπον). Mais précisément cette Alexandrie de Cypre montre combien les sources que l'abréviateur avait sous les yeux étaient de bon aloi ; en effet, l'histoire du moyen âge, ainsi que les anciennes cartes italiennes, connaissent parfaitement cette Alexandrie à la pointe ouest de l'île, et elle a régulièrement sa place dans les catalogues dont nous parlerons plus loin, encore qu'elle ne soit mentionnée par aucun autre auteur ancien. Naturellement, ce n'est pas Alexandre lui-même qui a fondé cette ville, et Étienne de Byzance ne le prétend pas non plus; mais nous trouvons le prince Pasicrate de Soles, sur les terres duquel était située cette Alexandrie, en relations avec Alexandre[1], et son fils Nicoclès accompagna le roi dans son expédition : le nom de ce Nicoclès figure sur la liste des triérarques de la grande flotte[2]. En tout cas, nous pouvons, à propos de cette Alexandrie de Cypre, invoquer l'exemple d'Alexandrie de Carie, qui fut fondée dans des circonstances analogues par la reine Ada. L'exactitude du catalogue d'Étienne de Byzance se trouvant ainsi confirmée, — sauf cette faute, si toutefois c'en est une, — je crois qu'on peut s'y fier également pour l'Alexandrie du golfe Mélas, bien que nous ne soyons pas en état d'en déterminer l'emplacement. Peut-être la ville se trouvait-elle sur ce golfe Mélas qui baigne au nord la Chersonèse de Thrace.

Il nous reste encore à considérer deux séries de traditions, incertaines à tous égards, et dont, pour cette raison, je parlerai tout à fait brièvement.

D'abord, nous trouvons chez les Orientaux un nombre assez considérable de traditions qui ont trait à Alexandre[3]. Ainsi, par exemple, la légende orientale veut qu'Alexandre ait bâti Bitlis sur le lac de Van, en Arménie, et lui ait donné le nom d'un de ses esclaves; on prétend que ce que l'on appelle encore la « tente d'Iskander » était l'emplacement de son camp[4]. Dans l'*Almosarck* — c'est un renseignement que je dois au Dr LEBRECHT, de Berlin — il est dit que le nom d'Alexandrie a été donné à seize villes. Il y a encore aujourd'hui un certain nombre de localités qui portent le nom

1) PLUT., *Alex.*, 29. — 2) ARRIAN., *Ind*, 18. — 3) H. KIEPERT dit ici, avec raison : « En définitive, j'aime mieux regarder ces traditions comme des fables, attendu qu'à côté d'*Iskander-Dhoul-Karnein* on trouve tout aussi souvent *Souleimân* ou *Balkyz*, la soi-disant reine de Saba, absolument comme dans l'antiquité le nom de Sémiramis ». — 4) HAMMER in *Wien. Jahrbüchern*, XIV [1821], p. 23, cité par RITTER, *Asien*, VI, 2, p. 1004.

d'Iskandriah ou des noms analogues. Sans doute, plusieurs de ces noms paraissent reposer sur des traditions exactes : tel est, par exemple, l'Iskandriah dont MIGNAN, RICH et autres ont visité les ruines sur le chemin de Bagdad à Babylone; mais la majeure partie de ces noms et de ces légendes datent de l'époque mahométane, comme le nom d'Iskander-Keui, que porte le lac alpestre découvert par FEDTSCHENKO dans les hautes montagnes à l'est de Samarcande, comme le nom de Sekounderiah, près de Tabris du côté du sud, à côté d'un défilé important que forme le Sied-Abad, dans le voisinage d'une grotte célèbre, pleine d'exhalaisons méphitiques, où, suivant la légende locale, Iskander a déposé ses trésors[1]. On trouve des légendes de cette nature disséminées dans toute l'Asie antérieure; mais ce qui est curieux, c'est qu'elles se multiplient en remontant du côté de l'Himalaya, vers le Paropamisos, dans la direction de Badakschan. Je ferai remarquer que MOORCROFT, en montant du côté de Leh, a trouvé dans le voisinage de Moundi un lieu que les habitants appellent Skander-Ghat, le « défilé d'Alexandre »; il a vu dans les environs des traces d'un camp, mais rien qui lui semblât indiquer une origine grecque[2]. Si MOORCROFT avait entendu ce récit dans le voisinage de cette autre Moundi qui se trouve sur le Parali, affluent de droite de l'Hydaspe, dans un des nombreux passages qui montent du côté de Kaschmir, il serait possible qu'Alexandre, au cours de son expédition contre les Glauses, fût arrivé jusqu'à cet endroit; mais, sur l'Hyphase, il n'est jamais allé si loin du côté des montagnes.

Il a été souvent question dans ces derniers temps d'Iskardo, sur le cours supérieur de l'Indus, au nord-est de Kaschmir, surtout depuis que VIGNE[3] a raconté comme quoi il avait vu là une arène dont la disposition ressemblait tout à fait à celle du cirque dit de Caracalla à Rome, et comme quoi la légende assurait qu'Alexandre, dans une expédition contre Khata (*Cathæi*), était venu là, avait fait ouvrir une route à travers la montagne et laissé dans une forteresse, bâtie par lui et portant son nom, les malades, les vieillards et les convalescents de son armée, avec tous les bagages dont il pouvait se passer. Seulement, les informations que MOORCROFT s'est procurées par lettres[4] n'ont absolument rien confirmé de toutes ces belles choses[5]. Une chose qui néanmoins demeure intéressante, c'est que des traditions analogues se retrouvent en maint endroit dans toute la région montagneuse qui va de Caboul à Iskardo, et que plusieurs dynasties princières se disent expressément descendues d'Alexandre[6]. Du reste, le passage cité plus haut de Théophylacte sur Taugast et Choubdan, montre bien que le souvenir d'Alexandre n'a pas été apporté dans ces régions seulement par l'Islam, mais qu'il y est plus ancien et s'est peut-être continué sans in-

1) Voy. MONTEITH, *Geogr. Journal*, 1833, p. 3, et avant lui déjà OUSELY, *Travels*, tom. III, p. 459. — 2) MOORCROFT, *Travels in the Himalayan provinces*, I, 62. — 3) Dans le *Journ. of the Asiat. Society*, 1835. Nov. — 4) MOORCROFT, *op. cit.* II, p. 262. — 5) « D'après STRACHEY, Skardo est un nom purement tibétain et n'a rien à faire avec Alexandre ». (H. KIEPERT). — 6) Voy. les notes de RITTER, *Asien*, V, p. 821-825.

terruption depuis l'antiquité. Je n'ose m'étendre davantage sur les traditions orientales, car je ne me sens pas en état de les donner assez complètes et de les étudier d'assez près pour que le travail ne soit pas sans fruit.

La seconde série de traditions, à peu près sans valeur quant au fond, est celle qui se continue à travers presque tous les romans d'Alexandre, mais a déjà son point de départ dans les Chronographes byzantins. J'ai réuni autrefois, dans la première édition de l'*Histoire de l'Hellénisme*[1], quelques renseignements sur cette littérature fabuleuse; depuis lors, Berger de Xivrey a publié sur ce sujet une dissertation accompagnée de quelques extraits du prétendu Callisthène[2], et ce Callisthène lui-même a paru dans l'édition des *Scriptores Alexandri Magni* de C. Müller. On trouve, en remontant jusqu'au vi^e siècle, des traces d'emprunts faits au roman (bien que ce ne soit pas nécessairement le roman sous sa forme actuelle), et la contexture intime de cette production semble la reporter à la fin de l'époque des Lagides ou au commencement de celle des Césars.

Les catalogues d'Alexandries qui proviennent de ce roman sont dans un désordre extrême; c'est à peine si çà et là perce dans ce fatras un renseignement exact. J'ai déjà essayé, dans le travail dont je parlais tout à l'heure[3], de faire une collection de ces catalogues. Il nous importe peu ici de savoir sous quelle forme cette liste se trouve reproduite dans Ekkehard, Vincent de Beauvais, dans l'*Alexander de prœliis* et les autres contrefaçons du dit roman en Occident: mais les plus anciennes rédactions du catalogue, celles qu'on trouve dans les extraits de Callisthène[4], dans Julius Valerius[5] et dans le *Chronicon Paschale*[6], offrent entre elles des divergences assez curieuses. D'après C. Müller, le *cod. A*, celui où on lit ἔκτισε πόλεις ιγ' αἵτινες μέχρι τοῦ νῦν κατοικοῦνται καὶ εἰρηνεύονται, ne donne que 9 noms. Je renvoie au tableau dressé par Müller au passage indiqué, et je vais essayer ici de ramener les deux autres listes à celle de Callisthène.

Callisthène	Julius Valerius	*Chronicon Paschale*
1. Ἀλεξάνδρειαν τὴν κατ' Αἴγυπτον.	7. *apud Ægyptum.*	2. τὴν πρὸς Αἴγυπτον.
2. τὴν ἐν Ὀρπῃ οὖσαν (dans les notes de Berkel au texte d'Étienne de Byzance, on lit τὴν πρὸς Ὀρπᾶς).	. . . .	3. τὴν πρὸς Ἅρπαν.
3. τὴν εἰς Κράτιστον (Ἀλ. Κράτιστον. Berk.)	. . . .	12. τὴν Κάσον.
4. τὴν ἐν Σκυθίᾳ τῇ γῇ (τὴν Σκυφίαν. Berk.).	4. *in Scythia.*	5. τὴν καὶ Σκυθίαν ἐν Αἰγαίοις.

1) I, p. 711-726. — 2) Dans les *Notices et Extraits des manuscrits*, XIII, p. 162. — 3) *Op. cit.* p. 722. — 4) ap. C. Müller, III, 35 (note tirée du *cod.* C), et avant lui, dans l'édition d'Étienne de Byzance par Berkel, p. 237. — 5) Jul. Valer., III, 98. — 6) *Chron. Pasch.* p. 321 ed. Bonn.

Callisthène	Julius Valerius	*Chronicon Paschale*
5. τὴν ἐπὶ Κρατεῖλος ποταμοῦ.	. . . .	7. τὴν περὶ Κυπεῖδος ποταμοῦ.
6. τὴν ἐπὶ Τρωάδος.	11. *apud Troadam.*	8. τὴν ἐπὶ Τρωάδος.
7. τὴν ἐν Βαβυλῶνι (ἐπὶ Βαβυλῶνος. BERK.)	5. *Babylonis.*	9. τὴν ἐπὶ Βαβυλῶνος.
8. τὴν εἰς Περσίδα (τὴν πρὸς Πέρσας. cod. A. — τὴν ἐπὶ Περίας. BERK.)	. . . .	4. τὴν ἐπὶ Πέρσας.
9. τὴν ἐπὶ Κεφαλῶν ἵππων (τὴν ἐπὶ Βουκεφάλῳ ἵππῳ MÜLLER.)	1. *quæ condita est nomine Bucephali equi.*	. . . .
10. τὴν ἐπὶ τοῦ Πώρου (ἐπὶ Πώρων. BERK. — ἐπὶ τῷ Πώρῳ. MÜLLER.)	3. *apud Porum.*	6. τὴν ἐπὶ Πώρῳ.
11. τὴν ἐπὶ Τίγριδος ποταμοῦ.	10. *apud Tigridem fluvium.*	. . . .
12. τὴν ἐπὶ Μεσσίγγιστα (ἐπὶ Μεσάγγυστα καλουμένην. BERK.)	6. *apud Messagetas.*	10. τὴν ἐπὶ Μεσασγαγές.
	2. *montuosa.*	3. τὴν Καβίωσαν.
	8. *apud Origala.*	
	9. *apud Granicum.*	
	12. *apud Sanctum.*	
		1. τὴν παρὰ Πεντάπολιν, πρότερον Χεττοῦν καλουμένην, Μέμφεως οὖσαν ἐμπόριον.

Même dans ce désordre, il se trouve des traces de vérité. Parmi les noms que cite le Pseudo-Callisthène, on reconnaît encore les suivants : 1. Alexandrie d'Égypte (ἡ μεγάλη, comme on l'appelle aussi) ; 2. Alexandrie de Troade ; 9. la ville de Bucéphale sur l'Hydaspe ; 7. la ville bâtie dans le voisinage de Babylone. Ensuite la Καβίωσα du *Chronicon*, que je suppose identique avec la *montuosa*, doit être l'*Alexandria scabiosa* signalée par *l'Itiner. Anton.* dans le voisinage d'Issos. Il est possible qu'il y ait encore dans Callisthène d'autres indications exactes, mais qui ne sont pas susceptibles d'être vérifiées : ainsi le nº 5 peut bien être la ville cypriote d'Étienne de Byzance ; le nº 11 est peut-être Alexandria Charax ; le nº 4 et le nº 12 aussi peuvent être exacts, le premier indiquant la ville bâtie sur l'Iaxarte, l'autre une colonie fondée à la lisière du désert bactro-sogdianien. RAOUL-ROCHETTE a proposé de lire au nº 2 τὴν πρὸς Ἅρπασα et de l'identifier avec la ville carienne d'Étienne de Byzance ; mais c'est, à mon sens, une conjecture mal venue.

de Josèphe[1] qui est, à ce point de vue, extrêmement instructif : « Alexandre, dit-il, emmena en Égypte le gouverneur de Samarie et ses 8,000 soldats, avec l'intention de leur donner des terres (κλήρους γῆς) dans ce pays, ce qu'il fit, en effet, par la suite en Thébaïde, en leur confiant la garde de cette région (φρουρεῖν τὴν γῆν). » Ce passage, sur l'exactitude duquel il n'y a aucune raison d'élever des doutes, paraît faire allusion à une espèce particulière de colonies qui tiennent le milieu entre les villes proprement dites et les simples garnisons : ce sont, pour ainsi dire, des colonies militaires dont les habitants forment dans l'armée égyptienne un groupe à part, au moins au temps des Lagides, et sont distingués, comme κάτοικοι, aussi bien des ἐγχώριοι que des παρεπιδημοῦντες. Peut-être certaines colonies analogues, dont il sera question plus loin, remontent-elles également à Alexandre.

Il serait à propos, maintenant que nous touchons à la fin de cette étude, d'embrasser encore une fois d'un coup d'œil l'ensemble des fondations d'Alexandre, et de chercher si l'on n'y pourrait pas découvrir un dessein suivi, un système qui, une fois connu, aiderait singulièrement à faire apprécier les intentions du roi. Mais il y a réellement trop de lacunes dans nos informations pour que nous puissions en attendre un résultat sérieux. En tout cas, un certain nombre d'allusions recueillies dans les auteurs anciens et citées dans le cours de la narration indiquent un dessein de cette nature. On est en droit d'affirmer qu'Alexandre n'a eu exclusivement en vue ni l'occupation militaire, ni le développement du commerce international[2], ni l'éducation morale ou hellénisation des peuples; mais tous ces motifs paraissent, dans chaque cas particulier, avoir plus ou moins agi à la fois sur son esprit.

La région la moins favorisée, c'est, ce semble, l'Asie-Mineure : il est vrai que, là, les côtes sont déjà couvertes sur tout leur pourtour d'anciennes colonies helléniques, et les relations du littoral avec l'intérieur doivent y avoir depuis longtemps déjà porté des germes de civilisation grecque. Désormais, maintenant que la situation politique est changée, ces germes vont bientôt se développer dans ce pays sillonné par les routes qui mènent de l'Hellade en Asie.

Dans la région syrienne, nous trouvons tout d'abord le passage qui va de Cilicie en Syrie, ce golfe d'Issos dont un texte bien connu de Xénophon signale déjà l'importance, utilisé pour deux fondations : sur la côte, Tyr et Gaza sont peuplées à nouveau. Vient ensuite le pays du Jourdain, voisin des peuples nomades du désert syro-arabe : on y bâtit une couple de villes, tandis qu'une couple d'autres sur les bords de l'Oronte semblent plutôt des jalons posés en vue d'une transformation ultérieure et plus étendue.

En Égypte, il est fort possible qu'Alexandrie n'ait pas été l'unique fondation d'Alexandre, mais elle suffisait à elle seule pour ouvrir aux relations internationales le riche bassin du Nil, pour permettre à l'élément grec, qui

1) JOSEPH. *Ant. Jud.*, XI, 8, 6. — 2) Arrien (VI, 22, 4) dit expressément que les marchands phéniciens suivaient l'armée à son retour de l'Inde.

avait déjà des points d'attache à Naucratis, à Caricon, à Nikiou[1], aux alentours de la Cyrénaïque, de pénétrer plus avant : elle promettait de devenir le centre du commerce de l'Arabie et de l'Éthiopie avec les côtes de la Méditerranée.

Dans le bassin de l'Euphrate et du Tigre, nous trouvons une première colonie à l'endroit où la grande route de l'Orient franchit l'Euphrate, une deuxième sur cette même voie en Mésopotamie, une troisième là où la dite route se bifurque pour monter d'un côté en Médie et descendre de l'autre à Babylone. Une double colonie à l'embouchure du Tigre devait, comme entrepôt des opulentes provinces de Babylonie et de Susiane, comme centre du commerce de l'Inde avec la Syrie, l'Asie-Mineure, l'Europe, promettre de rivaliser avec la cité égyptienne, tandis qu'Alexandrie près Babylone pouvait également bien protéger le bassin de l'Euphrate contre les Arabes et attirer à soi les relations et les échanges avec leurs tribus. On sait quelle a été plus tard l'importance de Koufa, située précisément dans cette position.

Le bassin du Tigre longe une large ceinture de montagnes derrière laquelle s'élève le plateau de Médie; celui-ci se dresse comme une acropole en tête des plaines intérieures de l'Iran, qui s'étalent au pied. Pour protéger la route qui y conduit et l'acropole elle-même, Alexandre contraint les montagnards récalcitrants à loger dans des villes, et il semble qu'à partir d'Alexandrie près Arbèles, une série continue de villes nouvelles se soit allongée au pied de la chaîne et jusque dans les montagnes. La Médie elle-même, comme le dit Polybe, se garnit tout autour de villes helléniques, dont nous avons pu signaler au moins une sur la grande route qui mène à l'est du côté des défilés Caspiens.

Par delà ces défilés, la grande route, une fois descendue au niveau de la plage Caspienne, suit le bord septentrional du plateau de l'Iran; puis, à l'endroit où l'Arios fait brèche dans cette clôture, elle se partage en deux branches qui s'écartent des deux côtés du Paropamisos et vont, l'une au N.-E. vers l'Oxus et l'Iaxarte, l'autre au S.-E. dans la direction de l'Inde. Sur la première moitié de cette route, à la lisière du désert, qui a constamment menacé avec ses hordes touraniennes la civilisation du pays iranien, s'élève la ville où furent plus tard sinon la résidence, du moins les tombeaux des rois parthes.

Le Paropamisos, vaste région montagneuse, difficile d'accès, ne peut être englobé lui-même dans le monde qui s'hellénise; mais il est entouré d'une ceinture de villes grecques qui protègent en même temps les voies commerciales, et Hérat, Kandahar, Ghizni, etc., attestent aujourd'hui encore avec quelle sûreté de coup d'œil Alexandre a su choisir les points les plus importants, tandis que Prophthasia assure les communications du côté du

1) Ce qui me permet d'ajouter ici Νικίου aux autres établissements, c'est qu'Étienne de Byzance emprunte son article à Aristagoras; or, en un autre endroit (s. v. Γυναικόπολις), il dit d'Aristagoras qu'il n'était guère plus jeune que Platon. Cf. Strab., XVII, p. 799.



S.-O. avec Alexandrie de Carmanie. Ce sont les nœuds du grand réseau de voies naturelles qui sillonnent l'Iran, et en même temps les postes les plus importants au point de vue militaire.

Les colonies apparaissent plus serrées là où il s'agit de rejoindre la route qui mène de l'Inde dans le bassin étroit et élevé du Caboul, et de la protéger soit du côté du sud, dans la direction du Paropamisos, soit du côté du nord, où elle franchit les crêtes du Caucase pour descendre ensuite vers l'Oxus.

Il y a trois bassins, pourvus chacun de deux cours d'eau, qui s'étagent au-dessous de la haute citadelle de l'Iran; c'est sur eux qu'Alexandre concentre toute l'énergie de la colonisation, ne transformant le pays intermédiaire qu'autant qu'il est nécessaire pour assurer les communications entre ces trois vallées. Le bassin de l'Euphrate et du Tigre, vu sa proximité de l'Europe, est plus accessible à la colonisation ; le roi edouble d'attention pour le bassin de l'Oxus et de l'Iaxarte, pour celui de l'Indus et de l'Hyarotès.

Nous ne rencontrons que deux centres principaux en Bactriane et en Sogdiane : Alexandrie dans l'oasis de Merv et la ville bâtie au coude de l'Iaxarte sont les deux postes frontières opposés aux Touraniens de l'Ouest et aux Scythes du Nord. Sur le nombre considérable d'autres colonies installées dans ces régions, il n'en est guère qu'une ou deux que nous puissions localiser ; on ne voit pas bien, par exemple, si le pays a été protégé et comment il l'a été à l'E., du côté des hautes montagnes du Turkestan, d'où sont venus plus tard les ennemis les plus dangereux de l'hellénisme implanté en Sogdiane. Il est à remarquer qu'Alexandre n'a fait aucune tentative pour naviguer sur l'Oxus et pour protéger par un établissement à son embouchure la voie commerciale qui, une vingtaine d'années après lui[1], a déjà ou garde encore une importance extrême. Il se réservait de pénétrer plus tard, en partant de l'Hellade, dans le Pont et la Colchide: sans ces points occupés, sans une flotte dans la mer Caspienne, flotte que l'on préparait déjà quelque temps avant sa mort, une colonie à l'embouchure de l'Oxus dans la mer Caspienne, séparée de la Bactriane et de la Sogdiane par le désert touranien, aurait été une sentinelle perdue.

Les plus brillantes perspectives étaient celles qu'ouvrait la conquête de l'Inde occidentale : les villes nouvelles bâties sur l'Acésine, l'Hydaspe, l'Indus, formaient une série d'entrepôts auxquels de nombreuses colonies semées dans le bassin du grand fleuve et sur la côte hospitalière qui l'avoisine devaient assurer un rôle important. Néarque est chargé de découvrir avec la flotte la route qui va par mer de l'embouchure de l'Indus à celle du Tigre. Une fois là, on essaie de faire le tour de l'Arabie; en même temps, Héraclide a mission de construire une flotte sur la mer Caspienne, pour explorer aussi cette mer, et déjà les mesures sont prises pour parcourir également les côtes méditerranéennes de l'Afrique : il s'agit de conquérir à l'hellénisme les

1) Strab., XI, p. 509.

rivages qui enserrent le bassin de la Méditerranée aussi bien que les plaines groupées au pied des sommets de l'Iran, pour embrasser à la fois les deux grands domaines dans lesquels se meut la vie de l'ancien monde. A ce moment, le roi meurt.

On dit : son empire s'est écroulé aussitôt. Mais la civilisation grecque implantée au milieu des Barbares a survécu à la dissolution de l'empire. On dit : l'état de l'empire perse rendait son entreprise facile. Mais le fait d'avoir si bien compris cette situation ; d'avoir su non pas seulement renverser l'édifice, mais utiliser ses débris et imprimer à la vie des peuples une allure nouvelle ; d'avoir su apprécier à sa juste valeur l'inépuisable activité de la race grecque, qui, resserrée sur un petit espace, n'employait ses forces qu'à se détruire elle-même, et lui assigner une tâche où elle pût déployer son énergie créatrice, organisatrice, ce ferment de vie qui bouillonnait en elle ; d'avoir osé, avec une audacieuse assurance, semer dans les espaces immenses du monde barbare ces postes avancés, ces colonies sporadiques, ces petits centres de vie hellénique aux pulsations vigoureuses ; d'avoir fait tout cela avec prévoyance, en sachant choisir d'un coup d'œil sûr la bonne place, avec pleine conscience du but, des moyens, et la certitude du succès, voilà précisément ce qui fait la grandeur historique d'Alexandre. Que l'on apprécie comme on voudra son caractère et sa morale ; dans cette œuvre, qui est sienne, il se montre également grand par la hardiesse de ses conceptions et par l'énergie de sa volonté : à la hauteur où il porte les aptitudes humaines, c'est un géant.

CHAPITRE DEUXIÈME

LES COLONIES DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE

Dans le chapitre qui va suivre, je me propose de recenser les autres colonies disséminées en Asie et en Afrique, mais sans grouper ensemble les fondations provoquées par chaque prince pris isolément, attendu que, pour la plupart des nouvelles villes, le nom du fondateur n'est pas établi. Je préfère énumérer les nouvelles villes par région, bien que le groupement des nombreuses villes homonymes eût offert aussi des avantages sérieux. Conformément au but de ce catalogue, on a passé sous silence les établissements fondés en Europe.

Avant d'aborder chaque région à part, je tiens à citer le remarquable passage d'Appien sur les fondations de Séleucos Ier : c'est un passage qui, en dépit des inexactitudes de détail, offre cependant un tableau grandiose de l'activité déployée par ce monarque sur toute la surface de l'Asie. « Séleucos,

« dit Appien, fonda sur toute l'étendue de son empire quantité de villes : « seize Antioches, ainsi appelées du nom de son père; cinq Laodicées, « portant le nom de sa mère; neuf Séleucies, portant son propre nom; trois « Apamées et une Stratonicée, rappelant les noms de ses épouses. A « d'autres villes, il donna soit des noms de villes grecques ou macédo- « niennes, soit des noms commémoratifs de ses exploits à lui ou de ceux « d'Alexandre. C'est ainsi qu'on trouve en Syrie et dans les régions barbares « de la Haute-Asie quantité de noms appartenant à des villes helléniques ou « macédoniennes: Berœa, Édesse, Périnthe, Maronée, Callipolis, Achaïa, « Pella, Oropos, Amphipolis, Aréthuse, Astacos, Tégée, Chalcis, Larissa, « Héræa, Apollonia; en Parthie, Soteira, Calliope, Charis, Hécatompylos, « Achaïa; dans l'Inde, Alexandropolis; en Scythie, Alexandreschata. Ce « sont des victoires remportées par Séleucos lui-même que rappellent Nicé- « phorion en Mésopotamie et Nicopolis en Arménie, non loin de la Cappadoce[1] ». Ces villes sont dispersées sur toute l'étendue de l'Asie, et nous aurons à chaque instant l'occasion de renvoyer à ce catalogue[2].

§ I. — COLONIES D'ASIE-MINEURE.

L'Asie-Mineure a été de tout temps une région des plus intéressantes pour l'ethnographie, mais aussi des plus difficiles à étudier; c'est là que s'entrecroisent les peuples venus de l'Orient et de l'Occident, et la science doit renoncer à faire avec quelque certitude le triage des divers éléments que la péninsule offre dans sa population, dès le début de son histoire. A partir d'Alexandre le Grand, la race grecque commence à pousser avec rapidité l'œuvre de l'hellénisation, préparée déjà par d'innombrables colonies établies le long des côtes, et, cent ans plus tard, la langue et la civilisation grecques paraissent avoir triomphé partout, ou tout au moins, comme chez les Galates[3], faire concurrence à la langue nationale : les monnaies des villes d'Asie-Mineure, aussi bien les monnaies autonomes que celles des Césars, sont grecques, et, au temps de Philostrate, la Cappadoce elle-même parlait le grec, encore qu'assez mal[4]. Le nombre des fondations nouvelles que nous avons à signaler n'est aucunement en proportion avec cette transformation radicale. Nous commençons par le Bosphore de Thrace.

1. — La contrée que nous abordons en premier lieu est la principauté de

1) APPIAN., *Syr.* 57. — 2) Le catalogue donné par S. Jérôme (dans la traduction d'Eusèbe, II, p. 117 éd. Schœne, à la date de Ol. CXIX. Cf. SYNCELL., p. 520, éd. Bonn. CEDREN., I, p. 292, éd. Bonn.) est assez insignifiant. Il mentionne Antioche, Laodicée, Séleucie, Apamée, Édesse, Berœa, Pella. Je n'ai pas besoin d'en suivre la transmission jusqu'à Isidore de Séville, ou même jusqu'aux écrivains du moyen âge. — 3) Cf. HIERONYM., *Prol. ad Epist. ad Galat.*, I, 11. — 4) PHILOSTR. *Vit. Apoll.* I, 7. *Vit. Sophist.*, II, 13.

Bithynie, dont les frontières sont des plus variables. Les rois du pays ne sont pas, il est vrai, de race grecque ; mais ils se font si bien aux mœurs nouvelles que Malalas les donne précisément pour des Macédoniens[1]. La première ville que nous rencontrons dans le pays est Nicomédie. D'après le *Chronicon Paschale*[2] et l'Eusèbe arménien [3], elle fut bâtie l'an d'Abraham 1755 ou 264 avant J.-C., dans l'angle le plus profond du golfe d'Astacos. Astacos avait été détruite par Lysimaque, probablement dans les dernières années de son règne : ce sont les Astacéniens que Nicomède, le véritable fondateur du royaume de Bithynie, appela à peupler la nouvelle ville, et celle-ci fut bâtie avec les ruines d'Astacos, en face de l'ancienne cité[4]. On prétend que l'emplacement de la ville neuve fut désigné par un présage analogue à celui que l'on raconte à propos d'Antioche[5] et d'Alexandrie[6], et les monnaies de Nicomédie, comme celles des villes précitées, montrent l'aigle qui fond sur l'autel du sacrifice pour emporter la tête de la victime au lieu prédestiné par les dieux[7]. Libanios, qui rapporte le fait, décrit aussi la magnificence de la cité : il n'y a que quatre villes plus grandes, et il n'en est point de plus belles. Il se peut qu'elle ait dû une partie de sa splendeur à l'époque impériale, mais le meilleur de sa prospérité datait cependant du temps de son fondateur[8].

Dans l'intérieur de cette Bithynie occidentale, à la pointe E. du lac Ascanien, Antigone avait déjà bâti une Antigonia, que plus tard Lysimaque appela Nicæa, du nom de son épouse[9]. Il y avait déjà là, à une époque antérieure, une localité du nom d'Ἀγκώρη[10], ou Hélicoré[11]; et l'assertion de Pline, à savoir que Nicée s'était jadis appelée Olbia[12], se trouve confirmée par un texte d'Étienne de Byzance[13]; cette localité préexistante a dû être absorbée également par la nouvelle ville. Quant à l'étymologie qui rapportait le nom de la ville à la nymphe Nicæa et aux relations de la dite nymphe avec Dionysos revenant de l'Inde[14], ces légendes s'expliquent par le fait que les Nicéens vénéraient le dieu comme προπάτωρ[15]; les monnaies de la ville lui donnent, ainsi qu'à Héraclès, le titre de ΚΤΙϹΤΗϹ. Mais elles portent aussi le nom d'Alexandre, sans l'appeler toutefois « fondateur[16] », et Dion Chrysostome dit : γένων οὐκ ἀλλαχόθεν ἄλλων συνελθόντων

1) Malal., p. 221, éd. Bonn. — 2) p. 328 éd. Bonn. — 3) II, p. 120 éd. Schœne. Il y a une erreur dans les données de Cédrénus (p. 292 éd. Bonn.). — 4) C'est ce que dit Memnon dans Photius: ἀντικρὺ Ἀστάκου. Pausanias (V, 12) et Trebellius Pollion (*Vit. Gallien.* 4) prétendent que le nom seul d'Astacos a été changé, mais c'est une erreur. Pausanias (V, 12, 5) appelle Astacos une fondation de Zipœtès, « un Thrace, à en juger par le nom ». — 5) Malal., p. 202 éd. Bonn. — 6) Jul. Val., I, 30. — 7) Liban., *Orat.* VI. — 8) Sur le tombeau de la reine, voy. Tzetzes, *Chil.* III, 960. — 9) Voy. ci-dessus, p. 489, 2. — 10) Steph. Byz. s. v. Νίκαια. — 11) D'après une ancienne scholie rapportée au passage précité d'Étienne de Byzance, dans Holstenius et dans Hudson, *Geogr. Minor.* IV, p. 40. — 12) Plin., V, 32, § 148. — 13) Steph. Byz. s. v. Ὀλβία. — 14) Memnon., *fr.* 41. Nonnus, *Dionys.* XVI sub fin. — 15) Dio Chrys., *Orat.* XXXIX, p. 158, éd. Reimar. — 16) ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΝ ΝΙΚΑΙΕΙΣ ap. Mionnet, *Suppl.* V, p. 107, nos 579-581.

φαύλων καὶ ὀλίγων, ἀλλὰ Ἑλλήνων τε τῶν πρώτων καὶ Μακεδόνων[1]. Nous trouvons dans Étienne de Byzance, au mot Βοτίειον: πόλις Φρυγίας, ἔχουσα λίμνην Ἄτταιαν λεγομένην, τρέφουσαν ἅλας: ce passage est à rapprocher de ce qu'il dit au mot Νίκαια, où il appelle cette ville Βοττιαίων ἄποικος. L'identité de la ville en question est confirmée par ce que nous savons de la salure du lac Ascanien ou Attæen[2]. Ainsi Nicée, avant de s'appeler Antigonia, portait le nom macédonien de Bottiéon; c'était une colonie des Bottiéens de Macédoine, qui s'étaient associés aux colons helléniques déjà installés à Olbia et aux Phrygiens ou Bébryces, plus anciens encore, de l'Ancore posidonienne. Le passage où Memnon dit que le nom de la ville vient de la nymphe Nicæa est bizarre, et on ne peut pas encore l'éclaircir complètement : ἔργον δὲ γέγονε Νικαέων τῶν μετὰ Ἀλεξάνδρου μὲν συστρατευσάντων, μετὰ δὲ τὸν ἐκείνου θάνατον κατὰ ζήτησιν πατρίδος ταύτην κτισάντων καὶ συνοικισαμένων. L'hypothèse la moins acceptable est celle de Raoul-Rochette, qui voit dans ces compagnons d'Alexandre des Nicéens de Béotie[3] : Memnon dit plus loin, en propres termes, qu'ils avaient été expulsés par leurs voisins les Phocidiens, lesquels avaient rasé leur ville. On voit parfaitement qu'il s'agit de Nicæa en Locride, qui fut détruite durant la guerre Sacrée et ensuite occupée par Philippe : il est parfaitement possible, — et Suidas le dit au mot Νίκαια, — qu'il y ait eu là depuis des Bottiéens installés à demeure. Les anciens Nicéens, et avec eux les Bottiéens, peuvent bien avoir fondé les premiers cette ville de Bithynie, en s'arrangeant de telle façon, par exemple, que les Macédoniens restèrent d'abord dans la place et que les anciens Nicéens vinrent plus tard les rejoindre. En tout cas, cette ville neuve est exactement dans le goût de l'époque hellénistique, même pour ce qui est de son aspect extérieur, tel que le décrit Strabon[4]; elle est bâtie en carré et les rues s'y coupent à angle droit, de sorte que, d'une certaine pierre placée au milieu du gymnase, on voit les quatre portes de la ville.

La ville que je mentionnerai ensuite est Prusiade près la mer (**ΠΡΟΣ ΘΑΛΑΣΣΗΙ** sur les monnaies). Vers l'an 203, Prusias Ier, fils de Ziaélas, avait, avec l'aide de Philippe de Macédoine, pris et détruit Cios; il rebâtit ensuite la ville à nouveau et lui donna son nom[5].

Au sud de cette ville se trouve la ville, célèbre encore aujourd'hui, de Broussa, jadis Prusa près de l'Olympe (**ΠΡΟΥΣΑ** sur les monnaies autonomes). Au sujet de son origine, il y a deux traditions qui diffèrent l'une de l'autre d'une façon étonnante. Tandis que Pline[6] la dit fondée par Hannibal (c'est-à-dire avant 183) et que Tzetzès[7] cite Prusias comme le roi pour le compte duquel Hannibal l'a bâtie, Strabon[8] apporte cette note singulière: κτίσμα Προυσίου τοῦ πρὸς Κροῖσον πολεμήσαντος, et Étienne de Byzance dit

1) Dio Chrys., p. 155. — 2) Cf. Aristt., *Mirab. auscult.* 53, p. 834 a 31. Plin. XXXI, 10, § 110, et, parmi les modernes, von Hammer, *Reise nach Brussa*, p. 123. — 3) *Hist des colon. grecques*, p. 221. — 4) Strab, XII, p. 564. — 5) Strab., XII, p. 563. Steph. Byz., s. v. Polyb., XV, 21, etc. — 6) Plin., V, 43. — 7) Tzetz., *Chiliad.*, III, 964. — 8) Strab., XII, p. 564.

λόγῳ. On a là, par conséquent, le témoignage complet d'un comtemporain extrêmement érudit. Ce qu'il peut y avoir d'exact dans l'autre allégation a été démêlé par MENN[1].

C'est le même Prusias qui a fondé la ville de Prusiade près de l'Hypios (Προυσιεῖς et Προυσιέων πρὸς Ὑπίῳ sur ses monnaies). Je laisse de côté les confusions faites assez souvent entre cette Prusiade et les deux autres villes homonymes. Celle-ci remplace Ciéros, qui donna lieu à des luttes répétées entre les princes de Bithynie et les Héracléotes[2]. Du reste, l'ancienne ville, bien que bâtie à l'intérieur des terres (à l'endroit où est Ouskoub aujourd'hui), était probablement aussi une colonie hellénique, car elle portait le même nom qu'une ville de Thessalie à laquelle s'attache, depuis les recherches de LEAKE, un interêt particulier.

Déjà, à Nicée, nous avons eu à signaler un établissement d'Antigone le Borgne : ce prince protégea Astacos et Chalcédoine contre les agressions des dynastes bithyniens. Nous rencontrons encore son nom sur d'autres points du littoral de la Propontide. Étienne de Byzance cite une Antigonia, ville Βιθυνίας πρὸς τῷ Δασκυλίῳ, plus une autre Antigonia, φρούριον τῆς Κυζικηνῆς ἀπέχον τῆς προσεσπέρου θαλάσσης (?) ὡς σταδίους ν', deux localités qui, à ma connaissance, ne sont mentionnées nulle part ailleurs. Ensuite, parmi les îles Démonésiennes, au S.-E. de Chalcédoine, il y en a une que les Grecs appellent aujourd'hui encore Antigona : ce nom vient peut-être du même Antigone, bien que je n'aie trouvé là-dessus aucun renseignement dans les auteurs anciens. En revanche, Pline[3] et la Table de Peutinger signalent une île Antiochia à peu près dans les mêmes parages.

Avant de quitter la région bithynienne, je dois encore citer quelques établissements dont il n'est pas possible de préciser l'emplacement. Étienne de Byzance mentionne, d'après Arrien, un port du nom de Nicomédion : à la façon dont étaient rédigées les *Bithyniaca* d'Arrien, au cinquième livre desquelles est emprunté ce renseignement, on ne peut même pas dire quel est le Nicomède qui l'a fondé. La ville de Zipœtion est, comme le nom l'indique, plus ancienne ; elle date du temps des Diadoques : Memnon[4] nous apprend qu'elle fut bâtie par Zipœtès, après sa victoire sur Antiochos (280), ὑπὸ τῷ Λυπερῷ ὄρει. MANNERT suppose que c'est la ville connue sous les noms de Bithynion et de Claudiopolis : c'est une conjecture sans fondement aucun. La dite ville est également signalée par Étienne de Byzance. — Quant à Épiphania de Bithynie, elle ne nous est connue que par Étienne de Byzance ; on peut admettre qu'elle a été fondée par Nicomède Épiphane. — Enfin, je crois pouvoir citer ici la *Demetriu* qui figure sur la Table de Peutinger parmi deux stations à l'est de Nicomédie.

2. — Je termine la liste des colonies nouvelles fondées dans la région du Pont en y comprenant la Paphlagonie. Depuis longtemps déjà, la côte était couverte de nombreuses villes grecques, dont quelques-unes fort importantes.

1) MENN, *Meletem.*, p. 139. — 2) MEMNON, c. 27. — 3) PLIN., V, 32, § 151. — 4) MEMNON, c. 20.

par Étienne de Byzance, quand il dit de Κρῆσσα : πόλις Παφλαγονίας, ἣν Μηριόνης μετὰ Τροίαν ἔκτισε, Ζηίλας δὲ εἶλεν ὁ Νικομήδους υἱός. Je dois dire que, dans Étienne de Byzance, qui suit l'ordre alphabétique, Κρῆσσα se trouve avant Κρήσιον, de sorte qu'Étienne doit avoir écrit Κρῆσα. WESSELING cite un passage de Galien[1] où figurent, parmi les villes les plus froides de Bithynie, Νίκαια καὶ Προῦσα καὶ Κράσσου, et il suppose que c'est le même nom qui se trouve sous cette leçon.

La région du Pont renferme fort peu de colonies nouvelles : le roi Pharnace paraît avoir été le premier à tenter une entreprise de cette nature en fondant Pharnacia, non loin de Cérasos. Ensuite viennent deux Eupatoria que l'on fait remonter à Mithradate le Grand : l'une, résidence royale bâtie dans Amisos ou à côté[2], l'autre, au confluent de l'Iris et du Lycos[3]. Je ferai remarquer en passant qu'Héraclée, dans la Chersonèse de Thrace, a reçu du même Mithradate le nom d'Eupatoria[4]. Enfin, Polémon fonda la ville de Polémonion. Je ne m'étends pas davantage sur ces établissements, parce qu'ils appartiennent aux siècles postérieurs de l'histoire de l'hellénisme. — Il y a encore à mentionner ici une ville de Laodicée. ECKHEL[5] notamment cite deux médailles provenant d'une ville de ce nom, qui *typos habeant uni Ponto proprios*, et il rappelle à ce propos que, suivant PELLERIN, on trouve mentionnée dans un manuscrit turc une localité du nom de Ladik entre Osmandjik et Amasia. MOLTKE[6] a passé là en allant de Samsoun à Amasia, à 14 lieues de Samsoun ; du haut des montagnes assez élevées qui se trouvent entre Ladik et Amasia, on voyait la situation très pittoresque de la première localité. Le nom, à lui seul, indique que la ville n'a été fondée qu'après 246 ; elle appartient même plus probablement à Mithradate VI qu'à Mithradate IV.

3. — Dans les possessions des princes du Pont, les côtes étaient garnies de colonies grecques, et il a pu y avoir une influence considérable exercée par cet élément étranger sur la culture de la population indigène : à l'intérieur du royaume de Cappadoce, il n'y avait rien de semblable, et, s'il y a là un trait caractéristique à noter, c'est qu'on y songeait évidemment beaucoup moins à helléniser le pays. Diodore le dit expressément[7] : ce n'est qu'à partir de 162, depuis l'avènement du noble Ariarathe V (Philopator) élevé lui-même absolument à la mode grecque, que la culture hellénistique trouva dans le pays un accès plus facile. Voici les noms grecs que nous rencontrons de ce côté : D'abord, une Ariarathia, mentionnée par Ptolémée et par l'*Itinéraire d'Antonin*[8] comme située sur la route de Sébasteia à Comane de Cappadoce, c'est-à-dire au S.-E. de l'Argæos[9]. Étienne de Byzance la caractérise ainsi : πόλις πλησίον Καππαδοκίας ἀπὸ Ἀριαράθου Καππαδοκίας βασιλεύσαντος, γαμβροῦ Ἀντιόχου. CLINTON[10] pense que l'Ariarathe ici nommé est Ariarathe IV ; si on pouvait démontrer que Laodice, la

1) GALEN., περὶ τροφ. δυνάμ. I, p. 312. — 2) APPIAN., *Mithrid.*, 78. — 3) STRAB., XII, p. 556. — 4) STRAB, VII, p. 312. — 5) ECKHEL, *Doctr. Numm.*, II, p. 354. — 6) MOLTKE, *Briefe über Zustænde und Begebenheiten in der Türkei*, p. 203. — 7) DIODOR., XXXI, 18, 7. — 8) *Itin Ant.*, p. 181. — 9) Cf. p. 212. 213. — 10) CLINTON, *Fast. Hell.*, III, p. 433.

ex Asia interiisse tradit... Isidorus Arieneos et Capreatas, ubi sit Apamia condita a Seleuco rege, inter Ciliciam, Cappadociam, Cataoniam, Armeniam, et quoniam ferocissimas gentes domuisset, initio Dameam vocatam. Que peuvent avoir été ces *ferocissimæ gentes?* Ce ne sont pas, à coup sûr, les *Capreatæ* ; Pline a peut-être ajouté par erreur cet *initio*. Ceci admis, on peut s'arrêter à l'hypothèse suivante : en fait de *ferocissimæ gentes*, il n'en est point qui méritent autant cette qualification que les Galates, vaincus par Antiochos Ier dans la fameuse bataille qui lui valut le nom de Soter[1]. D'après la description que fait Lucien de cette bataille, il y a un fait tout au moins dont on se rend bien compte, c'est qu'Antiochos n'a pas marché contre eux avec toutes ses forces ; il a couru à leur rencontre avec une poignée de soldats armés à la légère, évidemment parce qu'ils fondaient sur son territoire avec une rapidité foudroyante. On peut admettre qu'ils débouchèrent par la Cataonie : les défilés difficiles et bien gardés du Taurus avaient dû leur barrer le chemin de la Cilicie ; ils avaient alors tourné à l'est, du côté de la Cappadoce Séleucide, et c'est là que le roi les battit.

4. — Une contrée particulièrement intéressante, c'est la Phrygie, à laquelle on peut rattacher, dans cet exposé, la Lycaonie ainsi que la Phrygie « Épictète » au nord et la Phrygie Pisidienne au sud.

Comme centre de l'Asie-Mineure, la Phrygie est traversée par les grandes voies de communication : il n'y a le plus souvent qu'à les suivre pour rencontrer les colonies nouvelles. Nous commençons par la route du N.-O., celle qui va de la Cilicie à Nicée et à Nicomédie. De la Cilicie partent deux routes, l'une passant par Laranda et Derbe, l'autre plus à l'est, venant d'Archélaïs, qui se rejoignent à Iconion, une ville incontestablement fort ancienne, mais dont les légendes sont, comme on le sait, hellénisées d'une façon tellement originale qu'on ne pouvait se dispenser de la nommer tout au moins à cette place.

La première ville décidément grecque que l'on rencontre en allant vers le nord est Laodicée, que Strabon[2] distingue déjà de ses homonymes par le surnom de κατακεκαυμένη : on ne dit pas par lequel des Séleucides ou des princes d'Asie-Mineure elle a été fondée. Au pied de la montagne, qui longe le côté S.-O. d'une vaste et fertile dépression lacustre, la route, passant par Tyriæon, localité déjà mentionnée par Xénophon, arrive à Philomélion. D'après son nom comme par ses monnaies autonomes, cette ville paraît avoir une origine grecque ; depuis Cicéron[3], personne n'en fait plus mention. A l'extrémité nord de la dépression précitée, un embranchement se détache dans la direction du N.-O., tandis que la route du nord mène d'abord à Polybotos. La première station sur cette route est Synnada. Une inscription du temps des Constantins, que Choisy a trouvée à Tchifout-Kassaba, à cinq lieues au sud d'Afioum Kara-Hissar[4] et qui porte le nom de la ville (ἡ λαμπρὰ τῶν Συναδέων μητρόπολις), a fixé aujourd'hui avec cer-

1) Voy. *Hist. des Épigones*, p. 250 sqq. — 2) Strab., XIV, p. 663. — 3) Cic., *Ep. ad Fam.*, III, 8. XV, 4. — 4) Perrot, *Revue Archéologique*, 1876, p. 159.

De la voie ci-dessus décrite se détache, avant d'arriver à Synnada, la route actuelle, qui se partage bientôt en trois embranchements allant l'un dans le bassin du Méandre, l'autre dans la vallée de l'Hermos, le troisième à Pruse. Au point de bifurcation se trouve Afioum Kara-Hissar, « que sa forte position naturelle et de nombreuses ruines antiques signalent comme une place jadis importante[1] ». On a émis bien des hypothèses sur le nom ancien de cette ville; la plus acceptable est celle de Kiepert, qui reconnaît en cet endroit Stectorion. Cette place ne figurerait pas sur notre relevé si Pausanias ne rapportait pas, à propos de Corœbos, fils de Mygdon, le détail suivant : τούτου μνῆμά τι ἐπιφανὲς ἐν ὅροις πεποίηται Φρυγῶν ἐς τεκτορήνων (corrigé avec raison en Στεκτορήνων), καὶ ἀπ' αὐτοῦ ποιηταῖς Μύγδονας ὄνομα ἐπὶ τοῖς Φρυξὶ τίθεσθαι καθέστηκεν[2]. En tout cas, le nom de Mygdoniens est venu aux Phrygiens des Mygdones bien connus qui habitaient au bord de la Propontide : il n'y a, il est vrai, qu'une légère allusion dans la première moitié du passage à un établissement de Macédoniens Mygdoniens dans la région où nous sommes, au cœur de la Phrygie, mais je ne pouvais la laisser passer inaperçue.

Nous nous trouvons sur un terrain plus sûr en abordant, au sud-ouest de la vallée du Méandre, la ville de Peltæ. Sans doute elle se trouve déjà mentionnée dans l'*Anabase*: mais il y a sur les monnaies autonomes **ΠΕΛΤΗΝ· ΜΑΚΕΔΟΝ**. En descendant le Méandre et ses affluents, aussi loin que va la frontière de Phrygie, on trouve les villes hellénistiques suivantes. D'abord, au-dessous de Peltæ, vient Euménia : Étienne de Byzance l'appelle πόλις Φρυγίας Ἀττάλου καλέσαντος ἀπὸ Εὐμένους τοῦ Φιλαδέλφου. Cette note, un peu défigurée, est confirmée par Eutrope[3] et la *Chronique* d'Eusèbe: *Eumenes, frater regis Attali, qui Eumeniam in Phrygia condidit, clarus habetur*. Pline, décrivant l'intérieur de la Carie, dit : *est Eumenia Cludro flumini adposita, Glaucus amnis*[4]. Bien que les endroits dont le nom suit se trouvent beaucoup plus loin à l'ouest, on n'hésiterait guère à admettre que la ville dont parle Pline est bien celle-ci, si Étienne de Byzance ne mentionnait pas, à côté de l'Euménia de Phrygie, une ville homonyme de Carie, dont l'emplacement est, il est vrai, absolument inconnu. Il faut encore laisser indécise la question de savoir à laquelle des deux appartiennent les monnaies autonomes avec le dieu du fleuve et la légende **ΓΛΑΥΚΟΣ**, ainsi que celles qui portent **ΕΥΜΕΝΕΩΝ ΑΧΑΙΩΝ**. — Plus loin en aval, mais dans la province de Carie, se trouvait, non loin du Méandre, comme nous l'apprennent les monnaies de la ville, Dionysopolis, κτίσμα Ἀττάλου καὶ Εὐμένους ξόανον εὑρόντων Διονύσου περὶ τοὺς τόπους[5] : il s'agit sans doute du même Attale Philadelphe et du même Eumène, son frère, que nous avons mentionnés à propos d'Euménia. — Enfin, la dernière ville qu'il y ait à signaler de ce côté est Laodicée (πρὸς Λύκῳ), *adpellata primum Diospolis, dein Rhoas*[6], une des villes les plus importantes et les plus riches de l'Asie-

1) Kiepert ap. Franz, *Fünf Inschriften*, p. 36. — 2) Pausan., X, 27, 1. — 3) Eutrop., IV, 2. — 4) Plin., V, 29, § 108. — 5) Steph. Byz., s. v. — 6) Plin., V, 29, § 105 (*Laudicium pylicum* dans la Table de Peutinger).

surnom de *Cibotos*, qui se trouve déjà dans Pline [1] tout au moins, est cependant emprunté, en définitive, à l'Arche, qui apparaît sur les monnaies impériales du IIIe siècle avec la légende ΝΩΕ et la colombe portant le rameau d'olivier. La légende doit avoir été importée de Célænæ, où elle sera venue de Babylone, et c'est plus tard seulement qu'elle se sera combinée de cette façon avec la tradition juive. — On ne saurait dire s'il faut faire entrer ici dans la liste les localités situées au nord et à l'est d'Apamée, du côté de Stectorion et de Philomélion, comme Euphorbion, Métropolis, Chélidoniæ : c'est une question à examiner. Il est parfaitement sûr, au contraire, que, outre Apollonia, déjà mentionnée parmi les fondations d'Alexandre, nous devons cataloguer ici la ville d'Antiochia (appelée ἡ πρὸς Πισιδίᾳ par Strabon [2]) : l'emplacement des ruines ne nous est connu que depuis les découvertes d'Arundell. Strabon dit : ταύτην ᾤκισαν Μάγνητες οἱ πρὸς Μαιάνδρῳ. La nouvelle ville s'incorpora une ancienne colonie indigène : on en a la preuve dans la ἱερωσύνη τις Μηνὸς Ἀρκαίου πλῆθος ἔχουσα ἱεροδούλων καὶ ἱερῶν χωρίων dont parle Strabon [3]. Eustathe [4] fournit aussi là-dessus quelques renseignements. Il n'est guère admissible que ce culte ait été fondé par les Magnètes : ceux-ci n'étaient certainement pas les premiers colons de la ville, et il est probable qu'ils s'y sont établis précisément au moment où elle a pris son nouveau nom d'Antiochia. Malheureusement, personne ne nous dit quel est le Séleucide qui a fondé la ville : il est facile de faire des conjectures avec les incidents de l'histoire particulière de Magnésie insérés dans la trame de notre récit, mais on ne trouverait pas la moindre preuve pour consolider ces combinaisons hypothétiques. — De même, aucun indice ne nous permet de ranger ici les localités situées près de là du côté du sud, Néapolis et Limnopolis, localités qui figurent sur la carte de Kiepert. — Mais au delà du lac, sur lequel on a vue d'Antiochia, se trouve Séleucie dite ἡ σιδηρᾶ (*sic*) dans Hiéroclès [5], ou encore τῆς Πισιδίας dans Étienne de Byzance, Ptolémée et les écrivains postérieurs cités par Wesseling au susdit passage d'Hiéroclès : elle ne porte pas de surnom sur ses monnaies. Arundell a cru en reconnaître les ruines à Egerdir, sur le bord du lac : en 1875, G. Hirschfeld a démontré que les ruines véritables se trouvent plus loin dans l'intérieur, à l'ouest du lac, au lieu dit Sélef. La ville n'a certainement pas été fondée par Séleucos Ier ; du reste, en thèse générale, il n'y a pas une colonie en deçà du Taurus qu'on puisse attribuer avec certitude à ce prince.

Nous avons atteint la limite de la province de Phrygie au sud du Méandre : dans le bassin de ses affluents du nord, il n'y a pas de colonie hellénistique à signaler : du moins, pour Acmonia, Eucarpia, que l'on serait tenté d'inscrire ici, il n'existe point de preuves. Seulement, il est bon de se rappeler que c'est toujours par l'effet du hasard si nous connaissons comme fonda-

1) Plin., V, 29. — 2) Strab., XII, p. 377. — 3) Strab., p. 577 [ed. Meineke] : ailleurs (p. 557), on trouve Ἀσκαίου au lieu de Ἀρκαίου. — 4) Eustath., *Orat. de Alpheo*, p. 30, ed. Taf. — 5) Hierocl. p. 673.

tions hellénistiques les localités qui n'ont pas un nom de prince pour révéler leur origine. Pour Blaundos, ville située tout contre la frontière de Lydie, le fait est attesté par les monnaies et leur légende ΒΛΑΥΝΔ. ΜΑΚΕΔΟΝ. Quant à Cadi, non loin des sources de l'Hermos, à l'endroit où le fleuve sort des monts Didymos, nous ne soupçonnerions pas son origine, attendu que même les nombreuses monnaies de la ville ne contiennent pas le moindre renseignement là-dessus, si Pline [1] ne parlait pas des *Macedones Cadieni*. C'est pour cette raison que je ne veux pas passer sous silence Æzani, dont les magnifiques ruines ont étonné ceux qui les ont découvertes, bien que je ne puisse invoquer à son endroit que le texte de Pausanias : Φρύγες οἱ ἐπὶ ποταμῷ Πευκέλλῃ, τὰ δὲ ἄνωθεν ἐξ Ἀρκαδίας καὶ Ἀζάνων ἐς ταύτην ἀφικόμενοι τὴν χώραν δεικνύουσιν κ. τ. λ. [2]. — Il y a encore une ville de Phrygie que son nom semble rattacher à cette catégorie; c'est celle que Hiéroclès [3] appelle Diocleia, et qui porte dans Ptolémée le nom fautif de Δόκελα.

En terminant, je tiens à citer encore deux noms qui pourraient bien appartenir à notre sujet. Étienne de Byzance, au mot Κυβέλεια, dit entre autres choses : ἔστι καὶ Κύβελα Φρυγίας καὶ Κύβελον ἱερόν. Il y a lieu de rapprocher de ce texte un passage de Lucien : ἐπεδήμουν πότε Κυβέλῳ· τὸ δέ ἐστι πολίχνιον οὐκ ἀηδές, ἄποικον, ὡς ἐπέχει λόγος, Ἀθηναίων [4]. C'est, ce semble, la même localité que Tite-Live appelle *Cuballum Gallogræciæ castellum* [5]. Mais que faut-il penser de la colonie athénienne de Cybélon ? Que dire aussi de ce que rapporte Étienne de Byzance au sujet d'Acamantion, πόλις τῆς μεγάλης Φρυγίας, Ἀκάμαντος κτίσμα τοῦ Θησέως, ᾧ συμμάχοντι πρὸς τοὺς Σολύμους τὸν τόπον δέδωκε ? Peut-être que dans Κομάντιον, un des sept noms (très corrompus d'ailleurs) de villes données par Cyrus à Pytharchos de Cyzique, au rapport d'Agathoclès [6], on retrouverait notre Acamantion, dont il n'est question, que je sache, nulle part ailleurs.

5. — Pour faciliter le groupement, j'associe à la Lydie, dont je vais parler maintenant, le royaume de Pergame et la Troade.

Je commence par le point situé le plus loin au N.-E. Pline [7] place en Troade, les uns à côté des autres, les *Miletopolitæ*, *Pœmaneni Macedones Aschilacæ* (var. *Asculacæ*,) *Polichnæi*, *Pionitæ*. On peut rapporter *Macedones* à la fois aux deux noms qu'il sépare : cependant la construction la plus simple est de le rapporter au mot qui suit. La localité appelée Pœmanenos [8] est située, d'après la table de Peutinger, qui écrit *Phemenium*, sur la route de Cyzique à Pergame. *Aschilacæ* est évidemment une mauvaise leçon, tout aussi bien qu'*Asculacæ* : il semble bien que c'est la même localité que l'on rencontre dans Hiéroclès [9] sous la forme Σκέλεντα. Elle se trouve placée, dans cet auteur, après Blaudos (c'est-à dire Blaundos, dans les environs

1) Plin., V, 30, § 111. — 2) Pausan., X, 32, 3. — 3) Hierocl., p. 668. — 4) Lucian., *Jud. voc.*, 7. — 5) Liv., XXXVIII, 18. — 6) ap. Athen., I, p. 30. — 7) Plin., V, 30, § 123. — 8) Aristid., *Orat. Sacr.*, IV, tom. I, p. 502 ed. Dindorf. Étienne de Byzance donne *Pœmàninon* ; voy. d'autres variantes dans les annotations de Wesseling au texte d'Hiéroclès, p. 662. Les monnaies portent ΠΟΙΜΑΝΗΝΩΝ. — 9) Hierocl., p. 662.

des sources du Macestos[1]) et avant Molis (Milétopolis, suivant WESSELING) et Germæ (entre le Macestos et le lac d'Apollonia, s'il s'agit d'Hiéra Germe, car il y a une autre Germe dans les environs de Pergame[2]) : il semble qu'Hiéroclès, après avoir commencé par Cyzique, la métropole de cette éparchie, contourné la côte et énuméré ensuite les villes les plus méridionales de l'éparchie, celles qui sont situées à l'intérieur du pays jusqu'à la pointe S.-O., à Blaundos, il semble, dis-je, qu'il vient reprendre à la mer son point de départ. Si c'est bien le cas, sa Σκέλεντα désigne la localité de Scylace, et la leçon *Asculacæ* dans Pline n'est pas très loin de la vraie orthographe. Mais Pline ne parle-t-il pas de la Troade, et Scylace n'est-elle pas sur la Propontide ? Milétopolis aussi, qu'il nomme immédiatement après, Milétopolis est déjà située — ceci, du moins, nous en sommes sûrs — tout à fait dans la plaine de Mysie. Je tiendrais la susdite combinaison pour définitivement acquise, si plus loin Pline ne citait pas expressément Scylace[3] ; cependant, ce n'est pas là un empêchement absolu, attendu que l'hypothèse paraît confirmée par un autre rapprochement. Scylace, en effet, est déjà signalée par Hérodote[4] comme une ancienne ville des Pélasges, lesquels auraient été les σύνοικοι des Athéniens. On sait ce qu'il faut penser de cette combinaison d'Hérodote ; la seule conclusion certaine qu'il y ait à en tirer, c'est qu'il y avait des Pélasges à Scylace. D'autre part, nous rencontrons précisément dans cette région le nom de la province de Mygdonide[5], c'est-à-dire un motif suffisant pour que les Scylacites se soient appelés des Macédoniens. Ceci exclut de la liste des colonies hellénistiques Scylace et ses Macédoniens : ceux-ci sont les habitants primitifs de la région, tout aussi bien que les *Cilices Mandagandeni*, que Pline mentionne tout de suite après[6].

La première station qu'on rencontre sur la côte, en partant de Pergame, est une Lysimachia, dont Pline[7] est, il est vrai, seul à parler, et qu'il place entre Cané, une ville donnée aussi comme disparue à l'époque, et Atarnéa (*sic*). Pline est aussi le seul auteur qui mentionne Attalia: *Myriana .. et intus Ægææ Attila... in ora autem etc.*[8]. DETLEFSEN donne ici : *Myrina. . Ægææ, Itale*, sans variante. — On cite, dans le domaine de Pergame, une seconde localité, du nom d'Hella. Étienne de Byzance dit à ce propos : χωρίον 'Ασίας, 'Αττάλου βασιλέως ἐμπόριον· Πολύβιος ις'. Je ne la trouve mentionnée nulle part ailleurs: on ne saurait même dire au juste sur quel point du littoral elle était située, car on sait que, de ce côté, le principal port des rois de Pergame était Élæa. Étienne signale une Hellénopolis, πόλις Βιθυνίας μετὰ τὸν ἀνοικισμὸν Βιθάλβης. Ce ne peut être l'Hélénopolis dont il est souvent question dans les siècles postérieurs, la ville à laquelle Constantin le Grand donna ce nom en l'honneur de sa mère[9] : la preuve, c'est que, d'a-

1) Voy, KIEPERT ap. FRANZ, p. 32. — 2) C. I. GRÆC., n° 3563. — 3) PLIN., V, 32. — 4) HEROD., I, 57. — 5) STRAB., XII, p. 576. STEPH. BYZ., s. v. — 6) PLIN., V, 30. — 7) PLIN., V, 30, § 121. — 8) PLIN., *ibid.* — 9) Voy. les nombreuses citations de WESSELING ad Hierocl. p. 691.

près Malalas [1], l'ancienne localité indigène s'appelait Souga, et non pas, par conséquent, Bithalbe. Sur cette première Hellénopolis, on trouve dans l'*Etymologicum Magnum*[2] le renseignement suivant, tiré d'Apollodore : Ἄτταλος ἐκ τῶν Ἑλληνίδων πόλεων οἰκήτορας συναγαγὼν ἔκτισε πόλιν καὶ ὠνόμασεν αὐτὴν Ἑλληνόπολιν. Bien qu'Étienne de Byzance sépare les articles *Hella* et *Hellenopolis*, j'incline cependant à considérer ces deux localités comme identiques. Attale II a donné au lac d'Artyne le nom d'Apolloniade en l'honneur de sa mère [3] : c'est son père Attale Ier, l'époux d'Apollonia, qui en 205 a combattu à Booscéphalæ contre Prusias de Bithynie [4], et combattu avec succès, comme le montre l'enchaînement des faits ; le domaine des rois de Pergame a dû s'étendre, à l'époque, jusqu'au Rhyndacos. Je suppose donc que l'Hella dont Polybe parlait dans son XVIe livre, c'est-à-dire trois ou quatre ans après cette guerre, est identique à Hellénopolis, et que c'était le port des Pergaméniens sur la Propontide, une possession à laquelle ils devaient attacher la plus grande importance.

En fait de villes fondées par les princes de Pergame, il y en a encore deux en Lydie qu'on peut leur attribuer avec certitude : l'une, Attalia, πρότερον Ἀγρόειρα ἢ Ἀλλόειρα καλουμένη, est sur l'Hermos, à l'endroit où il débouche dans la plaine de Sardes ; l'autre, Philadelphia, est à l'entrée de la dite plaine du côté du sud, non loin du Cogamos, qui se jette dans l'Hermos près de Sardes. Pour celle-ci, nous savons d'une façon précise qu'elle est Ἀττάλου κτίσμα τοῦ Φιλαδέλφου. On pourrait tirer grand parti, pour l'étude de ses nombreuses ruines, d'un texte de Jean de Lydie : τὴν ἐν Λυδίᾳ Φιλαδέλφειαν Αἰγύπτιοι ἐπόλισαν [5] ; il est possible que, dans cette contrée si souvent éprouvée par les tremblements de terre [6], on ait voulu essayer du style massif de l'architecture égyptienne : διατελοῦσι προσέχοντες τοῖς πάθεσι τῆς γῆς καὶ ἀρχιτεκτονοῦντες πρὸς αὐτήν, dit Strabon [7]. Jean de Lydie atteste la splendeur de la ville (μικρὰς Ἀθήνας ἐκάλουν) [8] ; E. Curtius [9] en a décrit les ruines. — On sait la tendresse d'Eumène II et Attale II pour leur mère Apollonis de Cyzique : la ville d'Apollonide ἐπώνυμός ἐστι τῆς Κυζικηνῆς Ἀπολλωνίδος [10]. D'après Arundell [11], l'emplacement de cette ville est marquée par une inscription qu'il a trouvée au village de Boullana sur l'Hyllos. — Enfin, je tiens à rappeler encore le transfert (μετοικισμός) des habitants de Gergithe aux sources du Caïcos, opéré par Attale [12].

Sur la côte de Lydie, il y a deux localités anciennes qui méritent d'être mentionnées ici. Smyrne, depuis sa destruction par les Lydiens, avait été habitée seulement κωμηδὸν pendant près de quatre cents ans : la ville nouvelle, qui atteignit bientôt un degré peu commun de prospérité, ne fut fondée que par Antigone et Lysimaque [13]. Durant ces quatre cents ans, les Smyrnéens

1) Malal., p. 323 ed. Bonn. — 2) Etym. M., s. v. Ἑλληνόπολις. — 3) Suid., s. v. — 4) Steph. Byz., s. v. — 5) Joh. Lyd., p. 45 ed. Bonn. — 6) Tac., *Ann.*, II, 47. — 7) Strab., XII, p. 579. — 8) Joh. Lyd., p. 75. — 9) E. Curtius in *Abhandl. der Berl. Akad.*, 1873. — 10) Strab., XIII, p. 625. — 11) Arundell, *Sev. Church.*, p. 191. — 12) Strab., XIII, p. 616. — 13) Strab., XIV, p. 646, G. Perrot (*Revue Archéologique*, 1876, p. 41) donne une inscription qui contient une dis-

ont dû cesser de faire partie de la Ligue ionienne, car ce n'est que plus tard que leur ville, *regis Attali et Arsinoes beneficio, inter Ionas est recepta*[1]. Il a déjà été dit ailleurs qu'Éphèse avait été fondée à nouveau par Lysimaque et avait reçu le nom d'Arsinoé[2] : il sera question plus loin d'une monnaie qui a trait peut-être à cette question.

A l'intérieur de la Lydie, nous rencontrons Thyatire, κατοικία Μακεδόνων, dit Strabon[3] : seulement, elle n'a pas été colonisée de la façon que raconte Étienne de Byzance : ἀπὸ Σελεύκου τοῦ Νικάτορος Λυσιμάχῳ πολεμοῦντος καὶ ἀκούσαντος ὅτι θυγάτηρ αὐτῷ γέγονε, τὴν πόλιν ἐκάλεσε Θυγάτειρα. Lorsque Séleucos eut le droit de commander dans cette région, après la bataille de Couroupédion, il était déjà fort avancé en âge. — Dans les environs de Thyatire, plus près encore des montagnes qui séparent le bassin de l'Hermos de la Mysie, se trouve la ville de Nacrasa : sa qualité de fondation hellénistique est attestée par une inscription, datant du règne d'Hadrien, qui se termine par les mots : ἡ Μακεδόνων Νακρασειτῶν βουλὴ καὶ ὁ δῆμος[4]. — Quant à la nouvelle colonisation opérée à Magnésie, au sud du bassin de l'Hermos, il en a été question plus haut. — D'après Strabon, Thyatire est signalée par certains auteurs comme la dernière ville des Mysiens. On pourrait être tenté d'identifier les *Mysomacedones* de Pline[5] avec Thyatire et Nacrasa, et, en effet, le texte de Ptolémée semble plaider en faveur de cette hypothèse; mais Pline[6] donne Thyatire comme appartenant au district de Pergame, tandis que les Mysomacédoniens font partie de celui d'Éphèse. Je n'ai pas réussi à déterminer plus exactement leur habitat; mais, comme LEAKE a sur sa carte une Nicæa au milieu de la plaine de Cilbiane (évidemment d'après les monnaies avec la légende ΝΕΙΚΑΕΩΝ ΤΩΝ ΕΝ ΚΙΛΒΙΑΝΩ), peut-être la Nicopolis de Hiéroclès[7], et que, d'après Pline[8], les *Cilbiani inferiores et superiores* appartiennent au district d'Éphèse, on pourrait arriver à combiner cette localité avec le nom de la population en question. — Enfin, nous devons accueillir ici l'expression de Pline : *Macedones Hyrcani nominati* : on lit également sur les monnaies ΜΑΚΕΔ· ΥΡΚΑΝΩΝ[9]. On pourrait être tenté de chercher leur capitale dans la ville appelée plus tard Hiérocésarée (*Cæsarea* dans Pline), parce qu'il y avait là un culte de mages[10]; mais Tacite[11] et d'autres auteurs distinguent entre les deux villes. D'après Pline, les dits Hyrcaniens appartiennent au κοινὸν de Smyrne, et cette Hiérocésarée à celui d'Éphèse. La leçon *Mosteni aut* (var. *et*) *Macedones Hyrcani* dans Tacite[12] pourrait suggérer l'idée d'identifier ces deux populations, d'autant

position relative à la défense de la ville (τοὺς ἐν τῷ ἀνφόδῳ [*sic*] τετάχθαι) depuis la « tour de Bonne-Espérance » jusqu'à la tour de l'Abondance (τῆς εὐετηρίας).

1) VITRUV., IV, 1. — 2) Voy. ci-dessus, p. 546, 4. 580. Cf. STRAB., XIV, p. 640. — 3) STRAB., XIII, p. 625. — 4) C. I. GRÆC., n° 3522. — 5) PLIN., V, 29, § 120. — 6) PLIN., V, 30, § 121. — 7) HIEROCL., p. 660. — 8) PLIN., V, 29, § 120. — 9) ECKHEL, *Doctr. Numm.*, I, 3, p. 105. — 10) PAUSAN., V, 27. Cf. TAC., *Ann.*, III. 62 (*Persicam apud se Dianam, delubrum Cyro rege dicatum*, d'où l'épithète de ΠΕΡΣΙΚΗ sur les monnaies de la ville). — 11) TAC., *Ann.*, II, 47. — 12) TAC., *ibid.*

plus que les mouvements de l'armée syrienne et de l'armée romaine avant

graphe, Nyssa; et il dit de même, à propos d'Athymbra : πόλις Καρίας πρὸς Μαιάνδρῳ, ἥτις μετὰ ταῦτα Νύσσα ἐκλήθη. Athymbra a été peut-être englobée dans le synœkisme de la nouvelle ville, ou bien, comme Mastaura[1], elle était comprise dans son territoire, ou, ce qui est plus probable, l'expression de Strabon : ἔστι δ' ὥσπερ δίπολις[2], caractérise précisément cette association en partie double. — Il n'est pas douteux qu'il y ait eu en Carie plus d'une Antioche. La plus célèbre est Antioche sur le Méandre, dont les voyageurs, Fellows[3] entre autres, ont décrit les ruines; elle était située au confluent du Mosynos, *ubi fuere Seminethos et Cranaos oppida*, suivant la remarque de Pline[4] : le pont représenté sur une monnaie locale[5] est celui auquel a trait l'anecdote de Phlégon de Tralles[6]. — Une seconde Antioche nous est connue par un passage d'Étienne de Byzance : Ἀλάβανδα ... ἡ πότε Ἀντιόχεια. Eckhel[7] impute à Étienne une erreur gratuite, en disant que cet auteur place l'Alabanda en question sur le Méandre : on ne peut pas davantage admettre comme suffisante l'explication adoptée par Eckhel au sujet de ces monnaies parfaitement semblables qui sont signées tantôt ΑΝΤΙΟΧΕΩΝ, tantôt ΑΛΑΒΑΝΔΕΩΝ. Parmi les tétradrachmes d'Alexandre catalogués dans la VIe classe, il s'en trouve plusieurs ayant comme signe accessoire le Pégase, qui appartient à cette ville. Les événements politiques font comprendre que l'ancien nom d'Alabanda ait supplanté de bonne heure le nouveau, et déjà Polybe appelle invariablement la ville de son nom ancien : sur une monnaie d'Otacilia on voit reparaître une fois encore le qualificatif ΑΛΑΒΑΝΔΕΩΝ ΛΑΚΕΔΑΙΜΟΝΙΩΝ, qui se trouve expliqué par un passage de Strabon[8]. Il est étonnant qu'il ne se rencontre pas également sur les monnaies de Nysa. — Enfin, Pline dit : *Tralles, quæ et Euanthia et Seleucia et Antiochia dicta*[9]; de même, Étienne de Byzance écrit : ἡ πρότερον λεγομένη Ἄνθεια διὰ τὸ πολλὰ ἄνθη ἐκεῖ πεφυκέναι. Seulement, quand il ajoute : ἐκαλεῖτο καὶ Ἐρυμνά, c'est une assertion qu'il faut expliquer par le texte de Strabon, ἄκραν ἔχοντος ἐρυμνήν, et qui pourrait bien n'avoir d'autre fondement que ce passage. Il est singulier que Strabon, qui pourtant donne des détails sur la population de la ville[10], ne dise rien de ces éléments hellénistiques. La *regia Attali domus* de Pline[11] et de Vitruve[12] ne prouve pas grand' chose; du reste, elle ne date certainement pas d'Attale Ier, car ce n'est que depuis le congrès d'Apamée que Tralles appartint aux Pergaméniens[13]. Les inscriptions de la ville[14] prouvent qu'à l'époque impériale elle avait repris le nom de Tralles, qu'elle portait avant Alexandre. — C'est justement à l'ère des Attales qu'appartient la ville d'Euménia en Carie, ville mentionnée par Étienne de Byzance et seulement par lui : elle doit avoir été située au nord du Méandre, car,

1) C. I. Græc., n° 2943. — 2) Strab., XIV, pp. 648. 650. Cf. Etym. M., s. v. Ἄχαρα. — 3) Fellows, *Lycia*, p. 27. — 4) Plin. V, 29. — 5) Eckhel, *Doctr. Numm.* I, 2, p. 572. Mionnet, *Suppl.*, VI, p. 454. — 6) Phleg., *Mirab.*, 6. — 7) Eckhel, *ibid.* — 8) Strab., XIV, p. 650. — 9) Plin., V, 29. — 10) Strab., XIV, p. 648. — 11) Plin., XXXV, 14. — 12) Vitruv., II, 8. — 13) Polyb., XX, 27, 10. — 14) C. I. Græc., II, nos 2919. 2923 sqq.

lors de ce même congrès d'Apamée, la contrée au sud du fleuve échut aux Rhodiens. — Il y a une colonie qui remonte au temps des Diadoques, c'est Plistarchia (ἥτις καὶ πρότερον καὶ ὕστερον Ἡράκλεια ὠνομάσθη [1]), si tant est qu'on doive rapporter ce nom au frère de Cassandre. J'estime néanmoins que c'est bien ainsi qu'il faut comprendre le ἡ λεγομένη Ἀλκμᾶνι Λάτμος dont se sert Étienne de Byzance pour distinguer cette Héraclée d'une autre Héraclée, qu'il appelle simplement Καρίας, si toutefois ce passage d'Étienne n'est pas corrompu; car l'autre Héraclée porte aussi, pour se distinguer de son homonyme infiniment plus connue des bords du golfe Latmique, le nom d'Ἀλβάκη, et la leçon originelle dans Étienne de Byzance était : ἡ λεγομένη Ἀλμάκιος μεσόγειος [2]. — Nous laisserons en suspens la question de savoir si les villes mentionnées par Pline [3], *Lysias oppidum et Orthosia*, cette dernière connue par quantité de médailles, appartiennent bien à notre sujet. — En revanche, nous avons pleine certitude pour Stratonicée. Strabon l'appelle κατοικία Μακεδόνων [4]: Étienne de Byzance convertit l'expression en πόλις Μακεδονίας (et non pas Μαιονίας, comme on a corrigé), et il ajoute : κέκληται δὲ ἀπὸ Στρατονίκης τῆς Ἀντιόχου γυναικός, c'est-à-dire que la ville a été fondée par Antiochos Ier. Plusieurs auteurs, Pausanias [5] entre autres, attestent que la ville s'est appellée jadis Chrysaoris (puis Idrias), ou, pour parler plus exactement, les Chrysaoriens subsistèrent, comme le prouvent les inscriptions, à côté des Stratonicéens. L'explication donnée par Böckh [6], à savoir que Stratonicée était simplement le nom nouveau d'Idrias, laquelle était elle-même une sorte de reconstruction de l'ancienne Chrysaoris, et que l'on continua à appeler Chrysaoris l'ensemble formé par cette ville neuve et l'ancienne Chrysaoris, cette explication, dis-je, a contre elle principalement le fait qu'il n'existe pas une seule monnaie de Chrysaoris, tandis que de Stratonicée nous en avons une quantité, tant autonomes qu'impériales. Strabon donne de la situation un exposé suffisant et clair. Quant à la « grande ville » d'Aphrodisias [7], rien ne nous dit si nous devons nous en occuper ici.

7. — La Lycie, la Pisidie et la Pamphylie, que je vais grouper ensemble, ne sont pas non plus totalement dépourvues de colonies ou de noms hellénistiques. En Lycie, l'idiome indigène paraît s'être maintenu à côté de la langue hellénistique, devenue la langue universelle, plus longtemps que sur aucun autre point du littoral de l'Asie-Mineure. La fédération des villes lyciennes paraît avoir subsisté sous la domination égyptienne. Sur un point cependant, l'Égypte semble être intervenue de plus près dans les affaires locales. Strabon dit de Patara : Πτολεμαῖος ὁ Φιλάδελφος ἐπισκευάσας Ἀρσινόην ἐκάλεσε τὴν ἐν Λυκίᾳ, ἐπεκράτησε δὲ τὸ ἐξ ἀρχῆς ὄνομα [7]. Nous aurons occasion de parler plus loin d'une seconde Ἀρσινόη, πόλις Λύκτου. — On ne rencontre ici rien qui ait rapport aux Séleucides, à moins que ce ne soit l'île d'Antiochos en face de Sidyma (?) [8].

1) Steph. Byz., s. v. — 2) La question est traitée tout au long dans le C. I. Græc., n° 2761. — 3) Plin., V, 29. — 4) Strab., XIV, p. 660. — 5) Pausan., V, 21, 10. — 6) Böckh in *C. I. Græc.*, II, p. 473. — 7) Strab., XIV, p. 666. — 8) Plin., V, 31, § 131.

La première ville du littoral qui soit à coup sûr une ville nouvelle est Attalia, sur la côte de Pamphylie. Étienne de Byzance dit : οἱ δὲ τὴν Κιλικίας Κώρυκον οὕτω φασὶ λέγεσθαι... ἀπὸ Ἀττάλου Φιλαδέλφου κτίσαντος αὐτήν : la Corycos de Pamphylie est assez connue, mais toute la phrase jusqu'à ἀπὸ paraît être une interpolation absurde. — Plus à l'est, à cent stades de l'embouchure de l'Eurymédon, le *Stadiasme* [1] indique une Séleucie ; c'est une ville dont il n'est question nulle part ailleurs : pour ce qui est de la topographie, je ne puis que renvoyer à Leake [2]. — Le *Stadiasme* [3] signale ensuite une Ptolémaïs, tout contre la frontière de Pamphylie du côté de la Cilicie : Beaufort [4], dans sa description de la côte, précise avec beaucoup de vraisemblance l'emplacement de la ville ancienne.

A l'intérieur de ces contrées, chose assez étonnante, on ne trouve pas une fondation indiscutable : il faudrait se résigner à accepter comme telle Dion, mentionnée par Étienne de Byzance, et Ménédémion [5], toutes deux en Pamphylie : les motifs se déduisent de l'histoire de ces vaillantes tribus des montagnes. Je tiens à ne pas négliger de dire que, comme déjà Polybe [6] parle de parenté entre les Selgiens et les Lacédémoniens, on a expliqué de cette façon le qualificatif que l'on rencontre sur les monnaies de quelques villes. Ainsi, on trouve ΛΑΚΕΔΑΙΜ·ΣΑΓΑΛΑΣΣΕΩΝ ; ailleurs ΑΜΒΛΑΔΕΩΝ ΛΑΚΕΔΑΙΜΩΝ. ΕΛΕΥΘ. ; et même, sur une monnaie autonome de Cibyra, que Mionnet [7] insère sans la mentionner dans le catalogue ou dans la description des planches, on lit, entre les pieds du cheval qui bondit en avant : ΑΚΕΔΑΙ· ΚΙΒΥΡΑΤΩΝ. Eckhel était d'avis que c'était simplement une manière d'exprimer l'ΟΜΟΝΟΙΑ, d'autant que, sur la seule monnaie selgienne où les Lacédémoniens soient nommés, l'expression susvisée se trouve en toutes lettres à côté ; il insistait surtout particulièrement sur le fait que la légende ΛΑΚΕΔΑΙΜΩΝ ΣΑΓΑΛΑΣΣΟΣ exige absolument ce complément. Ceci peut être exact sans prouver l'autre proposition. Je dirai plus : cette association ne fait que rendre plus vraisemblable l'opinion que les Sagalassiens se sont réellement crus parents des Spartiates.

8. — Des contrées de l'Asie-Mineure, il nous reste encore à étudier la Cilicie. Je n'ai pas à m'occuper des anciennes fondations helléniques dans cette région, si tant est qu'on veuille en admettre d'après certaines légendes locales qui les donnent pour telles. A partir de la conquête d'Alexandre, la contrée devait, grâce à sa situation intermédiaire, prendre une importance nouvelle : plus les Lagides développaient leur supériorité sur mer, plus les Séleucides devaient tenir à s'assurer autant que possible de la Cilicie, pour rester maîtres de leurs communications avec l'Asie-Mineure. Aussi trouvons-nous dans cette région un nombre considérable de fonda-

1) Gail, *Geogr. Minor.*, II, p. 475. — 2) Leake, *Asia Minor*, p. 195. — 3) ap. Strab., XIV, p. 667. — 4) Beaufort, p. 166. — 5) Dans Ptolémée et Hiéroclès (p. 681), contre Étienne de Byzance, au mot en question. — 6) Polyb., V, 76. — 7) Mionnet, *Suppl.*, tom. V, pl. XII, n° 3.

d'Antiochos IV, ville située sur l'emplacement de l'ancienne OEniandos[1], et mentionnée par Appien[2], par Ammien Marcellin[3] et autres.

Outre ces localités dont on peut déterminer l'emplacement, il en reste quelques-unes de situation incertaine. D'abord, une Philadelphie[4], citée par Ptolémée et par Hiéroclès[5]. — Puis on trouve des monnaies d'une Antioche-sur-Mer (ΑΝΤΙΟΧΕΙΩΝ ΤΗΣ ΠΑΡΑLΙΟΥ) que Mionnet[6] place en Cilicie, et avec raison, selon moi : de toutes les Antioches mentionnées jusqu'ici, celle du Cragos est seule assez près de la mer pour pouvoir être appelée παράλιος, et cette épithète n'est guère vraisemblable pour la dite localité du Cragos. — Eckhel a publié une monnaie qui porte la légende ΑΝΤΙΟΧΕΩΝ ΤΩΝ ΠΡΟ... ΑΚΩΙ; il trouve le type, la fabrique et le caractère de l'inscription tout à fait de style cilicien; il a repoussé la restitution de Sestini, qui veut lire πρὸς Κράκῳ au lieu de Κράγῳ. — Enfin Étienne de Byzance nous fait connaître encore une Antioche Ἰσαυρίας ἡ Λαμωτὶς λεγομένη. Comme, d'après Étienne, ou plutôt d'après l'autorité plus sérieuse d'Alexandre Polyhistor à laquelle il se réfère[7], la contrée riveraine du Lamos porte le nom de Lamousia, cette ville Lamotide ne peut naturellement pas être identique à celle du Cragos. Ptolémée cite une localité du nom de Lamos, et Strabon dit : ὁ Λάμος ποταμὸς καὶ κώμη ὁμώνυμος. On serait tenté de chercher dans cette bourgade du littoral l'Antioche en question, si Hiéroclès[8] ne citait pas les deux localités l'une après l'autre. La description de Constantin Porphyrogénète[9] est évidemment en désordre pour ce qui est de l'ordre d'énumération des lieux, de sorte qu'on ne saurait dire laquelle de ces villes est celle qu'il appelle Ἀντιόχεια ἡ μικρά; le plus probable, c'est qu'il entend par là la ville au pied du Cragos.

Une ville qu'on n'a absolument aucune raison de passer sous silence et que j'ajoute ici, c'est une Stratonicée que Strabon cite à propos de la ville homonyme de Carie[10] : ἔστι δὲ καὶ ἄλλη Στρατονίκεια ἡ πρὸς τῷ Ταύρῳ καλουμένη, πολίχνιον προσκείμενον τῷ ὄρει. Étienne de Byzance a tiré son article de Strabon : nulle part ailleurs on ne trouve une trace quelconque de cette ville, qui pouvait être au pied du Taurus aussi bien en Commagène ou en Cataonie qu'en Cilicie.

Qu'il nous soit permis encore, à titre de rectification, de parler de trois erreurs concernant les villes d'Asie-Mineure. L'erreur de Pline[11], qui met les *Attalenses* en Galatie, a déjà été corrigée; on lit maintenant *Actalenses*. Dans le même passage, le même auteur cite en Galatie les *Seleucenses*; il veut parler de Séleucia Sidéra dans la Phrygie pisidienne. Enfin, au mot Ἀντιόχεια, Étienne de Byzance cite, outre l'Antioche de Carie, une Antioche Λυδίας, en ajoutant cette remarque : ἐκλήθη ἀπὸ Ἀντιόχου τοῦ Ἐπιφάνους. Or, s'il y a une chose certaine, c'est que cet Antiochos n'avait plus rien à faire

1) Plin., V, 27, § 93. — 2) Appian., *Mithrid.*, 69. — 3) Amm. Marc., XXII, 2, 4. — 4) Cf. Leake, p. 117. — 5) Hierocl., p. 710. — 6) Mionnet, *Suppl.*, VII, p. 195. — 7) Steph. Byz., s. v. Λάμος. — 8) Hierocl., p. 709. — 9) Const. Porphyr., *De Them.*, I, 14 (p. 38, tom. III, ed. Bonn). — 10) Strab., XIV, p. 660. — 11) Plin., V, 32, § 147.

en Lydie. Faudrait-il admettre qu'il a mérité la reconnaissance de quelque ville libre dans cette contrée et que cette ville aurait alors pris son nom, à peu près comme, en Étolie, une Arsinoé s'est appelée ainsi en l'honneur de l'épouse de Ptolémée II ?

§ II. LES RÉGIONS SYRIENNES.

En Asie-Mineure, la quantité d'anciennes colonies grecques échelonnées sur le pourtour du littoral fournit à l'hellénisme un moyen des plus commodes pour pénétrer également dans l'intérieur de la péninsule : des relations commerciales, des expéditions militaires, le mercenariat, avaient déjà commencé avant Alexandre à répandre de ce côté l'influence de la race grecque. Sans le trouble apporté par l'invasion des Galates, la péninsule aurait peut-être été plus tôt hellénisée totalement : en tout cas, au temps des Césars, l'hellénisation de l'Asie-Mineure se paracheva de telle sorte que les idiomes barbares ou disparurent complètement ou ne se maintinrent que çà et là dans le plat pays, dans les couches inférieures de la population.

Le résultat n'a pas été si brillant dans les contrées syriennes, je veux dire sur toute l'étendue des pays compris entre les monts d'Arménie au nord, l'Euphrate à l'est, les Arabes libres des déserts au sud. Dans ces régions, l'hellénisme ne trouva point ou pour ainsi dire point de précurseurs : ce n'est qu'avec Alexandre que commencent de ce côté les établissements gréco-macédoniens; mais, par la suite, ils se multiplient extrêmement en un laps de temps très court, et, dans certains districts tout au moins, ils maîtrisent complètement l'élément indigène. Ammien s'exprime d'une façon tout à fait caractéristique en parlant de la région entre l'Euphrate et le Nil : *quam plagam Seleucus Nicator occupatam auxit magnum in modum, cum post Alexandri Macedonis obitum successorio jure teneret regna Persidis, efficaciæ impetrabilis rex, ut indicat cognomentum. Abusus enim multitudine hominum, quam tranquillis in rebus diutius rexit, ex agrestibus habitaculis urbes construxit, multis opibus firmas et viribus : quarum ad præsens pleræque licet Græcis nominibus adpellentur, quæ iisdem ad arbitrium imposita sunt conditoris, primogenia tamen nomina non amittunt, quæ iis Assyria lingua institutores veteres indiderunt* [1].

La meilleure manière d'ordonner la liste que nous allons dresser des villes nouvelles serait de prendre pour base l'ancienne division politique du territoire; mais cette division, nous ne la connaissons pas en entier, et de plus, les limites des divers districts ne sont pas tracées avec assez de précision pour que nous puissions déterminer chaque fois avec certitude les localités qui leur appartiennent. Posidonios [2] rapporte que la Séleucide et la Cœlé-

1) Amm. Marc., XIV, 8, 5. — 2) ap. Strab., XVI, p. 747.

Syrie étaient divisées chacune en quatre satrapies; il semble ajouter que la Commagène et la Parapotamie en formaient chacune une. Cependant, à côté de cette répartition administrative, on voit apparaître de bonne heure les dénominations régionales que Ptolémée a prises pour base de son énumération. Je vais essayer de les utiliser chaque fois, concurremment avec le premier système.

1. — La Haute-Syrie (ἡ ἄνω Συρία) comprendra pour nous les possessions des Séleucides entre l'Euphrate et le Taurus jusqu'à la Cœlé-Syrie, c'est-à-dire la Séleucide, plus la Commagène et la Parapotamie.

Nous trouvons tout d'abord, avoisinant la Cilicie, la contrée de Piérie, qui paraît s'être étendue au sud par-delà l'Oronte, jusqu'au mont Casios. Une preuve que ce nom ne s'est pas accrédité seulement à une époque plus récente, mais qu'il était déjà en usage sous les rois Séleucides, c'est l'existence, dans le voisinage des bouches de l'Oronte, d'une Séleucie qui, sur les monnaies d'Antiochos IV, s'appelle déjà ΣΕΛΕΥΚΕΩΝ ΕΝ ΠΙΕΡΙΑΙ. La ville est une fondation de Séleucos Ier [1] : on rencontre ici aussi l'aigle qui emporte de l'autel un morceau de la victime et se pose sur l'emplacement de la nouvelle colonie [2]. Il y avait déjà là une localité antérieure ; c'est ce que dit Strabon aussi bien que Malalas (τῆς παλαιᾶς πόλεως ἐν τῷ ἐμπορίῳ τῆς λεγομένης Πιερίας), car ce n'est pas Constantin qui le premier construisit le port de la ville, comme le prétend Théophane [3] : ce port, Polybe [4] le signale déjà. Le même historien décrit la position extraordinairement forte de la ville, à propos du siège qui la fit retomber au pouvoir d'Antiochos III. Le roi promit toute sécurité aux hommes libres qui se trouvaient dans la ville (il y en avait environ 6,000), puis, après en avoir pris possession, il ramena également les bannis, τήν τε πολιτείαν αὐτοῖς ἀπέδωκε καὶ τὰς οὐσίας [5]. — Étienne de Byzance cite une Héraclée Πιερίας : bien qu'elle soit parfaitement inconnue d'ailleurs, il n'y a pas de raison de douter de son existence. Le même auteur note une Antioche Πιερίας, ἣν Ἄραδον οἱ Σύροι καλοῦσι, dont il n'est question nulle part ailleurs, mais le nom phénicien est une garantie de l'exactitude de ce renseignement : de même que Myriandros était une colonie phénicienne, les Phéniciens ont dû s'emparer de l'embouchure de l'Oronte, si importante au point de vue commercial ; il y a encore une autre Arad dans le voisinage de la Mer Morte. — Je pourrais faire figurer ici Rossos, à cause des statues qu'y fit ériger Harpale [6] et des monnaies autonomes de la ville; mais nous n'avons pas de témoignage exprès. — D'où vient que, dans Ptolémée, le nom de Séleucide paraît être restreint à la plaine au nord d'Antioche, je l'ignore ; il cite dans la plaine en question Géphyra, probablement les ruines considérables qui se trouvent sur le rivage oriental du lac d'Antioche, à l'embouchure d'un petit cours d'eau qui doit être l'Œnoparas des anciens.

1) Strab., XIV, pp. 749. 751. — 2) Malal., p. 199 ed. Bonn. — 3) Theophan., *Chron.*, p. 57 ed. Bonn. — 4) Polyb., V, 60. — 5) Polyb., V, 61, 1. — 6) Athen., XII, pp. 585. 595.

Ici, entre les monts Amanos et l'Euphrate au nord, nous entrons dans la Cyrrhestique, ainsi nommée de la ville de Cyrrhos, homonyme d'une ville de Macédoine. Sur la Cyrrhos syrienne, je n'ai rien à ajouter à ce qu'en a déjà dit MANNERT; car Gennadius[1], qui en était évêque, et Épiphane[2] ne donnent sur elle aucun détail précis. Je ne noterai que l'assertion d'Étienne de Byzance : ἧς ἀκρόπολις Γίνδαρος, pour dire que, d'après les distances fournies par la table de Peutinger, elle est erronée et qu'Étienne l'a tirée d'un passage de Strabon : Γίνδαρος ἀκρόπολις τῆς Κυρρηστικῆς[3]. — Dans cette région se trouvait Béræa, qui, d'après les textes des écrivains ecclésiastiques et des Byzantins, cités par WESSELING[4] et MANNERT[5], est identique avec Χάλεπ (Haleb-Alep). Appien, dans le passage reproduit au début, la range parmi les fondations de Séleucos Ier. — Non loin de là, à ce qu'il semble, était la ville d'Héraclée, la treizième de ce nom dans Étienne de Byzance; Strabon la mentionne avec Béræa comme une πολίχνιον qui aurait été jadis sous la domination du tyran Dionysios, fils d'Héracléon, et place à 20 stades de là le sanctuaire d'Athéna Cyrrhestique. Ptolémée en parle également. — A environ quatre milles à l'est de Béræa, sur la route d'Hiérapolis, il y avait une Batnæ; j'ignore si, comme son homonyme au delà de l'Euphrate, elle était *Macedonum manu condita*. Julien[6] dit que le nom de cette ville est de langue barbare, et c'est probablement la vérité.

C'était également une ancienne ville indigène que Bambyke, plus tard Hiérapolis (Ἱεράπολις... γ' Συρίας ἢ καὶ Ἱερόπολις διὰ τοῦ ο, d'après Étienne de Byzance; ΙΕΡΟΠΟΛΙΤΩΝ sur les monnaies), Σελεύκου ὀνομάσαντος τοῦτο αὐτήν, dit Élien[7]. Bien que la narration de Lucien[8] soit défigurée à dessein, l'histoire de Combabos et de cette Stratonice (γυναικὸς τοῦ Ἀσσυρίων βασιλέως) qui n'est autre, en définitive, que la fille de Démétrios, l'épouse de Séleucos Ier et d'Antiochos Ier (ἔτι τῷ προτέρῳ ἀνδρὶ συνοικέουσα[9]), l'hellénisation de cette ville sainte s'est opérée dès le règne de Séleucos Ier. L'erreur étrange de Strabon[10] a déjà été signalée par d'autres. Je m'interdis de parler plus longuement de cette ville si intéressante au point de vue archéologique. — En remontant de là vers le nord, on trouvait sur l'Euphrate Europos; c'est la même Europos que Pline[11] cite, que Justinien a restaurée[12], celle dont Josué Stilite[13] dit : *castrum Europus, quod in provincia Mabugensi* (Hiérapolis) *ad occidentem Euphratis est positum*. L'assertion de Lucien[14] : ἀπῴκισαν δὲ αὐτὴν Ἐδεσσαῖοι, ne paraît pas autrement invraisemblable en soi : le nom a été importé par les colons de leur pays d'Émathie. L'emplacement doit être celui d'Iérabes, suivant POCOCKE[15], qui a vu là des ruines en quantité; c'est le passage menant par la voie la plus

1) GENNAD., *Cat. vir. ill.* s. v. *Theodoret*. — 2) EPIPHAN., *Hæres.*, XIII, 26. — 3) STRAB., XVI, p. 751. — 4) WESSELING ad *Itin. Anton.*, p. 193. — 5) MANNERT, p. 399, ed. IIa. — 6) JULIAN., *Epist.*, 27. — 7) ÆLIAN., *Hist. An.*, XII, 2. — 8) LUCIAN., *De dea Syria*. — 9) LUCIAN., *op. cit.*, 19. — 10) STRAB., XVI p. 748. — 11) PLIN., V, 24, § 86. — 12) PROCOP., *De ædific.*, II, 9. — 13) JOS. STIL., *Bibl. Or.*, tom. I, p. 282, cité par WESSELING ad Hierocl., p. 713. — 14) LUCIAN., *Quom. hist. conscr.*, 24. 28. — 15) POCOCKE, II, p. 240 trad. all.

directe d'Hiérapolis de Syrie à Batnæ en Mésopotamie (διαβάντων γὰρ ἡ ὁδὸς[1]), route que décrit assez exactement Procope[2]. Étienne de Byzance cite dans cette région une Nicatoris, πόλις Συρίας πρὸς τῷ Εὐρώπῳ, κτίσμα Σελεύκου τοῦ Νικάτορος : si l'on veut faire des conjectures, on peut la placer dans les environs de Nisib, qui est devenue si célèbre après 1830, ou plutôt à l'observatoire de Kala'at-en-Nedjin, car cette position, qui domine les alentours et qui a pris tant d'importance au temps des croisades, a bien pu être appréciée également d'un stratégiste comme Séleucos. — Il y a moins de doute sur l'origine hellénistique de Nicopolis, citée par Hiéroclès[3]. — Quant à Zeugma, l'emplacement en est tout à fait sûr : c'est l'endroit où l'Euphrate sort des parois abruptes de la montagne, pour couler désormais en plaine jusqu'à son embouchure, le point d'où devait partir la ligne de bateaux à vapeur qui aurait mis en communication l'Europe et l'Inde : en face se trouve Biredjik, où la grande route d'Orient venant de Diabekir et Orfa descend vers l'Euphrate[4]. C'est une des plus importantes positions militaires qu'il y ait sur l'Euphrate : elle tire son nom du pont qui avait été établi non pas par Bacchus[5] ou par Alexandre[6], mais par Séleucos Ier, en même temps que la ville[7]. Lucain l'appelle *Zeugma Pellæum*[8] : on ne saurait affirmer qu'il y ait eu un deuxième pont de bateaux (Ζεῦγμα) à Samosate, et, sur l'autre rive, du côté de la Mésopotamie, une Séleucie; Strabon[9] le dit positivement, en faisant remarquer que Pompée avait rattaché à la Commagène cette place fondée comme φρούριον τῆς Μεσοποταμίας, et l'on croit que c'est la Séleucie dans laquelle, suivant Polybe[10], s'était installé Antiochos III, lorsqu'on lui amena de Cappadoce sa fiancée (περὶ Σελεύκειαν τὴν ἐπὶ τοῦ ζεύγματος). — Enfin, il nous reste encore un point à signaler dans l'intérieur de la Cyrrhestique, le « Retranchement de Méléagre » (Μελεάγρου χάραξ), dans la plaine au nord d'Antioche : il n'est cité que par Strabon[11] et la Table de Peutinger.

L'itinéraire le plus commode pour nous est de passer d'ici en Commagène. Il nous manque malheureusement un témoignage exprès qui nous autorise à marquer avec certitude comme ville hellénisée Samosate, la patrie de Lucien et le siège de la royauté médiatisée des Séleucides ; mais on est en droit de le supposer. A six lieues de là, tout à fait au pied du Taurus, versant sud, se trouve aujourd'hui une ville appelée Adiaman, ou, comme disent les Kurdes, Hassn-manna, entourée de vignobles et de vergers : on y voit les ruines d'une acropole, et de là, en suivant la direction du nord, on franchit avec beaucoup de peine le Taurus (Amanos)[12]. Il n'est pas improbable que cette localité marque la place d'une ville ancienne : ce pourrait être Antioche près le Taurus (ἐπὶ τῷ Ταύρῳ ἐν Κομμαγηνῇ[13]), qui figure aussi

1) Strab., XVI. p. 748. — 2) Procop., *Bell. Pers.*, II, 20. — 3) Hierocl., p. 713. — 4) Voy. Moltke, *Briefe über Zustände und Begebenheiten in der Türkei*, p. 227. — 5) Pausan., X, 29, 3. — 6) Dio Cass., XL, 17. Steph. Byz., s. v. Plin., XXXIV, 15, § 150. — 7) Plin., V, 24, § 86. — 8) Lucan., *Phars.*, VIII, 237. — 9) Strab., XVI, p. 749. — 10) Polyb., V, 43. — 11) Strab., XVI, p. 751. — 12) Moltke, *op. cit.*, p. 296. — 13) Steph. Byz. s. v.

dans Ptolémée, presque à la même latitude que Samosate : en tout cas, la ville n'est mentionnée ni dans les Itinéraires ni dans Hiéroclès [1]. La médaille citée par SESTINI [2], avec la légende ΑΝΤΙΟΧΕΩΝ ΤΗϹ Ε· ΤΑΥ., doit être suspecte. Il y a une autre Antioche, celle qui s'appelle sur ses monnaies ΑΝΤΙΟΧΕΩΝ ΠΡΟϹ ΕΥΦΡΑΤΗΝ et que Pline signale sur l'Euphrate en face de la Commagène. Mais personne autre ne parle ni de cette dernière Antioche, ni de l'Épiphania sur l'Euphrate que Pline mentionne à côté d'elle. — Je laisse à d'autres le soin de décider si Doliché (aujourd'hui Dolouk, non loin d'Aïntab) doit être cataloguée ici. En revanche, j'ai certainement le droit d'y inscrire Chaonia, que Ptolémée place dans la Commagène et qui figure dans la Table de Peutinger sous le nom de *Channunia*, dans l'Itinéraire d'Antonin sous le nom de *Hanunea*, à moitié chemin entre Cyrrhos et Doliché [3].

Comme Ptolémée, je veux commencer l'énumération des villes de la Cassiotide par la plus magnifique de toutes les villes syriennes, Antioche sur l'Oronte. La splendeur de ses édifices, sa richesse en œuvres d'art, son commerce, son luxe, la haute culture qui s'est développée dans son sein, ont fait d'elle, au temps de la domination macédonienne comme sous la domination romaine, l'égale d'Alexandrie d'Égypte. Je renvoie pour Antioche à l'article bien connu d'O. MÜLLER, et me contente de donner un aperçu de ses origines. Il a été dit plus haut un mot de l'établissement fondé en ce lieu par Alexandre. Antigone avait ensuite assis dans le voisinage, un peu en aval du fleuve, son Antigonia [4] : la mention qu'en fait Dion Cassius [5] est une preuve indubitable que cette ville ne fut pas le moins du monde détruite, comme O. MÜLLER l'admet trop complaisamment, pour qu'on pût transporter ses habitants et utiliser ses matériaux de construction à Antioche. Le témoignage de Libanios (Ἀντιγόνειαν αὐτὴν ἠφάνισαν... τὸ δὲ πλήρωμα δεῦρο μετέστησαν [6]) émane d'un rhéteur qui pousse à l'excès l'hyperbole, et l'autorité de Malalas, avec son καταστρέψαι τὴν Ἀντιγόνειαν, s'efface devant l'affirmation de Dion Cassius : enfin Diodore [7] embrouille absolument la question en assurant qu'Antigonia fut détruite par Séleucos (καθελόντος αὐτήν) et les habitants transportés dans la ville de Séleucie, fondée par Antigone et appelée de ce nom par Séleucos. Malalas raconte ces événements avec assez de détails [8] ; il assure, entre autres choses, que le nombre des citoyens transportés d'Antigonia à Antioche montait à 5300, Macédoniens et Athéniens. Le nom de la grande ville qu'on venait de bâtir, Ἀντιόχεια ἡ ἐπὶ Δάφνῃ fut choisi par Séleucos d'après le nom de son père, comme le dit Strabon, et non d'après celui de son fils, comme le prétend Malalas : la tradition orientale raconte qu'Antiochos fonda la ville en vertu d'un oracle qui le lui avait ordonné pour mettre un terme à ses insomnies. Pour ce qui

1) H. KIEPERT fait observer que « Antioche ne peut guère être placée ailleurs qu'à Marasch ». — 2) SESTINI, *Class. gen.*, p. 134, ed. IIa. — 3) H. KIEPERT regarde ces deux noms, Doliché et Chaonia, comme des noms sémitiques grécisés. — 4) Voy. ci-dessus, p. 397. — 5) DIO CASS., XL, 29. — 6) LIBAN., *Antiochic.*, p. 349. — 7) DIODOR., XX, 48. — 8) MALAL., p. 201 ed. Bonn.

suit, je renvoie à O. Müller : on trouvera chez lui d'amples détails sur la superbe Daphné, le Versailles d'Antioche, et sur l'Héraclée située entre Daphné et la ville [1]. En ce qui concerne Platanos, O. Müller doit avoir raison d'accepter l'indication de Procope [2], qui en fait un faubourg sur la route de Cilicie. Wesseling [3] confond le faubourg avec la ville de Platanos, marquée par les Itinéraires sur la route d'Antioche à Laodicée, et que Pococke [4] a cru reconnaître aux platanes de ces environs. — De là, la route, passant par Cathéla (καθ' ἕλη d'après Wesseling), mène à Laodicée (ΤΩΝ ΠΡΟΣ ΘΑΛΑΣΣΑΝ sur les monnaies) ; c'est la quatrième des villes sœurs, Séleucie, Antioche et Apamée sur l'Oronte (ΑΔΕΛΦΩΝ ΔΗΜΩΝ des monnaies [5]). Suivant Malalas [6], il y avait auparavant, à cet excellent mouillage, une localité du nom de Mazabda (Ramitha dans Étienne de Byzance), que les Grecs, toujours d'après le même auteur, appelaient ἡ λευκὴ ἀκτή. D'après Strabon [7] et Étienne de Byzance, Séleucos Ier a donné à Laodicée le nom de sa mère. Malalas se trompe certainement en disant que c'était le nom de sa fille. Eustathe [8] rapporte ces deux opinions, ainsi qu'une troisième, qui donne pour éponyme la sœur de Séleucos. Pour ce qui concerne le culte d'Artémis Brauronia, dont Séleucos envoya la statue de Suse à Laodicée, voy. l'inscription citée par Eckhel [9]. — Sur le parcours de cette route d'Antioche à Laodicée se trouve le mont Casios, qui a donné son nom à la région, avec quantité de sanctuaires dont je n'ai pas à m'occuper. Au pied du versant ouest de la montagne, du côté de la mer, on rencontre d'abord, au nord de Laodicée, une Héraclée [10] avec un port dont Pococke a retrouvé les jetées ; c'est celle qui est mentionnée dans le *Stadiasme* [11] au cap Polias. La Posidion située tout près de là au nord [12] ne doit pas être une ville neuve : Hérodote [13] en parle déjà. — Pline énumère ici l'une après l'autre *Laodicea libera, Diospolis, Heraclea, Charadrus, Posidium*. Je ne crois pas trop qu'il commette une erreur en plaçant ici Diospolis et Charadros ; une Diospolis irait très bien au ΖΕΥΣ ΚΑΣΙΟΣ, et pourquoi n'y aurait-il pas eu là une Charadros aussi bien qu'en Cilicie [14] ?

Dans Ptolémée, la Cassiotide a une extension démesurée ; il y fait entrer même Épiphania sur l'Oronte. Je vais laisser de côté la division par provinces et énumérer d'abord les autres villes de la côte, puis celles qui sont sur le cours moyen de l'Oronte, pour finir par les localités intermédiaires.

Sur la côte au sud de Laodicée, nous trouvons d'abord une Leucate, jadis Βαλάνεαι πόλις Φοινίκης (dont la frontière, à l'époque hellénistique, descend plus bas au sud), ἡ νῦν Λευκάς [15]. Cependant, le nom nouveau ne paraît

1) O. Müller, *op. cit.*, p. 44. — 2) Procop., *De ædific.*, V, 5. — 3) Wesseling ad *Itin. Anton.*, pp. 147. 582. — 4) Pococke, II, p. 284. — 5) Eckhel, III, p. 66. — 6) Malal., p. 203. — 7) Strab., XVI, p. 750. — 8) Eustath. ad Dionys. Perieg. 919. — 9) Eckhel, III, p. 317. C. I. Græc., III, n° 4470. 4471. Cf. Pausan., III, 17. Lamprid., *Vit. Heliog.*, 7. — 10) Strab., XVI, p. 752. — 11) *Stadiasm. Mar. Mag.*, 142. — 12) Steph., s. v. Strab., *ibid.* Plin., V, 20, § 79. — 13) Herod., III, 91. — 14) Hecat., *fr.* 251. *Stadiasm. Mar. Mag.* 199. — 15) Steph. Byz. s. v.

pas s'être maintenu longtemps; on ne le rencontre nulle part ailleurs. — En fait de point important, nous trouvons ensuite Orthosia, sur le continent, en face et au sud de la ville libre d'Arados. A la vérité, l'origine hellénistique de cette ville n'est attestée nulle part en termes exprès, que je sache; mais déjà durant les guerres d'Antiochos II, elle joue un rôle comme forteresse frontière de l'empire des Séleucides. A cet endroit, la plate-bande qui longe la mer, étroite jusque-là, commence à s'élargir vers l'intérieur des terres; l'Éleuthéros la traverse pour aller se jeter dans la mer: c'est la plaine Macra de Strabon [1], à partir de laquelle commence et s'étend vers le sud la côte de Phénicie, dominée par le Liban.

En remontant le cours de l'Oronte d'Antigonia à Apamée, nous ne trouvons aucune ville que nous puissions signaler avec certitude comme hellénistique. A Apamée, comme on l'a fait observer plus haut, Alexandre avait déjà jeté les premiers fondements de la ville : que Malalas [2] soit ou non dans le vrai quand il assure qu'il y avait eu là jadis une localité du nom de Pharnace, il est certain que l'emplacement est de nature à faire supposer l'existence d'anciens établissements en cet endroit. On sait que cette vaste et riche plaine, autour de laquelle l'Oronte décrit une courbe de grand rayon (de là son nom de Χεῤῥόνησος), était à proprement parler la place d'armes des Séleucides. Strabon [3], qui en parle, nous apprend en même temps qu'elle portait le nom de la princesse perse épouse de Séleucos (et non de sa fille, comme le prétend Malalas). On peut considérer comme certain qu'elle était à l'endroit où est aujourd'hui Kelat-el-Medik. Le seul détail que j'aie encore à ajouter, c'est que la ville s'appelle sur ses propres monnaies ΑΠΑΜΕΩΝ ΤΩΝ ΠΡΟΣ ΤΩ ΑΞΙΩ, et Sozomène [4] l'appelle également Ἀπαμείας τῆς πρὸς τῷ Ἀξίῳ ποτάμῳ. J'avais conjecturé jadis que le nom d'Axios désignait non pas l'Oronte, mais un petit affluent sur lequel se trouve Apamée; mais H. KIEPERT dit à ce propos : « J'ai toujours considéré Ἄξιος comme une forme grécisée de l'arabe *el-'Asi*, nom actuel de l'Oronte, en supposant, bien entendu, que le nom arabe dérive de l'ancien vocable syrien ». — Tout à fait dans le voisinage se trouve Larissa, ἣν Σύριοι Σίζαρα καλοῦσιν [5], aujourd'hui Seidjar, d'après BURCKHARDT [6]. Ce voyageur a trouvé, dans les ruines nombreuses et considérables de l'endroit, une inscription grecque dans laquelle le ΤΗϹ ΔΟΜΝΟΥ ΓΥΝΑΙΚΟϹ rappelle le nom analogue de Domninos, et l'on sait par Suidas que Domninos était ἀπὸ Λαοδικείας καὶ Λαρίσσης. — C'est ici précisément qu'était Lysiade, ὑπὲρ τῆς λίμνης κειμένη τῆς πρὸς Ἀπαμείᾳ [7]. Un peu plus en amont se trouve Épiphania, l'ancienne et célèbre Hamath : outre quelques passages de S. Jérôme [8], nous avons pour nous renseigner sur son identité un passage instructif de Josèphe : Ἀμάθος δ' Ἀμάθην κατῴκησεν ... Μακεδόνες δὲ αὐτὴν Ἐπι-

1) STRAB., XVI, p. 754. — 2) MALAL., p. 203. — 3) STRAB., XVI, p. 752. — 4) SOZOM., VI, 15. — 5) STEPH. BYZ., s. v. — 6) BURCKHARDT, I, p. 245. 514, trad. Gesenius. — 7) STRAB., XVI, p. 760. — 8) HIERONYM., *Quæst. Hebr. in Genes.*, tom. II, p. 516. *Ad Jesai.*, 10, etc.

φάνειαν ἀφ' ἑνὸς τῶν ἀπογόνων (lisez ἐπιγόνων) ἐπωνόμασαν. « Au milieu de la ville, dit Burckhardt[1], on voit un remblai quadrangulaire, sur lequel s'élevait jadis le château-fort », comme on en trouve partout dans les villes qui n'avaient point d'acropole naturelle[2]. Ali-Bey[3], décrivant la disposition en amphithéâtre qu'offre la ville des deux côtés du fleuve, mentionne précisément sur la rive gauche cette « montagne assez haute ». — Tout près d'Épiphania au sud, une montagne crayeuse fait une saillie de deux ou trois lieues du côté de l'est, à la rencontre de l'Oronte : elle oblige le fleuve à se rejeter à l'est et à décrire une courbe qui commence au pied du versant sud de la montagne, à Aréthuse. Ali-Bey[4] décrit la magnificence des ruines qu'il a vues au village de Rastan. — D'après la configuration du pays, on peut croire que la Séleucide ne s'étendait pas plus loin, ou du moins ne dépassait pas au sud l'ancienne ville d'Émèse; c'est là que devaient commencer les quatre districts de la Syrie « creuse ».

Il nous reste encore à examiner le domaine compris entre l'Oronte et la mer. Une chaîne de montagnes importante, qui prend naissance au sud d'Antioche, suit à peu près, ce semble, la direction du sud-est, ayant à sa droite la vallée de l'Oronte, à sa gauche cette route d'Antioche à Laodicée dont il a été question plus haut : à peu près à la latitude d'Arados, elle tourne à l'est et envoie ses contreforts jusqu'à une couple d'heures d'Émèse, du côté de l'est. De ce coude de la montagne descend vers Apamée, c'est-à-dire du côté concave, un cours d'eau que Pline[5] appelle Marsyas, tandis que du côté de la mer part, à peu près du même endroit, l'Éleuthéros, qui arrose la plaine Macra. C'est entre les sources de ces deux artères réparties sur les deux versants que les voyageurs venant d'Apamée et d'Épiphania franchissent la montagne pour aller à la côte : Burckhardt notamment a fait une description minutieuse de la route. Il y a là quantité de châteaux, dont tel ou tel pourrait bien remonter à l'époque hellénistique. Il y a surtout une position que Burckhardt signale particulièrement, El-Hossn, un château gothique avec le lion du comte de Toulouse au-dessus de la porte et le cloître de St-Georges dans le voisinage : « Ce château commande les communications entre les plaines de l'est et le littoral; non loin de là finit le Liban et commencent les montagnes de la Syrie du nord[6] ». C'est ici, je crois, qu'il faudrait chercher la Chalcis *ad Belum cognominata* dont parle Pline[7], ville qui est nettement distinguée d'une autre au pied du Liban[8]. J'aurais volontiers placé dans cette position maîtresse la Séleucie qu'Étienne de Byzance et Hiéroclès[9] appellent Σελευκόβηλος et que Pline mentionne aussi comme étant *ad Belum*[10], si Ptolémée ne mettait pas cette Σελεύκεια πρὸς Βήλῳ juste à l'ouest d'Apamée, à un demi-degré de distance, et si Théophane[11] ne la transportait pas également dans le territoire d'Apamée, qui ne pouvait guère

1) Burckhardt, I, p. 249. — 2) Moltke, *op. cit.*, p. 227. Cf. Burckhardt, I, p. 253. — 3) Ali-Bey, p. 494 de la traduction. — 4) *ibid.*, p. 493. — 5) Plin., V, 23. — 6) Burckhardt, I, p. 267. — 7) Plin., V, 23. — 8) Cf. ci-dessous, p. 734. — 9) Hierocl., p. 712. — 10) Plin., *ibid.* — 11) Theophan., *Chron.*, p. 533 éd. Bonn.

dépasser la crête de cette chaîne (καὶ ᾤκησαν εἰς τὴν Ἀπάμειαν χώραν ἐν κώμῃ Σκευοκοβόλῳ (var. Σελευκοβόλῳ) : il se peut que cette Séleucie ait été le bourg de Mezyef, décrit par BURCKHARDT[1], ou la position de Deir-Zoleïb, couverte de ruines importantes qu'il n'a pas visitées[2].—La Séleucos d'Étienne de Byzance (Σέλευκος πόλις περὶ τῇ ἐν Συρίᾳ Ἀπαμείᾳ ἀρσενικῶς λεγομένη) est-elle distincte de celle dont nous venons de parler, c'est une question que je n'ose trancher ; la proximité de deux villes presque homonymes n'est pas du tout une raison pour les confondre. — Enfin, j'ai encore à inscrire ici, par voie de conjecture, deux villes, Mégare et Apollonia. Strabon les nomme l'une et l'autre à l'occasion de l'insurrection de Démétrios Tryphon : Λαρίσσης καὶ Κασσιανῶν (on trouve un peu plus haut Κοσιανῶν) καὶ Μεγάρων καὶ Ἀπολλωνίας καὶ ἄλλων τοιούτων, αἳ συνετέλουν εἰς τὴν Ἀπάμειαν ἅπασαι[3]. Étienne de Byzance cite également Apollonia Συρίας κατ' Ἀπάμειαν. Naturellement, il est complètement impossible de faire même une conjecture au sujet de ces localités : mais je rappelle qu'entre Antigonia et Apamée dans le bassin de l'Oronte, c'est-à-dire sur une longueur de dix milles géographiques, on ne nous signale aucune fondation hellénistique, et pourtant on ne peut guère douter que les Séleucides n'aient utilisé, pour y fonder un établissement, une localité aussi importante que l'est aujourd'hui Schogr, par exemple, « une forteresse très solide qui, de concert avec Banas, située à une simple portée de trait, couvrait le cours de l'Oronte[4] ». Seulement, sur la route d'Antioche à Émèse, on ne trouve pas un seul nom grec, et la Thelminissos ou Chelminissos de Ptolémée doit être un nom étrangement corrompu, si tant est qu'il faille le faire entrer ici dans notre liste.

Une région que la disparition de toute culture a défigurée au point de la rendre méconnaissable, c'est le pays entre l'Oronte et l'Euphrate, la « Parapotamie » de ces deux fleuves, et, dans ce pays, la Chalcidique : un coup d'œil jeté sur la belle carte de BERGHAUS montre la quantité de villes et ruines éparses dans ce désert. Il y a au moins deux villes que nous pouvons cataloguer ici avec certitude. Chalcis, qui a donné son nom au pays, est confondue par certains auteurs, anciens et modernes, tantôt, comme fait Pline, avec la ville homonyme voisine du Bélos, tantôt, comme MIONNET, avec une autre près du Liban : l'emplacement en est indiqué avec une précision suffisante par les Itinéraires ; sur la Table de Peutinger, la route d'Antioche à Bérœa (Alep) fait un détour de trois milles par Chalcis. L'ΗΛΙΟCΕΡΟC des monnaies ne doit pas désigner le fleuve, comme on pourrait le croire d'après la médaille qui figure dans MIONNET[5] (ΦΛ. ΧΑΛΧΙΔΕΩΝ. ΕΠΙ... ΟCΕΙΡΟCΙ) ; la légende doit avoir été mal lue. — Au sud-est de Chalcis, Ptolémée place Maronée, et Appien, dans la liste citée plus

1) BURCKHARDT, I, p. 255. — 2) *ibid.*, p. 260. — 3) STRAB., XVI, p. 752. H. KIEPERT fait observer à ce propos que, « comme μέγαρα, en tant que mot grec, n'est que la transcription du sémitique Maghara (*caverne*). le nom ne prouve rien. » — 4) ABOULFEDA, ap. BURCKHARDT, I, p. 512. — 5) MIONNET, *Suppl.*, VIII, p. 117, n° 11.

haut, parle aussi d'une fondation de ce nom remontant aux Séleucides. — C'est à cet endroit précisément que se trouve mentionnée Oropos. On devrait transporter cette ville dans le voisinage de l'Euphrate, d'après Étienne de Byzance : ἔστι καὶ τρίτη ἐν Συρίᾳ κτισθεῖσα ὑπὸ Νικάτορος, περὶ ἧς ὁ Πολυΐστωρ ἐν τῇ περὶ Συρίας φησὶν οὕτω· Ξενοφῶν ἐν ταῖς ἀναμετρήσεσι τῶν ὀρῶν περὶ Ἀμφίπολιν κεῖσθαι Ὠρωπόν, ἣν πρότερον Τελμισσὸν καλεῖσθαι ὑπὸ τῶν κτισάντων· ταύτην δ' ἔφασαν ὑπὸ Σελεύκου τοῦ Νικάτορος ἐπικτισθεῖσαν Ὠρωπὸν καλεῖσθαι... ; il a dit un peu avant que Séleucos était originaire d'Oropos en Macédoine, et son témoignage mérite, en fin de compte, plus de confiance que l'assertion de Malalas [1], qui le dit natif de Pella. En revanche, pour ce qui est de l'emplacement de cette Oropos, on peut bien avoir des scrupules en songeant à la Τελάνισσος κώμη que Théodoret [2] place non loin de Berœa, au *Telmisus vicus* de Sozomène [3], deux noms qui sont bien, ce semble, identiques au *Temmeliso* marqué dans l'*Itinéraire d'Antonin* sur la route d'Apamée à Chalcis, et à la Τολμίδεσσα de Ptolémée. Il n'y a absolument aucun moyen ici de trancher la question. — Quant aux villes syriennes de la rive droite de l'Euphrate, nous ferons mieux de les réserver pour plus tard.

2. — La Cœlé-Syrie a été perpétuellement une pomme de discorde entre les Séleucides et les Lagides ; aussi y rencontre-t-on des établissements des deux dynasties.

Commençons par la Syrie « creuse » proprement dite, celle qui comprend les vallées entre le Liban et l'Antiliban, surtout la vallée du Marsyas et l'αὐλὼν βασιλικός. Je cite en première ligne Laodicée du Liban. L'*Itinéraire d'Antonin* [4] indique deux routes entre Héliopolis et Émèse, et, sur les deux, *Laudicia* est à 64 milles romains d'Héliopolis et à 18 milles d'Émèse ; ceci fixe l'emplacement de la ville au-dessus du lac de Cades. Ensuite, le témoignage des monnaies (**ΛΑΟΔΙΚΕΙΩΝ ΠΡΟΣ ΛΙΒΑΝΩ** ou **ΤΩΝ ΕΝ ΤΩ ΛΙΒΑΝΩ**) est une preuve que la ville se trouvait en dehors du Marsyas, du côté du Liban, dont les contreforts s'avancent jusqu'au lac de Cades. Enfin, l'expédition d'Antiochos III, qui part d'Apamée et de Laodicée, ἀφ' ἧς ποιησάμενος τὴν ὁρμὴν καὶ διελθὼν τὴν ἔρημον ἐνέβαλεν εἰς τὸν αὐλῶνα τὸν προσαγορευόμενον Μαρσύαν, cette expédition, dis-je, montre que Laodicée était en dehors de la région où débouche la vallée du Marsyas, ou, pour parler plus exactement, ἀρχὴ αὐτοῦ Λαοδίκεια ἡ πρὸς Λιβάνῳ [5]. C'est précisément cet évasement de la vallée du Marsyas qui est en même temps le commencement du désert. — Il y a une seconde localité que j'inscris ici, mais sous forme dubitative ; c'est Chalcis. On a toujours identifié jusqu'ici Chalcis près du Bélos avec celle dont il est souvent question dans Josèphe, sans songer qu'il l'appelle expressément ἡ ὑπὸ τῷ Λιβάνῳ Χαλκίς [6]. Il y a encore une deuxième raison à alléguer. Pompée, venant d'Apamée, a passé par Héliopolis et Chalcis ; de là, en franchissant la chaîne qui partage la Cœlé-Syrie (c'est-à-dire qui sépare le Marsyas de l'Aulon Basilicos), il est arrivé à Pella et ensuite à

1) Malal., p. 203 ed. Bonn. — 2) Theodoret., c. 26. — 3) Sozom., *Hist. Eccl.*, VI, 34, cité par Wesseling ad *Itin. Anton.*, p. 195. — 4) *Itin. Anton.*, pp. 198-199. — 5) Strab., XVI, p. 755. — 6) Joseph., *Bell. Jud.*, VIII, 9, 1.

Damas [1]; c'est une route qui ne pouvait en aucune façon le mener au Bélos. Enfin, Strabon dit de Ptolémée, fils de Mennæos, qu'il avait entre ses mains Chalcis, une ville qui dominait le cours du Marsyas et les cantons montagneux des Ituréens, et même, Chalcis était, dit-il, ὥσπερ ἀκρόπολις τοῦ Μαρσύου : ces qualificatifs désignent évidemment une position comme il n'a jamais pu y en avoir nulle part du côté du Bélos. S'il est un point qui mérite le nom d'acropole du Marsyas, c'est Zaleh [2]; on ne saurait affirmer que la ville fût de fondation hellénistique, encore que je me croie en droit de lui appliquer la mention d'Étienne de Byzance : πόλις ἐν Συρίᾳ κτισθεῖσα ὑπὸ Μονικοῦ τοῦ Ἄραβος. — Une ville absolument inconnue, c'est Apollonia en Cœlé-Syrie, qu'Étienne de Byzance distingue nettement de l'Apollonia près d'Apamée.

Je vais traiter ici avec quelque détail du défilé de Gerrha et Brochi, dont il sera question plus tard, à propos des événements de l'an 221. Polybe, qui en parle [3] et qui est seul à en parler, dit : « Le Marsyas coule entre le Liban et l'Antiliban, et il se trouve de plus en plus resserré par ces montagnes; de plus, à l'endroit où il est le plus à l'étroit, l'espace est encore rétréci par des marais et des étangs dans lesquels croît le μυρεψικὸς κάλαμος. Ce défilé est dominé d'un côté par Gerrha, de l'autre par Brochi : entre les deux se trouve un étroit sentier (πάροδος) ; Antiochos le trouva barricadé (τὰ παρὰ τὴν λίμνην στενά) et essaya vainement de forcer le passage ». Quelques années plus tard, Antioche renouvelle son agression contre la Cœlé-Syrie; il rencontre de nouveau la vallée du Marsyas, et campe περὶ τὰ στενὰ τὰ κατὰ Γέῤῥα πρὸς τῇ μεταξὺ κειμένῃ λίμνῃ. Certains incidents l'obligent à se rabattre au plus vite sur la côte, c'est-à-dire sur Ptolémaïs : il laisse les hoplites en arrière, avec ordre d'assiéger Brochi, τὸ κείμενον ἐπὶ τῆς λίμνης καὶ τῆς παρόδου χώριον. Mais, à la nouvelle de la marche en avant d'Antiochos, l'ennemi était accouru de Ptolémaïs pour lui barrer τὰ στενὰ τὰ περὶ Βηρυτόν : Antiochos les force néanmoins et descend sur la côte. De là résulte d'abord que les défilés de Béryte se trouvaient en avant de l'armée d'Antiochos, c'est-à-dire plus au sud que ceux de Brochi; ensuite, que les défilés de Brochi ne barrent pas le Marsyas lui-même, puisque l'armée dut marcher précisément sur les défilés situés plus au sud (dans le voisinage de Zaleh), ceux par où l'on descend à l'ouest vers Beïrout. Ainsi, les défilés de Brochi étaient un passage s'ouvrant dans une direction latérale : au nord de Zaleh, le Marsyas n'est nulle part aussi étroit qu'on pourrait le croire d'après les expressions de Polybe, et il est encore bien moins encombré de marais et de roseaux. Polybe ne se fait pas une idée parfaitement exacte de ce terrain qu'il n'a pas vu de ses yeux. Ce qui doit nous servir de guide, c'est le lac dont il parle. On n'en trouverait guère d'autre dans la région que celui de Limoun, qui se trouve dans les contreforts du Liban, à quatre lieues environ au nord-ouest d'Héliopolis, assise elle-même au pied de l'Antiliban. Sénèque [4],

1) JOSEPH., *Ant. Jud.*, XIV, 3, 2. Ce doit être Abella que Josèphe met à la place d'Abila. — 2) Voy. BURCKHARDT, I, p. 42. — 3) POLYB., V, 61 et 46. — 4) SENEC., *Quæst. Nat.*, III, 25.

entre autres auteurs, fait mention de ce lac : d'autres textes ont été recueillis par MANNERT[1]. Le lac faisait partie du domaine d'Aphrodite, qui avait un culte et un temple à Aphaca, localité située à trois lieues de là, du côté de l'ouest, et visitée par BURCKHARDT[2]. « D'Afka, continue ce voyageur, la route monte un *wady* assez raide ; à une demi-heure de là se trouve Aïn-Bahr ; trois-quarts d'heure plus loin, une plaine très unie, qui est encore du côté ouest de la cime. Ce coin de terre s'appelle Wady-el-Bordj, à cause d'une petite tour en ruines qui s'y trouve : elle a de trois à quatre lieues de long sur deux de large ». D'après l'opinion d'un spécialiste, il ne faut pas chercher à retrouver dans ce nom de Bordj la Brochi qui nous occupe, mais, comme l'indique d'ailleurs BURCKHARDT lui-même, le Wady est ainsi nommé de la tour (πύργος). Ce défilé de « Boucliers et Courroies (γέρραβρόχοι) » se distingue d'un autre, que Strabon décrit de la manière suivante: τῶν τοῦ Ὀρόντου πηγῶν, αἵ πλησίον τοῦ τε Λιβάνου καὶ τοῦ Παραδείσου καὶ τοῦ Αἰγυπτίου τείχους περὶ τὴν Ἀπαμέων γῆν εἰσι. Le Liban est certainement ici la cime, renommée pour ses cèdres, qui se trouve à l'extrémité nord de ce Wady-el-Bordj ; Paradisos est peut-être le parc dont parle déjà le prophète Amos [3], « l'Éden qui tient le sceptre », c'est-à-dire qui a qualité de résidence princière : POCOCKE[4] le donne pour « un des sites les plus charmants qu'il y ait au monde, sous le rapport de la position, de la vue, de l'eau et de l'agriculture, qui y est florissante ». C'est là que les généraux tinrent leur congrès après la mort de Perdiccas, tandis que l'armée campait tout près de là, à Marsyas sur l'Oronte : cet Éden se trouve à une heure au nord de ces cèdres du Liban, qui sont eux-mêmes à trois heures des plus hautes sources de l'Oronte. Le défilé que le mur égyptien était destiné à défendre devait être au-dessus de ces sources et livrer passage à la route la plus directe allant de Marsyas en droite ligne à l'ouest de Tripolis. STARK[5] a développé tout au long dans son ouvrage une opinion différente au sujet de ces défilés.

On ne voit pas très bien ce que Strabon appelle αὐλῶν βασιλικός : ce ne peut être cependant que la vallée du Chrysorrhoas. A l'issue de cette vallée se trouve la splendide Damas, que je cite ici à cause des paroles de S. Jérôme : *donec sub Macedonibus et Ptolemæis rursum instauraretur*[6] ; du reste, les mythes locaux paraissent confirmer pleinement l'hellénisation de la ville. — Pline[7] dit : *Cœle... habet Laodicenos, qui ad Libanum vocantur, Leucadios, Larissæos.* Malheureusement, les énumérations qu'il entasse dans ce chapitre sont tellement enchevêtrées, au point de vue géographique, qu'il n'y a rien à en tirer ; mais il y a des monnaies autonomes de la ville de Leucate, sur lesquelles on lit ΧΡΥϹΟΡΟΑϹ[8]. La conjecture de BELLEY, à savoir, que cette Leucate est identique avec l'Abila de Lysanias (ne pas confondre avec Ἀβίλη τῆς Δεκαπόλεως[9]) ne me paraît pas vraisemblable, attendu qu'Abila était certainement une des *tetrarchiæ barbaris nominibus XVII* que Pline se dispense désormais de citer par leurs noms.

1) MANNERT, p. 231. — 2) BURCKHARDT, p. 70. — 3) AMOS, I, 5. — 4) POCOCKE, II, p. 152. — 5) STARK, *Gaza*, p. 375. — 6) HIERON., *In Ies.* 28. — 7) PLIN., V, 23, § 81. — 8) ECKHEL, III, p. 337. — 9) Voy. BURCKHARDT, I, p. 537.

Le pays qui s'étend plus loin au sud, entre le Jourdain et le désert d'Arabie, contient encore un nombre considérable de colonies grecques. On a parlé plus haut de Dion, de Gérasa, de Pella. Outre ces villes, il y en a une qui fait aussi partie de la Décapole : c'est Hippos, qui, quel qu'en soit le fondateur, est mentionnée avec Gadara comme πόλις Ἑλληνίς [1]; l'Ἀτθὶς ἐν Ἀσσυρίοις ναιομένα Γάδαροις de Méléagre [2] est un titre qui caractérise bien l'hellénisme de la Décapole. Du reste, Hippos était située au sud-est du lac de Tibériade [3]; Gadara, dont des ruines considérables marquent encore l'emplacement, était au sud de l'Hiéromax ; Étienne de Byzance fait la remarque que ἔστι καὶ Γάδαρα κώμη Μακεδονίας. Ce qui est plus étonnant, c'est que, à propos de cette Gadara de la Décapole, il ajoute : ἥτις καὶ Ἀντιόχεια καὶ Σελεύκεια. Peut-être y a-t-il ici une double confusion ; en tout cas, Gadara n'est pas identique avec la quatrième Antioche du catalogue d'Étienne de Byzance (μεταξὺ κοιλῆς Συρίας καὶ Ἀραβίας Σεμιράμιδος) ; elle ne l'est pas tout au moins avec l'Antioche dont il existe des monnaies des Antonins et autres empereurs, avec la légende **ANTIO. TΩ. ΠP. IΠΠ.** (*ad Hippum*, d'après Eckhel [4]), car il existe des monnaies contemporaines de Gadara. — Il a même existé là, peut-être un certain temps seulement, une Antioche, dont nous avons des monnaies à l'effigie d'Antiochos IV, avec la légende : **ANTIOXEΩN TΩN EΠI KAΛIPPOHI**, ce qui paraît placer la ville sur la Calirrhoé qui se jette dans la mer Morte du côté de l'est. Il semble tout à fait imprudent d'identifier cette Antioche avec Édesse en Mésopotamie, sur la foi d'un indice sans garantie aucune fourni par Pline [5] : en outre, Étienne de Byzance appelle sa huitième Antioche ἡ ἐπὶ Καλιῤῥόης λίμνης, expression absurde, qu'il faudrait compléter ainsi : ἐπὶ Καλιῤῥόης καὶ Ἀσφαλτίτιδος λίμνης [6]. — Je tiens à mentionner tout au moins l'Ἀντιόχου φάραγξ de Josèphe [7]. — Il y a aussi dans cette région une Séleucie ; d'après Josèphe, qui la nomme souvent, une fois comme κώμη [8], elle était située au bord du lac Samachonitide [9]. — Quant à savoir si la Lysiade que Strabon [10] mentionne dans les environs de l'embouchure du Jourdain n'est pas plutôt la Liviade que l'on connaît par ailleurs [11], c'est une question que je laisse indécise. — Peut-être

1) Joseph., *Bell. Jud.*, II, 6, 3. — 2) Meleagr., *Epist.* 126 ed. Manso. — 3) Burckhardt, p. 437. — 4) Eckhel, III, p. 347. — 5) Plin., V, 24, § 86. — 6) D'après S. Jérôme (*In Ies.* 13, vol. V, p. 105), Zédékia fut conduit à Antioche, *quæ tunc vocabatur Rablatha*; cette Riblath de l'Ancien Testament est située dans le pays de Chamat, qu'il ne faut pas confondre avec Chamath, « la grande ville » (Amos, 6, 2) sur l'Oronte, plus tard Épiphania. La Chamat bien plus souvent citée à laquelle appartient Riblath se trouve dans la partie nord-est du domaine des douze tribus, dans la tribu de Naphthali, la plus avancée du côté de Damas. Cela veut-il dire que, là où campait Neboucadnezar, quand il fit crever les yeux à Zédékia prisonnier, il y avait encore une Antioche ? Non. Mais S. Jérôme, comme d'autres commentateurs anciens, a fait erreur en prenant Riblath pour Antioche sur l'Oronte : on trouve, en effet, jusque dans la Vulgate (*Num.* XXXIV, 11), *descenderunt in Rebla contra fontem Daphnen.* — 7) Joseph., *Bell. Jud.*, I, 4, 8. — 8) Joseph., *Vit.*, 37. — 9) Joseph., *Bell. Jud.*, IV, 1. — 10) Strab., XVI, p. 763. — 11) Joseph., *Ant. Jud.*, XIV, 1, 4.

le nom de Décapole appliqué à ces dix villes de la Pérée pourrait-il passer lui-même pour une garantie de leur hellénisation : cependant, pour Bostra, Canatha, nous n'avons aucun témoignage exprès ; pour Ænos, de la Table de Peutinger, on pourrait invoquer le nom hellénique [1]. — Dès que Ptolémée Philadelphe se fut mis en possession de cette contrée, il ajouta de nouvelles fondations aux anciennes. On connaît surtout Philadelphie, ἐπιφανὴς πόλις, ἡ πρότερον Ἄμμανα (Rabbath Ammon), εἶτ' Ἀστάρτη, εἶτα Φιλαδέλφεια ἀπὸ Πτολεμαίου τοῦ Φιλαδέλφου [2] ; elle figure déjà dans Polybe [3] avec son nom indigène. — C'est encore une ville fondée par les Lagides que Philotéra [4], située tout au bord du lac d'où sort le Jourdain pour entrer dans la plaine de Scythopolis ; comme Antiochos, venant de Sidon, est passé par Philotéra pour aller à Scythopolis, c'est que la ville était du côté ouest du lac de Tibériade : elle a emprunté son nom à la sœur de Philadelphe. — On trouve également ici une Bérénice : ἔστι καὶ ἄλλη περὶ Συρίαν, ἣν Πέλλαν καλοῦσι : il faut renoncer à décider si c'est Pella en Pérée, ou si ce n'est pas peut-être une Ἄβελλα grécisée. — Il y a un problème particulièrement difficile que fait naître un article d'Étienne de Byzance, où cet auteur, après avoir cité deux Arsinoé, ajoute : τρίτη πόλις Συρίας ἐν Αὐλῶνι· ἡ περίμετρος αὐτῆς στάδια ὀκτακισχίλια (!)· τετάρτη τῆς κοίλης Συρίας. Cette dernière, personne ne se risquera à en marquer l'emplacement ; l'autre ne peut guère être cherchée que dans l'αὐλὼν βασιλικὸς, au-dessus de Damas ; elle doit avoir eu un périmètre considérable, attendu qu'Étienne de Byzance la cite à tout propos : cependant on n'en trouve aucune trace nulle part ailleurs.

Je ne dirai rien des villes nouvelles fondées dans la Palestine proprement dite, attendu que, selon toute apparence, elles appartiennent toutes à l'époque des Hasmonéens, et c'est dans leur histoire qu'il faudrait leur donner place. Mais, sur la côte de la Méditerranée, il nous reste encore quelques points à relever. Il a déjà été question plus haut de Gaza. Azotos, la vieille ville des Philistins, est qualifiée, par Épiphane tout au moins [5], de πόλις Ἑλλήνων. Apollonia κατὰ Ἰόπην [6] porte un nom qu'on ne peut récuser. Pour Anthédon, je ne trouve aucun autre témoignage que son nom hellénique. Stratonospyrgos a pris plus tard plus d'importance sous le nom de Césarée ; au sujet de son origine, on lit dans le préambule de la *Novelle* CIII : Στράτων ἱδρύσατο πρῶτος, ὃς ἐξ Ἑλλάδος ἀναστὰς γέγονεν αὐτῆς οἰκιστής [7]. En rapprochant deux textes de Josèphe [8], on voit qu'Aréthuse appartient également à cette côte, ou tout au moins à la région occidentale de la Palestine. — Enfin, la place forte la plus importante pour la défense du littoral est Ptolémaïs, fondée probablement par le deuxième Lagide sur l'em-

1) H. Kiepert fait observer ici que « Ænos peut être tout simplement *aïn* (source) ». — 2) Steph. Byz., s. v. — 3) Polyb., V, 71. — 4) Steph. Byz., s. v. On trouve dans Polybe (V, 70, 4) Φιλοτερία au lieu de Φιλωτέρα. — 5) Epiphan., *Vit. Joh.*, ed. Par., tom. II, p. 146. — 6) Steph. Byz., s. v. Plin., V, 12. — 7) H. Kiepert fait remarquer ici que « Movers reconnaît dans ce Straton un Phénicien pur sang, précisément à cause de son nom, où l'on retrouve celui d'Astarté ». — 8) Joseph., *Ant. Jud.*, XIV, 4, 4. *Bell. Jud.*, I, 7, 7.

placement de la forteresse sans doute déjà existante d'Aké [1], ou plutôt Acco [2] : elle est citée pour la première fois comme place d'armes considérable, à côté de Tyr, dans la guerre d'Antiochos III [3]. Il est bon de faire remarquer qu'il existe des monnaies avec la légende ΑΝΤΙΟΧΕΩΝ ΤΩΝ ΕΝ (on trouve aussi ΕΠ. dans Mionnet [4]) ΠΤΟΛΕΜΑΙΔΙ; il y en a d'Antiochos III et d'Antiochos VIII. Eckhel [5] est d'avis que ce titre ne désigne pas une cité particulière, mais que ce sont des citoyens d'Antioche domiciliés à Ptolémaïs et constitués en corporation qui doivent avoir frappé ces monnaies. Seulement, les exemples tirés d'inscriptions comme, par exemple, οἱ ἐν Σιδῶνι Κιττιεῖς et autres analogues, ne prouvent pas encore que ces sortes de *guildes* ou de *hanses* aient eu le droit de battre monnaie dans une cité étrangère, et, en numismatique, on n'en trouve pas un seul exemple probant, car les monnaies d'Antiochos IV avec la légende : ΑΝΤΙΟΧΕΩΝ ΤΩΝ ΠΡΟΣ ΔΑΦΝΗΙ que Eckhel fait surtout valoir, ne sont autre chose, en fin de compte, que des monnaies de la ville d'Antioche [6].

En terminant, j'ai encore à parler de deux localités absolument problématiques. Étienne de Byzance mentionne une ville du nom d'Hellade : ἔστι καὶ ἄλλη πόλις Ἑλλὰς κοίλης Συρίας. Personne autre, que je sache, n'en dit mot, et on a fini par supposer que cette mention est due à une erreur quelconque, comme Gadara, par exemple, est appelée Ἀτθὶς dans le vers de Méléagre cité plus haut. — L'autre ville en question est Démétriade : Eckhel a cru pouvoir, avec toutes les garanties que donnent les marques numismatiques, attribuer à la région syrienne des monnaies avec la légende : ΔΗΜΗΤΡΙΕΩΝ ΤΗΣ ΙΕΡΑΣ. Mionnet les partage même en deux catégories, adjugeant l'une à Démétriade en Phénicie et transportant l'autre en Cœlé-Syrie. Il est à croire qu'il a bien pu y avoir une ville de ce nom fondée dans la partie de la Syrie qui fut pour un temps au pouvoir de l'Antigonide Démétrios.

§ III. — LES RÉGIONS DE L'EUPHRATE ET DU TIGRE.

Je me propose d'embrasser dans ce paragraphe les bassins réunis de ces deux fleuves, abstraction faite des localités situées à l'ouest de l'Euphrate dont il aurait déjà été question précédemment.

1. — Pour la Mésopotamie, l'expression de Pline [7] : *Mesopotamia tota vicatim dispersa... Macedones eam in urbes congregavere propter ubertatem soli*, fait supposer une hellénisation beaucoup plus radicale que nous ne pouvons le démontrer dans le détail : les régions du nord, notamment, doi-

1) Harpocrat., s. v. — 2) Livre des *Juges*, I, 31. — 3) Polyb., V, 62. — 4) Mionnet, *Suppl.*, VIII, 30. — 5) Eckhel, III, p. 305. — 6) O. Müller, *Antioch.* pp. 42. 62. — 7) Plin., VI, 26.

vent avoir reçu un nombre considérable de colonies nouvelles ; elles portent elles-mêmes les noms d'Anthémousie et de Mygdonie, que les Macédoniens ont empruntés à leur pays.

Commençons par le point où, du temps des Séleucides, la grande route d'Orient franchissait l'Euphrate. En face de Zeugma [1] se trouvent Apamée (*Seleucus idem utriusque conditor* [2]) et Séleucie, φρούριον τῆς Μεσοποταμίας [3], ἡ ἐπὶ τοῦ Ζεύγματος [4]. Les deux villes doivent avoir été situées sur l'Euphrate et tout près l'une de l'autre. Pline [5] dit : *dicta est in Zeugmate Apamea, ex qua orientem petentes excipit oppidum apprime* (codd. *at prima* ou *Caphræna* DETLEFSEN *Caphrena*) : *munitum quondam stadiorum LXX amplitudine et satraparum regia adpellatum, quo tributa conferebantur, nunc in arcem redactum.* On a vu plus haut [6] que cette Apamée est l'imprenable forteresse de Biredjik, décrite par MOLTKE, et appelée Kalaï-Beda. Comme, de plus, Isidore compte les distances en allant d'Apamée vers le sud et qu'il ne nomme pas Séleucie, il s'ensuit que Séleucie était plus au nord : d'après Pline, qui omet le nom de Séleucie ou lui substitue le nom d'ailleurs insignifiant de Caphréna, elle devait être sur la route du nord-est, mais encore au bord de l'Euphrate. On reconnaîtrait dans cette Apamée celle que mentionne Étienne de Byzance : ἔστι καὶ τῆς Περσαίας, Ἐδέσσης πρὸς ἄρκτους, si le géographe n'ajoutait pas « au nord d'Édesse ». Le qualificatif τῆς Περσαίας doit être corrompu : il n'y a aucune raison valable de lui substituer τῆς Περαίας. Ptolémée commence sa description de la Mésopotamie par Πορσική sur l'Euphrate, qu'il place sur le même méridien que Zeugma en Cyrrhestique, mais un demi-degré plus au nord ; j'écrirais volontiers dans le passage d'Étienne de Byzance τῆς Πορσικῆς, si la modification n'était pas trop forcée. Il y a encore un point que je veux signaler à ce propos. CZERNIK [7], partant de Biredjik (Apamée), a visité une localité du nom de Balchis, qui se trouve à un mille environ au-dessus de Biredjik, sur une hauteur formant un talus escarpé au bord de l'Euphrate. C'est un énorme *tumulus*, autour duquel on ne trouve plus, il est vrai, aucun vestige d'une ville de grandes proportions ; en haut de la colline, toute couverte de ruines, se trouvaient quantité de débris antiques, notamment de l'époque romaine, entre autres des mosaïques passablement conservées et représentant des provinces romaines, « *Britannica*, *Helvetia*, *Macedonia*, *Rætia*, etc. On y voyait aussi des contrées plus grandes, sur des panneaux qui avaient souvent jusqu'à cinq mètres de long ». Les renseignements fournis par CZERNIK ne permettent pas de distinguer s'il y avait là quelque trace d'établissements hellénistiques [8].

1) Voy. ci-dessus, p. 728. — 2) PLIN., V, 21. — 3) STRAB., XVI, p. 749. — 4) POLYB., V, 43, 1. Cf. Σελευκεὺς τῶν πρὸς τῷ Εὐφράτῃ (C. I. GRÆC., n° 2548). — 5) PLIN., VI, 26, § 119. — 6) Voy. ci-dessus, p. 290. MOLTKE, *Briefe über Zustænde*, etc. p. 227. — 7) *Ergænzungsheft* zu Petermanns *Mittheilungen*, n° 45, p. 26. — 8) H. KIEPERT fait observer ici que « cette Balkyz — c'est là l'orthographe de ce nom mythique de la reine de Saba, que l'on trouve attaché à tant de ruines — est déjà dans MOLTKE, mais elle est située sur la rive occidentale de l'Euphrate ».

Maintenant, descendons le cours de l'Euphrate, en suivant de préférence la route indiquée dans les *Stathmes Parthiques* d'Isidore. Il commence par Apamée : la deuxième station qu'il rencontre, à huit *schœnes* de la première, il l'appelle χάραξ Σίδου (Χάρακα σίδου cod. A : Χαρακοσίδου cod. B), ὑπὸ δὲ Ἑλλήνων Ἀνθεμουσιὰς πόλις. Cette Anthémousiade figure dans Tacite : *Nicephorium et Anthemusiada ceterasque urbes, quæ Macedonibus sitæ Græca vocabula usurpant* [1]. Strabon [2] appelle la région Anthémousia et dit qu'elle est arrosée par l'Aborrhas. Si ce renseignement est exact, cette région descend assez bas le long de l'Euphrate. Ptolémée cite encore la contrée par son nom, mais la ville aussi existait encore de son temps ; le fait est prouvé par des monnaies de date bien postérieure, dont on n'a pas la moindre raison de suspecter l'authenticité, comme le fait MANNERT. — A trois schœnes après Anthémousiade, Isidore signale Κοραία ἡ ἐν Βατάνῃ (Βιτάνῃ cod. B) ὀχύρωμα. Je ne m'occupe pas de savoir si Coræa est un nom hellénistique : mais Batnæ, comme l'écrit Étienne de Byzance, ou Batné est mentionnée expressément par Ammien Marcellin comme un *municipium in Anthemusia conditum Macedonum manu priscorum, ab Euphrate flumine brevi spatio disparatur, refertum mercatoribus opulentis* [3] ; l'historien décrit la grande foire qui s'y tient tous les ans à l'automne, et où arrivent les marchandises des Indiens et des Sères [4]. — En poursuivant sa route, Isidore cite Alagma, ὀχύρωμα, σταθμὸς βασιλικός ; le nom tout au moins est grec. — Puis vient Ichnæ, πόλις Ἑλληνίς, Μακεδόνων κτίσμα, sur la rivière de Bilecha ; elle porte le nom d'une ville bien connue de Macédoine [5]. Crassus subit une défaite à Ichnæ, τεῖχος οὕτω καλούμενον [6]. — La localité la plus proche de celle-ci est Nicéphorion sur l'Euphrate, dont il a déjà été question plus haut : la ville était située tout près du confluent de la Bilecha. — Ensuite, la route suivie par Isidore s'écarte de nouveau de l'Euphrate : elle franchit l'Abouras (Aborrhas) au-dessus de l'endroit où il se jette dans l'Euphrate et ne rejoint le grand fleuve que 10 schœnes plus loin au sud, à Doura, Νικάνορος πόλις, κτίσμα Μακεδόνων, ὑπὸ δὲ Ἑλλήνων Εὔρωπος καλεῖται. Cette place figure sous le nom de Doura dans l'expédition de l'empereur Julien : Ammien Marcellin l'appelle *desertum oppidum* [7]. Zosime dit : Δοῦρα, ἴχνος μὲν ὡς ἄρα ποτὲ πόλις ἦν φέρουσα, τότε δὲ ἔρημος [8]. Il est difficile de savoir au juste ce que veut dire Polybe [9], quand il rapporte que le satrape révolté de la Perse prit Séleucie sur le Tigre, puis étendit ses conquêtes aux alentours, καὶ τὴν μὲν Παραποταμίαν μέχρι πόλεως Εὐρώπου κατέσχε, τὴν δὲ Μεσοποταμίαν ἕως Δούρων. Il y avait bien une Doura sur le Tigre, mais sur la rive gauche, par conséquent en dehors de la Mésopotamie [10] ; c'est donc de cette Doura sur l'Euphrate, située réellement en Mésopotamie, que Polybe veut parler : seulement, comme Isidore identifie Doura et Europos sur l'Euphrate, ce n'est pas

1) TAC., *Ann.*, VI, 41. — 2) STRAB., XVI, p. 748. — 3) AMM. MARC., XIV, 3, 3. — 4) Cf. AMM. MARC., XXIII, 2, 7. *Itin. Anton.*, pp. 291. 292. PROCOP., *De ædif.*, II, 7. — 5) Cf., entre autres, Lycophron (v. 129) et ses commentateurs. — 6) DIO CASS., XL, 12. — 7) AMM. MARC., XXIII, 5, 2. — 8) ZOSIM., III, 14. — 9) POLYB., V, 48. — 10) POLYB., V, 52, 2. AMM. MARC., XXV, 6, 9.

cette Europos que Polybe a pu mettre en Parapotamie (bien qu'on trouve aussi ce nom appliqué à la rive droite de l'Euphrate); il doit y avoir eu sur le Tigre, et sur la rive orientale du fleuve, une Europos, dont il ne reste, il est vrai, aucune trace. Après cela, il est possible qu'il y ait une faute dans le texte de Polybe : le second passage de Polybe, celui où il rapporte que le rebelle fit le siège de Doura sur le Tigre, semble indiquer, en effet, que l'historien a voulu dire : la Parapotamie (sur le Tigre) jusqu'à Doura et la Mésopotamie jusqu'à Europos. — Plus loin sur le parcours de la route, Isidore cite les localités de Izannesopolis, Acipolis, enfin Néapolis sur le canal de Naarmalcha, sans les désigner, il est vrai, comme des colonies grecques.

Outre ces villes, on en trouve encore sur l'Euphrate une couple d'autres. D'abord, Amphipolis. Pline [1] dit : *Thapsacus quondam, nunc Amphipolis.* On lit, au contraire, dans Étienne de Byzance : Ἀμφίπολις· ἔστι καὶ πόλις Συρίας πρὸς τῷ Εὐφράτῃ, κτίσμα Σελεύκου· καλεῖται δὲ ὑπὸ τῶν Σύρων Τούρμεδα· Le texte précis d'Étienne de Byzance semble bien mériter plus de créance, d'autant plus que c'est par l'ancien nom de Thapsaque, bien connu depuis Xénophon et Théopompe, et non pas par celui d'Amphipolis, qu'Ératosthène désigne le lieu d'où partent ses mesures géodésiques. — Étienne de Byzance mentionne ensuite une Ænos κατὰ Θάψακον καὶ τὸν Εὐφράτην. — On a déjà parlé précédemment de Callinicon, à propos de la fondation de Nicéphorion par Alexandre, parce que MANNERT regarde les deux localités comme identiques. Cette identité, MANNERT en donne pour raison que l'emplacement des deux localités coïncide; que le nom de Nicéphorion disparaît avec Pline, et que, depuis l'expédition de Julien, on ne parle plus que de Callinicon ; de plus, les deux noms ont à peu de chose près la même signification : en conséquence, l'assertion de ceux qui disent la ville de Callinicon fondée par Séleucos II pourrait bien être inexacte, et l'on devrait, pour la date du changement de nom tout au moins, accepter le dire de Libanios [2], qui raconte que la ville reçut ce nom du sophiste Callinicos, mis à mort en la dite localité. Cette argumentation est extrêmement aventurée. Le fait qu'un nom ne se trouve pas dans le petit nombre de textes dont nous disposons n'a jamais été qu'une preuve de bien peu de valeur, et même on trouve dans le catalogue de MIONNET [3] au moins une monnaie de Callinicon datant du règne de Gallien, c'est-à-dire du temps où l'on dit que vivait le sophiste en question. Tout ce qu'on peut dire, c'est que les deux villes doivent avoir été très rapprochées l'une de l'autre : quant à leur emplacement, ni ce que nous connaissons en fait de ruines antiques sur les bords de l'Euphrate, ni les indications concernant la situation de l'une et de l'autre localité ne suffisent à le déterminer avec précision. MANNERT prétend que Nicéphorion était à l'embouchure de la Bilecha, mais aucun auteur ne le dit : Soura, que Ptolémée, au dire de MANNERT, place en face de Nicéphorion sur la rive sy-

1) PLIN., V, 24. — 2) LIBAN., *Epist. ad Aristænet.*, 1. — 3) MIONNET, *Suppl.*, VIII, p. 415.

rienne de l'Euphrate et que Procope [1] situe dans la même position par rapport à Callinicon, se trouve, d'après le même Ptolémée, à plusieurs milles à l'ouest et au sud de Nicéphorion, tandis que, suivant Procope, Callinicon était infiniment plus près de Soura. En effet, dans le trajet fait par Bélisaire à la poursuite des Perses, les Romains partirent de Soura, où ils avaient passé la nuit, et atteignirent l'ennemi en face de Callinicon, au moment où il se mettait en marche pour aller plus loin; ainsi les deux localités se trouvaient tout au plus à une étape de distance, c'est-à-dire à trois milles environ l'une de l'autre. Les autres passages de Procope [2] et de Théophylacte [3] n'ajoutent rien au peu que nous savons. Ammien Marcellin [4] dit : *Davanam venit, unde ortus Belias fluvius funditur in Euphratem... postridie ventum est ad Callinicum, munimentum robustum et commercandi opportunitate gratissimum.* Quelques autres citations se trouvent réunies dans les notes de Wesseling à l'*Itinéraire d'Antonin* [5]. Il est possible que Callinicon fût à l'endroit où la carte de Czernik place Hérougba et les ruines d'un château, et Nicéphorion un peu plus en aval, à Rakke, où se trouvent des ruines de diverse nature. Pour ce qui est du nom, l'assertion de Libanios est, en effet, étrange; mais son autorité en matière historique n'est pas précisément grande, et il a contre lui le *Chronicon Paschale* [6], qui attribue expressément la fondation de Callinicon à Séleucos II. On trouvera là-dessus de plus amples détails dans l'histoire de ce prince.

Aux environs de Nicéphorion se trouvait, d'après Étienne de Byzance, Zénodotion, qui est mentionnée dans l'expédition de Crassus [7]. En général, le pays où nous sommes était rempli d'établissements helléniques, plus rempli probablement que ne paraît l'indiquer notre liste de noms; c'est ce qu'indique assez l'expression de Dion Cassius : ταχὺ δὲ καὶ ὁ Κράσσος (qui s'était avancé rapidement jusqu'à Ichnæ et fut battu bientôt après à Carræ) τά τε φρούρια καὶ τὰς πόλεις τὰς Ἑλληνίδας μάλιστα τάς τε ἄλλας καὶ τὸ Νικηφόριον ὠνομασμένον προσεποιήσατο.

Entre l'Euphrate et le Tigre, il n'y a que deux villes dont l'emplacement même soit hors de doute, Édesse et Nisibe : l'une et l'autre ont été de tout temps, il est vrai, des villes de très grande importance. Édesse est aujourd'hui Ourfa, qui a conservé l'ancien nom de Ourha (Ὀρρόη). Moltke [8] a copié sur une construction située à une heure de la ville et que les Arabes appellent le « château de Nimrod [9] » une inscription qui se termine par Μάννου γυνή ; au-dessous se trouve une ligne en caractères non déchiffrés, probablement syriens. Que l'élément hellénique n'ait pas pris complètement le dessus à Édesse, c'est chose certaine; un passage tiré de Georges de Malacia [10] dit que, des trois dialectes syriens, le plus pur et le plus élégant était celui qui

1) Procop., *Bell. Pers.*, I, 18. — 2) Procop., *De ædif.*, II, 7. *Bell. Pers.*, II, 21. — 3) Theophylact., III, p. 152 ed. Bonn. — 4) Amm. Marc., XXIII, 3, 6. Cf. Zosim., III, 13. — 5) p. 191. — 6) *Chron. Pasch.*, p. 330 ed. Bonn. — 7) Plut., *Crass.* 17. Dio Cass., XL, 13. — 8) Moltke, *op. cit.*, p. 343. — 9) *Regnavit Nimrod in Arath, i. e. in Edessa* (Hieronym., *In Genes.* 10). — 10) ap. Bayer, *Hist. Osrh.*, p. 5. Cf. Quatremère dans le *Journal Asiatique*, 1835, p. 214 sqq.

se parlait à Édesse. Nombre d'auteurs attestent que ce sont les Macédoniens qui ont donné à la vieille localité indigène un nom de leur pays, à cause de l'abondance de ses eaux [1]. Cette même ville a porté aussi le nom d'Antioche; le fait est affirmé positivement. Malalas dit que Séleucos I[er] l'a appelée Ἀντιόχεια ἡ μιξοβάρβαρος, et que, lorsqu'el le eutsubi une première inondation, il changea son nom en celui d'Édesse. Cependant, Pline [2] dit de son côté: *Edessam, quæ quondam Antiochia dicebatur, Calirrhoen a fonte nominatam*; ainsi, d'après Pline, le nom de la ville, celui qu'elle portait en dernier lieu, était Édesse Calirrhoé, et non pas, comme on l'a cru, Antioche sur la Calirrhoé. On a parlé plus haut [3] des monnaies portant l'effigie et le nom d'Antiochos IV avec la légende **ΑΝΤΙΟΧΕΩΝ ΤΩΝ ΕΠΙ ΚΑΛΙΡΡΟΗΙ**: pour celles-là, j'accepte encore bien moins que pour les Antiochiens à Ptolémaïs l'explication donnée par Eckhel [4]. Cette substitution du nom d'Édesse à celui d'Antioche paraît extrêmement suspecte. On pourrait supposer qu'Édesse avait été fondée déjà par Alexandre ; que Séleucos bâtit tout à fait près de là sa μιξοβάρβαρος ; que celle-ci fut peu à peu absorbée par celle-là, et qu'Édesse devint le nom commun à l'ensemble. La seconde ville est Nisibe (Nasibis dans Étienne de Byzance, **ΝΕCΙΒΙ** sur les monnaies), connue sous le nom d'Antioche de Mygdonie, nom qu'elle porte dans Polybe [5] et sur les monnaies d'Antiochos IV (**ΑΝΤΙΟΧΕΩΝ ΤΩΝ Π. ΜΥΓΔΟΝΙΑ**). L'identité des deux noms est surabondamment démontrée par les textes [6] : Lucien [7] mentionne également la ville. D'après Plutarque [8], il y avait là des descendants authentiques des Spartiates.

Pline est malheureusement très inexact dans sa description de la Mésopotamie; pourtant, il nous a conservé quelques noms qui se seraient perdus sans lui. Il dit [9] : *item in Arabum gente, qui Orroei* (le Tigre les sépare de l'Adiabène [10]) *vocantur et Mandani, Antiochiam, quæ a præfecto Mesopotamiæ Nicanore condita Arabis vocatur* [11]*... mox in campestribus oppida Diospege, Polytelia, Stratonicea, Anthemus* [12]. Toutes ces localités, sauf la dernière, sont inconnues. On ne connaît pas davantage l'Apollonia qu'Étienne de Byzance place en Mésopotamie.

2. — Je vais maintenant grouper ensemble les régions que Ptolémée appelle Babylonie et Susiane.

La Babylonie commence à cette Néapolis dont il a déjà été question plus haut, à l'endroit où le canal de Naarmalcha mène de l'Euphrate au Tigre, qui n'en est déjà plus bien éloigné. La première ville hellénistique que nous rencontrions après Néapolis, c'est Séleucie (dite aussi **ΣΕΛΕΥΚΕΩΝ ΠΡΟΣ**

1) Cf. Malal., p. 418 ed. Bonn. Theophan., p. 263 ed. Bonn., et les autres citations réunies par Mannert, Bayer et Wesseling (ad *Itin. Anton.*, p. 185). — 2) Plin., V, 24. — 3) Voy. ci-dessus, p.737. — 4) Eckhel, III, p. 306. — 5) Polyb., V, 51. — 6) Joseph., *Ant. Jud.*, XX, 3, 3. Plut., *Lucull.*, 25. Strab., XVI, p. 747. Theophylact., III, pp. 123. 134. — 7) Lucian., *Quom. hist. conscr.*, 15. — 8) Plut., *Ser. num. vind.*, 21. — 9) Plin., VI, 30, § 117. — 10) Plin., VI, 27, § 129. — 11) D'après H. Kiepert, « c'est encore de Nisibe que Pline veut ici parler ; seulement, il puise à une autre source ». — 12) Plin., VI, 30, § 118.

ΤΙΓΡΕΙ sur les monnaies), une des plus grandes villes de l'hellénisme, une des plus remarquables aussi et qui mériterait bien encore une monographie. Je me borne ici à quelques indications. La fondation de la ville par Séleucos Ier est attestée par Strabon[1] et Appien[2]. La ville jouit longtemps d'une prospérité exceptionnelle, et, en effet, elle avait, au point de vue commercial, une position infiniment meilleure que Babylone avant elle et Bagdad après elle, car le trafic de l'Euphrate se réunissait là avec le courant commercial qui venait de la mer en remontant le Tigre. Pline dit : *plebis ei urbanæ DC millia*[3] ; lors de sa chute, elle comptait encore, suivant Orose, plusieurs centaines de mille habitants. Elle subsista encore après le temps des Séleucides, comme État libre et se gouvernant à la mode hellénistique (*neque in barbarum corrupta, sed conditoris Seleuci retinens*[4]). Zosime[5] rapporte que la ville avait porté jadis le nom de Ζωχάση : il est possible cependant que ce nom cache celui de Χωχή (donné par Arrien[6], et avant lui par Hellanicos) ou Koché, comme on l'écrit d'ordinaire. Quant à la Χιρχασελεύκου citée dans la vie de sainte Sira[7], j'ignore ce qu'il faut entendre par là. La preuve que Ctésiphon, située non loin de là sur l'autre rive du Tigre, n'a pas été fondée seulement au temps de Vardanes, comme le prétend Ammien Marcellin[8], c'est que cette localité est mentionnée dans Polybe[9]. Procope[10] n'est pas non plus seul à la dire fondée par des Macédoniens : déjà Josèphe la qualifie de πόλις Ἑλληνίς[11].

Pline, décrivant le cours inférieur du Tigre[12], s'empêtre de nouveau dans une confusion inénarrable ; cependant, à condition de savoir qu'il y avait deux contrées du nom de Mésène[13], l'une au bord du Tigre, près de Séleucie, l'autre, plus connue (*Pherat-Maisan*), à l'endroit où l'Euphrate et le Tigre ont opéré leur jonction, on voit clairement, en le lisant, qu'il y avait sur le Tigre deux villes du nom d'Apamée. Pline dit que le Tigre, *lustratis montibus Gordyæorum circa Apamiam Mesenes oppidum citra Seleuciam Babyloniam CXXV m. p. divisus in alveos duos altero meridiem ac Seleuciam petit, Mesenen perfundens altero etc.*[14]. Par conséquent, cette Apamée se trouvait au-dessus de Séleucie, tandis que l'Apamée dont parle Ptolémée est située à 1 $^1/_3$ degré plus au sud et à $^1/_2$ degré plus à l'est que Séleucie. Ptolémée ajoute : ὑφ' ἣν (Ἀπάμειαν) ἡ τοῦ βασιλείου ποταμοῦ πρὸς τὸν Τίγριν συμβολή, ἐγγὺς μέση (corr. Μεσήνη) χώρα ; or, ce « fleuve royal » n'est autre que l'embouchure actuelle de l'Euphrate dans le Tigre. C'est donc là, à l'endroit où est aujourd'hui Kornah, qu'était située cette seconde Apamée, et c'est à celle-ci que je rapporte le deuxième passage de Pline : *item Apameæ, cui nomen Antiochus matris suæ imposuit, Tigris circumfunditur ; hæc*

1) STRAB., XVI, p. 738. — 2) APPIAN., *Syr.*, 58 etc. — 3) PLIN., VI, 26. — 4) TAC., *Ann.*, VI, 42. — 5) ZOSIM., III, 23. — 6) ap. STEPH. BYZ. s. v. — 7) ap. BOLLAND. 18 Mai. — 8) AMM. MARC., XIV, 23. — 9) POLYB., V, 45. — 10) PROCOP., *Bell. Pers.*, II, 28. — 11) JOSEPH., *Ant. Jud.*, XVIII, 9, 9. — 12) PLIN., VI, 27. — 13) Le fait résulte avec évidence des *Acta SS. Martyr. Orient.* ed. Assemani, p. 83, et des renseignements qui y sont fournis sur les évêques. — 14) PLIN. VI, 27, § 129.

dividitur Archoo[1]. Étienne de Byzance dit à son tour : ἔστι καὶ ἄλλη ἐν τῇ Μεσηνῶν γῇ τῷ Τίγρητι περιεχομένη, ἐν ᾗ σχίζεται ὁ Τίγρης ποταμός, καὶ ἐν μὲν τῇ δεξιᾷ μοίρᾳ περιέρχεται ποταμὸς Σέλλας, ἐν δὲ τῇ ἀριστερᾷ Τίγρης ὁμώνυμος τῷ μεγάλῳ. La présence du Sellas (Diala) indique que c'est de l'Apamée du nord qu'il s'agit ici. C'est probablement, au contraire, de l'Apamée du sud qu'il est question dans l'*Etymologicum Magnum* : Ἀσσυρία... ἕως Ἀπαμείας καὶ ἔτι κάτω κ. τ. λ., ainsi que dans Ammien Marcellin (*eminet*[2]) et Eutychios[3]. On a déjà parlé plus haut de l'Alexandrie bâtie à l'embouchure du Tigre, mais il faut y revenir ici, parce que la ville, détruite par les eaux, fut, si l'on peut s'en rapporter à Pline[4], restaurée sous le nom d'Antioche par Antiochos, *quintus regum;* seulement, ajoute notre auteur, la ville ne s'est définitivement assise qu'après avoir été rebâtie une troisième fois sous le nom de Charax de Pasinès (Spasinès), fils de Sogdanocos, un chef arabe du voisinage que Juba prend à tort pour un satrape d'Antiochos. Le nom de ce prince est écrit ΥΣΠΑΟΣΙΝΗΣ sur un tétradrachme de lui, qui est imité de ceux d'Euthydème de Bactriane : c'est le fameux « unique » de la collection PROKESCH, aujourd'hui au Cabinet des Médailles de Berlin. On trouvera de plus amples détails sur l'histoire du royaume de Charax dans WADDINGTON[5].

Pour tous les autres noms hellénistiques que l'on rencontre en Susiane et sur le Tigre, il n'est pas possible d'en préciser l'emplacement. Étienne de Byzance cite une Diadochoupolis, οὐ πόρρω Κτησιφῶντος. Ensuite Pline[6] signale dans la Sittacène *oppidum ejus Sittace Græcorum ab ortu, et Sabdata. ab occasu autem Antiochia inter duo flumina Tigrim et Tornadotum.* Ce dernier nom est évidemment le Τορνᾶ ποταμός de Théophane, et il ressort assez clairement de la description que fait le chronographe de l'expédition d'Héraclius que la Torna est l'Odoine de TAVERNIER, l'Adhem de LYNCH[7], le Physcos de Xénophon, le cours d'eau qui descend des hauteurs de Kerkouk. LYNCH a trouvé à son embouchure des ruines qu'il regarde comme celles d'Opis : il est possible qu'Antioche ait remplacé Opis[8]. — On est en droit de placer aussi dans cette région une Laodicée, d'après Pline[9], qui met ensemble *Seleucia, Laodicea, Artemita.* Il n'y a qu'une localité dont on arriverait peut-être à déterminer avec plus de précision l'emplacement; c'est Séleucie sur l'Hédyphon[10] : du moins, RAWLINSON a cru retrouver cette ville à Mangi, sur le versant de la montagne, non loin de l'endroit ou le Zard se jette dans le Yerahi. Je trouve la localité mentionnée sous le nom de *Beth-Seleucia* dans les « Actes des Martyrs d'Orient[11] », et l'on rencontre dans ce même passage

1) PLIN., VI, 27, § 132. — 2) AMM. MARC., XXIII, 6, 23. — 3) EUTYCH., tom. I, pp. 367. 375. — 4) PLIN., VI, 27. — 5) WADDINGTON, *Mélanges Numism.*, II, p. 77 sqq. — 6) PLIN., VI, 27, § 132. — 7) *Journ. of the Roy. geogr. Society*, 1839, p. 472. — 8) H. KIEPERT fait observer que « les ruines d'Opis ont été signalées d'une façon plus exacte par FELIX JONES à Tell Mandjour, sur la rive occidentale du cours actuel du Tigre ». Voy. *Selections from the Records of the Bombay Government*, new series, n° XLIII, Bombay, 1857, p. 272. — 9) PLIN., VI, 26, § 117. — 10) STRAB., XVI, p. 744. Cf. PLIN., VI, 27. — 11) *Act. SS. Martyr. Orient.*, I, p. 99.

un autre nom qui appartient certainement à cette série de villes : *episcopus Beth-Seleuciæ... obiit in mansione quam Nicatora dicunt.... interfectus est Hadiabi (Adiabene) præside*, et plus loin : *episcopus Beth Nictoris (sic)* [1].

3. — On a déjà dit un mot précédemment de la région qui s'étend à l'ouest du Tigre jusqu'aux hautes montagnes ; nous avons cru devoir citer Artémita, Apollonia, Chala, peut-être Isonoé. L'importance du Tigre, au point de vue militaire et commercial, fait nécessairement supposer qu'il y a eu un grand nombre de colonies hellénistiques sur son cours et dans les contreforts si fertiles qui le bordent ; peut-être est-ce là qu'il faut chercher Laodicée, dont Pline parlait tout à l'heure ; il a dû aussi y avoir là une Acra, d'après Étienne de Byzance [2] (δεκάτη ἐστὶ καὶ πέραν τοῦ Τίγρητος Ἄκρα), lequel s'en réfère lui-même au XVIe livre d'Arrien (des *Parthica* naturellement). — Strabon [3] et Étienne de Byzance placent dans le voisinage d'Arbèles une Démétriade que D'ANVILLE transporte sans raison aucune à Kerkouk ; on connaît une monnaie autonome de la ville, tirée du cabinet STEWART à Bombay, avec la légende... **ΜΗΤΡΕΙΩΝ ΤΩΝ ΠΡΟΣ ΤΩΙ ΤΙΓΡΕΙ** [4], légende qui ne suffit pas, il est vrai, à en fixer définitivement la place.

4. — On peut ajouter ici une mention accessoire pour l'Arménie. Si l'on ne dit pas qu'Artaxata, qu'on prétend fondée par Hannibal [5], ait reçu une population hellénistique, on sait, pour Tigranocerte, que Tigrane la fonda ἐκ δώδεκα ἐρημωθεισῶν ὑπ' αὐτοῦ πόλεων Ἑλληνίδων ἀνθρώπου; συναγαγών. De plus, on trouve citée dans Étienne de Byzance une Épiphania κατὰ Τίγριν· ἐκλήθη δὲ καὶ Ἀρχεσίκερτα, ὅ ἐστιν Ἀρχεσίου κτίσμα (il y a *Artasigarta* dans le texte latin de Ptolémée) : on peut rappeler tout au moins à ce propos qu'Antiochos Épiphane notamment fit en Arménie une brillante campagne, dans laquelle le prince Artaxias tomba lui-même entre ses mains. — Nous trouvons même une Nicæa en Arménie : il est vrai qu'elle ne figure que sur la Table de Peutinger, avec la mention inintelligible *Nicæa Nialia*, mais on peut toujours risquer une conjecture. La route allant dans la direction d'Ecbatane qui se termine à Nicæa vient d'Artaxata, ville bien connue sur le cours supérieur de l'Araxe, et elle franchit un massif montagneux au lieu dit Catispi, tandis qu'une route venant de l'ouest franchit aussi la montagne à Catispi. La Table indique à partir de Catispi deux routes allant vers le sud, mais elles ont mêmes stations sur un parcours de 75 milles, après quoi elles se séparent : la route de l'ouest va à Tigranocerte, tandis que l'autre prend la direction d'Ecbatane et se termine à Nicæa. Naturellement, cette direction sur Ecbatane ne prouve rien : un détail plus intéressant, c'est que, sur la Table de Peutinger, on lit juste au-dessus de Nicæa le mot Albania ; mais je m'abstiens de pousser plus loin l'induction. — C'est sur cet embranchement dirigé à l'est que la Table de Peutinger indique une *Filadelfia*, qu'on peut bien transformer sans scrupule en *Philadelphia* ; je laisse à d'autres le soin

1) *Act. SS. Martyr. Orient.* I, p. 227. — 2) STEPH., BYZ. s. v. Acra, suivant H. KIEPERT, peut aussi bien être un nom sémitique. — 3) STRAB., XVI, p. 788. — 4) MIONNET, *Suppl.*, VIII, p. 388. — 5) STRAB., XI, p. 529.

de décider si cet établissement doit être attribué à Démétrios II Philadelphe ou à quelque autre prince portant ce surnom. — Pour ce qui est de colonies fondées dans des temps très reculés en Arménie par des Thraces et des Ænianes, on ne peut que renvoyer à Strabon[1]. Appien[2] cite encore parmi les fondations de Séleucos Ier une Nicopolis ἐν Ἀρμενίᾳ τῇ ἀγχοτάτω μάλιστα Καππαδοκίας; mais ce doit être une erreur, et cette Nicopolis est probablement la colonie bien connue fondée par Pompée sur le Lycos[3].

§ IV. — LE PLATEAU DE L'IRAN, L'INDE ET LA BACTRIANE.

Nous avons vu que les régions de l'Iran avaient été colonisées par Alexandre, principalement dans la direction de la grande route d'Occident en Orient. Les trois premiers Séleucides songèrent à continuer son œuvre, mais ils en furent empêchés de bien des façons, ne fût-ce que par les complications survenues en Occident : depuis la fondation de l'empire des Parthes et la défection des satrapes de l'Est, il fallut abandonner pour ainsi dire complètement le pays au delà des défilés Caspiens et du désert qui forme barrière au cœur de l'Iran : il fallut se contenter de défendre la Médie et la Perse, et, durant près d'un siècle, on y réussit. Il semble qu'Antiochos IV (Épiphane) tout au moins essaya d'affermir sa domination sur ces provinces menacées en recourant à l'ancien système expérimenté avec succès, au système des colonies.

1. — En Perse, Alexandre n'avait peut-être fondé aucune ville hellénistique; en fait de colonies datant des Séleucides, il en est deux, tout au moins, dont on est à peu près sûr. L'une est Laodicée, qui, il faut le dire, n'est mentionnée que par Pline[4] : encore cet auteur semble-t-il la placer en Médie : *in extremis finibus* (du côté de la Carmanie) *Laodiceam ab Antiocho conditam*. De quel Antiochos s'agit-il, impossible de le deviner : on voit pourtant, par la mention faite ensuite de *Persepolis caput regni dirutum ab Alexandro*, que cette Laodicée appartient plutôt à la Perse. Vient ensuite Stasis, πόλις Περσικὴ ἐπὶ πέτρης μεγάλης, ἣν εἶχεν Ἀντίοχος ὁ Σελεύκου, comme dit Étienne de Byzance : il y a longtemps que les prétendues monnaies de Stasis ont disparu de la numismatique. — Peut-être, sur la foi du nom, peut-on considérer comme une ville grecque la Méthone qu'Étienne de Byzance cite comme située en Perse.

2. — Au sujet de la Médie, on a déjà cité le passage instructif où Polybe[5] rapporte comment la Médie a été entourée d'une ceinture de villes helléni-

1) STRAB., XI, pp. 508. 531. — 2) APPIAN., *Syr.*, 57. — 3) APPIAN., *Mithrid.*, 105 et d'autres auteurs. — 4) PLIN., VI, 26, § 115. — 5) POLYB., X, 27. Voy. ci-dessus, p. 670.

ques. Il ajoute : πλὴν Ἐκϐατάνων; Pline dit au contraire : *Ecbatana, caput Mediæ, Seleucus rex condidit*[1]. Il va de soi que l'on ne saurait, pour résoudre le problème, faire figurer ici l'Ecbatane du nord bâtie aux environs du lac Ourmea. Étienne de Byzance, au mot Ἀγϐάτανα, rapporte que la ville avait aussi porté le nom d'Épiphania; en tout cas, il est certain, d'après le livre des Machabées[2], qu'Antiochos IV, avant d'entreprendre son expédition en Élymaïde, se trouvait à Ecbatane : il est bien possible que, devant le péril grandissant que créait la poussée des Parthes, Ecbatane ait été pourvue d'une colonie fidèle et destinée à couvrir la province de Médie menacée par l'ennemi. — Je tiens à citer tout au moins l'Antioche de Chosroès, ainsi appelée à cause des habitants d'Antioche sur l'Oronte qui y furent transportés[3].

Polybe dit : la Médie περιοικεῖται πόλεσιν Ἑλληνίσιν ; mais nous ne connaissons plus que quelques localités situées du côté des défilés Caspiens. On a déjà parlé plus haut d'Achaïs; ce nom paraît avoir été bientôt remplacé par le nom ancien d'Héraclée, que portait la colonie avant sa destruction, à moins que, par exemple, Héraclée restaurée ait simplement pris comme marque distinctive le qualificatif d'Héraclée « achéenne ». Cette ville fondée « dans la Parthyène » porte, il est vrai, dans Appien[4] le nom d'Achaïa ; seulement, comme celle dont nous parlons ne se trouvait pas dans la Parthyène proprement dite, il se peut qu'une désignation aussi vague s'applique également bien à une autre ville homonyme située en Arie, absolument comme Appien range Soteira en Arie parmi les villes fondées en Parthyène. En tout cas, dans Strabon, Ptolémée, Ammien Marcellin, on ne rencontre que le nom d'Héraclée. — Pour Rhagæ ou Rhaga, nous avons le témoignage exprès de Strabon[5] : τὸ τοῦ Νικάτορος κτίσμα, ὃ ἐκεῖνος μὲν Εὔρωπον ὠνόμασε, Πάρθοι δὲ Ἀρσακίαν, plus une indication précise, à savoir que la ville se trouvait, d'après Apollodore d'Artémita, à 500 stades environ des Portes Caspiennes Étienne de Byzance, au mot Ῥάγα, reproduit une partie de ces renseignements. Cependant, il paraît imprudent d'admettre l'identité des trois noms : Europos et Arsacia sont expressément distinguées l'une de l'autre dans Pline[6], dans Ptolémée[7], dans Ammien Marcellin[8]. — Il y avait aussi en Médie une Laodicée, suivant ce que rapporte Strabon[9] et ce que répètent après lui Étienne de Byzance et Eustathe[10]. — Je tiens à faire remarquer tout au moins que, parmi les stations échelonnées entre Ecbatane et Europos, la Table de Peutinger cite une Hécatompolis, et il n'est guère possible de voir là une confusion avec la ville bien connue d'Hécatompylon. — Enfin, à l'entrée des Portes Caspiennes, il y avait, ce semble, une Charax ; du moins, d'après les évaluations en degrés consignées dans Ptolémée, elle devait se trouver au sud-est et tout près des dites Portes : elle est mentionnée encore

1) Plin., VI, 14. — 2) *Macchab.* II, 9, 2. — 3) Voy. Procop. ap. Phot., p. 25 b. 15. Theophylact., V, p. 216 ed. Bonn. — 4) Appian., *Syr.*, 57. — 5) Strab., XI, p. 524. — 6) Plin., VI, 25. — 7) Ptolem., VI, 2. (Rhagæ manque dans ce passage, à moins que le nom n'ait été corrompu en Ῥάψα). — 8) Amm. Marc., XXIII, 6, 39. — 9) Strab., XI, p. 525. — 10) Eustath. ap. Dion. Perieg. v. 918.

par Ammien Marcellin [1] et par Isidore, lequel ajoute que c'est Phraate qui le premier installa les Mardiens en cet endroit; mais chez lui, l'endroit en question se trouve devant l'entrée des défilés du côté de l'ouest, et l'on pourrait par conséquent le retrouver dans les ruines qui avoisinent Auvani-Keuï. Strabon [2] cite encore, comme ville de Médie, une Apamée qu'Isidore place en Choarène, dans la contrée qui se trouve tout de suite à l'est des défilés Caspiens. Pline la signale comme *Raphane cognominata* [3].

3. — Les régions Parthiques, j'entends par là la Parthie proprement dite, l'Hyrcanie et l'Arie, offrent au moins une ou deux colonies datant du temps d'Alexandre. L'élément grec n'a pas été le moins du monde étouffé dans ces pays par la domination des Parthes ; une preuve entre autres, c'est ce que rapporte Polybe à propos de l'expédition d'Antiochos III. L'historien raconte que les Barbares s'étaient retirés en franchissant les montagnes vers Syrinx (τῆς Ὑρκανίας ὡσανεὶ βασίλειον) et que, comme ils désespéraient de pouvoir s'y maintenir plus longtemps, ils menacèrent les Hellènes qui se trouvaient dans la ville, pillèrent le plus clair de leur avoir et se sauvèrent plus loin [4]. Malheureusement, le fragment de Polybe finit là ; mais Étienne de Byzance extrait du même livre le nom de la ville de Calliope (πόλις Παρθυαίων), qui appartient bien à notre sujet, car Appien [5] la range expressément parmi les fondations de Séleucos Ier. Pline aussi la cite comme *opposita quondam Medis* [6] ; si l'on avait affaire à un écrivain plus exact, on pourrait songer au royaume d'Atropatène. Sont-ce encore des fondations hellénistiques que la Phéræ Παρθυαίων d'Étienne de Byzance [7] ou la Mysia de Ptolémée [8], c'est une question à résoudre. — La célèbre Hécatompylos est appelée dans Quinte-Curce [9] *urbs condita a Græcis*, et Appien [10] en rapporte expressément la fondation à Séleucos Ier. — Étienne de Byzance paraît être absolument *seul* à parler d'une Euménia en Hyrcanie ; il n'y a cependant aucun motif de révoquer en doute l'exactitude de son assertion. Ne serait-ce pas un établissement portant le nom du Cardien Eumène ? Si invraisemblable que soit en elle-même cette conjecture, il n'y a guère moyen d'en faire d'autre.

Appien cite encore parmi les villes de la Parthyène Soteira, Charis et Achaïa. Nous avons déjà nommé précédemment Achaïa à l'occasion d'Héraclée Achaïs : nous avons pensé qu'Arrien avait voulu désigner sous ce nom une autre ville, celle que Strabon signale en Arie ('Αρτάκακνα καὶ 'Αλεξάνδρεια καὶ 'Αχαΐα ἐπώνυμοι τῶν κτισάντων [11]). Ainsi, cette Achaïa avait été aussi fondée par Achæos, évidemment le père de cette Laodice qu'avait épousée Antiochos II : le point qui reste douteux, c'est de savoir si cet Achæos bâtit la ville dès le temps de Séleucos, et Appien n'est pas une autorité suffisante pour qu'on puisse trancher le débat sur ses indications. Dans le passage précité de Strabon, le texte de Meineke donne 'Αρτακάηνα : suivant Pline [12],

1) Amm. Marc., XXIII, 6, 43. — 2) Strab., XI, pp. 514. 524. — 3) Plin., VI, 14. Cf. Ammian. Marc., XXIII, 6, 43. Eustath. ad Dion. Perieg., 918. — 4) Polyb., X, 31, 11. — 5) Appian., *Syr.* 57. — 6) Plin., VI, 15. — 7) Steph. Byz., s. v. — 8) Ptolem., VI, 5. *Mœsia* dans Amm. Marc., XXIII, 6, 43. — 9) Curt., VII, 2. — 10) Appian., *Syr.* 57. — 11) Strab., XI, p. 516. — 12) Plin., VI, 23, § 93.

il y a en Arie *oppidum Artacoana, Arius amnis, qui præfluit Alexandriam ab Alexandro conditam; patet oppidum stad. XXX, multoque pulchrius sicut antiquius Artacabene iterum ab Antiocho munitum stad. L.* Ce nom est évidemment le même que l'Ἀρτακαύαν πόλις d'Isidore et l'Ἀρτακόανα mentionnée dans l'expédition d'Alexandre. — C'est bien en Arie qu'était située la Soteira d'Appien : Ptolémée [1] et Ammien Marcellin [2] le disent en termes exprès; d'après le nom, on est en droit de supposer que ce n'est pas Séleucos, mais Antiochos Soter qui a fondé l'établissement : je laisse de côté l'indication chronologique qu'on pourrait peut-être tirer de ce nom. — Quant à Charis, nous n'avons sur elle aucun autre renseignement.

4. — Dans les régions du Touran, nous trouvons d'abord deux fondations du temps des Séleucides. L'une est Antioche sur le Margos, fondée par Antiochos Ier, dont il a déjà été question plus haut à propos d'Alexandrie en Margiane. — On a eu occasion de dire ci-dessus qu'Alexandreschata n'a pas été, comme le prétend Appien, fondée par Séleucos; mais ses généraux et ceux de son fils ont été occupés sur l'Iaxarte et dans les pays au-delà : il est possible qu'Alexandreschata ait été restaurée par eux. Quant à l'Antioche de Scythie dont parle Étienne de Byzance (elle occupe dans son catalogue la dixième place, tandis que l'Antioche de Margiane est à la douzième), il n'est guère douteux qu'il faille la chercher dans la région de l'Iaxarte. La Table de Peutinger fait aboutir la route la plus avancée du côté du N.-E., celle qui vient de Rhagæ, aux deux stations d'Alexandrie et d'Antioche : elle indique à côté d'Alexandrie deux autels, avec la notice : *usque quo Alexander.* Pline nous donne l'explication de ce détail : *ultra Sogdiani, oppidum Panda et in ultimis eorum (Sogdianorum) finibus Alexandria ab Alexandro Magno conditum : aræ ibi sunt ab Hercule et Libero patre constitutæ, item Cyro et Semiramide atque Alexandro, finis omnium eorum ductus ab illa parte terrarum, includente flumine Iaxarte... transcendit eum amnem Domonas (Demodamas), Seleuci et Antiochi regum dux, quem maxime sequimus in his, arasque Apollini Didymæo statuit* [3].

J'ignore si le nom de Ménapia, donné par Ptolémée et Ammien Marcellin (*Menapila*), doit être considéré comme hellénistique. — Celui de Théra en Sogdiane, cité comme nom de ville (πόλις) dans Étienne de Byzance, remet en mémoire la chasse d'Alexandre. — Quant aux rois gréco-bactriens des âges postérieurs, la tradition a apporté jusqu'à nous le nom d'une au moins de leurs villes, Eucratidia, τοῦ ἄρξαντος ἐπώνυμος [4]. Strabon la nomme à côté de Bactres et de Darapsa : Ptolémée la range parmi les villes qui sont situées non pas sur l'Oxus, mais sur d'autres cours d'eau. D'après ses données géodésiques, elle était au N.-O. de Bactres, du côté de l'Oxus ; c'est là par conséquent que régnait Eucratide.

5. — On comprendrait qu'il ne se rencontrât aucune colonie séleucidienne dans l'Inde et sur les pentes de l'Ariane tournées du côté de l'Inde. Mais la

1) PTOLEM., VI, 17. — 2) AMM. MARC., XXXIII, 6, 69. — 3) PLIN., VI, 16, § 49. — 4) STRAB., XI, p. 516.

Table de Peutinger marque sur le rivage de la mer d'Orient, entre les bouches du Gange et celles du Pateris (?), une ville appelée *Antiochia tharmata*, dont je ne saurais trouver la moindre trace autre part. Il n'est même aucunement nécessaire de considérer comme une indication précise sa situation entre les deux embouchures : suivant les habitudes que l'on connaît à la Table, il se pourrait que même cette position sur le bord de la mer fût sans importance aucune, comme c'est décidément le cas, par exemple, pour *Bestia deselutta*, laquelle est marquée sur la ligne de la mer du Sud, alors que les routes indiquent que cette localité se trouvait quelque part dans l'intérieur de l'Iran, sur la route allant de Persépolis au cours supérieur de l'Indus. Évidemment, cette *Bestia* est la même que la Parabeste de Pline : *amnis Erymandus* (Etymandros) *præfluens Parabesten Arachosiorum* [1].

Le nom de Démétriade en Arachosie est intéressant à plus d'un titre : il nous reporte au roi gréco-hindou Démétrios. Du reste, le seul renseignement qui la concerne se trouve dans Isidore, lequel la place avant la métropole hellénique Alexandropolis sur le cours de l'Arachotos, dans la contrée du même nom. — C'est un intérêt du même genre qui s'attache à Euthydémia [2] ; Ptolémée, qui est seul à nommer cette ville, l'identifie avec Sangala. — Dans l'ample catalogue de villes indiennes que donne Ptolémée, il s'en trouve encore quelques-unes qui portent des noms absolument grecs, et qui pourraient bien être, par conséquent, des colonies grecques. Sur les côtes, il est vrai, l'hypothèse serait bien aventurée : on se ferait scrupule de rapporter à des fondations grecques des noms comme Monoglosson, Hippocoura, Sosicouræ, etc. Byzantion, que citent Ptolémée, Étienne de Byzance et le *Périple*, est, suivant Lassen, ainsi que me le fait observer H. Kiepert, une forme grécisée de *viganta*. Il serait d'ailleurs possible, d'après Strabon [3], que la domination et la colonisation hellénistique se soit étendue aussi loin que cela du côté du sud. En fait de noms à physionomie grecque à relever dans les régions de l'intérieur, je rencontre sur l'Indus les suivants : Embolima, Pentagramma, Aristobathra, et, à l'est du fleuve, Théophila ; il est vrai que le nom ne prouve pas grand' chose. Peut-être faut-il inscrire ici Antissa, que, suivant Étienne de Byzance, ἀναγράφει Φίλων καὶ Δημοδάμας ὁ Μιλήσιος : or, Démodamas est le général des deux premiers Séleucides en Bactriane. Enfin, Rhodon, citée par Étienne de Byzance, a une physionomie assez grecque ; seulement, le nom doit être une invention du poète Dionysios, qui le citait au troisième livre de ses *Bassarica* [4].

On nous permettra d'aborder ici en passant une question qui est d'un grand intérêt au point de vue de l'importance des villes fondées dans l'Est par Alexandre et ses successeurs, et qu'ont soulevée de nouveau les recherches consignées par von Richthofen dans la première partie de son ouvrage sur la Chine.

1) Plin., VI, 23, § 92. — 2) Ptolem., VII, 1. Le texte donne Εὐθυμέδεια, mais on a eu raison de le corriger en Εὐθυδήμεια. — 3) Strab., XI, p. 439. — 4) Cf. Steph. Byz., s. v. Γάζος.

A propos des fondations d'Alexandre en Bactriane, notamment d'Alexandrie sur l'Iaxarte, j'ai supposé qu'un des motifs déterminants du fondateur avait été la préoccupation du commerce avec l'intérieur de la Haute-Asie[1]; et, quand je parle ailleurs[2] du lieu dit la « Tour de pierre » et du négoce qui mettait en contact l'Orient et l'Occident, c'est surtout à la sériciculture, au commerce de la soie, que je songe. Il est parfaitement exact que nous n'avons pour l'époque d'Alexandre aucun renseignement nous permettant d'affirmer avec certitude que la soie fût alors connue des Grecs, des Perses, des Hindous. On a bien prétendu que les étoffes dites de Cos, mentionnées pour la première fois par Aristote[3] et faites avec le cocon d'une espèce de bombyx dont il donne la description, avaient été inventées par Pamphila de Cos pour remplacer la soie; mais il y a à cela une objection, c'est que, jusqu'au temps de Pausanias, le mode de production de la soie était inconnu. Cet auteur fait savoir, évidemment comme une chose nouvelle, que les fils de soie proviennent d'une chenille, et non pas, ainsi qu'on l'avait cru jusque-là, des fibres d'une écorce végétale (ἀπό τινος φλοιοῦ)[4]. C'est l'expression qu'il emploie, et non pas le terme usité chez les Romains pour indiquer que la soie était détachée par le peigne des feuilles d'une plante[5], l'expression employée déjà dans un passage de Strabon, le texte grec le plus ancien, à notre connaissance, où il soit question de la soie. Strabon[6], décrivant les effets merveilleux du climat de l'Inde, parle en terminant du coton, et expose d'après Néarque la façon dont on l'utilise; puis il ajoute : τοιαῦτα δὲ καὶ τὰ Σερικὰ ἔκ τινων φλοιῶν ξαινομένης βύσσου. Comme il donne tout de suite après un renseignement sur la canne à sucre, en le faisant précéder de εἴρηκε δὲ καὶ, on peut supposer que la notice sur la soie est également empruntée à Néarque, encore que l'extrait tiré par Arrien de l'ouvrage de Néarque[7] mentionne bien le coton, mais non pas la soie : seulement, on se demande si le τοιαῦτα de Strabon signifie que Néarque range aussi la soie parmi les productions de l'Inde, ou s'il veut dire simplement que, comme le coton de l'Inde, la soie, connue de Strabon par d'autres informations, est également un produit végétal. Si la soie était déjà connue et employée dans l'Inde au temps de Néarque et d'Alexandre, il est à peu près certain qu'une matière aussi précieuse avait dû pénétrer de là à la cour des rois de Perse, et que le passage bien connu où Procope rapporte que les vêtements dits « médiques » étaient en soie ne s'applique pas seulement au temps où il écrivait[8].

1) Voy. *Histoire d'Alexandre*, pp. 448. 480. — 2) Voy. *Histoire des Épigones*, p. 561. — 3) ARISTT., *Hist. Anim.*, V, 19, p. 351 b. 16. — 4) PAUSAN., VI, 26, 4. — 5) VIRG., *Georg.* II, 121. PLIN., VI. 17, § 54. AMM. MARC., XXIII, 6, 67, etc. — 6) STRAB., XV, p. 594. — 7) NEARCH., c. 7. — 8) Pline (IX, 22, § 76) a traduit le passage d'Aristote indiqué ci-dessus, mais avec un contre-sens, quand il dit : *prima eas (telas) redordiri rursusque texere invenit in Coo insula Pamphile*; car l'expression d'Aristote : τὰ βομβύκια ἀναλύουσι τῶν γυναικῶν τινες ἀναπηνιζόμεναι κἄπειτα ὑφαίνουσι, indique aussi clairement que possible le dévidage du cocon. SUNDEVAL (*Die Thierarten des Aristoteles*, p. 202) remarque que la description de la chenille par Aristote, particulièrement le ἔχει οἷον κέρατα, parait

Le premier renseignement de date certaine que l'on rencontre après celui-là au sujet des Sères serait le passage où Strabon [1] parle de leur constitution politique et de leur longévité, si cet auteur indiquait d'une façon plus affirmative qu'il emprunte ces détails à Mégasthène. Il mentionne une troisième fois les Sères [2] à l'endroit où, à propos de la Bactriane, il parle de l'extension des royaumes hellénistiques en Orient, de celui de Ménandros dans l'Inde et de celui de Démétrios, le fils de cet Euthydémos de Magnésie qui avait commencé par être satrape (de Sogdiane peut-être), et qui par la suite s'empara du royaume des Diodotides: Strabon dit que la Bactriane était le vestibule et le boulevard de l'Ariane entière, καὶ δὴ καὶ μέχρι Σηρῶν καὶ Φρυνῶν ἐξέτεινον τὴν ἀρχήν. Il emprunte ces assertions à Apollodore d'Artémita, un auteur dont l'époque ne saurait être déterminée autrement que par le fait qu'il nomme ces rois et que Strabon l'utilise comme source: en tout cas, au temps des rois précités, c'est-à dire de l'an 200 environ jusqu'à l'an 150, leur royaume s'étendait jusqu'au pays des Sères, et le contexte semble bien indiquer qu'il s'agit des frontières du royaume de Bactriane et non de celles du royaume de l'Inde.

Si d'Alexandre à César on ne rencontre plus d'autres renseignements sur les Sères et les étoffes « sériques », cela ne peut en aucune façon, vu l'extrême pauvreté et le caractère fortuit des traditions qui nous viennent de cette période, être allégué comme preuve que l'on avait cessé d'employer les étoffes sériques et de les attribuer au peuple qui les fournissait : il est évident que, si le royaume d'Euthydémos et de son fils s'étendait jusqu'au pays des Sères, on a dû continuer à leur acheter le plus précieux de leurs produits.

§ IV. — L'AFRIQUE ET L'ARABIE.

On voudra bien m'excuser si l'on rencontre dans ce chapitre bien des détails accessoires. Considéré en bloc, l'espace indiqué est le domaine de la colonisation dirigée par les Lagides. Ce n'est pas à dire qu'elle s'y soit enfermée, car nous avons déjà rencontré sur les côtes d'Asie-Mineure et de Syrie bien des noms appartenant aux Lagides, et nous aurons occasion d'en signaler encore en passant quelques-uns de l'autre côté de la mer; mais des considérations qui seront présentées plus loin nous montreront en quel sens les colonies fondées sur la mer Rouge doivent être considérées

s'appliquer à l'espèce commune aujourd'hui encore de vers à soie, le *Bombyx mori* de Chine. William Kirby (*Introd. to the Entomology*, I, p. 369 sqq. trad. all., 1823) rapporte qu'il existe aussi dans le Bengale des espèces indigènes de vers à soie, dont le fil sert à fabriquer des étoffes très solides, et même qu'il y a en Europe, en Amérique, des chenilles dont les cocons peuvent être travaillés comme la soie.

1) Strab., XV, p. 702. — 2) Strab., XI, p. 516.

comme les plus importantes de l'œuvre des Lagides. Philadelphe et Évergète notamment méritent d'être signalés comme des bâtisseurs de villes, et il y a un à-propos flatteur dans les vers que Callimaque[1] adresse à Philadelphe :

Φοῖβος γὰρ ἀεὶ πολίεσσι φιλήδεῖ
κτιζομέναις,

vers écrits avant 247, et même avant 250, comme l'indique l'allusion que fait aussi le poète à Cyrène sa ville natale, en disant d'Apollon :

καὶ ὤμοσε τείχεα δώσειν
ἡμετέροις βασιλεῦσιν, ἀεὶ δ'εὔορκος 'Απόλλων.

Nous rencontrerons au moins un exemple précis prouvant qu'on a continué à coloniser après le règne de Ptolémée III, et même après 201 : je n'ai pu préciser davantage les dates. Quant aux fondations des Séleucides, nous pouvons en signaler qui datent au moins du règne d'Antiochos IV.

Je veux d'abord parler de deux fondations qui auraient dû être laissées de côté ni nous nous obligions à ne pas dépasser les limites de notre Catalogue. Ce qui m'engage à faire mention d'Arsinoé ('Αρσίνοια) en Étolie[2], c'est surtout que cette colonie nous apprend bien des choses sur la situation politique de ces sortes de villes. D'après le témoignage exprès de Strabon[3], c'est Arsinoé, sœur et épouse du roi Ptolémée Philadelphe, qui a fondé cette ville sur l'emplacement d'un village nommé Conopa. Comme il y avait aussi une Lysimachia dans le voisinage, on pourrait supposer que c'est comme épouse de Lysimaque qu'Arsinoé a fondé la ville appelée de son nom, mais l'expression de Strabon interdit cette explication : c'est comme épouse de Ptolémée, après 267 par conséquent, qu'elle a fondé la ville en question. S'il y a au monde un fait avéré, c'est que jamais le Lagide n'a eu l'Étolie en sa possession ; c'est que la Ligue étolienne était, au contraire, une puissance absolument indépendante. Nous avons eu déjà occasion de dire, d'une manière générale, que les villes hellénistiques, autant que nous en pouvons juger, étaient le plus souvent des cités libres, quelque chose comme des villes impériales, mais cette Arsinoé nous montre ce principe poussé à ses conséquences extrêmes : l'importance qu'avait l'Étolie, tant au point de vue des enrôlements que pour la politique hellénique, a dû être le motif qui décida la cour des Lagides à supporter les frais énormes d'une fondation pareille en pays étranger.

Ce sont des considérations du même genre qui paraissent avoir provoqué la fondation de la seconde ville dont je veux inscrire ici le nom, Arsinoé en

1) CALLIM., *In Apoll.* 56. — 2) Longtemps après avoir écrit ce qui précède, j'ai reçu le Voyage du Dr. STEPHANI dans la Grèce du Nord : une inscription de Lamia, qu'il publie à la page 40, cite un stratège de la Ligue étolienne originaire d'Arsinoé : c'est probablement la plus ancienne mention concernant la ville, car cette inscription, qui signale Lamia comme appartenant à la Ligue étolienne, doit dater du temps de la guerre d'Étolie. — 3) STRAB., X, p. 460.

Crète. Nous n'avons pour cette ville qu'un témoignage, mais il est irrécusable : c'est celui de monnaies que, d'après leur empreinte, ECKHEL[1] reconnait pour crétoises. On hésite davantage à accorder au même numismate que ce soit là la neuvième Arsinoé d'Étienne de Byzance (ἐννάτη [Ἀρσινόη] Λύκτου); mais, dans tous les cas, il ne saurait être question de la supprimer en corrigeant, comme on l'a essayé, Λύκτου en Λυκίας, car cette correction, encore que recommandée en apparence par le ἔστι καὶ ἄλλη Λυκίας qui vient plus loin dans le même article, ne serait confirmée par aucun autre renseignement historique. Il faut dire cependant que l'ancien écusson de Lyctos (Λύττος sur les monnaies), celui qu'elle a reproduit également sur des tétradrachmes à l'effigie d'Alexandre, est la hure de sanglier.

Il n'en va plus de même pour les villes du même nom situées en Cypre, attendu que l'île était effectivement au pouvoir des Lagides. Nous trouvons dans le voisinage de Palæpaphos une Arsinoé mentionnée par Strabon[2] comme πρόσορμον ἔχουσα : rien n'empêche d'en chercher l'emplacement, comme le veut HAMMER, à l'endroit où était le hameau d'Archélia avec ses jardins sacrés dont parle Pline. Strabon[3] cite une deuxième localité appelée également Arsinoé entre Salamine et Leucolla, c'est-à-dire à peu près là où le *Stadiasme*[4] place Ἀμμαχώσιος : on ne saurait préciser davantage l'emplacement. On rencontre une troisième Arsinoé non loin de la pointe N.-O. de l'île, du promontoire Acamas, sur la baie qui s'enfonce dans les terres à l'est de cette saillie. LETRONNE[5] dit qu'il y a eu quatre Arsinoé dans l'île, et ENGEL[6] arrive au même résultat en appliquant mal à propos, à mon sens, ce que dit Étienne de Byzance[7], à savoir que Marion a échangé plus tard son nom contre celui d'Arsinoé. Il suppose que Marion se trouvait là où s'est conservé jusqu'à nos jours le nom de Marin, sur le côté sud de l'île, entre Cittion et Amathonte. Mais la similitude de noms n'a pas grande importance en soi, d'autant plus que sainte Marina a donné son nom à plus d'une localité dans l'île : de plus, l'unique renseignement que nous possédions sur l'emplacement de Marion témoigne contre cette localisation. En effet, Scylax[8], qui énumère les villes situées sur la côte en commençant par Salamine et en contournant ensuite la pointe N.-E., cite Soles, Marion, Amathonte, et affirme positivement que toutes ces villes ont des ports. Par conséquent, la Marin en question ne peut pas être Marion ; Marion doit avoir été située sur le littoral entre Soles et Amathonte. Comme elle formait une principauté à part, il n'est pas probable que cette Arsinoé voisine de Paphos ait pris sa place. Quant à cette troisième Arsinoé voisine du promontoire Acamas, nous ne connaissons pas son nom ancien ; il est certain, en tout cas, que la principauté de Marion se trouvait précisément dans cette pointe N.-O. de l'île.

1) ECKHEL, *Num. Vet.*, p. 144. — 2) STRAB., XIV, p. 683. — 3) STRAB., XIV, p. 682. — 4) *Stadiasm.* n° 301. — 5) LETRONNE, *Recueil*, p. 184. — 6) ENGEL, *Kypros*, I, p. 108. — 7) STEPH. BYZ., s. vv. Ἀρσινόη et Μάριον. — 8) SCYLAX, § 103.

En Afrique, nous allons commencer le recensement des colonies hellénistiques par la région de l'Ouest, par Cyrène. Le pays était hellénisé des siècles avant le temps d'Alexandre ; aussi ne mentionnerons-nous ici que les localités dont le nom a trait directement à des personnages de la maison des Lagides : même pour des lieux comme Apis, comme le Sérapeion du *Périple*, on ne peut pas dire qu'il y ait des motifs plus probables de les rattacher à l'époque hellénistique.

La première ville que nous rencontrions en partant de l'ouest est Bérénice, comme l'appellent le roi Ptolémée II Évergète dans ses Mémoires [1], Strabon [2] et autres, ou Bérénicis, comme l'appellent l'auteur du *Stadiasme*, Lucain [3] et Silius Italicus [4] : c'est l'ancienne Hespéris. LETRONNE [5] était d'avis que cette Bérénice avait dû recevoir son nom de Magas. Il dit qu'on ne pourrait guère citer de colonie fondée par Ptolémée Philadelphe qui ne porte les noms de sa mère ou de ses sœurs (Arsinoé et Philotéra); qu'il n'y a eu que quatre villes du nom de Bérénice; mais, qu'après le nom d'Alexandre, donné, suivant Étienne de Byzance, à dix-huit villes différentes, il n'en est aucun qui ait été plus souvent répété que celui d'Arsinoé sous le règne de ce prince. « Ainsi, dit-il, je ne compte pas moins de quatorze villes d'*Arsinoé*, à savoir : une dans l'Égypte moyenne, trois sur les bords de la mer Rouge, une en Lycie, une en Cilicie, quatre en Chypre, deux en Syrie, une en Cyrénaïque, une en Étolie, auxquelles il faut joindre une *Philadelphie*, et trois *Philotéra*... L'extrême profusion des noms d'Arsinoé et de Philotéra indique assez clairement que Philadelphe n'a pas dû en employer d'autres pour tous ces établissements qu'il a formés postérieurement à son mariage avec sa sœur Arsinoé : d'où il résulte qu'on doit placer avant ce mariage la fondation de ceux qu'il a nommés *Bérénice*, d'après sa mère; à savoir *Bérénice* de la Troglodytique, *Bérénice Panchrysos*, *Bérénice Épidires* et *Bérénice* l'ancienne *Asiongaber*. Cette induction toute naturelle est confirmée par une observation assez frappante; c'est que le nom de *Bérénice* n'existe que sur les bords de la mer Rouge, car la Bérénice de la Cyrénaïque, l'ancienne *Évespéride*, a dû recevoir son nom de Magas, premier fils de cette princesse. Mais, dans les contrées dont Philadelphe eut la possession plus tard, le nom de *Bérénice* ne se montre point... Il s'ensuit qu'on doit rapporter aux premières années de son règne la fondation des quatre *Bérénice* du golfe Arabique, etc... » Je crois devoir opposer à LETRONNE les observations suivantes : 1° Il n'y a pas eu quatre Bérénice, mais, sans compter naturellement celle d'Épire, huit : à savoir, outre les quatre sur la mer Rouge, celle du Pont (Tios), celle de Cilicie, celle de Syrie, celle de la Cyrénaïque ; les trois premières ont pu recevoir leur nom de Ptolémée Philadelphe, et, pour Tios, le fait est certain. 2° Il est manifeste, d'après l'exposé fait ci-dessus, que le nom d'Alexandrie n'a pas été attribué seulement à dix-huit villes. 3° Le nom d'Antioche tout au moins était infiniment plus répandu

1) ap. ATHEN., II, p. 71 — 2) STRAB., XVI, p. 836. — 3) LUCAN., *Phars.*, IX, 524. — 4) SIL. ITAL., III, 249. — 5) LETRONNE, *Recueil*, I, p. 184.

que celui d'Arsinoé. 4° Il sera question plus loin des Arsinoé sur la mer Rouge, mais, d'après ce qui a été dit plus haut, les quatre de Cypre se réduisent à trois. Celle de Crète aurait dû, puisque LETRONNE ne rejette pas les raisons numismatiques d'ECKHEL, être citée tout aussi bien pour le moins que celle d'Étolie. Enfin, Éphèse a porté un certain temps le nom d'Arsinoé, emprunté précisément à cette reine, et n'aurait pas dû être passée sous silence. 5° Pourquoi une Philadelphie seulement? Quand bien même LETRONNE révoquerait en doute l'existence d'une ville égyptienne de ce nom, citée par Étienne de Byzance, il restait encore, outre celle de la Syrie méridionale, qu'il admet [1], celle de Cilicie, qui a incontestablement droit de figurer ici. 6° S'il n'est pas sûr que Ptolémée Philadelphe ait continué après son mariage avec sa sœur Arsinoé à donner à ses établissements le nom de sa mère, les rapprochements signalés à propos de Tios Bérénicæ rendent le fait au moins très vraisemblable. 7° Le nom de Bérénice, bien loin d'être restreint aux passages de la mer Rouge, est constaté d'une façon au moins aussi certaine sur le Pont, en Cilicie, en Syrie. 8° Rien ne prouve que les Bérénice de la mer Rouge aient été toutes fondées par Philadelphe; au contraire, on pourrait attribuer avec plus de vraisemblance la fondation des deux qui se trouvent au sud au troisième Lagide. 9° Comme conséquence de ses hypothèses, LETRONNE dit : « car la Bérénice de Cyrénaïque, l'ancienne Evespéride, a dû recevoir son nom de Magas, premier fils de cette princesse ». Je laisse de côté l'expression « premier fils »; elle est au moins indémontrable, mais, puisque Étienne de Byzance dit expressément : ἔκτη (Βερενίκη) Λιβύης ἡ πρότερον Ἑσπερίς· ἐκλήθη δὲ Βερενίκη ἀπὸ τῆς Πτολεμαίου γυναικὸς Βερενίκης (c'est-à-dire du nom de la fille de Magas), on doit démontrer l'inexactitude de cette assertion avant d'en mettre une autre en crédit: or, d'une part, on ne trouve absolument aucune trace d'un renseignement autre que celui-là, et, d'autre part, la dite assertion ne contient pas la moindre difficulté historique qui puisse faire douter de son exactitude : au contraire, dans une épigramme sur le vaillant soldat, dont il sera question plus tard [2], Callimaque appelle encore la ville Hespéris, et il y a bien des raisons pour que cette épigramme date précisément du règne de Ptolémée III.

La deuxième ville de Cyrénaïque que nous avons à mentionner, est Arsinoé, précédemment Teucheira ou plutôt Taucheira. Étienne de Byzance la définit d'une façon singulière : πόλις Παραιτονίου Λιβύης, ἣ πρότερον Ταύχειρα : les hypothèses proposées jusqu'ici pour expliquer cette méprise sont encore insuffisantes. Il serait extrêmement intéressant de découvrir à quelle Arsinoé la ville a emprunté son nom. Je ne crois pas devoir employer comme moyen de démonstration les monnaies que l'on attribue à cette ville [3], attendu qu'on ne voit pas pour quelle raison elles appartiendraient précisément à Arsinoé en Cyrénaïque. La description de la troisième de ces médailles d'Arsinoé : « Tête voilée de la reine Arsinoé, R. Ξ. ΓΟΝΕΥΣ·ΑΡΣΙ. carquois et arc;

1) *Op. cit.*, p. 183. — 2) Voy. *Histoire des Épigones*, p. 390. — 3) Voy. MIONNET, *Descr.* VI, p. 572. *Suppl.* IX, p. 191.

derrière, une abeille », à cause de l'abeille surtout, ferait plutôt songer à Éphèse, qui, comme on sait, s'appela pour un temps Arsinoé[1]. D'après ce que l'on verra dans notre récit de la situation de la Cyrénaïque au temps de Philadelphe, on jugera sinon impossible, du moins peu vraisemblable, que ce roi ait donné à la ville le nom de sa sœur-épouse. Nous serons obligé, il est vrai, pour expliquer Justin, d'admettre que la princesse syrienne Apama a porté aussi, comme épouse de Magas, le nom d'Arsinoé[2] : mais j'hésite à croire que le nom ait été employé officiellement de la sorte. Ptolémée III, au contraire, pouvait fort bien donner à l'Arsinoé en question le nom de sa mère, et Ptolémée IV le nom de sa sœur-épouse : la première hypothèse est plus vraisemblable.

La troisième ville hellénistique de cette région est Ptolémaïs, dans le voisinage de Barké : pour les questions de géographie, je puis renvoyer au travail de Thrige[3]. On ne nous dit pas qui a fondé la ville, mais il a été trouvé dans les ruines une inscription qui semble trancher le débat. Letronne[4] l'a restituée comme il suit :

ΒΑΣΙΛΙΣΣΑΝ ΑΡΣΙΝΟΗΝ ΘΕΑ (ν ἀδελφὴν)
ΤΗΝ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΚΑΙ ΒΕΡΕΝΙΚΗΣ (θεῶν σωτήρων)
Η ΠΟΛΙΣ

1) Outre la médaille ci-dessus mentionnée (elle se trouve dans la collection de Munich; Cousinéry, son ancien possesseur, l'attribuait à Arsinoé en Crète), il en existe une autre qui trahit la même provenance : c'est celle qui se trouve dans Mionnet (*Descr.* VI, p. 572, n° 162) : on y retrouve la tête de femme voilée et, sur le revers, outre ΑΡΣΙ et... ΙΣΤΑ.., le cerf agenouillé avec la tête tournée en arrière, tel qu'on le rencontre tantôt entier tantôt à mi-corps sur les monnaies d'Ephèse, plus une marque où Pellerin a lu ΚΥ, Sestini ΚΙ, et que Mionnet a prise pour une tête de femme. Friedlænder, dans une explication qu'il m'a donnée il y a des années, y reconnaît une astragale comme en portent également certaines monnaies d'Éphèse. Le même savant écrit : « La fabrication, à en juger par la frappe, ne contredirait pas l'attribution nouvelle ; au contraire ». Que, sur les deux médailles, la tête soit celle d'Arsinoé, la chose est vraisemblable, et, pour la médaille de Munich tout au moins, d'après le dessin que j'ai sous les yeux, elle est incontestable. Sur l'autre monnaie, ayant appartenu jadis à Pellerin, le mot...ΙΣΤΑ... est, suivant Sestini, un reste du nom d'Aristagoras, qui se rencontre également, dit-il, sur une monnaie de Ptolémée provenant de Cyrène (dans Mionnet, *Descr.* VI, p. 575, n° 176). Mais, d'abord, on ne peut attribuer en toute sécurité cette monnaie de Ptolémée à Cyrène ; ensuite, Aristagoras n'est pas la seule restitution qui s'adapte aux lettres conservées : sur des spécimens moins détériorés de la même médaille, publiés par Imhoof-Blumer (*Zeitschr. für Numism.* III, p. 323), le nom se lit ΑΡΙΣΤΑΙΟΥ. Dans le même article, Imhoof a décrit des monnaies d'une autre ville d'Arsinoé, dont la face offre la tête de la reine, traitée d'une façon tout à fait semblable, avec le diadème en bourrelet et le voile : la double corne d'Abondance du revers permettrait de supposer que la ville qui employait ce coin portait le nom d'une reine d'Égypte, mais il semble bien que les pièces sont frappées d'après l'étalon attique (les drachmes fortement usées pèsent 3 gr. 75 et 2 gr. 68), et ceci suffirait à prouver que cette Arsinoé n'était pas non plus celle de Cyrénaïque. — 2) Voy. *Histoire des Épigones*, p. 260. — 3) Thrige, *Res Cyrenens.* p. 140. — 4) *Journal des Savants*, 1828, p. 260.

Si cette restitution était exacte, comme il n'y a pas eu, sur l'emplacement où a été trouvé l'inscription, d'autre ville que Ptolémaïs, fondée près de l'ancien port de Barké (λιμὴν ὁ κατὰ Βάρκην[1]), il faudrait admettre que **Η ΠΟΛΙΣ** est précisément Ptolémaïs, et, par conséquent, qu'elle existait déjà au temps de Philadelphe et de sa sœur-épouse; qu'elle a été fondée et dénommée ou bien par ce roi ou avant lui par son père, ou encore par Magas en l'honneur de son beau-père. Mais j'ai déjà démontré jadis[2] que cette restitution n'est pas le moins du monde la seule possible, et aujourd'hui encore je tiens pour plus vraisemblable la restitution : Βασίλισσαν Ἀρσινόην θεὰ[ν φιλοπάτορα] τὴν Πτολεμαίου καὶ Βερενίκης [θεῶν εὐεργετῶν] ἡ πόλις. De cette façon, l'inscription se trouve être du temps du quatrième Lagide, et il est possible de rapporter la fondation de la ville à Ptolémée III, au même roi qui probablement a fondé également Arsinoé et Bérénice. Franz[3] objecte à cela que, d'après Justin[4], la femme de Ptolémée IV Philopator s'appelait Eurydice; mais il n'a pas pris garde que, déjà dans l'inscription de Rosette[5], il est parlé de la prêtresse Ἀρσινόης φιλοπάτορος.

Sur la côte, jusqu'à Alexandrie, nous ne rencontrons aucune localité qu'un nom princier signale comme appartenant à l'époque hellénistique. Il n'est pas douteux, comme on pense bien, que, plus on s'approche d'Alexandrie, plus il a dû y avoir d'établissements grecs ou grécisés[6]. Plus d'une κώμη sur le littoral et dans le Delta portent des noms purement grecs : *Aristeu*, *Eutychu*, *Phædone*, dans l'Itinéraire d'Antonin, *Chereu* (Χαιρέου dans Étienne de Byzance), Ἀργέου ἀπὸ Ἀργέου τοῦ Μακεδόνος (Étienne de Byzance), Φίλωνος κώμη (Strabon[7]), Προξενούπολις (Étienne de Byzance); on rencontre souvent cités aussi des noms comme Éleusis, Nicopolis, etc. Il se peut qu'il y ait dans le nombre des établissements de date plus ancienne, comme c'était en effet le cas pour Νικίου. En fait de villes proprement dites, il en a été fondé relativement peu en Égypte, et on en trouvera la raison dans notre récit.

Étienne de Byzance cite une Philadelphie en Égypte : je ne trouve nulle part ailleurs de renseignements sur un établissement de cette nature; cependant je n'ose en nier purement et simplement l'existence. En revanche, nous sommes absolument sûrs de Ptolémaïs et d'Arsinoé. Ptolémaïs était, comme le certifie un texte épigraphique, une fondation du premier Lagide (Πτολεμαΐδος, ἣν ἐποίησε Σωτήρ[8]) : de là le sacerdoce qui y desservait son culte[9]. La ville avait été bâtie dans le voisinage de This et d'Abydos : πόλις μεγίστη τῶν ἐν τῇ Θηβαΐδι καὶ οὐκ ἐλάττων Μέμφεως, ἔχουσα καὶ σύστημα πολιτικὸν ἐν τῷ Ἑλληνικῷ τρόπῳ[10]. Istros de Callimachia avait écrit sur elle un ouvrage spécial[11] ; du reste, je renvoie pour tous détails à l'étude si pé-

1) Scylax, § 107. — 2) J. G. Droysen, *De Lagidarum regno*, p. 49 et *Rhein. Museum*, III, 4. p. 539. — 3) in. C. I. Græc. III, nº 5184. — 4) Justin., XXX, 1, 7. — 5) *Inscr. Ros.* lig. 5. Cf. Lepsius, *Abhandl. der Berliner Akad.* 1853, p. 33 du tirage à part. — 6) Virgile (*Georg.*, IV, 287) dit : *Pellæi gens fortunata Canopi*. — 7) Strab., XVII, p. 805. — 8) ap. Parthey, *De Philis insul.* p. 53. — 9) Cf. Lepsius, *loc. cit.* — 10) Strab., XVII, p. 816. — 11) Athen., XI, p. 478. Ce ne devait pas être un poème.

nétrante de AD. SCHMIDT[1]. — Même en l'absence d'un témoignage exprès, on peut, je crois, admettre que Arsinoé, bâtie dans le voisinage du lac Mœris, formait pareillement une cité ayant sa constitution à elle (il y a un rapprochement instructif à faire avec les νέοι Ἕλληνες d'Antinooupolis). Pline[2] nous apprend que la ville fut fondée par Philadelphe en l'honneur de sa sœur-épouse. Strabon parle avec admiration de la fertilité du pays, qui paraît avoir été traité avec une munificence particulière. Il s'y trouve encore quelques noms grecs, à propos desquels cependant je n'ose décider s'ils désignent des villes pourvues de constitutions à la grecque : à l'entrée de la région des lacs se trouvait Ptolémaïs, avec un port sur le Nil[3] ; dans l'intérieur, Dionysias, localité dont les ruines offrent un caractère tout à fait grec ; non loin de là, Bacchis, toutes deux ayant reçu leur nom de Ptolémée. J'ai noté également un endroit appelé Thermæ, mais je n'ai rien de plus à en dire.

Maintenant que j'arrive aux fondations du littoral de la mer Rouge, je dois avertir au préalable que je n'ai pu me tenir au courant des publications concernant la géographie de cette région et que je dois me contenter ici d'un aperçu sommaire.

On peut admettre sans hésiter que, les renseignements de diverse nature recueillis au temps des anciens Pharaons sur ces contrées du littoral ayant été négligés et oubliés à mesure que déclinait la puissance de l'Égypte, les Lagides ont dû tout découvrir et tout créer à nouveau de ce côté. Les suivre ici pas à pas dans leurs établissements et leurs projets serait peut-être le moyen de dépeindre sous les couleurs les plus brillantes leur habileté administrative. Ils ont créé des ports pour le commerce avec l'Inde, inauguré par Alexandre; ils l'ont accru en y ajoutant le trafic avec l'Arabie et l'Éthiopie; ils lui ont frayé quantité de voies allant de la mer au Nil; ils ont su donner aux côtes elles-mêmes, jadis désertes, une valeur productive.

Je ne me contenterai pas de citer ici uniquement les villes qui se recommandent par leur nom princier. Sans doute, il se peut que bien des noms purement grecs, comme on en trouve ici de tous côtés, ne soient que des surnoms ; mais il y en a aussi une bonne partie qui désignent des colonies, des factoreries, lesquelles certainement en ce cas sont hellénistiques pour la plupart. Quelques mots d'abord sur les sources dont nous disposons. Déjà Ératosthène, contemporain de Ptolémée III Évergète, avait traité tout au long de ces régions, et sa description de l'Arabie tout au moins a fourni à Strabon la matière d'un extrait intéressant. Il est vrai que Strabon a puisé beaucoup plus largement dans Artémidore, qui suit Agatharchide. Diodore aussi se renseigne à la même source. Sans doute, Agatharchide se vante d'avoir créé la géographie du Sud ; mais on s'aperçoit, en l'étudiant de près, à quel point il est loin de la science approfondie

1) AD. SCHMIDT, *Die ægyptischen Urkunden*, p. 90. — 2) PLIN., XXXVI, 9. Cf. PAUSAN., I, 7. STEPH. BYZ., s. v. etc. — 3) Ptolémaïs est nommée dans le papyrus publié par SCHOW, dans Ptolémée et dans la Table de Peutinger.

qui distinguait le grand Ératosthène, comme il se plaisait, pour avoir l'occasion de faire le bel esprit, à entretenir le lecteur de curiosités et de fables sur lesquelles on devait déjà être suffisamment édifié de son temps. Si séduisantes que soient ses descriptions, ce n'est pas chez lui qu'on ira se renseigner sur l'état de ces contrées et sur la connaissance scientifique qu'on en avait de son temps[1]. Après Strabon et Diodore, Pomponius Méla et Pline présentent les choses d'une façon souvent bien différente de ce qui a été dit avant eux : Pline s'en réfère au consciencieux Juba (*qui videtur diligentissime persecutus hæc*)[2]. Il est vrai que l'expédition d'Ælius Gallus et le développement des relations avec l'Inde pouvaient avoir mis en circulation quantité de connaissances nouvelles; mais malheureusement Pline, ici encore, s'est acquitté de son travail encyclopédique avec une absence complète de jugement. Je doute fort qu'il ait utilisé déjà le *Périple* mis sous le nom d'Arrien; cet ouvrage contient les renseignements les plus précieux et les plus instructifs. L'extension du trafic sous l'Empire ajoutait

1) Une chose certaine, c'est que les découvertes ont commencé sous Philadelphe. Pour le reste, on trouvera bien des renseignements dans la conclusion des extraits d'Agatharchide. Il dit qu'il a terminé sa description des peuples du Sud; pour ce qui est des îles découvertes plus tard en mer et des autres peuples, comme aussi de l'encens que produit le pays des Troglodytes, il n'a pas l'intention d'en parler plus longuement; d'abord, il est trop vieux, ensuite les troubles survenus en Égypte ne permettent pas de faire une enquête plus exacte (τῶν ὑπομνημάτων διὰ τὰς κατ' Αἴγυπτον ἀποστάσεις οὐκ ἀκριβῆ παραδιδόντων σκέψιν) ; si quelqu'un a eu occasion de recueillir là-dessus assez de connaissances spéciales (ὁ δὲ καὶ τοῖς κατὰ μέρος πράγμασιν ἐντετυχηκώς), s'il sait écrire et se sent appelé à se faire une réputation, celui-là peut se mettre à l'œuvre. Ainsi, au temps d'Agatharchide, on venait de découvrir en mer certaines îles nouvelles (τῶν ἐν τῷ πελάγει νήσων ὕστερον τεθεωρημένων). Ce n'est pas des sept îles de Zénobios qu'il veut parler, car il les signale sans aucun doute sous le nom d'Iles Heureuses, et il connaît le trafic qui s'y fait avec la Perse et le port fondé par Alexandre sur l'Indus. Pour tirer au clair ces questions et bien d'autres, il importe de déterminer le temps où vivait Agatharchide. Dans la première édition, j'ai cherché à démontrer que la date à laquelle était arrivé Dodwell (à propos de Ptolémée IX, §§ 107-190) était trop récente, et qu'Agatharchide avait vécu et écrit au temps des deux frères Ptolémée VI et Ptolémée VII. C. Müller (*Fr. Geogr. Min.* I, p. III sqq.) a abouti à un résultat différent; cependant, son argumentation n'a pu me convaincre. Parce qu'il y a dans les extraits de Photius (ch. 21 sqq. ap. C. Müller) un discours sur une expédition en Éthiopie et sur les motifs qui ont occasionné une campagne en Éthiopie, ce n'est pas une raison de croire qu'Agatharchide a prononcé lui-même ce discours dans le Conseil du roi et qu'il faisait partie des hommes d'État qui dirigeaient les affaires sous son règne : c'est ce qu'a fait remarquer Niebuhr, et je crois encore que son opinion est fondée. Les ἀποστάσεις mentionnées ci-dessus peuvent être les οἱ κατὰ ταραχὴν καιροὶ que l'on connaît sous Ptolémée V, ou mieux encore les conflits répétés entres les deux frères (notamment l'expulsion de Philométor en 164). Les découvertes d'îles nouvelles auxquelles fait allusion Agatharchide pourraient se rapporter au voyage de circumnavigation autour de l'Afrique accompli par Eudoxe de Cyzique (de 113 à 111 d'après C. Müller); mais, quand on a lu la critique bien connue que fait Strabon de ce prétendu voyage de découverte, on hésite fort à admettre qu'il en soit ainsi. — 2) Plin., VI, 27 § 170.

sans cesse aux connaissances antérieures, et c'est de cette façon seulement que le golfe Arabique a pu être l'objet de l'excellente description qu'en donne Ptolémée.

Nous commençons par la pointe nord de la mer Rouge. Elle devait son importance commerciale au canal restauré par Ptolémée II : *amnem... Ptolemæum appellavit*[1]. Letronne[2] a fait l'histoire du canal et signalé ses rapports avec le commerce. Je n'arrive pas à me faire une opinion sur la question de savoir si Philadelphe n'a pas fait déboucher le canal un peu plus au sud que le point où aboutissait celui de Nécho ; ce qui me le ferait supposer, c'est l'indication fournie par Strabon[3] au sujet de l'emplacement de Cléopatris : τὴν πρὸς τῇ παλαιᾷ διώρυγι τῇ ἀπὸ τοῦ Νείλου. Il est vrai que le même auteur dit : ἄλλη (διώρυξ) δή ἐστιν ἐκδιδοῦσα εἰς τὴν Ἐρυθρὰν καὶ τὸν Ἀράβιον κόλπον κατὰ πόλιν Ἀρσινόην, ἣν ἔνιοι Κλεοπατρίδα καλοῦσι[4] ; mais immédiatement après, Strabon distingue nettement l'une de l'autre les deux villes : πλήσιον τῆς Ἀρσινόης, καὶ ἡ τῶν Ἡρώων ἐστὶ πόλις καὶ ἡ Κλεοπατρὶς ἐν τῷ μυχῷ τοῦ Ἀραβίου κόλπου τῷ πρὸς Αἴγυπτον καὶ λιμένες καὶ κατοικίαι, διώρυγες δὲ πλείους καὶ λίμναι πλησιάζουσαι τούτοις. Outre Cléopatris et Arsinoé, il y a encore à citer un troisième nom grec, à l'extrémité nord du golfe que Pline appelle golfe d'Héroonpolis : c'est Clysma (Κλύσμα φρούριον[5]). D'après l'Itinéraire d'Antonin[6], Clysma était à 68 milles romains d'Héroonpolis, et la Table de Peutinger (du moins d'après la copie de l'édition de Mannert, que j'ai sous les yeux) trace sa route d'Arsinoé à Clysma de façon qu'elle double la pointe du golfe. Il y a un passage instructif dans l'*Alexandre* de Lucien : ἀναπλεύσας ὁ νεανίσκος ἐς Αἴγυπτον ἄχρι τοῦ Κλύσματος πλοίου ἀναγομένου ἐπείσθη καὶ αὐτὸς εἰς Ἰνδίαν πλεῦσαι. Par conséquent, on allait encore d'Alexandrie à la mer Rouge rien que par eau (encore que l'ἀναπλεύσας ne soit exact que pour la moitié de la traversée), et Clysma se trouvait tout près de l'embouchure du canal. Ptolémée place Clysma sous la même longitude, mais un tiers de degré plus au sud qu'Arsinoé, et Héroonpolis juste sur le même méridien, mais deux tiers de degré plus au nord. Il en résulte qu'Arsinoé n'était pas à l'embouchure du canal ; c'est pourquoi Pline[7] dit : *et amnem qui Arsinoen præfluit Ptolemæum appellavit*. On ne peut guère invoquer contre Pline Georges Syncelle[8] et l'expression du *Chronicon Paschale* : ἀπὸ στόματος τοῦ κατὰ Ἀρσινοΐτην τὴν Ἰνδικῆς[9] ; il faut dire cependant que Diodore[10] met aussi Arsinoé ἐπὶ τῆς ἐκβολῆς. Cléopatris était située à l'embouchure de l'ancien canal, dans l'angle du golfe Arabique qui regarde l'Égypte (à moins que la phrase de Strabon ne fasse que distinguer cette région du golfe Ælanitique, qui est de l'autre côté). Je crois avoir signalé les indications essentielles que donnent les anciens auteurs sur l'orientation de ces points, mais je m'interdis de les désigner d'après les localités actuelles.

1) Plin., VI, 29, § 167. Cf. Diodor., I, 33. — 2) Letronne, *Recueil*, p. 189 sqq. — 3) Strab., XVI, p. 780. — 4) Strab., XVII, p. 804. — 5) Ptolem., IV, 5. Hierocl., p. 728. Cf. *Vita Arethæ*, ap. Miller ad Marcian. Heracl. p. 140. — 6) *Itin. Anton.*, p. 170 éd. Wesseling. — 7) Plin., VI, 29. — 8) Syncell., I, p. 86 éd. Bonn. — 9) *Chron. Pasch.*, p. 55 éd. Bonn. — 10) Diodor., I, 33.

Artémidore[1] assure qu'Arsinoé fut ainsi nommée par Ptolémée II en l'honneur de sa sœur-épouse. Quant au nom de Cléopâtre, il n'a été introduit, que nous sachions, dans la maison des Lagides que par le mariage de Ptolémée V.

Lorsque d'Héroonpolis on descend sur la droite le long de la côte des Troglodytes, dit Artémidore d'après Agatharchide[2], la première station est Philotéra, ainsi nommée de la sœur de Ptolémée II : c'est une fondation de Satyros, qui avait été envoyé pour se renseigner sur la chasse aux éléphants et explorer la côte ; puis vient une autre Arsinoé ; puis une source d'eau amère, non loin du mont Cinabre ; ensuite Myos Hormos ou Aphroditès Hormos, reconnaissable aux trois îles qui lui font face ; ensuite, dans l'intérieur de la baie « immonde » (ἀκάθαρτος), Bérénice. Ces indications, corroborées en somme par Pline, bien que celui-ci semble ne pas puiser à la même source, ne sont pas d'accord avec celles de Ptolémée : cet auteur ne signale aucune autre ville entre Clysma et Myos Hormos, mais, entre Myos Hormos et Bérénice, il cite Φιλωτέρας λίμην et λευκὸς λίμην. Assurément, LETRONNE a parfaitement raison de considérer les assertions d'Artémidore comme tout aussi fondées que celle de Ptolémée : à côté de Philotéra ou Philotéris, comme l'appelait Apollodore (dans Étienne de Byzance), il y a eu, au nord de Myos Hormos, entre Myos Hormos et Leukos Limên (Kosséir), sur l'emplacement d'une localité plus ancienne appelée Ænum[3], une autre ville appelée Port de Philotéra, l'une et l'autre portant le nom de cette même Philotéra qui a été aussi l'éponyme de la ville située tout à fait au sud de la Syrie. En dressant la généalogie des Lagides dans la première édition de l'*Histoire de l'Hellénisme*, j'ai négligé d'y faire figurer un renseignement que Strabon emprunte à Artémidore, à savoir, que Philotéra est la sœur de Philadelphe : une scholie de Théocrite[4], déjà signalée par WALCKENAER et rectifiée par LETRONNE[5], confirme l'assertion d'Artémidore en y ajoutant l'autorité de Lycos de Rhégion. Quant à cette Arsinoé entre Philotéris et Myos Hormos, MANNERT entre autres a fait observer que les mots εἶτα ἄλλην πόλιν Ἀρσινόην n'avaient été à l'origine qu'une note marginale et n'auraient pas dû être insérés dans le texte d'après l'édition Aldine. Ce qui est sûr, en tout cas, c'est qu'aucun autre auteur ne nomme cette Arsinoé, Étienne de Byzance non plus, bien que les commentateurs l'aient cru ; et pourtant, les nouveaux éditeurs de Strabon n'ont pas pris garde plus que LETRONNE à cette particularité.

LETRONNE a signalé les routes qui rattachent les points du littoral énumérés jusqu'ici avec la vallée du Nil. Dans le nombre, il n'en est qu'une, celle de Coptos à Bérénice, sur laquelle nous avons des renseignements précis provenant de l'antiquité. Strabon[6] rapporte que Philadelphe πρῶτος στρατοπέδῳ τεμεῖν λέγεται τὴν ὁδὸν ταύτην ἄνυδρον οὖσαν καὶ κατασκευάσαι σταθμούς

1) ap. STRAB., XVI, p. 769. PLIN., *ibid.* — 2) AGATHARCH., § 80 ap. STRAB., XVI, p. 769 et DIODOR., III, 39. — 3) PLIN., VI, 29. — 4) SCHOL. THEOCR., XVII, 123. — 5) LETRONNE, *Recueil*, p. 182. — 6) STRAB., XVII, p. 815.

Ces stations figurent avec des noms particuliers sur l'Itinéraire d'Antonin[1] et la Table de Peutinger : ce sont Didyme, Aristonis, Apollonis[2]. Bérénice elle-même avait reçu son nom de la mère de Philadelphe (Pline), et on la distinguait de son homonyme sur le golfe par le surnom de Troglodytique. Les nouvelles explorations ne laissent plus de doute sur l'emplacement de cette ville et de la baie « immonde » qui s'étendait en avant : ce n'est pas la Vieille-Kosséir, comme l'ont cru les auteurs de la *Description de l'Égypte*[3] ; les ruines de la ville existent encore réellement aujourd'hui, presque sous la même latitude que Syène, à l'intérieur de la baie « pourrie ».

Plus bas que Bérénice, la position des diverses localités est difficile à déterminer, par la raison que, dans Ptolémée, les indications de degrés sont d'autant plus incertaines qu'on s'avance davantage vers le sud. Pour le paragraphe qui suit, je me suis servi principalement de la carte de Berghaus[4], en empruntant quelques détails aux cartes que C. Müller a jointes à son édition des *Geographi Minores*.

A un demi-degré au sud de Bérénice et à plus d'un degré en mer, Ptolémée signale l'île d'Agathon : c'est l'ὀφιώδης νῆσος d'Agatharchide, de Strabon et de Diodore, πελαγία μὲν διαστήματι, τὸ δὲ μῆκος εἰς ὀγδοήκοντα σταδίους παρεκτείνουσα, où l'on trouve si souvent des topazes. C'est aujourd'hui l'île Djebel-Zoumroud (île des Émeraudes, d'après Lord Valentia[5]). La latitude donnée par Ptolémée (23° 40′) concorde ici assez bien avec celle de la carte de Berghaus (23° 38′). Comme second point fixé avec certitude, nous pouvons citer Adule (Zoulla dans la baie d'Annesley) : Ptolémée lui donne 14° 20′ de latitude (11° 40′ dans la traduction) ; elle en a en réalité 15° 14′. C'est entre ces deux points qu'il faut chercher Ptolémaïs Théron : Ptolémée la place par 16° 30′ de latitude (17° 25′ ou 16° 25′ dans certains manuscrits, 16° 26′ dans la traduction). Le seul moyen d'arriver à une solution, c'est de prendre les îles pour points de repère. Il y a, le long du rivage occidental du golfe, deux grands groupes d'îles ; l'un, un véritable Archipel, disposé en cercle autour de la baie d'Adule (de 15° à 16° 40′), l'autre, plus petit, devant Ras-Ahvid et Ras-Assiz (de 18° 10′ à 18° 50′). En partant de celui-ci et se dirigeant au nord, la première île qu'on rencontre est Djibel-Mekouar, par 20° 38′ ; de là au 22e degré, il y a plusieurs îlots séparés. Or, cette répartition se reconnaît encore parfaitement dans Ptolémée : il place l'île de Myron à 18°, les deux îles des Tortues un peu plus bas (17° 30′ dans la traduction), les deux îles Thrissitis à 17° 30′ (17° dans le texte grec) : cet ensemble d'îles doit être le petit groupe qui fait face à Ras-Assiz. Il y a encore une autre considération à faire valoir. Strabon, décrivant la région d'après Agatharchide, dit que la côte reste rocheuse jusqu'à ὁ τῆς Σωτείρας λίμην, et que plus loin au sud elle se modifie et prend un caractère arabique ; qu'on

1) *Itin. Anton.*, p. 172. — 2) « Il y a probablement à replacer à côté de ces noms le mot ὕδρευμα qui se trouve en d'autres endroits (*caenon hydreuma*) : il ne faut pas imaginer là autre chose que des citernes avec un poste de sentinelles » (H. Kiepert). — 3) *Descr. de l'Égypte*, VI, p. 378. — 4) Berghaus, *Arabien und das Nilland*, 1835. — 5) ap. Berghaus., *op. cit.* p. 48.

y trouve des bas-fonds etc : or, c'est le même endroit que Ptolémée appelle θεῶν σωτήρων λιμήν et qu'il place à 17° 30′. D'après ce rapprochement, on est obligé d'admettre que le port des « Sotères » se trouvait non loin de ces groupes d'îles et que c'est probablement l'excellent port de Ras-Ahvid, entouré d'un cercle de hautes montagnes. Par conséquent, Ptolémaïs Théron, que Ptolémée place un degré plus au sud que le port, ne doit pas être cherchée, comme le veut Lord VALENTIA, à Ras-el-Assiz, qui est plus au nord, bien qu'on rencontre des éléphants dans le voisinage : mais il ne faut pas non plus, comme le fait MANNERT, chercher l'endroit en question à Mirsa-Mombarik, qui est de près de deux degrés plus au sud que le petit groupe d'îles. D'après le *Périple* d'Arrien, Ptolémæos est un petit emporium, ἀλίμενος καὶ σκάφαις μόνον τὴν ἀποδρομὴν ἔχων : suivant Strabon, Eumède, envoyé par Philadelphe à la chasse aux éléphants, fit entourer une presqu'île d'un mur et de fossés, puis il commença à amadouer peu à peu les habitants des alentours. Cette presqu'île doit être Ras-Tourhoba (17° 30′), promontoire, il est vrai, très plat, mais le seul qu'il y ait dans la région, au dire de Lord VALENTIA. Strabon[1], parlant d'après Ératosthène, dit que d'Héroonpolis à Ptolémaïs il y a 9,000 stades ; de Ptolémaïs au détroit de Diré, 4,500 stades : ces distances, soit comme valeur absolue, soit comme valeur proportionnelle, s'adaptent avec une exactitude suffisante à la position admise par nous. Pline évalue la distance entre Ptolémaïs et Bérénice en Troglodytie à 602 milles romains, c'est-à-dire à 120 milles géographiques : en défalquant 1/6 pour les détours, il reste 100 milles de distance en ligne directe. Ceci s'accorde exactement (à 2 milles près) avec la distance jusqu'à Ras-Tourhoba, tandis que jusqu'à Ras-Assiz il y a 90 milles en ligne droite, et 120 milles jusqu'à Mirsa-Mombarik. Si l'on trouve ces chiffres acceptables, alors la position des îles et des points du littoral entre Bérénice et le port des Sotères (Ptolémée est seul à les énumérer) se trouve déterminée avec une certitude suffisante : je ne m'en occupe pas davantage, attendu que les plus anciens renseignements concernant toute cette étendue de côtes ne mentionnent que la prétendue embouchure de l'Astoboras; c'est le βαθὺς κόλπος de Ptolémée (à 21° 0′ dans la traduction, 21° 10′ dans le texte), la Farate de JUAN DE CASTRO, qui a pris, lui aussi, cette baie pour une embouchure de fleuve.

MANNERT a déjà démontré que Strabon, dans la suite de sa description, n'est pas exempt de confusion. Les six îles Λατομίαι appartiennent visiblement au grand groupe insulaire dont il était question tout à l'heure; il met à la suite le Σαβαϊτικὸν στόμα. On voit par Ptolémée que tout le golfe que ferme à l'est la grande île de Dhalak (Ὀρεινή dans Arrien, avec 200 stades de longueur) portait le nom de golfe Adulitain, et le Σαβαϊτικὸν στόμα, que Ptolémée place à 1 $^2/_3$ degré au nord d'Adule (le point où l'échancrure du golfe s'enfonce le plus avant), à une trop grande distance, il est vrai, est le détroit qui se trouve à 12 milles de Zoulla, près de l'île Harrara. L'ancienne Saba (Σαβάτ dans Ptolémée) « πόλις εὐμεγέθης, où se trouvait une

1) STRAB., XVI, p. 768.

chasse d'éléphants portant le même nom », avait en face d'elle l'île de Straton : c'est le magnifique port de Massaoua, avec l'île du même nom au milieu. — Il est étonnant que Strabon passe sous silence Adule, tandis que Ptolémée la mentionne, mais omet, en revanche, la Bérénice ἡ κατὰ Σαβάς de Strabon. Pline[1] est surpris également que Juba ne nomme pas *Berenicen alteram, quæ Panchrysos nominata est*, mais il signale, d'après Juba probablement, l'*oppidum Aduliton* comme *maximum Troglodytarum emporium*[2]. Ce rapprochement, à lui seul, fait soupçonner que les deux localités sont identiques. Il faut ajouter à cet indice le monument bien connu d'Adule, trône et inscription, que Cosmas Indicopleustès décrit et copie. Il n'est guère croyable qu'on ait fait cette dédicace à Ptolémée Évergète à la première place venue du littoral, en pays étranger : pour qu'on ait choisi ce point, il fallait qu'il se recommandât par quelque raison spéciale. Personne ne nous apprend quelle est la Bérénice qui a donné son nom à la ville : ce peut-être aussi bien la mère de Philadelphe que l'épouse d'Évergète. Peut-être est-il bon de rappeler que cette inscription triomphale, après avoir énuméré les grandes conquêtes faites en Asie jusque par-delà l'Euphrate et le Tigre, continue en disant que le roi a envoyé un immense butin en Égypte et expédié des troupes par les canaux (de l'Euphrate et du Tigre).... Où les a-t-il expédiées, on ne le dit pas, mais on peut conjecturer qu'elles ont été dirigées précisément par le golfe Persique, en contournant l'Arabie, sur ce point de la côte d'Éthiopie ; on s'expliquerait de cette façon pourquoi il se trouve justement là une inscription qui, à en juger par le ton même, n'a pas été gravée par le roi, mais sans doute par le chef de cette expédition. A l'appui de cette expédition que je crois indiquée dans l'inscription d'Adule, il y a encore un témoignage, celui de Pline : *Gadara appellatur Rubri maris peninsula ingens; hujus objectu vastus efficitur sinus, XII dierum et noctium remigio enavigatus Ptolemæo regi, quando nullius auræ recipit afflatum; hujus loci quiete præcipua ad immobilem magnitudinem belluæ adolescunt*[3]. On reconnaît parfaitement bien par Ptolémée[4] la situation de cette presqu'île, qui porte le même nom que la ville mentionnée par lui ; c'est celle qui forme une saillie allongée dans le golfe Persique au sud des îles Bahrein et qui comprend le district de Bahran ; sa pointe nord se trouve sous la même latitude que celle que l'Arabie projette dans la passe d'Ormouz : entre ces deux saillies, distantes de plus de 70 milles géographiques, s'étend le *vastus sinus*, dont la courbe fortement accentuée pénètre jusqu'à 30 milles plus au sud dans la terre ferme, un golfe aussi grand par conséquent que le golfe Atlantique entre le cap S. Vincent et le cap Blanc. C'est donc ce golfe que traversa ou fit traverser un roi du nom de Ptolémée ; ce ne peut être que Ptolémée III, le vainqueur en question. Il le traversa en entier, c'est-à-dire jusqu'au détroit d'Ormouz ; nous pouvons donc suivre jusque-là la marche de cette expédition à laquelle nous semblent faire allusion les derniers mots qui nous aient

1) PLIN., VI, 29, § 170. — 2) PLIN., *ibid.*, § 173. — 3) PLIN., IX, 3, § 6. — 4) PTOLEM., VI, 7.

été conservés de l'inscription d'Adule. Est-ce qu'une fois là, on serait retourné en arrière? Cette grande œuvre de la circumnavigation de l'Arabie, à laquelle Alexandre avait consacré les derniers et les plus hardis de ses projets, le roi l'aurait-il abandonnée après avoir heureusement parcouru la première moitié, et peut-être la plus difficile, de la route? Nous aurons plus tard occasion de signaler, sur la côte d'Arabie qui fait face à la pleine mer, une île de Sarapis et les îles de Zénobios : si toutes les probabilités ne nous induisent pas en erreur, ce sont là précisément des traces laissées sur la suite du parcours par cette expédition dont le souvenir était célébré par la partie perdue de l'inscription d'Adule, ou, comme nous préférons l'appeler, de Bérénice Panchrysos. Ces combinaisons pourraient servir de complément à ce que nous dirons au cours de notre récit à propos de l'issue de la grande campagne de conquêtes entreprises par Ptolémée III.

Je pense que cet exposé, hypothétique, il est vrai, nous ouvre de nouvelles perspectives sur la colonisation des régions au sud de la mer Rouge. Bérénice Panchrysos paraît en avoir été le centre. Je ne m'étendrai pas davantage sur l'importance commerciale de cette localité, qui est le port naturel de toute l'Abyssinie; il suffit de renvoyer aux indications que donne Pline[1] et au *Périple* d'Arrien. Il a fallu que les Lagides étendissent leur prise de possession par-delà les côtes stériles de la Troglodytie, jusqu'à ces riches plages, pour que l'on pût songer à organiser en grand le trafic colonial, si l'on peut employer cette expression, à fonder un domaine colonial, qui naturellement ne pouvait être protégé et garanti que par un grand nombre de colonies. Nous aurons plus tard occasion d'étudier les conflits singuliers qui se sont manifestés dans ces régions, durant les siècles postérieurs, entre la langue hellénistique et l'idiome indigène : pour le moment, il suffit de signaler les noms grecs échelonnés sur les 70 milles environ de côtes qu'il y a encore jusqu'à l'entrée de la mer Rouge.

On peut utiliser comme indice ce que dit Pline[2] : *sinus insulis refertus ex iis quæ Marcu*[3] *vocantur, aquosæ, quæ Eratonos* (*Eratanos* DETLEFSEN) *sitientes ; regum ii præfecti fuere*. Malheureusement, sa topographie est si parfaitement embrouillée qu'on ne peut même pas deviner à quelle région appartiennent ces îles; seulement le passage montre que les noms de personnes, dont bon nombre vont se trouver sur notre chemin, ont pu tout au moins être empruntés aux rangs les plus élevés du fonctionnarisme égyptien. On pourrait fort bien modifier le Σατύρων ὄρος que Ptolémée met à la suite du promontoire de Diogène vers le sud en Σατύρου ὄρος, et le rapporter à l'explorateur Satyros[4]. Nous avons déjà cité l'île de Diodore, celle de Stra-

1) PLIN., VI, 29. — 2) PLIN., VI, 29, § 169. — 3) *Marcu* est la leçon des anciennes éditions; DETLEFSEN donne *Malreu:* on trouve des variantes comme *Maru* (DF) *Mar* (R). Ce nom, s'il est grec, comme on doit le croire, pourrait être le même que celui du Μάρκος ou plutôt Μάργος de Cérynia dont il sera question dans l'*Histoire des Épigones*, pp. 312. 480. On trouve, parmi ceux qui ont fait leur προσκύνημα dans l'île de Philæ, un haut fonctionnaire égyptien de l'époque des Lagides, nommé Ératon, Ἐράτωνος τοῦ συγγενοῦς καὶ... (C. I. GRÆC., III, n° 4901. 4902). — 4) Voy. ci-dessus, p. 764.

ton; Strabon énumère (non sans quelque confusion, comme l'a démontré MANNERT), après le port d'Élæa et l'île de Straton, la Vigie de Démétrios, les autels de Conon, et, non loin de là, le Port des Pommes avec un φρούριον et plusieurs chasses, ensuite le Port d'Antiphilos, un nom que SALT[1] a cru retrouver dans la baie d'Amphila, le mot étant absolument différent de tous ceux qu'on rencontre sur la côte d'Abyssinie. Strabon nomme encore le Téménos d'Eumène, et, derrière ce bois, près de la ville de Daraba, une chasse d'éléphants. Puis viennent des Ichthyophages, des Chélonophages, etc., une île des Phoques, une île des Éperviers; « il y a aussi là une île de Philippe, et, en face, la chasse d'éléphants dite de Pythangélos; puis Arsinoé, ville et port, ensuite Diré; au-dessus de ces localités, il y a aussi une chasse d'éléphants ». A la pointe de Diré, on quitte la côte du golfe Arabique et on entre dans le golfe Aualite (golfe d'Aden). Strabon cite ici la chasse de Lichas, le promontoire de Pytholaos, une vallée et rivière d'Isis, une vallée du Nil (probablement le Νειλουπτολεμαίου du *Périple*), la Vigie de Léon, le port de Pythangélos, une vallée et rivière Daphnonte, une autre vallée d'Apollon (ne serait-ce pas par hasard l'Ἀπόλλωνος πόλις ἐν Αἰθιοπίᾳ τῇ Ἐρυθρᾷ (!) d'Étienne de Byzance ?); enfin, le cap de l'Éléphant (Ras-el-Fil) et la Corne du Sud (cap Guardafui). « De Diré jusqu'ici, dit Strabon, se trouvent les colonnes et autels de Pytholaos, Lichas, Pythangelos, Léon, Charimotros (?) »; il ajoute que la description d'Artémidore ne va pas plus loin. — Dans cette description, il n'y a guère que Diré qu'on puisse prendre comme point de repère : elle se trouve sur la langue de terre, allongée en forme de col, de Ras-Bir. Le nom de la ville était plutôt Bérénice, d'après Pline[2] : *tertiam quæ Epidires, insignem loco, est enim sita in cervice longe procurrente, ubi fauces Rubri maris IV. mil. D. passuum ab Arabia distant*. Dans Strabon, Ératosthène semble ne pas connaître encore cette Bérénice : il dit simplement que le promontoire s'appelle Diré; qu'il y a au pied une petite ville de même nom, habitée par des Ichthyophages, et qu'on y voit, dit-on, une colonne de Sésostris relatant en caractères sacrés le passage du conquérant sur l'autre rive. Les îles qui barrent l'entrée (il y en a six suivant Strabon) étaient bien connues des anciens. Ptolémée met Arsinoé à 45′ à l'ouest, 20′ au sud de Diré : je n'affirmerai pas que MANNERT soit dans le vrai en en cherchant l'emplacement à Assab, au-dessous de Ras-Firmah; la distance paraît un peu bien grande. — Ptolémée est seul à nous apprendre qu'il y avait là, à 2° 30′ à l'est de Diré, un canal d'Antiochos (Ἀντιόχου σωλήν). Beaucoup plus au nord, probablement dans l'archipel de Dahalak, il cite Daphnine, Acanthine, Macaria, etc, noms dont une partie figure aussi dans Pline. Ici encore, le *Périple* est particulièrement instructif; il décrit le golfe d'Adule, avec la grande île d'Orine par devant et tout autour les îlots Ἀλλαλαίου (*Aliaeu* dans Pline[3]); à 800 stades de là se trouve, y est-il dit, un autre golfe très profond, et dans ce golfe, à droite de l'entrée, une masse de sable dans les pro-

1) SALT, *Voyages*, p. 181. — 2) PLIN., VI, 29, § 170. — 3) PLIN., VI, 29, § 173.

fondeurs de laquelle on trouve l'obsidienne : c'est précisément la pierre qu'a rencontrée Salt[1] dans la baie de Hanakil, près du village d'Arena. Le *Périple* fait une description extrêmement intéressante du roi de ce pays, nommé Zoscale, qui, entre autres talents, est aussi γραμμάτων Ἑλληνικῶν ἔμπειρος, et des marchandises qui affluent sur la place, vêtements d'Arsinoé, vases myrrhins de Diospolis, vin de Laodicée et d'Italie, soieries, aciers de l'Inde, etc.

J'hésite à inscrire ici l'île de Dioscoride (Socotora), bien qu'il soit dit déjà dans le *Périple* que les habitants sont ἐπίξενοι καὶ ἐπίμικτοι Ἀράβων τε καὶ ἔτι Ἑλλήνων τῶν πρὸς ἐργασίαν ἐκπλεόντων, et que le nom même soit celui d'un personnage hellénistique; et cela, parce que le nom ne se rencontre pas encore dans Strabon, et était, par conséquent, encore inconnu au temps d'Artémidore tout au moins. Pourtant, cette conclusion n'est pas ce qu'on appelle forcée ; il me semble plus probable, au contraire, que l'île était déjà découverte au temps d'Agatharchide. — Sur la côte méridionale de l'Arabie, le même *Périple* cite les sept îles de Zénobios (aujourd'hui îles Kouria-Mouria), ainsi que l'île de Sarapis (Massera), longue de 200 stades : ces îles, ainsi que les deux îles d'Agathocle, plus à l'ouest, sont mentionnées aussi par Ptolémée; je laisse absolument indécise la question de savoir s'il y a un rapport entre ces deux noms et les plans des Lagides. Du reste, il est à peu près certain que ces sept îles sont les « Iles Heureuses » d'Agatharchide, celles qui font un trafic si actif avec la Perse, la Gédrosie et le port fondé sur l'Indus par Alexandre : c'est une preuve qu'elles étaient connues au moins avant le temps d'Eudoxe et d'Iambule.

Il ne serait pas du tout question de l'Arabie à propos de colonies hellénistiques, si Pline[2] n'offrait pas la curieuse assertion que voici : *fuerunt et Græca oppida Arethusa, Larissa, Chalcis, deleta variis bellis*. Je me suis vainement efforcé de trouver quelque part une trace de ces colonies[3]. Je n'ose ajouter ici le nom de Leucothéa, d'après Antigone de Caryste[4], car il figure dans le récit d'Amométos, qui ne paraît pas précisément digne de foi. Ces trois noms, qu'il n'est guère possible de supposer inventés de toutes pièces, paraissent appartenir plutôt à des fondations des Séleucides qu'aux établissements des Lagides. On a déjà dit plus haut que, suivant Pline[5], Numénius, préfet d'Antiochos au pays de Mésène, avait battu le même jour, près du *Naumachæorum promontorium* (dans la passe d'Ormouz), la flotte et l'armée des Perses, et qu'il avait élevé en cet endroit un double trophée à Zeus et à Poseidon. Peut-être ces trois villes bientôt disparues datent-elles du règne de cet Antiochos (Antiochos IV), et il est possible qu'elles aient été bâties précisément sur cette côte orientale de l'Arabie. — De leur côté, les Lagides n'ont certainement pas manqué non plus de tour-

1) ap. Berghaus, *op. cit.*, p. 38. — 2) Plin., VI, 28. — 3) « Pline, avec sa confusion ordinaire, aura voulu parler des villes syriennes de la vallée de l'Oronte » (H. Kiepert). — 4) Antig., *Hist. mirab.*, p. 149 ed. Westermann. — 5) Plin., VI, 28.

ner leur attention vers l'Arabie. Nous savons qu'Ariston fut envoyé par le roi Ptolémée (probablement Ptolémée Philadelphe) πρὸς κατασκοπὴν τῆς ἕως ὠκεανοῦ παρηκούσης Ἀραβίας, et, dans les renseignements tirés d'Agatharchide, on ajoute que le même Ariston donna au cap Posidion le nom qu'il portait à cause d'un temple de Poseidon bâti par lui en ce lieu[1] : ce cap doit être Ras-Mohammed, la pointe méridionale de la péninsule du Sinaï. Il est question ensuite de l'île des Phoques et des pirates qui ont été pourchassés par les Lagides[2]. Il y a au moins une colonie qu'on peut citer ici en toute sécurité. Josèphe[3] dit : Ἀσιωγγάβαρος οὐ πόρρω Αἰλανῆς πόλεως, ἣ νῦν Βερενίκη καλεῖται ; c'est, il est vrai, le seul témoignage que nous ayons pour cette Bérénice, car celui de Pomponius Méla[4] n'est qu'une demi-preuve, attendu que la position indiquée par lui (*inter Heroopoliticum et Strobilum*, conduirait à un autre endroit; mais cependant, il indique clairement l'angle du golfe, et, en tout cas, ce n'est que plus tard qu'il parle de Bérénice en Troglodytie. — On ne rencontre pas d'autres noms hellénistiques sur la côte d'Arabie : ce n'est que juste au nord de la passe Bab-el-Mandeb que nous trouvons dans Ptolémée un port de Sosippos; d'après ce que disait Agatharchide, on voit que des peuples commerçants, actifs et prospères, habitaient tout le long de cette côte. Il est d'autant plus intéressant de voir que bon nombre d'îles semées le long du littoral, et que Ptolémée, suivant son habitude, éloigne trop de la côte, portaient des noms de personnages grecs. La première qu'on rencontre en venant du nord est l'île de Timagène : Agatharchide, du moins dans ce que nous avons de lui, ne cite pas ce nom, mais il connaît bien le groupe d'îles auquel celle-ci appartient, et il attire l'attention sur l'île d'Isis, qui possède, dit-il[5], des ruines antiques : il décrit les tourbillons furieux de la mer, tels qu'on les a revus et observés de nos jours près de ces îles, depuis Marabet jusqu'à Hassani[6] : l'île d'Hassani est la plus méridionale de cette série de récifs de coraux. Ensuite Diodore ajoute, toujours d'après Agatharchide, que les Banizomènes habitaient sur la côte en face : ἱερὸν δ' ἁγιώτατον ἵδρυται, τιμώμενον ὑπὸ πάντων Ἀράβων περιττότερον. Il s'agit de Médinah (l'Ἰάθριππα d'Étienne de Byzance), qui est située dans l'intérieur des terres, à 20 milles environ de la côte qui fait face à l'île de Timagène : c'est l'endroit où la côte se rapproche le plus de la ville, qui naturellement devait être d'autant plus importante, au point de vue des relations, qu'elle était sainte et vénérée de toutes les tribus. — Une deuxième île analogue est celle de Polybios. Ptolémée la place par 21° 40' de latitude : mais MANNERT a démontré que l'estimation des degrés les abaisse ici de 30' trop au sud : nous devons par conséquent chercher l'île de Polybios vers 22° 10'. Là, en effet, au nord de l'abrupte Ras-el-Hatba, se trouve l'île de Haram : on arrive à reconnaître en cet endroit la description, embellie, il est vrai, que fait Agatharchide du port de Charmouthas; l'auteur n'a garde

1) DIODOR., III, 42. — 2) DIODOR., *ibid.* — ἐπελθόντος στόλου (STRAB., XVI. p. 777). — 3) JOSEPH., *Ant. Jud.* VIII, 6, 4. — 4) POMPON. MEL., III, 8, 7. — 5) ap. DIODOR., III, 43. — 6) Voy. les notices du mémoire de BERGHAUS, p. 27.

d'oublier l'île bien arrosée et fertile située dans le port, qui lui-même a place pour 2,000 vaisseaux. De là, il y a environ 15 milles à faire dans la direction du sud-est pour arriver à La Mecque, dont le port, Djidda, était connu des anciens sous le nom de Θῆβαι πόλις (Ptolémée), la Deben (et non pas Dedeben) d'Agatharchide. — Enfin, Ptolémée cite encore l'île de Socrate sous le parallèle de 16° 40'; ce doit être l'île de Kotoumbal, la plus septentrionale de l'archipel de Gousr-Farsan, qui se prolonge au loin dans la direction du sud.

Me voici parvenu au terme de l'aperçu que je me proposais d'esquisser Si incomplet qu'il soit, il nous fournit tout au moins quelques éléments pour résoudre la question qui nous préoccupait.

Nous allons clore le recensement des colonies d'Alexandre par un coup d'œil sommaire sur la disposition générale qu'on peut encore jusqu'à un certain point y reconnaître. L'œuvre a-t-elle été continuée suivant son plan ou tout au moins dans son esprit ?

Déjà, une vingtaine d'années après la mort d'Alexandre, la région de l'Indus, qu'il avait peuplée de si nombreuses colonies, était abandonnée : bientôt le lien qui attachait la Bactriane et l'Arie à l'empire des Séleucides se relâcha à son tour ; vers 250 se forma dans le pays intermédiaire entre l'Orient et l'Occident, aux portes Caspiennes, une souveraineté barbare qui rompit complètement ces attaches ; l'immense agrégat de domaines continentaux, qui, une fois la succession d'Alexandre tombée en déshérence, était échu à Séleucos, se réduisit de plus en plus au groupe de provinces qui se trouvent dans les bassins connexes de l'Euphrate et du Tigre. C'est là que depuis lors s'entassèrent en rangs d'autant plus serrés les colonies hellénistiques ; rien que dans la Haute-Syrie, entre le Taurus, l'Euphrate et le Liban, nous avons pu compter encore plus de quarante villes.

Les Lagides avaient eu en partage cette portion du grand empire où Alexandre n'avait guère fait que poser les premiers fondements d'un nouvel ordre de choses et inaugurer les premiers essais d'hellénisation. Nous avons cru reconnaître que, dans cette voie aussi, les Lagides s'écartent notablement du système adopté par les Séleucides : sobres de fondations urbaines dans le pays qui formait comme le noyau de leur puissance, ils tournèrent, tandis que les provinces orientales se détachaient de l'empire des Séleucides, leur curiosité d'explorateurs et leur activité colonisatrice vers le sud ; ils créèrent et trouvèrent les voies d'un trafic de jour en jour plus intense, les sources d'une prospérité matérielle toujours croissante, précisément là où ils semblaient ne pouvoir être jamais menacés d'une agression hostile.

Ce point de vue vaut la peine qu'on s'y arrête un instant. Les Lagides ont ouvert et utilisé les premiers, avec un succès sans exemple, la voie que la nature a tracée elle-même au commerce international, cette voie qui fera de nouveau valoir son privilège dès que la corruption des mœurs orientales

et la diplomatie égoïste des puissances occidentales cesseront de rivaliser d'aveuglement[1]. Ce fut une des plus grandes conceptions de Napoléon que de faire échec, par l'expédition d'Égypte, à l'orgueilleuse domination de l'Angleterre sur les mers; si elle avait réussi, la France aurait gagné sur l'Angleterre une avance qui pouvait la dédommager de toutes les défaites subies depuis la journée de La Hogue. L'Angleterre comprenait bien l'importance du bassin du Nil, mais, lorsqu'enfin on fut arrivé au moment d'occuper le Delta, il n'y avait plus au gouvernail l'opiniâtre énergie de Pitt. L'attentat consommé avec succès sur la flotte danoise put paraître un dédommagement pour la retraite peu honorable qu'on avait faite en abandonnant Alexandrie; mais on avait perdu la tête de pont du côté de l'Inde, et c'est bien peu de chose en comparaison que la prise de possession opérée en sourdine d'Aden, la Gibraltar arabe. On arrivera de plus en plus à se convaincre que c'est seulement par la prise de possession de l'Égypte que l'Angleterre peut se mettre en état de contrebalancer les influences continentales de la Russie en Asie. La route de l'Euphrate n'est, ni au point de vue commercial ni au point de vue politique, une compensation pour la mer Rouge; si, au moment où le tzar jugera à propos de mettre fin à la comédie qui se joue sur les rives du Bosphore, l'Angleterre n'est pas maîtresse de l'isthme de Suez, l'Orient aussi bien que l'Occident se trouveront exposés au péril le plus extrême. Ce qui fait l'importance de cette région de Suez, c'est que là se trouvent les entailles les plus profondes faites par les eaux de la mer entre les plus grandes masses continentales du globe; c'est que là, la mer Rouge, le port indiqué pour toutes les côtes de l'Océan Indien jusqu'à l'Australie et la Chine, s'approche à quelques milles du bassin de la Méditerranée, le port de tout l'Occident. Dans l'antiquité hellénistique, l'importance de la mer Rouge, des Bouches du Nil, de la communication par le canal entre le fleuve et la mer, ne pouvait pas s'affirmer comme aujourd'hui, avec l'extension énorme que font présumer les découvertes transatlantiques, le développement du trafic et les progrès de l'art nautique durant les derniers siècles; mais pourtant l'irruption de l'hellénisme dans la mer Rouge désormais ouverte a dû être l'événement le plus considérable après l'expédition conquérante d'Alexandre, au point de vue de la transformation de l'équilibre extérieur: elle a dû être, quant à ses résultats, aussi surprenante et d'effet aussi durable que l'a été, seize siècles plus tard, l'ouverture de la voie maritime par le cap de Bonne-Espérance, qui porta un coup mortel au négoce italien comme à celui de la Hanse, avec cette différence que les effets et les progrès de ce système commercial des Lagides se dérobent presque complètement à notre observation. On voudra bien reconnaître dans les fondations et annexions énumérées ci-dessus les vestiges tout au moins du plan poursuivi par eux. Sans doute, la mer Rouge n'est rien moins que

1) Les réflexions qui suivent ont été laissées telles qu'elles avaient été écrites en 1842. On n'a pas jugé à propos de tenir compte de ce qui s'est passé depuis.

favorable pour la navigation; des bas-fonds, des tourbillons, des récifs, des rades peu sûres, des ports d'accès difficile, sont des obstacles que la précaution et l'assiduité de la civilisation peut seule surmonter; mais, pour prendre un exemple tout près de nous, est-ce que la mer du Nord, avec sa côte du Jutland presque complètement dépourvue de ports, avec ses rives plates dans le sud, les bancs de sables qui l'encombrent, les labyrinthes par lesquels elle communique avec les fleuves allemands, — pour ne rien dire de la douane des villes et des vaines élucubrations des commissions de navigation fluviale allemandes, — est-ce que la mer du Nord, dis-je, offre des difficultés moindres?

J'aborde maintenant un autre ordre de considérations; je vais me livrer, si l'on veut, à une fantaisie statistique; car, en l'absence complète de toute espèce de données directrices, la fantaisie peut seule essayer de représenter les conditions et les effets des entreprises de colonisation qui caractérisent le siècle écoulé depuis la bataille d'Issos jusqu'à la deuxième guerre punique. Comment une telle consommation d'hommes de langue grecque a-t-elle été possible? De quelle façon de si grandes colonisations, accomplies en un temps relativement si court, ont-elles agi sur les pays qui fournissaient les colons? Comment a-t-il été possible de créer de toutes pièces des établissements qui ont pris racine si vite? Si l'on songe que, une dizaine d'années après Alexandre, les colonies grecques de l'Inde tombèrent sous la domination de Tschandragoupta et subsistèrent cependant; qu'elles servirent même plus tard de points d'appui à une restauration de royaumes grecs dans ces régions; que l'élément grec resta prépondérant en Bactriane et en Ariane, et fit même des conquêtes dans les régions d'alentour, bien que l'empire des Parthes, s'intercalant entre l'Orient et l'Occident, rendît à peu près impossible un nouvel afflux de colons venant d'Occident; que, même sous les Barbares de nationalité parthique, au milieu de races étrangères, les cités ainsi fondées continuèrent à prospérer; que les contrées du Tigre, de l'Euphrate, furent en majeure partie grécisées, et que la Syrie le fut pour ainsi dire tout entière, sans parler de l'Asie-Mineure; que l'Égypte a pu coloniser la côte d'Abyssinie assez à fond pour que, jusque bien avant dans l'ère chrétienne, l'élément grec ait pu s'y maintenir à côté de l'élément indigène ou tenir tête à la poussée de l'élément arabe; en vérité, quand on songe à tout cela, on est bien forcé d'avouer que la race grecque a fait preuve, en matière de colonisation, d'une virtuosité dont aucun peuple en aucun temps n'a jamais approché, même de loin. Les Romains eux-mêmes n'ont pas colonisé avec une rapidité aussi sûre et sur une aussi large échelle; ils ne sont pas parvenus, là où ils rencontraient des civilisations déjà affinées, à imposer leur idiome avec leur domination, au lieu que l'hellénisation paraissait s'implanter sur le sol d'une façon d'autant plus décisive que les peuples auxquels elle s'attaquait étaient à un degré de civilisation plus élevé. Il faut réserver pour plus tard l'étude approfondie des réactions ethnologiques, de la lutte des vieux idiomes indigènes contre la langue hellénistique, lutte qui n'est nulle part plus intéressante que dans le domaine des dialectes syriens.

La colonisation hellénistique n'est pas bornée au premier siècle qui vient après Alexandre, mais c'est dans ce laps de temps qu'elle a fait ses plus rapides progrès et pris sa plus grande extension. Il faut bien se rappeler que ce n'est pas la Grèce et la Macédoine seules qui ont fourni les colons pour tous ces établissements ; sans parler des mélanges ethniques, les côtes du Pont, le littoral occidental de l'Asie-Mineure, la Pentapole, les Iles, la race grecque d'Italie et de Sicile, ont aussi fourni de larges appoints. Ces contrées se sont-elles dépeuplées pour remplir le Midi et l'Orient? Là-dessus, je me permettrai de renvoyer aux excellentes discussions que l'on trouve dans l'ouvrage de Hegewisch. Il se peut qu'au premier moment ces courants nouveaux aient agi mécaniquement sur la densité de la population, mais les lois naturelles qui régissent les sociétés humaines montrent que l'émigration n'a pu être la raison de la dépopulation croissante que l'on croit avoir constatée dans certaines régions occupées par la race grecque en Europe. Athènes après Démosthène s'affaissa, comme Lübeck depuis l'établissement de filatures mieux outillées; le déplacement des centres de gravité politiques, commerciaux, intellectuels, dans un monde indéfiniment élargi amenèrent la décadence de la Grèce et purent occasionner une émigration prolongée: en tout cas, jamais hommes de race grecque ne furent vendus aux puissances colonisantes comme les fidèles sujets de certains princes allemands le furent au siècle dernier par leurs maîtres. Pour les anciennes villes du littoral d'Asie-Mineure, on peut affirmer qu'une nouvelle ère de prospérité s'ouvrit pour elles à partir d'Alexandre. Les lieux d'embauchage pour l'émigration les mieux fournis ont dû être en Sicile et en Italie ; la coïncidence de la guerre de Pyrrhos, de la première guerre punique, avec les rapides progrès de la colonisation, paraît significative. Cependant, je n'insiste pas davantage sur ces questions, puisque nous n'avons pas les moindres données pour asseoir des calculs plus précis. Seulement, on est en droit de présupposer partout des rapports infiniment plus vastes et plus importants que ce qu'on trouve consigné dans les misérables débris de tradition parvenus jusqu'à nous. [Pour quiconque ne parvient pas à retrouver dans un fait isolé la pyramide de conditions dont il est le point culminant, à reconnaître dans des indications fortuites le réseau de connexités et de présuppositions auquel elles appartiennent, pour celui qui ne voit autre chose dans l'histoire qu'une mosaïque de passages tirés de leurs auteurs respectifs, pour celui-là, l'histoire reste muette, inféconde ; ce n'est plus qu'un squelette.

On a fait observer plus haut avec quelle rapidité ces colonies prirent racine, avec quelle vigueur elles se maintinrent, même au milieu des conjonctures les plus difficiles. Quelle était la source de cette vitalité ? A mon sens, il n'y a pas seulement un intérêt scientifique à soulever cette question ; elle est d'autant plus importante pour une des tâches les plus grandioses du temps présent que l'on a moins bien compris et préparé jusqu'ici les moyens nécessaires pour la mener à bien. Je n'ai pas à faire ici le tableau des désolantes monstruosités dues aux systèmes de colonisation où se sont essayées depuis trois siècles les nations chrétiennes de l'Europe. Engendrés par l'or-

gueil catholique des Espagnols et le néfaste système monarchico-mercantile de Charles-Quint — la manière anglaise elle-même, y compris la doctrine récemment inventée des contrées semi-coloniales, est loin de faire exception ici — ces essais ont tous le même vice fondamental, c'est que les colonies sont censées n'exister que pour la mère-patrie, et doivent lui rester assujetties. Rien de plus caractéristique sous ce rapport que le mot de Lord Chatham au début de la guerre d'Amérique : « Il n'y a pas de mendiant dans les rues de Londres qui ne parle avec orgueil de *nos sujets* d'Amérique ». Ce que l'on veut, en pareil cas, c'est refuser autant que possible à des colonies de cette espèce toute indépendance, politique, commerciale, industrielle ; c'est tirer d'elles tout l'avantage possible, ne pas dépenser pour encourager leur essor plus que n'exige l'intérêt de la cupide mère-patrie ; la mère-patrie fabrique pour elles et entretient ses armateurs à leurs dépens ; la mère-patrie transporte seule leurs produits sur ses vaisseaux et fait les prix à son propre bénéfice, tandis que les producteurs en ont une part aussi petite que possible. La Russie fait exception sous ce rapport, en ce sens qu'elle renonce au concept de la mère-patrie et se contente, dans la vaste étendue de ses possessions, d'accroître la population, d'encourager l'agriculture, et de convertir les divers peuples à la nationalité russe et à la religion grecque, tendances qui, à un certain point de vue, ne sont pas sans analogie avec le développement du système romain. Les colonies hellénistiques paraissent avoir eu, pour la plupart, un caractère différent de l'un et de l'autre procédé, car le fondateur de ce système réellement grandiose partait de la suppression de toute différence entre vainqueurs et vaincus, du principe de l'égalisation et de la fusion effective. Il y a ici deux traits qui s'accusent d'une façon particulière, l'un analogue au tempérament des anciennes colonies grecques, l'autre dû au changement survenu dans le caractère de l'époque.

Les anciennes colonies grecques étaient plus ou moins exclusivement envoyées par une métropole déterminée, ou sorties spontanément de son sein ; elles gardaient avec elle certains rapports de piété filiale, une certaine communauté d'institutions juridiques et religieuses, etc., mais, au point de vue politique, elles étaient indépendantes vis-à-vis d'elle : c'étaient des cités libres et autonomes, οὐ γὰρ ἐπὶ τῷ δοῦλοι, ἀλλ' ἐπὶ τῷ ὅμοιοι τοῖς λειπομένοις εἶναι ἐκπέμποντας. Dans les fondations nouvelles, ces liens assez lâches qui unissaient les colonies à une métropole se trouvèrent supprimés, la plupart du temps. La bourgeoisie, abstraction faite des éléments non grecs, était évidemment un mélange de colons appartenant à différentes tribus grecques ; ni en matière religieuse, ni en fait d'institutions communales, on ne pouvait transporter là les formes en usage dans un lieu déterminé : plus on procédait librement, rationnellement, en se plaçant à un point de vue général, plus il était facile de s'accommoder aux conditions locales de la nouvelle patrie à laquelle on se dévouait sans arrière-pensée, de s'assimiler aux non-Grecs que l'on accueillait dans le corps des citoyens, plus aussi on pouvait maintenir sans effort la langue et la culture de la race grecque, et surtout le noyau résistant de l'organisme grec, d'ailleurs si élastique, c'est-à-dire la bourgeoisie dans une

cité limitée elle-même à une ville. Nous avons cru constater que le caractère des fondations hellénistiques était précisément d'être des cités, d'avoir possédé, sinon la souveraineté qu'avaient gardée ou revendiquée les petites républiques urbaines de l'âge antérieur, du moins l'indépendance communale avec des droits analogues aux privilèges des villes impériales libres, le droit de porter les armes, de battre monnaie, de s'administrer elles-mêmes, le pouvoir judiciaire, etc. Alexandre a certainement doté ses colonies de tous ces avantages : quant aux Lagides, ils paraissent avoir accordé, en Égypte du moins, des privilèges moins brillants. En revanche, dans l'empire des Séleucides, la plus grande partie des nouvelles villes semblent avoir été d'autant plus richement pourvues de libertés rappelant tout à fait celles des villes impériales; car enfin, certaines d'entre elles, Séleucie sur le Tigre notamment, ont pu, lorsque l'empire s'affaissa, se maintenir en possession d'une indépendance toute républicaine, et, en général — les villes d'Asie-Mineure en offrent de nombreux exemples — de cette condition de villes impériales, pour ainsi dire, à l'indépendance complète, la transition était excessivement facile. Une bourgeoisie ainsi organisée et maîtresse d'elle-même était seule en mesure de répondre aux intentions des fondateurs : la germanisation de certains pays slaves montre, par une série d'exemples éclatants, ce qu'on pouvait attendre de colonies jouissant de l'autonomie communale.

Je ne m'imagine pas avoir expliqué de cette façon toutes les particularités des phénomènes en question : le rapport qu'il y a eu, au sein de la race grecque, entre le développement intellectuel et le développement ethnique est, en fin de compte, le point le plus essentiel. Mais cette culture elle-même avait besoin d'un véhicule, d'une forme arrêtée dans laquelle elle pût s'installer et en vertu de laquelle elle pût agir, et c'est justement ce que lui a fourni, à mon sens, la commune urbaine.

Quoi qu'il en soit, assez d'aphorismes. Puissent ces réflexions servir à rappeler au lecteur que, de ce côté aussi, il y a dans les événements de l'époque hellénistique plus qu'un aliment pour les loisirs laborieux de l'érudition. Ce n'est pas à dire que cette époque doive prendre à nos yeux un intérêt plus vif en raison de l'utilité que pourrait avoir de nos jours son exemple : il suffit, pour sa justification historique, qu'elle nous permette d'indiquer à quelles grandes missions a collaboré l'humanité, avec quelles forces, avec quel succès elle l'a fait; nous arrivons à nous mettre en rapport direct et vivant avec elle, conçue comme réalité présente, dès que nous pouvons lui assigner sa place dans l'ensemble de l'évolution historique, son rôle dans la tâche historique commune à toute l'humanité.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE DEUXIÈME

LIVRE DEUXIÈME

LIVRE TROISIÈME

LIVRE QUATRIÈME

APPENDICE

ANGERS, IMPRIMERIE BURDIN ET Cie, 4, RUE GARNIER.



LIVRE DEUXIÈME

LIVRE TROISIÈME